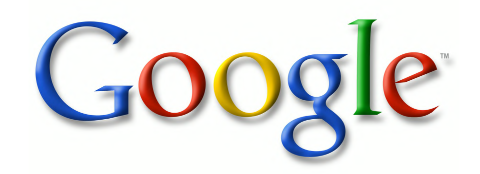
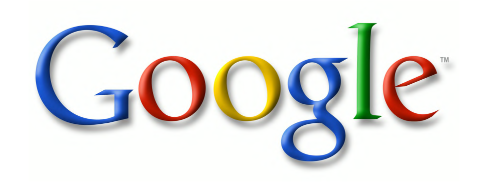
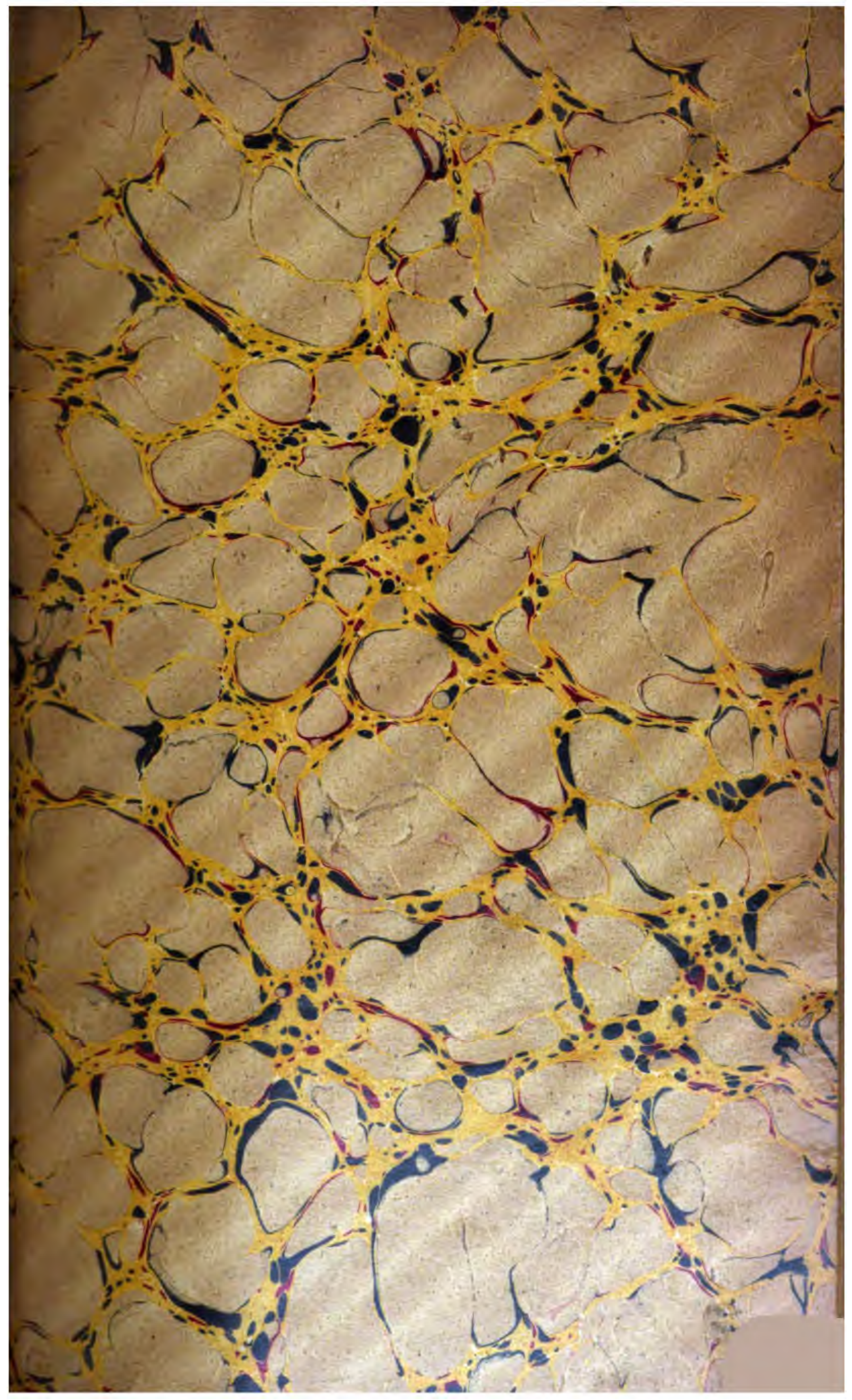








1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR





9me ANNÉE
N° 1
JANVIER
1888
L'AFRIQUE
EXPLORÉE
ET
CIVILISÉE
GENÈVE
H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

# L'AFRIQUE

## EXPLORÉE ET CIVILISÉE

---

JOURNAL MENSUEL

FONDÉ ET DIRIGÉ PAR

**M. Gustave MOYNIER**

Docteur en droit,
Membre de l'Institut de Droit international, de la Société de géographie de Genève;
Correspondant de l'Institut de France, de l'Académie d'Hippone, de la British and Foreign Antislavery Society,
et des Sociétés de géographie de Marseille, Nancy, et Porto.

RÉDIGÉ PAR

**M. Charles FAURE**

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne, de Porto, de Saint-Gall et de Berne.

---

*L'Afrique* paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance,** est de **10 francs,** port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il est envoyé deux exemplaires à la Direction, **a droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la **rédaction** à **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

**S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. H. Georg, à Genève ou à Bâle.**

On s'abonne aussi :
Dans tous les bureaux de poste de la Suisse.
Chez MM. Ch. Delagrave, libraire, 15, rue Soufflot, à Paris.
A. Barbier, librairie africaine et coloniale, 31, rue Bonaparte, Paris.
Muquardt, libraire de la Cour, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.
Dumolard frères, libraires, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.
F.-A. Brockhaus, libraire, Querstr., 29, à Leipzig.
L. Friederichsen et Cie, libraires, Admiralitätsstr. 3/4, à Hambourg.
Wilhelm Frick, libraire de la Cour, Graben 27, Vienne (Autriche).
Trubner et Cie, libraires, Ludgate Hill, 57/59, à Londres E. C.
Et chez les principaux libraires de tous les pays.

---

**AVIS.** — *Nous mettons à la disposition de nos nouveaux abonnés, au prix de 12 fr. chacun, un certain nombre d'exemplaires complets de la IIme et de la IVme année et suivantes. La Ire et la IIIme sont épuisées.*

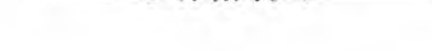
# L'AFRIQUE

## EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

NEUVIÈME ANNÉE

1888



GENÈVE
H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
1888

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

## BULLETIN MENSUEL (*2 janvier 1888*[1]).

Dans le discours par lequel M. le gouverneur général Tirman a ouvert la dernière session du Conseil supérieur de l'**Algérie,** se trouve le passage suivant qui montre les progrès réalisés dans les cinq dernières années : De 1881 à 1886, la population rurale européenne s'est accrue d'un tiers, et la valeur du matériel agricole qu'elle possède s'est élevée de 15 à 21 millions ; l'étendue du vignoble a triplé ; la récolte du vin qui n'avait été que de 288,000 hectolitres en 1881, a atteint en 1886 près de 1,700,000 hectolitres, et a présenté, en 1887, une augmentation de plus de moitié sur ce dernier chiffre. Ainsi en six ans, les revenus que la colonie a retirés de la culture de la vigne ont presque décuplé. En quatre ans le commerce général a augmenté de 145 millions. Le réseau des voies ferrées en exploitation s'est accru de 660 kilom., et s'accroîtra encore de 1230 kilom. lorsque les lignes actuellement en construction seront terminées. De 48 millions les recettes des voies ferrées sont montées à 89 millions. Le nombre des bureaux de poste s'est accru de 142 ; celui des bureaux télégraphiques de 160. Enfin les produits de l'enregistrement, des domaines et de timbre ont donné une plus-value de dix millions ; les droits de douane ont monté de 33 à 43 millions, les taxes postales de 11 à 16 millions ; dans leur ensemble les recettes ordinaires du Trésor ont augmenté de plus de 47 millions.

Nous avons indiqué précédemment les services que les **Sociétés colombophiles** pourraient rendre à l'Algérie au moyen des pigeons voyageurs. L'*Indépendant de Constantine* nous apprend que M. Blanc, membre administrateur de la *Colombe*, de Marseille, va s'installer à Alger, pour y fonder une Société qui dotera l'Algérie d'un réseau aérien complet. Son projet comprend les lignes suivantes : 1° d'Oran à Saïda (125 kilom.) et de Saïda à Géryville (125 kilom.) ; 2° d'Alger une ligne d'entraînement serait établie pour les colonnes militaires opérant le long du Chéliff ; 3° d'Alger à Oran la communication se fera sans peine au moyen d'un relai à Senez ; de même celle d'Alger à Philippeville, au moyen d'un relai à Bougie ; 4° de Philippeville une ligne partirait vers la Tunisie, tandis qu'une autre monterait vers Constantine ; 5° enfin vien-

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

draient les lignes Constantine-Batna-Lambessa ; Batna-Biskra ; Biskra-Touggourt et Laghouat.

Un correspondant du *Temps* écrit à ce journal que la transformation du littoral oranais par le rapide développement de sa colonisation, pendant les dix dernières années, a eu pour effet de faire d'**Arzew** autre chose que le point d'embarquement de l'alfa, cueilli sur les hauts plateaux, — humble destinée à laquelle ses voisins d'Oran et de Mostaganem semblaient vouloir borner son ambition. — L'alfa y est toujours un élément de trafic considérable ; mais il ne compte plus que pour un tiers dans le mouvement commercial actuel de son port. Le nombre des navires qui y étaient entrés, en 1880, était de 245, jaugeant 75,996 tonnes. Il s'est successivement élevé en 1885, au chiffre de 485, jaugeant 188,947 tonnes, et, en 1886, il a atteint celui de 532 navires et 240,000 tonnes. Par la création du chemin de fer s'arrêtant d'abord à Tizi-Mascara, poursuivi ensuite jusqu'à Saïda, continué plus tard, à travers les hauts plateaux, jusqu'à Kralfallah, puis prolongé, à la suite de l'insurrection de 1881, jusqu'au Kreïder et à Mecheria, et aboutissant aujourd'hui à Aïn-Sefra, à 465 kilomètres du littoral, par cette longue voie de pénétration à l'intérieur, Arzew est devenu le port naturel des marchés du centre de la province. L'exportation des vins et celle des céréales ont fourni à son trafic un aliment non seulement supérieur, mais surtout plus rémunérateur que celui de l'alfa.

A l'occasion du projet d'**expédition au Sahara** de M. Fernand Foureau dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, le *Moniteur de l'Algérie* nous apporte les renseignements suivants : « Il y a chez M. Foureau, comme chez la plupart des explorateurs, l'ambition de parcourir des contrées inconnues et l'idée fixe de la marche en avant, cette ambition qui a guidé Caillé, Soleillet, Palat et tant d'autres. Parmi les grands colons d'Algérie que rien n'a rebutés, parmi les hardis pionniers obstinément attachés à la conquête de ce rude sol d'Afrique, il est digne de figurer au premier rang. Depuis douze ans, la Société de l'Oued-Rirh, formée pour l'exploitation du palmier-dattier, a pris, sous l'énergique impulsion de MM. Fau et Foureau, un essor considérable ; elle possède aujourd'hui 90,000 palmiers en plein rapport et occupe un personnel de khramès immense, perfectionnant les procédés primitifs des Arabes, elle a, grâce au forage des puits artésiens, apporté la richesse dans le plus misérable des pays. M. Fernand Foureau parle tous les dialectes du sud avec une facilité incomparable, il s'est astreint à l'exercice extrêmement pénible du méhari, et est entraîné aujourd'hui au point de

pouvoir supporter presque indéfiniment ce genre de monture qui, de l'avis de ceux qui s'en sont servis, est bien l'engin de locomotion le plus éreintant que l'on puisse rêver. Son tempérament sec et nerveux, sa sobriété inouïe et son habitude du climat lui permettent certainement de résister là où tout autre succomberait infailliblement. Nous l'avons entendu exposer ses théories sur les voyages dans le Sahara et sur la triste fin de l'expédition Flatters, et avons été frappés de ses arguments. Il compte opérer comme Caillé, puisqu'il part seul ; il est plus que probable qu'après son passage à El-Goléah on n'entendra plus parler de lui pendant fort longtemps. Espérons qu'il nous reviendra, et que nous n'aurons pas à ajouter son nom au lugubre martyrologe des explorateurs tombés sous les coups des hôtes féroces de l'Ahaggar. »

M. Palat, père du lieutenant **Marcel Palat,** assassiné dans le Touat, a écrit à M. Ch. Maunoir, secrétaire général de la Société de géographie de Paris, pour rectifier l'opinion courante d'après laquelle la dépouille de son fils serait restée sans sépulture dans quelque repli du Sahara. Grâce à M. le gouverneur général de l'Algérie, les restes du lieutenant ont été ramenés en France ; ils portaient les traces de deux coups de feu. Une faible partie des objets qu'il avait emportés ont été restitués, entre autres un fusil, un revolver, un appareil photographique, de l'ambre, du corail, etc. Un des guides assassins avait été arrêté, mais il a été relâché. Le lieutenant Palat attendait dans le Touat Si-Kaddour, qui s'était engagé à lui aider à traverser la zone dangereuse. Si-Kaddour ne vint pas ; il envoya son fils et son parent Si-Lala, qui donnèrent au lieutenant trois guides dont les parents devaient rester en ôtages pour répondre de sa sécurité. Ce sont ces guides qui l'ont assassiné.

Dans une des dernières séances de la Société de géographie de Paris, M. le Dr Hamy a exposé les résultats de l'exploration qu'il a faite au printemps dernier dans la partie de la Tunisie au S.-O. de Gabès, en vue d'étudier la **tribu des Zenata,** d'origine berbère, dont les mœurs, les croyances et les constructions sont très caractéristiques. Les villes sont formées par une série de terrasses fortifiées, en retrait les unes au-dessus des autres. M. Hamy attribue aux ancêtres des Zenata actuels les constructions mégalithiques de l'Enfida. Leur vie est monotone et misérable, ils n'ont d'autres ressources que l'olivier, le palmier, l'orge, quand il pleut, et quelque menu bétail. M. Hamy a visité dans son voyage une vallée, dite vallée des Troglodytes, où les indigènes vivent dans des grottes creusées dans le flanc des collines.

Un traité d'alliance a été conclu entre le gouvernement italien et les **Habab,** tribu qui habite au nord de Massaoua, de la mer Rouge jusqu'aux montagnes, et dont le chef Kantibaï s'est placé sous la protection de l'Italie. Aux termes du traité les Italiens seront bien accueillis par les Habab qui les pourvoiront, moyennant rétribution équitable, de guides, de bœufs et de chameaux. Kantibaï considérera comme son ennemi celui de ses sujets qui ferait cause commune avec les Abyssins, et laissera son fils en ôtage auprès des Italiens comme garantie de la fidélité avec laquelle il remplira ses engagements. Si le concours des Habab contre l'Abyssinie est nécessaire, il contribuera à fournir les moyens de transport et les contingents qui lui seront demandés. Les Habab protégeront de la manière la plus efficace tous les étrangers porteurs de recommandations délivrées par les autorités italiennes, et tout spécialement les caravanes de marchands de Massaoua. Le gouvernement italien favorisera le commerce au mouillage de Teklaï en y établissant un résident et un corps de police. Une pension mensuelle de 500 thalaris est accordée à Kantibaï qui reconnaît avec toute sa famille la suzeraineté de l'Italie; de son côté celle-ci reconnaît le fils de Kantibaï pour son successeur. D'après la *Revue française,* le pays des Habab est d'environ 6200 kilomètres carrés, et sa population de 68,000 âmes. Les habitants parlent un abyssin mêlé d'arabe. Ils sont chrétiens, mais fortement entachés d'islamisme. Leur pays est divisé en deux parties distinctes, la côte et le haut pays. La montagne est aride, escarpée, coupée de ravins et remplie de nombreuses et vastes cavernes; c'est dans cette région que les Grecs avaient placé les Troglodytes. C'est là que les Habab nomades tiennent leurs quartiers d'été, de juin à octobre. Les troupeaux y trouvent d'abondants pâturages à une altitude de 1600m en moyenne. D'un caractère essentiellement doux, les Habab ne font la guerre que pour défendre leurs troupeaux, dans lesquels on remarque une race de chameaux d'une taille extraordinaires. Habitués à porter à Massaoua leur maïs et leur beurre, ils peuvent devenir d'utiles pourvoyeurs pour les troupes italiennes.

L'espérance qu'avait fait concevoir la conquête des **pays Gallas** par le roi du Choa, au point de vue de l'exploration des territoires conquis, n'a pas tardé à se confirmer. Un négociant français, M. Rimbaud, s'est rendu de Tadjourah à travers le pays des Danakils, au Choa, et en est revenu par une route directe d'Antotto à Harrar, qui traverse le pays des Ittou-Gallas. Les *Mittheilungen* de Gotha, qui nous fournissent ces renseignements, disent qu'il faut réduire de beaucoup les données exagé-

rées apportées par quelques voyageurs sur l'exploitation commerciale de ces contrées. M. Rimbaud met en doute la valeur rémunératrice de l'exploitation des gisements de sel du lac Assal, projetée par des entrepreneurs français au moyen d'un chemin de fer à voie étroite : d'après lui les difficultés du terrain sont trop grandes. Il conteste absolument la possibilité de la navigation sur l'Haouash, même à l'époque des plus hautes eaux, prônée par Soleillet et Longbois. Il recommande aux futurs voyageurs la route du Choa, de Zeïla par Harrar : elle évite le territoire des Danakils toujours disposés au pillage, et traverse des régions plus fertiles. Le pays des Itou-Gallas forme un haut plateau d'environ 2500$^{m}$ d'altitude : il possède d'excellents pâturages, des forêts étendues, et vu sa fécondité et son doux climat, il conviendrait à la colonisation européenne. M. Borelli compagnon de M. Rimbaud a relevé l'itinéraire parcouru.

La *Gazette géographique* indique, comme suit, le prix courant des **esclaves** sur les marchés clandestins de la **mer Rouge :**

Jeunes filles de 10 à 15 ans, de 400 à 500 francs.

Jeunes garçons de 7 à 11 ans, de 300 à 400 francs.

Jeunes femmes de 16 à 22 ans, de 250 à 350 francs.

Jeunes hommes de 15 à 26 ans, de 150 à 250 francs.

Le même journal ajoute qu'il est fort rare que les caravanes se chargent d'amener à la côte des hommes d'âge mûr.

D'après la *Deutsche Kolonial Zeitung*, la Société coloniale allemande a adressé au gouvernement impérial une pétition sollicitant l'établissement d'une **ligne de steamers** subventionnée par l'État, pour mettre l'Allemagne en communication directe avec l'**Afrique orientale.** S'il n'est pas possible d'établir une ligne directe, les pétitionnaires demandent la création d'une ligne d'Aden à Zanzibar, pour rejoindre la ligne subventionnée de l'Asie orientale. La pétition fait valoir l'importance du port d'Aden, dont le commerce d'échange avec l'Angleterre et l'Autriche s'élevait en 1885 à plus de 17 millions de francs. Les vaisseaux de la British India Company touchent actuellement une fois par mois à Lamou dans le territoire de Witou et à Mombas, qui ne le cèdent pas en importance à Pangani et à Dar-es-Salam, au point de vue de l'avenir des possessions allemandes de l'Afrique orientale. En outre les pétitionnaires font ressortir que dans les relations commerciales avec Zanzibar, Mozambique, Madagascar, Maurice, la Réunion, la baie de Delagoa, Port Élisabeth et Capetown, l'Allemagne n'occupe qu'un rang très secondaire, faute d'une ligne de steamers qui la mette en communication régulière et directe avec cette région.

Le *Standard and Mining Chronicle* de Johannesbourg renferme le récit d'un massacre d'une centaine de **Ma-Tébélé,** à Gouboulououayo, par l'ordre du roi Lobengula. Ce récit jette un triste jour sur la condition des sujets d'un pareil potentat. Nous lui empruntons ce qui suit. M. Fr. Selous et trois de ses amis, récemment arrivés d'Angleterre, s'étaient rendus dans le pays des Mashona pour chasser, accompagnés de 150 Ma-Tébélé qui devaient leur servir d'escorte, sous le commandement d'un *induna*. Ostensiblement ces hommes devaient remplir les fonctions de guides, de porteurs, de batteurs, et, d'une manière générale, de domestiques, mais en réalité, ils avaient l'ordre de surveiller les faits et gestes des chasseurs blancs, pour empêcher qu'ils ne quittassent les districts de chasse, et surtout de s'opposer à toute tentative d'explorer la région aurifère et de toucher à la surface du sol. Lobengula insiste toujours sur la nécessité de procurer au chasseur un certain nombre de ces hommes, sous prétexte qu'il rend un grand service pour lequel il est d'usage de faire au roi un présent convenable, non comme un salaire, mais plutôt comme un témoignage de respect, d'admiration et de gratitude. Voyant que les amis de Selous étaient des personnages de haute condition et riches, Lobengula leur fournit une suite de natifs encore plus considérable qu'à l'ordinaire. Après un certain temps employé à chasser, la troupe s'écarta du territoire des chasses, et se dirigea vers les mines d'or septentrionales. Là on se mit à examiner le pays que l'on traversait retournant toutes les pierres de quelque apparence. Le devoir de l'induna aurait été de s'y opposer d'emblée, et tout d'abord d'empêcher que l'on ne sortît des terrains de chasse. En agissant contrairement aux ordres du roi, lui et tous ses gens s'exposaient à la vengeance implacable du tout-puissant monarque. Un des Ma-Tébélé, anxieux des conséquences que pouvait avoir cette infraction, retourna secrètement à Gouboulououayo pour en informer Lobengula, qui ordonna immédiatement à un de ses régiments d'aller infliger la punition inévitable à ceux qui avaient désobéi à ses ordres. Le régiment partit et atteignit bientôt la troupe des sujets du roi qui ne se doutaient nullement du sort qui les menaçait. L'induna coupable fut mandé et informé du motif de l'apparition des soldats ; il appela tous ses hommes et leur fit connaître le décret irrévocable de Lobengula. Sans délai le terrible carnage commença, tout près du wagon de Selous. Tous les délinquants subirent leur sort, sans murmure, avec un calme stoïque. Les chasseurs blancs durent assister à ce massacre de leurs compagnons de chasse. On les escorta jusqu'au centre du territoire qui leur était assigné pour

leurs exercices de sport, et on les exhorta à être plus prudents à l'avenir pour ne pas offenser Sa Majesté noire.

La Chambre de commerce de **Durban** a adopté la résolution suivante : « Tout en approuvant l'activité du gouvernement pour établir le plus promptement possible une ligne de chemin de fer dans la direction de la frontière du Transvaal, par les mines de houille, la Chambre insiste sur l'extrême importance d'une communication par voie ferrée avec l'État libre de l'Orange, communication rendue plus urgente que jamais par la rapide transformation des entreprises de chemins de fer dans l'Afrique australe. » Une session spéciale du Volksraad de l'État libre de l'Orange a été convoquée pour s'occuper de la question des voies ferrées. Le président Brand a montré l'impérieuse nécessité de la construction d'une ligne reliant le chemin de fer de Lorenzo Marquez à Prétoria au réseau de la colonie du Cap, en passant par l'État libre de l'Orange. Il a en outre convoqué une conférence de délégués des États indépendants et des colonies de l'Afrique australe, pour examiner ce sujet, et a exprimé l'espoir que les objections du Transvaal à la réunion aux chemins de fer par l'ouest seraient surmontées et que l'on arriverait à une union entre les républiques, ce qui serait l'avant-coureur d'une fédération générale des États du sud de l'Afrique. Le président Kruger et les membres de la Commission du Transvaal étaient présents.

Jusqu'ici nous n'avions pu communiquer à nos lecteurs, au sujet du retour du **lieutenant Wissmann,** que son arrivée à Mozambique, sans aucun détail sur son exploration de Loulouabourg jusqu'au Tanganyika. Les *Verhandlungen* de la Société de géographie de Berlin et la *Deutsche Kolonial-Zeitung* nous ont apporté les renseignements qu'il a donnés à Berlin sur son dernier voyage. Nous ne pouvons malheureusement en donner qu'un court résumé. Avant de quitter Loulouabourg il remit la station aux agents de l'État indépendant du Congo. L'on est étonné, en lisant l'énumération des bâtiments construits dans l'espace de moins de deux ans par le personnel de cette station au centre de ce continent si décrié. On y voit des maisons pour le chef de la station, pour son lieutenant, pour les étrangers, pour un interprète ; une caserne contenant 21 chambres ; une cuisine avec deux chambres pour domestiques ; une maison d'arrêt ; des dépendances pour les marchandises avec des chambres pour les armes et les provisions ; un pigeonnier et un poulailler, une maison de bains, une buanderie ; une maison pour dix ouvriers, une autre pour dix femmes ; des étables pour les bœufs, les moutons, les chèvres, les porcs ; une maisonnette pour les observations

météorologiques; des ateliers, etc. La station est entourée d'une palissade; quatre bastions pour des pièces de canon et un glacis en complètent les fortifications. A 250$^{m}$ se trouve le village des nègres amenés de la côte, et à 600$^{m}$ plus loin celui des Ba-Chilangué. Dans toutes les directions, et souvent à bien des lieues de distance, les chemins ont été élargis jusqu'à 5$^{m}$; des ponts ont été construits sur les rivières. De vastes plantations de riz, de citrouilles, de cannes à sucre, de manioc, de pommes de terre douces, d'arachides, de fèves d'Europe et de blé cafre, et des jardins potagers plantés de tomates, de bananes, de pommes de terre d'Europe, de concombres, d'oignons, de radis, de choux, d'ananas, etc., se sont développés autour de la station.

Petite au départ de Loulouabourg, la caravane du lieutenant Wissmann s'augmenta bientôt par l'adjonction de quelques chefs. Elle s'arrêta quelque temps sur les bords du Loubi, pour traverser ensuite le territoire des Bena Ngonga qui, en 1882, avaient pillé Pogge revenant du Loualaba; Wissmann jugea nécessaire de leur infliger une punition pour cet acte de violence. Après avoir délivré tous les captifs des Bena Ngonga, il passa le Sankourou en aval du confluent du Loubi. Au delà du Sankourou il trouva qu'il s'était produit, dans l'espace de quatre ans, un changement considérable dans les habitudes des populations qui s'étendent jusqu'à Lomami. Tandis qu'auparavant les cauries étaient l'article de commerce le plus recherché, maintenant ces tribus demandent des perles, des tissus, des fusils et de la poudre. Cette circonstance le mit dans une situation très difficile, car il s'était pourvu surtout de cauries. Les collections ethnographiques qu'il avait faites précédemment ne pourront plus être renouvelées; car il a constaté chemin faisant que l'introduction des produits européens a pour effet de faire abandonner aux indigènes leur industrie particulière. Depuis trois ans, des caravanes du Bihé apportent aux principaux chefs des Ba-Sangué de la poudre et des armes qu'elles échangent contre des esclaves; elles conduisent ceux-ci aux Ba-Kouba qui leur donnent de l'ivoire en retour. Les Ba-Kouba achètent les femmes pour leurs travaux domestiques, et les hommes uniquement pour les immoler lors des funérailles d'un de leurs chefs. Wissmann a appris qu'à la mort du dernier Loukengo, 200 victimes humaines ont été sacrifiées. Des mesures sont prises pour faire cesser cet odieux trafic. — La région des forêts vierges, qu'il eut à traverser ensuite, imposa à sa caravane des marches si pénibles qu'il dut renoncer à son plan d'explorer le pays où sont les sources de la Boussera, du Tchouapa, du Boloka, etc., affluents du Congo, et incliner vers

le sud pour rejoindre la route qu'il avait suivie en 1881. Ces forêts vierges qui s'étendent au nord et à l'est bien au delà du Lomami, peuplées des féroces Ba-Tékéla et Ba-Toua, ne pouvaient d'ailleurs lui fournir à lui et à ses gens que des vivres insuffisants. Il rencontra une quarantaine de Ba-Toua, d'un jaune brun, avec des lèvres roses, d'une taille moyenne de $1^{m},4$, et fut frappé de leur air timide, réservé, anxieux même, en comparaison des Ba-Tékéla qui ressemblaient à des chiens sauvages, agités, défiants et aboyeurs. L'analogie de certains mots du langage des Ba-Chilangué et des Ba-Toua fait croire à Wissmann que les Ba-Chilangué sont issus d'un mélange de Ba-Louba et de tribus primitives semblables aux Ba-Toua. — En sortant de la région des forêts, il eut à combattre contre les Bena-Mona qui, à plusieurs reprises, attaquèrent sa caravane. Puis, pendant près d'un mois, du 28 décembre 1886 au 23 janvier 1887, il dut traverser le territoire des Beneki, désolé et dépeuplé par la guerre, par la chasse aux esclaves et par la petite vérole, tandis que lorsqu'il y avait passé en 1882, il comptait de nombreux villages d'une étendue considérable et très peuplés. Arrivé chez le chef Kawamba qu'il avait connu précédemment, il y trouva des vivres en abondance, et donna aux hommes qui lui restaient quelques jours de repos. Il en avait perdu 60 depuis le passage du Sankourou, et 20 autres moururent encore d'épuisement ; quelques-uns s'étaient enfuis pour trouver à manger chez des tribus qui en feraient leurs esclaves. A Nyangoué il trouva tout changé depuis la destruction de la station des chutes de Stanley par les Arabes. Il dut renoncer à ses projets de tourner vers le sud pour se rendre au Kamolondo, ou de se diriger vers le N.-E. pour atteindre le Mouta-Nzigué, et s'estima fort heureux de pouvoir encore reprendre, avec Bugslag, l'ancienne route qui mène au Tanganyika. Nous avons déjà dit son retour du Tanganyika à la côte par la route du Nyassa et du Chiré. Nous aurons à revenir sur l'exploration de Wissmann lorsqu'en aura paru la relation complète. Actuellement le voyageur doit passer l'hiver à Madère, le séjour de l'Europe à cette saison risquant d'être préjudiciable à sa santé.

Sur le Congo, c'est vers le haut Arououimi que se portent tous les regards, dans l'attente d'une dépêche apportant la nouvelle de la rencontre de **Stanley** et d'Émin pacha. Le dernier courrier arrivé à Bruxelles n'avait rien du haut Congo au delà de la station des Ba-Ngala. Cela ne veut pas dire qu'aucune dépêche ne fût arrivée au camp de Yambouya, mais simplement qu'il n'y avait aucun steamer sur l'Arououimi, pour apporter le courrier que le major Barttelot aurait pu avoir

à envoyer à Stanley-Pool. Malheureusement les steamers de la flottille du Congo étaient employés sur d'autres points : le *Stanley*, dit le *Mouvement géographique*, était en réparation à Léopoldville; la *Florida* avait été à la station de l'Équateur sans dépasser ce poste; l'*En-avant* avait pris la route de l'Oubangi. D'ailleurs entre Yambouya et Wadelaï, la route est longue : elle aurait demandé environ deux mois de marche; de plus elle traverse des pays où un courrier isolé, porteur de lettres, est exposé à être fait prisonnier ou tué. En tout cas, une petite caravane armée, détachée du gros de l'expédition, une fois celle-ci arrivée au lac Albert ou à Wadelaï, n'aurait pu être de retour à Yambouya avant la mi-octobre. A Yambouya elle ne serait encore que sur l'Arououimi, où la correspondance devrait attendre l'arrivée et le départ d'un steamer pour être transmise à Léopoldville d'abord, et de là à Boma. Après avoir été réparé, le *Stanley* était, le 1er novembre, sur le point de pouvoir reprendre ses voyages, et se disposait à partir le 15 du même mois pour se rendre à la station des chutes de Stanley, en faisant visite, en passant, au camp de Yambouya sur l'Arououimi. Ce sera lui qui rapportera les nouvelles que pourra avoir reçues le major Barttelot.

M. Ed. Dupont, directeur du musée d'histoire naturelle de Bruxelles, a transmis au *Mouvement géographique* des renseignements détaillés sur les plantations de **Léopoldville;** en voici un court résumé. Une quinzaine d'hectares ont été défrichés et plantés, ou sont prêts à l'être aux premières pluies. Ils fournissent un potager où l'on cultive presque tous les légumes d'Europe et qui fournit deux fois par jour la table des 22 blancs qui se trouvent en ce moment à la station, de haricots et pois indigènes, de patates douces, de maïs, de manioc, de riz et de fruits divers, principalement de bananes, de papayes, d'ananas, ainsi que de café et de tabac. Le riz semé l'an dernier a été récolté fin juillet de cette année. Deux ares en ont donné 20 sacs de 30 kilog. L'épi était bien fourni, les grains gros et féculeux. Le lieutenant Liebrechts a fait préparer pour cette culture deux hectares et demi dont l'ensemencement se fera dans quinze jours. S'ils rendent autant que les deux premiers ares, il ne sera plus nécessaire d'envoyer du riz à Léopoldville, même pour les steamers qui font des voyages de trois et quatre mois. Deux hectares de maïs seront ensemencés aux premières pluies. Il fournit deux récoltes, l'une en quatre mois au commencement de février, l'autre en cinq mois à la fin de juillet. Il est d'un grand rendement et les noirs en sont très friands. Le manioc est la base de la nourriture de

l'indigène. Il suffit de remuer la terre après l'avoir débarrassée des herbes. La racine est féculeuse ; on la laisse trois jours dans l'eau, elle se ramollit et la pelure s'enlève facilement. On la réduit en farine au moyen d'une pierre ronde, on pétrit et l'on fait bouillir après avoir formé une boule aplatie qu'on entoure de feuilles de bananier. Ce pain, nommé *chiquangue,* se conserve trois à quatre jours; il est très nutritif. Une plantation de caféiers avait été faite; mais elle fut étouffée par les herbes. Au mois de mai dernier, le lieutenant Liebrechts l'en fit débarrasser, et les arbustes couverts de fruits mûrs ont permis de faire une récolte de plusieurs sacs.

Le colonel Galliéni, arrivé au **Sénégal,** se propose de terminer avec les ressources de la main-d'œuvre indigène fournie gratuitement par les chefs noirs, la voie ferrée déjà commencée et pour laquelle une quantité énorme de matériel avait été transportée à Kayes, où elle demeurait inutile depuis la suspension des travaux. Il reste 43 kilom. à achever; la voie reliera Kayes à Bafoulabé, à l'intersection de trois grands cours d'eau, à proximité des centres producteurs de la gomme et du caoutchouc. En même temps le colonel Galliéni reprendra les négociations avec le sultan de Ségou, et renverra à Timbouctou le lieutenant Caron avec la canonnière le *Niger,* et une grande chaloupe armée pour tenter de nouveau d'obtenir un traité de commerce des maîtres de cette ville.

M. Camille Douls revenu récemment en France a donné sur **Tendouf,** la ville principale sur la route de Timbouctou au Maroc, les informations suivantes : Les caravanes y laissent la plus grande partie de leurs marchandises, mais surtout des **esclaves.** La grande caravane de plusieurs milliers de chameaux, qui part de Timbouctou chaque année en décembre, en amène avec elle un millier; il en reste à Tendouf environ 950, dont le tarif est fixé comme suit :

Pour une fille de 9 à 15 ans, de 350 à 400 francs.

Pour un garçon de 9 à 15 ans, de 250 à 350 francs.

Le prix diminue ensuite sensiblement; les esclaves de 15 à 20 ans ne valent pas plus de 150 francs. Après l'âge de 20 ans on en amène très peu, car leur valeur ne dépasse guère 75 francs.

---

## NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

L'*Écho d'Oran* annonce qu'un gisement important de charbon de terre a été découvert à 9 kilom. de la ville de Tiaret. Dans la même commune sont signalées également des traces de mines de fer, de cuivre et de plomb.

Quelques jeunes gens en relation avec le collège protestant de Beyrouth se sont offerts pour être envoyés comme missionnaires en Afrique. Leur connaissance de la langue arabe leur faciliterait leur tâche.

Le capitaine Manfred Camperio s'est rendu à Massaoua, pour en explorer les environs au point de vue scientifique; il visitera aussi les plateaux qu'il a recommandés à la colonisation italienne. Il a pris avec lui, comme compagnon et secrétaire, le fils de Gessi-pacha, Félix Gessi, jeune homme de 22 ans qui connaît les langues orientales et a déjà exploré les pays de la mer Rouge lors de l'expédition des Anglais contre Osman-Digma.

D'après le journal le *Temps*, et sur les instances du gouverneur d'Obock, le sultan de Tadjourah a déclaré aboli le commerce des esclaves sur son territoire.

D'après le *Manchester Guardian* une nouvelle expédition se prépare à se porter au secours d'Emin-pacha. Elle sera dirigée par M. Montagu Kerr qui a déjà une grande expérience de la vie africaine [1], et qui supportera seul tous les frais de l'entreprise. Il organisera sa caravane à Zanzibar, puis se portera sur Wadelaï à travers le pays des Masaï. Après avoir rejoint Emin-pacha, il explorera le bassin du lac Tchad et celui du Niger. Depuis son retour du lac Nyassa, M. Montagu Kerr s'est exercé aux observations scientifiques. La Société de géographie de Londres l'a pourvu des instruments nécessaires.

A l'occasion de l'heureux retour à Leipzig du Dr Hans Meyer, l'explorateur du Kilimandjaro, son père, directeur de l'Institut bibliographique de Leipzig, a fait donation de 30,000 marcs, destinés à une *Fondation du Kilimandjaro,* dont les intérêts seront affectés à des subsides pour des explorations en Afrique.

Les missionnaires anglais établis au Chagga, au pied du Kilimandjaro, écrivent que le chef Mandara tolère dans son pays des incursions de chasseurs d'esclaves, qui sont en même temps de zélés propagateurs du mahométisme.

La Société coloniale allemande de l'Afrique orientale a fait l'acquisition de vastes plantations qui appartenaient au juge suprême de Zanzibar, Mohamed-Ben-Solivendri, et qui sont situées au bord de la mer, à une lieue de la ville de Zanzibar.

M. Troupel, résident de France à Anjouan, a obtenu du sultan de cette île qui s'est placé sous le protectorat de la France, que le texte français du traité du 21 avril 1886, différent du texte souaheli, fît seul foi, et qu'en outre les différends qui pourraient s'élever entre citoyens français et anjouanais fussent, à l'avenir, réglés par un tribunal composé du résident ou de son délégué, d'un assesseur français et d'un assesseur anjouanais. Une école française sera créée à Moussamouda, dans un local fourni et entretenu par le sultan.

Un nouveau journal, le *Progrès de l'Émyrne,* rédigé en français, en anglais et en malgache, a été fondé à Antananarive, pour défendre les intérêts européens

[1] Voyez VIIme année, p. 142. *Expédition de M. Montagu Kerr de Goubouloouayo au lac Nyassa,* et la carte p. 160.

sans distinction de nationalité ou de confession religieuse, et soutenir le gouvernement malgache dans la voie de la civilisation.

D'après une dépêche adressée de Lorenzo-Marquez au *Cape Argus*, un télégramme des autorités portugaises de Lisbonne annonce qu'à l'avenir il ne sera plus nécessaire de se munir d'un passeport pour s'embarquer dans la baie de Delagoa, formalité toujours gênante et coûteuse.

L'ouverture de la voie ferrée de Lorenzo-Marquez à la frontière du Transvaal a dû avoir lieu le 18 décembre.

La mensuration trigonométrique du Be-Chuanaland britannique avance rapidement sous la direction de M. H.-D. Laffan. Les limites entre ce territoire et le Transvaal seront fixées par une commission mixte de délégués des deux États.

Le district dans lequel un gisement aurifère a été découvert au Luderitzland se trouve près de la Swakope [1], à une centaine de kilomètres de Wallfishbay, près de la route qui mène à Otjimbingué; il y a aussi du bois et de l'eau.

M. le capitaine Van Gèle, qui a déjà deux fois tenté de résoudre le problème du cours supérieur de l'Oubangi, a repris l'exploration de cette rivière. Il la remontera jusqu'aux rapides de Zoungo qui l'ont arrêté la première fois, et cherchera la passe navigable qui a permis à Grenfell de franchir les rapides aux eaux basses ; il essayera de gagner le haut fleuve où il poursuivra la navigation aussi loin qu'il le pourra.

Le steamer la *Lys* ayant à bord les membres de l'expédition qui doit se rendre aux chutes de Stanley, sous la direction du capitaine Van de Velde, a dû arriver à Banana à la fin de novembre. Il emmène 35 soldats haoussa et 15 bangala.

La grande allège de la station de Léopoldville a quitté Stanley-Pool, le 30 septembre, pour la station de Louébo sur la Louloua, sous le commandement du capitaine Martini.

Pour donner le plus de facilités possibles au commerce qui se développe sur le Congo moyen, le gouverneur général a publié une ordonnance, aux termes de laquelle tous les produits provenant de la région de Stanley-Pool et du haut Congo sont exonérés de tous droits de sortie.

Le *Mouvement géographique* annonce qu'indépendamment des troupeaux de gros bétail envoyés à Léopoldville, on a expédié à Loukoungou deux bœufs de trait et des charrues destinés aux plantations de cette station, et à Léopoldville un premier troupeau de vingt moutons pour la reproduction.

La *Gazette g'ographique* publie une dépêche du Gabon, en date du 20 novembre, annonçant qu'une canonnière de 80 chevaux a été lancée par la voie de l'Ogôoué vers le Congo. Le nouveau steamer l'*Alima,* transporté au Pool par la maison Daumas-Béraud, est à flot; c'est un bateau à hélice. Il ne tardera pas à partir pour le haut Congo, pour le compte du gouvernement français, auquel il a été cédé ou tout au moins loué.

La coque du steamer, le *Roi des Belges,* transportée à Léopoldville, pour l'expé-

[1] Voy. la Carte, V^e^ année, p. 100.

dition d'études du chemin de fer, est à flot. M. Delcommune est descendu à Manyanga pour diriger le transport des chaudières du bateau. Au dernier courrier, M. Cambier, avec les six ingénieurs de ses brigades, était près du Kouilou, affluent méridional du Congo.

La ressource de la viande d'hippopotame commence à devenir précaire à Léopoldville, les hippopotames reculant devant les établissements des Européens. Il faut maintenant aller à une journée de la station pour en trouver.

S. de Brazza a ramené du Congo à Libreville un certain nombre d'enfants envoyés par les chefs de l'intérieur pour être instruits dans les écoles de cette station. — Malgré les réclamations des factoreries du littoral, il a interdit la navigation sur l'Ogôoué, mesure qui lèse fortement les intérêts des établissements susmentionnés.

Un décret du gouvernement français a autorisé la création au Gabon d'établissements pénitentiaires affectés aux indigènes d'origine annamite ou chinoise condamnés aux travaux forcés.

Le Dr Ballay, lieutenant gouverneur du Congo français, actuellement en congé en France, va prochainement rejoindre son poste.

Le *Missionnaire* publie une lettre d'Abétifi, de notre compatriote, M. F. Ramseyer, qui annonce la création de deux nouveaux postes d'évangélisation dans l'Achanti, l'un à Nkwatia, l'autre à Obo, la plus grande ville de l'Okwao, comptant près de 7000 habitants. Pour chacun de ces postes, la mission a acquis un terrain sur lequel seront bâties les constructions nécessaires.

---

## LE PAYS DES GARENGANZÉ [1]

(D'après M. F. St. Arnot).

A plusieurs reprises nous avons mentionné le jeune missionnaire écossais, F. S. Arnot, qui, déjà en 1881, se rendit de Natal au Zambèze, où il passa une année au milieu des Ba-Rotsé, et d'où il dut se retirer lorsque éclata la révolte contre le roi Lewanika. Après être venu à la côte occidentale à Benguéla, et avoir passé quelque temps auprès des missionnaires américains du Bihé, il se dirigea de nouveau vers l'intérieur, en suivant d'abord la ligne de faîte qui sépare le bassin du Congo de celui du Zambèze, puis descendit dans celui du Congo, franchit le Loualaba dans la partie supérieure de son cours et se fixa, il y a bientôt deux ans, dans le pays des Garenganzé sur lequel les renseignements nous faisaient complètement défaut jusqu'ici. Les explorateurs Böhm et Reichard s'en

[1] D'autres voyageurs qui ont entendu parler de ce pays le nomment Garanganja ; nous conservons l'orthographe donnée par M. Arnot.

sont approchés du côté du N.-E. en se rendant du Tanganyika à Katanga ; Capello et Ivens, du côté du S.-O., avant d'être obligés de redescendre vers le lac Bangouéolo. Arnot s'y est établi, et c'est de là qu'il envoie, aussi régulièrement que le lui permettent les communications avec la côte occidentale, son journal, à ses parents et à ses amis en Écosse. C'est de ce journal [1] que nous extrayons les informations suivantes. Il nous manque malheureusement la partie du journal d'Arnot où devait se trouver le récit de son voyage à partir du Bihé ; elle s'arrêtait au 16 mars 1886 ; elle a été égarée par les porteurs qui devaient aller chercher à Nana-Kandoungou, au delà du haut Loualaba, les colis qu'il y avait laissés. Nous apprenons toutefois, par les premières pages que nous avons entre les mains, qu'Arnot arriva en février 1886, à Moukourrou, à l'ouest de la Loufira, un des affluents les plus considérables du Loualaba supérieur, et l'un des tributaires du lac Kassali. Le chef Moshidé l'accueillit favorablement, et l'autorisa à visiter le pays pour y choisir un emplacement convenable. Après une exploration d'une dixaine de jours, dans laquelle il parcourut les principaux villages jusqu'à la Loufira, et fit la connaissance d'un assez grand nombre de personnages importants, il arriva à la conclusion qu'il ne pouvait pas choisir une position plus centrale que l'endroit où il avait établi son premier campement, un peu au sud de Moukourrou. Cette localité, dont le nom n'est pas indiqué dans les cartes, même les plus récentes, doit se trouver à peu près à égale distance des côtes orientale et occidentale d'Afrique, à 160 kilom. environ à l'ouest du lac Bangouéolo. Entre ce lac et la Loufira, il existe une chaîne de montagnes, à l'ouest de laquelle la Loufira coule dans la direction du nord jusqu'au lac Kassali ; le Loualaba forme la limite occidentale du pays des Garenganzé. La frontière méridionale de l'État indépendant du Congo ayant été déterminée par la région des sources des affluents du grand fleuve, qui comprend celles du Loualaba et de la Loufira, ce pays se trouve donc compris dans les limites de l'État indépendant.

Peu après son arrivée, Arnot apprit que deux caravanes de Garenganzé avaient été pillées par des gens du Bihé ; l'une, qu'il avait rencontrée en novembre de l'année précédente près de la rivière Lumesé,

[1] *Among the Garenganze in central Africa.* Diary and letters of Fred. Stanley Arnot from march to september 1886. — *Six months more among the Garenganze,* letters from september 1886 to march 1887. London (J.-E. Hawkins), 1887, in-12, 22 p.

avait eu tous ses hommes et ses femmes réduits en esclavage ; l'autre, qu'il avait vue à Malangé, avait été attaquée dans le Lovalé. Dès lors, les relations commerciales entre Moukourrou et le Bihé étaient profondément troublées. Moshidé se proposait d'envoyer une de ses femmes, nièce du chef de Bihé, pour négocier avec son oncle, afin que la sécurité des routes de commerce fût rétablie.

Le nombre des villages dans le voisinage de Moukourrou est considérable ; dans une excursion de deux heures, Arnot en a compté 43, tous de grande dimension ; tout le terrain aux environs était cultivé. La ville de Moshidé est très grande, et, pour l'Afrique, la population en est très forte. Elle a de 12 à 15 kilom. de long. Le sol est presque entièrement couvert de champs au milieu desquels coule la rivière Ounkeya ; mais il y a beaucoup de groupes de huttes disséminés partout. Çà et là se trouvent des centres dans lesquels le roi a ses propres maisons auxquelles sont mêlées celles de ses sujets. Le calme et la paix qui y règnent sont remarquables. Moshidé inspire une grande crainte ; son gouvernement est sévère, quoiqu'on n'entende ni ne voie rien qui ressemble à la torture comme moyen de punition. Toutefois la peine de mort est commune, et on l'applique de la manière la plus expéditive ; mais tous les cas dont Arnot a entendu parler se rapportaient à des faits criminels et non à des actes de sorcellerie. Le roi a une longue chaîne de fer dont il se sert pour punir les délits moins graves. On y attache 10 ou 12 personnes à la fois, puis on les envoie travailler aux champs. Octobre est le mois où l'on bèche la terre ; c'est un plaisir de voir tout le monde aux champs. Les hommes font une grande partie de la besogne, et les maris disent qu'après tout leur travail du jour, il est dangereux pour eux de rentrer à la maison le soir sans un lourd fagot de bois pour entretenir le feu pendant la nuit ; vraisemblablement leurs femmes s'emporteraient contre eux. Le roi lui-même se rend aux champs, porté dans sa litière, accompagné de gens qui battent le tambour, et il surveille les longues files de ses sujets qui bèchent le sol. D'après cela, on pourrait supposer qu'il y a, pour toute l'année, abondance de vivres ; mais tel n'est pas le cas, tant est considérable la quantité de blé employé dans la saison sèche à brasser la bière. Les natifs font une bière extrêmement forte, dont ils remplissent de grands vases d'écorce, qui contiennent de 30 à 40 gallons [1]. Tous ceux qui viennent peuvent en boire à discrétion, et l'on boit jour et nuit jusqu'à ce que les vases soient vides,

[1] Le gallon d'Angleterre équivaut à litres 4,54.

en sorte qu'en deux ou trois jours, le fruit de plusieurs semaines de labeur et de mois de surveillance est dissipé comme de la fumée. L'effet de l'ivresse de cette bière est un sommeil pesant plutôt qu'une excitation querelleuse.

Les constantes incursions chez des tribus voisines, dans lesquelles les hommes sont mis à mort si possible, et les femmes capturées, ont amené chez les Garenganzé un nombre considérable de femmes, en sorte qu'il y a infiniment plus de femmes que d'hommes ; aussi la polygamie règne-t-elle d'une façon honteuse. Les mariages n'ont pas lieu par achat, comme dans le Zoulouland ; la femme et les enfants ne deviennent pas non plus la propriété d'un père, comme chez les Ovimboundou ; mais on fait un présent au père de la fiancée, qui continue à avoir autorité sur sa fille ; celle-ci peut d'ailleurs quitter son mari chaque fois qu'elle en a envie. Les cas d'abandon peuvent être portés devant le chef, et si la femme a tort, le présent doit être restitué ; si c'est le mari qui a maltraité sa femme, s'il l'a chassée de chez lui, il ne peut s'en prendre qu'à lui-même. Dans les disputes qu'ont entre eux les Garenganzé, Moshidé leur rend bonne justice : il est toujours disposé à écouter tous ceux qui viennent à lui.

Le pays est pierreux et aride, quoique, le long des rivières, il soit fertile. Le maïs mûrit trois mois après avoir été planté ; pendant les pluies, l'herbe et les plantes grimpantes croissent avec une telle rapidité que les sentiers en sont obstrués et qu'il faut un guide là où, en d'autres moments, il y a un sentier large et bien battu. Dans le voyage qu'Arnot fit pour atteindre le Garenganzé, sa petite caravane employa trois heures d'un dur travail pour se frayer un chemin à travers une pièce de terre qui avait été autrefois cultivée, et que la végétation avait envahie. Les bords des rivières sont richement parés de grandes fougères éventails, d'orchidées et de toutes sortes de plantes tropicales. Le gibier abonde ; les troupeaux d'animaux de toute espèce, de la gazelle à l'éléphant, offrent, dans les plaines, un coup d'œil admirable. Le temps peut être extrêmement chaud sans être étouffant. L'atmosphère reste toujours transparente ; il n'y a pas des brouillards épais et sombres comme dans la vallée des Ba-Rotsé. La santé d'Arnot est demeurée excellente, et il était heureux de penser que tous ceux qui iront le rejoindre trouveront le pays très salubre. Nulle part dans le voisinage il n'y a de marécages pestilentiels.

En comparant la population avec celle des Ba-Rotsé au milieu de laquelle il a passé près de deux années, Arnot trouve que les Garen-

ganzé sont beaucoup plus réservés ; ils ne l'abordent pas volontiers ; rarement il voit des enfants. L'homme blanc n'est point pour eux un personnage agréable ; ils parlent du pays des blancs comme de l'enfer des noirs ; c'est pour eux le comble de la misère pour l'esclave et le captif ; on les y fait bouillir, et on les broie pour les réduire en poudre. Chez les Ba-Rotsé, Arnot allait à la cour chaque jour, et entretenait des relations avec chacun. Chez les Garenganzé, le chef est le centre de tout ; les causes lui sont soumises partout où il se trouve, et à toutes les heures du jour ; il les juge séance tenante. Il n'y a point d'assemblées régulières ; les personnes que l'on voit généralement autour de lui ne sont ni des notables ni des conseillers, ce sont des pages, ses femmes et quelques flâneurs privilégiés. Il n'aime pas que de simples auditeurs viennent s'asseoir dans le cercle, et les renvoie bien vite à leurs affaires. D'autre part, à l'inverse de ce qui existe chez les Ba-Rotsé, Arnot jouit d'une liberté illimitée. Il peut, partout et toujours, aller où bon lui semble, sans que personne lui demande ce qu'il fait ni ce qu'il veut. Il en a profité pour visiter tous les villages et les districts d'un accès facile, quoiqu'il ne puisse pas jusqu'ici avoir beaucoup de relations avec les habitants, dont il ne connaît pas encore suffisamment la langue.

Presque toutes les personnes d'une condition un peu élevée peuvent parler l'oumboundou, qu'Arnot sait jusqu'à un certain point ; mais la langue que l'on parle dans la capitale est le seyek, qui ressemble à l'oumboundou, et dont de nombreux dialectes sont parlés dans les campagnes. Malgré la difficulté d'apprendre ces divers langages, Arnot espère qu'il y parviendra, grâce à la connaissance qu'il a des formes de construction des phrases africaines.

Arnot a auprès de lui trois jeunes garçons, dont l'un l'a suivi depuis qu'il a quitté la vallée des Ba-Rotsé, les deux autres étaient naguère esclaves ; ils se sont réfugiés auprès de lui, et avec eux il cultive du blé et des fèves, qui prospèrent ; mais il craint que la récolte ne soit beaucoup réduite pour lui, et que les voleurs et les sangliers n'en aient la plus forte part. Les fauves d'ailleurs s'avancent jusque tout près des habitations. « Hier, » dit Arnot dans une de ses lettres, « une femme fut enlevée dans son champ par un léopard ; c'était une des femmes du chef ; on accourut à ses cris, le léopard s'enfuit, mais elle mourut de ses blessures. Le chef me fit demander du poison pour tuer le léopard s'il revenait. Je lui donnai de la strychnine. Au lieu de tuer une chèvre ou un chien pour s'en servir comme appât, on préféra prendre le corps de la défunte. « Elle est morte, » dit le chef, « nous n'y pouvons rien. »

Les fauves causent de grands ravages ; le grand nombre d'habitants, adonnés à la culture du sol plutôt qu'à la chasse, et la coutume de jeter les corps des esclaves morts, ont donné à ces animaux le goût de la chair humaine. Les vieux lions qui n'ont plus les dents assez fortes pour attaquer le gros gibier, rôdent autour des villages pour faire leur proie de quelque être humain.

Les tribus du voisinage ont beaucoup à souffrir des Garenganzé. Plus faibles que ces derniers, elles n'osent pas les attaquer ; mais ceux-ci font très souvent des incursions chez leurs voisins, dont ils dévastent des districts entiers, pour en ramener des esclaves, femmes et enfants, rapporter de l'ivoire, ainsi que les têtes des hommes tués dans le massacre. Le commerce des natifs avec le Bihé consistait en grande partie en esclaves ; de leur côté les Arabes, qui arrivent déjà jusqu'à la Loufira, emmènent aussi à la côte orientale beaucoup d'esclaves achetés aux Garenganzé.

Quand une caravane est sur le point de se mettre en route, le chef, et les prêtres des fétiches qui ont préparé pendant un mois des charmes pour les voyageurs, cherchent à deviner quel sera le sort de ceux qui partent, quels dangers les attendent ; puis à se rendre propices les ancêtres au moyen de sacrifices. La *noma,* lance fétiche, doit être portée en tête de la caravane, pourvue de charmes qui doivent garantir sa sécurité. On enroule autour de la lance les racines d'une herbe tendre, et par dessus l'on place quelques éclats de bois flexibles ; on y ajoute un morceau de peau humaine, des griffes de lion, de léopard, des vivres, de la bière et des racines médicinales. Tout cela doit assurer à la caravane l'empire sur ses ennemis, la sécurité contre les animaux sauvages et la santé. Un manteau revêt le tout, puis le roi frappe dessus et le bénit. Après ces cérémonies tous les gens de la caravane se mettent en marche le cœur léger.

Un Arabe, qu'Arnot a vu chez Moshidé, lui a dit être venu de Mozambique, et avoir traversé le lac Nyassa, où il avait vu deux steamers, beaucoup d'Anglais et une dame anglaise. D'après lui, le Nyassa serait à deux mois de marche de Moukourrou ; la route serait sûre et les vivres abondants.

Dans ses excursions Arnot a poussé, au nord, jusqu'à Kagoma, sur la Loukourrouwé, affluent de gauche de la Loufira, et au S.-E. jusqu'à Kaunga, sur la rive gauche de cette dernière rivière. Kagoma est le village d'un petit chef de ce nom qui était malade et avait fait appeler l'homme blanc pour être soigné par lui. Pour y arriver, Arnot eut à

traverser un pays parfaitement plat, rocheux et aride. Les habitants cultivent du blé, des plantes oléagineuses et du tabac. Après que Kagoma eut été bien soigné par Arnot, ils se montrèrent très généreux envers celui-ci, et donnèrent à ses gens autant de blé qu'ils en pouvaient porter. A Kaunga la population est également nombreuse, mais elle paraît très pauvre; les indigènes sont peu adonnés à la culture du sol, et comptent surtout sur les résultats de leur pêche.

Arnot a dû commencer par se construire une habitation; puis il a eu à soigner de nombreux malades, ce qui lui a gagné la sympathie des natifs; actuellement il étudie avec soin leur langue, mais n'a pas encore pu ouvrir une école, quoique Moshidé fût content d'en avoir une près de sa résidence; Arnot lui a d'ailleurs promis d'en ouvrir une lorsqu'il aura reçu des aides. Il les a peut-être à l'heure qu'il est, car, d'après une lettre de M. Swan, écrite le 30 juillet dernier, du village de Cinyama, dans le Bihé, ce missionnaire venait d'obtenir du chef Kapoko, pour lui et son compagnon, M. Faulknor, le libre passage pour se rendre au pays des Garenganzé. Un certain nombre de marchands de Baïloundo devaient se joindre à eux pour faire le voyage, qui, d'après leurs calculs, devait durer trois mois.

## EXPÉDITION PORTUGAISE AU PAYS DU MOUATA-YAMVO

Nous avons mentionné plusieurs fois l'expédition dont le gouvernement portugais avait confié, il y a trois ans, la direction au major H. de Carvalho. Avant de quitter Malangé, M. H. Châtelain nous annonçait qu'elle était attendue depuis plusieurs mois, mais nous ignorions complètement son itinéraire et ses travaux. Nous sommes très reconnaissants envers M. Marcos Zagury, membre de la Société de géographie de Lisbonne, d'avoir bien voulu nous transmettre, pour nos lecteurs, les renseignements qu'il venait de recevoir du major de Carvalho lui-même. Il nous écrit de Malangé le 31 octobre :

Monsieur,

Sous les auspices de M. H. Châtelain, je prends la liberté de vous écrire afin de vous communiquer quelques détails sur l'arrivée à Malangé de M. le major Henriques de Carvalho, explorateur portugais, ainsi que de son expédition. J'ose espérer que ma narration, qui ne se propose que d'indiquer à grands traits la marche de l'expédition pendant trois

années au cœur même du continent, intéressera les lecteurs de l'*Afrique explorée et civilisée.*

Le 27 octobre dernier, vers 7 h. du soir, arrivait à Malangé le major Henriques de Carvalho, de retour de l'expédition scientifique que le gouvernement portugais lui avait confiée. Il descendit chez M. Custodio de Souza Machado, négociant de cette ville et correspondant commercial de l'expédition.

Le chef du conseil de Malangé, M. le lieutenant Simaô C. Sarmento, accompagné de deux négociants, était allé à la rencontre du major jusqu'à Catala, à 50 kilom. de Malangé, où il l'avait rencontré le 26 octobre, chez M. Estêves, négociant. Le major était arrivé à Catala deux jours auparavant, ce qui explique la connaissance qu'à Malangé on avait de l'arrivée de l'expédition. Le lendemain, la caravane quitta Catala, se dirigeant sur Malangé, et traversant Quissol, centre de commerce, à 20 kilom. de distance de Malangé; ce dernier point fut atteint comme je l'ai déjà dit, vers 7 h. du soir.

Le jour suivant, vers 2 h. après-midi, tous les principaux habitants de Malangé se présentèrent chez le major, afin de lui souhaiter la bienvenue. Parmi eux se trouvaient trois membres des sociétés de géographie de Lisbonne et de Porto. Après deux heures d'entretien, tous se retirèrent enchantés de la réception du major dont le caractère est tout particulièrement aimable. Le 29, dans la petite chapelle de la ville, fut célébré un *Te Deum* en l'honneur du major Carvalho et de son expédition, et l'affluence des assistants fut une preuve de la sympathie générale pour le major; aucune invitation n'avait été adressée à personne.

Dans la même journée, le chef du conseil reçut la visite de M. Carvalho. Il était accompagné d'une quinzaine de noirs, venus des pays explorés par l'expédition et qui avaient suivi volontairement le major jusqu'à Malangé, en témoignage d'affection, et aussi pour donner verbalement aux autorités de Malangé, le chef-lieu du conseil le plus avancé, et aux négociants de cette place, l'assurance qu'ils peuvent, en toute sécurité, faire du trafic plus avant dans l'intérieur, et qu'au lieu de s'opposer par tous les moyens possibles aux transactions commerciales, les indigènes les faciliteront au contraire de tout leur pouvoir. Les chemins sont ouverts et sûrs. Parmi ces noirs figuraient deux personnalités importantes : le fils du Mouata-Yamvo et le prince N'Dalla-Quissua ; tous deux ont droit au trône.

Le major Carvalho demanda au gouvernement d'Angola l'autorisation

de faire élever à Lisbonne une partie des noirs qui l'ont accompagné. Le trône du pays de Lounda (cercle de Luambata) n'est pas une sinécure, car le roi qui l'occupe est tout ; son pouvoir est très étendu.

Ces régions sont habitées par des populations relativement pacifiques, d'où leur vient le nom de *Cambululu* (nom de certains insectes imperceptibles qui existent dans les forêts et qui disparaissent au lever du soleil). Leurs querelles sont plutôt domestiques que politiques.

L'expédition portugaise confiée à M. le major H. de Carvalho a été entreprise par ordre du gouvernement de Lisbonne ; elle avait pour but d'explorer la partie de l'Afrique centrale comprise entre les 7° et 9° 12′ de latitude sud, et du 16° 15′ au 23° 20′ de longitude est, c'est-à-dire environ 24° carrés. Elle devait en même temps chercher à renouer les relations anciennes des Portugais avec le roi du Lounda, et de Malangé, dernier point commercial des possessions portugaises de l'Afrique occidentale, jusqu'à la limite proposée à l'expédition, fonder des stations, afin de faciliter les communications et les moyens de transports, et de pouvoir séjourner le temps nécessaire à un travail scientifique et civilisateur.

L'expédition quitta Malangé le 11 octobre 1884. Elle était composée du chef, M. le major Henriques de Carvalho, du pharmacien-major M. S. Marquès et du capitaine Aguiar, dont la mission devait être de reproduire par la photographie les sites des pays parcourus et explorés. Elle se composait en outre, au départ de Malangé, de vingt-six noirs comme porteurs. Quand elle arrivait sur un point où elle devait fonder une station, elle profitait des naturels pour le service des transports, ce qui était d'un grand avantage, tant au point de vue économique que relativement à la responsabilité morale ; une escorte de 200 noirs aurait pu avoir de grands inconvénients. Je dois également mentionner que le gouvernement d'Angola avait mis à la disposition de l'expédition dès son départ de Loanda, et pour toute sa durée, 12 chasseurs d'Afrique et 12 naturels engagés à Loanda. A plusieurs reprises il advint que des noirs demandèrent à se placer sous sa protection, et ce ne fut jamais en vain qu'ils s'adressèrent à elle. Ce furent les meilleurs serviteurs ; ils payèrent ainsi par une fidélité constante et jusqu'à la dernière heure, le secours qu'ils avaient obtenu.

De Malangé, l'expédition fit 65 kilom. vers l'est et fonda la première station, à N'Dalla-Quiguango. Puis, continuant vers le nord-est, elle établit, à 45 kilom. de la précédente, dans le territoire de N'Dalla-Quissua, une seconde station qui reçut le nom du gouverneur d'Angola

F. Ferreira do Amaral. En poursuivant vers l'est, on rencontre à 65 kilom. plus loin et à proximité de la rivière Luiz, la station de Païva; au delà encore et toujours dans la même direction, après avoir traversé le Quango, à Muete-Guimbo, à 20 kilom. de la rivière, la station de Costa e Silva, sur le territoire de Manassamba, où le trône est occupé par une femme, fille des Capendas Camulemba. Après cela l'expédition traversa les rivières Koengo et Lubale et vint établir une nouvelle station sur les bords du Kuilou, à 110 kilom. de la précédente. Cette station fut appelée Ville de Porto. En cet endroit, le fils du Mouata-Yamvo, roi du Lounda, reçut la nouvelle qu'il était appelé à aller prendre possession du trône; pour cette raison, l'expédition changea de route et se dirigea vers le nord-est, pour accompagner le nouvel élu chez le puissant chef Quilolo Kahungula; elle était d'ailleurs chargée de lui remettre, au nom de son gouvernement, divers présents en témoignage d'amitié et comme gage d'alliance.

Pour se rendre à Moussoumba, capitale du Lounda, elle dut faire un trajet de 160 kilom. vers le nord-est. Chemin faisant, elle fonda, sur les rives de la rivière Lovua, la station Luciano Cordeiro, le jour même de l'anniversaire de S. M. le roi D. Luiz I^er^ (31 octobre 1885); puis, à 50 kilom plus loin, vers le nord-est, la station Andrade Corvao. C'est le point extrême nord-est atteint par l'expédition portugaise, par 7° 19′ 58″ latitude sud et 20° 36′ 10″ longitude Est, à 706 mètres d'altitude, le point le plus bas rencontré durant l'exploration.

Se dirigeant ensuite vers le sud-est, elle établit une station à 180 kilom. de la précédente, sur la rive du Luembé, affluent de gauche du Cassaï qui prend en aval le nom de Zaïre ou Congo, à 7° 10′ au sud de l'Équateur. Tous les indigènes de cette région sont persuadés que le Cassaï est le véritable Zaïre et que la rivière Loualaba n'en est qu'un affluent. Le nom de la station fondée sur ce point est Conde de Ficalho. En descendant un peu vers le sud, c'est-à-dire en se dirigeant vers le S.-S.-E., l'on rencontre, à 130 kilom., le Caximi, affluent du Luembé dans le territoire du chef Kahungula de Mataba, où a été créée la station Serpa Pinto e Capello e Ivens. A cette station, le Mouata-Yamvo reçut la nouvelle que les indigènes du Mataba et les Quiokos, leurs sujets, s'étaient révoltés et étaient en guerre avec leur souverain. Après avoir reçu d'un de ses parents le conseil de se retirer par pure précaution, l'expédition poursuivit sa route, seule et privée de la protection du Mouata-Yamvo.

Se dirigeant toujours vers le sud-est, le major et son personnel traversèrent le Cassaï à Port Perreiro do Mello, par 21° 58′ de longitude et

8° 22′ 02″ de latitude sud ; puis, faisant un angle obtus vers l'est, pour atteindre le plus directement possible Calanji, qui prend son nom de la rivière qui le baigne, ils fondèrent sur ce point la station de Pinheiro Chagos, par 8° 21′ 12″ de latitude sud et 23° 10′ 54″ de longitude est, à 20 kilom. de la précédente.

L'expédition était arrivée à son point extrême vers l'est le 31 décembre 1886. Le voyage de Malangé à Calanji avait duré deux ans et trois mois. Ce temps, relativement considérable, a été absolument nécessaire à l'expédition, qui n'avait pas pour mission de traverser comme au vol une région immense en étendue, mais dont le but essentiel était d'établir des stations dans les endroits les plus importants à tous les points de vue, de renouer avec les peuplades environnantes les relations anciennes des Portugais avec les indigènes, et de leur faire apprécier les bienfaits de la civilisation, les avantages commerciaux qu'ils pourraient retirer de leurs rapports avec les Européens, etc., etc.

Toutes les contrées parcourues par l'expédition seraient florissantes et la végétation exubérante, si ces peuplades n'avaient pas l'habitude d'incendier les forêts pour rendre la chasse plus facile, et si elles ne craignaient pas le vol pour leurs plantations. Il n'y a pas d'animaux féroces, et le major Carvalho confesse n'avoir entendu qu'une seule fois le rugissement d'un lion, et cela de très loin.

Après s'être reposé quelques jours à Malangé et avoir mis en ordre ses travaux d'études, le major se propose de parcourir le district de Cassangé et de se diriger vers S. Salvador du Congo, puis de rentrer en Europe par la voie de Banana. Il réserve pour le gouvernement de Lisbonne l'exposé complet de son voyage et de ses explorations.

Marcos ZAGURY,
Membre de la Société de géographie de Lisbonne.

## BIBLIOGRAPHIE [1]

*Du Verge*. MADAGASCAR ET PEUPLADES INDÉPENDANTES ABANDONNÉES PAR LA FRANCE. Paris (Challamel aîné), 1887, in-8°, 181 p., fr. 3. 50. Il n'y a que peu de chose à dire de ce volume écrit pour servir des rancunes personnelles, et rempli d'injures à l'adresse des Hovas, des mis-

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

sionnaires anglicans et particulièrement du commandant Willoughby. Après avoir servi en Italie et en Algérie, comme caporal dans la légion étrangère, sous les ordres du général Rolland auquel le livre est dédié, l'auteur a couru le monde et exploré l'île de Madagascar, où il fut mêlé à la guerre récente entre Français et Hovas. Colonel dans l'armée malgache, il eut des différends avec ses chefs et leur envoya sa démission. Sa haine pour les Hovas et les Anglais, date-t-elle de là? nous n'en savons rien ; ce qui est certain, c'est qu'il ne leur ménage ni les invectives ni les sarcasmes, appelant sur eux la colère de la France, dont les droits sur Madagascar sont, dit-il, incontestables. D'après lui, l'occupation française du pays est attendue comme une délivrance par les tribus sakalaves, qui ont combattu les Hovas et que la France a abandonnées. C'est à la description du territoire et des mœurs de quelques-unes de ces tribus qu'est consacrée la plus grande partie du volume. On ne sait si l'on peut faire fond sur les renseignements fournis par l'auteur, qui nous a paru donner trop d'importance à des tribus encore barbares.

*Paul Soleillet.* Voyage a Ségou (1878-1879), rédigé d'après les notes et journaux de voyage de Soleillet, par Gabriel Gravier. Paris (Challamel aîné), 1887, gr. in-8°, 515 p. et une carte, fr. 7,50. Avant d'entreprendre, dans la région d'Obock, des voyages qui amenèrent sa mort, Paul Soleillet, le grand champion de l'Afrique française, avait eu pour but d'ouvrir au commerce de son pays la vaste et populeuse contrée que baigne le Niger, et dont Timbouctou, le point depuis si longtemps visé, est comme le centre et le lieu de ralliement. Pour parvenir à cette ville, Soleillet fit plusieurs voyages ; des deux premiers, qu'il entreprit par le nord, il a écrit lui-même la relation dans son livre : *Afrique occidentale : Algérie, Mzab, Tildikelt.* Il y raconte qu'il pénétra jusqu'au cœur du Sahara, mais qu'il ne put dépasser le Touât à cause de l'hostilité des tribus sahariennes. Sans se rebuter, il voulut tenter l'accès par l'ouest, et dans un troisième voyage, accompli en 1878-1879, il partit de Dakar pour Saint-Louis, suivit de là le Sénégal jusqu'à Médine, traversa le Kaarta, et arriva à Yamina où il s'embarqua sur le Niger pour Ségou-Sikoro. Après être resté plusieurs mois dans cette ville, il dut, manquant d'argent, abandonner le projet d'atteindre Timbouctou et revenir par Yamina, Nioro, Médine et le Sénégal.

C'est le récit très détaillé de ce voyage que vient de faire paraître un ami de l'explorateur, M. Gabriel Gravier, secrétaire général de la Société normande de géographie. A ceux qui trouveront cette publica-

tion tardive, il répond que ce travail, auquel l'auteur ne pouvait consacrer que le temps que lui laissaient ses occupations professionnelles et les exigences de la Société normande, était déjà presque terminé en 1881. M. Gravier crut bien faire d'attendre le retour de Soleillet d'Obock (1885), afin que le voyageur corrigeât les erreurs qui auraient pu être causées par une mauvaise interprétation de ses notes. Du reste, nous ne nous plaindrons pas trop du retard, car il a été utilisé pour rendre l'œuvre plus complète, plus exacte et lui permettre de paraître sous la forme d'un beau volume dédié au général L. Faidherbe — l'ancien gouverneur du Sénégal, qui a tant fait pour le développement de cette colonie, — enrichi d'une photographie de Soleillet et d'une carte indiquant l'itinéraire de Dakar à Ségou.

Les voyages que Piétri, Derrien, Gallieni et Borgnis-Desbordes ont accomplis entre le Sénégal et le Niger, depuis 1879, n'ont rien fait perdre de sa valeur au récit de Soleillet. Sans doute, nos connaissances de ce côté se sont accrues, la situation politique de ces régions a subi des modifications, mais les descriptions si vivantes de Soleillet sont vraies comme au moment de son passage dans ces pays. D'autre part, n'oublions pas que ce voyageur avait, sur la plupart des autres et surtout sur les missions militaires, un grand avantage. Ces dernières, inspirant la crainte ou la colère, ne peuvent voir les indigènes tels qu'ils sont, et, d'une manière générale, les voyageurs vivent trop peu au milieu des indigènes, que quelquefois même ils affectent de mépriser. Soleillet voyageait seul, sans armes, soignait les malades, pénétrait dans la case et couvrait ses carnets de renseignements sur les mœurs, les usages des habitants des contrées qu'il traversait. A Ségou, où il vécut pendant plusieurs mois, bien traité par le sultan Ahmadou, libre d'aller et de venir dans la ville et ses environs, il put étudier de près l'organisation d'un royaume africain et la demi-civilisation des peuples du Niger. En même temps, il recueillit sur el Hadji Omar, ce prophète guerrier qui étendit sa domination sur une grande partie du bassin du Haut-Djoliba, et dont Ahmadou est le fils, des renseignements curieux et inédits, qui ont permis d'en écrire une biographie intéressante.

Plusieurs motifs nous poussent donc à recommander ce livre, que la Société normande de géographie a pris sous son patronage. Bien que Soleillet n'ait pas été heureux dans toutes ses entreprises, il est le premier qui ait visité Ségou, après Mage et Quintin, le premier qui ait fait flotter un drapeau européen sur les eaux du Haut-Niger ; il personnifie l'amour des voyages, et aussi l'amour pour ces populations noires dont les mœurs douces et naïves le captivaient, et qu'il défendait avec ardeur

contre leurs calomniateurs et leurs exploiteurs blancs. A tous ces titres il a droit à la reconnaissance des amis des sciences géographiques.

*G.-A. Farini.* HUIT MOIS AU KALAHARI. Traduit de l'anglais par Mme L. Trigant. Paris (Hachette et Cº), 1887, in-12º, 409 p. avec gravures et cartes, fr. 4. — L'auteur de ce livre est bien connu en Angleterre et en Amérique, comme entrepreneur de spectacles pour le peuple. Nombreuses sont les curiosités, races étranges et animaux rares qu'il a exhibés au public. Ayant eu, dit-il dans la préface, l'occasion de « montrer » une troupe d'indigènes du Kalahari, il se laissa tenter par les récits enflammés d'un métis du nom de Kert, qui escortait ces sauvages et qui lui représenta le désert comme le paradis des chasseurs. Comme d'ailleurs il avait besoin d'un changement de climat pour rétablir sa santé, il se décida à partir pour l'Afrique australe, avec un de ses amis dont il ne donne que le surnom : Loulou. Ce dernier, en sa qualité de photographe, prit force clichés, dont plusieurs sont reproduits en gravure dans l'ouvrage de M. Farini.

D'après la carte qui accompagne le volume, l'itinéraire suivi par le voyageur traverse le Kalahari dans le sens sud-nord. Après avoir utilisé la ligne ferrée du Cap à Hopetown, et la diligence de cette dernière ville à Kimberley, il explora les bords de l'Orange, puis se lança dans le Kalahari pour aboutir au lac Ngami. Au retour, il parcourut, plus à l'ouest, une route à peu près parallèle à celle de l'aller et distante d'environ deux degrés de longitude. Le récit est lestement mené, entremêlé de conversations et d'anecdotes, le plus souvent comiques, quelquefois sérieuses. Les aventures de chasse reviennent souvent sous la plume de l'écrivain, et il en est quelques-unes, comme celle dans laquelle Farini s'étant égaré est retrouvé étendu sur le sable et presque mort, qui présentent un réel intérêt. Ailleurs les mœurs des Boers, des Bastards, des Bushmen, des Damaras sont exposées dans ce qu'elles ont de caractéristique. Plusieurs pages sont consacrées aux chutes de l'Orange, que Farini regarde comme les plus grandes et les plus inaccessibles qui soient au monde. A l'aide de la gymnastique et de la photographie, il est parvenu à en fixer le souvenir d'une manière plus complète et plus exacte qu'on ne l'avait fait jusqu'ici.

Il ressortirait de la lecture de cet ouvrage que le Kalahari, loin d'être une solitude morne et désolée, pourra devenir dans les mains européennes une région productive et une terre de colonisation. Cette opinion ne s'accorde guère avec les descriptions de Livingstone et des autres voyageurs. Aussi devons-nous faire quelques réserves au sujet

des assertions de M. Farini. Son récit n'a rien de géographique. Il est fort difficile de le suivre sur la carte-annexe, des localités citées dans la narration ne figurant pas sur la carte et vice-versa. D'autre part, l'auteur qui s'attarde à décrire minutieusement les plus futiles incidents du voyage, ne dit rien ou presque rien du Ngami qui constitue pourtant l'une des parties principales de la région explorée. Enfin, l'on se demande s'il est possible d'accomplir un voyage pareil aussi rapidement que M. Farini dit l'avoir fait, puisque, parti le 2 juin 1885 du Cap pour l'intérieur, il exposait le 7 novembre de la même année, à la Société de géographie de Berlin, une série de photographies rapportées de l'Afrique australe. En tout cas, ces deux dates infirment le titrè du volume: *Huit mois au Kalahari*. L'auteur ne peut y avoir séjourné si longtemps.

*Marc Fournel*. LA TRIPOLITAINE. Les routes du Soudan. Paris (Challamel aîné), 1887, in-8°, 272 p., fr. 3. — Sans être aussi brûlante que celle du Maroc, la question de la Tripolitaine est toujours ouverte. Aussi y a-t-il de l'intérêt à lire l'ouvrage de M. Fournel, qui a visité récemment la région des Syrtes et a fait paraître l'an dernier un livre sur la Tunisie. Ce n'est pas qu'il nous fournisse beaucoup de détails sur l'intérieur du pays, sur les tendances et les actes des populations de l'intérieur, chose que nous serions curieux de connaître, puisque personne n'a effectué de voyage dans le Sahara oriental depuis la révolte du Mahdi. Comme il est interdit à tout Européen de s'éloigner de la région côtière, même d'aller jusqu'au Djebel Gharian, derniers contreforts de l'Atlas qui se trouvent à une quarantaine de kilomètres de la mer, M. Fournel a dû se contenter de décrire Tripoli, la ville, le port et les environs, et d'exposer le système du gouvernement, l'état du commerce et de l'industrie. Il donne aussi des renseignements recueillis sur place, ou tirés des voyages, sur les routes du Soudan, itinéraires anciens et actuels, sur le commerce par caravanes et sur les Touareg, ces maîtres incontestés du Sahara central, qui constituent aujourd'hui une si puissante barrière à l'influence européenne. Enfin, dans la troisième partie de l'ouvrage, intitulée l'Islam en Afrique, l'auteur parle de la doctrine et de la loi musulmanes, de l'esclavage chez les mahométans, ainsi que du développement inquiétant de la religion musulmane en Afrique, grâce à une propagande active qui s'exerce jusqu'au cœur du continent. Il insiste particulièrement sur le travail incessant auquel se livre la fameuse secte des Snoussya, dont l'opposition acharnée aux Européens forme un gros point noir dans l'avenir de la colonisation africaine.

Tels sont les principaux sujets traités dans cet ouvrage, dont le style

simple et clair rend la lecture facile. La question musulmane y est traitée avec tact et prudence. L'auteur ne veut ni anéantir les mahométans, ni empêcher le développement légitime de l'influence européenne. Il indique le péril, laissant aux intéressés le soin de le conjurer.

*Ludovic de Campou.* LA TUNISIE FRANÇAISE. — Paris (Charles Bayle), 1887, in-8°, 239 p., avec gravures et carte, fr. 3,50. — Auteur d'un ouvrage sur le Maroc (*Un empire qui croule*) dont nous avons rendu compte ici-même, M. de Campou a voulu montrer que les États qui s'affaissent du fait d'un gouvernement corrompu, peuvent se relever sous l'action civilisatrice d'une puissance européenne. Ce n'est pas une étude économique du genre de celle de M. de Lanessan qu'il a prétendu écrire. Son but a été de dessiner, comme il le dit lui-même, quelques figures françaises intéressantes, quelques types indigènes curieux, quelques silhouettes de villes et de fermes. Le lecteur voit passer devant ses yeux une succession de tableaux peints de couleurs vives et animées. Le style est plein de grâce, souvent imagé ; anecdotes, scènes de mœurs, renouvellent sans cesse l'intérêt, sans avoir rien de choquant, et l'ouvrage peut être mis dans toutes les mains. L'auteur semble professer une profonde admiration pour le cardinal Lavigerie qu'il appelle le Grand Français d'Afrique, le Pacificateur de la Tunisie. Au sujet du gouvernement, il se prononce dans le même sens que les autres voyageurs en Tunisie, c'est-à-dire pour le protectorat, qui présente beaucoup plus d'avantages que l'annexion. Ce dernier système n'accroîtrait en rien l'autorité de la France ; en vertu du protectorat, il est vrai que le bey règne, mais c'est la France qui gouverne ; les dépenses sont moins fortes et le corps d'occupation moins considérable.

M. de Campou a parcouru la province de Kaïrouan, la région des chotts et la vallée de la Medjerdah. A côté des renseignements qu'il donne sur les cultures et la colonisation, sur les indigènes, sur la mer intérieure du Sahara, contre laquelle il se prononce, il consacre un chapitre au lac Kelbiah, dont l'existence a donné lieu à discussion. L'auteur a vu le Kelbiah dont il a fait le tour en dix heures de marche. Il a goûté de son eau ; elle est douce et les Arabes qui vivent sur ses bords n'en boivent pas d'autre ; mais il avoue que l'irrégularité de l'oued Lattaf, affluent du Kelbiah, occasionne des variations dans le régime du lac. Quant à la question si controversée du Triton, M. de Campou prend parti pour M. Tissot, qui place ce bassin dans la région actuelle des chotts, contre M. Rouire. Il n'apporte pas d'ailleurs de nouveaux élé-

ments à la discussion. On sent que la géographie de la Tunisie l'intéresse moins que l'état social du pays. Il a décrit simplement, avec leur couleur locale, le paysage et les habitants.

*Rev. W. Holman Bentley.* LIFE ON THE CONGO. With an introduction by the Rev. George Grenfell. London (The religious tract Society), 1887, in-12°. 126 p., avec gravures et carte. — On ne trouvera pas dans cet ouvrage, comme le titre pourrait le faire croire, une description de la vie d'émigrant ou de missionnaire dans les stations des bords du Congo. Il s'agit plutôt d'un tableau esquissant sobrement les conditions dans lesquelles se présente à cette heure le bassin du grand fleuve africain. L'histoire de la découverte du Congo, de Diego Cam (1484) à Stanley, la configuration générale, le climat, la productivité de la contrée, sont décrits dans les premiers chapitres. Vient ensuite la partie ethnographique et économique, dans laquelle l'auteur parle des peuples congolais, de leurs conditions d'existence, de leurs idées religieuses et des progrès de la mission au milieu d'eux. Ces deux derniers sujets constituent la partie la plus intéressante de l'ouvrage ; M. Bentley étant missionnaire lui-même, ces questions le touchent plus que toutes les autres. Parmi les faits qu'il cite, relatifs à la vie religieuse et intellectuelle des indigènes, il en est qui sont peu connus, tels que celui de l'existence, chez les nègres du Congo, d'une sorte de franc-maçonnerie, avec ses épreuves d'initiation, son langage mystérieux et ses pratiques.

D'autre part, l'auteur donne des renseignements assez détaillés sur les principales sociétés missionnaires qui travaillent, non seulement sur le Congo, mais aussi dans l'Afrique orientale, du Zambèze au lac Victoria. D'après la carte, qui résume d'une manière assez claire la situation actuelle, on constate que ce champ immense, ouvert depuis si peu d'années, est maintenant le théâtre d'activité de onze Sociétés, tant anglaises qu'écossaises ou américaines. Toutes progressent d'année en année. La mission baptiste, à laquelle appartient M. Bentley, ne reste pas en arrière. Grâce à la générosité d'un riche philanthrope, M. Arthington, elle s'avance de plus en plus dans l'intérieur en remontant le Congo. Elle espère même arriver par la fondation de stations sur le cours moyen et supérieur du fleuve, à relier les établissements missionnaires des deux côtes africaines.

Une intéressante préface écrite par M. Grenfell, l'explorateur bien connu, traite du même sujet, en même temps que de l'avenir du commerce et de la civilisation dans l'Afrique centrale.

---

## BULLETIN MENSUEL (*6 février 1888*[1]).

Le *Moniteur* de l'**Algérie** signale, comme fait nouveau dans les relations entre la colonie algérienne et la mère patrie, l'envoi régulier de viandes abattues, par les courriers rapides de Marseille à Alger. Il paraît étrange, de prime abord, que l'on expédie de la viande dans un pays qui en envoie tant en France. Mais la chose est facile à expliquer. En Algérie, les bœufs sont de petite race, et n'arrivent jamais à l'état d'engraissement qu'atteignent leurs congénères du Limousin et du Charolais. Or les envois faits de Marseille, sont supérieurs à ce qu'on peut obtenir dans le pays même. D'autre part, la rapidité des paquebots de la Compagnie permet en tout temps le transport de Marseille à Alger des bestiaux, des bœufs, veaux et agneaux abattus, et dépecés, moins encombrants que sur pied. C'est dans ce même ordre d'idées que l'on a eu à signaler, ces derniers temps, le transport de bœufs, mais vivants, de Port-Vendres à Oran.

Le *Bulletin de renseignements coloniaux* nous apporte d'intéressantes informations sur la prospérité de la Colonie lyonnaise établie dans le **golfe de Bougie,** en vue de la colonisation de la Kabylie. Elle comprend 18 propriétés distinctes, réparties sur une étendue d'environ 1700 hectares, dont la moitié est en plein rapport. L'exploitation de chacune des propriétés est organisée de la manière suivante. Sur une contenance totale de 80 à 100 hectares, 30 à 40 sont consacrés à la vigne actuellement, et une dizaine d'hectares à d'autres cultures : prairies, avoines, oliviers, orangers, primeurs. La valeur des bâtiments construits est d'environ 30,000 francs. Le propriétaire, généralement un Lyonnais habitant Lyon, fait exploiter directement son domaine par deux familles de vignerons régisseurs, aux appointements de 120 francs par mois, avec intérêt sur la vente des produits. En outre, de 15 à 20 indigènes, selon la saison, travaillent sous leur direction, au salaire de fr. 1,50 par journée. Le débouché des produits est en France et principalement à Lyon et à Paris. Le rendement de la vigne atteint 100 hectolitres (?) à l'hectare, vendus sur place 45 francs l'hectolitre. Pour le

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

moment, le développement en surface de ce centre de colonisation est arrêté; il n'y a plus autour de terres à coloniser. Les forêts détiennent tout ce qui pourrait s'exploiter. Mais à 15 ou 20 kilomètres plus loin, existent de vastes territoires très fertiles. Ils sont propriété de l'État, et il est à prévoir qu'ils ne tarderont pas à être mis en adjudication.

L'attention du gouvernement de la **Tunisie** a été attirée sur le fait que des négresses sont fréquemment vendues comme **esclaves** dans la Régence, malgré le décret de 1846 consacrant l'abolition de l'esclavage. Amenées dans le sud de la Tunisie par des caravanes du Soudan, ces femmes sont vendues sans que les caïds signalent ces ventes au gouvernement. Celui-ci a prévenu les gouverneurs et caïds que des négligences de cette nature engagent leur responsabilité, qu'ils doivent surveiller les caravanes, constater si elles ont des esclaves, arrêter les détenteurs et les déférer aux tribunaux. Quant aux négresses saisies, ils devront les placer dans des maisons honorables jusqu'à ce qu'elles trouvent des moyens d'existence, et cela aux frais des trafiquants. Relativement aux nègres et négresses qui seraient actuellement au service de leurs administrés, les caïds doivent leur notifier leur affranchissement en présence du cadi. Le gouvernement a insisté sur l'exécution sévère de ces prescriptions.

Le *Mouvement géographique* de Bruxelles a reçu de **Zanzibar** la nouvelle de la constitution, en Angleterre, d'une société privée : **The British East African Society,** qui a pour but d'introduire l'influence anglaise dans les territoires de l'Afrique orientale au nord des régions placées sous le protectorat de l'empereur d'Allemagne. Cette Société a à sa tête l'éminent philanthrope anglais M. Mac Kinnon, directeur de la grande ligne de navigation : British India Steam Navigation Company, et le promoteur de l'expédition confiée à Stanley pour secourir Émin pacha. Elle a passé, avec Saïd Bargash, un traité par lequel celui-ci lui cède, pour une durée de cinquante ans, l'administration de la partie des possessions du sultanat qui s'étend le long du littoral entre le port de Wanga, à l'embouchure de l'Oumba, et la colonie allemande de Witou. Nos lecteurs se souviennent que par une convention passée l'année dernière entre l'Angleterre et l'Allemagne[1], les zones respectives d'influence des deux puissances ont été nettement définies dans ces parages, par une ligne qui, partant de l'embouchure de l'Oumba, se dirige en ligne droite vers le nord-ouest, contourne le ver-

[1] Voy. VIII[e] année, p. 89 et la carte, p. 92.

sant septentrional du Kilimandjaro et rejoint la rive orientale du lac Victoria par 1° lat. sud. Le traité que la British East African Association a signé avec le sultan de Zanzibar donne aux entreprises de la nouvelle Société une ligne de côtes de plus de 350 kilomètres, sur laquelle sont situés les ports de Mombas et de Mélinde et d'où partent les routes qui mènent au Victoria Nyanza. Comme le dit M. Wauters, le rédacteur en chef du *Mouvement géographique,* il est probable que l'Angleterre, par l'initiative de l'un de ses plus éminents et de ses plus généreux citoyens, s'apprête à créer dans l'Afrique orientale centrale une nouvelle grande colonie et à étendre son influence jusque dans la région des sources du Nil. Il ne serait pas impossible que Stanley, après avoir ravitaillé et secouru Émin pacha, songeât à réaliser une nouvelle traversée de l'Afrique, et à venir déboucher par le nord de l'Ou-Ganda et le pays des Masaï, à Mombas sur la côte orientale. Avec Stanley il faut s'attendre à tout. Après avoir mis son indomptable énergie à fonder dans l'ouest de l'Afrique, de Banana au lac Albert, un État indépendant, il n'y aurait rien d'étonnant à le voir mettre son expérience au service d'une œuvre nouvelle et qui aurait pour but d'ouvrir à l'influence de l'Europe et au commerce libre les régions qui s'étendent entre le lac Albert et la côte de Mombas. Il est vraisemblable que la British East African Association n'a pas l'intention de fonder, comme l'a fait l'Association du Congo, un État libre, mais simplement une colonie indépendante pour laquelle, à une époque plus ou moins rapprochée, elle sollicitera du gouvernement anglais une charte d'incorporation comme l'a fait la Compagnie du Niger. Au delà de la ligne de côtes de 350 kilomètres, les territoires dont l'Association a obtenu l'administration de la part du sultan de Zanzibar peuvent se développer vers le nord-ouest, selon les conventions à passer avec les chefs indigènes des pays situés au nord de la limite conventionnelle de la zone de l'influence allemande.

Le premier numéro de la nouvelle *Deutsche Kolonial-Zeitung,* contient une lettre du Dr Peters, de Zanzibar, résumant les progrès faits par la **Société de colonisation allemande** dans l'Afrique orientale. « Nos travaux, » dit M. Peters, « sont encore à leurs débuts, à tous les points de vue; nos stations ne sont point encore devenues des plantations rémunératrices. Sans doute les travaux de construction sont terminés sur la plupart d'entre elles. Nous en avons treize qui ont avant tout un caractère agricole et commercial; six ont des plantations proprement dites : trois sur le Kingani : Dounda, Madimola, Ousoungoula; une à Pangani, une à Korogoué, dans l'Ou-Sambara, et une à Peters-

höhe. Les deux stations les plus avancées dans l'intérieur, Mpouapoua dans l'Ou-Sagara, et Arouscha au Kilimandjaro, serviront probablement de centres pour l'élève du bétail et la colonisation. Dans chacune de nos stations du Kingani on a défriché une centaine d'arpents et nous y avons cultivé en grand des légumes d'Europe de toute espèce, et en outre du maïs, du riz, des bananes, de la vanille, du tabac, du coton etc. J'envoie en Allemagne, par le premier courrier, une première petite récolte de tabac, quelques quintaux de bon coton, et 55 livres de vanille de notre colonie. Au dire des experts les tabacs de cette région ont un grand avenir, et nous espérons arriver à en produire comme les Indes orientales et occidentales. Nous faisons aussi des essais de toutes sortes de cultures tropicales, et nous attendons entre autres de bons résultats pour la soie, le cacao et le thé. Les conditions du travail se sont beaucoup améliorées par suite des relations dans lesquelles nous sommes maintenant avec le sultan de Zanzibar. Nous avons des stations sur lesquelles travaillent chaque jour 300 ouvriers, pour un salaire de fr. 12 à fr. 12,50 par mois, par tête, et partout nous pourrions avoir encore plus de travailleurs. Les indigènes sont très disposés à apprendre les meilleurs procédés de culture. La principale difficulté est donc surmontée, puisque nous avons devant nous des milliers de kilomètres carrés de terrains d'excellente qualité. J'ai introduit des bœufs de trait des Indes et j'en ferai venir en plus grand nombre, l'essai ayant bien réussi jusqu'ici; j'ai en outre amené du bétail du pays des Somalis, et à Korogoué nous avons déjà un nombre assez considérable de têtes de bétail; sur les autres stations il s'augmente lentement. Près de Dar-es-Salam, un indigène en a plus de 1000 têtes, ce qui prouve que l'élève du bétail en grand est possible ici. Nous avons commencé sur plusieurs points des entreprises commerciales, en première ligne pour l'ivoire, puis pour la gomme, le copal, les arachides, les peaux, etc. Ces entreprises sont en bonne voie et promettent de bons résultats. Nous avons établi une factorerie commerciale à Ngourou, aux frontières du pays des Masaï, surtout pour l'ivoire, et une seconde à Kola, au delà de Dar-es-Salam, spécialement pour la gomme et le copal. Sans doute ce sont des commencements qui appellent des développements. Mais quand je me souviens qu'il n'y a que trois ans que j'arborai le drapeau allemand à l'intérieur, et que je vois le chemin que nous avons déjà parcouru, j'ai bon espoir pour l'avenir. »

Le P. Camboué, missionnaire à **Madagascar,** a fourni au *Cosmos* de curieux détails sur les **vers à soie** indigènes dont les Malgaches

tirent la soie de leurs étoffes, et qu'ils appellent *bibindandy*. Ces vers peuvent parfaitement vivre en plein air, même sur les hauteurs de l'intérieur de l'île, où cependant la température descend parfois jusqu'à +3° centigrades, et où les pluies sont très abondantes de novembre en mars. De plus, le *borocera bibindandy* s'accommode de la feuille de plusieurs végétaux, entre autres de l'embrevattier, du tapia, du goyavier, du saule pleureur même. A la côte ouest, on le trouve en grand nombre sur les palétuviers et autres arbres croissant au bord de la mer. Le P. Camboué a constaté que la feuille d'eucalyptus peut aussi lui servir de nourriture. Cette constatation est d'un grand intérêt pour toutes les colonies et les pays où l'eucalyptus est de facile venue.

La *Revue française de l'étranger et des colonies* annonce que les **mines d'or** de **Madagascar** attirent plus l'attention des colons que les gisements houillers importants de la côte nord-ouest. Plusieurs mines sont déjà activement exploitées. M. Rigault, ingénieur français au service du gouvernement malgache, a découvert, dans sa dernière exploration au sud de l'Emyrne, une mine de cuivre très riche. Deux filons de minerai sont exploités, et dans quelques mois l'île exportera du cuivre. Deux concessions de forêts ont été accordées, l'une à M. Maigrot, consul d'Italie, comprenant presque toute la presqu'île formée par la baie d'Outoupl, l'autre à M. Kingdom, s'étendant sur un certain rayon au nord de Marancette. Il y a aussi des concessions pour l'exploitation de pyrites de fer, pour la fabrication de l'acide sulfurique, des produits chimiques, etc.

La *Gazeta de Portugal* fait ressortir l'augmentation des revenus de la douane de **Lorenzo-Marquez** dans les dernières années ; tandis qu'ils n'étaient que de 38,000 milliers de reis en 1885, ils se sont élevés en 1887 à 105,641 milliers de reis [1]. On ne peut pas attribuer ce résultat aux transports effectués par le chemin de fer de Lorenzo-Marquez, qui n'a été ouvert que dans les derniers jours de décembre de l'année passée ; il provient des travaux de construction de la ligne, de l'augmentation de la population et du plus grand mouvement commercial qui en résulte. A l'occasion du traité que le gouvernement de Natal a conclu avec la reine des Amatonga, la *Gazeta* estime que ce traité pourrait être avantageux à la ligne de Lorenzo-Marquez, si l'on réalisait le projet d'un chemin de fer traversant le territoire de Mussudate et celui de Maputo, pour se diriger vers la baie de Kossi qui

[1] 180 reis valent 1 franc.

s'ouvre, à peu près à 27° de lat. sud, dans des conditions très favorables à la navigation.

Une Compagnie hollando-allemande a été formée pour continuer la **voie ferrée de Lorenzo Marquez jusqu'à Prétoria,** avec concession de la part du gouvernement de la République sud-africaine. La ligne doit être terminée jusqu'à Nel's Spruit en quatre ans. Toutes les marchandises transportées par le chemin de fer, entreront au Transvaal sans payer de droits. Le *Cape Argus* fait observer que cette clause ne pourrait pas recevoir d'exécution en présence de la convention avec la Grande-Bretagne.

Une question d'un grand intérêt, dans la province de **Mozambique,** et qui réclame une solution prudente et réfléchie, est celle des biens nationaux. Si le gouvernement de Mozambique ou celui de la métropole pouvaient disposer d'un personnel suffisant et des ressources nécessaires pour établir la domination portugaise sur le vaste territoire du Zambèze inférieur, en un mot si tous les terrains dits *biens nationaux* pouvaient être divisés en petites circonscriptions administratives, pour encourager l'indigène à cultiver la terre, le gouvernement se hâterait d'appliquer le système d'administration politique, financière et économique prévu par les décrets de 1854 et 1880, demeurés jusqu'ici à peu près lettre morte.

Le *Times* rapporte qu'une députation envoyée en Angleterre par la reine des **Amatonga** est arrivée à Londres; elle est composée de M. Robert Grantham, conseiller de la reine, et d'un natif représentant son premier ministre. Elle a pour mission d'exposer au gouvernement britannique le désir des Amatonga de conserver leur indépendance et de solliciter l'appui du dit gouvernement pour arrêter la destruction dont ils sont menacés par le fait de l'importation des spiritueux par la baie de Delagoa. La députation était conduite par le colonel W. Jesser Coope qui a passé un certain temps dans le pays des Amatonga ; il a présenté ces indigènes comme les plus civilisés et les plus intelligents des races cafres de l'Afrique australe. La monnaie anglaise a cours dans leur pays, à l'inverse de ce qui se pratique dans le Zoulouland et dans le Swazieland où le commerce d'échange est seul en usage. C'est le pays des Amatonga qui fournit la plus grande partie des travailleurs pour les mines de diamants et pour la construction des chemins de fer dans toute l'Afrique australe ; ils sont généralement considérés comme les meilleurs ouvriers de toute cette partie du continent noir.

La *Deutsche Kolonial-Zeitung* annonce que la prochaine expédition

qui sera envoyée dans le **Lüderitzland** pour explorer les **gisements miniers** sera confiée à un de nos compatriotes, M. Iselin, de Bâle, ingénieur des mines, qui connaît très bien les gisements aurifères de la Californie, de l'Australie et du Transvaal, et se trouve ainsi parfaitement qualifié pour cette expédition. Le but de l'entreprise est d'arriver à savoir si la constitution d'une société minière peut être recommandée. Des explorations précédentes au point de vue des gisements de cuivre, qui se trouvent aussi bien sur le territoire anglais au sud de l'Orange que dans le Lüderitzland, ont permis de constater que ce métal, comme tous les autres métaux qui y existent n'apparaît pas en gangue, mais dans ce qu'on appelle des poches. Il ne peut être question dès lors d'une exploitation régulière. On trouve ces poches en faisant jouer la mine ; mais la communication avec d'autres dépôts est interrompue, et l'on doit chercher plus loin. Dans le langage des mineurs cette formation est désignée sous le nom d'infiltration. L'existence de l'or dans cette région est bien constatée en divers endroits ; elle est incontestable, mais on n'est pas encore sûr que l'or n'y apparaisse pas dans des poches. Les sondages faits jusqu'ici n'ont pas découvert d'infiltration ; il est vraisemblable que ce métal se rencontre là dans des conditions qui permettent une exploitation régulière, le sol ressemblant, pour sa formation extérieure et intérieure, à celui du Transvaal sous la même latitude. Cependant une constatation par un expert est nécessaire avant que l'on constitue une Société minière. L'exploitation de terrains dans lequel le métal se rencontre dans des poches peut d'ailleurs être rémunératrice, l'exemple de la société anglaise des mines de cuivre, au sud de l'Orange, en est la preuve. Le rapport en est si fort que les droits à acquitter à l'État suffisent à payer l'administration coloniale très coûteuse des mines. Le résultat de l'exploitation fût-il d'empêcher la constitution d'une société minière, la Société coloniale de l'Afrique australe occidentale pourrait encore retirer, d'une exploitation non collective de ces terrains, un revenu considérable au moyen de concessions comme au Transvaal. L'expédition à laquelle est attaché M. Iselin sera accompagnée de trois officiers et de trois sous-officiers.

D'après la *Revue française*, l'ouverture d'une section de 60 kilom. du **chemin de fer de Saint-Paul de Loanda à Ambaca** doit avoir lieu au commencement de cette année. Ambaca est à environ 500 kilomètres de la côte, et à 720 mètres au-dessus du niveau de la mer. En partant de Saint-Paul la voie longe la côte et touche successivement à Boavista et à Cocoaca. De là elle se dirige vers le nord-est,

rejoint la rive gauche du Bengo, et suit le cours du fleuve jusqu'au lac Quilunda, distant de 60 kilomètres du point de départ ; c'est cette partie de la ligne qui est achevée aujourd'hui. Arrivée à un autre lac, celui de Lalama, la voie quitte la vallée du Bengo, et atteint la Coanza à Counga, d'où elle desservira tout le commerce de la haute et de la basse Coanza. Sortant de la vallée du fleuve, elle contourne les hauteurs de Caculo Cassongo, redescend vers le sud-est, tourne au sud, remonte le rio Sucalla, et après avoir longé tour à tour le cours de la Luinha et celui du Sumbi, elle arrive à Ambaca. Mais elle ne s'arrêtera pas là ; la continuation en est projetée jusqu'à Cassongé. Elle est appelée à offrir de grandes facilités au commerce et à la colonisation de l'Afrique centrale. Jusqu'à présent les voyages à travers cette partie du continent rencontraient de grandes difficultés ; les caravanes, décimées par la fièvre, arrivaient presque épuisées, sur les hauts plateaux, où elles avaient besoin de se refaire d'un trop long séjour dans la zone côtière. Puis, beaucoup de porteurs, sur la bonne volonté desquels on croyait pouvoir compter au départ de Loanda, renonçaient à avancer dès les premières étapes, et désertaient dans les herbes hautes de 2 à 3 mètres en emportant les bagages. Quand le chemin de fer sera terminé, les expéditions pourront atteindre le pays salubre sans fatigue, et tenter avec beaucoup plus de sécurité l'exploration de l'intérieur.

S'inspirant des résolutions et des discussions de la Conférence de Berlin relatives au trafic des **boissons spiritueuses,** et voulant prévenir les abus auxquels il peut donner lieu dans les régions du **haut-Congo,** le Souverain de l'État indépendant a décrété, que dans tout le territoire de l'État, en amont de la rivière Inkissi, les commerçants qui voudront trafiquer avec les indigènes en leur vendant ou en leur livrant, à un titre quelconque, des boissons alcooliques distillées, devront au préalable se munir d'une licence que délivrera le Gouverneur général ou le fonctionnaire désigné par lui. Cette licence pourra être subordonnée à des conditions spéciales destinées à prévenir des abus, notamment ceux qui consisteraient à vendre des alcools par quantités excessives ou à fournir aux indigènes des boissons alcooliques qui, par leur mauvaise qualité, seraient particulièrement nuisibles à la santé. Le coût de la licence sera de 2000 fr., à payer annuellement pour chaque établissement de commerce dans lequel sera exercé le susdit trafic, et de 5000 fr. pour chaque bateau ou embarcation servant à le faire en dehors des factoreries permanentes. La licence sera révocable en tout temps si l'intéressé n'observe pas les conditions précédemment accep-

tées par lui. Quiconque exercera ce trafic sans licence valable, ou le laissera exercer par ses agents ou ses subordonnés, sera puni d'une amende égale au décuple des droits susmentionnés. Bon exemple à proposer aux gouvernements des colonies portugaise et française dans la région du Congo!

A propos de boissons, le P. Merlon, qui a séjourné au Congo pendant deux ans, donne sur le **vin de canne à sucre** les renseignements suivants : « Si le vin d'élaïs est la boisson des noirs du Congo inférieur, le vin de banane celle des habitants du Congo moyen, le vin de canne à sucre est le breuvage par excellence, le vin national de tous les indigènes du haut fleuve. Deux fois par lune, une flottille de pirogues descend le Kassaï, conduites par les Ou-Aboumas, qui les dispersent sur toutes les rives du Congo, en amont jusqu'à Bolobo, et au delà, en aval jusqu'au Stanley-Pool, où elles vont porter avec le précieux liquide une recrudescence de vie. Ce vin se prépare un peu comme le jus de banane; les cannes sont coupées en morceaux qu'on débarrasse de leur écorce fibreuse extérieure. La moelle sucrée est alors écrasée dans d'immenses récipients où elle fermente avec un certain mélange d'eau; puis on transvase le liquide dans des jarres de terre cuite, qui sont elles-mêmes placées dans les pirogues. J'ai vu de ces canots, voyageant sur le fleuve, transporter de la sorte quatorze de ces énormes cruches, ce qui représentait plus de 1800 litres de liquide. Cette boisson est fort bonne à boire; elle a l'apparence très accentuée de l'eau d'orge, et donne au palais qui n'y est pas accoutumé une impression particulière, difficile à rendre, mais à laquelle on se fait rapidement. »

La Société de géographie de Paris a reçu communication d'une lettre de M. Chollet sur le **Congo français,** à laquelle nous empruntons ce qui suit : « J'ai pu descendre complètement en pirogue de Loudima au confluent du Niadi et de la Loudima, tout près de la ligne de partage des eaux du Kuilou et du Congo, jusqu'à la mer; non sans peine, car j'ai eu des journées entières de traînage, et, pendant quelque temps, de très mauvais rapides, mais une seule chute, de deux mètres, près de Kakamuéka, point où remontent les vapeurs. Il y a deux lignes de rapides faciles à corriger au moyen de quelques digues sèches et en faisant sauter un banc de roc qui obstrue le fleuve, et ne laisse plus qu'un chenal de 30 mètres pour donner passage à une rivière de 300 m. Jusqu'à Macabana, le fleuve a un aspect grandiose; il est large de 600 m. Mais quand on arrive dans la région des monts Strauch, on est entre deux montagnes, un véritable torrent sur un lit de cailloux, et bientôt on est

*

arrêté par la chute ; impossible de passer en traînant. Les pirogues ont été jetées par-dessus, à la grâce de Dieu ; elles ont plongé, chaviré, et ont été rattrapées au-dessous par des hommes à la nage ; c'était risqué, mais les pirogues, amenées jusque-là, devaient arriver à Kakamuéka et elles sont arrivées. J'ai levé, aussi exactement qu'il a été possible, le cours du fleuve, et M. le capitaine Pleigneur doit relever de même la région des rapides dont il calculera la hauteur. Nous espérons, au moyen d'un barrage qui fera élever le niveau du fleuve, le remonter de quelques mètres et supprimer ainsi les rapides, il n'y aurait plus qu'un transbordement à deux ou trois kilomètres de distance. Deux agents vont commencer dans la forêt de Mayoumba une route praticable ; ils débarrasseront le sentier, enlèveront les arbres abattus, mettront des passerelles sur les torrents et adouciront les pentes. Il faudrait que le Congo français fût dignement représenté à l'exposition ; j'avais songé à un village complet avec ses cases, ses industries : fabriques de pagnes de paille, forges, poteries et pipes, etc. Ce ne serait pas très difficile à se procurer ; les cabris, les moutons, les chiens fiotes ont leurs particularités. J'ai un appareil photographique et j'espère récolter de curieux types. »

Par un décret royal du 19 décembre dernier, le gouvernement portugais a renoncé au protectorat qu'il avait établi le 7 janvier 1886 sur la côte maritime du royaume de **Dahomey,** en vue d'établir des relations commerciales plus étendues et plus profitables entre les Portugais et les habitants du Dahomey, d'acquérir plus facilement les travailleurs nécessaires pour les cultures des îles de San Thomé et de Principe, d'étendre la civilisation sur des territoires qui y avaient été fermés jusque-là, et surtout de faire cesser définitivement les sacrifices des prisonniers de guerre. Les espérances qu'on avait conçues de cette proclamation de protectorat n'ont été que des déceptions. Par des déclarations formelles à l'envoyé portugais et par des documents authentiques adressés au roi de Portugal, le souverain de Dahomey, ainsi que le prince son successeur qui était intervenu plus directement dans les négociations du traité du 5 août 1885, en vertu duquel le protectorat avait été établi, a nié l'existence d'une autorisation antérieure ou d'une acceptation ultérieure, formelle ou tacite, d'aucune clause de ce traité de nature à impliquer une cession de territoire ou de droit de souveraineté. Le même souverain et son successeur ont affirmé également, d'une manière non moins authentique et péremptoire, que les sacrifices humains n'ont pas été abolis et ne pouvaient l'être. Le roi a ordonné de poursuivre pour crime de haute trahison les fonctionnaires du Dahomey qui sont intervenus au traité et

qui connaissent la langue portugaise. Toute tentative d'exercer le protectorat a complètement échoué, ou eût entraîné des conflits que le gouvernement portugais n'a pas voulu provoquer. Le Portugal se bornera à négocier des stipulations purement commerciales, sur des bases sûres, avec le souverain du Dahomey.

M. Brosselard, capitaine d'infanterie, a été nommé plénipotentiaire français pour la délimitation des frontières entre les **possessions françaises et portugaises de la Guinée.** Aux termes de la convention de 1886, qu'il s'agit d'appliquer maintenant sur le terrain, le Portugal abandonne à la France le poste de Zeguichor, sur la Casamance, en échange de territoires voisins de la colonie du Congo français. La ligne de démarcation passe au nord entre le rio San Domingo et la Casamance, à l'est par 13° 40′ long. E., au sud entre les rivières Cassini et Componi. Un ancien explorateur de la côte occidentale d'Afrique, M. Ferdinand Galibert, est parti avec le capitaine Brosselard. Il parle les idiomes de la région et se propose de compléter des études géographiques et ethnographiques qu'il a commencées en 1878, dans un voyage précédent en Guinée, et continuées en 1883 au Gabon et sur l'Ogôoué. L'expédition emporte un canot démontable, un appareil de photographie instantanée et un matériel scientifique très complet.

Le **Dr Colin** a adressé à la Société de géographie de Paris une lettre exposant le but d'un nouveau voyage qu'il entreprend actuellement dans le **Soudan occidental.** Au point de vue géographique pur, il se propose d'achever la reconnaissance topographique de toute la partie du Haut-Bambouk voisine du Fouta-Djallon, et limitée à l'ouest par la Falémé, à l'est par le Bafing. Il reconnaîtra également ces deux cours d'eau, depuis le point où l'on a cessé de les relever jusqu'à leurs sources. Il a emporté pour cela un canot de toile démontable qui lui permettra de passer dans le Bafing quand il aura achevé son travail dans la Falémé. Il est probable que ce voyage le mènera assez avant dans le Fouta-Djallon, car ces deux cours d'eau doivent prendre leurs sources au cœur du massif montagneux. Au point de vue scientifique général, M. Colin recueillera des échantillons des produits du pays pouvant intéresser la science, le commerce et l'industrie, échantillons d'histoire naturelle, de bois, de plantes médicinales, tinctoriales, oléagineuses, etc., des instruments de musique et ceux qui sont employés dans la vie de tous les jours, les vêtements et les armes des peuplades qu'il va visiter. Ces collections figureront à l'Exposition de 1889 à la section du Soudan français. Lors de sa dernière exploration, M. Colin a passé avec Famalé, chef du Diébé-

dougou, un traité plaçant ce pays sous le protectorat de la France ; il s'occupera cette fois-ci des relations commerciales à y nouer. Comme ses recherches géographiques et scientifiques absorberont la plus grande partie de son temps, il sera secondé, au point de vue commercial, par M. Ronce, qui a déjà organisé des comptoirs sur le haut Congo pour la mission Stanley, et qui est resté ensuite dans plusieurs factoreries de la côte d'Afrique, où il a acquis la pratique du commerce africain.

Le *Moniteur des Colonies* publie les renseignements suivants fournis de Kayes, sur les travaux du **chemin de fer du haut Sénégal.** Les chantiers sont rouverts ; on est actuellement au kilom. 95, où l'on va jeter un pont de 75 m. de long et 14 m. de hauteur sur le Galongo. A ce travail sont employés quatre cents manœuvres, que les chefs du pays ont fournis gratuitement. D'autre part, on pose le chemin de fer Decauville depuis ce point jusqu'à Bafoulabé, pour transporter la canonnière et les approvisionnements des postes français. Dès que le chemin de fer aura atteint Bafoulabé, le Decauville sera reporté en avant, de telle sorte qu'à la fin de la campagne il y aura, à partir de Kayes, une ligne ferrée de deux cents kilomètres environ, qui permettra d'effectuer rapidement et économiquement les transports. Elle sera prolongée par une route charretière sur laquelle circuleront facilement les petites voitures en tôle.

Nous espérions voir arriver, en janvier, à Genève, M. **H. Châtelain,** notre fidèle correspondant de Loanda et de Malangé. Une dépêche qu'il nous a adressée de Lisbonne nous oblige à ajourner cet espoir. De Lisbonne, M. Châtelain a dû se rendre à Londres pour y faire imprimer ses manuels linguistiques. Après cela il ira voir ses amis en Amérique, et ce ne sera qu'après ce voyage qu'il viendra en Suisse se reposer et se préparer aux fatigues d'une nouvelle campagne africaine.

## NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Les ingénieurs chargés par la Compagnie Bône-Guelma des études pour la construction de nouvelles lignes de chemins de fer dans la Tunisie ont commencé leurs opérations sur le terrain. La première ligne attaquée est celle de Hammamlif-Soliman-Nebeul; puis viendra celle de Radès-Sousse-Kairouan, en passant soit par la plaine de Moruag, soit par le littoral.

Le gouvernement italien a concédé à l'Espagne, pour quinze ans, sauf à prolonger indéfiniment à moins de dénonciation un an d'avance, un territoire dans la baie d'Assab, pour l'établissement d'un dépôt de charbon dans la mer Rouge. Ce territoire est compris entre le cap Garibal et le cap Marcara ; il y a une rade

pouvant offrir un mouillage sûr à deux ou trois gros navires. Cette concession ne diminue ni n'altère la souveraineté de l'Italie sur le territoire cédé. L'Italie ne renonce pas à se servir de cette station pour un but militaire ; elle se réserve d'empêcher les autres États de s'en servir à son détriment.

Les deux grandes sociétés qui, en Allemagne, avaient été créées en vue de la colonisation, la Société coloniale allemande et la Société pour la colonisation allemande, se sont fondues en une seule, sous le nom de Société coloniale allemande; son organe sera la *Deutsche kolonial Zeitung*.

L'*African Times* annonce que, le 11 décembre de l'année dernière, a été fondée, comme corporation, la Société de Witou. Elle a pour but : l'exercice des droits de propriété acquis par traité dans le territoire de Witou ; l'introduction de la civilisation allemande à Witou ; le développement du commerce ; la culture du sol; l'acquisition de terrains dans l'Afrique orientale en vue de plantations, de factoreries et d'établissements industriels. Le capital est de 750,000 francs. Elle demandera au gouvernement de lui conférer des droits de corporation.

Le comte Teleki et M. von Hähnel, que le Dr H. Meyer rencontra en juin 1887 au bord du Loumi, avant son ascension du Kilimandjaro, ont l'intention de se rendre, avec leur caravane qui compte 400 porteurs armés, à travers le pays des Masaï, au Kénia, pour pénétrer de là au nord jusqu'au lac Sambourou.

Le Rév. Hetherwick, de la mission de l'Église d'Écosse dans l'Afrique orientale, a fait, de la station de Domasi, une exploration de la région à l'est et au nord du lac Chiroua et complété les renseignements fournis par MM. O'Néill et Last sur le lac Mpiri qui forme la source de la Loujenda. Il n'y a pas actuellement de communication entre ce lac et le lac Chiroua ; un seuil d'une quinzaine de mètres les sépare. Mais M. Hetherwick admet qu'à une époque où les pluies étaient plus abondantes, les nappes d'eau des deux lacs pouvaient n'en former qu'une.

Une maison importante de Hambourg a installé une succursale à Tamatave. Cette dernière reçoit, par des navires lui appartenant, des cargaisons formées de tout ce qui est de vente courante à Madagascar, et renvoie ses bâtiments chargés de produits indigènes. Une certaine quantité de caoutchouc et de cuirs achetés par les négociants allemands de Madagascar est expédiée aux États-Unis.

M. Louis de Rochecoute, planteur à l'île Maurice, a essayé, sur une de ses propriétés, la culture du thé, et son expérience a été couronnée d'un plein succès sous tous les rapports. Les colons qui ont goûté de ce thé s'accordent à déclarer qu'il ne laisse rien à désirer, et qu'il peut facilement supporter la comparaison avec le meilleur thé vendu dans la colonie.

Le gouvernement portugais a fait établir une ligne télégraphique de Quilimane à l'embouchure méridionale du Zambèze, et une autre de Quilimane, à Mompea, à 160 kilom. à l'intérieur.

M. Merensky écrit à la *Deutsche Kolonial Zeitung* que M. J. S. Moffat, commissaire anglais pour la partie septentrionale du Be-Chuanaland, a reçu de Capetown l'ordre de se rendre auprès de Lobengula, roi des Ma-Tébélé, pour l'engager à accepter le protectorat britannique.

Le gouvernement de l'État libre du Congo a décidé, que dès le 1er janvier 1888, les produits du haut Congo, dirigés par voie de terre vers le bas fleuve pour être embarqués à destination de l'étranger, et qui seront accompagnés d'un certificat d'origine délivré par le commissaire du district de Léopoldville, ne seront plus soumis à la taxe des droits de sortie.

La Compagnie gantoise de navigation n'ayant pas réussi dans son entreprise d'une ligne directe entre la Belgique et le Congo, l'État indépendant s'est vu dans l'obligation de passer une convention avec les compagnies anglaises dont les steamers faisaient déjà un service mensuel direct entre Anvers et la côte occidentale d'Afrique.

L'exposition permanente des colonies, à Paris, a reçu du Gabon des échantillons de coton qui ont été soumis à l'examen de la Chambre de commerce de Paris et du Conservatoire des Arts et Métiers. Ces échantillons ont été reconnus d'une qualité supérieure, et l'administration du Gabon a été invitée à encourager cette culture et à fournir des graines à tous ceux qui voudraient l'entreprendre.

Une dépêche du Gabon a annoncé le retour en Europe de Savorgnan de Brazza en congé.

D'après le *British Weekly,* la Compagnie royale du Niger a prohibé les liqueurs enivrantes dans le trafic avec les tribus africaines, pour des raisons financières. Elle a reconnu que le rhum démoralise les natifs au point de ruiner tout commerce. Le danger lui paraît tellement pressant qu'elle insiste auprès du gouvernement allemand et de celui de l'État indépendant du Congo pour qu'ils adoptent des mesures analogues.

Un de nos compatriotes, M. Xavier Stämpfli, de Soleure, qui a été chargé de faire, dans l'état de Libéria, des collections zoologiques pour le Musée de Leyde, a failli devenir victime de l'hostilité des indigènes éloignés de la côte. Récemment un natif lui a donné du vin de palmier empoisonné, qui n'a manqué son effet que grâce à la robuste constitution du voyageur.

D'après la relation publiée par le *Temps* du voyage de la canonnière le *Niger* à Timbouctou, ce sont les Maures commerçants, possesseurs du monopole des transactions commerciales avec le Maroc, la Tripolitaine et le Sénégal lui-même, qui se sont opposés à l'arrivée de la mission Caron à Timbouctou, de crainte de se voir dépouillés de leurs privilèges et de perdre à la création du courant commercial que cette mission devait chercher à développer sur le Niger entre Timbouctou et Bamakou. Ce sont eux qui ont empêché les indigènes d'entrer en relations avec le chef de la mission, en leur persuadant que celle-ci venait pour conquérir tout le pays et en chasser les habitants.

## EXTENSION DE L'INFLUENCE ARABE EN AFRIQUE

Un des phénomènes les plus frappants dans la marche des événements qui se produisent sur le sol de l'Afrique, c'est sans contredit l'extension

de l'influence arabe, du N.-E. du continent sur presque toute la partie septentrionale, jusqu'à l'Atlantique et au golfe de Guinée, et de l'Est vers la zone centrale équatoriale. Semblable à une marée qui monte, monte toujours, elle menace de couvrir un jour l'immense continent tout entier. Des hommes de toutes les conditions : explorateurs ou missionnaires, publicistes ou philanthropes, le reconnaissent également, les uns pour relever les effets de cette influence sur les indigènes, et déprécier ceux de la civilisation européenne, les autres pour contester absolument la valeur de la civilisation apportée par les représentants de l'islamisme et des moyens par lesquels ils la propagent. Sans prétendre nous immiscer dans le débat soulevé à ce propos dans les Revues anglaises, françaises et allemandes, nous voudrions, en résumant les données sur lesquelles toutes ces publications sont d'accord, et en y joignant les renseignements fournis par quelques ouvrages spéciaux [1], marquer les étapes du développement de l'influence arabe en Afrique, en tracer les limites actuelles et en indiquer les causes principales [2].

Le développement de l'influence arabe en Afrique embrasse une période de près de 1250 ans, pendant laquelle ses progrès ne se poursuivent pas d'une manière ininterrompue, mais où l'on peut marquer trois phases distinctes, sans pouvoir indiquer toujours des dates précises.

La première phase n'embrasse que 70 ans environ du VII[me] siècle de notre ère. En 640, en effet, Amrou Ibn al Aassi, lieutenant d'Omar, envahit l'Égypte, avec 4000 hommes, et en 641, s'empara d'Alexandrie. Pour établir solidement son autorité, Omar favorisa l'immigration en Égypte d'un certain nombre de tribus arabes, dont la domination fut relativement douce ; elles n'imposèrent aux indigènes que des tributs modérés et n'exercèrent sur eux aucune contrainte religieuse. Néanmoins des multitudes de natifs, rebutés par les querelles dogmatiques des chrétiens entre eux, et désireux de s'affranchir de la capitation imposée aux non-croyants, embrassèrent l'islamisme.

Bientôt Amrou entreprend la conquête du nord de l'Afrique ; après

[1] La confrérie musulmane de Sidi Mohammed Ben Ali Es-Senousi et son domaine géographique en l'année 1300 de l'hégire (1883 de notre ère). — Marabouts et Khouan. Étude sur l'islam en Algérie. — La Tunisie. Le christianisme et l'islam dans l'Afrique septentrionale. — La Tripolitaine : Les routes du Soudan. — Die religiösen Verhältnisse von Afrika, von D[r] A. Oppel.

[2] Voir les cartes générales de l'Afrique que nous avons publiées, 1[re] année, p. 24 et 224.

sa mort, en 664, le gouverneur égyptien Okba s'empare du Fezzan, fonde Kairouan et s'avance jusqu'aux frontières du Maroc, qui, depuis 618, appartenait aux Visigoths d'Espagne. Après la bataille de la Malouya, tout le Maroc jusqu'à Ceuta tombe aux mains des Arabes. Les Berbères, qui avaient d'abord résisté, adoptent, en peu de temps, presque tous l'islamisme, et pour la plupart la langue arabe. Soixante-dix ans avaient suffi pour soumettre aux Arabes et à l'islam tout le nord de l'Afrique, de l'Égypte jusqu'à l'Atlantique.

Sous l'influence arabe, les populations de la zone conquise s'élevèrent à un certain degré de civilisation, au point de vue de la culture du sol, de l'industrie, du commerce et de quelques arts. Alors les Arabes toléraient les religions existantes, respectaient les habitudes de civilisation antérieure ; ils s'efforçaient même de développer les germes d'une culture autre que la leur. Les grandes villes, comme Kairouan, Tlemcen, Fez, étaient peuplées de centaines de milliers d'habitants industrieux, et la position de la femme était supérieure à ce qu'elle est aujourd'hui.

Vers le milieu du XI<sup>e</sup> siècle, plusieurs tribus nomades, qui jusqu'alors étaient restées dans la haute Égypte, prirent, avec leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux, le chemin du N.-O. de l'Afrique. Certains auteurs arabes en évaluent le nombre à un million, d'autres à 250,000 seulement. Il est vraisemblable qu'elles furent suivies d'autres bandes nomades. Elles ne restèrent pas dans le voisinage des côtes, mais pénétrèrent dans l'intérieur ; seulement il est difficile de suivre la marche de ce nouveau flot d'émigrants, dont l'importance est moins grande au point de vue politique qu'au point de vue ethnologique et religieux. Ce que l'on peut dire c'est que, du XI<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle, leur influence s'étend au royaume de Sonrhaï, au nord de Timbouctou, et à celui de Kanem, à l'est du lac Tchad. Au XI<sup>e</sup> siècle déjà, Sa-Ka-ssi, le quinzième roi de la dynastie des Sa, dans le Sonrhaï, adopta l'islamisme, et dès lors, d'après Lenz, les États du Niger moyen sont demeurés le principal boulevard de l'islam, en même temps qu'ils devinrent le siège d'une civilisation avancée. Peut-être est-ce à cette époque qu'il faut rapporter l'introduction de l'islam chez les Foulbés.

C'est alors aussi que l'influence arabe se répand le long des côtes orientales. Sans doute les Arabes avaient déjà franchi la mer Rouge en 697 et une forte émigration s'était produite en 822 ; mais ce ne fut qu'à la fin du XI<sup>e</sup> siècle et au commencement du XII<sup>e</sup>, que le flot le plus considérable se porta vers le versant oriental des monts d'Abyssinie. Un manuscrit arabe, que le D<sup>r</sup> Paulitschke a eu entre les mains, porte

qu'en 1195, Omar Walasma, de la tribu des Koreïchites, établit son autorité sur une zone de territoire entre Zeïla et Harrar. Sa dynastie dura jusqu'au XVI[e] siècle. D'après les traditions des Somalis, les Arabes se fixèrent aussi sur d'autres points de l'Afrique orientale ; ils épousèrent des femmes du pays et refoulèrent vers le sud les Gallas païens. Deux grandes émigrations eurent encore lieu au XIII[e] et au XV[e] siècle. Lors de leur premier voyage en Abyssinie, sous Christophe de Gama, les Portugais trouvèrent, entre Tadjourah et le cap Guardafui, le puissant royaume des Adals, dont les princes musulmans se montrèrent les adversaires déclarés du christianisme.

Au XVI[e] et au XVII[e] siècle, c'est au Soudan surtout que se propage l'influence arabe, en Nubie, au Kordofan, peut-être déjà au Darfour. Quant au Wadaï, Barth croit que l'islam n'y a pris pied qu'en 1640, et Nachtigal dit que la tribu qui se déclara la première pour l'islam fut reconnue pour le véritable possesseur du sol ; ceux qui furent contraints de l'accepter par la force, ne furent jamais mis sur le même rang que les autres, et enfin, ceux qui ne sont sortis du paganisme que récemment sont, encore aujourd'hui, considérés beaucoup plus comme des esclaves que comme des hommes libres. Le Baghirmi reçut l'islamisme du sultan Abdallah entre 1598 et 1608 ; le Katsina, au XVII[e] siècle ; les habitants de Kano, un peu plus tard. Cependant, comme le dit Barth, la grande majorité de la population des pays Haoussas, surtout celle des villes, demeura fidèle au paganisme, jusqu'à ce que le fanatisme des Foulbés la contraignit à se déclarer publiquement pour l'islam. Malgré cela, il reste encore beaucoup d'éléments de paganisme dans l'état de Kano, comme dans le Katsina. Nachtigal n'a pas pu déterminer à quel moment les gens du Tibesti y renoncèrent.

Quelque difficile qu'il soit de tracer la ligne de démarcation entre les populations musulmanes et païennes au XVII[e] siècle, on peut admettre, d'une manière générale, que tout le Soudan au nord du neuvième degré avait alors adopté l'islam.

La troisième époque s'étend du XVII[e] siècle jusqu'à nos jours. Les agents principaux de la propagation de l'influence arabe à cette époque sont les Foulbés. Jusqu'alors ils s'étaient contentés de fonder, dans le Soudan central, des colonies de pasteurs. Mais au commencement de notre siècle ils furent saisis d'un zèle ardent et d'un fanatisme qui menacèrent de tout bouleverser. Ce fut un prêtre de la province de Gobir, Otman dan Fodio, qui commença la guerre sainte contre les populations païennes des tribus haoussas. Vainqueurs, les Foulbés se répandirent

jusqu'à l'océan à l'ouest, et pénétrèrent fort avant au sud et au sud-ouest. Ils attaquèrent le Bornou, mais sans succès. Otman divisa alors les territoires conquis en deux parties, l'une à l'ouest, celle de Gando, l'autre à l'est, celle de Sokoto, et les souverains de ces deux royaumes eurent pour mission d'amener à l'islam les indigènes païens. Les souverains de Sokoto étendirent leur puissance sur l'Adamaoua. Le père du sultan actuel, Mallem Adama, fonda un nouveau royaume mahométan, sur les ruines de plusieurs États païens, dont le plus important était celui de Kokomi. Après avoir détruit, les conquérants, devenus colons, s'efforcèrent de reconstruire; après avoir ravagé d'immenses étendues de pays, ils les mirent de nouveau en culture à leur manière; pour fonder une unité politique, ils firent périr des multitudes d'indigènes, et, les États séparés une fois réunis sous leur sceptre, ils les ouvrirent à un commerce plus étendu. Aussi l'explorateur Joseph Thomson a-t-il pu écrire dans la *Contemporary Review*, qu'en comparant les populations dégradées de la côte de Guinée et des rives du bas Niger à celles du Soudan central, les scènes dont il avait été le témoin chez ces dernières lui avaient révélé tout autre chose que ce qu'il s'attendait à y trouver. Il était au cœur de l'Afrique, au milieu de populations nègres authentiques, mais combien différentes de celles qu'il avait rencontrées dans ses voyages ! Il y trouvait de grandes villes bien bâties, des gens bien vêtus se conduisant avec une dignité toujours maîtresse d'elle-même ; de toutes parts, des signes d'une communauté industrieuse, très avancée dans la voie de la civilisation, exerçant différents métiers; les divers métaux y étaient travaillés; on y tissait et teignait des étoffes; les marchés y étaient remplis d'une foule nombreuse. Des tribus sauvages avaient été transformées en nations demi-civilisées; le fétichisme avec ses rites dégradants avait disparu devant l'islam, qui avait inspiré à ces noirs une vie nouvelle et vigoureuse. Thomson ajoute que l'islam règne aujourd'hui du Nil à l'Atlantique, et du Sahara jusqu'au sixième ou même au quatrième degré au N. de l'équateur.

En effet, au dire de Barth, le Logone a été envahi vers la fin du siècle passé ; lors de son passage, beaucoup de jeunes gens des villes se souvenaient que leurs pères avaient été païens de naissance, et qu'ils n'étaient devenus musulmans que plus tard. Dans les campagnes, toutefois, la majorité est encore attachée au paganisme.

Dans la région du Niger supérieur et du haut Sénégal, le fanatisme arabe fut attisé par le marabout El Hadsch-Omar, qui, revenu en 1854 ou 1855 d'un pèlerinage à la Mecque, se présenta comme prophète aux

populations du Soudan occidental. Il arma ses esclaves, rassembla ses gens, puis, le Coran d'une main, l'épée de l'autre, il commença une guerre de conquête accompagnée de dévastations effroyables. A la tête de 20,000 aventuriers fanatisés et avides de butin, il se précipita d'abord sur les Mandingues du Bambouk pour les convertir. Puis, il se porta vers le haut Sénégal et contre Ségou, où les Bambaras étaient demeurés païens. Repoussé, il se tourna vers le Kaarta dont les habitants, des Bambaras sédentaires, furent tués ou convertis. En 1857, il voulut chasser les Français du fort de Médine, mais il subit une grave défaite. Son incursion sur Timbouctou, en 1863, fut également malheureuse pour lui. Plus tard il se fortifia dans Ségou et dans le Massina, où il subjugua les Bambaras qu'il contraignit par la violence à embrasser l'islam. Celui-ci a dès lors été porté jusqu'à la côte de Guinée, soit par des expéditions militaires, soit par les caravanes de commerce des Haoussas. Les musulmans abondent à Sierra-Leone; dans l'État de Libéria on en compte plus que de païens; Lagos en a 10,000. Au témoignage du cardinal Lavigerie, il y a aujourd'hui, du Soudan au Niger, plus de soixante millions de musulmans. « Entre Sierra-Leone et l'Égypte, » dit à son tour M. Blyden, « l'islamisme est la seule puissance intelligente, morale et commerçante. Il a pris possession des tribus les mieux douées; il a imprimé sa marque à leur vie sociale et religieuse. Ses adhérents gouvernent la politique et le commerce de presque toute l'Afrique au nord de l'équateur. Des importantes cités qu'ils ont fondées sur le Niger et ses affluents, ils dirigent des caravanes sur tous les points de l'horizon, en Abyssinie et en Égypte, à Alger comme au Maroc, à Libéria comme dans la Gambie et jusque sur la côte du Cap. »

« L'active propagation et les triomphes de l'islamisme, » disait naguère M. G. Valbert dans la *Revue des Deux-Mondes,* « ont excité les plaintes de plus d'un voyageur, et de tous ceux qui voudraient répandre notre civilisation sur l'Afrique. Consultez le général Borgnis-Desbordes, dont l'intrépidité et la prudence ont assuré le succès de l'audacieuse expédition du Sénégal au Niger, il vous dira que les tribus inconverties sont seules pénétrables aux influences européennes, qu'elles se laissent façonner par nous comme une cire molle, que les États musulmans nous sont fermés et hostiles, qu'en Afrique le fétichisme est notre allié naturel et que le mahométisme sera notre éternel ennemi. Interrogez Savorgnan de Brazza, il vous dira que le seul danger qu'il redoute pour l'avenir du Congo français, c'est le missionnaire musulman, dont les premières approches l'inquiètent et le troublent. »

Ce n'est pas seulement sur les frontières méridionales des pays soumis à l'influence arabe que s'est déployé le fanatisme ; il s'est ranimé de nos jours, au sein des territoires musulmans du nord de l'Afrique, par l'activité de la secte des Senoussi, dont les *zaouia* sont disséminées dans toute l'Afrique septentrionale, des frontières de l'Égypte jusqu'au Maroc et fort avant dans l'intérieur. Après plusieurs essais infructueux pour s'établir en Égypte, Mohamed es Senoussi, père du chef actuel de la secte, le Cheikh-el-Mahdi, fonda une zaouia centrale dans l'oasis de Djerboub, dans l'intention de réformer l'islam et de restaurer l'ancienne foi au Coran. L'ordre, qui entretient des missions intérieures et extérieures, jouit d'une grande influence dans tous les territoires du nord de l'Afrique. Grâce à sa stricte discipline, aux sommes considérables d'argent dont il dispose, et à l'absence de tout scrupule dans l'emploi des moyens auxquels il recourt, il est devenu l'ennemi le plus farouche et le plus dangereux des Européens. « C'est à Djerboub, » dit M. Marc Fournel, « que le Cheikh-el-Mahdi reçoit des renseignements de tous les points du monde musulman et qu'il dirige le grand mouvement panislamique. Des courriers spéciaux montés sur des meharis, les admirables chameaux du désert, avec lesquels on peut faire chaque jour plus de cent kilomètres pendant une semaine sans les fatiguer, relient Djerboub à l'Égypte, à la Tripolitaine, à l'intérieur de l'Afrique ; du Wadaï le Cheikh-el-Mahdi pourrait faire sortir en quelques semaines une armée dix fois plus forte et plus ardente que celle qui a écrasé les Anglais et les Égyptiens dans le Soudan, et l'on assure que ses zaouia renferment assez d'armes à tir rapide pour en faire des troupes redoutables pour une puissance européenne quelconque. » Chaque année le chef de l'ordre forme, dans Djerboub, des centaines de missionnaires. Les premiers établissements religieux fondés par ceux-ci le furent à Sokna, Mourzouk Ghadamès et Rhat, puis ils occupèrent l'oasis de Koufara, colonisèrent celle de Wau, et s'établirent à Kawar. De Koufara ils s'avancèrent vers Wanjanga et le Wadaï dont le roi devint leur adepte. Actuellement ils espèrent gagner le territoire des Toubou, le Ridejat, les tribus non civilisées du Wadaï et les oasis de l'Égypte. Leurs adhérents leur font de riches présents ; partout où ils fondent des stations, ils concluent avec les indigènes des contrats pour se faire céder des plantations de dattiers.

Dans la région orientale, après que les Portugais eurent occupé la côte, les indigènes appelèrent à leur aide le sultan d'Oman, Ben Sef Ben Malik, qui livra aux Européens plusieurs combats. Un de ses fils s'empara de Mombas en 1698 ; dès lors les Portugais furent forcés de se retirer d'une partie de la côte orientale.

Il n'en résulte cependant pas que l'influence arabe règne sans conteste sur toute l'Afrique orientale équatoriale. Même au nord de la ligne qui s'étend du golfe de Guinée vers le haut Nil, il reste des tribus qui n'ont été qu'en partie contraintes d'embrasser l'islamisme; tels sont les Mandingues et les habitants du Fouta-Djallon ; certaines tribus wolofes et bambaras sont encore beaucoup plus païennes que mahométanes. De même dans le voisinage du Baghirmi, il existe encore toute une série de tribus qui sont païennes.

Au centre, dans la région des sources du Nil, dans les États des lacs, l'Ou-Ganda, l'Ou-Nyoro, jusqu'au Tanganyika, et même jusqu'aux chutes de Stanley et en aval sur le Congo, plus au sud encore jusqu'aux territoires à l'ouest du Nyassa, du Bangouéolo, dans le pays des Garanganzé, l'influence arabe s'étend par les trafiquants et par les chasseurs d'esclaves. Mais il existe un grand nombre de tribus que les Arabes n'ont pu contraindre à embrasser l'islamisme ni subjuguer. Ainsi les Denka, les Bari, les Bongo, les Madi, les Chouli, les Niams-Niams sont encore païens. Les Nouba du Kordofan, les Chillouk, les Foundj ne sont qu'en partie gagnés à l'islam, tandis que les Bagera et les Kababisch à l'ouest du Nil blanc et au nord du Kordofan, ainsi que les habitants de Galabat et de Takela, sont tout à fait musulmans.

D'après Paulitschke, l'islam fait de grands progrès chez les Gallas. La grande tribu des Day a embrassé l'islamisme, tandis que les Walachi et les Garoura sont demeurés païens.

Quoi qu'il en soit, les Arabes se trouvent partout dans l'Afrique orientale, soit comme colonies de quelques familles, soit comme voyageurs. On en rencontre dans toutes les villes un peu importantes de l'Afrique australe, jusque dans la colonie de Natal et à Capetown. Toutefois ils n'exercent pas là une influence sensible sur la population.

C'est en Égypte que l'islamisme a pénétré le plus profondément et se retrouve dans tous les actes de la vie sociale. En Algérie, les muftis ont peu d'influence ; les marabouts en ont déjà davantage ; mais ce sont surtout les Khouan qui dirigent le mouvement panislamique. La puissance des ordres religieux repose sur une organisation stricte, une obéissance absolue de tous les membres au chef, une discrétion parfaite, une docilité servile de la masse du peuple. L'Algérie à elle seule a 355 couvents et 168,954 moines. Chez les Touaregs du Sahara, il n'y a pas de mosquées, mais les marabouts y ont la surveillance de l'instruction publique et l'exercice de la justice. Ils vont de tribu en tribu comme missionnaires, apprennent à la jeunesse à lire le Coran, à écrire, éten-

dent le cercle des connaissances de ceux de leurs élèves qui se destinent aux emplois ecclésiastiques et leur enseignent l'arithmétique, l'astronomie, le droit et la théologie. Les Foulbés, les plus ardents propagateurs de l'islam au Soudan, ont des écoles dans les plus petites communautés: on y enseigne surtout l'arabe, quoiqu'il y ait aussi des grammaires foula, mais en caractères arabes. Au Bornou, à l'époque du voyage de Nachtigal, le secrétaire du roi Moallim Mohammed jouissait d'une réputation de profonde érudition ; sa bibliothèque n'avait pas d'égale de Timbouctou à Khartoum. Les leçons des maîtres de Kouka attiraient des élèves de tout le Soudan. Au Logone, comme dans le Baghirmi, la connaissance de l'islam ne consiste guère qu'en quelques phrases incomprises récitées machinalement. Il n'en est pas de même au Wadaï où les ulémas possèdent, outre le Coran, plusieurs traités lus de tout le monde. En revanche, au Kordofan, d'après le témoignage de Wilson et de Felkin, le peuple possède à peine quelques notions religieuses, mais d'autant plus de superstitions. Entre le cours supérieur du Rahad et celui de l'Atbara, la république nègre de Galabat a 20,000 pèlerins du Darfour et du Wadaï, qui. à leur retour de la Mecque, se sont fixés là, et se recrutent chaque année de nouveaux arrivants. Ce sont des musulmans fanatiques, qui pratiquent consciencieusement leurs exercices religieux. Les Moumbouttous n'ont subi qu'extérieurement l'influence de l'islam. Parmi les Gallas les uns sont attachés à l'islam jusqu'au fanatisme, les autres sont encore païens. Krapf dit que l'islamisme a encore corrompu la nature déjà altérée des Gallas, et que les Wollo, en particulier, peuvent difficilement être surpassés en déloyauté et en soif de vengeance. Les Somalis sont prêts à admettre toutes les leçons de l'islam, suivant l'intérêt du moment ; ils ne sont pas fanatiques, pas plus que les Souahélis, les sentinelles avancées de l'islam dans l'Afrique orientale, qui sont cependant de sincères musulmans.

Quant aux Wa-Ganda, Wilson et Felkin pouvaient encore dire il y a quelques années que les religions étrangères avaient jusque là peu influé sur eux. Quoique les trafiquants arabes fussent dans le pays depuis 60 ans au moins, ils n'avaient pas fait beaucoup de propagande. La conversion de Mtésa ne fut jamais qu'apparente; les Arabes eux-mêmes ne s'y fiaient pas. Il ne voulut jamais se soumettre au rite de la circoncision, que l'islamisme impose comme indispensable, et même il fit brûler vifs une centaine de jeunes gens qui, croyant que l'islam deviendrait la religion universelle, s'étaient soumis à ce rite. Mais si l'islamisme est peu répandu dans l'Ou-Ganda, les Arabes n'en exercent pas

moins aujourd'hui une influence considérable sur le roi Mouanga et sur ses ministres. Ils savent très habilement entretenir dans l'esprit de ces grands personnages, toutes sortes de préventions contre les missionnaires chrétiens et contre les Européens en général, dans lesquels ils voient des concurrents pour leur commerce, et surtout des adversaires de l'esclavage et de la polygamie, usages tolérés par l'islam.

Notre article est déjà bien long ; cependant nous ne le terminerons pas sans ajouter quelques mots sur deux ou trois faits, dont il est impossible de ne pas tenir compte quand on cherche à comprendre ce qui fait la force de l'islam, et ce qui lui procure un accès relativement facile chez les populations noires. La prescription du Coran ordonnant à tout musulman de faire, une fois en sa vie, le pèlerinage de la Mecque, fournit à des milliers de pèlerins l'occasion de recevoir les ordres du chef même des croyants et de s'inspirer du zèle de propagande dont les anciens Israélites allaient s'enflammer à Jérusalem. Ceux qui se sont acquittés du voyage portent le titre de *Hadji,* pèlerin, et jouissent d'une considération d'autant plus grande que leur pays se trouve plus distant de la Mecque. Il règne entre tous les Hadji une confraternité qui établit des liens de confiance et de cohésion religieuse que rien ne saurait rompre. Les missionnaires musulmans ne font pas acception de personnes ; ils sont vraiment cosmopolites ; tout homme qui croit en Mahomet est leur égal, eût-il les cheveux crépus, le nez épaté et les lèvres pendantes. Qu'ils arrivent de Kairouan, du Caire ou du Maroc, ils n'ont pour tout bien que leurs livres et la natte sur laquelle ils s'accroupissent pour dire leur prière ; leurs élèves les accompagnent, et, en s'installant dans quelque bourg fétichiste, ils forment le noyau d'une école ou d'une congrégation. Le missionnaire arabe vit comme on vit autour de lui, il s'accommode aux habitudes, aux usages, aux goûts des indigènes ; il subsiste de la charité de ceux qu'il instruit. Se sentant partout chez lui, il n'éprouve aucune répugnance à se marier avec quelque fille du continent noir ; les sangs se mêlent, les races se croisent. L'arabe est la langue littéraire de l'Afrique centrale. Quoiqu'il y ait des Arabes qui se rendent coupables d'infractions à la loi du Coran interdisant l'usage des spiritueux, ou qui profitent du commerce de l'eau-de-vie pour s'enrichir, il faut reconnaître qu'en général les adhérents de l'islam n'offrent guère aux noirs que l'exemple de la sobriété, ce qui inspire d'emblée à ces derniers un grand respect, en même temps qu'une confiance instinctive, pour des hommes qu'ils voient toujours se posséder eux-mêmes et conserver le sentiment de leur dignité.

En voilà assez sur les causes de l'extension de l'influence arabe en Afrique. A tous ceux qui veulent contribuer à doter le continent noir d'une civilisation supérieure, de prendre ces faits en sérieuse considération.

---

## CORRESPONDANCE

### Lettre de Lorenzo-Marquez, de M. Paul Berthoud.

Lorenzo-Marquez, 2 décembre 1887.

Cher Monsieur,

Nous avons construit nos huttes à Rikatla, près d'un petit lac, à 25 kilomètres au nord du port de mer, et à 20 kilomètres de la plage. La *tsétsé* ne nous a fait aucun mal, car notre bétail se porte bien; deux bœufs seulement, trop vieux pour le changement de climat, ont péri. Cependant je vois bien que mon attelage, des 14 bœufs restants, est très éprouvé par ce changement, que cela tienne aux herbages du pâturage, ou au sol sablonneux, ou à la chaleur et à la sécheresse actuelle, ou à l'air lui-même. Les bêtes ont très bonne apparence, mais quoiqu'elles n'aient pour ainsi dire pas travaillé durant ces cinq mois, elles n'ont pas de forces; j'en ai attelé douze, et elles ont eu une peine infinie à tirer notre wagon vide; pourtant nous avons profité de la lune pour voyager à la fraîcheur de la nuit. Ceux des bœufs qui tiraient le plus avaient les naseaux pleins de sang. Je me demande si cela n'est pas en rapport avec les sinistres prédictions de M. Sanderson, qui m'annonçait que sur la côte tout mon bétail périrait de la fièvre. A supposer qu'avec cet état de faiblesse des bœufs je les eusse fait travailler comme on le fait d'ordinaire dans l'Afrique australe, il est probable qu'ils eussent tous succombé, qu'aucun n'y eût résisté. C'est probablement ce qui a dû arriver à nombre de gens dont le métier est le roulage : ils auront donné trop de travail à leurs bêtes. Toutefois il n'y a pas lieu de dire que celles-ci périssent d'une sorte de fièvre; mais il n'en reste pas moins que cet épuisement de leurs forces est un grave inconvénient. Nous serons peut-être obligés de nous former un attelage de bœufs indigènes; il y en a, d'une petite race, qui servent parfois aux charrois.

Quant au roulage lui-même, on a déjà remédié à ce grave inconvénient par la construction de la voie ferrée, qui est à peu près achevée sur le territoire portugais. On doit même en fêter l'inauguration de mardi en huit, le 13 décembre. Malheureusement la frontière du Transvaal et de la colonie portugaise n'est pas bien délimitée et passe au milieu de montagnes rocailleuses. Il en résulte que la voie ferrée, après s'être engagée dans un défilé où, taillée dans les rochers, elle suit et domine le cours du Nkomati, se termine en présence d'une paroi de rocher, dans un endroit tout à fait inaccessible aux voitures. Et pourtant le chemin de fer *est ouvert* au trafic, et la Compagnie espère avoir à transporter toutes les

marchandises pour Barberton et les Goldfields. Comment donc espérer la jonction entre la route de ceux-ci et la nouvelle voie ferrée, en attendant que la Compagnie des chemins de fer du Transvaal (hollandaise) ait fait sa partie, après avoir repris les travaux où la Compagnie anglaise a dû arrêter les siens, de par le contrat ? Cette question est d'une importance vitale pour la ligne actuelle de Lorenzo-Marquez. La Compagnie veut la résoudre en ouvrant une route à wagons, ou plutôt un tronçon de route, à l'endroit le plus favorable, vers le 65$^{me}$ kilomètre, paraît-il. Je n'ai pas vu les choses de mes propres yeux, n'ayant pas eu le temps d'y faire une excursion; mais ces choses sont connues ici de tout le monde.

Si je vous écris aujourd'hui de Lorenzo-Marquez, c'est que les devoirs de ma vocation m'y ont appelé, et j'y passe quelques jours avec ma femme. Invités par le représentant de la « Maison suisse, » nous profitons de l'aimable hospitalité qui nous est gracieusement offerte, et cela pour la seconde fois déjà. Nos Confédérés, MM. F.-E. Widmer & C$^{ie}$, font un grand commerce de cotonnades, tissus dont quelques-uns sont fabriqués en Suisse.

Le gouverneur du district de Lorenzo-Marquez a passé ces derniers mois à Lisbonne, où la maladie a prolongé son temps de congé. M. Vasconcellos (c'est son nom) est rentré ici et a repris ses fonctions lundi dernier. Je suis allé lui présenter mes compliments sur son retour. C'est un gentleman fort aimable; aussi est-il très populaire. Vous savez peut-être que sa position n'est pas la même que lors de son départ en congé. Précédemment il était obligé, pour toute affaire importante, d'en référer à Mozambique, au Gouverneur général, et de telles démarches causaient un délai d'un à trois mois, extrêmement préjudiciable. Mais comme le voisinage de Barberton et la construction du chemin de fer ont fait beaucoup grandir la ville de Lorenzo-Marquez, dont le commerce se développe rapidement, le roi de Portugal a fait un édit qui augmente les pouvoirs de notre gouverneur et étend sa compétence. De cette façon il n'aura à référer à son supérieur de Mozambique que dans un petit nombre de cas d'une gravité particulière. Pour les mêmes motifs, le port de Lorenzo-Marquez qui n'avait que le titre et la qualité de « villa, » a été, m'a-t-on dit, promu au rang de « citade, » cité. Une garnison y sera placée sous le nom de *corps de police*, qui comprendra 137 fantassins et 63 cavaliers; ces troupes ont été expédiées de Lisbonne et sont attendues sous peu. Je ne sais où on les logera, car les casernes que l'on construit sont loin d'être finies. Dans ce moment, et depuis longtemps, la police a comme force armée une centaine de nègres amenés d'Angola, sous les ordres de quatre ou cinq officiers portugais. Que deviendra cette troupe? Je ne saurais encore vous le dire.

Les Européens, et la population en général, sont très heureux, cela va sans dire, que le gouverneur ait une plus grande liberté de mouvement que par le passé, car c'est un pas en avant dans la bonne direction.

Paul Berthoud.

## BIBLIOGRAPHIE [1]

DANIEL VETH'S REIZEN IN ANGOLA. BEWERKT DOOR Dr P. J. VETH EN JOH. F. SNELLEMAN. Haarlem (H. D. Tjeenk Willink), 1887, in-8°, 430 p. avec portrait, illust. et carte. — Depuis la mort de J. M. Schuver, tombé sous les coups des partisans du Mahdi dans la région du Bahr-el-Ghazal, nous n'avions pas vu de Hollandais apporter leur concours à l'exploration du continent africain. Cependant la place que les Hollandais occupent dans l'Afrique australe, et les établissements commerciaux qu'ils ont à la côte occidentale, devraient faire d'eux des pionniers dans cette grande œuvre. Mais les préoccupations politiques d'une part, et les intérêts mercantiles de l'autre absorbent leur attention. On aurait pu espérer que le petit groupe de Boers qui, pour se soustraire à l'autorité britannique, quittèrent en 1874 le Transvaal et se dirigèrent vers l'ouest à travers le Kalahari, nous auraient fourni des informations sur leur itinéraire et sur les contrées traversées jusqu'au Cunéné, frontière méridionale des possessions portugaises. Les souffrances qu'ils eurent à endurer ne leur en laissèrent pas le loisir. Il était réservé au fils du savant professeur de l'université de Leyde, M. P. J. Veth, président de la Société néerlandaise de géographie, de renouer la tradition des voyageurs hollandais en Afrique. Malheureusement, l'exploration de Daniel Veth fut de courte durée ; parti d'Europe en avril 1884, il expirait déjà en juillet de l'année suivante à Kalahangka, au S.-E. de Benguela. Mais quelque éphémère qu'ait été son passage sur le sol africain, son travail n'aura pas été sans fruits.

Jeune encore, Daniel Veth avait manifesté un goût prononcé pour les voyages par des excursions en Danemark, en Suède et en Norwège, puis dans l'Europe centrale, en Belgique, en France et en Suisse. Ses études d'ingénieur terminées, il fut pendant quelques années attaché aux travaux du chemin de fer du Nord-Est suisse, puis à ceux de la ligne du Gothard, jusqu'au moment où il fut appelé à prendre part à l'expédition de Sumatra. Il y fut spécialement chargé des levers géographiques, des travaux photographiques, des observations météorologiques, ainsi que des collections de géologie. On sait le succès de cette expédition et la magnifique publication qu'elle a valu au monde scientifique. Plusieurs mémoires de Daniel Veth, publiés par son père dans le volume que nous

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

annonçons, témoignent de la large part qu'il prit à ces travaux. Ils sont suivis d'un plan dressé par lui d'une expédition dans l'Afrique australe occidentale, introduction au récit de son propre voyage, et qui fait amèrement regretter que la mort en ait empêché la réalisation complète. Après avoir étudié consciencieusement les ouvrages des voyageurs les plus récents dans cette région, et les cartes de Lanoy de Bissy, de Merensky et d'Anderson, il se proposait de se rendre d'abord à Benguela, pour explorer la partie méridionale des possessions portugaises, dont la météorologie, la géologie, l'ethnologie et la zoologie n'ont encore jamais été étudiées scientifiquement. Après cela, il espérait pouvoir pénétrer dans la région qui s'étend entre le Cunéné et le Coubango, puis se porter au sud vers le lac Ngami, parcourir la vaste étendue de pays que bordent le Zambèze au nord et le Limpopo au sud, sans négliger les territoires de l'ouest jusqu'à l'Orange, le Kalahari, l'Ovampo, le Damaraland et le Namaqualand. Les observations que renferment, sur les districts de Mossamédès et de Benguela, les trois cents pages qui se rapportent aux voyages à Humpata, Huilla, Quillenge, à travers la Serra de Chella, peuvent nous donner une idée des services qu'aurait pu rendre à la science le jeune voyageur, sans sa fin prématurée. Il était accompagné de deux aides qui lui furent très utiles : MM. Godefroy et van der Kellen, attachés, l'un au Museum ethnographique de Leyde, l'autre au Museum d'histoire naturelle de la même ville. Nous avons dit (VI^e^ année, p. 148) les difficultés rencontrées par l'expédition entre Mossamédès et Humpata, et la salubrité du plateau sur lequel se trouve cette dernière ville. Il est grand dommage que l'expérience de l'emploi de poneys de Java tentée par M. D. Veth n'ait pu être poursuivie plus longtemps, puisque celui dont il se servait s'accommodait facilement au climat; quels services ne pourraient-ils pas rendre aux voyageurs dans ces régions où, jusqu'ici, les chevaux d'Europe n'ont pas pu s'acclimater! On comprend la sympathie avec laquelle il décrit l'établissement de la petite colonie des Boers sur le territoire portugais; et on lui sait gré, d'avoir, quoique protestant, su parler, avec les éloges qu'ils méritent, des travaux des missionnaires portugais à Huilla.

ZEITSCHRIFT FUR AFRIKANISCHE SPRACHEN, herausgegeben von *C.-G. Büttner,* Inspektor der ostafrikanischen Mission in Berlin. Berlin (A. Asher et C°), Octobre 1887. Jahrgang I. Heft I. in-8, 78 p. Mark. 3. — L'étude des langues africaines, encore bien peu avancée il y a quelques années, marche de pair avec les découvertes géographiques. Mieux on

les connaît, plus elles intéressent les savants qui y trouvent des beautés et souvent une perfection qu'on ne soupçonnait pas, et constatent l'existence, entre les idiomes de beaucoup de peuples africains, de relations plus ou moins étroites, qui permettront d'élucider la question délicate de la parenté et de l'origine des peuples eux-mêmes. La meilleure preuve de l'intérêt que les amateurs de linguistique portent aux dialectes africains est la publication de la revue que nous annonçons. Elle traite de sujets très spéciaux qui ne seront évidemment goûtés que par des érudits. Le premier numéro renferme les articles suivants :

1. Chuo cha utenzi. Poème en vieux souahéli, tiré des papiers de feu le Dr L. Krapf.
2. Contribution à la grammaire de la langue des Bokoundou (Cameroun), par C.-H. Richardson.
3. Croyances des nègres de la Côte d'Or, comparées à celles des autres peuples africains, par J.-G. Christaller, missionnaire. Idées de ces populations sur Dieu, la création, les premiers hommes et la mort.
4. Texte des chants des Satho, par le Dr Endemann.
5. Explications sur divers mots de la langue du Kidchagga et du Paré (Kilimandjaro), écrites par feu le baron von Decken.
6. Bibliographie.
7. Indication de travaux concernant la linguistique, publiés dans diverses revues et journaux.

Nous souhaitons bon accueil de la part du monde savant et longue durée à cette publication qui, placée sous la direction de M. Büttner, inspecteur des missions de l'Afrique orientale, à Berlin, ne peut manquer d'être un trésor de recherches et de donner une vive impulsion à cette branche de la linguistique, dont on peut attendre de nombreuses et originales découvertes.

*G. Haurigot.* LE SÉNÉGAL. Paris (H. Lecène et H. Oudin), 1887, in-8, 240 p. — Un grand nombre de monographies de la colonie du Sénégal ont paru ces dernières années. Celle-ci se recommande par son plan méthodique, son exactitude, son style simple et clair. Comme ouvrage de vulgarisation, elle s'adresse aussi bien à la jeunesse qu'aux adultes. Elle ne dit rien qui ne soit déjà connu et développe des points de vue souvent énoncés, mais c'est une bonne et complète compilation. Outre le bassin même du Sénégal, elle décrit, au point de vue physique, la région du Niger supérieur et les dépendances de la colonie, c'est-à-dire la Casamance, Carabane, Sédhiou, les Rios Cassini, Nunez, Pongo et la Mellacorée. Un long chapitre est consacré à la population dont la sta-

tistique est indiquée d'après les *Notices coloniales,* publiées en 1885 à l'occasion de l'exposition universelle d'Anvers. On y constate, en particulier, ce fait que le nombre des Européens au Sénégal est toujours fort restreint. A Saint-Louis, ils sont 1200 environ, et, en y ajoutant ceux qui se trouvent répandus sur toute la surface de la colonie, on n'arriverait pas à 2500. L'histoire des Français au Sénégal est conduite jusqu'en 1885, date de la cinquième campagne du colonel Borgnis-Desbordes. Les derniers chapitres se rapportent aux divisions politiques et administratives, aux conditions d'exploitation, au climat du Sénégal. L'auteur n'est pas un patriote aveugle. Il ne se dissimule pas les dangers que présente la colonie pour les Européens et les expose sans ambages, tout en indiquant les moyens par lesquels l'administration lutte contre l'influence pernicieuse du climat. Peut-être arrivera-t-on à le rendre moins insalubre. Toutefois M. Haurigot n'a pas l'air d'y croire fortement. Pour longtemps encore, les fonctionnaires qui vivent sobrement et qui observent toutes les prescriptions de l'hygiène ne pourront séjourner plus de 4 ou 5 ans à Saint-Louis ou à Gorée. De tous les gouverneurs, c'est le général Faidherbe qui y est resté le plus longtemps : une première fois 7 ans et une seconde fois 2 ans. La plupart des autres n'ont occupé cette haute fonction que quelques mois.

*Louis Piesse.* ALGÉRIE ET TUNISIE. Collection des *Guides-Joanne.* Paris (Hachette et Cie), 1887, gr. in-12, 492 p. avec cartes et plans, Fr. 12. — Comme la saison des voyages dans l'Afrique du Nord s'ouvrira dans quelques semaines, il est temps de recommander aux touristes le guide en Algérie et en Tunisie de M. Piesse. Il s'agit, du reste, d'une réédition, rendue nécessaire par l'ouverture de plusieurs voies ferrées nouvelles qui permettent d'aller d'Aïn-Temouchent, à l'ouest d'Oran, jusqu'à Hammam-lif, à l'est de Tunis, ainsi que par la publication du recensement quinquennal de la population algérienne et de plusieurs autres documents statistiques. Au lieu de 52 routes que renfermaient les anciennes éditions, l'itinéraire actuel en renferme 107 ; en outre, le plan a été amélioré, les cartes revues et modifiées, surtout en ce qui concerne les chemins de fer, le nombre des plans de villes, porté de dix à seize, enfin l'index alphabétique remanié de manière à donner tous les renseignements désirables au point de vue des moyens de communication, des hôtels et des auberges.

Le guide Piesse fait partie de la collection des Guides-Joanne, connue et appréciée des touristes. Elle le cède peut-être aux Bædecker au point

de vue du nombre des renseignements, mais elle leur est supérieure comme œuvre scientifique, car elle renferme en plus, particulièrement dans le guide qui nous occupe, une bibliographie ainsi qu'un aperçu géographique et historique qui fournit au voyageur une vue d'ensemble du pays qu'il va parcourir.

L'itinéraire est divisé en quatre sections : Provinces d'Alger, d'Oran, de Constantine et Tunisie. Chacune d'elles comprend un certain nombre de routes qui conduisent : dans la province d'Alger, jusqu'à Ouargla et El Goléa ; dans celle d'Oran, au pays des Oulad-Sidi-Cheikh ; dans celle de Constantine, à Touggourt ; en Tunisie, à Gabès et à Nefta.

Chacun comprendra que la rédaction d'un guide pour des pays dont une faible partie seulement est colonisée, tandis que le reste est soumis au régime militaire et habité par des tribus toujours prêtes à se révolter, est beaucoup plus difficile que celle d'un itinéraire pour nos pays d'Europe. Pour la région côtière de l'Algérie où les chemins de fer et les diligences circulent partout, le travail est relativement aisé, mais les Hauts-Plateaux, le Sahara algérien et la plus grande partie de la Tunisie donnent lieu à des recherches nombreuses et à une étude particulière des récits de voyage. M. Piesse a dû consulter de nombreux travaux, entre autres ceux de MM. E. Reclus, le colonel Niox, les commandants Robin et Rinn, Cagnat et Saladin. Il a eu, en outre, recours à la collaboration de MM. A. Poulle, Poinssat, Canal et O. Niel, et de quelques officiers de l'armée française, que leur service a conduits dans ces lointains parages. Toutes les fois que cela est possible, le guide indique les moyens de communication pour chaque itinéraire, la durée et le coût du voyage, les précautions à prendre, etc. Quand il s'agit d'une région souvent parcourue, une carte spéciale, renfermant les lignes ferrées, les routes carrossables desservies ou non par les voitures publiques, les chemins à mulets, permet au touriste de se rendre un compte exact du district qu'il parcourt, grâce à un relief clairement dessiné et à des couleurs bien distribuées. Mais il y a encore de vastes régions pour lesquelles les indications sont insuffisantes. Pour aller à Laghouat, à Gardaïa, à Ouargla, Goléa, Touggourt, Géryville, et pour voyager dans la majeure partie de la Tunisie, il ne suffit pas d'avoir une bonne santé et de l'argent, il faut encore que les tribus soient tranquilles, la saison favorable, et que le gouvernement accorde au touriste aide et protection, c'est-à-dire le droit à la *diffa* et à l'*halfa* : la diffa est l'hospitalité pour les gens, l'halfa, l'hospitalité pour les bêtes. Le mieux est d'être chargé d'une mission par le gouvernement, ou d'accompagner un officier en expédition

ou en tournée administrative dans les tribus sahariennes. Dans les autres cas, le voyage présente quelquefois de sérieuses difficultés.

*Edouard Naville.* GOSHEN AND THE SHRINE OF SAFT EL HENNEH. 1885. Fourth memoir of the « Egypt Exploration Fund. » London (Trübner et C°), 1887, in-4°, 25 p. avec 11 planches. Fr. 32. — L'œuvre de notre compatriote est assez connue, et ses talents ont été suffisamment mis en relief par ses magnifiques découvertes, pour que nous puissions, sans préambule, parler du mémoire qu'il vient de publier. Ce dernier se rapporte à une campagne effectuée au commencement de l'année 1885, campagne dont les résultats avaient déjà été, en substance, consignés dans une lecture faite par M. Naville devant la « Royal Institution. » Sans avoir l'importance de la découverte de Pithom, les fouilles entreprises en 1885 présentent un vif intérêt, aussi bien pour les érudits que pour les gens du monde, et nul doute que le public ne fasse un accueil très favorable à l'ouvrage du savant égyptologue. M. Naville, dont l'anglais n'est pas la langue maternelle, le manie pourtant avec une grande facilité. Son style est simple et clair, sa méthode rigoureusement scientifique ; pour peu que l'on s'intéresse aux questions d'archéologie historique, on prend plaisir à le suivre dans ses dissertations sur le sens des inscriptions et la topographie des anciennes cités.

La plus grande partie de son mémoire est consacrée à l'interprétation de la châsse de Saft el Henneh. Ce nom est celui d'un village situé à mi-chemin à peu près entre Zagazig et Tel el Kébir. La région dont l'auteur fait la description dans un premier chapitre, renfermait beaucoup de ruines, parmi lesquelles de véritables trésors. Elles ont été pour la plupart dispersées ou détruites. La châsse de Saft el Henneh, qui devait former un superbe monolithe, a été brisée par les fellahs superstitieux, dans l'espoir d'y trouver de l'or à l'intérieur. Des morceaux en ont été recueillis çà et là, quelques-uns par M. Naville. Deux figures indiquent la restauration du monument. Toutefois la partie supérieure manque; les débris doivent avoir servi aux fondations du pont de Saft el Henneh. L'épaisseur de la pierre était de 2 mètres et sa hauteur de 2$^{m}$, 20 environ. Sur les quatre faces, la partie inférieure est occupée par trois lignes d'une inscription purement historique en larges caractères. Sur la face frontale se trouvent des inscriptions verticales de neuf lignes chacune, reproduisant des hymnes en l'honneur de Sopt, récitées par le pharaon Nectanebo II, auquel le monument est consacré. Sur les autres faces, figurent six registres horizontaux, portant aussi des inscriptions et des représentations mythologiques. M. Naville donne des détails sur les différents fragments du monument et indique la tra-

duction des caractères hiéroglyphiques. Le roi Nectanebo II est le dernier souverain de la trentième dynastie ; c'est sous son règne que les Perses envahirent le pays. L'exode des Juifs avait donc eu lieu bien des siècles auparavant. Toutefois M. Naville a largement utilisé la châsse de Saft el Henneh pour déterminer la position du pays de Goschen, qu'habitaient les Israélites.

La dissertation relative à ce territoire, occupe le quatrième chapitre du livre. D'une série de considérations savamment exposées, M. Naville déduit que le pays de Goschen devait être compris entre Belbeis et Abbasieh ; cette contrée fut appelée plus tard la province d'Arabia, dont la capitale était Pa Sopt, en grec Phacusia. L'emplacement en est occupé aujourd'hui par Saft el Henneh. Quand les Israélites habitaient le pays de Goschen, son étendue n'était pas définie d'une manière précise ; du reste, elle s'accrut avec l'extension du peuple israélite. Quant au pays de Ramsès, il occupait un grand espace plus au nord, à l'est de la branche tanitique. La cité de Ramsès se trouvait dans la province d'Arabia ; c'était probablement la ville de Phacusia, mais M. Naville ne peut l'affirmer d'une manière positive.

Dans les dernières pages sont exposés les résultats des fouilles entreprises pendant la même campagne de 1885, à Khataanah, à Kantir et à Tell Rotab. A l'ouvrage sont annexées plusieurs grandes planches dues au crayon habile de Madame Naville, qui apporte aux savants travaux de son mari sa précieuse collaboration. Elles reproduisent les fragments connus de la pierre de Saft el Henneh, couverts d'hiéroglyphes, les différentes inscriptions trouvées ailleurs ; un plan des fouilles entreprises à Tell Robab les accompagne.

On le voit, l'ouvrage qui ne se rapporte d'ailleurs qu'à une partie des beaux travaux de M. Naville, suffit néanmoins pour démontrer l'importance des recherches auxquelles il se livre. On ne peut que féliciter la Société « Egypt Exploration Fund » d'avoir à son service un savant de cette valeur et d'un si rare bonheur dans ses investigations. Aujourd'hui, plus que jamais, l'œuvre des fouilles en Egypte a besoin de travailleurs énergiques et éclairés, car les richesses archéologiques diminuent de plus en plus, surtout dans le delta. Les débris antiques sont emportés pièce à pièce par les nombreux touristes ou utilisés par les fellahs pour leurs constructions. Si l'on ne se hâte, beaucoup de trésors dans lesquels les archéologues auraient trouvé la solution des problèmes qui les préoccupent, seront irrémédiablement perdus.

---

## BULLETIN MENSUEL (*5 mars 1888*[1]).

Depuis un certain nombre d'années, les plantations d'**eucalyptus** ont pris en **Algérie** une extension considérable. Aux qualités fébrifuges de ce végétal s'en est jointe une nouvelle, dont la découverte est due à M. le Dr Guilmeth, qui, ayant recueilli en Australie le miel d'une ruche installée sur un eucalyptus, le soumit à l'analyse et lui trouva des qualités thérapeutiques. L'absorption d'une bonne cuillerée à bouche de miel eucalypté dans un peu de lait devient un excellent modérateur de la circulation. Après l'élimination d'une partie des principes actifs par les bronches et le larynx, la voix devient plus claire, plus éclatante, les poumons sont plus élastiques, plus souples. On a fait essaimer des abeilles domestiques, en Algérie, dans des plantations d'eucalyptus, mais pas en assez grandes quantités pour répondre aux besoins de la thérapeutique. Aussi le *Moniteur de l'Algérie* engage-t-il les colons algériens qui se trouvent dans le voisinage de plantations d'eucalyptus, à se livrer à l'élève des abeilles qui ne peut manquer de leur procurer un réel profit.

Dans sa séance du 30 janvier, l'Académie des sciences a reçu communication d'une note de M. Philippe Thomas, attaché à l'expédition scientifique de **Tunisie,** annonçant la découverte, dans cette province, de vastes **gisements de phosphate de chaux,** qui s'étendent très loin sur la rive de la Medjerda, et se prolongent dans les départements de Constantine et d'Alger. Le *Journal officiel* du 27 décembre 1887 en avait signalé un à Médroma, dans le nord-ouest du département d'Alger. Jadis la Tunisie et l'Algérie étaient les greniers de Rome. Peut-être la fertilité de leur sol était-elle due à sa richesse en phosphate. Les grands gisements constatés permettront vraisemblablement de rendre à la terre arable son ancienne fertilité, et ces deux provinces pourront redevenir un jour les greniers de la France.

S'il faut en croire les journaux anglais, **Slatin bey,** ancien gouverneur du Darfour, occuperait aujourd'hui une haute position à Omdurman, et jouirait d'une grande influence auprès du successeur du mahdi, Abdul-

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

laï; il espérerait même recueillir la succession de ce dernier, et aurait renvoyé avec menaces, au Caire, un messager expédié par les Anglais pour le délivrer, en déclarant que rien ne pourrait le décider à abandonner la position qu'il occupe actuellement. **Lupton bey,** ex-gouverneur de la province égyptienne du Bahr-el-Ghazal, est au contraire l'objet d'une surveillance rigoureuse, sans doute parce que, comme Émin pacha, il a refusé de prêter l'oreille aux injonctions des mahdistes.

Le marquis de Salisbury a informé le secrétaire de la Chambre de commerce de Londres, que le consul général de S. M. britannique en Égypte est en pourparlers avec le colonel Kitchner, à **Souakim,** pour abolir toutes les restrictions apportées au commerce avec le Soudan oriental, autant du moins que les nécessités militaires de la situation le permettront. Quant aux sujets anglais qui, à leurs risques et périls et sous leur seule responsabilité, voudraient entrer en rapports d'affaires avec ce pays, pour cultiver, par exemple, les terres du district de Tokar ou d'autres districts convenables, aucunes restrictions ne leur seront imposées.

La **Société allemande de plantations pour l'Afrique orientale** a réussi à acquérir à Kibouéni, dans l'île de Zanzibar, un terrain à six kilomètres de la ville et dans une situation des plus favorables. Les communications avec Zanzibar peuvent se faire par eau au moyen de barques, ou avec des voitures à bœufs par une route qui traverse la propriété. La qualité du sol est excellente. Sur la plantation de Léwa, à 6 kilom. du Pangani, s'élève une dizaine de bâtiments. Pour le moment, on s'y livre surtout à la culture du tabac qui paraît réussir très bien. Une route à bœufs sera construite de Tchogoué, au bord du Pangani, jusqu'à Léwa. Dans le voisinage immédiat de cette dernière localité il y a peu de bétail, les forêts recouvrant la plus grande partie du terrain; mais, à quelques kilomètres en amont, se trouvent de nombreux troupeaux de plus de cent têtes de bétail chacun. Tchogoué a toutes les semaines un marché où se rassemblent 1500 personnes environ; on y échange de l'ivoire, du maïs, du riz, du blé cafre, des cannes à sucre, du tapioca et de petits poissons, contre des chèvres, des moutons gras et des poules. Les produits européens : cotonnades, perles, miroirs, couteaux, fil de fer, etc., sont achetés surtout par les caravanes qui traversent le Djagga et le pays des Masaï. La plantation de Mbousiné, au nord du Wami, dans l'Ou-Sigoua, à environ 60 kilom. de la côte, est, comme celle de Léwa, entourée par la forêt vierge. Mais le

sol déjà défriché a une profonde couche d'humus qui convient à la culture du tabac. On y a déjà fait des essais de culture d'indigo, de coton et de café qui réussissent très bien.

A l'occasion de la mort du P. Picarda, directeur de la station de **Mandéra,** les *Missions catholiques* décrivent ainsi la transformation opérée depuis l'établissement des missionnaires : « Il y a quelques années, l'endroit où s'élève la mission de Mandéra, à quatre jours de marche de la côte, et au milieu de trois tribus désolées par l'anthropophagie, l'infanticide et les guerres perpétuelles, n'était qu'une colline inculte, connue seulement des nombreux troupeaux d'antilopes qui y passaient en courant, et des quelques indigènes qui leur donnaient la chasse. Aujourd'hui, les antilopes n'ont point toutes disparu, les indigènes n'ont point désappris les chemins qui les conduisaient là; mais le voyageur qui arrive, habitué à ne traverser depuis la côte que des pays abandonnés aux broussailles et aux grandes herbes, s'arrête surpris de se trouver tout à coup, sans transition, en présence d'une sorte d'oasis d'où s'élancent la plupart des arbres fruitiers des tropiques, où un jardin traversé par un ruisseau est couvert de légumes de toute espèce, où de longues et larges allées donnent accès à un village chrétien, disposé sur la pente de la colline et grandissant à l'ombre de la croix qui domine le toit de chaume de la maison des missionnaires. Une chapelle, une maison d'école où les petits enfants des vieux chefs anthropophages apprennent à aimer les hommes au lieu de les manger, des magasins, complètent l'établissement. Tout autour, des fossés profonds, bordés d'un talus, tapissés de plantes épineuses, et flanqués de quatre grandes portes en pierre en forme de blockhaus, créent un système de fortifications simples, mais suffisantes pour mettre le village à l'abri d'un coup de main de la part des tribus pillardes du nord, et servir de refuge, en cas d'alerte, aux indigènes des alentours. Les vallées où les léopards et les lions avaient autrefois leurs repaires, ont été transformées en vastes champs, où mûrissent en ce moment le maïs, le riz et le sorgho, et où l'on a commencé à planter du coton et du café. » — Dans un autre numéro du même journal, nous trouvons ce renseignement intéressant sur le changement qu'ont subi les élèves des missionnaires. « C'est en ki-souahéli que nos chrétiens lisent et écrivent. A l'occasion, ils entretiennent de lointaines correspondances. Ces jours-ci, j'ai vu arriver de Malte une lettre envoyée par un enfant d'ici (Kipalapala), parti pour l'Europe afin d'y étudier la médecine, et qui reviendra ensuite rendre à ses compatriotes les services d'un art si utile. Il écrivait à un des mis-

sionnaires en français, et répondait en ki-souahéli à un de ses camarades resté dans l'Ou-Nyanyembé. Lorsqu'ils étaient chez eux, il y a à peine quelques années, ces enfants que nous avons recueillis étaient, comme les autres, voleurs, menteurs, et livrés à presque tous les vices. Ici, sous l'influence de l'éducation religieuse, ces vices ont à peu près complètement disparu. Les vols sont devenus chose fort rare. Nos ballots d'étoffe restent jour et nuit dans la cour; les portes de nos chambres n'ont pas de serrures; il serait bien facile à ces enfants d'emporter beaucoup de choses; cependant je n'ai pas encore constaté le moindre larcin. »

Dans un article publié par le *Madagascar* sur l'influence arabe et mahométane à **Madagascar,** M. Marc Leclerc, après avoir exposé l'histoire du développement de cette influence jusqu'à nos jours, et de celle que les Arabes émigrés à Madagascar, les **Antalotsis** en particulier, exercent sur les Malgaches, cite, à l'appui de ses affirmations, les lignes suivantes empruntées à un livre tout récent de M. J. Marfeld : « Tout chef de village Antakar ou Sakalave a auprès de lui un Antalotsi qui lui sert d'interprète, de confident et d'homme d'affaires. Rien dans le village ne se décide que d'après le conseil de l'Antalotsi, de sorte que c'est lui qui règne en réalité sous le nom du chef. Ces Antalotsis entretiennent sans cesse des dissentiments, des jalousies ou des querelles, entre les chefs voisins. Ce sont eux qui ont le plus contribué par leur perfidie à la désunion des Sakalaves après la mort du redoutable Ramitra. Le gouvernement hova ne pouvait trouver de plus habiles auxiliaires. L'Antalotsi s'occupe aussi de convertir les indigènes à la religion de Mahomet, et à l'occasion il fait le trafic des esclaves. »

Dans une lettre au Conseil de la mission romande, M. Mingard, établi à la station d'Élim, au nord du **Transvaal,** écrit que la fièvre de l'or règne toujours dans le pays, inondé d'une multitude d'ouvriers de toutes races. Le reflux s'en fait sentir jusqu'aux Spelonken : « Deux Allemands ont planté leur tente au bord de notre rivière pour faire des essais de lavage d'or d'alluvion. Ces gens là ne voient que leur or, et, malgré la chaleur extrême, ils séjournent dans les bas-fonds et vont jusqu'au Limpopo pendant la saison des pluies. Si d'un côté l'or amène la prospérité matérielle du pays, d'autre part que de maux ne cause-t-il pas? La débauche et l'ivrognerie sont la passion de ces chercheurs d'or, et les noirs n'en subissent que trop la mauvaise influence; outre cela, il en résulte pour les missionnaires que les approvisionnements coûtent toujours plus cher, vu que le transport renchérit toujours plus et que la

consommation est très grande. Un Suisse, établi à Prétoria, nous a fait une visite et m'a conseillé, pour procurer de l'occupation aux noirs, d'essayer d'élever des vers à soie. Auriez-vous la bonté de m'envoyer un peu de graine? je serais heureux de tenter la chose. »

Nous extrayons des lettres de M. Coillard au Comité des missions évangéliques de Paris, les informations suivantes sur les progrès de son œuvre à **Sefoula,** et sur les superstitions qui règnent au **Zambèze :**
« Le grand événement du mois — mai 1887 — c'est l'*école*. Il y a longtemps que nous la désirions cette école. Nous aurions voulu la commencer en arrivant. Mais il fallait d'abord se loger, même provisoirement. Encore aujourd'hui l'école se fait au milieu de travaux de construction qui nous absorbent; elle se fait en plein air, mais elle se fait, et se fait régulièrement tous les jours. Elle compte déjà une vingtaine d'élèves inscrits. C'est le 4 mars, en présence de la reine, que nous l'avons ouverte. Léwanika (le roi) nous a envoyé deux de ses fils et cinq de ses neveux; d'autres chefs ont suivi son exemple. Nos deux élèves les plus avancés sauront bientôt lire; ils ont tous quelques notions d'histoire biblique et de géographie, mais ce sont de piètres chanteurs. Chacun de nos petits personnages est venu avec un nombre plus ou moins grand d'esclaves; quelques-uns de ceux-ci suivent l'école et se placent derrière leurs maîtres. Mais nous ne sommes pas encore parvenus à leur faire comprendre que l'enseignement est aussi pour eux. Ce qu'il y a de bien plus grave, c'est la question de savoir comment nourrir toutes ces bouches... Pour nous remercier des vivres que nous leur donnions autant que nous pouvions, ils se sont mis à manger nos moutons; mais ils l'ont fait *délicatement,* comme des pick-pockets roués au métier. Pour obvier à toutes ces escroqueries, il nous faudrait un internat... Cela viendra aussi. » — « On pratique encore au Zambèze nos anciens « jugements de Dieu, » et on fait passer les esclaves, les femmes, les cuisinières d'un chef par l'épreuve de l'eau bouillante. Le misérable qui se trouve brûlé est mis à mort. » M. Coillard, dans une circonstance semblable, a prêché devant le roi et les chefs sur le sixième commandement : Tu ne tueras point. On ouvrait de grands yeux en l'entendant dire que l'homme est la propriété exclusive de Dieu, que les rois ne sont que les bergers des peuples... « On a compris mes discours aussi bien que le but de ma visite. Les gens étonnés disaient : « C'est ça! » Le roi qui baissait la tête disait : « Les paroles du *moruti* me sont entrées dans le cœur! » Les conseillers, venaient en particulier me prier de les lui répéter; et lui, à son tour, me demandait de les redire à ses minis-

tres. Ils me firent tous de belles promesses : plus d'épreuves à l'eau bouillante, plus de poison, plus de bûchers!... Mais nous ne nous y trompons pas, ce n'est pas du premier coup de bélier qu'on fera crouler, qu'on peut même ébranler les murs de la superstition. »

Le *Cape Argus* annonce que MM. Wood, Chapman et Francis, ont obtenu de Lobengula, roi des **Ma-Tébélé,** une concession pour quatre-vingt-dix-neuf ans, avec droit exclusif d'exploiter les forêts et les mines, de construire des routes et des bâtiments, etc. Mais il ajoute que cette concession est rendue précaire par les prétentions de Khamé, roi des Ba-Mangwato, sur le territoire auquel elle s'applique. La limite entre les royaumes de Khamé et de Lobengula n'a pas été tracée d'une manière bien précise. Au mois de mars 1887, Lobengula a fait savoir à Capetown qu'il n'était pas réellement en paix avec Khamé, parce que celui-ci ne l'a jamais consulté sur la question des limites. La frontière a été tracée par sir Charles Warren comme limite du protectorat britannique. Lobengula a déclaré qu'il ne peut pas parler du territoire jusqu'à ce que Khamé lui ait fait connaître la ligne frontière qu'il a tracée, parce que, si ce dernier lui a pris quelque parcelle de terrain, il lui en demandera raison. Si la concession portait sur le territoire de Tati, elle ne serait guère moins précaire, Lobengula ayant reconnu à M. S. Edwards seul, le droit d'en exploiter les gisements aurifères. Le haut commissaire pour le pays des Be-Chuana, placé sous le protectorat britannique, a proposé à Lobengula de soumettre la question des frontières au gouvernement de la reine. M. Moffat, aide-commissaire, devait se rendre à Gouboulououayo, pour avoir une entrevue avec le roi des Ma-Tébélé et lui offrir l'assistance du gouvernement anglais, en vue de résoudre le différend existant au sujet des limites. Dans tous les cas, conclut le *Cape Argus,* il sera nécessaire d'user d'une extrême sagesse avec les chercheurs d'or qui heurtent à la porte des États de ces deux souverains.

Le *Cape Times* a publié, sur le pays des **Be-Chuana,** une lettre d'un Anglais qui y habite depuis dix ans, et qui en fait un tout autre tableau que celui que présentent ordinairement les manuels de géographie. « J'avais sur cette contrée, » dit le correspondant, « les idées de tout le monde, je le croyais stérile et impropre à toute culture, mais depuis le séjour que j'y ai fait, mon opinion s'est modifiée sur bien des points. La plus grande partie du Be-Chuanaland se compose de prairies ; l'herbe qui y pousse est substantielle et peut fort bien supporter la sécheresse. Il y pousse en outre deux sortes d'arbustes totalement inconnus au Cap :

ce sont le *vaalbosch* et le *razynkiebosch*, tous deux donnant une excellente nourriture pour le bétail, ce qui augmente considérablement la valeur du pays comme pâturage. Le vaalbosch surtout est une véritable richesse pour le pays, c'est un arbuste toujours vert qui constitue donc une ressource précieuse, tant en hiver que dans les époques de sécheresse. Le razynkiebosch se dépouille de ses feuilles en hiver, mais au printemps et en été il fournit une nourriture abondante et saine pour les bêtes à cornes, les brebis et les chèvres, qui s'en montrent très friandes: il porte de plus comme fruit des baies douces qui servent de nourriture aux indigènes, et dont les Boers font une sorte de sirop qui leur sert de sucre. Mais le grand avantage que possède le Be-Chuanaland sur la Colonie du Cap, c'est sa richesse en eaux souterraines. La raison de ce fait tant contesté, mais actuellement établi, est simple : le Be-Chuanaland est un haut plateau, sans cours d'eau, au terrain sablonneux; par suite, toute l'eau provenant des pluies est absorbée et se réunit dans des réservoirs souterrains, au lieu de s'écouler vers la mer en entraînant le sol végétal, comme c'est le cas dans la Colonie. Les pluies diluviennes des mois d'été alimentent ces réservoirs, et on peut conclure que tout le pays est sillonné sous terre de cours d'eau très nombreux; il suffira ordinairement de creuser un puits de $3^m$ à $6^m$ de profondeur pour trouver de l'eau en abondance. Il n'existe que peu de sources à la surface du sol; celles qui se montrent dans le Be-Chuanaland, à de rares intervalles, s'écoulent et se perdent dans le sable. L'existence des cours d'eau souterrains n'est pas une simple hypothèse. A cinq heures de Vribourg, dans la ferme de M. Brezuidenhout, se trouve un trou assez large pour permettre à un homme de s'y glisser; à une profondeur de $4^m$, on voit couler un fleuve d'eau claire. On a essayé de sonder l'eau, mais on n'a pas pu atteindre le fond. On a même un jour descendu un homme en le tenant par des cordes; il a rapporté que l'intérieur du trou ressemble à une coupole, et qu'aussi loin que porte la vue on ne voit qu'une même nappe d'eau. Cet endroit n'a été découvert par les indigènes que par hasard, le sol s'étant défoncé un jour où une vache y passait, après quoi les noirs essayèrent en vain de boucher l'orifice béant pour éviter les accidents. »

Le consul de France au **Cap** informe le commerce français d'exportation, qu'en dehors des articles de Paris, les principaux produits demandés dans la colonie sont les cotonnades, les perles destinées aux indigènes de l'intérieur, les vins et les eaux-de-vie de bonne qualité, les couvertures de laine rayées pour les noirs, les armes de précision, les

chaussures, la bijouterie, les vieux uniformes, les épiceries, les tissus mélangés de laine et de caoutchouc, les rubans, les chapeaux et les robes de femme, les coiffures à large bord pour les hommes, la verrerie, la porcelaine commune, etc. Pour toutes celles de ces marchandises dont la destination finale sera le centre de l'Afrique, de même que pour les armes que les colonies anglaises ne reçoivent pas en transit, la voie la plus courte est celle de Lorenzo-Marquez qui se recommande, en outre, à cause de la diminution des droits d'entrée décrétée par le gouvernement portugais.

Une exposition sud-africaine, dite du jubilé, a été ouverte à **Grahamstown** par sir Hercules Robinson. Dans un banquet donné en son honneur, le gouverneur de la colonie a rappelé « les conventions pour les postes, les télégraphes, les extraditions, etc., conclues avec les républiques voisines, et exprimé l'espoir qu'une prochaine conférence aboutira à un accord pour les questions de douanes et de chemins de fer qui réaliserait, sur un terrain pratique, une union entre tous les états de l'Afrique australe. Sans doute il existe des difficultés, mais la vraie politique pour l'Afrique méridionale serait une union douanière entre les colonies et les États de cette partie du continent, basée sur un tarif uniforme à l'égard du monde extérieur, et sur une liberté absolue à l'intérieur, à travers toute l'Afrique australe. Les chemins de fer suivraient alors les tracés les plus propres à développer les ressources de tout le pays. » Dans une conférence tenue à l'occasion de l'exposition, il a été résolu de créer une association des manufacturiers de l'Afrique australe.

La *Gazette de Lorraine* nous apprend qu'une division de la flotte allemande se rendra prochainement dans le **Lüderitzland** et y débarquera un certain nombre de soldats de marine, afin que la Compagnie de l'Afrique occidentale puisse, sans être inquiétée, procéder à la culture du sol et à l'exploitation des mines d'or. Le Dr Gœring, commissaire de l'empire dans l'Afrique sud-ouest, retournera dans ce pays après la publication de la loi impériale concernant les métaux précieux. Il organisera en premier lieu le corps de troupes coloniales, afin de rétablir, de concert avec la flotte, l'ordre et la tranquillité dans les territoires soumis au protectorat de l'Allemagne. Le baron François de Steinæcker, qui avait été le chef de la première expédition de la Compagnie allemande de l'Afrique occidentale, prendra le commandement des troupes; il aura sous ses ordres deux sous-lieutenants, MM. Adolphe de Steinæcker et de Quizow. Ce dernier partira avec le commissaire de

l'empire; les autres se trouvent déjà en Afrique; 8 sous-officiers de différentes armes se rendront également en Afrique. Le corps de troupes comprendra 150 hommes, dont 50 cavaliers; le reste se composera d'infanterie et d'artillerie. M. Gœring emporte aussi les canons qui serviront à protéger sa résidence à Otjymbingué.

Le *Missionary Herald* de Boston publie un rapport de MM. Currie et Sanders, missionnaires au **Bihé,** qui ont fait au nord et au nord-est de Bihé une excursion en vue d'étudier le pays et le caractère des populations, dans l'espoir de trouver un site favorable pour une nouvelle station. Après deux jours de marche vers l'est, ils passèrent le Cuito et arrivèrent à la résidence de Kapoko en traversant un nombre considérable de villages. Le territoire de Kapoko, partie du Bihé, est situé entre le Cuito, au sud, la Quanza, à l'est, l'Ékoungi, à l'ouest et au nord; il renferme la moitié de la population du Bihé. Le chef Kapoko descend de la famille royale du Bihé par les femmes. Dans sa jeunesse, il fut chassé de la résidence et réunit autour de lui un grand nombre de partisans, à l'aide desquels il réussit à conquérir la première place dans le royaume. Seul il a le droit de passer par la porte royale au son des trompettes et des tambours, et il est le premier que l'on consulte pour le choix d'un nouveau roi. A une journée de marche de cet endroit se trouve Olimbinda, centre d'une vingtaine de villages à proximité de deux grandes routes menant à l'intérieur. De là, MM. Currie et Sanders se dirigèrent vers le N.-O., traversèrent l'Ékoungi et arrivèrent à la résidence de Cisendi, qui voulut les retenir pour une partie de chasse; mais ils poursuivirent leur route au N.-E., et au bout de trois jours atteignirent la Quanza à travers un pays peu peuplé. En approchant de la rivière, ils aperçurent des centaines d'entraves de bois le long de la route ou aux branches des arbres. C'étaient les liens qu'avaient portés les esclaves amenés de l'intérieur; une fois le fleuve traversé, leurs maîtres avaient jugé que ce moyen de les empêcher de s'échapper n'était plus nécessaire et leur avaient permis de déposer ces entraves. Sur les deux rives de la Quanza s'élèvent de nombreux villages de Ganguellas, dont les habitants paraissent intelligents. Leurs poteries et leurs instruments en fer témoignent d'une grande habileté. Ils circulent sur le fleuve, pour trafiquer en amont et en aval, dans des pirogues creusées dans le tronc de figuiers sauvages. Les missionnaires suivirent la rive méridionale de la Quanza jusqu'au point où elle reçoit la Koukéma: au confluent, les deux rivières ont un débit considérable, et la première offrirait une voie navigable très avantageuse si son cours n'était pas obstrué par des rapides.

*

**Savorgnan de Brazza** est arrivé à Paris, après une année de séjour dans la colonie du **Congo français.** Le *Temps* résume ainsi les résultats obtenus en 1887 par le commissaire général au Congo : « A l'intérieur les approvisionnements sont assurés pour un an ; l'ordre, un instant troublé entre tribus indigènes, mais non pas entre indigènes et Français, est partout rétabli. Deux chaloupes à vapeur démontables circulent à présent, l'une sur le Congo, l'autre sur l'Ogôoué. M. de Chavannes est parti en exploration, ainsi que ses deux auxiliaires, MM. Félix, lieutenant de vaisseau, qui n'est pas mort comme on l'avait dit (il a même appris sa mort par un journal venu de France) et Dolizie. Ce dernier a perdu, comme on l'a dit, cinq hommes dans une bagarre entre indigènes, mais aucun de ces cinq hommes n'appartenait au contingent européen. Une nouvelle voie commerciale a été ouverte, il y a trois mois, sur Loango, l'un des ports les plus sûrs de la côte, et par le Niari Quillou, l'ivoire commence à venir de ce côté, en concurrence avec la voie du Congo belge. En somme, la situation, dit M. de Brazza, est des plus satisfaisantes ; on a fait en 1887 près de 600,000 francs de recettes de douanes, et le chiffre d'affaires de l'Ogôoué a été de 1,700,000 francs en 1887, alors qu'il n'avait été que de 600,000 francs en 1886. M. de Brazza a laissé le gouvernement du Gabon et du Congo français au Dr Ballay.

M. **Luis Sorela,** lieutenant d'infanterie de marine espagnole, est rentré en Espagne, à la fin de janvier, d'un voyage d'exploration à la côte occidentale d'Afrique et dans l'intérieur de l'île de **Fernando-Pô**. Après avoir visité la partie basse du Sénégal, les possessions anglaises et portugaises de la côte, la république de Libéria et Lagos, il se rendit à Fernando-Pô pour explorer spécialement le territoire des Bubis, resté jusqu'ici à peu près fermé aux Européens. On supposait que l'île était couverte d'immenses forêts vierges. M. Sorela a pu constater que cette végétation exubérante disparaît complètement à une altitude de 1500m au-dessus du niveau de la mer, où aux bois touffus succèdent de vastes vallées qui jouissent, sous ce climat, du privilège d'être inaccessibles aux fièvres. Il y croît à peine quelques arbustes isolés, et les cultures européennes pourraient y prospérer. Quant aux Bubis, ceux de l'intérieur offrent un contraste frappant avec ceux des côtes, paresseux, adonnés à l'ivrognerie, dégradés physiquement et moralement. A l'intérieur, au contraire, ils sont actifs, intelligents, forts et de haute taille ; leur gouvernement est bien équilibré et leurs institutions sont remarquables. Depuis plusieurs années, ils ont pour roi

l'un d'entre eux, qu'ils nomment *Moka*. Ce souverain réside près de Biapas (Conception). D'après le récit d'un voyageur, aucun blanc n'avait jamais vu Moka, qui ne laissait pas les blancs approcher, ce qui n'empêche pas qu'il n'ait une grande intelligence et qu'il n'ait accompli d'importantes améliorations dans les mœurs de son peuple. M. Sorela est parvenu à détruire l'opinion d'après laquelle la mort du Moka était inévitable s'il était vu par un blanc. L'explorateur a réussi à obtenir plusieurs audiences du roi, à lui serrer la main, et à dissiper les erreurs dans lesquelles il était à l'égard de l'Espagne. Moka lui a donné une amulette en forme de bracelet, composée de divers fils dans lesquels sont passées de petites coquilles ; en retour, M. Sorela lui a donné un drapeau espagnol.

Le vice-amiral anglais sir Walter Hunt-Grubb a réuni à **Bonny** les trafiquants, les rois et les chefs des tribus de la région qui s'étend de la rive droite du Bénin au Rio-del-Rey, pour leur notifier officiellement l'établissement du protectorat britannique sur les rivières, et l'ouverture pour tout le monde de tous les marchés de l'intérieur. Il a engagé les rois et les chefs à s'abstenir de toute vexation envers les Européens qui voudraient se rendre à ces marchés, le consul anglais ayant l'ordre de punir sévèrement toute infraction à cette recommandation. Le consul Johnston a nommé des vice-consuls sur les différentes rivières de cette région, et créé des conseils locaux composés de trafiquants européens et de chefs indigènes pour maintenir l'ordre.

D'après une lettre de M. **G.-A. Krause** à M. Henri Duveyrier, au mois de mai de l'année dernière, une expédition envoyée par le gouvernement de la colonie anglaise de la **Côte d'Or,** est arrivée à Kpembi (Pami), résidence d'un roi près de Salaga. Elle était commandée par le capitaine anglais Firminger et par un mulâtre nommé Easmon, docteur en médecine ; son but était de recruter des hommes pour le corps appelé les soldats haoussas de la côte. Ils n'ont pu réaliser leur dessein qu'imparfaitement, le roi de Kpembi leur ayant interdit le voyage à Yendi, capitale du Dagamba, et à Sinsani-Mangou. A la date du 20 décembre, M. Krause, écrivait d'Accra, Côte d'Or, que l'on donnait au capitaine Firminger la mission d'aller à Salaga, probablement pour en placer le territoire sous le protectorat britannique. M. Krause est arrivé à Liverpool le 23 janvier, et compte retourner prochainement en Afrique. Nous aurons à revenir sur son exploration dont les résultats modifieront certaines indications des cartes existantes.

La mort du marabout Mahmadou-Lamine a eu pour conséquence de

placer toute la vallée supérieure de la **Gambie** sous le protectorat de la France ; ses chefs, jusqu'au **Fouta-Djallon,** ont juré fidélité à la France. Dès lors le commerce pourra continuer désormais tranquillement son œuvre et s'implanter dans le Fouta-Djallon par de nouvelles voies que le commandant supérieur, le colonel Galliéni, cherche à ouvrir de tous côtés. Actuellement des missions d'officiers font le levé de ces pays inexplorés et en étudient les ressources. Le sous-lieutenant d'infanterie de marine Levasseur marche sur le Fouta-Djallon par la vallée de la Falémé, et essayera ensuite de revenir par les établissements français de la Casamance. Un autre officier explore les bords supérieurs de la Gambie et doit se rejeter sur le Bambouk. Le capitaine Oberdorf est en route pour le Bouré, d'où il se rabattra sur le Fouta-Djallon et les rivières du Sud. Après avoir organisé, au camp de Galongo, les chantiers de la voie ferrée, et donné des instructions pour la pose du chemin de fer Decauville et pour le transport de la canonnière jusqu'au Niger, le colonel Galliéni a pris en personne le commandement de la colonne qui va protéger la construction du fort de Siguiri, au confluent du Niger et du Tinkisso. La brigade chargée de construire la ligne télégraphique et les équipes d'ouvriers avaient pris les devants. Comme il faut que le fort soit terminé avant les pluies, sa construction n'est pas une mince affaire ; il faudra en effet l'édifier avec les seules ressources du pays : pierres, bois fourni par les arbres des forêts, chaux fabriquée avec les coquilles du Niger, etc. Ce fort construit, il ne restera plus qu'à fonder un dernier établissement dans le Fouta-Djallon et à donner la main aux postes français des rivières du Sud. L'œuvre du Soudan sera alors terminée et le commerce français pourra prendre possession de l'immense quadrilatère formé par Saint-Louis, Timbouctou, Siguiri et Benty. — Le lieutenant-colonel Galliéni a télégraphié de Siguiri que la colonne est arrivée sur ce point le 23 janvier, après des marches très pénibles, à travers un pays accidenté. Il a fallu jeter de nombreux ponts sur des ruisseaux et des rivières, pour ouvrir un passage à l'artillerie et aux convois de vivres et de matériel formés de deux cents voitures. Les abords du village de Siguiri sont, paraît-il, couverts de trous profonds servant à l'extraction de l'or. Le pavillon français a été hissé sur l'emplacement du poste, à 1,800 mètres du Niger. Les travaux de construction du fort ont commencé le soir même de l'arrivée de la colonne. Les nouvelles reçues des différentes missions sont bonnes. La colonne du Bélédougou a poussé jusqu'à Niamina, sur le Niger, où elle va essayer d'obtenir dans le nord les résultats obtenus par le capitaine Fortin dans le sud. La mission du Fouta-Djallon est parvenue à Dinguiray.

## NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

C'est à Oran que se tiendra cette année, à la fin de mars, le Congrès de la Société pour l'avancement des sciences.

La Compagnie minière de Mokta-el-Hadid a traité avec une société anglo-américaine, pour une livraison de 120,000 tonnes de minerai de fer dont la plus grande quantité est destinée à l'Angleterre. Plus de 70 vapeurs seront affrétés pour effectuer ces transports.

Pour encourager la culture de la ramie en Algérie, le gouvernement français a institué des primes annuelles de 300, 500 et 1000 francs pour les cultures les plus soignées de cette plante, d'une étendue de deux hectares au moins, de cinq hectares au plus; et des prix de 200, 300 et 400 francs en faveur des cultivateurs de ramie de dix ares au moins et de deux hectares au plus.

Le gouvernement égyptien a approuvé la concession, à sir C. Zervudaki, de la construction d'un chemin de fer à voie étroite à travers les terrains limitrophes du nouveau canal Nubarieh.

La Société française Decauville, qui a acquis une réputation universelle pour le matériel portatif des chemins de fer, a expédié à Massaouah pour la voie ferrée construite par les Italiens, 50 kilom. de voie de $0^{m},60$, cinq locomotives et un très grand nombre de wagons, pour porter des canons, des blessés, des provisions de toutes sortes et même des blocs de glace.

On mande du Caire au *Daily Chronicle* que le patriarche copte, en Égypte, a envoyé une mission au négus d'Abyssinie pour le dissuader de se lancer dans une guerre contre les Italiens, et qu'il a adressé une circulaire dans le même sens au clergé abyssin.

Le sultan de Zanzibar a loué à la Société des missions évangéliques pour l'Afrique orientale allemande un terrain d'environ vingt arpents, pour cent ans, près de l'entrée du port de Dar-es-Salam. Une maison y sera construite sans délai pour les missionnaires; pour cela le sultan a cédé gratuitement les pierres de quelques palais en ruine laissés inachevés par son frère. Le comité de l'hôpital a réussi à acquérir un terrain et un bâtiment convenables dans lequel ont pu être installées les deux diaconesses envoyées à Zanzibar; elles devaient commencer leurs fonctions hospitalières dès le mois de février.

D'après l'*African Times* il serait question de construire un chemin de fer pour pénétrer de la côte à l'intérieur du territoire réservé à l'influence anglaise au nord de la ligne tracée par la convention anglo-allemande.

Un télégramme de Zanzibar a annoncé à la Société des missions de Londres que le steamer *Good News* a été lancé sur le Tanganyika. Il s'est rendu pour sa première course à Oudjidji et ensuite à l'extrémité sud du lac.

La *Deutsche Kolonial Zeitung* nous apporte la nouvelle que les stations missionnaires de l'Église libre d'Écosse du lac Nyassa se trouvent dans une situation critique. Les Arabes trafiquants d'esclaves se sont établis au nord du lac, et les

indigènes ont dû se cacher dans les roseaux. Pour se venger, les Arabes ont mis le feu aux roseaux, et quantité d'hommes, de femmes et d'enfants ont péri dans les flammes. Les chasseurs d'esclaves continuent leurs razzias.

A la suite d'un traité conclu entre le gouvernement de la Colonie du Cap et les Pondos, les Anglais ont annexé le territoire connu sous le nom de Rodes. Les indigènes ont renoncé à leurs prétentions sur le territoire du fleuve Saint-John et du Xésibéland, moyennant une rente payée au chef des Pondos. En outre l'Angleterre a déclaré territoire britannique tout le Zoulouland, à l'exception des parties du centre et de l'ouest et du Swaziland occupés par les Bœrs venus du Transvaal et qui y ont constitué la nouvelle République.

Il s'est formé à Baltimore, au capital de deux millions de dollars, une compagnie de navigation à vapeur, dont les steamers transporteront des passagers, des émigrants, les malles-postes et du frêt, de Baltimore et de Savannah aux îles Canaries, à la côte occidentale d'Afrique, à la République de Libéria, à la Côte d'Or et jusqu'à l'embouchure du Congo. Les importations consisteront en cuirs, poudre d'or, pelleteries, caoutchouc, huile, ivoire, noix et huile de palme, café, cacao, riz et autres produits de l'Afrique; les exportations comprendront des cotonnades, des articles manufacturés, etc.

Sur la proposition des administrateurs généraux de l'État indépendant du Congo, il a été créé une dette publique au capital de 150 millions de francs, représentés par 1,500,000 obligations de 100 francs remboursables en quatre-vingt-dix-neuf ans. La souscription publique sera ouverte à Bruxelles le 7 mars prochain.

Depuis le mois de février les départs des paquebots-poste de la ligne d'Anvers au Congo ont lieu le 15 de chaque mois.

Une lettre du capitaine Cambier au *Mouvement géographique* de Bruxelles annonce l'arrivée de l'expédition d'études du chemin de fer du Congo à la rivière Loukounga, jusqu'où le levé a été conduit. Un massif de maçonnerie a été établi au point où les travaux ont été momentanément abandonnés, par 5°,27′,30″ lat. S. L'expédition hiverne à Loutété dans les bâtiments de la factorerie française, loués par l'État et mis gracieusement par celui-ci à la disposition de M. Cambier et de ses compagnons de travaux. Une seconde expédition partira en mars ou en avril pour aller renforcer la première et poursuivre avec elle les travaux jusqu'à Léopoldville; on compte qu'ils pourront être terminés avant le retour de la mauvaise saison.

On a construit à Boma trois nouvelles maisons pour les agents et les différents services de la station, indépendamment des annexes aux établissements de la force publique et de quelques dépendances. La construction d'une grande maison destinée à la brigade topographique va commencer.

Une expédition commandée par le capitaine Van de Velde s'est mise en route de Boma pour Léopoldville, où elle s'embarquera sur le *Stanley*, à destination des Falls, résidence de Tipo-Tipo. On espérait qu'elle arriverait en ce point vers la mi-février.

M. Dupont, directeur du musée d'histoire naturelle de Bruxelles, est revenu du

Congo, où son exploration scientifique lui a permis de constater la présence d'une grande quantité de malachite, et, sur certains points, les traces irrécusables d'une culture préhistorique d'un haut intérêt.

M. de Chavannes, chef de la station de Brazzaville, a dû quitter Stanley-Pool à la fin de novembre pour se rendre à l'Oubangi, à bord du vapeur l'*Alima*, cédé à l'État français par la maison Daumas, Béraud et C^ie^. M. Delcommune, agent de cette maison à Brazzaville, devait prendre passage sur le steamer en vue de faire des achats d'ivoire pour le compte de sa factorerie.

Le vapeur le *Djoué* construit à Diellé, poste français du haut Alima, est terminé et descendra bientôt au Congo. Cela portera à neuf le nombre des steamers naviguant actuellement sur le Congo moyen.

L'expédition scientifique du Cameroun dirigée par le lieutenant Kund a quitté l'embouchure du Kibri le 7 novembre, et le 19 elle est arrivée à Bongolo, principal village du Goumba. Le pays traversé est couvert d'épaisses forêts et la population en est clairsemée. Bongolo est à 650$^{m}$ d'altitude au-dessus du niveau de la mer, dans une chaîne de montagnes boisées, dont les sommités rappelaient aux explorateurs les formes des monts de la Forêt-Noire.

Les restes du D$^{r}$ Nachtigal ont été exhumés le 27 décembre du cap Palmas et transportés au Cameroun, où sera érigé un phare qui portera son nom.

Le prince noir Alfred Bell, de Bellsdorf au Cameroun, qui était venu à Berlin avec deux de ses camarades, pour y apprendre le métier de charpentier, s'est rendu à Brême pour s'initier au métier de serrurier.

D'après les nouvelles de Victoria, le D$^{r}$ Zintgraff s'est embarqué le 14 décembre dernier, avec 30 porteurs, sur le vapeur le *Nachtigal*, pour le Rio del Rey, d'où il se dirigera vers le lac des Éléphants, où il est chargé de fonder une station scientifique. La seconde partie de l'expédition allemande, conduite par le lieutenant Zeuner, remontera le Moungo en canot jusqu'à Moundamé, et cherchera à atteindre le lac susmentionné par le versant est du Cameroun.

Le D$^{r}$ Ludwig Wolff, ancien membre de l'expédition Wissmann et le premier explorateur du Sankourou, a été chargé par le gouvernement allemand d'explorations scientifiques dans les parages de la colonie allemande de Togo. Il est parti de Lisbonne, le 6 février, à bord du steamer *Berlin*, à destination de Madère. Une seconde expédition ayant pour but l'exploration d'une autre partie de la même région est placée sous la direction du lieutenant von François; elle poursuivra ses recherches d'une manière indépendante de la première.

Sir Henri Holland, secrétaire d'État pour les colonies anglaises, a informé la Chambre de commerce de Londres qui demandait la nomination d'un résident britannique à Coumassie, que la paix dans l'Achanti n'était pas encore assez assurée pour y installer un résident; le gouvernement se bornera pour le moment à nommer un second commissaire itinérant pour continuer l'œuvre du capitaine Lonsdale, lorsque celui-ci devra s'absenter pour venir en congé.

M. J.-C. Reichenbach, auquel on doit les premiers renseignements sur l'existence d'un âge de pierre au Gabon, a écrit d'Assinie, côte occidentale d'Afrique, à

la Société de géographie de Paris, qu'il a eu à parcourir le territoire d'Assinie et qu'il en a profité pour faire des corrections et des additions à la carte du dépôt de la marine. Il ajoute qu'une exploration sérieuse jusqu'au Kong, par les routes de l'Akba ou de la rivière Bia, serait intéressante tant au point de vue géographique que commercial.

Le gouvernement français a fait prendre possession des îles Alcatras, et la Compagnie française de la côte occidentale d'Afrique s'est adressée au département de la marine et des colonies pour obtenir le droit d'exploiter les gisements de guano dont ces îles sont recouvertes.

Les commissaires français et portugais pour la délimitation des possessions respectives des deux États sur la côte de Guinée, se sont rendus à Boulam, capitale de la Guinée portugaise, pour y commencer leurs travaux.

La production d'arachides en 1877, dans le Cayor, a dépassé de moitié celle de l'année précédente; malheureusement le transport à la côte en est très difficile, le chemin de fer ne pouvant en charger que quarante tonnes par jour, en mettant tout son matériel en mouvement, tandis que les comptoirs de l'intérieur pourraient en expédier plus de trois cents. On est forcé de refuser ce produit aux indigènes et des stocks considérables sont perdus.

La *Epoca* publie une information de Funchal, île de Madère, annonçant qu'un vapeur portugais y a débarqué 350 hommes pour aider à l'autorité à réprimer des troubles sérieux qui ont éclaté sur plusieurs points de l'île, en suite de la résistance opposée par la classe pauvre au paiement de la contribution imposée par le gouvernement. Sur quelques points même des collisions se sont produites et on a eu à constater des morts des deux côtés.

D'après une dépêche de Tanger, l'empereur du Maroc a accordé à une compagnie belge la concession d'une ligne de chemin de fer de Fez à Mequinez.

M. P. de la Martinière est chargé d'une mission au Maroc, en vue d'y poursuivre des études de géographie comparée et d'archéologie.

## LE COMMERCE ET LA NAVIGATION ENTRE L'ALGÉRIE, LA TUNISIE ET LA FRANCE

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur la carte jointe à ce numéro. Elle est empruntée au *Guide p ur l'Algérie et la Tunisie,* par L. Piesse. Au moyen de signes spéciaux différant pour chaque service, elle indique les lignes de navigation qui unissent la France, l'Italie et l'Espagne, d'une part, à la Tripolitaine, la Tunisie, l'Algérie et le Maroc, d'autre part. En y jetant un coup d'œil, on peut se rendre compte des relations multiples qui existent entre les ports du nord, en particulier Marseille, et ceux du midi, parmi lesquels Alger, Oran et Tunis

occupent le premier rang. Comme la plus grande partie du commerce algérien et tunisien se fait par mer, la marine, et sur tout la marine à vapeur, a dû bénéficier de l'accroissement du mouvement des échanges. Or cet accroissement a été énorme ainsi qu'on peut le déduire des renseignements fournis par M. Leroy-Beaulieu dans l'ouvrage qu'il vient de faire paraître sur *l'Algérie et la Tunisie*. Le commerce entre l'Algérie et l'Europe est actuellement huit fois plus considérable qu'en 1850 et a doublé depuis 1870. Toutefois, comme c'est le cas pour les colonies jeunes, dont les échanges dépendent des saisons et des fluctuations du prix des matières premières, les chiffres de l'importation aussi bien que de l'exportation présentent, suivant les années, des écarts très grands dont on peut juger par le tableau suivant :

| Années. | Importation. | Exportation. |
|---|---|---|
| 1872 | 197 millions de francs | 165 millions de francs |
| 1879 | 272 » | 152 » |
| 1880 | 303 » | 169 » |
| 1881 | 342 » | 144 » |
| 1882 | 412 » | 150 » |
| 1883 | 320 » | 144 » |
| 1884 | 290 » | 176 » |
| 1885 | 238 » | 195 » |

Il n'y a pas lieu de s'étonner de l'inégalité d'accroissement entre l'importation et l'exportation, ni de l'excédent des entrées sur les sorties. Indépendamment du fait que, de 1880 à 1883, les récoltes ont été en général médiocres et que le prix des minerais et de l'alfa a baissé, ces indications de la statistique s'expliquent par une raison plus générale. Le commerce de l'Australie et des colonies relativement jeunes accuse un phénomène semblable. En Algérie, en particulier, l'entretien d'une armée nombreuse, les frais nécessités par les grands travaux publics, l'établissement d'usines et de vastes exploitations agricoles en sont les principales raisons.

Quoi qu'en disent les détracteurs de la politique coloniale, la France entre pour une large part (79 %) dans le commerce extérieur de l'Algérie. Dans le mouvement commercial de l'Inde et des colonies australiennes, l'Angleterre est moins bien représentée (41 % pour l'Inde; 50 % pour les colonies australiennes).

La navigation a pris un développement plus rapide encore que le commerce, car elle a triplé depuis 1870. En 1884, le mouvement maritime

était de 3579 navires à l'entrée et de 3546 à la sortie. La France y participe pour 62 % environ et l'Angleterre pour 30 %. Le commerce de l'Algérie avec ce dernier pays, où se vend la majeure partie du fer, du plomb et de l'alfa produits par la colonie, a sextuplé depuis une vingtaine d'années. L'Algérie étant située sur la grande route des Indes, les steamers anglais y font escale, à Alger surtout.

Si la côte africaine du nord présentait un plus grand nombre de ports naturels, le mouvement de la navigation serait certainement plus considérable. A part Bougie et Arzew, tous les ports sont l'œuvre de l'homme; la plupart ont nécessité des travaux considérables, au moyen desquels on est arrivé, particulièrement à Bône, à Philippeville, à Alger et à Oran, à créer des places maritimes sûres et d'un accès relativement facile. Les travaux d'amélioration et d'agrandissement marchent, du reste, de pair avec l'accroissement du commerce et de la navigation. Les communications entre l'Algérie et sa métropole deviennent chaque année plus aisées et plus rapides. Depuis 1886, il y a au moins un service par jour dans les deux sens; toutefois le courrier postal algérien n'est pas encore quotidien, ce qui serait pourtant facile à obtenir par une meilleure coordination des horaires. Le trajet moyen le plus rapide se fait entre Marseille et Alger, en vingt-sept heures, ce qui permet de se transporter en quarante-huit heures de Paris à Alger. On pourra encore diminuer la durée de ce voyage en mettant sur la ligne Port-Vendres-Alger des bateaux très rapides traversant en vingt ou vingt et une heures.

Malgré son nom, c'est la Compagnie Transatlantique qui est chargée du service postal entre la France et l'Algérie. Quoiqu'elle soit, pour ce fait, largement subventionnée, ses tarifs sont notablement plus élevés que ceux des autres lignes dont les recettes ne proviennent pourtant que des taxes perçues pour le transport des voyageurs et des marchandises telles que minerais, bétail, céréales et vins.

Les journaux ont récemment annoncé qu'en sus des quatre services hebdomadaires réglementaires faits jusqu'ici par la Compagnie générale Transatlantique entre la France et l'Algérie, elle en exécute trois libres de manière à établir une communication quotidienne entre Marseille et la colonie algérienne.

Les autres compagnies qui mettent en relation l'Algérie et l'Europe sont : la Compagnie de navigation mixte, la Société générale de transport maritimes à vapeur, la Compagnie havraise péninsulaire de navigation à vapeur, la Compagnie Papayanni, la British india steam navigation Company (limited) et la Société anonyme Procida-Ischia.

La Tunisie ne manque pas de ports naturels, mais jusqu'à présent l'homme n'a rien fait pour les rendre facilement accessibles. Les bas-fonds qui les entourent obligent les navires à stationner au large, et à débarquer voyageurs et marchandises dans des bateaux plats, calant assez peu d'eau pour pouvoir franchir la barre. Quelquefois le mauvais temps empêche les steamers de s'arrêter et les voyageurs doivent aller bon gré mal gré, jusqu'au port suivant. Même à la Goulette les paquebots ne peuvent accoster; en outre, il y a, de ce port à Tunis, environ 15 kilomètres que les voyageurs franchissent en chemin de fer, tandis que les marchandises sont transportées par le lac de Tunis. La création de bonnes rades est donc d'une urgence indiscutable. Toutefois, M. Leroy-Beaulieu conseille de s'en tenir, pour le moment, à deux ports principaux, l'un à Tunis ou à la Goulette, l'autre à Bizerte, et cela afin de ne pas éparpiller les crédits. Bizerte peut devenir un port militaire de premier ordre, aussi important que La Valette ou Gibraltar. Quant à Sousse, Monastir, Mehdia, Sfax, Gabès, on peut y procéder, en attendant, à quelques travaux indispensables pour en améliorer l'accès. A part les voiliers pratiquant la pêche et le petit cabotage, et montés presque tous par des marins italiens, quatre compagnies desservent la Régence; ce sont : la Compagnie générale Transatlantique, la Société générale des transports maritimes à vapeur, la Compagnie générale de navigation italienne et la Société anonyme Procida-Ischia.

## CORRESPONDANCE

### Lettre de M. H. Châtelain sur la côte occidentale d'Afrique

Londres, 15 février 1888.

Cher Monsieur,

Après un long intervalle, je reprends le fil de ma narration, où je l'avais laissé tomber, à Dondo, le 8 octobre 1887. Mon séjour dans cette ville se prolongea jusqu'au 17 parce que je devais assister, comme témoin, au mariage d'un de mes collègues, qui eut lieu le 15 en présence du *chefe* et de quelques amis; c'était le premier mariage célébré dans l'Angola selon le rite méthodiste épiscopal ; j'avais traduit la liturgie en portugais pour cette occasion. Le 17 je naviguais de nouveau sur la Quanza, et tâchais de reconnaître les points qui m'avaient intéressé lors de mon voyage pour pénétrer à l'intérieur. La chose n'était pas très facile, car même les bords de la rivière présentent un tableau bien différent pendant la *moula* et durant le *cacimbo*. Celui-ci touchait à sa fin; la végétation ne montre plus la même exubérance de vie et le paysage entier, privé des couleurs éclatantes de la moula,

a un air plus grave, presque triste, non sans un certain attrait particulier. Lorsque, grossie par les pluies, la Quanza court à pleins bords, inondant au loin les parties basses de ses rives, on n'a guère l'occasion d'observer les crocodiles; quand, au contraire, les eaux basses laissent à découvert les bancs et les îlots de sable, on en rencontre presque à tous les contours du fleuve, tantôt endormis au bord des hautes herbes, montrant leurs écailles verdâtres à fleur d'eau, tantôt étendus tout de leur long (3-5$^{m}$) sur le sable brûlant. Ces grands mangeurs d'hommes dorment si profondément que le bruit de la machine ne suffit pas pour les éveiller; ce n'est que lorsque les vagues du vapeur les atteignent qu'ils s'enfuient, disparaissant sous l'eau comme par enchantement, ou roulant leur lourde masse vers la rivière voisine avec un empressement et une gaucherie tout à fait comiques. Quant aux hippopotames, malgré leur grand nombre, il est toujours difficile d'en apercevoir; ils se cachent dans les profondeurs, ou loin du bruit, dans les herbes des lagunes. Cette fois je remarque un plus grand nombre de Quissama sur la rive gauche. Les femmes portent leurs fardeaux suspendus au front par une bande de toile; elles sont actives et secouent vigoureusement leurs jupons faits de fibre de baobab. Une troupe d'indigènes emporte en courant un cadavre à sa sépulture. Je ne sais pourquoi ils sont toujours si pressés dans leurs processions funèbres. Sans nous arrêter nous passons rapidement devant la vieille ville de Massangano, et à dix heures et demie nous faisons halte à Muji Ngolome, afin de nous approvisionner de bois.

Je monte à la factorerie, dont je connais l'un des associés, et jouis d'une belle vue sur l'immense nappe de la lagune qui donne son nom à la maison et qui sert de refuge aux troupeaux d'hippopotames. En face de Muxima nous décrivons lentement un cercle pour donner à un passager le temps de venir à bord. C'est le *chefe* du *concelho,* de haute stature, bien mis, au port grave et aux manières distinguées, respectueux et respecté, quoiqu'il soit aussi noir que ses administrés. Comme aux premiers jours de leur service, les vapeurs sont chaque fois salués à leur passage par les cris sauvages des habitants des deux rives; mais jamais je n'avais vu une scène égale à celle qui signala notre apparition à Bocca do Quanza. Environ 200 Mahungos, qui venaient d'y déposer leurs sacs de café, d'y faire leurs libations et de s'y affubler des uniformes aux couleurs voyantes que les trafiquants leur prodiguent, accoururent sur le rivage et, par leurs cris, leurs hurlements, leurs sauts, leurs coups de feu et leurs gestes de possédés, me donnèrent une idée de ce que doit être souvent la réception du premier vapeur sur les affluents inexplorés du Congo.

A la nuit tombante nous atteignons sans encombre la factorerie de Cunga [1], terme de la course du *Silva Americano,* heureux d'en avoir été quittes pour quelques secousses en touchant les bas-fonds, car c'était la course d'essai du vapeur pour

[1] Cunga, qui ne possède qu'une maison, est située au milieu d'une immense plaine à droite et à gauche de la rivière, et forme le point extrême de la Quanza où les nègres de l'intérieur apportent leurs produits.

cette saison. Le capitaine connaissant mon désir d'être auprès de mes amis de Bom-Jesus m'y envoya très aimablement le lendemain en chaloupe, tandis que les autres passagers devaient se résigner à passer encore une huitaine dans cette solitude. Après avoir traversé l'embouchure du Muji ua Kirimba ou canal des Hollandais, et contourné la colline de Bruto, je me retrouve au milieu de mes amis et pour ainsi dire chez moi. Dans l'attente du prochain départ, je passai 9 jours à Bom-Jesus, accompagnant mes amis dans la revue quotidienne des divers départements de leur vaste établissement; c'est à la règle qu'ils observent dans leur activité peu ordinaire, que ces planteurs sont sans doute redevables de la santé qu'ils conservent si longtemps au sein des influences délétères d'une atmosphère insalubre. J'avais espéré pouvoir aller un jour à la chasse de l'hippopotame; mais voyant que mes amis étaient peu enclins à risquer leur peau, je dus y renoncer. Ici les crocodiles sont parfois d'une hardiesse incroyable. La veille de mon départ, en plein midi et en présence de deux vapeurs, de plusieurs barques et de toute la population attentive, l'un d'eux s'avança en ligne droite, la tête et la nuque hors de l'eau, vers l'un des vapeurs, sans s'inquiéter ni du bruit ni du mouvement, jusqu'à ce que, arrivé à 8 ou 9$^{m}$ de la proue, il fut arrêté par une balle. Il baissa la tête, arrondit le dos hors de l'eau, en fouetta de sa queue la surface et disparut. S'il fut mortellement blessé, quelqu'un aura retrouvé son corps à une bonne distance en aval.

Le 28, à bord du *Serpa-Pinto,* nous franchissons en trois heures et demie la distance qui m'avait pris trois jours de navigation à voile à la montée; nous passons devant Calumbo, endroit historique, puis le long des forêts de bois de construction de Tombo, et bientôt nous jetons l'ancre à la Barra. — Un de mes amis hollandais s'y trouve justement, et je vais passer la soirée et la nuit chez lui à terre. — Le lendemain nous traversons la barre; je lutte victorieusement contre le mal de mer, et à trois heures les murs blancs de Loanda apparaissent à nos yeux. A sept heures nous sommes dans la baie, au milieu de nombreux vaisseaux. Le capitaine crie *larga o ferro* et nous nous jetons dans la chaloupe qui nous transporte à la factorerie hollandaise. J'admire à la hâte cette nouvelle construction, qu'on dit avoir coûté plus de 150,000 fr. Mais je cours plutôt que je ne marche pour me rendre à une autre nouvelle maison, à notre station missionnaire, dont la beauté intérieure et extérieure dépasse mon attente.

Les vingt jours que je passai à Loanda s'écoulèrent bien vite. Je tâchai de me rendre compte des changements opérés depuis mon départ : construction de maisons nouvelles, établissement d'une buanderie à vapeur et extension du quai, etc. La présence d'un personnel considérable et d'ouvriers étrangers pour le chemin de fer a donné plus de mouvement à la place. Les travaux de la voie ferrée se poursuivent activement et avec une confiance croissante dans la réussite finale. A Loanda même on achevait le nivellement du terrain et l'on construisait des ponts de pierre. Les grands hangars de la Compagnie se remplissaient du matériel que les vapeurs anglais amenaient sans relâche. Une reconnaissance provisoire du prolongement projeté d'Ambaca à Malangé venait de s'achever avec un résultat satis-

faisaut; tout en somme donne lieu de croire que l'entreprise est viable, et fait espérer que la première section pourra être ouverte à la circulation au commencement de 1888. L'entreprise des eaux du Bengo, dont l'utilité immédiate pour Loanda est bien supérieure à celle d'une section de chemin de fer, marchait au gré de la population.

Un fait curieux, auquel à l'intérieur j'avais prêté peu de foi, mais qu'on me confirma à Loanda, c'est qu'un éléphant a été tué près du Bengo, à quelques kilomètres de Loanda. Je savais depuis longtemps qu'un éléphant avait été abattu non loin de Bom-Jesus, il y a plus de dix ans, mais je pensais que c'était un animal isolé qui était venu s'égarer dans ces régions. L'apparition d'un autre éléphant semble toutefois indiquer l'existence, dans les forêts et les lagunes qui s'étendent entre le Bengo et la Quanza, de quelques restes d'un ancien troupeau.

Une autre nouveauté pour moi furent les difficultés dont la loi entoure le départ d'un jeune indigène. Pour emmener un de mes anciens élèves, je dus aller trouver sa mère, lui faire déclarer devant le notaire qu'elle consentait au départ de son fils, faire confirmer cette déclaration par deux témoins qui connaissaient la mère et naturellement payer le tout en bel et bon argent.

Je ne voulus pas quitter Loanda, pour longtemps peut-être, sans faire un pèlerinage à la tombe de Pogge. Elle est maintenant bien soignée, entourée d'une grille en fer, et porte le nom de l'explorateur avec la date de sa mort. Elle se trouve tout près du petit monument d'Edmond Gabriel, l'ami de Livingstone.

Grâce à l'amabilité du gouverneur je fus reçu comme passager à bord de l'*Africa*, transport de guerre, alors en partance pour Lisbonne. Je m'embarquai le 19 novembre, quelques heures avant le départ réel du vaisseau et, en attendant qu'il se mît en marche, je fis connaissance avec ma nouvelle demeure, tout en jetant de longs regards d'adieu sur la ville. Curieuse coïncidence! le gros steamer anglais, le *Gaboon*, stationné à une centaine de mètres de nous est le même qui, trois ans auparavant, nous débarquait ici, le Dr Summers et moi, comme pionniers de l'expédition William Taylor. — Si l'artillerie manquait à notre transport, il n'en avait pas moins un cachet militaire. Tout l'avant et tout le centre du bâtiment étaient bondés de soldats, à peu d'exception près tous nègres. C'était le bataillon de Mossamédès que l'on transférait à Cabinda. Les officiers, tous jeunes, sauf le commandant, occupaient tout l'arrière du vaisseau. Leurs camarades de Loanda étaient aussi là pour leur dire adieu. De leur côté, les officiers du bord échangeaient de bons vœux avec leurs confrères des autres vaisseaux présents. Les dames ne manquent pas, plusieurs des officiers du bataillon étant mariés; il y a aussi quelques enfants que leurs parents renvoient dans la mère patrie tandis qu'il en est temps. Que de poignées de main et que d'embrassades à la portugaise! Enfin survient le gouverneur de Cabinda, M. Neves Ferreira, qui retourne à son poste, et sans lequel le vaisseau ne pourrait partir. Au dernier moment l'évêque d'Angola et Congo fait son apparition, et tous de s'empresser de baiser l'anneau qu'il tend de bonne grâce. Il a quelques paroles bienveillantes pour chacun de ceux qui l'approchent et, lorsqu'il se rembarque, la cloche sonne, tout ce

qui est du service de terre le suit, et la masse flottante se met en branle. Je jette un dernier coup d'œil au toit blanc de la mission qui brille au milieu de la verdure des *anacardiers* et des *euphorbes cassoneiras*, et je m'arme de courage contre le terrible mal de mer qui ne tarde pas à se faire sentir.

Juste vingt-quatre heures plus tard, nous mouillons dans la rade de Cabinda. Il m'est difficile de reconnaître le Cabinda d'il y a trois ans. Alors on n'y voyait que le pavillon anglais de la maison Hatton et Cookson, flottant sur les ruines du fortin portugais de 1784, et il fallait de la bonne volonté pour découvrir quelques autres factoreries là-bas de l'autre côté de la rade. Aujourd'hui l'arrivée du gouverneur est saluée par les 21 coups de canon réglementaires, le pavillon portugais se déploie sur la plus centrale et la plus haute des jolies collines de Cabinda, et de nombreuses maisons aux couleurs fraîches animent les forêts toujours vertes de ce charmant séjour. Le lendemain, dès l'aube, commence le débarquement des 400 soldats. J'assiste pendant quelque temps à l'opération, puis profite de la première occasion pour me rendre à terre. Mon premier soin est de chercher la mission. J'apprends qu'elle se trouve à quelque distance au fond de la rade dans un endroit appelé Pernambuco. Je prends le sentier qui y conduit, à travers l'herbe scintillante de rosée et une magnifique végétation forestière, qui boit avec délices les chaudes ondées alternant avec les flots lumineux du soleil des tropiques, et après une demi-heure de promenade je me trouve dans la cour de la station. Quel joli coup d'œil ces cinq maisonnettes de bambou et de bois, blotties dans cette paisible clairière, offrent au nouveau venu! Malheureusement l'impression poétique s'évanouit bientôt en présence du jeune homme qui se trouve seul à la station, et dont la pâleur et l'air abattu annoncent, avant qu'il ouvre la bouche, qu'il vient de traverser une saison de fièvre. Lui cependant ne se plaint pas et croit que Cabinda est très salubre. Le surintendant de la station l'a même recommandé comme sanitarium. Anglais et Portugais s'accordent aussi à louer la salubrité de l'endroit et, comparativement à d'autres points, ils ont sans doute raison. Le même jour je fis encore une promenade dans la forêt embaumée du parfum des orangers sauvages.

Mon compagnon me dit que dans tout l'intérieur la population est très dense et le sol fertile; je connais déjà la race qui est belle et intelligente; mais l'état social est déplorable et oppose des obstacles humainement insurmontables à l'œuvre missionnaire. Le jeune homme auquel l'évêque Taylor avait confié cette station a bien travaillé puisqu'il a élevé les habitations nécessaires pour une ou deux familles, planté des arbres qui portent déjà des fruits, défriché quelques champs qui rendent bien, et appris le *fiote*, de manière à pouvoir s'entretenir avec les indigènes sans difficulté. Mais, quant à l'école, les fruits n'apparaissent pas encore. Ici, comme dans l'Angola, les indigènes, loin d'entretenir leur maître, s'attendent à être bien payés pour la faveur qu'ils lui font de fréquenter l'école. Jusqu'ici le missionnaire a pu gagner sa vie en élevant des poules qu'il vend aux paquebots et aux baleiniers américains qui touchent au port. Il reçoit d'un à quatre shillings par poule. La maisonnette et le terrain qu'il a achetés pour le compte de la mission ont coûté environ 6500 fr.

Le 22 je vais voir la nouvelle colonie portugaise et ne puis assez admirer la beauté du site, du plan et des bâtiments. A part moi cependant, je me demande si ce petit district vaut bien les dépenses énormes que doit entraîner non seulement l'installation, mais l'entretien subséquent de ce luxe. Les casernes, dont quatre pavillons (système Pollet perfectionné) sont terminées, sont décidément trop belles pour la troupe noire, et que dirai-je des ravissants chalets du gouverneur, du docteur, de l'ingénieur, du commandant, etc. ? Et tout ce qui existe n'est que la moitié de ce qui est projeté et dont le matériel se trouve déjà entassé dans les hangars du rivage. Un troupeau de vaches que le gouverneur a fait venir du sud tâche de s'acclimater.

Le débarquement des troupes et du bagage s'étant effectué sant incident, nous reprenons le large pour ne revoir la terre que le 25. Pendant ce temps je fis plus ample connaissance avec le navire. Je reçus comme compagnon de cabine le résident de Landana, jeune officier de bonne famille; les autres passagers, à l'exception d'un négociant espagnol, étaient des employés publics ou des officiers. Vous rappelez-vous le dégoût avec lequel Stanley parle des ménageries sur les paquebots portugais? Notre vaisseau emportait un énorme léopard encore furieux d'être prisonnier, un chimpanzé à l'air étrangement humain, une biche, un porc-épic, un chat sauvage, outre une quantité de perroquets criards et d'autres oiseaux au joli plumage; mais, à vrai dire, loin de nous incommoder, la compagnie de ces créatures contribua pour sa bonne part à raccourcir les heures toujours trop longues de la traversée.

A S. Thomé, grâce à notre pavillon jaune dû à la petite vérole qui sévissait à Loanda à notre départ, nous ne pûmes aller ni à terre ni à bord du paquebot qui se trouvait tout près et où la plupart d'entre nous avions des connaissances. Du point où nous étions, je ne découvris aucun changement dans l'apparence de la ville depuis que je l'avais visitée trois ans auparavant. Quant à l'île, elle était à moitié voilée par les nuages qui descendaient jusque près du rivage. Le matin, à l'aube, j'eus l'avantage de pouvoir admirer pendant trente minutes les pics et les collines qu'une atmosphère transparente comme du cristal semblait rapprocher de nous; au lever du soleil les vapeurs sortirent des vallées, enveloppèrent successivement les hauteurs jusqu'au pic le plus élevé, puis montant plus haut encore, couvrirent la moitié du ciel, tandis qu'au-dessus, les rayons du soleil naissant se réfléchissaient sur l'immense miroir de l'océan. La quarantaine n'empêcha pas les passagers de terre de venir à bord accroître notre compagnie. C'étaient le directeur de la douane, un avocat, ancien député, un employé public et des dames qui retournaient au Portugal. Dès que nous virâmes au nord, le changement de température nous en avertit, et le froid vint se joindre au mal de mer dont nous souffrions. A la hauteur de Sierra-Leone nous longeâmes une zone de nuages noirs, d'éclairs éblouissants et de froides averses.

La prochaine escale, S. Thiago, me permit de me réconforter un peu en foulant de nouveau la terre ferme. Avec ses monts et ses pics dénudés, à peine couvert d'une maigre herbe jaune, l'île présente, malgré ses contours pittoresques, un

tableau froid et austère qui ne rappelle nullement l'Afrique. La ville occupe le haut d'une pyramide tronquée, aux flancs escarpés. La population n'est pas purement africaine. Postérité de pères blancs et de mères négresses, elle paraît sous toutes les nuances imaginables du café au lait, et parle un dialecte qui, ayant adapté des mots portugais à la construction et à la prononciation africaines, n'est ni portugais ni africain. Une visite à la ville, dont la douane, la maison de ville, l'hôpital, le réservoir des eaux, le marché et la caserne sont les édifices principaux, me fait comprendre que les mulâtres forment presque le total de la population, les noirs et les blancs étant en infime minorité. Je remarque aussi que tous les enfants blancs ont un air chétif et rachitique, qui prouve que ce climat, pas plus que celui de la côte, n'est fait pour notre race. Sur ma demande, d'où peuvent provenir les fièvres dans une ville si haut placée, et dans une île dépourvue de végétation, on me montre deux bouquets de palmiers, occupant la vallée des deux côtés de la ville, et l'on me dit : c'est de ces marais ! Certes, me dis-je, dans l'Angola nous n'appellerions pas cela des marais, et la réponse ne me satisfit pas. Ce qui frappe surtout le voyageur, c'est la quantité d'ânes qui semblent rivaliser en nombre avec leurs maîtres. Le second jour, désireux de voir un peu de verdure, je fis une excursion à la *fazenda* de S. Jorge, propriété d'un Italien, qui est en même temps agent consulaire de l'Angleterre et de l'Allemagne. A l'aller, j'essayai de monter un de ces nombreux bourriquets que les campagnards appellent, avec une certaine tendresse, leurs *companheiros*, et avec lesquels ils conversent le long du chemin, mais au retour je préférai m'en passer. Jamais je n'oublierai les propos naïfs et les idées originales de mon guide, qui venait de l'intérieur de l'île. En revenant au vaisseau, je me promis de relire *Don Quichotte* à la première occasion, sûr d'y trouver, grâce à cette course, des beautés qui m'avaient échappé jusqu'ici. Les deux fois que je fus à terre je n'entendis que des plaintes sur le manque de numéraire et le déclin des affaires. L'exportation principale du cap Vert, est celle de la pulghère qui prend en général le chemin de la France, du café, des eaux-de-vie, du sel pour le Brésil, et des peaux de chèvre pour l'Amérique. Les États-Unis sont représentés à S. Thiago par un consul général. La population de chacune des dix îles a son cachet particulier et ses coutumes à elle, ce qui fait qu'une appréciation générale du caractère de leurs habitants court bien le risque de n'être pas juste. Une curiosité que je regrette de n'avoir pas eu le temps de visiter, c'est l'ancienne ville, avec une cathédrale, abandonnée depuis longtemps, j'ignore pour quelles raisons.

Saint-Vincent fut le dernier point africain de notre voyage, et sa physionomie est déjà européenne. Ses rochers gigantesques n'offrent aucune trace de vie ni végétale ni animale, et l'île serait totalement inhabitée, si sa belle baie et sa position entre l'Europe et l'Amérique du Sud n'y appelait les paquebots des grandes lignes anglaises, allemandes, italiennes qui relient notre vieux monde aux jeunes États de l'Amérique du sud. A notre arrivée il s'y trouvait, outre une forêt de voiliers et de moindres vapeurs, un navire italien, une frégate française et plusieurs grands vapeurs chargés d'émigrants. Les maisons principales de la ville sont

anglaises ainsi que la houille dont elles pourvoient les vaisseaux ; les petits magasins et les cafés sont entre les mains d'Italiens ou d'indigènes, et la classe inférieure provient des autres îles de l'archipel. Dès que vous mettez pied à terre, des nègres viennent vous offrir leurs services dans toutes les langues principales de l'Europe. Après avoir parcouru les rues de la ville, j'entre dans le magasin du consul américain et y cause quelques moments avec son père, le nestor de la colonie. Lorsqu'il se fixa ici, il y a plus de trente ans, il n'y avait que quelques huttes; aujourd'hui la population peut s'élever à près de 4000 habitants. Le climat est excellent et permet aux employés anglais du câble sous-marin et des maisons commerciales d'y garder leurs familles. Récemment un maître est venu d'Angleterre pour l'instruction de la jeunesse étrangère. Quel contraste entre les vives couleurs des blancs qu'on rencontre ici et les visages pâles ou jaunes auxquels j'étais habitué ! Comme l'île ne produit rien, toutes les provisions viennent de sa voisine S. Antaô, qui se rapproche de Madère, tant par ses belles montagnes que par sa fertilité et son bon air. Le panorama de Saint-Vincent et de sa baie est un des plus imposants que j'aie vus, surtout au soleil couchant quand les ombres s'allongeant sur la base de l'amphithéâtre, la silhouette noire des roches étranges se dessine nettement sur le ciel embrasé. Les marins croient reconnaître, dans les contours d'une des crêtes, le profil de Nelson couché la face tournée en haut.

Enfin le 16 décembre nous franchissons la barre du Tage ; un à un les monuments historiques et artistiques de Lisbonne passent devant nos yeux émerveillés et, sur le soir, je foule le sol de la Lusitanie de Camoens, la terre classique des « descobridores. »

H. Chatelain

## BIBLIOGRAPHIE [1]

*Victor Tissot.* L'Afrique pittoresque. Paris (Ch. Delagrave), 1888, gr. in-8, 407 p., ill. fr. 5. — Cet ouvrage est un recueil de morceaux choisis sur l'Afrique, rédigé surtout en vue de la jeunesse, et analogue au livre du même auteur, paru il y a quelques années et intitulé : *Les contrées mystérieuses.* Rien de mieux que ces ouvrages, qui complètent et étendent les connaissances acquises dans l'école ; ils intéressent l'enfant à la géographie, en développant les points principaux sur lesquels a porté l'enseignement du maître. Le jeune homme se récrée en s'instruisant et se fait une idée du côté pittoresque des pays, ordinairement négligé dans les livres de classe. Mais la chrestomathie africaine doit, comme tout ouvrage de ce genre, remplir certaines conditions : en pre-

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

mier lieu, présenter une division méthodique qui permette au jeune lecteur de se retrouver facilement; d'autre part, ne renfermer que des morceaux de valeur, extraits des meilleurs récits de voyage. M. Tissot l'a bien compris : il passe en revue les pays de l'Afrique les uns après les autres, en suivant l'ordre géographique; quant à ses sources, ce sont en général les écrits de voyageurs connus pour l'importance de leurs découvertes et pour l'exactitude de leurs renseignements. Citons parmi les principaux : Duveyrier, Nachtigal, Stanley, Baker, Schweinfurth, Caillé, Barth, Burton, Révoil, Johnston. Nous avouons cependant avoir été étonné de ne pas voir figurer à côté d'eux plusieurs explorateurs, tels que Livingstone, Speke, Lenz, etc.

Il est regrettable que M. Victor Tissot ne suive pas toujours le principe qui l'a dirigé dans la rédaction de l'*Afrique pittoresque*. En effet, dans chacun de ses numéros, son journal l'*Expansion coloniale* emprunte à l'*Afrique explorée et civilisée,* des pages entières, sans que la source à laquelle M. V. Tissot les a prises soit jamais indiquée, et cela malgré nos avertissements réitérés. Nous voulons espérer qu'il finira par comprendre ce que ce procédé a de répréhensible au point de vue du droit comme à celui de la morale.

L'Algérie et la Tunisie n'occupent que très peu de place dans ce volume, probablement parce qu'il y aurait eu trop à en dire; en revanche, les pays neufs, tels que le Congo, y sont largement représentés et personne ne s'en plaindra. Pour le cas où M. Tissot publierait une seconde édition de son ouvrage, nous nous permettons de lui conseiller de supprimer les morceaux empruntés à des voyageurs déjà un peu anciens, pour les remplacer par des extraits d'œuvres récentes. Certaines descriptions de Barth, de Caillé, de Burton, de Baker, exactes à l'époque à laquelle ces voyageurs parcouraient l'Afrique, ne le sont plus aujourd'hui; elles dépeignent à la jeunesse l'Afrique d'il y a 30 ou 40 ans et non l'Afrique d'aujourd'hui; quoique le progrès soit lent dans cette partie du monde, il existe néanmoins. Pour être vrais, les ouvrages doivent suivre le mouvement de la civilisation et renfermer les descriptions les plus récentes. C'est ce qu'a bien compris M. Lanier, auteur des *Lectures géographiques*, et ce qui donne à son livre une réelle valeur.

*Keller C.* REISEBILDER AUS OSTAFRIKA UND MADAGASCAR. Leipzig (C.-F. Winter), 1887, in-8°, X, 341 p. ill., fr. 9,35. — Les Suisses voyagent beaucoup, mais en général en pays connu. Le nombre de ceux qui se sont hasardés dans des contrées non visitées ou nouvellement ouvertes

aux explorateurs est fort restreint, ce qui du reste n'a rien d'anormal, étant donné que notre pays n'a ni marine, ni colonies, et que son budget ne pourrait supporter le poids de grandes expéditions. Toutefois, dans l'intérêt de notre commerce aussi bien que de la science, il serait à désirer que le gouvernement et les sociétés privées favorisassent davantage les voyages d'étude, qui peuvent être d'une grande utilité pour notre industrie, nos musées et nos écoles; les résultats des voyages de M. Keller en ont été une démonstration suffisante, et nous sommes certains que le Conseil fédéral, pas plus que la Société de géographie de Saint-Gall et celle des Marchands de Zurich, ne s'est repenti de lui avoir accordé une subvention. Les deux voyages de M. Keller ont eu lieu, le premier pendant l'hiver 1881-82, le second en 1886. Plutôt que de les raconter chacun à part, il a préféré les fondre en une seule description de l'ensemble de la région visitée par lui, c'est-à-dire du canal de Suez, de la côte orientale de la mer Rouge, et des îles de la Réunion et de Madagascar. On n'ira pas chercher dans cet ouvrage le récit d'aventures extraordinaires, de dangers courus ou évités à grand'peine. L'auteur déclare lui-même qu'il n'a eu aucun péril à redouter; il en profite pour dire que le sauvage, l'homme primitif est d'un commerce beaucoup plus facile qu'on ne le croit ordinairement.

A côté de descriptions de côtes déjà connues, de villes telles que Souakim, Saint-Denis, Tamatave sur lesquelles il n'y a guère de choses nouvelles à dire, l'ouvrage contient, sur différents problèmes de la vie organique, une étude d'une incontestable originalité. Le lecteur s'intéresse parce qu'il sent qu'il s'agit d'une œuvre personnelle fortement travaillée, et non pas de ces descriptions qui n'ont rien d'inédit, comme en renferment tant de livres de voyages. Naturaliste distingué, M. Keller est passionné pour sa partie, et présente en général les résultats de ses propres observations, en les entremêlant, pour ne point fatiguer le lecteur, de considérations d'une nature moins scientifique.

Certains chapitres ont une grande valeur. Tels sont ceux qui traitent de la distribution des espèces animales dans le canal de Suez, de la vie animale sur les rivages des mers tropicales, de la flore de Madagascar, de sa faune et des races qui l'habitent. L'auteur n'a pu donner un tableau complet des populations de la grande île, car il n'en a visité qu'une partie : Tamatave, la région avoisinante et Diégo-Suarez. Toutefois, il étudie la question de l'origine des peuples de Madagascar et de leur division. En outre, il fournit de nombreux et intéressants détails sur les trois tribus avec lesquelles il s'est trouvé en contact : les Hovas, les Betsimisaraka et les Sakalaves.

La description est émaillée d'un assez grand nombre de gravures, d'après des photographies ou des croquis pris par le voyageur. Quelques-unes reproduisent, avec beaucoup de netteté et de relief, des types de peuples, d'animaux ou de plantes remarquables. On sent que, dessinées d'après nature, elles sont l'expression de la vie réelle telle qu'elle se déroule sous les tropiques. Dans sa description, comme dans les gravures qui l'illustrent, M. Keller a cherché avant tout à être vrai, et à présenter tels qu'ils sont les hommes et les choses. Il le dit dans sa préface et c'est réellement l'impression que laisse la lecture de son livre.

*Paul Leroy-Beaulieu.* L'ALGÉRIE ET LA TUNISIE. Paris (Guillaumin et Cᵒ), 1887, in-8°, 472 p. Fr. 8. — Le savant économiste français dont le nom a depuis longtemps dépassé les limites de son pays, est un travailleur acharné qui, malgré des occupations multiples et la direction absorbante d'un journal, trouve moyen de publier, à des intervalles rapprochés, des ouvrages marqués au coin du bon sens en même temps que d'une science profonde. Lorsqu'il a traité un sujet, on ne trouve guère de choses à dire après lui. Sans doute on pourra ne pas approuver ses conclusions, non plus que la tournure dogmatique et parfois un peu trop théorique qu'il donne à la discussion, mais ses adversaires eux-mêmes seront forcés de convenir qu'il étudie à tous les points de vue la question qu'il traite, ne négligeant aucune donnée, aucun fait dûment constaté.

Son ouvrage intitulé : *De la colonisation chez les peuples modernes*, est un monument de science économique, dans lequel l'histoire de toutes les colonies, les différents systèmes de colonisation, les causes et l'influence de l'émigration sont envisagés avec une grande hauteur de vues et sans parti pris.

L'Algérie et la Tunisie occupent évidemment une grande place dans ce volume. Toutefois comme la dernière édition de ce livre date déjà de quelques années et qu'il y avait intérêt pour un Français à étudier, d'une manière plus spéciale, ces deux contrées, M. Leroy- Beaulieu a tenu à les traiter à part dans un ouvrage qu'il vient de publier. Ce volume ne contient pas une description de ces deux colonies ; il n'y est parlé de la géographie physique que d'une façon sommaire ; c'est une étude économique qu'a voulu faire l'auteur. Il a cherché, comme il le dit dans sa préface : « à faire un tableau aussi impartial et aussi exact que possible de l'Algérie et de la Tunisie, de leurs ressources naturelles, des résultats déjà acquis, des méthodes suivies ou à suivre, de la population indigène, du traitement qui lui convient, des perspectives de la colonisation et de l'avenir de la France dans le nord de l'Afrique. »

Cet exposé complète et met à jour l'étude que M. Reclus a faite de ces deux pays dans sa *Nouvelle géographie universelle.* Les deux écrivains ont suivi la méthode rigoureusement scientifique, n'oubliant aucun fait, ne négligeant aucune considération de nature à éclairer le lecteur sur la situation actuelle de l'Afrique française. La description de M. Reclus est avant tout géographique, l'exposé de M. Leroy-Beaulieu plutôt économique. Le premier développe le côté pittoresque et attrayant de son sujet, le second l'envisage davantage au point de vue technique; ce dernier est plus profond, M. Reclus plus facile à lire.

Un des avantages de l'ouvrage de M. Leroy-Beaulieu sur la plupart des livres du même genre, c'est que l'auteur ne se contente pas de signaler les défectuosités, les lacunes de l'œuvre coloniale de la France. A côté des critiques, il indique les moyens de remédier aux inconvénients qu'il signale; il donne des conseils tirés de la connaissance qu'il a de l'histoire de la colonisation, et de la comparaison de la situation des établissements français avec les colonies anglaises ou autres. Ainsi, dans le chapitre consacré aux voies de communication, aux ports, etc., il montre comment il faut procéder dans les pays tels que l'Algérie et la Tunisie. Faire vite, plutôt que tout à fait bien, semble être à ce sujet sa maxime. Il traite d'absurde le régime douanier de la France à l'égard des produits tunisiens, démontrant, chiffres en mains, que c'est la principale cause de l'énorme différence entre les exportations de la Tunisie pour l'Italie et pour la France, celles-ci ne s'élevant qu'au tiers des autres; il critique l'administration tunisienne qui semble pousser à transformer le pays en une colonie de fonctionnaires. S'élevant plus haut, il reprend sa thèse favorite concernant la participation des indigènes algériens à l'administration et au gouvernement de leur pays, participation qui n'a pas besoin d'être forte, mais qui doit exister, aussi bien pour apaiser les justes susceptibilités des indigènes que dans l'intérêt même des colons. Il y a longtemps que l'Angleterre a admis les Hindous dans les conseils de l'Inde et les Maoris dans le parlement néo-zélandais. La métropole retire de réels avantages de cette concession, qui lui permet d'être toujours au courant des besoins et des revendications des indigènes, et d'y faire droit lorsqu'elle les croit utiles ou favorables à ses intérêts. La France doit agir de même et abandonner cette politique coloniale, souvent étroite et tracassière, qui a fait dire, et bien à tort, qu'elle ne sait pas coloniser. De brillantes perspectives s'ouvrent pour l'Algérie et la Tunisie. A la métropole de profiter des avantages de colonies si rapprochées d'elle, par une politique juste et prudente.

*Rudolf Hellgrewe.* AUS DEUTSCH-OSTAFRIKA. Wanderbilder. Zwanzig Tafeln und ein Titelbild. Berlin (J. Zenkers Verlag), 1888, album-folio, fr. 25. — Jusqu'ici les peintres européens ne se sont guère hasardés en Afrique au delà d'une zone assez étroite de la partie septentrionale du continent, en Algérie jusqu'au Sahara, en Égypte jusqu'aux cataractes d'Assouan.

Depuis longtemps M. Hellgrewe nourrissait un ardent désir de voir de ses yeux les phénomènes de végétation extraordinaire dont parlent les explorateurs des régions tropicales, ainsi que les fauves en liberté, lions, éléphants, etc., dont les ménageries ne nous donnent qu'une idée fausse, et de contempler les paysages africains dans la lumière incomparable dont ils sont éclairés. Une demande du Comité de l'exposition du jubilé des Beaux-Arts à Berlin en 1885, lui fournit l'occasion de réaliser son désir. Il s'agissait de se rendre de Zanzibar à l'intérieur, pour étudier, au point de vue de la peinture, les localités devenues historiques depuis la proclamation du protectorat allemand sur les territoires acquis par la Société allemande de l'Afrique orientale. Malgré les difficultés que présentait une telle entreprise, le peintre a réussi à prendre un grand nombre de croquis, qui lui ont permis de donner une vingtaine de dessins à la gouache, paysages ou tableaux de genre, qui, reproduits par la phototypie composent le bel album que nous nous faisons un plaisir de recommander à nos lecteurs. Ils permettent de se rendre compte de la marche de l'expédition, de Zanzibar jusqu'à la station des missionnaires français de Monda, où M. Hellgrewe, atteint de la fièvre, fut transporté et où il reçut des soins empressés.

Équipée par les représentants de la Société allemande de l'Afrique orientale à Zanzibar, l'expédition quitta cette île le 28 novembre 1885, dans une barque arabe qui la transporta à Saadani par une journée magnifique, au terme de laquelle le peintre put faire l'expérience de la soudaineté des variations des conditions atmosphériques tropicales. En un clin d'œil de noirs nuages chassés par un vent soufflant en tempête obscurcissent l'éclat de la lune à son lever, les vagues déferlent sur les brisants, et le tableau de l'atterrissage, au moyen d'une pirogue creusée dans un tronc d'arbre, diffère du tout au tout de celui du départ.

Après un jour de repos, on part pour Ndoumi et l'on quitte bien vite la région des palmiers de la côte ; on traverse une zone plantée d'acacias, avec de vastes étendues de prairies ; les yeux ne découvrent en bas que de la verdure, en haut qu'un ciel sans nuages ; à midi surtout une clarté éblouissante enveloppe tous les objets, aucune ombre ne fournit aux regards un point sur lequel ils puissent se reposer.

Le neuvième jour on arrive à la station de Petershöhe, au bord du Mbousini, où le premier coin de forêt vierge, si ardemment désiré, s'offre à l'œil du peintre; bien vite il a saisi sa boîte et ses pinceaux pour croquer une jeune négresse, sortant des roseaux du bord afin de puiser de l'eau à la rivière. Ensuite on traverse la forêt vierge, avec l'espérance d'avoir au delà la vue des hautes montagnes. Celles-ci apparaissent en effet à travers les éclaircies de la forêt, au sortir de laquelle le panorama devient magnifique. Au premier plan, le village de Matounga, au deuxième la plaine de Makata, puis, dans le fond, les montagnes de l'Ou-Sagara et du Ngourou, avec leurs lignes admirablement belles. Dès lors les troupes d'antilopes et de zèbres animent le paysage.

Pendant une halte de quelques jours chez le chef de Mselé. M. Hellgrewe visite le Wami, auprès duquel il peut observer des arbres aux couronnes majestueuses, d'où pendent des lianes formant une muraille impénétrable; dans l'eau les hippopotames font entendre leurs reniflements, tandis que dans l'air plane le grand aigle africain dont les ailes ont trois mètres d'envergure.

Au point de vue artistique cette collection présente aussi un grand intérêt. Jusqu'ici les paysages africains ont rarement été présentés au public européen sous un jour aussi favorable. Honneur en soit rendu au talent de M. Hellgrewe! La reproduction de ses dessins par la phototypie ne nuit en rien à la fermeté et à la netteté des lignes, ni au jeu de la lumière et des ombres, et l'ensemble de son œuvre est de nature à satisfaire les artistes aussi bien que les profanes.

M. Hellgrewe nous promet que ses dessins seront suivis d'un volume dont nous hâtons l'apparition de tous nos vœux. L'habileté de son pinceau permet d'espérer que sa plume saura tracer, des régions qu'il a étudiées, des tableaux aussi attrayants que variés.

## Supplément aux Nouvelles complémentaires.

A la dernière heure, le *Mouvement géographique* de Bruxelles nous apporte la nouvelle que l'expédition du chemin de fer du Congo, trop nombreuse pour trouver place à la station de Loutété, est descendue à Boma pour y attendre la fin de la saison des pluies. L'état sanitaire du personnel, à la date du 10 janvier, était très satisfaisant.

## BULLETIN MENSUEL (*2 avril 1888* [1]).

La dénonciation du traité de commerce entre la France et l'Italie devant faire renchérir la vie dans le département des Alpes-Maritimes, une pétition a été adressée à la Chambre de commerce de Nice, pour lui demander de prendre l'initiative des mesures propres à assurer la création d'un **service régulier de steamers entre Nice et les principaux ports de l'Algérie.** Le département des Alpes-Maritimes tirerait de la colonie française les produits qu'il empruntait jusqu'ici à l'Italie : les moutons, les bœufs, les vins, les fruits, les légumes, etc. La Compagnie générale transatlantique devrait établir un double service. Une première ligne mettrait Nice en correspondance avec l'Algérie, soit directement, soit avec escale facultative à Ajaccio. Cette dernière combinaison permettrait de combler une lacune existant dans les services méditerranéens de la dite Compagnie. Jusqu'à ce jour, en effet, il n'existe aucune communication directe entre les ports ouest de l'Algérie (Oran et Alger) et la Corse. Une seconde ligne devrait être créée entre Nice, Bône et Tunis, avec escale facultative à Bastia. S'il est fait droit à la demande des pétitionnaires, l'exportation de la colonie augmentera considérablement.

Jusqu'à présent on n'importait guère d'Algérie, en fait de **pêche,** que des thons, mais des expériences faites récemment ont démontré que toutes les autres sortes de poissons supportent, sans inconvénients pour la vente, ni pour la consommation, le court délai dans lequel les paquebots de la Compagnie générale transatlantique effectuent la traversée d'un continent à l'autre. Sans préparation aucune, les pêcheries abondantes de la côte algérienne peuvent expédier leurs produits à Marseille, sans avoir à redouter la détérioration du poisson transporté simplement dans des corbeilles. Cela pourra se faire toute l'année, quitte à recourir aux blocs de glace pendant les fortes chaleurs. A ce propos, il est utile de mentionner la loi nouvelle qui a interdit aux bateaux étrangers la pêche dans les eaux territoriales de la France et de l'Algérie, en deçà d'une limite fixée à trois milles marins au large de

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

la laisse de basse mer. Dans chacun des arrondissements maritimes et pour l'Algérie, des décrets déterminent la ligne à partir de laquelle cette limite est comptée.

Le *Moniteur de l'Algérie* nous apporte, sur les **mines** de **fer et** de cuivre découvertes récemment dans la **province d'Oran,** de nouveaux renseignements qui en font mieux connaître la situation et l'importance. Les Ghauras ou Ghamras, où se trouvent ces gisements, sont de vastes terrains au milieu desquels deux ou trois petites montagnes se dressent à 200ᵐ d'altitude au-dessus de la mer. Ces terrains sont adossés à la petite chaîne de montagnes qui s'étend entre Oran et Aïn-Temouchent; ils descendent en pente douce jusqu'à la mer, du cap Figalo au cap Falcon. Ils forment un large rectangle ayant au nord la Méditerranée, au sud le village arabe de Sidi-Bakti, à l'ouest la rivière du Madagre et à l'est celle du Madjouz; la partie de beaucoup la plus considérable en est louée à la Société anonyme des mines de Ghauras. Le centre de l'exploitation est à 12 kilomètres de la gare de Bou Tlélis, et à 7 kilom. de celle de Lourmel, à 3500ᵐ seulement de la Méditerranée et de l'embouchure du Madagre, où se trouve une rade des mieux abritées et des plus faciles pour l'embarquement. Les vaisseaux du plus fort tonnage peuvent y aborder; à 7ᵐ ou 8ᵐ du bord, il y a 10ᵐ d'eau; à 20ᵐ ou 25ᵐ, il y en a 40ᵐ. Le terrain étant en pente douce jusqu'à la mer, le transport du minerai s'opère à peu de frais et très facilement. Le minerai très riche se trouve en masse épaisse et profonde; le minerai de fer donne 63 % de fer et $^{1}/_{20}$ % de manganèse; le minerai de cuivre contient 23 % de cuivre allié à 35 % de fer et à 42 % d'autres matières. Les montagnes exploitées ont une superficie de plus de 4 kilom. carrés. D'après l'avis des ingénieurs les plus compétents, la masse du gisement doit descendre à une profondeur de plus de 1200ᵐ et avoir une épaisseur à peu près régulière de plus de 800ᵐ. Le minerai se trouve à fleur du sol, c'est-à-dire que l'on exploite à ciel ouvert; il n'y a pas de galeries souterraines, pas de travaux de soutènement, pas de frais onéreux. On a attaqué la première montagne à mi-côte et l'on a taillé en plein flanc. C'est à peine si, à de certains intervalles, un peu de roche se trouve accolée au minerai. — Sur un autre point, à gauche de la route de Tiaret à Frendah, à 9 kilom. de Tiaret, on a découvert un gisement de charbon de terre. Un échantillon en a été adressé au préfet d'Oran avec une demande d'autorisation de recherches, laquelle a été accordée. D'après les fouilles déjà faites, le gisement houiller s'étendrait sur une superficie de 37 à 40 kilom. Dans ce même périmètre on aurait découvert des minerais de fer, de cuivre, de plomb, d'or et d'argent.

M. Jules Rouquette, médecin de l'hôpital civil à **Bône,** s'est donné pour mission d'acclimater en Algérie certaines plantes utiles de l'Amérique du sud. Ayant reçu de M. Glaziou, naturaliste français, directeur des jardins impériaux à Rio-de-Janeiro, cinq à six mille graines d'*ilex paraguayensis,* qui fournit la boisson connue sous le nom de *maté,* il les a distribuées dans les départements d'Oran, de Constantine et d'Alger, notamment au Jardin d'essai d'Alger. L'altitude à laquelle croît l'ilex au Paraguay lui fait espérer que plusieurs régions algériennes conviendront à cet arbre vivace au feuillage toujours vert et très abondant. Il a reçu également des graines du *pao-pereira,* ou scientifiquement *geissospermum,* arbre des environs de Rio-de-Janeiro, dont l'écorce jouit au Brésil d'une grande réputation comme tonique, dynamophore, astringente et éminemment fébrifuge. On extrait de cette écorce un sel, le *chlorhydrate de péreirine,* sel amer, brun, brillant, plus puissant fébrifuge que les sels de quinine. M. Rouquette en a obtenu de très bons résultats dans des fièvres paludéennes graves. M. Glaziou lui a écrit que le pao-pereira croît dans les terrains secs et pierreux sous une température moyenne de 18° centigrades. M. Rouquette en a fait semer les graines à la pépinière de Bône et au Jardin d'essai d'Alger ; plus tard les arbustes seront répartis sur les points favorables de la colonie.

Le **trafic clandestin des antiquités égyptiennes** causant de graves préjudices aux collections et à la science, le ministère égyptien des travaux publics a dû demander au gouvernement l'élaboration d'une loi portant des répressions assez sévères contre ceux qui s'y livrent. Les délégués du musée de Boulaq sont seuls autorisés à faire les recherches des antiquités, en vertu d'une autorisation donnée par le directeur général du musée et mentionnant l'emplacement des fouilles, le temps probable de leur durée et le nom des ouvriers employés. Tout délégué qui contreviendrait à ces dispositions serait punissable d'un emprisonnement d'un à deux ans et d'une amende de 1000 à 2000 piastres. Dans le cas où une infraction serait commise par un particulier et s'il a caché les antiquités trouvées par lui, le délinquant sera passible d'un emprisonnement d'un mois à un an et d'une amende de 1000 à 2000 piastres. La loi défend l'achat, dans les villages, des antiquités qui pourraient être cachées chez des particuliers ; elle en interdit le commerce ; tout contrevenant sera passible de trois à quinze mois de prison et d'une amende de 300 à 1500 piastres, avec confiscation des objets saisis.

L'opinion publique a été douloureusement émue par la publication de deux lettres de la reine Victoria contenues dans un volume consacré à la

correspondance de **Gordon,** le défenseur de Khartoum. Nous avons trop vivement regretté les lenteurs du gouvernement britannique à porter secours à celui qu'il avait envoyé au Soudan, pour ne pas nous associer aux sentiments exprimés par la souveraine, qui écrivait à miss Gordon, la sœur du héros, le 15 février 1885 : « Comment vous dirai-je, comment chercherai-je à vous exprimer ce que j'éprouve? Penser que votre cher, noble et héroïque frère, qui a servi son pays et sa reine si fidèlement, si héroïquement, avec un désintéressement si édifiant pour tout le monde, n'a pas été secouru! Les promesses de secours, promesses que j'ai si fréquemment, si constamment rappelées à ceux qui lui ont demandé de partir, n'ont pas été remplies, et cela a été pour moi une indicible douleur. J'en ai été malade. Mon cœur saigne pour vous, sa sœur, qui avez éprouvé tant d'anxiété à son sujet, qui l'aimiez comme il méritait d'être aimé. J'espère vous revoir quelque jour pour vous dire tout ce que je ne puis exprimer. Ma fille Béatrice me prie d'être l'interprète de sa profonde sympathie pour vous. J'ai reçu également de nombreuses expressions de douloureuse sympathie de l'étranger. Celles venant de ma fille aînée, la princesse impériale d'Allemagne, et celles de mon cousin, le roi des Belges, sont des plus chaudes. Veuillez exprimer à vos autres sœurs et à votre frère aîné le sentiment de profonde douleur que j'éprouve à la pensée de la tache qu'imprime à l'Angleterre le sort cruel mais héroïque de votre cher frère. » Une réponse de M. Gladstone et de ses amis à la lettre de la reine est annoncée.

Comme complément à ce que nous disions dans notre avant-dernier numéro (p. 46-56) sur l'extension de l'**influence arabe** en Afrique, nous croyons devoir reproduire ce que dit un correspondant de l'*Indépendance belge* sur la fermentation qui règne dans le monde musulman au bord de la mer Rouge : « L'Égypte officielle, quoique musulmane, n'est pas pour les nouveaux rebelles un État sur lequel on puisse compter. Modifiée par la civilisation, l'Égypte, dans la personne de ses khédives, ne représente plus, aux yeux des musulmans de ces parages, qu'une émanation de la puissance chrétienne, une terre d'apostats, où les antiques traditions de l'Islam subissent une décadence et une dégradation complètes. La Turquie est trop pauvre, trop faible, trop humiliée aux yeux de l'Europe pour se risquer à prendre ouvertement la responsabilité d'un soulèvement du monde musulman contre le monde chrétien. Mais il n'en est pas moins vrai que l'âme de la nouvelle agitation, partie de la terre sainte de Djeddah, est la Turquie elle-même qui, bien que malade, cherche quelque moyen de se régénérer, ou simplement des pré-

textes pour prolonger son existence. Sur les bords de la mer Rouge, flotte un rêve de vengeance, entretenu par la parole toute-puissante des prêtres de la Mecque qui prêchent que la glorieuse bannière de Mahomet ne doit pas disparaître. Avec elle, disent-ils, on pourra reconquérir, sinon le monde, comme à l'époque des califes, au moins le rétablissement des anciennes lois du Coran, là où le Coran représente les croyances et les traditions du peuple. Ces prédications ne sont pas sans résultat. Assaortins, Habâb, Danakils, Somalis, croyants de Hodeïdah, de Sanâa, de Mokha, d'Aden, tous sont liés par un même pacte mystérieux dont les effets se manifestent à chaque instant. Quelques faits tout récents illustreront ces affirmations : Il y a quelques jours, à Zeïlah, un soldat anglais a été obligé de tuer un Somali qui voulait l'assassiner. Tout dernièrement, dans la même région, une bande d'Issa-Somalis attaquait et pillait une caravane de cent chameaux se rendant à la côte, et massacrait les hommes qui en formaient l'escorte. La semaine dernière, à Tadjourah (protectorat français), une foule d'enfants assaillait à coups de pierres, à leur débarquement, M. Lagarde, gouverneur d'Obock, et d'autres officiers. A Obock, le premier de l'an, à l'occasion d'une fête indigène, le même M. Lagarde envoyait en cadeau aux Danakils quelques sacs de monnaie de billon. Les Danakils refusèrent dédaigneusement le don, crevèrent les sacs et en jetèrent le contenu à la mer avec tous les signes du plus profond mépris. A Raheïta, on embarque les esclaves ouvertement et on proclame la liberté de la traite. A Lahadj, même sous les yeux du gouverneur anglais d'Aden, le sultan manifeste son mécontentement dans toutes les occasions possibles. Il impose arbitrairement des droits de passage aux caravanes, les arrête et les retient à tout propos. A chaque instant, il réclame au trésor anglais des augmentations de subsides, sollicite des armes et des munitions, exige de nouveaux privilèges sous peine de révolte contre l'autorité britannique. Profondément impressionné, le gouvernement anglais a, depuis quelques jours, remplacé par ses propres soldats les soldats indiens qui formaient jusqu'ici la garnison d'Aden. Mais cela ne suffit pas encore à mettre les intérêts anglais en sûreté, car, du moment où il serait possible au seul sultan de Lahadj d'arrêter les caravanes, Aden serait, au bout de quelques jours, dans l'impossibilité de se ravitailler. »

On annonce de **Zanzibar** que M. Montagu-Kerr, chef de l'expédition chargée de porter des secours à **Émin-pacha,** en partant de la côte orientale d'Afrique, en proie à une fièvre violente, a dû renvoyer les hommes qu'il avait déjà engagés pour l'accompagner. C'est par la voie

de Zanzibar que nous sont parvenus les derniers renseignements sur l'expédition de **Stanley.** A la fin de février, M. Georges Mackenzie, secrétaire du Comité qui l'a organisée à Londres, a informé les journaux anglais que l'agent du Comité à Zanzibar a reçu d'Émin-pacha des lettres datées du 3 septembre, et qu'à cette date Stanley n'était pas encore arrivé à Wadelaï. « Si, comme on le suppose, » ajoutait M. Mackenzie, « Stanley est parvenu jusqu'à Émin-pacha vers le 15 septembre, on peut espérer avoir des nouvelles de lui à Zanzibar[1] dans les premiers jours du mois de mars, à moins qu'il n'ait préféré envoyer ses lettres par l'entremise des messagers spéciaux de M. le missionnaire Stokes, qui ne sont attendus à Zanzibar qu'à la fin du mois d'avril. Dès lors M. Mackenzie a annoncé que d'après des avis reçus par la voie de Zanzibar, Tipo-Tipo a envoyé un certain nombre de ses hommes au camp établi par Stanley sur l'Arououimi. Les troupes de réserve laissées à Yambouya auront donc pu, sous le commandement du major Barttelot, marcher sur les traces de l'expédition et lui prêter appui en cas de besoin. Mais la lettre de M. Mackenzie ne donne aucune information sur le lieu où Stanley se trouve actuellement.

Le nouveau journal *Nachrichten aus der ostafrikanischen Mission,* de Berlin, nous a apporté la nouvelle de l'arrivée à Zanzibar des renforts envoyés au premier missionnaire, **M. Greiner.** Parmi les nouveaux arrivants se trouve un Abyssin, nommé Gobau Desta, qui a déjà été collaborateur de M. Greiner chez les Gallas. Les agents de la Société, à Zanzibar et à Dar-es-Salam, ont fait venir des Indes, pour leurs travaux de construction, des bœufs et des chars, ceux qui existent à Zanzibar appartenant tous au sultan. Le consul général anglais a demandé aux missionnaires de recevoir des enfants esclaves, arrachés des mains de trafiquants qui les emmenaient loin du continent dans deux barques saisies par un croiseur anglais. Ce sont les diaconesses de l'hôpital qui seront chargées de la première éducation de ces enfants.

Le *Manchester Guardian* a reçu d'un correspondant du Lancashire, actuellement dans l'Afrique orientale, des renseignements sur les progrès de l'invasion des Arabes dans la direction du **lac Nyassa.** La société avec laquelle voyageait le correspondant remontait de Blantyre, sur le Shiré, à Livingstonia au sud du Nyassa. Là elle reçut de mauvaises

[1] Il y a longtemps que nous n'avons parlé de Stanley, quoique à plusieurs reprises des nouvelles le concernant se soient répandues en Europe. Celles-ci nous ayant paru d'une authenticité douteuse, nous avons préféré ne pas les reproduire.

nouvelles de la station de Karonga, à l'extrémité nord-ouest du lac, où commence la route du Nyassa au Tanganyika, et où l'African Lakes Company a un établissement. Les Arabes avaient attaqué les indigènes, et après avoir brûlé plusieurs de leurs villages, avaient menacé la station anglaise, sans qu'aucune provocation leur eût été adressée. Les agents anglais avaient été forcés de se retrancher derrière une forte palissade en attendant des renforts. Une expédition de secours fut immédiatement organisée; elle comptait quatre Européens et onze natifs; le steamer l'*Ilala* la transporta à Karonga où elle arriva le 4 novembre. Il était temps, car les Arabes, après avoir mis le feu aux roseaux dans lesquels s'étaient réfugiés quantité d'indigènes, hommes, femmes et enfants, et avoir tué ceux qui cherchaient à échapper aux flammes, s'efforçaient de faire sortir la petite garnison de ses retranchements. Si les renforts n'étaient pas arrivés, il est probable qu'ils eussent aussi attaqué la station. Aux dernières nouvelles MM. les consuls O'Neill et Hawes, avec M. Fréd. Moir, de la Compagnie des Lacs, avaient réussi à débloquer la station de Karonga, mais la route qui mène au Tanganyika était fermée au commerce. D'après le *Scottish Geographical Magazine,* les Arabes seraient maîtres du pays au N.-O. du lac Nyassa, et feraient payer un tribut à tous ceux qui voudraient y rester, aux blancs comme aux noirs.

Le *Progrès de l'Imérina* annonce que les colons français qui s'étaient établis près de la rivière des Caïmans, au fond de la baie de **Diégo-Suarez,** ont été obligés d'abandonner leurs concessions en raison des pluies torrentielles qui ont balayé leurs plantations. D'autre part, le même journal reçoit de **Vatoumandry** une correspondance d'après laquelle le marasme du commerce donne à l'agriculture une nouvelle impulsion. Chacun semble comprendre que là est l'avenir du pays, avenir moins rapide mais plus sûr. « Sur une seule propriété, » dit le correspondant, « 40,000 cacaoyers ont été semés. La vanille a fait, d'une façon sérieuse, son apparition sur le marché. **Mahanoro** en a produit et exporté 1500 livres; de nouvelles plantations ayant été créées, on peut compter, pendant une période de quatre ou cinq ans, sur un doublement annuel de production. Ce produit paraît de première qualité. Si cette appréciation personnelle est confirmée par les acheteurs européens, cette culture prendra une extension considérable, et Madagascar deviendra bientôt l'un des principaux fournisseurs du marché européen. »

Les rapports des missionnaires des différentes confessions chrétiennes trahissent trop souvent l'hostilité réciproque de celles-ci, pour que nous ne soyons pas heureux de rencontrer dans les *Annales de la propaga-*

*tion de la Foi,* le témoignage rendu par le R. P. Caussèque à M. J. Richardson, un des missionnaires de la Société de Londres à Madagascar. On sait qu'il existe à **Ambahivoraka** une **léproserie** dans laquelle les missionnaires romains reçoivent plus de cent malades que la lèpre exclut de la société. Lors de la guerre entre les Malgaches et les Français, les missionnaires romains ayant été obligés de quitter Ambahivoraka, M. Richardson se dit : que vont devenir les pauvres lépreux ? Une voix lui répétait sans cesse : va les secourir. Le dimanche suivant, il se rendit à la léproserie, donna de l'argent aux malades et promit de fournir à leur entretien jusqu'au retour des Pères. Ses amis d'Angleterre lui envoyèrent de l'argent pour cette bonne œuvre et il put tenir parole.

Le développement rapide de **Lorenzo-Marquez** a éveillé chez un certain nombre de sujets britanniques le désir de voir l'Angleterre acquérir les territoires appartenant au Portugal dans la baie de Delagoa. On comprend que les Portugais s'en soient émus, et que la Société de géographie de Lisbonne, dans une de ses dernières séances, ait cru devoir adopter une proposition de son éminent secrétaire général, M. Luciano Cordeiro, demandant que les efforts du gouvernement tendent à consolider, à développer et à garantir la nationalisation complète de Lorenzo-Marquez comme partie intégrante et inaltérable du territoire portugais. De son côté le comte d'Onslow, sous-secrétaire d'État pour les colonies, a fait à la Chambre des lords une déclaration de nature à calmer l'émotion des Portugais. Tout en reconnaissant que l'attention du gouvernement britannique avait été appelée d'une façon toute spéciale sur le chemin de fer de la baie de Delagoa, comme route propre à faciliter le commerce entre l'Angleterre et le Transvaal, ainsi que celui de Natal et de la Colonie du Cap, le comte d'Onslow a repoussé l'idée que l'Angleterre devrait acquérir les territoires appartenant au Portugal; « jamais, » a-t-il dit, « il n'a été question de contraindre cette puissance à faire cette cession, et d'autre part, comme le Portugal est fier de sa colonie, il n'est nullement disposé à la céder volontairement. Une autre proposition a été mise en avant ayant pour objet d'acheter le chemin de fer. Mais cette acquisition aurait été sans exemple, puisque la ligne ne traverse aucun territoire anglais. »

M. Théophile Jousse, ancien missionnaire au **Le-Souto,** a envoyé au *Journal des missions évangéliques* de Paris, une lettre dans laquelle il explique comment, malgré l'abondance des dernières récoltes, les Ba-Souto souffrent de la stagnation des affaires. Nous en extrayons ce qui

suit : « Ce n'est pas l'abondance qui produit cet embarras, mais l'absence de débouchés pour les produits du pays; or il n'y a pour le moment au Le-Souto aucune espèce de débouchés, tout au moins y en a-t-il si peu que l'équilibre entre la production et la demande est complètement rompu. Un sac de blé, de sorgho ou de maïs qui se vendait autrefois 12, 15 et même 20 fr. se donne aujourd'hui pour fr. 2.50 et 3 fr. Le bétail, lui aussi, a subi une très grande dépréciation de valeur. Autrefois, avec un bœuf représentant une valeur de 200 fr., un indigène pouvait se vêtir lui et toute sa famille pour une année au moins, malgré les prix élevés des objets de provenance européenne; aujourd'hui, c'est à peine si, pour trois bœufs, l'on pourrait acquérir la même quantité d'objets. De plus, en Afrique, de même que chaque indigène pourvoit sa famille du blé nécessaire à son entretien, il élève son propre bétail, il est occasionnellement son propre boucher ; or, du moment où l'étranger ne lui achète ni le produit de ses champs ni celui de son troupeau, il se trouve en présence d'une surabondance de produits qui enfante la gêne. La cause de cette crise est connue ; pendant que les Ba-Souto se battaient pour leur indépendance, les Américains favorisés par les chemins de fer, ont pris leur place sur le marché des mines de diamants et ont inondé le pays de leurs farines.»

Comme nos lecteurs le verront par les lettres de M. A. Demaffey, ingénieur des mines, la spéculation est encore très active au **Transvaal.** A côté des sociétés minières dont le nombre augmente de jour en jour, celles qui se proposent l'acquisition de terrains sur une grande échelle pour les revendre par parcelles ne jouent pas le moindre rôle dans l'activité fiévreuse dont la République sud-africaine est actuellement le théâtre. Nous avons sous les yeux le compte-rendu de la seconde assemblée générale de l'Oceana Transvaal Land Company, tenue à Londres le 29 décembre dernier, et présidée par notre compatriote M. Henry Pasteur. Quelques-uns des chiffres de superficie de certains terrains acquis par la Société peuvent donner une idée de l'échelle sur laquelle opère la spéculation. Dans le district de Lydenbourg, la Société possède dix-neuf propriétés, dont huit seulement comptent de 40,000 à 50,000 acres, elles sont situées près de la frontière portugaise, sur le versant occidental des monts Lebombo, et près de l'endroit où la Sabi franchit cette chaîne pour se rendre à la baie de Delagoa. Trente autres propriétés se trouvent dans le district agricole de Rustenbourg, entre le Marico, le Limpopo et la rivière des Crocodiles. Dix-neuf autres encore dans le district des Zoutpansberg, outre de grandes propriétés d'un

*

seul tenant, Devonshire par exemple de 219,000 acres, et New-Belgium de 386,000 acres, tout particulièrement propre à la culture du coton, de la canne à sucre et du café.

Les *Be-Chuanaland News* annoncent que M. Henri Clay Moore, minéralogiste de Californie, se rend dans le pays des **Ma-Chona** et des **Ma-Tébélé,** avec l'intention de trouver si possible une route facile jusqu'au Zambèze. Il a déjà visité cette région, et y a quelques amis à peu de distance du fleuve; mais les difficultés que créent aux explorateurs les porteurs indigènes et les guerres de tribu à tribu, ainsi que le climat insalubre de la vallée du Zambèze, l'ont décidé à choisir la route du plateau à travers le pays des Be-Chuana et des Ba-Mangwato. Il a avec lui quelques natifs et deux wagons pourvus de tout ce dont un chasseur explorateur a besoin. Le nouveau directeur des mines d'or de Tati, M. l'ingénieur A. Demaffey, voyagera avec lui, de la rivière des Crocodiles jusqu'à Tati; après cela M. Moore poursuivra son chemin seul. M. Moore parle de Lo-Bengula, roi des Ma-Tébélé, d'une manière très favorable et ne croit pas qu'il ait jamais donné sujet de se plaindre de mauvais traitements envers les blancs. Mais le roi exige qu'on l'aborde avec tout le respect dû au souverain d'un peuple puissant comme l'est celui des Ma-Tébélé. M. Moore n'ajoute pas foi au bruit d'après lequel Lo-Bengula aurait placé son pays sous le protectorat des Boers. Manifestement favorable aux Anglais, il ne permet pas aux Boers d'entrer dans ses États. Plusieurs blancs, anciens trafiquants, sont établis au milieu des natifs, et le roi est tenu très exactement au courant des événements qui se passent dans l'Afrique australe. M. Moore croit que le pays sera prochainement ouvert aux blancs, mais que les natifs en éprouveront un accès de jalousie. Il confirme les rapports présentés sur la richesse du pays en or d'alluvion. Son attention a été attirée sur ce point par le commerce d'or que font les Portugais sur le Zambèze qu'il a longé en se rendant de Barberton à Quilimane.

La richesse aurifère de cette région est aussi confirmée par un rapport de M. **F.-C. Selous,** dont les *Proceedings* de la Société de géographie de Londres ont publié un extrait. Dans une exploration qu'il faisait au pays des Ma-Chona, avec plusieurs de ses compatriotes, ils ont découvert un gisement d'or d'alluvion d'une étendue considérable. Mais ce qui les a le plus frappés, c'est une excavation remarquable, dans une roche solide, qu'ils croient être une mine d'ancienne date. A Sinoïa, dit M. Selous, près de la rivière Angoua, affluent de la Manyame, se trouve un immense creux circulaire de plus de 30$^{m}$ de profondeur, de 20$^{m}$ de

diamètre, au fond duquel est une pièce d'eau qui s'étend sur une longueur de 60$^{m}$ dans une vaste grotte. L'eau en est d'une couleur extraordinaire, un bleu de cobalt foncé; elle est cependant très claire, car des cailloux sont visibles à une grande profondeur. A partir d'un point situé à 100$^{m}$ de distance de l'arête du trou se trouve une galerie oblique ou tunnel qui court là en formant un angle de 45° et qui atteint le fond juste au niveau de l'eau. M. Selous croit que ces excavations sont le résultat d'anciennes exploitations aurifères, qu'une veine de quartz a été exploitée et qu'il en a jailli une source dont l'eau a formé le lac souterrain. Si tout cela est l'œuvre de l'homme, il a fallu une somme extraordinaire de travail pour la produire. Les indigènes ont construit une ville palissadée autour de l'ancienne mine d'or, et descendent par le tunnel pour puiser de l'eau. Celle-ci est tout à fait chaude. Des deux côtés du tunnel, la roche est couverte de marques innombrables qui semblent avoir été faites avec une espèce d'instrument en fer.

Le *Cape Argus* a reçu d'un correspondant, sur le **pays des petits Nama,** au sud de l'Orange, des renseignements qui le montrent sous un jour tout autre que celui où on se le représente d'ordinaire. On le croit d'une chaleur intense ; l'on s'imagine qu'il ne peut convenir qu'aux Bushmen, et que tous les Européens y mènent une existence misérable. Sans doute, dit le correspondant, il fait chaud dans quelques parties du pays, surtout en décembre et en janvier, mais pas plus chaud que souvent à l'ombre de la montagne de la Table. En février, les matins et les soirs sont d'une fraîcheur très agréable, la température est beaucoup plus douce qu'en septembre, époque où, dans le Hardveldt et le Sandveldt, les récoltes sont brûlées. Les moissons sont gravement compromises cette année par suite de l'abondance de canaris du Cap, qui ont ravagé les champs malgré les efforts des fermiers pour écarter cette gent ailée. L'exploitation des mines de cuivre prospère, le prix des cuivres ayant considérablement monté. La Compagnie a l'intention de rouvrir certains centres miniers dont quelques-uns, celui de Copperberg en particulier, étaient exploités il y a plus de deux cents ans. La réouverture de ces mines accroîtra la demande de travailleurs indigènes et européens. La Cape Copper mining Company d'Ookiep voit le nombre de ses employés augmenter chaque année : les plantations d'arbres y prennent aussi toujours plus d'extension.

Le gouverneur général du Congo, accompagné du directeur des finances, du chef du service topographique et du contrôleur des droits de sortie, a fait à la fin de l'année dernière une **reconnaissance** du

**Tchiloango** et de la **Loukoula,** son affluent, dont le *Mouvement géographique* a rendu compte. L'expédition a remonté le Tchiloango jusqu'à Nzobé, et les rivières Loukoula et Loango sur une longueur d'environ 20 kilomètres. Toutes deux sont navigables pour des canots à vapeur tirant un mètre d'eau et remorquant des chalands. Malheureusement le cours de la Loukoula est encombré d'arbres tombés dans la rivière, mais qu'il serait facile d'enlever si l'on établissait un poste sur ce cours d'eau. C'est par la Loukoula que la grande masse des produits arrive à la côte. Les explorateurs y ont rencontré un nombre considérable de pirogues indigènes chargées des produits du Mayoumba. Auparavant, les chefs indigènes barraient la rivière et empêchaient la descente des trafiquants de l'intérieur vers les factoreries du littoral. Mais depuis ces derniers temps, cet état de choses a pris fin, et actuellement les canots chargés de caoutchouc, de noix, d'huile de palme et d'autres articles, descendent librement la Loukoula. De la côte, les négociants des factoreries ont éprouvé le besoin de se rapprocher des producteurs et ils viennent à l'envi s'établir sur la Loukoula. La maison hollandaise venue la première a bientôt été suivie par les maisons anglaises, françaises, portugaises, demandant toutes des concessions de terrain sur le territoire de l'État indépendant pour exploiter les produits du Mayoumba. D'après une lettre de M. Janssen, les rives de la Loukoula sont d'une grande fertilité, les paysages en sont admirables, la végétation luxuriante; c'est la forêt vierge des tropiques dans toute sa splendeur. Le lieutenant Mikic, qui l'a aussi explorée, dit que c'est une des contrées les plus peuplées de l'Afrique. Les villages y sont les uns sur les autres. Certains jours, son itinéraire en a traversé vingt et même vingt-six. A droite et à gauche de sa route, il en apercevait d'autres au milieu d'immenses plantations de bananiers, de palmiers à huile, de maïs, de manioc, d'arachides, de fèves etc. Tout le monde travaillait, les femmes s'occupaient des travaux des champs et de la préparation du manioc ; les hommes manipulaient l'huile de palme, chassaient, pêchaient, allaient en caravanes vendre les produits aux factoreries de Boma ou de Tchiloango. Déjà presque tous les hommes sont vêtus de tissus européens. La sécurité est complète, et quant au climat, tous s'accordent à reconnaître que le pays est très habitable pour les blancs qui veulent se soumettre au régime des régions africaines équatoriales.

C'est aussi l'avis de **M. Dupont,** directeur du Musée d'histoire naturelle de Bruxelles, qui a séjourné huit mois au **Congo,** dont il a exploré le bassin au point de vue géologique, de la côte de l'Atlan-

tique jusqu'au confluent du Kassaï; il est rentré en Belgique le 8 février dernier. Nous avons sous les yeux le texte de la Conférence qu'il a faite à la Société des ingénieurs et des industriels belges sur les résultats de son exploration scientifique, et nous voudrions pouvoir entrer dans le détail des vues qu'il y expose sur le régime fluvial du continent africain, sur les montagnes qui limitent à l'ouest le bassin du Congo, la nature des terrains explorés sur une longueur de 600 kilomètres, les ressources industrielles et agricoles qu'ils peuvent fournir, les minerais qu'il y a découverts, les aptitudes du nègre au travail et le climat. L'espace dont nous disposons ne nous le permet pas. Bornons-nous à ce qu'il dit des minerais. « Les eaux du Congo, contenant des matières ferrugineuses en assez grande quantité pour en recevoir une coloration ocreuse, doivent nécessairement déposer des sédiments essentiellement ferrugineux. D'autre part, ces éléments ferrugineux devaient nécessairement tendre à se concentrer, sous l'influence des eaux d'infiltration, à la base des dépôts d'alluvion. C'est bien ce qui a eu lieu. Sous l'épais manteau d'alluvion des plateaux, dans toute l'étendue que j'ai explorée, se trouve un amas de minerai de fer épais de cinquante centimètres à un mètre et plus, qui présente souvent l'aspect d'énormes morceaux de nids de termites, d'autrefois il est compact. En un grand nombre de points, on voit des blocs, parfois de plusieurs mètres cubes, sur le versant des ravins, où ils se sont détachés de la base de l'alluvion mise à nu. On peut dire qu'il n'existe guère sur le globe de contrée plus riche en cette sorte de minerai, plus riche par son abondance et plus favorisée par sa facilité d'exploitation. Si les autres continents venaient à épuiser leurs gisements, le bassin du Congo suffirait à lui seul pour en fournir indéfiniment au reste du globe. Cette richesse ne se trouve pas seulement dans la région que j'ai traversée ; c'est surtout plus haut que la quantité doit en être prodigieuse, attendu qu'au confluent du Kassaï, les eaux du Congo étaient aussi fortement colorées, pour ne pas dire plus, que dans les régions d'aval. La grande source des minerais de fer doit donc se trouver fort avant dans l'intérieur. Mais il existe, dans les Monts de Cristal, un autre minerai encore plus important. C'est le minerai de cuivre à l'état de malachite. Quoiqu'ils soient avides de ce métal et qu'ils aiment à s'en orner, eux et leurs femmes, de quantités parfois considérables, puisqu'on cite des négresses du Congo qui portent des anneaux de cuivre de plus de trente kilogrammes, les nègres ne l'exploitent qu'à un seul endroit, à M'Boko-Songho, mot qui, en langue fiote, signifie source de cuivre. » Quoique cette localité soit située

dans la province du Quilou, cédée à la France, et que les nègres accumulent les obstacles pour empêcher l'étranger d'en approcher pour s'assurer le monopole de l'exploitation de ces mines, M. Dupont réussit à les visiter. Elles consistent en des trous assez grands, d'où les indigènes extraient la malachite et du minerai de plomb ou galène, mélangés à du minerai de fer. Sur la rive opposée du Congo, à Bembé, en territoire portugais, à 150 kilomètres du fleuve, se trouvent d'autres amas de malachite qu'une société anglaise a jadis tenté d'exploiter, mais qu'elle dut abandonner à cause de la difficulté des transports. Entre ces deux points, M'Boko-Songho et Bembé, distants de plus de 200 kilomètres, s'étend la vallée du Congo qui traverse les mêmes terrains que ceux de ces deux localités, et M. Dupont a constaté que les abords du fleuve sont à leur tour riches en malachite. On comprend que les résultats de l'exploration de M. Dupont soient de nature à réjouir les administrateurs de l'État indépendant du Congo.

Celle que M. le capitaine **Van Gèle** vient de faire de l'**Oubangi** n'est guère moins importante, puisqu'elle permet de dire avec certitude, dès aujourd'hui, que cette rivière est le cours inférieur de l'Ouellé, et d'espérer qu'elle deviendra la voie de pénétration jusqu'à la limite du bassin du Bahr-el-Ghazal. Le *Mouvement géographique* qui a publié cette nouvelle, arrivée à Bruxelles le 15 mars, par une dépêche de Saint-Paul-de-Loanda, n'a pu donner encore beaucoup de détails. Toutefois il nous apprend qu'après une première tentative de gagner, par l'Itimbiri, la sériba d'Ali-Kobo, le point le plus occidental de l'Ouellé exploré par Junker, M. Van Gèle reçut du gouverneur général du Congo la mission de faire une nouvelle tentative d'atteindre ce point par l'Oubangi. En octobre il quitta Léopoldville avec l'*En avant,* accompagné des lieutenants Liénart et Dhanis et d'un petit détachement de soldats. Il réussit à franchir les rapides de Zongo, et quoique la dépêche soit muette sur la navigabilité de la rivière en amont de Zongo, il est vraisemblable que l'Oubangi y est libre, puisque Van Gèle annonce qu'il est parvenu jusqu'au 22° de long. E. Entre ce point extrême et celui atteint par Junker venant de l'est, 22°,55′ long. E., situés tous les deux à peu près sous la même latitude, il ne reste qu'un peu moins d'un degré du cours de la rivière à reconnaitre. Van Gèle aura exploré, dans ses deux voyages d'aller et de retour, l'embouchure des affluents de l'Oubangi, et l'on pourra apprécier l'importance plus ou moins grande de l'expansion du bassin du Congo vers le nord.

Un correspondant du *Moniteur des colonies* écrit à ce journal que

l'absence de Savorgnan de Brazza n'arrêtera pas les progrès de l'œuvre du **Congo français.** Avant son départ, il a chargé d'une nouvelle mission M. **Crampel,** son secrétaire particulier qui, pendant près de deux ans, l'a suivi dans toutes ses pérégrinations. M. Crampel doit, par la voie de l'Ogôoué, se rendre jusqu'à Lastourville pour y organiser ses convois, ses porteurs et son escorte ; de là il franchira la ligne de partage des eaux du Congo et de l'Ogôoué, gagnera Lékéti sur l'Alima, puis il remontera au nord jusqu'au quatrième parallèle en suivant autant que possible le douzième ou treizième méridien à l'est de Paris. C'est une région où aucun blanc n'a encore jamais pénétré.

Les premiers instituteurs envoyés au **Gabon** par le Comité des missions protestantes de Paris sont partis de Lisbonne le 6 février par le paquebot l'*Angola*. Ils devaient être suivis le 15 mars par deux aides qui se sont embarqués à Anvers. Le courrier du Gabon a apporté au Comité de Paris une lettre du Dr Ballay, lieutenant gouverneur de cette colonie, promettant à ces envoyés le meilleur accueil, et annonçant qu'une subvention de 1500 francs sera faite à chacune des écoles de la mission américaine à la tête de laquelle sera placé un instituteur français. Des trois instituteurs envoyés de Paris, l'un sera placé à Libreville, chef-lieu du Gabon ; les deux autres à Kongoué, station située sur l'Ogôoué, qui possède de grandes écoles où ils trouveront l'emploi de leurs forces. Un artisan missionnaire sera placé également à Kongoué et y apprendra, par les soins de M. Good, missionnaire américain, tout ce qui concerne la construction des maisons, le mode de voyager dans ces régions, l'agriculture, en un mot, tout ce qui le rendra apte à assister les premiers missionnaires français dès leur arrivée. Les bons procédés de l'autorité et l'attitude vraiment fraternelle de la mission américaine facilitent singulièrement les débuts de l'œuvre française.

M. **Binger,** lieutenant d'infanterie de marine, qui avait coopéré aux travaux de la belle carte du Sénégal, dressée en 1886 par les soins de l'administration des colonies, est mort au cours d'un voyage d'exploration qu'il avait entrepris dans le Soudan occidental. Parti de Bamakou, il se proposait de relier ce poste important du Niger aux établissements français de la Côte d'Or. Le territoire qu'il devait traverser n'avait pas été exploré jusqu'ici. Il trouva de grandes difficultés pour sortir des États de Samory, et ne les surmonta que grâce à son énergie et à sa connaissance approfondie des mœurs et des dialectes des régions sénégalaises. D'après le télégramme qui a annoncé son décès, ce serait dans le voisinage de Téngrera, par 10° lat. nord et 10°,20′ long. est, qu'il aurait

succombé, à peu près à moitié chemin entre Bamakou et les comptoirs de la Côte d'Or [1].

Le *Bulletin de renseignements coloniaux* a reçu d'un de ses correspondants une lettre d'après laquelle les **Marocains,** si attachés qu'ils soient aux vieilles traditions, semblent perdre le goût pour les longues courses que n'hésitaient pas à entreprendre leurs ancêtres. Sur 500 à 600 pèlerins partis du R'harb cette année, une petite minorité ont entrepris le voyage par terre, encore tous ceux qui en faisaient partie venaient-ils de la région au sud de l'Atlas, et n'auraient-ils eu que peu d'avantages à s'embarquer sur l'Océan. Tous les autres ont profité des lignes françaises ou anglaises qui desservent la côte.

## NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Au concours général agricole de Paris, MM. Fau, Foureau et C[ie], qui ont réussi à planter 100 hectares de palmiers dans l'Oued-Rihr, aux portes mêmes du désert, ont obtenu pour leurs dattes la plus haute récompense, la grande médaille d'or. Leur exemple a entraîné d'autres explorateurs : MM. Rolland et Treille, qui ont créé également des oasis entre Biskra et l'Oued-Rihr.

Les relations commerciales entre Biskra et Touggourt acquérant chaque jour plus d'importance, il est question de créer un service de courriers entre ces deux localités.

M. J. Forest aîné qui se proposait de se rendre dans le Sahara, pour y chercher des emplacements favorables à l'élève des autruches, a renoncé à son projet, mais il a offert au gouverneur général de l'Algérie une centaine d'autruches à remettre aux Mzabites dans l'espoir que l'installation de parcs à autruches pourra prospérer dans le Mzab.

M. Massicault, résident général à Tunis, a visité les ruines de l'amphithéâtre d'Ed-Djem, récemment découvertes à 70 kilom. dans le désert au sud de Kairouan. Elles ne peuvent guère être comparées qu'à celles du Colysée. Le plus grand axe a 148 m. de long; les trois étages encore debout mesurent 35 m. de hauteur ; l'épaisseur du mur d'enceinte est de 42 m. Tout l'édifice est construit en superbes pierres de taille, décoré extérieurement de soixante arcades espacées de colonnes d'ordre composite aux premier et troisième étages, et par des colonnes d'ordre corinthien au deuxième. Il devait pouvoir contenir environ 10,000 spectateurs.

Les ingénieurs de la Compagnie Bône-Guelma hâtent la création de la ligne Tunis-Kairouan, pour conserver à Tunis le commerce du sud de la régence qui pourrait être tenté d'adopter la voie de Tebessa à Bône.

[1] A la dernière heure, un télégramme du Niger, transmis par Saint-Louis, permet de douter de l'exactitude de celui qui annonçait la mort du lieutenant Binger.

Le Dr Schliemann s'est rendu d'Athènes en Egypte, pour explorer les lieux occupés par l'ancienne Alexandrie. Après cela, il entreprendra, avec le professeur Virchow un voyage d'exploration de trois mois le long du Nil.

L'Alliance française a inauguré, à Assiout, une école qui compte déjà une centaine d'élèves; elle a quatre professeurs qui enseignent les langues française, arabe et anglaise; la géographie et l'histoire; les mathématiques, la physique, la chimie, la comptabilité; à ces travaux d'études s'ajoutent encore des notions d'agriculture.

L'ingénieur Robecchi-Bricchetti est parti avec M. Giuseppe Landriani pour le Harrar et le Choa, afin d'étudier la nature du sol au point de vue de l'industrie agricole, et aussi la qualité des races d'animaux, spécialement de celle des chevaux. Le voyage qui doit durer deux ans est fait avec l'appui de la Société de géographie commerciale de Milan; celle de géographie de Rome a fourni aux explorateurs des instruments pour les observations scientifiques. Ils comptent sur la protection du roi Ménélik.

Les stations missionnaires de Msalala au sud du lac Victoria-Nyanza et d'Ouyouy ont dû être abandonnées par suite d'extorsions de la part des chefs indigènes.

On écrit de Lisbonne au *Mouvement géographique*, en date du 6 mars, qu'un télégramme arrivé la veille a confirmé la nouvelle que la reine des Amatongas, du pays de Mapouto, a reconnu la souveraineté du Portugal sur la partie de son territoire comprise dans les limites que la sentence arbitrale du maréchal de Mac-Mahon assignait à ce pays. Par le fait les droits du Portugal sont admis dans toute la baie de Lorenzo-Marquez.

M. F.-C. Selous, qui connaît bien le pays des Ma-Tébélé et qui réside d'ordinaire dans cette partie de l'Afrique, dément, dans le *Diamond Fields Advertiser*, la nouvelle du massacre commandé par le roi Lo-Bengula, que nous avons reproduite dans notre numéro de janvier.

Une ligne télégraphique a été établie entre le Transvaal et la nouvelle République des Boers.

Une conférence a eu lieu à Capetown entre les délégués de la colonie du Cap, de Natal et de l'État libre de l'Orange, pour discuter les bases d'une union douanière et la construction de diverses lignes de chemin de fer. Les délégués doivent communiquer les résolutions de la conférence à leurs gouvernements respectifs qui les feront connaître au public.

Le ministère des affaires étrangères de l'empire allemand a décidé la création d'un consulat spécial pour la République sud-africaine, et a chargé de ces fonctions M. Ritschl jusqu'ici consul à New-York. Le Dr Bieber demeure consul de l'Afrique australe anglaise et de l'État libre de l'Orange.

Le vapeur le *Pembroke Castle*, parti de Dartmouth pour l'Afrique australe avait à bord une centaine d'émigrants qui comptaient s'établir dans le pays des Be-Chuana, entre Vrybourg et la rivière Molopo.

Il s'est formé à Berlin, sous le nom de Syndicat des mines d'or de l'Afrique australe occidentale, une société qui a pour but d'explorer les gisements aurifères

dans le territoire soumis au protectorat de l'Allemagne; d'acquérir des concessions de mines d'or et de pierres précieuses; d'en organiser l'exploitation, et de fonder ensuite une société à laquelle elle vendrait les concessions obtenues et exploitées. Le comptoir d'Escompte de Berlin, la banque Bleichrœder et la Banque allemande font partie de ce syndicat.

Sous le nom de Société minière africaine allemande, il s'est fondé à Berlin une association qui se propose d'exploiter les gisements aurifères de l'Afrique australe occidentale. M. le Dr Braumuller, membre du comité de la Société polytechnique de Berlin, et ingénieur des mines, est chargé de la direction d'une expédition. Cette entreprise est indépendante de celle que dirige le syndicat susmentionné.

D'après un télégramme de Loanda du 7 mars, le major Henri de Carvalho est arrivé à la côte ayant ainsi terminé son expédition au pays du Mouata-Yamvo.

M. G. Wilmot Brook a quitté l'Angleterre pour se rendre, par le Congo, chez les tribus du Soudan central, où il compte s'établir comme missionnaire. Il écrivait le 2 octobre de Stanley-Pool, « sur l'avis des personnes les plus autorisées, je rémonterai l'Oubangi jusqu'aux rapides de Zongo, puis, par canot, jusqu'à l'établissement d'Ali-Kobo sur l'Ouellé moyen. »

Jacques de Brazza est mort des suites d'une maladie dont il avait contracté les premiers germes dans ses explorations de 1883 à 1886, entre le 2° lat. nord et le 2° lat. sud, entre le Congo et l'Ogôoué. Il en avait rapporté d'importantes collections exposées aujourd'hui au Muséum d'histoire naturelle et au Muséum d'ethnographie du Trocadéro.

L'état général du gros bétail à Boma est toujours excellent. Les moutons arrivés par le *Vlaanderen* sont en bonne santé, ainsi que les ânes de Ténériffe qui ont beaucoup gagné depuis leur arrivée. Au 31 janvier, le troupeau comptait 115 bœufs et 49 moutons. Celui de Mateba, également prospère, comptait 40 veaux nés dans l'établissement.

Un deuxième steamer de la Sanford Exploring Expedition, le *New-York*, est arrivé à Stanley-Pool où l'on procède à son remontage.

Une dépêche de Cameroon a annoncé l'arrivée dans la colonie allemande du roi de Samoa, Maliétoa, qui y restera interné.

Sir James Marshall s'est rendu au Niger pour y organiser l'administration judiciaire dans les territoires placés sous le protectorat britannique. Il a emmené avec lui le fils de Sir Robert Kane, qu'il compte initier aux meilleurs moyens à employer dans les rapports avec les indigènes.

On mande du Sénégal que la ligne télégraphique de Niagassola à Séguiri, le nouveau poste du Niger créé par le colonel Galliéni, a été terminé le 2 février.

Une vingtaine d'ouvriers parisiens se sont embarqués à Bordeaux pour le Sénégal, où ils vont entreprendre l'éclairage de la ville de Saint-Louis à la lumière électrique.

Le *Moniteur des Colonies* annonce qu'un service tri-hebdomadaire de courriers à pied a été inauguré entre Tanger et les points de la côte du Maroc jusqu'à Mogador par l'administration espagnole des postes. Ces piétons marchent jour et nuit et se relèvent de ville en ville. Ce service, qui a été très bien accueilli par le com-

**merce, fonctionne en combinaison avec celui des bateaux à vapeur de Cadix à Tanger.**

## LE COMMERCE DE LA GOMME ARABIQUE

Dans notre III^me^ Année, nous avons donné, p. 73 à 77, sur les *Acacias gommiers en Afrique,* un article dans lequel nous avions surtout en vue le Sénégal et la gomme fournie par cette colonie française. Nous avions eu garde, cependant, d'oublier le Soudan oriental, et nous avions mentionné entre autres l'installation à Khartoum d'un certain nombre de maisons anglaises, françaises, italiennes, pour l'exploitation de la gomme dite arabique dans la région du haut Nil. Les succès obtenus au début par les commerçants européens ont naturellement été compromis par la révolte du Mahdi, et par la rupture des communications avec le Caire et Alexandrie d'un côté, avec Souakim et Massaoua de l'autre. Il en est résulté, pour le commerce européen, une grande perturbation et une augmentation considérable dans les prix de la gomme. Notre attention ayant été attirée sur ce fait spécial, nous avons tenu à nous rendre un compte précis des changements survenus à cet égard, et nous avons été heureux de profiter des bons offices d'un de nos compatriotes pour être mis en rapport avec la maison Gehe et C^ie^ de Dresde, parfaitement renseignée sur ce sujet, afin de donner à nos lecteurs des informations exactes sur les conditions actuelles du commerce de la gomme du Soudan. C'est du mémoire que cette maison a bien voulu nous adresser que nous extrayons ce qui suit :

Il y a sans doute en Arabie des plantations d'acacias qui fournissent de la gomme ; cependant l'exportation directe de produits de ce pays est fort peu de chose. C'est à la gomme africaine que l'on donne le nom de *gomme arabique,* parce qu'autrefois et, jusqu'à un certain point, aujourd'hui encore, une partie de la gomme fournie par la côte des pays somalis et par les territoires africains de la mer Rouge, était d'abord envoyée dans les ports d'Arabie, pour être de là réexpédiée en occident. La gomme dite de Djedda doit son nom au port d'Arabie d'où elle est embarquée pour l'Europe. Néanmoins, c'est bien l'Afrique qui est, à proprement parler, la patrie des acacias ou mimosas qui secrètent la gomme. Ils y occupent une zone qui traverse le continent tout entier, du Sénégal à la mer Rouge, par le Soudan, la Lybie, la Nubie et l'Égypte. On trouve aussi des forêts de mimosas au Sennaar, sur le Nil bleu, en Abyssinie et dans les pays somalis. Toutefois la gomme en est de qualité inférieure. La meilleure gomme, la blanche, la seule qui puisse être

employée en médecine, est celle qui provient de l'*acacia senegalensis* du Kordofan. L'arbre atteint environ six mètres; il se distingue des nombreuses espèces d'acacias par ses fleurs en grappes de cinq à huit centimètres de long, dépassant de beaucoup les feuilles, ainsi que par leur couleur jaune pâle, presque blanche. La vraie gomme arabique du Kordofan forme des morceaux oblongs ou sphériques, ou encore vermiculaires, traversés de crevasses nombreuses et se cassant facilement comme du verre. Du Kordofan, elle était transportée par une route tendant au nord jusqu'à Dalté, port sur le Nil, ou bien par Khartoum au Caire et à Alexandrie, qui étaient les deux principaux ports d'exportation pour les meilleures espèces de gomme africaine.

Les qualités inférieures de gomme provenant de mimosas du sud de l'Afrique sont transportées à la côte orientale, d'où elles arrivent en Europe, en partie par Bombay, sous la désignation de gomme des Indes orientales.

L'importance de la récolte de la gomme subit des fluctuations considérables dues surtout aux conditions météorologiques de l'année. En outre, les éléphants, les babouins, les antilopes peuvent exercer de grands ravages en arrachant les arbustes, en en dévorant les feuilles ou en en rongeant l'écorce.

La guerre du Soudan et l'anarchie qui en est résultée ont exercé ces dernières années une influence pernicieuse sur la production et sur l'exportation de la gomme africaine. La quantité exportée a diminué d'année en année; aujourd'hui on n'en exporte plus. Si, malgré cela, la gomme n'a pas fait complètement défaut jusqu'ici, cela vient de ce que d'autres espèces de gomme, de Berbérie, d'Australie, des Indes orientales, de Tunisie et d'Algérie, ont remplacé dans le commerce la gomme du Kordofan.

La statistique des deux places de Trieste et de Londres, les centres principaux du commerce de la gomme, permet de se rendre compte de la diminution survenue dans la production de la gomme africaine et de l'augmentation de celle des autres pays producteurs.

Pour Trieste, l'importation de la gomme du Kordofan a été

| | |
|---|---|
| en 1880 de | 20,637 surons[1]. |
| 1881 | 16,843 |
| 1882 | 12,272 |
| 1883 | 10,383 |
| 1884 | 5,983 |

[1] Colis de gomme du poids de 80 à 90 kilog. couverts d'une peau de bœuf fraîche.

Tandis que la gomme importée des Indes orientales et d'Arabie à Londres a été en 1880 de........................ 9,536 surons.

| | |
|---|---|
| 1881........................ | 9,267 |
| 1882........................ | 12,807 |
| 1883........................ | 14,985 |
| 1884........................ | 18,677 |
| 1885........................ | 31,110 |

Ainsi, pendant que l'exportation de la gomme africaine pour Trieste diminuait d'année en année, puis cessait tout à fait, celle de Londres, non seulement n'a point diminué ces dernières années, mais elle a augmenté d'une manière notable, ce qui s'explique par le fait qu'à Londres arrivent essentiellement les gommes des Indes orientales, de l'Australie, du sud de l'Afrique, qui sont entrées dans le commerce lorsque le manque des vraies gommes africaines s'est fait sentir; ce sont elles qui, de plus en plus, sont employées aujourd'hui.

Dans ces conditions-là, et à mesure que l'importation de la gomme du Soudan a diminué, le renchérissement des prix s'en est suivi naturellement. Aujourd'hui, la vraie gomme naturelle du Kordofan se paie jusqu'à 340 shillings, et les qualités de choix jusqu'à 600 shillings le quintal, tandis qu'en 1883 on obtenait les mêmes qualités pour 55 shillings et 100 shillings.

Il est probable que les prix des gommes se maintiendront longtemps encore aux taux où ils sont cotés aujourd'hui, car le rétablissement de l'ordre au Soudan ne paraît pas prochain, et en tout cas il faudra un certain temps avant que l'on puisse rassembler les récoltes et renouer les communications commerciales actuellement interrompues.

## LA RAMIE EN ALGÉRIE

Nous avons parlé, dans notre dernier numéro, p. 77, des encouragements accordés par le gouvernement français à la culture de la ramie dans sa colonie algérienne. Depuis un certain nombre d'années, en effet, des essais ont été faits pour y introduire cette plante, dont les propriétés textiles peuvent rivaliser avec celles du lin, du chanvre, du coton et même de la soie. Des rapports ont été adressés à ce sujet au ministère de l'agriculture; une commission dite « de la ramie » a été nommée pour s'occuper de la question. Le moment nous paraît venu d'informer nos lecteurs de ce qui a été fait à cet égard, en disant d'abord quelques mots

de la plante elle-même et des usages auxquels elle est employée, d'après les renseignements fournis par M. Napoléon Ney, un des promoteurs de cette culture en Algérie, dans une conférence faite le 23 décembre de l'année dernière au Comité de l'Afrique du nord de la Société de géographie commerciale de Paris.

La ramie, originaire de l'Asie et des pays équatoriaux, est une plante de la grande famille si variée des urticées. C'est une ortie sans dards, dont on compte plusieurs espèces en Chine, au Japon, dans l'Inde et dans l'Archipel de la Sonde. Elle atteint dans ces pays-là de $1^m$ à $3^m$ de hauteur ; on en fait jusqu'à cinq ou six coupes par an et elle repousse comme la luzerne. Elle peut s'acclimater parfaitement en Algérie, en Tunisie, au Sénégal, à la Réunion. Séparée du bois, sa fibre constitue un textile précieux, car elle est plus forte que le meilleur chanvre, dit M. Ney, plus fine que le plus beau lin, et aussi brillante que la soie aux reflets les plus chatoyants.

De temps immémorial les Chinois ont employé la ramie aux usages les plus divers ; ils en fabriquent des filets de pêche, des tissus, des vêtements fort beaux imitant la soie à s'y méprendre. Elle a été longtemps connue sous le nom d'ortie de Chine, et en Angleterre sous celui de *chinagrass*. Depuis une trentaine d'années, des botanistes et des industriels en France et en Angleterre lui ont accordé une attention particulière. A chacune des expositions internationales qui se sont succédé, depuis celle de Londres en 1851 jusqu'à celle d'Anvers en 1885, plusieurs industriels qui avaient fait venir l'ortie de Chine, où la fibre textile est séparée du bois à la main par les indigènes aussitôt après la coupe, avaient fait filer et tisser cette fibre et avaient obtenu des résultats très satisfaisants. Mais les spécimens exposés provenaient d'une matière textile qui arrivait tout apprêtée de l'extrême Orient et dont la plante n'était pas acclimatée en Europe.

Divers jardins botaniques d'Europe firent dès lors des expériences qui prouvèrent que la ramie pouvait prospérer dans les climats tempérés. En France, en particulier, de nombreux travaux furent publiés sur l'origine de la ramie, sa culture et ses applications industrielles. En 1886, entre autres, M. Harmand, consul général de France à Calcutta, adressa au ministre des affaires étrangères un rapport qui fut publié dans le numéro de mai 1887 du Bulletin du ministère de l'agriculture, et qui traitait de la ramie au point de vue du climat, du sol, de l'aménagement des terres, de la plantation et des soins au point de vue de la récolte, de la coupe des tiges, du rendement, de la valeur de la fibre

préparée, de la préparation mécanique des tiges, des divers concours institués par l'Angleterre en faveur des meilleures machines à décortiquer et qui jusqu'alors n'avaient donné que des résultats incomplets, etc.

C'est en effet de la décortication que dépend l'avenir industriel de la ramie ; c'est l'insuffisance des procédés généralement employés, la difficulté de la transformation de la plante en fibre textile, qui en a retardé l'apparition sur les marchés de l'Europe occidentale comme succédanée du chanvre, du lin et de la soie, et qui a jusqu'à présent arrêté l'extension de cette culture.

Les recherches et les expériences de laboratoire n'ont cependant pas manqué, non plus que les inventions de machines de systèmes divers pour la décortication. M. Ney compte que, de 1833 à la date du 1er octobre 1887, il a été pris, en France seulement, 517 brevets ou additions de brevets ayant pour objet divers systèmes de décortication de la ramie.

Deux procédés surtout divisent les industriels qui s'occupent de cette question. Les uns, estimant qu'un procédé est d'autant plus parfait qu'il se rapproche davantage du procédé naturel, tiennent pour la décortication à l'état vert, à l'imitation des Chinois ; c'est-à-dire que les machines qu'ils proposent traitent la plante aussitôt coupée, alors que les variations de température et la tendance à fermenter qu'elle possède au plus haut degré n'ont pas encore modifié la qualité des fibres, au point de vue de la ténacité et de la résistance à la traction. Pour les autres inventeurs, l'impossibilité de décortiquer assez rapidement à l'état vert les quantités considérables de tiges qui couvrent un champ de ramie, leur a fait adopter la décortication à l'état sec. Dans les pays chauds et secs, les tiges se dessèchent trop vite pour être bien décortiquées vertes ; dans les pays chauds et humides, la fermentation hâtive des tiges altérera leur qualité d'une manière irréparable. D'où résulte la nécessité de décortiquer en un temps très court, ce qui exige un grand nombre de machines avec une main-d'œuvre considérable, travaillant pendant un temps très limité. Les machines de ces derniers inventeurs décortiquent donc à l'état sec les tiges de ramies amenées de loin et desséchées dans des magasins ad hoc.

D'autres machines ont été inventées pour décortiquer à l'état vert et à l'état sec à la fois. Enfin il existe un procédé original qui tient des deux systèmes ; c'est celui de la vapeur chaude. Les tiges desséchées sont placées dans des caisses de bois fermées et percées, à leur partie inférieure, de trous par lesquels arrive la vapeur d'eau qui circule à travers les tiges séchées. Quand l'action de la vapeur a duré de 10 à 20

minutes, on ouvre les caisses, et la décortication à l'état humide s'opère à la main, selon le procédé des Chinois.

L'expérience acquise par M. Ney lui fait croire seule bonne la décortication à l'état vert, après la coupe et à pied d'œuvre, à la condition d'avoir une machine produisant par jour une forte quantité de filasse.

Entre les deux parties fibreuse et ligneuse de la plante, il existe une adhérence produite par une espèce de ciment désigné sous le nom de *pectose,* qui est un grand obstacle à la décortication et qui exige un dégommage complet de la fibre de ramie. C'est sur ce point que la commission de la ramie a porté son attention en dernier lieu. D'après le *Journal officiel,* elle a entendu, le 13 février dernier, une communication de M. Frémy, membre de l'Institut, directeur du Muséum d'histoire naturelle, sur les résultats auxquels l'ont conduit ses recherches relativement aux tissus ligneux. M. Frémy est arrivé, pour la ramie, à séparer l'épiderme de l'écorce, c'est-à-dire la matière jaune de la matière fibreuse dont on extrait les fils, en dissolvant, par certains procédés chimiques, les substances désignées communément sous le nom de gomme et qui forment l'espèce de ciment susmentionnée. Il en ressort que si le procédé découvert par M. Frémy est assez pratique et économique pour être adopté par l'industrie, la question de l'utilisation de la ramie en Occident aura fait un pas en avant.

En attendant, quelles ont été les expériences tentées en Algérie au point de vue de la culture de cette plante textile ? D'après le *Moniteur des Colonies,* il y a plus de trente ans que les premiers essais ont été faits, et cela dans la province d'Oran, en 1855. Les premières graines y ont été semées par des Chinois amenés par un officier attaché à l'ambassade de Pékin. Dès lors des expériences ont été faites au Jardin d'essai d'Alger, dans les environs de Bouffarik ; elles ont été concluantes, et si la culture de la ramie n'a pas été entreprise en grand par les colons, cela tient uniquement au manque d'une machine donnant une décortication complète, rapide et à bon marché. En 1884, le ministre du commerce d'alors, M. Hérisson, donna à M. Ney, qui depuis plusieurs années s'occupait de la question, une mission officielle à ce sujet. M. Ney créa alors dans la province de Constantine une plantation pépinière pour étudier le régime de la plante en Algérie, dans un sol propice et d'une importance suffisante pour lui permettre de faire des expériences de décortication sur une grande échelle quand le moment serait venu. Pendant les trois dernières années, M. Ney, avec plusieurs de ses amis, étudia de la manière la plus précise tous les procédés et toutes les machines nou-

velles inventées pour la décortication de la ramie, notant tous les progrès réalisés successivement, jusqu'au jour où, ayant enfin trouvé une machine qui, d'après lui, répondait pleinement aux desiderata, il procéda à des expériences pratiques qui donnèrent un résultat favorable. L'année dernière, le comice agricole de Bouffarik ouvrit un concours pour la machine la plus parfaite. Au mois de juin eurent lieu, près de Guelma, sous la direction de M. Ney lui-même, des expériences de décortication auxquelles assistèrent le préfet de Constantine, le président du Conseil général, plusieurs conseillers généraux et nombre de notabilités du département. Au point de vue technique, la décortication à l'état vert paraît un résultat acquis ; il a été obtenu au moyen d'une machine très simple, très résistante et d'un prix peu élevé. Le gouverneur général de l'Algérie, frappé des résultats obtenus, manda à Alger M. Ney et lui offrit son bienveillant appui. A la demande de M. Ney, une enquête officielle fut faite sur l'extension prise en Algérie par la culture de la ramie, et cette enquête permit de constater qu'il existe, à l'état de pépinières, variant entre cinq hectares et cinquante centiares, environ seize hectares plantés en ramie, verte ou blanche, ainsi répartis :

| | | |
|---|---|---|
| Département | d'Oran .................. | 4 hectares. |
| » | d'Alger.................. | 5 » |
| » | de Constantine ........... | 7 » |

Cela peut paraître peu de chose comme plantation, mais il y a dans ces seize hectares un nombre considérables de plants qui permettraient de mettre rapidement en valeur une vaste superficie de terrain.

Pour le développement de cette culture, il était nécessaire de savoir si la vente du produit en serait assurée pour les planteurs. M. Ney et ses amis ont visité les filateurs des départements du Nord, de la Normandie et de l'ouest de la France, et ont reçu d'eux des offres d'achat pour des quantités considérables à des prix rémunérateurs. Les débouchés sont donc ouverts à ceux qui voudront se livrer à cette culture.

Les expériences faites montrent que la plante, en Algérie, est en pleine valeur au bout de la deuxième année et qu'elle donne de trois à quatre coupes. En prenant des minima pour le rendement à l'hectare, et tous frais déduits pour location, culture, récolte, décortication, etc., M. Ney estime que le bénéfice net dépasse 1,200 francs par hectare.

En présence de la diminution en France des cultures du lin et du chanvre, celle de la ramie dans la colonie paraît avoir un avenir assuré. Il y a vingt-cinq ans, plusieurs des départements français prospéraient par la culture du lin et du chanvre qui occupait 200,000 hectares ; au-

jourd'hui, 85,000 hectares à peine sont employés à cet usage. La France importe annuellement 130 millions de kilogrammes de textiles : chanvre, lin, jute, etc., et le chiffre en augmente chaque année. Les filateurs français se sont naturellement préoccupés de cet état de choses et ont exprimé le vœu que la ramie fût cultivée en terre française. L'un d'eux écrivait de Roubaix, en 1887 : « Tout le monde connaît l'extrême bon marché du coton de qualité courante, mais tout le monde ne sait pas l'influence qu'exercera ce textile sur les industries similaires du lin, de la laine et de la soie. A l'époque où nous vivons, le premier pas est au bon marché, fût-ce même au détriment de la qualité, et les nécessités de la concurrence forcent l'industriel à des combinaisons de matières qui le portent de plus en plus vers le textile du prix le plus bas. Malgré toutes ces concessions, le lin ne peut plus lutter contre le coton ; en un mot cette industrie, si importante à une certaine époque, est aujourd'hui menacée de crouler. Le remède à cette situation ne peut être que dans la venue d'une nouvelle matière textile ; c'est ici qu'apparaît toute l'importance de la ramie qui est certainement une plante exceptionnelle. »

Le pays qui entreprendra le premier, sur une grande échelle, la culture de ce textile, est assuré d'y trouver un produit très rémunérateur. Le *Moniteur des Colonies* a annoncé, il y a quelque temps déjà, qu'une puissante compagnie anglaise, au capital de 880,000 liv. str., soit 22 millions de francs, s'est constituée en Angleterre pour le développement et la culture de la ramie dans les possessions anglaises de l'Inde. De son côté, le *Moniteur de l'Algérie* reçoit d'un correspondant l'avis que M. Numa Bothier, un des propagateurs de la ramie en Algérie, a reçu d'Amérique une commande ferme de 200,000 pieds de ramie, et que, si ce premier envoi réussit, d'autres demandes suivront.

Ces circonstances expliquent les mesures adoptées par le gouvernement français pour encourager en Algérie les plantations de ramie. Indépendamment des primes annuelles de 300, 500, et 1000 francs pour les cultures les plus soignées, dont nous parlions, il y a un mois, la Commission de la ramie a proposé au gouvernement d'affecter chaque année une somme de 60,000 francs à des expériences, des missions, des récompenses, et d'instituer un prix de 20,000 francs pour la meilleure machine à décortiquer présentée dans le délai d'un an. Les épreuves pratiques auraient lieu publiquement au Conservatoire des Arts et Métiers en présence d'un jury nommé par le ministre de l'agriculture.

## CORRESPONDANCE

### Lettres de Prétoria, de M. A. Demaffey, ingénieur des mines.

Prétoria, 13 février 1888.

Cher Monsieur,

J'ai reçu votre très aimable lettre du 30 décembre.

A mon retour du Ma-Tébéléland, j'avais l'intention de vous envoyer mon itinéraire; mais, comme il a été décidé que je retournerai au pays des Ma-Tébélé en qualité de Directeur de la *Tati Concession,* pour une année au moins, que j'aurai par conséquent l'occasion de compléter et de rectifier mon premier itinéraire, je préfère attendre de vous envoyer mes notes, qu'elles soient assez complètes pour que vous puissiez en tirer parti et publier dans l'*Afrique* une nouvelle carte du Ma-Tébéléland. D'autant plus que cette fois j'emporte avec moi tous les instruments nécessaires pour faire des observations, et que je me propose de faire la triangulation de la Tati Concession, par conséquent de relever exactement le cours des rivières Shashi, Tati et Romakabane, depuis leur jonction jusqu'à leurs sources. Il y a un point que je veux élucider : la rivière Makloutsie se jette-t-elle dans la Shashi, ou bien directement dans le Limpopo? Presque toutes les cartes que j'ai vues montrent la Makloutsie se déversant dans la Sashi, mais d'après les renseignements que j'ai obtenus de chasseurs qui connaissent bien la contrée, la Makloutsie coulerait directement dans le Limpopo.

Je vais me mettre en route pour Gouboulououayo, ou plutôt je suis déjà en route, car ma petite caravane est campée à quelques milles d'ici, sur le bord d'un *spruit* qu'elle ne peut pas franchir. Nous avons eu ces jours-ci des pluies torrentielles et les plus modestes ruisseaux sont transformés en torrents.

J'ai reçu le numéro de l'*Afrique* dans lequel vous avez eu l'obligeance de publier les quelques renseignements que je vous avais envoyés sur les mines du Transvaal.

Le *Schwindel* (vertige) existe toujours, quoiqu'il ne soit pas aussi vivace qu'il y a dix ou douze mois. Mais on *flotte* des compagnies pour des sommes insensées, nullement en rapport avec la richesse des mines. Un trop gros capital peut tuer la meilleure mine du monde; d'autant plus que la presque totalité du capital va dans la poche des vendeurs.

Les mines de Moodies, ou pour mieux dire les cinq mines qui se trouvent sur le Pioneer Reef, se sont fusionnées. La nouvelle compagnie s'appelle la United Pioneer Gold Mines C°, avec un capital de 140,000 L. dont 96,000 pour les vendeurs. C'est relativement raisonnable et je crois que cette compagnie a des chances sérieuses de réussite.

A Johannesburg, on fait plus de bruit que d'ouvrage. Il y a là quelques très bonnes mines qui pourraient donner de beaux dividendes si elles étaient travaillées convenablement. Mais très peu sont réellement préparées pour l'exploitation.

On a découvert ces derniers mois de nouveaux gisements aurifères aux Zoutpansberg, à Malmaïn et dans plusieurs autres endroits. Je ne les ai pas visités, mais d'après les renseignements que j'ai eus, on n'a jusqu'à présent rien trouvé de vraiment sérieux.

Les nouvelles qui arrivent du Ma-Tébéléland sont sujettes à caution. Je n'imaginais pas que l'histoire du massacre de 150 noirs vous fût parvenue, autrement je vous aurais écrit de suite pour la démentir. Je connais Selous, je l'ai rencontré dernièrement à Kimberley ; il était très vexé et a écrit une lettre fort vive, en réponse aux articles parus dans le *Standard*. Cette lettre a été publiée dans le *Diamond fields Advertiser* du 20 janvier. Je vous enverrai, de Tati, les nouvelles *vraies* du Ma-Tébéléland. Lo-Bengula s'est placé sous le protectorat du Transvaal ; le Président Krüger me l'a affirmé.

Jeppe va publier une nouvelle carte du Transvaal comprenant la partie sud du pays des Ma-Tébélé. Vous y verrez mon itinéraire de retour de Tati.

Prétoria, 14 février 1888.

Dans ma lettre d'hier j'ai oublié de vous parler du chemin de fer de la baie de Delagoa. Vous me demandez pourquoi le gouvernement du Transvaal ne continue pas la ligne.

Voici ce que j'ai entendu dire à ce sujet :

Le chemin de fer appartient à une compagnie *portugaise*, de nom seulement. En réalité elle est dans les mains d'un Américain — M. Mullan, je crois — et le capital a été fourni par des Anglais.

Les tarifs de douane à Delagoa-Bay sont beaucoup moins lourds que ceux de Natal et de la Colonie du Cap. Mais les tarifs de la compagnie sont tellement élevés que la différence est plus que compensée.

Le gouvernement du Transvaal dit : Réduisez vos tarifs, et je ferai la ligne jusqu'à Prétoria. Sinon, exploitez votre ligne comme vous pourrez, mais ne passez pas sur le territoire du Transvaal. C'est, comme vous voyez, une simple question de tarifs. Je pense qu'il s'écoulera encore un long temps avant que Prétoria voie une locomotive. Pour le moment nous sommes bloqués dans Prétoria, à cause des pluies. Le service postal est interrompu depuis trois jours. Il n'existe pas de ponts au Transvaal et les routes (?) sont dans un état pitoyable.

Je pense que j'aurai un voyage pénible jusqu'à Shoshong. Si j'y arrive dans trois semaines, je serai bien content.

A. Demaffey.

## BIBLIOGRAPHIE [1]

*Rév. W. Holman Bentley.* Dictionary and Grammar of the Kongo language, as spoken at San Salvador. London (Baptist missionary

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

Society), 1886, in-8°, 22 p.— Cet opuscule n'est que la préface d'un ouvrage qui doit être assez considérable et que M. Bentley a dédié au roi des Belges. M. Cust a bien voulu faire précéder cette préface d'une courte introduction. L'ouvrage a été préparé pour la mission baptiste au Congo. L'auteur, qui a fait partie de cette mission, est resté cinq ans dans la région du Congo inférieur. Revenu en Europe, il a classé ses matériaux et rédigé son livre. La langue congolaise qui est parlée à San Salvador, ancienne capitale de l'empire du Congo, n'est en réalité qu'une des nombreuses formes du langage usité dans le bassin du grand fleuve. Cet idiome prend place à côté du souahéli, du zoulou, du pongoué, comme une des langues typiques de la grande famille bantou. Tout en différant les uns des autres par plusieurs particularités, tous ces idiomes présentent certaines affinités qui indiquent leur commune origine. Par suite de son long séjour dans le pays, M. Bentley a pu résoudre diverses questions qui éclaireront d'un jour nouveau cette étude à peine commencée. Dans la préface il raconte la découverte du Congo, l'histoire des missions dans ce bassin, et établit les règles qui ont servi de base à son ouvrage.

*Dr Karl Wilhelm Schmidt.* ZANZIBAR. Ein ostafrikanisches Cultur-Bild. Mit 15 Abbildungen und einem Plan. Leipzig (F.-A. Brockhaus), 1888, in-8°, 184 p., fr. 6. — Il serait difficile, sinon impossible, de trouver une monographie plus complète de la ville de Zanzibar. L'auteur, qui est resté pendant dix-huit mois au service de la Société allemande de l'Afrique orientale, a résidé tantôt à Zanzibar même, tantôt à l'intérieur du continent. Il a su observer, recueillir des matériaux, des statistiques, et, de retour en Europe, il publie une description très détaillée de cette ville intéressante, sur laquelle l'attention de l'Europe s'est longtemps portée pendant les grands voyages de Speke, de Livingstone, de Stanley, etc. Dans cette étude, rien de ce qui intéresse une cité n'a été omis; le lecteur voit passer devant lui, la ville, son port, ses rues, ses maisons de constructions diverses, le palais du sultan, les principales places de la ville et les différents types composant la population bigarrée qui s'y presse. Sur les 200,000 habitants que compte l'île entière de Zanzibar, la ville à elle seule en renferme 80,000, ce qui est le double de ce qu'elle comptait il y a 25 ans. Les Arabes et les Nègres forment le fond de ce peuple. Comme étrangers, l'on trouve environ 5000 Hindous, des Beloutchis, des Persans, et seulement 80 Européens pour la plupart Anglais; tous obéissent sans difficulté au sultan Saïd

Bargasch, dont l'ouvrage donne un beau portrait ainsi qu'un autographe.

Les deux derniers chapitres sont consacrés au commerce et aux conditions climatériques et sanitaires de Zanzibar. Tous les faits qui s'y rattachent sont exposés en détail avec chiffres à l'appui. La température moyenne annuelle de Zanzibar est de 22°,5; cette chaleur, jointe à l'humidité, cause différentes maladies que l'auteur énumère les unes après les autres, avec leur caractère principal et le traitement à suivre.

Plusieurs gravures bien exécutées illustrent cet ouvrage, qui se termine par un plan de Zanzibar au 1 : 25,000.

*Hermann Soyaux.* Deutsche Arbeit in Afrika. Erfahrungen und Betrachtungen. Leipzig (F.-A. Brockhaus), 1888, in-8°, 182 p., fr. 4,50. — Ce livre est une étude forte et mûrie de l'état actuel de la colonisation allemande en Afrique et de son avenir. Ayant séjourné près d'une dizaine d'années dans l'Afrique équatoriale, et ayant eu l'occasion d'en étudier les ressources et le commerce, l'auteur se croit en droit de donner à ses compatriotes des conseils sur la manière de faire valoir leurs récentes acquisitions. Les différents sujets qu'il passe successivement en revue se rapportent principalement à l'état actuel de nos connaissances en géographie et en histoire naturelle sur l'Afrique allemande, à son climat, à sa flore et aux produits qu'on peut en exporter, au rôle des indigènes comme travailleurs dans les plantations, enfin à la méthode à suivre pour arriver à tirer le meilleur parti des colonies. Cet ouvrage renferme un grand nombre de renseignements nouveaux très intéressants, et beaucoup d'indications utiles dictées par une longue expérience.

M. Soyaux est tout à fait partisan de la politique coloniale, mais il ne se dissimule pas la difficulté de l'œuvre entreprise, ni les sacrifices immenses que la nation et les particuliers devront s'imposer avant de retirer un bénéfice réel de l'exploitation des colonies. Il croit qu'on se fait, en Allemagne, à l'égard des possessions africaines, une idée erronée, par suite des descriptions souvent fantaisistes de voyageurs sans expérience, doués d'un optimisme exagéré; aussi tient-il à dire la vérité et rien de plus. Le grand obstacle à la colonisation vient du climat, en général malsain, qui empêchera toujours les possessions allemandes d'être des colonies de peuplement, et pourtant ce sont des colonies de ce genre qui conviendraient le mieux à l'Allemagne, étant donné le nombre considérable d'émigrants qu'elle fournit. Les nègres seront encore longtemps en Afrique les seuls travailleurs sur lesquels on puisse

compter. Par quel moyen arriver à les utiliser ? telle est la question qui se pose dans tous les établissements européens de la région équatoriale.

*P. Clavenad.* Une mission dans le Sud-Oranais. Paris (librairie ancienne et moderne de S. Pitrat), 1888, in-8°, 125 p. 54 figures, vues et coupes géologiques. — Chargé de l'étude d'un chemin de fer de Tiaret à El-Maïa, M. Clavenad, directeur du service municipal de la voirie de Lyon, expose dans cet ouvrage, tiré à 200 exemplaires seulement, sa manière de procéder et les résultats de son travail. C'est dire qu'il s'agit surtout d'une étude topographique et géologique. Les procédés employés pour faire la triangulation de la contrée, la marche des opérations géodésiques, la détermination des terrains que traverserait la ligne projetée, les obstacles à surmonter forment. avec la description de la route suivie par l'expédition, le sujet principal du mémoire. A cela l'auteur ajoute, sur les dunes du Sahara, des considérations qui, par le fait surtout qu'elles ne s'accordent pas complètement avec les théories actuelles, présentent un réel intérêt. Pour lui, les dunes ne sont pas dues au transport des sables par le vent, mais constituent des formations quaternaires en place, désagrégées déjà, ou en voie de désagrégation progressive. C'est à l'action de l'eau et non à celle du vent qu'il faut recourir pour expliquer la formation des dunes. Ce sont les grands courants quaternaires dont les torrents actuels ne sont que les représentants dégénérés qui seuls ont pu jeter à la surface du Sahara de pareils dépôts. Du reste, le phénomène qui les a produites se continue de nos jours, car certains terrains se désagrègent continuellement, et les vents et les eaux en entraînent les débris. Les transports de sable seront donc bien certainement un des grands obstacles des futures lignes sahariennes ; toutefois, M. Clavenad croit qu'on en a beaucoup exagéré l'importance. Les renseignements qu'il donne sur le mouvement des sables des dunes, sur la possibilité et le moyen de les traverser sont plutôt rassurants. Les ouvrages de défense, nuls lorsqu'il s'agirait seulement de dunes peu élevées, ne prendraient de l'importance que dans le cas de hautes dunes, dont on annulera les dangers par des travaux de fixation et l'établissement de tunnels et de parasables. Ainsi, la construction de voies ferrées dans le Sahara présentera probablement moins de difficultés techniques qu'on ne le présumait il y a quelques années. Toutefois, des considérations d'ordre politique empêcheront pour longtemps encore d'y songer sérieusement. En attendant, M. Clavenad appuie, au moyen de nombreux arguments, l'établissement de voies de pénétration à travers

le Sahara algérien, et en particulier celle de Tiaret à El-Maïa, qui aurait d'excellents effets au point de vue militaire et économique.

*Louis Delavaud.* La politique coloniale de l'Allemagne. Extrait des Annales de l'École libre des sciences politiques. Paris (Félix Alcan), 1887, in-8°, 56 p. — Il est bien tard pour signaler ces deux articles parus à la fin de l'année 1886. Toutefois étant données leur réelle valeur et leur actualité, on nous permettra d'en dire quelques mots. Notre journal a consacré au sujet traité par M. Delavaud de nombreux articles et bien des pages de son *Bulletin mensuel;* aussi n'avons-nous pas été étonnés de le voir constamment cité dans les articles en question. Mais il ne nous avait pas été possible d'exposer d'une façon complète l'histoire des acquisitions allemandes, non plus que le côté purement politique de la question. C'est la tâche que s'est donnée M. Delavaud et qu'il est parvenu à accomplir, en cherchant à oublier autant que possible sa qualité de citoyen français. Sauf quelques rares et insignifiantes exceptions, ses articles sont écrits sans chauvinisme et à un point de vue plutôt objectif que subjectif; en outre son exposé est clair, méthodique, intéressant et facile à lire, malgré l'accumulation des faits cités. Après avoir décrit la situation de l'Allemagne comme pays d'émigration, d'industrie et de commerce, il raconte la création d'établissements coloniaux en Océanie, et la lutte d'influence avec l'Angleterre, la France, les États-Unis et l'Espagne, à laquelle elle a donné lieu. L'histoire de la fondation des colonies allemandes en Afrique vient ensuite avec quantité de détails dont beaucoup sont peu connus. Il est surtout intéressant de suivre le développement de l'idée d'expansion coloniale chez le peuple allemand et particulièrement au sein du Reichstag, qui d'abord n'y pensait pas, puis est devenu franchement hostile, et s'est ensuite rallié presque complètement à la politique du chancelier. Les colonies allemandes n'étant pas des colonies de peuplement, mais seulement des établissements de commerce ou d'exploitation au moyen des indigènes, on peut se demander avec M. Delavaud quels seront les procédés employés pour en tirer parti et quel rôle elles joueront au milieu des autres établissements européens? C'est l'avenir qui se chargera de répondre à cette double question, au sujet de laquelle il serait téméraire de hasarder aujourd'hui des appréciations manquant de base solide et de précision.

## BULLETIN MENSUEL (*7 mai 1888* [1]).

La Compagnie générale transatlantique a fait construire un nouveau steamer, le *Eugène Pereire,* destiné à accomplir en 24 heures, la **traversée entre Marseille et Alger** [2]. Il est entièrement en acier, et mesure 106$^m$ de longueur, 10$^m$,64 de largeur et 7$^m$,85 de hauteur ; sa machine à triple expansion développera 3000 chevaux, et sa vitesse dépassera de plus d'un nœud celle des paquebots déjà très rapides en service actuellement sur cette ligne. Les salons vastes et aérés seront ornés avec la plus grande élégance, et les cabines seront aménagées avec le confortable accoutumé ; il sera éclairé à l'électricité. Ce sera sans doute le plus beau steamer faisant le service entre la France et l'Algérie. Le premier voyage aura lieu au commencement de juillet. — La même Compagnie a inauguré un nouveau service entre Nice et l'Algérie.

Nous voudrions pouvoir donner de longs extraits des lettres que M. le professeur Alglave a envoyées au *Temps,* sur le **Congrès** que **l'Association française pour l'avancement des sciences** a tenu à **Oran.** Malheureusement le peu de place dont nous disposons nous oblige à nous restreindre. Bornons-nous à ce qui concerne le développement des sciences à Alger. « Au point de vue scientifique, » dit M. Alglave, « nous avons pu constater tout de suite, dans un rapide passage à Alger, des progrès tels qu'aucune ville de France n'en a fait de plus grands. Les écoles supérieures des lettres, des sciences, de droit et de médecine qui forment l'Université d'Alger, possèdent maintenant, tout en haut de la ville, un vrai palais, qui a coûté deux millions et demi, et qui suffira pendant longtemps au progrès de l'avenir. A la cime d'une colline voisine s'élève un grand observatoire, fort bien muni en personnel et matériel pour utiliser la pureté du ciel africain. Le cardinal Lavigerie a garni plusieurs des sommets vacants d'édifices religieux et de séminaires, qui produisent l'effet le plus pittoresque à l'horizon, en attendant que leurs élèves aillent évangéliser les Soudanais. La cathédrale elle-même, mariant habilement les beautés de l'architecture tra-

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

[2] Elle s'accomplit actuellement en 28 heures.

ditionnelle du pays avec la religion des vainqueurs, s'est couverte de fort belles sculptures dans le style des vieilles mosquées. Dans un ordre d'idées plus pratique, l'École de droit compte deux cents élèves — le chiffre d'une bonne Faculté française — qui répandront autour d'eux la connaissance de nos lois. Enfin, le professeur de zoologie, M. Viguier, termine, sur la jetée même du port, l'installation d'un laboratoire maritime merveilleusement outillé pour les études les plus délicates, fort pittoresque par-dessus le marché, avec ses créneaux moresques, et qui, pour avoir coûté beaucoup moins cher que la fameuse station zoologique de Naples, n'en rendra pas moins autant de services aux savants. J'y ai trouvé déjà installés deux jeunes zoologistes envoyés par le Muséum d'histoire naturelle de Paris. »

Après la clôture du Congrès, vingt-trois de ses membres se sont rendus à **Touggourt,** pour visiter les nouvelles oasis de création française de l'Oued-Rihr, et se rendre compte de visu de la colonisation saharienne. M. Rolland, ingénieur, administrateur délégué de la Société de Batna et du sud-algérien, avait pris l'initiative de cette excursion. La caravane devait recevoir l'hospitalité dans les bordjs de la susdite Société, et M. Jus, un des ingénieurs qui, par ses nombreux forages de puits artésiens et ses plantations de palmiers, ont le plus fait pour le développement de la région des oasis, devait lui servir de guide. Elle a pu se rendre compte du changement survenu dans l'Oued-Rihr depuis 1856, époque à laquelle fut foré le premier puits artésien du Sahara, à Tamema-Djeddida. Alors cette région dépérissait et était presque abandonnée. Aujourd'hui les plantations de palmiers de la Compagnie de l'Oued-Rihr prospèrent à Chegga, Mraïer, Mazer, Chria-Sahia, Tolaem-Mouichi, Ourlama, Tamerlana, Touggourt, et leurs jardins donnent la mesure de l'esprit d'initiative et de la persévérance des pionniers de cette œuvre de colonisation. Trois nouveaux puits venaient d'être forés, l'un à Aïn-Aoulrui, dans la région de Touggourt, donnant 1890 litres à la minute, un autre à Aïn-Aboubab, avec un débit de 1855 litres, et le troisième à Tamerma-Djeddida, fournissant un débit de 2500 litres. De Touggourt, la caravane s'est rendue à Ouargla, siège du chef puissant de la confrérie des Khouans-Taffelis dont les affiliés remplissent le Sahara et la Tunisie.

Nous regrettons que le manque de place ne nous permette pas de donner en détails les résultats remarquables des fouilles nouvelles que notre compatriote, M. **Édouard Naville,** poursuit cette année sur l'emplacement de **Bubastis** qu'il a découverte l'an dernier. Nous

devons nous borner à les résumer. En déblayant la troisième salle du temple, il a trouvé deux statues en granit noir du type hycsos, la moitié inférieure de la statue assise d'un roi inconnu, aussi de travail hycsos, et une belle architrave gravée au cartouche d'Apepi, le plus fameux chef des Hycsos, ce qui fournit la preuve irréfragable que Bubastis fut le siège d'un important établissement de Hycsos, fait dont personne ne s'était douté jusqu'ici. À propos de la statue brisée à mi-corps, M. Naville écrivait, le 18 mars, au comité de l'Egypt Exploration Fund : « Nous avons fait hier matin la plus remarquable, jusqu'à présent, de nos découvertes. J'avais remarqué vendredi le coin d'un bloc de granit noir poli qui m'avait paru appartenir à un beau monument, aussi l'ai-je fait déblayer hier. Il se trouve être la partie inférieure d'une statue de grandeur naturelle, d'un travail remarquable, avec deux colonnes de hiéroglyphes très nets, gravés de chaque côté de la face du trône, à droite et à gauche des jambes de la statue. Ces inscriptions donnent le nom et les titres d'un roi absolument inconnu qui, à en juger par le travail, doit appartenir à la période hycsos, ou en tout cas, à l'une des obscures dynasties qui ont précédé l'invasion des Hycsos. Un cartouche contient un signe tout nouveau pour moi et que je ne puis déchiffrer. Sur l'autre se lit Jan-Ra ou Ra-Jan, nom qui ne ressemble à aucun de ceux que je connais. Il est appelé, ce qui est fort étrange, un adorateur de son Ka (c'est-à-dire de son spectre ou de son double). Je suis allé à Boulak et j'ai montré une copie de ces inscriptions à Ahmed Kemal-ed-Deen effendi, le commissaire musulman attaché au musée. Il en a été très intéressé et m'a dit immédiatement : Celui-là est le Pharaon de Joseph. Tous nos livres arabes l'appellent Reiyan fils de El Welid. » M. Naville ne paraît pas disposé à attacher une grande valeur à cette curieuse coïncidence. Toutefois l'auteur de l'article du *Times* qui a rendu compte des découvertes de M. Naville, et pour lequel les chroniqueurs arabes n'ont pas grande valeur au point de vue de l'histoire de l'Égypte, avoue que l'identité, lettre pour lettre, des deux noms est pour le moins extraordinaire. Pour la majorité des égyptologues, l'hypothèse que Joseph a servi sous un roi hycsos est depuis longtemps admise comme très probable. Une autre découverte importante est celle de deux statues de grandeur naturelle d'un scribe de la dix-huitième dynastie égyptienne. Elles représentent un personnage accroupi, tenant sur ses genoux un rouleau de papyrus à moitié déroulé sur lequel sont inscrits son nom et ses titres ; un de ceux-ci le qualifiait de « chef des travaux de son roi et des provinces et des pays marécageux du nord. » Sur son

épaule droite est gravé le cartouche d'Aménophis III dont le successeur Khuenaten, le pharaon adorateur du disque, est représenté aussi par un fragment de sculpture portant l'ove sacré de Aten-Ra, la divinité du disque, ce qui prouve que le culte du disque, promulgué par Khuenaten, s'est étendu au delta. Jusqu'à présent on n'en avait pas retrouvé de trace plus au nord que Memphis. Qui peut prévoir quels nouveaux trésors seront mis au jour ? A l'exception du grand temple de Sân, déblayé par Mariette il y a quelque vingt-huit ans, aucune ruine égyptienne plus considérable n'a été explorée aussi méthodiquement et n'a donné une récolte aussi considérable.

Le consul britannique pour la région du **lac Nyassa,** M. Hawes, a adressé au gouvernement anglais un rapport, duquel les *Proceedings* de la Société de géographie de Londres ont extrait les **données commerciales** relatives à ce district pour l'année 1886. Nous leur empruntons ce qui suit : Les importations ne s'élèvent pas au chiffre ordinaire d'affaires d'une Compagnie, et les exportations sont comparativement insignifiantes. L'exportation de l'ivoire s'est élevée en 1886 à 22,000 livres environ ; la plus grande partie a été portée à la côte soit par les Arabes, soit directement par les chefs eux-mêmes. M. Hawes estime que pour détourner une partie de ce trafic vers les marchés européens, les blancs devront fournir aux natifs des armes à feu aussi longtemps que les indigènes de la côte le feront ; toutefois il ajoute qu'il faut apporter une grande prudence dans l'importation des munitions. Ce ne sera que très difficilement que le commerce pourra être dirigé vers les susdits marchés, les Arabes étant très vigilants en ce qui concerne leurs intérêts particuliers et exerçant un grand empire sur les chefs par la vente des spiritueux et l'achat des esclaves. Dans l'opinion de M. Hawes, la vente des spiritueux est la vraie cause de danger pour les colons dans ces territoires. A part l'ivoire et les graines oléagineuses, les exportations sont faibles et peu rémunératrices. Les graines oléagineuses croissent à l'état sauvage dans les parties basses du pays des Ma-Kololo ; avec des tarifs de transport peu élevés et des communications bien organisées par la rivière, l'exportation pourrait procurer de beaux bénéfices. Le coton croît surtout dans la partie inférieure de la vallée du Chiré ; le sol des hauts plateaux paraît être trop argileux et trop ferrugineux pour que cette culture y prospère. Nulle part il ne croît en quantité suffisante pour être exporté, et l'on ne peut rien dire de bien précis sur sa qualité. Parmi les produits naturels des territoires du Nyassa, le rapport du consul mentionne le caoutchouc, l'indigo, le

strophantus et les plantes textiles comme pouvant devenir des objets de commerce. Le caoutchouc n'existe maintenant qu'en petite quantité, par suite des procédés destructeurs employés par les natifs pour extraire le suc ; mais la culture de la plante par les Européens commence à attirer l'attention. L'indigo croît à l'état sauvage tout le long des flancs des monts Zomba ; il est annuel et forme de vastes forêts. Sa végétation étant luxuriante, la culture pourrait en être entreprise avec avantage. Le strophanthus est une plante grimpante de la graine de laquelle on extrait un poison violent. En 1886, on en a exporté de ce district 400 livres qui se sont vendues à Londres au prix de 9 shillings la livre. Quant à la culture du café, les expériences faites pendant deux ans n'ont pas répondu à l'attente des planteurs. La qualité est bonne sans doute, mais il faudra une expérience plus longue avant que l'on puisse être assuré de la réussite de cette culture. La canne à sucre croît bien dans le district de Zomba ; elle est riche en principes sucrés. Quelques plantes de thé ont été introduites dans le pays et paraissent réussir, mais on ne peut encore rien dire de positif sur l'avenir des plantations de thé. On a aussi introduit le quinquina, qui semble devoir réussir ; les plantes de trois ans ont maintenant six pieds de hauteur.

Le *Natal Mercury* a reçu, d'un témoin oculaire des **événements du lac Nyassa,** des détails qui nous permettent de compléter ce que nous en avons dit le mois passé (p. 102-103). La délivrance des assiégés enfermés par les Arabes dans la station de **Karonga,** au nord du lac, est due à l'arrivée de 2000 natifs, tout à fait favorables aux Anglais, et à l'approche desquels les Arabes jugèrent prudents de lever le siège. Une fois la station délivrée, les libérateurs marchèrent contre la ville la plus rapprochée occupée par les Arabes, et la trouvèrent déserte, mais remplie de vivres et de provisions que, dans leur fuite précipitée, les Arabes y avaient laissés. Ils la brûlèrent complètement ; après quoi ils marchèrent, avec les Européens venus au secours de Karonga, contre M'Patta, la principale ville des Arabes. Ils la trouvèrent bien fortifiée, mais la palissade en fut escaladée ou abattue, et après un combat corps à corps avec les Arabes qui avaient 500 fusils, ils pénétrèrent dans la ville ; une fois qu'ils y furent entrés, rien ne put les décider à poursuivre l'ennemi qui l'avait évacuée. Ils firent un butin considérable consistant en ivoire, en bétail et en tissus pour une valeur de 800 liv. st. ; une douzaine de natifs furent tués. M. Monteith, agent de la Compagnie des lacs, reçut une balle à la jambe et M. Sharpe une à la cheville du pied. Le *Natal Mercury* dit que, lorsque ces Arabes arrivent dans une

tribu dont le chef est connu pour avoir de l'ivoire, s'ils ne peuvent pas se saisir de lui, ils lui volent ses biens et emmènent ses gens à la côte. Ils ont ouvert une nouvelle route de la tête du lac Nyassa au port de Quiloa où ils conduisent un nombre considérable d'esclaves. Il était question à Durban du départ pour Karonga d'hommes de bonne volonté disposés à prêter leur concours à la Compagnie des lacs. Ils se proposaient de construire un fort à la station, puis de tenter de chasser complètement les Arabes de cette partie du pays.

D'après le rapport des délégués de l'État libre de l'Orange, de Natal et de la Colonie du Cap sur la **Conférence** tenue à **Capetown** sous la présidence de sir J. Gordon Sprigg, premier ministre de la Colonie, les délégués sont tombés d'accord sur l'institution d'une union douanière, dont les adhérents s'appliqueraient réciproquement les principes du libre échange et conviendraient d'un tarif uniforme sur les produits extérieurs. Deux questions fondamentales, étroitement liées, ont été débattues et résolues en principe dans la conférence : celle des douanes et celle des chemins de fer. Les délégués de l'État libre de l'Orange refusaient de laisser poser un rail sur leur territoire, s'ils n'étaient admis au partage des droits prélevés sur les marchandises à destination de leur pays qui transitent par le territoire anglais. Cette revendication avait, maintes fois déjà, été formulée par le gouvernement de la République de l'Orange, mais s'était, chaque fois, heurtée à une fin de non-recevoir absolue. Les Anglais sont les premiers à reconnaître que les choses ont changé et que les Boers sont actuellement à même de poser leurs conditions. Le chiffre des importations au Cap s'est élevé de 37 % dans l'année dernière, et cet accroissement est presque entièrement dû au transit à l'intérieur du continent. Les Boers pourraient reculer devant l'application de droits prohibitifs qui leur seraient désavantageux ; mais ils connaissent le prix que les colons anglais attachent à s'ouvrir de promptes et faciles communications avec les gisements aurifères récemment découverts. Le district de Kimberley est une possession britannique ; mais il est séparé de la Colonie du Cap par le fleuve Orange, dans la partie de son cours où sa largeur est très grande, et on n'y peut arriver commodément que par terre, en empruntant le territoire de la République, dont les houillères, en outre, fourniraient du combustible à bon marché. Le gouvernement de Blœmfontein a tiré parti de ses avantages, et il a fallu en passer par ses conditions. Un droit *ad valorem* de 12 % en moyenne sera prélevé sur les produits extérieurs dans les ports du Cap et de Natal ; ils entreront en franchise dans l'État libre de

l'Orange, qui touchera les trois quarts des taxes perçues sur les marchandises à sa destination. Tel est en résumé le projet de convention qui sera soumis aux législatures des États respectifs. Fût-il adopté, ce ne serait pas, même sur le terrain douanier, l'union sud-africaine rêvée au Cap. La république du Transvaal s'est jusqu'à présent abstenue, son président, M. Krüger, attendant la réalisation du projet, souvent débattu, d'une ligne de pénétration partant de Lorenzo-Marquez, dans la baie de Delagoa. C'est pour prévenir une concurrence de ce côté que les colons anglais ont une grande hâte d'ouvrir une voie reliant leurs ports aux mines de l'intérieur. La convention prévoit d'ailleurs des adhésions ultérieures à l'union projetée, en leur réservant le bénéfice des avantages stipulés pour l'Orange. Indépendamment des trois contractants et du Transvaal, l'Afrique australe comprend encore la Nouvelle République formée d'une partie de l'ancien royaume de Cettiwayo ; en outre, les territoires des Be-Chuana, des Zoulous et des Ba-Souto, sujets britanniques, celui des Pondo, soumis au protectorat de l'Angleterre, dont le rattachement à l'union projetée dépend de l'assentiment du gouvernement impérial. On compte aussi adresser au cabinet de Lisbonne une invitation à y adhérer pour le territoire de la baie de Delagoa ; mais son acceptation est au moins douteuse, en raison des appréhensions que les convoitises anglaises sur cette position navale ont soulevées en Portugal.

Une lettre d'**Emin-Pacha,** du 16 août 1887, arrivée à Londres, annonce qu'à cette date l'expédition de **Stanley** n'était pas encore arrivée à Wadelaï. Néanmoins, Emin-Pacha comptait sur la réussite de l'expédition, attendu que Stanley avait choisi la route du Congo qui ne présente pas de difficultés insurmontables comme celle de l'Ou-Ganda. Emin-Pacha ajoute qu'il espère pouvoir ouvrir bientôt une route directe entre la région des lacs et la côte orientale d'Afrique par le pays des Masaï. Il répète qu'il persiste dans sa résolution de rester à son poste, alors même que Stanley lui proposerait de le ramener en Europe. — D'autre part, la *Riforma* a publié une lettre, reçue à Rome, du capitaine **Casati,** qui se trouve auprès d'Emin-Pacha. Elle est du 24 septembre 1887 ; Casati dit qu'à cette date on n'avait, à Wadelaï, aucune nouvelle de Stanley.

Le *Mouvement géographique* a publié, sur l'exploration faite au **Congo** par M. le capitaine Thys, administrateur délégué de la Compagnie du Congo, des renseignements détaillés auxquels nous empruntons ceux qui se rapportent à la station de **Bolobo,** qui témoignent des progrès faits

depuis quelques années par les indigènes de cette région. C'est un peu en amont du confluent du Kassaï que commencent les vastes agglomérations de population. De nombreux villages, en chaîne presque ininterrompue, montrent leurs toits de chaume à travers la verdure délicate des bananiers, au sommet et sur les flancs des collines et jusqu'au bord du fleuve. L'agglomération des villages de Bolobo constitue, sur une distance de 20 kilom. environ, une véritable ville dont la population peut être évaluée de 25000 à 30000 âmes. On voit de loin, en arrivant, des rues parallèles, aboutissant à de véritables places publiques. La population est bien constituée et de belle taille. Hommes, femmes et enfants sont tous vêtus d'étoffes européennes. Les habitations sont propres et ont un air de confort très curieux. Il y a des chambres à coucher avec lits, matelas, oreillers. Le blanc y reçoit un accueil hoospitalier, mais réservé. On sent que l'indigène est accoutumé aux allées et venues des Européens, et qu'il voit qu'il n'a rien à craindre d'eux; mais la population n'y a pas l'enthousiasme que montrent celles qui sont établies en amont.

M. le capitaine Thys a rapporté du Congo la carte complète au $^1/_{2500}$ du levé entre Matadi et Loukoungou, exécutée par les ingénieurs de l'expédition du **chemin de fer,** sous la direction de M. le capitaine Cambier. Ce document donne les courbes de niveau par 5 mètres et permet, dès aujourd'hui, d'affirmer que la construction de la ligne ferrée projetée est non seulement possible, mais qu'elle sera relativement facile. Il n'y a de difficultés réelles que dans le voisinage de Matadi et autour du massif de Palaballa. Le tracé étudié mesure 180 kilomètres; il en reste 120 environ pour atteindre le Pool. La voie projetée traverse des districts voisins de la frontière portugaise et qui n'avaient pas encore été visités par les blancs. La Loukouga, sur les bords de laquelle l'expédition d'études a maçonné un point de repère, a été atteinte à 80 kilomètres en amont et à l'E.-S.-E. de la station de Loukoungou. La rivière était encore large de quelques mètres en cet endroit. Les ingénieurs ont atteint en certains points de leur itinéraire les premiers villages du Makouta, région fertile et populeuse, où l'on assure que le bétail est nombreux. Le tracé passe à quelques kilomètres à l'ouest de la ville de Kinsouka. Les populations, qui n'avaient pas encore vu de blancs, étaient défiantes. Dans le courant du mois de mars, M. le capitaine Cambier et ses ingénieurs sont allés à Saint-Paul de Loanda, pour se rendre compte de l'avancement du chemin de fer d'Ambaca. Les travaux sur le terrain entre Loukoungou et le Pool seront repris dans le courant

de mai. L'avancement des études et la configuration de la région permettent de supposer que les études seront achevées dans les délais fixés.

C'est encore du *Mouvement géographique* que nous extrayons les détails fournis par les lettres de M. **Le Marinel,** de la station de **Loulouabourg,** à la date du 18 décembre 1887. Après avoir accompagné jusqu'à Nyangoué le lieutenant Wissmann, l'officier belge reprit, avec la caravane de porteurs Ba-Louba et Ba-Chilangé, le chemin de Loulouabourg, qu'il parcourut en deux mois. De Nyangoué jusqu'au Lomami, l'expédition de retour suivit la vallée de la Loufoubou jusque près de Moussoumba, où le Lomami fut franchi à l'endroit où Wissmann l'avait passé jadis. En deçà du Lomami, elle suivit d'abord la rive gauche du Loukassi, un des affluents de cette rivière, puis prit un peu plus au sud que la route de Pogge et Wissmann en 1881. Chemin faisant, Le Marinel rendit visite à un chef nommé Mona-Kialo, dont les villages nombreux et populeux se trouvent sur la rive droite de la petite rivière Kachimbi, affluent de droite du Sankourou-Loubilache. Toutes les populations de ces régions sont anthropophages ; mais celles de Mona-Kialo se distinguent, entre toutes, par leur sauvagerie. M. Le Marinel y assista à des scènes hideuses du plus révoltant cannibalisme. Après avoir passé le Sankourou un peu au sud du confluent du Boubila, l'explorateur arriva chez un autre chef indigène influent, le fameux Zappo-Zap, auquel le Dr L. Wolf avait rendu visite lors de sa découverte du Sankourou, il y a quelques années. Seulement, le chef a déplacé sa résidence, établie maintenant sur la rive gauche de la rivière. Au delà du Sankourou, jusqu'au Loubi, toute la contrée est montagneuse et presque entièrement couverte d'admirables forêts vierges. Durant la plus grande partie du voyage, la variole a régné et a fait de nombreuses victimes parmi les serviteurs indigènes. Dix chefs Ba-Chilangé qui accompagnaient l'expédition sont restés en route, et environ deux cents de leurs sujets. On s'imagine sans peine les difficultés que le chef blanc a dû éprouver pour conserver quelque discipline dans une troupe de sauvages ainsi décimée par la contagion, et quel devait être son prestige sur ses hommes, pour qu'il ait pu atteindre lui-même, sain et sauf, le but de son voyage. Le pire fut que la caravane rapporta avec elle l'épidémie au pays. Mais, dès son arrivée, les mesures les plus énergiques furent prises par les deux Européens de Loulouabourg, et de grands malheurs ont ainsi pu être conjurés. Toutes les embarcations de la Louloua furent requises et rassemblées sur la rive gauche, où elles furent placées sous la garde d'un détachement armé ; défense formelle fut faite de passer la

rivière, et la caravane tout entière demeura en quarantaine sur la rive droite, où les malades reçurent tous les soins nécessaires. Malgré ces mesures radicales, quelques cas se déclarèrent à la station et dans les localités voisines. Il y a eu des décès dans les villages du chef Kalamba et cinq malades à la station. De plus, perte des plus sensibles, le bon chef Tchikengé, l'ami des blancs, fut atteint par le fléau et, en dépit de tous les soins qui lui furent prodigués, il succomba. Mais enfin, grâce aux précautions prises, la mortalité n'a pas été excessive et le mal a pu être conjuré. En cette circonstance, le docteur américain Summers, établi à la station depuis six mois environ, a rendu les plus grands services. Les constructions et les plantations de la station ont été développées. Les récoltes ont donné des résultats inespérés et tels qu'ils permirent, dès le mois de juin 1887, d'approvisionner en riz, maïs, sorgho et haricots, d'autres stations de l'État. Les troupeaux comptaient en juillet 20 taureaux, bœufs, vaches et veaux, 150 moutons, 50 chèvres et 20 porcs. Ce gros bétail, admirable de santé et de vigueur, provient de l'Angola.

Les **services maritimes au Congo** se subdivisent en service général de navigation, service sanitaire et service hydrographique. Les commissariats maritimes, qui ressortissent au premier de ces services et sont établis à Banana et Boma, ont pour attributions générales de veiller sur les intérêts de la navigation et de donner satisfaction aux réclamations de la marine marchande. C'est ainsi qu'ils surveillent le mouillage des bâtiments, l'établissement des pontons, le bon entretien des ports. Ce service a également sous sa direction des améliorations apportées à la navigation du fleuve, telles que l'établissement et l'entretien des bouées. On sait que des bouées ont été placées à l'entrée de la rade de Banana, dont elles indiquent la passe navigable. L'on est occupé à en placer d'autres dans le fleuve même entre Banana et Boma. Le service sanitaire fonctionne depuis quelques mois et prend toutes les précautions en usage dans les différents ports, pour éviter et prévenir toute contamination. Il est établi sur des bases simples et évite toute formalité dispendieuse ou vexatoire. Le service hydrographique opère des sondages dans tout le cours inférieur du fleuve, et a dressé plusieurs cartes d'une haute utilité pour les capitaines de steamers. Il travaille à la confection d'une carte hydrographique générale de tout le bas fleuve. Un service de pilotage a été également créé, et l'État a ses pilotes officiels qui remontent les bâtiments jusqu'à Boma. On est également occupé à installer, à l'extrémité de la pointe de Banana, un feu dioptrique éclairant la rade et l'entrée du fleuve. Le feu sera élevé de dix mètres, de couleur rouge, et visible à une distance de sept milles.

Le 11 avril, un membre de la chambre des députés de Lisbonne a fait une proposition tendant à la cession de certaines possessions coloniales portugaises. Il s'agirait d'échanger deux colonies qui ne représentent pour le Portugal qu'un intérêt relativement secondaire, contre des territoires où l'action du Portugal s'exercerait avec plus d'autorité. Les colonies dont la proposition en question vise la cession sont celles de Timor et de la **Guinée portugaise.** Timor serait cédé à l'Espagne, qui abandonnerait en échange Fernando-Pô au Portugal. Quant aux territoires de la Guinée, ils passeraient à la France, qui céderait en échange les territoires situés au nord de Cabinda, constituant ce qu'on appelle le Congo français. Dans le bassin du Congo, ajoute le *Jornal do Comercio,* auquel nous empruntons cette nouvelle, où l'influence portugaise est restée beaucoup plus vivace et tend même à s'accroître chaque jour davantage, grâce aux efforts intelligents dirigés dans ce sens par le gouvernement métropolitain, un accroissement de territoire ne pourrait qu'être avantageux. Quel accueil l'opinion publique, en Portugal, toujours opposée à toute aliénation quelconque du territoire national, fera-t-elle à cette proposition ? Les gouvernements français et espagnol ont-ils été consultés, au préalable, par l'auteur de la proposition ?

D'après le courrier du **Sénégal,** les conditions économiques de la colonie se présentent cette année-ci sous un aspect favorable. A Médine les récoltes ont été très abondantes. Le marché du premier dimanche de chaque mois est très animé; il est fréquenté par des caravanes venant des pays les plus éloignés du Fouta-Djallon, de Timbouctou, de l'Adrar et surtout de toute la partie du Bambouck nouvellement ouverte au commerce français. Les traitants disent que la campagne actuelle se présente bien. La tranquillité règne partout. A Bakel, la récolte est terminée depuis un mois et a fourni des produits très abondants dans tous les pays dépendant du cercle. La culture des arachides et du coton, négligée depuis deux ans, a été reprise partout cette année. Les caravanes arrivent journellement sur la rive droite avec des gommes. Les prix d'abord élevés, — 7 kilog. pour une pièce de guinée, — ont diminué avec les arrivages. Les traitants comptent sur une année exceptionnelle. Le colonel Galliéni a pris les mesures nécessaires pour faire exploiter les gommiers qui se trouvent en grande quantité sur les deux rives de la Falémé. Le grand marché mensuel de Bafoulabé a réuni de nombreux indigènes venus du Bambouck, du Fouladougou et de la rive droite. Trente traitants de Médine et de Kayes sont en train d'installer des succursales à Bafoulabé. Ce point, à l'intersection des trois grands cours

d'eau et à la jonction de toutes les routes de la région, est très bien situé pour devenir un centre commercial important. Le commandant supérieur du Soudan français, par un télégramme daté de Siguiri, 10 mars, informe qu'il a fait commencer l'embranchement du chemin de fer qui doit mettre Médine en communication avec Kayes et Bafoulabé. Le travail est fait par des manœuvres, fournis gratuitement par les pays environnants. D'autre part, le commandant supérieur de la colonie écrit à la Société de géographie commerciale de Paris : « Notre comptoir de Kayes augmente de plus en plus d'importance ; nombre de commerçants y élèvent des maisons neuves. Les foires mensuelles que j'y ai établies, ainsi que dans tous nos établissements du Soudan français, rassemblent un grand concours d'indigènes. Notre chemin de fer va atteindre définitivement Bafoulabé et une escale importante va s'y créer, plus de 60 concessionnaires s'y établissent. Dès le début de cette campagne, j'ai organisé une mission qui va relier notre nouvel établissement de Siguiri à nos factoreries des rivières du sud par le Fouta-Djallon. Le Soudan français, c'est-à-dire le quadrilatère Saint-Louis, Timbouctou, Siguiri, Benty (Mellacorée), représente un immense domaine commercial, dont tous les produits doivent être drainés vers les escales du Sénégal et des rivières du sud. C'est à ouvrir ces routes qu'aidé par les braves officiers qui me secondent je veux mettre tous mes efforts. »

Les progrès des Français vers le Fouta-Djallon et vers le sud ne leur ont pas fait négliger les contrées du Soudan situées vers le nord. Une colonne volante, placée sous les ordre du commandant Vallière et chargée de parcourir toute cette région, a poussé jusqu'aux extrêmes limites des États placés sous le protectorat français, non loin de Ségou ; les pays situés aux confins du Sahara ont envoyé des députations au commandant de la colonne française, de sorte que l'on peut dire qu'aujourd'hui, depuis le traité avec le sultan Ahmadou, le **Soudan français** a le Sahara pour limites au nord. La colonne s'est rabattue ensuite sur Bammakou et va rejoindre, en longeant la rive gauche du Niger, l'établissement de Siguiri, dont en ce moment le commandant supérieur surveille lui-même la construction. Les bords du Niger sont couverts de villages populeux, mais les habitants ont été effrayés par les dévastations de Samory, et n'attendent que des garanties de sécurité pour rentrer dans leurs villages et se livrer de nouveau à leurs cultures.

Le journal le *Temps* a reçu d'un correspondant de Bammakou une lettre du 20 février d'où nous extrayons ce qui se rapporte au nouveau fort de **Siguiri** au confluent du Niger et du Tankisso. Le colonel Gal-

liéni prit lui-même le commandement de la colonne destinée à couvrir la construction de ce fort. Mais ce n'est pas sans peine que cette colonne, composée de tirailleurs sénégalais, d'infanterie de marine montée à mulets, de spahis sénégalais et d'une section d'artillerie, est parvenue à Siguiri. Depuis Niagassola, particulièrement, la région, à peu près inconnue, est couverte d'une végétation touffue, de bois épais et de ruisseaux et rivières, larges et profonds, dont la traversée exigeait la construction de nombreux ponts. L'un de ces ponts, celui du Kokoro, a été fait comme un véritable pont suspendu au moyen des 6000 mètres de fil de fer empruntés au service télégraphique et attachés aux deux rives. Les indigènes étaient stupéfaits de cette ingéniosité des blancs, et aujourd'hui encore ils ont grand'peine à s'habituer au balancement qu'imprime au pont le passage des voitures d'artillerie ou d'approvisionnements. La colonne parvenait à Siguiri le 23 janvier, et, tandis que les spahis et le peloton d'infanterie de marine montée partaient en reconnaissance le long du Niger pour observer les gués et se prémunir contre toute surprise des Sofas de Samory, les officiers du service des travaux se mettaient à l'ouvrage. Leur tâche était peu facile assurément, car, hormis quelques caisses de clous et deux ou trois petites voitures chargées d'outils, il fallait tout se procurer : pierre, bois, chaux, etc. La pierre a été trouvée, non loin du futur emplacement du poste ; les charpentiers ont installé leurs chantiers dans la belle forêt qui entoure Siguiri, et ont rapidement construit une embarcation qui permet de faire les fouilles dans le lit du Niger pour y trouver des coquilles d'huîtres nécessaires à la préparation de la chaux, etc. Évidemment il faut s'ingénier, mais tout le monde unit ses efforts avec la ferme volonté de réussir. Ainsi, pour faire un pétrin, il a fallu creuser un tronc d'arbre ; les avant-trains d'artillerie ont été convertis en triqueballes pour le transport des bois ; les caisses en fer-blanc ayant servi à contenir le café et le sucre ont été dessoudées avec soin pour servir de toitures ; les caisses en bois servent à faire les persiennes, les portes, etc. Il faut dire, du reste, que les chefs du pays, heureux de voir enfin les Français venir créer dans cette région l'établissement qu'ils demandaient depuis si longtemps, ont fourni gratuitement plus de trois cents manœuvres pour les travaux du fort. Bref, aux dernières nouvelles, tout marchait bien à Siguiri, et le colonel Galliéni espérait repartir à la fin d'avril en laissant en ce point une compagnie de tirailleurs sénégalais bien installée dans le nouveau poste, avec une année de vivres au moins, et les munitions nécessaires. En même temps, une brigade télégraphique, se

servant des arbres des forêts, reliait Siguiri à Niagassola sur une longueur de 140 kilomètres, de telle sorte que du nouveau poste on peut envoyer directement une dépêche à Saint-Louis et de là en France. Le nouvel établissement est situé au cœur du Bouré, le vrai pays de l'or de cette partie du Soudan. Les abords de chaque village sont couverts de trous de mines d'où les habitants extrayent le précieux métal. Aussi le pays est-il très fréquenté par les Diulas ou marchands indigènes, qui échangent l'or contre les produits de Sierra-Leone et de la Gambie. Tout fait donc entrevoir que Siguiri deviendra, avant peu, une escale florissante.

Dans la partie moyenne du bassin du Niger, l'influence française s'est accrue depuis le voyage à Timbouctou de la canonnière commandée par le lieutenant Caron. Aussi, le colonel Galliéni presse-t-il le transport de la canonnière le *Mage,* destinée, elle aussi, à naviguer sur le **Niger.** Mais ce n'est pas chose facile que ce transport des 700 colis qui constituent le petit steamer. Ces colis sont chargés tantôt à dos d'homme, tantôt sur des petites voitures en tôle dites sénégalaises, qui peuvent circuler en terrains accidentés et se transformer en embarcations au passage des marigots. Dès son arrivée à Bammakou, le *Mage* sera remonté, et on peut espérer que les deux steamers pourront, à la crue des eaux, reprendre la route de Timbouctou, cette fois, dans de meilleures conditions qu'au mois de juillet dernier.

L'Académie des sciences de Paris a reçu communication des explorations auxquelles s'est livré, dans les **Açores,** M. de Guerne attaché au service du yacht l'*Hirondelle* appartenant au prince Albert de Monaco. Désireux d'apporter des éléments nouveaux pour la solution du problème géographique, zoologique et géologique que soulève l'existence de cet archipel isolé dans les profondeurs de l'Atlantique,— car on ne sait s'il provient d'un soulèvement qui a fait surgir ces rochers des abîmes de la mer, ou s'il représente les débris d'une grande terre plus ou moins voisine des continents à certaine époque, — M. de Guerne a porté toute son attention sur la flore et la faune des Açores. Il a surtout étudié les abords et les eaux des lacs formés dans les cratères élevés. Il y a retrouvé des espèces végétales et animales en majeure partie européennes. Puis, passant en revue les moyens de dissémination dont la nature se sert pour transporter les germes — la terre chargée de graines, d'œufs et même de petits animaux, que les oiseaux emportent à leurs pattes, les germes que les oiseaux aquatiques gardent longtemps sur leur plumage, les spores, les graines ailées, les germes de toutes sortes que les vents

emportent, — M. de Guerne a montré que les espèces végétales et animales des Açores pouvaient, pour la plupart, avoir été apportées de contrées lointaines.

Le *Temps* apprécie dans les termes suivants les résultats de l'ambassade que le gouvernement belge a envoyée au sultan du **Maroc.** La note dominante de cette ambassade a été sensiblement différente de celle des autres nations. Il n'y a pas eu cet énorme apparat militaire destiné à éblouir le souverain et à le faire éventuellement trembler, point de ces parades de cavalerie comme celle dont la cour de Fez garde encore le souvenir, mais un train beaucoup plus modeste. Envoyé d'un pays essentiellement industriel et pacifique, le baron de Whettnall s'est présenté au sultan comme un ami n'ayant en fait d'arrière-pensées de conquête que celles concernant le négoce international. Placée sous un tel jour, la mission belge ne pouvait qu'être accueillie d'une façon particulièrement favorable, par un souverain aux oreilles duquel on ne faisait vibrer en aucune façon la note intimidante et que même les cadeaux offerts rassuraient sur le cours des idées du donateur. Au lieu d'imiter les nations voisines et de faire présent au sultan de pièces d'artillerie ou autres engins de guerre, c'est d'un train de chemin de fer à dimensions réduites, mais absolument complet, que la Belgique a fait hommage à Muley-Hassan, et celui-ci a été tellement émerveillé de ce mode de locomotion — qui a pu en quelques jours être établi dans son parc — qu'il a, paraît-il, concédé de suite à une Compagnie belge une ligne ferrée allant de Fez à Méquinez. Dans un pays aussi entêté que le Maroc à ne vouloir adopter en rien les usages étrangers, ce fait a une grande importance, et on peut féliciter la Belgique d'être parvenue, par la persuasion, à un résultat que bien d'autres recherchaient depuis longtemps. Il y a là surtout un commencement plein de promesses pour l'industrie belge et qui justifie bien le bruit qu'on en a fait.

## NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Le ministre de l'instruction publique a chargé M. Alglave, professeur à la Faculté de droit de Paris, de se rendre en Algérie pour étudier la situation économique de cette colonie, particulièrement au point de vue de l'organisation de la propriété foncière et de la comparaison des impôts algériens avec ceux de la métropole.

Les travaux de la ligne du chemin de fer de Blidah à Berrouaghïa ont commencé, sur la section qui s'étend des gorges de la Chiffa au Camp des Chênes.

La ligne qui doit mettre en communication Souk-Ahras et Tébessa est terminée ; en mars, la première locomotive est entrée dans l'ancienne cité romaine, à la grande satisfaction des producteurs d'alfa qui n'attendaient que des wagons pour enlever leur récolte.

D'après les recherches de M. Rolland dans la région de l'Oued-Rihr, les atterrissements du Sahara sont plus anciens qu'on ne le pensait généralement; ils datent non de l'époque quaternaire, mais de l'époque tertiaire.

La Société de géographie commerciale de Paris qui, jusqu'ici, comptait quatre sections, en a créé une cinquième, chargée de tout ce qui concerne l'Afrique septentrionale. M. Rolland, l'ingénieur bien connu pour ses travaux de forage de puits artésiens dans l'Oued-Rhir, a fait une conférence sur les chemins de fer de pénétration dans le Sahara, préconisant la voie de Biskra-Touggourt-Ouargla. Au point de vue technique, c'est la ligne la plus facile à établir, et au point de vue commercial, la plus productive en ce qu'elle recueillera les produits des Zibans, de l'Oued-Rhir et d'Ouargla, les seules contrées agricoles situées dans l'est du Sahara algérien.

Un groupe de colons tunisiens s'est réuni pour discuter divers projets d'un chemin de fer de Tunis à Kairouan. Après examen, ils ont émis un vœu qui a été présenté au Résident général à Tunis.

Lorsque Nachtigal fit son voyage au Bornou, son domestique, G. Valpreda, se sépara de lui à Kouka, devint musulman, et entra au service du sultan. En 1880, il pria Matteucci et Massari de chercher à lui faciliter son retour en Italie. Le gouvernement italien a récemment promis une forte récompense à une caravane se rendant de Tripoli au Bornou, si elle réussit à ramener Valpreda.

MM. Virchow et Schliemann, qui avaient entrepris ensemble un voyage d'études en Egypte, sont revenus au Caire et sont sur le point de rentrer en Allemagne. M. Virchow rapporte un grand nombre d'esquisses et de photographies des anciens temples de la haute Egypte. Ces photographies lui permettront d'étudier les caractères principaux des types d'anciens Egyptiens reproduits sur ces constructions, et il croit pouvoir tenter une classification scientifique de ces types.

Une dépêche de Moscou annonce le prochain départ d'une mission scientifique russe pour l'Abyssinie.

Le comte Nigra, ambassadeur d'Italie à Vienne, a demandé au célèbre explorateur autrichien Holub un mémoire sur la façon de combattre des peuples africains, afin que le gouvernement italien puisse en faire son profit en Abyssinie. M. Holub a rédigé un rapport très volumineux qui a été envoyé à Rome.

Un ingénieur et des employés de chemin de fer ont été envoyés de Rome à Massaouah pour diriger le service de la ligne Massaouah-Sahati, et remplir les fonctions de chefs de gare. Les Sociétés de l'Adriatique et de la Méditerranée fournissent le personnel technique, ainsi qu'une centaine d'autres employés : conducteurs, mécaniciens, aiguilleurs, etc.

Le 14 mars a été inauguré à Assab un asile-école pour les enfants arabes et danakils, sous les auspices de la Société de secours pour les missionnaires italiens.

Le sultan de Zanzibar est mort au retour d'un séjour qu'il avait fait à Mascate. Son frère, Saïd-Kadifa, qui lui succède, a épousé une Berlinoise, et a des sympathies prononcées pour l'Allemagne. La Société allemande de l'Afrique orientale en a profité pour obtenir de lui la signature du traité projeté avec Saïd-Bargasch. La Société a acquis l'administration de la côte, depuis la Rovouma jusqu'à Oumba, c'est-à-dire jusqu'au cours d'eau qui délimite la zone des intérêts britanniques sur une largeur de 16 kilomètres. Jusqu'ici le sultan revendiquait ce territoire qui fermait à la Société l'accès de la mer.

Il s'est formé à Berlin, sous le nom de Société Nachtigal pour l'exploration patriotique de l'Afrique, une société qui a pour but l'exploitation agricole des parties de l'Afrique placées sous le protectorat de l'empire allemand, ainsi que l'extension de ces territoires par l'envoi d'explorateurs, et, dans la mère patrie, le développement de la sympathie pour la cause des possessions d'outre-mer. Elle s'occupera aussi de l'établissement de pépinières, du développement des écoles et des missions germano-chrétiennes. Elle laissera complètement de côté tous les territoires dont l'acquisition pour l'empire n'est plus possible.

Le Dr Gustave Mangold de Kiel, après avoir étudié à Berlin, Munich et Kiel, se propose de partir à la recherche de Stanley. Il se mettra en rapport avec la Société allemande de l'Afrique orientale, mais, sa fortune le lui permettant, il fera l'expédition à ses frais.

Le gouvernement français a décidé de créer deux nouvelles vice-résidences à Madagascar en plus de celles de Tamatave et de Majunga, l'une sur la côte sud-ouest à Saint-Augustin, dans le pays sakalave, où les Français ont fondé d'importants comptoirs, l'autre à Fianarantsoa, dans la province des Betsiléos, à 400 kilomètres de Tananarive.

Les mines d'or et de cuivre exploitées par M. Rigaud, pour le compte du gouvernement malgache, sont en pleine prospérité. Une autre exploitation aurifère dirigée par M. Suberbie donne également de bons résultats.

L'industrie séricicole à Madagascar prend un grand développement, sous l'impulsion du premier ministre qui fait faire de grandes plantations de mûriers. Il se propose de fonder un grand établissement-école, dont la direction sera confiée à un Européen, où l'élève des vers à soie et la préparation des cocons se feront dans des conditions normales.

Des troubles qui existent dans le sud de Madagascar, chez les Antémours, ont eu pour conséquence d'enlever des bras à l'agriculture. Les travailleurs antémours désertent en masse les plantations où ils étaient employés, sans qu'on puisse les y retenir par l'appât de gages élevés. Ils disent qu'ils ont à défendre leurs foyers et ne veulent rien entendre. Cette défection est des plus fâcheuses, car elle arrive au moment où les colons, ayant reçu le montant de leur indemnité et voulant donner une plus grande extension à leurs cultures, auraient le plus besoin de bras.

A la Chambre des communes, le baron de Worms interrogé sur la question de l'esclavage dans le Be-Chuanaland que l'Angleterre a placé sous son protectorat,

a répondu que les Ba-Kalahari sont dans un état de dépendance et de servitude par rapport aux Be-Chuana proprement dits. Ils peuvent posséder; leur servitude prend la forme d'un travail exécuté pour les Be-Chuana ou d'un tribut qu'ils leur paient en nature. Ils occupent par rapport aux Bushmen une position analogue à celle dans laquelle les Be-Chuana sont par rapport à eux.

Le lancement du vapeur le *Roi des Belges* à Stanley-Pool a eu lieu le 15 février, et M. Delcommune, avec les membres de la mission commerciale de la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie, a dû s'embarquer vers le 15 mars pour le Kassaï.

Au départ du dernier courrier de Stanley-Pool, M. Grenfell s'apprêtait à s'embarquer sur son vapeur le *Peace*, avec lequel il comptait entreprendre une nouvelle exploration sur le haut fleuve.

En redescendant du haut Oubangi, l'*En-Avant* a rencontré le missionnaire anglais Brooke qui remontait la rivière en pirogue. Au lieu de se rendre au Soudan égyptien, comme il en avait eu l'intention, M. Brooke comptait se diriger vers le bassin du Niger dès qu'il aurait atteint les rapides de Zongo.

L'*Africa*, qui a quitté Anvers le 15 avril, a emporté 150 tonnes de machines aratoires de fabrication belge, expédiées dans la province de Benguela, pour le compte d'une Société française qui va créer et exploiter dans cette colonie de grandes cultures de chanvre.

Deux postes ont été établis sur la rive française du bas Oubangi; le premier près du village de Bouassà-Ouassaka par 1° 48′ lat. nord; le second, au confluent de la rivière, près du village d'Iranga.

Le steamer français le *Ballay*, ayant à bord M. Dolizie, a fait une reconnaissance de l'Oubangi en aval des rapides de Zongo.

Une convention provisoire, réglant les différends concernant le territoire du protectorat français de Porto-Novo et la colonie anglaise de Lagos, a été signée à Lagos, le 2 janvier 1888, par M. Victor Ballot, directeur des affaires politiques du Sénégal, chargé du commandement des établissements français du golfe de Benin et du protectorat du royaume de Porto-Novo, et M. C. Alfred Moloney, gouverneur pour Sa Majesté britannique et commandant en chef de la colonie et protectorat de Lagos. La convention stipule que les postes français d'Afotonou et de Zumé, et les postes anglais de Zumé nord et sud, Aguégué-Kanji et des Ouétah seront retirés.

Le *Gaëtano*, navire de commerce italien affrété par la maison Régis de Marseille, a coulé sur les récifs de la côte de Dahomey; les populations sauvages de ces parages ont pillé complètement la cargaison du navire et ont emmené en captivité l'équipage, qui se composait de douze hommes et d'une femme. Le résident français à Porto-Novo s'est rendu immédiatement sur les lieux pour tâcher de faire rendre ces malheureux naufragés à la liberté.

L'explorateur Charles Soller, chargé d'une nouvelle mission au Sahara occidental, part pour le Sénégal, dont il se propose d'étudier la région au nord de Saint-Louis et dans le voisinage de l'île d'Arguin. Il cherchera à ouvrir de ce

côté un débouché aux produits du Soudan, et à diriger vers la côte les caravanes de Timbouctou.

M. Douls, dont l'exploration du Sahara occidental au sud du Maroc a été accompagnée de péripéties si dramatiques et que nous avons eu le plaisir d'entendre à Genève, ne se laisse pas détourner de sa vocation d'explorateur par les dangers qu'il a courus, et prépare une nouvelle expédition pour le succès de laquelle nous l'accompagnons de nos meilleurs vœux.

On télégraphie des îles Canaries que les indigènes ont attaqué le comptoir anglais du cap Juby et ont tué quelques employés, parmi lesquels se trouve M. Moore, directeur du comptoir. On craint de nouveaux massacres, une grande agitation règne parmi les indigènes.

La Société de géographie de Londres a chargé M. Jos. Thompson d'une exploration de l'Atlas et du Maroc méridional, au point de vue géologique, botanique et zoologique. M. H. Brown qui l'accompagne fera les levés topographiques. L'expédition durera 18 mois.

## RECONNAISSANCE DE L'OUBANGI PAR MM. VAN GÈLE ET LIÉNART[1]

Nous avons déjà annoncé brièvement (p. 100) le résultat de l'exploration dirigée par M. Van Gèle, qui permet définitivement d'admettre que l'Ouellé exploré par Junker est le cours supérieur de l'Oubangi. Aujourd'hui, le *Mouvement géographique*, rédigé par M. Wauters qui, le premier, a eu l'idée de l'identité des deux cours d'eau, nous apporte les détails fournis sur cette exploration par le rapport de M. Van Gèle et par M. Liénart lui-même rentré en Belgique. C'est donc à ce journal que nous empruntons la substance de cet article.

Nos lecteurs se rappellent que lorsque Schweinfurth découvrit l'Ouellé en 1870, ayant dû se borner à recueillir, sur le cours de cette rivière, des renseignements des indigènes, il l'identifia avec le Chari, tributaire du lac Tschad. En 1877, lorsque Stanley, descendant le Congo, découvrit l'embouchure de l'Arououimi, il supposa que cet affluent était le cours inférieur de l'Ouellé; et six ans plus tard, lorsqu'il remonta l'Arououimi jusqu'aux rapides de Yambouya, il ne douta point que sa première supposition ne fût fondée.

Au mois de mai de l'année 1884, MM. Van Gèle et Hanssens reconnurent l'embouchure de l'Oubangi; puis le missionnaire Grenfell, au mois de novembre de la même année, le remonta le premier, d'abord jusqu'à 1°,25' de lat. N. et plus tard jusqu'à 4°,20' lat. N., ce qui four-

[1] Voir la carte qui accompagne cette livraison.

nit à M. Wauters l'occasion d'émettre l'hypothèse de la connexion de l'Oubangi et de l'Ouellé.

La solution du problème de la navigation de ce cours d'eau et de ses sources importait trop au gouvernement de l'État indépendant du Congo, pour qu'il ne fît pas tout ce qui était en son pouvoir pour le faire explorer. MM. Van Gèle et Liénart furent chargés de cette mission et, dans un premier voyage en octobre 1886, ils remontèrent, avec l'*En-Avant*, jusqu'aux rapides de Zongo, par 4°,20′ de lat. N., le point où M. Grenfell avait été arrêté. Obligés alors de revenir à la station de l'Équateur, base de leurs opérations, ils ne tardèrent pas à y organiser, en automne de l'année dernière, une nouvelle expédition, dans laquelle l'*En-Avant* devait leur servir de moyen de transport et remorquer une grande pirogue des Stanley-Falls, conduite par 16 pagayeurs et pouvant contenir 100 personnes. Ils prirent avec eux, outre le capitaine du steamer et un ingénieur mécanicien, 24 indigènes de l'Équateur et 17 soldats haoussa.

L'expédition se mit en route le 26 octobre, et déjà le 21 novembre elle atteignait les rapides de Zongo. A partir de ce moment, elle rencontra de sérieuses difficultés. En effet, jusqu'à 37 kilomètres en amont, le cours de l'Oubangi est coupé par une succession de six rapides qui opposent un obstacle sérieux à la navigation, même pour un petit vapeur comme l'*En-Avant*. La reconnaissance de cette partie de la rivière exigea 20 jours d'un travail des plus pénibles.

Au premier rapide, celui de Zongo, l'*En-Avant* dut renoncer à franchir la passe. Il fallut frayer, au milieu des bois et à travers l'isthme d'un petit promontoire, une route par laquelle on pût opérer le transport des roues, des tambours et de la cargaison du bateau; dès lors, celui-ci, allégé et tiré à l'aide d'un câble le long de la rive, put passer assez aisément d'aval en amont du rapide.

A 30 kilomètres plus loin, une ligne de rochers, barrant la rivière d'un bord à l'autre, forme le rapide de Bonga, qui, aux hautes eaux, offre, sur la rive gauche, un passage avec 1ᵐ,50 d'eau et un faible courant que l'*En-Avant* put remonter; la pirogue, qui avait été détachée, remonta à la pagaie.

En amont, l'Oubangi se resserre jusqu'à 400ᵐ et, au rapide de Belly, a une profondeur de 15ᵐ. Malgré cela, le courant est relativement faible. Au delà de la passe, aisément franchie, la rivière s'élargit jusqu'à plus de 2000ᵐ. Ses eaux roulent en bouillonnant au milieu d'îles et de rochers qui en rendent la navigation difficile. Le vapeur dut être de nouveau allégé de sa cargaison, qui fut transportée par terre en amont du rapide.

A 5 $^1/_2$ kilom. plus haut, deux pointes rocheuses resserrent le cours de l'Oubangi, qui bientôt cependant s'élargit de nouveau et présente un fouillis d'îles, de rocs, de rapides et de petites chutes, au milieu desquels il est difficile de se reconnaître. Les explorateurs ont donné à cette partie de la rivière le nom de rapide de l'En-Avant.

Mais l'obstacle le plus considérable se rencontre en un endroit où se trouve un groupe d'îles, reliées entre elles et aux deux bords par une ligne rocheuse qui forme des chutes et deux rapides d'une extrême violence. Il fallut d'abord décharger le steamer, puis le démonter, après quoi sa coque fut hissée au-dessus de la chute à l'aide d'un fort câble. M. Van Gèle ayant aperçu un éléphant lui donna la chasse et le tua; aussi le rapide reçut-il le nom de rapide de l'Éléphant.

Vient enfin le rapide de Bomokouangaï, où la rivière a 2000$^m$ de largeur; les îles et les roches y sont nombreuses, mais une reconnaissance en pirogue y fit reconnaître, sur la rive gauche, une passe que le steamer put franchir sans être ni démonté, ni déchargé.

Dans toute la partie de l'Oubangi qui s'étend de Belly à Bomokouangaï, la navigation, même en dehors des rapides, paraît devoir être extrêmement difficile, les îles rocheuses et surtout les récifs émergeant de toutes parts. En certains endroits c'est un véritable labyrinthe, au milieu duquel le steamer ne pouvait avancer qu'après avoir fait reconnaître avec soin la route par la pirogue.

« Quant à la contrée, » écrit le capitaine Van Gèle, « elle est vraiment belle. Les deux rives du fleuve sont bordées de montagnes aux pentes douces où alternent les bois, les prairies, les champs de maïs et les plantations de bananiers. La plupart des villages ne sont pas construits à la rive, mais plutôt sur le flanc des collines. De loin, leurs huttes font l'effet de chalets. Avec quelques troupeaux de gros bétail paissant dans les prairies, l'illusion serait complète. La terre paraît être d'une très grande fertilité. A certaines places, les herbes atteignent sept mètres de hauteur. Les villages à la rive sont palissadés en front; on y voit établis, dans d'énormes *cotton tree* (arbre à coton), un, deux, quelquefois jusqu'à trois petits postes d'observation, grossièrement construits, qui ont donné lieu à la légende des villages aériens. Je n'ai pas vu de manioc ni de palmiers dans cette contrée. En revanche, les bananiers, la canne à sucre et le maïs abondent. Celui-ci est offert en vente sous forme de farine.

« Jusqu'à Belly, les indigènes offrent le même type qu'en aval de Zongo : tête rasée, excepté à la nuque; moustaches en brosse, leur donnant l'air de vieux militaires; pas de tatouage à la face. Ce peuple nous

a parfaitement reçus ; même lorsque j'étais en pirogue, il nous a offert et nous a vendu des vivres en quantité. Partout il nous a accueillis avec des cris d'amitié : *Nzen, Nzen, Nzen, Nzenzé !* Il n'est ni bruyant, ni gênant, ni voleur.

« Au-dessus de Belly commence une nouvelle tribu, celle des Ba-Kombé, qui doit s'étendre sur un grand espace dans l'intérieur, entre l'Oubangi et le Congo. Pour l'étranger, ce qui distingue tout d'abord les Ba-Kombé de leurs voisins, c'est l'arrangement des chevelures. Bien que très diverses, elles ont toutes une tendance à s'étendre vers l'arrière ; les unes se terminent en chignons, d'autres ont presque la forme que l'on remarque chez les Monbouttou, d'autres encore pendent sur le dos en longues et minces tresses, enroulées le plus souvent sur une seule. Il en est parfois qui ont près de deux mètres de longueur. »

C'est la première fois que l'on signale dans l'Afrique centrale le fait de chevelures aussi abondantes. M. le lieutenant Liénart ajoute que parfois les tresses sont si longues, que les femmes y font un nœud et se les passent au bras. La race est fort belle.

A Bomokouangaï la rivière descend du nord-est. La vue en est superbe ; ses eaux sont libres d'obstacles. Elle a une largeur de 800 à 900 mètres et une profondeur moyenne de 4 mètres. Pendant environ 50 kilomètres, elle conserve la direction générale nord-est, puis elle fait un coude arrondi et vient enfin franchement de l'est, direction qu'elle conserve jusqu'au point extrême atteint par l'*En-Avant*, soit sur 275 kilomètres environ. Dans toute cette partie de son cours, la rivière est désignée par les indigènes sous le nom de *Doua ;* elle ne reçoit aucun affluent ni à droite, ni à gauche. Les villages étant situés à 200 ou 300 pas dans l'intérieur, le pays semble inhabité à première vue ; mais il suffit d'entrer en relations avec un canot pour voir les indigènes surgir de toutes parts.

« Je n'ai vu nulle part, » dit M. Van Gèle, « une telle affluence de vivres, et cela non seulement sur un point isolé, mais pendant toute la durée de mon voyage : bananes, farine de maïs, sorgho, arachides, patates douces, ignames, haricots, cannes à sucre, sésame, tabac, bananes mûres confites dans du miel, vin de palme infusé de noix de kola ; et comme bétail, des moutons et des chèvres de toute beauté. Mes hommes ont eu chaque jour la poule au pot, et à plusieurs reprises je leur ai fait distribuer les chèvres que l'on m'envoyait en cadeau et qui encombraient le pont du bateau, tellement l'abondance était grande partout. Il n'a pas été touché à un seul des sacs de riz que j'avais emportés de l'Équateur par mesure de précaution. En somme, c'est un des pays les plus fertiles et les plus peuplés que j'aie rencontrés en Afrique. »

Les indigènes de la rive droite appartiennent aux tribus des Bouraka et des Madourou; ceux de la rive gauche aux tribus des Ba-Kangi, des Mombati et des Banzy. En général, ces indigènes se rasent une partie de la tête, de manière à former le dessin d'un triangle dont le front est la base. Les lobes des oreilles sont démesurément allongés, et portent des fils de cuivre enroulés cinq ou six fois en guise de boucles d'oreilles, ou bien encore de grandes rondelles en bois.

Dans cette partie de son cours, l'Oubangi atteint de larges proportions et est parsemé d'îles dont la plupart sont cultivées et habitées. Chez les Banzy, l'architecture des huttes se modifie; elles affectent la forme d'un véritable cône, reposant sur un mur circulaire élevé de 50 centimètres et construit en torchis. On dirait de vastes éteignoirs. Les huttes sont disposées par rangées formant de larges rues proprement tenues, ou bien elles sont placées en un vaste cercle, au centre duquel s'élève un tertre où se tiennent les réunions. La maison elle-même est très propre, elle est divisée en deux compartiments, le deuxième servant de chambre à coucher.

Le fer — et cette remarque est générale pour tout l'Oubangi — est admirablement travaillé; les indigènes l'emploient pour fabriquer des lances, des couteaux, des fers de flèche, des harpons, des haches, des houes, des bêches, des cuirasses, des boucliers, des bracelets, des chaînettes, des perles, des tuyaux de pipe, des gongs, des sonnettes, etc., etc. En revanche, l'ivoire, bien qu'abondant, est peu travaillé, si ce n'est chez les Banzy, où l'on rencontre à chaque instant des bracelets artistement tournés, des épingles longues de 30 centimètres et des rondelles ornées ou *pelélé*, que les femmes, à l'instar de tant d'autres tribus de l'Afrique centrale, s'introduisent dans la lèvre supérieure.

Toute cette population accueillit très bien les voyageurs. A chaque instant, des flottilles de 30 à 40 canots entourèrent l'*En-Avant*, et les hommes qui les montaient offraient en vente des vivres en abondance. Le steamer ne les effrayait pas, et les coups de feu adressés par les gens de l'équipage aux canards et aux échassiers qui passaient d'une île à l'autre ne semblaient pas les étonner.

Un peu en amont de la résidence de Bemay, chef souverain des Banzy, un rapide obstrue la rivière. La rive droite est impraticable, mais le long de la rive gauche, en hâlant fortement avec un câble le steamer, celui-ci réussit à passer. Les indigènes banzy prirent un grand intérêt à cette opération. Ils signalèrent très obligeamment aux voyageurs l'existence de roches dangereuses et enlevèrent de la rivière les engins de

pêche qui pouvaient gêner la manœuvre. Pendant ce temps, sur la rive, les féticheurs lançaient des invocations favorables, tandis qu'un certain nombre de natifs aidaient les hommes du steamer à tirer le câble. Enfin, lorsque l'*En-Avant* eut réussi à franchir la passe, il fut salué par les cris d'enthousiasme des indigènes, qui se mirent à sauter, à danser, et vinrent serrer les mains des Européens et les féliciter de leur succès.

A deux jours en amont, l'expédition rencontra encore un petit rapide, celui de Cétéma. L'*En-Avant,* déchargé de sa cargaison transportée sur la grande pirogue, et tiré par le câble, franchit heureusement la passe située près de la rive gauche et large seulement d'une quarantaine de mètres.

Jusque sous le 21°,30′ de long. E., les explorateurs ne remarquèrent, soit sur la rive droite, soit sur la rive gauche, aucun confluent de rivière. En ce point débouche le Bangasso, vraisemblablement formé par la réunion de l'Engi et du Foro, traversés dans leur cours supérieur par Lupton-bey. En amont du confluent du Bangasso se rencontrent les villages des Mombongo et des Yakoma. A partir de ce moment, les natifs modifièrent leur attitude, ils devinrent provocants. La rive nord, que suivait le bateau, se couvrait de monde en armes ; les canots suivaient le steamer. Partout, sur le passage des voyageurs, éclataient des manifestations hostiles.

Le 1er janvier 1888, l'*En-Avant* suivait la rive nord du fleuve, lorsqu'il se trouva en présence d'une nouvelle ligne rocheuse qui le força à redescendre, afin de trouver un passage le long de la rive sud. Un peu en aval de ce point, de nombreux bancs de sable parsemant la rivière, le steamer dut se séparer momentanément de la grande pirogue qui le suivait. Aussitôt de nombreux canots indigènes entourèrent celle-ci, et plusieurs lances furent jetées aux hommes qui la montaient. Un moment après, l'*En-Avant,* qui continuait à descendre la rivière, donna sur un roc et une large voie d'eau se déclara à l'avant. Le bateau fut aussitôt allégé de sa cargaison, qui passa dans la pirogue, et que M. le lieutenant Liénart fut chargé de transporter à la rive et d'y défendre avec une partie des soldats. Pendant ce temps, l'équipage s'occupait à boucher la voie d'eau et à remettre le bateau en état de gagner l'île voisine pour y être réparé.

A terre, M. Liénart fut d'abord reçu très pacifiquement ; il fit même l'échange du sang avec un des chefs yakoma ; mais ce n'était qu'une feinte, car bientôt il fut vigoureusement attaqué par les natifs, qui lui tuèrent deux hommes à coups de lance. L'un des deux était le fils d'un

des principaux chefs des environs de l'Équateur, perte fort sensible, car ce jeune nègre était fort aimé de tous. Après une riposte de mousqueterie, qui mit les assaillants en fuite, les bateaux avec les équipages et la cargaison réussirent, sans autre lutte, à gagner une des îles de la rivière où, pendant trois jours, le travail de réparation du steamer put être poursuivi.

Malheureusement, les velléités belliqueuses des indigènes n'étaient pas calmées, et, pendant la journée du 5 janvier, l'expédition fut encore vigoureusement attaquée, à la fois par terre et par eau ; elle eut même à repousser l'agression d'une flottille de 50 à 60 pirogues de guerre. Les indigènes prenaient sans doute les étrangers pour des Soudanais, dont les avant-gardes ont pénétré, paraît-il, jusqu'à ce point de l'Ouellé. Le combat fut sanglant pour les indigènes, qui se retirèrent en laissant bon nombre des leurs sur le terrain.

L'état du steamer, la baisse des eaux, la densité extraordinaire de la population des rives et des îles et son attitude hostile ne permettant pas de s'aventurer plus avant sans courir le risque de compromettre le retour de l'expédition, M. Van Gèle décida de ne pas pousser plus loin la reconnaissance de l'Oubangi.

L'accident arrivé au steamer ayant eu lieu par 21°,55', et le point extrême atteint par Junker sur l'Ouellé se trouvant par 22°,55', il en résulte qu'entre les deux points reconnus la section de la rivière encore inexplorée a un degré de longueur, soit 111 kilomètres. Quant à la latitude, elle est exactement la même : 4°,20'; entre les points extrêmes connus, la rivière conserve donc sa direction générale est-ouest. Sa largeur chez les Yakoma est, d'après M. Liénart, d'environ 2,500 mètres. Elle est toute parsemée d'îles; les plus grandes sont habitées; sur les rives, la population est compacte; sur la rive nord, le village où il a abordé mesurait plus de 5 kilomètres de développement à la rive. Le Dr Junker a constaté ces mêmes caractères généraux au point où il a dû abandonner l'exploration de l'Ouellé.

C'est dans la section de la rivière qui reste à explorer que l'Oubangi doit recevoir, sur la rive droite, le Mbomo, son principal affluent d'après Junker; ce confluent devait se trouver à une huitaine de jours en aval d'Ali-Kobo, soit à peu près au point où est parvenue l'expédition Van Gèle. Or, précisément à une assez grande distance en amont de ce point, M. Liénart a constaté de loin sur la rive droite, dans la ligne des collines, comme l'ouverture d'une large vallée. C'est probablement celle du Mbomo, descendant de l'est-nord-est et rejoignant l'Oubangi par environ 22° de long. Est.

Depuis l'époque où l'*En-Avant* avait remonté l'Oubangi, les eaux avaient baissé d'environ 3 mètres; aussi le steamer n'effectua-t-il la descente de la rivière qu'avec des précautions infinies; malgré cela, il toucha une douzaine de fois, heureusement sans accidents, grâce à l'épaisseur de sa coque et à l'habileté de son capitaine.

Le rapide de Bomokouangaï, celui de l'Éléphant et celui de Belly furent passés avec difficulté. A celui de Bonga, la pirogue qui s'avançait en reconnaissance avec MM. Van Gèle et Liénart, fut subitement saisie et entraînée par le courant et tomba d'une hauteur de 1m,60 en restant un instant accrochée aux rochers. Mais la solidité de l'embarcation sauva les voyageurs qui purent continuer sans autre incident la descente jusqu'à la station de l'Équateur, où ils arrivèrent le 1er février. Leur voyage avait duré 99 jours.

Leur expédition a reporté les limites du bassin du Congo jusqu'au 8° lat. N. où elles s'enchevêtrent dans celles du Bahr-el-Ghazal et du Chari. Le Kibali[1], qui prend sa source à l'ouest des monts Baker et Gordon, est la branche initiale de la grande rivière qui, sous les noms successifs d'Ouellé, Makoua, Doua, Oubangi, débouche dans le Congo, au sud de l'Equateur, après un cours de plus de 2400 kilom. Après le Kassaï, c'est le plus long des tributaires du grand fleuve.

Malheureusement, des rapides obstruent son cours; aussi, comme voie de pénétration au Soudan, ne répond-il pas aux espérances que l'on avait conçu, à moins que l'on ne puisse, à l'aide de travaux de mines, rendre les passes praticables aux steamers.

L'expédition de MM. Van Gèle et Liénart n'a pas seulement résolu le problème des rapports de l'Oubangi et de l'Ouellé, elle a encore frayé la voie aux communications à nouer avec un pays qui paraît appelé au plus bel avenir par sa beauté, sa salubrité, sa richesse et la densité de sa population.

## CORRESPONDANCE

### Lettre de Séfoula (Haut Zambèze), de M. H. Dardier.

Séfoula, 8 novembre 1887.

Comment vous intéresser à notre voyage de Mangwato (Shoshong) jusqu'ici? Le Kalahari n'est pas du tout ce que je me représentais. Il est souvent couvert de

[1] Voir la carte de Junker, IVme année, p. 116.

magnifiques forêts, et il y a de très jolis endroits. Malheureusement les Massarua ou Bushmen mettent le feu aux herbes et détruisent de grandes étendues de forêts. Ils le font pour se procurer de petites bulbes qui leur servent de nourriture; ces bulbes ne sont point mauvaises. Les Bushmen sont bien maigres et leurs huttes bien mal bâties; on sent qu'ils sont faits pour le désert. Ils traquent le gibier, pêchent et vivent ainsi misérablement sans chercher une existence meilleure. Kama essaye de les grouper et leur a donné des chèvres pour les encourager. Ceux qui ne demeurent pas loin de Mangwato sont appelés pour aider aux moissons; ce sont les esclaves du rang le plus bas. Les Ba-Mangwato ont d'abord comme esclaves les Ma-Kalaka, puis les Bushmen. Notre traversée dura deux mois pendant lesquels nous perdîmes beaucoup de bœufs. La rivière Nata, qui se jette dans le Macaricari sous le nom de Shoa, est une jolie rivière. Là où la route la traverse, l'eau en est douce, plus bas elle est salée. On y trouve de très beaux poissons. Panda-Matenka est situé sur une petite éminence, au-dessus d'une vaste plaine où coule un ruisseau. Cette plaine n'est qu'un vaste marais, ce qui rend cet endroit insalubre. Les jardins des missionnaires romains sont très beaux, mais leur cimetière fait une triste impression.

Nous arrivons au Zambèze, à Kazoungoula, à l'endroit même où la Linyanti ou Chobé s'unit au Zambèze. Les eaux sont très calmes. Le Chobé est un peu salé par le fait qu'il reçoit l'eau d'une source minérale qui n'est pas loin de Kazoungoula. Les indigènes vont y chercher leur sel qu'ils font cuire et auquel ils donnent une forme de pain. Ce sel n'est pas pur, comme vous pouvez le penser.

Le Zambèze est bordé de roseaux. Quand on le traverse pour la première fois, on éprouve une impression singulière. En cet endroit il est très profond. On dit qu'il y a des crocodiles, mais nous n'en vîmes aucun. La nuit, nous entendions quelquefois le ronflement d'un hippopotame. Nous prenions nos repas sous un grand arbre, le kazoungoula; il avait des fruits semblables aux haricots, mais longs d'un pied et très épais; ils devaient peser au moins deux kilogrammes. La traversée de nos bœufs, de nos wagons et de nos caisses nous prit une dizaine de jours, et nous dûmes payer aux indigènes une forte somme de 360 yards de calicot, plus des couvertures. M. Jalla fut laissé en arrière avec les bagages et les wagons. MM. Coillard, Jeanmairet, Goy et moi, nous partîmes en canot pour Seshéké. En wagon on met trois jours pour franchir cette distance, en canot deux jours seulement. Le Nguézi et le Kasaï, les deux rivières que l'on traverse avant d'arriver à Seshéké, ne sont pas grandes. Les plaines qu'ils parcourent sont littéralement remplies de buffles et autre gibier. — Seshéké est une jolie petite station missionnaire à 10 minutes du village. Là les crocodiles abondent et il est dangereux d'aller au bord de l'eau. Nous quittons les Jeanmairet et arrivons bientôt aux rapides de Katima Molilo. Les chutes de N'Gonye, en amont, sont magnifiques; pour les voir, on va sur une île en face des cataractes. Une masse d'eau considérable se précipite en bouillonnant dans l'entonnoir en bas.

Ce qu'on nomme la Vallée est une vaste plaine sans arbres où coule le Zambèze; c'est la partie la plus triste du fleuve. On remonte cette plaine pendant trois jours

et l'on arrive au débarcadère de Séfoula. Après trois heures de marche environ, on atteint la colline sur laquelle est bâtie la station. Tout autour, le terrain ne présente qu'un sable épais dans lequel on enfonce et qui fourmille de petites puces; celles-ci pondant leurs œufs sous les ongles des orteils, y causent des abcès douloureux. Au bas de la colline coule un tout petit ruisseau que M. Goy canalise pour arroser ses champs.

Depuis le 26 septembre j'ai été très malade par suite d'une insolation et je ne puis encore rien faire, mes pieds étant enflés et mon corps très faible. Ma convalescence est très lente, car les stimulants dont mon cas aurait besoin me font défaut. Dieu a été très bon envers moi, car j'ai été très bas et il m'a relevé. Je crois que le climat de Seshéké est meilleur que celui de Séfoula.

La saison des pluies approche et nous avons déjà des orages magnifiques. Les roulements du tonnerre sont presque continus et le bruit en est beaucoup plus fort que chez nous.

H. Dardier.

---

## Lettre de Seshéké (Zambèze moyen), de M. D. Jeanmairet.

Seshéké, 28 décembre 1887.

La dernière lettre que je vous ai adressée était de Kazoungoula, au mois d'août. Dès lors, MM. Coillard, Dardier et Goy se sont rendus à la Vallée par le fleuve et ont fait un bon voyage. Toutefois, en arrivant à Nalolo, ces deux jeunes messieurs furent atteints de la fièvre. On dut mander le scotch cart pour les conduire de la rivière à Séfoula. M. Dardier qui avait eu une insolation n'a pas cessé d'être malade depuis cette époque. M. Goy a quelques violentes attaques qui finissent au bout de peu de temps; il a déjà commencé à canaliser un terrain convenable. M. Waddell ne va pas très bien non plus, sans abandonner ses nombreux travaux; quant à nos parents, ils sont bien en général ou relativement, ainsi que la famille d'Arone, peut-être à l'exception de Ma Ruthe, sa femme.

Ici, à Seshéké, nous avons tous joui d'une excellente santé jusqu'au mois de novembre. Alors M. Jalla a pris la fièvre qui l'a fortement éprouvé; il commence seulement à reprendre un peu le dessus depuis deux jours. Lui et M. Dardier ont ce qu'on appelle en anglais *the low fever*, la forme la moins violente de la maladie, mais la plus tenace.

Moi-même, j'ai eu une forte attaque, mais qui n'a duré que trois jours, et un peu due à mon imprudence. Madame Jalla n'a jamais eu la fièvre et se porte très bien. Ma femme aussi se sent mieux que précédemment; sans avoir été vraiment malade elle était un peu languissante. Notre chère enfant est très bien et se développe rapidement. Elle s'essaye à marcher, babille beaucoup et fait la joie de ses parents. Nous jouissons beaucoup de la présence de M. et Mme Jalla à Seshéké; cela aussi nous rend des forces.

Vendredi soir, 23 décembre, sont arrivés MM. Dardier et Middleton avec nos

wagons. Leur voyage a été rapide, 17 jours seulement. M. Dardier avait passé ici bien portant et il nous revient invalide, quoique le voyage lui ait fait beaucoup de bien. Il demandera, je crois, à notre Conférence de l'autoriser à se fixer ici, et en attendant nous le recevrons chez nous. Il trouve que Seshéké est beaucoup plus salubre que Séfoula et ne croit pas qu'il pût supporter le climat de la Vallée. Le brave M. Middleton se rapatrie; il a toujours le même cœur chaud pour les natifs; j'ai beaucoup joui de ces quelques jours passés avec lui, et je sentirai vivement son départ.

De notre œuvre je ne puis dire grand'chose. Il ne s'est pas écoulé un long temps depuis mon retour de Kazoungoula jusqu'au moment où tous les gens ont quitté le village pour se rendre à la campagne. Morantsiane aussi a fait deux longues absences pour la chasse aux éléphants et plus tard pour se rendre au Mosi-oa-tounya. Notre activité a dû se porter du côté de l'évangélisation, et autant que possible nous visitons les villages pour y faire des cultes le dimanche. Même alors, nous n'atteignons pas en général de grands auditoires, car, comme je vous l'ai dit, ce peuple vit un peu comme les bêtes des champs, non par monts et par vaux, mais par bois et roseaux.

L'esclavage est un terrible fléau, même ici où il n'apparait pas sous sa face la plus hideuse. Avec une organisation sociale comme la sienne, ce peuple ne vit pas. Il n'y a pas d'initiative possible, ni d'émulation, ni de sécurité, ni de progrès sans garantie de la propriété individuelle.

Or, ne possédant rien, ne se possédant pas même, à quoi bon améliorer sa position, pour encourir la haine et s'exposer à la spoliation des autres? Il en est de même pour l'accueil fait à notre message, personne n'ose ou n'oserait se montrer trop empressé à l'accueillir.

Avec un peuple libre (les Ba-Rotsé ne le sont pas, ni même le roi), nous gagnerions vite du terrain; dans les conditions actuelles, ce ne sera qu'avec de grandes difficultés que nous pourrons avancer.

Les missionnaires qui ont fondé la mission du Le-Souto ont trouvé des hommes corrompus, mais libres. Quant à nous, l'esclavage, et pour les Ba-Rotsé euxmêmes, la dépendance et la crainte qu'ils ont les uns des autres, nous mettent en présence d'un obstacle dont Dieu seul peut nous faire triompher.

D. Jeanmairet.

### Lettre de Schöneberg, près Berlin, de M. le Dr Hans Schinz.

Schöneberg, près Berlin, 19 mars 1888.

Vous m'avez demandé, il y a quelques semaines, si j'avais de nouveaux projets africains et vous m'avez prié de vous les faire connaître. A l'heure qu'il est, il m'est impossible de songer à repartir; je suis occupé à déterminer mes plantes et à écrire mon livre; il en résulte qu'il ne me reste pas trop de temps pour penser

à de nouveaux voyages. J'espère avoir fini en novembre ou décembre et pouvoir repartir au commencement de l'année prochaine. Quand mes plans seront bien établis, je vous les communiquerai.

Permettez-moi une remarque au sujet de votre journal. Dans le numéro de mars (p. 72), vous parlez des troupes que le gouvernement allemand fera débarquer dans le Lüderitzland; ce n'est pas au Lüderitzland qu'on envoie ces soldats, mais au Hereroland. L'or qu'on a trouvé l'année passée, se trouve à Anawooa, à quelques lieues au sud d'Otjimbingue, c'est-à-dire dans le Hereroland proprement dit.

Quand M. Lüderitz a acheté des Naman Angra-Pequena et la région côtière au sud et au nord de ce pays, la *Gazette de Cologne* et plus tard la *Kolonialzeitung* ont proposé d'appeler cette possession Lüderitzland. Le Lüderitzland s'étend donc du fleuve Orange jusqu'au 26° lat. s. sur une largeur d'une centaine de kilomètres. Il forme une partie du Gross-Namaland, et non du Hereroland. La Société de colonisation pour l'Afrique australe et occidentale a introduit ces désignations : Deutsch-Gross-Namaland, comprenant les territoires de Lüderitz, de Bethanie, de Rehobot, de Jan Ionker, etc.; Deutsch-Hereroland, pour le territoire de Maharéro, chef des Héréros, et Kaoko pour la région littorale entre Wallfischbai et le Cunéné; mais il m'est impossible d'y voir un avantage quelconque. Pourquoi ne pas appeler tout le pays borné par l'Océan Atlantique, le Cunéné jusqu'à la première cataracte, l'Okavango et les limites de la zone des intérêts anglais, simplement « zone des intérêts allemands, » et ne pas conserver les désignations des aborigènes : Gross-Namaland, Hereroland, Kaoko et Amboland (non *Ova*mboland)? Il vaut mieux dire Hereroland que Damaraland, parce que *damara* est un mot emprunté à la langue des Naman, tandis que Héréro est le mot propre des Ovahéréro ou Héréros. Dire Ovamboland est incorrect, car ce mot est formé de Ova ambo; or *ova* est le préfixe pour le pluriel, de même que Ova-héréro, et comme personne ne dit Ovahéréroland, il faut, pour la même raison, éviter de dire Ovamboland. Nama est la racine; au singulier masculin on dit : namal; au singulier féminin namas, et au pluriel pour les deux genres naman; namai est un singulier pour les deux genres. On l'emploie quand on ne sait pas si une personne qu'on voit venir, par exemple, est une femme ou un homme. Donc en français il convient d'écrire le Héréro, les Héréros, le Nama, les Namas, l'Ambo, les Ambos, ou mieux encore, mais plus difficile à comprendre pour le lecteur, le Omuhéréro, les Ovahéréro, le Namai, les Naman; au pluriel masculin : Namagu, au pluriel féminin Namati, et l'Omuambo, les Ovambo (le second a — Ovaambo — disparaît).

Si vous avez de la place dans un de vos prochains numéros, je vous prierai d'insérer cette petite note; je suis sûr qu'on vous en sera reconnaissant, car la plupart des journaux, même les *Mittheilungen* de Petermann, le *Globus*, etc., font encore des fautes à cet égard.

Hans Schinz.

---

## BIBLIOGRAPHIE[1]

*Dr Johannes Baumgarten.* DEUTSCH AFRIKA UND SEINE NACHBARN IM SCHWARZEN ERDTHEIL. Berlin (Ferd. Dümmlers Verlagsbuchhandlung), 1887, in-8°, 507 p. et carte, marcs 6,50 (relié). — Pour faire connaître l'Afrique et ses habitants aux élèves des écoles ainsi qu'aux amis de la politique coloniale, l'auteur de ce livre imagine de faire le tour de l'Afrique, en partant de la côte orientale et en passant par le nord. Comme il décrit aussi bien les pays indépendants et les colonies anglaises, françaises ou autres, que les possessions allemandes, le titre qu'il donne à son livre n'indique qu'une partie des sujets traités ; sans doute il insiste sur l'Afrique allemande, mais il donne aussi beaucoup de détails sur l'Abyssinie, l'Égypte, le Maroc, etc. Il s'agit du reste d'un ouvrage de pure vulgarisation, qui a pour but d'éveiller l'intérêt par des descriptions de la nature africaine et des peuples qui habitent ce continent, plutôt que par une étude scientifique. Ce livre est rédigé d'après les sources les plus nouvelles. Il est regrettable qu'il ne renferme pas de gravures ; elles auraient donné plus de précision et d'intérêt aux descriptions. La carte qui l'accompagne indique la distribution des colonies allemandes. Cet ouvrage sera goûté par la jeunesse et utilisé par les instituteurs, qui y trouveront de nombreuses lectures pour leurs élèves.

*Hugues Imbert.* QUATRE MOIS AU SAHEL. Lettres et notes algériennes. Paris (Fischbacher), 1888, in-16, 271 p., 3 fr. 50. — La région que M. Imbert a prise pour théâtre de ses excursions a été cent fois décrite. L'intérêt du livre réside donc surtout dans la manière de peindre le paysage algérien et les mœurs des Kabyles et des Arabes. L'auteur l'a compris : aussi a-t-il donné à ses descriptions, à ses portraits, aux scènes de mœurs qu'il cite, un tour vif et alerte ; son style est enjoué, les traits piquants, les plaisanteries se pressent sous sa plume, de sorte que le lecteur, même lorsque le sujet dont on lui parle n'a rien de nouveau pour lui, tourne page après page sans éprouver de fatigue. Pourquoi faut-il que certains chapitres, surtout celui consacré aux almées, soient d'une touche trop réaliste pour pouvoir êre lus par tout le monde ?

La description de M. Imbert se rapporte plutôt au Sahel et à la campagne algérienne qu'à Alger même. Après avoir noté rapidement ses

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

impressions sur la capitale de l'Algérie, il part pour Blidah qui devie le centre d'excursions variées au Bois sacré, au val de l'Oued-el-Keb au tombeau de la Chrétienne, aux ruines romaines de Tipaza, à Ch chel, à Milianah et à la vallée du Chélif, aux gorges de la Chiffa où voyageur a eu l'avantage rare de voir une bande de singes gamba dans les arbres. Blidah est son quartier général, d'où la plupart de lettres sont datées, il en donne un tableau très intéressant, parse d'une foule de détails curieux. Enthousiaste de la nature algérienne, cherche à laisser une impression aussi vraie que possible du panora qui s'est déroulé sous ses yeux et à faire aimer la belle et puissante lonie. Toutefois, il ne se gêne pas pour critiquer la vie arabe et la faç souvent peu hospitalière dont le voyageur est traité. Pour lui, le parfu de l'Arabe n'a rien de commun avec les parfums de l'Arabie ; l'amén gement des hôtels est encore, à peu d'exceptions près, à l'état primiti le climat, même dans la saison hivernale, n'est pas tel qu'on s'est p à le représenter ; mais son patriotisme l'empêche d'insister sur c imperfections qui se rencontrent ailleurs qu'en Algérie.

*V. Tissot* et *C. Amero.* AU PAYS DES NÈGRES. Peuplades et paysag d'Afrique. Paris (Firmin-Didot et Cᵉ), 1887, in-8°, 232 p., ill., fr. 1,5 — Le volume de géographie descriptive que MM. Tissot et Amero vie nent d'ajouter à leur collection, nous semble supérieur aux précéden principalement parce qu'il forme un texte suivi, au lieu de consister e une série d'extraits empruntés aux récits de voyages et mis bout à bo sans aucune explication. Certaines parties sont toutefois à critiqu comme n'ayant pas été mises à jour ; le chapitre des voyages en Afriq doit être daté de plusieurs années en arrière et non de 1887 ; de mêm le Congo aurait pu être l'objet d'un plus grand développement. D'autr part, le plan de l'ouvrage gagnerait à être modifié dans le sens d'u meilleure succession des sujets. Les chapitres ne se suivent pas dans u ordre méthodique ; l'étude sur les peuples africains est placée aprè l'esclavage, et après une description sur les différentes contrées africaine c'est par un chapitre sur les chasses que se termine le volume. Toutefoi l'ensemble est intéressant, et tout à fait à la portée de la jeunesse. Le grands traits de la géographie sont exposés avec clarté et exactitude les mœurs des habitants décrites sans exagération. Ce livre ne peu manquer de plaire à la catégorie des lecteurs à laquelle il est destiné.

K

iellay

Mo

I E

## BULLETIN MENSUEL (*4 juin 1888* [1]).

M. Grant Allen, littérateur anglais, qui a passé l'hiver en **Algérie**, a communiqué à ses compatriotes ses impressions sur cette colonie française, dans des pages où il s'efforce de leur faire comprendre l'importance de l'œuvre accomplie par la France, pour la civilisation, sur l'ancienne côte de Barbarie. Ne pouvant les reproduire toutes, nous nous bornons à ce qui suit : « Tout observateur impartial, » dit-il, « des merveilleux résultats obtenus par un demi-siècle d'occupation française au nord de l'Afrique, sera obligé de convenir que cette occupation est le plus grand des bienfaits pour le continent noir, et que la civilisation implantée à Alger rayonne déjà et s'infiltre rapidement même au delà du désert. Or, il importe de considérer que les Français ont eu ici à lutter, non seulement contre les difficultés résultant de la nature du sol, mais contre une race hostile, contre une religion farouche, et contre une civilisation, inférieure sans doute, mais qui avait poussé de profondes racines. Et pourtant, en dépit de ces obstacles, ils ont réussi ; si bien réussi, qu'à Alger, au milieu des palmiers et des aloès, des mosquées et des Arabes, des rues maures et des mendiants orientaux, le voyageur se prend à tout instant à oublier qu'il n'est pas en France, tant la vie est douce et commode ; et c'est en sursaut qu'il revient à la réalité, pour se dire qu'il est en Afrique. »

En vue du développement de la culture de la **ramie** en Algérie, dont nous parlions dans un précédent numéro (p. 117-122), le ministre de l'agriculture, se basant sur le fait que ce développement est intimement lié avec la solution du problème de la décortication pratique et économique de cette plante, a institué un concours international d'appareils et de procédés industriels propres à cette décortication, qui aura lieu à Paris le 15 août 1888. Des prix seront accordés aux meilleures machines propres à décortiquer la ramie en vert ou à l'état sec, mues par des moteurs à vapeur ou par un manège, ainsi qu'aux procédés les meilleurs et les plus économiques pour transformer les lanières de ramie en filasse. Les expériences pratiques se feront à la ferme de l'Institut

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

agronomique près de Paris, où des tiges de ramie seront mises à la disposition du jury. Les exposants seront tenus de faire fonctionner leurs machines pendant un temps déterminé par le jury. Immédiatement après ses opérations, le jury adressera au ministre de l'agriculture un rapport détaillé sur les essais effectués et sur les résultats du concours.

Les *Missions d'Afrique* nous apportent, sur **Biskra,** des informations qui font prévoir pour cette localité un développement de population beaucoup plus considérable que les six mille habitants qu'elle compte aujourd'hui; elle le devra à son climat et à ses eaux. « Il est impossible, » dit le journal susmentionné, « de se faire une idée exacte du charme qu'offre pendant l'hiver le climat de cette oasis, du moins dans le jour. La moyenne de température à l'ombre, vers midi, pendant les mois les plus froids de nos contrées d'Europe, c'est-à-dire en janvier et février, varie de 16 à 20 degrés. La nuit c'est autre chose; les nuits sont froides, même très froides quand le ciel n'est pas couvert; cela tient à l'intense rayonnement nocturne causé par la pureté extrême de l'air. Les Arabes allument du feu, la nuit, en plein air; les Européens font du feu dans leurs maisons dont presque toutes les chambres ont des cheminées. Ce qui n'est pas moins précieux pour Biskra ce sont ses eaux minérales. Les Romains en connaissaient déjà l'efficacité. La belle piscine construite par eux se voit encore au-dessous de la source principale, qui sort en bouillonnant à une température de 48° au milieu du bassin principal. Elle coule de là dans quatre bassins inférieurs où les indigènes n'ont jamais cessé de venir se baigner en grand nombre, et, fait bon à noter, ils guérissent leurs rhumatismes dans des conditions très peu favorables. Il n'y a en effet autour de la piscine aucune habitation quelconque, ni d'autre réduit qu'un café maure. Ceux qui viennent pour des cures campent en plein air, ou, tout au plus, sous des tentes en poil de chameau. Mais actuellement on prépare un établissement de bains à l'européenne, avec hôtels convenables destinés à recevoir les baigneurs. Ce sera une station balnéaire d'hiver excellente, sous un soleil et un ciel incomparables, dans un air sec et fortifiant, l'air du désert, qui est déjà à lui seul, en certains cas, un curatif; enfin, avec des eaux d'une efficacité certaine. La route d'El-Kantara à Biskra va être remplacée par le chemin de fer qui, au mois d'octobre prochain, déposera les voyageurs au milieu même de l'oasis. Avec le train-éclair de Paris à Marseille, les bateaux rapides de la Compagnie transatlantique entre Marseille et Philippeville, le chemin de fer ininterrompu entre Philippeville et Biskra, on peut calculer qu'en cinquante heures environ

on pourra échanger le climat de Paris contre celui du Sahara, les brouillards de la Seine contre le ciel du désert. »

Le succès du **Concours agricole** qui vient d'avoir lieu à **Tunis** témoigne des grands progrès accomplis dans la régence depuis la proclamation du protectorat français. Il a attiré une grande affluence de visiteurs venus de France, d'Algérie et de l'intérieur de la Tunisie. Il comprenait de grands ruminants, des chevaux, des moutons, des chameaux, des animaux de basse-cour; plus de 700 instruments et machines agricoles; une quantité considérable d'objets et produits divers de l'industrie indigène se rattachant à l'agriculture et au commerce; des huiles de toutes qualités de provenance tunisienne; des vins d'Algérie et de Tunisie, des plans de caves et celliers; des mémoires nombreux sur la culture de l'olivier, et sur les procédés de fabrication de l'huile, sur l'aménagement des celliers et la fabrication du vin. — Une exposition scolaire y était jointe, résumant les efforts des écoles françaises de la régence et présentant des spécimens des écoles algériennes. Il y avait aussi une exposition des beaux-arts renfermant environ 200 tableaux, aquarelles, dessins ou sculptures d'un ensemble remarquable. Lors de la distribution des récompenses, le résident français a annoncé que le gouvernement tunisien, voulant favoriser l'agriculture et le commerce, avait décidé de supprimer les taxes perçues sur les huiles étrangères à leur entrée en Tunisie, ainsi que les droits sur le bétail importé. Cette dernière mesure favorisera surtout le développement de la race ovine et le commerce des laines.

La *Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik* a publié un extrait d'une lettre du professeur **Virchow,** datée de Louksor du 25 mars. Nous la reproduisons ici : « A mon arrivée à Alexandrie, le 22 février, M. Schliemann me reçut au bateau et me demanda, vu la saison déjà avancée, de remonter le Nil sans délai pour visiter la **haute Égypte.** Après un très court séjour au Caire nous en partîmes avec la malle égyptienne; déjà le 28 nous atteignions Assouan, et le lendemain nous pouvions nous rembarquer à Challal, en amont de la première cataracte. Dès lors notre voyage eut un caractère plus ou moins belliqueux. Les Ababdé du sud, sous la conduite des derviches, avaient pris quelques bateaux chargés de dourrha, coupé le télégraphe, emmené un employé, tué sa femme et pillé plusieurs villages. Nous navigâmes sous forte escorte militaire, et avec de nombreux transports d'argent et de vivres pour les troupes de Wadi-Halfa. Le surlendemain nous fûmes réellement attaqués, mais le tir de nos soldats noirs fut excellent; ils

tuèrent le chef des rebelles et blessèrent un certain nombre de ceux-ci. Enfin une canonnière vint à notre secours ; elle canonna le vieux fort en terre dans lequel les derviches s'étaient établis. Le lendemain, nous quittâmes le bateau près de Ballany, village berbère, près du grand temple d'Abou-Simbel, qui nous occupa huit jours. Le 9 mars, le bateau-poste nous rejoignit et nous transporta à Wadi-Halfa, forteresse à la frontière du royaume actuel d'Égypte. De là un canot nous conduisit à travers les secondes cataractes jusqu'au pied du célèbre rocher d'Abou-Sir, mais l'apparition de derviches sur la rive orientale nous fit rebrousser chemin rapidement. Après cela notre voyage s'effectua sans nouveaux obstacles. Le 13 nous revenions à Challal, et le 14 après midi, nous atteignions de nouveau Assouan, après une traversée un peu folle des premières cataractes. Nous eûmes encore le temps de voir les fouilles actuelles dans les rochers et de faire une collection de crânes. Depuis le 15 nous sommes à Louksor dont nous avons exploré les admirables monuments dans toutes les directions malgré la chaleur ardente. Nous pensons aller demain à Denderah et à Abydos, et vers le milieu de la semaine prochaine, rejoindre Schweinfurth au Fayoum.

Le *Bosphore égyptien* a reçu communication d'un manifeste adressé aux peuples du **Soudan** par le khalife **Abdoullah,** successeur du Mahdi. En voici les parties les plus saillantes : Vous savez que les Turcs (sultans, khédives) à qui échéait le khalifat sur la terre se sont écartés des droits sentiers et ont renié leur foi, en remettant leur puissance aux infidèles, et livrant les biens des mahométans à ces chiens, qui depuis gouvernent tous les pays musulmans d'après leurs codes et règlements sataniques. Le Mahdi Aleih-el-Salam vous avait adressé plusieurs décrets et mandements portant son saint cachet, par lesquels il vous engageait à rompre toutes relations et liaisons avec ces infidèles, turcs ou autres. Quoique les infidèles aient beaucoup d'engins perfectionnés et des légions d'hommes, cependant Dieu ne leur accordera jamais la victoire, mais à nous les fidèles du Prophète et du Mahdi... Vendez tout, préparez-vous à la guerre sainte, car le saint précepte du Coran qui dit : plus vous mourrez, plus vous serez en vie, est très juste... Alors le Prophète et le saint Mahdi viendront à la porte du paradis vous recevoir les bras ouverts en vous disant : Entrez tous, mes enfants, vous qui avez combattu pour ma sainte cause, qui avez sacrifié tout, même votre vie, entrez recevoir votre éternelle récompense... A la réception de mon mandement, réunissez-vous en légion pour la guerre sainte et obéissez aveuglément à ceux qui vous appellent en mon nom. N'oubliez

pas que la mort n'arrive que sur l'ordre de Dieu, que vos jours sont comptés. Vous mourrez en combattant pour la sainte cause de la religion et vous serez de vrais martyrs. Fuyez les pays des infidèles et arrivez en masse parmi vos frères, les croyants, car il est temps... Si vous vous laissez égarer par les infidèles, vous serez leurs victimes comme l'ont été vos frères dans les dernières campagnes du Soudan. Ceux qui ont écouté leurs avis et ont cru à la force de leurs armes furent sévèrement punis : le feu décima leur corps et les réduisit en cendres. Que ceci vous serve d'exemple pour l'avenir.

L'*Italie* a publié, d'après les documents déposés au Parlement italien, le texte de la lettre adressée par le négus d'**Abyssinie** au général San Marzano. Nous devons nous borner à en extraire ce qui suit : « Par le passé, j'écrivais toujours des lettres d'amitié au roi d'Italie Humbert, et lui aussi m'écrivait. Nous étions tous deux amis. Le gouverneur Branchi vint à Assab, puis il passa avec moi la saison des pluies. Nous avons parlé d'ouvrir un débouché pour Assab aux marchands qui viennent à moi et à ceux qui vont au Choah, de façon que les marchands italiens et abyssins fussent libres d'aller et de venir dans ces contrées et que ces derniers pussent ainsi aller jusqu'en Italie faire leur commerce. Je désirerais que moi et vous autres puissions combattre ensemble les populations barbares que nous aurions dominées ensemble comme si nous fussions un seul corps. Moi et Branchi avions arrangé toutes choses dans le temps des pluies. Le jour de notre séparation j'ai pensé qu'il était un serviteur de mon ami, je l'ai décoré, je l'ai bien traité, puis je l'ai congédié. Après lui, est venu Bianchi ; nous avons aussi parlé de ces choses, et je lui ai remis des lettres d'amitié, ainsi que des décorations pour les officiers qui sont sous le respectable roi d'Italie. A Bianchi aussi j'ai donné des lettres pour le roi et je l'ai décoré. Il me fit demander la permission d'aller par le chemin de Ahro ; je consentis, je lui donnai un guide pour l'accompagner jusqu'à Assab ; mais il prit un autre chemin peu sûr, et ainsi il fit une triste fin. Quelque temps après, une personne est venue à Ambasciaria m'apporter des présents du roi. Cette personne aussi, je l'ai décorée et je lui ai remis une belle lettre pour faire amitié avec vous autres, et je l'ai fait accompagner. Pendant que nous étions ainsi en bons rapports, vous n'avez pas maintenu le traité que les Anglais m'avaient fait faire avec les Egyptiens.

Par ce traité, les marchands abyssins qui allaient à Massaouah, ne devaient pas payer de douane, et les pays qui ont toujours été sous le roi d'Abyssinie, et que les Égyptiens ont occupés ensuite, devaient m'être

rendus. Mais vous n'avez pas maintenu ce traité. Maintenant, restons dans le traité que les Anglais nous ont fait faire avec les Égyptiens. Cette Éthiopie qui m'a été donnée par Dieu, est mon royaume ; quittez donc mon pays et restez dans le vôtre. Si Dieu me donne la force, vous d'un côté et moi de l'autre, nous pourrons combattre les derviches sauvages et nous les détruirons, en agrandissant notre pays. Cela serait préférable. Je suis chrétien comme vous, nous sommes frères, notre discorde sert à faire rire les autres. Ras Alula a fait ce qu'il a fait sans m'écrire et vous-mêmes non plus vous ne m'avez rien dit. Je suis roi et Humbert aussi est roi et, si au-dessus de nous il y avait quelqu'un qui nous commandât, je serais celui qui aurait le droit de faire entendre des plaintes. Je dis cela parce que vous êtes venus combattre dans mon pays ; moi, je ne suis pas allé dans le vôtre. Maintenant je ne suis pas venu pour combattre avec vous autres ; je suis venu parce qu'on m'a dit que mon pays a été envahi ; je suis venu pour garder mes frontières. Retournez donc dans votre pays, restons chacun dans le nôtre ; que le port de Massaouah soit ouvert comme avant, que les pauvres et les marchands qui sont auprès de nous puissent librement gagner leur pain.

Écrit au camp d'Aïlet, le 26 mars 1888. »

La question de l'emploi dès **pigeons** dans les opérations de guerre emprunte une actualité toute particulière à l'emploi que les Italiens font en ce moment de ces volatiles en **Abyssinie.** L'*Esercito* fournit à ce sujet les renseignements suivants : Les postes de Digdigha, de Galata, des puits de Tata, ainsi que les détachements qui vont en reconnaissance vers Aïlet, Assur, etc., envoient leurs rapports par l'entremise des pigeons du colombier installé à Massaouah, d'où on les réexpédie au grand quartier général à Saati. Les jours de pluie, et quand les nouvelles sont confidentielles, les dépêches sont introduites dans des tubes de plumes d'oie, scellés à la cire. Mais comme cette opération, surtout quand les troupes sont en marche, entraîne une certaine perte de temps, chaque fois que cela est possible, les patrouilles se contentent d'écrire les dépêches sur un feuillet détaché du carnet dont sont pourvus tous les officiers et les sous-officiers, feuillet qui est ensuite attaché à une plume de la queue d'un pigeon. On use aussi de signes conventionnels pour le cas où les patrouilles seraient surprises par l'ennemi et n'auraient pas le temps nécessaire pour rédiger un télégramme. Par exemple, si un ou plusieurs pigeons arrivaient au colombier sans dépêche et qu'il leur manquât quelques plumes de la queue, cela signifierait que la patrouille a été attaquée. D'autres fois, ce sont des marques faites en

couleur qui donnent tel ou tel renseignement. Chaque patrouille emporte trois ou quatre pigeons dans un panier léger en bambou et filet. Les distances étant très courtes, l'envoi de chaque dépêche se fait à l'aide d'un seul pigeon ; une première dépêche est envoyée à l'heure fixée à l'avance par le commandement, les autres le sont au fur et à mesure des nouvelles à transmettre. Le panier des pigeons est porté successivement par un soldat qu'on relève d'heure en heure ; les grains et le petit abreuvoir sont confiés à un caporal qui a la surveillance des pigeons. Quand les patrouilles doivent rester absentes plus d'une journée, elles emportent quatre pigeons avec du grain et un abreuvoir en cuir, de manière à pouvoir les faire manger et boire ; si elles doivent rentrer dans la journée même, elles n'emportent que trois pigeons et l'abreuvoir. L'arrivée incessante à Massaouah de ces pigeons, venant de toutes les directions, offre un aspect fort curieux. Dès qu'ils arrivent, ils se présentent à la fenêtre du colombier où les attendent leur compagne et leurs petits. Pour entrer, ils doivent passer par une sorte de cage-trappe qui ne leur permet plus de ressortir et en même temps les isole des autres pigeons. Le seul poids du nouveau venu détermine aussitôt une sonnerie produite par l'électricité. Ce signal dure tout le temps que l'oiseau est dans la trappe et avertit le sous-officier de garde, qui vient alors enlever au voyageur le télégramme apporté, pour le transmettre au quartier général.

Les dernières nouvelles d'**Émin pacha** sont du 2 novembre, de Kibiro sur la rive orientale du lac Albert. Il avait fait une reconnaissance pour découvrir Stanley, mais n'avait pu recueillir aucun indice sur l'expédition. Il disait attendre Stanley vers le 15 décembre. Lui-même continuait à se trouver dans des conditions satisfaisantes, et entretenait de bonnes relations avec les tribus qui l'entouraient. La dépêche ajoutait qu'un convoi de 40 mulets chargés de vivres de réserve destinés à Stanley et placés sous les ordres de M. le missionnaire Stockes, était arrivé à Wousambiro, près de Msalala, mais que les Arabes manifestaient une très grande hostilité contre les Européens. — Dans une lettre du 25 octobre 1887, Émin-pacha écrivait : « Osé-je vous prier de me gratifier de quelques-unes des miettes qui tombent de votre table si abondamment chargée de livres ! Il m'en coûte de vous ennuyer de cette demande, mais comme la chute de Khartoum et les événements subséquents m'ont fait perdre presque tout mon avoir et mes livres si péniblement acquis, je suis forcé de vous l'adresser. Mais je tâcherai de témoigner, par quelques correspondances, ma gratitude pour les envois

que vous pourriez me faire. Représentez-vous la situation d'un homme séparé du monde pendant trois ans et demi sans recevoir ni un journal, ni un livre nouveau. Parmi toutes les souffrances des années qui viennent de s'écouler, celle-ci a été la plus douloureuse. » Pour répondre à cette supplication d'un homme qui a tant souffert pour la science et la civilisation, le Museum d'ethnographie de Leipzig a fait un appel à tous ceux qui pourraient envoyer à Émin-pacha des ouvrages d'histoire naturelle, d'anthropologie, d'ethnologie, de géographie et d'histoire ; on peut les adresser au Museum ou au consulat allemand à Zanzibar. Les dons seront d'autant plus opportuns qu'Émin-pacha est résolu à continuer dans l'Afrique centrale l'œuvre commencée par Gordon.

Le *Record* annonce la mort de M. **Barker,** successeur de l'évêque Hannington, et de son chapelain, M. **Blackburn.** L'année dernière, ces deux missionnaires avaient exploré, sur un parcours de 650 kilomètres, le pays entre Mombas et Mamboïa, et fourni des renseignements qui permettront de compléter la carte de cette partie de l'Afrique orientale, une des portions les plus pittoresques, les plus montagneuses et les plus richement boisées du continent. Après avoir passé à Dalouni, dans l'Ou-Sambara, ils avaient dû traverser une chaîne de montagnes par un col situé à 1500ᵐ d'altitude, descendre ensuite dans une vallée profonde, puis remonter par une pente abrupte à 1700ᵐ. Le Ngourou, dans lequel ils étaient entrés le 28 juillet, n'était plus ce que M. et Mᵐᵉ Last l'avaient trouvé six ans auparavant ; alors la paix et l'abondance y régnaient avec la sécurité ; depuis cette époque, les incursions des Masaï pillards l'avaient ravagé et dépeuplé ; les sentiers étaient recouverts de ronces, et là où s'étaient élevés des villages régnait seule la jungle. Le 5 août, les deux voyageurs atteignaient Mamboïa, après avoir encore traversé un pays beau et salubre, de montagnes parées de fleurs variées et couvertes de villages dont les habitants ne leur témoignèrent que des dispositions pacifiques. De Mamboïa, ils avaient passé à Uyui et atteint Wousambiro, à l'extrémité sud-ouest du Victoria-Nyanza. Un emplacement avait été cherché pour une nouvelle station, et choisi à Nasa, d'où M. Parker était retourné à Wousambiro pour conférer avec les missionnaires sur les affaires de la mission. Il se proposait encore de faire le tour du lac et de passer par le Kavirondo, pour chercher une route plus directe entre le Victoria et la côte. La mort des deux missionnaires, survenue en mars dans leur voyage de retour, doit vraisemblablement être attribuée à une fièvre prise dans les environs du golfe de Speke.

Le gouvernement anglais a reçu de la côte orientale d'Afrique des informations sur la recrudescence de la **traite des noirs** dans cette région. Les officiers et l'équipage de l'aviso *Garnet*, de la marine britannique, ont récemment capturé deux voiliers chargés d'esclaves. Lorsque la chaloupe à vapeur du *Garnet*, armée d'un canon Gardener, eut atteint le premier de ces voiliers, les hommes qui le montaient se jetèrent à l'eau. Mais ils furent presque tous capturés. On trouva au fond du bâtiment une quarantaine d'esclaves, dont plusieurs avaient des blessures provenant d'armes à feu. Tous souffraient de la soif et suppliaient qu'on leur donnât à boire. Le second bâtiment négrier chavira pendant la chasse que lui donnait la chaloupe du *Garnet*; presque tous les esclaves, au nombre de plus de cent, et l'équipage composé d'une vingtaine d'Arabes, se noyèrent.

Il ressort des discussions qui se sont élevées récemment dans la Chambre des communes d'Angleterre et dans la Chambre des députés de Portugal, au sujet des limites occidentales de la colonie de **Mozambique**, et des droits de transit pour les marchandises qui en traversent le territoire, que ces limites n'ont jamais été fixées, et que le gouvernement portugais y a temporairement suspendu le tarif des droits de transit et qu'il a refusé d'accorder des facilités pour un commerce de transit. Le gouvernement anglais a cherché à obtenir du Portugal la liberté de navigation sur le Zambèze, et le cabinet de Lisbonne s'est montré disposé à faire certaines concessions, qui n'ont pas paru pouvoir être acceptées par le gouvernement britannique. Des deux parts on en appelle aux principes reconnus par la Conférence africaine de Berlin. « Les droits des puissances européennes sur les possessions d'Afrique, » a dit sir J. Fergusson, sous-secrétaire d'État au Foreign Office, « ne peuvent être reconnus que si la colonisation a eu lieu et si les puissances possèdent les moyens de maintenir l'ordre et de protéger les indigènes. Lorsqu'une puissance bien établie sur la côte n'organise aucune colonie dans l'intérieur et ne fait aucun arrangement pour remplir ses devoirs nationaux, le gouvernement anglais ne peut pas admettre que cette puissance ait le droit de refuser à l'Angleterre une voie commerciale libre dans l'intérieur. Le gouvernement ne peut donc pas reconnaître au Portugal le droit d'interdire le passage libre du Zambèze. Mais le Portugal a le droit de lever des taxes sur les marchandises importées dans les territoires portugais. » D'autre part, M. de Barros Gomès a déclaré dans la Chambre des députés de Lisbonne, que le Portugal, « suivant en cela l'exemple de l'Angleterre, de l'Allemagne et de l'État libre du

Congo, maintient le principe que, pour les territoires de l'intérieur de l'Afrique, une occupation effective ne constitue pas une condition *sine qua non* de possession. Il résulte, a-t-il ajouté, des décisions prises à la Conférence de Berlin, lesquelles découlent des conventions passées avec la France et l'Allemagne, ainsi que des traités conclus avec l'Angleterre en 1879 et 1884, traités qui n'ont pas été ratifiés, que le Portugal entend conserver le droit de régler les conditions du commerce et de la navigation du Zambèze. Le Portugal consentirait à modifier la législation actuelle si on lui offrait des garanties que ces modifications ne porteraient pas atteinte aux intérêts vitaux du domaine portugais en Afrique. »

La station fondée en 1879, à Gouboulouwayo, au pays des **Ma-Tébélé,** par le P. Depelchin, est entrée dans une phase nouvelle. Le roi Lo Bengula avait eu beaucoup de peine à se décider à accorder aux missionnaires l'autorisation d'ouvrir une école et d'enseigner aux enfants la religion, en même temps que les arts manuels et les éléments des connaissances les plus nécessaires. Toutefois, craignant de voir les missionnaires se retirer, et désireux d'avoir pour son armée des forgerons et des charpentiers que lui fournira l'école, il donna la permission demandée. En outre, nous apprennent les *Missions catholiques,* il accorda au P. Prestage la concession d'un terrain situé près d'**Oumpandini,** sur le bord méridional de la rivière Oumzaza, vers le sud et non loin de la résidence royale Oumsindisi; l'induna d'Oumpandini, escorté d'un groupe de vieillards, vint un dimanche matin auprès du missionnaire, qui lui indiqua le terrain qu'il avait choisi et l'endroit où il se proposait de bâtir. C'est une bande de terre de 1200 m. de longueur et de 250 m. à 300 m. de largeur, excellente pour diverses cultures, et sur laquelle se trouvent trois sources que l'on dit ne tarir jamais. Le lendemain le P. Prestage montra aux Cafres d'Oumpandini la manière de labourer. Le conducteur des wagons, jeune be-chuana, prit la charrue, laboura un morceau de terre ; puis le missionnaire leur expliqua le but de son installation au milieu d'eux, et promit de leur apprendre à labourer la terre. En même temps il les engagea à demander à Lo Bengula quelques bœufs pour les dresser au joug, afin qu'ils pussent non seulement tirer la charrue, mais aussi traîner les chars du roi. Le matériel de la station de Gouboulouwayo a été transporté à Oumpandini, où les missionnaires se sont hâtés de terminer leurs travaux d'installation afin de pouvoir se livrer à l'instruction des indigènes.

Un mouvement très marqué s'est produit, au **Le-Souto,** dans les

**écoles** de la station de Thaba-Bossiou. M. Édouard Jacottet en rend compte ainsi dans un rapport au Comité des missions évangéliques de Paris. Tandis que les années précédentes l'école de la station ne comptait que 80 à 90 enfants, et que la moyenne des présences était fort décourageante, nous avons vu en 1887 les chiffres monter dans une proportion tout à fait inattendue, et, ce qui vaut mieux encore, cette augmentation s'est maintenue pendant les deux semestres que nous venons de terminer. En décembre, l'école comptait plus de 200 élèves, dont un bon tiers de garçons, avec une moyenne de présence de plus de 130, c'est-à-dire qu'elle a atteint un niveau duquel elle n'avait jamais approché jusqu'ici, et qui en fait, si je ne me trompe, la plus grande école du Le-Souto. A peu près à la même époque, mettant à exécution un projet depuis longtemps médité, j'ouvrais une école du soir pour les bergers et les jeunes gens que leurs occupations retiennent forcément éloignés de l'école du jour et qui grandissent dans une ignorance absolue. Cet essai a été couronné d'un plein succès ; au lieu de 30 ou 40 élèves que j'attendais, j'en ai eu plus de 130. Malgré les inconvénients qui en résultaient, j'ai dû tenir moi-même l'école pendant six mois, cinq soirs par semaine, pour lui donner l'impulsion dont elle avait besoin. Dorénavant, elle sera sous la direction d'un des sous-maîtres de l'école du jour. Je ne la quitte pas sans regrets ; ces soirées, consacrées à un travail qui peut paraître ingrat, m'ont été précieuses, et j'en ai rapporté bien des expériences qui m'ont déjà été utiles et le seront sans doute davantage encore. C'est un rouage excellent, indispensable même dans toute station bien constituée ; je crois que, cette fois, l'école est instituée de telle sorte qu'elle pourra durer et n'aura pas l'existence éphémère de ses devancières.

Nous extrayons d'une lettre d'Arone, l'évangéliste qui a suivi M. Coillard au Zambèze, les renseignements suivants sur **la pêche chez les Ba-Rotsé :** « Le poisson occupe une grande place dans leur nourriture de chaque jour. On le prend au moyen de filets et aussi dans des parcs faits de forts bambous, qui entourent certains endroits du fleuve plus profonds que d'autres. A cette paroi, qu'on déplace à volonté, se trouvent de petites entrées qui permettent aux poissons de pénétrer dans l'intérieur. A un moment donné, les issues sont fermées, les pêcheurs pénètrent dans le parc et, en frappant l'eau, ils dirigent les poissons vers un même endroit. Alors, armés d'un court javelot propre à cet usage, ils transpercent les poissons qu'ils déposent ensuite dans des corbeilles. Il n'est pas rare de trouver de jeunes crocodiles mêlés aux poissons, dont ils subissent le sort ; eux aussi sont mangés par les indigènes. Les cours d'eau

qui se jettent dans le Zambèze ont aussi des parcs semblables à ceux dont je viens de parler ; quand les eaux sont hautes, les poissons remontent le courant et pénètrent dans les parcs, où ils se multiplient abondamment. Les poissons du Zambèze sont excellents; les Ba-Rotsé en sont très friands. C'est là leur grande ressource en temps de disette. Les parcs ont leurs propriétaires attitrés; c'est un héritage précieux que les parents lèguent à leurs enfants. Le roi a les siens, et ce sont les princes de la cour qui lui pêchent le poisson qui se mange au palais. Le roi lui-même ne dédaigne pas ce genre d'exercice. »

L'attention de la Chambre des Communes a été attirée sur le mal que les **spiritueux** importés d'Europe font aux indigènes habitant les possessions britanniques ou soumis au contrôle du gouvernement anglais. M. A. Mc Arthur a proposé entre autres que le gouvernement en supprimât le trafic avec les natifs dans tous les territoires indigènes placés sous l'influence britannique. Cette proposition a fourni au représentant du gouvernement l'occasion d'exposer devant la Chambre ce qui a été fait pour prévenir la ruine matérielle et morale des indigènes africains. En 1886, le gouvernement a cherché à régulariser l'importation de l'alcool dans l'Afrique australe au moyen d'un impôt très fort; en 1887, l'opinion des gouvernements coloniaux de l'Afrique méridionale et occidentale fut consultée. Les vues de ceux de la **Colonie du Cap** et de **Natal** ne furent pas favorables. Les ministres du Cap étaient d'avis que le trafic devait être régi par un règlement intérieur plutôt que par des droits d'importation et ils refusèrent de prendre part à l'arrangement international proposé. Le gouvernement de Natal déclara que si les autorités du Cap et du Portugal renonçaient aux facilités accordées aux spiritueux qui passaient leurs frontières, il établirait des droits de transit plus forts et élèverait les droits d'importation au taux que les autres États auraient fixé. En même temps, il fit ressortir combien stricte était la loi de Natal qui interdit la vente des spiritueux aux natifs, et s'efforça de faire comprendre que l'adoption d'une loi semblable serait le meilleur moyen de résoudre la question. Dans les territoires placés directement sous l'autorité anglaise, les règlements varient. Dans le **Zoulouland,** une amende est imposée à quiconque vend, échange, donne ou procure à quelque natif que ce soit du vin ou une liqueur forte, à moins que ce ne soit ensuite d'une prescription médicale. La bière cafre peut être vendue par le natif qui l'a produite, mais sans mélange de vin ou d'alcool. La même règle prévaut dans le pays des Be-Chuana. Dans le **Le-Souto,** la loi interdit la vente des vins, bière, spiritueux,

et leur importation sans l'autorisation écrite du gouverneur, agent ou résident. Le rapport qui se termine au 30 juin 1887 porte : Le trafic des boissons a cessé d'exister. — Ajoutons encore ici ce que cet exposé renferme concernant l'Afrique occidentale. En 1887, la Compagnie royale du Niger fit sentir au gouvernement l'importance de diminuer l'importation et suggéra l'idée d'un arrangement avec la France et l'Allemagne pour l'établissement d'une taxe uniforme. Une communication de S. M. le roi des Belges au gouvernement anglais témoigne de son désir de coopérer avec l'Angleterre dans ce sens. Les colonies de l'Afrique occidentale ont été aussi consultées ; jusqu'ici, Lagos seul a répondu. A ces renseignements fournis à la Chambre des Communes, nous pouvons ajouter que le dernier numéro du *Church missionary Intelligencer and Record* nous apporte la nouvelle d'un grand meeting tenu à Sierra-Leone, pour protester contre le trafic des liqueurs existant entre l'Europe et l'Afrique; un comité nombreux, composé d'ecclésiastiques, de jurisconsultes, de négociants, de fonctionnaires du gouvernement, blancs et noirs, a été chargé de chercher les moyens de remédier aux maux causés par ce trafic.

Le journal la *Post,* de Berlin, a annoncé le départ de l'expédition préparée par le syndicat allemand pour les **mines d'or de l'Afrique sud-ouest.** Elle s'est rendue à Londres et a dû s'y embarquer pour Capetown. Là elle sera rejointe par M. Gœring, chargé des pleins pouvoirs de la Compagnie allemande de colonisation dans cette partie de l'Afrique, et par les ingénieurs des mines et les officiers appelés à commander les troupes coloniales de cette compagnie. Tout ce monde, comprenant une vingtaine de personnes, devait continuer son voyage à bord d'un grand vapeur chargé d'un matériel considérable pour la colonie. L'expédition se compose du sous-directeur de l'Institut minéralogique de Breslau, qui connaît le pays et ses habitants, d'un ingénieur des mines, chargé de la direction des travaux des mines, et d'un autre, chargé des analyses. Trois ouvriers mineurs de Freiberg, qui avaient fait partie de l'expédition organisée par la Compagnie de colonisation, leur sont adjoints. L'expédition a pour mission de visiter les mines d'or qui ont été découvertes, de rechercher d'autres mines et de les acquérir pour le compte de la Compagnie.

Si les dépêches de Zanzibar sont muettes sur l'**expédition de Stanley**, celles qui nous arrivent par le Congo nous laissent dans la plus profonde ignorance du point où elle peut se trouver actuellement. La plus récente est arrivée par un télégramme de St-Paul de Loanda

du 1er mai. Elle portait que M. Ward qui, après avoir fait partie du personnel de l'Etat indépendant, avait passé à la « Sanford Exploring Expedition, » puis à l'expédition Stanley, et qui avait été attaché comme adjoint au major Barttelot, venait d'arriver à Boma, apportant des nouvelles du camp de Yambouya, de la station des Stanley-Falls et de Tipo-Tipo. La dépêche dont il était porteur était ainsi conçue :

Camp de Yambouya.

« Pas de nouvelles de Stanley depuis que j'ai écrit fin octobre. Tipo-Tipo est parti pour Kasongo le 16 novembre, mais en mars il n'avait encore procuré que 250 porteurs; d'autres vont arriver. Jameson est allé à Kasongo pour presser l'envoi des 350 porteurs restant à fournir. Jameson sera de retour ici le 14 mai. Je ne pourrai pas partir avant le 1er juin. Je passerai par la station des Stanley-Falls, où je laisserai un officier avec tout ce qui est nécessaire. Tout est bien.

BARTTELOT. »

Comme le fait remarquer le *Mouvement géographique* auquel nous avons emprunté cette dépêche, la visite de M. Jameson, un des adjoints du major Barttelot, à la résidence de Tipo-Tipo, à Kasongo près de Nyangoué, par la station des Stanley-Falls, indique que la sécurité est rétablie dans ces parages depuis que Tipo-Tipo y est revenu. Si le major Barttelot comptait se mettre en route pour Wadelaï le 1er juin, c'est pour y rejoindre Stanley. A Boma, M. Ward doit recruter quelques porteurs de choix avec lesquels il remontera jusqu'aux Stanley-Falls, où il enlèvera les dernières charges laissées là par le major Barttelot ; puis, avec celui des adjoints de celui-ci laissé à l'arrière-garde, il prendra à son tour la route de Wadelaï. L'État du Congo, voulant donner un nouveau témoignage de sympathie à l'entreprise du Comité anglais, a décidé de prendre à sa charge l'assistance en porteurs fournis à M. Ward, et de faire, sans retard, transporter celui-ci et ses hommes aux Stanley-Falls par un des steamers de Léopoldville.

Deux nouvelles sociétés sont en formation pour répondre aux besoins créés dans la région du bas Congo depuis la fondation de l'État indépendant. La première, sous le titre de **Magasins généraux du Congo,** se propose de fournir aux Européens qui se rendent au Congo, commerçants, missionnaires, employés, tout ce qui leur est nécessaire pour s'équiper, se nourrir, se ravitailler. Elle créera à Boma, 1° des magasins, sorte d'entrepôt de marchandises européennes d'un usage ou d'un emploi régulier au Congo; 2° un hôtel-restaurant fournissant la nourriture journalière aux agents de l'État, aux employés des factore-

ries, aux voyageurs de passage; 3° un tramway de deux kilomètres de longueur, reliant l'hôtel et les magasins aux établissements de Boma-rive et de Boma-plateau. La seconde a pour but l'organisation, entre le bas Congo et le cours moyen du fleuve, d'un **service de transport par bœufs**. Une route suivrait le tracé général reconnu pour le chemin de fer; les rivières seraient passées sur des bacs pour éviter la construction d'ouvrages d'art coûteux. Cette route viendrait en aide à la construction du chemin de fer, en rendant possible dès maintenant la création d'entreprises commerciales dans le haut Congo. Elle rendrait possible, dès qu'ils seraient construits, l'exploitation des premiers tronçons de la ligne de chemin de fer. Sans cette route, en effet, il faudrait que la ligne entière fût achevée pour être exploitée. Avec la combinaison d'un service de transport par bœufs, cet inconvénient sera considérablement atténué. A mesure que la construction de la ligne avancera, les équipages, refoulés vers l'intérieur et accumulés sur une route plus courte, augmenteront beaucoup la capacité des transports, et l'exploitation commerciale pourra commencer presque dès les débuts, partie par la voie ferrée, partie par les chariots à bœufs.

Le capitaine Braconnier écrivait le 15 février de **Loulouabourg**, qu'arrivé le 29 décembre à Louébo, il avait dû y rester jusqu'au 19 janvier, par suite de l'attitude hostile des populations voisines de la station, qui s'inquiètent de l'arrivée des blancs, dans lesquels ils voient des concurrents pour le commerce de l'ivoire, très animé dans cette région. Le 18 janvier, le lieutenant Le Marinel étant arrivé à Louébo avec une caravane de cent porteurs et trois bœufs de monte, les deux officiers se mirent en route le lendemain pour Loulouabourg. Leur itinéraire les conduisit presque toujours sous bois, à travers un pays riche, peuplé, où les vivres sont abondants et qui est habité par des populations paisibles qui accueillent les voyageurs avec hospitalité. Ils arrivèrent à Loulouabourg le 23 janvier, et quelques jours après, la station reçut la visite des chefs des environs qui venaient voir les nouveaux blancs. Parmi eux se trouvait le fameux chef indigène Zappo-Zap, auquel le lieutenant Le Marinel avait rendu visite, lors de son voyage de retour de Nyangoué, et qui était arrivé quelques jours auparavant de sa résidence des bords du Sankourou.

A propos des expériences de **correspondance par pigeons** faites récemment au Congo, le *Martinet,* organe colombophile de Bruxelles, fait les réflexions suivantes : « A part l'épervier, l'aigle et le vautour ne sont guère à craindre pour nos pigeons voyageurs, et pour peu que ceux-

ci volent en grande liberté, ils apprendront vite à se défier des pièges de leurs terribles ennemis. Pour obvier à la difficulté du transport dans la région des cataractes, il suffirait de faire fabriquer des hottes en osier, à claire-voie, à quatre compartiments superposés et munis de tout le nécessaire pour ravitailler leurs habitants. Ces hottes pourraient contenir une trentaine de pigeons, soit sept ou huit par compartiment, ce qui ferait une charge raisonnable, même pour un nègre. Avec huit hottes remplies de pigeons, on pourrait peupler les huit stations du haut Congo; quelques jours après l'installation des voyageurs dans leurs colombiers respectifs, on leur donnerait la liberté; deux mois après, on commencerait les entraînements, et trois ou quatre mois de séjour au Congo suffiraient à la race des pigeons voyageurs belges pour faire fonctionner le service de correspondance aérienne. Quant à la difficulté de retrouver son colombier après un mois d'absence, ce n'est guère sérieux; le plus novice des amateurs colombophiles sait que plusieurs mois d'absence n'empêcheront pas les quatre cinquièmes de nos pigeons de regagner le pigeonnier natal. Nous ignorons comment ont été organisés les colombiers installés au Congo, et s'ils sont entretenus par des hommes expérimentés, ce dont nous doutons beaucoup. C'est cependant un point capital, car si ces messagers sont confiés à des personnes qui ne connaissent pas les premières notions de la colombophilie, le résultat sera nul et même désastreux, et ce sera une grande perte au point de vue des correspondances rapides du nouvel État. Cette question n'est pas à dédaigner pour un pays qui a plus de 2000 kilomètres d'étendue. Si le service par pigeons voyageurs était sérieusement organisé, on pourrait recevoir des nouvelles de la station extrême du Congo, c'est-à-dire des Stanley-Falls, à Boma ou Banana, en huit jours au maximum, soit en quinze jours environ des Stanley-Falls à Bruxelles, en supposant qu'il faille une huitaine de jours pour faire parvenir une dépêche de l'embouchure du Congo au premier câble télégraphique sous-marin. Si aujourd'hui, aux Falls, on recevait des nouvelles de Stanley, il faudrait deux ou trois mois avant que cette nouvelle arrivât en Europe. Or, en admettant que le service de correspondance aérienne fût organisé, la même nouvelle serait transmise en dix ou quinze jours, presque sans frais. Il ne faudrait pas plus d'une année pour établir ce service de correspondance rapide d'une manière satisfaisante, et deux ans au plus pour qu'il eût des bases sérieuses et définitives. La Belgique est le pays colombophile par excellence. L'Etat du Congo n'aurait donc guère de difficulté à se procurer les éléments nécessaires pour faire des colom-

biers; il suffirait d'acheter trois à quatre cents jeunes pigeons de bonne race à quelques bons éleveurs et de les répartir dans les colombiers des différentes stations du Congo. »

Il y a quelques mois, le bruit avait couru en France, que le commissaire général du **Congo français** avait apporté des entraves à la navigation de l'Ogôoué, et gêné ainsi les transactions avec les indigènes de l'intérieur. C'est vraisemblablement à ces mesures que se rapporte la protestation suivante que nous reproduisons d'après le *Temps* :

« Nous, négociants du Gabon,

Protestons énergiquement contre l'ensemble des mesures prohibitives ou détournées que M. le commissaire général a prises dans l'Ogôoué, à partir de N'Djolé, pour nous en empêcher le libre accès, à nous, à nos employés et à nos traitants, et qui ont, à l'heure actuelle, amené la fermeture effective et complète de la rivière et son entière évacuation par le commerce. Nous certifions que le nouveau régime inauguré dans cette région a amené une réduction de moitié dans les affaires que nous y traitions, et nous sommes prêts à en fournir la preuve. Nous prétendons que les moyens de transport exigés par le ravitaillement et les approvisionnements des postes du Haut-Fleuve ne sont pas incompatibles avec les moyens nécessaires au commerce; que ces deux choses peuvent, sans inconvénient, marcher de front. La preuve, du reste, en a été faite, et avec pleine réussite, durant toute l'année 1886. En conséquence, nous émettons le vœu unanime que l'Ogôoué soit rendu à la libre circulation et au commerce par un acte authentique qui mette fin à une série de mesures arbitraires et de changements perpétuels, et qui soit de nature à nous assurer enfin la stabilité et la sécurité nécessaires à nos opérations commerciales. »

A cette protestation, **Savorgnan de Brazza** a répondu par l'organe du journal *la Gironde :*

« Il y a quelques mois, on prétendait que mon budget était en déficit, et on écrivait qu'il me fallait 600,000 fr. de crédits supplémentaires. Il m'a été facile de réfuter ces allégations inexactes et de démontrer, pièces en mains, que l'exercice 1887 se clôturait par un excédent de 170,000 fr. Aujourd'hui, un prétendu conseil d'agriculture et de commerce du Gabon s'élève contre des mesures imaginaires et proteste contre la fermeture de l'Ogôoué. Que veut dire la demande d'ouverture d'une rivière qui n'est pas fermée et que je n'ai jamais fermée ? Ces protestataires qui demandent la suppression de mesures prohibitives qui n'existent pas, à qui s'adressent-ils ? Je me le demande, car jusqu'ici

aucune réclamation commerciale ne m'a été faite. L'existence de mesures entravant le commerce est absolument imaginaire, et il m'est facile de démontrer que toutes les mesures que j'ai prises sont essentiellement protectrices pour le commerce. En effet, en 1886, le chiffre des produits exportés par la rivière l'Ogôoué était de 895,000 francs; en 1887, il s'élevait à 1,625,000 francs, ainsi que le constate la statistique de la douane de Libreville; donc, toutes les mesures que j'ai prises ont eu pour effet immédiat, dans une année, de doubler le commerce de l'Ogôoué. Et c'est là ce qu'on appelle des mesures prohibitives commerciales? C'est là ce qu'on appelle une rivière fermée? Le but que je poursuis est de donner à notre colonie naissante la plus grande extension commerciale. Le Congo est riche en produits de toutes sortes qui jusqu'ici n'avaient pas trouvé de débouchés. J'ai ouvert des routes, j'ai assuré la sécurité de la rivière, et le commerce, qui autrefois était nul, s'augmente chaque jour, et tous mes efforts tendront toujours à l'augmenter. »

Le territoire du **Cameroun** est exploré avec soin par plusieurs expéditions. Celle du Dr Zintgraff et du lieutenant Zeuner est parvenue jusqu'au lac des Éléphants et a fondé la première station dans le village de Balombi[1]. Elle se proposait de faire, pendant la saison des pluies, de petites excursions aux environs, puis, dès le commencement de la saison sèche, d'entreprendre l'exploration à l'intérieur. En revanche l'expédition des lieutenants Kund et Tappenbeck qui, partie du pays des Batanga, se dirigeait vers l'Est, s'est heurtée à la résistance des indigènes; les deux chefs de l'entreprise ont été grièvement blessés et ont dû être ramenés à la côte par le gouverneur de Cameroun qui se trouvait justement chez les Batanga. De leur côté les deux colons suédois, MM. G. Valdau et K. Knutson ont exploré, le premier, le versant septentrional du Cameroun habité par une population très dense appartenant à la tribu des Bomboko; le second, le cours du Memeh, dont il a découvert l'embouchure et qu'il a remonté en bateau sur un parcours de 50 kilomètres jusqu'à la cataracte de Düben, de 30 mètres de haut, près d'Ekoumbi-ba-Ndene. Jusqu'ici l'embouchure du Memeh était inconnue; tantôt on le faisait se verser dans le Rio del Rey, tantôt dans le Roumbi, tandis qu'il se jette dans la mer au sud de ce dernier.

Le ministre de Belgique à **Tanger** a informé son gouvernement de l'ouverture dans cette ville d'un **Musée commercial industriel**, destiné à faciliter les relations d'affaires entre le Maroc et d'autres

[1] Voy. la carte, VIIme année, p. 188.

pays. Son premier but sera de familiariser le commerce marocain avec les matières premières et avec les nombreux articles que produit l'industrie étrangère, afin que les personnes intéressées puissent les voir et les examiner avant de se prononcer sur la possibilité de les employer dans leurs travaux. Cette collection est utile au point de vue technique comme au point de vue mercantile, car les objets qu'elle renferme sont accompagnés de renseignements sur leur lieu d'origine, leur prix, les frais de transport, etc. Le Maroc étant encore très peu connu de la plupart des explorateurs européens, l'administration du Musée se propose de fournir gratuitement à ceux qui le désireront des renseignements commerciaux sur le pays, et offre de se charger de la représentation des exposants qui ne seraient pas directement représentés à Tanger.

Le *Moniteur de l'Algérie* a publié sur les Khouans de l'ordre des **Derkaoua Cheurfa** des renseignements qui expliquent l'agitation régnant à la frontière marocaine méridionale. Cet ordre est particulier au **Tafilalet.** Une des prescriptions de l'ordre impose aux membres de la confrérie l'obligation d'obéir à leur chef religieux avant d'obéir au souverain temporel. Lorsque le sultan a été malade on a cru que le trône allait devenir vacant, et une grande excitation s'est produite dans la Tafilalet où sont déportés les membres de la famille impériale qui, pouvant avoir des prétentions à la couronne, portent ombrage à l'empereur. Parmi ces prétendants plus ou moins avoués, qui tous appartiennent à la ligne du prophète et portent le titre de chérif, il s'en est trouvé un que l'ordre des Derkaoua Cheurfa a acclamé comme futur empereur. Le sultan paraît très inquiet de ces menées occultes, qu'il est d'ailleurs impuissant à réprimer, son autorité sur le Tafilalet étant plutôt nominale qu'effective.

---

## NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

M. Playfair, consul général anglais à Alger, a publié, sous le titre de *Bibliographie de l'Algérie*, un volume in-4° de 306 pages, dans lequel sont énumérés les nombreux ouvrages relatifs à l'Algérie, parus depuis Charles-Quint jusqu'en 1887. Le dernier numéro de ces livres est le 4745me, et l'ouvrage est loin d'être complet.

Le gouvernement français a déposé devant la Chambre des députés un projet de loi destiné à réserver aux vaisseaux français la navigation entre la France et l'Algérie. Si cette mesure de protection, réclamée depuis longtemps, n'a pas encore été adoptée, c'est parce que les traités avec les puissances étrangères s'y opposaient; mais la dénonciation du traité avec l'Italie a rendu à la république une liberté d'action dont elle se propose de profiter.

M. Kunckel d'Herculais, président de la Société entomologique de France, et aide naturaliste au Museum d'histoire naturelle de Paris, a visité les chantiers de destruction des criquets qui exercent actuellement leurs ravages sur plusieurs points de l'Algérie. Il a constaté que l'espèce de cette année n'est pas la même que celle de 1866 et de 1877; elle est de petite taille, beaucoup plus redoutable, car elle peut se propager de proche en proche, s'étendre sur toute l'Algérie et y rester un grand nombre d'années.

Au Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences réuni à Oran au mois d'avril, M. Carrière a rapporté avoir découvert aux environs de Mascara, des outils mélangés à de nombreux ossements de rhinocéros, d'hippopotames, d'éléphants, etc. Sur de nombreux points le sol était jonché de silex taillés; les outils en pierre polie étaient plus rares; en revanche ceux de bronze abondaient, ce qui peut s'expliquer par le fait que les colonies phéniciennes d'Afrique auraient propagé les outils de métal qu'elles employaient dès leur fondation.

Le 16 avril, a eu lieu à Tunis, une adjudication de 18 coupes de bois dans la Kroumirie, comprenant 30,000 arbres pour 400,000 francs. Prochainement aura lieu une adjudication pour le démasclage de 6 à 700,000 chênes-liège. Avant l'occupation française ces richesses étaient inexploitées.

On a découvert à Sfax une nappe d'eau douce au-dessus de laquelle s'en trouve une d'eau salée. On cherche à les isoler l'une de l'autre.

Une partie des colons de la Dobroutscha songent à émigrer dans la Tripolitaine. Ils ont envoyé des délégués à Tripoli pour étudier les conditions agricoles du pays.

Un télégramme du Caire au *Times* annonce qu'une lettre de Lupton-pacha, datée d'Omdurman le 29 novembre, sans enveloppe ni adresse, est arrivée aux avant-postes à Korosko. Elle porte ce qui suit : « Reçu votre dernière lettre. Il n'est pas possible de partir d'ici à présent ; pas de route. Envoyez-moi de l'argent, et je partirai dès qu'une occasion se présentera. Envoyez-moi des chemises de flanelle. Faites savoir à ma famille que je me porte bien, et que j'espère la rejoindre bientôt ; mais qu'elle fasse son possible pour m'envoyer de l'argent, car sans cela on ne peut rien faire. » Sir E. Baring cherche à envoyer l'argent demandé.

Un télégramme du consul général anglais à Zanzibar annonce que Mwanga, roi de l'Ou-Ganda, a été très irrité des arrangements conclus entre l'Angleterre et l'Allemagne au sujet des territoires de l'Afrique orientale, et que dès lors la position de M. le missionnaire Gordon, qui a remplacé M. Mackay dans l'Ou-Ganda, est devenue extrêmement périlleuse.

Le sultan de Zanzibar, Saïd-Khalifa, a signé le traité concédant aux Allemands, pour cinquante ans, toute la côte africaine comprise entre Mombas, frontière du territoire anglais, et Toungui, frontière du territoire portugais.

Le D[r] Hans Meyer auquel nous devons les renseignements les plus récents sur le Kilimandjaro, se propose d'y retourner pour explorer avec soin toute la contrée qui l'entoure ; après cela il poursuivra ses études jusqu'au Victoria Nyanza, et plus loin encore si les circonstances le favorisent. M. le D[r] Oskar Baumann, le topographe de la dernière expédition du D[r] Lenz, l'accompagnera pour diriger spécialement les travaux topographiques.

Plusieurs journaux ayant annoncé la mort de M. Montagu Kerr, qui s'était proposé d'ouvrir une route de Zanzibar à Wadelaï par l'extrémité nord-est du lac Victoria, nous sommes heureux d'apprendre, par les *Proceedings* de la Société de géographie de Londres que cette nouvelle n'est pas confirmée. M. Montagu Kerr est, il est vrai, malade à Hyères, mais il n'est point mort.

Par décret, en date du 4 mai, l'île de Nossi-Bé, avec ses dépendances, et le territoire de Diégo-Suarez formeront désormais un seul gouvernement dont le siège est fixé à Diégo-Suarez. L'établissement de Sainte-Marie de Madagascar cesse d'être une dépendance du gouvernement de la Réunion, pour être rattaché à celui de Diégo-Suarez.

A peine de retour de son exploration au pays des Mashona, M. Selous est reparti pour le Zambèze qu'il compte traverser près de l'embouchure du Chobé. Il explorera cette fois-ci le pays au nord du Zambèze moyen.

Khamé, roi des Ba-Mangwato, a fait savoir à tous ceux que cela peut intéresser, que le pays compris entre les rivières Shashi et Makloutsié est l'objet de prétentions de sa part et de celle de Lo Bengula, roi des Ma-Tébélé, et que dès lors il ne peut être responsable des pertes que pourraient avoir à subir ceux qui commenceraient prématurément des exploitations minières.

Le steamer le *Roi des Belges*, de la Compagnie du Congo, a été lancé à Stanley-Pool au commencement de mars. Il a quitté Léopoldville le 27 du même mois, pour remonter le Kassaï jusqu'à Louébo. La reconstruction de la *Ville de Bruxelles* avançait rapidement; on comptait qu'elle serait terminée à la fin de mai.

Les *Regions Beyond* nous ont apporté les dernières nouvelles reçues de MM. Graham Brook, Banks et Murphy, tous les trois anciens élèves du East London Institute for home and foreign Missions ; ils avaient passé à la station de l'Équateur, d'où ils comptaient remonter l'Oubangi le plus haut possible, pour se rapprocher de la station d'Ali-Kobo, où ils se proposaient de s'établir.

Le territoire de Togo, possession de l'empire allemand, est entré dans l'Union postale universelle.

La Compagnie française de la côte occidentale d'Afrique s'est adressée au département de la marine et des colonies pour obtenir le droit d'exploiter les gisements de guano qui recouvrent les îles Alcatraz dont la France a pris possession il y a quelques mois, au sud de l'archipel portugais des Bissagos, au nord-ouest de l'embouchure du Rio-Nunez.

On procède à St-Louis aux travaux d'installation de la lumière électrique.

L'explorateur Charles Soller est parti pour le Sénégal; il se propose d'étudier la région située au nord de St-Louis et dans le voisinage de l'île d'Arguin. Il cherchera à ouvrir de ce côté un débouché aux produits du Soudan et à diriger vers la côte les caravanes de Timbouctou.

Les 945 colis qui composent la canonnière le *Mage* sont en grande partie arrivés à Bammakou où le montage commencera incessamment. On espère que le *Mage* pourra naviguer avec le *Niger* dans les premiers jours de juillet.

La voie ferrée du haut Sénégal est posée jusqu'au kilomètre 112; on espérait qu'elle atteindrait Bafoulabé le 15 mai.

M. Camille Douls a demandé à la ville de Paris une subvention destinée à couvrir en partie les frais de son nouveau voyage dans le Sahara. Sa demande a été bien accueillie par le conseil municipal.

La Société de géographie de Londres a chargé M. J. Thompson d'une exploration de l'Atlas et du Maroc méridional, au point de vue géologique, botanique et zoologique. M. H. Brown qui accompagnera M. Thompson fera des levés topographiques.

Un contrat a été signé à Londres pour la construction et la pose d'un câble télégraphique sous-marin de Lisbonne aux Açores.

Une chambre de commerce espagnole a été instituée à Tanger, avec des succursales dans les principales villes de la côte marocaine.

Une missiou italienne a quitté Tanger pour Fez. Elle est composée de deux officiers et d'un ingénieur, qui vont, dit-on, exploiter une sucrerie, propriété du sultan du Maroc.

## EXPÉDITION DE MM. CAPELLO ET IVENS A TRAVERS L'AFRIQUE DE 1884 A 1885.

(Avec carte, p. 192.)

En annonçant (VI[me] année, p. 333), le succès de l'expédition portugaise confiée à la direction de MM. Capello et Ivens, nous nous réservions d'y revenir avec plus de détails, lorsque nous aurions sous les yeux l'ouvrage qu'ils se proposaient d'écrire sur leur traversée du continent. L'importance de leur voyage, comparé à ceux des explorateurs qui, dans ces dernières années, ont traversé l'Afrique, réclame un article spécial. Nous avons reçu, par la bienveillante entremise de M. le Directeur du journal *As colonias portuguezas*, les deux volumes [1] des voyageurs portugais, qui nous fournissent l'occasion d'entrer dans les détails non point de toute leur exploration, mais au moins de leur voyage à travers les parties les moins connues jusqu'ici du continent africain.

Nos lecteurs n'ont pas oublié qu'en 1879-1880 MM. Capello et Ivens avaient exploré avec succès les bassins de la Quanza et du Quango. (Voy. II[me] année, p. 35-39 et la carte.) Ce furent les services qu'ils avaient rendus alors et les talents qu'ils avaient déployés, qui décidèrent le gouvernement portugais à leur confier la direction d'une nouvelle expédi-

[1] *De Angola a Contra-Costa*, Descripçào de uma viagem atravez do continento africano, por H. Capello R. Ivens. Lisboa (Imprensa nacional), 1886, 2 vol. gr.-8°, 448 et 490 p. ill. et cartes.

tion, dont le premier but devait être de chercher une route de commerce entre les possessions portugaises de la côte occidentale et celles de la côte orientale. Ils devaient en outre déterminer les limites entre les deux bassins du Zambèze et du Congo, et étudier les régions inconnues situées entre les provinces d'Angola et de Mozambique surtout au point de vue de l'importance de leurs produits. En même temps ils avaient à faire des observations scientifiques, à relever avec le plus grand soin leur itinéraire, afin de combler les lacunes considérables qui existent encore dans les cartes pour les régions à l'ouest et à l'ést de la vallée supérieure du Zambèze. L'exactitude du tracé devait être contrôlée par des déterminations de position très nombreuses pour lesquelles les explorateurs s'étaient munis d'excellents instruments. Les conditions du pays, des habitants, de la flore et de la faune devaient aussi être étudiées avec soin ; pour cela les voyageurs avaient à faire des collections aussi complètes que possible.

Dans l'espoir de retenir plus facilement les porteurs recrutés à Loanda et à Novo Redondo, Capello et Ivens choisirent, pour leur point de départ, la baie déserte de Porto Pinda, au sud de Mossamédès, dans une région à peu près déserte, où quelques familles de Ba-Ximbas vivent en nomades, occupées de chasse et d'élevage du bétail. Mais peu de jours après avoir quitté la côte, et être entrés dans la vallée du Coroca qui n'a de l'eau que dans la saison des pluies, ils furent abandonnés par une grande partie de leurs porteurs, et se virent forcés d'aller chercher du secours à Mossamédès pour y faire transporter leurs bagages. Ils en repartirent le 24 avril 1884 pour Huilla, d'où ils firent une excursion de chasse vers l'est, afin d'étudier la partie orientale du plateau de Huilla, qu'ils trouvèrent convenir à l'établissement d'Européens qui se livreraient à l'agriculture et à l'élevage du bétail, ce que font avec succès les Boers de la colonie de San Januario, dans le voisinage de Huilla. De ce point-ci ils explorèrent la vallée du Caculovar jusqu'à Humbé, le fort portugais le plus méridional, près de l'embouchure de cette rivière dans le Cunéné. Les habitants du Damaraland s'avancent parfois jusque-là.

Remontant ensuite vers le nord parallèlement au cours du Cunéné, ils franchirent ce dernier à Quiteve, sous le 16° lat. S. et se dirigèrent vers le N.-E. jusqu'au Coubango. A Quiteve, à 400 kilom. des sources, le Cunéné avait en juin, pendant la saison sèche, une largeur de 150 m. et une profondeur moyenne de deux mètres et demi. Durant la saison des pluies, il se transforme en un puissant cours d'eau, ce qui lui a valu son nom de Cunéné (grand Fleuve). Dépassant ses rives, il s'étend à

perte de vue dans la plaine ; sur un espace de plusieurs centaines de kilomètres carrés s'étale un lac dans lequel viennent se perdre, comme en un vaste bassin d'évaporation, les eaux grossies du Cunéné supérieur. Après les crues, de petits lacs, des mares restent parsemés dans la vallée.

Quant au Coubango, contrairement à l'affirmation de Serpa Pinto qui fait de ce cours d'eau un affluent du lac Ngami, Capello et Ivens y voient un tributaire du Chobé, qui se verse dans le Zambèze, tout en reconnaissant qu'à l'époque des pluies le surplus de ses eaux se rend par le Tiogé au lac Ngami. Les renseignements fournis par le Dr Aurèle Schulz, confirment cette donnée. A la fin de 1884, cet explorateur se rendit du Couando inférieur au Coubango, ce qui met hors de doute l'existence d'une communication entre les deux rivières, à travers de vastes marécages. Dans son cours inférieur le Coubango reçoit un tributaire considérable le Couito, qui est navigable depuis le point où le traversèrent les voyageurs portugais jusqu'à son embouchure.

Le Coubango et ses affluents arrosent un plateau qui s'étend, sans grands accidents de terrain, du Cunéné jusqu'au Zambèze, avec le caractère d'une steppe ; mais, entre le Couatir et le Couito, il ressemble à un désert de sable. Dans la saison des pluies il est revêtu d'une herbe abondante, et devient un vrai parc pour les troupeaux d'antilopes, de gazelles, d'éléphants, etc., qui, dans la saison sèche, se retirent sur les bords des rivières. Le pays n'offre plus alors aucune ressource aux voyageurs. Les habitants de ce district, très clairsemés d'ailleurs, se sont établis sur les bords marécageux des rivières où ils ont construit leurs habitations sur des pilotis.

Après avoir traversé le Couando, Capello et Ivens descendirent le long de la Ninda jusqu'au Zambèze, dont la vallée, à l'époque des pluies, est inondée, de Libonta, et même de Lialui jusqu'au Loungé-Boungo à un degré plus au nord ; aussi les huttes des indigènes de Libonta ont-elles dû être construites sur des collines. Le sol est peu productif ; et les émanations des marécages ne permettraient guère à des Européens de s'y établir. Actuellement les trafiquants portugais se rendent déjà de la côte à Libonta et à Lialui ; mais il faudrait sans doute que ces deux localités prissent un grand développement, et qu'il s'y fixât un certain nombre de blancs pour que l'on pût songer à créer des communications directes entre la vallée du haut Zambèze et l'Europe par Mossamédès. Pour le moment, c'est par Shoshong et Capetown que les missionnaires établis à Séfoula et à Seshéké doivent correspondre avec l'Europe.

Quoi qu'il en soit, c'est à partir du Zambèze que l'expédition de

Capello et Ivens devient le plus intéressante. Elle comprend d'abord l'exploration du Cabompo, l'affluent le plus considérable du Zambèze supérieur, et celle de la ligne de partage des eaux entre le Zambèze et le Congo, en particulier celle des sources du Loualaba. Les voyageurs ont constaté que l'autorité du Mouata-Yamvo, le souverain du Lounda, s'étend jusqu'au cours inférieur du Cabompo, par conséquent beaucoup plus au sud qu'on ne l'admettait auparavant. Alors même qu'au centre de l'empire, la puissance de ce roi est en décadence, l'autorité qu'il exerce à une très grande distance de sa capitale, Moussoumba, n'est point purement nominale. Ses envoyés, *Kakouatas,* parcourent souvent les territoires situés aux limites de ses États, pour percevoir des tributs et contrôler la fidélité des chefs.

Quant au Cabompo, dont les explorateurs portugais étudièrent le cours jusque près de ses sources, il ne mérite point, comme Livingstone inclinait à le croire, le nom de Zambèze supérieur. Il le cède à celui-ci au double point de vue de l'abondance d'eau et de la rapidité du courant. La région de ses sources, voisine de celle des sources du Loualaba, le principal tributaire du Congo, n'a qu'une population très clairsemée. Aussi pendant la marche à travers les épaisses forêts dont ses rives sont couvertes, la caravane eut-elle à subir de cruelles privations auxquelles succombèrent quantité de porteurs. La tsétsé, qui se rencontre en abondance dans cette vallée, exerça également de grands ravages parmi les bêtes de somme et ralentit considérablement les progrès de l'expédition. Ce ne fut guère qu'au delà des monts Kitoungoula, entre le Cabompo et le Kafoué, que celle-ci retrouva un pays plus peuplé et échappa momentanément aux souffrances de la faim. Le Kafoué ou Loengué, après avoir couru dans la direction du S.-O., se dirige vers le S.-E. et va se jeter dans le Zambèze un peu en amont de Boruma. La ligne de partage des eaux entre les bassins du Cabompo et du Kafoué sert de limite au pays des Garenganzé dont nous parlions (p. 16), où le roi Msiri, après une série de combats heureux contre les Wa-Ruas, a fondé un État nouveau, qui comprend une partie de l'ancien royaume du Cazembé, puissant encore à l'époque où Livingstone le visita en 1867, quoiqu'il fût déjà sur son déclin. Le royaume de Msiri embrasse aujourd'hui tout le territoire compris entre le Loualaba et le Louapoula ; il s'étend au N. jusqu'au lac Kassali ou Kikondja, sous le 8° lat. S., au S. presque jusqu'aux monts Mouchinga, qui forment la ligne de partage des eaux entre le lac Bangouéolo et le Zambèze. Cette région, haute de 1260 m. en moyenne, et dominée par des monts boisés courant du N.-E. au S.-O.,

est un pays pittoresque et salubre, qui pourrait devenir un sanitarium pour les Européens. L'autorité du souverain du Cazembé est restreinte aujourd'hui aux pays situés à l'est du Louapoula.

Le point le plus septentrional atteint par Capello et Ivens est Bounkeïa, résidence du roi Msiri, située par 10° 23′ 12″ lat. S. et 27° 14′ 10″ long. E. C'est un grand marché d'ivoire, sur un petit affluent occidental de la Loufira. Le voyageur allemand Reichard en était parti deux mois avant leur arrivée, pour retourner au Tanganyika. Comme il avait dû se frayer un chemin les armes à la main, Msiri ne permit pas aux voyageurs portugais de poursuivre leur route dans la même direction. Ils durent également renoncer à une excursion qu'ils se proposaient de faire au lac Moëro, une guerre entre Msiri et le roi de Cazembé étant alors sur le point d'éclater.

Msiri, qui habite un palais entouré de crânes, dispose de plus de 2000 soldats armés de fusils, qu'il mène en guerre contre ses ennemis, surtout contre les Wa-Ruas, nation puissante habitant la région qui s'étend au nord du lac Landji jusqu'au Tanganyika. Plusieurs de ses femmes sont de race mêlée et portent des noms portugais, ce qui leur donne un haut sentiment de leur supériorité ; le roi lui-même s'est affublé du titre de Maria Segunda. Il est très cruel ; moins cependant que son frère, le gouverneur de Kaponda, dont le palais est indiqué de loin par des monticules de têtes humaines. Les trafiquants de l'Angola arrivent nombreux dans les États de Msiri.

La population est composée d'éléments très divers. Loin d'être esclaves, comme dans la plupart des tribus africaines, les femmes sont d'ordinaire les maîtresses ; elles dirigent le ménage, la culture du sol, même les expéditions, et souvent prennent part directement aux combats. Grands chasseurs, grâce à la richesse du pays en gibier, les hommes sont toujours vêtus de peaux, car des vêtements d'étoffe seraient bien vite déchirés dans les broussailles ; ils se servent d'armes à feu achetées aux trafiquants de l'Angola, et d'assagaies dont la pointe, finement travaillée, est garnie de fils de cuivre. Ce métal, très commun dans le pays, s'y présente en général sous la forme de malachite, soit en filons, soit en blocs isolés. Les principales mines, celles de Katanga, qui se trouvent à trois journées de marche à l'est de Bounkeïa, et d'autres gisements situés à l'est et à l'ouest dans les montagnes, sont très riches.

Après avoir passé deux mois à Bounkeïa, les explorateurs se dirigèrent vers le Katanga, entre la Loufira et le Louapoula, célèbre dans toute l'Afrique centrale par ses mines de cuivre. Ils auraient voulu pou-

voir atteindre le lac Moëro en longeant le Louapoula, et après avoir traversé celui-ci gagner directement le lac Bangouéolo, mais l'opposition des indigènes les en empêcha. Ils ne purent pas même parvenir jusqu'aux cataractes de Mombottuta, où Giraud avait été lui-même arrêté dans sa tentative de descendre le Louapoula.

D'après les renseignements que Capello et Ivens obtinrent des indigènes, l'extension de la rive sud du Bangouéolo devrait être reportée plus au sud que ne l'indique Giraud ; il devrait en être de même de l'emplacement de Tchitambo, où mourut Livingstone, qui, au dire des serviteurs du grand explorateur et d'après son propre journal, aurait été situé tout près du lac. Capello et Ivens le placent à un degré plus au sud. Ils estiment en outre que le nom de lac Bangouéolo ne peut s'appliquer qu'à la partie septentrionale qui est profonde, tandis que la partie méridionale, qui a plutôt le caractère d'un marécage, s'appelle le lac Bemba.

Du Louapoula, l'expédition portugaise se porta directement vers le sud pour atteindre le Zambèze. La zone de partage des eaux entre ce fleuve et le Congo est couverte de forêts, sans habitants ; aussi la caravane fut-elle réduite au produit de la chasse pour s'alimenter. Au sud du lac Bangouéolo, la ligne de faîte formée par les monts Mouchinga s'étend jusqu'au Lousenfoa, affluent du Loangoa. En arrivant au Zambèze les voyageurs se retrouvèrent en pays connu ; à Sumbo, le poste des possessions portugaises le plus avancé vers l'ouest, ils purent saluer de nouveau des compatriotes ; puis ils reprirent leur route vers la côte orientale en suivant à peu près l'itinéraire de Livingstone en 1856. Ils arrivèrent à Quilimane, le 26 juin 1885, après un voyage de quinze mois.

Dans le cours de leur expédition, ils avaient relevé leur itinéraire par 69 déterminations de latitude et 59 de longitude ; leurs observations magnétiques avaient porté sur 25 points différents. Ils avaient en outre recueilli de nombreuses observations météorologiques, et des matériaux considérables pour servir à la connaissance des conditions climatologiques de l'Afrique centrale. Trois fois par jour régulièrement, à peu d'exceptions près, ils avaient pris des indications barométriques, thermométriques, hygrométriques, noté la direction et la force du vent, ainsi que l'état du ciel. Ces observations consciencieuses ont servi de base au calcul d'une quantité d'altitudes qui hâteront le progrès de nos connaissances relatives à la topographie de l'Afrique. Ils ont étudié avec soin les conditions ethnographiques des habitants pour pouvoir fixer d'une manière précise les territoires occupés par les différentes tribus. Enfin ils ont rapporté de riches collections de la géologie, de la flore et

de la faune des pays qu'ils ont parcourus ; aussi le succès de leur expédition consiste-t-il moins dans le fait d'avoir traversé le continent de l'ouest à l'est, que dans les résultats scientifiques qu'ils ont obtenus.

Tous ces résultats sont exposés dans des tableaux annexés aux deux volumes que nous venons de résumer, lesquels sont enrichis de plusieurs cartes et illustrés de nombreuses gravures.

## BIBLIOGRAPHIE [1]

*Charles Bussidon.* ABYSSINIE ET ANGLETERRE (Théodoros). Perfidies et intrigues anglaises dévoilées. Souvenirs et preuves. Paris (Librairie africaine et coloniale A. Barbier), 1888, in-12°, 322 p., fr. 3,50. — Théodoros et la guerre entre l'Angleterre et l'Abyssinie sont bien loin derrière nous. De nos jours le temps passe si vite, les événements se succèdent avec une telle rapidité, qu'un retour sur cette époque semble être d'un médiocre intérêt, d'autant plus qu'il a été déjà écrit des volumes sur les faits qui s'y rattachent. M. Charles Bussidon, qui déclare avoir visité l'Abyssinie de 1862 à 1872, veut néanmoins donner sur ces événements une version nouvelle, fort différente de celle qu'indiquent les meilleurs ouvrages d'histoire. Toutefois cet exposé ne remplit pas le volume comme le titre semblerait l'annoncer. Il n'en comprend que la dernière partie. Les autres sont consacrées à la description de l'Abyssinie, aux mœurs de ses habitants, ainsi qu'au règne de Théodoros. L'histoire des guerres civiles qui ensanglantèrent cette époque occupe de nombreuses pages; le récit en est si mouvementé, si dramatique, les épisodes racontés tout au long comportent de si fréquentes conversations entre les héros, l'amour et les intrigues féminines jouent un rôle tellement prépondérant dans tous ces événements, qu'on se demande si l'on n'a pas devant les yeux un roman plutôt qu'un ouvrage d'histoire. Cette impression s'accentue à mesure qu'on avance dans la lecture, et on arrive à se dire que ce pays, dont le gouvernement est fortement organisé, dont l'armée ressemble à celles de l'Europe, dont le roi et les princes parlent à la façon des anciens Grecs et Romains, dont les femmes sont admirablement belles et inspirent un violent amour à tous ceux qui les voient, ce pays, disons-nous, ne ressemble pas à l'Abyssinie des

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

Lejean, des d'Abbadie, des Munzinger, et n'existe guère que dans l'imagination de l'auteur.

Quant à la cinquième partie, qui relate l'histoire de l'expédition anglaise de 1867 et 1868, elle témoigne d'un parti pris si évident, elle renferme des critiques d'une telle violence, des épithètes si injurieuses à l'égard des Anglais, qu'on ne peut prendre au sérieux un récit écrit à un point de vue exclusivement français et catholique, qui fait des Abyssins des héros de bravoure et de chevalerie, et des Anglais des lâches et des monstres. A un exposé aussi partial, il n'est pas sans utilité d'opposer le jugement d'un autre Français qui n'a jamais été suspecté de manquer de patriotisme, de M. Elisée Reclus, le savant humain et impartial qui n'a jamais craint de donner son opinion libre et franche. Voici ce qu'il dit dans le volume sur le *Bassin du Nil :* « C'est à Zoulla que débarqua l'armée britannique, à Zoulla qu'elle reprit la mer après avoir mené à bonne fin une expédition unique dans l'histoire de l'Angleterre et dans les temps modernes, à la fois par la justice de la cause, par la précision mathématique des mouvements, par la plénitude du succès, presque sans effusion de sang, par le désintéressement dans la victoire. Cette promenade militaire d'une armée européenne sur les plateaux de l'Éthiopie se termina sans conquête, et les traces des pas anglais furent bientôt effacées sur le sable de Zoulla. »

*Ernst Böttcher :* OROGRAPHIE UND HYDROGRAPHIE DES KONGOBECKENS. Berlin (Haude und Spener'sche Buchandlung), 1887, in-8°, 100 p. avec cartes et profils. Fr. 3,75.—Est-il possible, dans l'état actuel de nos connaissances géographiques, de faire une étude scientifique suffisamment exacte et complète du grand bassin du Congo ? Celui qui a lu la monographie que vient de publier M. Böttcher ne peut manquer de répondre affirmativement à cette question. Ce mémoire, qui roule entièrement sur la géographie physique, témoigne chez son auteur, non seulement d'une grande connaissance de cette branche, mais aussi de recherches nombreuses sur le sujet spécial qu'il traite. Combien de récits de voyages, de rapports, de notices, de travaux de tout genre a-t-il dû consulter pour arriver à faire une étude d'ensemble aussi approfondie ? C'est ce qu'il serait difficile de dire. Déjà en progrès sur la description magistrale faite par M. Reclus dans la *Nouvelle géographie universelle,* elle constitue le travail le plus complet qui ait paru jusqu'à ce jour sur ce sujet.

Le plan suivi est clair et méthodique. Après une courte introduction, l'auteur fixe les limites connues du bassin du Congo, c'est-à-dire, au

moyen de toutes les cotes qu'il a pu réunir, la ligne de partage des eaux qui le sépare des bassins fluviaux voisins. Le chapitre suivant renferme une vue d'ensemble sur cette vaste région peu accidentée, de forme à peu près elliptique qui constitue la dépression centrale du plateau africain. Les données manquent pour en fixer la structure géologique; toutefois l'auteur cherche à en établir les grands traits d'après quelques voyageurs. Ensuite vient la description particulière et détaillée de chacune des trois parties du Congo : 1° Le cours supérieur, qui va de la source aux Stanley-Falls situées sous l'équateur ; un chapitre spécial est consacré au bassin du lac Tanganyika, si remarquable par ses dimensions, sa forme et la nature de la dépression dont il occupe le fond. 2° Le cours moyen, des Stanley-Falls au Stanley-Pool; ici une subdivision est nécessaire : l'auteur examine successivement le cours du Congo proprement dit, les affluents de droite, parmi lesquels l'Ouellé-Oubangi, et ceux de gauche; ces derniers sont divisés en deux groupes par le 3me parallèle sud: le groupe du nord ou groupe du Loulengo-Tschouapa, enfermé dans la courbe régulière que décrit le Congo, et le groupe du sud aussi appelé groupe du Sankourou-Kassaï, qui est formé par une grande artère, le Sankourou, lequel se dirige droit de l'est à l'ouest en recevant les eaux d'un vaste plan incliné du sud au nord; 3° le cours inférieur, du Stanley-Pool à l'océan, où le Congo traverse la chaîne côtière sans recevoir d'affluents.

Dans un dernier paragraphe intitulé : «Hydrographie générale du bassin du Congo,» l'auteur entre dans quelques détails sur le régime climatérique de cette vaste contrée, sur les pluies, sur les crues des cours d'eau, donne une petite statistique générale qui, bien qu'elle résume tout ce que l'on sait, est loin d'être complète. D'après lui, la longueur totale du Congo atteint 4,800 kilomètres, ce qui place ce fleuve après le Nil, le Mississipi, l'Amazone et le Yang-tsé-Kiang ; la superficie du bassin est de 2,477,835 kil. carrés, soit environ le quart de l'Europe, le débit total du fleuve n'est pas encore fixé exactement : toutefois on connaît celui de quelques affluents, entre autres du Sankourou-Kassaï qui roule à lui seul 11,000 mètres cubes d'eau à la seconde.

L'ouvrage se termine par plusieurs planches renfermant de nombreux profils et une carte générale du réseau hydrographique du Congo. Pour une partie, ces figures ont été dessinées d'après les relevés de Pogge et de Wissmann ; pour une autre, d'après ceux du Dr Kaiser, de Von François et de Chavanne. Un défaut de tous ces profils consiste dans la différence qu'ils présentent entre l'échelle des hauteurs et celle des lon-

gueurs, la première étant souvent dix, cent ou mille fois plus grande que l'autre ; la pente est ainsi considérablement exagérée et le lecteur, qui peut difficilement tenir compte de la différence des échelles, se fait une idée tout à fait fausse de la chute des cours d'eau.

Toutefois, ce défaut de construction n'enlève rien aux qualités de cet ouvrage qui, par sa clarté, son plan méthodique et le nombre de faits qu'il cite, a une valeur scientifique incontestable.

*Dr F. Kayser.* ÆGYPTEN EINST UND JETZT. Freiburg in Breisgau (Herdersche Verlagsbuchhandlung), 1884, in-8°, 237 p., fr. 8,75. — Il ne s'agit pas ici d'un ouvrage tout à fait récent, mais d'une étude parue il y a quelques années. C'est en même temps un livre d'archéologie, d'histoire et de géographie égyptienne, dû à la plume d'un voyageur en Égypte. L'œuvre n'est donc pas un simple résumé de nos connaissances actuelles sur le pays des Pharaons ; elle présente en outre des vues originales sur les monuments de l'Égypte, sur l'état social de ses habitants, son gouvernement, etc.

L'ouvrage est divisé en trois parties : la première traite du Nil et des pays qu'il baigne. C'est une étude de 22 pages, roulant principalement sur la géographie physique.

La deuxième est consacrée au peuple égyptien dans l'antiquité. C'est la partie la plus volumineuse ; elle forme 109 pages qui donnent une idée nette, exacte et suffisamment complète de l'Égypte des Pharaons : religion, gouvernement, poésie, art, situation du peuple, division en classes, travaux agricoles, commerce, industrie, vie privée des Égyptiens. La description est accompagnée d'un grand nombre de gravures qui en rendent la lecture plus facile ; au commencement du livre se trouve une planche en couleurs fort bien exécutée représentant les pyramides et le grand sphynx, qui étincellent sous un soleil de feu.

La troisième partie décrit la situation actuelle du peuple égyptien. Elle débute par une courte notice historique des principaux événements survenus en Égype depuis la chute de l'Empire pharaonique ; avec un exposé succinct de l'histoire d'Égypte sous les Pharaons, placé dans la deuxième partie, elle forme une histoire sommaire de la vallée inférieure du Nil. L'état social des Égyptiens actuels, leur religion, leur gouvernement, sont décrits avec plus ou moins de détails, et le livre se termine par un aperçu de l'histoire du christianisme en Égypte. Il est fâcheux que l'auteur n'ait pas donné une description des villes, des ports et du canal de Suez, qui aurait fait de ce livre une monographie complète de l'Égypte ancienne et moderne. Toutefois, tel qu'il est,

l'ouvrage sera lu avec plaisir et avec fruit par ceux qui voudront se r
dre compte des phases par lesquelles a passé ce pays extraordina

*Dr Ernst Henrici.* Das deutsche Togogebiet und meine Afri
reise, 1887. Leipzig (Karl Reissner), 1888, in-8°. — L'auteur de
ouvrage est un patriote allemand qui a fait, au mois d'août et de s
tembre 1887, un voyage au pays de Togo, possession allemande dan
Guinée septentrionale. Il eut la bonne fortune de trouver à Bagid
représentant du commissaire du Togo, M. Grade, qui fit avec lui
voyage dans l'intérieur du pays.

Les deux explorateurs visitèrent le Tové, le Kévé, le Lagotimé
poussèrent jusqu'au fleuve Dayi, affluent du Volta. Pour l'atteindre,
durent traverser une chaîne de montagnes assez considérable, orien
du sud-ouest au nord-est; elle doit former l'une des premières terras
supportant le plateau du Soudan.

Le récit de ce voyage, écrit avec beaucoup de verve, présente un r
intérêt. Comme la région visitée est de très faible étendue, l'auteur a
donner un grand nombre de détails sur la configuration du pays,
cours d'eau, les mœurs de ses habitants et la vie végétale et anim
Les nègres y sont dépeints avec leur insouciance, leur goût pour les p
sirs, la musique et la danse.

Après la narration de son voyage, M. Henrici donne une vue d'
semble du pays qu'il a visité, de ses ressources agricoles et de
importance au point de vue commercial. Il estime que l'attention
s'est pas suffisamment portée sur le pays de Togo. Le Cameroun,
Hottentotie, la côte orientale d'Afrique, ont, en Allemagne, attiré t
les regards, de sorte que le Togoland est demeuré presque ignoré.
ce n'est pas la moins bonne des colonies allemandes. Son sol riche n'
tend qu'une culture intelligente; mais il faut avant tout défriche
contrée et y tracer des routes. Une carte du Togoland, à grande éche
portant l'itinéraire du voyageur et les limites plus ou moins précises
la région placée sous le protectorat allemand, accompagne l'ouvrage

---

**Supplément aux Nouvelles complémentaires.**

A la dernière heure, la *Gazette de Cologne* nous annonce que le gouverneme
anglais a ratifié une lettre-patente constituant la Compagnie britannique
l'Afrique orientale avec des droits analogues à ceux de l'ancienne Compagnie
glaise des Indes. Nous y reviendrons.

---


Losso
OVALE
Ninda
MAR

## BULLETIN MENSUEL (*2 juillet 1888*[1]).

Après avoir vu ses récoltes compromises sur plusieurs points par les **criquets** en 1886 et 1887, l'**Algérie** subit dans ce moment les ravages d'une nouvelle invasion plus désastreuse que les précédentes. L'*Indépendant* de Constantine donne, sur la région de Constantine à Sétif, des détails très abondants sur la lutte que soutiennent les indigènes contre le fléau dévastateur. Il reconnaît que si tout le monde s'était mis à l'œuvre avec l'ardeur et la méthode dont a fait preuve la Société genevoise de Sétif, on en serait débarrassé à l'heure actuelle. Malheureusement son exemple a été tardivement imité dans la région même et absolument méconnu dans d'autres contrées. Pour arrêter les criquets, on dispose des bandes de toile tendues sur des piquets en leur donnant la forme d'un angle très obtus. La partie inférieure de la bande de toile doit être prise en terre de façon que les criquets ne puissent se glisser par-dessous. La partie supérieure recouverte de toile cirée doit être tenue propre et huilée légèrement tous les jours. De 30 en 30 mètres, du côté d'où viennent les criquets, des fosses larges d'un mètre et longues de deux, sont creusées perpendiculairement à la ligne des appareils; un des côtés de la fosse doit effleurer l'appareil. Chaque bord de la fosse est revêtu d'une bande de zinc ou de fer-blanc, légèrement inclinée vers le vide et dépassant le bord de la fosse d'une dizaine de centimètres. C'est généralement le matin à l'aube que l'on place l'appareil, et que l'on creuse les fosses en avant de la colonne des criquets qui se met en mouvement une heure ou deux après le lever du soleil. Dans leur marche, les criquets se heurtent à cet obstacle; ils grimpent sur la toile, mais retombent quand ils arrivent à la partie cirée. Ils filent alors tout le long de l'appareil et rencontrent les fosses où ils tombent d'eux-mêmes. Quand une fosse est pleine, on y écrase les insectes en se servant du pied ou d'une *dame* en bois. Puis on rejette les cadavres à l'extérieur. Deux jours suffisent généralement pour détruire une colonne quelle qu'en soit la force. Il suffit de quelques hommes pour empêcher la colonne de déborder par les extrémités des appareils, et pour frapper les

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

toiles avec des badines afin de précipiter les criquets à terre. Des appareils de 400$^{m}$ à 500$^{m}$ de long peuvent fonctionner avec une dizaine d'hommes. Mais les appareils dont on peut disposer n'offrent pas un développement assez considérable; on n'en avait que 60 à 80 kilomètres, tandis qu'il en aurait fallu quatre ou cinq cents. Il sera nécessaire que l'assistance de l'État soit secondée par l'initiative privée pour conjurer le péril qui menace les habitants des régions dévastées.

Au Congrès des Sociétés savantes, M. le Dr Rouire a lu une description concernant la forme, les dimensions et l'aspect de la **lagune d'Herkla,** située au fond du golfe d'Hammamet, et assimilée par l'explorateur à l'ancien lac Triton. Elle comprend deux portions, l'une où l'eau séjourne d'une manière permanente, l'autre appartenant aux nombreuses dépressions du sol auxquelles les Arabes ont donné le nom de sebkhas, couvertes d'eau après les pluies et desséchées, en grande partie, au printemps. De ces deux portions, la plus considérable est celle qui se dessèche. Sur les 41 kilomètres représentant la longueur totale de la lagune, le noyau liquide permanent s'étend sur 7 kilomètres à peine; il était plus étendu à l'époque punique et romaine. M. Rouire en donnera les preuves tirées de la nature des travaux d'art exécutés autrefois pour l'endiguement des eaux, et précisera les causes géographiques locales qui ont amené la transformation lente de l'antique lac Triton en la lagune actuelle d'Herkla. Les stations des Phéniciens dans la Méditerranée portaient le nom de leur Melkarth national, transcrit en grec en celui de Héraclès ou Herkla.

Notre compatriote, M. **Henri de Saussure** a envoyé, de **Tunis,** au *Journal de Genève,* des détails sur l'inauguration des carrières de Schemtou, célèbres dans l'antiquité comme ayant fourni les beaux marbres dont étaient plaqués les palais des Césars, puis entièrement abandonnées pendant des siècles. Leur exploitation était un monopole régalien, ce que semblent prouver les marques visibles encore sur certains blocs abandonnés dans les chantiers primitifs et portant l'inscription : *Antoninus imperator,* suivie de la signature de l'ingénieur. De nos jours, M. Closon, Belge d'origine, frappé de la finesse et de la beauté de ces marbres, a fondé une société pour les exploiter. Une étude attentive de la montagne de Schemtou a conduit à des conclusions très encourageantes. L'îlot tout entier se compose de marbres offrant de nombreuses variétés de couleurs et de structure. On a retrouvé là, à n'en pas douter, le jaune antique, la serpentine romaine, puis des marbres roses presque vitreux, des marbres bruns, verts, blancs mouchetés

et gris. Le gisement est inépuisable, son cubage s'élève à plus de dix millions de mètres cubes. Les anciens l'avaient exploré sur une grande étendue, en l'attaquant par plusieurs points. Ils avaient percé dans les cloisons de rochers deux petits tunnels carrossables, afin d'exploiter aussi le revers de la colline. Dans certaines carrières, on peut encore surprendre le travail inachevé de la séparation des blocs; plusieurs ne tiennent plus au rocher que par leurs angles. On retrouve quelques traces d'installations hydrauliques qui feraient presque supposer que les Romains ont connu la turbine. Lorsqu'on a sous les yeux les travaux exécutés par les anciens avec des moyens mécaniques rudimentaires, on reste émerveillé de la persévérance et de la force d'application dont ils ont fait preuve dans les résultats auxquels ils sont parvenus. Aujourd'hui, au moyen du fil hélicoïdal inventé par feu l'ingénieur Gay et mû par la vapeur, on découpe, pour ainsi dire à volonté, la montagne sur un parcours de 100, de 200 mètres, avec un avancement moyen en profondeur de 15 centimètres par jour; puis, on divise par le même procédé les tranches en blocs, et enfin les scies mises en œuvre par le même moteur peuvent découper à la fois jusqu'à quatre-vingts plaques de marbre. Avant peu les marbres de Schemtou s'exporteront dans le monde entier, et après avoir à grands frais été employés à former la décoration des palais des Césars, ils iront plaquer les vestibules des hôtels, des cafés des boulevards et des maisons de Chicago. Les Américains, qui ne perdent jamais une occasion de profiter de toutes les nouveautés, ont déjà passé à Schemtou des marchés considérables; bientôt peut-être, la mode aidant, ils enlèveront tous les marbres qui sortiront des carrières, et n'en laisseront à l'Europe que la portion congrue. Ce sont eux déjà qui enlèvent la plus grande partie des minerais de l'Algérie.

C'est encore à M. H. de Saussure que nous devons les informations les plus récentes sur la **Tripolitaine** au point de vue économique, ainsi qu'à celui des difficultés qu'y rencontre l'explorateur. « Depuis l'occupation de la régence de Tunis par la France, » écrivait-il de Tripoli, le 15 mai, au *Journal de Genève,* « il semble que le commerce de Tripoli aurait dû augmenter, car dès ce moment les caravanes du Soudan qui aboutissaient à Rhadamès, et qui de là prenaient la route de Tunis, ont cessé d'y envoyer leurs marchandises et se sont dirigées sur Tripoli. Néanmoins cette ville n'a guère profité d'un changement en apparence aussi favorable à ses intérêts. En effet, le commerce du Soudan est en voie de décroissance et les caravanes deviennent de plus en plus rares. Les principales marchandises que fournit le Soudan sont l'ivoire et les

plumes d'autruche. Mais les plumes ont passé de mode et se remplacent de nos jours sur les chapeaux des dames par des ailes de canards ou des têtes de pingouins, plus faciles à trouver, mais qui ne s'en payent pas pour cela moins cher. Aussi le prix des plumes d'autruche est-il tombé au quart de ce qu'il était, et dès lors les caravanes ont presque cessé d'arriver, ne trouvant plus à faire leurs frais, qui sont en effet considérables. Le voyage n'est pas sans dangers, et les peuplades que traversent les convois ne manquent pas de lever sur les marchands des tributs onéreux. Tant que les plumes d'autruche se vendirent à haut prix, les caravanes étaient possibles, vu le capital considérable que représentait la charge d'un chameau; aujourd'hui il n'en est plus de même. Reste l'ivoire, mais c'est là une marchandise lourde; quatre dents d'éléphant font une charge, et quelque soit le prix auquel monte cet article, il ne suffit pas pour faire vivre ceux qui en font le commerce. En dehors de ses relations avec le centre de l'Afrique, la Tripolitaine pourrait sans aucun doute trouver, dans son propre territoire, plus d'un article d'exportation, si ce pays était exploité comme il mériterait de l'être. C'est une erreur de croire qu'il se compose d'un désert stérile. Il forme sans doute la prolongation du Sahara algérien, mais, comme le Sahara, il est parsemé d'oasis de palmiers, dont plusieurs sont fort peuplées, et l'on sait que de toutes les cultures celle du palmier-dattier est la plus productive. Au sud de la côte et à une distance qu'il serait difficile de préciser, on rencontre des plateaux sur lesquels prospèrent les céréales, les oliviers, l'alfa, et en général toutes les plantes utiles du nord de l'Afrique. Malheureusement cette contrée est restée jusqu'à ce jour à peu près complètement inconnue. Il ne manque ni d'explorateurs, ni de commerçants désireux de la parcourir; c'est là une fantaisie bien naturelle; mais entre le désir et la possibilité de l'exécution, il y a malheureusement un abîme infranchissable. La Tripolitaine n'est plus, comme jadis, une régence vassale de la Porte. C'est tout bonnement une province turque, gouvernée par un pacha, comme le sont les autres provinces de l'empire ottoman. Aujourd'hui c'est presque l'état de siège qui règne à Tripoli, car depuis que la Tunisie est tombée sous la suzeraineté française, et qu'à tort ou à raison la Tripolitaine a semblé devenir l'objectif de l'Italie, la Porte a été saisie d'une inquiétude mortelle à l'égard de cette province, et elle a pris les mesures les plus ostensibles contre toute tentative d'occupation. Deux frégates turques sont mouillées devant les murs de Tripoli, et s'y rouillent depuis longtemps dans une immobilité parfaite. Ce qui est plus sérieux, c'est une armée de

quinze mille hommes qui campe autour de la ville et qui constitue une force réelle. Ces troupes ne diffèrent en rien de celles qu'on rencontre sur d'autres points de la Turquie. Elles n'ont aucune apparence, mais elles sont bien armées et sous leurs uniformes rapiécés elles trahissent des qualités sérieuses. On ne peut se défendre d'une profonde admiration pour ces pauvres soldats qui ne sont ni payés ni habillés, qui n'ont que du pain noir et qui néanmoins ne se plaignent ni ne s'insurgent. Dans ces circonstances tout Européen qui aborde à Tripoli passe pour suspect, et l'autorité met tous ses soins à dérober le pays aux investigations indiscrètes des curieux. Les étrangers ne peuvent circuler que dans la ville ou dans ses environs immédiats; une promenade en voiture dans les palmiers est la seule excursion permise. Le voyageur qui voudrait faire un croquis, dessiner un chameau ou prendre une photographie en campagne, ne manquerait pas d'ameuter la population et de se faire maltraiter comme espion. Un peintre qui s'était réfugié sur un toit espérant y travailler à l'aise, s'est fait coucher en joue par un zélé redresseur de torts agissant de sa propre autorité. La douane déballe jusqu'au fond les malles des voyageurs ; elle retient les livres pour les examiner et accorde à chaque objet un soin particulier. Aussi le naïf voyageur qui débarque, muni de tous les objets nécessaires pour une excursion un peu profonde dans l'intérieur, est-il vite désillusionné sur les projets fantastiques qu'il a formés à la légère. Il espère, avec des protections, obtenir grâce devant l'autorité, après avoir exposé l'innocuité de ses désirs et la candeur de ses intentions, mais tout s'évanouit devant la rigueur de la consigne. Pour voyager dans la Tripolitaine, il faut un firman du sultan, qui s'obtient, paraît-il, sans trop de peine. Mais il ne faut pas être la dupe de cette espérance. Le firman obtenu, on n'en voyagera pas plus après qu'avant, car le pacha a mille moyens de neutraliser l'effet de ce passeport indispensable. Ce n'est plus la crainte d'être blâmé en haut lieu qui le portera à s'opposer à votre voyage, mais bien la responsabilité qu'il encourrait s'il vous arrivait quelque désagrément du reste presque inévitable. Incapable d'assurer la protection efficace de votre personne au delà du cercle à sa portée immédiate, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose, il vous fera pour plus de sûreté, au bout de deux jours, ramener à Tripoli par un caïd quelconque. En toute justice on ne saurait lui en vouloir, et à sa place j'en ferais autant. Ce que le voyageur a de mieux à faire, c'est de se rembarquer, après avoir exécuté en voiture la promenade réglementaire, et de bénir le pacha de la sollicitude toute paternelle qu'il met à assurer la sécurité du touriste et à le mettre à l'abri de toute fâcheuse aventure. »

Une série de lettres adressées de **Souakim** au *Times* fournissent, sur l'état actuel de la place et des alentours, quelques indications qui ne manquent pas d'intérêt. Au début de l'insurrection mahdiste, les défenses de la ville se réduisaient à deux fortins délabrés, datant de la domination turque. Sous l'impulsion des gouverneurs anglais, spécialement celle du colonel Kitchener, ces ouvrages rudimentaires ont fait place à une chaîne de forts détachés et de redoutes armés de canons Krupp et Gatling, pourvus d'appareils à lumière électrique à grande portée, reliés par une voie ferrée, qui permet le transport rapide de forces sur les points menacés, sous la protection d'une enceinte bastionnée continue. Ces ouvrages, élevés sous la direction du lieutenant Gordon, le propre neveu du défenseur de Khartoum sont, dit le correspondant du journal anglais, de nature et d'apparence à rebuter les insurgés de toute attaque de vive force. L'existence à Souakim n'en est pas moins celle d'une ville assiégée, car il faut se garer contre les coups de main, surtout nocturnes, des bandes qui s'aventurent aux abords de la place, sans toutefois lui faire courir aucun risque sérieux. Indépendamment de cette défense passive, le journal anglais compte sur la lassitude du blocus infligé, à doses graduées, aux indigènes par le commandant de la place. Le mouvement annuel du port de Souakim s'élevait, en 1879, à près de douze millions de francs; réduit à un chiffre insignifiant par l'insurrection, il n'est pas remonté, depuis, au quart de l'ancien chiffre. Comme tous les peuples à peu près sauvages, les Soudaniens souffrent difficilement la privation des produits exotiques dont ils ont pris l'habitude. Les autorités anglaises lèvent, par intervalles, la prohibition de certains produits, à certaines destinations, pour tenir les insurgés en haleine et faire miroiter à leurs yeux les avantages de la paix. On spécule sur l'effet de ce système de temporisation, combiné avec l'impression morale de l'échec assuré d'une tentative désespérée qu'Osman-Digma pourrait tenter contre les retranchements anglais, pour reconquérir ses adhérents; et, par cette double voie, on espère réduire l'insurrection par la lassitude et ramener le pays à une situation quasi normale.

D'autre part, une députation comprenant plusieurs membres de la Chambre des lords et de celle des Communes a fait, auprès du marquis de Salisbury, une démarche au sujet de la situation au **Soudan,** et a formulé les desiderata suivants : 1° Le gouvernement aiderait les négociants anglais dans leurs efforts pour rétablir le commerce du Soudan. A cet effet, il devrait y avoir au nord et au sud de Souakim des ports indigènes dans lesquels seraient perçus des droits modérés; 2° Une

force navale peu considérable resterait dans les eaux du Soudan pour empêcher le commerce des esclaves et protéger les marchands européens ; 3° On évitera aux marchands l'ingérence des autorités égyptiennes dans leurs affaires, pourvu qu'ils ne fassent qu'un commerce licite, n'introduisent pas dans le pays de la contrebande de guerre, et s'efforcent, autant qu'ils le pourront, de maintenir la paix entre les tribus soudanaises et les Égyptiens. Le marquis de Salisbury a promis d'examiner soigneusement la requête qui lui était présentée et à laquelle, assure-t-il, ses sympathies sont acquises. Selon lui, il n'y a que deux solutions à la question soudanaise : l'abandon complet de Souakim, et par suite le retour de la domination d'Osman-Digma et une grande impulsion donnée au commerce des esclaves, ou le maintien de l'occupation égyptienne. Le gouvernement égyptien a fait et fera tout son possible pour pacifier le pays, bien qu'on ne puisse empêcher complètement les incursions des tribus. Le principal objet que les autorités se proposeront sera de faire renaître le commerce comme seul moyen de ramener une ère de prospérité et de paix et de supprimer le trafic des esclaves.

D'après une lettre d'Aden au *Bosphore égyptien,* le négus, pour punir les habitants du plateau d'**Aïlet** d'avoir bien accueilli les troupes italiennes, avait donné l'ordre de châtier durement la population d'Assus, de Gamhot et d'Aïlet. Ces ordres ont été exécutés impitoyablement par une femme, la princesse Mestaït, qui commande à plusieurs tribus importantes des Gallas. Une délégation de ces malheureuses populations est venue implorer la clémence du négus, disant qu'elles avaient cédé à la force, mais qu'elles n'avaient donné aux ennemis aucune espèce de secours. Il paraît que la princesse Mestaït s'est livrée à des actes de cruauté extraordinaires. La plupart des hommes valides ont été massacrés et les jeunes gens ont subi d'atroces mutilations. Le négus, au grand étonnement de ses officiers, a bien accueilli la députation et lui a même fait accorder des secours en nature.

Le prédécesseur du sultan actuel de **Zanzibar** avait conclu, avec l'explorateur Cecchi, une convention aux termes de laquelle était cédée à ce dernier une zone de territoire située près de l'embouchure du fleuve **Juba,** qui descend du pays des Gallas, passe à Berdera et se jette dans l'océan Indien à peu près au point où l'équateur coupe la ligne du littoral africain. Les Italiens espéraient que cette concession leur fournirait une base d'opération pour des expéditions dirigées de la côte de l'océan Indien vers le Choa et l'Abyssinie méridionale, car on suppose que le Juba est formé par la réunion de ruisseaux qui prennent

leurs sources dans les montagnes d'Abyssinie. D'après le *Times,* dans les marais formés par le Juba, se trouve la source du Sheri, dont le cours se dirige d'abord au sud-ouest, puis au sud-est, et dont l'embouchure est indiquée sur les cartes au point où se trouve Port-Durnford. Mais le nouveau sultan de Zanzibar refuse d'exécuter la convention faite par son prédécesseur; le consul italien a réclamé, et ses revendications ont été appuyées par une canonnière italienne envoyée de Massaouah à Zanzibar. Le consul a dû amener son pavillon et cesser ses relations avec le sultan. En réponse à une interpellation de M. Pozzolini, le sous-secrétaire d'État, M. Damiani, a expliqué à la Chambre des députés que feu le sultan Saïd Bargash avait cédé le territoire susmentionné moyennant certaines conditions dont l'Italie s'était réservé l'examen. Ultérieurement, le nouveau sultan n'a pas accueilli, comme il l'aurait dû, la lettre de félicitations que le roi Humbert lui a adressée à son avènement. C'est là-dessus que le consul d'Italie a cru de son devoir d'amener son pavillon. A cette occasion, l'Italie a rappelé au sultan l'engagement pris par son prédécesseur, en déclarant qu'elle accepterait l'exécution de cet engagement comme satisfaction pour l'offense faite à son souverain. « Nous approuvons la conduite du consul, » a dit le sous-secrétaire d'État, « et nous distinguons entre la cession de territoire et le manque de politesse. Quant à ce dernier, nous ne négligerons rien pour obtenir satisfaction, et nous espérons qu'il n'en résultera aucune complication. » Mais, d'après la *Kolonial Zeitung,* l'Allemagne a des droits sur la côte des Somalis et des Benadir. Les territoires situés entre le fleuve Juba et la Dana ont été acquis en vertu de traités passés par le Dr Jühlke avec les chefs indigènes; et il n'est pas probable que l'Italie veuille contester à l'Allemagne des territoires auxquels est attaché le souvenir de la mort de v. der Decken et du Dr Jühlke.

Sous le titre : Un nouvel État anglo-africain, l'*African Times* annonce que par l'octroi de lettres patentes royales, un nouvel État a été ajouté au nombre de ceux qui contrôlent les destinées du Continent mystérieux. Il sera désormais connu sous le nom de **British East African Company.** Les limites exactes n'en sont pas encore fixées d'une manière précise, mais on peut dire approximativement qu'il s'étend d'un point situé au nord des frontières du territoire de la Société allemande de l'Afrique orientale, près de Zanzibar, jusqu'au pays des Somalis, et à l'ouest jusqu'au lac Albert-Nyanza. Dans ces limites se trouvent des pays qui passent pour les plus beaux de l'Afrique centrale et dont la population est très dense et fort industrieuse. Il

y a quelques années, le sultan de Zanzibar estimait avoir des droits sur les côtes de l'Afrique orientale depuis le 10° lat. sud au 3° lat. nord, et jamais il n'a pu exercer à l'intérieur une autorité de fait, sauf sur une zone de quelques kilomètres parallèle à la côte. L'Empire allemand ayant obtenu du sultan de Zanzibar de pouvoir établir son protectorat sur une étendue considérable de territoire dans l'Ou-Sagora et le pays de Witou, a délégué à la Société africaine allemande de l'Afrique orientale ses pleins pouvoirs pour y exercer le gouvernement. L'Angleterre n'a pas voulu laisser à d'autres nations le contrôle des routes et du commerce entre Zanzibar et les lacs de l'Afrique équatoriale. M. Mac Kinnon, de la British India Company, avec un certain nombre de philanthropes anglais, a conçu l'idée de la création d'une compagnie britannique de l'Afrique orientale, qui fût plus qu'une simple société commerciale. Des démarches auprès du sultan de Zanzibar ont obtenu de ce dernier à la susdite Compagnie la concession de la souveraineté sur le territoire de la côte, au nord de celui qui a été concédé à la Société allemande, avec des privilèges spéciaux qui en font un véritable État indépendant. Plusieurs des petites îles situées le long de la côte, entre autres celle de Pemba, ont été remises à la Compagnie anglaise. Toutefois il importait que celle-ci pût être reconnue par les gouvernements des États civilisés; à cet effet, elle a demandé à l'autorité britannique l'octroi d'une charte qui l'autorise à prendre en main l'administration du pays. Cette charte lui confère les fonctions de gouvernement les plus étendues. Elle peut construire des forts, équiper des vaisseaux, lever et entretenir une force armée et un corps de police, faire des lois civiles et criminelles, prélever des impôts et des taxes, ouvrir des routes de commerce, et d'une manière générale exercer toutes les fonctions du gouvernement. Les affaires du nouvel État seront gérées par des délégués nommés par le Comité siégeant à Londres, mais les décrets d'exécution seront soumis au contrôle du service des Colonies et du Foreign Office. La Compagnie a pris les mesures nécessaires pour fortifier plusieurs îles et pour y placer des garnisons, afin de contrôler le commerce et de s'opposer à la traite. Des routes seront ouvertes longeant la frontière nord des territoires allemands, de manière que les fonctionnaires des deux compagnies puissent se prêter un mutuel concours. On espère que Stanley, lorsqu'il quittera Émin-pacha, reviendra à la côte orientale par les territoires de la Compagnie; des messagers ont déjà été envoyés dans la direction des lacs pour avoir de ses nouvelles. En fait, les frais de l'expédition organisée pour secourir Émin-pacha ont été

couverts par les fonds fournis par la British East African Company. La marche de Stanley servira à ouvrir le pays, des lacs jusqu'à la côte, et indiquera au nouvel État les problèmes qu'il devra chercher à résoudre pour le développement de la civilisation dans cette partie de l'Afrique.

Avant de mourir, le sultan de Zanzibar, **Saïd Bargash,** avait passé avec l'Allemagne un traité secret, par lequel tous les ports compris entre les 5° lat. sud et 10°,20′ lat. sud devenaient la propriété, pendant cinquante ans, d'une société de colonisation allemande. Son successeur, Saïd Kalifa, a dû accepter les engagements pris antérieurement et a souscrit au traité élaboré par M. de Bismarck. La Société de colonisation enverra dans chaque port un percepteur de douanes qui touchera, sous le contrôle du représentant du sultan, les droits de sortie sur les marchandises apportées de l'intérieur par caravanes. Le roali et une commission du gouvernement allemand veilleront à la sécurité du pays, et au respect des droits conférés aux sujets étrangers par les traités de commerce existants.

La *Deutsche Kolonial Zeitung* nous informe que d'après des lettres parvenues en Angleterre, en débarquant du steamer appartenant à la mission, le *Charles Janson,* à Makanfila, à la côte orientale du lac **Nyassa,** le missionnaire Johnson et le consul anglais pour cette région, M. Buchanan, ont été faits prisonniers par les indigènes. Leurs biens ont été confisqués, et un serviteur du consul a payé de sa vie la tentative de rejoindre le navire. MM. Johnson et Buchanan durent payer une rançon. Les indigènes retinrent le steamer, et exercèrent de mauvais traitements sur les deux Anglais. Le consul dut ôter ses vêtements; ceux de M. Johnson lui furent arrachés violemment. Les trafiquants d'esclaves fréquentent beaucoup la localité où ces faits se sont passés, et les chefs indigènes trouvent que les relations qu'ils entretiennent avec eux sont très avantageuses.

Un traité de paix et d'amitié a été conclu entre l'Angleterre et **Lobengula,** roi des Ma-Tébélé, des Ma-Chona et des Ma-Kalaka. Lobengula s'est engagé à faire tous ses efforts pour empêcher la rupture de ce traité et pour le faire observer strictement. Il devra s'abstenir d'entrer en correspondance ou de faire aucun traité avec un État ou une puissance étrangère, pour vendre, aliéner ou céder, ou permettre aucune vente, aliénation ou cession, de quelque partie que ce soit du pays placé sous sa souveraineté, ou pour tout autre objet sans en avoir auparavant donné connaissance au Haut Commissaire britannique pour l'Afrique australe, et sans avoir obtenu sa sanction.

D'autre part, et à la demande de Lobengula, le gouvernement de la **république Sud-africaine** a nommé pour le représenter auprès de ce souverain, avec le titre de consul, M. Grobler, qui devra résider dans la capitale du pays des Ma-Tébélé. Les ressortissants du Transvaal qui sont domiciliés temporairement ou en permanence dans ce pays devront donner leurs noms et leurs adresses au consul susnommé. Tous ceux qui voudront s'y rendre pour chasser, pour trafiquer ou pour tout autre objet, devront se procurer un permis du gouvernement de la république Sud-africaine. La demande devra en être adressée au secrétaire d'État et indiquer le but du voyage. Le consul en informera le roi Lobengula. Celui-ci a demandé que les choses fussent ainsi réglées, afin de prévenir une invasion d'aventuriers, et en même temps il a fait avertir tous ceux qui se hasarderaient à venir dans le pays des Ma-Tébélé sans ce permis, qu'ils le feraient à leurs risques et périls. Les différends qui pourront s'élever, soit avec les natifs, soit entre les ressortissants du Transvaal dans le pays susdit, devront être portés devant le représentant de la république Sud-africaine.

Conformément à l'article 4 de la convention signée à Londres le 27 février 1884 entre l'Angleterre et la république Sud-africaine, le gouvernement des Boers a communiqué aux autorités anglaises un **traité** projeté **entre le Transvaal et la Nouvelle République.** Aux termes du traité les deux républiques s'unissent pour ne former désormais qu'un seul État, la Nouvelle République s'adjoint à la république Sud-africaine, et son territoire fera partie intégrante de celui de cette dernière. Il y sera incorporé sous le nom de district de Vryheid, et ses représentants au Volksraad seront nommés comme le sont ceux des autres districts du Transvaal. L'approbation du gouvernement anglais est encore attendue.

D'après la loi existante au **Transvaal,** les **coolies chinois** sont autorisés à séjourner dans cet État, mais il leur est interdit de résider dans les villes, et ils doivent s'établir dans les endroits qui leur sont désignés. La concurrence qu'ils font aux indigènes a engagé ceux-ci à demander qu'il fût mis des restrictions à l'immigration des coolies, mais le Volksraad a dû reconnaître qu'une loi restrictive à cet égard serait contraire à la convention signée à Londres et pourrait amener des difficultés avec l'autorité britannique. Dès lors il a résolu de charger le gouvernement de la république d'entrer en négociations à ce sujet avec le gouvernement anglais pour obtenir que la convention soit modifiée, l'immigration de coolies de Chine ou d'autres pays de l'Asie étant funeste aux intérêts du Transvaal.

Les missionnaires américains établis au **Bihé** ont fait choix d'**Olimbinda** comme emplacement d'une nouvelle station. « En m'y rendant, » écrit M. Currie au *Missionary Herald* de Boston, « nous traversâmes environ 60 villages, — mes gens disent plus de 70,— la plupart petits, mais d'autres d'une bonne grandeur. Le pays est arrosé par un grand nombre de petits ruisseaux qui se versent dans le Cuito, la Koukema et la Quanza ; ils fournissent aux habitants une grande abondance d'eau. Le sol est en général de même nature que celui de Baïloundo. Les endroits où le sol est profond et sablonneux sont tout particulièrement fertiles. Les pentes des montagnes étaient couvertes d'un tapis de verdure semé d'une grande variété de fleurs brillantes. Dans les champs, il y avait de riches collections de glaïeuls ; dans les étangs et dans les rivières, des lys d'une rare beauté. Les terrains bien boisés augmentaient à mesure que nous approchions d'Olimbinda. Un des traits frappants de la localité, c'est la quantité de huttes neuves et de huttes en construction. Le chef d'Olimbinda me reçut avec bienveillance. Un arbre fut coupé avec un grand couteau envoyé par Kapoko, une hutte fut construite et entourée de palissades, et je m'établis au milieu des indigènes, afin qu'ils s'accoutumassent à l'idée d'avoir auprès d'eux un blanc comme ami toujours prêt à leur aider. » M. Sanders a envoyé au journal susmentionné une lettre de M. Arnot, établi chez les Garenganzé ; celui-ci fait ressortir l'importance de la mission du Bihé pour tout l'intérieur de cette partie de l'Afrique. Les gens du Bihé vont partout, et sont hautement considérés par toutes les tribus chez lesquelles ils vont faire le commerce.

Nous devons à l'obligeance de M. Héli Châtelain, actuellement à la Ferrière (canton de Berne), dans sa famille pour raison de santé, les renseignements suivants que lui a fournis le **Dr Summers.** Celui-ci a eu l'occasion de racheter chez Kasongo, homme cruel, grand chasseur et marchand d'esclaves, un cordonnier de Malangé, que Kasongo retenait comme esclave et qui allait être décapité pour un crime imaginaire. Le Dr Summers lui rendit la liberté. Il a fait, à deux journées de la station de **Loulouabourg,** la connaissance de Muamba Mpoutou, roi Mu-Chilangué, vieillard aimable qui désire ardemment que des missionnaires viennent s'établir chez lui. Peu après cette visite, Mukengué Kalamba, soutenu par l'agent de l'État du Congo, lui a fait deux fois la guerre, pour refus de payer le tribut, mais il a été battu les deux fois. Seul, d'entre les blancs, Saturnino Machado fut blessé par l'ennemi ; il reçut une flèche dans la poitrine, mais ayant aussitôt scarifié la plaie, il s'en remit promptement. Le docteur a reçu de l'administrateur du

Congo l'autorisation d'ouvrir une école, et la concession de quinze hectares de terrain, moyennant une finance de 25 shillings. Le fameux Zappo-Zappo se trouvait alors à la station avec une suite de 4000 hommes; sa visite avait pour objet l'achat de fusils à percussion. L'état de santé du docteur laissait beaucoup à désirer; une pleurésie avec péricardite avait développé chez lui les symptômes de la phtisie, et une fièvre lente le consumait. En revanche il avait été très heureux dans le traitement des chefs de la station, d'une nièce de Mukengué Kalamba, des blessés de la guerre, et de Zappo-Zappo qui était arrivé à la station dans un état fort critique. Il a porté son attention spécialement sur les langues et a envoyé à M. Châtelain des notes intéressantes sur celle des Ba-Chilangué. Il avait depuis un certain temps, comme interprète, un garçon de quatorze ans, originaire du pays de Lounda, qui avait passé plusieurs années chez les Quiocos, avait visité Malangé et Dondo trois ou quatre fois, et Nyangoué deux fois. Si tout va bien, M. le Dr Summers compte revenir l'année prochaine en pays civilisé.

Il est facile de comprendre qu'à mesure que les mois s'écoulent sans apporter de nouvelles de l'**expédition de Stanley,** les esprits s'inquiètent, et accueillent sans examen les nouvelles mises en circulation par des imaginations anxieuses qui se représentent Stanley attaqué, blessé, tué, avec les hommes de sa caravane, et les familles de ses porteurs de Zanzibar menant deuil sur ceux qu'elles désespèrent de revoir. Nos lecteurs se rappellent la dépêche du major Barttelot reproduite dans notre précédent numéro, d'après laquelle il attendait pour le milieu de mai les 350 porteurs que Tipo-Tipo devait encore lui fournir, et exprimait l'intention de quitter Yambouya au commencement de juin et de passer par la station des Stanley-Falls. Dès lors le *Times* du 18 mai a publié la dépêche suivante de Zanzibar : « Des lettres venues du major Barttelot par des messagers de Tipo-Tipo et datées de Singetini sur le Congo, le 25 octobre, annoncent que des déserteurs de l'expédition de Stanley, après vingt jours de voyage en canot jusqu'à Singetini, rapportent que tout allait bien au camp de Stanley qui avait des vivres en abondance. Le détachement du major Barttelot était aussi en très bon état. Quant à Tipo-Tipo, sa conduite n'était pas très satisfaisante. » Plus récemment, le 13 juin, on recevait à Liverpool, non plus de Zanzibar cette fois-ci, mais de Saint-Paul de Loanda, l'information suivante : « Des nouvelles graves sont parvenues ici au sujet de l'expédition de Stanley. Quoiqu'elles n'aient pas un caractère absolu d'authenticité, on les considère cependant comme exactes dans leur ensemble et elles ont

produit une vive émotion. Ces nouvelles disent que le major Barttelot, qui commande un faible détachement stationné sur la rive de l'Arououimi, a envoyé un messager à la côte pour expédier en Angleterre une dépêche demandant de nouvelles instructions. Le détachement en question n'a pas de nouvelles de Stanley depuis plusieurs mois ; des maladies ont éclaté parmi les soldats indigènes de ce détachement ; il y a eu plusieurs cas de mort et les provisions commencent à s'épuiser. Toutefois, à Saint-Paul de Loanda on ne croit pas à l'exactitude de ces dernières assertions, car il existe, non loin du camp du major Barttelot, une station de l'État du Congo, d'où l'on aurait pu demander et recevoir des provisions. On dit enfin que le major Barttelot s'inquiète de ne pas recevoir de nouvelles de Stanley. » A son tour l'*Indépendance belge* publie une dépêche d'un de ses correspondants de Lisbonne, conçue en ces termes : « Un Européen qui réside depuis longtemps au Congo m'envoie une lettre datée de Kinchassa, 16 avril, et disant que Herbert Ward, qui faisait partie récemment du détachement commandé par le major Barttelot sur l'Arououimi, a traversé Kinchassa, se rendant à Saint-Paul de Loanda. Il a déclaré qu'à l'époque de son départ on n'avait aucune nouvelle directe de Stanley. Toutefois, les Arabes prétendent que Stanley et le capitaine Melson ont été blessés et que la plupart des hommes de leur escorte ont déserté. Tipo-Tipo n'a pas été en mesure d'envoyer à Stanley les secours promis. Herbert Ward croit que les Arabes savent, relativement au sort de Stanley, beaucoup plus qu'ils n'en disent. »

Enfin c'est un correspondant du *Temps* qui écrit de Boma :

« Le 27 avril, un agent venant du camp de l'Arououimi est arrivé à Matadi (bas Congo) porteur d'une dépêche adressée au gouverneur de l'État libre par le major Barttelot, qui commande le camp de l'Arououimi. Bien que cet agent ait été très discret, le bruit s'est bien vite répandu que Stanley avait été abandonné par une partie de ses hommes, qui ont déserté, et on présumait que, si le vaillant explorateur était encore vivant, il se trouvait dans une position des plus critiques. »

Or, sans parler de ce qu'a d'étrange la dépêche de Zanzibar relative à des lettres du major Barttelot apportées par des messagers de Tipo-Tipo, et portant que la conduite de ce même Tipo-Tipo n'était pas très satisfaisante, nous ferons remarquer que ce sont là des nouvelles bien vieilles, en comparaison de celles qu'a apportées à Boma M. Ward, l'un des adjoints du major Barttelot, qui avait quitté le camp de l'Arououimi vers le milieu de mars dernier. Quoi qu'il en soit, cette dépêche nous a valu une explication intéressante, fournie au *Mouvement géographique*

par le Dr Lenz qui, on se le rappelle, a passé aux Stanley-Falls l'année dernière, et qui écrit à ce journal : « Permettez-moi de vous dire que Singetini est un mot kisouahéli que l'on peut traduire par « eau bruyante. » En général les Arabes donnent à l'ensemble de la région des Falls : stations, établissements arabes, villages indigènes, le nom de Singetini, ainsi que la remarque en a déjà été faite dans les *Mittheilungen* de la Société de géographie de Vienne. Les Zanzibarites ne connaissent la région des Falls que sous le nom de Singetini. » — Quant aux nouvelles venues de Boma, de Saint-Paul de Loanda et de Lisbonne on comprend qu'elles ont toutes pour origine le passage de M. Ward dans le bas Congo, à l'occasion duquel les faiseurs de nouvelles se sont mis en frais d'invention ; plus M. Ward avait été discret, plus les imaginations ont été fécondes en détails propres à produire de vives émotions. Nous ne tarderons pas à connaître les faits précis qui se rapportent à la mission de M. Ward à Boma. Le courrier qui apporte ces renseignements est en route et ne tardera pas à arriver à Bruxelles. Le *Mouvement géographique* nous les fait espérer pour son prochain numéro. En attendant rappelons que la dépêche expédiée de Boma par M. Ward, et de Saint-Paul de Loanda, le 1er mai, au Comité de l'expédition Stanley, se terminait par ces mots : « Tout est bien : Barttelot. »

Sans doute cette longue attente nous cause bien quelque appréhension, quoique les hommes qui connaissent le mieux les régions que doit traverser l'expédition ne jugent pas qu'il y ait lieu de craindre. Le Dr Schweinfurth écrivait il y a quelques semaines au *Mouvement géographique* de Bruxelles : « A mon avis Stanley n'aura pas voulu s'aventurer plus avant vers l'est sans son arrière-garde qui devait, avec les porteurs promis par Tipo-Tipo, lui apporter la majeure partie de ses provisions laissées au camp de l'Arououimi sous la garde du major Barttelot, et sans lesquelles son arrivée chez Émin-pacha n'aurait pas de raison d'être. Je suppose donc qu'il a dû s'arrêter à mi-chemin pour donner à son adjoint le temps de le rejoindre. Il n'y a pas de motif pour s'inquiéter sur le sort de Stanley. » De son côté, le Dr Junker qui a passé récemment deux jours à Bruxelles a formellement exprimé l'opinion que, dans son esprit, l'expédition de secours ne court aucun risque de la part des indigènes. « Sous le rapport de la nourriture, Stanley, avant d'arriver au lac Albert, traversera des pays à pâturages où il n'est pas rare de voir des troupeaux comptant plusieurs milliers de têtes de gros bétail. » Une présomption favorable peut aussi être tirée du fait que Stanley a l'habitude de garder le silence sur ses faits et gestes.

Nous l'avons constaté plus d'une fois pendant les cinq années qu'il a passées au Congo.

M. Bourru, secrétaire général de la Société de géographie de Rochefort, a bien voulu nous informer du prochain départ pour l'Afrique de **M. Trivier,** membre de la Société susmentionnée. L'explorateur, qui connaît très bien les régions tropicales, notamment la côte occidentale d'Afrique, et le cours inférieur des fleuves de cette côte, se propose de se rendre par eau, de Brazzaville aux Stanley-Falls, puis de là à pied par Nyangoué au Tanganyika. Là, il s'appliquerait à l'étude du déversoir de ce grand lac, puis il gagnerait la côte orientale. M. Trivier est énergique, solide, bon observateur, très intelligent, il réunit donc toutes les conditions pour le succès de son entreprise. Il ne prendra avec lui que trois hommes, des Yoloffs-Français du Sénégal, qu'il engagera en passant à Dakar.

Le journal le *Temps* a publié une lettre de **Loango,** d'après laquelle, contrairement au bruit qui avait couru que les caravanes à destination ou en provenance de Brazzaville étaient entravées dans leur marche par les indigènes, le mouvement entre cette station maritime du Congo français et le haut Congo n'a jamais cessé d'être régulier et sûr. Sans doute, dans le parcours d'une route qu'on ne franchit qu'en vingt et vingt-cinq jours, entre porteurs et habitants des régions traversées, il peut se produire quelques incidents, mais jusqu'à présent le commerce a eu si peu à en souffrir que les caravanes arrivent à la côte sans laisser une charge en route. L'autorité française a établi, le long du chemin, une série de petits postes de police et de ravitaillement que les indigènes respectent. « On peut affirmer, » dit le correspondant, « que la France possède en Loango la tête de ligne la plus sûre pour communiquer, sans sortir de son territoire, avec les vastes régions du haut Congo. La route ne laissera rien à désirer lorsque l'autorité française aura terminé les rectifications de tracé auxquelles on travaille depuis plusieurs mois et installé des postes de ravitaillement dans la grande forêt de Mayoumbé. La seule critique que l'on puisse formuler contre le gouvernement au sujet de Loango, c'est d'avoir, à l'exemple de l'État indépendant et du Portugal établi des droits d'exportation sur les produits fournis par le territoire proprement dit de cette localité. Pour une recette dérisoire de quelques centaines de francs par an, car les environs immédiats de Loango ne fournissent à peu près rien, il n'a pas su attirer sur ce point, par une entière franchise commerciale, une partie des produits que fournissent les territoires voisins des États concurrents. Seules les pro-

venances du haut Congo sont affranchies de tous droits ; encore a-t-il fallu, pour en arriver là, que l'État indépendant, en vue de favoriser sa route, en donnât l'exemple à l'autorité française.

Savorgnan de Brazza paraît assez bien rétabli pour pouvoir songer à retourner prochainement au Congo ; mais il voudrait auparavant que l'administration se prononçât en faveur de l'établissement d'une ligne de navigation entre la France et le Congo. Chaque mois partirait, tantôt du Havre, et alors il ferait escale à Bordeaux, tantôt de Marseille, un vapeur à destination du **Congo français.** Les raisons données par le commissaire général à l'appui de ce projet paraissent plausibles. D'une part les progrès réalisés dans la colonie ne pourront profiter au commerce de la France que le jour où le marché français sera accessible aux produits de la région, c'est-à-dire lorsque, sans passer par l'intermédiaire des places étrangères, les négociants français pourront amener dans un des grands ports de France les objets qu'ils importent du Congo. D'autre part, l'obligation de faire venir leurs approvisionnements par les ports étrangers de Liverpool, Anvers ou Hambourg, constitue pour les factoreries et pour les marchandises françaises un autre désavantage. Mais M. de Brazza ne demande pas que la métropole augmente les dépenses qu'elle fait actuellement sur la côte occidentale d'Afrique. Il voudrait qu'on prélevât sur le budget de la colonie certaines sommes, pour subventionner une ligne qui desservirait toutes les possessions françaises de l'Afrique occidentale, depuis le Sénégal jusqu'au Gabon, et qu'on supprimât le service fait par les transports de l'État. On réaliserait de ce chef une économie de plusieurs centaines de mille francs, qui compenserait en partie les dépenses ouvertes par la subvention.

Dans notre dernier numéro, nous annoncions l'insuccès de l'expédition des lieutenants **Kund** et **Tappenbeck,** dans la région située à l'est du territoire de **Cameroun.** Elle a néanmoins servi à nous faire connaître un pays jusqu'ici inexploré, sur lequel la *Deutsche Kolonial Zeitung* a fourni les renseignements suivants, d'après une lettre du lieutenant Kund. L'expédition fut d'abord arrêtée, vers le milieu de décembre 1887, au passage du petit Ndjong, rivière qui traverse le pays des Ionguana, tribu établie à 200 kilom. de la côte, dont les hommes sont armés de lances ; quelques-uns cependant ont des fusils. Après avoir conclu la paix, les Ionguana aidèrent aux membres de l'expédition à construire des canots, au moyen desquels ceux-ci suivirent la rivière aussi loin qu'elle était navigable ; après quoi ils se dirigèrent vers le grand Ndjong. Le pays est habité par une population nombreuse et

pacifique qui témoigna partout d'une façon très vive sa surprise et sa joie de voir arriver des blancs dans le pays. Les indigènes accompagnaient ceux-ci par centaines, les femmes et les enfants voulaient tous toucher leur peau blanche. Les plus beaux moutons ou les chèvres ne coûtaient que 3 fr. 75 payés en étoffe; une poule, 6 centimes, en boutons. Le grand Ndjong fut atteint le 11 janvier; c'est un grand fleuve qui, contrairement à l'attente des explorateurs, ne coule pas vers l'est, mais débouche près de Malimba, dans le pays de Cameroun. L'expédition traversa le fleuve et se trouva tout à coup parmi des tribus complètement différentes de celles que MM. Kund et Tappenbeck avaient rencontrées jusque-là; c'était la race du Soudan. Ils purent constater que les nègres du Soudan ont déjà pénétré assez avant vers le sud et qu'ils se trouvent établis à 150 kilom. environ de la côte, dans le voisinage du Cameroun. Ces tribus cultivent la terre et élèvent du bétail; mais l'effroi que leur causa l'arrivée de l'expédition, qu'elles prirent probablement pour des chasseurs d'esclaves, les rendit hostiles; elles attaquèrent les explorateurs qui, malgré la prise d'un grand village palissadé, vigoureusement défendu par ses habitants armés d'arcs, de flèches et de lances, durent rebrousser chemin. Ils retraversèrent le grand Ndjong, dont ils suivirent la rive gauche vers l'ouest, dans la direction du Cameroun. A six ou sept journées de marche du territoire du protectorat allemand, ils furent attaqués par les Ba-Koko, dans un terrain où ils ne pouvaient guère se défendre à cause des roseaux d'une hauteur de 4$^{m}$ à 5$^{m}$ au travers desquels ne circulait qu'un étroit sentier. La fusillade dura jusqu'à la nuit; ils eurent 4 morts, 26 blessés, et durent abandonner de nombreuses charges. Après avoir regagné le plateau du grand Batanga, ils coururent le danger de mourir de faim en traversant une forêt vierge de sept journées de marche où ils ne trouvèrent aucune espèce de nourriture. Enfin les gens de la côte arrivèrent à leur secours avec des vivres; il était temps. La caravane avait déjà une longueur de trois lieues, et les plus faibles ne pouvaient plus la suivre. Les deux fleuves auxquels les indigènes de l'intérieur donnent les noms de Petit Ndjong et de Grand Ndjong sont vraisemblablement le Moandja, qui débouche par 3°, 45′ à la côte du Petit Batanga, et l'Édéa, qui se jette dans l'océan au sud du Cameroun, en formant un delta à trois branches : le Quaqua, le Borno et le Boréa. Grenfell avait déjà exploré ce dernier jusqu'à des chutes, à une soixantaine de kilomètres de son embouchure. Le Moandja a également une cataracte de 10$^{m}$ de hauteur à 40 kilom. de la côte. Les deux chefs de l'expédition avaient été bles-

sés : M. Kund, au bras et à la main gauches, percés de plusieurs balles ; M. Tappenbeck, d'un coup de fusil à la tête. Ils sont aujourd'hui dans un état satisfaisant.

Le missionnaire J. Muller a adressé à la Société de Bâle un rapport sur les progrès faits par les **écoles** au sein des tribus nègres qui s'étendent le long du **Volta.** Nous empruntons au journal le *Missionnaire* les renseignements suivants : « Il y a quelque vingt ans, rien n'était plus difficile que de faire comprendre aux nègres de ces contrées l'importance de l'instruction et par conséquent des écoles, sinon pour eux-mêmes au moins pour la jeune génération. Ils ne consentaient à y envoyer leurs enfants qu'à la condition qu'on leur assurât certains cadeaux, des vêtements complets, par exemple. « Donne quelque chose à nos enfants ; paie-leur à manger, » c'était la réponse incessante des pères et des mères au missionnaire qui leur vantait les bienfaits de l'écriture et de la lecture. Aujourd'hui, les païens commencent à reconnaître presque partout les avantages de savoir quelque chose ; les premiers sacrifices qu'ils sont disposés à faire ont pour objet la construction d'une maison d'école ; la première demande qu'ils font aux missionnaires en visite chez eux, c'est qu'on leur envoie au plus tôt un instituteur. Or, des sacrifices d'argent leur coûtent toujours beaucoup. On trouvait tout naturel, si l'on se décidait à envoyer son enfant chez le maître, de ne lui fournir ni livre, ni ardoise, ni crayon, rien en un mot ; le maître était bon pour tout payer. Les missionnaires de Bâle se sont énergiquement refusés à cette exigence. Ils ont voulu que les élèves arrivassent munis de tout leur matériel d'école. Bien plus, ils ont exigé une rétribution, fort minime, il est vrai, mais enfin un paiement quelconque qui permît d'assurer à l'instituteur de modestes honoraires. Avec beaucoup de persévérance ils y sont parvenus. Il en est résulté tout naturellement que les leçons ont été mieux suivies, que les devoirs ont été mieux faits, et que les écoliers ont fini par apprendre quelque chose. « Quelle est, » disait naguère un païen au missionnaire Muller, « quelle est la ville où l'on ne désire posséder un instituteur ? Partout dans notre pays on est disposé à en recevoir. »

Nous avons trouvé dans un récit fourni au *Bulletin* de la Société khédiviale de Géographie, par le D[r] Lenz, sur son voyage à travers l'Afrique, de l'embouchure du Congo à celle du Zambèze, un renseignement intéressant sur les jeunes gens de **Why** qu'il avait engagés comme porteurs. « Les hommes de cette tribu, qui a fondé une colonie dans le voisinage de **Monrovia,** sont des serviteurs intrépides et hon-

nêtes, et j'espère qu'ils rendront encore souvent beaucoup de services à de futures expéditions venant de l'Afrique occidentale. Ils se servent d'une écriture spéciale et inconnue aux autres tribus de nègres. Mes serviteurs tenaient toujours un journal de voyage, et ils envoyèrent même des lettres à chaque occasion dans leur patrie. Leur dernière correspondance fut acheminée par moi, de Zanzibar, viâ Capetown et Madeira, au consul allemand à Monrovia, en le priant de la remettre au chef des Why, le roi John. A mon retour à Vienne, je trouvai des lettres de Monrovia, et en même temps des réponses des parents de ces nègres, enchantés de cette communication rapide. De telles choses contribuent à augmenter la confiance des noirs envers les Européens; quelque éloignés qu'ils soient de leur pays, ils savent que les leurs conservent pour eux le meilleur souvenir, et le maître européen peut être sûr d'avoir à son service des gens dévoués. » Le Dr Lenz avait emmené avec lui ces jeunes Why, de Zanzibar en Égypte, d'où, par Trieste, Vienne et Hambourg, ils rentrèrent en bonne santé à Libéria, ainsi qu'il l'apprit par les lettres susmentionnées.

La mission envoyée dans le **Fouta-Djallon** par le colonel Gallieni a pleinement réussi; le lieutenant Plat qui la dirigeait a signé avec les almamys de ce pays un traité les plaçant sous le protectorat exclusif de la France, supprimant toute rente et ouvrant le pays au commerce français sans droits aucuns. M. Plat a fait le lever de toute la région depuis Siguiri, et a résolu la question des communications entre le haut Niger et les rivières du Sud. De Timbo, il a pu se mettre en relation par lettres, avec le lieutenant Levasseur qui avait été arrêté pendant un mois à Yumbéring et était réduit à une grande misère. Dès lors il a pu continuer sa route vers Sedhiou. M. le capitaine Le Châtelier, qui avait été chargé par le ministre de la guerre d'étudier sur place les progrès de l'islam dans l'Afrique occidentale et en particulier au Sénégal, vient de rentrer en France. Il a d'abord traversé le Ripp, le Saloum, le Sina et le Baol, puis s'est rendu dans le haut Niger par Bammakou, Siguiri et le Fouta-Djallon, d'où il est revenu à Benty. Il a recueilli de la bouche de quelques hommes de l'escorte du lieutenant Binger la confirmation de la nouvelle de l'assassinat de cet officier. L'explorateur Olivier, vicomte de Sanderval, qui depuis quelques années employait sa fortune à des voyages dans la Guinée, a aussi été assassiné dans le Fouta-Djallon. Il avait quitté le Rio-Nunez au mois de février dernier, et comptait se rendre à Timbouctou par le Ouassoulou. Ses riches marchandises auront probablement excité la convoitise des gens du Fouta-

Djallon ; peut-être aussi a-t-il été victime du fanatisme musulman qui devient très inquiétant chez tous les peuples du Sénégal. D'après le tracé relevé par les officiers français, la route de Siguiri à Benty n'est que de 600 kilom., tandis que celle de Siguiri à St-Louis en a 1800. Le commerce aura donc tout avantage à se servir de la route nouvellement explorée.

Une invitation officielle à se faire représenter à une **conférence à Madrid,** sera prochainement adressée par le cabinet espagnol à tous les États signataires de la convention du 3 juillet 1880 relative au **Maroc.** D'une part le souverain marocain a exprimé le désir de voir modifier les clauses de la convention concernant la protection des consuls sur les agents indigènes du commerce étranger, en invoquant à l'appui de sa demande le témoignage des représentants des puissances étrangères. D'autre part plusieurs de ces puissances ont à demander des concessions sérieuses et nettement définies portant sur la suppression des entraves qui gênent et paralysent presque le commerce. Le programme et la date de la conférence seront fixés au retour à Tanger du ministre chargé des relations du sultan avec les puissances étrangères.

---

## NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

D'importants gisements de phosphate de chaux ont été découverts aux environs de Souk-Ahras ; MM. Pouyanne, ingénieur en chef des mines de l'Algérie, Pomel directeur de l'École des sciences d'Alger, Paul Hely d'Oissel, directeur des fabriques d'engrais chimiques de St-Gobain, s'y sont rendus pour en déterminer la valeur.

La Tunisie a accédé pour le 1er juillet à la convention postale universelle et aux autres arrangements internationaux concernant l'échange des lettres avec valeur déclarée, des mandats postaux, des recouvrements, des mandats télégraphiques, etc.

Un musée archéologique a été installé à Tunis, au Bardo, l'ancienne résidence des beys ; on y adjoindra un musée des beaux arts, un musée ethnographique et un musée des industries tunisiennes.

Le *Times* du 14 juin annonce que l'on a reçu, par Korosko, des lettres de Lupton-bey renfermant son reçu autographe de 300 livres.

La convention internationale concernant le canal de Suez a enfin été signée.

Le gouvernement italien a établi, à Massaouah, un impôt sur les particuliers, ainsi que sur les négociants indigènes et européens.

Une dépêche de Massaouah signale l'arrivée dans cette ville d'un envoyé du négus, qui demande à renouer les négociations en vue de la conclusion d'un traité de paix avec l'Italie.

Le gouvernement turc a récemment adressé au gouvernement anglais une note par laquelle il signifiait son intention de réoccuper le port de Zeïlah, dans le voisinage d'Obock, cédé autrefois à l'Égypte moyennant une augmentation de tribut. Le Foreign Office a répondu que Zeïlah dépend aujourd'hui de l'Égypte et que tout en conservant sa suzeraineté sur les territoires égyptiens, la Turquie n'a pas le droit de les occuper militairement, ni même de les administrer pour son propre compte.

Une lettre d'Aden annonce que la ville de Berbera, sur le golfe d'Aden, en pays Somali, a été détruite par un incendie; le quartier du gouvernement occupé par les Anglais a échappé aux flammes.

L'amélioration dans la santé de M. Montagu-Kerr, que nous étions heureux de signaler dans notre dernier numéro, ne s'est pas maintenue. La fièvre a reparu après son arrivée dans le midi de la France, et il y a succombé.

MM. Meyer et Baumann sont partis pour aller explorer la région du Kilimandjaro.

Une commission composée de délégués anglais et portugais, ainsi que du Transvaal et du Swazieland a été chargée de déterminer les limites entre ce dernier pays et les territoires du Portugal et de la république Sud-africaine.

Les chefs zoulous Dinizoulou et Oundabouko, après avoir réuni des tribus à Keesa, ont fait des incursions dans l'Ou-Satus, où ils ont commis des déprédations considérables. Les troupes anglaises envoyées contre eux ont dû reculer. On craint que le désordre ne s'étende à tout le Zoulouland.

La mission suédoise au sud de l'Afrique a fondé une station dans le Zoulouland. Jusqu'ici les troubles du pays avaient empêché de créer un établissement fixe; mais maintenant les Directeurs de la mission ont acheté un terrain de 400 acres au centre de la partie du pays annexée par l'Angleterre.

La Chambre des mines du Transvaal a chargé un ingénieur d'étudier un tracé de chemin de fer, pour mettre Barberton en communication avec la ligne principale de Lorenzo-Marquez à Prétoria.

Le Volksraad de l'État libre du fleuve Orange a pris une décision favorable à l'extension du réseau des chemins de fer qui a fait le sujet des conférences entre ses délégués et ceux des colonies du Cap et de Natal; il a voté l'envoi d'une expédition pour lever les plans des lignes projetées dans la direction de ces deux colonies.

Il est question de prolonger le réseau des chemins de fer de l'Afrique australe, de Kimberley à Vrybourg dans la partie du pays des Be-Chuana placée sous le protectorat britannique; ce serait une section de la ligne qui sera prolongée un jour vers Shoshong et jusqu'à la capitale de Lobengula, avec lequel l'Angleterre vient de conclure un traité d'amitié.

Le gouvernement de l'empire allemand a déclaré adhérer à la Convention postale universelle, pour le territoire de l'Afrique du sud-ouest, dès le 1er juillet 1888.

Un correspondant du *Cape Argus* écrit de Walfishbay à ce journal, que les

délégués de quatre syndicats allemands vont partir pour l'intérieur, où ils sont chargés d'explorer des gisements aurifères.

Les travaux d'étude du chemin de fer de Matadi à Léopoldville vont être repris. Les ingénieurs pensent les terminer en octobre et rentrer en Europe en novembre.

M. J. Cholet a écrit de Libreville à la Société de géographie de Paris dont il est membre, qu'il se propose d'explorer pendant la saison favorable le pays situé entre le Niari et l'Ogôoué.

Le comité de la Société américaine des Foreign Missions a donné comme instructions aux délégués chargés de la représenter à la conférence universelle qui a eu lieu à Londres du 9 au 19 juin, d'insister pour qu'il soit pris des mesures propres à restreindre l'importation des spiritueux en Afrique et à arrêter la dégradation physique et morale qui en résulte pour les indigènes.

La Société de géographie de Marseille a fait inscrire au programme du Congrès des sociétés françaises de géographie qui se réunira à Bourg au mois d'août prochain, la question de la création d'une ligne de paquebots à vapeur sous pavillon français desservant la côte occidentale d'Afrique jusqu'au Congo. Les points de départ en seraient le Havre et Marseille, et les escales une douzaine de points desservis actuellement par des vapeurs anglais, allemands, belges et portugais, malgré les grands intérêts que la France y possède.

L'évêque du Niger, Samuel Crowther, actuellement à Londres, a exprimé au comité de la Church Missionary Society le vœu que l'importation des spiritueux en Afrique puisse être abolie comme l'a été l'exportation des esclaves. Il croit qu'elle peut l'être si l'on procède en se basant sur des informations exactes, et que l'on n'adopte que des mesures propres à atteindre le but. L'évêque Crowther a environ 80 ans et c'est la neuvième fois qu'il vient en Europe.

Les dernières nouvelles du haut Sénégal annoncent que le chemin de fer de Kayes à Bafoulabé est maintenant en exploitation sur toute sa longueur.

---

## L'OU-GANDA, L'OU-NYORO ET L'ÉGYPTE ÉQUATORIALE

Nous avons annoncé, dans notre dernier numéro (p. 167), la reconnaissance faite par Émin-pacha jusqu'à Kibiro, sur la rive orientale du lac Albert, sans qu'il ait pu recueillir aucun indice sur l'expédition de Stanley. En attendant que l'arrivée de celle-ci à sa destination nous fournisse les informations qu'elle ne manquera pas de nous apporter sur le pays qu'elle aura parcouru entre l'Arououimi et le lac Albert, il est bon de savoir dans quelle situation se trouvent actuellement les territoires situés à l'est de ce lac. Nous voudrions chercher à en donner une idée à nos lecteurs, d'après les dernières lettres d'Émin-pacha et de

Casati, au Dr Junker, à M. Ch. Allen, secrétaire de l'Antislavery Society, au Dr Felkin d'Édimbourg, et au capitaine M. Camperio.

Rappelons d'abord qu'au commencement de l'année dernière, l'Ou-Nyoro [1], gouverné par Kabréga, fut attaqué une première fois par les troupes de Mwanga, roi de l'Ou-Ganda. C'est de cette première expédition que parle le P. Lourdel, dans une lettre de 1887 aux *Missions catholiques*, auxquelles nous empruntons le récit suivant : « Une première expédition n'a eu d'autres résultats que la mort du général en chef des Wa-Ganda, tué avec un grand nombre des siens en tentant la prise du village fortifié de Kabréga. Les sorciers déclarent maintenant qu'il ne faut pas recommencer la guerre, ou bien qu'elle sera désastreuse ; mais le farouche Kiambalango, un des principaux chefs, couvert de blessures dans la dernière expédition, est venu trouver le roi, pour lui raconter ses exploits. « En te quittant, » lui a-t-il dit, « j'allai faire mes adieux au *Katikiro* [2]. Je ne sais si tu me reverras, lui dis-je, car maintenant nous ne sommes plus au temps des luttes corps à corps, où le brave pouvait se fier à la force de son bras, à sa valeur dans les combats, à son habileté à manier le bouclier ; nous entrons dans un nouveau genre de bataille, où la main d'un lâche, couché dans les herbes, peut mettre fin aux jours du plus courageux soldat, nous allons donc nous battre au fusil, puisque le fusil est de mode. » Je partis avec mes hommes ; arrivés en face du village où Kabréga s'était fortifié, nous résolûmes de l'attaquer aussitôt pour ne pas le laisser échapper. Mal informé des dispositions du général en chef qui avait remis le combat au lendemain, j'allai me heurter avec ma seule division contre toutes les forces de Kabréga. Je ne puis te décrire le combat, c'était un roulement de tonnerre interminable. Une balle me frappe au genou : je bande la plaie et je continue à rallier mes troupes ; les Wa-Nyoro tombaient sous nos balles et mes Wa-Ganda tombaient sous les leurs. Une nouvelle balle à la cuisse me força à battre en retraite. J'appris alors la prise du village par notre aile droite et la mort du général en chef. Si je n'avais été blessé, j'aurais pris le commandement et poursuivi Kabréga ; mais si tu le veux, il n'y a rien de perdu ; Kabréga n'a plus d'hommes, je les lui ai tous tués ; retournons dans l'Ou-Nyoro, la victoire ne saurait être douteuse. Ce sont les lâches qui te conseillent la paix. J'ai dit. » Là-dessus le roi ne voulut plus écouter les avertissements des sorciers, et déclara aux députés de

[1] Voy. la carte, VIIIme année, p. 32.

[2] Premier ministre.

Kabréga qu'il ne pourrait être question de paix que quand la guerre aurait décidé entre lui et leur maître. Tous les Wa-Ganda sont appelés sous les armes; c'est un branle-bas indescriptible dans tout le pays. »

D'autre part le capitaine Casati, dans une lettre à M. Camperio, fait le tableau suivant des hordes auxquelles on donne le nom d'armées dans l'Ou-Nyoro et l'Ou-Ganda. Représentez-vous un essaim de 5000 à 6000 hommes, depuis des jeunes gens de 15 ans jusqu'à des vieillards de 60 ans, dans les costumes et les équipements les plus différents ; depuis la garde du roi, munie de gibernes, proprement vêtue de drap rouge ou de peaux de léopard, armée de fusils à percussion, luisants, solides, jusqu'au pauvre montagnard portant un bâton noueux et les reins ceints d'un pagne crasseux tissé de fibres d'écorce. Entre ces extrêmes sont représentées des variétés innombrables d'hommes pourvus de vieux fusils et de lances de toutes les formes imaginables; l'un est vêtu d'un morceau de toile de coton vieux et sale ; un autre, du manteau national de peau de bœuf ou d'un autre animal, avec ornement de perles ou d'amulettes parmi lesquelles prévalent les cornes de chèvres remplies d'une poudre magique. Cette tourbe est divisée en bandes, conduites chacune par un chef, et reconnaissables à leur équipement, ou aux tambours que l'on porte après elles. Telle est l'armée du roi de l'Ou-Ganda. En vertu du principe : divisez-vous pour vous nourrir, ces armées étendent leurs incursions sur un territoire considérable ; aussi est-il rare que tous les combattants se trouvent à une bataille. Le but que poursuivent ces hordes est de piller et de détruire les propriétés, de répandre la misère, plutôt que d'acquérir de la gloire militaire dans des combats réguliers. Les habitations sont fouillées jusque dans les recoins les plus secrets, tout ce qui peut être transporté est pris, et le reste est réduit en cendres avec les huttes. Les hommes se précipitent dans les champs, dérobent ce dont ils ont besoin pour le jour même, détruisent le reste, foulent et anéantissent tout. La conséquence en est la famine, qui les éloigne, abrège la durée de l'invasion, et empêche l'exécution d'aucun plan de campagne bien conçu. Dans le combat ils tiennent bon, avec férocité et opiniâtreté, jusqu'à ce qu'ils soient relevés et remplacés par les hommes des derniers rangs. Pendant la marche, au camp ou durant le combat, le bruit des tambours et des instruments de guerre ne cesse pas de se faire entendre pour exciter le courage des Wa-Ganda.

Kabréga possède plus de 1000 fusils dont il a armé sa garde. Celle-ci forme la force armée, qui, pour des causes inconnues à Casati, n'est pas soutenue par les propriétaires du sol armés de lances et de boucliers.

L'armement de la garde consiste en un certain nombre de carabines Remington, quelques fusils Snider, et beaucoup d'armes à percussion, provenant en partie de déserteurs des anciennes garnisons égyptiennes ou des gens du Lango [1], qui, plus d'une fois, ont infligé des défaites aux Égyptiens ; les autres armes sont de bons fusils se chargeant par la culasse ou à percussion achetés aux marchands de Zanzibar. Les gens de l'Ou-Nyoro ont pour tactique de ne point s'engager dans des batailles sérieuses, de ne jamais commencer un combat en rase campagne, mais d'égarer l'ennemi et de le harceler par des surprises et des embuscades soigneusement préparées. Casati croit que l'Ou-Nyoro renferme les éléments nécessaires pour former le noyau d'une armée réelle solide, et capable de se battre bien si elle était bien commandée. Il ne pense pas que les plans ambitieux de Mwanga puissent réussir, étant donnée l'armée dont il dispose contre Kabréga.

La seconde expédition envoyée par Mwanga dans l'Ou-Nyoro a livré son premier combat le 27 juin 1887 ; le 15 juillet, les Wa-Ganda rentraient dans leur pays chargés d'un riche butin. Kabréga s'était enfui à Mrouli. Casati était resté à Djuaia, sans être molesté par les Wa-Ganda.

Dans une lettre d'Émin-pacha au Dr Junker, le gouverneur de l'Égypte équatoriale explique que les insuccès de Kabréga sont dus à son entourage. Émin-pacha avait fait son possible pour l'engager à adopter une conduite raisonnable. Il lui avait offert de l'ivoire, des cadeaux et son intervention personnelle auprès de Mwanga, avec lequel il est actuellement en bons rapports. Mais l'influence de l'entourage de Kabréga a tout gâté. Casati s'est trouvé dans une situation des plus difficiles, dont il n'a pu triompher que grâce à une tenue très énergique et à une démonstration militaire faite du côté du nord par Émin-pacha lui-même. Celui-ci d'ailleurs lui doit beaucoup, car c'est lui qui jusqu'ici a tenu ouverte la route de Wadelaï à Roubaga. Si Casati quittait l'Ou-Nyoro pour se retirer à Wadelaï ou pour se rendre dans l'Ou-Ganda, les communications de l'Europe avec Émin-pacha seraient extrêmement compromises. Elles l'étaient déjà, malgré la présence de Casati, par le fait des Arabes qui sont auprès de Kabréga, surtout de l'un d'entre eux, Abd-er-Rahman, trafiquant de Zanzibar, établi depuis plusieurs années dans l'Ou-Nyoro, « qui, » dit Émin-pacha, « a ouvert toutes les lettres à moi expédiées de l'Ou-Ganda par M. Mackay au mois de mai 1887, et a gardé quantité de lettres et de journaux sans que les réclamations adres-

[1] Au nord-est du Victoria-Nyanza.

sées à Kabréga contre ce procédé aient eu aucun succès. Qu'arriverait-il si nos lettres étaient livrées sans contrôle au bon plaisir de Kabréga et de ses gens ? L'arrivée de Stanley est encore trop éloignée, pour que nous puissions nous reposer pour notre route postale sur un simple espoir. Casati restera donc aussi longtemps qu'il le pourra sans courir de danger direct, et nous ferons tout pour assurer des communications, si ce n'est régulières, au moins occasionnelles avec l'Ou-Ganda. »

En ce qui concerne la province de l'Égypte équatoriale, Émin-pacha avait fait, à la fin de juillet 1887, un séjour d'une semaine à la station de Msoa, pour y chercher les marchandises que le missionnaire Mackay devait lui envoyer. Il en avait profité pour faire des recherches botaniques et zoologiques, il y avait trouvé des plantes présentant une analogie frappante avec la flore du pays des Mombouttou, et des oiseaux dont plusieurs espèces étaient nouvelles pour lui. Il se proposait d'y retourner pour en explorer les environs. Les marchandises envoyées par M. Mackay avaient été apportées par Mohamed-Biri, Tunisien établi comme trafiquant dans l'Ou-Ganda, par l'intermédiaire duquel le Dr Junker et Émin-pacha ont, de l'Ou-Nyoro, noué des relations avec les missionnaires de l'Ou-Ganda. Parti de Roubaga le 11 avril, et arrivé le 18 à la frontière de l'Ou-Nyoro, Mohamed-Biri dut y attendre deux longs mois l'autorisation de Kabréga d'entrer sur son territoire. Encore cette permission ne lui fut-elle accordée que sur les instances de Casati, et après que le premier ministre Babedongo et son acolyte Abd-er-Rhaman eurent ouvert tous les colis et prélevé un fort tribut de chacun d'eux. Mohamed-Biri dut encore séjourner longtemps chez Kabréga ; lorsque la résidence de celui-ci eut été incendiée par les Wa-Ganda, il se retira à Kibiro, et un certain nombre de colis se perdirent. Émin-pacha profita d'une course qu'il fit à Kibiro en vue de les recouvrer, pour ravitailler Casati et lui envoyer du blé, du bétail, etc. D'après une lettre de ce dernier, Kabréga a nommé, comme chef de la partie occidentale de ses états, Njakamitra, homme plus raisonnable que Babedongo. Le roi lui-même reste encore dans les environs de Mrouli, mais il a donné l'ordre de lui préparer une nouvelle résidence sur les hauteurs de Kavaraïtoki, à 2 kilom. au N.-E. de Djuaia où réside Casati. Émin-pacha se propose d'aller le voir, persuadé que s'il avait pu lui faire visite précédemment, il eût prévenu une partie des malheurs qui ont fondu sur l'Ou-Nyoro.

Quant aux projets d'avenir du gouverneur de l'Égypte équatoriale, après avoir exprimé sa profonde reconnaissance envers tous ceux qui lui ont témoigné de la sympathie quoiqu'il fût un étran-

ger pour eux, Émin-pacha rappelle qu'aussi longtemps que Dieu lui conservera la vie, il restera à son poste pour y poursuivre l'œuvre qu'il a reçue de Gordon. « Il est impossible, » écrit-il, « de songer à abandonner le terrain que nous occupons encore ; il ne peut pas en être question. Ce n'a été que sous la pression exercée par les événements que j'ai quitté pour un temps les districts de Mombouttou, de Rohl et de Latouka[1]; mais, dès que je le pourrai, je les réoccuperai très certainement. Les stations que nous occupons maintenant sont Rejaf, Beden, Kiri, Muggi, Labore, Khor-Aju, Dufilé, Fatiko, Wadelaï; en outre j'ai réoccupé Wandi, dans le Makaraka, et Fadibek. J'ai aussi, sur le lac Albert, les deux stations du Petit et du Grand Mahagi. J'ai abandonné Lado, soit parce que les nègres avaient quitté ce district, soit parce qu'il était trop difficile de pourvoir de vivres la garnison. Il y a trois jours j'ai envoyé une petite troupe dans la direction du sud-ouest à la recherche de Stanley et d'un emplacement convenable à l'établissement d'une nouvelle station dans le district d'A-Lendou. J'ai deux routes en vue pour les ravitaillements à venir : l'une le long de la rive occidentale du lac Albert, d'où j'atteindrais, à travers le Mboga et le district de Baltoua, l'extrémité septentrionale du Tanganyika, l'autre par l'Ouellé-Makoua. Mais, pour me décider, je dois attendre le résultat de l'expédition de Stanley. Sans doute la meilleure route pour nous serait actuellement celle qui conduit à la côte orientale par le pays des Masaï. Stanley trouvera probablement que les difficultés de la route du Congo sont presque insurmontables, pour les transports surtout. Je connais, par expérience, les marécages presque infranchissables, les rivières nombreuses, chargées d'une végétation flottante, qui doivent entraver la marche d'un voyageur venant du Congo. D'autre part, je ne puis croire que l'Angleterre, qui a obtenu de pouvoir exercer son influence sur tout un immense territoire, de Mombas jusqu'ici, puisse songer à la laisser déchoir. Elle tiendra à la faire valoir. Il sera donc nécessaire, tôt ou tard, de créer des stations pour permettre aux marchands de traverser le pays en sécurité et pour régulariser les transports. La présence de chameaux dans les districts de Lango et des Masaï offre la possibilité de réaliser ce projet. On peut donc estimer que l'ouverture d'une route n'est qu'une question de temps, et, si je vis jusqu'au jour où l'Angleterre commencera à l'ouvrir depuis la côte, je pourrai facilement concentrer quelques troupes, fonder quelques stations, tendre la main à ceux qui

[1] Voyez la carte, IV^me année, p. 116.

viendront de l'est et leur aider. Je n'ai reçu d'Égypte aucune instruction quant à l'administration future de cette province, mais il m'est impossible de l'évacuer. Nous verrons si le gouvernement égyptien renonce à toutes prétentions sur ce territoire, ou s'il se propose de le garder avec la responsabilité qu'entraînera sa conservation. S'il l'abandonne et que de son côté, le gouvernement anglais ne puisse annexer ces districts, alors se posera pour moi la question que vous avez soulevée, de prendre une position indépendante, comme a fait le rajah de Sarawak; la chose serait parfaitement possible. Les récoltes de cette année sont heureusement abondantes. Les plantations de coton sont en plein rapport. Grâce à M. Mackay, nous avons reçu de l'Ou-Ganda une quantité considérable d'étoffe pour chemises, et quoiqu'elle ne suffise pas à répondre à tous nos désirs, il y en a eu cependant assez pour en faire un petit présent à chacun. Le *damour,* ou toile de coton fabriquée par nous, étant plus approprié au service de tous les jours, nous gardons les tissus de l'Ou-Ganda pour les jours de fête. Quant au commerce, nous avons en abondance à l'est, de l'ivoire, des plumes d'autruche, des peaux, de l'huile, de la cire, des fruits de l'arbre à beurre; à l'ouest, de l'ivoire, du caoutchouc, de l'huile de palme, des fourrures, etc.; il y en a de quoi alimenter le trafic. L'Angleterre et l'Allemagne ayant délimité leurs sphères d'intérêts respectifs dans l'Afrique orientale, doivent maintenant songer aux moyens de développer ces pays. A mon avis, la première et la plus importante décision à prendre, pour conserver la paix et garantir la prospérité de l'Afrique centrale, doit être l'interdiction absolue de l'introduction de fusils, poudre et autres munitions de guerre. Dans tous les cas j'ai encore devant moi beaucoup à faire; si je réussis, avec l'aide de Dieu, à en accomplir ne fût-ce qu'une partie, je serai plus que récompensé de ce que j'ai dû endurer. Les privations ne m'effraient pas; douze ans de séjour dans l'Afrique centrale sont une bonne école de renoncement. »

Il est permis d'espérer que la création d'établissements, par la nouvelle British East African Company, de Mombas au lac Victoria-Nyanza, facilitera la réalisation des plans d'Émin-pacha, et assurera à sa province le maintien et le développement de la civilisation qu'il y a portée. L'Ou-Ganda et l'Ou-Nyoro eux-mêmes, réfractaires jusqu'ici, ne pourront se soustraire à l'influence qui les entourera de tous côtés.

---

## BIBLIOGRAPHIE[1]

*Bel Kassem ben Sedira.* COURS DE LANGUE KABYLE. Grammaire et versions. Alger (Adolphe Jourdan), 1887, in-8°, 430 p. — On doit déjà à l'auteur de cet ouvrage plusieurs livres sur la langue arabe : grammaires, dictionnaires, cours de littérature. Le travail qu'il présente aujourd'hui au public est la preuve qu'il a entrepris d'écrire, pour la langue kabyle, la même série de manuels. Bien que fils de l'Algérie, il manie la langue française avec assez de facilité pour être bien compris. Il a, du reste, fait de fortes études en France, à l'École normale de Versailles, et occupe aujourd'hui à Alger une haute situation comme assesseur à la Cour d'appel et professeur à l'École des lettres et à l'École normale. Chargé récemment, par le gouverneur général de l'Algérie, d'une mission chez les tribus du Djurdjura et de l'arrondissement de Bougie, il a réuni les éléments propres à faciliter l'étude des langues berbères, qui devient de plus en plus nécessaire aux fonctionnaires et aux colons. C'est en parlant la langue des indigènes qu'on parvient le mieux à gagner leur confiance et à se les assimiler. Le gouvernement, qui l'a bien compris, a institué des *primes* et des *diplômes* de langue kabyle ; depuis six ans que l'examen de prime existe, dix candidats l'ont subi avec succès ; chiffre faible cependant et qui montre combien de progrès il y a encore à faire dans la colonisation de l'Algérie.

Une grammaire de la langue kabyle n'est pas chose facile à faire. Le kabyle, dit l'auteur, n'est pas une langue écrite, il n'a point d'alphabet, ou, si jamais il en eut un, le souvenir s'en perd dans la nuit des temps. Depuis la conquête musulmane, les nombreuses populations qui parlent le kabyle, ont constamment eu recours à l'idiome et à l'alphabet arabes pour l'expression graphique de leurs pensées. Lorsqu'il s'agit de rédiger un acte quelconque, les gens s'adressent d'ordinaire à un lettré ou au cadi. Les légendes, les poésies, les contes sont transmis de bouche en bouche et confiés à la mémoire des gens. M. Bel Kassem ben Sedira en a recueilli un grand nombre, principalement chez les Beni-Iraten et les Beni-Fraoucen du Djurdjura. Il a dû les retoucher et les classer dans un ordre convenable pour pouvoir les communiquer au public.

L'ouvrage débute par un résumé succinct des règles de la grammaire. Puis viennent environ deux cents morceaux choisis, de source berbère

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

ou étrangère, et variant comme longueur depuis la simple anecdote de quelques lignes jusqu'au récit de plusieurs pages. Les uns sont des contes qui ont pour héros des fées, des ogres, des derviches et des voleurs. D'autres ont été empruntés à la littérature arabe. Quelques fables sont d'origine française, imitées de La Fontaine et de Florian ; elles ont été introduites chez les Kabyles, probablement par des jeunes gens sortant des écoles arabes-françaises. Ce fait prouve que l'influence de la France pénètre progressivement au milieu des tribus indigènes, même dans les régions les moins civilisées.

A la suite des contes se trouvent plusieurs *kanouns,* ou règlements, conventions d'ordinaire confiées à la mémoire des vieillards. Ils ont été communiqués à l'auteur par des hommes connaissant la législation coutumière et concernent surtout le mariage, le divorce, l'exclusion des femmes de toute part d'héritage, les prérogatives auxquelles ont droit les orphelins mineurs.

L'ouvrage renferme encore une centaine de devinettes kabyles, qui, sans avoir beaucoup de charme, ni beaucoup de finesse, amusent les indigènes le soir, après les travaux des champs. Ce sont de naïfs jeux d'esprit qui permettent de comprendre les idées et les sentiments de ces populations, plongées depuis des siècles dans une profonde ignorance.

Le manuel se termine par quelques poésies débitées, sous forme de chansons, par des diseurs de profession, lors des fêtes de famille : naissances, circoncisions et mariages. Plusieurs ne manquent pas d'intérêt.

Tous ces textes ont été transcrits au moyen de l'alphabet français ; il eût été peut-être plus logique de les écrire en arabe, mais cela aurait imposé au lecteur la connaissance préalable de cette dernière langue. Avec la traduction et le vocabulaire qui l'accompagnent, ce cours rendra de très grands services à tous les fonctionnaires, soldats, colons ou négociants, qui ont l'intention de se fixer au milieu de ces populations algériennes auxquelles on s'intéresse tant et que l'on connaît si peu.

*J.-M. Leroux.* Essai de dictionnaire Français-Haoussa et Haoussa-Français. Alger (A. Jourdan), 1886, in-4°, 330 p. et carte. — Au moment où la France cherche à pénétrer dans le Soudan par le Sénégal et le Niger, le livre que nous annonçons n'est pas sans un certain intérêt pratique, qui s'ajoute à l'intérêt scientifique qu'inspire une œuvre de cette nature. La langue haoussa est parlée dans le Soudan central, surtout à l'est du Niger moyen, c'est-à-dire dans la région dont le marché princi-

pal est Kano, que Barth et les voyageurs venus après lui décrivent comme une ville populeuse et très commerçante. C'est vers ce point que se dirigent un grand nombre de caravanes venant des différents pays du Soudan et de la région méditerranéenne. La langue haoussa est donc utile à connaître non seulement au point de vue philologique, mais aussi à cause des relations que la France voudrait nouer avec ces pays. M. Leroux n'a jamais vu le Haoussa; il occupe les fonctions de chef du bureau arabe de Bou-Saada, fonctions qui lui laissent probablement des loisirs, puisqu'il a pu composer le gros volume qu'il offre au public. L'intérêt de ce travail réside en partie dans la manière dont il a été rédigé. L'auteur s'est servi des nègres haoussa qu'il a rencontrés en Algérie. Il a surtout utilisé les renseignements fournis par une Soudanienne mariée à un nègre algérien. Originaire de Kano, elle fut, à l'âge de vingt ans, emmenée au Bornou par des ravisseurs, puis vendue à des Touaregs, qui la cédèrent à des Mzabites; ceux-ci la conduisirent à Alger où elle recouvra la liberté. Comme elle parle parfaitement le haoussa, elle put compléter et contrôler les indications fournies à M. Leroux par les nègres qu'il avait précédemment consultés.

Après quelques pages de préface, l'ouvrage, qui est autographié et non imprimé, renferme les rudiments de la grammaire haoussa, c'est-à-dire les règles essentielles sur le genre, la formation du pluriel, l'emploi des pronoms, des adverbes, des prépositions, etc. Ensuite commence le dictionnaire. Comme il n'existe pas d'alphabet haoussa, attendu que les nègres du Soudan emploient les caractères arabes, l'auteur a traduit les sons de la langue haoussa en lettres arabes. Toutefois ces caractères ne sont pas suffisants pour rendre les différentes intonations de la langue des nègres; aussi M. Leroux a-t-il employé simultanément l'alphabet français, ce qui facilitera singulièrement l'intelligence de cet ouvrage pour le public auquel il est spécialement destiné. Ainsi, à côté de la traduction en haoussa de chaque mot français, se trouve la manière de prononcer le mot haoussa en lettres françaises et en lettres arabes. En outre, la traduction de chaque mot est accompagnée d'une phrase en haoussa, ce qui permet au lecteur de se familiariser avec la langue en apprenant quel rôle jouent les mots dans la conversation.

Nous n'avons pas besoin d'insister davantage sur l'importance de cet essai de dictionnaire, qui a exigé un travail considérable.

---

## BULLETIN MENSUEL ( *6 août 1888*[1]).

Des fouilles intéressantes ont été exécutées à **Cherchell,** sous la direction de M. Vaille, professeur à l'école des lettres d'Alger, et à **Timga,** sous celle de M. Duthoit. Dans cette dernière localité a été exhumée une cité antique qui rappelle les merveilles de Pompéi, tout un quartier avec ses rues, son dallage creusé d'ornières, ses boutiques, son forum, ses arcs de triomphe. A Cherchell, ce sont des thermes publics, une copie réduite, cependant importante et luxueuse, des monuments analogues de Rome. Les inscriptions les plus nombreuses sont du règne de Caracalla. Il y a cependant aussi une stèle contemporaine des rois indigènes, portant une inscription néo-punique. On y voit une scène de sacrifice; le prêtre fait la libation préliminaire sur la tête d'un bœuf. La décoration présente un mélange d'art grec et d'art égyptien, caractère que l'on rencontre vers la même époque en Syrie, en Cyrénaïque, en Tunisie et en Algérie.

Le **cardinal Lavigerie** qui, depuis vingt ans, prépare à Alger des missionnaires pour l'intérieur de l'Afrique, a reçu de Léon XIII l'ordre de recommander à tous les missionnaires qu'il envoie de consacrer toutes leurs forces à faire cesser le trafic des esclaves et l'esclavage. Après avoir prêché à Paris sur l'**abolition de l'esclavage** en Afrique, et rappelé ce que la France, l'Angleterre et l'Italie ont déjà fait à cet égard, le cardinal a recommandé l'organisation d'une croisade pacifique dont il se fera l'apôtre, pour émouvoir l'opinion publique en faveur de la cause des esclaves qui est celle de l'humanité.

La navigation de nuit dans le **canal de Suez** s'est beaucoup accélérée depuis l'application de l'éclairage électrique aux navires qui le traversent. Les règlements prescrivent que chaque navire doit avoir sur le pont des feux électriques. Un certain nombre de paquebots peuvent, au moyen de leur installation même, satisfaire à cette prescription, mais la plupart des navires ne sont pas dans ce cas. Pour permettre à ces derniers de transiter de nuit, des appareils électriques portatifs peuvent être hissés à bord à Suez et à Port-Saïd en un quart d'heure à peine.

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

L'économie de temps qui en résulte est de 11 heures, environ la moitié du temps employé naguère. Pour que ces appareils soient mis à bord à l'arrivée des steamers, sans perte de temps, il suffit aux capitaines de télégraphier à Port-Saïd ou à Suez la date probable de leur arrivée.

La Société de géographie de Paris a reçu, par l'entremise de M. Antoine d'Abbadie, une lettre de **M. Jules Borelli** qui explore actuellement le pays au S.-O. du Choa, et donne quelques-uns des résultats géographiques de son voyage d'Antotto à Jiren, situé par 7°,42′ lat. nord et 34°,35′ long. Est. Un des principaux résultats est la découverte des sources de l'Haouasch, au pied du mont Ifata à l'extrémité de la chaîne des monts Meca, et non près du mont Dandi comme on le croyait jusqu'ici. Au sommet de ce dernier pic, l'explorateur a trouvé un lac double ayant la forme d'un 8, d'une étendue et d'une profondeur considérables. De ce lac sort un affluent du Gudar et de l'Abbay. M. Borelli a aussi découvert un lac profond dans l'immense cratère du mont Harro; et il en décrit les environs comme étant d'une beauté incomparable; les indigènes l'appellent le lac Wanci; il en sort une rivière qui rejoint la Walga dont la source se trouve au sommet du mont Harro. A l'époque où écrivait M. Borelli (janvier 1888), il était sur le point de partir de Jiren. Son intention était de traverser le mont May Gudo, au S.-O. de Jiren, pour se rendre dans le pays de Callalaka, et de là au mont Kaffaria, d'où il comptait faire le relevé du pays de Kullo. Le Dr **Traversi** explorateur italien a fait une excursion dans la région montagneuse d'Urbaragh, à l'est de la contrée étudiée par M. Borelli.

Le journal anglais *Nature* a publié dernièrement une lettre d'**Émin-pacha** relative à la fréquence des accidents causés par la foudre sous les tropiques, pour rectifier une erreur généralement répandue provenant du fait que les publications relatives à l'Afrique parlent rarement des dégâts causés par la foudre et de l'emploi des paratonnerres sous les tropiques. Grâce à une résidence ininterrompue de douze ans dans les provinces égyptiennes équatoriales, Émin-pacha peut donner des renseignements précis à cet égard. Il fournit une liste de 25 accidents causés par la foudre, de 1878 à 1886, dans les différentes stations de son gouvernement: personnes tuées, arbres renversés, maisons incendiées, etc. « Certes, » ajoute-t-il, « la liste est loin d'être complète, car ayant été presque constamment en voyage pendant les années 1878-1880, je n'ai pu recueillir tous les renseignements désirables. Si les voyageurs ne font que rarement mention de coups de foudre destructeurs, c'est probablement à cause de la courte durée des séjours qu'ils font dans les lieux où ils

s'arrêtent. Dans son livre : *Au cœur de l'Afrique*, Schweinfurth rapporte un coup de foudre qui tua six femmes. Je dois faire remarquer que dans l'Ou-Nyoro et l'Ou-Ganda, région dont l'altitude est plus forte que celle du Soudan égyptien, les coups de foudre sont aussi plus fréquents. L'Ou-Ganda est la seule région qui possède un paratonnerre ; il a été placé par M. Mackay sur le palais du roi Mwanga. Le Mombouttou, quoique moins élevé que l'Ou-Ganda et l'Ou-Nyoro est cependant connu pour la fréquence des coups de foudre destructeurs. A Fashoda, Khartoum et Berber, situés plus au nord, les coups de foudre sont très rares; dans le Sennaar, ils le sont moins. Les Arabes du Soudan sont convaincus que chaque coup de foudre est accompagné de la chute d'une météorite ferrugineuse. Celui qui peut s'approprier un morceau de fer météorique est considéré comme un heureux. Les couteaux et les glaives faits de ce fer passent, en effet, pour rendre invulnérables dans les combats ceux qui les portent, et ils les protègent pour l'avenir contre les atteintes de la foudre. Si le cheik Nasr, chef des Takkala, a pu résister aux Égyptiens, c'est, dit-on, grâce à un glaive fait de fer météorique. Les Arabes croient aussi que le feu allumé par la foudre ne peut être éteint que si l'on y jette un peu de lait. »

Tandis que tous les regards sont fixés sur le lac Albert et Wadelaï, ou sur l'Arououimi et le camp de Yambouya, pour chercher à quel point de son itinéraire peut se trouver **Stanley**, c'est de Souakim qu'arrive la nouvelle, invraisemblable au premier abord, de son apparition dans la région du Bahr-el-Ghazal. Quoiqu'elle nous fut déjà parvenue lorsque nous rédigions notre précédent numéro, nous n'avions pas cru devoir nous y arrêter, la prenant pour un de ces produits d'imaginations impatientes qui ont besoin de croire à des fables à défaut de nouvelles certaines. Sans vouloir anticiper le moment où la certitude nous sera fournie par un rapport officiel, nous devons dire que les relations venues de Londres et de Bruxelles font paraître aujourd'hui la chose comme moins invraisemblable. Le *Times*, en effet, a publié une lettre de M. Frédéric Villiers qui, à propos du « pacha blanc » dont l'arrivée dans le Bahr-el-Ghazal a mis tout le monde en émoi, rappelle un entretien qu'il a eu avec Stanley lors de l'échec de l'expédition qui avait pour but de délivrer Khartoum. « Au cours de cet entretien, » dit M. Villiers, « Stanley me fit observer qu'une force armée indigène, sous la direction d'hommes blancs, pourrait créer, en s'avançant par le Congo, une diversion des plus sérieuses sur le flanc du mahdi. Les Soudanais ne s'attendant pas à une attaque de ce côté, rien que la nouvelle de la

marche en avant de nouveaux adversaires produirait un grand effet moral. Ces paroles de Stanley prouvent qu'il avait déjà à cette époque conçu le projet de marcher sur Khartoum par la voie du Congo, malgré les grandes difficultés que présentait cette route. » De son côté sir Francis de Winton a exprimé, dans une séance de la Société de géographie de Londres, l'opinion que le pacha blanc ne peut être que Stanley et que l'on peut s'attendre à recevoir sous peu des nouvelles directes de lui. Enfin le rapport fait à Souakim par les pèlerins venus du Darfour à la Mecque, mentionnant la présence d'Européens dans le bassin du Bahr-el-Ghazal, confirme l'opinion de M. Villiers et de sir Francis de Winton. Laissant pour le moment de côté la question de la marche sur Khartoum, l'arrivée de Stanley, non sur le fleuve Bahr-el-Ghazal, mais dans la province égyptienne du Bahr-el-Ghazal dont Lupton-bey était gouverneur, située un peu au N.-O. de la province équatoriale d'Émin-pacha, est moins invraisemblable qu'elle ne paraissait au premier moment. Les esprits s'étaient accoutumés à l'idée que, du camp de Yambouya, Stanley se dirigeait à l'est pour gagner en ligne droite l'extrémité du lac Albert où des vapeurs viendraient prendre les hommes de son expédition. Au lieu de cela, si la nouvelle se confirme, il aurait, du camp de Yambouya, après avoir suivi un certain temps l'Arououimi, tiré au N.-E., traversé la région des sources de la Nepoko, du Bomokandi et du Kibali[1], et serait arrivé dans la province du Bahr-el-Ghazal d'où, en inclinant à l'est, il pouvait facilement rejoindre Émin-pacha à Wadelaï. Pour ceux qui connaissent Stanley et son goût pour les surprises, celle-ci n'aurait rien d'extraordinaire, elle rentrerait même entièrement dans ses habitudes. Attendons cependant la confirmation de la rencontre des deux explorateurs, avant d'imaginer des plans de descente vers les régions occupées par les armées du mahdi.

Les missionnaires allemands établis à Ngao sur la Tana, dans le pays de **Witou,** ont vu leur station envahie par une bande de Somalis. Les Wapokomo au milieu desquels ils se sont établis ont eu le temps de se réfugier de l'autre côté de la rivière. Les missionnaires eux-mêmes ont pu monter sur des pirogues avec une partie de leurs effets et descendre à la station de Golbanti, où le missionnaire méthodiste noir, M. During, leur a offert l'hospitalité. Après avoir pillé ce qui restait dans la station de Ngao, les Somalis y mirent le feu et réduisirent le village en cendres, puis ils se retirèrent. Les Wapokomo sont restés attachés aux missionnaires, avec

[1] Voyez la carte des explorations du Dr Junker rur le haut Ouellé, IVme année, p. 116.

lesquels ils travaillent à la reconstruction de la station et du village, pour lesquels sera réclamée la protection du sultan de Witou.

L'expédition du comte hongrois **Teleki** a atteint en novembre de l'année dernière, le lac Baringo, en suivant à peu près les itinéraires de Thompson en 1883, et de Fischer en 1886, du Kilimandjaro à travers les territoires de Kikoulou et de Leikipia. Comme Fischer, le comte Teleki a rencontré une opposition violente de la part des habitants de Kikoulou, avec lesquels il a eu à soutenir toute une série de combats sérieux. De Leikipia, il s'est dirigé vers le Kénia dont il a fait l'ascension jusqu'à une hauteur de 4500$^m$, la limite des neiges permanentes; il estime qu'il est plus élevé que le Kilimandjaro. Le Kénia est un cratère couvert de neige d'un diamètre de sept kilomètres et demi. De son arête s'élèvent deux pointes, vues déjà par Krapf, tandis que Thompson met leur existence en doute. Teleki se disposait à continuer sa marche vers le lac Sambourou, mais il avait à lutter contre de grandes difficultés pour se procurer les provisions nécessaires.

Les colons de **Natal** ne trouvant pas chez les Cafres ou chez les Zoulous de la colonie les travailleurs dont leurs plantations ont besoin, ont fait venir des Indes des **coolies**, dont l'établissement dans l'Afrique australe n'est vu de bon œil ni dans la colonie du Cap, ni dans l'État libre de l'Orange, ni au Transvaal. A ce propos, M. le D$^r$ John Drummond, qui pendant les 18 derniers mois a surveillé le transport de 1500 Hindous, a fourni au *Cape Argus,* sur les conditions d'engagement de ces coolies hindous, des renseignements d'où nous extrayons ce qui suit : Les planteurs réclament un travail bien fait et à bas prix; pour l'année prochaine, il est question de faire venir 3000 immigrants; une nouvelle agence a été établie à Calcutta pour faciliter le recrutement et l'embarquement de ce grand nombre de travailleurs. Les coolies s'engagent à rester dix ans dans la colonie. Pendant la moitié de ce temps, ils sont loués à un maître spécial, puis ils peuvent faire leur propre choix, ou bien faire de petites affaires pour leur propre compte. A l'expiration de leur engagement, on leur remet un billet de retour pour leur pays natal. L'année dernière, le nombre des départs de coolies pour l'Inde fut plus considérable que celui des arrivées, vu le grand nombre des enfants de coolies nés dans la colonie et qui repartirent avec leurs parents. On est très soigneux dans le choix des travailleurs en ce qui concerne leur santé, leur force, leurs habitudes antérieures. Tous subissent un examen médical devant une commission à laquelle appartiennent les médecins des navires sur lesquels ils seront embar-

qués. Leurs intérêts sont confiés à un fonctionnaire du gouvernement, leur Protecteur, auquel chacun d'eux peut faire appel, et sans la sanction duquel, agents, capitaines, médecins, ne peuvent rien faire. C'est lui qui examine avec soin le navire, la quantité et la qualité des provisions, l'eau, tout ce dont les immigrants ont besoin pendant le voyage. Après l'embarquement, le médecin en chef est responsable de leur bon traitement. Il tient registre des naissances ou des décès qui peuvent survenir, des maladies et du traitement appliqué à chaque cas particulier. Un duplicata en est remis au Protecteur aux Indes et à celui de Natal. Un tiers des émigrants sont des femmes; les hommes accoutumés aux travaux des champs, des routes, etc., sont vigoureux et font des travailleurs très utiles. Ils se contentent d'ordinaire de peu de chose, leurs besoins ne sont pas grands, leurs habitudes de simplicité leur permettent d'économiser pour le moment où ils s'établiront dans la colonie; dix shellings par mois en sus de leur nourriture et de leur logement leur paraissent une fortune. Après 35 ans de service, ils sont en position de commencer de petites affaires ou de cultiver un morceau de terrain pour leur propre compte. S'ils retournent aux Indes, ils emportent leur argent avec eux. Avec une population indigène nombreuse comme celle de l'Afrique australe, il semble étrange de faire venir des travailleurs hindous, mais jusqu'à ce que les Cafres aient appris à travailler régulièrement au mois et à l'année, les planteurs devront faire appel aux bras du dehors pour la culture de leurs terres.

Un correspondant du *Cape Argus,* qui a résidé dans le Be-Chuanaland, lui écrit au sujet de l'**esclavage** qui existe encore dans le **Kalahari,** qu'il a vu en plusieurs endroits des esclaves battus jusqu'à en mourir ou traités avec inhumanité et brutalité. « Les Ba-Kalahari, » dit-il, « tributaires des Ba-Ngwahetjé et des Ba-Rolong, étaient pillés et maltraités par eux. Les Ba-Lala et les Kattia, ou Ka-Tiaka, et les Bushmen, préfèrent endurer dans le désert toutes sortes de privations plutôt que de s'exposer aux traitements inhumains de leurs maîtres, les Be-Chuana. Ceux-ci leur donnent ou un chien pour chasser les chacals, ou un vieux mousquet et quelques munitions pour poursuivre l'autruche; puis ils leur réclament toutes les peaux ou toutes les plumes; si les pauvres Ba-Lala ou Bushmen ne livrent pas immédiatement tout, ils sont battus, pillés, parfois même tués; leurs femmes et leurs enfants subissent le même sort. Sous prétexte de chasse, beaucoup de Nama et de Griqua ne font pas autre chose que de chercher à découvrir les kraals de ces pauvres gens pour les dépouiller et les massacrer. Le chef Nama

Dirk Vlander nie qu'il ait des Bushmen, et que ceux-ci soient traités comme des esclaves ; il affirme que les Bushmen sont libres. Et cependant ses fils, ses neveux, presque toute sa tribu, tiennent des Bushmen dans un état de servitude, et lui a sa part des gains faits par les Bushmen que détiennent ses fils. Il a donné ses Bushmen à ses fils, mais quand il en a besoin, on les lui cède volontiers. Il ne leur est pas permis de s'engager pour un service sans le consentement de leurs maîtres, qui perçoivent leurs gains. Ils ne reçoivent ni nourriture, ni vêtements. S'ils attrapent une pièce de gibier, la peau est pour leur maître; si un étranger les emploie, leur maître réclame le paiement ; s'ils s'enfuient, ils sont poursuivis et ramenés. Cependant ceux qui les traitent ainsi habitent un pays placé sous le protectorat britannique !

M. **E.-W. Parsoné,** membre de la Société de géographie de Londres, attaché au service de la Compagnie des télégraphes de l'Afrique occidentale, a envoyé aux *Proceedings* un rapport d'où nous extrayons ce qui suit sur **Mossamédès** et **Benguéla.** A l'exception de Loanda, dit-il, Mossamédès est le plus beau port de la côte occidentale d'Afrique ; celui de Mossamédès est même plus grand, l'eau en est aussi plus profonde, et permet aux navires de s'approcher davantage de la ville. Il est même question de créer un dock à sec, et d'en faire la station navale de la côte. Dans tous les cas, cette localité peut prendre une grande importance, si l'on fait, pour ouvrir le sud de l'Angola à la colonisation et au commerce, quelque chose de plus que ce qu'on a fait jusqu'à présent. Le commerce avec l'intérieur a beaucoup souffert du manque de routes et de porteurs. L'exportation consiste en coton, caoutchouc, poisson séché, bétail et un peu d'ivoire. Le développement futur de ce district dépend surtout des colonies de l'intérieur, dont trois sont établies, la première à Sa-da-Bandeira, la seconde à Huilla, la troisième à San-Januario, à une altitude de 500$^{m}$ à 600$^{m}$, et à une distance de la côte de 150 kilom. à 225 kilom. Les colons ne demandent qu'une route pour pouvoir amener à la côte les produits abondants du sol qu'ils cultivent. Benguéla, quoique située sur la côte, n'est pas le centre commercial du district. Les agents des différentes maisons de commerce y ont bien leurs demeures et leurs magasins, mais c'est à Catumbella, à 30 kilom. à l'intérieur, que se font presque toutes les affaires, et c'est là que les négociants ont leurs principaux comptoirs. Les deux localités sont reliées par le téléphone, qui est d'un usage général à Benguéla. Les importations consistent surtout en caoutchouc de première qualité, en ivoire, en peaux et en café. Les territoires situés à l'intérieur et au

sud promettent beaucoup ; il est question de les relier à la côte par des voies ferrées ; les tracés en ont déjà été relevés. Il s'agirait d'abord de relier Benguéla à Caconda, à huit jours de marche, soit 200 kilom. de la côte ; de là, une ligne conduirait au Bihé, à 400 kilom. plus loin, et une autre à Limbinguès, à 200 kilom. de Caconda. Ces localités, situées sur le plateau, offrent toutes les conditions nécessaires pour la colonisation ; elles sont fertiles, salubres, propres à l'élève du bétail, et renferment de grandes richesses minérales. Pendant les derniers mois, le commerce de caoutchouc a pris une grande extension à Benguéla, grâce à l'introduction par les natifs d'une nouvelle sorte de cette gomme, qui s'est vendue à des prix élevés. M. Parsoné l'a examinée ; elle lui a paru aussi pure que possible. Comme d'autres caoutchoucs d'Afrique, il y en a de deux qualités, l'une extraite de la plante, l'autre de la racine. Jusques il y a peu de temps, celle-là tenait la première place sur le marché ; mais grâce à certains éléments spéciaux que l'on a découverts dans la gomme extraite de la racine, celle-ci se vend actuellement à des prix plus élevés. Autrefois les caravanes employaient de huit à neuf mois pour rapporter à la côte leurs charges, qui consistaient en caoutchouc ordinaire extrait des arbres des forêts ; maintenant elles sont de retour au bout de trois mois, rapportant un article supérieur en plus grande abondance. Il y a lieu de croire que les natifs ne l'extraient pas des arbres, le temps leur manquerait pour se rendre à la région des forêts et en revenir, mais qu'ils ont découvert à une distance moindre quelque liane ou arbuste qui fournit la gomme. On espère recevoir prochainement des spécimens de la plante elle-même qui pourra devenir l'objet d'une exploitation très rémunératrice.

M. **Héli Châtelain** a eu la bonté d'extraire pour notre journal, de son courrier d'**Angola**, ce qui peut intéresser nos lecteurs. Par une singulière coïncidence, les pluies ont été aussi abondantes dans l'Angola qu'en Suisse pendant le mois dernier. La Quanza s'est élevée aussi haut qu'en 1875, où elle détruisit la fameuse plantation de Bom-Jesus. Cette année-ci la digue a résisté. En revanche les crues du Dandé et du Lojé ont fait d'assez grands dégâts. Grâce aux pluies, on compte sur d'abondantes récoltes soit pour la canne à sucre, soit pour le café. Les machines de la Compagnie privilégiée Bensandé, pour la fabrication d'alcool de manioc sur une grande échelle, sont arrivées à destination, et cette nouvelle exploitation ne tardera pas à commencer. L'entreprise du chemin de fer étend ses études préliminaires de Malangé à Cassangé. Le gouvernement a approuvé une variante de la ligne qui lui fera toucher

la Quanza à Cunga, près de Bom-Jesus. Les pluies torrentielles ont fait éprouver à la Compagnie, pour la section de Loanda et des environs, des pertes évaluées à fr. 750,000. Son personnel aussi lui cause de grandes difficultés; nombre de ses gens s'enfuient au bout de peu de temps. L'ingénieur Joachim Machado, revenu de Lorenzo-Marquez, s'est rendu, avec le personnel nécessaire, à Mossamédès pour y faire les études d'un tracé de chemin de fer destiné à relier l'intérieur à la côte.

Le gouvernement de l'**État indépendant du Congo** a publié un décret fixant les dispositions légales qui devront être suivies en matière d'**exploitation minière.** L'aliénation, par l'État, de terres lui appartenant, ne confère aux acquéreurs aucun droit de propriété ni d'exploitation sur les richesses minérales que le sol peut renfermer. Ces richesses minérales demeurent la propriété de l'État. Nul ne peut les exploiter si ce n'est en vertu d'une concession spéciale ou en vertu des dispositions générales qui seront prises ultérieurement en matière d'exploitation minière. Sont considérés comme mines tous gisements de métaux, minerais ou matières métalliques, de pierres ou autres substances précieuses, de combustibles minéraux et d'huiles minérales. Il va sans dire que l'interdiction susmentionnée ne s'applique pas aux exploitations minières que les indigènes continueront de pratiquer pour leur compte sur les terres occupées par eux.

La Société florale d'Anvers a reçu de M. le capitaine de Macar, commandant du district de **Loulouabourg,** un rapport sur le pays qu'il administre. « Le sol, » dit-il, « est généralement fertile; le pays est bien arrosé par de nombreuses rivières, et par d'autres cours d'eau. Les bois et les forêts ne manquent pas et contiennent des essences diverses propres aux constructions et à la fabrication des canots. Le caoutchouc, qui est la principale ressource du pays, se trouve surtout aux environs de Mansangoma, où il abonde. Il continue jusqu'à Lubi, mais là les indigènes ne le récoltent pas. Le fer se trouve en plusieurs endroits entre le Mansangoma et le Lubudi; le sel sur les deux rives du Lukulla. Les indigènes extraient encore du sol une espèce d'argile dont ils font des poteries qui, séchées d'abord au soleil, résistent ensuite au feu le plus intense. Ils trouvent également une terre blanche nommée *pemba,* dont ils se servent pour blanchir les habitations. Les chefs l'emploient pour barioler la figure et le corps des gens de leur tribu qui vont en guerre ou en voyage, afin qu'ils aient du bonheur. L'altitude du pays varie entre 500$^{m}$ et 650$^{m}$. Les arbres perdent leurs feuilles au commencement de la saison sèche, c'est-à-dire fin mai ou commencement de

juin, et les reprennent déjà une quinzaine de jours après. La plantation de riz que j'ai établie m'a permis d'envoyer à Léopoldville, pour les différentes stations de l'État et les missions, douze sacs de 90 livres. J'en ai conservé suffisamment pour mon personnel, composé de plus de 150 nègres, négresses et négrillons. Les autres cultures très vastes de maïs, sorgho, millet, arachides, etc., produisent en abondance. Quant au manioc, j'en ai des hectares. Tous les jours j'agrandis mes plantations. Je n'ai pas encore eu le temps de m'occuper de la culture des plantes industrielles, mais il est à ma connaissance que le cotonnier vient parfaitement. Les palmiers existent en quantité. »

M. **Van Gèle** s'est embarqué le 26 avril à Léopoldville sur le *Stanley,* pour se rendre d'abord dans l'Arououimi afin de porter des provisions au major Barttelot, et de se rendre compte de la situation du camp de Yambouya. De là il redescendra au Congo qu'il remontera ensuite jusqu'à Stanley-Falls, où l'*Association internationale africaine* devait transporter M. Van Kerckhoven, commandant de la station des Bangala, et une escorte, afin de rassurer Tipo-Tipo sur les bonnes dispositions de l'État du Congo à son égard, et lui annoncer la prochaine arrivée de quatre Européens et d'un détachement de soldats.

Le Sénat américain a voté une somme de 25,000 dollars en faveur d'une **mission d'exploration scientifique dans le haut Congo.** L'expédition sera composée de trois membres : un officier de l'armée territoriale ou navale, un géologue-minéralogiste et un naturaliste. Elle devra visiter le bassin du haut Congo, et faire connaître les ressources commerciales qu'il présente, faire rapport sur ses produits, ses richesses minérales et végétales, indiquer si ce pays peut offrir des débouchés au commerce américain et rassembler tous les renseignements qui pourraient présenter quelque intérêt pour les États-Unis. Le président de la République fixera les appointements des membres de l'expédition, sans que la somme puisse être supérieure à 6000 dollars pour chaque membre. Le mandat de la mission expirera le 30 juin 1889.

M. **H. Johnston,** consul anglais au **Vieux-Calabar,** a fait, sur la Cross River, une expédition dont il a envoyé aux *Proceedings* de la Société de géographie de Londres un compte rendu accompagné d'une carte. Son but était de conclure avec les rois et les chefs des territoires situés le long de la rivière, des traités qui les missent sous le protectorat de l'Angleterre, ainsi que d'offrir sa médiation pour apaiser des querelles existantes entre les tribus du Vieux-Calabar et celles de la Cross River. Le commerce de la rivière en avait longtemps souffert. M. Johnston a

réussi à rétablir la paix. Il a également fait des traités avec plusieurs chefs, mais s'est abstenu d'en conclure avec ceux qui demeurent trop en amont de la rivière pour ne pas augmenter outre mesure les responsabilités de l'Angleterre à l'intérieur. A une certaine distance de l'embouchure, les indigènes sont cannibales. C'est le cas en particulier pour les gens des tribus d'Atham et d'Iko Morut. Ils commencèrent par faire feu sur le canot de M. Johnston, puis cherchèrent à l'obliger de s'arrêter. Dans leur excitation, peu s'en fallut qu'ils ne fissent chavirer le canot; mais ils ne dérobèrent rien. A un certain moment, M. Johnston fut tiré hors du bateau par une troupe de cannibales, hissé sur les épaules du plus vigoureux, et porté en courant en ville où il fut déposé dans une hutte dont la porte était ouverte et où il fut pendant une heure en butte aux taquineries de centaines de sauvages. Au-dessus de sa tête était suspendu un jambon humain fumé, et une centaine de crânes étaient rangés autour de la partie supérieure du mur d'argile. Malgré ce voisinage sinistre, dès que ses interprètes le rejoignirent, il entra en conversation amicale avec ses ravisseurs, et fut bientôt en excellents termes avec eux. Au bout d'une heure il les avait complètement gagnés, et à la fin le même sauvage qui l'avait arraché du canot l'y reporta à la grande surprise et pour la plus grande satisfaction de ses Krooboys effrayés. La ville lui donna une centaine de yams et deux moutons; le vieux chef lui offrit un collier composé d'os de doigts humains qu'il ôta de son cou. Après avoir quitté Ededama, la ville où s'étaient passés ces incidents, M. Johnston trouva une population très dense le long des bords de la rivière, mais de plus en plus turbulente. Quoique toutes les entrevues dans lesquelles ils furent, lui et ses gens, pris et relâchés tous les $200^m$ ou $300^m$, se soient terminées par des protestations d'amitié, au début, chaque fois, les indigènes paraissaient ne pas trop savoir s'ils les tueraient et les mangeraient, si ce n'est M. Johnston, au moins ses Krooboys. Dans ces conditions, il jugea préférable de ne pas pousser l'exploration plus avant; mais lorsqu'il fit virer son canot, et qu'il repassa devant les villages qu'il avait vus en montant, sa retraite fournit aux indigènes l'occasion de lui donner la chasse; des centaines de sauvages cherchèrent à traverser la rivière pour s'emparer du bateau. Même de petits enfants armés de couteaux faisaient des gestes significatifs indiquant combien ils aimeraient les manger. Quoique les indigènes fussent armés de fusils, et qu'ils les couchassent en joue, ils ne tirèrent jamais sur le bateau; peut-être voulaient-ils seulement effrayer ceux qui le montaient pour les engager à l'abandonner afin de

pouvoir le piller. M. Johnston a fait le relevé de la rivière jusqu'au point extrême de son exploration, ainsi que des collections d'histoire naturelle pour le musée de Kew et pour le British Museum.

Le dernier numéro de l'*African Times* a publié les lignes suivantes, à l'occasion d'une demande adressée par le roi Quanim Fori, au gouverneur de la **Côte d'Or,** sir Brandford Griffith, demande que les Anglais, dit ce journal, ne peuvent lire sans un sentiment de honte. « Tout ce que réclame Quanim Fori, c'est que le représentant de Sa Majesté donne l'ordre aux marchands d'Addah de payer l'huile de palme en argent et non en **eau-de-vie.** Il est regrettable que sir Brandford se soit senti pressé de répondre par un *non possumus,* et d'ajouter qu'il ne pouvait pas intervenir dans les relations commerciales, que c'était l'affaire de l'acheteur et du vendeur, et qu'ils avaient le remède entre leurs mains. C'est ce qu'avaient coutume de répondre les adversaires des Actes de troc qui ont cependant pris force de loi, et ont rendu de grands services à ceux qui préfèrent être payés en argent au lieu de l'être en nature. L'habitude qui prévaut chez les marchands soi-disant chrétiens de cette région de payer les marchandises du vendeur païen en spiritueux de qualité inférieure, peut bien être cause que les rois ont tous l'un après l'autre demandé au gouverneur de leur donner une provision de menottes. »

Les négociants de **Lagos** ont adressé au gouverneur de la colonie la pétition suivante, pour tâcher d'empêcher que le gouvernement anglais n'octroie à une Compagnie, comme il l'a fait pour celle du Niger, une charte qui lui assurerait l'autorité sur les territoires s'étendant de Lagos au Rio-del-Rey. « Par l'octroi d'une charte à une compagnie commerciale privée, le commerce du Niger, la voie fluviale par excellence pour toute l'Afrique occidentale, a été complètement détruit; et cependant beaucoup de négociants de Lagos s'y livraient. Un monopole a été introduit qui menace d'étendre son influence destructive sur les Rivières de l'huile des territoires de la côte, de Forcados, Benin, Brass, Nouveau-Calabar, Bonny, Opobo et Vieux-Calabar, et cela sous la protection du gouvernement, qui se propose d'octroyer une nouvelle charte. Aussi longtemps qu'il n'existait aucune charte, il y avait entre Lagos et les pays du Niger un commerce actif et rémunérateur. Mais dès que la charte a été octroyée, tous les négociants indépendants ont été chassés par les impôts exorbitants dont la Compagnie a frappé tous les objets d'importation et d'exportation. Outre ces impôts elle a mis des droits énormes sur les patentes de commerce, le passage, etc. Les droits d'importation ont laissé pour Lagos, tous frais déduits, un boni de 57,235 l. st.

pour les dix dernières années. Les soussignés attirent l'attention de votre Excellence sur le fait que Lagos est le centre des Rivières de l'huile, qu'une communication télégraphique existe entre Lagos, Brass et Bonny. La Compagnie royale du Niger ayant son monopole, nous demandons que le commerce des Rivières de l'huile soit laissé à la Colonie de Lagos et ne soit livré ni à la susdite Compagie ni à aucune autre du même genre, ce qui causerait le plus grand tort à la Colonie dont les Rivières de l'huile sont actuellement le seul débouché, circonstance qui fait désirer que ce territoire soit annexé à la Colonie. Cette annexion rendrait le plus grand service aux indigènes de ces rivières. Pendant les vingt dernières années le gouvernement a protégé le petit commerçant comme le meilleur intermédiaire de la civilisation pour ces contrées; et c'est ainsi que se sont produits les grands progrès dans la civilisation et le développement commercial de cette région, tandis que le développement des Rivières de l'huile restait stationnaire. Aussi les soussignés prient-ils V. Ex. d'insister auprès du gouvernement de S. M. pour que les territoires des rivières soient rattachés d'une manière durable à la Colonie. »

La nouvelle de la mort de M. le **capitaine Binger,** en mission au Soudan, démentie puis de nouveau affirmée, paraît décidément controuvée, une dépêche de Saint-Louis, du 25 juin, ayant rapporté que le 10 mars M. Binger était à **Kong,** et que quatre lettres de cet officier pour sa mère et d'autres personnes ont été remises au commandant du poste de Bamakou sur le Niger. Par Kong, il faudrait entendre le massif montagneux de Kong, où le Djoliba, un des bras principaux du Niger prend sa source. On sait que l'explorateur se proposait d'étudier avec soin ces montagnes. Avant son départ de Saint-Louis, il avait été convenu que dès qu'il signalerait son arrivée à Kong, on préparerait à Grand-Bassam (Côte d'Or), un convoi de ravitaillement qui marcherait sur Kong par la rivière Akba, aussitôt que les pluies permettraient de se mettre en route. M. Treich-Laplène, résident français à Assinie, actuellement en France, compte partir dans les premiers jours d'août pour prendre en personne la direction de cette expédition. Dans un précédent voyage que M. Treich-Laplène a fait, l'an dernier, dans cette région, il a atteint les premiers massifs des monts de Kong sans rencontrer trop de difficultés. Il croit qu'il n'en trouvera pas davantage cette année-ci. Le convoi partira de Grand-Bassam vers la fin d'août, et atteindra, selon toutes probabilités, la région de Kong vers le 15 octobre. Mais ce ne sera qu'à son retour à la côte, qu'on peut espérer avoir des nouvelles du capitaine Binger, parce qu'il ne faut pas compter sur les messagers

isolés. Le plus souvent les chefs nègres des régions à traverser leur créent mille difficultés et ne leur permettent pas de continuer leur route. De Grand-Bassam, M. Treich-Laplène remontera la rivière Akba, navigable en pirogue jusqu'à 400 kilom. de la mer ; puis il se dirigera sur Kong en suivant la route de terre.

Les factoreries établies au **Rio de Oro** par les Espagnols, et au **Cap Juby** par les Anglais, pour détourner vers la côte de l'Océan Atlantique le courant commercial du Sahara occidental, ne sont pas dans une situation prospère. Il paraît que ce qui arrête le développement des établissements espagnols entre le cap Blanc et le cap Bojador, c'est la routine qui pousse les chameliers d'aujourd'hui à suivre, fût-elle moins commode et plus longue que d'autres, la route suivie de tout temps par leurs ancêtres. Quant à la factorerie fondée par M. Mackensie au Cap Juby, aujourd'hui propriété de la North West African Trading Company, elle a été attaquée par des indigènes qui ont assassiné le directeur, blessé ses compagnons et assiégé pendant plusieurs heures les établissements anglais. D'après les témoignages recueillis, les agresseurs seraient tous des soldats de l'empereur du Maroc, et non de ces pillards qui infestent le sud marocain et le Sahara occidental. Il est difficile de ne pas voir dans ce fait l'influence politique et religieuse du sultan qui voyait de mauvais œil la concurrence commerciale s'établir à sa frontière, et s'efforçait en toutes occasions de dissuader ses sujets de trafiquer avec le chrétien. Lorsque la Compagnie réclama la protection du sultan en échange d'une redevance annuelle, il lui fut répondu que l'autorité chérifienne ne pouvait assumer une responsabilité quelconque au sujet de territoires ne lui appartenant pas. Comment le sultan pourra-t-il aujourd'hui justifier l'agression de ses propres soldats ?

---

## NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Le *Bulletin de renseignements coloniaux* annonce que la création de chemins de fer à voie étroite est décidée pour quatre nouvelles lignes d'intérêt local, et que le Conseil général du département d'Oran examinera en octobre prochain tous les projets qui lui seront présentés.

D'après l'*Écho d'Oran,* Bou-Amema, le célèbre agitateur du Sud-Oranais, s'est joint au chérif de Medagha dans la vallée de l'Oued Guir, pour chercher à soulever à la fois les populations du Sud-Oranais contre l'autorité française, et les Beni Guil, les Ouled Djérir et les Mehaïa contre le sultan du Maroc.

Les missionnaires romains comptent prendre Mélinde comme point de départ

pour pénétrer dans les vastes régions qui s'étendent au N.-O., habitées par les Wa-Nyika, les Wa-Sanyé, les Wa-Kamba, dans la vallée de la Tana, jusqu'au mont Kénia et au lac Baringo. A Mombas, le P. LeRoy a fait la connaissance d'un noir, nommé Sadi, âgé d'une cinquantaine d'années, qui a beaucoup voyagé et qui connaît très bien les peuplades établies entre la côte de l'océan Indien et le lac Victoria-Nyanza. Il pourra être d'un grand secours aux missionnaires et aux explorateurs du Zanguebar septentrional. Le vicaire apostolique de ce district, Mgr de Courmont, se propose de mettre à profit sa bonne volonté pour fonder une mission dans la région du Kilimandjaro.

C'est le 15 août prochain que la Société allemande de l'Afrique orientale prendra la perception des impôts de Wanga jusqu'à la Rovouma, et l'administration de la zone côtière située entre l'Océan et les territoires qui lui appartiennent.

D'après une communication faite à la Société de géographie de Paris, par M. Louis Vincent, résident de France aux Comores, les habitants de ces îles pratiquent encore les sacrifices humains pour conjurer les malheurs qu'ils redoutent. Ainsi, à Anjouan, à l'approche des navires français, le sultan, sur l'ordre du sorcier officiel, fit égorger 4 jeunes esclaves, dont le sang, mêlé à l'eau de la mer, devait, disait-il, former une barrière infranchissable aux vaisseaux étrangers.

Le comte Pfeil et le lieutenant Schlüter ont acquis, pour la Société allemande de l'Afrique orientale, en vertu de traités avec les sultans indigènes, l'Ou-Bena, le Wa-Mashonde, le Mahengé et le Wenpindo, et par là annexé aux précédentes acquisitions de cette Société tous les territoires compris entre le Rufigi et la Rovouma d'une part, l'océan Indien et la tête du Nyassa d'autre part.

Le ministre de l'instruction publique de France a chargé M. Gaston Angelvy, ingénieur civil, d'une mission scientifique à l'effet d'explorer la région comprise entre le lac Nyassa et la côte de l'océan Indien et d'étudier particulièrement le bassin de la Rovouma.

Le gouverneur du district de Lorenzo-Marquez, M. de Vasconcellos, s'est rendu aux monts Lebombo pour procéder à la délimitation de la frontière entre la colonie portugaise et la République Sud-africaine. Les délégués du Transvaal et de l'Angleterre devaient aussi s'y rencontrer.

Le Volksraad de l'État libre d'Orange a approuvé le projet d'Union douanière avec les Colonies du Cap et de Natal, ainsi que celui de l'extension des voies ferrées. Il fera établir le tracé des lignes du fleuve Orange à Blœmfontein et de Natal à Harrysmith, dès qu'il aura reçu la part des revenus douaniers que lui assure le projet susmentionné.

Les résidents des villes et des districts de Malmani, Zeerust, Lichtenbourg, Klerksdorf, Potchefstrom, etc., réunis en assemblée publique à Mafeking, ont voté une résolution d'après laquelle il est désirable, dans l'intérêt du gouvernement britannique, de la Colonie du Cap, du Be-Chuanaland anglais et des territoires environnants, qu'un chemin de fer soit construit de Kimberley à Mafeking. Ce chemin de fer favoriserait le commerce des villes et territoires susmentionnés ainsi que celui du pays des Ma-Tébélé, des Ma-Chona, etc.

M. Krüger, président de la République Sud-africaine, ayant demandé au gouverneur de la Colonie du Cap que l'Angleterre déclarât n'avoir aucune intention d'acquérir la suprématie sur le chemin de fer de Lorenzo-Marquez au Transvaal, le gouvernement du Cap y a consenti à la condition que les marchandises anglaises seraient importées par terre, des colonies anglaises au même tarif que celui qui est en vigueur dans la baie de Delagoa. M. Krüger a aquiescé à cette demande.

Le développement pris par l'exploitation des gisements aurifères de l'Afrique australe profite à la colonie de Natal dont les chemins de fer permettent de transporter les marchandises jusqu'à une petite distance de ses frontières. En 1887 les importations ont dépassé d'un tiers celles de 1886, et le revenu total de la colonie s'est augmenté dans la même proportion.

Des lettres privées de Tâti annoncent que Lo-Bengula n'accordera plus de concessions dans le pays des Ma-Tébélé.

D'après un article de la *Revue scientifique* sur les *Colonies allemandes*, le gouvernement de l'empire allemand serait en pourparlers pour l'annexion de la partie septentrionale de l'Ovampo, visitée récemment par le D^r^ Schinz. Le territoire de la colonie du fleuve Orange au Cap Frio recevrait une extension qui lui donnerait une superficie de plus de 200,000 kilom. carrés.

Les missionnaires américains établis au Bihé ont fait des plantations d'orangers, de pommiers, de pêchers, de pruniers, de cerisiers, d'abricotiers, de figuiers, demandés à Lisbonne, ainsi que d'arbres fruitiers des tropiques.

M. Luciano Cordeiro, secrétaire perpétuel de la Société de géographie de Lisbonne, a bien voulu nous communiquer un résumé des travaux de M. le major Henrique de Carvalho dans son expédition au pays du Mouata-Yamvo. Nous en avons déjà donné les principaux résultats d'après M. Marcos Zagury, établi à Malangé (p. 22-26). Le résumé de M. Cordeiro renferme de plus les déterminations de latitude, longitude et altitude pour 15 localités principales, de Malangé à Moussoumba, le point de départ et le point extrême atteint par l'expédition.

Le gouverneur du Congo portugais s'est vu forcé de bloquer Quissembo, au nord d'Ambriz, sur la côte occidentale d'Afrique, les indigènes, excités par des étrangers, refusant de se soumettre aux autorités portugaises.

L'expédition des ingénieurs chargés des études du chemin de fer du Congo a été contrariée par les pluies. Le capitaine Cambier écrivait, le 8 mai, de Banza-Manteka, que sa marche était ralentie, les rivières étant très fortes. En plusieurs endroits on avait de l'eau jusqu'aux épaules. Partout la végétation était exubérante et il ne fallait pas songer à passer là où il n'y avait pas de sentier tracé. Malgré cela la santé de tous était excellente.

La section française de l'Association internationale africaine a résolu d'organiser une expédition destinée à aller au secours de Stanley et d'Émin-pacha. Les fonds nécessaires ont été immédiatement souscrits, et il a été décidé de confier le commandement de l'expédition à l'explorateur Charles Soller, qui, à diverses reprises a été chargé d'importantes missions dans l'Afrique occidentale, particulièrement au Maroc, au Sous et au Sahara.

**Deux postes ont été établis sur la rive française du bas Oubangi : le premier, près du village de Bouassa-Ouatsaka, par 1°48′ lat. nord; le second, au confluent de la rivière près du village d'Iranga. M. Dolizie a fait, à bord du *Ballay,* une reconnaissance de l'Oubangi en aval des rapides de Zongo.**

**Le nouveau journal *Afrika-Post,* organe des intérêts allemands en Afrique, annonce que M. l'ingénieur Schran, secrétaire impérial du gouvernement à Cameroun, a ramené avec lui en Westphalie six jeunes Africains, dont quatre doivent devenir artisans, un cinquième sera placé chez un forestier, le sixième, fils du roi d'Aqua, se vouera à l'étude de la langue allemande. Le gouverneur de Cameroun espère que ce dernier pourra plus tard lui servir d'interprète. Le séjour de ces jeunes gens en Allemagne sera de trois ans.**

**Sir Samuel Rowe, gouverneur de Sierra Léone, s'est rendu à Monrovia pour travailler à la fixation des frontières entre l'État de Libéria et la colonie anglaise.**

---

## LES SAUTERELLES EN ALGÉRIE

Dans notre dernier numéro (p. 193), nous signalions la nouvelle invasion de sauterelles dont souffrait la province de Constantine, en même temps que nous indiquions le procédé qui paraissait le meilleur pour en atténuer les effets. Dès lors le fléau a pris de telles proportions que malgré des efforts héroïques de la part des indigènes et des colons, il a ravagé des centaines de milliers d'hectares des terrains les plus fertiles, obligé les propriétaires de troupeaux à se défaire coûte que coûte de leurs bestiaux, causé des pertes pour plus de quarante millions de francs, et réduit à la misère des multitudes d'indigènes, menacés de périr de faim si l'État et les particuliers ne leur viennent en aide.

Un tel désastre, qui peut arrêter pour un certain temps le développement de la colonie dans sa partie orientale, nous fait un devoir d'entrer dans quelques détails sur l'insecte qui peut causer de semblables ravages, sur la marche du fléau, les moyens employés pour le combattre, et ceux que l'expérience peut suggérer pour en prévenir le retour. Indépendamment des renseignements que nous ont fournis l'*Indépendant de Constantine* et le *Moniteur de l'Algérie,* nous avons fait d'abondants emprunts au mémoire adressé à M. le gouverneur général de l'Algérie par M. Hünckel d'Herculais, président de la Société entomologique de France, sur les *Acridiens et leurs invasions en Algérie,* ainsi qu'à un article de M. Victor Laporte, sur *les Criquets,* publié dans le n° du 15 juillet du *Monde de la Science et de l'Industrie.*

Déjà au Congrès de l'Association française pour l'avancement des

sciences réuni cette année-ci à Oran, M. Hünckel d'Herculais avait résumé, dans une conférence, l'histoire naturelle des Acridiens (sauterelles), principalement celle des espèces migratrices, en insistant sur la nature et l'importance des dégâts qu'elles commettent, ainsi que sur les moyens d'arrêter ou de combattre leurs invasions. Dans son mémoire au gouverneur général de l'Algérie, il a profité des découvertes faites par les Américains, les Russes et les Anglais sur les foyers permanents de multiplication des sauterelles, et s'est efforcé de bien déterminer l'espèce ou les espèces dont la pullulation effrayante menace de ruine, depuis 1885, la province de Constantine. Il a réussi à établir que l'espèce ou les espèces dévastatrices des invasions de 1885, 1886, 1887 et 1888 n'étaient nullement l'*Acridium peregrinum* comme on le croyait généralement, mais qu'une tout autre espèce, appartenant à un genre différent, le *Stauronotus maroccanus*, se trouvait dans les bandes envahissantes, et que le *Caloptenus italicus* forme aussi des colonnes d'invasion.

Ces espèces diffèrent non seulement par des caractères zoologiques bien tranchés, mais encore par des particularités biologiques qui, à elles seules, suffiraient à les distinguer. L'*Acridium peregrinum* est de grande taille — 46 à 55 millimètres chez les mâles, 57 à 60 millimètres chez les femelles; il est de couleur jaune citron ou rose marqué de fauve. Le *Stauronotus maroccanus* est de taille moitié moindre — 17 à 28 millimètres chez les mâles, 20 à 33 chez les femelles; il est de couleur rousse testacée, relevée de taches fauves. Le *Caloptenus italicus* est aussi de taille moyenne — 15 à 22 millimètres chez les mâles, 23 à 34 chez les femelles; il est brunâtre ou grisâtre; les élytres transparentes sont couvertes dans toute leur étendue de taches obscures et inégales; les ailes sont transparentes à disque rose tendre.

Les vols de l'*A. peregrinum* arrivent dès le printemps (avril et mai); les terrains propices trouvés, chacun n'a qu'un souci, c'est de perpétuer sa race; les femelles, obéissant à leur instinct maternel, enfoncent leur abdomen de 6 à 8 centimètres dans le sol et y cachent leur progéniture; leur rôle accompli, pères et mères meurent de ci de là, misérablement. Les jeunes éclosent le mois suivant, vingt jours après la ponte.

Les vols du *St. maroccanus* et du *C. italicus* font leur apparition pendant l'été, généralement en juin et en juillet. Les femelles fouillent le sol de leur abdomen jusqu'à 3 et 4 centimètres et effectuent le dépôt de leurs œufs. Les jeunes n'apparaissent qu'au printemps suivant, c'est-à-dire neuf ou dix mois après la ponte.

Les coques ovigères sont de volume et d'aspect bien différents; celles de l'*A. peregrinum,* de 3 à 4 centimètres de longueur renferment en moyenne 80 à 90 œufs; celles du *St. maroccanus* et du *C. italicus,* de 1 $^1/_2$ à 2 centimètres de longueur, contiennent de 30 à 40 œufs.

Les œufs sont pondus par coques de 30 à 100 agglutinés entre eux par une sorte d'écume à laquelle se colle une foule de grains de sable. Ce revêtement a le double résultat de protéger les œufs et de les dissimuler à l'œil. Au sortir de l'œuf, les acridiens ne sont pas des marcheurs intrépides; ils ne font guère plus de 150 mètres par jour, et même quand ils sont âgés de quinze jours, ils ne dépassent pas un kilomètre. Après cela ils deviennent des sauteurs émérites, et le saut aidant à leur marche, on les voit parcourir une dizaine de kilomètres par jour. Ils sont alors arrivés au troisième quart de leur existence et font des bonds de 60 centimètres sur 32 de hauteur. Plus ou moins attachés au sol jusque-là, ils deviennent ensuite des sauterelles proprement dites. Leurs élytres robustes et leurs ailes forment une double paire de rames d'une très grande surface, merveilleusement disposées pour fendre l'air. Elles constituent de véritables armées se dénombrant par milliards d'individus, ne volant qu'aux heures les plus chaudes de la journée, et s'abattant pour passer la nuit à terre dès que le temps fraîchit. Elles repartent le lendemain, et toujours ainsi jusqu'à ce qu'elles aient trouvé un terrain favorable à l'accouplement et à la ponte. Leurs colonnes s'étendent souvent sur 50 kilomètres et peuvent renfermer plus de cinquante milliards d'individus.

Parti pour Touggourt avec une caravane formée de quelques membres de l'Association pour l'avancement des sciences, M. Hünckel d'Herculais chercha à découvrir des Acridiens migrateurs, soit pendant la traversée du Sahara, soit dans des excursions aux oasis, mais nulle part il ne put en capturer ni en faire capturer un seul. Personne n'en avait vu de Biskra à Touggourt, ni en 1887 ni dans les années précédentes. Il traversa l'Aurès, de Biskra à Batna, par la vallée de l'Oued-Abdi, mais sans pouvoir y rencontrer des colonnes envahissantes. A son arrivée dans les régions envahies, l'examen des terrains où s'étaient effectuées les pontes, lui permit de constater qu'ils étaient tous placés dans des situations identiques, au pied du sommet des montagnes, sur des points en apparence dénudés, mais en réalité revêtus de quelques plantes clairsemées. Sur les territoires de Batna, de Mlila, de Msila, etc., il vit les jeunes descendre des montagnes en colonnes serrées. Dans les plaines environnant Sétif, les sauterelles avaient choisi comme lieu de ponte les terrains les plus secs, émergeant des cultures comme des îlots.

Une fois éclos, leur débordement peut causer des dévastations effrayantes; des milliers d'hectares recouverts de blé et d'autres céréales, peuvent être en quelques jours transformés en de véritables déserts par la horde envahissante de ces insectes. Les criquets sont de terribles rongeurs; presque aucune substance végétale ne résiste à l'attaque de leurs puissantes mâchoires; ils se nourrissent non seulement des herbes tendres qu'ils dévorent jusqu'à la racine, mais consomment aussi les feuilles des arbres; on les a vus ravager des champs de luzerne et de colza, des potagers, des vergers, des vignobles, des plantations de figuiers, d'oliviers, de citronniers. Ils n'épargnent point les graines sèches, vont ravir dans les silos les provisions qui y sont conservées, pénètrent dans les magasins pour y dévaliser des sacs de grains, et se rabattent même à l'occasion sur les tissus des vêtements qu'ils trouvent à l'intérieur des habitations.

La lettre suivante d'un témoin oculaire peut donner une idée de ce terrible fléau. « Je viens de faire une visite aux environs de Sétif. Vous dire ce que j'ai vu est impossible. Partout la dévastation et la ruine. Pendant quatre heures, au trot de mon cheval, j'ai foulé des couches épaisses de sauterelles et traversé d'immenses espaces entièrement rasés; rien qu'un sol nu et crevassé. Et c'est partout comme cela. Dans le seul arrondissement de Sétif, la région la plus éprouvée, cent mille hectares de belles récoltes, d'une valeur de plus de dix millions de francs, sont entièrement détruits. Il ne reste pas un seul grain à mettre en terre l'hiver prochain. Le fléau était prévu, des mesures énergiques avaient été prises pour le combattre : cinquante mille hommes munis d'appareils admirables comme engins de destruction y ont travaillé pendant deux mois; ils ont fait un épouvantable massacre de sauterelles; trois cent mille doubles décalitres d'insectes jonchent le sol. Vains efforts; inutile carnage; devant une formidable poussée venue du sud, on a dû céder, s'avouer débordé et vaincu. Des colonnes de cinquante kilomètres de profondeur sur huit à dix kilomètres de front s'avancent à raison de dix kilomètres par jour; elles rencontrent les appareils, les contournent ou les franchissent, se reforment une fois l'obstacle passé, et se précipitent en torrents dans les riches vallées du nord. Là où elles passent, et elles ont passé partout, il ne reste rien; malheureusement la sauterelle a pris ses ailes; elle s'élève parfois dans les airs comme pour prendre son vol; on espère qu'un bon vent du sud la poussera jusqu'à la mer; vain espoir; elle retombe sur le sol tant qu'elle y voit un brin de verdure. »

En effet la dévastation a été complète, depuis Batna jusqu'à El-Guerrah, et depuis Sétif jusqu'à Bordj-bou-Areridj, dans la région de Souk-Ahras et sur plusieurs autres points, toutes les cultures ont été anéanties[1]. Le bétail ne trouvant plus de nourriture a dû être vendu coûte que coûte. Des tribus entières souffrent de la faim; sur la route de Sétif à Constantine, on voit des indigènes fouiller la terre pour y trouver quelques racines. Des milliers de familles arabes, habituées à vivre au jour le jour, marchent à une mort certaine si le secours ne leur est porté. Deux mois, trois mois encore, ces infortunés succomberont sous la tente, dans les champs; ils viendront mourir dans les villes y apportant avec eux, comme ç'a été le cas en 1867, le typhus, compagnon inséparable des longues privations et des dures misères. Ceux qui se souviennent de cette année terrible, qui dans les annales de la colonie porte le nom d'*année de la faim,* revoient déjà en esprit les invasions d'hommes hâves, épuisés par la longue torture de la faim, tombant le long des routes, couchés dans les rues ou sur les places publiques.

Des appels chaleureux ont été adressés à tous ceux qui, en France et à l'étranger peuvent compatir aux souffrances qu'entraîne un aussi terrible fléau. Les autorités provinciales et municipales de la colonie les premières, celles de la mère patrie ensuite ont voté des secours pour répondre aux besoins les plus pressants. Il s'agit de faire vivre pendant des mois des milliers de victimes et de leur fournir les semences nécessaires pour préparer la future récolte.

En même temps, il y a lieu de faire tout ce qui est au pouvoir de l'homme pour empêcher le retour d'un pareil désastre, c'est-à-dire qu'il faut s'attaquer aux œufs de criquets, car ce n'est que par la destruction de ceux-ci que les invasions pourront être conjurées. Sans doute, comme le fait remarquer M. Hünckel d'Herculais, la recherche des œufs est très fatigante, elle exige beaucoup de temps, nécessite l'emploi d'une main d'œuvre considérable, et elle entraîne par là-même une dépense importante. En 1886, la récolte des œufs en Algérie, pratiquée du 25 mars au 11 avril sur 25,000 hectares, a permis d'en détruire 6840 doubles décalitres; 6506 hectares ont été débarrassés à peu près complètement, mais le travail a exigé 156,380 journées de prestataires travaillant par exception gratuitement. Il y a lieu d'engager les indigè-

[1] Aux dernières nouvelles, le désastre menaçait de s'étendre au département d'Alger, les colonnes de sauterelles étant portées par le vent du côté de l'Ouest.

nes à chercher et à signaler les lieux de pontes. Lorsque des pontes ont été déposées dans des terrains de culture, notamment dans ceux qui sont laissés en jachère, comme M. Hünckel d'Herculais en a vu dans les environs de Sétif, le labourage et le hersage pratiqués à l'arrière-saison sont profitables ; ils ramènent les coques ovigères à la surface du sol et facilitent l'intervention des oiseaux, qui donnent alors libéralement le plus utile concours. D'après M. Ryf, directeur de la Compagnie genevoise à Sétif, les alouettes et les étourneaux, réunis en bandes immenses, parcouraient les champs labourés ou hersés ; trouvant facile provende, ils faisaient une énorme consommation d'œufs ; il estime que les oiseaux ont détruit la moitié des coques ovigères pondues dans ces localités. M. H. Duveyrier conseille d'acclimater en Algérie un certain nombre d'oiseaux échassiers appartenant à l'espèce appelée *locust bird,* qui est très friande de sauterelles. A l'exemple de plusieurs États de l'Amérique du Nord et de l'Europe, des arrêtés empêchant la destruction des oiseaux insectivores devraient être pris, à la condition, bien entendu, qu'on en assure l'application. Quant aux procédés de destruction des insectes eux-mêmes, M. Hünckel d'Herculais préconise surtout ceux que les Anglais ont employés dans l'île de Chypre, et qui leur ont permis de débarrasser l'île du fléau destructeur qui la ravageait. En 1883, 195,000,000 d'acridiens furent détruits, en 1884, 56,000,000, et les récoltes des Cypriotes furent sauvées ; aussi renoncèrent-ils à abandonner leur sol natal comme ils en avaient d'abord eu l'idée. La première année de l'occupation, les Anglais avaient eu à se préoccuper des acridiens qui menaçaient de dévaster l'île entière, et ils avaient eu recours au ramassage des œufs pratiqué auparavant par l'administration ottomane. Mais la population acridienne s'accroissant, malgré cela, au point de devenir inquiétante, ils prirent la résolution d'attaquer le fléau avec plus de méthode et plus de vigueur. Ils chargèrent un ingénieur, M. Brown, d'organiser le service de défense et de destruction. Ce fut lui qui fit confectionner et répartir sur les points menacés les appareils employés cette année-ci par la Compagnie genevoise de Sétif, et dont nous avons donné la description dans notre dernier numéro (p. 193-194). A un moment donné, le service de défense dont il avait la direction put disposer de 11,000 appareils couvrant de toile un espace de 75 à 100 kilomètres. Le personnel était organisé militairement : un chef ouvrier dirigeait 15 à 20 hommes chargés de la pose et de la manœuvre de 30 appareils ; un surveillant à pied avait sous ses ordres quatre escouades ; un inspecteur à cheval conduisait les opérations d'un certain nombre d'escouades ; il était accompagné d'un agent comptable chargé

d'inscrire le nombre des hommes présents sur les chantiers et d'effectuer le paiement des journées à époque fixe; un directeur était, en outre, chargé du contrôle de quatre inspecteurs. La dépense totale qu'a exigé l'emploi des appareils pendant une période de six années, de 1882 à 1887, s'est élevée à 1,411,651 francs, mais cette somme paraîtra faible si l'on songe qu'elle a sauvé totalement, depuis 1884, les récoltes de l'île de Chypre, estimées annuellement à plus de deux millions de francs pour les seules cultures du froment, de l'orge et du coton.

Aux recommandations sur l'emploi des procédés susmentionnés, M. Hünckel d'Herculais en ajoute d'autres relatives à la prévision des invasions, qui nous paraissent devoir être également utiles. Pour assurer la bonne répartition des appareils de destruction, les Anglais avaient organisé à Chypre un service d'émissaires, chargés de reconnaître les cantonnements où les insectes avaient déposé leurs œufs. Il est, en effet, d'une importance capitale de relever avec le plus grand soin les points où s'effectuent et où se sont effectuées les pontes. A cet effet, M. Hünckel d'Herculais recommande de dresser des cartes précises, dites de prévision. Il ne suffit pas, dit-il, de mentionner *grosso modo* les territoires sur lesquels on a signalé l'apparition de bandes d'acridiens ailés ou la naissance de jeunes criquets, et de marquer sur des cartes les communes contaminées. Il est indispensable de faire, sur des cartes orographiques, où les reliefs du sol soient indiqués par des courbes de niveau, le pointage de tous les gisements d'œufs, de tous les endroits où l'on aura vu des groupes de femelles en déposer, et où l'on aura reconnu la présence de coques ovigères. D'après des cartes ainsi dressées, on saura avec certitude quels seront les points de départ des colonnes envahissantes et on aura la possibilité de localiser sur des territoires parfaitement délimités les engins de destruction. Mais pour rendre tous les services qu'on peut en attendre, les relevés orographiques devront être accompagnés d'un commentaire indiquant, avec une précision géologique aussi parfaite que possible, la nature du sol dans lequel on a trouvé les coques ovigères, et donnant approximativement la superficie des terrains de ponte, pour que l'on puisse évaluer l'importance que pourront avoir les colonnes lors de l'éclosion. La carte de prévision donnera au gouvernement de l'Algérie le moyen de connaître par avance si la colonie est oui ou non sous la menace d'une invasion, d'apprécier l'importance probable de l'invasion, de préparer les moyens de destruction et de prescrire les mesures nécessaires [1].

[1] Le gouvernement vient d'envoyer en Algérie M. Hünckel d'Herculais, avec

Puisse l'application des moyens préventifs et des procédés de destruction, sur une échelle suffisamment vaste, obtenir à l'Algérie, si cruellement éprouvée ces dernières années, des résultats analogues à ceux de l'île de Chypre, où la défense est aujourd'hui réduite à une simple surveillance pour empêcher la reproduction des sauterelles, et ne réclame plus qu'une somme annuelle de 80,000 francs. Il serait difficile de trouver un plus précieux encouragement.

---

## LES PRISONNIERS DU MAHDI

Des nouvelles positives de la situation des Européens retenus prisonniers à Khartoum sont enfin parvenues au Caire au mois de mai ; le Dr Junker les a communiquées aux *Mittheilungen* de Gotha et à la *Deutsche Kolonial Zeitung*. Nous leur empruntons les détails suivants, dont quelques-uns ont déjà été reproduits par la presse française.

Deux messagers sont arrivés l'un après l'autre de Khartoum au Caire porteurs de petits billets de Slatin-bey, du missionnaire autrichien Urwalder, et de la veuve d'un ancien fonctionnaire égyptien, renfermant des chèques sur le gouvernement égyptien et la mission catholique pour des sommes reçues des messagers par les tireurs. Le paiement en fut fait sur-le-champ, les lettres d'Urwalder et de Slatin-bey étant écrites en italien et en allemand, et l'écriture du tireur étant connue. Il ressort d'ailleurs de la lettre d'Urwalder, ainsi que des rapports verbaux des messagers, que le sort des Européens à Khartoum est affreux.

Les missionnaires et les sœurs sont dans une position relativement plus supportable, car ils sont libres et peuvent gagner leur vie en travaillant. La plupart font cuire à l'huile des fèves, qu'ils offrent à bas prix sur la voie publique dans le voisinage de la maison du mahdi. On ne s'inquiète pas beaucoup d'eux, parce qu'ils sont faibles et surtout très timides. Quant à Lupton-bey, il faut qu'il travaille à l'arsenal comme un simple Arabe, et qu'il exécute les travaux les plus vils et les plus pénibles, qu'il porte des fardeaux, qu'il lamine, travaille à la pelle, traîne des chariots, balaye, etc., et tout cela sans vêtements ni chaussures, avec le simple caleçon arabe et le bonnet de feutre. Depuis quel-

mission d'étudier sur les lieux mêmes les causes naturelles des invasions et les procédés les meilleurs pour les combattre. Impossible, nous semble-t-il, de faire un meilleur choix.

que temps son sort s'est un peu amélioré, en ce sens qu'il a été employé à la monnaie. L'argent européen et égyptien n'a pas cours; le mahdi fait battre sa propre monnaie. Slatin-bey doit servir de courrier au mahdi, Saïd Khalifa. Il lui faut courir devant le cheval du mahdi pour lui tenir l'étrier lorsqu'il monte ou qu'il descend, et cela nu-pieds, ne portant pour tout vêtement qu'un court caleçon et un morceau d'étoffe verte autour des épaules, et pour arme une lance et un petit drapeau. En toute occasion il a à supporter des insultes de la part du mahdi, qui pense imposer à son entourage en obligeant un chrétien, un ex-gouverneur et pacha à lui tenir l'étrier, à lui mahdi et prophète. Neufeld est dans les fers; deux fois déjà on l'a conduit enchaîné à la potence, on lui a passé une corde autour du cou, puis, par infamie ou pour l'effrayer et lui extorquer quelque chose, on l'a un peu soulevé au-dessus du sol, et on l'a laissé suspendu quelques secondes se débattant contre la mort. Après quoi on le redescendait au milieu de cris, de ricanements, et en le menaçant de recommencer souvent ce traitement, on le reconduisait enchaîné en prison. L'ancien sous-officier prussien Klotz, domestique de Seckendorf mort il y a environ une année, eut à souffrir la même torture. Les Grecs, les Syriens, les Coptes et les Égyptiens demeurés à Khartoum sont dans des conditions extrêmement tristes et doivent se soumettre aux travaux les plus infimes.

La misère et le manque d'argent, d'habits et de nourriture règnent à Khartoum; en outre la discorde et les disputes ont éclaté entre les partisans du mahdi et les adhérents d'autres grands personnages. Un chef s'est mis en révolte ouverte, puis il s'est de nouveau soumis après avoir reconnu, alors que les deux troupes étaient déjà en présence, que l'armée du mahdi était beaucoup plus forte et mieux armée que ses gens. Après de courts pourparlers, la paix fut conclue, mais au bout de peu de jours le chef susmentionné fut surpris pendant la nuit et pendu. Au reste la pendaison et le meurtre sont à l'ordre du jour à Khartoum. Tout homme qui fume, fait du commerce, ne livre pas son argent, serre ou cache du blé, est condamné à être pendu. De pareils procédés augmentent naturellement le mécontentement général.

L'un des messagers disait que si 500 hommes bien armés, de troupes turques ou égyptiennes, sans Anglais, s'avançaient de Wadi-Halfa vers la frontière ennemie, et prouvaient que la guerre faite au mahdi sera poursuivie sérieusement, ils verraient dès le premier jour se grouper autour d'eux 300 rebelles, le second jour 1000, au bout de quelques jours et à mesure qu'ils pénétreraient en Nubie des tribus et des peu-

plades entières; à leur arrivée à Khartoum ils auraient avec eux une armée de 10,000 hommes. Dans la ville même, à l'exception du mahdi et de quelques centaines de fanatiques, tous se rendraient à eux sans coup férir. Il y a une année déjà, Abd-el-Kader pacha, gouverneur général du Soudan, du mois de mai 1882 au mois de mars 1883, a offert d'entreprendre de reconquérir le Soudan avec 5000 hommes de troupes égyptiennes et moyennant 20,000 liv. sterl., en promettant de faire son entrée à Khartoum au bout de trois mois; pour des raisons politiques, son offre fut déclinée et passée sous silence.

On ne peut rien faire au Soudan avec de l'argent, c'est-à-dire qu'on n'accepte pas de rançon. Quiconque voudrait se rendre à Khartoum, avec de l'argent ou des marchandises, qu'il fût chrétien ou musulman, ami ou ennemi, se verrait dépouillé de tout, avant même d'y être arrivé, par les tribus du pays intermédiaire, appauvries par le terrorisme des mahdistes et dénuées de tout. Il serait de même absolument inutile de vouloir seulement nouer des négociations pour la libération des prisonniers. Le mahdi y donnât-il son consentement, le grand conseil qui l'entoure refuserait sa ratification. L'année passée, d'après ce qu'a dit Slatin au messager, le mahdi n'aurait pas été loin d'accepter, la proposition d'un cheik de Berber de renouer des relations commerciales avec l'Égypte, mais le grand conseil la repoussa avec horreur.

On ne peut plus aujourd'hui douter de la vérité de ces communications. Le gouvernement égyptien et le chargé d'affaires anglais ont payé sans délai les chèques qui leur étaient présentés. Le premier messager, qui a passé plusieurs semaines au Caire, a pu se remettre en route pour Berber le 5 juin; outre une récompense personnelle considérable, il a reçu pour les prisonniers de fortes sommes, pour le montant desquelles il aura acheté à Berber des marchandises qu'il devait conduire à Khartoum, déguisé en derviche, et dont la vente lui permettra de livrer la somme reçue au Caire. Il est en outre porteur pour Slatin, Lupton et les missionnaires, de petits billets dont chacun n'est pas grand comme quatre timbres-poste; il les a cousus dans ses vêtements.

Les tentatives pour procurer la délivrance des prisonniers n'ont pas manqué; elles provenaient de particuliers; la mission catholique surtout n'a pas cessé de s'y employer. Elle a même fait appel à l'intervention du sultan de Constantinople et du grand chérif de la Mecque, toutefois sans succès; le mahdi se tenant pour le vrai prophète et s'estimant par conséquent supérieur au sultan et au chérif ne céderait rien aux demandes de ces derniers. Leur intervention n'aurait pour effet qu'une aggravation dans le traitement des prisonniers.

Une nouvelle expédition militaire qui ne pourrait rester ignorée des maîtres actuels de Khartoum, pourrait avoir des conséquences encore plus graves pour les captifs. En cas de succès, c'est-à-dire si l'expédition réussissait à atteindre Khartoum, ils tomberaient comme victimes pour la reprise du Soudan. Le fanatisme des mahdistes ne consentirait pas à libérer les prisonniers, même pour obtenir un adoucissement aux conditions des vainqueurs. Junker estime que la libération des captifs doit en tout cas précéder toute tentative de reconquérir le Soudan.

Sans doute cette libération n'est pas facile; il y a à surmonter des difficultés que celui-là seul peut comprendre qui connaît à fond les conditions du Soudan. Mais on n'a pas encore épuisé tous les moyens d'obtenir cette délivrance par des voies pacifiques. On ne peut pas discuter publiquement ces moyens; le mahdi, qui par ses partisans et ses espions au Caire est informé de tout, ne manquerait pas d'en profiter pour faire échouer les négociations. Mais si le gouvernement égyptien, ou pour parler plus exactement l'autorité britannique dont les ordres font loi en Égypte, veut sérieusement délivrer de leur triste situation, Slatin, Lupton et les autres victimes innocentes de la politique anglaise, il ne sera pas difficile de s'entendre sur les voies et moyens avec ceux qui connaissent le Soudan.

Junker estime que c'est pour toute l'Europe, et en premier lieu, pour l'Angleterre, un déshonneur que l'état actuel du Soudan soit toléré; qu'un pays qui depuis trente ans était ouvert au commerce et à une certaine civilisation, soit abandonné sans motif et livré à la barbarie, tandis qu'avec de la bonne volonté, il serait facile de reconquérir tout le pays et de délivrer d'une honteuse captivité une quantité d'Européens. Lupton est Anglais, Neufeld Allemand, Slatin Autrichien, les trois missionnaires et les quatre sœurs sont Autrichiens et Italiens; il y a en outre plusieurs Grecs à Khartoum; plusieurs États européens civilisés sont donc représentés parmi les prisonniers du mahdi, et cependant pas un doigt ne se lève pour les libérer. Il y a vingt ans, l'Angleterre a envoyé une expédition sous les ordres de Napier pour délivrer des Européens captifs du roi Théodoros d'Abyssinie; aujourd'hui des Européens languissent depuis cinq ou six ans prisonniers d'un ennemi fanatique, et c'est l'Angleterre qui a sacrifié Gordon, imposé à l'Égypte l'abandon du Soudan et par là même empêché la délivrance des prisonniers.

— — — —

## BIBLIOGRAPHIE [1]

*Camille Coquilhat.* SUR LE HAUT-CONGO. Paris (J. Lebègue et C[ie]), 1888, in-8°, 535 p., illust. et cartes, fr. 7,50. — C'est un ouvrage du même genre que *La vie en Afrique* de Gérome Becker, qu'a écrit M. Coquilhat. M. Becker a décrit l'Afrique orientale, les soucis et les joies du pionnier-colon sur les bords du Tanganyika, tandis que M. Coquilhat nous parle de l'Afrique occidentale et de la fondation des stations sur le Congo. Les deux ouvrages, en se complétant, permettent de se rendre compte de la situation de l'Européen au milieu des nègres de l'Afrique équatoriale, en même temps qu'ils fournissent des éléments de comparaison entre les deux régions est et ouest, au point de vue de leur configuration, de leurs ressources et de leur population.

Plusieurs des événements que cite M. Coquilhat ont déjà été décrits dans le livre de M. Stanley : *Cinq années au Congo,* car les deux voyageurs se trouvaient en même temps sur le fleuve. Toutefois les deux ouvrages ne font pas double emploi, car ils ne sont pas écrits au même point de vue. La situation des auteurs n'était pas la même; de là une certaine différence dans leurs impressions et leurs jugements. Stanley commandait en chef; il allait et venait sur le fleuve, s'occupant peu des stations où tout marchait bien, et se portant sur les points où l'occupation rencontrait des difficultés. Aussi a-t-il eu surtout pour but de décrire l'ensemble de l'œuvre en laissant de côté les détails. M. Coquilhat ne traite que dans un petit nombre de pages l'historique de la fondation et la situation de l'État Indépendant du Congo. Son objectif est plutôt de montrer comment se sont fondées et élevées les stations de l'État sur le cours moyen et supérieur du fleuve. Il raconte par le menu les tractations avec les indigènes, les travaux du pionnier africain, ses ennuis et ses joies; en outre, il décrit l'état actuel des nègres. Ainsi son œuvre complète celle de Stanley, en développant un côté de l'important sujet traité par l'illustre explorateur.

Les premiers chapitres du livre de M. Coquilhat renseignent le lecteur sur les causes qui ont amené le voyageur en Afrique et sur ses premières pérégrinations dans la région située immédiatement au-dessus de Stanley-Pool. Ensuite vient la partie essentielle de la relation; elle rend compte des impressions personnelles ressenties lors de la création

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

des stations fondées à l'Équateur et chez les Ba-Ngala. C'est surtout là qu'il est intéressant de suivre l'auteur dans la description qu'il fait du pays qu'il a visité et des gens qui l'habitent. Passé maître dans la manière de nouer des relations amicales avec les indigènes, tout en gardant le prestige dont l'Européen ne doit jamais se départir, il fait un tableau saisissant de ces tribus barbares, anthropophages, complètement démoralisées par de longs siècles d'ignorance et de misère, et qui, malgré leur instinct guerrier, accueillent favorablement l'homme blanc qui leur apporte des paroles de paix. La vie de ces chefs de station, isolés au milieu des sauvages, séparés des établissements voisins par des centaines de lieues, dépasse en extraordinaire tout ce qu'ont pu inventer les Daniel de Foë, les Mayne-Reid et les Jules Verne. Ce n'est pas par la force qu'ils dominent, car ils n'ont avec eux qu'un petit nombre de Haoussa ou de Zanzibarites, et pourraient être écrasés si les noirs les attaquaient en masse; c'est seulement par l'ascendant moral qu'ils exercent autour d'eux. On les craint, on les respecte. Quand M. Coquilhat quitta la station des Ba-Ngala, les indigènes vinrent échanger avec lui une amicale poignée de mains et le vieux chef Mata-Buiké l'embrassa avec larmes, en lui disant : « Revenez bientôt, car je suis vieux et je veux vous revoir avant de mourir. »

Mata-Buiké revit le voyageur. Après s'être reposé en Belgique de son séjour de trois ans sur les bords du grand fleuve, M. Coquilhat retourna au Congo mais n'y séjourna pas longtemps; il tomba sérieusement malade et dut bientôt regagner l'Europe. C'est pendant ce second voyage que se passèrent les événements dont la conséquence fut l'abandon du poste des Stanley-Falls par les agents de l'État Indépendant. L'auteur a été mêlé de près à ces événements auxquels il consacre la troisième partie de son ouvrage. Les renseignements qu'il donne, pour la plupart encore inédits, éclairent d'un jour nouveau l'histoire de la fondation de l'État. L'attaque de la station par les Arabes, la fuite de M. Deane le chef du poste, la mort de son compagnon Dubois, la marche de l'expédition de secours conduite par M. Coquilhat, forment autant de scènes dramatiques, que l'auteur décrit avec clarté, et en entremêlant son récit de détails qui le rendent vivant et instructif à la fois. C'est un roman véritable, mais un roman vécu.

Dans les dernières pages intitulées : Conclusion, l'auteur expose franchement son opinion sur l'avenir de l'œuvre du Congo. Des cartes et des gravures enrichissent cet ouvrage qui se recommande au public au même titre que les meilleurs récits de voyages.

COMPTE RENDU SOMMAIRE DE LA CONFÉRENCE DONNÉE PAR M. ED. DUPONT SUR LES RÉSULTATS DE SES EXPLORATIONS GÉOLOGIQUES AU CONGO. Extrait du *Bulletin de la Société belge de géologie et de paléontologie*. Bruxelles (Polleunis, Ceuterick et Lefébure), 1888, in-8°, 28 p. — M. Dupont, l'éminent savant belge, a fait au Congo un voyage qui lui a permis d'étudier, au point de vue géologique, le cours inférieur et une partie du cours moyen du fleuve, en particulier la région comprise entre le Stanley-Pool et la mer. La relation de son voyage et l'exposé des résultats obtenus n'ont pas encore été publiés, mais le voyageur a donné le 4 mars dernier, à la Société belge de géologie, une conférence sur ses travaux. Bien que le compte rendu que nous avons sous les yeux soit succinct, on peut se faire une idée de l'importance de cette exploration, la première qui ait été faite, à ce point de vue, dans le bassin du Congo.

M. Dupont a montré que, dans l'Afrique équatoriale, la partie centrale du continent forme des plaines hautes ou plateaux moins élevés que les chaînes côtières qui les séparent de l'Océan. Pour arriver à la mer, les fleuves doivent franchir la bordure montagneuse des côtes, de sorte que dans leur cours supérieur et moyen, leur pente est faible et leur régime normal, tandis que dans le cours inférieur, ils ont à descendre les terrasses successives, en formant une chaîne de cataractes et de rapides. De l'examen des terrains situés autour du Stanley-Pool et entre ce point et la côte, M. Dupont déduit que jusqu'en des temps relativement peu éloignés de l'époque moderne, vers l'époque quaternaire, le grand Congo n'existait pas. A sa place, un petit fleuve de montagne prenant sa source dans une gorge de la Sierra de Cristal coulait sur le versant occidental seulement, tandis que, sur le plateau intérieur, les eaux s'écoulaient vers la dépression que le Stanley-Pool figure encore aujourd'hui; là elles étaient arrêtées par la chaîne côtière. Peu à peu les eaux s'accumulèrent, formant un lac immense qui en s'élevant escalada les uns après les autres les contreforts de la montagne jusqu'à ce que, profitant d'un col, elles franchirent la crête la plus élevée et s'épanchèrent sur le versant occidental de la chaîne par un torrent impétueux. La force même du courant élargit bientôt le passage et le transforma peu à peu en une vallée à parois verticales, s'approfondissant sans cesse sous le choc des cascades furieuses. Aujourd'hui encore, ce travail gigantesque se continue. A mesure que la vallée se creusait plus profonde, le niveau du lac intérieur baissait; toutefois, il n'a pas encore disparu complètement, car le Stanley-Pool en est un faible reste qui doit son existence au fait que les eaux du Congo ne peuvent encore s'élancer d'un bond dans la gorge qu'il a creusée.

Sans doute la barrière de la Sierra de Cristal, par les obstacles qu'elle a créés à la libre navigation, constitue un élément défavorable au succès de l'œuvre africaine; toutefois n'oublions pas que sans cette rangée montagneuse, le Congo n'existerait pas comme fleuve unique du centre-ouest africain. Si le plateau intérieur s'abaissait en pente régulière vers l'Océan Atlantique, les cours d'eau qui se jettent aujourd'hui dans le Congo seraient des fleuves isolés qui se rendraient chacun séparément à la mer, comme c'est le cas des fleuves d'Espagne et de France. Au contraire, arrêtées par la chaîne côtière, les rivières du plateau intérieur doivent s'unir en une artère unique qui traverse la chaîne sur un seul point. C'est donc à cet obstacle que l'on doit de pouvoir utiliser cet immense Congo et son réseau d'affluents aux mailles innombrables, qui constituent, avec l'Amazone et le Mississipi, le plus beau bassin fluvial qui soit au monde.

Mittheilungen von Forschungsreisenden und Gelehrten aus den deutschen Schutzgebieten. Mit Benutzung amtlicher Quellen, herausgegeben von Dr *Freiherr von Danckelmann*. Berlin (A. Asher et Co), 1888, I Heft, in-8°, 30 p. Fr. 1,25. — Le savant secrétaire général de la Société de géographie de Berlin, Dr von Danckelmann, qui a fait il y a quelques années un voyage au Congo, commence aujourd'hui une publication dont l'utilité n'est pas contestable et qui sera certainement goûtée en Allemagne et à l'étranger. Il s'agit d'un bulletin qui renseignera le public sur tous les faits intéressants relatifs aux territoires placés sous le protectorat de l'Allemagne. Cette revue ne paraîtra pas à intervalles réguliers, mais chaque fois qu'un ensemble de nouvelles aura été recueilli et pourra être porté à la connaissance du public. Chaque livraison se paiera à part, à un prix qui variera suivant le nombre de pages qu'elle comptera et les gravures, cartes ou plans qu'elle renfermera. Toutes les questions seront traitées dans cette publication; elle contiendra des mémoires originaux, des récits d'exploration, des études sur des sujets touchant à la géographie, l'administration, les productions, le commerce et l'industrie des colonies allemandes, des nouvelles, des communications de source officielle, etc.; elle donnera tous les renseignements propres à éclairer le colon, le négociant ou l'administrateur, en n'utilisant que des sources dans lesquelles on puisse avoir confiance. Le nom du directeur de cette revue nous donne la certitude qu'il s'agit d'une œuvre sérieuse, marquée au coin de la science et du bon sens.

Le premier fascicule nous apporte des nouvelles de deux expéditions

au Togoland, dirigées, l'une par M. von François, l'autre par le Dr Wolf, et d'une exploration du Cameroun par le Dr Zintgraff. La presque totalité de la brochure est consacrée à l'expédition de M. Kund au pays de Batanga, c'est-à-dire à l'est du Cameroun. Cette exploration prend une réelle importance par l'étendue du territoire visité et le grand nombre de données géographiques et ethnographiques recueillies. La zone traversée par l'expédition, du mois d'octobre 1887 à la fin de février 1888, s'étend à l'est jusqu'à 12° 30′ long. est, au nord jusqu'à 5° lat. nord, et au sud jusqu'au fleuve Kampo. Cette région a été jusqu'ici laissée complètement en blanc sur les cartes. M. Kund et ses compagnons ont pu établir le régime hydrographique de la contrée et déterminer approximativement la zone de partage des eaux, entre le bassin du Cameroun d'une part et les bassins du Benoué et du Congo d'autre part. Le plateau intérieur a une hauteur moyenne de 750 à 800m; il est séparé de la côte par une rangée de montagnes d'une altitude de 1000 à 1400m. En traversant cette chaîne, les cours d'eau font des chutes, puis ont un cours à pente douce et font encore quelques cataractes avant d'entrer dans la zone côtière proprement dite. L'expédition a rapporté d'utiles indications sur la nature géologique de la région, sur les peuples qui l'habitent, sur la ligne de démarcation entre les peuples soudaniens et les Bantous, sur l'influence arabe dans cette partie de l'Afrique, autant de sujets encore peu étudiés qui donnent un grand intérêt au récit.

**Post-scriptum au Bulletin mensuel,** p. 228.

A la dernière heure, l'auteur de *Au cœur de l'Afrique,* M. le Dr Schweinfurth, en ce moment à Genève, après un rendez-vous qu'il a eu ici avec le Dr Junker, nous dit admettre la possibilité de l'arrivée de Stanley à l'extrémité sud de l'ancienne province du Bahr-el-Ghazal. Son itinéraire, à partir des rapides de l'Arououimi, à 100 kil. en amont de son confluent avec le Congo, suivait cette rivière ou l'un de ses principaux affluents jusqu'à Sanga, endroit visité par Junker, pour gagner de là Wadelaï directement, ou le sud du lac Albert. Toutefois, comme l'accès de ce côté est fermé par de hautes montagnes, il serait possible que Stanley eût préféré prendre une route plus au nord, se dirigeant par terre sur Wadelaï. La nouvelle de l'arrivée du « pacha blanc » aurait pour origine l'apparition de Stanley au pays des Mabode, d'où des routes de caravanes conduisent indirectement au Darfour à travers les pays Niams-Niams. Elle aurait été transmise par l'intermédiaire des chefs indigènes et des agents arabes.

## BULLETIN MENSUEL (*3 septembre 1888*[1]).

La commission française nommée pour rechercher le meilleur emploi des sommes votées pour venir en aide aux victimes des sauterelles en **Algérie**, a fait deux parts du crédit de 500.000 fr. accordé par les Chambres, et du fonds de 5.000.000 de francs à provenir de l'émission de bons à lots, opération concertée avec le Crédit foncier. Une somme de 1.300.000 fr. servira à payer 80.000 journées aux militaires détachés pour travailler à la destruction des sauterelles, et 2.309.742 journées aux indigènes qui ont concouru à la même œuvre. Une autre somme de 1.200.000 fr. sera mise en réserve pour les mesures à prendre en vue de la campagne prochaine : ramassage des œufs, achat d'appareils, main-d'œuvre indigène. Sur les 2.990.000 fr. restants, un million sera affecté à l'achat de graines pour semences ; le surplus, enfin, sera distribué d'après les évaluations du service des contributions directes. Dès la première quinzaine de juillet, les sauterelles avaient commencé à déposer leurs œufs en terre, et la ponte devait continuer jusqu'à la fin du mois. On n'a pas attendu qu'elle fût terminée pour reconnaître et délimiter les surfaces où elle s'est produite, rechercher les œufs et les détruire. La terre étant absolument nue, il est plus facile de les découvrir et de les ramasser qu'il ne le sera dans deux mois, lorsque les premières pluies d'automne auront fait repousser les herbes ; sans doute, on ne peut espérer détruire toutes les pontes, la quantité d'œufs pondus cette année étant énorme, mais n'en ramassât-on que la moitié, ce résultat serait déjà satisfaisant et diminuerait d'autant les éclosions de 1889 ; les appareils feraient le reste.

La *Contemporary Review* a publié, sur la découverte récente d'une quantité de tablettes cunéiformes, à Tel-el-Amarna, dans la **Haute-Égypte**, un article, duquel il ressort que ces tablettes sont des lettres ou dépêches adressées à Aménophis III et IV, de la XVIII$^{me}$ dynastie, par les rois ou gouverneurs de la Palestine, de la Syrie, de la Mésopotamie et de la Babylonie. Lorsque Aménophis IV eut rompu avec les prêtres de cette ville, ces documents furent transportés de Thèbes à la

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

nouvelle capitale avec le reste des archives royales. Ils révèlent des rapports politiques et littéraires entre l'Égypte et la Babylonie, bien avant la date assignée par les égyptologues à l'exode des Israélites. Sous ce rapport, cette révélation atteint les proportions d'une véritable révolution historique et renverse toutes les notions actuellement admises sur l'ancien Orient. Les scribes qui ont écrit en caractères babyloniens trahissent une connaissance approfondie de l'alphabet cunéiforme. Évidemment l'Asie occidentale possédait des écoles excellentes où la littérature babylonienne était cultivée avec soin. Ainsi s'expliqueraient le fait qu'on trouvât dans le pays de Canaan les noms de divinités assyriennes, et les curieuses analogies signalées dans les cosmologies de la Babylonie et de la Phénicie. Un certain nombre de documents conservés dans le pays de Canaan devaient être écrits sur l'argile et non point sur papyrus. On peut donc espérer que le jour où des villes comme Tyr et Kirjat-Sepher, la Cité des livres, seront exhumées des profondeurs du sol, on y trouvera des bibliothèques analogues à celles de Ninive et de Babylone. Nous sommes assurés maintenant qu'avant la sortie des Israélites de l'Égypte, les habitants du pays de Canaan savaient lire, et qu'ils écrivaient sur des briques.

L'état de guerre qui se prolonge entre l'Italie et l'**Abyssinie** ayant engagé le général Napier de Magdala à demander, dans la séance du 3 août de la Chambre des Lords, si une médiation entre les belligérants était possible, a fourni au marquis de Salisbury l'occasion de communiquer le texte du premier article de la convention conclue en 1884 avec l'Abyssinie par les soins de l'amiral Hewett. Cet article est ainsi conçu : « Aussitôt le traité signé il y aura libre transit, à travers Massaouah, de toutes les marchandises, y compris les armes et les munitions, pour l'aller et le retour en Abyssinie, sous la protection anglaise. » Sans doute à ce moment l'Angleterre comptait continuer à occuper Massaouah pour le compte de l'Égypte. En laissant l'Italie installer ses troupes à Massaouah, elle lui fit comprendre que les engagements pris par le gouvernement de la reine devaient être remplis. L'Italie s'en chargea, mais n'en tint pas compte. Le gouvernement anglais désire prévenir un conflit plus sérieux, mais sa médiation ayant échoué une première fois, il ne peut que chercher à saisir une occasion favorable pour faciliter le rétablissement de la paix entre l'Italie et l'Abyssinie.

M. Jamesson, un des adjoints de **Stanley**, laissé à Yambouya avec le major Barttelot, et qui s'était rendu à Nyangoué et à Kasongo résidences de Tipo-Tipo, où s'organisait la caravane destinée au transport

des 600 charges laissées par Stanley au camp de l'Arououimi, a, d'après une dépêche de Zanzibar du 30 juillet, écrit de Kasongo, le 15 avril, que le major Barttelot et lui-même se préparaient à quitter le camp de Yambouya avec Tipo-Tipo et une caravane de 900 hommes. Il ressort de cette dépêche que la situation de la région des Stanley-Falls a dû s'améliorer beaucoup depuis le retour de Tipo-Tipo, et que celui-ci reste fidèle aux engagements qu'il a contractés envers l'État indépendant et envers Stanley. C'est par Zanzibar également qu'est arrivée à M. M. Camperio, une lettre de Casati écrite de Giuaïa, résidence de Kabréga, roi de l'Ou-Nyoro, du 5 décembre 1887. « Je ne crois pas que Stanley arrive prochainement, » disait-il. « Aucune nouvelle, même vague, ne nous est parvenue de l'ouest. Je suis convaincu qu'il ne peut être ici avant le mois de mars prochain, à moins que la fortune n'ait singulièrement souri à sa marche. Caravane nombreuse, difficulté de ravitaillement, pénurie de grains, maladies, etc., ce sont là des éléments avec lesquels il faut compter sérieusement. » Stanley n'était donc pas encore annoncé le 5 décembre, cinq mois après son départ du camp de Yambouya. Casati ne l'attendait pas avant le mois de mars. Ainsi, il n'y a rien de bien étonnant que nous n'ayons pas encore la nouvelle de son arrivée près d'Émin pacha, les correspondances de Wadelaï ayant mis jusqu'ici six mois au moins pour parvenir à la côte. D'après la dépêche de Zanzibar, l'arrière-garde, avec MM. Barttelot et Jamesson, ainsi que Tipo-Tipo, s'est mise en marche à la fin d'avril ou au commencement de mai pour rejoindre l'expédition principale.

La *Deutsche Kolonial Zeitung* annonce la formation d'une société qui organisera une expédition allemande pour porter secours à **Émin pacha.** Alors même que la Société coloniale allemande ne peut pas s'en charger directement, elle sympathise pleinement avec tous les efforts qui se font pour prévenir le retour d'une catastrophe semblable à celle de Khartoum. Ce sera donc, avec les entreprises anglaise et française, la troisième expédition organisée pour secourir le dernier auxiliaire de Gordon. On comprend que tous les regards du monde civilisé soient attachés sur les événements du Haut Nil desquels dépendent le salut ou la ruine des principaux intérêts de l'Europe dans l'Afrique centrale. D'après le *Berliner Tagblatt,* si l'expédition réussit, on établira une route commerciale allant des hauts pays des lacs vers l'est, l'on organisera, le long de la route, des stations, et l'on fondera une société des lacs allemande-est-africaine. Une commission provisoire s'est formée pour poursuivre la réalisation de ce plan. L'explorateur Wissmann fait partie du comité directeur.

Nous avons mentionné, dans notre dernier numéro (p. 225), la croisade que le cardinal **Lavigerie** se proposait d'organiser pour abolir l'**esclavage.** Une correspondance de Bruxelles au *Temps* nous indique les moyens que Son Éminence compte employer pour chercher à réaliser son dessein. Autant l'abolition qu'il a en vue est désirable, autant les moyens qu'il préconise paraissent chimériques. D'après le correspondant du *Temps,* il s'agirait de l'ouverture d'une souscription pour l'équipement d'une milice sainte qui serait envoyée sur les bords du Tanganyika, pour mettre obstacle au passage des caravanes d'esclaves et les empêcher de pénétrer sur le territoire de l'État du Congo. Le cardinal ne demande que cent hommes pour mettre un terme à cet odieux commerce. Mais que feront ces cent hommes échelonnés le long des rives d'un lac qui a plus de 500 kilom. de longueur? Mgr. Lavigerie rappelle aux puissances les articles de l'Acte général qu'elles ont signé à Berlin il y a trois ans, par lesquels elles se sont engagées à entraver la traite par tous les moyens, et leur demande d'interdire aux musulmans, dans les régions de l'Afrique placées sous des protectorats européens, le port et l'usage des armes dont ils frappent les esclaves, que leur doctrine assimile à l'animal et ravale parfois au-dessous de la bête. Il invite même les puissances européennes à refouler les mahométans obstinés d'Afrique en Turquie ou dans les Indes, mais en même temps il ne veut pas qu'elles portent la guerre à l'intérieur de l'Afrique. Il ne veut pas que l'on fasse couler le sang des chasseurs d'esclaves pour les empêcher de faire couler celui des malheureux noirs; cependant sa sainte milice devra être armée. A quoi serviront ces armes, si ce n'est au moins à se défendre contre les attaques des Arabes, dont le sang ne manquera pas de couler, pour peu que la milice du cardinal sache s'en servir ?

A propos de la réclamation de l'Italie au sultan de Zanzibar au sujet du port de **Kismayou,** la *Gazette de Cologne* fait remarquer que l'inviolabilité du territoire de Zanzibar a été garantie par la France, l'Angleterre et l'Allemagne, et que l'assentiment de ces puissances serait certainement nécessaire pour la cession du port susmentionné, à l'embouchure du fleuve Juba. L'Allemagne ne se montrera pas très empressée de répondre aux exigences de l'Italie, et celle-ci ne voudra pas à cette occasion se brouiller avec l'Allemagne. On ne peut d'ailleurs s'attendre à voir, avant un certain nombre d'années, une puissance européenne prendre pied sur la côte orientale des Somalis, à moins qu'elle n'y emploie constamment des forces militaires considérables. Il y a

quatre ans, l'expédition italienne du vaisseau de guerre le *Barbarigo* à Kismayou a complètement échoué; les Anglais aussi ont fait des expériences désagréables avec les Somalis. De toutes les nations européennes ce sont les Allemands qui ont le mieux su prendre ce peuple belliqueux. Les membres de la Société de l'Afrique orientale, qui ont conclu des traités avec les princes somalis, ont passé de longs mois, sans armes, au milieu de ces populations redoutées, qui les ont traités avec respect et amitié. Aucune puissance européenne ne pourrait occuper Kismayou plus facilement que l'Allemagne. Si, malgré les traités passés avec la Société de l'Afrique orientale, l'Allemagne n'a pas essayé d'acquérir ce port, c'est parce que les rapports avec les indigènes, qui n'ont presque pas eu de contact avec l'Europe, sont encore trop difficiles, et que l'on veut attendre de voir quelle sera l'influence du commerce européen sur le caractère des belliqueuses tribus somalis.

La Société de géographie commerciale de la Suisse orientale, à Saint-Gall, a cherché à procurer, à Madagascar et au Transvaal, de nouveaux débouchés aux produits de l'industrie suisse. Les *Geographische Nachrichten* annoncent que les tentatives faites sous ses auspices sont en bonne voie, et donnent d'utiles renseignements sur les conditions du commerce dans la **République sud-africaine.** Les maisons de commerce, surtout les grandes, sont essentiellement anglaises, ce sont elles qui ont entre les mains presque tout le commerce d'importation, et elles favorisent naturellement les produits anglais. Ceux-ci leur arrivent essentiellement par la voie de Natal. Dans toutes les localités, grandes ou petites, les magasins doivent être pourvus de tous les articles imaginables, produisant une valeur qui va de 100,000 francs à un million et au delà. Le commerce en détail domine; comme il n'y a eu jusqu'ici que des marchandises anglaises ou américaines, les articles importés de Suisse, présentant un caractère de nouveauté, ont trouvé un écoulement facile; l'augmentation rapide de la population européenne, attirée par le développement de l'exploitation des gisements aurifères, leur assurera un débit toujours plus grand. Mais les agents suisses au Transvaal recommandent de ne pas se borner à expédier des marchandises courantes; les articles de première qualité sont très demandés. Le monde féminin des villes veut les nouveautés et les articles de fantaisie du plus grand luxe, et s'inquiète beaucoup moins du prix que de la qualité des objets. Dès lors, ce seront les marchandises les plus fines qui obtiendront l'écoulement le plus considérable. Elles doivent arriver à Natal en août ou septembre; jusqu'à ce moment-là, le transport par wagons, de la

côte au Transvaal, est presque interrompu depuis le mois de mai, par suite du manque de fourrage nécessaire pour les bœufs d'attelage pendant ces quatre ou cinq mois.

La Société allemande de l'Afrique occidentale a formé le projet d'établir une communication régulière entre **Wallfisch-bay** et **Saint-Paul de Loanda,** se reliant aux steamers de la ligne Woermann. Par là, les territoires du protectorat allemand de l'Afrique sud-ouest seraient mis en relation directe avec la mère patrie, et, en outre, la Société ouvrirait un débouché important aux produits des établissements d'exploitation de viande de bétail qu'elle a créés dans ces territoires. Entre Saint-Paul de Loanda et Libéria, les vapeurs de la ligne Woermann touchent à seize stations les plus importantes de la côte où manquent les viandes salées et fumées, et où les territoires de l'intérieur ne fournissent que très peu de viande de boucherie. Toutes les provisions de ce genre doivent être tirées d'Europe.

A **Boma,** nous apprend le *Mouvement géographique,* M. Ledeganck, vice-gouverneur général de l'État du Congo, a reçu la visite officielle de deux chefs dont on ignorait l'existence et dont, jusqu'ici, aucun voyageur n'avait parlé à propos de l'organisation politique du pays, sauf M. le lieutenant Avaert, dans une lettre annexée à l'ouvrage récent du capitaine Coquilhat. Ce sont les *Makabas,* chefs suprêmes. Les neuf rois de Boma reçoivent d'eux leur investiture et élisent, de leur côté, le successeur d'un makaba décédé. Les rois ne leur paient pas de tribut, mais ils leur sont soumis pour les affaires d'ordre supérieur. Cependant ils avaient, jusqu'à présent, gardé le silence auprès des Européens sur ces deux makabas, qui ont reçu, au plateau de Boma, l'accueil le plus empressé. Leur résidence est située à l'est de Boma, dans un district très riche et très peuplé, appelé Kinsalba. La visite de ces princes suzerains peut être considérée comme un fait heureux de nature à faciliter beaucoup, à l'avenir, les relations de cette région avec Boma. Voici, d'ailleurs, comment s'exprime à leur sujet M. Avaert, dans la lettre susmentionnée. « Le régime politique des fiotes n'est pas compliqué. Les chefs sont indépendants, qu'ils commandent à un seul village ou à plusieurs. Dans ce dernier cas, des sous-chefs administrent au nom du chef. Celui-ci a le titre de *m'foumou;* chaque sous-chef est *manilombé,* ce qu pourrait se traduire par ministre, conseiller. Ils [illegible] souvent *linguister* (factotum, interprète) du chef ; ce [illegible] directement avec les factoreries. Dans les dist[illegible]mou se confédèrent, non en vue de la gu[illegible]llage à village.

mais pour régler les questions religieuses ou d'intérêt commun. Tout se traite dans des réunions plénières (palabres), dans lesquelles on bat le fétiche, c'est-à-dire qu'on le consulte, à tout propos, que la patrie soit en danger ou que l'on veuille vendre une poule. Chaque confédération a son roi, qui préside aux grandes solennités, et qui semble être, avec le féticheur, le conservateur des traditions. Aussi la personne royale est-elle entourée d'une vénération superstitieuse. Toutefois sa puissance n'est que nominale sur les m'foumou, qui le surveillent et s'entendent parfaitement pour le faire disparaître quand il est trop riche ou trop entreprenant. Un roi ne peut, sous aucun prétexte, s'approcher des rives du Congo, dont la vue, disent-ils, le ferait mourir sur-le-champ. »

Voici quelques détails sur le voyage que M. Dolizie a fait sur l'**Oubangi,** à bord de l'*Alima,* jusqu'en amont des chutes de Zongo. Le bateau quitta le Stanley-Pool le 26 novembre et arriva au poste français, établi sur la rive gauche de l'Oubangi, le 6 novembre, soit en onze jours. M. Dolizie commença la reconnaissance de la rivière avec l'intention de dépasser les rapides et de pousser, aussi loin qu'il le pourrait, l'exploration du cours supérieur en amont de ceux-ci. Le 19 décembre, l'*Alima* arriva au nouveau poste français, établi sur la rive droite et destiné à remplacer celui de la rive gauche, cédé à l'État indépendant à la suite de la convention passée avec la France. Ce poste, nommé Bonadza Oudzaka, est établi par 1°,50′ lat. nord. Après six jours passés en cet endroit, le bateau se remit en route et arriva, le 31 décembre, au pied des rapides de Zongo, par 4°,18′30″ lat. nord. Le 2 janvier, l'*Alima* franchit le premier rapide et poursuivit pendant quelques heures sa navigation en amont. Mais déjà les eaux baissaient et il alla donner, à plusieurs reprises, sur des bancs de cailloux. N'ayant à sa disposition qu'un bateau d'un trop fort tirant d'eau, M. Dolizie fut forcé de rebrousser chemin sans avoir pu dépasser le point atteint trois ans auparavant par M. Grenfell.

M. Pierre Kauffer, membre correspondant de la Société de géographie commerciale de Bordeaux, écrit au *Bulletin* de cette Société que l'écoulement facile trouvé sur la place de Hambourg par les **tabacs** de la **Société des planteurs de Cameroun,** Wœrmann, Thormählen & C^ie^, a eu pour résultat la fondation d'une nouvelle Compagnie, appelée : Société des plantations de tabac du pays de Cameroun, Jantzen, Thormählen et Dollmann. Il a été reconnu que les terrains productifs volcaniques qui se trouvent au pied du Cameroun, ainsi que le climat à la fois chaud et humide, donnent un tabac qui, avec le temps, et en étant convenable-

ment travaillé, peut jouer un rôle important sur le marché européen. Il y a plusieurs années déjà, la maison Jantzen et Thormählen a acquis de vastes territoires limités par la mer, entre Ngomé, près Victoria, et le Rio del Rey, sur le versant ouest du massif du Cameroun. Ces territoires seront ajoutés à d'autres terrains et deviendront la propriété de la nouvelle Société. La connaissance approfondie du pays que possèdent MM. Jantzen et Thormählen, directeurs responsables de la dite Société, donne lieu de croire que cette entreprise se développera rapidement et fournira de bons résultats.

M. Treich-Laplène, dont nous parlions dans notre précédent numéro (p. 237), est parti le 9 août pour **Assinie** (côte de Guinée), afin de prendre en personne la direction du convoi de ravitaillement qui va être dirigé sur Kong, où le capitaine Binger se trouvera, on l'espère du moins, le 1er octobre. Résident adjoint à Grand-Bassam et Assinie, il était désigné pour cette difficile mission, par la belle exploration qu'il a faite l'an dernier dans la région de Bontoukou. Son escorte sera choisie dans la milice d'Assinie, qui est composée d'hommes disciplinés et dévoués. On estime à 20,000 fr. les frais de toute nature occasionnés par cette expédition de ravitaillement. Mais M. Verdier, résident de France à Grand-Bassam et à Assinie, a généreusement offert à l'administration des colonies d'y contribuer pour une moitié, et conformément aux propositions de cet administrateur, le complément de la somme nécessaire pour ce convoi a été mis à sa disposition par le sous-secrétaire d'État. M. Treich-Laplène espère arriver à Kong vers le 1er octobre et rallier la côte avec M. Binger avant la fin de l'année. Le voyage qu'il va entreprendre sera intéressant sous tous les rapports.

Le *Temps* a reçu de St-Louis l'annonce que deux messagers de **M. Binger** sont arrivés le 21 juin à Bamakou, avec des lettres dont l'une, datée de Kong le 1er mars, était adressée au colonel Galliéni, ou, en son absence, au commandant du Soudan. En voici le résumé télégraphique :

Le 12 janvier, le lieutenant Binger est presque obligé de fuir pour sortir des États de Samory. Il achète fort cher le droit de pénétrer dans le Foulouna. Arrêté à 6 kilomètres de Niélé, capitale de Pegué, il reçoit l'ordre d'attendre que celui-ci puisse le recevoir. Il tombe malade. Pegué ne le laisse manquer de rien et fait prendre chaque jour des nouvelles de sa santé ; mais il refuse de le recevoir, à cause de son passage chez Samory, et de l'influence des sorciers : en effet, Tidjani est mort après le passage des canonnières chez lui, et le chef de Fourou est mort

après le passage de Binger dans ce village. Il proteste cependant de son amitié pour les Français. Tiéba ravage périodiquement ce pays, où il est détesté pour ses actes de cruauté. M. Binger part pour Kong, le 3 février, en contournant Niélé, avec un guide que Pegué lui a donné. Il y arrive le 20 du même mois, après avoir traversé deux grosses rivières qui se réunissent en aval de cette ville, pour former un cours d'eau qu'il suppose être la rivière Aleka ou la grande branche du Volta. Kong, dont la longitude est de 6° 9′ 45″ et la latitude 8° 54′ 15″ est à 50 jours de marche de Bamakou. Les habitants du pays à traverser pour y arriver sont turbulents. La ville a 10,000 habitants et est bâtie sur un grand plateau de 650 à 700 mètres. Les almamys Sitafa, Sokhonokho, de la famille des Ouattara, sont les chefs du pays. La population de Kong, toute musulmane, est exclusivement commerçante. Elle s'occupe de tissage et de teinture à l'indigo. Il y a près de cent puits à teinture en activité. Cette population est encore un peu hostile aux Français, par suite de leurs relations avec Samory ; mais les marabouts, qui sont la classe dirigeante, sont gagnés à la cause française. Le reste du pays est très pacifique et sympathique aux Français. Kong exporte, sur Djenné et Silga, des étoffes, des dampés, de l'or du Lobi et du Gottogo, et des kolas venant de l'Ashanti. A la date de sa lettre, M. Binger devait prendre, avec un sauf-conduit, la route de Djenné jusqu'à Bododioulasou pour aller à Worodougou, par le Ylinga ou la Dafina. Il espérait arriver à Worodougou à la fin d'avril et revenir à Kong par le Gottogo. A la fin de l'hivernage, il comptait chercher Bonutoukou, endroit encore inconnu, signalé par l'anglais Lonsdale, et revenir par là. La situation de Samory et de Tiéba est toujours la même. Les Dioulas de Kong vont échanger de la poudre et des armes à Sikhasso, contre des captifs ioffas de Samory. Sikhasso est approvisionné pour longtemps, et on dit que Tiéba résistera encore plusieurs années. Tous les pays que le lieutenant Binger a traversés sont hostiles à Samory.

En suivant sur la carte très imparfaite de cette partie de l'Afrique, on voit que M. Binger a fait route à peu près dans la direction du sud-sud-est, du Niger jusqu'à Kong. De là l'explorateur devait se diriger au nord-ouest pour se rendre à Worodougou, qui est situé sur un des principaux affluents du Niger. Enfin, de Worodougou M. Binger avait l'intention de revenir à Kong ; c'est là qu'il trouvera le convoi de ravitaillement qu'on prépare à Grand-Bassam..

M. Th. Hubler, de S$^{t}$-Louis, a transmis au *Bulletin* de la Société de géographie commerciale de Bordeaux les renseignements comparatifs

suivants sur la **production des arachides au Sénégal** dans les trois dernières années :

| | 1886 Tonnes | 1887 Tonnes | 1888 Tonnes |
|---|---|---|---|
| Cayor et Baol (banlieues de St-Louis et de Rufisque comprises) | 17,000 | 17,000 | 26,500 |
| Nianing, Joal et petite Côte | 1,400 | 1,600 | 4,200 |
| Rivières du Sina et du Saloum | 1,800 | 2,200 | 3,500 |
| Île de Foundiougne (Saloum) | 100 | 200 | 1,200 |
| Rivière de Gambie | 10,000 | 4,000 | 9,000 |
| Rivière de Cazamance | 100 | 100 | 1,600 |
| Tonnes | 30,400 | 25,100 | 46,000 |

C'est donc quarante-six millions de kilogrammes d'arachides qui ont été exportés dans l'année commerciale de novembre 1887 à mai 1888 ; vingt-un millions de plus qu'en 1887 ; 1888 en aurait fourni davantage encore, sans les pluies trop abondantes qui ont nui aux semis, sans la nécessité pour l'indigène de compléter son alimentation, faute de mil et de haricots en quantité suffisante, par la graine d'arachides, et sans les réserves pour ensemencer ses terres. L'association des efforts de l'Administration et de l'initiative privée a été féconde en bons résultats et démontre qu'il serait facile d'augmenter encore la production du sol si riche du Sénégal.

## NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

A l'imitation de la Société anglaise d'ethnographie établie à Capetown, il s'est fondé, à Paris, dans le sein de la Société d'ethnographie, une section nouvelle sous le titre de Société africaine. Elle recueillera les traditions populaires des indigènes de l'Afrique, et pourra aussi rendre des services à la colonisation et au commerce.

La commission spéciale de la ramie a reconnu que, par suite du retard considérable de la végétation, il serait impossible de se procurer pour le 15 août, date fixée primitivement pour le concours de décortication, des tiges de ramie d'une longueur et d'une qualité convenables. Sur son préavis, M. le ministre de l'agriculture a décidé que l'ouverture du concours international d'appareils et de procédés industriels propres à décortiquer la ramie aurait lieu le 25 septembre prochain.

Le comte Saminiatelli, attaché à l'agence diplomatique italienne au Caire, a quitté cette ville, chargé d'une mission inconnue. Son arrivée à Wadi-Halfa ayant été signalée, on pense qu'il se propose d'entrer en relations avec les Soudanais, et de les engager à diriger leurs produits sur Massaouah.

Sir Francis de Winton, ancien gouverneur général de l'État du Congo et secrétaire de l'*Emin-Pacha Relief Expedition*, a été nommé au poste de gouverneur des territoires de la *British East African Association*, récemment fondée par M. Mac Kinnon à la côte orientale d'Afrique.

L'année dernière, le sultan de Witou avait prélevé un impôt, d'abord sur les acheteurs, ensuite sur les vendeurs, soi-disant pour obtenir les ressources nécessaires à l'achat d'armes et de munitions et à l'entretien d'une forte troupe pour se garantir des incursions des Somalis. Le gouvernement de l'empire allemand, sous le protectorat duquel se trouve maintenant placé le pays de Witou, a aboli cet impôt qui avait fait renchérir beaucoup les produits du pays.

Le *Mouvement géographique* annonce que M. le lieutenant Franqui, rentré du Congo à Bruxelles il y a six mois, est reparti pour la côte orientale d'Afrique, chargé d'une mission spéciale.

La Société de géographie commerciale de la Suisse orientale, dont le siège est à Saint-Gall, a envoyé à Nossi-Bé MM. Lutz et Anderes pour fonder un comptoir pour l'écoulement des produits de l'industrie du tissage des étoffes de couleur.

Dans la séance du 28 juillet dernier du Volksraad de la République Sud-africaine, a été ratifié le traité d'union conclu avec la Nouvelle République. Il a été en outre donné lecture de la convention passée avec l'Angleterre, convention d'après laquelle la République Sud-africaine renonce à toute prétention sur le Zoulouland, et se charge de toutes les obligations contractées par la Nouvelle République.

Le gouvernement anglais a chargé le gouverneur de la Colonie du Cap de notifier à la République Sud-africaine que le pays des Ma-Tébélé, des Ma-Chona et des Ma-Kalaka, ainsi que la partie septentrionale du territoire de Khama jusqu'au Zambèze, est dans la sphère exclusive de l'influence anglaise.

A la suite d'une invasion récente du territoire de Khama par le commandant bôer Grobelaar, le gouverneur de la Colonie du Cap a ordonné à l'administrateur Shippard de se rendre sur les lieux pour faire une enquête. M. Krüger, président de la République Sud-africaine, en a été informé et a été invité par le gouverneur à envoyer un délégué du Transvaal pour prendre part à l'enquête.

M. Joachim Machado, ingénieur, s'est rendu à Mossamédès, pour commencer les études nécessaires à l'établissement d'un chemin de fer, de ce port à la Serra de Chella.

M. Brook, missionnaire anglais, se propose de pénétrer du bassin du Congo dans celui du Niger. Il remontera l'Oubangi en bateau jusqu'aux rapides de Zongo ; de là il se dirigera par terre vers le Bénoué.

M. Crampel, fonctionnaire dans la colonie du Congo français, partira de Leketi, sur l'*Alima*, pour chercher à atteindre de là les frontières du territoire de Cameroun placé sous le protectorat allemand.

Le roi des Belges a fait un séjour en Angleterre ; de Bruxelles on a mandé aux journaux français que ce séjour se rattachait à la question africaine. Le souverain de l'État du Congo aurait proposé au gouvernement britannique la réunion

d'une nouvelle conférence africaine, chargée de délimiter définitivement la *sphère*, ou, pour mieux dire, les limites dans lesquelles chacune des puissances intéressées, c'est-à-dire la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre, le Portugal, la Hollande, la Turquie et l'État du Congo, pourront librement exercer leur influence.

D'après une lettre que nous a adressée M. A.-J. Wauters, rédacteur du *Mouvement géographique*, le chemin de fer du Congo s'annonce comme devant être d'une construction des plus simples. Toutes les appréhensions que l'on pouvait concevoir à ce sujet s'évanouissent les unes après les autres. M. Cambier, chef de l'expédition des études du chemin de fer, a dû rentrer récemment en Belgique. Nous ne tarderons pas à connaître son rapport sur cette question.

Un vicariat apostolique du Congo indépendant a été créé par un bref pontifical, et l'œuvre en sera confiée à la mission belge de Scheutveld-lez-Bruxelles.

Il résulte d'un rapport adressé par M. Liebrecht, chef de Léopoldville, que l'arbre qui produit la noix de kola se rencontre en abondance le long des deux rives du Kwa (cours inférieur du Kassaï), et également sur la rive gauche du Congo, entre Kwamouth et Bolobo.

La Société de géographie de Marseille a fait inscrire au programme du Congrès des sociétés françaises de géographie, réuni à Bourg, du 20 au 26 août, la question de la création d'une ligne de paquebots à vapeur, sous pavillon français, desservant la côte occidentale d'Afrique jusqu'au Congo. Les points de départ en seraient le Havre et Marseille, et les escales une douzaine de points desservis actuellement par des vapeurs anglais, allemands, belges et portugais seulement, malgré les grands intérêts que la France y possède.

La maison Daumas, Béraud et C^ie, ayant cédé son steamer l'*Alima* au gouvernement du Congo français, envoie, pour le remplacer, un nouveau bateau à vapeur la *France*, à sa factorerie de Brazzaville. Avec le *Ballay* et l'*Alima*, ce sera le troisième vapeur français qui naviguera sur le haut Congo.

M. Olivier, vicomte de Sanderval, dont, sur des rapports d'indigènes du Fouta-Djallon, on avait annoncé la mort dans cette région, est arrivé à Marseille, par la *Bourgogne*, en parfaite santé.

---

## DERNIÈRES NOUVELLES DE KHARTOUM

La rédaction des *Mittheilungen* de Gotha a reçu, par l'entremise du D^r Junker, de nouveaux renseignements sur Khartoum et sur l'état des choses dans l'ancien Soudan égyptien. Nous les reproduisons comme suite aux informations que nous avons données dans notre dernier numéro sur les prisonniers du mahdi.

Le 5 juillet, un nouveau messager de Khartoum est arrivé au Caire, apportant de petits billets de Lupton bey au consul général anglais, et du missionnaire Urwalder à la mission catholique, en vue de paiement

d'argent; le dernier demande en outre une recette pour teindre les cotonnades grises des gens de Dongola, afin que les nonnes et les missionnaires prisonniers puissent gagner leur vie par l'exercice de cet art.

Mais les nouvelles détaillées communiquées verbalement par le messager sont beaucoup plus importantes. C'est un homme de Berber, très connu à Omdurman, résidence actuelle du mahdi, parent de quelques-unes des personnes de l'entourage de celui-ci, et qui exprime sans préventions son opinion sur les circonstances du Soudan et sur les traitements que l'on fait subir aux prisonniers, tandis qu'en général les Orientaux parlent à chacun selon son gré.

Au dire du messager, la position des prisonniers est encore beaucoup plus mauvaise que nous ne l'avons publié. Slatin bey n'est point un piqueur, il n'est que *boab,* c'est-à-dire qu'il doit stationner tout le jour à la porte du mahdi, où il est sans cesse exposé aux avanies de celui-ci, et livré aux moqueries et au mépris de la population. Les mauvais traitements corporels ne sont point exclus. La nuit il dort sous surveillance dans une dépendance. Il ne lui est permis ni de s'éloigner du voisinage du mahdi, ni de parler aux Européens, ni de fréquenter le bazar. Lupton bey est également placé sous une surveillance constante, travaille et dort dans l'arsenal, et ne doit point avoir de relations avec les autres Européens [1]. Neufeld se trouve encore en prison, et, comme espion, il est détesté de la population. Les trafiquants grecs, ainsi que les missionnaires, sont libres et peuvent aller et venir dans la ville, mais il ne leur est pas permis de sortir des portes; ils s'efforcent de gagner leur entretien par le commerce des aliments, encore cela doit-il se passer clandestinement, car tout commerce, toute espèce de moyen de gagner de l'argent est interdit.

Il n'est pas possible d'obtenir, pour les prisonniers européens, la perspective du retour dans leur patrie au moyen d'un échange de prisonniers ou en les rachetant. Le fait suivant en est la preuve. On avait proposé à Khartoum d'échanger les Européens contre quelques derviches notables captifs des Kababiches. Lorsque le mahdi entendit parler de cette proposition, il fit comparaître devant lui tous les Européens; derrière chacun d'eux se tenait un noir armé d'une lance; puis le mahdi demanda : qui veut être échangé? Dans ces conditions-là, chacun préféra naturellement déclarer qu'il voulait rester.

Le messager a confirmé les précédents rapports sur l'oppression

[1] Une dépêche du Caire annonce la mort de Lupton bey.

qu'exerce le mahdi et sur l'irritation croissante contre lui et ses partisans. Il n'est pas respecté du peuple comme mahdi; mais il est craint comme despote et tyran. Dernièrement, il a fait mettre à mort le scheik Saleh, chef des Arabes Kababiches. Au Darfour, un membre de l'ancienne famille souveraine s'était laissé proclamer sultan; vaincu par le mahdi, il fut massacré lui, ses parents et ses adhérents. A la suite de ces meurtres, et sans qu'aucun mouvement de rebellion se fût produit au Kordofan, le mahdi fit préparer un vrai carnage des principaux hommes du pays, et tous ceux qui auraient pu devenir dangereux pour lui furent assassinés. La peur seule empêche la population de secouer spontanément le joug qui pèse sur elle beaucoup plus durement que celui de la domination égyptienne, quelque injuste qu'elle fût. Il ne faudrait pas une armée de 5000 hommes, ni même de 1000 — 300 hommes suffiraient — à la frontière, pour qu'ils fussent 10000 en arrivant à Khartoum, et pour que toute la puissance du mahdi s'effondrât. Contrairement à ce que disent les Anglais, il n'y a, entre Wadi-Halfa et Berber, aucune troupe régulière du mahdi, mais seulement des bandes et des hordes qui, au nom du mahdi, oppriment les habitants et, vrais voleurs de grands chemins, dépouillent les trafiquants, chrétiens ou Arabes. Le seul point de toute la route jusqu'à Khartoum, où l'on pourrait rencontrer de la résistance, serait Berber, qui est occupé par des troupes du mahdi et défendu par de l'artillerie. Mais si les assaillants avaient à enregistrer la moindre victoire, et qu'ils poussassent sérieusement jusqu'à Khartoum, la garnison de Berber passerait dans leurs rangs. La population ne les inquiéterait jamais, au contraire elle les soutiendrait de toutes manières, car tout le monde soupire après la délivrance, quel que soit le libérateur. A l'approche d'une armée ennemie, le mahdi lui-même n'oserait pas défendre son quartier général d'Omdurman, qui n'est pas fortifié; il se retirerait vers le sud, dans l'intérieur du Kordofan, avec ses partisans et les trésors qu'il a amassés. Le fanatisme qui a régné jusqu'à l'expulsion des Égyptiens a cessé; l'ardeur belliqueuse et le courage militaire se sont éteints. Le mahdi traînerait après lui les prisonniers européens, pour les garder en tout cas comme ôtages; mais à l'arrivée de l'armée ennemie, et au milieu du désordre et de la joie tumultueuse de la population, ils trouveraient probablement l'occasion de s'échapper et de se joindre aux libérateurs.

Le messager, parti d'Omdurman le 5 mai pour Berber, avait vu, depuis le milieu de mars, le mahdi faire des préparatifs pour une expédition vers le sud, afin d'attaquer le pacha blanc qui occupe encore le

pays et s'emparer de celui-ci. Cette nouvelle explique peut-être le bruit qui courait à Souakim, de l'arrivée, dans le Bahr-el-Ghazal, d'un pacha blanc que beaucoup ont pris pour Stanley. L'expédition du mahdi, composée de quatre steamers, avec plusieurs barques remorquées, qui portaient environ 4000 hommes, est vraisemblablement dirigée contre Émin pacha, car sa persistance à occuper la province de l'Équateur avec une quantité considérable de troupes exercées et de nombreux auxiliaires levés chez les tribus indigènes, devait toujours paraître au mahdi comme un danger pour le maintien de son empire.

Il n'est sans doute pas possible de contester d'une manière absolue que Stanley soit le pacha blanc. Mais il faut admettre que sa marche en avant ait été soutenue par les forces d'Émin pacha, car sa troupe à lui, de 480 hommes, avec laquelle il a quitté l'Arououimi, serait, en tout cas, trop faible pour entreprendre une campagne contre le mahdi. On pourra bien un jour apprendre l'apparition de Stanley dans l'ancienne province du Bahr-el-Ghazal. Mais comme la nouvelle ne parle que d'un pacha et non de deux, une éminente personnalité du Caïre estime plus probable qu'Émin pacha s'est avancé vers le Bahr-el-Ghazal, peut-être pour ramener les troupes vers le nord par le chemin qu'elles connaissent, la confiance dans l'expédition de secours qu'elles attendaient les ayant abandonnées ensuite des délais apportés à l'arrivée de Stanley. Cette opinion gagne en vraisemblance si l'on considère qu'à Omdurman le pacha blanc est désigné comme mudir (gouverneur), titre qui appartient à Émin et non à Stanley.

Quoi qu'il en soit, qu'Émin ou Stanley menace du sud l'empire du mahdi, ou que les mahdistes dirigent une expédition pour s'emparer de la province de l'Équateur, placée sous l'autorité d'Émin pacha, le moment est venu où il est urgent d'envoyer d'Égypte une armée, soit pour réoccuper Dongola, soit pour coopérer avec ce pacha, tout au moins pour diminuer, par une diversion, le danger auquel il est exposé de la part des troupes ennemies. Il est actuellement possible de rétablir l'ordre au Soudan, de délivrer les prisonniers européens, de restreindre le trafic des esclaves plus florissant que jamais, et de rouvrir un vaste territoire à la civilisation. Si l'on ne profite pas de l'occasion, il est à craindre qu'Émin et Stanley ne partagent le sort de l'infortuné Gordon, et que les populations du Soudan ne continuent à s'entretuer jusqu'à ce qu'épuisées elles retombent, sans pouvoir résister, sous la domination égyptienne.

---

## UN EXEMPLE DE L'INFLUENCE DES ARABES DANS L'AFRIQUE CENTRALE.

Les progrès de l'invasion arabe dans l'Afrique centrale sont si rapides, et les conséquences en sont si désastreuses, que si les Européens ne se hâtent de prendre des mesures énergiques pour s'y opposer, l'œuvre civilisatrice qu'ils veulent accomplir en faveur des indigènes sera sans objet, car ils trouveront les régions les plus fertiles dépeuplées et les localités les plus prospères ruinées par les envahisseurs. Nous n'en voulons pour preuve que l'exposé fait récemment par le lieutenant Wissmann à la Société de géographie de Londres, que nous apporte le dernier numéro des *Proceedings*.

La région mentionnée par l'explorateur est bornée par le Sankourou et le Lomami, deux affluents de la rive gauche du Congo; avant 1881, elle n'avait encore vu ni Arabes, ni Européens; Pogge et Wissmann furent les premiers qui la traversèrent. Elle forme une savane, coupée de nombreux ruisseaux qui ont creusé leur lit à une profondeur de 50 mètres, dans un terrain de laterite d'un rouge foncé, dont la couleur contraste agréablement avec les teintes sombres des herbes. Au fond de ces ravins on peut voir les grès, disposés horizontalement et souvent teintés de rouge par des parcelles de fer. Une zone étroite de forêt vierge, d'une végétation luxuriante, encadre les cours d'eau, frais et limpides comme du cristal. A vol d'oiseau, le pays a l'apparence d'un marbre richement veiné, les forêts qui bordent les ruisseaux représentant les veines, la savane ouverte le fond même de la roche. La vue est attirée par des bandes foncées qui se déroulent comme les replis d'un serpent le long des collines, et à mesure que l'on approche, il se trouve que ce sont des plantations de palmiers, à l'ombre desquels sont construits les grands villages ou plutôt les villes des Bena-Ki, de la tribu des Ba-Songé. Les troncs vigoureux et les couronnes superbes de ces palmiers à huile et à vin, prouvent évidemment que des villages y ont subsisté pendant de longues époques de paix et de sécurité.

Un jour du mois de janvier 1882, dit le lieutenant Wissmann, nous étions campés près de l'entrée occidentale d'une des plus grandes de ces villes, habitée par les Bagna Pesihi. De bonne heure le matin retentit dans notre camp le cri *Sangulemé* (prenons nos colis). Le D^r^ Pogge, moi et notre interprète noir, nous enfourchons nos bœufs, et nous avançons le long d'un large sentier, évidemment très fréquenté. Les dix-neuf

hommes venus avec nous de la côte, et les Ba-Louba qui, dans leur confiance naïve, s'étaient attachés aux premiers hommes blancs qu'ils avaient vus, serrèrent immédiatement leurs rangs. Notre procession qui comptait 200 personnes, y compris les 60 femmes des Ba-Louba et environ 40 hommes armés de fusils, disparut bientôt sous l'ombre fraîche des palmiers. Peu à peu la route s'élargit jusqu'à ce qu'elle atteigne 20 mètres de large. De chaque côté, des clairières laissent apercevoir des habitations dont chacune appartient à une famille et se compose de quatre ou cinq huttes d'herbe soigneusement construites, d'une hauteur de 6 mètres, et entourant une espèce de cour d'une propreté scrupuleuse. Les huttes carrées, de 6 mètres de chaque côté, sont dressées sur un soubassement d'argile, bien battue pour résister à l'humidité. Les portes, de la hauteur d'un homme, sont surmontées d'un porche.

L'intérieur est divisé en deux compartiments dont l'un contient deux lits, proprement faits de bois de palmier. Les meubles de la chambre d'habitation consistent en sièges de bois sculpté; le plancher et les parois sont couverts de nattes d'herbes, et le long des murs sont rangés un grand bouclier, des arcs et des flèches, une gourde pour le vin de palme, et un grand vase d'argile pour l'eau. Une large planche suspendue au toit est couverte de noix, de fibres de palme employées pour tisser, de peaux, de maïs et de millet. Dans les cours sont les mortiers en bois pour piler le grain, ainsi que les métiers entre deux arbres, et les jouets des enfants, car la cour est le préau de la jeune génération. Des jardins occupent l'espace libre entre les habitations; les indigènes y cultivent du chanvre sauvage, du tabac, des tomates, du poivre rouge, des courges, des ananas, des cannes à sucre, du ricin et d'autres plantes médicinales. Un bouquet de bananiers et de plantains s'élève derrière chaque maison; les palmiers fournissent à leurs propriétaires des noix, de l'huile, du vin, des fibres. Chez les Ba-Songé, ce sont les hommes qui cultivent les champs de pommes de terre douces, d'arachides, de maïs, de manioc et de millet dont on se sert pour faire de la bière. D'autre part, les femmes s'appliquent aux devoirs domestiques plus faciles, et vont chercher du bois et de l'eau.

Chaque habitation, avec sa ferme, occupe une longue bande de terrain qui s'étend de la rue du village jusqu'au ruisseau, et est bornée par des sentiers bien tracés, le long desquels cheminent des porteurs d'eau. Des chèvres laitières à courtes jambes, des moutons et une multitude de poules animent la propriété. Personne ne paraît craindre les voleurs.

Le jour de notre arrivée fut un événement. « Deux hommes blancs, à longue chevelure droite, dont l'un — le Dr Pogge — à la barbe flottante, sont venus, » disaient les natifs, « d'un pays inconnu, du côté du soleil couchant. Ils sont montés sur d'étranges animaux, ressemblant à des buffles — le gros bétail n'est pas connu dans cette région, — et ils font obéir ces énormes créatures comme des chiens. » Le bruit se répandit que c'étaient les fils de l'esprit Bena-Kalunga qui étaient sortis de l'eau.

On avait déjà rapporté dans le pays que quoique ces étrangers fussent pourvus d'armes à feu terribles, comme les Ba-Kalanga — les Arabes, — à l'est, c'étaient néanmoins de bonnes gens, qui n'aimaient pas la guerre, payaient tout ce qu'ils demandaient, au lieu de se servir eux-mêmes et de ravager le pays. Les indigènes, dans l'attente, s'étaient rassemblés devant leurs habitations : les hommes, grands et musculeux, quoique un peu obèses, complètement armés, mais d'une tenue modeste ; les femmes, également grandes, mais plus sveltes, sans ornements barbares, légèrement tatouées sur le ventre et le dos, jetant un coup d'œil sur leurs protecteurs naturels, les yeux grands ouverts, la main devant la bouche béante en signe de profond étonnement. Des enfants bien nourris regardaient les étranges hommes blancs du fond de leurs cachettes dans les buissons ou dans d'étroites ruelles. On voyait clairement que la surprise n'était pas complètement exempte d'appréhension. En promenant mes regards autour de moi, je me disais que notre petit nombre pourrait être écrasé par ces multitudes de gens avant que nous eussions pu faire usage de nos armes.

C'était une file d'habitations qui n'en finissait pas. D'une voix douce, je dis aux natifs le long de la route *uta pash, ka vita* (à bas les armes, pas de guerre), et bientôt mes efforts furent appuyés par plusieurs anciens qui m'accompagnaient et dissipèrent les dernières traces d'appréhension. De six heures et demie du matin jusqu'à onze heures sans interruption, nous suivîmes cette rue de la ville, et quand nous la quittâmes pour prendre une route vers l'est, elle se prolongeait encore vers le sud-est suivant les sinuosités du terrain. En comptant que nous marchions à raison de trois kilomètres à l'heure, la ville des Bagna Pesihi doit avoir environ seize kilomètres de longueur. Nous établîmes notre campement près du ruisseau, et bientôt notre camp se remplit d'un si grand nombre de personnes désireuses de trafiquer, que nos rapports avec nos gens à nous furent complètement empêchés. Nous eûmes la visite d'au moins 4000 à 5000 habitants de la ville. Les vivres étant très abondants, nous les achetâmes à bas prix : une poule pour un grand

caurie et une chèvre pour un mètre de calicot. C'est dans ces villages des Bena-Ki que j'ai acquis les plus beaux spécimens de ma collection d'armes : des haches de guerre incrustées de cuivre, des lances, etc.

Le lendemain, nous poursuivîmes notre marche sans qu'aucune querelle eût troublé nos relations avec ces aimables sauvages. Joyeux, l'estomac bien garni — condition *sine quâ non* de la gaîté des nègres — et chargés de provisions, nous emportions un agréable souvenir de nos amis les Bagna Pesihi.

Quatre ans plus tard, je me retrouvai au centre de l'Afrique; cette fois à la tête d'une caravane d'environ mille personnes, accompagné du lieutenant belge Le Marinel et de M. Buslag. Des forêts épaisses et inhospitalières habitées par les sauvages Bene-Mona et par des Ba-Toua dispersés, les Bushmen de cette région, nous avaient forcés de prendre une direction plus au sud. Enfin nous atteignîmes, avec une grande satisfaction, les larges savanes des Bena-Ki, où nous espérions restaurer nos forces dans des villes prospères, et nous dédommager des fatigues que nous avions éprouvées.

Nous campâmes de nouveau près de la grande ville des Bagna Pesihi. De bonne heure le lendemain, nous nous rendîmes à ses plantations de palmiers. Les chemins n'en sont plus propres comme c'était le cas naguère. Une herbe épaisse les recouvre, et à mesure que nous approchons, nous sommes frappés du silence qui y règne. Nos anciens amis ne sont plus là pour nous sourire et nous souhaiter la bienvenue. Un silence de mort règne sous les hautes couronnes de palmiers légèrement balancées par le vent. Nous entrons, cherchons vainement à droite et à gauche les habitations autrefois heureuses et les anciennes scènes de bonheur. De hautes herbes recouvrent tout; çà et là un pieu carbonisé et quelques bananiers seuls prouvent que ces lieux ont été habités par l'homme. Des crânes blanchis le long de la route et des mains d'homme attachées à des pieux racontent ce qui s'est passé depuis notre dernière visite.

Les Ba-Kalanga, nous a-t-on dit, avec leurs longs vêtements blancs et leurs turbans, ont passé par là. Les hordes d'un chef puissant, qui vit à l'est du Lomami, et que l'on nomme tantôt Tupa-Tupa, tantôt Muchipula ou Tipo-Tipo, sont venues ici pour trafiquer. Quantité de femmes ont été emmenées, tout ce qui a fait résistance a été tué, champs, jardins, plantations de bananiers, tout a été dévasté. Les palmiers seuls ont échappé à la fureur de ces visiteurs. Deux fois, à trois mois d'intervalle, ces destructeurs sont revenus, et les ravages qu'ils ont causés ont été achevés par la petite vérole qu'ils ont apportée et par la famine. Les

Bagna Pesihi, et même toute la tribu des Bena-Ki a cessé d'exister. Quelques malheureux dispersés, nous a-t-on dit, ont cherché un refuge chez un chef qui habite sur le Sankourou, nommé Zappu-Tapp, qui est lui-même un échappé des invasions arabes.

On peut facilement s'imaginer l'indignation produite chez les Européens par la vue des ravages causés par ces destructeurs. Tous les jours se reproduisaient les mêmes scènes d'horreur, jusqu'à ce qu'un jour Wissmann et sa caravane arrivèrent sur les bords du Lukasi, où se trouvait un camp de ces Arabes, au nombre de 3000; leur chef était un nommé Sayol, un des lieutenants de Tipo-Tipo. Wissmann n'avait amené jusque-là son personnel qu'avec grand'peine, car tous ses gens avaient beaucoup souffert de la faim, en traversant les forêts vierges et les districts dépeuplés. Ils avaient vécu de moelle de palmiers, sans mépriser même des fruits réputés vénéneux; aussi se passait-il à peine un jour sans qu'un de ses fidèles Ba-Louba succombât d'épuisement. Lui, qui avait la responsabilité de leur vie, souffrait cruellement pendant ces sombres journées. Amaigris et abattus, ces pauvres gens le regardaient d'un air suppliant dans l'espoir qu'il pourrait améliorer leur position.

Après une courte mais orageuse entrevue avec Sayol, Wissmann établit son camp dans le voisinage. Il s'aperçut que la conduite des gens de Tipo-Tipo était tout autre qu'elle ne l'était d'ordinaire, et ce ne fut que lorsqu'il arriva à Nyangoué qu'il apprit que ce changement était la suite des combats livrés par les Arabes aux Européens aux Stanley-Falls. Il visita le camp de Sayol. A l'entrée, un échafaudage de poutres était orné d'une cinquantaine de mains droites coupées. Quelques-uns des hommes de Wissmann lui dirent que les victimes de ces cruautés avaient été dépecées pour servir à une fête cannibale, car les auxiliaires de Tipo-Tipo, sur le Lomami, les Bene Kaleboué et les Ba-Tetela sont cannibales.

Vivement ému, Wissmann se demanda s'il ne lui serait pas possible de punir cette horde de meurtriers; mais les conditions dans lesquelles se trouvait sa caravane lui ôtaient tout espoir de succès. Il dépendait lui-même de la bonne volonté du chasseur d'esclaves, qui pouvait l'empêcher de retourner à ces districts dépeuplés qu'il venait de parcourir avec tant de difficulté; et quant au pays qu'il avait devant lui, il ne pouvait le traverser qu'à l'aide de guides que lui fournirait Sayol.

En terminant son exposé, Wissmann s'est demandé comment cette région pourrait être mise au bénéfice de la civilisation. Les missionnaires

ont été sans doute une source de grande bénédiction pour les districts de la côte, mais il est évident que les indigènes qui n'ont pas un seul jour de sécurité, ni pour leurs vies, ni pour leurs biens, ne sont pas dans des conditions propres à ouvrir leurs cœurs aux idées nobles et élevées de la religion. La mission civilisatrice la plus nécessaire est celle qui délivrerait ces tribus du chancre rongeur qui empoisonne chez eux les sources mêmes de la vie et qui amènera infailliblement leur extinction totale. Cette œuvre réclame de grandes ressources, mais c'est une des plus nobles qui puissent être entreprises. Seulement, il faut la commencer sans tarder, car le mal s'étend rapidement, et l'influence des Arabes grandit de jour en jour.

## EXTENSION DU PROTECTORAT BRITANNIQUE A LA COTE D'OR

Les *Nouvelles de nos missionnaires,* de Neuchâtel, renferment une lettre de M. Ramseyer, d'Abétifi, relative à la proclamation du protectorat anglais sur l'Okwaou [1], au nord de la colonie de la Côte d'Or. Nous en extrayons ce qui suit :

« Le 5 mai fera époque dans les annales de l'Okwaou ; ce jour-là notre province a été annexée à la Colonie et se trouve désormais sous la juridiction du gouvernement anglais de la Côte d'Or.

Depuis des années déjà le roi et ses chefs, qui avaient secoué le joug du roi de Coumassie, demandaient à être reçus dans la Colonie ; mais la réponse avait toujours été : « C'est impossible, votre pays est trop éloigné de la Côte ». L'Okwaou se trouvait donc être un état indépendant ; mais cette position devenait anormale pour un peuple qui avait toujours eu un maître. En 1876, au moment de l'arrivée des missionnaires, les chefs étaient sur le point d'accepter la proposition du roi de Coumassie, accompagnée de riches présents, de se soumettre de nouveau à leur ancien maître. La venue des missionnaires leur apparut comme un gage que le gouvernement de la Côte d'Or finirait par accéder à leur demande ; ils demeurèrent indépendants, mais en affirmant qu'ils voulaient être fidèles à la bannière anglaise. Cette position, qui leur permettait de se dire sujets anglais sans s'inquiéter des lois de la colonie, leur paraissait fort agréable. Mais elle ouvrait la porte à quantité de vagabonds, venus de la Côte, *educated natives,* comme ils s'appellent eux-mêmes, coiffés d'un bonnet rouge, prétendant être envoyés par le gouverneur pour

[1] Voy. la Carte VI[e] année, p. 324.

régler certaines affaires, et extorquant d'assez fortes sommes aux indigènes.

A la fin d'avril de cette année-ci, arriva une lettre du Dr Smith, commissaire anglais, résidant à Bégoro, dans l'Akem, qui demandait au roi de faire tout de suite arranger la route d'Abétifi à la frontière de l'Akem. Quelques jours plus tard, à la grande surprise de tout le monde, le commissaire lui-même arrivait avec 26 soldats haoussas. C'est un mulâtre de Sierra-Léone, qui a fait ses études en Angleterre. Il descendit chez M. Ramseyer, tandis que ses soldats, assez sauvages, furent logés dans les dépendances de la station et chez les chrétiens d'Abétifi.

A une heure, le 5 mai, tous les chefs se rassemblèrent, ainsi qu'une foule de plus de 5000 personnes rangée en demi-cercle, en face du roi Kofi-Boutin, coiffé d'un bonnet de peau de léopard ; à sa droite, le chef d'Abétifi, général en chef des troupes de l'Okwaou ; puis à droite encore, les chefs d'Obo, Obomeng, etc., dont les troupes forment l'aile droite de l'armée, et à gauche, ceux d'Adouamoua, Nkwatia, Mpraséo, etc., formant l'aile gauche. Toutes les transactions se font dans le même ordre. Pour l'entretien des routes, par exemple, c'est l'aile droite qui se charge du côté droit, et l'aile gauche, du côté gauche, tandis que le centre, Abétifi, Pepiassé, a la charge d'enlever les troncs d'arbres tombés en travers du chemin.

Tous ces chefs étaient abrités par leurs grands parasols ou dais multicolores, bleus, rouges, jaunes, noirs, verts, etc., surmontés d'insignes indiquant leurs dignités respectives. Plusieurs portaient de magnifiques pagnes achantis, et s'étaient parés de leurs objets les plus précieux : bracelets, bagues, plaques en or et en argent. Devant chaque chef étaient assis, les uns sur de petites chaises, d'autres, simplement sur le sol, les hérauts, avec de grandes plaques d'or sur la poitrine, les porte-épée avec leur sabre à poignée plaquée d'or, les huissiers coiffés de bonnets de peau de singe ; plus loin, de jeunes garçons agitant des queues d'éléphants, symbole de grandeur et de puissance ; d'autres jeunes gens portaient l'armure du chef, entouré de sa garde personnelle, armée de fusils à pierre. Devant le chef d'Abétifi, le chef des porte-épée, portant sur la tête une coiffure qui ressemblait à un casque surmonté d'une aigrette de plumes d'aigle. Chaque chef avait à ses pieds, planté en terre ou dans un plat de cuivre, son *soumang,* fétiche protecteur. Dans une affaire de cette importance, il s'agissait d'être sur ses gardes, et de se placer sous la protection de ces fétiches. C'étaient des plumes entourant un crâne d'un animal quelconque, le tout sale et dégouttant

du sang dont on l'avait aspergé; d'autres, étaient simplement un bâton fiché en terre et entouré de lianes, de chiffons, et couvert du sang et des œufs qu'on lui avait offerts. Le tout avait un cachet de pompe africaine qui ne manquait pas d'intérêt; c'était pittoresque, mais aussi sauvage, surtout quand les tambours, les cornets, les clairons se mettaient de la partie.

A une heure et demie, le commissaire prit la parole pour annoncer à l'assemblée qu'ensuite des demandes réitérées de l'Okwaou, le gouverneur avait reçu de la reine d'Angleterre l'autorisation de recevoir leur province au nombre des États de la Colonie de la Côte d'Or, qu'il était porteur d'un traité dont il donnerait lecture, et qu'il présenterait au roi et à ses chefs pour qu'ils y apposassent leur signature.

Le traité fut lu, puis traduit par l'interprète. Les articles en sont courts et peuvent se résumer ainsi :

1° Le roi et ses chefs déclarent n'être liés par aucun traité avec aucune puissance européenne, et se placer sous la protection de la Grande-Bretagne.

2° Le gouverneur de la Côte d'Or reçoit l'Okwaou au nombre des États placés sous le protectorat de l'Angleterre.

3° En cas de différends, le roi et ses chefs promettent de recourir au gouverneur comme arbitre avant de s'engager dans des hostilités.

4° Ils s'engagent à ne plus autoriser aucun sacrifice humain.

5° Ils promettent d'encourager et de faciliter le commerce par tous les moyens possibles.

6° Ils déclarent qu'ils ne céderont leur pays à aucune puissance européenne sans en avoir auparavant conféré avec le gouvernement de S. M. et sans avoir reçu l'autorisation du gouverneur de la colonie.

La réponse des chefs ne fut pas très spontanée; quelques-uns étaient indécis et auraient désiré avoir quelques jours pour se consulter. Ils auraient surtout voulu savoir quelque chose de précis quant à la question de l'esclavage. Ils se retirèrent à l'écart, et délibérèrent pendant trois quarts d'heure. Au bout de ce temps, ils firent appeler les deux catéchistes indigènes qui depuis plusieurs années vivent au milieu d'eux, et leur demandèrent leur avis. Kwabi, l'un d'eux, interpellé sur la question de l'abolition de l'esclavage, leur dit franchement qu'ils ne devaient pas se faire illusion, que les lois de la Colonie seraient aussi les leurs, que, par conséquent, l'esclavage serait aboli dans l'Okwaou; à eux de prendre soin de leurs esclaves, et de les bien traiter pour qu'ils leur restent attachés en qualité de domestiques.



Enfin la décision fut prise, et tous les chefs vinrent l'un après l'autre, selon leur rang, poser l'index sur le sceau en face de leur nom. Le traité était signé.

Le commissaire fit avancer ses haoussas et présenter les armes; le clairon sonna et toute l'assemblée poussa un hourra trois fois répété en l'honneur de la reine d'Angleterre.

Le Dr Smith a profité de l'occasion de sa visite à Abétifi pour distribuer, de la part du gouverneur, des graines d'une espèce de coton égyptien qui, paraît-il, a plus de valeur que celui qu'on cultive dans le pays. Il demanda aussi aux chefs de lui donner quelques représentants pour l'accompagner auprès du gouverneur. Après quoi il se remit en route pour Bégoro, d'où il a dû se rendre à la Côte.

Avant son départ les chefs l'avaient comblé de présents de toutes sortes : pisangs, ignames, riz, œufs, arachides, noix de palme, etc., plus une vingtaine de moutons au moins.

M. Ramseyer ajoute que les sacrifices humains pour les funérailles d'une personne de distinction, ont complètement cessé depuis des années; peut-être, secrètement, cette horrible coutume est-elle encore pratiquée, mais très rarement. »

## CORRESPONDANCE

### Lettre de Tati, de M. A. Demaffey. [1]

Tati, 12 juin 1888.

Mon voyage de Prétoria à Tati a été rendu pénible par les pluies, qui ont été, cet été, d'une persistance exceptionnelle. Il ne m'a pas fallu moins de 37 jours de Prétoria à Shoshong, en passant par Rustenburg. J'ai été arrêté six jours par la Crocodile River et dix par le Marico.

En passant à la mission de Flien-fontein (mission catholique, où j'ai reçu le plus cordial accueil), j'ai été charmé de voir un superbe jardin rempli de fleurs et de fruits de toute espèce. La vigne y vient très bien. Cela montre ce que l'on pourrait faire produire à ce pays, partout où il y a de l'eau, avec un peu, très peu de peine.

A Shoshong, je trouvai F. Selous occupé à faire ses derniers préparatifs pour une grande expédition de chasse au nord du Zambèze. Comme vous le savez, Selous n'est pas seulement un chasseur, mais aussi un explorateur de grand mérite.

[1] La première partie de la lettre de M. Demaffey se rapporte au traité de paix et d'amitié conclu avec l'Angleterre par Lo-Bengula, roi des Ma-Tébélé, et à la nomination, par la république Sud-africaine, d'un consul auprès du même souverain. Nous ne la publions pas, ayant déjà donné, p. 202 et 203, des renseignements détaillés sur ces deux faits.

A Prétoria et à Rustenburg, j'avais entendu raconter que plusieurs wagons appartenant à des Boërs qui voulaient se rendre au pays des Ma-Tébélé avaient été arrêtés par ordre de Khama et contraints de rebrousser chemin. On ajoutait même qu'une guerre entre Lo-Bengula et Khama était imminente, et que ce dernier refusait le passage à travers son territoire à tous les wagons chargés pour le Ma-Tébéléland. Renseignements pris, tout cela était faux. Un seul wagon avait été arrêté : il appartenait à un Allemand et était chargé d'eau-de-vie. Or Khama interdit rigoureusement la vente des boissons alcooliques dans tout le pays des Ba-Mangwato, et le conducteur du char en question avait négligé de se munir de l'autorisation nécessaire pour passer en transit.

Les journaux du Cap avaient fait quelque bruit de l'expulsion de deux traitants de Shoshong. — On s'étonnait d'une mesure qui contrastait aveo les procédés habituels de Khama envers les blancs, surtout envers les sujets anglais. Ces traitants avaient obtenu de Lo-Bengula l'autorisation d'exploiter les gisements aurifères, ou métallifères, qu'ils pourraient découvrir entre les rivières Shashi et Makloutsié, c'est-à-dire dans une contrée qui appartient à Khama, ou du moins qu'il réclame comme faisant partie de son territoire. De là une querelle, à la suite de laquelle MM. Francis et Chapman durent quitter Shoshong. — Ils ont, paraît-il, continué de faire des levers entre les rivières Shashi et Makloutsié, et aujourd'hui même nous est arrivée, de Shoshong, la nouvelle que Khama avait envoyé une troupe de soldats pour les arrêter. Si cela est vrai, que fera Lo-Bengula? fermera-t-il les yeux et laissera-t-il Khama envahir un territoire que lui aussi considère comme sien, ou bien enverra-t-il un corps de troupes? Au reste je doute très fort de l'exactitude de cette nouvelle.

Je suis en ce moment occupé à lever le plan de la Concession Tati, c'est-à-dire de toute la contrée comprise entre les rivières Romakabane et Shashi, jusqu'aux sources de ces rivières. C'est un travail long et pénible, à cause de la nature du terrain. — Il ne sera pas terminé avant la fin de septembre. — Je vous l'enverrai avec quelques notes sur les gisements aurifères du Ma-Tébéléland.

A. Demaffey.

14 juin.

*P. S.* Dernières nouvelles de Gouboulououayo. — Une personne de ma connaissance qui arrive à l'instant de Gouboulououayo m'affirme que Lo-Bengula a manifesté une vive surprise et un sérieux mécontentement lorsqu'il a eu connaissance de la proclamation du gouvernement du Transvaal. — Le roi n'aurait jamais demandé au dit Gouvernement de délivrer des passeports aux personnes se rendant au Ma-Tébéléland [1], encore moins aurait-il réclamé la présence, à Gouboulououayo, d'un représentant du Transvaal. — Il attendrait avec impatience l'arrivée de M. Moffat, commissaire anglais.

Nous complétons cette correspondance par la description suivante, que l'on a bien voulu nous communiquer, extraite d'une lettre de M. Demaffey à sa famille :

[1] Voy. p. 203.

« Mon camp a un air d'ordre qui fait plaisir à voir. Les tentes, la hutte et le wagon forment un alignement irréprochable sur un plateau qui a été débarrassé, sur un large espace, des arbres et des broussailles qui le couvraient. De tous côtés, à perte de vue, ondule la forêt, le bush. Vers l'est, et vers l'ouest, deux lignes foncées indiquent les grands arbres qui croissent le long des rives de la Tati et de l'Insway [1]. Trois mamelons, dont l'un fort élevé, dominent le camp. A 200 pas des tentes, les nègres ont établi leurs huttes.

Le travail finit au coucher du soleil. Tout le monde rentre au camp ainsi que les animaux qui, pendant la journée, ont été au pâturage. Les chevaux sont mis au piquet, habillés pour la nuit, et reçoivent leur souper de maïs. Les bœufs, les ânes et les moutons, sont *kraalés,* c'est-à-dire enfermés dans une enceinte faite de branches épineuses. Les feux sont allumés. On fait la cuisine en plein vent. Après le souper les deux blancs se couchent, les nègres bavardent et rient autour des feux; puis peu à peu ils font silence, et l'on n'entend plus que les cris des chacals et des hyènes. C'est mon heure de prédilection; j'observe les étoiles et la lune, je mets en ordre le travail de la journée, j'écris des lettres, etc. »

---

### Lettre de Berlin, du Dr Schweinfurth.

Berlin, 9 août 1888

Le capitaine Camperio a reçu de Casati une lettre datée du 5 décembre 1887, dont la *Kölnische Zeitung* vient de donner une traduction. Casati dit qu'il ne peut pas attendre Stanley avant le mois de mars.

J'ai vu le lieutenant Wissmann, hier, avant son départ, et nous avons longuement causé des affaires du Soudan. Il se rend en Égypte par la voie de Brindisi, avec une mission de la part du roi des Belges. Il garde le secret sur le but de son voyage, mais je suppose qu'il s'agit d'une expédition de secours en faveur d'Émin pacha. Toutefois, avec les autorités égyptiennes, et à leur tête Riaz pacha, l'ennemi de Gordon et l'instrument de la politique anglaise qui ne veut pas entendre parler de l'ouverture du Soudan, je crains que l'on ne fasse rien.

Une démarche collective des puissances pour ouvrir le Soudan, y supprimer la traite, etc, ne me paraît pas avoir chance d'aboutir; peut-être les usages diplomatiques ne permettraient-ils pas d'adopter des mesures coercitives.

S'agirait-il d'une cession, à l'État du Congo, de tout ou partie du territoire conservé par Émin pacha? Peut-être Zeber pacha consentirait-il à jouer un rôle semblable à celui de Tipo-Tipo; son avis, en tout cas, doit avoir un certain poids dans les affaires du Soudan.

On ne peut nier que l'intérêt pour ces affaires n'aille partout en croissant; mais

[1] Les deux rivières entre lesquelles est située la concession dont l'exploitation est confiée à M. Demaffey.

j'ai peur qu'il ne soit trop tard. Il aurait fallu, au lieu d'une seule expédition envoyée au secours de Stanley, en faire partir deux à la fois.

Agréez, etc.

G. Schweinfurth.

---

**Lettre de Seshéké (haut Zambèze), de M. D. Jeanmairet.**

Seshéké, 2 mars 1888.

Je vous parlerai d'abord de votre compatriote M. Dardier. Malheureusement je n'ai pas de bonnes nouvelles à vous donner de lui. Dès son arrivée à Sefula, ou plutôt dès son passage à Nalolo, il a été atteint par la fièvre et frappé d'une insolation. Dès lors, il ne s'est jamais remis. La forme de sa maladie était toute nouvelle pour nous et tous les remèdes ont échoué. Revenu de la Vallée avec M. Middleton pour essayer les effets d'un changement d'air et assister Mme Jalla dans ses couches, le voyage avait paru lui faire du bien ; mais, après un séjour d'un mois au milieu de nous, son état avait encore empiré. Malgré mes appréhensions, M. Dardier désira un nouveau changement d'air, et, à mon grand regret, je dus le conduire à Kazoungoula chez M. G. Westbeech, qui lui-même était encore très peu bien après avoir été à deux doigts de la mort. Deux fois déjà M. Westbeech m'a donné de mauvaises nouvelles. Il me demandait même, vu sa propre faiblesse, d'aller à Kazoungoula soigner M. Dardier. Je ne pus, pas plus que M. Jalla, m'y rendre. La première fois M. Jalla n'était pas bien et sa femme relevait de couches. Moi-même je n'étais pas encore rétabli d'une forte attaque de fièvre pendant laquelle j'ai passé deux jours dans le délire ; ma femme aussi était tombée malade à la suite de l'anxiété et de la fatigue que lui avait occasionnées ma maladie. A la seconde lettre de M. Westbeech, ma femme était encore incapable de vaquer à son ménage et de donner des soins à son enfant, je ne pouvais donc m'absenter. Quant à M. Jalla, il avait fait tous ses préparatifs de départ pour Kazoungoula ; mais, le jour même fixé pour le voyage ou l'avant-veille, Seshéké était envahi par l'ancien Morantsiane, trois chefs tués et tout le monde dispersé. Il nous était très pénible de nous trouver ainsi dans l'impossibilité d'assister M. Dardier.Je craignais pour notre malade ce séjour à Kazoungoula, qui n'ayant pas produit les heureux effets que M. Dardier en attendait, nous a placés, ainsi que notre ami, dans une plus grande difficulté, et, c'est avec une grande anxiété que nous pensons à lui. Notre désir et notre prière sont que les forces de M. Dardier se soutiennent jusqu'au départ du wagon de M. Westbeech dans un mois ; alors, nous pourrions espérer que le voyage lui ferait du bien, ainsi qu'un séjour dans la Colonie. Il est peu probable toutefois que notre ami revienne au Zambèze et je ne crois pas que jamais il en supporte le climat. C'est pour nous une triste expérience et une épreuve ajoutée à celles qui viennent de fondre sur nous.

Kabuku, Morantsiane, nous a quittés à la fin de décembre pour faire une visite à la Vallée. Depuis son départ, nous avons été encore plus seuls qu'auparavant.

Tous les gens se tenaient obstinément dans leurs champs et beaucoup d'entre eux sur l'autre rive du fleuve. Ce n'est que dernièrement que nous avons vu quelques chefs revenir à nous et cela à cause d'une première alerte causée par l'arrivée de l'ancien Morantsiane. Ils venaient s'assurer sur les lieux de la réalité. Leur enquête sembla leur être favorable, car ils s'établirent paisiblement au village pour quelques jours. Ils s'étaient trompés ; le samedi matin 25 février, le village était entouré à l'aube du jour et Tahalima et son fils Nalishua tués. Ratau avait réussi à prendre la fuite. Tous les autres chefs qui n'étaient pas au village eurent le temps de s'enfuir ou se trouvaient déjà sur l'autre rive.

Il y eut encore un fils de Mokhélé tué dans la même journée ainsi que plusieurs esclaves. Je n'ai pas besoin de vous dire notre consternation et la terreur de nos garçons. Ces derniers se précipitèrent comme des fous dans notre maison et se blottirent dans le coin le plus caché en poussant des gémissements.

M'étant informé de l'endroit où se trouvaient les assaillants, je me dirigeai vers leur chef Oamorongoe, un des anciens chefs de Seshéké, que je connaissais, et lui demandai de respecter la vie de nos garçons ; sur sa réponse affirmative, je vins reconforter mes fugitifs qui ne sortirent de leur retraite que longtemps après.

Peu après mon entrevue avec Oamorongoe, tous ses gens envahirent la station et je trouvai parmi eux l'ancien Morantsiane, Sikabenga ou Sethuala, en réalité l'âme de l'entreprise. Sekapora, Mokoro et Nalishua, un frère du Morantsiane, étaient aussi là et je me trouvai au milieu de visages connus.

J'aimais beaucoup l'ancien Morantsiane, un brave païen, et certes, tous ces gens ont été très polis envers nous. Dans d'autres circonstances j'aurais eu beaucoup de plaisir à revoir ce pauvre jeune homme dont tous les enfants avaient été massacrés de sang-froid et qu'on avait traqué comme une bête fauve. Ainsi que les autres chefs, il était venu pour se venger ; mais, quoique le plus maltraité par ses ennemis, il répétait à ses gens de ne tuer personne si ce n'est ses ennemis personnels, tandis que le chef de l'expédition paraissait ivre de fureur tout aussi bien que ses autres subordonnés.

Le samedi soir leur triste besogne était achevée. Ils avaient pris tout le bétail, ou à peu près, de cette rive, et beaucoup de femmes, d'enfants et même d'hommes. Le dimanche matin, ils vinrent nous dire adieu avant de s'en retourner dans leurs villages qui sont, je crois, aux confins des Ba-Toka. Leur unique but, disaient-ils, en venant à Seshéké avait été de se venger de leurs ennemis. Ils allaient retourner chez eux pour revenir en hiver soutenir une lutte contre le roi lui-même. Morantsiane ne voulant pas de la royauté, a laissé ici Oamorongoe comme roi, et le soutient de ses gens et de son influence ; il a, dit-il, tous les Ba-Toka et d'autres tribus à sa disposition, voire même les Ma-Tébélé. Au milieu du jour toute cette horde avait disparu n'ayant prélevé sur nous que quelques présents.

Les chefs de l'autre parti, les Ratau, Letoulatébé, Mokoro, et autres, ayant appris la fuite de leurs ennemis traversèrent le fleuve le lundi pour se mettre à leur poursuite. Toutefois ils eurent la prudence de ne partir que le mercredi, afin de donner à leur poursuite la valeur d'une parade de bonne volonté envers le roi.

D'autres chefs, comme Motibi de Katongo, étaient partis pour la Vallée, et, comme Mokumba de Manbova, étaient allés se réfugier chez M. Westbeech sur la rive droite du fleuve. Gens sans patriotisme, grands parleurs, bons pour piller où il n'y a aucun danger, tels se sont montrés les gens de Seshéké ces derniers jours, du reste n'ayant que des esclaves, aucun chef n'est sûr de ses propres gens.

Naturellement, les poursuivants n'ont pas trouvé leurs ennemis et sont revenus l'aile basse à Seshéké. Ce qui avait singulièrement abattu leur ardeur, c'était de savoir que Kanyanga ou Katukura avait passé à l'ennemi et que les anciens esclaves de Morantsiane s'étaient aussi joints à lui. Maintenant, la plupart des gens ont retrouvé leurs gîtes sur l'autre rive, à part Ratau qui m'a demandé de s'installer sur la station avec Mokhélé et quelques autres personnages. Ces derniers ont envoyé des messagers au roi pour lui faire connaître les événements qui viennent de se passer, et nous attendons chaque jour un message du roi. Ce dernier a quitté la Vallée pour se rendre chez les Ma-Choukouloumbé, et devait se rencontrer près du Njoko avec les gens d'ici. Aura-t-il la force de résister au parti de Morantsiane? Ses propres gens l'auront-ils abandonné ou tué, comme ceux du parti révolutionnaire affirment qu'ils le feront à l'ouïe de leur coup de main? Ils ajoutent même avoir des intelligences à la Vallée, et Oamorongoe en acceptant la royauté que lui donne Morantsiane ne ferait qu'accéder aux sollicitations de beaucoup des principaux chefs. Je suis bien anxieux de savoir la vérité sur toutes ces rumeurs. Pauvre pays! Pour mon compte, je crois que Morantsiane doit m'avoir un peu trompé, sans cela comment expliquer sa témérité? Il y a longtemps que j'avais entendu quelque chose; je vous en ai dit un mot précédemment.

Toutes ces choses nous rendent bien tristes; il n'y a pas de paix au Zambèze et tout semble devenir plus noir à mesure que nous apprenons à mieux connaître les indigènes. Quoique ces alertes jettent une grande perturbation parmi nos garçons, nous n'avons pas été abandonnés à nous-mêmes pour longtemps et avons à bénir Dieu de nous avoir gardé nous et les nôtres. De la Vallée, nous avons eu des nouvelles du 7 février. Nos parents se portaient assez bien. MM. Goy et Waddell avaient de fréquentes attaques de fièvre mais pas trop graves. Enfin tout le monde ne pensait qu'aux Ma-Choukouloumbé; l'école était réduite à cinq enfants, les fils des chefs allant à la guerre, au pillage, disons le mot! Nos parents ont envoyé une poste en Europe par un marchand portugais qui se rend à Benguella. De Seshéké, j'ai à vous annoncer la naissance d'une petite Jalla, le 13 janvier dernier. Ses parents se portent généralement bien; M. Jalla s'est bien remis de sa maladie sans rechutes sérieuses. Nous avons été les plus éprouvés; ma femme est encore peu bien, et, quant à moi, mes deux dernières attaques ont été les plus mauvaises depuis mon arrivée au Zambèze. Notre petite a aussi la fièvre assez souvent ces temps-ci, mais sans cela elle se porte très bien.

4 mars

Aujourd'hui j'ai reçu une bien triste nouvelle : notre ami M. Dardier nous a quittés! Je ne connais aucun détail, n'ayant rien reçu de M. Westbeech qui, sans doute, vu la guerre, n'a pas pu trouver de messagers. J'espère lui envoyer demain un message par l'homme qui m'a appris la nouvelle et j'y joindrai cette lettre.

**Pauvres parents, que Dieu les soutienne et les console. Dès que les événements le permettront, M. Jalla se rendra à Kazoungoula pour apprendre des détails de la bouche de M. Westbeech.**

**D. Jeanmairet.**

---

## BIBLIOGRAPHIE[1]

Colonel *H. Frey*. Campagne dans le haut Sénégal et le haut Niger. Paris (E. Plon, Nourrit et C°), 1888, in-8° 503 p., et 3 cartes. Fr. 7.50.— Les voyages d'ordre purement scientifique et les expéditions destinées à établir des postes entre le Sénégal et le Niger, ont presque achevé la reconnaissance de la région comprise entre les deux fleuves. On en connaît le relief, l'hydrographie et la population. Le gouvernement français a ordonné la fondation de postes sur le haut Niger, avec l'intention bien arrêtée de s'avancer dans la direction de Timbouktou quand les circonstances le permettront. Mais, avant de marcher en avant, il faut être sûr que le pays qu'on laisse derrière soi est dûment soumis. Il ne s'agit pas d'un à peu près, car, si la colonne qui serait chargée de conquérir Ségou et le Massina était forcée de rétrograder, sa retraite pourrait se changer en désastre le jour où les populations d'entre Sénégal et Niger se soulèveraient. On l'a compris à St-Louis ; aussi, une fois l'exploration du pays terminée, des colonnes volantes ont-elles été envoyées pour achever de soumettre le pays à l'autorité française.

L'ouvrage que nous annonçons renferme la relation de la campagne effectuée en 1885-1886 par la colonne placée sous le commandement du lieutenant-colonel Frey. Cette campagne se divise en deux périodes distinctes : la première comprend les opérations dirigées contre les bandes de Samory qui furent rejetées sur la rive droite du Niger, ce qui amena leur chef à conclure un traité de paix avec la France ; la seconde eut pour objet la pacification des provinces du haut Sénégal dont les habitants, dirigés par le prophète Mahmadou Lamine, s'étaient soulevés pendant que la colonne guerroyait contre Samory et avaient même mis le siège devant Bakel. On voit que la tâche des troupes commandées par le colonel Frey était considérable, car la distance séparant les points extrêmes de ces deux théâtres d'opération, Bamakou et Dembakané,

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

est d'environ neuf cents kilomètres, les sentiers sont en mauvais état, le pays offre peu de ressources quand il n'est pas complètement ruiné, les fièvres s'acharnent, avec le feu des indigènes, à décimer ces faibles troupes, bref la route est semée d'obstacles, et il faut que le moral des soldats soit excellent, leur confiance dans leurs chefs illimitée, pour qu'ils puissent faire de pareils efforts.

Le récit des marches et contre-marches, des escarmouches, des grands combats au nombre de douze, la description de l'organisation d'une troupe en campagne, remplissent la presque totalité du volume. C'est dire qu'il s'adresse surtout à ceux qui aiment les choses militaires. Ils y apprendront à connaître la vie du soldat au Sénégal et reconnaîtront que, pour être moins connue, elle est aussi rude que celle qu'il mène au Tonkin ou à Madagascar. La narration écrite d'un style clair et correct se lit avec un vif intérêt ; les scènes se succèdent avec les transitions nécessaires ; des détails sérieux ou comiques animent le récit que des cartes à grande échelle permettent de suivre pas à pas.

Dans les cinquante dernières pages l'auteur formule son opinion sur les ressources du Sénégal et sur l'avenir de cette colonie. A l'inverse des affirmations d'un grand nombre d'écrivains, elle n'est guère encourageante. M. Frey se prononce contre le chemin de fer de Kayes à Bafoulabé, et cherche à démontrer que le commerce du Sénégal et du Soudan sera pour longtemps encore très restreint vu le petit nombre des habitants, l'état misérable dans lequel ils vivent et l'insalubrité du climat. Quant à la colonisation proprement dite elle est impossible : il n'y faut pas songer. En terminant, le colonel Frey envisage la possibilité de la retraite des troupes françaises du Niger vers les anciennes possessions de Bafoulabé et de Médine qui redeviendraient les derniers postes de la colonie vers l'est ; le lecteur a l'impression que les préférences de l'écrivain sont pour cette solution. Quoi qu'il en soit, le fait que cette opinion est celle d'un soldat nous engage à être circonspects, car de tout temps les militaires ont été plus ou moins les adversaires de la colonisation, ou tout au moins l'ont mal comprise. L'Algérie n'a réellement fait de progrès qu'à partir du moment où la région côtière a été soumise au régime civil. Bien qu'officier de marine, le commandant Frey pense moins aux colonies qu'à la mère patrie, et moins aux combats qui se livrent dans les pays d'outre-mer qu'aux futures guerres européennes.

*Émile Banning.* LE PARTAGE POLITIQUE DE L'AFRIQUE, d'après les

transactions internationales les plus récentes (1885-1888). Bruxelles (C. Muquardt), 1888, in-8°, 181 p. et carte, fr. 4. — Lorsque les représentants des États civilisés, réunis à Berlin en 1885 pour la Conférence africaine, insérèrent dans l'Acte général les dispositions déterminant les formalités requises pour faire considérer à l'avenir comme effectives les occupations de territoires sur les côtes d'Afrique, afin de prévenir les contestations ou les malentendus auxquels pourraient donner lieu des occupations nouvelles, il était facile de prévoir que ces occupations ne se feraient pas attendre. En effet, en moins de trois ans, presque tout ce qui restait encore non occupé du pourtour de l'Afrique est devenu possession ou pays de protectorat de telles ou telles puissances européennes ; ç'a été comme une course au clocher ; dans certains cas, il ne s'en est fallu que de quelques jours qu'un territoire considérable devînt anglais au lieu de devenir allemand. La marche de ce partage a été si rapide qu'il a été difficile de la suivre ; aussi ne peut-on qu'être très reconnaissant envers M. Banning d'avoir exposé, d'après les actes authentiques, la succession des faits et des négociations qui ont abouti aux délimitations des possessions françaises, allemandes, anglaises, portugaises et italiennes, dans le golfe de Guinée, au Congo, à Zanzibar et dans l'Afrique orientale, dans l'Afrique sud-ouest, dans la mer Rouge, dans l'Afrique australe et à Madagascar. Les négociations entre l'Angleterre et le Portugal, ainsi qu'entre le Portugal et l'Allemagne se continuent encore au sujet de leurs possessions respectives dans l'Afrique orientale. Dès qu'elles seront terminées nous en ferons connaître à nos lecteurs les résultats définitifs. En attendant nous ne pouvons que leur recommander le volume de M. Banning qui renferme, en outre, tout ce qui se rapporte à la création de l'État indépendant du Congo, avec l'Acte général comme pièce annexe, et une carte au $^1/_{20000000}$ dressée par M. J.-A. Wauters, rédacteur en chef du *Mouvement géographique*. Nul n'était mieux qualifié que M. Banning pour exposer avec clarté et précision cette face de l'œuvre africaine pendant ces trois dernières années. Ami de cette œuvre dès la première heure, secrétaire de la Conférence de Bruxelles en 1876, délégué belge à celle de Berlin en 1885, il a assisté à l'origine du mouvement qui a abouti au partage politique actuel des côtes africaines, il l'a suivi de près et, en offrant aujourd'hui à tous ceux qu'intéresse la question africaine un volume de documents officiels commentés, il leur fournit comme la première partie du code diplomatique de l'Afrique moderne.

## BULLETIN MENSUEL (*1er octobre 1888* [1]).

Malgré les réserves que nous avons dû faire relativement aux moyens proposés par **Mgr Lavigerie** pour la **suppression de l'esclavage** en Afrique, nous ne pouvons qu'applaudir au zèle que déploie le fondateur des missions d'Alger, pour disposer l'opinion publique, dans les divers pays de l'Europe, à se prononcer énergiquement en faveur de mesures générales à prendre contre ce fléau. Après avoir parlé à Londres de manière à réveiller le Comité de l'*Antislavery Society*, qui depuis quelque temps nous paraît un peu endormi [2], il s'est rendu en Hollande, où la sympathie pour la cause qu'il plaide s'est manifestée par le don de plusieurs centaines de mille florins; puis à Bruxelles où s'est constituée une société anti-esclavagiste belge, à la tête de laquelle a été placé un conseil directeur chargé d'organiser, avec l'aide de comités locaux et d'associations de dames patronnesses, une souscription publique. A l'occasion de la conférence prononcée à Bruxelles par Mgr Lavigerie, le ministre de Turquie, Caratheorody-Effendi, a protesté contre la partie du discours du cardinal dans laquelle celui-ci imputait les horreurs de l'esclavage africain non pas seulement aux mahométans, mais au mahométisme même ; toute la doctrine de Mahomet, a-t-il ajouté, est contenue dans ces mots : « Le pire des hommes est celui qui vend des hommes. » Mais Mgr Lavigerie qui, depuis plus de trente années, est en rapports constants avec des musulmans, a pu lui répondre avec l'autorité de sa longue expérience :

1° Je ne connais pas, en Afrique, un seul État musulman indépendant, grand ou petit, dont le souverain ne permette et le plus souvent ne pratique lui-même, sur ses propres sujets, dans les conditions les plus atroces de barbarie, la chasse et la vente des esclaves.

2° Il n'y a, dans toute l'Afrique, que des musulmans qui organisent et conduisent les bandes qui la ravagent par les razzias et par la vente des esclaves.

3° Je ne connais pas, dans les pays où la traite n'est pas défendue par

[1] Les mat[illegible]es dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles com-[illegible]taire*[illegible]es suivant un ordre géographique constant, partant de [illegible] l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et [illegible]identale.

[2] [illegible]ns pa[illegible]olongé de sa publication l'*Antislavery*

des lois sévères, imposées par des puissances chrétiennes, un seul musulman qui ne pratique, en principe, l'esclavagisme, en se déclarant prêt à vendre ou à acheter des esclaves noirs.

4° Je connais personnellement, dans la Turquie d'Asie et dans les provinces d'Afrique qui appartiennent encore à l'empire ottoman, un bon nombre de localités où la vente des esclaves et le passage de leurs tristes caravanes ont lieu avec la complicité des autorités turques.

5° Jamais, à ma connaissance, aucun muphti, uléma ou autre lecteur ou interprète du Coran, n'a protesté, ni en Afrique, ni dans les autres régions indiquées, contre cet infâme trafic ; au contraire, dans leurs conversations, ils le reconnaissent tous comme autorisé par le Coran, pour les vrais croyants à l'égard des infidèles.

6° Jamais aucun cadi ou juge musulman (qui doit juger d'après les seules lois du Coran et des commentaires autorisés), n'a, dans les mêmes pays, prononcé, à ma connaissance, un jugement qui impliquât la condamnation de l'esclavage ; au contraire, ils professent à cet égard, les mêmes opinions que les docteurs.

En France s'est aussi constituée une société anti-esclavagiste. — Le *Westfälische Merkur* insiste pour qu'une association semblable soit créée en Allemagne. Le *Courrier de Bruxelles* dit que l'empereur d'Allemagne a adhéré à l'idée d'une nouvelle conférence africaine qui se tiendrait à Bruxelles et dans laquelle serait traitée la question des moyens d'entraver la traite et d'empêcher l'importation des armes de guerre dans le continent noir. — Enfin l'*African Times* annonce qu'à la prochaine session du Parlement, en novembre, M. Sidney Buxton proposera qu'une adresse soit présentée à la reine, pour lui demander de prendre, de concert avec les gouvernements de l'Europe, les mesures nécessaires pour mettre un terme aux horreurs de la traite en Afrique.

L'occupation de **Keren**, à 80 kilom. au N.-O. de Massaouah, par Barrambaras Kafel, pour le compte du gouvernement italien, a fourni à un membre de la mission en **Abyssinie** de l'amiral Hewett, l'occasion de rappeler, par l'organe du *Morning Post*, qu'en vertu du traité conclu par l'envoyé anglais, Keren a été rétrocédé à l'Abyssinie. Au reste Barrambaras Kafel n'est qu'un proscrit abyssin du Dembelas. Ayant [illegible] obligé de quitter son pays, il reçut l'hospitalité chez Kusruf-bey, [illegible] verneur de Senhaït, qui l'autorisa à pratiquer le pilla[illegible] [illegible] à dévaliser les caravanes allant de Massaouah à [illegible] donna à Kusruf-bey l'ordre de le mettre en [illegible] ordre ne fut pas exécuté ; Barrambaras [illegible]

égyptien, rejoignit les partisans du mahdi et combattit contre les Anglais à Tobruk. Les Italiens s'exposent beaucoup en se servant de lui pour préparer la prise de possession de Keren ; le rôle qu'ont joué à Saganeïti les proscrits abyssins alliés à la bande de Debed aurait dû leur servir d'avertissement.

Le comte **Antonelli,** explorateur du **Choa,** est arrivé à Rome, porteur pour le roi Humbert de lettres de Ménélik. Il a fourni au *Pungolo* de Naples des détails intéressants d'où nous extrayons ce qui suit : Il croit entre autres que si les négociations en vue de la paix entre l'Italie et l'Abyssinie avaient été confiées au roi du Choa plutôt qu'à la mission anglaise, elles auraient certainement eu une meilleure issue. Avant la campagne conduite par San-Marzano, sur le conseil de M. Antonelli, Ménélik avait adressé des lettres au roi d'Italie, pour lui proposer son amitié et sa coopération dans l'entreprise italienne sur les côtes de la mer Rouge. Mais les événements douteux et parfois contradictoires qui prenaient tantôt l'apparence de la guerre, tantôt celle de la paix, l'ont tenu dans la plus grande incertitude. Malgré cela, les dispositions de Ménélik envers les Italiens sont toujours favorables ; ceux qui sont restés auprès de lui, le Dr Traversi, le Dr Alfieri et l'ingénieur Capucci, sont très estimés et traités avec beaucoup d'attentions et de sympathie. Le dernier a récemment construit pour le roi un moulin et une poudrière, alimentés tous les deux par un même moteur à eau. L'armée de Ménélik compte 130,000 hommes, avec 50,000 fusils dont une bonne partie se chargeant par la culasse. En janvier, Ménélik est allé à Debra-Tabor dans le Boghe-Meder ; de là à Gondar et de Gondar à Dembea où il croyait avoir à livrer bataille aux partisans du mahdi ; mais ceux-ci se retirèrent à Metema. Au mois de juillet Ménélik est revenu dans ses États en passant par le Godjam. Pendant ce voyage fatigant, l'armée n'a pas souffert ; les seules pertes ont consisté en bêtes de somme et bestiaux atteints de maladie.

D'après un correspondant de la *Gazette de Francfort,* le cosaque **Atchinoff** a réussi à nouer des relations entre la Russie et l'Abyssinie, et même à fonder une **colonie russe sur les bords de la mer Rouge.** Embarqué à Odessa avec 150 de ses compatriotes, pourvus de fusils se chargeant par la culasse et de mitrailleuses, il s'installa dans un port naturel de la mer Rouge, et ne tarda pas à y être attaqué par les Danakils, que les mitrailleuses eurent bientôt mis en fuite. Avec un détachement des siens, il se mit en route pour l'Abyssinie où le négus le reçut cordialement ; le roi Jean lui fournit même une forte escorte

et un nouveau noyau de colons, comprenant 500 à 600 Abyssins et Abyssines destinés à s'installer dans la nouvelle colonie qui a reçu le nom de colonie de la Moskwa. Atchinoff réussit également à obtenir du négus l'envoi, aux fêtes du jubilé de Kiew, de deux ecclésiastiques koptes, chargés de proposer au Synode russe que l'Église abyssine fût placée sous le protectorat de la Russie. Il paraît que le Saint-Synode a accepté; le révérend Paisius, chef du monastère du mont Athos, a été nommé archimandrite d'Abyssinie, et chef du monastère qui va être construit aux frais du gouvernement russe dans la colonie de Moskwa. En revanche, Atchinoff n'a pu obtenir du gouvernement l'envoi en Abyssinie d'une centaine de sous-officiers instructeurs chargés de former l'armée du négus et de la mettre à même de tenir tête à une armée européenne.

Le Comité allemand chargé d'organiser l'expédition destinée à porter secours à **Émin-pacha** poursuit son œuvre, sans se laisser arrêter par les insinuations de ceux qui prétendent que cette entreprise n'est destinée au fond qu'à étendre le protectorat allemand au delà des limites fixées par la convention conclue entre l'Angleterre et l'Allemagne. Les souscriptions allemandes arrivent nombreuses et fortes. M. Krupp, membre de la chambre du commerce, a mis 62,500 fr. à la disposition du Comité. Émin-pacha étant Allemand, l'Allemagne tient à honneur de contribuer pour sa part à secourir son compatriote. Dans l'Assemblée générale de la Société coloniale allemande réunie à Wiesbaden, le 11 septembre, plusieurs discours ont été prononcés en faveur du projet du Comité, dont les frais sont estimés à 750,000 fr. environ. Il s'agit de conduire une expédition à travers les territoires des intérêts allemands dans l'Afrique orientale. Le but essentiel n'en est nullement politique, mais purement humanitaire, ce qui n'exclut point la possibilité d'avantages économiques et scientifiques, si des communications sûres peuvent être établies entre la côte et l'intérieur. Comme telle la Société coloniale allemande ne peut pas s'y intéresser d'une manière directe, ses statuts ne le lui permettent pas ; mais elle appuiera tout ce qui se fera en ce sens. A cet effet l'Assemblée a voté la résolution suivante : « La Société coloniale allemande reconnaît qu'il est désirable, et dans l'intérêt de l'Allemagne, de chercher à fonder une série de stations allemandes à travers les territoires de la sphère d'influence allemande dans l'Afrique orientale dans la direction des lacs Victoria et Albert Nyanza pour établir une communication avec Émin-pacha à Wadelaï, et elle est disposée à appuyer de toutes ses forces toute société qui se proposera ce but. » Le lieutenant Wissmann a insisté sur la nécessité de porter

secours à Émin-pacha le plus promptement possible. Plusieurs sections de la Société se sont prononcées dans le même sens, et un télégramme a été adressé à l'empereur pour le remercier des encouragements qu'il a donnés au Comité qui prépare l'expédition de secours.

Le 15 août, le sultan de **Zanzibar** a remis à la **Société allemande de l'Afrique orientale** l'administration complète et la perception des impôts de toute la côte, de Wanga jusqu'à l'embouchure de la Rovouma. Le drapeau de cette Société a été arboré sur quatorze places, dont sept ont de bons ports, et les autres offrent de bons mouillages. Entre ces places se trouvent d'autres localités moins importantes, mais dans lesquelles sont aussi perçues des taxes, en sorte que le nombre des lieux de perception est de quarante-deux. Quelques-uns d'entre eux ont déjà un commerce très actif ; à certains moments de l'année, par exemple, Bagamoyo compte 25,000 habitants. Quiloa, Kivindje, Lindi, Mikindany ont des relations commerciales déjà développées. Lindi a un port magnifique et Mikindany est le point de départ d'une route de caravanes qui conduit au Nyassa. Outre la perception des impôts, la Société est investie du droit de juridiction ; le domaine public, les forêts, les bâtiments publics, les fortifications, les garnisons, le droit d'exploiter les mines, sont devenus sa propriété. La prise de possession de l'administration par les agents de la Société allemande ne s'est pas effectuée partout sans résistance de la part des indigènes. Mais le sultan de Zanzibar a envoyé des troupes sur les lieux où l'opposition s'était manifestée d'une manière violente, et la tranquillité a été rétablie.

La Compagnie des messageries maritimes a créé un nouveau service de Marseille à la Réunion par Zanzibar et Madagascar. Sur le *Peï-Ho,* paquebot-poste destiné à ce service, s'est embarqué M. **Gaston Angelvy,** déjà connu par deux missions dont il fut chargé en 1884 par le sultan de Zanzibar. Il possède à fond la langue souahéli, et a reçu des ministres de l'instruction publique et de la marine l'ordre d'étudier le bassin de la Rovouma, dont il connaît déjà le cours inférieur, et qui se jette dans l'océan entre le 10° et le 11° lat. sud et par 38° environ de longitude orientale. Outre la question hydrographique, le programme de M. Angelvy comporte aussi la triangulation du pays, ainsi que bon nombre d'observations scientifiques qui seront relevées et coordonnées avec une rigoureuse exactitude.

MM. D.-P. Jones et R. Stewart Right, de la Société des missions de Londres, ont fondé une nouvelle station chez le chef Fwambo, à l'extrémité méridionale du lac **Tanganyika.** Arrivés-là, le 21 septembre de

l'année dernière, disent les *Missions évangéliques au XIX$^{me}$ siècle,* ils purent déjà, après six semaines de travail, entrer dans une maison de trois pièces dont la construction n'était revenue qu'à 250 fr. Il est vra que la main-d'œuvre ne leur coûtait que 2 fr. par semaine et par homme. Du reste on n'est pas aussi isolé dans ces lointains parages qu'on pourrait le croire. Dans l'espace de quelques semaines, ces missionnaires reçurent la visite de plusieurs Européens, soit missionnaires, soit membres de la Compagnie des lacs africains. Quelques-uns d'entre eux étaient venus par le bateau à vapeur le *Good News,* avec lequel M$^{me}$ Jones de son côté fit visite à la station de Kavala.

D'autre part, les *Missions d'Afrique* nous apportent sur les **incursions des chasseurs d'esclaves** à l'ouest du Tanganyika des détails qui expliquent l'insistance avec laquelle Mgr Lavigerie réclame des mesures propres à diminuer les ravages de la traite. Une lettre de Kibanga renferme les détails suivants : Vers midi, nous commençons à voir, sur les collines qui entourent notre station, des nègres fuyant dans la direction de notre tembé. Les premiers arrivés nous apprennent qu'un chef métis de l'est du Tanganyika vient de fondre sur la contrée. Vers trois heures en effet, nous voyons défiler au loin une troupe de métis et de nègres armés, sur les hauteurs qui se trouvent en deçà de la rivière Louvou, limite de notre station. Ce sont les soldats de Mohammed qui viennent faire leur razzia, comme ils en font dans tous les pays qui nous environnent. Ils passent, drapeau rouge en tête, à travers les villages, font main basse sur tout ce qu'ils trouvent, choses et gens, et poursuivent quelques fuyards éperdus dans les herbes d'une vallée. Du haut de notre butte, nous les voyons attraper les volailles, arracher les cultures, voler tout ce qu'ils trouvent dans les cases et que les pauvres habitants n'ont pu emporter dans leur fuite précipitée. Un lieutenant de Mohammed introduit auprès des missionnaires leur explique que le sultan de Zanzibar a donné pour instructions de ne pas piller chez les blancs, et avoue avoir saccagé le Rouando au nord, le Manyéma, l'Ou-Nyabemba, l'Ou-Boudjoué, etc. Puis, le soir, on voit flamber partout les villages, les gens se sauvent sur le lac, et les brigands repassent avec les femmes et les enfants liés en longues files. Une pauvre vieille emmenée en captivité, veut s'attacher au vêtement d'un des missionnaires, et le supplie de la sauver, mais elle est entraînée comme une bête de somme, la corde au cou. Une autre, ne voulant pas se laisser entraîner, reçoit un coup de pistolet qui la blesse mortellement. Ces expéditions font le vide autour des stations, et là où hier encore les missionnaires allaient porter l'instruction et la consolation, règne maintenant le silence du désert.

Le *Report* présenté à l'Assemblée générale de l'Église d'Écosse, que nous venons de recevoir, contient plusieurs pages sur les progrès faits par les Arabes dans leurs attaques contre les indigènes des environs du **lac Nyassa,** contre les stations missionnaires et contre les établissements commerciaux de la Société des Lacs. Nous n'en extrayons que ce qui concerne la démarche faite par les Comités des deux Sociétés missionnaires écossaises auprès du gouvernement anglais, pour obtenir son appui contre l'invasion dont est menacée cette région. Des délégués des Comités susmentionnés ont eu avec des membres du Parlement une conférence, dans laquelle ils ont exposé l'importance qu'il y a pour l'Angleterre à conserver son influence dans cette partie de l'Afrique. « Nous ne demandons, » ont-ils dit, « pour nos missionnaires aucun privilège exceptionnel ; mais nous rappelons que les stations du Nyassa ont été établies ensuite d'une invitation indirecte du gouvernement anglais, dans une région ouverte par le Dr Livingstone, consul de S. M., et qu'en 1858 le gouvernement britannique envoya une expédition, dont les frais s'élevèrent à 750,000 fr. sans compter le lancement du *Pioneer,* en vue du développement des districts du Zambèze et du Nyassa. » Ils rappelèrent les dépêches de lord Clarendon, alors secrétaire des affaires étrangères sous le ministère de lord Palmerston, à tous les chefs du lac Nyassa, déclarant que l'Angleterre voulait leur donner une preuve de son désir de développer leur prospérité en leur aidant à ouvrir leur pays à un commerce pacifique. « A cet effet, » disait lord Clarendon, « la reine envoie un petit vapeur sur le Zambèze, la voie la meilleure pour l'importation de marchandises, celle qu'a explorée le Dr Livingstone. Nous sommes un peuple manufacturier, et nous fabriquons tous les articles que vous voyez apportés par les blancs. Sachez tous, et que toutes les tribus qui vous entourent sachent que les Anglais sont les amis et les promoteurs de tout commerce légitime, mais qu'ils sont les adversaires du trafic des esclaves et de la chasse aux esclaves. » Les Comités des deux Sociétés missionnaires écossaises demandèrent aux membres du Parlement : 1° que le gouvernement assurât le libre transit ou un transit favorable aux marchandises anglaises transportées par des navires anglais de la côte à l'intérieur ; 2° que l'on insistât auprès du gouvernement sur les faits indiquant une augmentation de la traite, afin qu'il prît des mesures pour y mettre un terme ; et 3° que les districts du Nyassa au nord du Ruo fussent déclarés comme appartenant à la sphère d'influence anglaise. A la requête de plusieurs membres du Parlement, cette dernière demande fut changée en une autre aux termes de laquelle le gouverne-

ment est invité à prendre les mesures les meilleures pour assurer la sécurité des sujets et des intérêts anglais dans la région du Nyassa. Lord Salisbury a fait bon accueil à la députation chargée par la conférence de lui présenter ces demandes, et lui a promis de prendre celles-ci en sérieuse considération.

Le *Railway Times* annonce que le gouvernement de la colonie de **Natal** a décidé l'établissement d'un **chemin de fer le long de la côte du Zoulouland.** Jusqu'ici la colonie ne possède que deux lignes de voies ferrées ; l'une partant de Durban se dirige au N.-E. vers Lady-Smith, à la frontière de l'État libre de l'Orange ; l'autre longe la côte sur un parcours de 80 kilomètres jusqu'à Verulam. La première se prolonge vers l'État libre et le Transvaal en vue de relier entre elles les routes qui conduisent à Prétoria et aux mines d'or ; mais les difficultés matérielles sont considérables. Quant à la seconde, sa prolongation rendrait facile la soumission du Zoulouland tout entier ; une section de 80 kilomètres de plus conduirait de Verulam à la Tugela, rivière qui forme la frontière entre la colonie de Natal et le Zoulouland ; puis quelques centaines de kilomètres à travers ce dernier pays permettraient d'atteindre le pays des Amatonga ; enfin trois cents autres kilomètres transporteraient la locomotive au Swazieland, et au district aurifère de Barberton dans le Transvaal. Le *Railway Times* reconnaît que la colonie de Natal ne peut supporter seule les frais d'établissement de ces lignes, et qu'un subside de la métropole sera indispensable. Les contribuables anglais voudront-ils accepter cette charge ?

Le *Barberton Herald* annonce le départ de deux expéditions pour le **pays d'Oumzila,** l'une sous le commandement de M. J. Maritz, l'autre dirigée par MM. Williams, auxquels a été vendue une partie d'une concession obtenue par M. Zietsman, ancien guide de Livingstone et de l'explorateur allemand, C. Mauch, avec lequel il avait parcouru le pays d'Oumzila. Longtemps M. Zietsman préféra de beaucoup la chasse à l'éléphant, trouvant qu'il y avait là infiniment plus de chances de profits que dans l'exploitation de roches comme celles des gisements aurifères. La découverte des mines de Kaap lui fit comprendre de quelle valeur pouvaient être ces quartz qu'il avait méprisés jusque-là ; il se rappela ce qu'il avait vu dans ses explorations avec Mauch, se rendit au pays d'Oumzila, et obtint du roi actuel une concession de 300 kilomètres de long sur autant de large, sur la rivière Buzié, tout près de la résidence du roi. Il en a vendu la moitié à MM. Williams. Dans chaque crique, dit-il, il y a de l'or d'alluvion ; les natifs l'exploitent avec grand

succès. Dans les gisements eux-mêmes, on trouve de l'or dans les parties désagrégées de la roche, et souvent des rubis. L'expédition s'est munie de provisions pour six mois, et a pris des arrangements pour que des courriers apportent à Barberton des nouvelles tous les quinze jours.

De son côté, Lobengula, roi des Ma-Tébélé, a accordé une concession minière pour tout le **Ma-Shonaland** à une société anglaise qui l'exploitera pour le roi lui-même. L'année dernière, M. F. Johnson avait vainement insisté auprès de Lobengula pour obtenir cette concession. Mais la proclamation du protectorat anglais sur le pays des Ma-Tébélé et ses dépendances a amené le roi à l'accorder. Les concessionnaires ont le droit d'exploiter l'or d'alluvion et les gisements de quartz aurifères pendant deux ans à partir du 1er janvier 1889, avec la faculté du renouvellement de la concession à l'expiration de ce terme.

M. A.-J. Wauters a communiqué à la *Gazette* de Bruxelles, les **dernières nouvelles du Haut-Congo** apportées par M. le capitaine **Van Gèle,** arrivé le 15 septembre, directement des Stanley-Falls qu'il avait quittées le 18 juin dernier. L'explorateur rentre en Europe en parfaite santé, après un séjour presque complet de six années au Congo, vaillamment employées à parcourir en tous sens le haut Congo et ses affluents. Nos lecteurs se rappellent que c'est à lui que l'on doit la solution du problème de l'Oubangi reconnu comme le cours inférieur de l'Ouellé. La dernière expédition dirigée vers les Stanley-Falls par le capitaine Van Gèle quitta Léopoldville le 18 avril dernier, à bord du *Stanley;* elle emmenait avec elle trente Haoussas et douze Ba-Ngalas. Elle constata, en remontant le fleuve, le bon état des sept établissements européens de Kinchassa, Kimpoko, Kwamouth, Bolobo, Loukoléla, Équateur et Loulonga, occupés soit par l'État indépendant, soit par la mission baptiste, la Société anversoise *Sanford Expedition,* ou la Société hollandaise de Rotterdam. Entre ces divers établissements, c'est un va-et-vient incessant de steamers et de pirogues de commerce, annonçant un trafic déjà considérable. Un des bateaux de Kinchassa est redescendu, le mois dernier, des Stanley-Falls au Pool, ayant à bord cinq tonnes d'ivoire résultat de quelques semaines seulement de recherches commerciales. Sur toute la section du fleuve qui s'étend entre Léopoldville et Ba-Ngala, — environ 1200 kilomètres, soit plus de la longueur du cours entier du Rhin, — la sécurité est complète. Les pirogues de commerce des indigènes commencent à arborer le drapeau de l'État indépendant qui leur assure la libre et pacifique navigation.

Le 12 mai, l'expédition arrivait à Ba-Ngala, où elle achevait de

*

s'organiser et de se ravitailler. Les constructions et les plantations de la section font l'éloge de ses directeurs actuels MM. Vankerckhove et Dhanis. Les relations avec les indigènes continuent à être excellentes. L'État trouve à engager à la station, pour un terme de deux ans et pour le service de tous ses établissements et de ses bateaux, autant d'hommes qu'il le désire. Partout on est de plus en plus satisfait des services multiples rendus par les Ba-Ngalas soit comme soldats, soit comme matelots, soit comme ouvriers d'ateliers. La Compagnie du chemin de fer trouvera parmi eux les bras nécessaires aux prochains travaux de déblais et de terrassements de la voie.

En arrivant à Basoko, au confluent de l'Arououimi et du Congo, le capitaine Van Gèle trouva un petit poste établi par Tipo-Tipo à la limite du district que celui-ci administre. Il y reçut un excellent accueil et y apprit que le chef arabe, accompagnant le capitaine Vankerckhove, à bord du steamer *Association internationale africaine,* venait de passer et remontait la rivière. Le *Stanley* pénétra à son tour dans l'Arououimi et rejoignit le steamer susmentionné trois heures avant d'arriver au camp de Yambouya. Il y avait trois ans que le capitaine Van Gèle n'avait vu Tipo-Tipo, qu'il avait trouvé en 1885 installé près de la station des Stanley-Falls. Le chef arabe lui fit un très bon accueil, le mit au courant des événements, et les deux steamers, naviguant de concert, se dirigèrent vers le camp de Yambouya. Établi dans une assez mauvaise situation, au pied des Rapides, celui-ci offrait un aspect misérable. L'arrière-garde de l'expédition de Stanley, qui y avait passé une année de privations, avait vécu presque exclusivement des produits d'un champ de manioc. La mortalité y avait été excessive, quoique aucun Européen n'eût succombé.

Au moment où M. Van Gèle arriva à Yambouya, le 4 juin, le major Barttelot organisait sa caravane. Il avait encore une centaine de soldats de l'expédition de Stanley : 30 Soudanais et 70 Zanzibarites, et avait reçu de Tipo-Tipo 400 porteurs recrutés par lui dans le Manyéma et que M. Jameson, remontant le Congo au-dessus des Falls, était allé chercher à Nyangoué.

M. Wauters estime qu'il était un peu téméraire de s'aventurer avec une caravane ainsi composée, dans les régions inconnues de l'est ; non pas que les porteurs indigènes du Manyéma inspirassent des craintes quant à leur fidélité ; mais l'escorte armée était insuffisante ; d'autant plus que les soldats zanzibarites amenés par Stanley et traités souvent avec rigueur par le major Barttelot avaient manifesté maintes fois des

intentions hostiles. Le major n'avait pas réussi davantage à établir des relations amicales avec les postes arabes établis dans le voisinage. Tipo-Tipo avait même dû intervenir pour prévenir un regrettable conflit.

Pendant les cinq jours que le capitaine Van Gèle passa à Yambouya, il semble avoir eu le pressentiment d'événements fâcheux. « Ce qui pourrait arriver de plus heureux au major, » écrivait-il dans son journal, « ce serait de revenir avec sa caravane à Yambouya après quelques jours de marche ». Le triste événement de l'assassinat du major Barttelot, dont il a appris la nouvelle par les journaux en passant à Paris, n'a que trop malheureusement confirmé ses craintes quant à l'issue de l'expédition.

« On ne saura pas avant deux ou trois mois », dit M. Wauters, « les faits qui ont amené la mort du major Barttelot, mais, d'après ce qu'on sait, on peut se demander si l'officier anglais n'a pas été assassiné plutôt par ses soldats zanzibarites que par ses porteurs manyéma, et si sa mort n'est pas le résultat d'une vengeance personnelle plutôt que de l'hostilité contre les blancs. La main de Tipo-Tipo, que plusieurs journaux ont voulu mêler à cette affaire, devrait en être écartée. »

Le 12 juin, la caravane se mit en marche de Yambouya. Le major était accompagné de deux adjoints : M. Jameson [1] et le Dr Bonny.

C'est à Yambouya que le capitaine Van Gèle a recueilli les dernières nouvelles de Stanley, qui, parti le 28 juin 1887, n'a plus donné une seule fois de ses nouvelles. Deux ou trois mois après son départ on apprit que deux déserteurs de l'expédition avaient abandonné la caravane à vingt ou trente jours de marche de Yambouya. Le pays traversé, disaient-ils, était difficile ; la rivière, à chaque instant innavigable, était mauvaise, et finalement la marche du bateau avait été complètement arrêtée par des chutes. La population était nombreuse, et les vivres abondants ; mais les indigènes étaient hostiles et les soldats avaient dû livrer des combats. Dès lors plus rien n'a transpiré sur la marche de Stanley.

De nombreux journaux l'ont déjà rangé parmi les morts, et l'assassinat du major Barttelot leur a fourni l'occasion de railler ceux qui croient encore à la possibilité de retrouver son expédition [2]. Si le major

[1] Après l'assassinat du major Barttelot, ce fut M. Jameson qui reçut la mission de réorganiser une expédition pour aller à la recherche de Stanley. Malheureusement il vient d'être emporté par la fièvre à la station de Ba-Ngala.

[2] *L'Indépendance belge* annonce que par suite de la mort de Jameson, l'expédition de secours de Stanley ou d'Émin-pacha est définitivement abandonnée.

Barttelot n'était pas anglais, il s'en faudrait peu que l'Angleterre ne se désintéressât de l'expédition de secours conduite à Émin-pacha, et ne laissât celui-ci sans ressources jusqu'au jour où l'on apprendra de science certaine le point exact où se trouve Stanley, parce qu'Émin-pacha a déclaré qu'après avoir reçu les provisions qu'il attend pour ses gens, il n'abandonnerait pas ceux-ci à la merci des partisans du mahdi, et ne laisserait pas retomber ceux qu'il a délivrés sous le joug des chasseurs d'esclaves. Quoi que fassent les Anglais au sujet de la mort du major Barttelot, nous voulons encore, avec les voyageurs Junker, Schweinfurth, Lenz, Wissmann, Van Gèle et de Winton [1], malgré toutes les apparences contraires, croire à l'existence de Stanley. Dans tous les cas, nous trouvons le moment bien mal choisi pour recommander l'abandon d'Émin-pacha à son malheureux sort, et nous sommes heureux de constater qu'en Allemagne comme en France, en Autriche comme en Amérique, il y a encore des hommes pour lesquels le salut du dernier des lieutenants de Gordon l'emporte sur la question des sommes que peuvent coûter les expéditions à organiser pour lui porter secours.

A propos du pacha blanc dont la nouvelle était parvenue à Yambouya, le capitaine Van Gèle a rapporté qu'il était question d'un blanc s'avançant à la tête d'une expédition armée et combattant pour se frayer passage. Il venait de l'ouest, était vêtu à l'européenne, et ses hommes étaient armés de fusils. Chose bizarre, a ajouté le capitaine, on disait qu'il était chaussé de grandes bottes semblables à celles que je porte moi-même lorsque je suis en expédition. M. Wauters voit dans ce détail l'explication de la nouvelle du fameux pacha blanc, qui, suivant lui, ne serait autre que le capitaine Van Gèle lui-même remontant, au commencement de cette année, l'Oubangi-Ouellé, livrant des combats chez les

[1] Sir Francis de Winton vient de communiquer aux journaux anglais le dernier rapport reçu du major Barttelot par le comité organisateur de l'expédition Stanley. Ce rapport est daté du 10 juillet et porte pour conclusion que Tipo-Tipo a violé ses engagements, qu'il n'y a plus d'appui à attendre de lui, qu'il faut agir sans son aide et se mettre en marche sans plus de retard, car ajourner ou contremander l'expédition serait de la pusillanimité. D'autre part, le *Standard* publie une lettre que lui adresse un haut fonctionnaire de l'État du Congo et qui confirme le mécontentement des hommes commandés par le major Barttelot. Ce mécontentement, dit la lettre, provenait d'abord des mauvais traitements dont ces hommes étaient l'objet de la part de Barttelot, et ensuite du peu de soin que prenait celui-ci pour assurer l'approvisionnement de ses hommes et les empêcher de mourir de faim.

Yakomas, près du confluent de la rivière Mbomo (voy. p. 147-154 et la carte p. 160), qui a sa source aux confins du bassin du Bahr-el-Ghazal. Transmise de bouche en bouche, la nouvelle parvint à Khartoum et à Souakim, d'où elle arriva en Europe.

Le 9 juin le *Stanley* et l'*Association internationale africaine* quittèrent le camp de Yambouya ayant à bord le capitaine Van Gèle et le lieutenant Vankerckhove. Tipo-Tipo demeura à Yambouya pour assister au départ de la caravane du major Barttelot. Les deux steamers arrivèrent aux Falls le 15 juin. L'ancienne station fut réoccupée, les membres de l'expédition furent installés dans une maison nouvelle préparée par Tipo-Tipo, et le capitaine Van Gèle et ses adjoints furent reçus de la façon la plus hospitalière par le frère de Tipo-Tipo, Bouana-Nzigé.

Enfin, le 18 juin, après trois jours passés aux Falls, le capitaine Van Gèle reprenait le chemin de la côte. En route il rencontra Tipo-Tipo à bord du *Holland,* plus bas, à bord de l'*En-Avant,* le lieutenant Haneuse. Le 2 juillet il arrivait à Léopoldville, le 17 août il s'embarquait à Banana, et le 15 septembre, moins de trois mois après son départ des Falls, il rentrait à Bruxelles.

L'expédition projetée par M. le capitaine **Trivier** que nous annoncions il y a quelques mois (p. 208), est en cours d'exécution. Muni d'une mission du ministre de l'instruction publique de France, M. Trivier s'est embarqué à Bordeaux le 20 août sur la *Nerthe* qui devait le transporter à Dakar, ainsi que M. Weissemburg, de Rochefort comme lui. Le département de la marine lui a donné tous les instruments astronomiques nécessaires à ses observations; une escorte de cinq laptots sénégalais sera à sa disposition dès son arrivée à Dakar. De ce point il se rendra à Loango, où il organisera une caravane pour se rendre à Brazzaville; là il s'embarquera sur un vapeur jusqu'aux Stanley-Falls ; puis reprendra la voie de terre jusqu'à Nyangoué et jusqu'au Loukouga. Ensuite il se dirigera vers Mpala, traversera le Tanganyika, touchera à Karéma et à Oudjidji, d'où à travers l'Ou-Nyamouezi il cherchera à atteindre Bagamoyo et Zanzibar.

La *Revue Française* nous apporte les nouvelles suivantes de **M. Joseph Thomson** qui explore actuellement le **Maroc.** Il se rendit par mer de Tanger à Casablanca et de là par terre à Mogador. Ne pouvant compter sur son escorte, il eut recours aux bons offices d'un juif de Demnah qui lui fut d'un grand secours. De Demnah il fit deux excursions intéressantes au point de vue géologique et géographique, puis franchit l'axe central de l'Atlas jusqu'au district de Tiluit dans le

bassin du Draa. L'insurrection des tribus du versant sud le força à revenir vers le nord ; il traversa la chaîne par une passe, un peu au sud du Djebel Tizah, dont l'ascension a été faite précédemment par Hooker, et atteignit sans encombre Gindaby. Ensuite il monta jusqu'au sommet le plus élevé de l'Atlas, au nord de Amsivitz, à une altitude de plus de 4000 mètres, environ 500 mètres de plus que tous les pics atteints jusqu'ici. De là il revint à Maroc, pour attendre les provisions qui lui étaient envoyées de la côte.

---

## NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

La Compagnie transatlantique a installé, le 1er septembre, trois courriers directs entre Marseille et Tunis, et un courrier entre Alger et Tunis, avec escales sur les côtes de l'Algérie et de la Tunisie.

Le *Progrès de Sétif* annonce que le ramassage des œufs de sauterelles s'effectue sur une grande échelle. A chaque marché, des quantités énormes sont apportées à la mairie par les indigènes désireux de toucher de suite une petite somme d'argent. Les œufs sont déposés dans de vastes fosses, où ils sont enfouis, après avoir été disposés par couches alternant avec des lits de chaux.

Au congrès de l'Association britannique réuni récemment à Bath, sir Robert Playfair, consul général de la Grande-Bretagne à Tunis, a exposé les progrès réalisés en Tunisie sous le protectorat français. Terre à peu près inconnue, il y a peu de temps, elle promet, aujourd'hui qu'elle est ouverte à l'activité européenne, de devenir bientôt la rivale de l'Algérie pour la culture de la vigne, qui devra toujours être la principale industrie du nord de l'Afrique.

D'après une lettre du Caire au *Standard,* un grand mécontentement règne chez les partisans du mahdi qui pousse à l'extrême la sévérité de la discipline religieuse. Tout homme convaincu d'avoir fumé ou d'avoir bu du café a la main droite coupée.

Des négociations sont engagées entre les autorités égyptiennes et italiennes pour l'établissement d'un nouveau service hebdomadaire entre l'Égypte et l'Europe, par la voie du Pirée et de Brindisi.

Le gouvernement turc ayant notifié au ministère anglais son intention de réoccuper le port de Zeïlah, cédé autrefois à l'Égypte moyennant une augmentation de tribut, le Foreign Office a répondu que Zeïlah dépend aujourd'hui de l'Égypte, et que tout en conservant sa suzeraineté sur les territoires égyptiens, la Turquie n'a pas le droit de les occuper militairement, ni même de les administrer pour son propre compte.

La British East African Company, à laquelle le sultan de Zanzibar a concédé ses pouvoirs et droits d'administration sur le territoire de M'Rima et îles dépendantes, ainsi que ses possessions de la côte orientale d'Afrique, de Wanga à Kipini, a obtenu du gouvernement anglais une charte analogue à celle de la

Compagnie du Niger. Elle a en outre conclu des conventions spéciales avec les chefs indigènes des régions avoisinantes.

Les trafiquants d'esclaves ayant pris le pavillon français pour couvrir leur odieux commerce, dans les eaux de l'Afrique orientale, le gouvernement français a prescrit à ses agents à Madagascar de faire une enquête à ce sujet.

D'après une dépêche d'Édimbourg, un engagement sérieux a eu lieu entre des chasseurs d'esclaves et une expédition anglaise dans la région du Nyassa. Un blanc et plusieurs indigènes faisant partie de cette dernière auraient été tués ; le capitaine Luggard qui la commandait serait blessé.

M. Wulf, chargé par la Société allemande des plantations de l'Afrique orientale de diriger les établissements fondés dans les territoires du protectorat allemand, quittera l'Allemagne à la fin d'octobre pour rejoindre à Zanzibar les planteurs de café, de Java, et les planteurs de tabac, de Sumatra, engagés comme administrateurs et inspecteurs des plantations de café et de tabac de la Société allemande.

A l'Exposition coloniale de Cologne, la Société de l'Afrique orientale a obtenu une médaille d'or pour la variété des fruits, des articles de commerce et d'autres produits de ses domaines.

A la fin de l'année, M. le D^r^ Latrille se rendra à Zanzibar, pour y prendre la direction de l'infirmerie allemande qui doit y être fondée ; il aura en même temps à exercer la surveillance sur les missions allemandes, et étudiera la littérature populaire souahéli.

M. de Gravenreuth a réussi à acclimater à Bagamoyo le cheval, dont jusqu'ici l'introduction dans l'Afrique orientale tropicale avait été jugée impossible.

Le D^r^ Schweinfurth signale, dans la *Deutsche Kolonialzeitung*, la disparition d'un jeune négociant allemand, nommé Karl Wiese, parti en 1880 pour Quilimane au service d'une maison de Marseille, et qui ensuite entreprit pour son compte particulier des expéditions commerciales dans le bassin du Zambèze. Depuis le 15 avril 1886, sa famille n'a plus reçu de ses nouvelles. A cette date il partait de Tété, pour un nouveau voyage à l'intérieur.

Un service postal sera prochainement établi entre le Be-Chuanaland britannique et le Ma-Tébéléland, par Shoshong, au moyen de messagers indigènes. Des stations postales seront établies à Kanyé, Molépololé, Shoshong, Tati et Gouboulououayo.

Le dernier numéro des *Missions-Berichte* de Berlin cite, comme exemple de la richesse de la langue des Ba-Souto, le fait qu'ils n'ont pas moins de quinze noms pour désigner le blé depuis le moment où le grain est semé jusqu'à celui où il est mûr et prêt à être récolté ; vingt-deux noms différents s'appliquent aux diverses espèces de blé cafre ; treize noms à la canne à sucre ; dix-huit noms servent à distinguer les nuances du bétail.

Dans une session extraordinaire convoquée pour élire le successeur du président de l'État libre du fleuve Orange, le Volksraad a nommé M. F.-W. Reitz, jusqu'ici président de la Cour suprême.

D'après une dépêche de l'Agence Reuter à Capetown, le parlement de la

Colonie du Cap a adopté le bill proposant une union douanière des États de l'Afrique australe.

D'après la déclaration de sir Gordon Sprigg, premier ministre de la Colonie du Cap, le gouvernement colonial assure toutes les facilités désirables aux négociants et industriels qui voudront prendre part à l'Exposition universelle de Paris en 1889. De son côté, la Chambre de commerce du Cap nommera un comité qui enverra un délégué à Paris.

Le steamer le *Tartar* est arrivé du Cap de Bonne-Espérance à Plymouth, après une traversée de 17 jours, 6 heures, 15 minutes. C'est la plus rapide qui ait été faite jusqu'ici du Cap en Angleterre.

La Jersey, Guernesey and British Pedigree Cattle Exporting Company a fait un essai d'exportation d'un taureau et de deux vaches de Jersey au Cap, pour améliorer la race de l'Afrique australe. Les bêtes sont arrivées là-bas dans d'excellentes conditions et paraissent n'avoir pas souffert de leur long voyage.

La *Eastern Telegraph Company* se propose de relier le Cap avec St-Paul de Loanda par un câble télégraphique sous-marin.

Les journaux de Lisbonne annoncent qu'un arrêté royal a accordé la concession d'un chemin de fer devant desservir la vallée de Dombe-Grande, dans le district de Benguela. La ligne concédée aura son point de départ à Cuio, port sur la côte, et s'étendra de là vers l'intérieur, sur une longueur de 25 kilomètres. Le concessionnaire, propriétaire de vastes terrains dans la susdite vallée, ne reçoit aucune subvention, et s'engage à achever les 15 premiers kilomètres en deux ans; la ligne entière doit être livrée à l'exploitation au terme de la troisième année.

Le gouvernement français installera une communication directe par vapeur avec ses possessions de l'Afrique occidentale. Tous les deux mois un steamer partira du Havre; le service commencera le 1er novembre.

La *Pall Mall Gazette* annonce que le major autrichien Dobner pousse activement les préparatifs d'une expédition destinée à la recherche de Stanley, ainsi que l'enrôlement des officiers et sous-officiers qui l'accompagneront. L'expédition remontera le Congo jusqu'aux Stanley-Falls, d'où elle se dirigera vers l'Albert-Nyanza en passant chez les Mabodes.

D'après une dépêche de New-York, M. Schufeldt, lieutenant de la marine américaine, a demandé un congé pour aller à la recherche de Stanley; il organiserait son expédition à Zanzibar.

Une délégation du Comité de l'alliance des Églises presbytériennes a été reçue par le roi des Belges pendant son séjour en Angleterre. Elle était composée essentiellement d'Américains, et a exprimé au souverain de l'État indépendant du Congo sa sympathie pour les efforts faits par le roi pour empêcher que le trafic des spiritueux ne ruinât les indigènes; en outre, elle a exprimé l'espoir de voir les autres états signataires de l'Acte du Congo prêter leur concours à ses efforts. Le roi a fait à la délégation un accueil cordial, et a exprimé sa satisfaction de voir les États-Unis prendre un intérêt si vif à cette question, d'autant plus qu'il supposait les États-Unis opposés à la restriction de la liberté commerciale.

M. le capitaine Cambier a rapporté à Bruxelles les plans du tracé adopté pour le chemin de fer du Congo, qui contourne le massif de Matadi et le passage de la Mpozo à son confluent, ce qui rend inutile le travail d'art que l'on redoutait en cet endroit. Il a laissé le commandement de l'expédition des ingénieurs à M. Hector Charmanne, qui achève le levé tachéométrique de la direction générale du tracé jusqu'à Léopoldville. L'expédition compte avoir terminé ses opérations en novembre ou en décembre prochain.

Aussitôt que le lieutenant Tappenbeck sera arrivé au Cameroun, l'expédition allemande se propose d'entreprendre une nouvelle exploration du pays des Ba-Tanga, où une station scientifique sera fondée sur le fleuve Sannaga.

Le lieutenant von François a atteint Salaga le 4 mars en passant par Kpandu, d'où, après un repos de dix jours, il s'est dirigé sur Jendi. Il y est arrivé le 23 mars, et a continué sa route vers Gambaga qu'il a atteint le 5 avril. De là il se proposait de se diriger vers Waga Dugu et Arre.

Le médecin major Wolf, chargé d'une mission d'exploration, s'est rendu, par le territoire de Togo, à Addelar au N.-E. de Salaga, où il a établi une station pour ses études scientifiques.

---

## COUP D'ŒIL SUR LES PROGRÈS ACCOMPLIS DEPUIS UN SIÈCLE DANS LA CONNAISSANCE DE L'AFRIQUE

Dans la sixième livraison des *Petermanns Mitteilungen*, le rédacteur en chef, le Dr Supan, a publié une étude des plus remarquables intitulée : *Un siècle d'exploration africaine*. Il ne s'agit pas d'une nomenclature des voyages accomplis en Afrique depuis un siècle, mais d'une sorte de classification des explorations et d'un historique en quelque sorte philosophique des progrès réalisés dans la connaissance du continent. Cet article a principalement en vue de faire ressortir aussi bien l'immensité des progrès réalisés dans un espace de temps relativement court, que les phases par lesquelles a passé l'exploration africaine, les grands problèmes qui ont successivement éveillé la curiosité des voyageurs, des géographes et du public, enfin le programme de l'avenir. Ce mémoire, riche en renseignements, écrit avec cette concision substantielle qui permet de dire beaucoup de choses en peu de mots, est accompagné d'une série de petites cartes indiquant, de 1790 à 1880, les progrès accomplis de dix en dix ans dans l'exploration de l'Afrique, et, en outre, d'une carte à plus grande échelle destinée à faire connaître l'état actuel de nos connaissances sur l'Afrique et les questions qui se posent aujourd'hui.

Nous avons pensé qu'une étude succincte du sujet traité par le Dr Su-

pan, faite d'après son savant travail et quelques autres sources pourrait intéresser nos lecteurs. La carte qui termine ce numéro reproduit avec moins de détails celle des *Mitteilungen*. Nous y avons en outre fait figurer les limites des États africains et des possessions européennes, d'après le *Croquis politique de l'Afrique* de Wauters, publié par M. E. Banning dans son ouvrage *le Partage de l'Afrique*. Cette indication des frontières a été ajoutée en vue d'un article que doit contenir un des prochains numéros de notre journal.

La date choisie par le D^r^ Supan pour la publication de son travail est l'anniversaire d'un événement dont on a bien souvent fait ressortir l'importance. C'est le 9 juin 1788, en effet, que fut fondée, à Londres, *l'African Association*, société dont le but était d'encourager les voyages de découvertes dans l'intérieur de l'Afrique. Les notabilités, dont quelques-unes étaient considérables, qui présidaient à la création de l'Association, se rendaient compte des avantages que le commerce aussi bien que la science devait retirer de l'exploration de l'Afrique. A cette époque, l'Angleterre qui venait de perdre une grande partie de ses colonies d'Amérique sentait le besoin d'ouvrir des débouchés à son industrie. Il fallait trouver de nouveaux acheteurs, et on les trouva, car il est certain que l'ouverture de routes nouvelles dans le nord de l'Afrique profita au commerce anglais. Toutefois ce n'est pas à ce point de vue que la fondation de *l'African Association* ouvre une ère mémorable. Elle marque bien davantage dans l'histoire de la science que dans l'histoire du commerce. La Société donna aux explorations un caractère beaucoup plus scientifique que par le passé. Elle sut choisir ses voyageurs. Sans se préoccuper de leur nationalité — elle prit à son service plus d'Allemands que d'Anglais,-- elle chercha surtout à mettre à la tête des expéditions entreprises sous son patronage, des hommes sachant voir et sachant comprendre, forts en sciences naturelles et possédant un caractère bien trempé. L'études des espèces végétales et animales, des populations, des langues, des civilisations, la détermination astronomique des localités, firent partie du programme des voyages au même titre que la reconnaissance orographique, hydrographique et climatérique des contrées. *L'African Association* organisa ses expéditions au Sahara et au Soudan méthodiquement et suivant un plan bien conçu. Les informations rapportées par les voyageurs qu'elle envoya sont encore aujourd'hui les seules que l'on possède sur certains territoires, ou sont considérées comme des plus précieuses pour d'autres régions, alors même que d'autres explorateurs les ont parcourues plus récemment.

Certes, le champ de travail était vaste pour l'Association. « La carte de l'intérieur de l'Afrique,» écrivait Sir Joseph Banks, dans le premier volume du journal de la Société, « est une surface large et blanche sur laquelle le géographe, protégé par l'autorité de Leo Africanus et de l'écrivain nubien Edrisi, écrit d'une main hésitante, quelques noms de fleuves inexplorés et de peuples douteux. » C'était l'époque où Swift composait ces vers malicieux :

> Les géographes, sur les cartes d'Afrique,
> Avec de sauvages peintures remplissent les vides,
> Et sur des plateaux inhabitables
> Placent des éléphants, à défaut de villes.

La presque totalité du continent africain était laissée en blanc. La carte ne présentait quelques détails que sur les rivages et sur une zone côtière de très faible largeur. Le bassin du Nil n'était connu d'une manière suffisante qu'au-dessous de Khartoum et dans le voisinage du fleuve. Entre la côte de la mer Rouge et le Nil, une vaste contrée n'avait pas été explorée. Au-dessus de Khartoum, on ne savait rien du Nil Blanc, mais les régions du Nil Bleu et de l'Abyssinie étaient mieux connues, grâces aux relations intermittentes qui avaient existé entre le pays du Prêtre Jean et l'Europe, surtout le Portugal. Du reste, c'est en 1788, que le célèbre James Bruce publia le récit de son voyage de Massaoua aux sources du Nil Bleu, au Sennaar, au désert nubien et en Égypte. L'apparition de ce livre n'est pas sans quelque relation avec la fondation de *l'African Association*.

Au nord, dans la Berbérie, on n'avait que des données très incertaines sur toute la région s'étendant au sud du Petit-Atlas. A l'ouest, la côte est reconnue et les Européens se trouvent solidement établis sur un certain nombre de points. Toutefois les explorations dans l'intérieur sont rares; faites dans un but religieux ou commercial, elles ne profitent guère à la scie[illegible] La Sénégambie seule a été explorée scientifiquement par plusieurs [illegible]s, entre autres par Brüe qui gouverna le Sénégal [illegible] Rubaults dont l'exploration date de 1786. Tim-[illegible]int que Français et Anglais cherchent à attein-[illegible] [illegible]ose et que l'on devra plus tard recon-[illegible] cette ville comme centre commercial

[illegible] l'Afrique, la côte occidentale est un [illegible]entale; nous ne voulons pas parler de

la portion comprise entre le cap Negro et le fleuve Orange, car cette région est presque complètement ignorée, mais plutôt de l'Angola et du cours inférieur du Congo, où les capucins italiens se sont établis comme missionnaires à Concobella. La côte orientale est fréquentée par les chercheurs d'or dont Sofala et Tété sont le but, et par les négriers, mais peu par les voyageurs. Les reconnaissances se bornent à la côte et à la partie inférieure du Zambèze.

Le pays du Cap est beaucoup mieux connu. La colonie que les Hollandais y ont fondée ne ressemble pas aux autres établissements européens en Afrique. Son but n'est pas seulement commercial; il est aussi agricole. C'est avant tout une colonie de peuplement. A mesure que le pays se couvre de fermes, les Boers s'avancent vers l'intérieur, comme ils le font encore aujourdhui. La carte ne porte pas, comme dans les autres parties de l'Afrique, quelques itinéraires isolés, à droite et à gauche desquels on ne sait rien ; c'est une région tout entière qui est explorée. Au dix-huitième siècle plusieurs explorations augmentent d'une manière sensible les connaissances antérieures aussi bien sur le pays lui-même que sur ses habitants aborigènes; on peut citer parmi les voyageurs les plus marquants : Kolbe (1705 à 1713); La Caille (1751 et 1752); Sparrmann et Thunberg (1772-1776) ; Paterson (1777); Le Vaillant (1780 à 1785). Le récit de ce dernier est très amusant à lire, mais il offre, par le caractère peu scientifique des assertions qu'il renferme, un spécimen des relations de voyages de cette époque.

Ainsi, en 1788, à part la région du Nil moyen et inférieur, la Sénégambie et la partie méridionale du Pays du Cap, l'Afrique presque entière était un terrain de découvertes pour les explorateurs. La tâche était grande. Il eût été peu logique d'attaquer le continent noir sur tous les points à la fois. *L'African Association* limita son terrain d'action à la région du Sahara et du Soudan. C'est de ce côté que se portèrent presque tous les efforts. A la vérité, le reste de l'Afrique ne fut pas entièrement négligé, car c'est du commencement du dix-neuvième siècle que datent les importants voyages de Burckhardt dans la Haute-Nubie (1812), de Caillaud dans les déserts de l'est et de l'ouest de l'Égypte et aux ruines de l'antique Meroë (1815-1820), de Rüppel au Dongola, au Sennaar et au Kordofan (1823); c'est aussi à cette époque que Sommerville, Lichtenstein, Cowans, Burchell et Campbell parcourent les régions de l'Orange et du Limpopo. Toutefois l'attention publique ne se porte pas dans ces directions; Timbouktou et le Niger attirent tous les regards. Quel est le cours et quel est le régime du grand fleuve

soudanien ? va-t-il se mêler au Nil ; s'arrête-t-il auparavant dans les lagunes de Ouangara (lac Tchad actuel) ; conduit-il ses eaux au Congo ou au golfe de Bénin ? Autant de questions qui passionnent les esprits. Hornemann (1799) et Mungo-Park (1795-1805), entrés les premiers en lice sont bientôt suivis par une pleïade de hardis explorateurs. Tuckey remonte le cours inférieur du Congo (1816), Peddie périt en voulant arriver au Soudan par l'ouest (1816), et Lyon est forcé de s'arrêter au sud du Fezzan (1819), Denham et Clapperton (1822-1824) traversent le Sahara et le Soudan, font la reconnaissance complète du lac Tchad, et reviennent avec l'information donnée par le sultan de Sokoto que le Niger se rend au golfe de Bénin. L'honneur de vérifier cette assertion, et, par suite, de résoudre la question du Niger était réservé aux frères Lander, qui fixèrent définitivement les embouchures du grand cours d'eau. C'était en 1830. A ce moment, l'exploration africaine entrait dans une nouvelle phase. Ces voyages avaient intéressé le grand public non seulement en Angleterre, mais sur le continent. Des sociétés de géographie s'étaient fondées, l'une à Paris, en 1821 ; une autre à Berlin en 1828 ; une troisième à Londres en 1830. *L'African Association,* comme société séparée, n'avait plus sa raison d'être. En 1831, elle se fondit avec la Société royale de Londres.

De 1830 à 1850, les progrès dans la connaissance de l'Afrique furent plutôt lents. Ainsi que le prouve une comparaison de deux cartes, l'une datant du commencement de cette période, l'autre de la fin ; il n'y a de réel changement à constater que dans la Berbérie où la France s'était établie, le bassin du Nil et l'Afrique australe. Quelle différence entre cette époque et celle qui lui succède ! L'année 1850 est une date mémorable dans l'histoire des explorations africaines. Le nombre des voyageurs s'accroît depuis ce moment avec une étonnante rapidité. Ils se précipitent comme une avalanche sur tous les points, sur toutes les côtes de cette Afrique si longtemps délaissée, pour en faire la reconnaissance et ouvrir la route aux missionnaires, aux commerçants, aux colons, aux consuls qui les suivent de près. Jusqu'alors le nord-ouest de l'Afrique, le bassin du Nil et la région du Cap étaient les trois régions sur lesquelles se portait l'attention publique. L'Afrique équatoriale était intacte ; les géographes ne savaient rien ou presque rien de toute la partie comprise entre le tropique du Capricorne et une ligne allant du golfe d'Aden à la baie de Biafra. C'est sur ce vaste territoire que va surtout se concentrer le travail d'exploration depuis 1850. Deux événements dont le retentissement fut immense peuvent en être considérés

comme les signes avant-coureurs. Nous voulons parler de la découverte, qui eut lieu en 1849, de deux pics couronnés de neiges éternelles, sous l'Équateur, le Kilima-Njaro et le Kenia, par les missionnaires Rebmann et Krapf, et du lac Ngami par le docteur Livingstone. Depuis lors les découvertes devaient se succéder sans interruption.

On peut distinguer trois périodes principales dans le grand mouvement d'expansion qui se produit de 1850 à nos jours. La première va de 1850 à 1862; c'est l'époque des problèmes se rapportant au Nil et au Zambèze et de la continuation de l'exploration du Sahara et du Soudan. La seconde commence en 1862 et finit en 1877 ; elle comprend les voyages qui ont pour but de résoudre la question du Congo et de faire connaître les deux zones côtières orientale et occidentale de l'Afrique tropicale. Depuis 1877, époque à laquelle s'ouvre la troisième période, les grands traits du relief et de l'hydrographie de l'Afrique sont fixés; les expéditions ont surtout en vue l'achèvement de la reconnaissance générale du continent et la fondation de colonies européennes dans la région tropicale. Évidemment ces trois périodes n'ont pas un caractère de précision absolue; cependant elles se distinguent assez nettement les unes des autres pour constituer une division formelle dans l'histoire de l'exploration africaine.

Durant la première période, la question des sources du Nil était certainement celle qui excitait l'intérêt le plus vif. Grâce à la protection du khédive Méhémet-Ali, de beaux voyages avaient pu s'accomplir, entre autres ceux de Caillaud, de Rüppell, de Russegger (1837-1838) et en particulier de d'Arnaud (1840) qui fut assez heureux pour pouvoir pousser jusqu'à Gondokoro. D'autres itinéraires partant aussi du cours inférieur et moyen du fleuve, ceux de Tremaux, Brun-Rollet, de Guill. Lejean, du Dr Hartmann, de Heuglin, de Baker recouvrirent cette région du Haut-Nil d'un réseau dont les mailles se retrécissaient de plus en plus. Mais ce n'était pas par ce côté que la solution de la grande question devait être trouvée. Depuis les découvertes de Krapf et de Rebmann, la côte de Zanzibar attirait les regards. Burton et Speke en se dirigeant vers l'ouest, arrivèrent au lac Tanganyika en 1858. Deux ans plus tard, Speke avec un nouveau compagnon, le capitaine Grant, partaient de la même côte pour faire la mémorable exploration qui les conduisit au lac Victoria et au Nil qui en sort. Baker compléta leur découverte par celle de l'Albert-Nyanza. A la même époque, de Decken explorait le Kilima-Njaro.

L'histoire de la découverte du Zambèze qui marcha parallèlement

avec la reconnaissance du Haut-Nil est intimément liée au nom du docteur Livingstone, sans contredit le plus populaire des voyageurs africains. Il parcourut le bassin de ce grand fleuve pendant de longues années, dans une première expédition (1853 à 1856), qui lui permit de traverser, lui premier, le continent africain de l'est à l'ouest, et dans une seconde (1858-1861) qui avait pour but l'exploration du Zambèze inférieur et de son affluent le Chiré.

Dans le Sahara et le Soudan, la période de 1850 à 1861 est marquée par le grand voyage que Barth (1850-1855) avait commencé avec Richardson et Overweg et qu'il termina avec Vogel. Cette expédition le conduisit au Fezzan, à l'oasis d'Asben, au Bornou, à l'Adamaoua et à Timbouktou. Elle est un des épisodes les plus importants de l'histoire des voyages.

Ainsi au commencement de la cinquième période, des progrès considérables ont été accomplis; le cours de trois des quatre grands fleuves de l'Afrique, le Niger, le Nil et le Zambèze est à peu près déterminé. Quant au quatrième, sans contredit le plus puissant, on ne sait rien de son cours, rien de son bassin. On ne soupçonne même pas son importance; quand Livingstone, dans sa troisième expédition (1865 à 1873), en révèle le cours supérieur (Loualaba), la source, et fait connaître les deux réservoirs, le Moëro et le Bangouéolo, quand Cameron (1873-1875) le traverse à Nyangoué, le public ne pressent pas qu'il s'agit d'une question plus importante encore que celle du Niger et du Nil. Aussi, lorsque Stanley, que son voyage à la recherche de Livingstone (1871) a enthousiasmé pour les choses africaines, revient de sa grande traversée du continent (1874-1877) et fait connaître au monde l'immense Congo, sa découverte est accueillie comme une révélation et produit un retentissement considérable. Pendant que ces grandes explorations s'accomplissaient, d'autres, moins retentissantes, ajoutaient à nos connaissances sur le reste de l'Afrique. Sans vouloir citer tous les noms, nous pouvons signaler, pour le Sahara et le Soudan, les voyages de Duveyrier, Beurmann, Rohlfs, Nachtigal et Soleillet; pour l'Abyssinie, ceux de Munzinger et Raffray, sans compter l'expédition anglaise contre Théodoros, qui eut des conséquences heureuses aussi bien au point de vue géographique qu'au point de vue politique; pour le Haut-Nil, l'exploration si importante de Schweinfurth dans les contrées qui sont encore aujourd'hui le centre d'attraction de l'Afrique; pour la région australe, les voyages d'Erskine, Elton, Mauch, Holub et Selous; enfin, pour la partie méridionale du bassin du Congo, ceux de Pogge et de Lux. Indépen-

damment de la découverte du Congo, un grand événement marque la fin de la seconde période; c'est la fondation de l'Association internationale africaine, dont la pensée est plus vaste que celle de l'African Association, puisqu'au début elle convie tous les peuples à s'occuper de l'Afrique pour y faire pénétrer la civilisation européenne.

Dès lors, l'exploration de l'Afrique entre dans une phase nouvelle; les expéditions nombreuses entreprises sous le patronage de l'Association et d'autres sociétés scientifiques, philanthropiques, missionnaires ou politiques sont encore dans toutes les mémoires. Notre journal a permis à nos lecteurs de suivre, mois par mois, ce mouvement considérable; il faudrait de longues pages pour le résumer, d'autant plus que la question de la colonisation jusqu'alors reléguée à l'arrière-plan, s'y lie d'une manière directe. Un grand nombre de voyages ont un but intéressé; en même temps qu'il étudie le pays scientifiquement, l'explorateur, qui est souvent l'agent d'une société commerciale ou d'un État, cherche à y nouer des relations avantageuses qui permettent à des comptoirs de s'y établir ou à des nations européennes d'y planter leur pavillon. L'Europe prend peu à peu possession de l'Afrique qui, après avoir été explorée au nom de la science, devient le champ clos des rivalités de races et d'intérêts. Le tableau suivant permet de se rendre compte des principales périodes de l'histoire de l'exploration africaine depuis un siècle :

**1788 à 1850**

Question du Niger (1788-1830).

Période de progrès lents dans le bassin du Nil et le sud de l'Afrique (1830-1850).

**1850-1888**

Question des sources du Nil; question du Zambèze; exploration du Sahara et du Soudan (1850-1862).

Question du Congo; exploration des régions côtières orientale et occidentale de l'Afrique équatoriale (1862-1877).

Période de l'achèvement de l'exploration du continent et de la colonisation européenne dans la région tropicale (depuis 1877).

Après avoir constaté ce qui a été fait depuis un siècle, jetons un coup d'œil sur notre carte pour nous rendre compte de ce qui reste à faire. Parmi les contrées indiquées comme connues, le pays du Cap, une partie du Transvaal, l'Algérie, la Tunisie, la Basse-Egypte ont seules été relevées par les géomètres. Les autres, la Sénégambie, la Haute-Guinée

orientale, le Nil Blanc, l'Abyssinie, la Hottentotie et les bassins du Chiré et de la Rovouma ont été explorées à plusieurs reprises sans toutefois que toutes les parties en soient complètement connues.

Le reste du continent comprend en premier lieu les contrées traversées par un plus ou moins grand nombre d'itinéraires de voyageurs.

Dans quelques-unes ces routes forment un réseau suffisamment serré pour que le géographe connaisse avec certitude les lignes principales de l'orographie et de l'hydrographie du pays. C'est le cas de la zone côtière du Sahara occidental, de la partie septentrionale du grand désert, d'une large bande du Soudan comprise entre le Niger et le lac Tchad, de la région des grands lacs, du Zambèze moyen, du Kalahari, et du cours supérieur des affluents méridionaux du Congo. Ailleurs les itinéraires sont moins nombreux et l'incertitude règne sur bien des points. Dans le pays des Somali, le Ouadaï, le Baghirmi, le Soudan occidental, le Sahara central et le bassin du Congo, les routes clairsemées laissent entre elles des espaces immenses et ressemblent au sillon qu'aurait tracé une charrue au milieu d'une vaste plaine.

Enfin il est des régions entières sur lesquelles le mystère plane encore. Sans parler des contrées du Sahara central et de l'impénétrable désert de Libye qui offrent moins d'intérêt à cause de leur peu de ressources; sans insister non plus sur les lacunes nombreuses qui se présentent dans le bassin du Zambèze, on constate que d'importants problèmes se posent au géographe touchant des régions situées dans le voisinage des établissements européens et dont la prise de possession effective par les nations civilisées aurait de grandes conséquences pour le développement de la colonisation. Nous voulons parler du pays des Mandingues au nord de Libéria et de la côte des Graines, que l'on s'étonne de voir inexploré si près de colonies européennes; de la contrée située à l'est du Nil Blanc, où les colons trouveront très probablement un pays riche et suffisamment salubre; enfin de l'immense bassin du Congo qui n'a encore été reconnu que dans le voisinage des cours d'eau et dont nous n'avons pas besoin de faire ressortir l'importance. C'est au nord de cette région que se trouve le plus grand blanc de la carte d'Afrique et pourtant cette contrée est l'une des plus intéressantes du grand continent, puisque c'est là que passe la ligne de partage des eaux entre les quatre bassins du Congo, du Nil, du Chari et du Niger.

Ainsi, malgré la grandeur de l'œuvre d'exploration accomplie depuis un siècle, la reconnaissance de l'Afrique est loin d'être terminée. Les questions qui se posent sont encore nombreuses, et le champ de travail

est des plus vastes. Toutefois la zone inconnue se rétrécit de plus en plus, grâce au zèle et à l'ardeur des pionniers de tous les pays, et l'on peut dire qu'il est probable que la fin du siècle ne s'achèvera pas sans que les principales lacunes soient comblées. Ainsi l'exploration de l'Afrique est l'œuvre du dix-neuvième siècle. N'eût-il laissé que ce progrès à la postérité, il aurait bien mérité de l'histoire.

---

## CORRESPONDANCE

### Lettre de Tati, de M. A. Demaffey, ingénieur.

Tati (Ma-Tébéléland), 21 juillet 1888.

Cher monsieur,

Nous venons d'apprendre avec plaisir que la construction d'une voie ferrée Kimberley-Mafeking a été décidée.

Le gouvernement anglais va organiser un service postal entre Mafeking et Gouboulououayo, avec un bureau à Tati.

L'attention des chercheurs d'or est maintenant tournée vers le pays des Ma-Tébélé et des Ma-Shona. Lo-Bengula est accablé de demandes de concessions; mais la seule concession qu'il ait accordée jusqu'à présent est celle de Tati.— Cependant il désire, paraît-il, être éclairé sur les richesses minérales que son pays renferme. Il a autorisé un ingénieur américain, M. Moor, à explorer le nord du Ma-Tébéléland et le Ma-Shonaland sous la condition que M. Moor le renseignera fidèlement sur les gisements aurifères qu'il pourra découvrir.— M. Moor est à Kimberley, occupé à organiser son expédition.

Quelques blancs sont partis dernièrement de Shoshong pour le lac Ngami. Ils se proposent d'obtenir du chef Mouani une concession pour la recherche des métaux précieux.

Il s'est formé à Londres une compagnie au capital de L. 150,000, pour l'exploration d'une concession de 200 milles carrés accordée par Khama.

31 juillet.

La situation politique au Ma-Tébéléland est fort troublée. Nous ne savons pas ce qui va se passer; il y a quelques jours, les Ma-Tébélé employés à Tati ont reçu l'ordre de regagner leurs villages. — Aujourd'hui, une lettre qui nous arrive de Shoshong confirme la nouvelle apportée le 27 courant par des Boers d'une escarmouche entre M. Groblaar et des soldats de Khama. Cela aurait eu lieu dans les limites du protectorat et il y aurait eu des morts de part et d'autre. Nous sommes sans nouvelles de Gouboulououayo.

A. Demaffey.

## BIBLIOGRAPHIE [1]

*Elisée Reclus.* Nouvelle géographie universelle. La Terre et les hommes, tome XIII. L'Afrique méridionale. Paris (Hachette et Cie), 1888, in-4°, 878 p., 5 cartes en couleur, 190 cartes intercalées dans le texte, 78 vues ou types gravés sur bois; 30 fr. — Nous ne voulons pas nous étendre longuement sur cet ouvrage que la plupart de nos lecteurs ont déjà lu ou du moins consulté. Aussi bien, chacun connaît maintenant la méthode et le style de M. Reclus : cette méthode scientifique et rigoureuse par laquelle aucune phrase, aucun mot n'est laissé au hasard, ce style grand et sonore qui ramène à une forme simple et concrète les faits les plus complexes. Ce volume a été rédigé avec le même soin que les précédents. M. Reclus a eu souci d'être aussi exact, aussi vrai, aussi impartial; il a su s'entourer de collaborateurs éminents et consulter un grand nombre de voyageurs et d'écrivains connaissant à fond les choses africaines. M. Metchnikov lui a communiqué ses mémoires inédits sur les populations de l'Afrique méridionale et sur les Somal. M. Joseph Thomson, le voyageur au pays des Masaï, et M. G. Révoil, bien connu par ses voyages chez les Somal, ont fourni à l'auteur de précieux documents. M. Ponel qui connaît fort bien la Gabonie, M. Coquilhat dont nous avons récemment analysé le beau volume sur le Congo, M. Carlos de Mello qui s'est livré à une étude complète sur l'Angola, ont relu les épreuves relatives aux pays dont ils s'étaient occupés. Quant aux cartes et aux gravures qui, par leur nombre et leur exactitude, donnent une si grande valeur à cet ouvrage, elles sont l'œuvre des artistes qui travaillent depuis plusieurs années à la publication de la *Nouvelle géographie universelle :* M. Perron, de Genève, pour les cartes; MM. Taylor, Slom, Thiriat, Vuillier, Ronjat pour les dessins.

Avec ce treizième volume, M. Reclus a terminé la description de l'Ancien Monde. Les pays que l'auteur a réunis sous le nom général d'Afrique méridionale diffèrent sensiblement les uns des autres par le relief, l'hydrographie, le climat et les habitants. Toutefois la grande région de forme triangulaire qui s'étend au sud d'une ligne joignant les golfes de Cameroun et d'Aden a réellement une grande unité géographique. L'ensemble constitue un plateau élevé qui s'approche assez près de la mer, du côté de laquelle il descend par des terrasses bordées d'une zone

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

côtière plus ou moins large. Trois grands fleuves, le Congo, le Zambèze et l'Orange, divisent cette vaste contrée en trois régions naturelles qui sont elles-mêmes subdivisées en sous-régions. Le Cameroun, la Gabonie. l'immense bassin du Congo, l'Angola, le pays des Damara et des Nama-Koua, les bassins de l'Orange et du Limpopo, le territoire de Mozambique, le bassin du Zambèze, les pays de Zanzibar, des Masaï et des Somal forment autant de contrées distinctes.

M. Reclus a fait précéder la description de tous ces pays d'une étude fort intéressante sur l'Atlantique austral et ses îles. Nul doute que ce volume n'ait été l'une des parties de la *Nouvelle géographie universelle* les plus difficiles à élaborer. Les travaux d'ensemble sur l'Afrique méridionale ne sont pas nombreux ; en revanche le nombre des documents de toute espèce et en toute langue qu'il fallait consulter pour être sûr de ne rien oublier et de ne rien dire d'inexact est considérable. On peut donc se faire une idée du travail auquel a dû se livrer M. Reclus, travail augmenté encore du fait que, dans un ouvrage de coordination et de condensation comme celui qu'il a rédigé, il faut éviter de se perdre dans les détails, et savoir dégager une vue générale d'une foule de descriptions et de récits. De l'enchevêtrement des races, des langues et des frontières au milieu desquelles il est si difficile de se reconnaître, résultait aussi une grosse difficulté. Grâce à sa science consommée, M. Reclus est parvenu à vaincre tous les obstacles et à terminer cette description magistrale de l'Afrique, œuvre qui paraissait insurmontable à bien des gens. Nous l'en remercions au nom des amis de la science géographique.

*Dr G. Neumayer.* ANLEITUNG ZU WISSENSCHAFTLICHEN BEOBACHTUNGEN AUF REISEN. Zweite völlig umgearbeitete und vermehrte Auflage. Berlin (Robert Oppenheim), 1888, Lieferung I, gr. in-8°, 48 p., avec gravures. M. 1.60. — Cet ouvrage est de ceux qui se passent de recommandation. Son utilité n'est pas contestable. Actuellement, avec les progrès de la science, les voyageurs ont à leur disposition un si grand nombre d'instruments et de moyens d'investigation qu'il est nécessaire de leur apprendre à les connaître, afin que leurs recherches se fassent méthodiquement. C'est à cet effet que M. Kaltbrunner a publié son *Manuel du voyageur*, ouvrage fort bien fait, qui peut rendre de très grands services aux explorateurs. Les voyageurs allemands peuvent se servir du livre que nous annonçons et dont la première édition a été publiée en 1874. Depuis cette époque, la science a progressé, de nombreuses explorations ont été effectuées, de nouvelles méthodes ont vu le jour, beaucoup d'instru-

ont été inventés, d'autres ont été simplifiés, de sorte que la première édition devait être entièrement transformée.

La seconde édition paraît dès maintenant par livraisons de 48 pages. Elle est publiée sous la direction de M. G. Neumayer. Ce dernier, toutefois, n'a pas, comme M. Kaltbrunner, fait une compilation des méthodes de recherches dans tous les domaines. Il s'est contenté de réunir les articles dus à la plume d'un grand nombre de collaborateurs. Chaque sujet a été traité par un spécialiste. M. Neumayer en particulier s'est occupé des observations hydrographiques et magnétiques faites à bord; en outre il a surveillé la publication de toutes ces études. L'ouvrage total auquel ont collaboré un grand nombre de savants a donc une valeur incontestable. Il comprendra en tout 21 livraisons, divisées en deux volumes qui pourront se vendre séparément.

Nous ne pouvons citer les auteurs de tous les articles. Il nous suffira de mentionner ceux dont les noms sont particulièrement connus. Dans le premier volume figurent des articles de MM. Richthofen sur la géologie, Wild sur la détermination des éléments du magnétisme terrestre, Hann sur la météorologie, Hoffmann snr les mensurations nautiques, Krümmel sur quelques problèmes touchant à l'océanographie. Dans le second nous trouvons des études de MM. Drude sur la géographie botanique, Ascherson sur la distribution géographique des herbes marines, Schweinfurth sur les plantes d'ordre supérieur, Virchow sur les recherches anthropologiques et préhistoriques, R. Hartmann sur les mammifères, Hartlaub sur les oiseaux, Grünther sur les reptiles, les batraciens et les poissons.

On voit qu'il s'agit d'une publication des plus importantes qui, non seulement sera précieuse par les services qu'elle rendra aux voyageurs, mais en outre sera d'une grande portée au point de vue scientifique. Plus volumineuse et plus complète que l'ouvrage de M. Kaltbrunner, elle ne fera pas double emploi avec celui de ce dernier. Aussi nous permettons-nous d'exprimer le vœu qu'elle soit traduite en français.

La première livraison est presque entièrement consacrée à un exposé technique très complet des méthodes employées pour la détermination géographique des localités. Il est dû à la plume de M. T. Tietjen.

Commissao de Cartographia. Six cartes de différentes parties du territoire portugais en Afrique et des Iles du Cap Vert. — Le Bureau cartographique portugais ne reste pas inactif. Après les belles cartes qu'il publiait il y a quelque temps et que nous signalions à l'attention du public, en voici d'autres aussi remarquables et construites d'après le même plan. Grâce au zèle de cartographes éminents, et particulière-

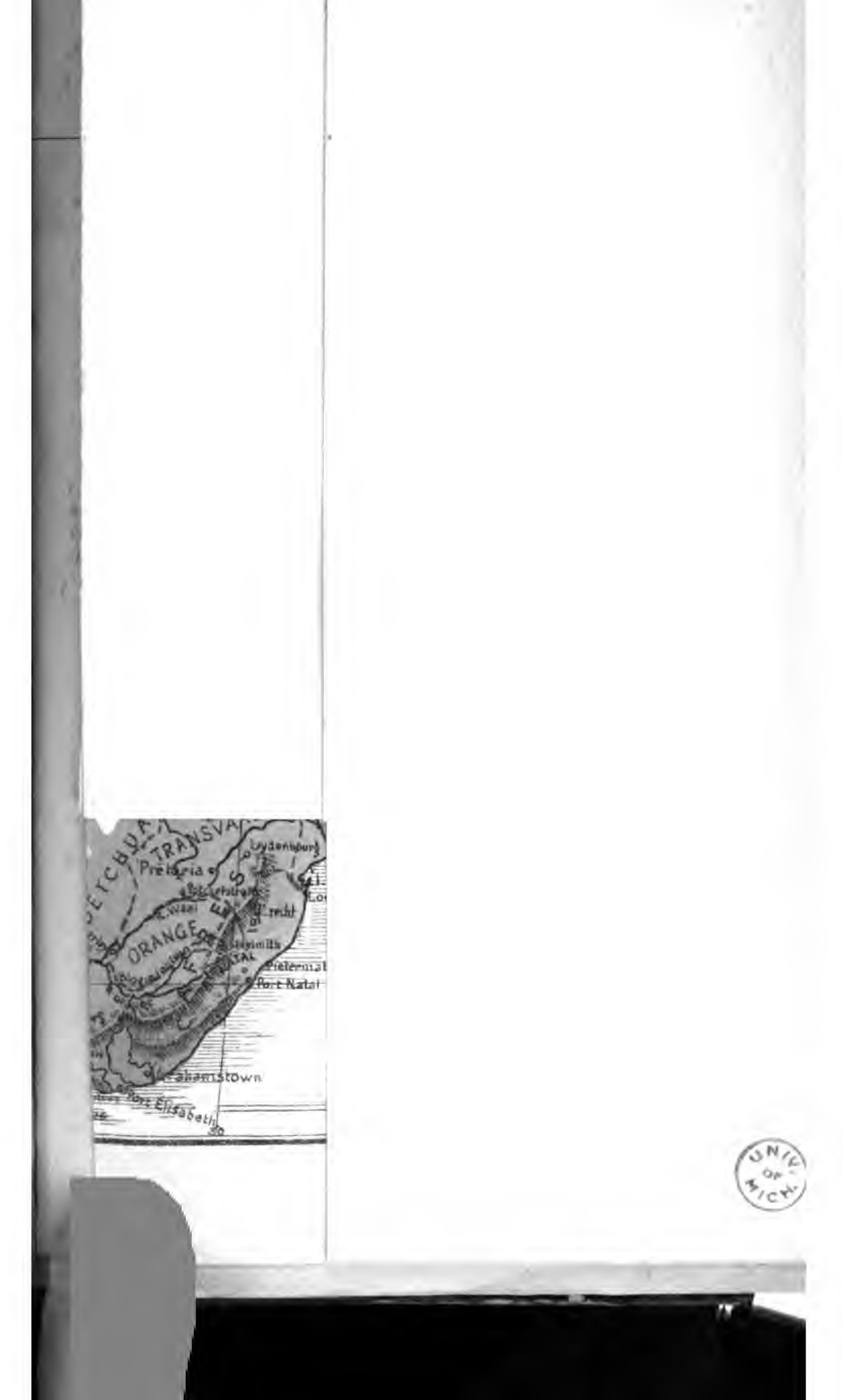
parties très différentes des régions qu'il a examinées. Il donne d'aille des pages entières de son journal où se reflète la première impression l'explorateur, généralement d'accord avec ses prédécesseurs, Stanl Valcke, Édouard Dupont. Il rectifie telle donnée précédente, un p précipitée : par exemple, sur le point terminus du chemin de fer vers Haut-Congo, qui, suivant lui, ne pourra pas être Léopoldville, mais dev être fixé entre Kinchassa et Kimpoko.

A mesure qu'il remonte le Congo vers la station des Ba-Ngala, il signa les progrès accomplis en peu de temps. « Les embarcations devie nent de plus en plus nombreuses; l'enthousiasme est à son comble. est ému malgré soi en voyant la joie exubérante de toute cette popul tion et l'on pense combien rapide ont été les résultats atteints p l'État. Dire qu'il n'y a que dix ans que Stanley, descendant le Cong était forcé de se frayer ici un passage les armes à la main, et qu'il n'y que cinq ans que les capitaines Hanssens et Coquilhat fondaient la st tion des Ba-Ngala! Qui pourrait douter de l'avenir en constatant de pareils progrès? »

Parmi les gages de nouveaux développements que signale le capitai Thys, nous voudrions pouvoir citer ce qu'il dit des aptitudes comme ciales remarquables qu'il a constatées chez les nègres du Congo et Kassaï, et des diverses unités monétaires qu'ils ont créées entre eu la perle bleue à coupe exagonale de Bohème, aux environs de Manyang au delà de Loutété et jusque chez les Ba-Ngala; la perle bleue de Venis en amont de Mouchié sur le Kassaï; le cauris, vers Louebo ; la croix St-André en cuivre rouge du Katanga, vers Loulouabourg, la houe fer, sur le haut Sankourou, etc.

Tandis que le capitaine Thys avançait dans son exploration Kassaï, et de son affluent la Louboua, il en levait la carte de Kwamou jusqu'à Louebo, sur une longueur de 750 kilomètres. Sans dout comme il le dit lui-même, ce n'est qu'un croquis topographique à vu qui n'a aucune prétention à l'exactitude géographique. C'est plutôt u carte de détails dressée pour servir de guide aux steamers et pour ce qui veulent se rendre compte des ressources du Kassaï, étudier la natu de ses rives, la répartition de sa population apparente, et les difficult qu'en certaines places présente la navigation. Par des procédés différen de ceux qu'avaient employés les membres de l'expédition Wissman il est arrivé à des résultats analogues quant à la direction générale d cours du Kassaï et de celui de la Louloua.

---


TRANSVA
Pretoria
Lydenburg
ORANGE
Pietermat
Port Natal
ahamstown
Port Elisabeth

## BULLETIN MENSUEL (*5 novembre 1888*[1]).

Sous le titre : **le commerce en Algérie,** le *Moniteur des Colonies et des Pays de protectorat* publie un article d'où nous extrayons les renseignements suivants, qu'il importe de signaler parce que plusieurs des opérations commerciales dont il s'agit sont nouvelles, et que toutes, dans leur ensemble, constituent un développement de la production algérienne et de son exportation pour la France et pour d'autres pays. C'est ainsi que l'Angleterre tire en ce moment des quantités énormes de foin des environs de Bône. L'insuffisance de la récolte dans les pays d'outre-Manche, a obligé les Anglais à chercher, en dehors de l'Angleterre, la nourriture de leurs chevaux. Après maints essais, c'est en Algérie et dans le département de Constantine, à Bône, qu'ils ont trouvé à s'approvisionner dans les meilleures conditions. Ils ont envoyé là-bas des presses qui fonctionnent à merveille, c'est-à-dire qui permettent de transporter le fourrage sous un volume très restreint, et à une densité élevée. Les paquebots de la Compagnie générale transatlantique apportent souvent à Marseille, par exemple, des balles pressées ne pesant pas moins de 90 kilogrammes sous le volume de 300 décimètres cubes. Le fourrage ainsi pressé se conserve à merveille, ne fait aucun déchet, s'arrime facilement dans les cales et ne revient pas très cher comme transport. Les céréales donnent aussi lieu à un mouvement très actif avec Oran, d'où les paquebots apportent à chaque voyage des chargements de plusieurs centaines de tonnes et jusqu'à mille tonnes de blé. L'importation des raisins a cessé, mais celle des vins nouveaux continue sur une grande échelle et n'est pas près de finir, la récolte ayant été fort belle cette année en Algérie. Il convient de signaler aussi un mouvement très important de la côte ouest de l'Algérie à celle de l'est, où de nombreux envois de céréales et de denrées de toutes sortes sont nécessités par les ravages causés par l'invasion des sauterelles. De même, on exporte toujours et d'une façon très active, de Marseille en Tunisie, des farines, des orges, etc., par suite de la sécheresse qui a désolé la Régence et compromis ses récoltes de céréales. Enfin, un nouveau trafic va se créer, au premier jour, d'Alger à Marseille. C'est le

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

transport de poissons frais, pêchés sur la côte algérienne, à l'aide de chaloupes à vapeur, c'est-à-dire avec un matériel très complet et supérieur, et apportés à Marseille par des paquebots rapides, dans des glacières spéciales disposées à bord à cet effet. Les paquebots *Ville-de-Madrid* et *Ville-de-Rome* sont déjà pourvus de ces installations, qui assureront la conservation du poisson et pourront en recevoir jusqu'à un volume de 10 mètres cubes. Cette combinaison est très simple, très pratique et d'un succès certain.

D'autre part, il résulte des travaux faits par le service des contributions que les pertes totales subies du fait des **sauterelles,** de la sécheresse et des épizooties, dans les arrondissements de Constantine, Philippeville et Sétif, s'élèvent à la somme de 24,860,000 fr. qui se répartit ainsi entre les colons et les indigènes : 1547 Européens ont perdu 3,644,883 fr., et 55,362 indigènes 21,215,117 fr. Les colons seuls ont perdu, dans l'arrondissement de Constantine, 1,390,399 fr. ; dans celui de Philippeville 43,693 fr. ; dans celui de Sétif 221,091 fr. Quant aux secours accordés, un ami qui vient de visiter la région la plus éprouvée, nous transmet les informations suivantes : Comme répartition aux indigents à titre de dons, la seule et unique, jusqu'à ce jour (11 octobre), a été faite le 15 septembre, et l'arrondissement de Sétif a reçu 12,000 fr., sur lesquels la commune de Sétif a obtenu 600 fr. seulement, en prenant pour base le chiffre de la population. C'était insignifiant. En ce qui concerne les prêts, ils seront faits soit en grains, soit en argent suivant les communes. Dans la séance du 10 octobre du Conseil général de la province de Constantine, un rapport a été présenté par M. G. Abadie, au nom de la commission des prêts à l'agriculture. Les conclusions en sont :

1° Que le préfet soit autorisé à signer le contrat d'emprunt de 4 millions avec la banque de l'Algérie et aussi les contrats de répartitions avec les communes.

2° Qu'il soit prélevé 500,000 fr. sur cet emprunt pour payer les grains déjà avancés l'année dernière; 50,000 fr. à mettre en réserve pour avances à la tribu sequestrée des Hachem ; 50,000 fr. pour avances aux populations du territoire de commandement, et 50,000 fr. pour droits d'enregistrement.

3° Qu'il soit réparti entre les communes une somme de 3,350,000 fr.

Pour le moment actuel, le vrai secours mis à la portée de tous les indigènes est sans contredit le ramassage des œufs, au prix de 1 fr. 50 le double décalitre. Ce travail a rapidement pris un immense développement. De tous côtés on peut voir des smalas entières fouiller les lieux

de ponte. Une somme de 300,000 fr. a été affectée à cet usage, mais notre ami ne croit pas qu'elle soit suffisante, car en quelques semaines, la seule commune de Sétif avait déjà payé fr. 30,000. A la date du 9 octobre la mairie de Sétif avait reçu 15,000 doubles décalitres d'œufs. Chaque double décalitre contient en moyenne 23,300 coques, dont chacune compte environ 30 œufs, soit une somme de dix milliards quatre cent quatre-vingt-cinq millions d'œufs de criquets. En même temps la chasse aux alouettes a été interdite, ces oiseaux rendant à l'agriculture, dans les circonstances actuelles, de réels services, en déterrant et détruisant les œufs de sauterelles.

Le *Bosphore égyptien* publie la nouvelle suivante que nous ne reproduisons que pour être complets, et sous toute réserve : « Le colonel **Chaillé-Long bey,** actuellement chef de la légation des États-Unis en Corée, nous a écrit de Seoul, à la date du 29 juillet, pour nous informer qu'il venait de recevoir plusieurs lettres de New-York, dans lesquelles on lui demandait de se mettre à la tête d'une expédition à la recherche de **Stanley.** Le colonel Chaillé-Long, qui a donné au gouvernement égyptien tant de preuves de son infatigable dévouement, de son désintéressement et de son abnégation, a acquiescé en principe à cette demande. Mais au moment où il reçut ces lettres d'Amérique, il était sur le point de quitter Seoul, pour aller explorer une île inconnue, et ne devait être de retour de cette expédition qu'à la fin d'octobre. Si, à son retour, Stanley n'a pas reparu sur la scène du monde, Chaillé-Long acceptera le mandat qui lui est confié par ses compatriotes. Voici quel serait son plan. Comme c'est en partie à lui que l'Égypte doit de voir ajoutées aux États du khédive les provinces de l'Équateur, il se proposerait de solliciter l'appui du gouvernement du vice-roi, et lui demanderait une centaine de ses soldats noirs, comme ceux qu'il recruta autrefois pour parcourir l'Afrique centrale. De la côte, il suivrait le chemin qui lui fut tracé par Gordon, jusque dans l'Ou-Ganda où il espèrerait pouvoir entrer en négociation avec Mwanga, le fils de son ami Mtesa, et obtenir son appui pour l'aider dans sa recherche de Stanley. Une fois celui-ci retrouvé, Chaillé-Long se porterait au secours d'Émin pacha. »

D'autre part, une dépêche adressée au *Daily News* annonce que le roi des Belges prépare une nouvelle expédition sous les ordres de **Baker pacha** pour aller à la recherche de Stanley.

On écrit encore de Londres que M. **Harrison Smith,** qui a été, il y a quelques années, chargé auprès du roi Jean d'Abyssinie, d'une mission

dont il s'est acquitté avec habileté, va être, lui aussi, envoyé à la recherche de Stanley. M. Harrison Smith, tout jeune encore, appartient à la marine anglaise. Au banquet offert à Stanley par le lord-maire de Londres, il annonça qu'il irait un jour secourir celui qu'on ne lui permettait pas d'accompagner. Naturellement il propose la route de l'Abyssinie, et comme il a su, dans sa mission, conquérir les bonnes grâces du roi Jean, il a des chances de mener à bonne fin, au moins jusqu'en Abyssinie, une expédition destinée à emprunter ce territoire. Mais au delà du Choa et du Kaffa, aujourd'hui sous l'autorité de Ménélik, se présenteront des difficultés dont on ne peut mesurer l'étendue, le territoire n'ayant pas encore été exploré, et les mœurs des populations en étant inconnues aujourd'hui.

Enfin le comité de secours à **Émin pacha** a reçu de ses agents à Souakim la communication suivante, datée du 4 septembre : « Dix voyageurs viennent d'arriver à Khartoum. Un seul d'entre eux nous apporte des nouvelles. Il rapporte qu'un chrétien, autrefois mudir d'un prince égyptien, est solidement établi dans le delta du Bahr-el-Ghazal et dispose d'une force imposante composée de noirs. Beaucoup de ces derniers ne sont pas vêtus, mais des vêtements sont fabriqués pour eux sous la surveillance d'un chef blanc. Le mahdi aurait envoyé trois expéditions contre cette force; toutes trois sont rentrées à Khartoum après une campagne infructueuse; il en est résulté une certaine alarme dans la ville. Les indigènes croient que ce chrétien est Émin pacha. Les agents anglais ajoutent que les routes de Berber et de Khartoum sont assez sûres pour les voyageurs et que des nouvelles importantes peuvent arriver d'un moment à l'autre. Le colonel Rundle, qui avait écrit au mahdi pour lui demander des renseignements sur le chef blanc dont il est question, a reçu une réponse insultante. Le mahdi refuse de donner aucune information. »

Malgré les démentis officiels, le *Secolo* affirme qu'on prépare à Rome une **nouvelle expédition africaine.** A Trieste, deux vapeurs du Lloyd autrichien ont été commissionnés pour **Massaouah par** deux maisons de commerce, qui les ont armés pour le compte du commandant en chef de la station italienne de la mer Rouge. Le but de l'expédition nouvelle serait l'occupation de Keren et de tout le plateau des Bogos. Des officiers du génie, des ingénieurs et des topographes sont déjà en campagne pour étudier les différentes voies donnant accès à ce plateau et, particulièrement, la route par la vallée du Ledka, qui est recommandée par les voyageurs. Tous les vapeurs qui arrivent d'Ita-

lie débarquent des quantités considérables de matériel de guerre, de munitions et d'objets de casernement. Or, comme les approvisionnements de toutes sortes y sont déjà considérables, les nouveaux envois seraient inutiles si l'on n'avait pas l'intention d'en faire usage dans un temps prochain. On parle également d'un nouvel embranchement de chemin de fer, qu'on se propose de construire au delà de Monkulla près de Dogali, et qui serait poussé jusqu'à Assus ou à Aïn. En un mot, nous assistons à de vastes préparatifs dont la récente affaire de Saganeïti et la fameuse expédition de Barambaras Kaflel à Zoula n'étaient que les symptômes préliminaires.

Le *Times* a reçu le 20 octobre, de **Zanzibar,** la dépêche suivante : « L'aviso le *Griffon* vient d'arriver de l'île de Pemba. Son commandant rapporte que mercredi, à minuit, la chaloupe à vapeur du bord, commandée par le lieutenant Copper, donna la chasse à un **négrier.** Après avoir envoyé une décharge de mousqueterie à la chaloupe, l'équipage arabe se jeta à la mer, abandonnant le navire et les 85 esclaves qu'il transportait. Trois de ceux-ci étaient morts, trois autres blessés. Le lieutenant Copper a été tué dans cette affaire et deux de ses matelots sont blessés. Des avis ultérieurs portent que le négrier était armé d'un canon qu'on avait chargé jusqu'à la gueule et auquel on mit le feu, mais qui ne partit pas. Les obsèques du lieutenant Copper ont eu lieu hier; les amiraux français et allemands y assistaient avec leurs états-majors ainsi que tout le corps consulaire présent à Zanzibar. Le *Griffon* est reparti pour Pemba, emmenant des soldats du sultan et le commissaire chargé de ramener, morts ou vifs, les Arabes impliqués dans cette affaire. L'irritation est très vive parmi les équipages anglais qui demandent vengeance. D'après les nouvelles arrivées du sud, la situation sur la côte n'a pas changé; les rebelles, très nombreux, y sont toujours maîtres de la situation. »

Les *Missions d'Afrique* publient des extraits du journal du P. Lourdel, qui donnent une idée exacte de l'**influence des Arabes dans l'Ou-Ganda** et de la situation précaire qui en résulte pour les missionnaires. « Nous avons souvent parlé des négriers arabes, qui résident une partie de l'année à la cour de Mwanga, pour y acheter les esclaves que le roi fait chasser et saisir soit dans ses propres provinces, soit dans les royaumes voisins. Il met souvent sur pied, pour ses razzias, des armées de plusieurs milliers d'hommes. A des intervalles malheureusement trop rapprochés, nous voyons revenir ces armées victorieuses poussant devant elles de vrais troupeaux d'esclaves, souvent trois ou quatre

mille d'un seul coup. Le roi fait son choix, se réserve ceux qui lui plaisent, ou les distribue à ses grands chefs, et vend tout le reste aux négriers musulmans qui entraînent tout pour le revendre soit sur le littoral aux pourvoyeurs de l'Arabie, soit sur les marchés de la haute Égypte. C'est un affreux, mais très important commerce, qui enrichit les négriers par le haut prix où ils revendent leur marchandise, et qui procure à Mwanga tout ce qu'il emploie à augmenter ses États, à affermir son pouvoir, à multiplier ses esclaves et ses victimes, des armes et de la poudre. Au milieu d'une population qu'ils exploitent cruellement par leurs expéditions sanguinaires, mais qui les craint et les déteste, les négriers sont comme l'oiseau sur la branche. Ils ne cessent de mettre Mwanga en suspicion contre les projets des Européens et des missionnaires et ils ne réussissent que trop, par leurs calomnies, à exciter les soupçons du prince. Au moment où arriva M. Gordon, le successeur de M. Mackay, les Arabes venaient de traduire au roi une longue lettre en arabe dans laquelle on l'informait de la résolution que venaient de prendre de concert les puissances de l'Europe, de *manger* tout le pays des noirs. Les Allemands s'adjugeaient la région comprise entre la côte de Zanguebar et l'Ou-Nyanyembé inclusivement; les Anglais, l'Ou-Ganda et les pays voisins. M. Gordon apportait au roi un cadeau de la part de l'évêque Parker et une lettre lui annonçant qu'il ne venait pas pour venger le massacre de Hannington mais pour instruire son peuple. Irrité, Mwanga lui déclara qu'il le retenait prisonnier. « Si les Anglais m'attaquent ou arrêtent les marchandises à la côte, » ajouta-t-il, « c'est vous que je tuerai le premier. » Puis, prenant une poignée de cendres et les jetant dans une lettre adressée à Parker, pour lui demander des fusils et de la poudre comme preuve de bonnes dispositions à son égard: « Voilà ma déclaration de guerre, » dit-il, « faites porter cette réponse à ceux qui vous ont envoyés[1]. Pour vous, je vous le répète, vous êtes mon otage, jusqu'à ce qu'un autre vienne prendre votre place. Je vais, en outre, faire tuer les gens que vous instruisez et tenez cachés chez vous.» Enfin, se tournant vers les gens du royaume, il s'écria d'une voix tremblante de colère : «Voilà un blanc qui m'insulte en face! Huez-le, insultez-le. » Et toute la cour, de lancer les plus grossières injures à la face du pauvre M. Gordon. »

« Les intentions que le roi prête aux blancs lui font croire à une guerre

[1] D'après l'usage du pays, envoyer des cendres à un ennemi, c'est lui dire qu'on accepte les hostilités.

imminente. « Achetez des fusils et de la poudre, » recommande-t-il à ses gens! « Achetez des fusils, beaucoup de fusils! » Aussitôt les grands se lèvent pour faire les protestations d'usage. Armés de longues lances qu'ils brandissent comme s'ils étaient en face de l'ennemi, ils s'écrient: O roi, tu nous vois! Le patrimoine de Kamagna, de Mandé, de Kimera, de Kintou — les noms des anciens rois fondateurs de l'Ou-Ganda — ne périra pas! nous le défendrons! Nous nous battrons pour le roi jusqu'à la mort. Le premier ministre ajoute : « Que les blancs viennent du levant, qu'ils viennent du couchant, qu'ils viennent du nord qu'ils viennent du sud, qu'ils descendent du ciel ou qu'ils sortent de la terre, nous trouverons moyen de les arrêter..... » Quoique les procédés des puissances rendent la situation difficile, ce n'est cependant pas de là que vient le grand mal. Le grand mal vient des négriers arabes. En ce moment, accompagnés de ce qu'il y a de pire parmi les musulmans de la côte, ils se portent en nombre vers le Victoria-Nyanza et surtout vers l'Ou-Ganda. Ont-ils quelque dessein caché de conquête? Il serait permis de le croire. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils mettent tout en œuvre pour rendre les blancs odieux et les faire chasser de partout. La première chose que devraient faire les nations qui veulent coloniser ces contrées serait d'en bannir l'élément arabe et moungwana. Pour y réussir, il faudrait leur rendre à la côte le commerce impossible, et leur interdire, sous peine sévère, toute importation de fusils et de poudre. Il y a longtemps qu'on aurait dû prendre cette mesure. Un nombre prodigieux d'armes à feu se trouve à l'heure qu'il est entre les mains des nègres. Dans l'Ou-Ganda seul on en trouve plusieurs milliers de tout système..... C'est ce qui explique la fierté de Mwanga. Encore quelques années de ce trafic imprudent, et les blancs ne pourront plus voyager dans l'intérieur de l'Afrique, s'ils n'ont pour les escorter une armée nombreuse et bien disciplinée. C'est aussi là qu'est la source des maux chaque jour croissants de l'esclavage. Tous ces fusils servent à armer les brigands qui accompagnent les chasseurs d'esclaves, et les maux que ceux-ci font dans l'intérieur de l'Afrique, bien au delà du lac Albert Nyanza, sont incalculables. — Au mois d'avril 1888 nous sommes sans nouvelles de Stanley. Est-il mort, est-il vivant? C'est un problème que nous cherchons vainement à résoudre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au moment de son départ du Congo, nous apprîmes ici sa marche et ses projets. Mwanga en prit une si grande peur qu'il crut la fin de son règne arrivée. Nous eûmes tous la crainte d'être massacrés le jour où Stanley mettrait les pieds sur le territoire de l'Ou-Ganda. Puis, tout

à coup, et cela depuis un an, il ne fut plus question de rien; et dès lors pas un seul mot. Des gens qui sont allés à Wadelaï et sont revenus ensuite dans l'Ou-Ganda, affirment que Stanley ne se trouve point avec Émin pacha. Il me paraît cependant tout aussi impossible qu'une troupe de plusieurs centaines d'hommes armés ait ainsi disparu sans que personne sache où elle est allée, qu'il me semble impossible que l'on puisse cacher la mort de Stanley si réellement elle est arrivée. »

Des désordres ont eu lieu à **Lorenzo-Marquez**; le ministre de la marine du Portugal a saisi cette occasion pour adresser à la Société de géographie de Lisbonne une communication, dans laquelle il donne l'assurance que l'ordre et la sécurité publique seront garantis dans cette partie de la colonie portugaise, et que les auteurs des troubles seront châtiés énergiquement dès que les responsabilités seront établies. La note ajoute que Lorenzo-Marquez continue à être portugais, parce que la volonté nationale est d'accord sur ce point avec les règles du droit international. Elle constate ensuite que le Zambèze avec ses affluents et le lac Nyassa est la meilleure voie de pénétration de l'océan Indien dans l'Afrique centrale tropicale, et que la situation de Lorenzo-Marquez impose au Portugal des devoirs envers toutes les nations intéressées à la civilisation de l'Afrique. Le ministre proteste contre ceux qui accusent le Portugal de vouloir opposer des barrières au commerce du monde. Le pays fera tout pour faciliter le commerce des voisins; mais, pour cela, il y a des conditions indispensables afin que les facilités accordées ne deviennent pas un moyen de combat contre la domination portugaise. L'acceptation claire et franche de ces conditions et l'indispensable délimitation des limites territoriales sont nécessaires pour assurer à l'administration de Mozambique le caractère essentiellement libéral que le gouvernement portugais désire lui donner. Le ministre termine en faisant allusion à la campagne antiesclavagiste du cardinal Lavigerie et annonce qu'il fera chercher dans les archives maritimes les documents qui établissent la coopération efficace antérieure du Portugal à cette œuvre.

Le Dr **Holub** a transmis aux *Proceedings* de la Société de géographie de Londres des renseignements sur la géographie de la région au nord du **Zambèze** explorée dans son dernier voyage. Ils modifient un peu ce que l'on en savait d'après les informations des indigènes. Après avoir quitté le Zambèze, il traversa le pays des Ba-Toka, et suivit une direction nord inclinant légèrement à l'est jusqu'à une distance de 500 kilomètres du fleuve, en relevant régulièrement son itinéraire. Le territoire

des Ba-Toka est boisé, mais les forêts ne sont composées que de petits arbres dans lesquels la tsétsé abonde. Il trouva que la Louengoué (la Loangoua de Livingstone), tributaire du Zambèze, vient du nord-ouest et non du nord comme Livingstone le supposait d'après ce que lui disaient les natifs. La vallée du Zambèze moyen n'est pas non plus, comme nos cartes la représentent, une région montagneuse au nord et au sud. Le Dr Holub a trouvé le fleuve bordé au nord par un pays bas couvert de marécages, où le voyageur, dans la saison froide, prend la fièvre intermittente. Au nord-nord-est du pays des Ba-Toka, il explora la région inconnue jusqu'ici des Ma-Choukouloumbé, nommés dans la carte de Livingstone Ba-Choukouloumpo. Leur territoire, arrosé par la Louengoué, est plus élevé que celui des Ba-Toka. Ils habitaient autrefois plus au nord, dans la région des lacs; mais depuis deux siècles ils se sont établis sur les affluents septentrionaux du Zambèze. Ce sont de beaux hommes, au nez aquilin; ils ne portent aucun vêtement, et tressent leur chevelure en chignons; les femmes portent des pantalons de cuir tanné, et ont la tête rasée. Ils ont la singulière habitude de se casser les dents de devant, ce qui donne à leur physionomie quelque chose de bizarre. Ils sont grands éleveurs de bestiaux, et sont probablement plus riches en bétail qu'aucune autre tribu du sud de l'Afrique. Holub estime qu'il y a au moins 100 bœufs pour une hutte.

L'abondance du bétail chez les Ma-Choukouloumbé est pour les **Ba-Rotsé** de la vallée du Zambèze une occasion d'expéditions qui rendent l'œuvre de la mission de M. Coillard très difficile. « Les Ba-Rotsé, » écrit-il au *Journal des missions évangéliques de Paris,* « ne sont nullement un peuple pasteur. Jadis, quand ils pouvaient prendre un bœuf chez les Ma-Choukouloumbé, ils en faisaient un festin public, le grillaient sur les charbons, chair et peau tout ensemble, comme ils le font encore du zèbre. Pendant les derniers troubles on a, littéralement, presque exterminé la race bovine de la contrée. Je ne l'eusse jamais cru, si je n'en avais pas les preuves sous les yeux. Ce fut, surtout dans la Vallée, une boucherie générale. On tuait à qui mieux mieux. La famine est survenue; alors comme toujours, on a crié: « Chez les Ma-Choukouloumbé! » Le roi Lewanika convoqua tous les chefs du pays à Lialui. La ville regorgeait d'hommes. L'enceinte du *Zuandu* — la maison privée du roi au milieu de son harem — était comble. Le roi crut devoir justifier son expédition aux yeux de M. Coillard qui était présent. « Ils ont maltraité le Dr Holub, qui venait de chez moi; c'est mon devoir de les châtier. Du reste ce ne sont pas des êtres humains; ils sont tout nus. Et puis...

ajoutait-il en hésitant, nous n'avons plus de bétail, et il nous en faut absolument. » Le lendemain, une grande animation régnait au village. De tous côtés les esclaves et les femmes allaient et venaient, se croisaient avec des messagers affairés; on préparait les provisions de route; partout on entendait la cadence des pilons; les chefs tenaient leurs petits conciliabules, pendant que les fous de cour s'agitaient en délire, faisaient de la musique avec des calebasses, criaient et beuglaient sans que personne y fît attention. A chaque instant arrivaient de nouvelles escouades d'hommes armés. Les guerriers, sous leurs chefs respectifs, se massèrent sur la place, drapés d'étoffes aux couleurs flamboyantes, chamarrés de plumes, de haillons européens, de peaux de panthère, et de toutes sortes de fauves, grandes et petites, qui pouvaient donner à l'homme l'apparence d'un animal et un air de férocité. Ils feignaient, par petits détachements, des attaques contre un ennemi imaginaire, faisaient quelques évolutions qui arrachaient aux spectateurs des applaudissements frénétiques, se remettaient en place, et toute cette masse noire bourdonnait lugubrement un chant de guerre d'une inspiration sauvage. Quelques-uns des commandants s'avançaient ensuite, haranguaient le roi sur le ton de la colère, puis, au pas de course, venaient s'agenouiller et planter leurs fusils et leurs boucliers devant les ministres, toujours pérorant avec aigreur et demandant que le roi lâchât enfin ces bouledogues enragés. La quantité d'armes à feu que possèdent les Ba-Rotsé est considérable. Il y en a de tous les calibres; les fusils à pierre cependant y sont en majorité. La javeline est bien encore l'arme de la tribu, une arme redoutable; mais les boucliers de cuir y sont en petit nombre et mal entretenus. Avant que l'expédition se mît en route, le roi fit ses dévotions. Des offrandes de calicot, de verroterie, d'eau, de lait ou de miel furent envoyées à toutes les tombes royales du pays, en même temps qu'un faisceau de javelines qui y restèrent déposées pendant quarante-huit heures pour donner à ces dignitaires de l'autre monde le temps de les bénir. A la tête de l'armée marche la prophétesse, jeune fille sans laquelle rien ne se fait. C'est elle qui donne le signal du départ et de la halte. Elle porte la corne qui contient les médecines de la guerre et les charmes. Elle est toujours en tête de l'avant-garde, et il n'est permis à personne, même au repos, de passer devant elle. Qu'elle se fatigue ou tombe malade, c'est aux jeunes gens de la porter. En arrivant devant l'ennemi, c'est elle qui tirera le premier coup de fusil, et tout le temps que durera la bataille, il ne lui est permis ni de dormir, ni de s'asseoir, ni de manger ou de boire. A un moment donné, Litica, fils du roi, tous

les garçons et tous les jeunes gens qui allaient à la guerre pour la première fois, coururent à toutes jambes, se précipitèrent dans le marais, arrachèrent des roseaux, qu'ils vinrent déposer aux pieds du roi, en s'écriant : *Kamarie!* (jeune fille) ; c'est-à-dire, vous nous croyez des fillettes impropres à la guerre ; eh bien ! vous verrez que nous sommes des hommes et que nous méprisons la fatigue. Lewanika aura 12,000 hommes au moins sous ses ordres. Que deviendront les Ma-Choukouloumbé chez lesquels se jettera cette multitude d'hommes affamés, voleurs, pillards, brigands par habitude, sans contrôle et sans frein ? Ce n'est pas seulement au bétail qu'ils en veulent, mais aux femmes et aux enfants qui sont réduits au plus abject esclavage. Quant aux hommes on les jette en pâture aux bêtes des champs. Les Ma-Choukouloumbé ne font pas plus de quartier que les Ba-Rotsé, et ils gardent, pour y boire la bière, les crânes de ceux qui sont tombés entre leurs mains. »

Dans leur voyage à travers l'Afrique, les explorateurs portugais Capello et Ivens visitèrent le pays des **Garenganzé** au mois de novembre 1884. Le 14 septembre dernier, le major Ivens a reçu une lettre du chef de cette région, écrite en anglais, et apportée par le missionnaire Arnot auquel Moshidé l'avait dictée. Nous la reproduisons d'après les *Colonias Portuguezas*.

Unkeïa. Garenganzé.

A l'illustre major Ivens.

J'avais l'intention de vous envoyer mon fils Moseka, en compagnie de M. Arnot, pour qu'il pût être présenté à S. M. le roi de Portugal. Je comptais assurer de cette manière S. M., combien m'avait été agréable l'honneur qu'elle m'avait fait en envoyant dans mon pays, comme ambassadeurs, MM. Capello et Ivens. Cependant, j'ai été contraint d'ajourner dans ce moment la réalisation de ce projet, en face de l'opposition que me fait le chef indigène du pays de Bihé, appartenant à S. M., et de la déclaration de ce chef qu'il barrera le passage, arrêtera les voyageurs qui se rendent à la côte, et tâchera de détourner le commerce direct que font mes États avec les marchands portugais de Benguella. Je vous demande encore de vouloir bien m'excuser de ne vous avoir pas fourni les trente porteurs que vous m'avez demandés, mais alors, comme aujourd'hui, et toujours, il m'a été impossible d'obtenir de mes gens qu'ils se prêtent à accompagner quelque expédition lointaine, de crainte d'hostilités et par peur des traitants arabes. J'ai dû renoncer à la contrainte à leur égard, car je reconnais que leurs appréhensions sont fondées. J'écris au représentant de S. M., le gouverneur de Benguella, le

priant de me venir en aide, et de me donner l'assurance de l'intervention du gouvernement de S. M. contre les intrigues du chef de Bihé. »

Moshidé, chef de Garenganzé.

Février 1888.

La *St-James Gazette* de Londres publie une lettre adressée de Stanley-Pool au colonel Wilmot Brooks par son fils Graham Wilmot Brooks, missionnaire qui a cherché, mais en vain, à pénétrer au Soudan par la voie de l'Oubangi. Il commence par rendre compte des rapports de quatre blancs et d'un interprète arabe venant du camp de Yambouya sur l'**Arououimi,** puis il ajoute :

« Il s'est écoulé près d'une année depuis la réception à Stanley Pool des premières nouvelles de l'expédition de Stanley alors campée sur l'Arououimi. Elles nous apprenaient que le passage de la colonne au travers des forêts vierges, des jungles et des marécages, avait présenté des difficultés plus grandes que l'on ne s'y attendait. Nous sommes ensuite restés plusieurs mois sans entendre parler de l'expédition jusqu'à la réoccupation des Stanley-Falls par l'État libre du Congo. Les communications avec le haut fleuve devinrent ensuite moins difficiles, ce qui permit d'avoir des nouvelles de cette région par des blancs, des Zanzibarites et des indigènes. On ne reçut pourtant rien de l'expédition elle-même. Sur neuf déserteurs du camp de l'Arououimi, sept furent pris et mangés par les indigènes et deux réussirent à descendre le fleuve. Il va être procédé à une enquête sur les événements qui se passent aux Stanley-Falls, mais on sait déjà que tous ne sont pas l'œuvre des Zanzibarites. On ne peut pas comprendre en Angleterre comment ces hommes peuvent se procurer des quantités aussi considérables d'ivoire, quand le transport de 30 kilogrammes de marchandises, de Zanzibar aux chutes, revient à 275 francs. Voici l'explication de cette énigme : Les négociants de Zanzibar établis aux Stanley-Falls, ont à leur solde de nombreuses bandes de cannibales Manyémas d'une férocité telle que les Zanzibarites eux-mêmes ont horreur de s'associer à eux dans leurs incursions meurtrières. Des témoins oculaires anglais et arabes affirment avoir vu fréquemment, dépassant les bords des marmites, des têtes et pieds humains. Les Arabes fournissent des fusils à ces sauvages pour leur permettre de faire la chasse à l'homme, dont la rançon sera payée en ivoire. Ce procédé étant beaucoup plus rapide que celui de l'échange des tissus contre de l'ivoire a été adopté par Tipo-Tipo et ses collègues. Ces cannibales Manyémas fournis à Stanley par Tipo-Tipo ont accompagné l'expédition jusqu'aux territoires encore inexplorés de l'Arououïmi où ils ont exercé

leurs infâmes déprédations aux alentours du camp. Les Anglais les ont vus tirer sur les hommes et les femmes qui traversaient le fleuve à la nage, et les ont entendus s'en vanter auprès du feu de bivouac. Après avoir surpris et brûlé un village dont les défenseurs tués par surprise sont aussitôt cuits et mangés, les Manyémas emmènent au camp des Zanzibarites les femmes, les enfants et le butin consistant en chèvres, volailles, bananes, canots et mobilier indigène dont la valeur dépasse de beaucoup le coût de l'incursion. Au bout de quelques jours les maris et les pères des prisonniers viennent au camp. Ils savent ce qui leur reste à faire. Avec de l'ivoire ils pourront racheter leur famille. Le prix arrêté, ils s'empressent de le réunir. Après la livraison de l'ivoire on remet en liberté les prisonniers. Ce qui reste alors d'une tribu jadis florissante s'en va chercher plus loin un refuge. Les Zanzibarites ont un but en rendant les prisonniers : ceux-ci pourront servir une autre fois. En effet, dès que la tribu s'est installée sur un territoire, y a construit quelques huttes et commencé des plantations, les Manyémas accourent pour recommencer leur opération. Ceci peut être attesté par tous les occupants du camp sur l'Arououimi. Si les Anglais qui désirent voir introduire aux Stanley-Falls les bienfaits du commerce veulent savoir ce que *commerce* signifie dans ces régions, M. Wilmot Brooks peut le leur dire : Il s'agit pour les Zanzibarites de posséder de grandes quantités de marchandises d'un très bas prix et de recevoir de fortes commandes d'ivoire; les marchandises leur serviront à se procurer à la côte Est de la poudre et des fusils. Alors les hommes employés jusqu'à présent à transporter l'ivoire à la côte seront employés pour l'opération bien plus lucrative de la chasse à l'homme. Les 400 Manyémas qui ont consenti à partir avec le major Barttelot ont expressément stipulé qu'il ne serait pas mis d'entraves à leurs incursions, en sorte que les contrées que devait traverser la colonne étaient vouées au pillage, au meurtre, au cannibalisme, et devaient être dépeuplées comme l'ont été déjà celles qui entouraient le camp sur l'Arououimi. La colonne devait ouvrir aux Manyémas d'autres contrées encore vierges et les mettre ainsi à même d'approvisionner de grandes quantités d'ivoire la factorerie des Stanley-Falls ; les morts ne racontent rien et les décharges meurtrières, les cris des blessés au milieu de la nuit ne peuvent se faire entendre par delà les forêts qui séparent ces scènes de carnage des steamers naviguant sur le Congo. Quant à Tipo-Tipo, le nouveau gouverneur, il ne s'opposera pas à ces actes de sauvagerie dont les Anglais ont pris des croquis sur leurs albums, sans formuler aucune protestation, attendu qu'ils tiennent par-dessus

tout à vivre en bons termes avec les Arabes. Ces faits sont, assure le missionnaire Graham Wilmot Brooks, parfaitement connus de tous ceux qui connaissent le haut Congo. »

Le *Temps* a reçu de son correspondant de Banana les renseignements suivants sur la mort du major **Barttelot** : C'est le steamer *En Avant* qui était allé aux Falls conduire le lieutenant Haneuse, résident auprès de Tipo-Tipo, qui a apporté aux Ba-Ngala, dans la première quinzaine d'août, la nouvelle de l'assassinat du major qui commandait l'arrière-garde laissée par Stanley sur l'Arououimi. M. Barttelot aurait trouvé la mort dans les circonstances suivantes : « Il se trouvait à Urama le 19 juillet. Pendant la nuit, les hommes de sa caravane se livraient à leurs jeux habituels et dansaient avec accompagnement de chants et de cris assourdissants. Vers trois heures du matin, impatienté sans doute du vacarme qui se faisait autour de sa tente, le major se leva et voulut imposer le silence à ses hommes. Ceux-ci n'obéissant pas, il aurait frappé une des plus enragées danseuses. Le mari de cette négresse se serait alors approché de l'officier anglais et lui aurait tiré un coup de feu à bout portant. On était alors à environ dix journées de marche de Yambouya. Le second de l'expédition, M. James Jameson, s'empara immédiatement de l'assassin et, escorté de dix hommes sûrs, il le ramena aux Falls, où il le remit entre les mains de Tipo-Tipo qui paraît responsable, non de l'assassinat du major, mais de l'échec de la campagne de ravitaillement. Vous savez, en effet, que Stanley avait laissé une arrière-garde à Yambouya pour attendre les porteurs que devait lui fournir ce chef arabe. Le major Barttelot avait l'ordre de se mettre en route, dès que les porteurs seraient arrivés avec les charges que n'avait pu prendre Stanley. L'arrière-garde de l'explorateur était donc, en réalité, une colonne de ravitaillement. Tipo-Tipo avait promis de compléter le convoi dans le courant d'octobre 1887 ; ce n'est qu'à la fin de mai qu'il envoya 500 hommes au camp de l'Arououimi. C'est ainsi que le major a été forcé de séjourner près d'un an dans une région où les vivres étaient rares et où sa troupe a été très éprouvée. Sur 60 Soudaniens, il n'en reste aujourd'hui que 18 ; de 215 Zanzibarites, 80 seuls survivent. Enfin, le 6 juin, le major pouvait lever le camp avec une caravane déjà très affaiblie moralement et physiquement : un mois après il était assassiné. Toutefois, malgré tout, M. James Jameson ne voulait pas abandonner la partie. Le 5 août il repartait des Falls dans l'intention de reprendre le commandement de l'expédition de secours. Le 16 août il arrivait au Ba-Ngala dans un état désespéré, et le 17 à huit heures du soir, il rendait le

dernier soupir. La colonne de ravitaillement de Stanley reste donc avec un seul blanc, M. Bonny, et il est impossible qu'elle se mette en marche. On dit ici que des ordres de Londres prescrivent à M. Bonny de se replier sur l'Arououimi ; on renoncerait alors à secourir Stanley par les affluents du Congo, et le grand explorateur resterait livré à ses propres ressources. Aux Falls, m'écrit-on, la situation est bonne ; le lieutenant Haneuse y est arrivé le 1er août et a été reçu par Tipo-Tipo et les autres chefs arabes, avec la plus grande cordialité. »

Une lettre que reçoit l'*Indépendance belge,* des îles Canaries, et qui porte la date du 20 septembre, apporte des renseignements sur la mission **Lahure,** du corps de l'état-major belge, chargée d'acquérir un territoire et d'établir un *sanitarium* international sur la côte saharienne d'Afrique. Le débarquement du colonel Lahure et de ses compagnons s'est effectué sur une plage du désert, où se trouvaient réunis de nombreux groupes d'indigènes armés. Ils ont réussi cependant à prendre pied, se sont enfoncés dans l'intérieur et, après avoir traversé des régions fertiles et peuplées qui n'ont rien de l'aridité du centre du Sahara, sont arrivés vers le 15 septembre au pays des Aït-el-Djamel. Suivant les bruits apportés aux îles Canaries, diverses tribus de ces contrées seraient dans un état voisin de l'anarchie et n'obéiraient à aucune autorité. Les Arabes et les Maures sont très surexcités les uns contre les autres et se font ouvertement la guerre dans certains parages. Néanmoins, la mission paraissait pleinement réussir ; le colonel Lahure et le lieutenant de marine belge Fourcault étaient en bonne santé. On disait qu'ils commenceraient, à la mi-octobre, leur voyage de retour vers la côte et vers l'Europe.

---

## NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

M. Fernand Fourreau vient de faire paraître la carte au $^{1}/_{1000000}$ de la région du Sahara qui s'étend au sud de Biskra et dont il a été un des premiers pionniers.

Le Comité de la Société antiesclavagiste de France fondée par le cardinal Lavigerie a reçu des sommes importantes pour l'œuvre de la suppression de la traite. Léon XIII a donné à lui seul 300,000 francs.

Deux millionnaires de Mahdia, en Tunisie, viennent d'être arrêtés, l'un pour un achat récent d'un esclave de 14 ans, l'autre comme courtier. L'esclave a été immédiatement affranchi. Il provenait d'un lot important disséminé entre Sfax, Monastir et Tunis. Ce trafic a été dévoilé par le commissaire de police de Mahdia.

Les espérances qu'avait fait concevoir, il y a quelques années, la découverte

de sources de naphte près de Seït et de Dschamseh, au bord de la mer Rouge, ne se sont pas réalisées. Les travaux d'essais ont dû être abandonnés après avoir absorbé trois millions de marcs, et les perforatrices coûteuses qu'on y employait gisent inutiles sur le sol abandonné. On a bien trouvé un peu de naphte dans les puits percés, mais en quantité si faible qu'il a été impossible de songer à une exploitation rémunératrice.

Le nouveau journal la *Géographie* annonce que deux officiers italiens, membres d'une expédition géographique au Harrar, ont été emprisonnés et maltraités par un gouverneur dépendant du roi Ménélik. Ils sont accusés d'avoir levé des plans en vue de la conquête du pays. Le consul italien à Aden et le comte Antonelli, qui représente l'Italie auprès de Ménélik, s'efforcent d'obtenir leur mise en liberté.

La caravane du Dr Meyer, l'explorateur du Kilimandjaro, a été dispersée par les indigènes ; ses porteurs ont déserté, et lui-même a dû revenir à la côte.

Une dépêche du *Times* annonce que le comte Téléki, explorateur hongrois, qui, depuis deux ans, parcourait l'est de l'Afrique avec le lieutenant de marine Hœnel, et qu'on avait perdu de vue, est arrivé à Taveta, en route pour Zanzibar.

Le Dr Peters et le lieutenant Wissmann se sont rendus à Londres pour y donner l'assurance que les organisateurs de l'expédition allemande de secours en faveur d'Émin pacha ne nourrissent aucun projet d'ambition égoïste. Le *Times* applaudit à l'expédition de secours. « L'espace, dit-il, est assez grand entre l'Océan et les lacs pour l'Angleterre et l'Allemagne, dont le but commun doit être la suppression de la traite des nègres, qui exige un effort vigoureux et persévérant. »

Une dépêche de Zanzibar signale l'arrivée dans cette ville de M. Mackenzie, l'agent de la Société anglaise de l'Afrique centrale. Il a été accueilli par les indigènes dans le Durbar public comme représentant de la Compagnie britannique. Les indigènes lui ont exprimé la crainte que la Compagnie ne veuille mettre des entraves à l'esclavage domestique, mais M. Mackenzie les a rassurés complètement à ce sujet (?)

Pour sauvegarder les intérêts du commerce de la France à Madagascar, les négociants français établis à Tamatave ont fondé une « chambre consultative du commerce français à Madagascar ; » ses membres se mettent à la disposition des négociants et des fabricants de France, pour faciliter les transactions et leur donner tous les renseignements qui pourraient les intéresser. Les résidents de France à Tananarive et à Tamatave ont promis leur appui à la nouvelle institution.

L'Angleterre ayant demandé aux autorités portugaises l'autorisation de débarquer à Quilimane des armes destinées aux agents de la Compagnie des Lacs africains, le gouvernement portugais a répondu qu'il est assez fort pour défendre les habitants des côtes et du pays qu'il occupe et a refusé l'autorisation demandée.

Les ingénieurs Joaquim Pires de Souza Gomes et Affonso de Moraes Sarmento ont signé, le 29 septembre, au ministère de la marine portugaise, un contrat par

lequel ils se sont engagés à faire les études définitives d'un chemin de fer qui, partant de Quilimane et passant par Mopeia, aboutira près de Chamo, sur les bords du Chiré. Un embranchement ira de Mopeia à Matacataca sur le Zambèze.

D'après une lettre de Capetown, l'explorateur Selous aurait été attaqué par le chef des Ma-Choukouloumbé dans un voyage qu'il faisait au nord du Zambèze, dans la direction des grands lacs. Tous ses compagnons auraient été tués, ses bagages volés; lui-même aurait réussi à s'échapper et serait actuellement sur la rive méridionale du Zambèze.

Le *Bulletin* de la mission romande annonce qu'une loi récente du Transvaal menace de désorganiser non seulement les stations des Spelonken, mais encore toutes les missions dans le territoire de la république sud-africaine. D'après cette loi, aucune ferme ne pourra contenir plus de cinq familles nègres, la grande majorité des indigènes devant être parquée dans les terrains de l'État, dits *réserves*. Avec ces restrictions, les missions ne seront possibles que sur ces réserves et aux conditions qu'imposera le gouvernement. Plusieurs des stations des missions de Hermansbourg, de Berlin, et même de l'Église hollandaise du Cap, sont déjà désorganisées par l'application de cette loi. Si cela devient nécessaire, les missionnaires romands émigreront avec leurs communautés hors du Transvaal.

Une lettre de M. Mabille au Comité des Missions de Paris nous apporte la nouvelle de la mort de M. Westbeech, le marchand anglais qui a assisté le Dr Dardier dans ses derniers moments. C'était un véritable ami de la mission du Zambèze. Il a succombé au cours de son voyage de retour dans la Colonie, près de la rivière Marico, dans le Transvaal.

Il s'est fondé à Berlin, sous le nom de Société du Pondoland allemand, une Compagnie qui compte exploiter les grands terrains boisés d'Ekhova. Comme le Pondoland est sur la côte orientale, dans la Cafrerie britannique, entre le Tembouland, la colonie de Natal et le Griqualand, la population anglo-saxonne de l'Afrique australe se demande ce que veut dire cette intervention inattendue du capital allemand dans cette région.

Le steamer le *Landana,* parti le 25 octobre d'Anvers pour le Congo, a embarqué deux nouveaux vapeurs démontés que l'État a fait construire chez Cockerils pour le service des stations du haut Congo. Ce sont deux bateaux à roue d'arrière, longs de 14 à 15 mètres et d'un très faible tirant d'eau. Ils ont reçu les noms de la *Ville de Gand* et la *Ville de Liège*. Un troisième steamer, la *Ville de Charleroi,* encore en construction, partira sous peu.

On annonce la mort du docteur Summers, de la mission Taylor, établi depuis quelques années à Loulouabourg.

Deux missions protestantes suédoises se sont établies dans la région des chutes du Congo, l'une à Kibounsi, à une journée de marche à l'ouest du fleuve, au centre de villages grands et populeux; l'autre à Moukoumbongo, à une demi-journée de la rive sud, également entourée de populations denses. Au moyen de la grammaire fiote, les missionnaires apprennent à 200 enfants à connaître la langue indigène, à la lire et à l'écrire.

M. Kœnigsberg, négociant allemand, auquel la Royal Niger Company avait interdit la navigation du Niger, a réclamé contre cette interdiction et obtenu de pouvoir rentrer sur le territoire dont cette Compagnie l'avait expulsé.

Une expédition britannique envoyée de la Côte d'or dans le Togoland, en arrière des territoires allemands, a eu une rencontre avec les indigènes; elle a perdu 64 hommes et en a tué 500.

L'expédition dirigée par M. Treich-Laplène et subventionnée par M. Verdier, résident de France à Grand Bassam et Assinie, et par le gouvernement français, pour conduire un convoi de ravitaillement au capitaine Binger dans la direction de Kong, a quitté Assinie le 8 septembre avec une escorte de 45 hommes. Le 9, elle était à Kinjabou, capitale du royaume d'Assinie; le 10, M. Treich a écrit de Aïn-Boisseau, sur la rivière Bia. M. Verdier nous promet de nous tenir au courant des nouvelles qu'il recevra de cette intéressante expédition.

M. Douls est reparti pour une nouvelle expédition dans le Sud sénégalais. Actuellement il est à Tanger, et s'arrêtera quelque temps à Dakar.

---

## L'ANGLETERRE ET L'ALLEMAGNE DANS L'AFRIQUE ORIENTALE[1]

Pour se rendre bien compte de la portée des événements qui attirent actuellement l'attention sur l'Afrique orientale, il est nécessaire de remonter à quelques années en arrière, au moment où l'empire allemand déclara prendre sous son protectorat une partie des territoires situés à l'ouest de Zanzibar. Jusqu'alors le Portugal seul occupait, en vertu de ses droits historiques, une partie du littoral oriental de l'Afrique. C'étaient les côtes de Sofala et de Mozambique au sud et au nord du Zambèze. Au delà du cap Delgado, près de l'embouchure de la Rovouma, par environ 10° lat. S., la côte était, plutôt en principe que de fait, sous la puissance du sultan de Zanzibar. L'influence anglaise il est vrai s'exerçait sur ce dernier, dont l'indépendance avait cependant été reconnue par une déclaration échangée le 10 mars 1862, entre la France et l'Angleterre. Et depuis que sir Bartle Frere avait signé, le 5 juin 1873, avec Saïd Bargasch, le traité pour la répression de la traite, les efforts et les sacrifices considérables fait par les escadres anglaises pour en assurer l'exécution avaient, ainsi que l'extension du commerce bri-

[1] Nous disions (p. 288) que M. Banning, dans son volume : *Le partage politique de l'Afrique,* avait donné comme la première partie du Code diplomatique pour l'Afrique. Les documents officiels commentés par lui nous ont fourni la substance de cet article, pour lequel les lecteurs peuvent consulter les cartes publiées, VIII[e] année, p. 92 et IX[e] année, p. 320.

tannique dans ces parages, donné au représentant de l'Angleterre à Zanzibar une position qui faisait de l'agent anglais le véritable conseiller du sultan.

Mais le moment était venu où l'Allemagne allait rivaliser de zèle avec l'Angleterre, pour exercer, elle aussi, son influence civilisatrice sur cette région. Pressé par les besoins de son industrie et de sa population ouvrière, forcé de se créer au dehors des champs d'expansion, l'empire allemand voyait se fonder, le 6 décembre 1882, la Société coloniale allemande, dont les entreprises devaient bientôt réclamer l'intervention de l'État. C'est au Dr Karl Peters, au Dr Jühlke et au comte Pfeil que l'Allemagne doit de balancer aujourd'hui l'influence anglaise dans l'Afrique orientale. En effet, ces trois hommes résolus, arrivés à Zanzibar au mois de septembre 1884, organisèrent une expédition qui pénétra rapidement à l'intérieur et dont le résultat fut la conclusion, en quelques mois, de traités réguliers passés avec les chefs de l'Ou-Sigouha, du Ngourou, de l'Ou-Sagara et de l'Ou-Kami, traités en vertu desquels 150,000 kilomètres carrés de territoire étaient placés sous leur dépendance. Muni de ces titres, le Dr Peters revint en Europe, et le 27 février 1885, le lendemain du jour où avait été signé l'Acte général de la conférence de Berlin, il obtint de l'empereur d'Allemagne une lettre de protectorat, par laquelle la souveraineté allemande était étendue à tous les territoires acquis ou à acquérir par la Société coloniale à laquelle appartenait le Dr Peters. Le document en question relevait avec soin que les territoires acquis à l'ouest des États du sultan de Zanzibar étaient situés en dehors de la souveraineté d'autres puissances, et constatait qu'ils avaient été cédés au Dr Peters, avec les droits souverains, pour la Société coloniale allemande. L'empereur déclarait accepter cette souveraineté, mais réservait sa décision relativement aux acquisitions que la Société ou ses ayants droit pourraient faire par la suite dans ces parages, en vertu de traités qui lui seraient soumis. Il octroyait à la Société susnommée, à la condition qu'elle restât une société allemande et que les membres de la direction ou les personnes auxquelles pourrait être confiée la direction de la Société fussent sujets de l'empire allemand, de même qu'à ses ayants droit, sous la même condition, le pouvoir d'exercer tous les droits résultant des traités conclus, y compris la juridiction sur les indigènes, ainsi que sur les sujets de l'empire ou d'autres nations qui viendraient s'établir dans ces territoires ou y séjourner pour un but commercial ou autre. L'exercice de ces droits devait avoir lieu sous la surveillance du gouvernement de l'empire.

Les acquisitions allemandes s'accrurent rapidement, de manière à embrasser des territoires d'une superficie supérieure à celle de l'Allemagne entière; non sans obstacles, il est vrai, car le 14 janvier 1885, le gouvernement anglais avait cru devoir leur opposer des réserves. Mais le consul général Rohlfs fut envoyé à Zanzibar, pour chercher à obtenir de Saïd Bargasch son adhésion à l'Acte général de la conférence de Berlin, en même temps que le gouvernement allemand notifiait à Londres la charte du 27 février, qui plaçait sous le protectorat allemand les quatre provinces acquises à l'ouest de Zanzibar. « Les territoires dont il s'agit, » écrivait le chancelier, « sont compris dans la zone prolongée du bassin conventionnel du Congo que vise le chapitre Ier, article 1er, § 3, de l'Acte général de la conférence de Berlin, et à laquelle les puissances signataires se sont engagées à faire l'application des clauses du dit acte. Le gouvernement impérial en assumant l'obligation de garantir l'exécution des dispositions de l'Acte général dans les possessions allemandes sises dans la zone susdite, réclame également en leur faveur les avantages assurés aux territoires compris dans les limites du bassin conventionnel du Congo par le chapitre III de l'Acte général relatif à la neutralité. »

L'Angleterre ne voulut pas soulever un conflit; dès le 30 mars elle donna acte sans réserves de la susdite notification, et prescrivit à son agent à Zanzibar, sir J. Kirk, de marcher d'accord avec son collègue allemand dans toutes les matières où les vues et les intérêts des deux pays seraient identiques. Quelques semaines plus tard le comte Granville écrivait à l'ambassadeur d'Angleterre à Berlin : « Le gouvernement britannique envisage avec faveur les projets de l'Allemagne ; leur réalisation enrichira la civilisation de vastes contrées sur lesquelles aucune influence européenne n'a été jusqu'ici exercée ; elle assurera la coopération de l'Allemagne avec la Grande-Bretagne dans la suppression des caravanes d'esclaves, et encouragera les efforts du sultan pour l'extinction de la traite et le développement commercial de ses domaines. » Mais, par la même dépêche, l'ambassadeur anglais était chargé d'informer le chancelier de l'Empire que quelques capitalistes considérables avaient formé le dessein de créer un établissement britannique dans la région située entre la côte et les lacs qui sont la source du Nil blanc, et de la rattacher au littoral par un chemin de fer. Afin d'obtenir des garanties convenables pour leurs avances de fonds, ils se proposaient de réclamer du sultan des concessions étendues. Le gouvernement, tout en prenant ce projet en considération, était décidé à ne l'appuyer que s'il avait la pleine assurance qu'il n'en résulterait aucun conflit avec les

intérêts du territoire placé sous le protectorat allemand, ni aucun empiètement sur les possessions du sultan comprises entre la mer et la région dont il s'agissait. Le prince de Bismarck devait se convaincre par cette démarche du désir de l'Angleterre de prévenir la possibilité d'un malentendu.

A cette ouverture, le chancelier répondit en déclinant toute intention de contrainte à l'égard du sultan de Zanzibar. Il espérait pouvoir amener ce dernier, au moyen d'une action diplomatique commune avec l'Angleterre, à renoncer à ses empiètements au delà de ses domaines, et se trouver ainsi dégagé de la nécessité de repousser ses attaques contre le protectorat allemand. L'Angleterre avait d'ailleurs un intérêt commun avec l'Allemagne à empêcher que les tribus nègres amies de l'intérieur ne tombassent sous l'influence du fanatisme arabe qui avait provoqué le soulèvement du Mahdi, et que leur pays ne devînt le théâtre d'une propagande musulmane sanglante, au lieu d'être le siège d'une civilisation graduellement croissante. Cet intérêt commun ne pouvait qu'être accru par le projet des capitalistes anglais qui voulaient construire un chemin de fer de la côte de l'Océan indien aux lacs d'où sort le Nil blanc. Le prince de Bismarck affirmait son dessein de ne causer aucun préjudice durable à l'indépendance du sultan de Zanzibar, et de ne lui demander la cession d'aucun territoire qui lui appartînt avec certitude. « Nous voulons seulement, » disait-il, « que le sultan respecte dûment les protectorats allemands, et nous désirons en même temps conclure avec lui, mais sans le lui imposer, un traité de commerce. Nous serons heureux si la coopération de l'Angleterre nous dispense de recourir à la force contre Zanzibar et son sultan, mais nous subissons la nécessité de sortir promptement d'une situation que l'empire d'Allemagne ne saurait tolérer plus longtemps. »

La notification remise par le consul général Rohlfs au sultan, au sujet de la prise de possession par l'Allemagne des quatre territoires susmentionnés, avait été suivie d'une protestation de Saïd Bargasch, communiquée à la France et aux États-Unis. Il revendiquait la souveraineté de toute la région du continent comprise entre la côte et les lacs Tanganyika et Nyassa, et envoya même des troupes pour appuyer cette revendication à laquelle l'Allemagne opposa une fin de non-recevoir catégorique. Une forte escadre parut devant Zanzibar, et, le 11 août 1885, le commodore Taschen exigea le rappel des troupes de Saïd Bargasch et la reconnaissance du protectorat allemand. Sur les conseils de l'Angleterre le sultan céda, et reconnut la souveraineté de l'Allemagne sur

les territoires du protectorat allemand ainsi que sur celui de Witou. Les agents de l'Angleterre avaient contribué pour beaucoup à amener cette solution pacifique.

D'autre part l'Allemagne parut disposée à souscrire à la déclaration anglo-française de 1862 concernant l'indépendance de Zanzibar, et, afin de préciser la portée de cet acte, elle proposa de réunir une commission de délimitation qui fixerait l'étendue réelle des possessions du sultan. L'Angleterre et la France se rallièrent à cette proposition.

Les trois puissances différaient dans leurs appréciations des vraies limites de la souveraineté du sultan; toutefois elles s'entendirent pour prescrire à leurs commissaires un mode identique de procédure, et, après de minutieuses enquêtes, ceux-ci statuèrent le 9 juin 1886 sur les points sur lesquels ils étaient d'accord. Leur décision attribuait au sultan les îles de Zanzibar, de Pemba, de Mafia et de Lamou, ainsi que les principaux ports et rades de la côte depuis la rivière Miningani jusqu'à Makdischou, mais sans continuité, sauf entre Dar-es-Salam et la Wanga; vers l'intérieur, les commissaires lui reconnaissaient une zone de territoire variable de trois à dix milles géographiques à partir du littoral [1].

Toutefois il subsistait une divergence entre les trois puissances. En effet tandis que la France et l'Angleterre admettaient une ligne continue de possessions du sultan à la côte, l'Allemagne contestait cette continuité. Un moment il fut question de convoquer une conférence en Europe pour vider le litige, mais le prince de Bismarck préféra une négociation directe avec le gouvernement anglais et le résultat en fut l'adoption de la convention anglo-allemande du 1er novembre 1886, dont nous avons donné le texte (VIIIe année, p. 89, avec carte, p. 92).

L'Allemagne avait obtenu la reconnaissance officielle de son état de possession dans l'Afrique orientale, et accepté le projet d'établissement d'un protectorat britannique s'étendant de la côte de l'Océan indien jusqu'à la région des sources du Nil. La contrée du Kilimandjaro était partagée, le pays de Dschagga demeurant à l'Allemagne, celui de Taveta passant à l'Angleterre. L'empire allemand reconnaissait l'indépendance du sultan de Zanzibar et sa souveraineté sur une zone non interrompue de territoires le long du littoral, de Toungui jusqu'à Kipini et sur une profondeur uniforme de dix milles marins à l'intérieur. Mais comme les possessions allemandes auraient été, dans ces conditions, coupées de la

[1] Cf. la carte p. 320, et, pour la Wanga, celle de la VIIIe année, p. 92.

mer, l'Angleterre promit ses bons offices pour procurer à l'Allemagne l'affermage des ports de Dar-es-Salam et de Pangani, ainsi que l'adhésion du sultan à l'Acte général de la conférence de Berlin, sous réserve des principes de la liberté commerciale.

Dès le 4 décembre le sultan renonçait à ses prétentions sur la région du Kilimandjaro et concédait l'usage des deux ports contre une redevance. Le 8 du même mois il adhéra à l'Acte général de la conférence de Berlin, sous réserve du principe de la liberté commerciale, et le même jour la France donna son assentiment à l'entente anglo-allemande.

Parallèlement à ces négociations, des pourparlers avaient eu lieu entre les représentants de l'Allemagne et de l'Angleterre à Zanzibar et le sultan, en vue de la conclusion d'un traité de commerce, destiné à combler la lacune résultant de la réserve stipulée par Saïd Bargasch dans son adhésion à l'Acte général de la conférence de Berlin. Sir J. Kirk se mit d'accord avec le consul général allemand sur une formule destinée à tous les traités de commerce à conclure ultérieurement par les principales puissances maritimes; car, ainsi qu'il l'écrivait à son gouvernement « le traité n'est pas fait pour l'avantage de quelques individus, mais dans l'intérêt commun du pays lui-même et des négociants européens en général. Un trait important du nouvel arrangement consiste en ce que le sultan, ayant acquis un intérêt permanent à voir s'accroître la prospérité des contrées de l'intérieur, indépendamment de ses droits de souveraineté, encouragera probablement les entreprises étrangères comme celles que l'Angleterre et l'Allemagne ont en vue, et accueillera avec faveur tout gouvernement ou association qui essayera de développer les ressources de ses domaines ou des pays de l'intérieur.»

Le traité conclu avec l'Allemagne le 20 décembre 1885, le fut avec l'Angleterre le 30 avril 1886. Il laissait au sultan les mêmes revenus qu'il avait auparavant; il l'autorisait à percevoir une taxe de 5 °/₀ *ad valorem* sur tous les produits importés, y compris ceux en transit, sauf les alcools qui devaient payer 25 °/₀. Un tarif fixait les droits à percevoir à l'exportation sur dix-neuf produits indigènes sans distinction de provenance.

Pendant que se poursuivaient ces négociations, deux associations se fondaient en Allemagne et en Angleterre pour l'occupation et l'exploitation des territoires réservés à l'influence respective des deux pays. En Allemagne, à la Société coloniale fut substituée, pour ses droits et ses possessions, la Compagnie allemande de l'Afrique orientale, tandis qu'en Angleterre, ce fut la British East African Association qui devint l'émule de la Compagnie allemande.

Les territoires placés sous le protectorat allemand ou réservés à ses développements futurs s'étendaient, du nord au sud, entre le massif du Kilimandjaro et la Rovouma, et de l'est à l'ouest entre l'Océan indien et les lacs Tanganyika et Nyassa, sauf le littoral maritime. Ils devaient être administrés par un directoire de cinq membres nommés pour quinze ans. Avant le soulèvement des indigènes, la Compagnie de l'Afrique orientale y possédait déjà treize stations, où étaient établis de nombreux ouvriers européens qui donnaient aux cultures un développement rapide. De puissantes maisons de commerce la secondaient à Zanzibar ; chaque mois voyait s'accroître le nombre des sociétés de commerce et d'exploitation. Le mouvement commercial du port de Zanzibar avec l'Allemagne était estimé à 6,000 tonnes pour une valeur de cinq millions de francs.

La zone réservée à l'influence anglaise a deux bons ports, Mombas et Mélinde, et à l'intérieur s'étend une contrée alpestre comprise entre les deux énormes massifs montagneux du Kilimandjaro et du Kénia. Au delà s'étend le haut plateau, avec les lacs Victoria et Albert-Nyanza et les États de l'Ou-Ganda, de l'Ou-Nyoro et la province gouvernée par Émin pacha. La British East African Association prit pour base un traité de cession conclu, le 27 septembre 1884, par M. Johnstone, avec des chefs de la région du Kilimandjaro et transféré par lui au président de la Chambre de commerce de Manchester. Une fois la convention anglo-allemande conclue, elle chercha à obtenir du sultan de Zanzibar une concession importante pour s'assurer le libre accès à l'Océan indien. Saïd Bargasch était demeuré, en vertu de la convention susmentionnée, souverain d'une zone littorale de 18 kilomètres de profondeur, depuis l'embouchure de la Rovouma jusqu'à la Tana. Par contrat du 24 mai 1887, la Compagnie anglaise obtint, pour un terme de cinquante années, de se charger, au nom et sous le pavillon du sultan, de l'entière administration de ses domaines entre la rivière Wanga et Kipini, du 4° 30' au 2° 35' lat. sud. En vertu du susdit contrat, la Société peut faire des lois et règlements, établir des impôts, organiser la force publique, créer des tribunaux, régler la navigation. Elle nomme ses agents comme les juges, et traite avec les chefs indigènes sous réserve de l'approbation du sultan. Elle dispose des terres, des forts et des bâtiments publics. Elle a l'administration des ports, elle fixe les tarifs de douane comme les autres taxes, sauf les droits acquis par les tierces puissances, et en encaisse le produit, à condition de verser au trésor du sultan le montant total des droits d'entrée actuels et 50 % du produit des taxes nouvelles. La Compagnie acquiert des privilèges exclusifs pour la vente et la loca-

tion des terres, la recherche et l'exploitation des mines et forêts, la construction de routes, canaux, chemins de fer, etc. Elle se réserve la faculté de prohiber l'importation de certaines marchandises telles que les armes, les munitions de guerre, les liqueurs enivrantes. A l'expiration des cinquante années de la concession, le sultan ou ses héritiers pourront, moyennant expertise par des arbitres, reprendre les établissements de la Compagnie.

Dès lors la Compagnie s'est fortement constituée, avec un Comité qui a pour président M. W. Mackinnon, le promoteur de l'expédition anglaise envoyée au secours d'Émin pacha sous les ordres de Stanley, et pour vice-président lord Drassey, l'ex-lord civil de l'amirauté dans le dernier ministère Gladstone. Le Conseil d'administration compte parmi ses membres le général Donald Stewart, l'ex-consul général anglais à Zanzibar, sir John Kirk, l'ex-gouverneur du Congo, sir Francis de Winton. Son capital nominal est d'un million de livres sterling. Elle s'est fait octroyer par la reine d'Angleterre une charte, aux termes de laquelle elle a pour objet le développement du commerce, des transactions et d'un bon gouvernement dans les régions concédées. Elle aura toutes les prérogatives des gouvernements. La charte oblige la Compagnie à rester anglaise, à avoir son administration centrale dans la Grande-Bretagne, et ses représentants principaux dans l'Afrique orientale. Tous les directeurs et administrateurs devront être sujets britanniques. La Société devra décourager le commerce des esclaves et l'esclavage. Tous les différends qui pourront s'élever entre la Compagnie d'une part, et le sultan de Zanzibar, les chefs ou les tribus d'autre part, devront être soumis à la juridiction du secrétaire d'État.

A peine le contrat conclu par M. Mackinnon avec le sultan de Zanzibar était-il connu de la Compagnie allemande de l'Afrique orientale, que celle-ci s'efforça d'obtenir la même faveur pour la zone littorale qui sépare ses possessions de l'Océan indien, entre la baie de Toungui et l'embouchure de la Wanga, du 10° 40′ au 4° 30′ lat. sud. Le sultan Saïd Bargasch, qui avait déjà concédé à la Compagnie l'usage des ports de Dar-es-Salam et de Pangani, ne pouvait guère lui refuser ce qu'il avait accordé à la British East African Company. Le Dr K. Peters obtint en effet un contrat de la même nature que le précédent ; toutefois la direction de la Compagnie allemande de l'Afrique orientale en trouvant les conditions trop onéreuses refusa sa ratification. Sur ces entrefaites Saïd Bargasch mourut, et ce fut avec son successeur Saïd Khalifa, que le consul général de l'empire allemand, M. Michahelles, agissant en même

temps comme fondé de pouvoirs de la Compagnie allemande, signa, le 28 avril dernier, une convention investissant cette Société de l'administration de la zone littorale réservée au sultan de Zanzibar, ainsi que de l'affermage des droits de douane, pour une durée analogue à celle du contrat anglais, c'est-à-dire cinquante années. Les stipulations du contrat sont à peu près les mêmes que celles de la convention conclue avec la British East African Company. Il fut convenu que la Compagnie allemande de l'Afrique orientale prendrait charge des douanes à partir du 15 août 1888.

A cette date, en effet, des agents de la dite Société étaient envoyés dans chacun des ports compris dans le territoire concédé; la nouvelle administration des douanes était organisée. Peu de jours après, le pavillon de la Société allemande flottait au-dessous de celui du sultan. Les walis, représentants de ce dernier, refusèrent tout d'abord de donner leur assentiment aux agents allemands. Bagamoyo, depuis longtemps le point de départ le plus important des caravanes pour l'intérieur et le port le plus fréquenté par les Européens, donna le signal du mécontentement. Les troubles se bornèrent à une mutinerie; quelques matelots allemands débarqués suffirent pour calmer les esprits mécontents. L'imagination orientale n'en allait pas moins bon train. Les impôts établis, dit-on, sur chaque pied de cocotier, l'income-tax, et les formalités auxquelles fut soumise la sortie des marchandises, furent le point de départ de troubles à Tanga, Pangani, Lindi et Quiloa.

Rien cependant dans ces formalités n'était de nature à surexciter les indigènes au point de leur faire prendre les armes. Les clauses de la proclamation de M. Ernest Vohsen, directeur de la Compagnie allemande de l'Afrique orientale étaient loin d'être comminatoires. Le régime nouveau ne se distinguait guère de l'ancien qu'en ce qu'il était établi sur des bases européennes, déterminant en détail les soumissions à faire à la Société.

En voici les stipulations :

1. Les droits sur marchandises de toutes sortes, exportées de la côte entre la rivière Umba et la rivière Rovouma, qui, d'après les traités, doivent être payés à la côte, seront payés jusqu'à nouvel ordre aux ports d'entrée suivants : Tanga, Pangani, Bagamoyo, Dar-es-Salam, Kilva-Kivinje, Lindi, Mikindani.

2. Quiconque exportera ou importera des marchandises de ou dans ces ports, est tenu de les faire examiner à l'endroit désigné à cet effet en douane; il n'est pas permis de charger ou de débarquer des marchandises à d'autres endroits que ceux qui sont désignés pour le débarquement et pour l'embarquement dans ces ports.

3. Après que les marchandises auront été examinées et pesées, les droits — suivant les traités — devront être payés en argent ou en nature, dans le bureau du percepteur. La valeur de chaque classe de marchandises sur laquelle les droits doivent être prélevés sera établie par une liste affichée en douane. La liste sera apposée mensuellement et sera basée sur les cours de la douane de Zanzibar.

4. Après payement des droits, le chargeur recevra un laissez-passer, qui lui permettra de quitter le port. A l'arrivée à Zanzibar, ce laissez-passer devra être montré et délivré aux agents douaniers du sultan, comme preuve que les droits ont été payés.

5. Des postes douaniers seront établis à Saadani, Bweni, Kikunja, Samanga, Kilva-Kisiwani et Sudi.

Les marchandises destinées seulement à Zanzibar ou à l'un des ports compris entre la rivière Umba et la Rovouma pourront être embarquées dans ces postes. Le chargeur aura à apporter les marchandises en douane, où elles seront enregistrées; il recevra un laissez-passer l'autorisant à les expédier.

6. Les droits sur les marchandises seront payés après l'arrivée du bateau à Zanzibar aux agents de la douane, qui vérifieront ces marchandises, et, après examen, donneront au propriétaire l'autorisation de retirer la marchandise de la douane. — Cette autorisation sera toujours donnée de concert avec les agents de la Compagnie allemande.

7. Sur toutes les marchandises embarquées d'un port dans un autre, compris entre la rivière Umba et la Rovouma, les droits seront payés au port d'embarquement. — Ces droits seront cependant remboursés, sur la preuve que les marchandises ont été consommées par le port d'importation et non réexportées.

8. Toutes les marchandises embarquées dans les postes douaniers ci-dessus mentionnés et non destinées à Zanzibar ou à l'un des ports compris entre les limites ci-dessus, devront être apportées dans l'un des ports où sont installées des douanes pour le payement des droits. Si le chargeur néglige de se conformer à ceci, il tombe sous le coup de l'art. 14 de la présente ordonnance.

9. Aucune marchandise ne peut être exportée d'une autre place de la côte que celles qui sont désignées ci-dessus.

10. Les marchandises ne venant pas de Zanzibar, mais d'ailleurs, qui doivent être importées dans les douanes comprises dans les limites ci-dessus désignées, ne peuvent être débarquées que dans un des sept ports d'entrée, où les droits seront payés.

11. Les chargeurs désireux de payer les droits à Zanzibar doivent, au moment des formalités à la côte, donner une déclaration de leur intention de faire ainsi, en désignant la nature et la valeur de leurs marchandises. Les droits devront être payés à l'arrivée, au *bureau de la Compagnie allemande.*

12. Les marchandises dont les droits auraient déjà été payés à Zanzibar doivent être accompagnées d'un permis des agents de la douane de Zanzibar, afin de passer libres au moment de leur entrée à la côte.

Celui qui aura l'intention d'exporter une marchandise de Zanzibar à la côte,

doit en informer le directeur des douanes de Zanzibar et la Compagnie allemande de l'Afrique orientale, et prendre un permis. Cependant, une marchandise dont les droits n'auront pas été payés à Zanzibar, est tenue d'en payer les droits à la côte de la même façon que pour les marchandises de l'article 10 de cette ordonnance. Le permis devra être délivré à l'agent de la douane du port de la côte où les marchandises seront importées.

13. Les marchandises ne pourront être importées sans droits à la côte, que sur la production de ce permis.

Si ce permis n'est pas présenté à la douane du port de la côte, les marchandises auront à payer les droits mentionnés dans l'article 10 de cette ordonnance, suivant le tarif, et tomberont sous les règles auxquelles sont soumises les marchandises importées d'en dehors de Zanzibar à la côte.

14. Tout chargeur est tenu de présenter un permis ou un laissez-passer aux agents de la Compagnie allemande de l'Afrique orientale à la côte, si on le lui demande.

Tout vaisseau venant de Zanzibar ou de la partie de la côte comprise dans les limites de l'Association sans permis ou certificat, en contravention avec cette ordonnance, est considéré comme en contrebande et peut être saisi avec son chargement.

(Les chargeurs aussi bien que les propriétaires et les capitaines à Zanzibar et à la côte sont très vivement priés de prendre connaissance de ces règlements et de s'y soumettre.)

15. Dans tous les cas de différend ou de dispute ne pouvant être réglés au sujet du montant des droits à payer d'après les traités, le fait devra être soumis aux autorités de Zanzibar, qui décideront; jusqu'au moment de cette décision, les marchandises formant l'objet de la dispute seront détenues en douane, à l'endroit où a eu lieu la dispute, ou bien le chargeur, s'il désire prendre possession de sa marchandise, déposera entre les mains du directeur de la douane, sous protêt, le montant des droits réclamés, pour lequel un reçu lui sera délivré.

Sans doute on ne pouvait guère espérer passer de l'ancien régime au nouveau sans rencontrer quelques difficultés. Mais on était loin de s'attendre au soulèvement des indigènes.

Ce furent d'apord les Arabes et les natifs de Pangani et de Tanga qui s'opposèrent à ce que le pavillon de la Compagnie allemande fût hissé. En présence de cette opposition des sujets du sultan, les Allemands demandèrent à celui-ci des soldats irréguliers pour faire rentrer dans l'ordre les insoumis et leur faire comprendre que Saïd Khalifa était d'accord avec les agents allemands. Le vapeur *Brawa,* appartenant au sultan, ayant à son bord une centaine de soldats irréguliers, se vit refuser l'entrée de Pangani. Des embarcations portant des irréguliers, accompagnés d'agents de la Compagnie allemande, ne purent accoster la terre sans s'exposer à être mitraillés. Les officiers du sultan insistè-

rent, mais les menaces des indigènes groupés sur la plage devinrent si pressantes, que force fut de retourner à bord. Aux sommations qui leur furent faites, les indigènes répondirent qu'ils ne voulaient voir aucun Européen s'installer chez eux, et qu'ils ne voulaient plus reconnaître l'autorité du sultan, du moment que celui-ci remettait l'administration de leur pays à des étrangers.

Pendant ce temps, d'autres événements aussi graves se passaient à Tanga, à quelques heures au nord de Pangani. Une embarcation du navire de guerre allemand, la *Moewe,* qui, malgré le refus des indigènes, s'avançait vers le rivage pour y débarquer quelques soldats, fut reçue par une pluie de balles ; deux matelots furent blessés et l'embarcation dut regagner le navire. La *Moewe,* alors, bombarda Tanga pendant toute la nuit, et une trentaine d'Arabes, dit-on, y périrent. Dès que le fait fut connu à Zanzibar, des vaisseaux de guerre anglais furent dépêchés pour porter secours aux Hindous, sujets anglais, établis à Tanga. Des navires de guerre allemands se rendirent en même temps sur les lieux pour voir dans quelle disposition d'esprit étaient les indigènes après ce bombardement. Quand les Anglais voulurent descendre à terre, les indigènes leur déclarèrent, comme ils l'avaient fait aux Allemands, qu'ils ne voulaient voir chez eux aucun Européen, quel qu'il fût. Tous les navires de guerre rentrèrent à Zanzibar pour y attendre des instructions de leurs gouvernements respectifs.

Malheureusement les faits qui se passaient à Tanga ne devaient pas rester isolés. Des troubles avaient lieu simultanément à Quiloa et à Lindi, manifestant une effervescence générale dans l'esprit des peuplades de l'Afrique orientale.

Il ne paraît pas cependant que cette agitation se soit étendue à la partie de la côte située au nord de l'embouchure de la Wanga, jusqu'à Kipini, non plus qu'à la possession allemande de Witou au nord de cette dernière localité. En plaçant Witou sous son protectorat, l'Allemagne se proposait d'étendre celui-ci au pays des Somalis avec les chefs desquels des agents de la Société coloniale allemande avaient conclu des traités ; peut-être aussi espérait-elle obtenir du sultan de Zanzibar, demeuré possesseur de Kismayou, Barawa, Merka, Makdischou, Warscheïck, la concession de l'administration de ces villes et de leur territoire comme elle avait obtenu celle de la zone du littoral, de l'embouchure de la Wanga à celle de la Rovouma. Mais l'Italie a élevé des prétentions sur Kismayou, au débouché du fleuve Juba dans l'océan Indien ; et pour le moment du moins ni l'Allemagne, ni l'Angleterre — à supposer que

celle-ci désire agrandir le territoire de son protectorat — ne peuvent songer à intervenir en faveur du sultan contre les Italiens, ou en faveur de ceux-ci contre Saïd Khalifa.

Jusqu'ici il serait prématuré de vouloir indiquer d'une manière certaine la cause du soulèvement des indigènes. Les bruits les plus divers à cet égard circulent dans les journaux. Les Anglais l'attribuent au manque de prudence et de douceur des Allemands dans la prise de possession de l'administration des ports et des douanes. De leur côté les Allemands reprochent aux Anglais d'avoir intrigué contre eux par ressentiment d'avoir vu l'Allemagne devancer l'Angleterre dans la déclaration de protectorat, sur des territoires d'une région que celle-ci considérait déjà comme une quasi-possession britannique. D'autres estiment que l'insurrection a pour instigateurs les rois et les chefs nègres, qui redoutent de voir apporter des entraves à la traite des esclaves. Les musulmans marchands d'esclaves pousseraient activement à la révolte et conseilleraient le massacre de tous les blancs.

Quoi qu'il en soit de la cause de l'agitation, tous les Allemands, ainsi que tous les agents douaniers allemands établis à la côte ont été rappelés à Zanzibar ; les communications avec l'intérieur sont coupées, et il ne peut plus être question, pour le moment du moins, de mettre à exécution le projet d'une expédition allemande pour porter secours à Émin pacha en prenant Zanzibar pour point de départ. D'après l'*Indépendance belge,* l'ordre de la suspendre est parti de la chancellerie impériale de Berlin. Le gouvernement allemand paraît redouter un soulèvement général des indigènes de l'Afrique centrale orientale, ce qui le mettrait dans l'alternative ou d'abandonner Wissmann et ses compagnons à leur sort, comme l'Angleterre l'a fait pour Gordon, ou de s'engager dans une entreprise aventureuse dont l'issue n'est rien moins que certaine. Si le soulèvement des indigènes sur la côte de Zanzibar n'est que local, le gouvernement estime qu'il vaut mieux attendre qu'il se soit calmé de lui-même.

Si les causes de l'insurrection étaient parfaitement connues, il serait peut-être possible de prévoir jusqu'où elle s'étendra. Mais dans le doute, il serait téméraire de rien dire d'avance à cet égard. Il faut attendre les résultats de l'enquête que ne manqueront pas de faire sur les lieux les représentants des deux puissances les plus intéressées au rétablissement de l'ordre et des relations pacifiques.

---

## BIBLIOGRAPHIE[1]

*Eug. Réveillaud.* UNE EXCURSION AU SAHARA ALGÉRIEN ET TUNISIEN. Paris (Fischbacher), 1887, in-12, 232 p., fr. 3.50. — Cédant aux sollicitations de quelques amis, M. E. Réveillaud a réuni en volume les lettres publiées par lui dans le journal *le Signal* dont il est rédacteur. Il s'agit d'une excursion de quatre semaines, faite au printemps de 1887, dans la région du nord-est saharien. Fatigué par un travail considérable, c'est sur l'ordre du médecin qu'il s'est rendu dans cette région, où, grâce à l'amabilité du commandant du cercle supérieur de Khenchela, il a pu faire une étude très intéressante du Sahara algérien et tunisien et de ses populations. A l'exception de la vallée des Beni-Barbar, la contrée parcourue a été décrite maintes fois. Les ingénieurs y ont déjà passé avec tous leurs instruments d'arpentage; mais, grâce aux conditions exceptionnelles dans lesquelles il faisait ce voyage, M. Réveillaud a pu voir mieux et plus complètement que d'autres touristes. En outre, il écrit bien ; sa relation est pleine d'humour et se lit si facilement qu'on tourne les pages les unes après les autres sans s'apercevoir du chemin parcouru. Il est vrai qu'il n'est pas très long ce chemin : Parti de Khenchela, après avoir visité les ruines de Baghaïa situées dans le voisinage, le voyageur passa par Khanga, Sidi-Nadji, Tamerza, Tozer, Nefta, puis revint à Khanga et de là à Khenchela par la vallée des Beni-Barbar.

La description de cette vallée, l'une des moins connues de l'Algérie est peut-être la partie la plus intéressante du récit. L'Oued Beni-Barbar est situé à l'est de l'Oued el Arab et se développe parallèlement à celui-ci. Il descend des montagnes désignées dans les atlas sous le nom de chaîne de l'Aurès, et débouche dans le Sahara, après avoir porté plusieurs noms sur son parcours. Cette vallée a un caractère de beauté sauvage que M. Réveillaud a fort bien su faire ressortir. La description qu'il donne de la nature physique de cette vallée et d'autres territoires parcourus est entremêlée d'anecdotes, de traits de mœurs, de digressions historiques qui donnent du charme au récit. Le lecteur se récrée en s'instruisant.

*Dr Freiherr von Danckelmann.* MITTHEILUNGEN VON FORSCHUNGS-

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

REISENDEN UND GELEHRTEN AUS DEN DEUTSCHEN SCHUTZGEBIETEN. Berlin (A. Asher et C°), 1888, in-8°, 2^me Heft, 56 pages ill. et cartes, fr. 5. —Nous avons déjà parlé de cette publication et du but qu'elle poursuit, en analysant la première livraison. La deuxième est principalement consacrée à l'Afrique et à la colonie du Cameroun. Au début, elle renferme, en quelques lignes, des nouvelles de l'expédition de M. von François dans le territoire de Togo. Ensuite viennent plusieurs articles intéressants : coup-d'œil sur les voyages accomplis pendant les années 1885 et 1886, dans la colonie du Cameroun; voyage de M. de Puttkamer dans le bassin du Bakwiri ; expédition du D^r Zintgraff; traces d'apparitions volcaniques dans les montagnes du Cameroun; flore du Grand Batanga. Une belle carte au 1 : 770,000 de la colonie du Cameroun accompagne ce numéro; elle renferme les itinéraires des expéditions de MM. Kund, Tappenbeck et Weissenborn à Makoung et à Guataré; de M. Vanselow au Petit Batanga et à Edea; de M. Puttkamer au Wouri; du D^r Zintgraff à Bouti, au fleuve Moungo et à Bioko; du D^r Schwarz au Moungo; de M. Schuckmann au Rio del Rey; enfin de M. Stubenrauch au fleuve Massake.

*D^r Welwitsch.* QUELQUES NOTES SUR LA GÉOLOGIE D'ANGOLA, COORDONNÉES ET ANNOTÉES par *Paul Choffat*. 19 p. avec planches. — Le D^r Welwitsch est un naturaliste allemand qui, en 1853, fut chargé par le gouvernement portugais de faire l'exploration scientifique de la province d'Angola. Il y séjourna durant sept années consécutives et revint en Europe pour y étudier et classer ses collections. Mais il mourut avant d'avoir eu le temps de terminer son œuvre. La botanique était le but principal de ses études ; on sait qu'il a laissé son nom à l'un des spécimens les plus extraordinaires de la flore africaine, le *Welwitschia mirabilis* de la famille des *gnétacées*. Toutefois il n'a pas négligé les observations géologiques, car ses notes renferment un grand nombre de dessins, de coupes se rapportant à la géologie. M. Choffat en a fait le dépouillement dont il donne le résumé dans la brochure qué nous annonçons. Plusieurs planches, construites d'après un calque des dessins de Welwitsch, ornent ce petit mémoire qui sera lu avec intérêt par les amis de la géologie.

---

## BULLETIN MENSUEL (*3 décembre 1888*[1]).

La *Contemporary Review* a publié, sur l'**Algérie** et sur le rôle que la France y a joué depuis un demi-siècle, un article dû à un publiciste anglais des plus autorisés, M. Grant Allen, auquel nous empruntons ce qui suit, d'autant plus volontiers que l'auteur étant Anglais, son impartialité ne peut faire l'objet d'aucun doute. « Il semble, » dit-il, « que nous n'ayons jamais estimé à sa juste valeur l'importance de l'effort tenté par la France pour ramener la Berbérie sous l'influence de la civilisation chrétienne. Accoutumés à ne considérer l'Afrique qu'au point de vue de nos propres relations commerciales par les voies du Congo, du Nil et du Zambèze, nous avons perdu de vue l'importance réelle de l'entreprise française en Algérie, dont aucune jalousie mesquine ne viendra, espérons-le, entraver les progrès. Un observateur consciencieux envisageant les incroyables résultats que la France est parvenue à obtenir en un peu plus d'un demi-siècle, ne pourra qu'admettre que cette conquête du nord de l'Afrique a été un véritable bienfait pour le monde civilisé. La France s'est emparée d'un véritable repaire de bandits, ennemis de la civilisation et du commerce, et a complètement transformé le pays. Elle a droit à la reconnaissance de toutes les nations, qui ont pour devoir de lui venir en aide afin d'achever une entreprise aussi noblement commencée. L'Algérie possède un réseau de chemins de fer dont l'importance augmente chaque année et sa colonisation est une œuvre superbe qui est loin d'être terminée. Sa position géographique est la plus favorable possible, le sol est extrêmement fertile et le climat délicieux, et il est indiscutable que des capitaux et des travailleurs ne négligeront plus longtemps un pays situé à vingt-huit heures de Marseille et aussi riche que l'Amérique occidentale. » L'auteur examine ensuite quels seront les résultats probables de la civilisation sur les différentes races habitant l'Algérie. Il croit que les Kabyles, accoutumés au travail régulier, adopteront facilement les mœurs européennes, mais il est persuadé que l'Arabe nomade finira par disparaître. Quant à l'effet de la civilisation du nord de l'Afrique sur le reste du continent, M. Grant Allen croit que l'infranchissable Sahara formera une barrière perpétuelle. Le nord de

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

l'Afrique deviendra européen, le continent mystérieux commencera aux limites extrêmes du désert. Cependant, la France aura, directement ou indirectement, contribué à ouvrir au commerce et à la civilisation les immenses régions de l'Afrique centrale, car déjà les marchandises françaises pénètrent dans l'intérieur et les chemins de fer atteignent les limites du désert. Nul doute que dans l'avenir ces communications ne s'étendent jusqu'à l'intérieur de ces régions barbares.

Au milieu des différentes sectes musulmanes habitant l'Algérie, les **Mzabites,** qui ont des mœurs et des pratiques spéciales, forment en quelque sorte un peuple à part. Ils ont sur le Coran des interprétations qui diffèrent de celles des autres musulmans et qui inspirent une certaine méfiance à leurs coreligionnaires. Aussi le sentiment d'hostilité latente et héréditaire qui existe entre les Mzabites et les autres sectes crée, pour les premiers, des difficultés et des complications fréquentes dans le règlement de leurs affaires d'intérêt. Pour tous leurs actes judiciaires, les Arabes sont dans l'obligation de recourir à la juridiction du cadi. Or, ce fonctionnaire a toujours été pris dans la classe musulmane proprement dite, et la dissemblance de mœurs et de religion, la différence d'interprétation du Coran, dont le texte forme l'unique loi du musulman, mettent les Mzabites dans une situation difficile qui pourrait parfois dégénérer en persécution. Pour leur donner satisfaction, il suffirait, ainsi qu'ils le demandent, de nommer trois cadis mzabites, un dans le chef-lieu de chaque département de l'Algérie. A cet effet, ils ont adressé une requête au gouverneur de l'Algérie, en lui exprimant leur désir de pouvoir, à l'avenir, soumettre à des juges appartenant à leur secte toutes les questions ayant pour but de liquider les successions des Mzabites décédés en Algérie. Leurs cadis auraient aussi pour mission : 1° De recevoir, avec minute, tous les actes de prêts, sur immeubles situés au Mzab, entre Mzabites, que les notaires français ne peuvent recevoir, faute de titres de propriété. 2° De recevoir tous les actes de mariage des Mzabites se mariant en Algérie et prononcer les divorces. Les Mzabites demandent du reste, que ces trois cadis soient institués à leurs frais et ne reçoivent aucun traitement de l'État.

Le *Petit Provençal* annonce que M. **L. A. Brémond,** qui a déjà fait plusieurs voyages en Abyssinie et au Choa, organise à Marseille une nouvelle expédition. Il compte se diriger sur le **Choa** par la route du Harrar, dernière conquête de Ménélik. Il rendra à ce monarque, dont l'amitié lui est acquise, une nouvelle visite, afin d'obtenir, avec son bienveillant concours et celui des chefs de tribus, le Raz Gobana et

autres, les facilités d'aller au Kaffa pour pénétrer de là dans les contrées mystérieuses qu'aucun européen n'a jamais foulées, et venir déboucher si possible, à Zanzibar. Au cours de ce voyage, l'expédition espère résoudre plusieurs problèmes du plus haut intérêt et déterminer enfin, d'une façon certaine, si le Wuby (vulgairement nommé Oromo) est réellement le grand affluent du fleuve Juba, question jusqu'ici très controversée par les savants. M. Brémond entreprend à ses risques et périls ce long et dangereux voyage; il s'adjoint, comme compagnon de route, un capitaine au long cours dont un séjour de plusieurs années au Choa et chez les Gallas est presque une garantie de succès. Feront également partie de l'expédition des jeunes gens appartenant à deux riches familles marseillaises que la grandeur d'un semblable voyage a séduits, et M. E. Bidault, photographe, qui, depuis un an, parcourt le Harrar, formant une collection de vues destinée à enrichir un grand ouvrage qui sera publié au retour de l'expédition.

Dans notre précédent numéro, nous avons donné les renseignements que nous possédions le mois passé sur la **British East African Company**; aujourd'hui, nous pouvons les compléter par ceux que nous apportent les *Proceedings* dans leur compte rendu du mémoire présenté par Sir Francis de Winton à la réunion de l'Association britannique, à Bath. Les territoires auxquels la Compagnie sus-mentionnée va chercher à porter le commerce et la civilisation sont encore peu connus, mais d'après J. Thomson qui les a traversés, on peut admettre que jusqu'à une distance de 130 kilomètres de la côte le pays est sec et aride, et peu peuplé, par suite des incursions des Masaï. Le consul Holmwood rapporte que partout où les roches sous-jacentes sont horizontales et peu brisées, il existe des réservoirs naturels sous la forme de trous ou de bassins circulaires taillés dans le roc. Les indigènes les appellent *Ulungula;* la tribu qui habite cette région est celle des Walungulu; ils trouvent toute l'année de l'eau dans ces cuvettes naturelles. Après avoir dépassé Mango qui fait partie des monts Boura ou Ndara, le pays s'élève, l'on entre dans le district de Teïta, et bientôt dans la région riche et fertile qui forme le pied du Kilimandjaro. Puis viennent les plateaux onduleux des Masaï, à une altitude qui varie de 1,000 m. à 2,000 m.; ils nourrissent de grands troupeaux de bestiaux et beaucoup d'ânes, ainsi que du gibier en grande quantité et de toutes sortes d'espèces. Le climat est salubre et convenable pour des Européens. A 700 kilom. de Mombas on rencontre les lacs Naïvasha, Elmeteïta et Nakouro, tous situés dans le territoire des Masaï.

A une cinquantaine de kilomètres à l'est se trouve la chaîne des monts Aberdare, ainsi nommés par J. Thomson du nom du président de la Société de géographie de Londres, l'année où il fit son fameux voyage à travers le pays des Masaï. L'altitude de ces montagnes a été évaluée à 4,600 m. A l'est des monts Aberdare se dresse le Kénia, à une hauteur de 5,500 m.; tandis qu'à 160 kilom. à l'ouest du lac Nakouro s'étend le lac Victoria-Nyanza. A 160 kilom. également au N.-O., on atteint le lac Baringo; après avoir laissé derrière lui les turbulents Masaï, le voyageur se trouve au milieu d'une population pacifique, d'une belle nature et d'un paradis pour les chasseurs.

La British East African Company se propose de fonder là une grande station commerciale, les marchés des districts environnants paraissant devoir offrir un champ vaste et propre aux opérations commerciales, spécialement pour l'importation du coton et d'autres produits manufacturés qui n'y ont jamais été introduits jusqu'ici, la population de l'intérieur n'ayant jamais pu avoir de communication avec la côte. Du lac Baringo, la Compagnie estime qu'il sera possible d'établir, sans grandes difficultés, une route jusqu'à la province d'Émin-pacha, et que celui-ci sortira de ses retranchements pour s'avancer vers Lenago; l'espace intermédiaire serait facilement franchi; en laissant de côté le territoire de l'Ou-Ganda, on ouvrirait une route sûre du lac Albert-Nyanza jusqu'à la côte orientale. Au nord et à l'est du lac Baringo est situé le lac Sambourou, dans le voisinage duquel sont des indigènes encore non visités, qui offrent un champ favorable aux entreprises commerciales.

Quant aux produits que la Compagnie se propose d'exploiter d'abord pour développer les ressources des territoires soumis à l'influence anglaise, ce sont surtout l'ivoire, le caoutchouc, des peaux, du copal et d'autres gommes, de la cire d'abeilles, des graines oléagineuses, de l'orseille, etc. Le climat et le sol peuvent produire du thé, du cacao, du tabac, du poivre, du maïs, du sorgho, de la vanille, des épices, du café et d'autres produits des tropiques.

A Mombas, la Compagnie possède un des ports les plus beaux de la côte orientale, et sur le territoire cédé par le sultan se trouve une population demi-civilisée, accoutumée au paiement des taxes et des droits de douanes. La population de Mombas compte environ 15,000 habitants, parmi lesquels vit un état-major assez bien organisé de sujets anglo-indiens, auxquels la perception des droits de douanes est familière. Aussi la Compagnie commencera-t-elle ses opérations sous des auspices plus favorables que celles du Niger ou de Bornéo; elle a déjà à sa disposition

un revenu des douanes auquel elle espère donner un grand développement.

M. G.-S. Mackenzie, un des membres de la Cour des Directeurs, qui a déjà une longue expérience des conditions de l'Orient, vient de quitter l'Angleterre avec un corps choisi d'auxiliaires pour Zanzibar. A son arrivée à Mombas il prendra les ports entre la rivière Wanga et Kipini où sont perçus les droits de douanes ; puis il expédiera à l'intérieur une grande caravane, que l'on organise actuellement. Elle se dirigera vers le lac Baringo, où l'on créera une station bien fortifiée, et d'où des expéditions commerciales seront envoyées vers le nord, l'est et l'ouest. La Compagnie s'efforcera de se concilier les Masaï, en vue de les amener à accepter son contrôle. Elle peut s'attendre à éprouver des difficultés dans ses relations avec ces populations belliqueuses et vivant de rapines, qui inspirent la terreur aux tribus de leur voisinage. Il y a cependant une population qui mène la vie pastorale, qui possède de grands troupeaux de vaches et d'ânes, et qui est par conséquent accessible à un système d'organisation qui la priverait de celle de ses possessions qui a le plus de valeur. Quoique de même origine, ils sont divisés en communautés, choisissent leurs propres chefs, — car ils n'ont pas de chefs permanents — sous la surveillance desquels ils font des incursions dans les territoires du voisinage pour en emmener le bétail. La présence de bêtes à cornes dans ce pays est une preuve de l'absence de la tsétsé, l'un des plus grands obstacles aux progrès de la région méridionale, où on la rencontre fréquemment.

Les promoteurs de l'entreprise ne s'imaginent pas que le pays va se transformer tout de suite en un État bien ordonné. Ils ont soigneusement examiné les difficultés nombreuses que l'on rencontrera ; ils désirent seulement marcher paisiblement et lentement dans l'œuvre si digne d'envie qu'ils ont entreprise. Ils reconnaisssent pleinement les obligations qu'ils vont assumer ; mais ils ont la confiance qu'à mesure que l'entreprise avancera, que la loi et l'ordre seront établis, le commerce et le progrès se développeront ; que de nouveaux champs plus vastes s'ouvriront aux opérations salutaires et civilisatrices des missionnaires ; que l'institution de l'esclavage sera abolie, et que, sous toutes ces influences, les ténèbres et l'obscurité se dissiperont avec le temps devant la lumière de la civilisation chrétienne.

Comme l'on pouvait le supposer, ce sont bien les marchands d'esclaves qui ont fomenté les troubles de l'**Afrique orientale** équatoriale. Aussi n'est-il pas étonnant que la question de la **suppression de la**

**traite** dans cette région ait passé au premier plan, et que, parmi les moyens cherchés pour rétablir l'ordre dans les ports dont l'administration a été cédée par convention à l'Angleterre et à l'Allemagne, ce soient ceux qui ont pour but l'abolition de la traite qui attirent le plus l'attention. Les journaux politiques tiennent les lecteurs au courant des négociations poursuivies entre l'Angleterre et l'Allemagne pour la formation du blocus des côtes ; puis avec le Portugal, qui tient à prendre rang parmi les défenseurs de la cause des noirs; avec la France, au sujet de la reconnaissance du blocus et du droit de visite des bâtiments qui, sous pavillon français, pourraient servir au transport d'esclaves. Nous pouvons nous abstenir de détails sur ces négociations politiques. En revanche nous devons signaler l'extension prise dans les divers pays de l'Europe par le mouvement destiné à gagner partout l'opinion publique à la cause de l'abolition de la traite sur terre et de l'interdiction d'importer des armes de guerre et des munitions. Après l'Angleterre, la France, la Hollande et la Belgique, où les partisans de l'abolitionisme ont constitué des Sociétés anti-esclavagistes, l'Allemagne s'est émue pour cette noble cause en faveur de laquelle une grande assemblée s'est tenue à Cologne, le 26 octobre, dans une des plus vastes salles de la ville, où se pressaient des hommes de tous les partis politiques, de toutes les confessions, de toutes les conditions: supérieurs ecclésiastiques, présidents de gouvernements, magistrats de l'ordre judiciaire, professeurs, commerçants, industriels, sans parler des dames qui, elles aussi, avaient tenu à affirmer leur sympathie pour l'œuvre excellente à laquelle l'Allemagne veut apporter son concours.

Après que les premiers orateurs eurent résumé à grands traits les maux et les hontes que la traite inflige à l'Afrique, si bien nommée par le Dr Schweinfurth « la maison de servitude, » le premier lieutenant Wissmann, qui, deux fois, a traversé le continent noir de l'ouest à l'est, a raconté le contraste saisissant que lui avait offert le même pays dans ses deux voyages, en 1882 et 1886[1]. Ensuite le Dr Fabri exposa ce qui a été fait déjà pour l'extinction de la traite par mer, et montra qu'il s'agit maintenant d'attaquer le mal dans sa racine, la traite sur terre et l'esclavage lui-même. Les obstacles mis à l'exportation d'esclaves par mer n'ont ni supprimé, ni adouci le fléau de la traite à l'intérieur de l'Afrique. Dans les derniers temps, les chasses aux esclaves se sont développées et ont pris un caractère encore plus destructeur que précédem-

[1] Voy. p. 272-277 : *Un exemple de l'influence des Arabes dans l'Afrique centrale.*

ment, et cela sous les yeux des Européens, explorateurs ou colons. Le nombre des noirs victimes de la traite s'élève chaque année à plus d'un million. Ce ne sont pas seulement les puissances dont le protectorat s'exerce sur telle ou telle partie du territoire africain, l'Angleterre, l'Allemagne, le Portugal, qui doivent prendre en main la cause de ceux que l'avidité des chasseurs d'esclaves arrache à leur sol et à leur famille, après avoir pillé leurs habitations, incendié leurs villages, massacré les hommes d'âge mûr et les vieillards et réduit le pays en désert. La question est internationale ; toutes les puissances signataires de l'Acte général de la conférence africaine à Berlin, en 1885, se sont engagées à faire ce qui est en leur pouvoir pour faire disparaître ce fléau. La question est universelle : tout homme, à quelque nationalité, à quelque confession qu'il appartienne, par cela seul qu'il est homme, a le devoir de s'intéresser à cette cause, qui est une question d'humanité, et rien de ce qui est humain ne doit lui demeurer étranger; celui-là se renierait lui-même, comme homme, qui pourrait dire : cela ne me regarde pas. Les chrétiens surtout doivent s'en préoccuper; catholiques et protestants, anglicans et luthériens, nationaux et indépendants, tous doivent s'unir pour protester contre le crime des Arabes chasseurs d'esclaves. Il ne s'agit pas d'une croisade contre l'islam, comme au XI^me^ et au XII^me^ siècle, mais d'une guerre contre la traite sur terre.

Sur la proposition du comité d'initiative, l'assemblée vota les résolutions suivantes qui furent adressées au chancelier, prince de Bismarck, et au Parlement allemand :

1° La suppression de la chasse aux esclaves en Afrique, accompagnée de crimes qui déshonorent l'humanité, est un devoir universel, une obligation pour tous les États chrétiens, et la condition préalable absolue de l'abolition réelle de la traite.

2° L'article 6 de l'Acte général de 1885 obligeant toutes les puissances à concourir à l'abolition de l'esclavage et à l'amélioration du sort des indigènes, c'est à l'État du Congo, au Portugal, à l'Angleterre et à l'Allemagne, dont les territoires sont l'objet des incursions des Arabes chasseurs d'esclaves, qu'incombe avant tout le devoir de lutter contre le fléau, et de prendre à cet effet des mesures communes.

3° Nous espérons que, en présence de la rébellion provoquée par les Arabes chasseurs d'esclaves dans l'Afrique orientale, le Parlement maintiendra d'une manière efficace l'honneur du drapeau et les intérêts de l'empire allemand.

4° Si le peuple allemand tout entier, sans distinction de confessions

religieuses ni de partis politiques, appuie cette manière de voir, nous avons la certitude que le concours énergique du Parlement ne fera pas défaut.

Le président du comité anti-esclavagiste qui s'est formé récemment en Allemagne a reçu de M. de Bismarck une lettre qui lui annonce que, de concert avec l'Angleterre, avec l'Italie et avec le Portugal, et probablement aussi avec toutes les puissances signataires de la Constitution de l'État du Congo, l'Allemagne prendra très prochainement des mesures contre le trafic des esclaves.

Une assemblée de plus de 2,000 personnes a eu lieu le 9 novembre à Berlin. Les assistants ont déclaré adhérer aux résolutions votées à Cologne; ils y ont ajouté des remerciements au gouvernement impérial pour les mesures déjà prises en vue de l'exécution des articles 6 et 9 de l'Acte général du Congo et une cinquième résolution a été votée; elle est ainsi conçue: Outre les mesures énergiques du gouvernement de l'empire, nous estimons nécessaire de faire appel au concours volontaire de tous, et nous recommandons à cet effet en première ligne l'appui matériel à donner à l'expédition allemande pour secourir Émin-pacha.

Quelle que soit la réserve avec laquelle doivent être accueillies les nouvelles apportées de l'intérieur par les Arabes, nous ne pouvons passer sous silence la dépêche de Zanzibar communiquée aux journaux par l'agence Reuter, et relative à l'**Expédition de Stanley**. En voici le texte complet :

Des courriers arrivant de Tabora apportent des nouvelles directes de l'expédition de Stanley, dont une partie a été rencontrée à la fin de novembre de l'année dernière par des caravanes d'Arabes faisant le commerce avec l'intérieur de l'Afrique, dans la région comprise entre les lacs Albert-Nyanza et Mouta-Nzigué d'une part, et Tabora de l'autre.

Ces Arabes, qui sont arrivés tout récemment à Tabora, à environ 320 kilom. au sud du lac Victoria-Nyanza, avaient rencontré l'arrière-garde de Stanley, à l'ouest du lac Albert-Nyanza et au sud-est de Sanga, au moment même où cette partie de l'expédition se préparait à traverser une série de marais créés par les cours d'eau qui sillonnent cette région. Ces Arabes n'ont pas aperçu Stanley en personne, mais le détachement qu'ils ont rencontré, et qui comptait une trentaine d'hommes, les a informés que Stanley se trouvait à deux jours de marche en avant, et que l'expédition avait enduré de grandes souffrances en traversant d'épaisses forêts où elle ne pouvait pas avancer de plus d'un mille et quart par jour, et qu'en général elle avait eu à surmonter dans

sa marche de nombreuses difficultés et de grandes fatigues. Beaucoup d'hommes de l'escorte avaient disparu ou étaient morts. Quarante d'entre eux avaient été emportés en traversant une grande rivière coulant de l'est à l'ouest. Un des blancs qui accompagnaient la troupe commandée par Stanley lui-même était mort. Quant à Stanley, il avait été obligé de combattre des tribus indigènes qui refusaient de lui donner des vivres.

Le rapport des Arabes ajoute que l'expédition avait fait de fréquentes haltes pour attendre des renforts qui devaient lui arriver du Congo et pour refaire ses provisions qui lui manquaient. Au moment où les Arabes ont rencontré l'arrière-garde, l'expédition s'était remise en marche depuis cinq jours seulement, après une halte de trois semaines, rendue nécessaire par la maladie de Stanley et d'une grande partie de ses hommes qui avaient pris la fièvre. Les Arabes évaluent à 250 hommes la force de l'expédition après les pertes subies.

A ce moment, la santé de Stanley était bonne. Les hommes de l'arrière-garde, qui étaient des Zanzibarites, disaient qu'il avait renoncé à marcher au nord-est, puis directement vers le nord du lac Albert-Nyanza, pour se diriger tout droit au nord, dans l'espoir d'éviter les marais et les régions malsaines qui s'étendent surtout du côté de l'est. Son intention était, après avoir marché un certain temps vers le nord, de prendre une direction oblique vers l'est et de marcher ensuite droit sur Wadelaï, où il espérait arriver 40 ou 50 jours plus tard. D'après les Arabes, l'expédition était encore en assez bon état pour atteindre sa destination à la date indiquée.

Comme le fait remarquer le *Temps,* Stanley devait, d'après ce télégramme, se trouver au sud-est de Sanga, situé par 2° 5' lat. nord, et dans l'E.-N.-E. de l'Arououimi, point de départ de l'expédition. A vol d'oiseau, Sanga est à environ 400 kilom. de l'Arououimi. Pour arriver dans la région comprise entre les lacs Albert-Nyanza et Mouta-Nzigué, Stanley s'est dirigé vers le sud-est, probablement à cause de l'impossibilité de suivre la ligne droite et de continuer directement sur Wadelaï. Ce point est situé par 2°,45' latit. nord, c'est-à-dire à peu près sur le même parallèle que Sanga. Entre les deux localités, il y a près de 300 kilom. à vol d'oiseau.

Une dépêche de Loanda annonce que l'inauguration des 60 premiers kilomètres du **chemin de fer d'Ambaca** a eu lieu le 30 octobre. A ce propos le *Journal do commercio* ajoute que, d'après le rapport du conseil d'administration de la Compagnie, dans toute l'étendue de la

*

seconde section, les travaux de terrassement touchent à leur fin. Cette seconde section pourra être inaugurée le 31 mars prochain. Quant à la troisième section, une variante est à l'étude, qui rapprocherait de la Coanza le tracé de la ligne. Aussitôt que la décision aura été prise à ce sujet par qui de droit, la construction de cette section sera poussée activement, de façon que celle-ci puisse être ouverte à l'exploitation avant le mois de juin prochain. Les quatrième et cinquième sections seront achevées en juin 1890. Enfin la Société compte ouvrir les trois dernières sections au mois de mai 1891. L'on prévoit que la voie ferrée, pour remplir vraiment le but que l'on s'est proposé, ne devra pas se borner à cette extension-là, et il est probable qu'avant même que la ligne d'Ambaca soit construite en entier, son prolongement aura été décidé jusqu'à Malangé, qui est le point de réunion des grandes caravanes de l'intérieur, le véritable entrepôt des produits de la province, dont la construction du chemin de fer à la côte est appelée à rendre possible l'exportation vers l'Europe.

Après avoir publié un rapport de M. Charmann, directeur des études du **chemin de fer du Congo,** le *Mouvement géographique* résume la question en ces termes : « Actuellement, le travail de reconnaissance et de levé de la direction générale est sur le point d'être terminé. Encore trois ou quatre semaines, et les ingénieurs donneront, sur les bords du Pool, leur dernier coup de lunette. Cent soixante-dix kilomètres ont été levés pendant la première campagne entre Matadi et la Loukounga ; cent cinquante kilomètres viennent de l'être entre la Loukounga et l'Inkissi. Il reste encore l'étude des cent kilomètres environ qui séparent l'Inkissi du Pool. On peut déjà se faire une idée du travail qui attend les constructeurs de la ligne. Il n'y aura que les 25 ou 30 premiers kilomètres qui offriront par places, quelques remblais et déblais assez importants ainsi qu'un certain nombre de travaux d'art, notamment un pont sur la Mpozo. Mais une fois arrivé au delà de cette rivière, à la hauteur de Palaballa, les obstacles disparaissent rapidement pour faire bientôt place à un terrain presque plat s'étendant jusqu'à l'Inkissi. Bref, cette entreprise du chemin de fer des chutes du Congo qui paraissait au début irréalisable sous tous les rapports, se transforme par l'étude en un chemin de fer sans difficultés spéciales, sans tunnels, sans plans inclinés, sans ponts gigantesques, sans remblais géants, sans déblais excessifs, en un simple petit chemin de fer, franchissant les vallées en lacet, et en épousant les contours du terrain, ce qui allongera un peu la voie, mais ce qui, sous le rapport du prix, permettra de rester

dans des limites très ordinaires. Ce qui faisait sourire et hausser les épaules, il y a à peine une couple d'années, est devenu aujourd'hui une certitude : il ne s'écoulera plus longtemps avant que la locomotive siffle au delà de Matadi.

La **Compagnie des magasins généraux du Congo,** s'est constituée, le 20 octobre, à Bruxelles, au capital de 600,000 fr. Elle commencera ses opérations par l'établissement, à mi-chemin de Boma-rive et de Boma-plateau, sur un vaste terrain qui lui a été donné par l'État, d'une grande construction en fer, avec dépendances, qui comprendra : au rez-de-chaussée, des magasins ; au premier étage, un café, deux salles à manger et des salons ; au deuxième étage, des chambres à coucher. Les divers établissements de Boma étant répartis, depuis la rive du Congo jusqu'au plateau, sur une distance de deux kilomètres, il sera construit un petit tramway à vapeur qui les mettra en communication avec l'hôtel et les magasins, et amènera rapidement et facilement à ceux-ci les clients aux heures des repas. L'État du Congo a, dès à présent, pris l'engagement de charger la Société des magasins généraux de la nourriture de ses agents habitant Boma.

Estimant qu'il se passerait bien des mois avant que les chancelleries aient réussi à s'entendre sur le moyen pratique d'organiser l'**interdiction du commerce des armes et de la poudre en Afrique,** et que d'ici là les chasseurs d'esclaves auraient tout le temps de s'approvisionner, S. M. le roi souverain de l'**État indépendant du Congo** a pris, le 11 octobre dernier, une résolution qui lui constitue un titre de plus à la reconnaissance des indigènes africains. Voici, en effet, le décret qu'il a porté :

Considérant qu'il importe, dans l'intérêt de la tranquillité publique, du maintien de l'ordre et de la sécurité du commerce régulier, d'interdire provisoirement le transport et le trafic des armes, munitions, poudres et matières explosibles quelconques, dans les régions inférieures de l'État, afin de prévenir les luttes et conflits entre les indigènes et les trafiquants établis dans le pays ;

Considérant qu'il y a un danger public à permettre dans l'État l'introduction et le trafic des armes perfectionnées et de leurs munitions.

Nous décrétons :

Art. 1er. L'introduction et le trafic des armes à feu perfectionnées désignées par le gouverneur général, et de leurs munitions, sont provisoirement interdits dans tout le territoire de l'État.

Art. 2. Le transport et le trafic des armes à feu de toute nature, des

munitions, poudres et matières explosibles quelconques, sont temporairement interdits dans les parties suivantes du territoire de l'État :

*a*. Sur le haut Congo et ses affluents, en amont du confluent de l'Oubangi ;

*b*. Dans le bassin du Kassaï.

Art. 3. En cas de contravention constatée, les articles prohibés sont saisis et tenus à la disposition de l'autorité judiciaire.

Art. 4. Le gouverneur général peut accorder, dans des cas exceptionnels, l'autorisation de transporter et de vendre dans l'État et les contrées ci-dessus désignées les armes et munitions dont l'introduction, le transport et le trafic, sont prohibés ; cette autorisation doit être donnée par écrit dans chaque cas spécial.

Art. 5. Quiconque commettra ou laissera commettre par ses subordonnés des infractions au présent décret, ainsi qu'aux arrêtés d'exécution, sera puni de 100 à 1000 francs d'amende et de servitude pénale n'excédant pas trois mois, ou de l'une de ces peines seulement. La confiscation des marchandises saisies sera ordonnée conformément à l'article 79 du Code pénal, etc.

Donné à Bruxelles le 11 octobre 1888.

(S.) Léopold.

Notre ami, M. le missionnaire **Châtelain,** nous écrit pour nous confirmer la nouvelle de la mort du Dr **Summers,** à Loulouabourg, le poste missionnaire le plus avancé dans l'État du Congo. Dans une avant-dernière lettre, il disait qu'il ne pouvait plus espérer vivre beaucoup de jours ; il se plaignait d'avoir été laissé seul sur la brèche ; dans la dernière, tout en appelant auprès de lui son ami, M. Châtelain, il reconnaissait que celui-ci ne pourrait pas arriver à temps. Ce qui le préoccupait, c'était la crainte que ses travaux de pionnier : concessions de terrain, construction, bétail, collections, etc., ne fussent perdus en l'absence d'un ami qui en prît possession. M. Châtelain espère que le lieutenant Le Marinel, de l'État du Congo, fera le nécessaire pour que tout ce qui appartenait à la mission soit remis à qui de droit. L'opuscule Karivulu qu'il a rédigé pour les indigènes de Malangé a été bien accueilli ; un des noirs de cette localité lui a adressé un billet en *kimboundou*. Deux fils du roi du Congo, Don Pedro V, ont été présentés au roi Don Luiz de Portugal, par M. Capello, gouverneur d'Angola.

On a distribué à la Chambre des députés un projet de loi concernant la création d'un **service maritime postal entre la France et la côte occidentale d'Afrique.** Les départs auraient lieu alternati-

vement chaque mois du Havre et de Marseille. Le *Journal commercial et maritime* indique les dispositions principales du cahier des charges: l'itinéraire obligé pour les départs du Havre serait : Lisbonne, Dakar, Konacry, cap Palmas, Grand Bassam, Kotonou, Benito, Libreville, Loango. L'entrepreneur pourrait, à la condition de ne rien changer aux époques réglementaires de départ, faire des escales intermédiaires ou prolonger la ligne, soit jusqu'au cap de Bonne-Espérance, soit jusqu'à *certains ports d'Europe,* mais sans que ces parcours supplémentaires pussent donner lieu à aucune subvention. La subvention serait calculée sur le nombre de milles parcourus dans l'itinéraire obligé. L'entrepreneur devrait desservir le Gabon par un service annexe, correspondant chaque mois à l'île du Prince avec les paquebots portugais; il devrait, en outre, desservir par les services annexes, les postes et les centres commerciaux établis ou à établir sur les côtes du Gabon et du Congo, ainsi que sur les rivières navigables de la région. Deux navires seraient affectés à ces services connexes dont les détails seraient réglés par l'autorité locale. Le cautionnement serait de 100,000 francs en numéraire, rentes ou hypothèques maritimes. La vitesse minima devrait être de 10 nœuds, soit aux essais de 11 nœuds et demi et de 8 nœuds et demi pour les services annexes. Des dispositions sont prises pour empêcher que le commerce étranger ne soit favorisé au détriment du commerce français. Le service principal devrait commencer le 1er décembre 1889.

Une correspondance reçue de la côte occidentale d'Afrique à Liverpool signale de graves désordres commis à **Okrika,** île située à 80 kilom. en amont de la **rivière Bonny,** et comprise dans la sphère du protectorat britannique. Au mois de septembre dernier une partie de la tribu des Ogonis, peuplade autrefois puissante, mais aujourd'hui décimée par les factions, fit appel à l'intervention du roi et des chefs d'Okrika, dans une querelle intérieure qu'ils avaient entre eux à propos du marché des huiles que les Okrikans ont intérêt, comme intermédiaires, à maintenir ouvert et libre. Ils répondirent donc à l'appel qui leur était fait, en avertissant leurs adversaires qu'ils viendraient au secours des premiers si les hostilités éclataient. Sans tenir compte de l'avertissement, les Ogonis hostiles attaquèrent les alliés des Okrikans, au moment où ils revenaient du marché, leur tuèrent un chef, leur firent de nombreux prisonniers et leur enlevèrent une quantité de marchandises. Alors les Okrikans combinèrent avec leurs alliés une vengeance terrible. Sous prétexte d'une conférence amicale pour régler le diffé-

rend, on prit un rendez-vous où tous les Ogonis rebelles qui s'y étaient rendus, furent traîtreusement arrêtés et conduits à Okrika, où ils furent massacrés et mangés. On fit ensuite une razzia dans les villages demeurés sans défense et d'horribles atrocités furent commises. Le consul britannique se rendit de suite sur les lieux et somma les Okrikans de délivrer cinq des prisonniers qui avaient échappé au carnage, ce qui fut refusé. Il convoqua à bord du vapeur qui l'avait amené le roi et les chefs; ils refusèrent d'obéir, en offrant de se rendre à une entrevue sur terre, ce que le consul accepta. On lui rendit dix des survivants dans un état déplorable. Enfin une amende de cent barils d'huile de palme fut exigée par le consul.

Depuis que le gouvernement de l'empire allemand a porté son attention sur les territoires qui s'étendent en arrière du **pays de Togo**, l'exploration de cette région a fait d'importants progrès. Le capitaine von François a heureusement terminé son excursion dans la contrée comprise dans le grand coude du Niger. Le 19 avril, il est arrivé à Surma dans le territoire de Mosi, par 11° 28′ lat. nord, en passant par Kpandou, Salaga, Jendi et Gambaga, et en traversant, près de Boupéré, le cours supérieur du Volta qui n'est plus navigable, mais a encore 80 m. de large. De Gambaga, prenant une direction S.-O., il s'est rendu par Nantong au Volta et à Salaga, et a regagné la côte à Aneho (Petit-Popo), en passant par Adeli. Là, il rejoignit le Dr L. Wolf, qui a fondé, au commencement de mai, sur le mont Adado, la station de Bismarcksbourg; il atteignit ce point en passant par la partie orientale du pays de Togo, à Atakpamé, qui, depuis sa destruction par le Dahomey a perdu son importance d'autrefois. Le Dr Wolf a heureusement pu transporter à sa station un baromètre à mercure, en sorte que ses mensurations acquièrent un degré d'exactitude que n'a atteint aucune des nombreuses mesures prises dans l'Afrique équatoriale. Le Dr Henrici a beaucoup exagéré la hauteur du mont Agòmé. Le commissaire impérial, von Puttkammer a fait en mars une excursion dans le territoire français limitrophe jusqu'au cours inférieur du Mono, et plus tard il a exploré le pays d'Agotimé à l'ouest jusqu'au pied de la montagne. Les trois explorateurs s'accordent à dire que le pays en arrière de Togo offre une perspective favorable aussi bien pour la culture des terres que pour le commerce; le terrain étant montueux, les conditions climatologiques en sont sensiblement plus salubres qu'à la côte. Le rapport du capitaine von François, surtout, fera connaître un vaste pays entièrement inexploré. Il y a deux ans Gottlieb Ad. Krause l'a traversé, malheureuse-

ment il n'a pas pu se décider à rédiger un rapport suffisant d'après les levés qu'il avait faits.

**M. Treich-Laplène** qui, comme nous l'avons annoncé, a pris la direction de l'expédition de secours que le **capitaine Binger** attend à **Kong**, se trouvait le 12 septembre à Diangui, grand village de 2,000 habitants, à une centaine de kilomètres de l'embouchure de la rivière Bia. Il écrit de là les lignes suivantes, publiées dans le *Moniteur des Colonies* :

« Diangui, le 12 septembre 1888.

« Cette fois je suis en plein sur ma route pour Kong et, si tout va bien, il y a chance pour que je sois près de M. Binger vers le 10 octobre. Mon départ a été assez long à organiser; cependant, le 9, j'ai eu mon personnel au complet à Kingaboo, d'où je suis reparti le 10. J'ai déjà eu bien des ennuis, ces braves noirs sont très exigeants; ils tâchent toujours de soutirer le plus possible au blanc. Bref, sans m'égarer dans le détail, voici l'organisation de mon convoi, qui compte : 2 interprètes; 9 tirailleurs assiniens; 4 de mes familiers; 59 porteurs, en tout 75 hommes. Notre armement se compose de dix revolvers et de dix fusils; la pacotille de tissus riches : soie, velours et passementeries; de corail, tabac, argent monnayé et poudre; de tissus ordinaires, indiennes et guinées. Les vivres destinés à M. Binger consistent en biscuit, riz, lait, bouillon, quelques toniques et conserves de choix. Le bruit est venu, il y a déjà quelque temps, qu'un blanc se trouvait à Kong et qu'un de ses gens était mort. Je n'aurai guère de nouvelles avant d'être au Boudougou. Là, je devrai laisser mon convoi pour me porter seul, avec trois ou quatre fidèles, au-devant de M. Binger; car, lorsque j'ai demandé des hommes à Acasamadou pour aller à Kong, il m'a répondu que ses relations ne s'étendaient pas au delà du Boudougou et qu'il ne répondait pas de ce qui pourrait arriver, qu'il ne voulait par conséquent pas que j'emmenasse ses hommes plus loin. Cela a même apporté des retards à l'organisation de ma troupe. Je ne sais donc encore ce qui m'attend là-haut. Quoi qu'il en soit, je pars bien résolu à retrouver et à ramener le capitaine Binger.

« *P.-S.* — Je viens d'avoir un palabre avec mes porteurs, qui me menacent de m'abandonner si je ne diminue leurs charges. »

---

## NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Le journal la *Kabylie* annonce qu'une nouvelle Compagnie de transports maritimes à vapeur a installé une agence à Bougie. Il y a maintenant quatre Compagnies qui fréquentent ce port.

La Compagnie du chemin de fer de Bone-Guelma vient de remettre au gouvernement tunisien, pour être soumis à une enquête préalable à la déclaration d'utilité publique, l'avant-projet des lignes suivantes :

1° Ligne de Tunis à Hammamet et Nebeul;

2° Ligne de Tunis à Sousse et de Tunis à Kairouan par la presqu'île du Cap Bon;

3° Ligne de Tunis à Sousse et de Tunis à Kairouan par Zaghouan.

En 1880, la Compagnie avait déjà remis au gouvernement l'avant-projet de la ligne destinée à relier Bizerte à Tunis, Djedeida et Mateur.

Une dépêche de Tunis annonce que, dans l'intérieur de la Régence, on a découvert de vastes cavernes renfermant des gisements de guano fort riches en azote. Un industriel français les a mis en exploitation et a déjà commencé à expédier à Marseille. Divers particuliers connaissent d'autres gisements qui sont une nouvelle source de richesse pour le pays et un aliment de trafic avec Marseille.

Le sultan ayant donné son adhésion définitive à la convention de Suez, telle qu'elle était sortie des négociations, sans aucune modification, sans adjonction d'aucun protocole, les représentants des puissances à Constantinople ont signé la convention au nom de leurs gouvernements respectifs. Dès maintenant le canal est à l'abri de tous les accidents de guerre, pour autant du moins que cela peut dépendre de la garantie contenue dans un traité européen.

D'après des nouvelles reçues de Bengasi, les partisans du mahdi ont pénétré dans le Ouadaï, à l'ouest du Darfour, et ont attaqué la capitale dont ils se sont emparés. Le sultan s'est enfui sur le mont Ghiré.

La *Gazette diplomatique* annonce que le comte Antonelli est parti pour le Choa, chargé d'une mission auprès du roi Ménélik. A en croire ce journal, l'Italie l'appuierait pour qu'il obtînt la succession du Négous qui n'a pas d'héritier direct, et, devenu roi, Ménélik reconnaîtrait le protectorat de l'Italie sur l'Abyssinie.

Le lieutenant Swaine, chef de l'expédition anglaise de secours pour Émin-pacha, a quitté Zanzibar le 18 octobre pour se rendre à Mombas, d'où commencera sa marche vers l'intérieur.

Le comte Teleki a découvert, au nord du lac Baringo, un nouveau grand lac, nommé par les indigènes le Basson-Aros; il s'étend du 2° au 5° latitude nord; deux rivières, l'une au nord, l'autre au sud, lui apportent le tribut de leurs eaux.

La Société des missions des Universités, dont les stations sont situées dans l'Afrique orientale tropicale, a été officiellement informée que, par suite de l'intervention prochaine des puissances européennes contre les trafiquants d'esclaves, il est désirable que tous les Européens reviennent des stations de l'intérieur.

Le consul général d'Angleterre à Zanzibar a interdit à ses nationaux de passer des contrats avec des propriétaires d'esclaves pour faire travailler ces derniers directement ou par l'intermédiaire de leurs maîtres.

La Turquie ayant demandé de participer au blocus des côtes de Zanzibar pour combattre la traite, l'Allemagne et l'Angleterre ont réservé leur réponse, leurs

conventions portant formellement qu'il s'agit d'une action des puissances chrétiennes contre l'esclavage.

Le cardinal Lavigerie s'est rendu à Rome pour s'entretenir avec Léon XIII de l'opportunité de provoquer une conférence internationale pour amener les gouvernements européens à tenter, par une action commune, d'abolir l'esclavage en Afrique. La somme de 300000 francs donnée par Léon XIII a été répartie entre les divers comités de Paris, Londres, Cologne, Madrid et Rome.

M. Horace Waller a proposé qu'une canonnière anglaise fût installée sur le lac Nyassa pour s'opposer au passage des caravanes d'esclaves à travers le lac.

Une troupe de Ma-Tébélé a pénétré chez les Ma-Choukouloumbé, au nord du Zambèze. Elle a ramené des provisions, des bestiaux, etc., y compris les ânes que les Ma-Choukouloumbé avaient dérobés à M. Selous.

En 1887 l'exportation de l'or du Transvaal a été de 6,250,000 francs, tandis que pour les six premiers mois de cette année-ci seulement elle s'élève à 12,500,000 francs.

Outre Cameroun, chef-lieu de la colonie allemande, la ville de Victoria, située également dans le territoire du protectorat allemand, a été dotée d'un bureau de poste ouvert à l'échange des colis postaux jusqu'au poids de 5 kilogrammes.

Le Dr E. Zintgraff a poussé ses reconnaissances dans les environs de la station de Barombi, jusqu'au bord du fleuve Calabar; le 6 août, il se trouvait à Ntok-Difang, dans le territoire des Banjang. L'expédition du premier lieutenant Kund, qu'a rejointe, après la guérison de ses blessures, le lieutenant Tappenbeck, était, à la fin de juillet, sur le point d'ériger une station fortifiée près des chutes Edea, sur le Sannaga.

En réponse à une interpellation relative à la Royal Niger Company, sir James Fergusson, sous-secrétaire d'État au Foreign Office, a déclaré que cette Compagnie n'impose pas de droits sur les marchandises importées par mer dans la Brass-River ni dans aucun affluent du Niger, et qu'elle n'en impose pas davantage sur les marchandises exportées.

L'empereur du Maroc a adressé aux représentants des puissances étrangères une circulaire dans laquelle il exprime le regret que la conférence qui devait se réunir à Madrid n'ait pas eu lieu. Il demande que les membres du corps diplomatique à Tanger remettent chaque année la liste de leurs nationaux respectifs au ministre des affaires étrangères, qui la communiquera aux gouverneurs de province. L'empereur espère que beaucoup de difficultés pourront être ainsi évitées.

---

## LE PROGRÈS EN TUNISIE

Sir R. Lambert Playfair, consul général d'Angleterre à Tunis, a rendu compte à la section géographique de l'Association britannique, réunie à Bath, de la condition de la Tunisie depuis que la France l'a

prise sous son protectorat. Ce qu'il en a dit peut donner une idée des résultats obtenus dans un pays où le secours de l'État est inconnu, où l'on n'a pas créé un seul village, pas importé un seul immigrant, où pas un acre de terre arabe n'a été confisqué, et où les charges civiles supportées par la France n'excèdent pas 150,000 francs par an. Le système du gouvernement est le plus simple ; le ministre-résident est à la fois le représentant de la France et le ministre des affaires étrangères du bey; il n'a qu'un petit état-major de fonctionnaires français ; le nombre total des employés français, correspondant à ce qu'on pourrait appeler des chefs de département, ne dépasse pas vingt.

D'après M. Playfair, les Tunisiens désirent vivement le maintien de leur indépendance, au moins à l'égard de l'Algérie. L'annexion entraînerait des charges que le pays serait difficilement capable de supporter; mais ce sentiment ne dépasse guère les limites de la Régence. En France et en Algérie, il existe un parti qui demande l'annexion complète, jaloux des desseins des autres États et désireux de faire de toute l'Afrique septentrionale la continuation de la mère patrie.

C'est le siècle des expositions industrielles ; il y en a eu une à Tunis, qui, malgré le temps très court accordé pour l'organiser, peut être considérée comme un vrai succès. On a fait de grands efforts pour réunir les produits du pays, et pour rassembler, en vue de l'instruction des Tunisiens, les objets les plus perfectionnés de l'agriculture et de l'industrie européenne.

Comme elle le devait, la civilisation européenne a produit en quelques années de grands changements. Il n'y a pas longtemps, dit M. Playfair, je fis un voyage de plusieurs centaines de milles dans l'intérieur; à peine y avait-il quelque part un Européen ; il n'existait pas un mille de route dans tout le pays; partout la vue d'un voyageur était une chose inaccoutumée, et dans quelques-uns des endroits que je visitai, c'était une chose sans précédent. Maintenant, la Tunisie ressemble à une colonie française; ses ports de mer sont florissants; les entreprises européennes l'ouvrent dans toutes les directions; si les routes n'y sont pas encore nombreuses, cet état de choses cessera bientôt; les voyages n'y laisseront bientôt plus rien à désirer; la sécurité régnera partout.

L'œuvre la plus importante qu'ait accomplie le jury de l'exposition a été la délivrance des prix aux meilleures fermes européennes. Elles sont nombreuses et grandes, leurs propriétaires sont en général des Français, mais il y en a deux qui appartiennent à des sujets anglais, qui ont eu des mentions honorables; l'une d'elles a pour propriétaire M. Pitter,

bien connu comme l'introducteur dans l'Afrique septentrionale des machines agricoles des meilleurs modèles. Il a acquis une terre de plus de 8000 acres, dont le dixième a été affecté à une culture perfectionnée; ses vignes, en particulier, ont attiré l'attention des jurés, et ses vins ont obtenu une médaille d'or.

On est étonné à la vue de tout ce qui a été fait pour créer d'importants établissements agricoles. Il y a trois ans, l'intérieur n'était qu'une *terra incognita;* le sol n'était pas défriché, ou bien il n'était cultivé que de la manière la plus primitive par les Arabes. Maintenant, il promet de rivaliser bientôt avec l'Algérie pour la production des vins et pour l'élève du bétail et des chevaux.

L'Afrique septentrionale ne paraît pas à M. Playfair avoir un grand avenir pour l'agriculture ordinaire. La concurrence croissante des Indes et de l'Amérique est si forte, que les céréales ne pourront plus être cultivées par les Européens, du moins avec quelque chance de succès. Même dans les années favorables, cette culture n'est pas rémunératrice, et, en Tunisie, les années favorables sont l'exception plutôt que la règle. Cette année-ci sera une année de famine par suite de la sécheresse et de l'invasion des sauterelles. Pour donner une idée de l'insuffisance de la quantité d'eau tombée dans la Régence, M. Playfair a cité le fait que le grand acqueduc qui, autrefois, conduisait les eaux de la Zeugitane à Carthage, et qui fournit encore la ville de Tunis, amenait, il y a un an, chaque jour 18,000 mètres cubes d'eau, et que 20,000 mètres cubes étaient détournés à la source principale; tandis que l'hiver passé la source ne donnait plus que 7000 mètres cubes. Qu'en restait-il à l'époque des grandes chaleurs de l'été ?

Mais la vigne paraît résister à la plus forte chaleur et prospérer sur toute espèce de sol. On a acheté, de 5 à 25 shillings l'acre, des terrains qui lui conviennent; les frais de défrichement et de plantage ont été moindres qu'en Algérie, variant de 5 à 7 livr. sterl. l'acre. Plusieurs plantations très vastes ont été faites; tel colon français en a 1000 acres, tel autre 500; le domaine de l'Enfida en a 600. Ces chiffres supposent un capital considérable, placé sur la propriété territoriale et affecté à la construction de celliers coûteux, mais les bénéfices qu'on peut en attendre sont considérables; ils dépasseront certainement 10 pour cent.

Parfois on a rencontré des difficultés d'une nature très sérieuse, par exemple l'envahissement des sables chassés par les vents dominants du bord de la mer ou d'autres zones sablonneuses. M. Playfair l'a constaté dans la région à l'est de Tabarca, pendant un voyage en 1876. Une

ligne bien tracée de démarcation existait entre le sable et le pays au delà, couvert de forêts; elle se terminait par un banc de sable, s'élevant parfois comme une falaise à 10$^{m}$ de hauteur, parfois envahissant une vallée comme un glacier, mais toujours avançant et ensevelissant dans sa course toute végétation. Il a fallu beaucoup d'énergie et d'intelligence pour s'opposer avec succès à cette force naturelle.

Outre les vins, les produits de la Tunisie, pour lesquels on constate un progrès, ou pour lesquels on peut espérer un avenir prospère, sont les olives, les dattes, et l'élève du bétail. Sans entrer dans de longs détails statistiques à cet égard, M. Playfair indique les chiffres suivants, qu'il pense cependant un peu exagérés :

| | |
|---|---|
| Chevaux.................... | 100,000. |
| Anes....................... | 300,000. |
| Bœufs et vaches............ | 3,000,000. |
| Moutons.................... | 20,000,000. |
| Chèvres.................... | 5,000,000. |
| Chameaux................... | 200,000. |

L'agriculture seule témoigne d'un progrès considérable. Les industries indigènes sont peu nombreuses et elles sont en décadence. On fait à Nabeul de la belle poterie verte et jaune, d'une forme élégante, sans doute suivant la tradition de l'art romain; à Zaghouan, des bonnets rouges très estimés dans tous les pays musulmans. Les excellentes tuiles maures, pour lesquelles Tunis était autrefois si célèbre, peuvent être considérées comme un art perdu; on peut en dire autant des merveilleuses arabesques et mosaïques, beaucoup plus belles que tout ce qu'on peut voir à l'Alhambra. Les tapis de Kairouan et les haïks de Djerba sont encore célèbres; à Tunis, presque tous les hommes portent un ornement ou *djoubba,* qui, pour la beauté du tissu, des broderies et de l'harmonie des couleurs, ne peut être surpassé. Jusqu'ici, la passion du goudron de houille n'a pas atteint Tunis, et les indigènes n'ont pas, comme en Algérie, commencé à se servir de couleurs d'aniline au lieu de leurs propres belles teintures, plus coûteuses, il est vrai.

Quant aux progrès du commerce, dont M. Playfair n'a pas voulu parler en détail, il n'a indiqué que les chiffres suivants : Pendant les cinq années qui ont précédé la proclamation du protectorat, les importations s'élevaient à 54 millions et demi de francs, et les exportations à 58 millions; dans les cinq années qui ont suivi l'occupation, les premières se sont élevées à 118 millions et les secondes à 86 millions et demi.

En terminant, M. Playfair a indiqué une des causes auxquelles est dû

le succès du protectorat français. Il la voit dans le fait que les nations de l'Europe ont franchement accepté la situation créée à Tunis, et que leurs agents, au liéu de créer des obstacles et des difficultés à l'administration, ont cordialement fait leur possible pour lui faciliter sa tâche, dans le sentiment que les intérêts des indigènes, des Français et des étrangers, réclament la prospérité et le développement constants du pays. La France, dit-il, s'est montrée une protectrice bienfaisante de la Régence; les États de l'Europe lui ont montré comment doit être traitée une grande nation qui entreprend la tâche difficile de régénérer un pays à demi barbare.

---

## CORRESPONDANCE

### Lettre du Zambèze de M. D. Jeanmairet.

Seshéké, 20 juillet 1888.

Nous attendons prochainement une occasion pour la poste et me voici à ma table à écrire. Tout d'abord, mes plus vifs remerciements pour votre lettre de décembre dernier et pour l'*Afrique Explorée et Civilisée*. Nous sommes bien tristes en pensant aux nouvelles qui ont dû vous parvenir tout dernièrement et surtout aux pauvres parents qu'elles ont plongés dans le deuil. Aujourd'hui, j'ai encore à vous annoncer la mort de la chère petite Marguerite Jalla.

Beaucoup de choses se sont passées depuis ces deux événements, mais, hélas! le temps n'effacera pas la douleur dans les cœurs affligés. Pour le moment, nous sommes gardes-malades, ayant le capitaine et Mrs. Thomas, tous deux malades de la fièvre. C'est par eux que nous est arrivée notre dernière poste. Leur compagnie se compose de M. le capitaine Reid, une ancienne connaissance, le boute-en-train de cette partie de plaisir, et de trois autres messieurs. A part nos invalides, tous nous ont quittés pour passer un mois dans le Velt. M. et M^me^ Thomas les rejoindront plus tard. Malgré les ordres du roi, les chefs de Seshéké ont été difficiles à satisfaire et mon intervention a été nécessaire.

Le 26 juin, nos guerriers nous sont revenus tout désireux de nous revoir et d'apprendre. Le 28 juin, nous avons enfin fondé l'école tant désirée. N'allez pas croire que ce soit quelque chose de grand; non ce n'est qu'un petit commencement. Toutefois, je crois qu'il y a un vrai réveil de l'intérêt pour l'instruction chez quelques-uns et c'est un progrès que je signale avec beaucoup de plaisir. Les vols aussi sont moins fréquents et sans effraction; la justice même paraît avoir un peu repris ses droits. C'est donc une note encourageante que celle d'aujourd'hui; ce qui n'empêche pas que nous n'ayons été vivement peinés de la cupidité manifestée à l'égard de nos visiteurs. Il est regrettable que Kaboukou ne soit pas de bonne composition; il est pointilleux, jaloux et peu doué. Il nous arrive même de

nous demander s'il a toujours tout son bon sens; naturellement notre œuvre souffre de cet état de choses.

Du reste, il est bien difficile de comprendre nos natifs. Les découvertes que nous faisons ne sont pas réjouissantes; il faut bien le reconnaître, la première impression que l'on reçoit des nègres est trop favorable; le danger des missionnaires est de les juger trop sévèrement. Pour être juste envers eux, il faudrait d'abord se rendre bien compte de la valeur des mots qu'ils emploient, si tant est qu'un peuple puisse être jugé par sa langue. En effet, les Ba-Rotsé, qui font si peu de cas de la vie de leurs semblables, sont très polis et respectueux dans leur langage. La forme *tu* est peu usitée chez eux, c'est une importation des Ma-Kololo; ils ne l'emploient guère qu'avec nous qui l'avons apprise au Le-Souto et qui en faisons usage.

Un enfant dira en parlant de son père : Bo ntate (mes pères ou mes parents); en parlant de sa mère : Bo me (mes mères) et ainsi de suite. Leur politesse est poussée même jusqu'au ridicule : constamment les enfants s'interpellent en se donnant le nom de père et de mère. Une mère appelle son enfant (un bout d'homme pas plus haut qu'une botte), son père; si c'est une fillette, sa mère. Je ne vous donne que les exemples les plus frappants pour vous montrer que la traduction littérale du se-souto en français vous induit en erreur. En ce qui me concerne, je suis persuadé que la non-équivalence des mots dans les deux langues est pour beaucoup dans l'idée erronée qu'on a en Europe des tribus noires. Rien ne paraît plus touchant que d'entendre appeler les missionnaires : mon père, ma mère, expressions qui équivalent à peine à monsieur et madame, sans coup de chapeau.

Maintenant, je reviens aux événements qui ont suivi nos dernières nouvelles.

Après le départ des guerriers de Seshéké, les quelques vieux chefs chargés de garder le village me demandèrent de pouvoir s'établir sur la station sous des abris temporaires. Plus tard, ils commencèrent à rebâtir un nouveau village qui ne fait presque qu'un avec la station, non selon notre désir, mais parce que les gens trouvent plus de sécurité à s'établir à côté de nous. Aujourd'hui, le village s'augmente chaque jour de nouvelles huttes et le nombre de ses habitants est déjà considérable. Cette affluence de gens a valu de bonnes assemblées à nos deux cultes du dimanche où les femmes sont en minorité mais cependant en bon nombre déjà. Ces dernières ont aussi leur part d'instruction, pendant la semaine, sous les soins de M<sup>me</sup> Jalla, et le dimanche sous ceux de ma femme. Tous ainsi, nous prenons part à l'école, à l'exception de notre invalide Ma-Bethuele. Hélas! souvent le nombre des maîtres dépasse celui des élèves; mais que deux ou trois y prennent un vrai intérêt, ils finiront par le communiquer aux autres, et nous ne méprisons pas notre tâche, quelque humble qu'elle soit. Quelles écoles auriez-vous en Europe, si l'utilité de l'instruction ne sautait pas aux yeux de tous et qu'elle ne fût une nécessité sociale? Ici rien de semblable, aussi devons-nous prendre patience et demander à Dieu de créer dans les cœurs le besoin d'apprendre, tandis qu'en Europe il est imposé par la force des choses. Kaboukou ira bientôt à la Vallée, avec nos vieux chefs, pour procéder à l'élection aux cinq postes vacants

à Seshéké : de Tahalima, Nalishua, Katukura, Oamorongoe et Koloa. Le roi a donné des ordres pour que plusieurs chefs vivant habituellement à la campagne eussent leur résidence ici, de telle manière que Seshéké soit capable de résister à un coup de main. Pour le moment, les partisans de Morantsiane sont dispersés; lui-même s'est séparé de Oamorongoe, son ancien élu; mais il n'a pu être atteint par les gens de Seshéké qui, de guerre lasse, ont cessé de le poursuivre. Le vrai danger est du côté des Ma-Tébélé, qui, au dire, de M. Westbeech préparent une incursion dans ce pays, ou du côté de Moremi (au lac Ngami).

16 août 1888. Hier nous est arrivé M. F. C. Selous qui nous a quittés aujourd'hui pour la Vallée. Il a failli périr chez les Ma-Choukouloumbé, et voici comment : Arrivé, fin avril ou mai, à Panda-Matenka, il apprit le départ de Lewanika pour la guerre et se dirigea sur Wankie, en aval des Chutes Victoria. Son plan était de descendre le Zambèze jusqu'à son confluent avec la Kafoué, puis de remonter cette dernière rivière et d'atteindre ainsi le pays des Garenganzé où était M. Arnot. Les tribus des bords du fleuve s'étant montrées peu hospitalières, il dut renoncer à son projet et se diriger du côté des Ba-Toka et des Ma-Choukouloumbé. Arrivé à une certaine ville, il rencontra des gens armés de Séthuala (Morantsiane), qui voulurent lui faire rebrousser chemin et exigèrent tout au moins des présents pour leur chef, en prédisant à M. Selous un désastre de la part des Ma-Choukouloumbé. L'explorateur poursuivit son chemin, atteignit et passa la Kafoué au bout de deux jours et fut bien reçu par un chef Ma-Choukouloumbé, dont la ville s'appelle Maninga; elle se trouve sur la Kafoué même. Pressé par ses hôtes, M. Selous passa là la journée du lendemain et tua trois antilopes qu'il donna aux maîtres du village; puis il s'assura d'un guide, en la personne du fils du chef, pour poursuivre son voyage le lendemain. Tout allait bien; à 9 heures du soir, M. Selous était sous ses couvertures, quand il vit s'approcher de son camp, rampant dans l'herbe, un homme, qui venait lui annoncer que toutes les femmes avaient quitté le village. Suspectant quelque mauvaise intention, le voyageur s'habilla, fit lever ses gens et éteindre les feux. Pendant qu'il cherchait quelques cartouches, une volée de coups de fusils et une pluie d'assagaies faillirent lui faire perdre la vie. Il se réfugia dans l'herbe et erra ainsi toute la nuit cherchant à retrouver ceux de ses gens qui avaient survécu. Ses efforts furent infructueux; il se trouva seul avec son fusil et quatre cartouches, loin de tout secours humain. Il eut d'abord à traverser à la nage la Kafoué et à passer par plusieurs villages Ma-Choukouloumbé.

Exténué de fatigue, de froid et de soif, il s'arrêta la nuit suivante dans un petit village, où, pendant qu'il parlait ou essayait de parler avec les indigènes, son fusil lui fut enlevé; il fut mis en joue et dut de nouveau chercher son salut dans les hautes herbes. Privé ainsi de tout moyen de tuer du gibier, il atteignit une ville où il avait été bien reçu, chez les Ba-Toka, et où il espérait que ses gens le rejoindraient. Là, il fut poliment éconduit, de peur de représailles. Se rappelant à peu près la direction de la retraite de Morantsiane dans les montagnes, il dirigea ses pas de ce côté et atteignit enfin un village où l'on consentit à lui mon-

trer sa route. Arrivé chez Sethuala, il reçut quelque nourriture et demanda à ce chef de faire chercher son fusil volé la veille. Morantsiane y consentit, mais ses messagers échouèrent dans leur tentative et rapportèrent la nouvelle que les Ma-Choukouloumbé poursuivaient M. Selous. Sethuala s'excusa de ne pouvoir laisser son visiteur passer la nuit dans son village, et l'envoya à quelque distance lui promettant une visite et des guides. Voyant que Sethuala ne tenait pas sa promesse, M. Selous retourna vers lui et lui dit que si son désir était de le tuer, il le fît dans son propre village. Sur les promesses du chef, M. Selous retourna à son gîte et le lendemain reçut la visite et les porteurs promis qui ne l'accompagnèrent que pendant deux jours, jusqu'à un village nommé Shôma où il put se procurer d'autres guides pour Panda-Matenka. Ce ne fut que quatorze jours après l'événement qu'il rencontra ceux de ses gens qui avaient échappé au désastre; ils lui apprirent que les assaillants étaient les propres gens de Sethuala, aidés des Ma-Choukouloumbé, car les premiers seuls ont des fusils et parlent le se-kololo dont ils se servirent pour ordonner aux assaillants de veiller sur le butin.

Vous trouverez le récit complet de cette histoire dans *The Field* de Londres. M. Selous m'a autorisé à vous raconter ce qui précède. D. Jeanmairet.

---

## BIBLIOGRAPHIE [1]

*Hermann Wissmann, Ludwig Wolf, Curt von François, Hans Müller*. Im Innern Afrikas. Die Erforschung des Kassaï während der Jahre 1883, 1884 und 1885. Leipzig (F.-A. Brockhaus), 1888, gr. in-8°, 457 s., 100 Abbildungen und 3 Karten, fr. 22.50. — L'importante exploration dont le récit remplit ce livre a déjà été décrite dans ses grands traits par notre journal à mesure qu'elle s'accomplissait ; nous ne voulons par conséquent pas entrer dans de longs commentaires à propos de ce voyage. Il a été exécuté par quatre officiers de l'armée allemande, qui se trouvaient, dans cette circonstance, au service du roi des Belges. Au départ, le nombre des Européens de l'expédition était de huit: MM. le lieutenant Wissmann, le médecin major Wolf, le capitaine von François, les lieutenants Hans et Franz Müller, les armuriers Meyer et Schneider et le charpentier de marine Bugslag. MM. Franz Müller et Meyer moururent avant le commencement de l'exploration du Kassaï. Bugslag fut laissé à Loulouabourg pour diriger la station, de sorte que cinq Européens seulement terminèrent le voyage.

Ils avaient abordé le continent africain à Saint-Paul de Loanda ; de

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

là, remontant la vallée de la Coanza, ils étaient arrivés à Malangé; puis, continuant leur voyage dans la direction du nord-est, ils avaient franchi un grand nombre d'affluents du Kassaï et le Kassaï lui-même et atteint Mukengué près duquel ils avaient fondé la station de Louloua-bourg. En descendant la Louloua et le Kassaï ils étaient enfin parvenus à Kwamouth au confluent de ce fleuve avec le Congo. En dehors de ce grand itinéraire, le lieutenant Hans Müller avait visité Mouata Koumbana; le docteur Wolf avait exploré le pays des Ba-Kouba; enfin le capitaine von François avait reconnu le pays s'étendant de Loulouabourg à Mena Fenda. Une fois arrivés sur le Congo, Wissmann et Hans Müller prirent le chemin de l'Europe où ils devaient aller rétablir leur santé; von François fit, en compagnie du missionnaire Grenfell, la reconnaissance du Loulongo et du Tchouapa; enfin le docteur Wolf et l'armurier Schneider retournèrent au Kassaï pour rapatrier les serviteurs et porteurs noirs et achever la tâche imposée à l'expédition.

L'ouvrage qui raconte cette longue odyssée peut sans contredit se placer à côté des récits des plus grands voyageurs africains. Indépendamment de l'attrait qu'offre la narration qui fourmille de faits curieux, d'anecdotes et de piquantes scènes de mœurs, la description que font les voyageurs allemands est d'un intérêt incontestable au point de vue scientifique. Plusieurs d'entre eux sont des hommes de science : le Dr Wolf s'occupe d'anthropologie, von François de géographie proprement dite, Franz Müller de météorologie et Hans Müller de géologie et de botanique; aussi l'ouvrage que nous annonçons est-il une source précieuse d'informations de toute nature sur cette vaste région du Kassaï, qui est de jour en jour mieux connue et qui est appelée à un grand avenir. De nombreuses gravures ornent cet ouvrage qui renferme en outre trois cartes : l'une, qui a été dressée par M. von François, indique, à une grande échelle, l'itinéraire suivi par les voyageurs. La seconde montre quel était l'état des connaissances sur la région située au sud du Congo avant l'expédition du Kassaï. Enfin la troisième fournit au lecteur l'état de l'exploration dans l'Afrique centrale en 1887. Nous formons le vœu que cet important ouvrage soit bientôt traduit en français.

*Curt von François.* DIE ERFORSCHUNG DES TSCHUAPA UND LULONGO. REISEN IN CENTRAL-AFRIKA. Leipzig (F. A. Brockhaus), 1888, gr. in-8°. 220 p. 33 Abbildungen, 12 Kartenskizzen und 1 Uebersichtskarte, fr. 7,50. — Cet ouvrage fait suite en quelque sorte au récit publié par MM. Wissmann, Wolf, von François et Muller sous le titre : *Im Innern Afrikas.*

*Die Erforschung des Kassaï während der Jahre 1883, 1884 und 1885*. C'est en effet dans les mois qui suivirent son arrivée au Congo, au retour de son expédition au Kassaï en 1885, que M. von François eut l'occasion d'explorer le Loulongo et le Tchouapa. Il effectua ce voyage sur le petit vapeur le *Peace*, appartenant à la mission baptiste et en compagnie du missionnaire Grenfell, bien connu par ses explorations. Le voyage ne fut pas long, car il ne dura guère que deux mois et demi, du commencement d'août au milieu d'octobre 1885; cependant la route parcourue est considérable, grâce à la bonne marche du bateau qui se comporta vaillamment; les résultats acquis sont aussi d'une réelle importance au point de vue géographique.

Le récit commence par le départ de Léopoldville et le voyage sur le Congo de Léopoldville à Kwamouth, station bâtie au confluent du Kassaï et du Congo. De là, le *Peace* se dirige sur la station de l'Équateur et ensuite vers l'embouchure du Loulongo, où se trouvait une station du même nom qui a été abandonnée. On est étonné du peu de temps que mirent les voyageurs à remonter le Loulongo sur plusieurs centaines de kilomètres. D'un jour à l'autre leur bateau franchissait en moyenne 50 kilomètres, distance calculée sur la carte, sans tenir compte des sinuosités du fleuve. Partis de l'embouchure du Loulongo le 22 août, ils étaient arrêtés par des embarras d'arbres et de plantes, le 4 septembre, dans une région située à 22° et quelques minutes de longitude orientale de Greenwich et à quelques minutes au nord de l'Équateur. Ils redescendirent ensuite le fleuve, explorèrent le cours tout à fait inférieur d'un de ses affluents de droite, le Lopouri, et se retrouvèrent le 11 septembre à l'embouchure du Tchouapa qu'ils se mirent à remonter. Là, la marche fut plus lente. Le Tchouapa et son affluent la Bussera, dont ils explorèrent aussi le cours inférieur, décrivent de nombreux méandres. Le 7 octobre les voyageurs s'arrêtaient près du 23° de longitude est de Greenwich. Le voyage de retour fut rapide, car le 20 du même mois ils arrivaient à Léopoldville.

Ainsi ce voyage a fixé d'une manière positive le cours moyen et inférieur de deux grands affluents du Congo. D'autres termineront l'œuvre commencée en explorant le cours supérieur; mais il n'y aura probablement pas de modification à apporter au tracé de la partie relevée par les deux voyageurs, car M. von François est avant tout un géographe ayant l'habitude de faire la détermination astronomique des localités et engagé comme tel dans la grande expédition du Kassaï. Son livre renferme un grand nombre de croquis cartographiques intercalés dans le texte et

fournissant à une grande échelle le détail de certaines parties de l'itinéraire parcouru. En outre, il se termine par une fort belle carte au $^1/_{2000000}$ représentant le cours du Congo près de l'Équateur, les cours du Loulongo et du Tchouapa, enfin celui de l'Oubangi dans la partie inférieure. Les deux lacs Mantoumba et Léopold II et l'embouchure du Kassaï y figurent aussi. Cette région des confluents de quatre grands fleuves est certainement une des plus importantes du bassin du Congo. C'est un point central d'où l'on peut se transporter rapidement par eau dans toutes les directions. Peut-être sera-ce plus tard le lieu d'établissement d'une grande ville, de la station principale de l'État du Congo.

La narration de M. von François n'est pas seulement importante par les renseignements précieux qu'elle fournit au point de vue géographique; elle l'est aussi par les indications de toute nature qu'elle renferme, par les remarques sur la météorologie, l'hydrographie, l'ethnographie, la botanique et la zoologie. Une des parties les plus intéressantes est la description du peuple nain des Batoua, que les voyageurs rencontrèrent sur le Tchouapa. A côté des renseignements scientifiques écrits dans le style qui convient à la science, M. von François a aussi la note gaie. Bien des scènes racontées avec *humour* reposeront le lecteur de la partie sérieuse du récit. Le volume de M. von François est un livre qu'il faut lire pour être au courant de l'exploration africaine dans la région équatoriale. Il complète, comme nous l'avons dit, l'ouvrage de MM. Wissmann, Wolf, Müller et von François sur l'expédition du Kassaï et montre les immenses services que ces voyageurs ont rendu à la science en déterminant le cours de ces affluents méridionaux du Congo, si importants par leur volume et leur navigabilité.

*P. Trivier*. ALBUM DE LA MISSION ROMANDE. Lausanne (Georges Bridel), 1888, 30 pl. en phototypie et carte, fr. 4.50.— Nous avons reçu les premières planches phototypiques d'un album qui offrira un tableau pittoresque de la mission romande aux Spelonken (Transvaal) et à la baie de Delagoa. Chaque planche sera accompagnée d'une notice. Il y aura une série de portraits de tout le personnel de la mission depuis les premières années jusqu'à maintenant ; une autre série de vues des stations ; puis des scènes de voyage, entre autres deux traversées de rivières, l'une celle de la Tabie, l'autre celle de l'Olifant-River ; une collection de curiosités indigènes, photographiée et reproduite en phototypie. Une bonne carte d'après celle de M. Henri Berthoud publiée par l'*Afrique explorée et civilisée*. Le tableau historique de la mission sera aussi com-

plet que les documents possédés par le Comité de Lausanne permettent de l'être. Les planches, exécutées par la maison Thévoz, de Genève, seront sur onglets et l'album sera relié en jolie percale. La modicité du prix le met à la portée d'un très grand nombre de personnes. L'éditeur compte qu'il pourra être mis en vente les premiers jours de décembre.

*Adolphe Burdo.* STANLEY, SA VIE, SES AVENTURES ET SES VOYAGES. Paris, (Librairie illustrée), 1888, in-8°, 319 p., fr. 3,50. — Comme c'est le cas pour la plupart des grands hommes qui occupent l'attention publique, la biographie de Stanley est prête depuis longtemps dans les bureaux de rédaction des principaux journaux et chez les écrivains qui suivent la marche des faits quotidiens. On n'attend que la nouvelle officielle de sa mort pour publier l'article préparé ou pour faire paraître le volume écrit depuis longtemps. M. Burdo n'a pas attendu ce moment. L'intérêt qui s'attache au nom de Stanley et au mystère qui entoure le sort de son expédition est si grand, que le livre qui raconte la carrière si mouvementée de ce grand homme ne peut être accueilli qu'avec faveur par le grand public. Du reste, l'ouvrage vaut la peine d'être lu : c'est un résumé de la vie de Stanley depuis sa plus tendre enfance jusqu'à l'heure où il disparut avec ses noirs dans la région inconnue; résumé écrit sous la forme d'un roman des plus attachants, avec une verve, une richesse de termes et de figures qui en rendent la lecture facile. Et du reste, la vie de Stanley n'est-elle pas celle d'un héros de roman? Cet homme qui fut tour à tour marin, soldat confédéré, prisonnier à la veille d'être fusillé, reporter des grands journaux américains, explorateur africain et fondateur de royaume, n'a-t-il pas eu l'existence la plus extraordinaire que l'on puisse rêver? M. Burdo décrit clairement et en détail le premier voyage de Stanley à la recherche de Livingstone, le second voyage au Victoria et au Congo, la fondation de l'État indépendant, enfin les circonstances qui amenèrent Stanley à partir pour délivrer Émin-pacha. Pour l'auteur, Stanley n'a pas été victime de son courage et de ses grandes pensées; il le croit vivant, en train d'établir l'influence ou le protectorat anglais sur le Haut-Nil. « En dépit des apparences, dit-il, je persiste à croire qu'un jour je rouvrirai ce livre pour y ajouter quelque odyssée nouvelle du hardi voyageur; il faut s'attendre à tout de la part de Stanley et de sa complice, la fortune. »

*Dr Philipp Paulitschke.* HARRAR. FORSCHUNGSREISE NACH DEN SOMAL- UND GALLA-LÄNDERN OST-AFRIKAS. Nebst Beiträgen von Dr Günther,

Ritter von Beck, L. Ganglbauer und Dr Heinrich Wichmann. Leipzig (F.-A. Brockhaus), 1888, gr. in-8°, 557 p., 50 Abbildungen, 1 Tafel und 2 Karten, fr. 18,75. — Parmi les innombrables voyages dont l'Afrique a été le théâtre durant ce siècle, il en est peu qui aient revêtu un caractère exclusivement scientifique. On comprend que, dans une contrée peu connue, les explorateurs s'attachent surtout à reconnaître le pays, sa forme générale, son relief, son réseau hydrographique et la situation de ses localités. Ce n'est que plus tard, lorsque la sécurité règne, que viennent les savants pour étudier d'une manière approfondie la géologie, la flore, la faune et l'ethnographie de la contrée. L'Amérique n'a été reconnue à ce point de vue par Humboldt que trois siècles après sa découverte, et ce n'est qu'à notre époque que Richthofen a initié le monde savant aux conditions physiques et naturelles de la Chine.

L'Afrique n'a pas encore eu son Humboldt ou son Richthofen, mais il semble qu'elle n'attendra pas aussi longtemps que le Nouveau Monde et l'Asie pour être étudiée scientifiquement. Duveyrier, Nachtigal, Holub, ont indiqué la voie à suivre, et à mesure que la topographie du sol est mieux connue, les explorateurs pénètrent de plus en plus les mystères du règne minéral et du monde organique.

L'ouvrage que nous annonçons en est une preuve frappante. Cette monographie de Harrar et du territoire avoisinant est un monument de science, où les géologues et les naturalistes trouveront une base pour leurs études. Ce n'est pas que le voyage ait été bien long. Le 1er janvier 1885, MM. Paulitschke et Hardegger s'embarquaient à Trieste pour faire voile vers Port-Saïd et Aden; de là ils traversaient le golfe d'Aden et abordaient sur la côte d'Afrique, à Zeïla, le 24 janvier. Le 29, ils en partaient et se dirigeaient sur Harrar par la route la plus courte, qui, pour une notable partie du parcours, différait des itinéraires ordinairement suivis. Passant par Dabab, Heussa, Bia Kabôba, Dchaldessa, ils arrivaient à Harrar le 15 février, et cette ville devenait, pour trois semaines environ, le centre de leurs études et de leurs excursions. Le 20 février, ils allaient visiter le lac Haramaja, situé à l'ouest de Harrar, lac salé de couleur bleu foncé, très profond, mais assez peu étendu. Du 27 février au 2 mars, ils employaient quelques jours à faire un voyage vers le sud, jusqu'à Bia-Worâba, à la limite méridionale du territoire autrefois soumis aux émirs de Harrar. Le 9 mars, ils partaient de Harrar pour revenir à Zeïla, à peu près par la même route; ils y arrivaient le 18, faisaient voile sur Berbera et quittaient ce dernier port le 27 mars pour revenir en Europe par Aden et Suez.

Il est évident que, malgré la facilité relative avec laquelle les deux voyageurs accomplirent leur exploration, grâce à la haute protection du khédive et des représentants de l'Angleterre et de l'Allemagne, malgré leur savoir, leur talent d'observation et leur activité infatigable, le séjour de deux mois qu'ils firent sur le sol africain ne leur a pas permis de trouver toute la matière de ce volume compact de 557 grandes pages. Ils avaient dû se préparer de longue date à cette expédition et recueillir tous les documents nécessaires ; leur voyage leur a donc servi surtout à contrôler ou à confirmer leurs études antérieures.

M. Paulitschke a divisé son ouvrage en deux parties. Dans l'une, intitulée partie descriptive, il raconte son voyage, en donnant au cours du récit une quantité énorme de renseignements, particulièrement sur les quatre localités d'Aden, de Zeïla, de Harrar et de Berbera, et, en outre, sur le pays qu'il a parcouru, sa nature géologique, sa flore, sa faune et ses habitants. Dans la seconde partie, qui a pour titre : partie scientifique, les résultats de l'expédition sont consignés en détail. On y trouve en particulier l'indication des observations astronomiques, magnétiques et météorologiques faites par les voyageurs, une étude du pays visité au point de vue botanique et géologique, une nomenclature des coléoptères recueillis, divers documents historiques sur Harrar, enfin une notice touchant la linguistique.

Des gravures en grand nombre ornent cet ouvrage ; la plupart sont des reproductions de photographies. L'une des plus intéressantes est une vue à vol d'oiseau de la ville de Harrar, qui donne une excellente idée de la cité, ainsi qu'on peut s'en convaincre par une comparaison avec le plan de la ville, que l'ouvrage renferme aussi. Le livre se termine par deux cartes qui permettent de suivre pas à pas la marche de l'expédition. Tout autour de la carte se trouvent des cartons, dont l'un est un profil de la route parcourue ; on y constate que Harrar se trouve à l'altitude de 1856 mètres. A partir de Zeïla, le terrain s'élève lentement, puis assez rapidement, jusqu'à un seuil ou ligne de partage des eaux, que l'expédition a franchi à Égô (2263 mètres). De là, le terrain s'abaisse dans la direction de Harrar, et la pente se prolonge, mais assez faiblement, vers le sud. Bia-Worâba, le point extrême atteint par M. Paulitschke, se trouve à une hauteur de 1689 mètres.

# TABLE DES MATIÈRES

DE LA NEUVIÈME ANNÉE

## BULLETIN MENSUEL et NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES



## CORRESPONDANCE



## ARTICLES DIVERS



## BIBLIOGRAPHIE

## CARTES

# L'AFRIQUE

## EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIXIÈME ANNÉE

1889



GENÈVE
H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
1889

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

## BULLETIN MENSUEL (*7 janvier 1889*[1]).

Un correspondant du *Journal de Genève* a fourni à ce journal, sur les moyens employés pour obvier au désastre causé par le fléau des **sauterelles** et en prévenir le retour, des renseignements qui complètent ceux que nous avons donnés (IX[e] année, p. 241 et 318); nous en extrayons ce qui suit : Dès le mois d'août, on voyait arriver journellement à **Sétif** des centaines de mulets et d'ânes chargés d'œufs de sauterelles qui étaient mesurés et payés séance tenante. Poussés par la nécessité, les Arabes, indolents et insouciants de leur nature, ont entrepris ce travail avec une telle activité que, sur certains points, les crédits ouverts étaient dépassés au bout de quelques jours, et que les autorités municipales étaient obligées de télégraphier à la préfecture pour avoir de nouveaux fonds. Aujourd'hui le premier crédit de 300,000 fr. affecté au ramassage des œufs se trouve près d'être dépassé. La somme dépensée correspond à quatre millions de litres d'œufs, ou plus exactement de coques ovigères, chacune de ces coques contenant de 30 à 34 œufs. Un litre de ces coques ovigères contenant, d'après les calculs qui ont été faits, 28,000 œufs, ce serait donc 112 milliards de criquets qui auraient été détruits, grâce au développement pris depuis quelques semaines par le ramassage des œufs. C'est là certainement un résultat appréciable ; mais que représentent ces chiffres sur l'ensemble d'une invasion comme celle de l'année dernière ? Sans doute, le travail de ramassage continuera à s'opérer pendant une grande partie de l'hiver, car il constitue pour la majorité de la population indigène le seul gagne-pain possible ; mais quand les résultats obtenus s'élèveraient, non pas à 112 milliards d'œufs, comme c'est le cas actuellement, mais à des quantités dix ou douze fois supérieures, il ne serait pas moins indispensable d'être prêt dès le printemps prochain à faire face à l'éclosion considérable qui attend non seulement la province de Constantine, mais une partie de celle d'Alger et les confins de la Tunisie. Le gouvernement général de l'Algérie a fait étudier par un naturaliste, M. Hünkel

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

d'Herculaïs, les moyens de destruction employés dans d'autres pays, sujets comme l'Algérie à des éclosions périodiques de sauterelles. Le sud de la Russie, l'Espagne, l'Amérique du sud et l'île de Chypre ont été à plusieurs reprises envahis par ces insectes. Le gouvernement s'est décidé à utiliser l'appareil employé en 1881 par les Anglais à Chypre pour lutter contre le fléau. Cet appareil, connu sous le nom d'appareil cypriote, consiste en longues bandes de toile tendues verticalement au moyen de piquets. Qu'il nous suffise de citer quelques chiffres. Les appareils employés dans l'île de Chypre présentaient un développement d'une centaine de kilomètres. Le personnel préposé annuellement au maniement de ces toiles s'élevait à deux mille hommes, et tout ce personnel était organisé militairement sous le commandement en chef de l'ingénieur de l'État. La lutte a duré six ans et elle a coûté 1,500,000 fr., mais depuis cette époque tout danger sérieux a disparu. Nous ne pouvons que souhaiter que les mesures que prendra le gouvernement de l'Algérie soient appliquées avec la même vigueur et couronnées du même succès que celles prises par les Anglais dans l'île de Chypre.

**L'exposition internationale** d'appareils et procédés pour la décortication de la **ramie** dont nous avons parlé (p. 117-122) s'est ouverte le 1er octobre dans une des annexes du quai d'Orsay qui seront affectées à l'agriculture pendant l'Exposition de 1889. Les machines et les procédés devaient servir à décortiquer et à dégommer la ramie verte ou sèche. Sept procédés différents étaient en présence : cinq français, un belge et un américain. Le jury de l'Exposition a accordé, à titre d'encouragement, une somme de 1400 francs : 600 fr. pour une machine belge ; 400 fr. pour une machine française, et 400 fr. pour une machine américaine. Pour les essais sur ramie verte :

La décortiqueuse belge a fourni 5 kilog. de lanières en 17 minutes.

La décortiqueuse française a fourni 7 kilog. 500 gr. de lanières en 47 minutes.

La décortiqueuse américaine a fourni 7 kilog. de lanières en 18 minutes.

Sur ramie moitié verte :

La décortiqueuse belge a donné 11 kilog. en 29 minutes.

La décortiqueuse française a donné 15 kilog. en 1 h. 15 minutes.

Sur ramie sèche :

La décortiqueuse belge a donné 4 kilog. en 1 heure.

La décortiqueuse française a donné 3 kilog. 200 gr. en 1 heure.

La décortiqueuse américaine ne fonctionne qu'avec la ramie verte.

A l'occasion de cette exposition, le journal l'*Exportation française*

donne sur la culture de la ramie et sur son exploitation des renseignements qui complèteront ceux que nous avons publiés précédemment. Cette plante poussant indéfiniment et toujours, on ne doit pas l'exploiter par coupes; mais on doit couper successivement chaque brin à mesure qu'il a atteint sa croissance normale. Cette opération ne coûte pas aussi cher qu'on pourrait le croire au premier abord. Cette récolte, brin par brin, peut se faire par les femmes et les enfants des ouvriers employés à l'exploitation. Ils couperont les plus grosses tiges, surtout celles dont le pied commence à brunir. S'ils en coupent dont le pied soit encore vert, peu importe, la filasse n'en sera que meilleure. De cette façon, ils en couperont aisément un pied par seconde, soit 36,000 dans une journée de 10 heures. En réduisant cela à 5,000 pieds ou plutôt tiges, dans la pratique, ces 5,000 brins donnent 10,000 grammes. Si on paye ces coupeurs ou coupeuses 0 fr. 50 par jour, cela grèvera chaque kilog. de filasse sèche de 0 fr. 05 de frais de coupe. Or il est évident que, par ce mode d'exploitation, on aura une filasse aussi régulière que possible, comme longueur et comme qualité, de sorte qu'on regagnera facilement, sur le prix de vente de ce produit, la différence qu'il y aura entre le prix de la coupe par hectare et le prix de la coupe par brin.

En travaillant à la ligne du chemin de fer de Constantine à **Aïn-Beïda,** des Arabes ont découvert une **nécropole** dont l'origine n'a pas encore pu être déterminée. D'après un correspondant de l'*Indépendant de Constantine,* ce cimetière est situé sur un des nombreux mamelons qui vont s'inclinant jusqu'à l'immense plaine des Haractas. Aucune trace visible ne rappelait la mémoire de générations ensevelies en cet endroit : pas un pan de mur, pas une pierre indicatrice, ni stèle, ni cippe, ni autel, ni fût de colonne, rien de ces mille détails qui caractérisent les grandes hypogées romaines. Jusqu'à ce jour il n'y a eu qu'une seule inscription trouvée sous terre, sur une dalle terminée en hémicycle, qu'une épouse a consacrée à son mari : *Saturniums uxor fecit,* et une statuette à moitié sculptée sur une pierre brute. Si la défense de César de faire trop d'ornements sur les sépultures a passé par là, elle a été sévèrement suivie. On y voit la sépulture : mais aucun signe extérieur pour perpétuer la mémoire des défunts, pour dire aux générations futures ce qu'ils ont été ou ce qu'ils ont fait. Il ne pousse sur ce mamelon que quelques touffes de thym amaigri. Les tombes sont disposées sur de longues files allant du nord-ouest au nord-est de façon que les pieds sont généralement tournés vers l'Orient. Recreusées, elles apparaissent simples, doubles et même triples. Dans un grand nombre de

fouilles on trouve des sarcophages recouverts de dalles brutes; dans d'autres ce sont des cryptes fermées avec des dalles en tuf ou en calcaire sans aucun ornement, dans toutes on trouve un objet funéraire : la lampe à la tête; aux pieds, des olla, des urnes, des plats divers. Partant de cette croyance que les mânes conservaient les mêmes goûts que les individus avaient eu sur la terre, on leur donnait pour compagnie dans la sépulture les objets qu'ils avaient le plus aimés : on y disposait du pain, du vin, divers aliments avec des ustensiles de table et des parfums. On peut voir, dans les cercueils de pierre ou dans les cryptes, les cadavres bien conservés : la tête (ou les têtes car on trouve souvent plusieurs cadavres dans le même cercueil), repose sur un coussinet fait avec de la poussière de tuf; près de la tête on trouve souvent des pièces de monnaie et presque toujours le luminaire en terre cuite qui avait commencé à veiller le mort au moment où il quittait la vie et que l'on ensevelissait tout allumé avec les restes sacrés. Auprès du cadavre, généralement aux pieds, quelquefois sur les côtés, des plats ronds de grandeurs diverses, des bols avec un petit col soutenu par deux anses, un corps plein et un pied; des aiguières, des coupes en verre; de petits plateaux en terre ou en verre pour les parfums; des objets de toilette : épingles à cheveux forme chrysanthème, pendants d'oreilles, bracelets encore passés dans les os des bras, des médaillons, des colliers en perles; une lampe porte cette inscription : *Ex of irsem.* Comme sujets, elles nous donnent : des lions, des hippopotames, des génies, des couronnes, divers animaux fantastiques. Parmi les bronzes, on remarque : des Alexandres, des Gordiens, des Constantins, des Julia Marsa et autres. Des fouilles bien conduites, régulières, non abandonnées à la pioche arabe, pourraient amener une riche collection de poteries et d'objets précieux ponr notre histoire. Il est probable que cette nécropole, qui mesure, pour ce que nous en voyons maintenant, plus de dix hectares, se raccorde avec celle d'Aïn-Beïda même: tout à côté, se trouve l'emplacement d'un grand centre romain, aujourd'hui complètement désert et ruiné, et c'est sa population sans doute qui, comme nous, a passé sur ce sol, qui l'a jadis peuplé et qui s'y repose. On fait beaucoup de suppositions sur ce cimetière. Les uns le disent récent et le donnent aux Turcs; d'autres pencheraient à croire que l'oubli des formes ordinaires des sépultures romaines dénote un lieu réservé aux pauvres ou aux esclaves. J'aime mieux penser que cette nécropole date de la première époque du christianisme, alors que les chrétiens peu favorisés avaient le droit de se faire enterrer, mais n'avaient pas celui de produire publiquement les

signes de leur religion ; or, ne voulant pas employer les formules païennes, ils enterraient tout simplement les corps sans ornements extérieurs.

Le *Moniteur de l'Algérie* cite les faits suivants comme preuve des progrès qu'a faits la **Tunisie** depuis que la France y exerce le protectorat. Auparavant les terrains valaient à peine dix francs l'hectare ; ils se paient actuellement de 100 à 200 francs. La nuit, la ville était plongée dans l'obscurité ; elle est éclairée au gaz. Les travaux publics n'existaient pas ; on y consacre aujourd'hui plusieurs millions. Les impôts ne rentraient pas, les caisses du bey étaient toujours à sec et la rente oscillait entre 200 et 300 fr. ; les impôts rentrent, il y a de gros excédents disponibles et la rente est à plus de 500 fr. au-dessus du pair que ne peut atteindre la rente italienne. L'ordre a été rétabli dans toutes les administrations et leur fonctionnement s'améliore sans cesse. Les innovations introduites pour perfectionner les méthodes de culture, favoriser les échanges, ne se comptent plus, et les progrès au point de vue agricole n'ont pas été moins rapides que les autres. C'est par milliers d'hectares que se comptent les plantations créées par des Français, et par millions les dépenses faites. Quelques taxes ont été abolies et tout dernièrement encore les droits de sortie sur les laines supprimés, abolition qui doit être considérée comme le commencement de la disparition graduelle des impôts de sortie si préjudiciables aux échanges de la Régence. Tunis a été relié à l'Algérie par un chemin de fer, et deux autres embranchements ont été construits ; les études d'autres lignes vivement réclamées sont prêtes ; le tramway de Sousse à Kairouan va être exploité régulièrement et à la vapeur. De nombreux travaux de construction de routes ont été mis en adjudication ; quelques-uns sont achevés. Enfin, les travaux publics ont commencé l'amélioration d'un grand nombre de pistes, et avant la fin de l'année 1888, plus de 600 kilomètres de ces pistes auront été mis en état de viabilité et rendus praticables en tout temps. Le port de Tunis est commencé ; la passe de Bizerte a été améliorée, facilitant l'accès du canal aux bâtiments de faible tonnage ; des appontements, des brise-lames ont été établis à Sousse, à Sfax, à Mehdia. Les côtes ont été balisées et pourvues de feux et de phares qui assurent la sécurité de la navigation. Plusieurs villes, notamment Kairouan, Porto Farina, Béjà, Bizerte, Teboursouk, le Kef, etc., ont été alimentées d'eau potable par des travaux spéciaux. Des abattoirs, des marchés ont été construits à Tunis, Béjà, Nebeul, etc. ; des puits artésiens sont creusés. De nombreuses voies forestières ont été ouvertes dans la Kroumirie ; les dunes de sable qui menaçaient l'oasis de Gabès ont

été fixées ; les oasis de Nefta et de Tozeur vont être également protégées. L'enseignement public a pris un grand développement, et 7,300 élèves reçoivent maintenant l'instruction à divers degrés dans les établissements de la Régence. Le service des postes et télégraphes a été progressivement étendu à tous les principaux centres et les communications directes à grande vitesse avec la France vont être triplées.

A ces détails nous ajouterons, d'après le journal la *Tunisie,* que la **viticulture** y prospère au delà de toutes les prévisions. Cette année-ci nombre de propriétaires se sont trouvés à court de matériel. La manutention s'est opérée dans les meilleures conditions de température, elle a généralement bien réussi. Les vins sont colorés, ils ont de 10° à 12° d'alcool, le goût en est agréable. En somme c'est un grand succès. Les résultats obtenus prouvent que la vigne se plaît dans le sol tunisien, qu'elle y pousse avec force, qu'elle y donne rapidement de belles récoltes et qu'elle n'a pas, pour le moment du moins, à redouter le mal qui a ruiné le vignoble français.

Le siège de **Souakim** par les mahdistes indique chez ceux-ci un progrès dans la manière de faire la guerre que n'avaient point encore révélé leurs opérations à Khartoum et au Soudan. L'échec qu'ils ont éprouvé dans leur tentative de s'approcher le plus près possible de cette place pour s'en emparer ne signifie pas que les Égyptiens et les Anglais doivent en demeurer les tranquilles possesseurs. L'ennemi auquel ceux-ci ont affaire a prouvé qu'il est aussi rusé qu'audacieux, et peu s'en est fallu que les Anglais n'admissent la capture du dernier lieutenant de Gordon dans l'Égypte équatoriale et du courageux explorateur envoyé pour lui porter secours. Nous avons tremblé, nous l'avouons, à la pensée que le dernier boulevard maintenu par **Émin-pacha,** contre les Arabes partisans de la chasse à l'homme, avait fini par tomber entre leurs mains, et que les populations délivrées par lui allaient redevenir la proie des successeurs des négriers domptés par Gessi-pacha. Nous nous demandions même jusqu'où s'étendrait l'audace que ce succès ne manquerait pas d'inspirer aux mahdistes, si Souakim ne serait pas le prix de la libération du défenseur de Wadelaï, et si les lignes de Wadi-Halfa tiendraient longtemps contre un ennemi exalté par son triomphe. La ruse d'Osman-Digma paraissait bien ourdie. Comment douter de la capture de Stanley, alors qu'il envoyait à Grenfell la copie du texte de la lettre dont ce dernier avait lui-même rédigé la minute pour que le khédive l'envoyât à Émin-pacha par le chef de l'expédition de secours ? Qui eût pu supposer qu'il existât soit à Souakim, soit au Caire, des

copies de cette lettre, et qu'une de celles-ci eût été livrée à l'ennemi et portée à Khartoum, pour en revenir à Osman-Digma, afin de permettre à ce lieutenant du mahdi de chercher à obtenir la reddition de Souakim en échange de la libération des soi-disant captifs blancs? L'année 1888 paraissait devoir se terminer de la manière la plus triste pour les amis de l'Afrique. Grâce à Dieu, leurs appréhensions ont été dissipées; et, sans comprendre encore la situation dans laquelle se trouve la province équatoriale, les dépêches arrivées, presque en même temps, à la côte orientale, à Zanzibar, et à la côte occidentale, à San-Thomé, nous permettent d'espérer que, de même que la copie de la lettre du khédive à Émin-pacha n'était qu'une ruse de guerre, de même l'autre lettre apportée, soi-disant de Lado, n'a existé que dans l'imagination du mahdi ou dans celle d'Osman-Digma.

Tandis que dans la Chambre des Communes, le 21 décembre, le gouvernement était interpellé sur les affaires de Souakim, M. Goschen a donné lecture d'une dépêche de Zanzibar communiquée au ministère anglais par l'*Eastern Telegraph Company*, et ainsi conçue :

Zanzibar, 21 décembre.

« Viens de recevoir confirmation que **Stanley** arrive avec **Émin** sur l'Arououimi. La nouvelle est authentique. Les détails suivent. »

Quelques moments auparavant, l'*Agence Reuter* avait également reçu de son correspondant à Zanzibar la dépêche suivante qu'elle s'empressa de transmettre au gouvernement anglais :

Zanzibar, 21 décembre.

« Des lettres datées des Stanley-Falls, 21 août 1888, ont été apportées à Zanzibar ce matin par des porteurs de Tipo-Tipo. Ces lettres constatent que la veille, 20 août, on avait reçu aux Stanley-Falls une lettre de Stanley annonçant qu'il se trouvait à Bonalya, sur l'Arououimi. Il avait quitté Émin-pacha 82 jours auparavant, en parfaite santé, avec quantité de vivres. Il était revenu sur ses pas, pour chercher son arrière-garde et les chargements de marchandises et de munitions dont celle-ci était nantie. Il était arrivé à Bonalya le 17 août et comptait repartir dix jours plus tard, vraisemblablement pour rejoindre Émin-pacha. Tous les blancs faisant partie de l'expédition Stanley étaient en bonne santé. Rien ne leur manquait. »

Enfin un télégramme de San-Thomé, adressé au souverain de l'État du Congo, à Bruxelles, a confirmé la nouvelle de la présence de Stanley en août sur l'Arououimi.

Les journaux anglais ont publié une lettre de sir Francis de Winton, ancien gouverneur du Congo, qui explique comme suit les divergences des dépêches venues par Zanzibar et par le Congo.

« Je pense, » dit-il, « que la nouvelle de la présence simultanée des deux voyageurs sur l'Arououimi ne mérite pas créance, qu'Émin n'a pas accompagné Stanley et que, dans l'information venue de la côte orientale, le mot *avec* (*with*) a été simplement par erreur mis à la place du mot d'auprès (*from*); la vraie teneur de cette nouvelle serait donc : « Stanley est arrivé, venant d'auprès d'Émin. » Quant à la situation dans laquelle Stanley se trouve à l'heure qu'il est, voici quelques indications qui peuvent contribuer à l'éclaircir. Bonalya, d'où sont datées les lettres de Stanley à Tipo-Tipo, paraît être à distance égale des Stanley-Falls et de Yambouya, où se trouvait la base d'opérations de Stanley au début de l'expédition. J'ai reçu une communication de M. Rose Troup, qui, comme on sait, a pris part à l'expédition du major Barttelot. M. Troup constate qu'il ne connaît pas la position de Bonalya. Cette localité doit se trouver à 240 kilom. à peu près en avant [en amont] sur l'Arououimi. Les communications de Stanley ont dû arriver à Tipo-Tipo vers le 27 août. Le 28, Tipo-Tipo a envoyé six hommes qui avaient l'ordre de se rendre avec la plus grande hâte possible à Zanzibar pour y porter la nouvelle que l'expédition était en sécurité. Aux Stanley-Falls, l'État libre du Congo a installé une station commandée par le capitaine Haneuse et deux autres officiers belges, dont le lieutenant Bart, qui était agent politique et secrétaire de Tipo-Tipo. M. Bart était sur le point de descendre le cours du Congo quand la nouvelle de Stanley arriva, et c'est lui qui l'a apportée à la côte occidentale. Voici donc ce qui peut paraître bien établi. Les informations reçues simultanément de la côte occidentale et de la côte orientale d'Afrique, ont eu leur point de départ au même lieu, aux Stanley-Falls, et elles ont été expédiées vers l'est et vers l'ouest, sous la surveillance d'officiers belges. Leur exactitude peut donc paraître hors de doute. »

Quant à la direction que Stanley aura prise depuis Yambouya, il est inutile de faire des hypothèses qu'une lettre prochaine de lui pourrait renverser. Elle nous dira s'il est reparti pour Wadelaï, ou s'il revient par le Congo, ou encore si, revenant par l'est, il ira toucher à Msalala, au sud du lac Victoria, où, sur sa demande, le Comité de secours avait organisé un dépôt de marchandises et de munitions pour l'expédition [1].

[1] A la dernière heure, le *Times* nous apporte une dépêche de Zanzibar du 22 décembre renfermant, sur Stanley et Émin-pacha, les détails suivants : Un des

Le *Bosphore égyptien* extrait ce qui suit d'une lettre qu'il a reçue d'Aden : Le comte **Antonelli** se dispose à quitter la côte, pour se diriger vers le **Choa.** Malgré de nombreuses difficultés, il a réussi à former une immense caravane qui n'est pas inférieure, m'assure-t-on, à

messagers envoyés il y a deux mois à l'intérieur, dans l'espoir d'y rencontrer Stanley ou Émin-pacha, ou d'obtenir de leurs nouvelles par l'une des caravanes venant à la côte de la région des grands lacs, a fait parvenir une missive à Zanzibar. Il annonce qu'à Kimana, localité située sur le chemin direct conduisant de l'intérieur à la côte, il a rencontré des commerçants ayant l'habitude de parcourir les districts situés à l'ouest de l'Albert-Nyanza. C'étaient des Arabes qui venaient de Wadelaï et avaient quitté Mahagi, sur la rive nord-ouest de l'Albert-Nyanza, à la fin d'avril dernier. Ils ont affirmé que la rencontre de Stanley et d'Émin-pacha avait eu lieu à Wadelaï vers le 20 janvier. A son arrivée à Wadelaï, Stanley avait avec lui 330 hommes et des provisions en abondance. Lui-même et ses gens étaient extrêmement épuisés et avaient souffert de grandes privations. Émin-pacha était, en somme, dans une bonne situation, bien que quelques-uns de ses officiers égyptiens murmurassent et qu'un certain nombre de ses soldats eussent déserté. Les rois de l'Ou-Ganda et de l'Ou-Nyoro lui étaient encore hostiles. Une quinzaine après l'arrivée de Stanley, Émin-pacha avait reçu, par la voie de Lado, un message du mahdi, dans lequel le khalifa, en termes pompeux, annonçait son intention de soumettre à son autorité tout le pays jusqu'aux grands lacs. Le mahdi promettait à Émin-pacha la vie sauve et un bon traitement s'il consentait à livrer, entre les mains d'un lieutenant que le khalifa enverrait prochainement à la tête de troupes fidèles, la ville de Wadelaï et le territoire qu'il occupait. Émin et Stanley n'avaient pas obéi à cette sommation du mahdi, et lui avaient renvoyé son messager avec ordre de lui dire qu'Émin-pacha avait été chargé du soin de Wadelaï et de la province équatoriale, et que, avant d'évacuer ces territoires, il devait attendre que le mahdi eût fait la preuve de la légitimité de ses revendications. De concert avec Émin-pacha, Stanley s'était appliqué à rétablir l'ordre parmi les troupes et à distribuer des vivres et des munitions. Émin-pacha avait déclaré qu'il ne désirait pas quitter Wadelaï, et qu'en outre la route de la côte orientale était très dangereuse, à cause de l'hostilité de M'Wanga. Vers le milieu d'avril, on avait appris à Wadelaï que des forces mahdistes considérables s'avançaient contre la région des grands lacs et Wadelaï. Émin-pacha avait donné l'ordre à ses postes avancés de Dufilé et à ceux situés entre Dufilé et Lado de se replier sur Wadelaï, et Stanley avait envoyé des messagers aux rois de l'Ou-Ganda et de l'Ou-Nyoro. Vers la fin d'avril, quand les commerçants avaient quitté Wadelaï, Stanley était très inquiet de ne pas recevoir de nouvelles de son arrière-garde de l'Arououimi, et il se préparait à envoyer un fort détachement à sa recherche le long de la route qu'il avait lui-même suivie. Il pressait vivement Émin-pacha de gagner la côte et de laisser Wadelaï à sa garde ; il avait déjà expédié plusieurs courriers pour l'Europe, annon-

2000 chameaux. Les bagages sont considérables et comprennent de riches cadeaux pour le roi Ménélik. Ce dernier conserve une attitude réservée, mais soumise envers le négous. Les chefs influents affirment que Ménélik ne cédera aux sollicitations dont il est l'objet, pour lever l'étendard de la révolte, que s'il est certain d'être puissamment aidé *manu militari ;* seul contre le négous, il redouterait, et avec raison, d'être défait. D'autre part, le *Popolo romano* a reçu de Massaouah la dépêche suivante : Des nouvelles de l'intérieur annoncent, comme chose positive, que Tekla-Aïmanot, roi du **Godgiam,** a été battu par les troupes du négous et de Ras-Aloula ; le pays a été saccagé par ces troupes qui n'ont respecté que les églises et les monastères. Le roi se serait réfugié sur les montagnes avec ses fidèles. Ménélik reste tranquillement à Ankober.

Dans sa séance annuelle, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a attribué les intérêts de la fondation Garnier à trois **missionnaires** résidant dans l'**Afrique centrale :** le P. Livinhac, vicaire apostolique du lac Nyanza, le P. Coulbois, pro-vicaire apostolique de la mission du haut Congo sur la rive ouest du Tanganyika, et le P. Hautecœur, supérieur de la mission de l'Ounyanyembé, à Tabora. Il leur est recommandé en général de s'occuper de toutes les questions de géographie, d'ethnographie, de linguistique qui intéressent la science, et de rechercher s'il n'existerait pas dans ces contrées des voies accessibles aux Européens.

Le *Reichs Anzeiger* de Berlin a proclamé le **blocus** des côtes orientales d'Afrique, au nom du sultan de Zanzibar, sous la signature de l'amiral allemand Deinhard et de l'amiral anglais Freemantle. Il s'étend sans interruption à toute la ligne des côtes du sultanat, aux îles de Mafia, de Lamou, ainsi qu'à toutes les petites îles voisines de la côte et situées entre le 2°,10′ et le 10°,28′ lat. sud. Il est stipulé expressément dans la proclamation que le blocus qui a commencé le 2 décembre, n'est destiné qu'à prohiber l'importation des armes et l'exportation des esclaves. Le Portugal a joint sa coopération à l'action de l'Allemagne et de l'Angleterre ; l'Italie l'appuie également, et la France, tout en reconnaissant le droit de visite aux vaisseaux allemands et anglais sur la côte orientale d'Afrique, surveille cette côte, afin d'empêcher que

çant son arrivée sain et sauf et donnant des détails sur son voyage. Un des messagers choisis par l'explorateur était l'un des courriers envoyés à Wadelaï par les consuls étrangers de Zanzibar pour annoncer à Émin-pacha le départ de l'expédition de secours, et qui était resté depuis lors à Wadelaï. Cet homme avait été envoyé à la côte orientale, tandis qu'un autre avait pris la direction de l'Arououimi.

son pavillon ne serve au trafic des esclaves. En somme il y a actuellement dans les eaux de Zanzibar 8 navires de guerre anglais, 7 allemands, 9 portugais, 1 italien, et 2 français. En outre le ministre des affaires étrangères de l'empire austro-hongrois a invité le Lloyd à prendre des mesures sévères pour empêcher que des esclaves ne soient transportés par des bâtiments appartenant à des sujets de l'empire et que des armes ne soient expédiées dans les eaux de l'Afrique orientale. Depuis la déclaration du blocus, les croiseurs ont saisi plusieurs barques arabes chargées d'esclaves qu'ils ont délivrés.

Il ressort du *Livre Blanc* qui a été distribué au Reichstag, que c'est depuis le commencement du règne encore très court du sultan actuel de Zanzibar que les **éléments arabes à la côte orientale** se sont soustraits à la domination de ce souverain. Sous leur influence un chef puissant, Bouchiri, a fomenté le mouvement d'insurrection dans l'intention de créer un État indépendant du sultan. Il a fait massacrer odieusement les porteurs indigènes de l'Ou-Nyamouézi qui refusaient de se joindre à la rebellion. C'est lui qui a attaqué Bagamoyo occupé par les Allemands, et qui a amené le bombardement de ce port.

A mesure que les événements se dessinent, l'on comprend mieux que le blocus n'est qu'un des **moyens de diminuer la traite.** Pour la faire disparaître, il faudra fermer les débouchés en obtenant la suppression de l'esclavage dans les pays musulmans, en Égypte, en Arabie, en Turquie, en Perse, dans tous les marchés dont la demande insatiable crée l'offre permanente des chasseurs d'esclaves du continent noir. Il faudra également tarir la source à laquelle ils se pourvoient, en établissant l'ordre et la paix dans l'intérieur de l'Afrique, le champ où se recrutent par la guerre, le massacre et le pillage les denrées humaines des trafiquants arabes. Sous ce rapport, les États signataires de l'Acte général de la Conférence africaine de Berlin, de 1885, ont une belle œuvre à entreprendre. Mais ils ne pourront faire que ce que peuvent faire des gouvernements ; il restera encore un vaste champ ouvert à l'activité privée, et à cet égard nous sommes heureux de voir se multiplier les **sociétés anti-esclavagistes.** Sous l'impulsion donnée par Mgr Lavigerie, il s'en est créé en France, en Belgique, en Hollande, en Allemagne, en Autriche, en Espagne, en Portugal. Nul doute que les États civilisés des deux mondes qui n'ont pas encore les leurs n'en voient apparaître aussi. Une émulation salutaire s'établira entre elles toutes. Déjà celle de Belgique s'est donné un organe : le *Mouvement anti-esclavagiste,* dont nous venons de recevoir le premier numéro, et qui servira

en même temps à toutes les Sociétés déjà constituées qui voudront lui fournir des renseignements sur leur activité particulière.

Le nouveau **sultan de Zanzibar** paraît beaucoup moins gagné à l'influence de la civilisation européenne que son prédécesseur. D'après une dépêche du *Times* du 18 décembre, il aurait déclaré que désormais il n'agirait que d'après les principes de la loi mahométane. Quoique depuis vingt-cinq ans il n'y eût pas eu d'exécutions capitales à Zanzibar, il a conféré à tous les gouverneurs du sultanat le pouvoir d'en ordonner sans appel. Lui-même a subitement ordonné l'exécution publique de quatre indigènes détenus en prison comme prévenus de meurtre, mais qui n'avaient pas encore été jugés. L'exécution eut lieu en pleine rue avec une cruauté horrible ; les cadavres des suppliciés restèrent exposés jusqu'au soir. Le même spectacle devait se renouveler pendant sept jours, le sultan ayant ordonné l'exécution de vingt-quatre hommes et d'une femme condamnés à l'emprisonnement à vie sous le règne actuel. Toutefois, à la suite des représentations du consul général anglais, le sultan a rapporté son décret et a déclaré en même temps qu'il prendrait des dispositions pour que dorénavant les exécutions des condamnés aient lieu d'après une procédure nouvelle qui ne froisserait pas la décence publique.

La *Revue des questions scientifiques* donne, d'après une lettre du P. Vyncke, des missions d'Alger, écrite de Kibanga sur le **Tanganyika**, quelques détails intéressants sur les **connaissances astronomiques des nègres** de la rive occidentale du lac. Quoique le soleil passe deux fois par an verticalement au-dessus de leur tête, ils ne se préoccupent pas de sa marche et n'ont aucune idée de l'année solaire ; en revanche la lune joue un assez grand rôle dans leur vie. Ils célèbrent son renouvellement en battant le tambour, tirant des coups de fusil et jetant des cris de joie. Dans la plupart des tribus africaines, la nouvelle lune est fêtée par des danses générales ; pour connaître l'âge de la lune, on garde une botte de 20 ou 30 petits bâtonnets et on en enlève un chaque jour. Pour déterminer les saisons et connaître l'époque des travaux agricoles, de la pêche, etc., on consulte les étoiles ; ainsi le lever des Pléïades indique l'époque des semailles que l'on célèbre par des danses et des fêtes en l'honneur des défunts. Cette constellation s'appelle *kili*, c'est-à-dire semailles. La voie lactée s'appelle *Louvouma ne nzamo ne bouzoho*, limite de la sécheresse et de la pluie. Ce n'est pas sans raison, car lorsqu'elle se montre à l'orient, au moment du coucher du soleil, la saison des pluies commence. Le lever de la ceinture d'Orion, *Lousivé*, indique l'époque de la pêche du *nonzi*. Une autre étoile, nommée *kila zengha* :

pilon de manioc, est pour les femmes, lorsqu'elle est au zénith, un signal indiquant qu'elles doivent commencer à piler le manioc pour le repas du soir. Aldébaran, porte le nom de Brillant du Nord; Sirius, celui de Brillant du Sud. Le Centaure, avec la Croix du Sud et le Navire, qui comprend la belle étoile Canopus, sont nommés par les nègres *Maziva* et *Mironzo*, c'est-à-dire sentiers et dizaines, parce qu'ils sont composés d'un grand nombre d'étoiles.

Le *Missionary Record* de l'Église presbytérienne unie d'Écosse rapporte que l'**Église réformée hollandaise du sud de l'Afrique** va entreprendre une œuvre missionnaire en dehors de l'Afrique australe, dans la région du lac Nyassa. Le Rev. Murray, de Graaff-Reinet, a été choisi pour la commencer; il s'est rendu à Quilimane pour aller de là au Nyassa. Il s'établira d'abord auprès de la mission de Livingstonia, à l'œuvre de laquelle il travaillera un certain temps. Plus tard, si la chose paraît désirable, l'Église réformée hollandaise fondera une mission distincte, ou bien elle continuera à travailler conjointement avec la mission écossaise. Le Rev. Murray a fait ses études à Stellenbosch, après quoi il a passé quelque temps en Europe pour acquérir les connaissances médicales qui pourront lui être utiles dans l'œuvre missionnaire à entreprendre. Celle-ci sera soutenue exclusivement par un certain nombre d'ecclésiastiques de l'Église réformée hollandaise qui y consacrent une partie de leur traitement.

La Compagnie concessionnaire du **nouveau service postal du Portugal avec les colonies africaines** de cet État doit inaugurer son service au mois de juin prochain sous le nom de *Malle royale portugaise*. Elle a fait construire dans les chantiers de Greenoch ses navires, dans des conditions qui lui permettront de fournir un service de premier ordre. Les steamers devront desservir la ligne de Lisbonne à Lorenzo-Marquez, en touchant au sud de l'Afrique et aux principaux ports de l'Afrique occidentale. Grâce à ce service, le Congo se trouvera à moins de quinze jours de voyage de l'Europe.

Le dernier numéro du *Bulletin officiel* de l'**État indépendant du Congo** renferme le **règlement sur le traitement des noirs** engagés au service de l'État. Celui-ci ne les admet que si leur engagement a été consenti par eux volontairement, à un salaire arrêté d'avance, et en pleine connaissance des obligations qu'ils contractent. Pendant le temps qu'ils passent au service de l'État, ils reçoivent gratuitement les soins médicaux, des vêtements décents et une nourriture saine et suffisante, qui leur est distribuée en nature, ou dont ils reçoivent la contre-

valeur en argent ou en marchandises d'échange. Ils sont payés soit en numéraire, soit en marchandises d'échange, aux époques stipulées dans leur acte d'engagement. Des théories leur sont faites périodiquement sur leurs droits et leurs devoirs et sur les décrets, ordonnances et règlements qui les concernent. L'autorité des fonctionnaires de l'État doit s'exercer à la fois avec la fermeté nécessaire au maintien de la discipline et de l'ordre, et avec un bienveillant intérêt. Ils sont responsables de la sécurité des hommes confiés à leurs soins; ils doivent veiller à l'observation des principes de l'hygiène en réglant les travaux et les exercices avec mesure; ils doivent s'attacher à étudier la langue et l'esprit des mœurs des hommes sous leurs ordres; ils doivent s'efforcer d'élever le niveau moral et intellectuel de leurs employés noirs tout en évitant de froisser leurs sentiments et leurs préjugés; enfin ils doivent chercher à stimuler leur zèle en appliquant sagement les peines et les récompenses. Bon exemple donné à tous les gouvernements qui ont placé sous leur protectorat telles ou telles parties du continent noir !

Une **nouvelle Société pour le commerce du Haut-Congo** s'est constituée à Bruxelles, pour faire toutes opérations commerciales, industrielles, minières ou autres, spécialement dans le territoire de l'État indépendant du Congo. Elle reprend la suite des opérations de la *Sanford Exploring Expedition* qui lui cède ses établissements à Matadi, Manyanga sud, Kinchassa, Équateur et Bangala sur le Congo, et Louébo dans le bassin du Kassaï, ainsi que tout son matériel d'exploitation. Pour le service de ses stations, de ses transports et de ses ravitaillements, elle possède une flottille de cinq steamers : le *Roi des Belges,* la *Florida,* le *New-York,* le *Général Sanford* et le *Baron Weber.* Les trois premiers bateaux sont déjà en activité sur le fleuve moyen; les deux derniers sont en route de Matadi vers le Stanley-Pool. La flottille sera renforcée par d'autres embarcations à vapeur et par des baleinières en acier, au fur et à mesure des besoins. Les produits qui seront l'objet de la première exploitation sont l'ivoire et le caoutchouc, puis viendront successivement les gommes, les bois de teinture, le tabac, les épices, etc.

Le **rapport du consul général suisse à Bruxelles,** sur l'année 1887 à 1888, renferme, sur l'État indépendant du Congo, certaines données qui nous paraissent être de nature à attirer l'attention de tous ceux qui s'intéressent aux progrès de la colonisation européenne. Après avoir rappelé les progrès réalisés, du 1er juillet 1887 au 1er juillet 1888, en matière de services publics, de finances, d'administration en général, le rapport cite les règles qui concernent la prise de possession

de terres nouvelles : « Les non-indigènes qui veulent fonder des établissements dans le Haut-Congo ont le droit de s'approprier, sans autorisation préalable, une superficie de terre non encore occupée n'excédant pas dix hectares et n'ayant pas plus de 200 m. de rive le long du Congo ou d'un autre cours d'eau navigable; les occupants sont tenus d'indiquer d'une manière apparente les limites de leurs terres; ils doivent, dans les six mois, informer le gouverneur général de leur acte de propriété; ils acquièrent ainsi un droit de préférence pour l'acquisition définitive de ces terres, et ce, moyennant un prix d'achat de 10 fr. par hectare, plus une taxe fixe de 25 fr,; ce droit de préférence devra s'exercer à l'époque où le gouvernement procédera à l'enregistrement et au mesurage des propriétés foncières dans les régions où les dites terres sont situées. »

En ce qui concerne les finances, la principale source des revenus de l'État consiste dans les droits de sortie qui ont atteint, en 1887, le chiffre de 7,668,000 fr., savoir :

| | |
|---|---|
| pour arachides | Fr. 16,136 |
| café | 1,809,679 |
| caoutchouc | 1,743,087 |
| copal | 136,542 |
| huile de palme | 801,393 |
| ivoire | 1,841,120 |
| noix de palme | 972,281 |
| sésame | 13,598 |
| orseille | 43,294 |
| peaux brutes | 29,293 |
| fibres | 76,057 |
| cire | 125,489 |
| divers | 60,000 |

Quelque propice que le Congo puisse paraître aux tentatives de colonisation, le consul général suisse ne recommande ce pays que sous toutes réserves. Voici du reste comment il termine son rapport : Le moment approche-t-il où l'industrie suisse pourra utilement se tourner du côté du Congo avec des chances assurées de succès ? Le steeple-chase de toute l'Europe en Afrique s'accentue visiblement; nos industriels feront bien d'avoir l'œil ouvert, mais je ne pense pas qu'il y ait encore pour eux des perspectives de résultat immédiat suffisamment rémunérateur. L'arrêté du 30 juin 1887 autorise des appropriations de possession presque gratuites de terrains situés en amont de Léopoldville. Les explorateurs

européens affirment, en grande majorité, la salubrité de ces régions, mais l'expérience pratique n'a pas encore eu le temps de se faire d'une manière décisive. De plus, celui qui voudrait coloniser dans ces conditions doit savoir qu'il ne trouvera, dans la région du Haut-Congo, aucune des ressources de la civilisation, qu'il devra faire transporter à dos d'hommes (ou de bœufs prochainement), de Boma à Léopoldville, tous les instruments de colonisation nécessaires et les objets indispensables à l'existence, cela du moins jusqu'à la construction du chemin de fer.

On écrit de **Ba-Ngala** au *Mouvement géographique* de Bruxelles :

« Il vient de se passer ici un petit événement qui, sans que cela paraisse, a bien son importance. Vous savez que dans un grand palabre qui a eu lieu au mois de juillet dernier, le commissaire du district a fait savoir à tous les chefs que, moyennant une légère taxe à payer, il leur serait délivré à la station un permis de navigation, en même temps qu'un drapeau de l'État pour chacune de leur pirogue de commerce qui voudrait remonter ou descendre le fleuve. Le 26 juin, nous reçûmes la visite du chef de Mousembé, village situé en aval. Il venait nous annoncer qu'une flotille équipée par des chefs de Mahomila et de Loulonga était campée en aval de la station et demandait quand les permis de passage et les drapeaux pourraient lui être délivrés. Le lendemain, la flottille arriva. Elle se composait de 18 pirogues de commerce, chacune montée par un équipage de 30 à 45 hommes. La force entière de l'expédition s'élevait à plus de 600 hommes, tous armés de fusils et abondamment pourvus de vivres et de munitions. Ces gens passèrent un jour chez nous, payant sans récriminer leur tribut et recevant en échange des drapeaux et des permis. Le 1er juillet, au son des gongs et des tambours, le drapeau de l'État flottant à l'avant de chaque pirogue, toute la flotille, en bon ordre, défila devant la station, dans la direction d'Oupoto. C'était réellement un beau spectacle, le premier de ce genre auquel il nous était donné d'assister. Avant peu, le fleuve entier sera parcouru par des embarcations abritées sous le drapeau bleu. »

Savorgnan de Brazza a reçu un rapport de M. Jacob, ingénieur, chargé du relevé de la rivière **Kuilou-Niari.** L'instrument dont il s'est servi, le *tachéomètre,* lui a permis de faire rapidement, en même temps que le nivellement, le levé de plan d'une ligne polygonale entre les sommets de laquelle il a dessiné les contours du fleuve. Au surplus, le nivellement lui-même n'a pas été exécuté par les procédés approximatifs du tachéomètre, mais horizontalement, au niveau à bulle et par les

méthodes rigoureuses. Avant la chute de Kossounda, il y a une série de rapides. Entre Bakamoéka et le premier rapide (distance : six kilomètres), la différence de niveau est de 2 mètres. Le lit du fleuve est à demi barré, de distance en distance, par des roches apparentes aux basses eaux. Entre le premier rapide et la chute, la différence de niveau est de 6 mètres pour un intervalle de 6 kilomètres. Puis, la pente continue à augmenter. Le rapport se termine par cette conclusion : « Autant que j'ai pu en juger, » dit M. Jacob, « j'ai tout lieu de croire que la plupart des rapides que j'ai franchis sont plutôt formés par des étranglements du lit de la rivière que par le surhaussement brusque du sol. En ce cas, la suppression des rapides serait d'une exécution relativement facile. Quoi qu'il en soit, je suis absolument convaincu de la possibilité de rendre navigable le régime des rapides. Les moyens à employer se réduiront peut-être à un simple déblai de rochers dans le lit du fleuve. »

Un courrier arrivé à la côte, à **Assinie,** a apporté des nouvelles de M. **Treich-Laplène,** qui dirige le convoi de ravitaillement envoyé à M. le capitaine Binger à Kong. Il se trouvait, le 2 octobre, à Demba. Depuis Diangui d'où il était parti le 13 septembre, le voyage avait été très pénible, par des pluies presque continuelles, à travers des sentiers boueux et détrempés. Le 30 septembre, le convoi arrivait à Assicasso, dépendance du Bontoukou, où M. Treich-Laplène fut reçu de la façon la plus cordiale par le roi Annibili, qui lui donna l'hospitalité et lui procura les guides nécessaires pour se rendre à Zaranou, résidence de Adjimin, roi du Bontoukou. Il y est arrivé le 15 octobre. C'est là seulement qu'il espérait avoir des nouvelles de M. Binger, auquel, d'après le bruit qui circulait, les marabouts de Kong et du Bontoukou avaient fait interdire le passage dans cette région. Il a eu aussi à lutter contre la difficulté de se procurer des vivres dans l'Indemé. Là, des émissaires anglais avaient travaillé les noirs, et M. Treich-Laplène dut, à plusieurs reprises, agir avec énergie pour assurer le passage de sa petite caravane.

Une mission, commandée par le capitaine Briquelot, est partie de Dakar, sur l'aviso la *Mésange,* à destination des rivières du sud et du **Fouta-Djallon.** Après un séjour à Timbo, elle se rendra au poste de Siguiri, sur le Niger, où elle doit rejoindre le commandant du Haut-Sénégal. D'autre part une colonne placée sous les ordres du commandant Vallière a été chargée de parcourir le **Grand et le Petit Bélédougou,** afin de poursuivre les résultats déjà obtenus par la mission du Dr Tautain et du capitaine Quiquandon. Elle doit pousser jusqu'aux limites extrêmes des pays placés sous le protectorat français et se

renseigner sur ces contrées encore si peu connues. Le commandant Vallière a visité les pays qui confinent au Sokoto, au Goumbou et au Sahara. Il a ensuite organisé des missions d'exploration : M. Audéoud a reconnu le cours du Ba-Oulé; M. Fournier, celui du Ba-Dingho dans sa partie supérieure; un autre officier a été dirigé vers le Bélédougou.

---

## NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

La construction d'un premier réseau de chemins de fer a été arrêtée par le gouvernement tunisien : De Sousse à Kairouan, avec un parcours de 60 kilomètres (système Decauville); de Tunis à Sousse par Menzel; de Hammamet à Enfida, avec un parcours de 154 kilomètres, et tronçon de Hammamet à Nebeul, avec un parcours de 18 kilomètres. Toutes ces lignes seront à voie d'un mètre. La ligne de Tunis à Bizerte reste à l'étude.

Un courrier arrivé du Wadaï à Bengazi a apporté la nouvelle que les mahdistes ont attaqué le sultan du Wadaï, l'ont battu et se sont emparés de sa capitale.

Les ratifications de la Convention de Suez ont été échangées le 22 décembre.

Après un séjour de repos en Suisse, M. Ilg, ingénieur, qui, depuis plusieurs années, est au service de Ménélik, est reparti pour le Choa; il s'est rendu à Berbera, où l'attendait une caravane.

Le journal italien, la *Capitale,* annonce, d'après des lettres de Massaoua et d'Assab, que les Danakils ont pris les armes contre les Abyssins.

Le chef de Zeboul, qui voulait établir un impôt sur le sel exporté des salines de Madich, a été battu et tué dans une rencontre avec les Danakils.

D'après un télégramme de Rome, le pape proposera prochainement la réunion en congrès des associations anti-esclavagistes qui se sont créées en divers pays.

Un télégramme de Zanzibar annonce que M'wanga, roi de l'Ou-Ganda, a été déposé par son frère.

Les nouvelles reçues au sujet d'Émin-pacha ne ralentissent pas le zèle du comité de secours allemand. Le lieutenant Wissmann partira à la tête d'une première expédition, qui ne tardera pas à être suivie d'une seconde confiée à la direction du Dr Carl Peters.

Le *Times* publie une dépêche de Zanzibar d'après laquelle la tribu des Arushas a massacré les vieillards, les femmes et les enfants de la tribu des Masaï, a mis le feu aux villages et a enlevé quatorze mille têtes de bétail pendant l'absence des hommes de la tribu. L'assemblée de la tribu des Masaï a résolu de venger cette insulte. La guerre durera probablement longtemps et aura pour conséquence la dévastation du pays situé à l'ouest du Kilimandjaro.

M. Louis Cattat, ancien enseigne de vaisseau, docteur en médecine, et M. Georges Foucart, ingénieur des arts et manufactures, sont chargés par le gouvernement français d'une mission d'exploration dans l'île de Madagascar.

Le gouvernement portugais fait construire une flottille de bateaux propres à

naviguer sur le Zambèze, et lever le tracé d'un chemin de fer de Quilimane, sur le Zambèze, à Mazaro et au Chiré.

M. Mc Murdo a offert au gouvernement du Transvaal de construire le chemin de fer, de la frontière portugaise à Prétoria, sans subvention de la part de l'État.

M. James Nicolls, représentant d'un syndicat de Mafeking, dans le Be-Chuanaland, a obtenu du chef Moremi, dans le voisinage du lac Ngami, une concession minière d'un territoire de 400 milles carrés.

Une protestation des négociants de Kokstad a été adressée au gouvernement colonial du Cap contre l'autorisation donnée par Oumzimkoulou, chef de l'East-Griqualand, à un Arabe d'établir un commerce dans cette ville, les négociants susmentionnés craignant une invasion des trafiquants arabes.

Le Comité des missions évangéliques de Paris a décidé l'envoi au Zambèze de M. Adolphe Jalla, dont le frère est déjà à l'œuvre dans la station de Seshéké.

Le chef indigène Kamahéréro a conclu avec un Anglais, nommé Lewis, une convention qui annule les concessions faites à la Société allemande de l'Afrique occidentale méridionale. Il a en outre, dit une dépêche du Cap, fait expulser les missionnaires, et ne veut plus entendre parler du protectorat allemand. M. Gœring, commissaire du gouvernement allemand, s'est retiré à Wallfishbay, mais a donné l'ordre aux employés de la Société de rester provisoirement à leur poste.

La Compagnie *Eastern and South African Telegraph* a déjà commencé à poser un câble sous-marin qui devra relier Capetown à Loanda.

Le résident que le gouvernement portugais a envoyé à San Salvador, en annonçant son arrivée aux missionnaires baptistes anglais qui travaillent dans cette ville, leur a rappelé que, conformément aux stipulations de l'acte de la Conférence de Berlin, la liberté religieuse leur était garantie.

Le nouveau steamer la *Ville de Bruxelles* a fait dans la deuxième quinzaine d'octobre, sur le Stanley-Pool, des essais de navigation qui ont été satisfaisants.

Après avoir achevé l'exploration complète du Kassaï, du Sankourou et de leurs affluents, le steamer le *Roi des Belges* a entrepris la reconnaissance commerciale du Haut-Congo, sous la direction de M. Delcommune.

Un nouveau bateau à vapeur, *La France,* de la maison Daumas, Béraud et C^ie^, est arrivé à Brazzaville où l'on procède à son remontage.

M. le missionnaire H. Châtelain a eu la bonté de nous communiquer une lettre de M. le Bishop W. Taylor, en ce moment à Liverpool, d'où il écrit le 21 décembre : Je n'arriverai probablement à Loanda que vers la fin de mai. M. Henley Wright est un bon éleveur de bestiaux. Il formera un troupeau à Libéria pour fournir toutes nos stations de la côte occidentale. Il nousfaut du lait, de la viande et des bœufs de travail. Nous avons embarqué deux taureaux et quatre génisses du troupeau de lord Egerton, près de Manchester, pur sang, à courtes cornes. Nous aurons en outre dix ou douze génisses de Madère ou de Grande Canarie. Nous les établirons probablement dans le voisinage de Sinoe. On ne peut pas faire grand'-chose sans charrue, et l'on ne peut labourer sans bœufs ou chevaux.

M. Taylor, missionnaire noir au Sénégal, est retourné à son poste après un

**temps de repos passé en Europe. Le Comité des missions évangéliques de Paris a décidé d'envoyer à St-Louis M. Escande, qui, après ses études de théologie, a suivi des cliniques de médecine et s'est exercé au maniement des instruments géodésiques à l'observatoire de Montsouris.**

**D'après le *Réveil du Maroc,* l'Angleterre réclame 80000 livres sterling pour l'incendie de la factorerie Mackenzie, au Cap Juby.**

**La mission technique accréditée auprès du sultan du Maroc, a commencé à frapper de la monnaie d'or et d'argent pour le compte du gouvernement marocain. Cette monnaie est du système de l'union monétaire et du même titre.**

---

## LE TRACÉ DU CHEMIN DE FER DU CONGO

Dans un précédent numéro (voyez IX$^{me}$ année, p. 358), nous annoncions, d'après le *Mouvement géographique* de Bruxelles, que le travail de reconnaissance et le levé de la direction générale du chemin de fer du Congo étaient sur le point d'être terminés. L'entreprise qui, au début, paraissait à beaucoup d'esprits irréalisable, se transformait par l'étude en un chemin de fer sans difficultés spéciales, et qui, sous le rapport du prix, permettrait de rester dans des limites très ordinaires. Le journal susmentionné vient de publier une carte du levé général de Matadi à Ntempa, que nous croyons devoir reproduire en l'accompagnant de quelques détails, propres à la faire bien comprendre, extraits du rapport de M. Cambier, directeur des études.

La partie la plus difficile de la tâche des ingénieurs s'est présentée à leur départ de Matadi. Il s'agissait là, en effet, de gravir, à travers une région rocheuse, excessivement tourmentée, une crête de plus de 250$^{m}$ d'élévation, et ensuite de redescendre vers la Mpozo le versant opposé, qui, sur une distance de deux kilomètres et demi, présente une différence d'altitude de plus de 200$^{m}$, le point du passage projeté de la Mpozo se trouvant à 50$^{m}$ au-dessus du niveau du Congo à Matadi. Outre les difficultés inhérentes à la nature du sol, les ingénieurs eurent à surmonter celles qu'opposèrent à leurs travaux, en 1887, les pluies et les *tornados*. Peu nombreuses pendant le mois d'octobre, les pluies devinrent beaucoup plus fréquentes en novembre et décembre. En même temps, la température qui, en août, ne dépassait pas 30° centigrades, atteignit 37° en novembre. La végétation se développa rapidement, surtout au fond des vallées, et devint bientôt un obstacle sérieux à la continuation des opérations. La rosée, très abondante, ne se dissipait pas avant 10 ou 11 heures du matin, malgré l'ardeur des rayons

solaires, et l'atmosphère était si chargée d'humidité, que, par le temps couvert et les jours de pluie, il devenait impossible de travailler aux plans.

De tous les cours d'eau de la rive méridionale du Congo rencontrés pendant les études, il n'y en a que trois qui puissent être considérés comme importants. Celui qui offre les difficultés les plus sérieuses est la Mpozo ; pour les surmonter, plusieurs tracés se présentaient, dans le détail desquels le peu de place dont nous disposons ne nous permet pas d'entrer. Bornons-nous à celui qui paraît offrir le plus d'avantages. Il a son origine au débarcadère de Matadi, descend la rive gauche du Congo jusqu'à la factorerie de Fuka-Fuka, puis s'élève sur les flancs de la colline qui sépare cette factorerie de celle de Kala-Kala, remonte le ravin de ce nom, d'abord sur la rive droite, puis sur la rive gauche, pour repasser à 2 kilom. au sud de la station de Matadi, dans le ravin Léopold, par un col à $155^{m}$ d'altitude au-dessus du point de départ. Il remonte ensuite le ravin susmentionné jusqu'au col de partage qui sépare celui-ci du bassin de la Mpozo, à $270^{m}$ d'élévation, et de là redescend vers la rivière, pour la franchir à la cote de $90^{m}$, en profitant de toutes les sinuosités du terrain, afin d'acquérir le plus de développement possible. Par là, on évite une région dans laquelle se sont produits des éboulements considérables, et le pont sur la Mpozo sera moins élevé que si l'on avait choisi le passage de cette rivière à la cote de $50^{m}$.

Après la Mpozo, la Loukounga est la rivière la plus importante; la vallée qu'elle arrose est des plus fertiles et des plus peuplées. Sa largeur varie entre 8 et 10 kilom. Elle est limitée à l'est par le massif rocheux de Bangou, dont les flancs escarpés s'élèvent à plus de $250^{m}$ au-dessus de la plaine. Heureusement, près du village de Kimpessé, par 5°,33′,30″, latitude sud, la vallée s'infléchit vers l'est, puis, immédiatement après, vers le N.-E., en se dirigeant, sur un parcours de 50 kilom., dans la direction générale à suivre pour arriver au Stanley-Pool.

Dans cette région, la ligne de faîte entre la Loukounga et le Quillou est très basse. A partir de son coude vers le N.-E., la vallée perd beaucoup de son importance; ensuite elle se rétrécit et n'a plus que 2 à 3 kilom. de largeur; les rochers qui la limitent vers l'ouest sont, en grande partie, de nature calcaire.

A partir du village de Mani, les ingénieurs eussent désiré quitter la vallée de la Loukounga, pour se diriger vers l'est; mais il leur fut impossible de trouver des guides pour cette direction, à cause de l'hostilité existant entre les habitants du pays où ils se trouvaient et ceux de la contrée où ils voulaient se rendre. Ils s'étaient fait un devoir, pour

faciliter leurs travaux futurs, de s'efforcer de gagner la confiance des populations et de s'attirer leur sympathie. Grâce au tact de M. Dannfelt, qui dirigeait leur caravane, et à la connaissance qu'il possédait des mœurs et du langage des indigènes, ils y ont pleinement réussi. Partout ils ont été amicalement accueillis; les seuls ennuis qui aient retardé leur marche ont été causés par les réceptions, parfois trop enthousiastes et toujours généreuses, des indigènes dont ils traversaient les villages, et qui voulaient les retenir quelque temps au milieu d'eux.

Aux sources de la Loukounga, le terrain redevient assez accidenté, mais on ne retrouve plus les pentes abruptes rencontrées dans la première partie des études; les montagnes ont une allure régulière, qui permet toujours d'atteindre le point où elles devront être franchies, en prenant le développement nécessaire. De la vallée de la Loukounga, le tracé passe dans celle du Ngongo, affluent du Quillou, puis dans celle de la Lunsadi, séparée de celle de l'Inkissi par un faîte peu accentué.

Pour atteindre l'Inkissi, les ingénieurs eurent à traverser un pays fortement mamelonné. Au point de passage, la rivière a plus de 100$^{m}$ de large et court dans une vallée étroite et assez encaissée. Son lit est généralement peu profond et parsemé d'îlots rocheux qui faciliteraient la construction d'un pont.

A partir de la rive droite de l'Inkissi, la densité de la population diminue beaucoup; les plateaux y sont plus élevés; la nature du sol devient argilo-sablonneuse; des forêts couronnent les hauteurs, et le lit des ravins est creusé dans un sol plus friable. Le seul affluent considérable de la rive droite de l'Inkissi est la Loukoussou, qui a 40$^{m}$ de largeur sur 0$^{m}$,65 de profondeur.

A 25 kilom. de l'Inkissi, on atteint la ligne de partage des eaux entre cette vallée et celles des rivières tributaires du Stanley-Pool; ce faîte est peu accidenté, mais très boisé. Le tracé reprend bientôt une direction nord. En approchant du Stanley-Pool, la caravane eut à traverser une chaîne de montagnes qui limite au sud cette vaste expansion du Congo, à 90$^{m}$ ou 100$^{m}$ au-dessus du niveau des eaux du fleuve. Dans toute cette région montagneuse, les vallées sont étroites, très profondes, et leur passage exigerait un développement de voie ferrée considérable.

Entre cette chaîne et le Pool, sur une distance de 12 à 15 kilom. de largeur, s'étend une plaine unie, couverte d'un sable grossier et offrant une grande facilité pour la construction du chemin de fer, quel que soit le point choisi par les ingénieurs pour l'emplacement du port à créer.

De ce point à l'Inkissi, la vallée du Congo est limitée, à une distance

variable de 3 à 10 kilom., par une chaîne de montagnes dont les divers éperons vont en s'épanouissant jusqu'aux rives du fleuve. Les sommets de ces éperons forment des plateaux réguliers, atteignant jusqu'à 10 et 12 kilom. de longueur, séparés par des vallées étroites, par lesquelles les cours d'eau, de peu d'importance, se déversent dans le Congo.

Depuis la publication du rapport de M. Cambier, des lettres de Léopoldville ont apporté des détails sur la marche de l'expédition entre Ntempa, à 25 kilom. environ de l'Inkissi, et Kinchassa, et sur l'arrivée des ingénieurs au Stanley-Pool, point terminus de leurs travaux. Les brigades, précédées d'une escouade de bûcherons et de sapeurs composée de 25 Haoussas et Zanzibarites, ont suivi d'abord la vallée de la Loucaya jusqu'au village de Kimouiza, d'où elles se sont élevées sur le faîte qui sépare le bassin de cette rivière de celui des cours d'eau qui se rendent directement au Stanley-Pool. A ce niveau, elles se sont trouvées sur un magnifique plateau, d'où elles sont ensuite descendues, avec la plus grande facilité, vers la plaine de Kinchassa. M. Charmanne, avec l'avant-garde de l'expédition, arrivait au Pool dans la deuxième quinzaine d'octobre, et au départ du courrier (28 octobre), les deux brigades d'ingénieurs campaient dans la plaine, à 8 kilom. de Kinchassa. M. Charmanne pensait avoir complètement terminé les études du tracé le 5 novembre, prendre deux jours de repos à Léopoldville, puis redescendre avec tout son monde vers Matadi, où il espérait arriver à temps pour prendre à Banana la malle du 17 décembre qui arrive en Europe au commencement de janvier.

---

## LES INTÉRÊTS MISSIONNAIRES DANS L'AFRIQUE ORIENTALE ÉQUATORIALE

Pour montrer à ses lecteurs l'importance comparative des intérêts des nationalités[1] européennes menacés par les désordres qui troublent

[1] Il y a lieu de faire remarquer que le mot nationalité s'applique au missionnaire ou à l'association qui l'envoie; mais que, dans l'Afrique équatoriale orientale comprise entre l'Océan Indien, le Zambèze, les lacs Nyassa, Tanganyika, Victoria-Nyanza, et la Tana, le territoire ressortit, au point de vue politique, aux sphères d'influence anglaise, allemande et portugaise, au sultan de Zanzibar, à des États indépendants tels que l'Ou-Ganda, ou n'appartient à aucune autorité reconnue.

l'Afrique orientale, le *Times* a publié le tableau suivant des missions chrétiennes dans cette partie du continent.

Les pays intéressés dans ces missions sont l'Angleterre, l'Allemagne et la France; les missions appartiennent au protestantisme ou au catholicisme.

Les missions anglaises protestantes sont celles de l'Église anglicane (épiscopales); celles des Universités (épiscopales); de l'Église établie d'Écosse (presbytériennes); de l'Église libre d'Écosse (presbytériennes); des missions de Londres (congrégationalistes); des Églises libres méthodistes unies. Il n'y a point de mission catholique romaine.

Les stations de la mission de l'Église anglicane se rattachent à deux branches, dont la plus ancienne est celle de Mombas, au bord de la mer; l'autre, celle du Victoria-Nyanza, a sa base d'opération à Zanzibar. A la première appartiennent les stations de Mombas, Frere-Town, Rabaï, Kamlikéni, Kisouloudini et Schimba, situées dans le territoire du sultan de Zanzibar; celle de Teïta est dans la sphère d'influence anglaise, et celle de Chagga reconnaît le protectorat allemand. La Société possède un steamer qui relie Mombas et Zanzibar. Les stations suivantes appartiennent à la seconde branche : Mamboïa, Mpouapoua, Kisokoué, dans l'Ou-Sagara; celle d'Uyui dans l'Ou-Nyaniembé; Mtingira, dans l'Ou-Soukouma; Ousambiro, Msalala et Nasa, dans l'angle sud-est du Victoria-Nyanza; Roubaga, dans l'Ou-Ganda. Ces stations ne sont pas toutes occupées actuellement; la difficulté d'y envoyer des renforts s'y oppose; il est possible d'ailleurs que quelques occupations ne soient que temporaires.

La mission des Universités a deux branches distinctes dont la première, celle de Zanzibar, a un port de mer, l'autre est la branche du lac Nyassa, dont la base d'opération est Quilimane, dans la colonie portugaise, port que le Zambèze et le Chiré mettent en communication avec les stations de l'intérieur.

A la première branche se rattachent la station de Zanzibar; celles de Mkusi, Amba, Magila, Misosoué, dans l'Ou-Sambara; de Masasi, Newala, Chitangall et Mtoua près de la Rovouma, et beaucoup d'autres plus petites. Elles sont toutes, à l'exception de celle de Zanzibar, dans la sphère de l'influence allemande. A la seconde branche appartiennent les stations de l'île de Lukoma, sur la côte orientale du lac Nyassa, de Chitési et de Mayenda. La Société possède un steamer pour la navigation sur le lac.

L'Église établie d'Écosse a la station principale de Blantyre, sur le

lac Chiroua, avec des annexes en communication avec Quilimane par le Chiré et le Zambèze.

L'Église libre d'Écosse a pour stations Bandaoué sur la côte occidentale du lac; A-Ngoniland, sur le plateau; Karonga à l'extrémité N.-O. du lac; la station du cap Maclear, au sud du lac, et celle de Kikousi sur le plateau. Un steamer de commerce appartenant à une compagnie indépendante maintient ouvertes les communications entre le lac et Quilimane.

La Société des missions de Londres a la station d'Ourambo dans l'Ou-Nyamouézi; celles de l'île Kavala sur la côte occidentale du Tanganyika, et de Fambo sur la rive méridionale du lac; ces deux dernières sont en communication avec Quilimane par la route Stevenson, entre les lacs, le Nyassa, le Chiré et le Zambèze; celle d'Ourambo, avec Zanzibar à travers un territoire situé dans la sphère d'influence allemande.

L'Église libre méthodiste unie a les stations de Ribé et de Yomvou près de Mombas; de Golbanti dans le pays des Gallas. La situation en est périlleuse. L'année passée le missionnaire et sa femme ont été massacrés avec beaucoup de chrétiens indigènes.

Les missions protestantes allemandes sont celles de Neukirchen, de Bavière, de Berlin. Celle de Neukirchen a la station de Ngao, dans le pays des Gallas, sur la rive septentrionale de la Tana. C'est une mission toute récente qui a subi de terribles épreuves; la base d'opération en est Witou; elle travaille chez les Wa-Pokomo.

La mission bavaroise a les stations de Mboungou et de Jimba, près de Mombas. Cette mission très récente se propose de travailler parmi les Wa-Kamba.

La mission berlinoise, aussi de fraîche date, a les stations de Zanzibar et de Dar-es-Salam.

La mission catholique allemande, fort jeune également, s'est installée à Dar-es-Salam, en opposition à la mission romaine de langue française établie depuis longtemps à Bagamoyo.

Quant aux missions françaises, il n'y en a point de protestantes. Les catholiques romaines sont celles de Notre-Dame d'Afrique, du St-Esprit et du Sacré Cœur de Marie, et des Jésuites.

La mission de Notre-Dame d'Afrique est la création du cardinal Lavigerie, évêque de Carthage. Elle a deux branches: l'une, celle du Victoria-Nyanza a pour stations Roubaga, dans l'Ou-Ganda; Boukoumbi au sud du lac, et Souérou dans l'Ou-Nyamouézi; l'autre, celle du Tanganyika avec la station de Rouwoua sur la côte occidentale du lac et celle de Karéma sur laquelle M[gr] Lavigerie compte beaucoup dans son projet de croisade contre la traite.

Les missions du St-Esprit et du Sacré Cœur de Marie, fondées par le Père Horner, ont pour stations Bagamoyo à la côte, et Mhonda dans le Ngouna.

Les Jésuites ont une station à Tété sur le Zambèze, et peut-être d'autres au nord de ce fleuve sur les progrès desquelles on n'a pas d'informations précises.

Il y a donc en totalité six missions anglaises, quatre allemandes et trois françaises.

La Société des missions anglicanes y travaille depuis trente ans; la mission française de Bagamoyo est venue ensuite. Toutes deux sont antérieures aux grandes explorations de Livingstone. Les autres sont postérieures; quelques-unes sont très récentes.

Quelles seront les conséquences des troubles actuels au point de vue des missions? Il semble que l'œuvre civilisatrice pacifique commencée par les missionnaires doive en être complètement arrêtée.

---

## CORRESPONDANCE

### Lettre de Tati, de M. A. Demaffey, ingénieur des mines.

Tati (Ma-Tébéléland), 9 octobre 1888.

Cher Monsieur,

Il ne s'est rien passé de bien intéressant, au Ma-Tébéléland, ces deux derniers mois. Cependant, si peu importantes que soient les nouvelles, je vous les envoie.

M. Selous, le chasseur, parti de Shoshong il y a quelques mois pour une expédition de chasse qui devait durer deux ans, a été attaqué traîtreusement au nord du Zambèze par un parti de Ma-Choukouloumbé. — Douze de ses hommes ont été tués. Il a dû prendre la fuite, abandonnant wagons et animaux. — Une *impi* (armée) envoyée au Zambèze par Lo-Bengula pour faire une razzia de troupeaux et d'esclaves, est revenue, il y a quelques jours, avec un butin considérable et a ramené quelques-uns des animaux de Selous.

Lo-Bengula est bien ennuyé en ce moment. Les *Concession's hunters* ne lui laissent pas un moment de tranquillité. Il doit y en avoir une trentaine autour du roi, actuellement. Lo-Bengula a beau déclarer qu'il ne veut accorder aucune concession, que s'il y a de l'or dans son pays, il veut l'exploiter lui-même, ils ne se laissent pas décourager et reviennent constamment à la charge. Comment cela finira-t-il? je n'en sais rien. M. Moffat et Sir Shippard, administrateur du Be-Chuanaland, sont en ce moment auprès du roi.

M. Grobelaar, représentant du Transvaal au Ma-Tébéléland, est mort des suites de la blessure reçue dans un conflit avec des soldats de Khamé. Comme vous êtes probablement renseignés sur cette affaire par les journaux du Cap, je ne m'étends

pas sur ce sujet. Chacun des deux partis prétend, naturellement, que l'autre est l'agresseur. Les Boers ont essayé, dit-on, d'entraîner Lo-Bengula dans une querelle avec Khamé. Mais Lo-Bengula aurait déclaré vouloir rester neutre. Il a refusé, d'autre part, les ouvertures qui lui étaient faites par M. Moffat, en vue de fixer une frontière entre ses États et ceux de Khamé.

A. Demaffey.

## BIBLIOGRAPHIE[1]

Dr Wilh. Junker's reisen in Afrika, 1875-1886. Nach seinen Tagebüchern unter der Mitwirkung von Richard Buchta. In drei Bänder oder circa 50 Lieferungen mit circa 300 künstlerisch-vollendeten Original-Illustrationen und zahlreichen Original-Karten. Wien und Olmütz (Edouard Hölzel), 1889, in-8°, 1re Lieferung, 34 kr. — Nous attendions avec une certaine impatience que le retour en Europe du Dr Junker, et le rétablissement de ses forces épuisées par plus de douze années d'explorations dans l'Afrique centrale, lui permissent de publier les nombreux matériaux amassés pendant ce long laps de temps. L'impatience était d'autant plus légitime qu'il s'agit, nos lecteurs se le rappellent, de la région sur laquelle l'attention de tous les amis de l'Afrique est fixée depuis que Stanley a quitté les bords de l'Arououimi pour se diriger vers Wadelaï, au secours d'Émin-pacha. En effet, l'Arououimi est le cours inférieur de la Népoko dont le Dr Junker, le premier, a exploré le cours supérieur. Ce sera dans cette partie de l'Afrique, comprise entre le bassin du Bahr-el-Ghazal et celui de la Népoko, au pays des Mombouttous et des Niams-Niams où il a passé le plus grand nombre des susdites années, que son ouvrage nous transportera. A ce que le Dr Schweinfurth nous a fait connaître des territoires au nord de l'Ouellé, le Dr Junker ajoutera, non seulement toutes les informations qu'un savant observateur a pu recueillir sur l'orographie et l'hydrographie, la géologie, la flore, la faune et l'ethnographie de la région au sud de cette rivière, mais encore tout ce que sa connaissance de la langue et un long séjour au milieu de populations non étudiées jusqu'ici lui ont permis d'apprendre de leur histoire. Il nous fera assister à cette extension de l'influence arabe et de la révolte du mahdi, devant laquelle il a dû se replier pour rejoindre Émin-pacha à Wadelaï, d'où, plus heureux que le gouverneur de l'Égypte équatoriale, il a réussi à s'échapper malgré les intrigues des rois de

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

l'Ou-Ganda et de l'Ou-Nyoro. La livraison que nous avons reçue est la première de l'ouvrage qui formera trois forts volumes. Elle nous montre l'explorateur au début de ses voyages en Afrique, en 1875, dans le désert lybique ; mais dès ce début, le lecteur comprend qu'il pourra suivre avec confiance cet observateur consciencieux, qui ne néglige aucune des données utiles à constater pour celui qui veut acquérir la connaissance réelle d'un pays. Même les moments de repos sont employés à consulter les instruments, thermomètre, hygromètre, baromètre, à mesurer des angles, à noter des observations qui, le soir, au campement, seront soigneusement reportées avec détails dans le journal de voyage. Nous voudrions relever tous les faits intéressants consignés dans les 32 pages de cette 1re livraison; nous ne le pouvons, faute de place. Nous signalerons cependant encore la forme agréable que l'écrivain sait donner à son récit ; le pittoresque de la description permet de voir le pays et les objets dont il parle, d'autant mieux que de nombreuses illustrations très soignées peignent les épisodes du voyage, en même temps que le style de l'auteur en présente l'image à l'esprit.

On voit que l'éditeur, M. Hölzel, auquel la géographie est déjà redevable des beaux tableaux édités par lui en vue du perfectionnement de l'enseignement de cette science, ne négligera rien pour que l'ouvrage du Dr Junker puisse être placé à côté des volumes les plus élégants de nos voyageurs africains contemporains.

Uebersichtskarte der deutschen Kolonien, bearbeitet *von J.-J Kettler* und *C. Riemer*. $^{1}/_{8000000}$ 4te Auflage. Weimar (Geographisches Institut), 1888. — Toutes les colonies allemandes en Afrique et en Océanie sont représentées sur cette feuille. Ce sont : la Nouvelle Guinée, les îles Marschall, l'Afrique orientale allemande, les territoires de Cameroun et de Togo et le Luderitzland. L'absence de relief et l'emploi de couleurs bien distinctes rendent ces cartes assez claires pour être mises dans toutes les mains. Elles ne donnent peut-être pas une image complète et très détaillée des territoires soumis à l'Allemagne, mais elles suffisent largement à ceux qui ne cherchent qu'à s'en faire une idée nette, de manière à pouvoir suivre facilement les descriptions fournies par les journaux quotidiens et les ouvrages de vulgarisation.

*Henry Drummond.* Tropical africa. London (Hodder and Stoughton), 1888, in-8°, 228 p., ill. et cartes, 6 sh. — L'auteur de ce volume ne comptait pas publier les observations qu'il avait faites pendant un voyage de Quilimane, par le Zambèze, le Chiré, le lac Nyassa, jusqu'à Mombera sur la route Stevenson entre ce dernier lac et le Tanganyika.

Mais ayant eu à parler dans quelques sociétés en Angleterre et en Amérique, ses auditeurs le pressèrent de rédiger ses notes de voyages, estimant qu'il serait très utile d'avoir une esquisse de l'Afrique centrale orientale faite à grands traits. Plusieurs chapitres de cet ouvrage : les fourmis blanches, l'esquisse géologique, ont été publiées dans des revues scientifiques; les autres, d'un caractère plus populaire, paraissent pour la première fois. Les événements dont la région du lac Nyassa est le théâtre, l'attaque des Arabes contre les établissements européens du bord du lac, faisaient un devoir à l'auteur de dire ce qu'il avait vu, afin de contribuer pour sa part à entretenir la sympathie de l'Europe pour ce continent qui n'est pas seulement un pays à explorer comme beaucoup de personnes se le représentent, mais un continent qui depuis les jours de Livingstone, est agonisant, et dont la plaie saignante doit être bandée, si le monde civilisé ne veut pas avoir à se reprocher l'extermination des millions de noirs qui l'habitent encore.

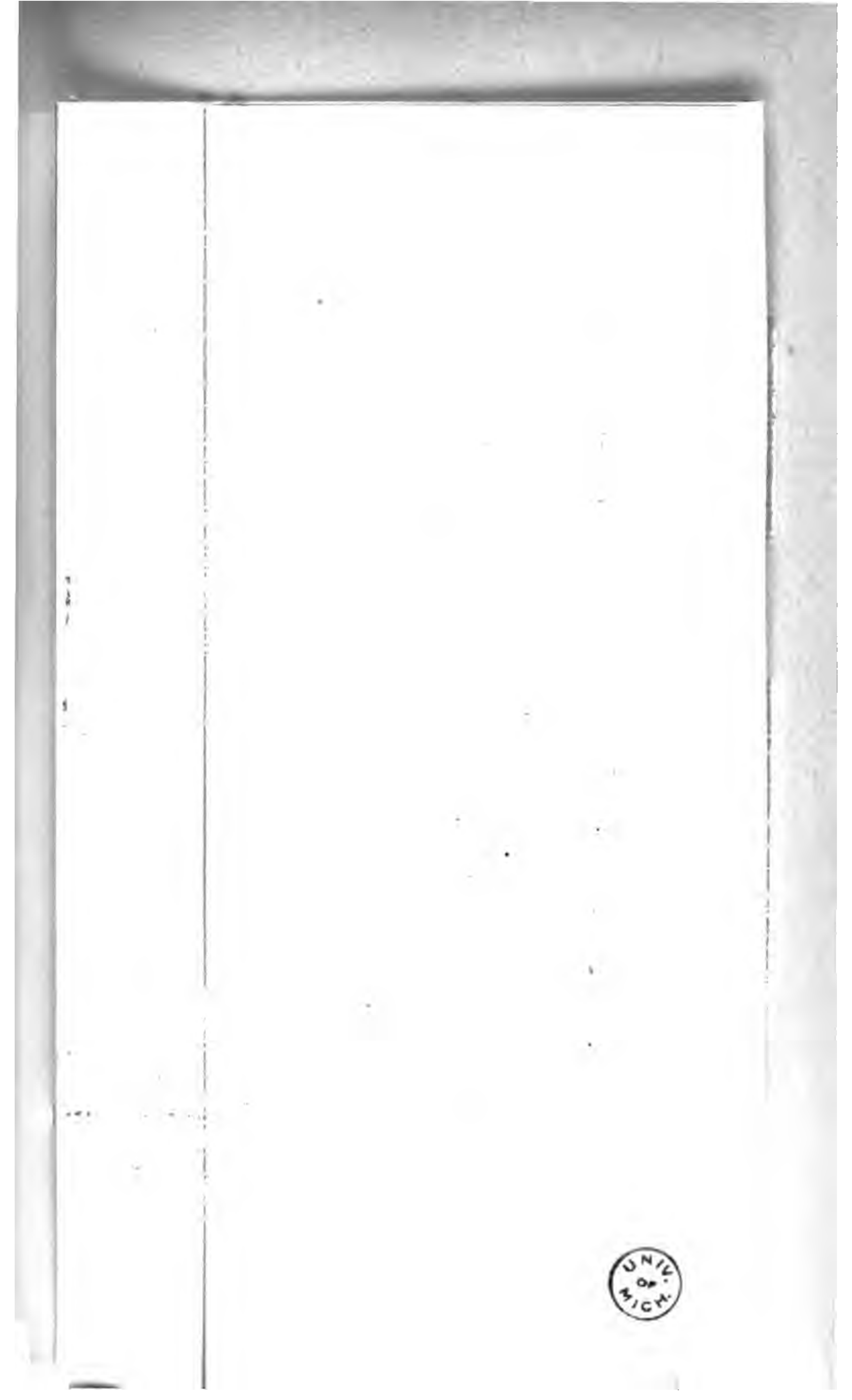
L'ouvrage ayant un caractère populaire, l'auteur a multiplié les cartes qui peuvent aider à le bien comprendre. Itinéraire, orographie, routes des marchands d'esclaves, aperçu géologique, répartition des territoires d'après les conventions internationales et d'après les prétentions des puissances européennes, sont présentés dans six cartes bien dessinées et avec des illustrations mettant sous les yeux des lecteurs les faits que l'auteur décrit dans son livre.

Quoiqu'il appelle son livre une simple esquisse tracée à grands traits, on est étonné de la quantité de détails de toute nature que le sagace observateur a su y insérer, sur la climatologie, la flore, la faune et l'ethnographie. Il ne pouvait pas ne pas mentionner les vastes plantations de café de MM. Moir et Buchanan, de la Compagnie des Lacs africains, et leur plein succès, et il a su saisir cette occasion pour montrer, par un fait plus probant que tous les raisonnements contraires, que l'indigène africain peut parfaitement être formé au travail, sans contrainte, malgré toutes les affirmations de ceux qui le présentent toujours comme un paresseux incorrigible. La route Stevenson en est peut-être une preuve plus convaincante encore : « 75 kilomètres en ont été faits entièrement par les natifs » dit M. Drummond, « et l'ouvrage n'eût pas été mieux fait s'il eût été exécuté par des marins anglais. J'ai observé un groupe de 70 indigènes faisant une tranchée ; trois ou quatre ans auparavant, aucun d'eux n'avait jamais vu le visage d'un blanc, et trois ou quatre mois auparavant nul d'entre eux n'avait vu une pioche, une pelle ou un levier. Et cependant, ces soi-disant sauvages maniaient leurs instruments avec tant d'habileté que, sous la direction d'un seul Européen,

ils ont construit une route pleine de tranchées et de terrassements difficiles, qui ferait honneur à un ingénieur de chemin de fer en Angleterre. Les ouvriers travaillaient régulièrement de 6 h. du matin à 5 h. du soir, avec un repos à midi, solidement, continuellement, volontiers et par-dessus tout très gaiement. Et cela sous les tropiques, presque sous l'équateur, là où l'énergie de l'homme blanc s'évanouit, et le laisse si mou qu'il ne peut plus même donner l'exemple à ses gens. Le travail se fait sans contrainte ; les ouvriers arrivent de près et de loin, parfois même de très loin ; ce ne sont point des esclaves, mais des volontaires ; quoique payés tous les quinze jours, beaucoup restent à leur poste toute la saison ; leur seul salaire est un mètre ou deux de calicot par homme, par semaine. Aussi, me semble-t-il, un des plus grands problèmes pour l'avenir de l'Afrique est résolu. Quant à la capacité, l'Africain peut travailler; quant aux penchants, il travaille volontiers et ses aptitudes ont fait leurs preuves. » Mais pour qu'il puisse travailler, la sécurité doit lui être assurée. Pour cela il est urgent de rappeler à l'Europe que le concours de tous est nécessaire afin d'arrêter les progrès des Arabes envahisseurs. M. Drummond l'a fait dans des pages émues, avec l'éloquence d'un témoin oculaire compatissant. Espérons que ses appels seront entendus de tous ses lecteurs.

*James Stevenson.* THE ARABS IN CENTRAL AFRICA AND AT LAKE NYASSA; with two maps. Glasgow (James Maclehose and Sons), 1888, in-8°, 16 p. — L'extension des Arabes dans l'Afrique centrale, et particulièrement à l'extrémité septentrionale du lac Nyassa, a engagé M. Stevenson à présenter, en quelques pages, les ravages exercés par ces destructeurs de la civilisation partout où ils la rencontrent dans cette région. Empruntant ses renseignements à Livingstone qui, dès 1871, les trouve déjà à Nyangoué, puis à Stanley, au Dr Wolff, à Wissmann, au Dr Lenz, à Giraud, à Reichard et surtout à M. Moir de la Compagnie des Lacs africains, il indique l'immense étendue de pays déjà ravagée, et la quantité énorme d'hommes massacrés pour obtenir quelques milliers de femmes et d'enfants esclaves. Dans les dernières pages, l'auteur attire l'attention du gouvernement anglais sur l'influence des Portugais de la Colonie de Mozambique, et sur l'importance de la route entre le Nyassa et le Tanganyika, menacée par le progrès des Arabes dans la direction du S.-O. Deux cartes, l'une hypsométrique, l'autre destinée à montrer les routes suivies par les caravanes d'esclaves, les districts les plus exploités par les chasseurs d'hommes et ceux qui déjà aujourd'hui sont les plus dépeuplés, donnent à cet opuscule un intérêt d'actualité.

---


UNIV. OF MICH.

## BULLETIN MENSUEL ( *4 février 1889* [1]).

Le **commerce entre le port de Marseille et ceux de l'Algérie et de la Tunisie** présente une activité dont le développement progressif s'accentue chaque jour. Aux causes générales de ce progrès, sont venues se joindre les exportations des primeurs que récoltent les Algériens, ainsi celle des dattes provenant du marché de Biskra où les Mzabites les apportent; les figues de Bougie dont les paquebots de la Compagnie générale transatlantique transportent jusqu'à 100 tonnes par semaine; les oranges de Blidah; les dattes de Tunisie. Les vins aussi donnent lieu à un mouvement qui ne se ralentit pas ; les paquebots de la Compagnie susmentionnée n'en ont pas transporté moins de 4000 tonnes pendant le mois d'octobre, et du 1er au 6 novembre, ils avaient chargé 2032 fûts. D'autre part de grandes quantités de farine et d'orge sont expédiées en Tunisie. Dans la seconde quinzaine de novembre, en une seule semaine, 200,000 kilog. d'orge ont été chargés pour la seule destination de Gabès.

M. Masqueray, directeur de l'École supérieure des lettres d'Alger, a profité de la présence, dans cette ville, d'une bande de **Touareg** prisonniers, pour apprendre leur langue, en faire la grammaire, traduire leurs récits, et se renseigner sur leurs mœurs et leurs usages. Il a fini d'ailleurs par les aimer pour leur bravoure, leurs sentiments héroïques, leur mépris du danger et de la mort. Une seule chose les a effrayés à Alger : les grands navires qui marchent sur l'eau; ils n'avaient jamais vu la mer. Ils combattent avec des lances de fer, se mettent en selle d'un seul bond sur le dos du chameau, dont ils ont abaissé la tête pour prendre un point d'appui; ils le dirigent par des pressions sur le cou avec leurs pieds qu'ils ont fins et délicats, car ils ne marchent presque jamais. Le gouverneur général a renvoyé deux de ces prisonniers dans leur tribu, afin de nouer des relations avec les Touareg et de les décider à venir réclamer ceux qui sont encore détenus.

Il y a six ans, une colonie de Lyonnais se transporta un peu à l'est de Bougie, le long du golfe de ce nom, sur les bords de l'**Oued-Marsa,**

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

dans une contrée accidentée, où, trouvant une terre propice à la vigne, elle commença aussitôt des plantations qui, s'étant poursuivies progressivement, s'étendent sur une longueur de 40 kilom. En ce moment, dit le *Moniteur de l'Algérie*, les vignobles de l'Oued-Marsa sont connus de toute l'Algérie et ont déjà leur réputation faite. La meilleure preuve à en donner, c'est que maintenant l'on vient, non seulement de France ou d'Espagne, acheter leurs produits sur place, mais encore d'Amérique. L'année dernière, une bonne partie de la récolte a été expédiée au Brésil et au Chili. Ces vignobles couvrent les coteaux qui servent de contreforts aux montagnes de la Kabylie, dont les pentes douces descendent jusqu'à la Méditerranée. Le sol sur lequel ils reposent appartient à des formations diverses. On y rencontre, seuls ou mêlés aux terres d'alluvion, les calcaires jurassiques, les schistes et les grès, c'est-à-dire les terrains qui, en France, produisent les crus les plus estimés, tels que les hauts Bourgognes, les Hermitages, les grands Bordeaux ; et ces terrains paraissent devoir apporter à leurs vignes les qualités qui ont fait la gloire des vignobles français.

Les *Mittheilungen* de la Société de géographie de Vienne ont reçu communication d'une **lettre du mahdi aux parents de Slatin-bey,** ancien gouverneur du Darfour, devenu prisonnier du Kalifa, lequel écrit à Henri et Rodolphe, et à tous les frères d'Abd-el-Kâdr Slatin et à ses sœurs :

« Nous vous faisons savoir que, dès que votre frère eut été forcé de se rendre aux mahdistes après la conquête du Darfour, il adopta l'islamisme et s'attacha au mahdi qui l'honora de son amitié. Maintenant il demeure auprès de nous, comme un de nos conseillers intimes, considéré, parfaitement content, gai et heureux au plus haut point. On ne remarque en lui ni douleur, ni chagrin ; au contraire, il jouit d'une parfaite santé, sa liberté d'esprit est pleine et entière ; il est très estimé, nous le considérons comme notre propre fils, c'est un des mahdistes les plus honorés...

« Lorsque votre lettre de 1886 à votre frère est parvenue à notre lieutenant à la côte de Souakim, Osman Digma nous l'a expédiée : nous la lui avons remise immédiatement ; elle lui a appris que sa mère était morte et que vous vous portiez tous bien.

« Comme Abd-el-Kâdr Slatin demeure maintenant avec nous, qu'il se trouve dans les meilleures conditions et qu'il jouit de toute notre considération, nous désirons que l'un de vous vienne ici pour le voir, nous lui garantissons toute sécurité — l'Aman — au nom d'Allah, de son prophète.

de son mahdi, et en notre propre nom, pour sa personne et pour ses biens; la plus haute distinction lui est assurée de notre part. Si, après avoir vu son frère, il veut retourner dans sa patrie, nous le laisserons repartir en paix et en tranquillité. Mais s'il désire rester auprès de nous, il pourra le faire en tout honneur. Nous disons cela non seulement pour vous, frères de Slatin, mais encore pour lequel que ce soit de ses parents, ou pour tout Autrichien qui viendrait chez nous pour être reçu par nous, nous lui promettons toute sécurité, nous l'autoriserons à nous voir personnellement, en considération de Slatin, de sa piété sincère, de sa foi à l'islam, et parce qu'il est devenu un des mahdistes les plus haut placés et les plus considérés parmi nous.

« Nous vous faisons savoir ceci pour vous-mêmes, et vous chargeons d'en informer toutes vos relations.

« Une lettre de votre frère, qui vous parviendra en même temps que celle-ci, vous informera de ce qui le concerne. » L. S.

1306, 4 Muharrem (11 septembre 1888).

Le *Record* a publié des nouvelles d'**Abyssinie,** transmises par M. A. Swenson, missionnaire suédois, de M'kullo, à la date du 11 novembre. « Hier au soir, » écrivait-il, « un marchand venu d'Adoua m'a dit avoir vu, en juillet, M. Argawi, à Dọbarki, dans la province de Wogera, où il s'était enfui de devant les derviches, partisans du mahdi, qui avaient détruit Dembéa et brûlé Gondar, la capitale. Toute l'Abyssinie occidentale a été ravagée par eux. Des milliers de chrétiens abyssins, qui refusaient de devenir mahométans, ont été massacrés de sang-froid; personne ne connaît le nombre de ces malheureuses victimes. Les femmes et les enfants ont été emmenés et vendus comme esclaves; parmi eux se trouvait la fille unique du roi du Godjam; celui-ci, ainsi que le roi du Choa, était en état de révolte contre le négous. »

Nous avons déjà annoncé le retour à Mombas de l'expédition du comte **Teleki,** dans la région du **Kilimandjaro** et du **Kénia.** Des pluies persistantes ne permirent pas de faire l'ascension du Kibo. L'explorateur se porta alors vers le Kénia, dont il tenta seul d'atteindre le sommet, les autres membres de l'expédition étant alors tous malades. Le cratère se trouve à plus de 5000$^{m}$ d'altitude; un sommet le domine de 1000$^{m}$. Des forêts, formées principalement de bambous, le couvrent jusqu'à une hauteur de 3000$^{m}$ environ. L'expédition se dirigea ensuite vers le lac Baringo, qu'elle atteignit à Njemps[1], sur la rive sud.

[1] Voy. la carte, VI$^{me}$ année, p. 64.

Elle espérait pouvoir s'y reposer, mais il lui fut impossible de se procurer de la nourriture à plus de 100 kilom. à la ronde. Il fallut se résoudre à envoyer 150 hommes en chercher à Kikouyou, et, jusqu'à leur retour, se contenter de gibier, heureusement très abondant. Au bout de trois mois, ces hommes revinrent avec une centaine de charges, mais trouvèrent l'expédition affaiblie par les privations et surtout par le froid d'une station à plus de 2500$^m$ d'altitude. Les indigènes ne donnèrent que des renseignements vagues et contradictoires sur le pays au nord du lac Baringo ; toutefois, il ressortait de leurs récits que le pays ne manquait ni d'eau, ni de vivres. Laissant alors en arrière les malades et les marchandises inutiles, le comte Teleki se remit en marche le 10 février 1888, et, après seize étapes dans la partie nord du plateau de Leikipia, d'une hauteur moyenne de 2500$^m$ à 3000$^m$, il atteignit le mont Njiro, où est établie la tribu nomade des Burkenedji, qui lui fournit de bons guides. Il nomma lac Rudolf un lac nommé par les indigènes Basso-Narok (mer noire), et dont il atteignit l'extrémité nord le 7 avril. Dans la partie sud se trouvent des pêcheurs qui vivent sur de petites îles, près du bord du lac, et se nourrissent de crocodiles et d'hippopotames. Plus au nord, il rencontra, à Reshiat, des Gallas, qui possèdent beaucoup de dourha et d'immenses troupeaux de bœufs et d'ânes ; mais malgré la quantité de marchandises que portait sa caravane, elle ne put obtenir en échange que du dourha ; car le fer, le cuivre, les cotonnades, sont sans valeur pour ces indigènes, qui ne désirent qu'un certain genre de perles. L'expédition, n'en ayant pas, ne put se procurer de bestiaux. Elle se dirigea ensuite, à l'est, vers un autre lac, le Basso-na-Ebor (lac blanc), que l'on ne peut atteindre que pendant la saison des pluies, car l'eau manque sur la route; celle du lac est salée. Le comte Teleki le nomma lac Stephanie. Pendant la saison des pluies, tout le pays au nord du lac est inondé; l'eau a parfois près de 2$^m$ de profondeur; il y avait en outre deux grandes rivières impossibles à traverser. Passant alors au sud du lac, près d'un volcan en activité, l'expédition rencontra les immenses troupeaux des Turkanas, tribu nomade qui ne voulut céder ses bœufs et ses chameaux que contre du tabac. La caravane n'en ayant pas ne put obtenir que des chèvres, des moutons et des ânes. Après une marche de huit jours dans un vrai désert, l'expédition menacée d'épuisement, réussit enfin à atteindre Njemps, puis, par la route la plus courte, elle regagna Naïwasha, Kikouyou, Taveta et Mombas.

Le *Moniteur des Colonies* nous apporte les renseignements suivants sur les progrès accomplis par les Portugais à la **baie de Delagoa :**

Le port de Lorenzo Marquez qu'ils ont créé sur la Tembi, à une certaine distance de l'embouchure, est au moins aussi bien installé que ceux du Cap et de Natal qui appartiennent à l'Angleterre. Il a été réalisé depuis deux ans des améliorations considérables. On y bâtit un édifice pour la douane qui a 66 mètres de long sur 13m,5 de large. A côté, se trouvent des hangars pour machines, des magasins à marchandises et la station du chemin de fer de la baie de Delagoa au Transvaal, cette dernière pourvue d'un bureau télégraphique et de tous les accessoires nécessaires. Il a été consacré de grandes sommes à l'embellissement du reste de la ville. On est en train de construire un vaste square en face de la résidence du Gouverneur; les rues ont été remises en état. Des casernes sont en cours de construction, des routes ont été tracées, des ponts ont été construits pour donner accès à l'église, à l'hôpital et au nouveau cimetière. L'éclairage est satisfaisant. Le quartier indigène se trouve, comme dans les colonies hollandaises, à une distance d'au moins 5 kilomètres de celui des Européens. On n'a pas réussi dans un premier essai à arrêter la malaria au moyen de plantations d'eucalyptus, attendu qu'un grand nombre d'arbres sont morts. L'organisation sanitaire et le service des eaux laissent encore beaucoup à désirer. Il n'y a, pour tous les besoins, qu'une seule fontaine où, toute la journée, des gens de toutes les couleurs font queue pour faire leur provision d'eau. Les balayures entassées tout près de la ville forment un vrai nid à fièvre. Le gouvernement vient de voter 7,500,000 francs pour l'exécution de travaux publics; il est à espérer qu'on consacrera au moins une partie de cette somme à l'approvisionnement d'eau et à des travaux d'assainissement de la ville. La garnison et la police ont été renforcées de 100 Portugais. Un juge résident a été nommé, de sorte qu'il ne sera plus nécessaire de se rendre jusqu'à Mozambique pour les affaires judiciaires. La ligne du chemin de fer qui va jusqu'à Komatie, sur un parcours de 80 kilomètres, est susceptible d'améliorations. La voie est posée sur une levée qu'il serait utile de recouvrir de ballast pour que les pluies ne l'emportassent pas. A la suite d'un orage les communications ont été interceptées pendant six semaines; 200 indigènes et 10 blancs travaillent continuellement à l'entretien de la voie. Jusqu'ici les recettes se sont élevées à 22,500 fr. par mois. Le trafic de cette ligne augmentera aussitôt que la voie ira jusqu'à Prétoria et possédera un embranchement sur Barberton. Les terrains avoisinants appartiennent par moitié à la Compagnie et au Gouvernement. Une concession a été accordée à 64 kilomètres de la baie de Delagoa, où, dit-on, ont été découverts des diamants.

Le *Missionary Herald* de Boston publie une lettre écrite par M. Bates, des bords de la rivière Buzy, dans les **États de Goungounyane,** le successeur d'Oumzila, dont le royaume est censé s'étendre du Zambèze au Limpopo, et de l'Océan Indien au pays des Ma-Tébélé. Les missionnaires américains ont trouvé les indigènes pleins de cordialité et désireux de s'instruire. A en juger par ce qu'ils ont vu le long de la Buzy, la population doit être très dense. Le voisinage des rivières ressemble à un véritable jardin, avec des villages à chaque centaine de mètres. Le sol peut nourrir un grand nombre d'habitants. Quoique les missionnaires aient passé six semaines dans ce qu'on appelle la partie insalubre du pays, ils ont échappé à la fièvre, en prenant soin d'avoir de bonne eau à boire et en la faisant bouillir lorsqu'ils pouvaient avoir des doutes sur sa qualité. Ils ont envoyé un message à Goungounyane pour lui demander l'autorisation de s'établir dans ses États. Mais le nombre des chercheurs d'or venus pour explorer le pays avait été si considérable qu'aucun blanc ne pouvait plus obtenir audience de la part du roi, et qu'on prédisait le même insuccès aux envoyés des missionnaires. Ce ne fut qu'au bout de six semaines d'attente que Goungounyane les reçut et qu'il leur accorda ce qu'ils demandaient. Il s'est déclaré heureux de les voir venir chez lui et a envoyé des hommes pour les conduire à son kraal. Pendant le séjour des missionnaires à la côte, ils ont déjà pu constater que la grande majorité des indigènes parlent le zoulou. Il y a en outre deux langues : l'une, le Jsi senji parlé de la Sabi à la Buzy, et l'autre, le Jsi nhlwenga, au sud de la Sabi; ce dernier d'ailleurs a beaucoup d'affinité avec le zoulou.

La grande affluence des chercheurs d'or dans le pays des **Ma-Tébélé** et dans celui des **Ma-Shona** a engagé le roi Lo-Bengula à publier une déclaration portant que toutes les concessions minières dans les pays susmentionnés et dans les territoires adjacents à celui du roi des Ma-Tébélé ont déjà été accordées. En conséquence, il a prévenu tous les solliciteurs de concessions et tous les spéculateurs, que leur présence dans le Ma-Tébéléland est désagréable au roi et au peuple et que ceux qui persisteraient à vouloir entrer dans son pays, le feraient à leurs risques et périls. Il a de plus sollicité l'aide de tous les chefs et de tous les États voisins pour expulser ces spéculateurs de son territoire.

En opposition à cette déclaration, le consul de Portugal à Cape-Town a fait savoir, qu'ensuite d'instructions spéciales, son gouvernement ne reconnaît pas les prétendus droits de Lo-Bengula sur le Ma-Shonaland et sur les territoires adjacents, sur lesquels le roi du Portugal déclare

avoir des droits de souveraineté. Aussi a-t-il proclamé nulles et non avenues toutes les concessions de terre ou de mines accordées ou à accorder à l'avenir dans le Ma-Shonaland et dans les territoires adjacents, et informé les intéressés que le gouvernement portugais n'en reconnaîtra aucune. Le *Journal de la Chambre du Commerce de Londres* fait remarquer à ce sujet que la protestation du consul du Portugal à Cape-Town est en opposition avec les intérêts et même avec les droits de la Grande-Bretagne. Il rappelle que Lo-Bengula a accordé à M. Rudd une concession de mines d'or qui s'étend au Ma-Shonaland, en échange 1° d'un paiement de 100 liv. sterl. par mois; 2° d'une forte livraison d'armes et de munitions; 3° du placement d'une canonnière sur le Zambèze le long de la frontière septentrionale de ses États. Les rois du Ma-Tébéléland, ajoute-t-il, sont depuis environ cinquante ans souverains par droit de conquête du pays des Ma-Shona, fertile, bien arrosé, riche en métaux précieux. Enfin, il oppose à la protestation du Portugal le traité d'alliance que Sir Hercules Robinson, gouverneur de la Colonie du Cap, a conclu il y a quelques mois avec Lo-Bengula, et par lequel le gouvernement britannique a déclaré que désormais il considérait comme faisant partie de la sphère d'influence anglaise les pays des Ma-Tébélé et tout le territoire situé au sud du Zambèze, à l'ouest des possessions portugaises.

M. **F.-S. Arnot** a rapporté à la Société de géographie de Londres que la partie du pays de Lounda qu'il traversa, de Benguéla pour se rendre dans les **États de Msiri,** était réduite en désert. De tous côtés se faisaient remarquer de vastes clairières, où, à une date récente, s'élevaient encore des villages, mais où maintenant l'on ne voit plus personne. A son arrivée dans la capitale de Msiri, des trafiquants arabes, demi-caste, firent tout ce qu'ils purent pour empêcher le roi de le recevoir. L'un d'eux fit un grand discours pour déterminer Msiri à le faire mourir ou à le renvoyer. Le roi répondit que n'ayant vu jusque là aucun Anglais, il ne pouvait exprimer aucune opinion sur les accusations portées contre M. Arnot; « mais, » ajouta-til : « je sais une chose, je vous connais vous Arabes, » et il suspendit son jugement. L'étranger fut mis en quarantaine pendant six jours, durant lesquels Msiri convoqua tous les docteurs et les devins du pays pour accomplir certaines cérémonies destinées à faire découvrir si le cœur du nouveau venu était aussi blanc que sa peau. Ils préparèrent des décoctions de médecines dans lesquelles ils mirent de petits morceaux d'écorce ou de bois; le lendemain, si ceux-ci n'avaient subi aucun changement, c'était une preuve que le cœur du visiteur était

en bon état; si, au contraire, ils étaient altérés, on ne devait plus avoir confiance en lui. Cette épreuve et d'autres encore tournèrent en sa faveur. Aussi Msiri ordonna-t-il à tout son peuple de faire à M. Arnot une réception cordiale. Lors de la présentation au roi, le missionnaire le trouva entouré de 500 femmes, qui sont en réalité ses ministres d'État. Son empire est divisé en une quantité de provinces, dont chacune est gouvernée par un petit chef qui reçoit de lui une coquille *(Omande)* comme signe de son office; chacun d'eux est représenté à la cour par une des femmes de Msiri; ce sont elles qui perçoivent tous les tributs et qui fournissent l'entretien aux visiteurs.

Enfin est arrivée à Bruxelles une lettre de **Stanley**, non pas une lettre adressée au gouvernement de l'État indépendant du Congo, mais celle que Stanley écrivait à Tipo-Tipo pour lui annoncer son retour sur l'Arououimi. Elle est loin de répondre au besoin que nous avons de connaître les détails de son expédition de quatorze mois; mais telle qu'elle est, nous devons pour le moment être satisfaits de la certitude qu'elle nous fournit du succès de cette expédition.

Boma de Banalya (Murenia), 17 août 1888.

*Au cheik Ahmed-ben-Mohamed, de son bon camarade Henri-M. Stanley.*

Je vous envoie bien des salutations. J'espère que vous êtes en bonne santé comme moi et que vous vous êtes bien porté depuis mon départ du Congo. J'ai à vous raconter bien des choses et j'espère vous voir sous peu.

Je suis arrivé ce matin avec 130 Wangwana, 3 soldats et 66 indigènes appartenant à Émin. Il y a aujourd'hui 82 jours que nous avons quitté Émin sur le Nyanza [1], et, pendant tout le trajet, nous n'avons perdu que 3 hommes. Deux se sont noyés, le troisième s'est enfui.

J'ai trouvé les blancs que je cherchais. Émin-pacha se trouve parfaitement bien, ainsi que Casati.

Émin-pacha possède de l'ivoire en abondance, des milliers de têtes de bétail, des chèvres, de la volaille et des approvisionnements de toute sorte. Nous avons trouvé en lui un homme bon et aimable. Il a fait cadeau de nombreux petits objets à tous nos blancs et noirs. Sa générosité n'aurait pu être plus grande qu'elle n'a été. Ses soldats ont littéralement béni nos noirs d'être venus de si loin pour indiquer la route, et

[1] Vraisemblablement l'Albert-Nyanza.

nombre d'entre eux étaient prêts à me suivre et à quitter ce pays, mais je les ai priés d'attendre quelques mois, jusqu'à ce que je revinsse chercher les hommes et les marchandises que j'avais laissées à Yambouya. Ils ont prié Dieu de m'accorder les forces nécessaires pour terminer mon entreprise. Dieu veuille que leur prière soit exaucée !

Maintenant, mon ami, dites-moi, qu'allez-vous faire ?

Nous avons fait la route deux fois ; nous savons où elle est bonne et où elle est mauvaise. Nous savons où il y a des vivres en abondance et où il en manque, où se trouvent les camps, en un mot, où l'on peut s'arrêter et se reposer.

J'attends avec impatience de vos nouvelles. Si vous m'accompagnez, c'est bien; sinon, c'est encore bien. Je m'en remets à vous. Je resterai ici une dizaine de jours ; puis je m'en irai lentement. Je vais me diriger vers une grande île à deux heures de marche d'ici. Au delà de cette île, je trouverai un gîte et des vivres en abondance pour mes hommes. Cependant, quoi que vous ayez à me dire, je vous écouterai comme toujours avec le plus grand plaisir.

Si vous venez, venez vite, car je me mettrai en route dans onze jours, au matin.

Tous mes blancs sont en bonne santé, mais je les ai tous laissés derrière moi, sauf mon domestique William qui m'accompagne.

STANLEY.

Quelque discrète que soit cette lettre sur une quantité de détails que nous aimerions à connaître, elle nous permet d'attendre avec certitude un rapport complet sur les deux voyages de Stanley entre l'Arououimi et Wadelaï. Le vaste espace qui demeure encore en blanc sur la belle carte en quatre feuilles que publient, en ce moment même, les *Mittheilungen* de Gotha dans leurs *Suppléments* sera en partie comblé ; le mystère qui recouvrait jusqu'à aujourd'hui la région comprise entre le lac Albert et les sources des tributaires de droite du cours moyen du Congo sera en partie dévoilé. Sir Francis de Winton a communiqué aux journaux anglais une lettre du major Parminter de Stanley-Pool, confirmant les renseignements fournis par celle de Stanley. Il en résulte qu'au camp de Banalya, sur l'Arououimi, Stanley a rencontré les débris de l'arrière-garde commandée naguère par feu le major Barttelot et qui étaient encore réunis là, sous les ordres de M. Bonny. Dans son voyage de retour vers Émin-pacha, Stanley aurait été accompagné de M. Bonny et de ce qui restait de l'ancienne arrière-garde. L'explorateur était tout à fait décidé à ne pas rentrer en Europe par le Congo. D'après les

calculs de sir F. de Winton, il a dû rejoindre Émin-pacha vers le 17 novembre 1888; puis essayer de franchir les pays troublés de l'Ou-Ganda et de l'Ou-Nyoro, pour arriver à Msalala, où se trouve son dépôt de vivres, et gagner de là la côte. Ce voyage occuperait de six à dix mois, suivant les difficultés à vaincre dans l'Ou-Ganda et l'Ou-Nyoro; de sorte que, d'après sir Francis de Winton, si tout allait bien, Stanley, reparaîtrait à Zanzibar vers la mi-mai, au plus tôt, la fin de septembre au plus tard.

Le *Journal officiel* a publié un rapport du ministre de la marine au président de la République, relatif à l'organisation du **Gabon** et du **Congo français.** Les décrets de 1886 réglant les relations entre le commissaire général de la République au Congo, Savorgnan de Brazza, et le lieutenant-gouverneur du Gabon, M. le Dr Ballay, n'étaient que provisoires. Mais les difficultés qui avaient empêché d'appliquer les mêmes règles à une ancienne colonie comme le Gabon et à de vastes territoires encore incomplètement explorés comme ceux du Congo, n'existent plus aujourd'hui. Le moment était venu de réaliser la fusion administrative du Gabon et du Congo français, d'étendre l'action du lieutenant-gouverneur à toute la colonie, en la subordonnant toutefois partout au commissaire général. D'après le décret signé par le président de la République, l'unification de l'ouest africain français est un fait accompli. M. de Brazza continuera à remplir les fonctions de commissaire général, et M. le Dr Ballay devient le lieutenant-gouverneur pour toute la possession française, qui sera régie selon les règles qui ont présidé à sa formation. MM. de Brazza et Ballay, conquérants pacifiques, continueront à éviter tout conflit avec les indigènes et à développer les ressources économiques de la colonie.

Le projet de loi concernant la création d'un **service maritime postal entre la France et la côte occidentale d'Afrique** pour donner à une ligne française le transport des produits du Congo français, du Gabon et de la colonie de la côte de Guinée a été présenté à la Chambre des députés. L'huile de palme, les arachides, le café, le caoutchouc de ces pays, n'arrivaient sur les marchés français que par la voie de Liverpool et de Hambourg, grevés de frais de toutes sortes, au bénéfice des compagnies portugaises, anglaises et allemandes. Le projet de loi prévoit la création de deux lignes principales avec Marseille et le Havre comme points d'attache. Les paquebots de Marseille toucheraient à Barcelone, Oran, Cadix, Dakar, Konakry, Cap Palmas, Grand-Bassam, Cotonou, Libreville et Loango. Ceux du Havre feraient escale à Cher-

bourg, Bordeaux, Lisbonne et Dakar (le reste comme pour la ligne Marseille-Loango). L'entrepreneur devra s'engager à transporter gratuitement par voyage, d'un quelconque des ports français indiqués dans l'itinéraire à l'un quelconque des ports du Gabon et du Congo indiqués, cent tonneaux de matériel ou d'approvisionnement.

Nous avons mentionné dans un de nos derniers numéros les actes d'hostilité et de cannibalisme dont se sont rendus coupables des tribus voisines de la **rivière de l'huile** (Oil River). Le consul d'Angleterre accompagné du commandant de la division navale a visité les lieux où ces faits se sont passés. Ils ont pu délivrer quelques prisonniers et ont imposé une amende aux coupables. A cette occasion, Sir James Fergusson, sous-secrétaire d'État au Foreign Office, a déclaré à la Chambre des Communes que le gouvernement étudie en ce moment la question de savoir de quelle façon seront administrées les contrées situées entre les colonies de Lagos et du Cameroon, qui ne font pas partie des territoires exploités par la Société royale du Niger. Un commissaire spécial a été envoyé dans cette région avec mission de faire rapport sur toutes les questions qui se rattachent au Niger et aux districts avoisinants placés sous le protectorat de l'Angleterre

On mande de Saint-Louis, du **Sénégal,** que des envoyés du chef Thiéba sont venus à Bamakou affirmer les victoires de leur chef sur Samory, dont le fils aîné et quatre frères ont été tués ainsi que beaucoup de chefs sofas. Ces envoyés annoncent une nouvelle ambassade et demandent l'ouverture au commerce d'une route entre Bamakou et le Canadougou[1]. Quant à Samory, il est toujours à Niako, sur la route de Bissandougou. Un de ses fils et plusieurs chefs sofas occupent différents points dans les environs de Fourou. Samory essaye de rallier à sa cause les chefs du Ouassoulou. Karamoko a été battu entre les rivières Fié et Milo par Diémary, chef de Koundiou et ancien partisan de Samory. Ce dernier a dû interrompre sa marche vers sa capitale Bissandougou pour tenir tête à Thiéba, qui le poursuit. Il se fortifie dans Niako et élève des tatas et des saniés.

## NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Par la convention de Suez, le canal est devenu, depuis le 1er janvier, un bras de mer mis d'un commun accord sous un régime spécial de neutralité. Il sera ouvert à tous les pavillons, en temps de guerre comme en temps de paix, à la condition

[1] Voy. la carte, IVme année, p. 200.

que les belligérants s'y comporteront entre eux comme s'ils étaient en état de paix.

D'après une dépêche de Souakim, un messager indigène envoyé à Khartoum est revenu à la côte après un voyage de vingt-quatre jours. Il était porteur d'une lettre de Slatin-bey, encore prisonnier. Lupton-bey était mort depuis le 5 mai. A Khartoum, on était sans nouvelles authentiques d'Émin-pacha.

Des pèlerins de Takrourie (région du lac Tchad), partis d'Addamer, il y a un mois, ont rapporté à Souakim que les derviches chassés d'El-Fascher, capitale du Darfour, par les forces de Moheidin, envoyé du cheik des Senoussis contre les Mahdistes, se sont enfuis vers El-Obeid, ville principale du Kordofan. Ils ont déclaré en outre qu'il y a cinq mois les derviches ont été complètement battus à Fashoda sur le Nil Blanc par des troupes régulières, probablement celles d'Émin-pacha. En conséquence, le khalifa a suspendu les hostilités dans cette région.

La mission russe qui se rend en Abyssinie sous la direction d'un archevêque, a cependant, comme chef réel, le général Nicolaïeff, qui a déjà fait comme explorateur plusieurs voyages en Abyssinie.

En réponse à une dépêche de l'explorateur Borazzini à la *Tribuna*, suivant laquelle le comte Antonelli serait prisonnier du sultan d'Aoussa, l'agence Havas a publié un télégramme de Rome annonçant que l'explorateur a écrit d'Aoussa avoir reçu un excellent accueil de la part du sultan, avec lequel il a renouvelé le traité d'amitié conclu avec l'Italie. Il se trouvait, le 27 décembre, sur la frontière du Choa, où l'attendait une escorte d'honneur envoyée par le roi Ménélik. Une dernière dépêche, adressée à l'agence Stefani, annonce l'arrivée du comte Antonelli au Choa le 14 janvier.

Ménélik a écrit d'Entotto, le 22 septembre, une lettre adressée au président de la Société italienne de géographie à Rome, pour lui annoncer la mort de son fils unique Astaossen, décédé peu de jours auparavant.

Des lettres de Harrar, en date du 20 décembre, rapportent qu'ayant acquis la certitude que les rois du Choa et du Godjam étaient d'accord pour se révolter contre son autorité, le négous est entré immédiatement en campagne et a infligé un sanglant échec à Tekla-Haïmanot, roi du Godjam. Le roi Jean s'est emparé de cette province sans difficulté; Tekla-Haïmanot est en fuite. Après cela, l'armée abyssinienne a passé la frontière du Choa et marché contre Ménélik qui a donné ordre au gouverneur du Harrar de lui amener toutes les troupes de ce district.

D'après le dernier *Livre blanc* sur les affaires de l'Afrique orientale, l'Allemagne a établi une entente avec les gouvernements du Portugal, de l'Italie, de l'Autriche et des Pays-Bas relativement aux mesures à prendre pour empêcher l'importation d'armes dans cette partie du continent africain.

Il résulte d'un rapport de MM. les ingénieurs Rigault et Guignard sur les mines de charbon de Bavatobé, à la côte N.-O. de Madagascar, que le gisement est beaucoup moins étendu qu'on ne le croyait, et que le minerai est de très médiocre qualité; en sorte que l'exploitation n'en serait pas rémunératrice.

Les nouvelles du Damaraland sont fâcheuses pour la Compagnie de l'Afrique

australe-occidentale. Le commissaire allemand, M. Gœring, a dû évacuer le territoire de Kamahérèro, et les chercheurs d'or envoyés par des sociétés de spéculateurs berlinois ont dû battre en retraite devant l'insuffisance des résultats obtenus. Une concession faite à M. Lewis, sujet anglais, antérieurement, paraît-il, à celle accordée à M. Lüderitz, semble devoir rendre précaires les traités conclus avec les Allemands.

M. Giuseppo Carona a été nommé représentant et agent commercial de l'Italie au Congo, avec la mission d'y étudier de nouveaux débouchés pour les produits italiens. Le ministre de la guerre lui a remis quelques fusils de précision qu'il emporte au Congo.

Voulant étendre au continent africain le bénéfice des mesures humanitaires formulées par la convention internationale de Genève du 22 août 1864, l'État indépendant du Congo a notifié son accession à cette convention en date du 27 décembre, et en outre il a créé une Association africaine de la Croix-Rouge. Elle aura pour but de donner des secours aux blessés et aux malades en temps de guerre, et de prêter aide et assistance à tous ceux qui, s'étant dévoués aux intérêts de la civilisation dans toute l'étendue de l'Afrique, sont atteints de blessures ou de maladies, ainsi qu'aux indigènes malades ou blessés.

L'expédition des ingénieurs chargés des études du chemin de fer du Congo est rentrée en Belgique. Tous ses membres sont en bonne santé ; ils ont heureusement pu accomplir leur mission jusqu'au bout.

M. Hodister, qui dirige la factorerie de la Société belge du haut Congo à Bangala, a fondé un nouvel établissement commercial au confluent de la Mongalla, près du village de Mobéka.

Par décret du 30 décembre 1888, le souverain de l'État indépendant du Congo a institué, sous le nom de l'Étoile africaine, un ordre destiné à récompenser les services rendus à cet État et en général à la cause de la civilisation africaine.

Le Dr Oscar Baumann vient de faire paraître la première feuille d'une carte au 1,400,000 du haut Congo, entre le Stanley-Pool et les Stanley-Falls.

Une commission est chargée de la délimitation des possessions françaises et espagnoles dans la partie du littoral située au nord du Gabon. Ses travaux pouvant durer assez longtemps, les deux gouvernements ont convenu à l'amiable d'établir un *modus vivendi* provisoire jusqu'au règlement définitif de cette affaire.

Le ministre des colonies espagnoles a été autorisé à passer un traité avec la West African Telegraph Company pour la pose des câbles télégraphiques entre Fernando-Po, le continent africain et l'île du Prince.

L'administrateur de Cotonou télégraphie qu'il a reçu une lettre du capitaine Binger annonçant que cet officier se trouvait le 11 novembre à Salaga, par 8° lat. nord et 3° longit. O. Il comptait arriver à la Côte d'Ivoire au mois d'avril prochain. Salaga étant à 300 kilom. environ à l'est de Kong, on se demande si M. Treich-Laplène, qui marche au nord dans la direction Assinie-Kong, pourra accomplir jusqu'au bout sa mission, qui est de rejoindre le capitaine Binger.

Une mission a été confiée au capitaine du génie Ancel, aide de camp du géné-

**ral Faidherbe, et au capitaine Brosselard, officier d'ordonnance du ministre de la guerre, pour achever des études politiques, économiques et administratives commencées par l'administration des colonies dans la région des rivières du sud du Sénégal.**

---

## CHRONIQUE DE L'ESCLAVAGE

La question de l'esclavage en Afrique acquérant de jour en jour plus d'importance, nous donnerons dans chacun de nos numéros une chronique des faits qui s'y rapportent, venus à notre connaissance dans le courant du mois.

A mesure que les **Arabes de l'Afrique orientale** voient s'avancer et s'étendre une civilisation qui ne tolère ni la polygamie, ni l'esclavage, ni la chasse à l'homme, ils redoublent d'audace et de cruauté pour s'efforcer d'en arrêter les progrès. Les faits qui se sont passés depuis dix ans dans toute la région du Victoria-Nyanza, du Tanganyika et du Nyassa, en sont la preuve. Ceux qui sont parvenus à notre connaissance pendant le mois qui vient de s'écouler, le montrent avec une évidence plus éclatante encore. Nos lecteurs se rappellent Stanley enseignant à Mtésa, en opposition aux Arabes esclavagistes sous l'influence desquels était le potentat de l'**Ou-Ganda,** que l'Évangile fait un devoir d'aimer tous les hommes, sans en excepter aucun, tandis que Mahomet apprend à ses disciples, que tuer les païens et les infidèles est méritoire. Dès lors, des missionnaires, demandés par Mtésa lui-même, avaient instruit le roi et une partie de ses sujets. Les Arabes qui étaient à sa cour avaient profité des divergences existantes entre les missions protestantes et les missions romaines établies dans l'Ou-Ganda, pour tâcher de ressaisir le roi qui leur échappait. Le successeur de Mtésa, Mwanga, persécutait ceux de ses sujets qui étaient devenus chrétiens. Les nouvelles de Zanzibar, publiées par le *Times* le 11 janvier, rapportent qu'au mois d'octobre Mwanga conçut l'odieux projet de faire mourir de faim tous ses gardes du corps en les abandonnant dans une île du lac. Mais les gardes, prévenus, refusèrent de s'embarquer dans les canots et retournèrent à la capitale, où ils attaquèrent immédiatement le palais. Mwanga s'enfuit, personne ne le soutint, et son frère aîné, Kiwewa, fut mis sur le trône. Celui-ci conféra à des adhérents du christianisme les principales charges de la cour. Alors les Arabes devinrent furieux, massacrèrent un grand nombre des nouveaux fonctionnaires, et les remplacèrent par des musulmans. Après cela, ils attaquèrent

les missions anglaises et françaises, qu'ils brûlèrent ; en outre, ils tuèrent une quantité de néophytes. Tous les missionnaires réussirent à s'échapper et arrivèrent sains et saufs à Ousambîro. Un hippopotame fit chavirer la barque missionnaire, l'*Éleanor*, et cinq néophytes furent noyés. Les missionnaires français ne se départirent pas d'une grande générosité envers leurs frères anglais. Quantité de lettres et des provisions pour Stanley et Émin-pacha furent détruites. Mwanga se trouvait prisonnier des Arabes à Magou et appelait à son secours les missionnaires anglais. Les Arabes ont écrit à M. Mackay, à Ousambiro, une lettre insultante, dans laquelle ils célèbrent leur triomphe et prédisent l'extermination des missionnaires dans l'Afrique centrale, comme revanche de la politique anti-esclavagiste anglaise. Ils déclarent que l'Ou-Ganda est devenu un royaume musulman. Que deviendra Émin-pacha entre les États du mahdi, au nord de sa province, et ce nouvel empire, gouverné par des mahométans enivrés de leur victoire ?

Nos lecteurs se rappellent qu'aux termes de la convention anglo-allemande du 1er novembre 1886, et ensuite d'un traité entre le sultan de Zanzibar et la British East African Company, le territoire compris entre la Wanga et la Tana[1] est réservé à l'influence anglaise, et que la société susmentionnée a reçu du gouvernement britannique une charte qui lui confère sur ce territoire des droits de souveraineté très étendus. C'est dans ce territoire que se trouve **Mombas,** dans le voisinage de laquelle ont été créés les établissements missionnaires de Frere Town, Kisouloudini, Rabaï, en faveur des esclaves libérés par les croiseurs anglais depuis la conclusion du traité entre l'Angleterre et le sultan de Zanzibar en 1873, et remis par le consul général de S. M. britannique aux missionnaires chargés de leur apprendre un travail pour subvenir à leur entretien. Dans un article spécial (Voyez IIme année, p. 202-207 : Frere Town et la question de l'esclavage dans le Zanguebar septentrional), nous avons montré la situation difficile faite aux missionnaires par les Arabes de Mombas, propriétaires d'esclaves dont un grand nombre s'échappaient et allaient chercher un refuge sur les terres des stations susnommées. La position aurait, paraît-il, empiré depuis l'arrivée des agents de l'East African Trading Company fondée pour exploiter les territoires auxquels s'applique la charte de souveraineté de la British East African Society. S'il faut en croire un correspondant du *Manchester Guardian,* voici l'arrangement conclu entre M. Mackenzie et le

[1] Voyez la carte, VIIIme année, p. 92.

général Matthews d'une part, comme représentants de la Compagnie anglaise, et Saïd-Hamed-ben-Suleiman, ministre du sultan de Zanzibar, et Salem-ben-Kalfan, gouverneur de Mombas, d'autre part :

« 1° Tous les Arabes de Mombas sont autorisés à vendre et à acheter des esclaves et à s'en procurer autant qu'ils voudront dans l'intérieur ;

« 2° Les Arabes sont autorisés, en outre, à mettre les esclaves dans les chaînes ou à les punir de toute autre façon quand ils le mériteront ;

« 3° En louant des esclaves pour les faire travailler ou pour des caravanes, il faudra s'entendre sur les prix avec les propriétaires de ces esclaves ;

« 4° Les gages des esclaves ou les avances d'argent qu'on leur accorderait devront être remis à leurs propriétaires ;

« 5° Dans le cas où un esclave se sauverait pour se placer sous la protection des missions anglaises, ces missions seront obligées de le remettre entre les mains de son propriétaire ;

« Les Européens, les Indiens, les Arabes, seront placés sous la juridiction du gouverneur arabe de Mombas ; les hommes de Vanika et de Kamba restent, comme auparavant, sous la domination des habitants de Mombas.

« Après cet accord, M. Mackenzie, le général Matthews et les habitants de Mombas se sont rendus à la station des missions à Rabaï pour y prendre les esclaves fugitifs qui y étaient cachés et les ramener à leurs propriétaires. N'ayant pas pu y parvenir, les représentants de la Compagnie anglaise ont payé 25 piastres pour chacun des esclaves qu'ils n'ont pu reconduire à leurs maîtres.

« Là-dessus, le consul général britannique à Zanzibar, le colonel Evan Smith, a lancé une proclamation donnant avis qu'en vertu de l'article 370 du Code pénal indien, tout sujet anglais qui fait un contrat avec le propriétaire d'un esclave pour employer ledit esclave, commet un délit passible d'un emprisonnement de sept ans et d'une amende. Il n'y a aucune loi qui défende à un sujet anglais d'employer un esclave qui consent à travailler, pourvu que le contrat soit fait directement entre les deux parties, et que les gages gagnés par l'esclave lui soient directement payés. Avis a été donné que toute violation de la loi à ce sujet serait rigoureusement poursuivie. »

D'après le correspondant du *Manchester Guardian*, l'effet de la proclamation du consul britannique aurait été d'arrêter tout le commerce fait par les Anglais et les Anglo-Indiens, par la raison que le débarque-

ment et l'embarquement des marchandises, leur empaquetage, le transport du charbon, etc., ne sont faits que par les *Hamillies* qui sont tous des esclaves, travaillant pour le compte de leurs propriétaires avec lesquels les négociants sont liés par des contrats. Aussi les sujets anglais se sont réunis pour agir en commun ; ils ont demandé et obtenu du consul général à Zanzibar la suspension des mesures édictées par lui, jusqu'à ce qu'ils aient reçu une réponse à une pétition envoyée au ministère des affaires étrangères. L'opinion anglaise s'est émue de l'attitude prise par la Société de l'Afrique orientale. Le secrétaire de celle-ci a nié, il est vrai, qu'aucun arrangement tel que celui mentionné ci-dessus ait été conclu. D'autre part il a dû convenir, et ce fait est confirmé par des journaux missionnaires, que les agents de la East British Trading Company ont été, avec les Arabes de Mombas, réclamer des esclaves fugitifs à Rabaï. M. Price, agent principal de la Church Missionary Society, à Frere Town, écrit : « J'ai fait tout ce que j'ai pu pour écarter des troubles de Rabaï, peut-être estimerez-vous que je suis allé trop loin dans la voie des concessions, mais la question ne peut pas être facilement résolue. J'ai rencontré hier tous les principaux cheiks de Mombas en pleine assemblée, le Wali, Hamed-ben-Suleiman, oncle du sultan, M. Mackenzie et le général Matthews étaient présents. Je leur ai présenté une adresse dont je vous envoie la traduction ; elle parut les satisfaire et il fut convenu que j'irais à Rabaï avec Mackenzie, le général Matthews et tous les Arabes qui voudraient nous accompagner pour reconnaître leurs esclaves et les réclamer. Beaucoup de ceux-ci sont là depuis plusieurs années, ils ont été baptisés et admis à la communion par l'évêque Parker, ils mènent une vie honnête, indépendante, avec leurs maisons, leurs terres, leurs femmes et leurs enfants. Nous ne supposions pas que ce fussent des esclaves fugitifs. Ils sont très excités, désespérés et décidés à combattre pour leur liberté ; beaucoup d'esclaves libérés se joindront à eux. C'est pour eux une question de vie ou de mort. » Ils ont refusé de retourner chez leurs anciens maîtres et M. Mackenzie, de concert avec le consul général anglais, a consenti à payer 87,500 francs à ceux qui prétendaient en avoir été les propriétaires. Nous ne rappellerons pas ce que nous disions (II^me^ année, p. 205) de la comparution à Mombas des missionnaires, MM. Streeter et Binns, devant M. le juge consulaire anglais accompagné du D^r^ Kirk alors consul général anglais à Zanzibar, pour y répondre aux plaintes portées contre eux par les Arabes. Le juge susmentionné avait déclaré que les missionnaires devaient rendre les esclaves fugitifs de Mombas, que les

Arabes avaient le droit de les reprendre, même quand ils s'étaient réfugiés dans les chambres des missionnaires. Les fugitifs appartenant aux Arabes et aux Souahélis durent être renvoyés conformément à cette décision ; ils s'enfuirent dans la campagne où ils furent traqués comme des bêtes fauves par cinq ou six cents Souahélis armés. Frere Town et les établissements similaires n'ont été fondés qu'avec l'approbation du gouvernement anglais, les esclaves libérés ont été remis aux missionnaires par l'ordre du Dr Kirk, et néanmoins celui-ci blâmait les missionnaires d'être allés, dans leur pitié pour les esclaves fugitifs, plus loin que ne le leur permettaient les lois du pays ou le traité de la Grande-Bretagne établissant les droits des Anglais. Le Comité de la Société des missions anglicanes dut même donner à ses agents, comme direction, de n'en plus recevoir à l'avenir que dans des cas extrêmes. Le gouverneur de Mombas dut publier que les établissements de Frere Town et de Rabaï se trouvant dans les États du sultan de Zanzibar, aucun esclave qui s'y réfugierait n'y serait gardé, sauf lorsque l'humanité l'exigerait, que l'esclave fugitif serait invité à retourner chez son maître ou que le gouverneur serait informé de son arrivée à la station.

Ces mesures ne paraissent pas avoir empêché la désertion de nombreux esclaves de Mombas. En effet, le secrétaire de la Compagnie anglaise de l'Est africain a reconnu qu'en dépit des efforts des missionnaires, ces esclaves avaient l'habitude de venir se réfugier sur les stations. Ils viennent par petits groupes se cacher au milieu des indigènes; dès qu'un missionnaire peut reconnaître l'un d'entre eux comme appartenant à un propriétaire de Mombas, il le rend à son maître. Malgré cette vigilance, M. Mackenzie, agent de la Société, a trouvé que le nombre des esclaves réfugiés à la station de Rabaï ne s'élevait pas à moins de 1,400; leurs maîtres arabes, indignés, accusaient ouvertement les missionnaires de les cacher. Lorsque les mesures rappelées plus haut furent prises par le Dr Kirk et le juge consulaire, il y a 8 ans, relativement aux esclaves fugitifs, le territoire dont il s'agit relevait exclusivement du sultan de Zanzibar, et était régi par la loi du pays ; l'Angleterre ni aucune société anglaise n'y avaient de droits reconnus. Dès lors, en vertu de l'Acte général de la Conférence africaine de Berlin, de la convention anglo-allemande qui a réservé aux intérêts britanniques le territoire où se trouvent les établissements d'esclaves libérés susmentionnés, et de la Charte octroyée à la British East African Society, placée sous la surveillance du gouvernement britannique, il y a lieu d'espérer que la question des esclaves fugitifs de Mombas sera résolue

d'une manière plus conforme aux droits de l'humanité. Si réellement il y a eu une pétition des négociants anglais ou anglo-indous de Mombas au ministère britannique des affaires étrangères, la question ne manquera pas d'être posée devant le Parlement qui ne permettra certainement pas que les intérêts purement commerciaux d'une Société privée prévalent sur les intérêts de la morale et de la justice. Une clause comme celle de l'article 1er de l'arrangement cité plus haut d'après le *Manchester Guardian,* autorisant tous les Arabes de Mombas à vendre et à acheter des esclaves et à s'en procurer autant qu'ils en voudront dans l'intérieur, serait en contradiction absolue avec la disposition de l'Acte général de la conférence africaine qui porte : Conformément aux principes du droit des gens, tels qu'ils sont reconnus par les puissances signataires de la présente déclaration, la traite des esclaves étant interdite et les opérations qui, sur terre ou sur mer fournissent des esclaves à la traite devant être également considérées comme interdites, celles de ces puissances qui exercent ou exerceront des droits de souveraineté ou une influence dans le territoire formant le bassin conventionnel du Congo, déclarent : que ces territoires ne pourront servir ni de marché, ni de voie de transit pour la traite des esclaves de quelque race que ce soit. Chacune de ces puissances s'engage à employer tous les moyens en son pouvoir pour mettre fin à ce commerce et pour punir ceux qui s'en occupent.

Dans les territoires réservés à l'influence allemande, l'opposition des Arabes est plus violente. Le *Leipzig,* un des navires qui font la croisière le long des côtes, ayant saisi un bateau négrier, les esclaves qu'il contenait furent libérés et remis par ordre du consul général allemand à la station missionnaire de **Tougou,** à 24 kilom. à l'ouest de **Dar-es-Salam.** Le 13 janvier les Arabes l'attaquèrent, massacrèrent les missionnaires, hommes et femmes qui s'y trouvaient et mutilèrent leurs corps d'une façon barbare, puis ils emmenèrent tous les esclaves et les serviteurs de la mission. D'après une dépêche de Zanzibar au *Times,* de nombreux Arabes de Mascate ont rejoint ceux de la côte d'Afrique ; les missions françaises, spécialement l'une d'elles, voisine de Tougou, courent un danger imminent. La mission de Bagamoyo offre aux Arabes une proie facile dans les milliers de réfugiés impuissants, nourris quotidiennement par la charité des missionnaires, et que les agents allemands à Bagamoyo, ainsi que la flotte, sont absolument incapables d'assister et de protéger. La dépêche ajoute que les Arabes qui s'unissent aujourd'hui pour les opérations du commerce des esclaves

viennent à ce qu'on croit de Quiloa et de Lindi, et comme ils possèdent beaucoup plus de richesses et d'influence que Bouchiri, il est probable qu'ils le supplanteront et que leur activité prendra une vigueur nouvelle. Cela est plus spécialement dangereux pour la mission de Bagamoyo que jusqu'ici Bouchiri a épargnée. La nouvelle de ces massacres d'Européens a produit à Zanzibar une impression déplorable. On dit que Seïd Abdul Aziz, frère du sultan de Zanzibar, a quitté le golfe Persique avec l'intention de s'emparer de l'île de Pemba[1].

Le Rev. G. W. Knight-Bruce, évêque de Bloemfontein, dans l'État libre du fleuve Orange, a fourni aux *Be-Chuanaland News* des renseignements sur une excursion qu'il a faite dans les territoires compris récemment dans la zone d'influence anglaise qui se trouve au sud du Zambèze. Il a traversé le pays de Lo-Bengula, de Gouboulououayo jusque près du territoire de Goungounyane, puis est revenu par Inyati. Ce qui l'a le plus frappé, c'est la cruauté des procédés des **Ma-Tébélé** envers les **Ma-Shona,** dont le pays est considéré par eux comme un vrai parc d'esclaves. Dans le courant de l'année dernière seulement, treize *impis* (corps de guerriers) de Ma-Tébélé ont fait des incursions dans le Ma-Shonaland où ils ont causé d'épouvantables dévastations. Naguère encore lorsqu'ils avaient attaqué une ville et l'avaient livrée au pillage, ils prenaient les femmes âgées qu'ils n'estimaient pas devoir garder vivantes, les liaient à des arbres et les faisaient mourir par le feu. Ils paraissent y avoir renoncé maintenant. En revanche, aujourd'hui encore, ils ne laissent aucun enfant vivant dans les villages ma-shona qu'ils traversent. M. Knight-Bruce arriva à un village qu'un autre voyageur avait visité peu de temps auparavant et dont la population avait été ou enlevée ou dispersée. Lors du passage de l'évêque, les pauvres gens étaient revenus, avaient relevé leurs huttes, préparé leurs plantations de riz; mais bientôt les Ma-Tébélé fondaient de nouveau sur eux et n'en laissaient échapper aucun. Le traité d'alliance que l'Angleterre a conclu avec Lo-Bengula sera-t-il un acheminement à l'abolition de cet état de choses? L'impression que M. Knight-Bruce a rapportée du pays des Ma-Shona est favorable aux populations qui l'habitent; ils sont, dit-il, aimables, industrieux, habiles. Mais il est navré à la pensée

[1] Cette île située au nord de celle de Zanzibar compte environ 10,000 habitants répartis dans une soixantaine de villages. Elle a servi jusqu'ici de centre d'exportation des esclaves amenés de l'intérieur et soustraits par les négriers arabes à la vigilance des croiseurs.

que tous, hommes, femmes, enfants sont voués à l'esclavage ou à l'extermination sans aucune chance d'échapper, ni espoir de secours; massacrés l'année dernière, ils le seront de nouveau cette année-ci, tous les deux ou trois mois. Dans les conditions actuelles des rapports avec le pays des Ma-Tébélé, les Ma-Shona sont un peuple voué à la tuerie ou à l'esclavage.

En présence de cette recrudescence de la traite dans l'Afrique orientale, les puissances qui ont pris des territoires sous leur protectorat ne restent pas inactives. L'Allemagne en particulier se prépare à joindre à l'activité qu'elle déploie dans le **blocus des côtes** une sorte de blocus sur terre, pour empêcher les caravanes d'esclaves d'arriver de l'intérieur aux criques de la côte, où les croiseurs ne peuvent pénétrer à cause de la barrière coralligène parallèle à la rive, et d'où les barques des Arabes, trompant souvent la vigilance des steamers anglais, allemands, portugais et français, les emmènent vers les ports de la Perse et de l'Arabie. La direction de cette **expédition** serait confiée au capitaine **Wissmann.** Un projet de loi a été présenté par le prince de Bismarck au Conseil fédéral allemand demandant un crédit de deux millions de marcs pour l'exécution de mesures concernant l'abolition de l'esclavage et la protection des intérêts allemands dans l'Afrique orientale. L'exécution des mesures jugées nécessaires sera confiée à un commissaire impérial, lequel, conformément aux instructions spéciales qu'il recevra, exercera la surveillance sur les actes de la Compagnie allemande de l'Est africain, ainsi que sur ceux des employés de cette Compagnie, surveillance dévolue statutairement au chancelier de l'empire. La mission dont le capitaine Wissmann devait être chargé par le comité de secours allemand en faveur d'Émin-pacha ne sera pas abandonnée; elle sera confiée au D^r^ Peters.

A côté de l'action des gouvernements, celle des sociétés privées se développe rapidement. Son Éminence le **cardinal Lavigerie** a achevé de parcourir les principaux États de l'Europe pour y émouvoir l'opinion publique en faveur des victimes de la traite. Le mois passé, il a fait des conférences à Naples, Rome, Milan, Gênes, Marseille, provoquant partout la plus vive sympathie pour ceux dont il s'est constitué l'éloquent défenseur. Dans une lettre écrite de Marseille au Président du Conseil d'administration de l'œuvre anti-esclavagiste française et publiée dans le *Bulletin* de cette Société, il annonce qu'il retourne prendre dans son diocèse quelques semaines d'un repos nécessaire après les fatigues de huit mois et demi de voyages et de conférences, sans

compter les longues années et les travaux de sa vie. Mais déjà il se propose de reprendre la seconde partie de la tâche qu'il s'est imposée : l'action pratique et efficace, l'organisation, l'union de toutes les forces pour parvenir à l'abolition de la traite et de l'esclavage. A cet effet, il recommande la réunion d'un Congrès international de délégués des comités anti-esclavagistes actuellement existants en Europe, disposés à mettre en commun leurs lumières, leurs sentiments, leur action s'il le faut. Il y a des questions à éclaircir, à traiter en commun et à résoudre, il l'espère, avec le concours des hommes d'intelligence et de cœur, des explorateurs, des philosophes, des économistes et de tous ceux qui s'occupent aujourd'hui de la question de l'esclavage.

La **Société belge** se propose de transporter sur le **Tanganyika** des bateaux à vapeur pour y faire des croisières, destinées à empêcher le passage des caravanes d'esclaves amenés du bassin du Congo à Oudjidji et au sud du lac. De son côté, le commandant **Cameron** préconise l'installation de steamers sur le **Nyassa**, pour un service analogue.

Même dans les États européens qui n'ont ni colonies en Afrique, ni intérêts directs engagés dans les territoires protégés par les autres puissances, la cause des malheureux exposés aux horreurs de la chasse à l'homme provoque de chaudes manifestations en leur faveur. Le 1er janvier, a eu lieu à **Vienne** une grande assemblée, analogue à celle de Cologne, du 26 octobre, c'est-à-dire que tous les rangs de la société et toutes les professions y étaient représentés, sans distinction de confession, de nationalité ou de parti. M. Neuss, Dr en médecine, M. le Dr Hannak, directeur du Pædagogium de la ville, le prince de Wrede, le P. Angeli, commissaire général de la Terre sainte, et le Dr V. Zimmermann, pasteur évangélique, y ont successivement pris la parole, et l'assemblée a voté les résolutions suivantes :

1° L'abolition de la chasse à l'homme et de ses horreurs est le devoir commun de tous les États civilisés et la condition indispensable de l'abolition réelle du trafic des esclaves.

2° Quoique la monarchie austro-hongroise, comme telle, n'ait aucune obligation politique envers l'Afrique, le peuple autrichien ne veut pas se tenir à l'écart, alors qu'il s'agit de défendre les droits sacrés de l'humanité, et s'intéressera, au moins pécuniairement et moralement, à la lutte pour le maintien de ces droits.

3° L'œuvre de son Éminence le cardinal Lavigerie, basée sur le sentiment de la pure humanité, peut compter sur l'appui unanime du peuple autrichien, sans distinction de religion, de nationalité ou de parti politique.

Un bureau provisoire demeure chargé de la constitution d'une Société anti-esclavagiste autrichienne.

La **Suisse** non plus ne reste pas en arrière dans le mouvement anti-esclavagiste qui s'étend à presque tous les États européens. Comme la Société austro-hongroise, celle qui se crée en Suisse se compose de personnes appartenant à toutes les confessions religieuses et à tous les partis politiques. Le manifeste qu'elle a publié le 2 janvier 1889 a été envoyé avec notre précédent numéro à tous nos abonnés.

## LE COMMERCE DE LA SUISSE AVEC L'AFRIQUE

L'ordonnance rendue par le Conseil fédéral, en 1884, au sujet de la statistique du commerce de la Suisse avec l'étranger, a permis au bureau fédéral de statistique de publier, à partir de 1885, un tableau annuel du commerce extérieur de la Suisse. Tandis qu'auparavant les publications du bureau se bornaient en grande partie à récapituler les résultats des sorties par les bureaux de péage, groupées d'après les lignes de frontières des États limitrophes, les tableaux actuels fournissent une image complète du mouvement d'échange de la Suisse avec les divers États, en tenant compte de la valeur des marchandises. Si l'absence d'un contrôle rigoureux des déclarations des expéditeurs empêche de tenir les tableaux d'exportation pour absolument exacts, du moins est-il permis de considérer leurs indications comme très approximatives. L'exactitude des résultats augmente, du reste, d'année en année, par le fait de l'expérience croissante des fonctionnaires et de la confiance plus grande des déclarants, surtout des négociants, qui reconnaissent de plus en plus les services que peut leur rendre une statistique bien faite. Quant aux articles d'importation, ils sont taxés annuellement par des experts; ce moyen, le seul qui puisse être employé, donne en Suisse de meilleurs résultats que dans les États voisins, aussi bien à cause de l'étendue restreinte de notre marché que parce que notre importation comprend essentiellement des matières premières, des denrées et quelques autres articles de commerce en gros, faciles à évaluer. Nous voudrions dans les pages qui vont suivre nous servir des trois tableaux publiés jusqu'à ce jour (1885, 1886, 1887), pour donner une idée d'ensemble du commerce de la Suisse avec l'Afrique.

Si nous consultons l'*Atlas représentant le développement de l'industrie et du commerce de la Suisse de 1770 à 1870,* par le Dr H. WARTMANN,

nous constatons qu'en 1770, le trafic de la Suisse avec l'Afrique était à peu près, sinon absolument nul. Peut-être quelques articles suisses pénétraient-ils alors en Égypte ou dans les colonies européennes de la région méridionale, mais c'était par l'intermédiaire du Portugal, des Pays-Bas ou des ports italiens. Le commerce direct n'existait pas. En 1820, quelques échanges se faisaient avec l'Égypte, la Tripolitaine, la Tunisie, l'Algérie et le Maroc auxquels la Suisse vendait des cotonnades et des mousselines.

En 1870, le commerce suisse-africain s'est sensiblement accru. Tout le littoral septentrional ainsi que la région côtière qui s'étend, à l'ouest, de Saint-Louis, au Cap, et au sud et à l'est, de cette ville à Makdischu, peuvent être considérés comme faisant partie du marché d'exportation de la Suisse. Les ports principaux par lesquels les marchandises suisses pénètrent dans l'intérieur du continent sont: au nord : Alexandrie, Benghazi, Tripoli, Tunis, Bône, Alger et Tanger; à l'ouest : Rabat, Mogador, Saint-Louis, Bathurst, Freetown, Accra, Whydah, Benin, Libreville, Landana, Saint-Paul-de-Loanda, Saint-Philippe-de-Benguela, Mossamédès, Port-Nolloth, le Cap; au sud et à l'est, Port-Élisabeth, D'Urban, Inhambané, Sofala, Mozambique, Quiloa, Mombas, Zanzibar, Melinde et Makdischu. Enfin, un faible commerce existe avec l'île de Nossi-Bé près de la côte de Madagascar. Les cotonnades, les mousselines et les broderies forment toujours la presque totalité des exportations; toutefois les produits de l'horlogerie et de la bijouterie donnent lieu à un certain commerce avec l'Égypte, l'Algérie et le pays du Cap; il en est de même des soieries.

Depuis cette époque le mouvement des échanges entre la Suisse et les pays africains n'a fait qu'augmenter. En 1887, il s'est élevé au chiffre total de 17,500,000 francs, importation et exportation réunies; sans doute, par rapport au commerce total de la Suisse avec l'étranger, qui dépasse un milliard et demi, les échanges avec l'Afrique sont peu de chose (1,47 pour cent environ), mais n'oublions pas que la Suisse, n'ayant pas de colonies, n'a pas bénéficié des changements survenus dans la situation de l'Afrique, au même titre que d'autres puissances dont les possessions se sont accrues; en outre, les 17,500,000 francs cités plus haut représentent un commerce réel, et non, même pour la plus faible partie, ce mouvement commercial artificiel créé par les relations officielles d'un État avec ses colonies : ravitaillement des troupes, envois aux fonctionnaires, etc.

Le chiffre de 17,500,000 francs, en nombre rond, se répartit de la

manière suivante pour l'exportation et l'importation, entre les diverses parties de l'Afrique :

| 1887 | Importation. (Francs.) | Exportation. (Francs.) |
|---|---|---|
| Égypte | 13.098.800 | 1.376.000 |
| Tripolitaine, Tunisie, Algérie et Maroc | 501.500 | 2.267.000 |
| Côte occidentale et Pays du Cap | 18.000 | 86.000 |
| Côte orientale et Madagascar | 5.000 | 189.000 |

La somme relativement considérable à laquelle s'élèvent les importations d'Égypte en Suisse ne doit pas nous étonner ; c'est d'Égypte, en effet, que les cantons de Saint-Gall, de Thurgovie, d'Argovie, de Zurich et de Glaris tirent une partie du coton brut qui est converti en divers tissus dans leurs fabriques. Au milieu de ce siècle, la Suisse s'approvisionnait de ce produit presque exclusivement aux États-Unis, mais depuis la guerre de sécession ou de l'esclavage, pendant laquelle les manufactures européennes durent cesser de travailler faute d'aliment, les filateurs anglais ont favorisé l'introduction de la culture du coton dans l'Inde, en Perse, en Turquie d'Asie et en Égypte où il a trouvé un sol et un climat favorables. Le coton égyptien arrive en Suisse par les ports de Trieste et de Marseille. Les exportations de Suisse pour la Berbérie atteignent un total assez élevé qui s'explique par l'établissement en Algérie et en Tunisie de colons suisses qui continuent les relations avec la mère patrie et y achètent les choses qui leur manquent. C'est ainsi que se sont créés pour l'Angleterre et l'Allemagne des débouchés importants dans toutes les parties du monde ; si l'émigration est, dans une certaine mesure, préjudiciable à la mère patrie en lui enlevant un certain nombre de bras, elle profite grandement à son commerce extérieur.

Les chiffres si faibles du commerce de la Suisse avec les côtes occidentale et orientale de l'Afrique causent une certaine surprise ; pour qui connaît l'habileté et l'énergie des négociants suisses, ces sommes paraissent au-dessous de la vérité ; mais l'explication de ce fait se trouve dans l'habitude qu'ont les commerçants des pays qui nous entourent d'expédier, comme marchandises françaises, allemandes, anglaises ou autres, des produits fabriqués en Suisse. Toutefois il est indéniable que la Suisse n'a pas su profiter autant que les autres pays de l'ouverture récente de l'Afrique centrale au commerce étranger. Pour le moment les filateurs de Manchester, les grandes maisons allemandes, françaises, belges et hollandaises rendent la concurrence bien difficile. Les industries suisses n'étant pas nées du sol et manquant des aliments nécessaires, la houille et le fer, qu'il faut faire venir de l'étranger, sont dans de mauvaises conditions pour soutenir la lutte commerciale, d'autant plus

que leurs produits n'ont pas d'issue directe vers la mer et doivent transiter à travers les pays voisins, ce qui augmente encore le prix de revient.

Il y a lieu de remarquer que si le commerce de la Suisse avec l'Afrique, en 1887, (17,500,000) est en avance sensible sur 1886 (14,500,000), il se trouve au-dessous du chiffre atteint en 1885 (18,500,000). La différence porte surtout sur l'exportation, comme on peut s'en convaincre par le tableau suivant :

| 1885 | Importation. (Francs.) | Exportation. (Francs.) |
|---|---|---|
| Égypte | 12.217.000 | 2.188.000 |
| Tripolitaine, Tunisie, Algérie et Maroc | 506.500 | 2.719.000 |
| Côte occidentale et Pays du Cap | 13.000 | 207.000 |
| Côte orientale et Madagascar | 6.500 | 137.000 |

Ainsi, tandis qu'en 1887 les importations sont sensiblement égales à ce qu'elles étaient en 1885, les exportations sont en recul pour tous les pays sauf pour la côte orientale; tandis que de 1885 à 1887 le trafic extérieur de la Suisse a augmenté de 6 % environ, le commerce avec l'Afrique a diminué dans la même proportion. Il y a là un fait anormal et dont il serait intéressant de rechercher les causes. Résident-elles dans l'augmentation des droits de douane, dans les difficultés de ce commerce lointain, qui ont été de nature à rebuter ceux qui avaient cherché à ouvrir à leurs marchandises de nouveaux débouchés, ou peut-être dans la prise de possession de beaucoup de territoires africains par les grandes puissances européennes, acte qui aurait ouvert les marchés à ces puissances et les aurait fermés aux États dépourvus de colonies et de marine ? Il serait difficile de le dire.

Voici maintenant comment se répartissent les sommes citées plus haut pour l'importation et l'exportation en 1887, entre les principaux articles de commerce :

*Commerce de la Suisse avec l'Égypte.*

| | Importation (en Suisse). (Francs.) | Exportation (hors de Suisse) (Francs.) |
|---|---|---|
| Gomme | 14.800 | — |
| Produits chimiques | — | 6.817 |
| Bois | — | 5.378 |
| Chaussures | — | 346.658 |
| Autres ouvrages en cuir | — | 7.055 |
| Livres, gravures, instruments de musique, etc. | — | 15.460 |
| Horloges et montres | — | 216.569 |
| Outils et ouvrages en fer | — | 12.859 |
| Chaudronnerie, ouvrages en cuivre | — | 900 |
| Orfèvrerie d'or et d'argent, bijouterie vraie | — | 27.325 |

| | Importation (en Suisse). (Francs.) | Exportation (hors de Suisse). (Francs.) |
|---|---|---|
| Tabac, cigares, cigarettes | 58.500 | 76.796 |
| Denrées alimentaires | 7.038 | 34.922 |
| Papier et carton | — | 18.510 |
| Coton brut | 13.010.832 | — |
| Tissus coton, laine et soie, broderies | 3.360 | 602.709 |
| Peaux tannées, feutres, tapis | — | 1.294 |
| Quincaillerie, mercerie, jouets | 2.725 | 1.479 |

*Commerce de la Suisse avec l'Algérie, la Tunisie, la Tripolitaine et le Maroc.*

| | | |
|---|---|---|
| Gomme | 23.600 | — |
| Produits chimiques | 200 | 4.135 |
| Bois | 210 | 2.711 |
| Chaussures | — | 3.122 |
| Livres, gravures, instruments de musique, etc. | 1.265 | 7.611 |
| Horloges et montres | — | 40.864 |
| Machines | — | 37.915 |
| Outils et ouvrages en fer | 200 | 4.142 |
| Orfèvrerie, bijouterie | — | 1.520 |
| Tabac, cigares, cigarettes | 107.690 | 194.262 |
| Denrées alimentaires | 13.905 | 555.188 |
| Vin et alcool | 75.474 | 22.529 |
| Huiles d'olives | 17.250 | — |
| Huiles grasses de tout genre | 35.600 | — |
| Papier et carton | — | 1.770 |
| Tissus coton, laine, soie, broderies | — | 1.388.729 |
| Laine brute | 36.080 | — |
| Paille brute | 198.475 | — |
| Chapeaux | — | 1.150 |
| Matières animales | 1.500 | — |
| Quincaillerie, mercerie, jouets | — | 651 |

*Commerce de la Suisse avec la côte occidentale et le Pays du Cap.*

| | | |
|---|---|---|
| Gomme | 2.400 | — |
| Livres, gravures, etc | — | 2.361 |
| Horloges et montres | — | 4.095 |
| Armes | — | 725 |
| Café | — | 1.295 |
| Denrées alimentaires | — | 1.899 |
| Tissus coton, laine, soie, broderies | — | 74.990 |
| Laine brute | 14.520 | — |

*Commerce de la Suisse avec la côte orientale et Madagascar.*

| | | |
|---|---|---|
| Horloges et montres | — | 200 |
| Ouvrages en fer | — | 2.125 |
| Café | 3.300 | — |
| Denrées alimentaires | — | 2.948 |
| Feutres | — | 6.350 |
| Mercerie | 850 | — |
| Tissus coton, laine, soie, broderies | — | 177.231 |

Ces tableaux prouvent que le coton brut et les tissus divers forment

la majeure partie des transactions entre la Suisse et l'Afrique, d'où il ressort que c'est la Suisse orientale qui bénéficie le plus de ce commerce. La Suisse occidentale n'y contribue encore que pour une faible part représentée surtout par les articles d'horlogerie et de bijouterie. Quant au mouvement commercial auquel donne lieu la vente ou l'achat de la gomme, des ouvrages en fer, du tabac, des denrées alimentaires, du papier, des huiles, de la paille, du café, il intéresse la Suisse dans son entier.

Il ressort clairement des indications statistiques qui précèdent que la Suisse n'a pas bénéficié des progrès survenus depuis un siècle dans la connaissance de l'Afrique autant que sa puissance industrielle et commerciale semblait permettre de le prévoir. Alors que toutes les nations commerçantes développent leurs relations de ce côté, que de nouvelles lignes de paquebots se créent, que de nouvelles colonies et de nouveaux États se fondent, la Suisse semble rester plus ou moins à l'écart de ce mouvement. Sans doute, sa situation spéciale explique dans une certaine mesure le peu d'importance du commerce suisse-africain. Mais nous ne voulons pas croire qu'il en soit encore longtemps ainsi. La Suisse a besoin de tous les produits que fournit l'Afrique; elle est à même de vendre aux indigènes, aux colons, aux missionnaires, les cotonnades, les tissus de laine et de soie, les objets en paille, les machines, la bimbeloterie et tout ce qui leur est nécessaire. Il y a donc possibilité pour les négociants et les industriels d'augmenter leurs relations avec ces régions qu'ils ont trop délaissées jusqu'à ce jour. Les autorités cantonales et fédérales doivent les seconder dans cette œuvre; il est de leur devoir de faire connaître au monde des affaires, par la création de musées commerciaux, ce qu'il peut importer d'Afrique, et en outre de l'informer de ce qu'il peut y vendre, en établissant des consulats dans la plupart des ports et des marchés de l'intérieur, et en multipliant les rapports entre la mère patrie et ses représentants dans ces pays lointains.

---

## CORRESPONDANCE

### Lettre de Tati, de M. A. Demaffey, ingénieur des mines.

Tati (Ma-Tébéléland), 15 novembre 1888.

Cher monsieur,

Les *Concession's hunters* ont afflué au Ma-Tébéléland cette année, en si grand nombre, que le peuple et le roi ont pris peur, s'imaginant que les blancs allaient

envahir leur pays. La situation était déjà fort tendue, lorsque, à la fin de septembre, Sir S. Shipppard, administrateur du Be-Chuanaland, qui était allé sur la rivière Macloutsié faire une enquête au sujet de l'affaire Grobbelaar, eut la malencontreuse idée de faire une visite à Lo-Bengula. Il avait une escorte de 15 hommes, de la Border Police. Ces 15 hommes se transformèrent, dans l'imagination des nègres, en une armée formidable. Les têtes s'échauffèrent, les régiments prirent les armes, demandant à grands cris la permission de tuer les blancs, permission que le roi, heureusement, n'accorda pas. Mais, pendant quelques jours, les blancs eurent à souffrir toutes sortes d'insultes, et une petite étincelle eût suffi pour mettre le feu aux poudres. — Enfin l'administrateur put voir le roi; tout s'expliqua. Nombre de Concession's hunters ont quitté le Ma-Tébéléland et la tranquillité est rétablie pour le moment.

Il paraît qu'après tout Lo-Bengula a bien un traité avec le Transvaal; M. Moffat en a reçu une copie. Mais le roi prétend que le contenu du traité, tel que M. Moffat le lui a lu et expliqué, n'est pas du tout ce qu'il a cru signer. — Dès lors il a signé une déclaration par laquelle il désavoue ce traité.

Dernièrement la nouvelle nous est arrivée que les Portugais se disposaient à envahir le Ma-Shonaland. Une armée était déjà en marche, disait-on. — J'ignore s'il y a rien de vrai dans ce bruit; mais un *impi* (armée) de Ma-Tébélé est parti pour le Ma-Shonaland.

La période de sécheresse se prolonge cette année beaucoup plus que de coutume. Les bestiaux manquent de nourriture et commencent à mourir en grand nombre.

Nous avons eu à la fin du mois dernier et au commencement de celui-ci d'assez fortes chaleurs, le thermomètre marquant plusieurs fois 110° F., 43°,33 centig. à l'ombre.

A. Demaffey.

---

## BIBLIOGRAPHIE[1]

*Dr W. Junker's*, Reisen in Afrika ; 2te Lieferung Wien und Olmütz (Eduard Hölzel), 1889, in-8°. 30 Kr. — La deuxième livraison de l'important ouvrage du Dr Junker contient la fin de son voyage dans le désert lybique, puis à travers la vallée de Natron, après quoi commence l'exploration du Chor Baraka jusqu'à Kassala. C'est dire que le voyageur se dirige vers le sud, et qu'il se rapproche des régions du haut Nil, par lesquelles il pénétrera dans le bassin du Bahr-el-Ghazal, d'où, chez les Niams-Niams et les Mombouttous, au milieu desquels le lecteur

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

pourra vivre avec lui pendant sept ans. D'après les cartes des voyages du Dr Junker que publie actuellement l'Institut de Justus Perthès à Gotha, dans les suppléments des *Mittheilungen,* et dont profitera certainement la belle publication de M. Hölzel, il sera facile de suivre le voyageur pas à pas dans ses explorations, qui nous feront connaître toute la région au nord-est de celle dont Stanley nous fournira un jour la carte. Nous saurons alors la géographie du bassin du Bahr-el-Ghazal, de l'Ouellé-Oubangi, et de la Népoko-Arououimi à laquelle demeureront attachés les noms de ses deux explorateurs, Junker et Stanley.

*E.-G. Ravenstein.* A MAP OF THE COUNTRY BETWEEN LAKES NYASSA AND TANGANYIKA, largely based upon unpublished Materials furnished by James Stevenson. London (George Philip and Son), 1888, $^1/_{1000000}$. — Le savant cartographe de la Société royale de géographie de Londres ne cesse de perfectionner les cartes de l'Afrique orientale dressées par lui. S'aidant de travaux inédits faits depuis quelques années dans la région comprise entre les lacs Nyassa et Tanganyika, il vient de publier, à une très grande échelle, une carte qui sera la très bien venue de tous ceux qui ont suivi en détail les explorations de Giraud, et les travaux de Stewart dans cette région, ainsi que les tentatives des Arabes pour s'établir à la tête du lac Nyassa et intercepter les communications déjà régulièrement établies entre les deux lacs par la route dite de Stevenson. Les principaux documents dont M. Ravenstein s'est servi pour établir sa carte sont : 1° les notes d'un voyage de M. Donald Munro, en 1884, le long de la côte, de Bandaoué à Karonga ; 2° une carte-esquisse du pays entre Karonga et Mwini-Wanda, par M. W. O. M'Evan, 1884 ; 3° un croquis de la route du Tanganyika au Nyassa, par E.-C. Hore, en 1884 ; 4° une carte d'un voyage de Bandaoué à Kambomba et de là à Chirengi, par MM. M'Evan et Donald Munro, en 1885 ; 5° un croquis de la route entre les deux lacs, par le lieutenant Wissmann, en 1887 ; 6° des notes de la susdite route, par M. F. Moir, et 7° les journaux de M. M'Evan contenant de nombreuses observations de longitude et de latitude. C'est un document précieux à ajouter à tous ceux que la science géographique doit déjà à M. Ravenstein, en particulier à la carte en 25 feuilles, du 10° lat. N, au 20° lat. S. et à l'est du 25° de longitude, publiée par lui sous les auspices de la Société royale de géographie de Londres, qui, comme nos lecteurs le savent, l'a chargé de faire un travail semblable pour la partie occidentale de l'Afrique comprise entre les mêmes parallèles.

KARTE VON EMIN PASCHA'S GEBIET UND DEN NACHBARLÆNDERN, redigirt *von J.-J. Kettler :* Emin Pascha's Gebiet $^1/_{3000000}$; die Oberen Nilländern

$^{1}/_{8000000}$. Weimar (geographisches Institut), 1888. — Au moment où la question d'Émin-pacha est plus que jamais à l'ordre du jour, bien des personnes prendront plaisir à consulter les deux nouvelles cartes, réunies sur une seule feuille, que vient de publier l'Institut géographique de Weimar. La première représente, à une grande échelle et avec beaucoup de détails, le territoire d'Émin-pacha; la deuxième fournit une esquisse des régions du Nil supérieur et moyen, ainsi que des pays voisins sur lesquels dominent l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie et l'État indépendant du Congo. Cette dernière carte s'étend au nord jusqu'à Massaouah, au sud jusqu'à Zanzibar; dans chaque carte, un carton indique la grandeur du royaume de Saxe dessiné à la même échelle. Nous ne pouvons que recommander vivement ces deux cartes qui se distinguent par leur clarté en même temps que par l'abondance des détails.

*M. J. Guët.* LES ORIGINES DE L'ILE BOURBON ET DE LA COLONISATION FRANÇAISE A MADAGASCAR. Paris (Ch. Bayle), 1888, in-8°, 303 p., illust., fr. 6. — Ce livre qui rentre dans la catégorie des ouvrages de géographie historique et d'histoire coloniale qu'a fait éclore le traité récent entre la France et les Hovas, est l'un des plus détaillés et des plus complets qui aient paru sur les commencements de la colonisation française à Bourbon et à Madagascar. L'introduction, dans laquelle l'auteur traite des relations des Phéniciens et des Carthaginois avec les deux îles africaines, a çà et là une allure un peu fantaisiste, mais le récit historique commence avec la première partie. L'auteur ne s'étend pas, probablement faute de documents, sur la période des découvertes et des premiers voyages dans l'océan Indien. En revanche, le dix-septième siècle et le commencement du dix-huitième sont traités avec une abondance de renseignements qui font de cet ouvrage une mine précieuse, où les géographes et les chroniqueurs pourront puiser à pleines mains. L'histoire de la domination française dans l'île Bourbon sous Louis XIV ne remplit pas moins de 200 pages; tout ce que l'on sait des différents gouvernements qui se succédèrent dans l'île, ainsi que des tentatives de la Compagnie française des Indes orientales pour coloniser Madagascar, est décrit tout au long. La relation ainsi détaillée prend la tournure d'un roman, ce qui donne un grand intérêt à la lecture. En outre, l'auteur a inséré à leur place les documents originaux, qui sont imprimés en petit texte pour les faire ressortir davantage. Il a pensé qu'il y avait avantage à faire connaître les sources qu'il avait consultées, afin d'aider dans leurs recherches les géographes et les historiens. Du reste, peu d'écrivains étaient dans une meil-

**leure situation que lui pour prendre connaissance des pièces officielles. Comme archiviste-bibliothécaire de l'administration centrale des colonies, il a pu se servir de documents encore inédits, tirés des Archives du ministère de la marine et des colonies. C'est cette richesse de citations originales qui distinguent ce livre des autres ouvrages écrits sur le même sujet. A ce point de vue, on ne peut que regretter que la relation s'arrête en 1742, la date de la nomination de Dupleix comme gouverneur des Indes.**

*Commissao de cartographia.* CARTA DA ILHA DA BOA-VISTA (Cabo Verde), 1888, $^1/_{100000}$. — Costa occidental d'Africa, provincia d'Angola: plano hydrographico da enseada do Quicembo, 1888, $^1/_{1000}$. — Les deux nouvelles publications de la Commission cartographique portugaise se distinguent, comme les précédentes, par leur fini et leur clarté. La première est la carte de Boa-Vista, la plus orientale des îles du Cap Vert. Sa grande échelle permet d'y faire figurer les moindres formes du relief, les plus petites localités et, en mer, les bancs de sable et les écueils. Du reste, malgré tous ces détails, la carte est bien peu chargée, car Boa-Vista, qui ne mérite guère son nom, ne compte qu'un petit nombre d'habitants. Elle est peu élevée, pauvre en arbres, très sèche et d'un abord difficile. A l'ouest s'élève Sal-Rei, port excellent mais peu fréquenté, au sud duquel s'étend une plaine parsemée de dunes de sable. Près de Sal-Rei, sur la côte orientale, se trouvent des salines qui sont moins exploitées depuis que les navires américains ne viennent plus en acheter le produit.

La seconde carte représente une très petite portion de la côte occidentale de l'Afrique. Il s'agit de la rade de Quicembo, située à une faible distance au nord d'Ambriz et de la côte qui s'étend au nord de cette rade. C'est une carte marine, à l'échelle de $^1/_{1000}$, sur laquelle les profondeurs sont marquées en brasses, au moyen de courbes de niveau sous-marines. Tandis que Quicembo est situé sur un promontoire rocheux, qui se dresse en falaises au-dessus de la mer, la côte, au nord de ce port, est basse et sablonneuse. Bien qu'Ambriz fût occupé par les Portugais depuis 1855, la rade de Quicembo et la côte voisine étaient, d'après M. Reclus, abandonnées aux indigènes de sorte que les négociants pouvaient y introduire leurs marchandises sans payer de droits. C'est peut-être en vue de la création de postes douaniers destinés à faire cesser cet état de choses, que le gouvernement portugais a levé la carte de la côte.

## BULLETIN MENSUEL ( *4 mars 1889*[1] ).

Dans un article assez étendu sur les dégâts occasionnés par les **sauterelles** en Algérie, la *République française* préconise un nouveau genre de destruction de ces acridiens, qui paraît pouvoir être appliqué aux territoires les plus menacés d'une prochaine invasion. M. Charles Brongniart a fait récemment à l'Académie des sciences une communication, dans laquelle il a insisté sur le fait que les *entomophtorées,* champignons microscopiques, sont très répandus dans la nature, et qu'ils amènent la destruction normale, rapide et certaine d'un grand nombre d'insectes nuisibles dont on cherche vainement à se débarrasser par des moyens coûteux et souvent peu pratiques. L'année dernière, depuis la fin d'août jusqu'au mois d'octobre, M. Brongniart a constaté qu'un entomophtora particulier (*entomophtora grylii*) a attaqué et détruit des quantités considérables d'acridiens d'espèces variées. Tous les criquets sont attaqués rapidement par ces champignons. Ils deviennent lourds d'abord, puis grimpent péniblement le long des brins d'herbe et, s'y cramponnant fortement, meurent au bout de 24 heures environ. On retrouve des entomophtora, sous deux formes, à l'intérieur du corps des insectes morts. On peut les récolter en été et en automne, les conserver pendant l'hiver et les semer au printemps suivant. De là l'idée de semer ces champignons sur des insectes communs, qu'ils détruisent et qu'on peut se procurer en quantités considérables, sans aucun frais, sur les larves de mouches, par exemple. Celles-ci, tuées par le cryptogame, seraient séchées, pulvérisées, et serviraient à couvrir les champs aussi facilement qu'on les recouvre d'engrais chimiques. Les champignons parasites seront peut-être le moyen le plus efficace de prévenir, en Algérie, de nouveaux désastres, comme celui dont souffre encore actuellement la province de Constantine.

Messedaglia-bey, gouverneur égyptien de Wady-Halfa, a reçu des nouvelles du **Soudan oriental** par un sous-officier de l'armée du khédive, nommé Mahomet Shelabi, arrivé récemment du **Darfour** où il était resté depuis la fin de 1884. Il faisait alors partie de la garnison de El-Fasher, capitale du Darfour, qui était assiégée depuis le commence-

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

ment d'octobre 1884 par les troupes du mahdi renforcées de la garnison égyptienne de Bara qui avait passé à l'ennemi. A la fin de décembre 1884, les mahdistes s'emparèrent des sources, ce qui amena au bout de huit jours la reddition de la place. Quand le mahdi eut quitté le Darfour, un petit-fils du vieux sultan en chassa les derviches qu'il y avait laissés et gouverna la province pendant un an ; mais il fut tué dans une bataille et le Darfour retomba aux mains des mahdistes. Le sultan du Wadaï groupa autour de lui les forces des petits États voisins et, vers la fin de 1887, il attaqua le mahdi un peu à l'ouest de El-Fasher, détruisit son armée et fut maître du Darfour. Shelabi, parti du Darfour à la fin de 1887, arriva en février 1888 à Omdurman, quartier général du mahdi, où il resta jusqu'au 23 novembre. Voici les renseignements qu'il y a recueillis sur la situation du Soudan. Dans le Kordofan, les villes de El-Obeïd et de Bara sont solidement acquises au mahdi qui est originaire de cette contrée, mais les tribus voisines ne partagent pas ces dispositions. Les tribus nubiennes du nord du Kordofan, qui avaient pris 4000 carabines Remington à l'armée de Hicks-pacha, s'en sont servies pour repousser les troupes que le mahdi avait envoyées contre elles afin de se faire livrer ces armes. A l'est, les Hadendowas sont entrés en négociations avec le gouvernement égyptien. Plus au sud et vers l'intérieur, les tribus de l'Atbara et celles qui les entourent sont en révolte contre le mahdi. Sur la frontière d'Abyssinie, il a éprouvé un sérieux échec à la suite des actes de cruauté par lesquels a été signalée la prise de Gondar. À la date du 23 novembre on était, à Omdurman, sans nouvelles de sept détachements envoyés vers Fashoda pour percevoir l'impôt des Shilloucks et des Dinkas. Le steamer *Bordoin*, arrivé du Bahr-el-Ghazal, avait apporté au mahdi une demande de renforts motivée par des revers éprouvés dans la région du haut Nil.

Un correspondant du journal le *Temps* fait un triste tableau de l'état dans lequel se trouve la région située entre la côte de la mer Rouge et les plateaux d'**Abyssinie,** depuis le commencement de la guerre entre les Italiens établis à Massaouah et le négous. Les populations musulmanes, Shohos et Assaortins, qui l'habitent, ne connaissent guère d'autre moyen de vivre que de piller à droite et à gauche tout ce qui passe ; il n'existe aucune sécurité pour les voyageurs et les caravanes qui vont de la côte dans l'intérieur ou qui en reviennent. En général la caravane est arrêtée, et suivant qu'on suppose qu'elle est riche ou pauvre, on lui demande un droit de passage plus ou moins élevé, droit qui n'est autre chose qu'une rançon ; la discussion s'engage entre les Assaortins et les

voyageurs, les premiers demandant beaucoup, les seconds tâchant de donner peu; si l'Européen veut brusquer les choses, il risque de tout perdre; au contraire, après une demi-journée, même une journée de discussion, et moyennant un ou deux talaris[1] par personne, souvent tout s'arrange et la caravane se remet en marche.

Les caravanes commencent à reprendre le chemin de Massaouah. Depuis le mois de septembre les autorités italiennes ont permis et même encouragé le commerce avec l'intérieur, afin de porter un peu remède à la misère affreuse qui règne dans le **Tigré.** Ce pays a eu longtemps à nourrir la nombreuse armée du négous et, en Abyssinie, l'armée est une plaie terrible; lorsque les soldats passent dans un village, ils ne laissent plus rien à manger derrière eux; de plus une épizootie a fait périr tous les bestiaux, la seule richesse des habitants; aussi, aujourd'hui, les populations meurent-elles littéralement de faim: il n'est pas rare de rencontrer des enfants que leurs parents ont abandonnés, ne pouvant les nourrir. M. Russ, Européen, qui habite Adoua depuis de longues années, a apporté à la côte des nouvelles exactes de la situation de l'Abyssinie. Le négous et Ras Aloula sont toujours à guerroyer dans le Godjam; dans le Tigré, il n'y a plus que les deux mille soldats de Debeb, et à Keren se tient Barambara-Kafel allié des Italiens.

M. **Jules Borelli** a adressé à M. Antoine d'Abaddie, de l'Institut, une lettre accompagnée d'une carte donnant une idée approximative des pays qu'il a pu visiter au sud du Choa, jusqu'au 6°,20' lat. nord, un peu avant le confluent de la petite rivière Bouka avec l'**Omo,** et plus au sud que les explorateurs italiens Cecchi et Chiarini. N'ayant pu pousser plus avant dans l'intérieur, il s'est procuré quantité de renseignements sur les autres districts qu'il n'a pas explorés lui-même. Il a fait venir de plusieurs côtés, de presque tous les royaumes du sud où il n'a pu pénétrer, des gens qui avaient voyagé, et c'est sur leurs récits, concordant tous, à quelques exceptions près, qu'il a tracé la carte susmentionnée[2]. Jusqu'ici l'on croyait, — et M. Élisée Reclus était encore de cet avis, — que l'Omo se dirigeait vers l'est et qu'il formait la Juba, tandis qu'il se dirige vers l'ouest, puis au sud, et par 2° environ, forme le grand lac Schambara. Au delà de ce lac, les renseignements deviennent moins précis. Les plus nombreux disent qu'une rivière en sort allant

[1] Le talari vaut environ 4 francs.

[2] Voir la Carte dans les *Comptes rendus* de la Société de géographie de Paris, 1889, p. 37, et dans le *Bulletin* de la Société italienne de géographie, 1889, p. 84.

vers le S.-O.; quelques-uns prétendent que le lac n'a point d'écoulement visible, que le soleil et la terre absorbent l'eau; d'autres enfin hésitent, mais ils n'ont pas fait le tour du lac. A ce sujet, M. d'Abbadie a adressé à la Société de géographie de Paris une note dans laquelle il rappelle que M. Th. Gilbert, professeur de mécanique rationnelle à l'Université de Louvain, supposait, il y a une dizaine d'années, que l'Omo coulait au sud et formait un des tributaires du Victoria-Nyanza. Il est vrai que Stanley qui a fait le tour de ce dernier lac n'avait signalé aucun grand affluent à l'est de son émissaire, le Nil. Toutefois le silence de Stanley ne prouve pas que l'hypothèse de M. Gilbert ne soit pas fondée[1]. On peut admettre que la rivière avant de se verser dans le lac se divise en plusieurs bras dont les embouchures ont pu être masquées par des rideaux de végétation. La vitesse des courants peut être nulle dans le lac, et, dans sa rapide exploration, Stanley n'a pas eu le temps d'ajouter des renseignements sur les contrées voisines.

Le sultan de **Witou** qui avait accepté le protectorat allemand, à la suite de la convention que les frères Denhart avaient conclue avec lui, est mort de l'éléphantiasis qui le condamnait depuis un certain temps à garder la chambre. Quoique son territoire fût petit, son influence personnelle s'étendait fort loin, jusque dans la région des grands lacs et dans les pays gallas. Son neveu, Fumo Bakari, qui depuis plusieurs années participait aux affaires, lui a succédé. Depuis que les Allemands ont établi leur protectorat sur ce pays, ils ont aussi pris en mains le commerce du caoutchouc, dont la préparation est une des branches les plus importantes de l'industrie de cette région. Les autres objets d'exportation sont l'ivoire, les plumes d'autruche, les peaux et la corne. Les moutons et les chèvres abondent, les ânes servent de bêtes de somme et les chameaux sont employés à faire mouvoir les moulins à huile; tout récemment on a importé des chevaux. Les bêtes fauves sont nombreuses, ainsi que les buffles, les rhinocéros, les hippopotames, les antilopes, les sangliers etc. Les steamers de la ligne British India font escale toutes les quatre semaines à l'île de Lamou.

Le Dr Meyer a communiqué à la Société de géographie de Berlin une lettre de M. **O. Ehlers** qui, après lui, a tenté de faire l'ascension du **Kilimandjaro.** Primitivement ces explorateurs devaient faire cette ascension ensemble. Mais la Société de l'Afrique orientale chargea

[1] Les informations rapportées par le comte Teleki, de son expédition au lac Basso Narok (voy. p. 36), ne permettent guère d'admettre l'hypothèse de M. Gilbert.

M. Ehlers de se rendre à la station de Moshi, au pied méridional du Kilimandjaro, pour en remplacer le directeur qui était tombé malade. A Taveta, sur la route de Mombas à Moshi, il trouva un naturaliste américain, le Dr Abbott, qui y est établi déjà depuis un certain temps. Ce fut avec lui qu'il organisa son expédition. Jusqu'ici, les ascensions de Johnston, du comte Teleki et du Dr Meyer s'étaient faites du côté de l'est; M. Ehlers et le Dr Abbott résolurent de faire la leur du côté du nord, espérant qu'ils parviendraient plus facilement au sommet. Voici comment il raconte la dernière partie de l'ascension. « Le 18 novembre à 5 heures, nous quittâmes notre dernier campement sur le haut plateau, entre le Kibo et le Kimaouensi [1]. Le ciel était sans nuages, les deux sommets tout couverts de neige, mais parfaitement visibles. Après une heure de marche sur le versant nord, nous tournâmes au sud vers le Kibo. Nous traversâmes d'abord pendant quelque temps des blocs de lave et des tas de cendres. A sept heures, à une altitude de 5200 mètres, M. Abbott fatigué dut renoncer à aller plus loin. La neige amollie par le soleil rendait la marche très difficile. Vers dix heures j'atteignis la paroi de glace que vous connaissez bien, et qui entoure le sommet. Il est impossible d'en faire l'ascension, car, en beaucoup d'endroits, elle est en surplomb. Je cheminai un certain temps le long du pied de cette muraille dans l'espoir de trouver du côté occidental un passage pour monter plus haut, mais la pente devenant trop abrupte, je dus rebrousser chemin. Après avoir redescendu un moment, je recommençai à gravir la montagne, j'atteignis avec beaucoup de peine le côté N.-O., et d'un certain point j'eus la vue d'un cratère. Je n'avais ni oppression ni palpitations. Vers midi je rejoignis M. Abbott, le visage et les mains brûlés par la reverbération du soleil, les lèvres fendues, et rendu presque aveugle par la neige. Dès que je serai tout à fait rétabli, je me dirigerai vers le mont Mérou. » D'après une communication insérée dans la *Tägliche Rundschau* de Berlin, M. Ehlers a trouvé à plus de 5000 mètres, dans la neige, les traces d'un éléphant ainsi que celles de buffles et d'antilopes. Il a vu une espèce d'antilope inconnue jusqu'ici et beaucoup de phénix dont il a rapporté des pennes. Il a fait une collection assez complète des plantes, herbes et mousses des diverses régions de la montagne.

L'*African Times* ne nous a apporté aucune explication sur les affaires de Mombas. C'est au *Church Missionary Intelligencer and Record* que nous devons emprunter nos renseignements sur les projets de la **Bri-**

[1] Les deux sommets du Kilimandjaro.

**tish East African Company,** en vue de l'exploitation des territoires situés dans la zone d'influence anglaise entre la Wanga et la Tana. D'après une lettre de M. Price, missionnaire à Rabaï, M. Mackenzie et ses agents ont déjà levé le tracé d'une route de commerce pour voitures et chameaux de Rabaï à travers l'Ou-Kambani. Elle mettra les stations de la côte en communication avec celles de l'intérieur, tout d'abord avec celle de Goulou-Goulou, à trente kilom. de Rabaï. La Compagnie compte la prolonger jusqu'au lac Baringo, d'où un embranchement conduira au Kavirondo, et un autre à Wadelaï. La Compagnie emploie un grand nombre des chrétiens indigènes de Rabaï comme porteurs ou autrement. Elle a établi à Goulou-Goulou une grande station et un dépôt de marchandises. Au N.-O. s'étend le plateau de Mboungou, à une altitude de 160$^{m}$ à 200$^{m}$. A quelque distance sont trois villages Wa-Kamba dont les habitants ont beaucoup de bestiaux et sont très contents d'avoir au milieu d'eux des Européens comme protecteurs contre leurs redoutables ennemis les Masaï. La Compagnie engage instamment la Société des missions anglicanes à créer des stations le long de la route qu'elle commence à ouvrir. La Mission des Universités et la Mission romaine française désiraient aussi s'installer dans ce champ de travail, mais M. Mackenzie a répondu que M. Price y avait déjà commencé une œuvre, et qu'il était préférable que toutes les stations qui seront créées le long de cette route appartinssent à une seule société.

Les *Missions catholiques* publient une lettre du R. P. Guillemé, de la **mission de Kibanga** sur le Tanganyika, dans le voisinage de la tribu des **Wa-Bembé,** peuplade encore anthropophage, quoique déjà un peu familiarisée avec les blancs auxquels ils font de fréquentes visites pour troquer leurs produits : maïs, millet, manioc, haricots et arachides contre du sel, des chèvres, des perles ou des pioches. Ils cultivent un tabac qui est très apprécié, non seulement des indigènes, mais encore des Européens ; il est déjà devenu un article de commerce très recherché. C'est une des rares tribus de l'Afrique équatoriale qui n'aient pas encore laissé les musulmans pénétrer chez elle. Protégés par les hautes montagnes qu'ils habitent et où les esclavagistes n'osent se hasarder, ils assistent de loin aux déprédations commises sur les indigènes riverains du lac, et ceux-ci sans cesse pillés par les chasseurs d'hommes sont allés en grand nombre chercher la sécurité dans ces montagnes. D'ailleurs, les Wa-Bembé eux-mêmes ont été souvent victimes de ces pillards, lorsque venant vendre leurs produits aux habitants de la plaine ils ont été surpris par les esclavagistes et obligés de jeter leur fardeau,

pour échapper par la fuite à la dure servitude qui les attendait s'ils avaient eu le malheur de tomber entre les mains de leurs ennemis. Ils sont bons travailleurs. Lorsqu'ils recourent à l'intermédiaire des missionnaires, c'est toujours pour demander la paix. « Dites au chef de la presqu'île d'Ubwari, » ont-ils souvent répété, « de nous laisser tranquillement cultiver nos champs, et faire notre petit trafic de vivres; nous serons heureux : l'abondance viendra dans le pays, et nous vous fournirons la nourriture nécessaire à vos nombreux enfants. Maintenant, sans cesse tracassé par nos voisins, nous ne pouvons travailler qu'en tenant la pioche d'une main et la lance de l'autre. »

Le Comité des Sociétés unies pour la protection des indigènes contre l'importation des **spiritueux** a chargé une députation de présenter à lord Salisbury un mémoire demandant que le gouvernement britannique fît des démarches auprès du gouvernement allemand, pour que l'Allemagne et l'Angleterre s'unissent en vue de garantir les natifs des territoires africains placés sous leur protectorat, contre les maux causés par l'importation des spiritueux d'Europe. Tout en reconnaissant les efforts que sir Ed. Malet avait faits en ce sens à la Conférence de Berlin, le duc de Westminster, au nom de la députation, fit observer que le principe de la prohibition devait être préféré à l'adoption de droits de patente très élevés. A cela lord Salisbury répliqua que quoique le gouvernement anglais sympathisât entièrement avec le but que se propose le Comité, la protection des indigènes, et qu'il voulût tout tenter pour restreindre le mal causé aux natifs par les spiritueux, il ne pouvait pas espérer voir se produire une entente générale des gouvernements sur le principe de la prohibition. Les États-Unis en particulier ont répondu que leur Constitution ne leur permettait pas de conclure avec les autres puissances un arrangement dans ce sens. En outre la concurrence du commerce des diverses nations européennes s'y oppose. La production y est poussée avec vigueur et leur procure des bénéfices considérables; aussi les intérêts engagés dans la question ne permettraient-ils pas d'espérer obtenir une prohibition générale. Il y a lieu de tenir compte des opinions des autres nations, et de se borner à profiter de toutes les occasions pour insister auprès de leurs gouvernements respectifs afin qu'ils consentent à imposer des droits élevés à l'importation.

M. Louis Catat, ancien officier de marine et docteur en médecine, et M. Georges Foucart, ingénieur des arts et manufactures, chargés d'une mission d'exploration à **Madagascar** sont partis de Marseille avec

M. C. Maistre que leur a adjoint le Ministère de l'instruction publique. Ils doivent pendant deux ans parcourir le nord, l'ouest et le sud de l'île. Dans la partie méridionale, au-dessous du 22° lat. sud, ils auront à étudier, au point de vue géographique, une contrée qui est encore presque inconnue, à en déterminer le système orographique, le cours des principaux fleuves, et à recueillir des collections scientifiques. Cette partie du voyage ne sera pas la plus facile, car jusqu'à présent les peuplades qui habitent le sud se sont opposées à l'entrée des étrangers. Du côté de l'ouest, la grande étendue de pays comprise entre le massif central et la côte au-dessous du cap Saint-André, offrira aux voyageurs un vaste champ d'études. Enfin dans le nord les explorateurs s'attacheront à déterminer la ligne de faîte et la topographie générale du pays depuis l'Antsianaka jusqu'au cap d'Ambre.

Le *Blue Book* sur les affaires du **Be-Chuanaland** placé sous le protectorat britannique renferme une longue communication de Khama, roi des Ba-Mangwato, de laquelle nous extrayons ce qui suit sur les intentions des Ma-Tébélé. Les Ba-Toka, d'au delà du Zambèze, ont engagé les Ma-Tébélé à passer le fleuve et à leur aider dans leurs entreprises contre les Ba-Rotsé; ils ont préparé des canots pour leur faciliter le passage. Lewanika, roi des Ba-Rotsé, en est informé et, dit Khama, il vient de m'écrire : « Je sais que vous êtes sous la protection de la reine d'Angleterre, mais j'ignore ce que cela signifie. On dit qu'il y a des soldats établis chez vous, et des chefs envoyés par la reine pour prendre soin de vous et vous protéger contre les Ma-Tébélé. Dites-moi tout en ami. Êtes-vous heureux et pleinement satisfait ? Les procédés et les lois des blancs ne vous sont-ils point à charge ? Dites-moi tout, car j'ai un grand désir d'être placé comme vous sous le protectorat d'un grand souverain comme la reine d'Angleterre. »— La réponse de Khama n'est pas indiquée. En revanche le *Blue Book* publie les réclamations de Khama contre tels et tels concessionnaires d'exploitations minières qui menaceraient de compromettre ses États par l'importation de spiritueux. « Je crains moins Lo-Bengula que l'eau-de-vie, » dit-il; « j'ai combattu contre lui lorsqu'il avait les guerriers de son père amenés de Natal, et l'ai repoussé. Mais lutter contre la boisson, c'est combattre contre les démons et non contre des hommes. Je crains plus les liqueurs des blancs que les assagaies des Ma-Tébélé, qui tuent les corps des hommes, tandis que les liqueurs les détruisent, âmes et corps, et pour toujours. Ne me demandez pas de jamais ouvrir la porte aux spiritueux. »

Le lieutenant **Baert** est rentré à Bruxelles venant des **Stanley-**

**Falls,** après un séjour d'un an auprès de Tipo-Tipo, auquel il était attaché en qualité de secrétaire. Il a recueilli, de la bouche des envoyés de **Stanley** arrivés aux Falls le 24 août 1888, des renseignements dont l'*Indépendance belge* a publié un résumé. Ils avaient la physionomie très défaite et semblaient avoir subi de grandes privations. Le lieutenant Baert lui-même s'est rendu à Yambouya et de là a fait une journée de marche sur la route où Stanley s'est engagé pour aller au secours d'Émin pacha. Il est tombé au milieu d'un pays marécageux, de rivières presque impraticables, de hautes herbes où l'expédition n'a pu se frayer une route qu'en faisant jouer de la hache à cinquante hommes. Au delà les difficultés ont dû s'accroître, car, de l'aveu même de ses messagers, Stanley a mis dix mois pour faire le trajet de Yambouya à Wadelaï, tandis qu'après avoir été ravitaillé par Émin il ne lui a fallu que 82 jours pour revenir jusqu'à Nurenya, la localité riveraine de l'Arououimi, que, dans sa dernière lettre, Stanley désigne sous le nom de Banalya, et qui n'est située qu'à sept jours de marche de Yambouya. L'expédition y était arrivée dans trente canots, ce qui indique une voie fluviale praticable. Au surplus, les envoyés de l'explorateur ont reconnu que l'expédition avait eu, au terme du voyage, une lutte à engager contre une peuplade habitant les rives du lac Albert-Nyanza. Peuplade géante, disent-ils. Et dans leur langage pittoresque ils ajoutent : « Ces Africains-là sont aussi grands assis que nous le sommes debout. » Le lieutenant Baert croit pouvoir conclure de ces faits que l'expédition Stanley n'a atteint Wadelaï qu'au prix des plus rudes efforts. Elle a dû être secourue par Émin plutôt qu'elle ne l'a secouru. Au moment où le lieutenant Baert quittait les Stanley-Falls, arrivait un paquet de lettres de Stanley, écrites au moment où il quittait Nurenya pour retourner à Wadelaï. Elles parviendront en Europe par le prochain courrier des Stanley-Falls, probablement dans le courant de mars.

Le lieutenant Baert croit que Stanley ne reviendra en Europe ni par le Congo, ni par Zanzibar, mais qu'il tentera avec l'aide d'Émin pacha, d'enlever le Soudan au mahdi pour le rendre à la civilisation. Voici comment il explique le refus de **Tipo-Tipo** d'accompagner Stanley à Wadelaï. « Ce n'est pas l'envie de rejoindre Stanley qui a manqué à Tipo-Tipo. Il aurait pu acheter sur la route quantité d'ivoire ; c'eût été pour lui un voyage « d'or ; » aussi a-t-il beaucoup hésité avant d'y renoncer. Les scrupules les plus honorables l'ont déterminé, réflexion faite, à demeurer à son poste. Il savait le roi Léopold intéressé à l'expédition Stanley ; mais le *modus vivendi* établi aux Falls lui a semblé de

date trop récente pour pouvoir supporter à ce moment le risque d'une absence prolongée. Voilà à quel ordre d'idées le vali a fini par obéir, en s'abstenant de rejoindre Stanley. A sa place, il a dépêché auprès de l'explorateur une forte caravane de renforts, composée de plusieurs centaines d'hommes, et commandée par un de ses propres parents, Selim-ben-Mahomed, riche trafiquant de Zanzibar, connaissant à fond les contrées de l'Arououimi et ayant tout ce qu'il faut pour seconder puissamment l'expédition Émin. Cette caravane doit avoir opéré sa jonction avec l'expédition à l'heure qu'il est. Bref, le roi Léopold et Stanley auraient en Tipo-Tipo non pas un secret ennemi, mais un auxiliaire des plus précieux, destiné à devenir un important intermédiaire entre la civilisation blanche et la barbarie noire. »

Pendant que les ingénieurs belges préparent la construction du chemin de fer destiné à relier le bas Congo au Stanley-Pool, les Français travaillent à faciliter les communications entre l'Atlantique et Brazzaville par le **Quillou-Niari.** M. Jacob, ingénieur, qui, déjà en novembre 1887, avait envoyé un rapport sur le tracé général d'un chemin de fer à partir du bas Quillou, est rentré récemment en France après avoir fait une étude sérieuse et un nivellement de la région des rapides du Quillou en vue d'utiliser ce fleuve comme voie navigable. Pour établir sa navigabilité, il suffira d'établir un barrage en amont de N'gotou. Le niveau des eaux sera ainsi élevé d'une manière suffisante jusqu'à un point distant de Brazzaville de moins de cent kilomètres. Sur cet intervalle il restera à organiser les transports par les moyens que l'on voudra choisir et qui pourront être améliorés suivant les nécessités et le développement du trafic. Un arrêté ministériel a été publié portant ce qui suit :

Art. 1. — Sont autorisées la mise à l'étude et l'exécution, au moyen des ressources locales, de travaux ayant pour but d'améliorer la navigation du Quillou-Niari et de créer éventuellement une voie de communication entre le Quillou et Brazzaville.

Art. 2. — Il sera statué par le conseil d'administration du Gabon et du Congo français sur les plans et devis de ces travaux et leur mode d'exécution, ainsi que sur les voies et moyens qui pourraient leur être affectés.

Art. 3. — En cas d'exécution des travaux par une compagnie concessionnaire, un décret fixera les tarifs à percevoir, ainsi que le montant de la garantie d'intérêt payable sur le budget local, s'il en est accordé une.

Art. 4. — Aucune dépense résultant de l'exécution des travaux pré-

vus aux articles qui précèdent ne pourra être mise à la charge de l'État autrement que par une loi.

Nous avons eu le plaisir de voir, à leur passage à Genève, deux jeunes missionnaires, MM. Allégret et Tesseirès, que le Comité de la Société des missions protestantes de Paris envoie au **Congo français.** On se rappelle que déjà en 1840 la France et l'Angleterre s'unirent pour combattre la traite dans cette région, et l'un des fruits de leur activité fut la fondation, au Gabon, de Libreville, qui devait servir de lieu de retraite aux esclaves fugitifs. Savorgnan de Brazza dans ses explorations de l'Ogôoué et du pays compris entre ce fleuve et le Congo, a réussi à gagner la confiance et l'affection des indigènes qui l'appellent le père des esclaves. Il a fondé Brazzaville; il a interdit l'importation de l'eau-de-vie dans les contrées où s'exerce son influence. Mais, comprenant qu'il faut une puissance spirituelle pour civiliser et relever les nègres, il a demandé à la maison des Missions de Paris d'envoyer des missionnaires au Congo. MM. Allégret et Tesseirès s'embarqueront prochainement pour le Gabon, où se trouvent déjà des instituteurs français, pour se familiariser avec le peuple et la langue du pays. Après cela, ils se rendront dans le bassin du Congo pour faire un voyage d'exploration et étudier les conditions de la fondation d'une station missionnaire.

Après avoir en vain essayé d'atteindre la région du Soudan central par le Congo et l'Oubangi, M. **Graham Wilmot Brook** est venu à Lagos, d'où il a visité le delta du Niger. Entré en rapport avec les missionnaires de la Church Missionary Society, il a acquis la conviction que c'est par le Niger et le Bénoué que l'accès au **Soudan central** est le plus facile. L'évêque Crowther partage cette idée. Plusieurs fois il s'est rendu à Bida, capitale de l'émir du Nupé; depuis longtemps il se proposait de se rendre à Sokoto, mais jusqu'ici il en a été empêché. M. Wilmot Brook a demandé à la Société des missions anglicanes de lui permettre de s'associer à son œuvre du Niger comme missionnaire pionnier indépendant, et sa proposition a été agréée. Il désire s'établir tout d'abord à la station la plus avancée, Kipo-Hill, pour étudier la langue haoussa, et entrer en relations amicales avec l'émir de Nupé et d'autres chefs mahométans. Après cela il se dirigera vers le Soudan, où il travaillera de concert avec la mission du Niger; mais tandis que les missionnaires natifs se consacrent aux populations païennes, lui se vouera à l'évangélisation des mahométans.

Il résulte du rapport officiel de M. Alvan Milsom, commissaire du

gouvernement britannique à Lagos, que la population de **Badagry** augmente rapidement par suite de l'inmigration continue de réfugiés popos, yorubas et haoussas. Les missionnaires romains établis dans cette ville et à Adijo ont réussi à faire cultiver aux indigènes de vastes étendues de terrain qui produisent de magnifiques récoltes. L'officier anglais qui réside à Kotonou a également fait mettre en culture plus de six kilomètres carrés. Le principal obstacle à la civilisation est l'importation des spiritueux allemands de qualité détestable. Un quart des habitations de Kotonou ont été transformées en cabarets qui sont des centres de démoralisation et des repaires de criminels. Porto-Novo est l'entrepôt d'où ces alcools sont dirigés sur les autres points du littoral. Le mal a pris des proportions telles que les habitants ont eux-mêmes pétitionné auprès du gouverneur pour que la vente des liqueurs fût prohibée. M. Milsom estime que cette mesure serait des plus avantageuses pour toute la colonie.

Des renseignements intéressants sont arrivés en France sur le voyage d'exploration de M. le **capitaine Binger** dans le Soudan occidental. Arrivé à Kong en mars 1888, il se proposait de prendre la route de Yendi (visité en 1882 par le capitaine anglais Lonsdale, et en mai de l'année dernière par M. von François), jusqu'à Robodioulassou, pour aller à Mosi par le Ylinga. Il espérait y arriver à la fin d'avril et revenir à Kong par le Gottago. M. d'Albéca, administrateur colonial français de Grand-Popo et Agoué, apprit que M. von François avait entendu dire par des noirs, à Salaga et à Gambaga, qu'un blanc était arrivé à Kong avec quelques porteurs. Il résolut de se mettre en communication avec M. Binger et pour cela expédia à Salaga, avec une lettre, le nommé Bakari, un des nombreux musulmans qui viennent dans les comptoirs français d'Agoué et de Grand-Popo acheter du sel, de la poudre et des fusils. Parti d'Agoué le 26 septembre, le messager suivit la route ordinaire des caravanes à travers les pays de Togo, d'Ewé, d'Adélé, jusqu'au Volta moyen. Le 22 décembre il rentrait à Agoué porteur d'une réponse de M. Binger d'où nous extrayons ce qui suit : « Je suis de retour du Mosi depuis fort peu de temps, et quitte Salaga demain 12 novembre, pour faire retour sur nos établissements de la côte des Graines et d'Ivoire (Assinie et Grand-Bassam), où je compte arriver fin mars ou courant d'avril 1889, en repassant par Kong. Comme bien vous pensez, j'ai eu des hauts et des bas dans mes tribulations à travers ces pays ignorés jusqu'à ce jour. Je suis cependant en aussi bonne santé que l'on peut se trouver après deux ans de privations de tout genre, et, si Dieu

continue à me conserver des forces, je ne tarderai pas à regagner notre chère France. Je voudrais pouvoir vous donner quelques détails sur ce que j'ai fait et sur ce qui me reste à faire, mais je ne considère pas cette voie comme suffisamment sûre pour entrer dans des explications plus amples. Si l'occasion se présente, je ferai parvenir de mes nouvelles à Assinie ou Grand-Bassam dès mon arrivée à Bitougou (Bountoukou, de la carte de Lannoy), appelé aussi Gottogo par les Maudi. Ce point me paraît jusqu'à présent être assez exactement placé sur la carte précitée; il est séparé du Kong par la rivière Coumouy (Comoé), à une distance de vingt jours de marche (environ 350 à 400 kilomètres), direction du nord-ouest. Les communications de la région que j'ai visitée avec Timbouctou sont très rares... »

## NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

MM. Fol et Barrois ont été chargés d'explorer, au point de vue zoologique, le littoral de la Tunisie.

M. Léon Moncelon, ex-délégué de la Nouvelle-Calédonie au Conseil supérieur des Colonies, va partir pour la Tunisie, qu'il se propose d'étudier au point de vue colonial. Il l'explorera dans ses principales parties, jusqu'aux frontières de la Tripolitaine.

On mande du Caire au *Daily Chronicle* que le mahdi avait adressé à l'empereur d'Autriche un message l'invitant à envoyer un prêtre qui donnerait les secours de la religion à Slatin-bey et aux autres prisonniers autrichiens retenus dans le camp des derviches. Le consul d'Autriche vient de répondre par une lettre déclarant que l'empereur est très touché de l'invitation du mahdi et de la façon humaine dont sont traités les prisonniers autrichiens, et annonçant qu'un religieux de l'église catholique sera dirigé sur Omdurman, s'il est muni d'un sauf-conduit. Cette lettre a été envoyée à Khartoum par la voie de Souakim.

Une dépêche de Zanzibar annonce que la British East African Company ne permettra l'accès des pays compris dans la zone d'influence anglaise à aucun Européen, s'il n'est muni d'un passeport délivré par le consul général de la Grande-Bretagne.

Le Reichstag de l'empire allemand sera saisi d'un projet de loi créant une ligne de vapeurs subventionnée de Hambourg à Zanzibar.

Après avoir recruté son état-major d'officiers et de fonctionnaires composé d'une soixantaine de personnes, M. Wissmann, commissaire du gouvernement impérial, a quitté Berlin. Il s'embarquera à Brindisi, et trouvera en Égypte un millier de Soudanais qu'il a fait recruter.

D'après un télégramme de Zanzibar, des messagers de Tipo-Tipo, porteurs de lettres pour Stanley, ont été attaqués et maltraités par les Arabes. Ils ont dû rebrousser chemin et prendre une autre route pour se rendre à leur destination.

La Compagnie des Messageries maritimes a fait construire un nouveau steamer, le *Mpanjacka*, pour faire le service côtier de Madagascar, comme annexe des lignes postales qui relient cette île à la France.

Ensuite d'une convention signée avec le gouvernement hova, M. Iribe a installé à Tananarive une fabrique de céramique et une filature de soie.

Le *Transvaal Observer* annonce qu'un accord est enfin intervenu entre la Compagnie du chemin de fer de la baie de Delagoa, les concessionnaires hollandais et le gouvernement du Transvaal. Les travaux de la ligne de la frontière portugaise à Prétoria commenceront prochainement. La voie passera par Barberton.

A une soixantaine de kilomètres de Johannesburg, sur la route de Prétoria à Heidelberg, a été découvert un riche gisement de plomb argentifère, dans le voisinage duquel des mines de houille sont déjà exploitées. La ligne de la baie de Delagoa à Prétoria assurera à ce gisement une exploitation très rémunératrice.

Le Volksraad de l'État libre du fleuve Orange a décidé la construction d'une ligne de chemin de fer de l'Orange au Vaal, passant par Blœmfontein.

Lo-Bengula, roi des Ma-Tébélé, a chargé deux de ses indunas d'une mission auprès de la reine d'Angleterre. Ils sont accompagnés par M. E.-A. Maund, lieutenant attaché à l'état-major de sir Ch. Warren lors de l'expédition de ce dernier au pays des Ma-Tébélé en 1885.

La Compagnie italienne, la Veloce, s'est mise d'accord avec les compagnies anglaises de navigation, l'African Steam-Ship Company et la Castle Line, pour les services entre l'Italie et l'Afrique occidentale et méridionale. La Veloce, qui a cinq départs par mois de Gênes pour la Plata, touchera à chaque voyage à Las Palmas (Canaries), où se feront les transbordements pour les escales de la côte d'Afrique de Monrovia jusqu'à Natal.

Les sondages pour la pose du câble télégraphique sous-marin entre Loanda et Cape-Town sont terminés. La fabrication du câble en Angleterre avance, et tout permet d'espérer que les navires chargés de l'immerger partiront prochainement pour la côte occidentale d'Afrique. Il est donc probable qu'avant la fin de mars l'Afrique sera complètement entourée d'un câble sous-marin.

Le consul belge de Gorée a communiqué à son gouvernement que l'industrie du caoutchouc a remplacé la culture des arachides qui, vu leur qualité inférieure, ne pouvaient pas soutenir la concurrence avec celles de l'Inde. Les premiers essais de récolter le caoutchouc dans le bassin de la Cazamance datent de 1883; dès lors l'exportation de ce produit n'a cessé de progresser. La même qualité fournie par la Guinée portugaise ne se paie que fr. 2,75 à fr. 3 le kilogramme, tandis que le caoutchouc de la Gambie se paie de fr. 6 à fr. 6,50 le kilogramme.

Jusqu'ici la circulation des céréales était interdite au Maroc. Un décret impérial vient d'accorder, pour une durée de cinq mois, le libre cabotage du blé et de l'orge d'un port à l'autre de l'empire marocain.

Le sultan du Maroc a envoyé à Berlin une ambassade pour féliciter le nouvel empereur et négocier un traité de commerce entre l'Allemagne et le Maroc.

---

## CHRONIQUE DE L'ESCLAVAGE

Sous le titre: *Les marchés d'esclaves,* un correspondant du *Temps* envoie à ce journal, de **Hodéida,** sur la mer Rouge, des renseignements qui montrent que malgré la présence des vaisseaux anglais, italiens et français dans les eaux de Souakim, Massaouah et Obock, ce que l'*Anti-slavery Reporter* a dit précédemment de la recrudescence de la traite dans ces parages est parfaitement vrai. Ne pouvant citer l'article entier, nous en extrayons ce qui suit : Malgré les croisières de l'Océan Indien et de la mer Rouge, la marchandise noire continue à affluer sur la côte d'Arabie; le gouvernement turc ferme les yeux et, grâce à cette complicité tacite, on vend toujours des esclaves un peu partout, principalement à Djedda et à Hodéida. Les capitaines de négriers s'entendent merveilleusement à cacher leur marchandise ; aussitôt qu'un navire de guerre s'approche, les esclaves sont jetés à fond de cale ; on entasse sur eux des barils, des ballots, des objets de toutes sortes, tant pis si l'esclave étouffe ; il s'agit avant tout de faire passer le négrier pour un honnête bâtiment de commerce. Dans la mer Rouge, les patrons de négriers emploient un autre moyen. Ce sont en général des enfants qu'ils transportent ; lorsqu'ils sont poursuivis, comme ils ne peuvent cacher leur marchandise à bord, ils la débarquent dans quelque îlot, et jettent les enfants dans des grottes, cavernes etc., dont ils masquent l'entrée de leur mieux. Dans ces conditions, on comprend la difficulté de saisir les négriers en flagrant délit... Les négriers débarquent ensuite leur marchandise sur un point désert de la côte, puis on l'amène à Hodéida par terre : tout le monde connaît l'arrivage, le gouverneur en est informé le premier, mais les apparences sont sauvées et le marchand est certain de n'être pas inquiété. Les esclaves sont alors placés chez des courtiers, dont il y a une vingtaine à Hodéida, et vendus par leurs soins, soit dans la ville même, soit dans l'intérieur du pays. Les prix varient selon la qualité de l'esclave ; ils ont beaucoup haussé depuis quelques années, les marchands étant obligés de donner de plus gros backchich aux autorités turques. Néanmoins on peut se procurer un esclave pour 60 ou 80 talaris. Le prix est aussi plus ou moins élevé suivant la provenance et le sexe. Les nègres venant de Zanzibar ou du Soudan sont en général employés comme domestiques. Les femmes gallas et les Abyssines sont fort recherchées; elles sont en général très jolies; elles ont le teint assez clair et le type européen : ce sont elles qui remplissent les harems d'Ara-

bie ; une jolie galla d'une douzaine d'années se vend couramment 120, 150 et même 200 talaris. Si, dans une ville comme Hodéida, où il y a deux consuls européens, le commerce des esclaves se fait clandestinement, en revanche il se fait presque ouvertement dans les endroits éloignés. A Lohéya, au nord de Hodéida, on crie encore quelquefois le prix d'un esclave aux enchères ; le sous-gouverneur reçoit deux talaris par tête d'esclave vendu ; de plus il en choisit un ou deux à chaque nouvel arrivage. Le cadi fait le trafic des Gallas et des Soudaniens comme une chose fort naturelle.

Au mois de septembre dernier, nous apprend le *Missionary Herald* de Boston, une canonnière anglaise captura trois barques chargées d'esclaves dans le voisinage d'**Aden.** Dans le combat, les capitaines des négriers furent tués. Les barques contenaient 117 garçons et filles de 10 à 20 ans, et essentiellement Abyssiniens. Ils avaient été pris à l'extrémité méridionale de l'Abyssinie par des Gallas musulmans qui les amenaient en Arabie pour les vendre. Les officiers anglais les placèrent sous la protection de la mission de l'Église libre d'Écosse qui leur fait donner une bonne instruction.

D'après une dépêche de **Zanzibar** à la Société allemande de l'Afrique orientale, les missionnaires bénédictins de la mission bavaroise faits prisonniers par Bouchiri ont pu être rachetés, moyennant une rançon de 7000 roupies et la libération de trois trafiquants d'esclaves saisis par les Allemands.

Les *Missions d'Afrique* s'expriment comme suit sur les tribus diverses auxquelles appartient la population des environs de **Mpala** sur la côte S.-O. du **Tanganyika.** Les Wa-Marungu, manquant de courage, sont regardés par les autres tribus comme une race vile née pour la servitude. Aussi sont-ils le point de mire de la plupart des expéditions qui ont pour but la chasse à l'esclave, et il est extrêmement rare que ces expéditions ne rapportent à ceux qui les entreprennent, si peu nombreux qu'ils soient d'ailleurs, de gros bénéfices. Les Wa-Bembé fournissent aux traitants les esclaves les plus estimés après les Wa-Marungu. Les Wa-Sumbwa, toujours en quête de nouvelles aventures, se font à l'occasion esclavagistes et brigands. Avec des habitudes moins nomades, les Wa-Rua ne le cèdent guère en barbarie aux précédents. Ce sont eux qui organisent ces expéditions qui vont périodiquement rançonner les Wa-Marungu et les Wa-Bembé. On veut des esclaves à tout prix et quiconque apporte des entraves à la chasse à l'homme est tenu pour un ennemi.

Le Rev. Robert Cleland écrit de Chirazula au *Missionary Record* de l'Église établie d'Écosse, qu'il a rencontré sur la route du lac **Chiroua** à sa station, près d'un groupe d'indigènes, une femme succombant sous le poids d'un joug d'esclave. Pendant qu'il parlait aux natifs, le mot « Ngondo » se fait entendre à plusieurs reprises, et bientôt les hommes se lèvent en sursaut. Des jeunes garçons ont été capturés au bord du Chiroua pendant qu'ils pêchaient avec leurs pères. On entend ceux-ci dire : « On les conduira chez les Ma-Tapouiri, grand centre arabe, d'où ils seront menés à la côte, vendus et embarqués. » Il y avait là une centaine de personnes, mais point d'enfants. Les mères effrayées les gardaient à la maison. Un des assistants était un esclave dont l'avenir est très incertain ; personne ne songeait à le décharger du joug qui pesait sur son cou. Combien de milliers sont conduits à la côte ! J'étais sur une grande route d'esclaves et je vis une caravane portant soi-disant de l'ivoire. Oui, me dit un de mes jeunes gens, mais de l'ivoire noir. Le pauvre esclave susmentionné me demandait de l'acheter : « Je peux être bientôt vendu pour être mené à la côte ; achetez-moi et je ferai votre ouvrage. » Un autre jour une pauvre femme se précipite dans ma station en criant : « Ils me prennent pour m'emmener vendre à la côte, oh ! sauvez-moi, ils m'ont volée chez moi, au delà de la rivière ! » Je ne sais où elle est maintenant, peut-être chemine-t-elle à l'heure qu'il est, vers la côte, le cœur brisé ; et combien de ses semblables sont dans le même cas !

A l'occasion du retour de Lewanika, roi des **Ba-Rotsé,** de son expédition contre les Ma-Choukouloumbé, M. Coillard a écrit à la Société des missions évangéliques de Paris : Ce qui navre le cœur, ce sont les jeunes femmes et les enfants qui font partie du butin. On m'en cache le nombre, on m'assure même que le roi avait donné des ordres pour qu'on ne s'attaquât qu'à la gent bovine. Mais la vérité perce quand même. Des hommes, on n'en a pas amené un seul. En me promenant dans le village, je remarquai çà et là des faisceaux de javelines, dont la plupart recourbées, signe indubitable qu'elles ont répandu le sang humain. Il fallait donc les purifier. Gambala et d'autres de ma connaissance me montraient avec ostentation leurs haches d'armes. « Elles sont pures, » me disaient-ils, « nous nous sommes souvenus de tes injonctions. » Mon ami Mahaha m'envoie même par Seshéké un message analogue. Quelle que soit la valeur de ces assertions, c'est déjà quelque chose d'entendre un Zambézien se vanter de s'être privé du plaisir d'éventrer un pauvre Ma-Choukouloumbé. Le roi n'en est pas là, lui, car en me voyant entrer chez lui, il me disait en essayant de ricaner : « Ne va pas me gronder si

l'on te dit que j'ai tué un homme de ma propre main. » Hélas ! il paraît qu'il en a tué plus d'un. Là où les Ma-Choukouloumbé faisaient mine de résister, c'est lui qui dirigeait l'attaque ; puis, accompagné de quelques cavaliers, il s'élançait à la poursuite des malheureux épouvantés par les armes à feu et par la vue de ce monstre sans nom : un quadrupède surmonté d'une forme humaine. Dans cette razzia, Lewanika a aussi fait preuve de magnanimité. Il a rendu non seulement la liberté à plusieurs femmes captives d'un certain âge, mais aussi le bétail, les femmes et les enfants à ceux qui eurent le courage de faire acte de soumission. Il n'osa pas attaquer une *chefesse* du nom de Nachintu, que les Ma-Kololo avaient jadis faite prisonnière et libérée ensuite. Ils n'avaient gardé que son fils, son unique qui est devenu un des principaux manœuvres de Lewanika et le nôtre à l'occasion. Ce Samoïnda, comme tous les esclaves Ma-Choukouloumbé, s'est distingué par sa cruauté envers ses compatriotes.

Après la communication faite à la Société de géographie de Londres par M. Arnot, sur son séjour chez les **Garenganzé,** Sir Francis de Winton a fait remarquer qu'un des meilleurs moyens d'attaquer la traite des nègres au cœur du pays était de se concilier l'amitié de chefs comme leur roi Msiri. Quoique la traite règne dans ses États, a dit M. Arnot, le chef lui-même ne vend pas d'esclaves. C'est chose convenue en Afrique que les dépouilles appartiennent au fort, et que ceux qui ont livré les batailles du roi gardent tout ce qu'ils ont pu prendre. C'est aux guerriers de Msiri que les trafiquants arabes achètent les esclaves ; le roi lui-même est décidément opposé à ce commerce. Quant au trafic de la côte occidentale il est essentiellement fait par les indigènes du Bihé. Les Portugais eux-mêmes en font très peu. Ils envoient les natifs du Bihé avec des étoffes, des fusils et d'autres choses, en échange de quoi ils reçoivent de l'ivoire, des esclaves, du caoutchouc. Beaucoup de marchands vont dans le Lounda, où il n'y a pas d'ivoire ; les indigènes qui désirent des étoffes vendent des esclaves qui sont conduits vers le Kassaï inférieur, et échangés contre de l'ivoire. Mais la souveraineté du Portugal sur les gens du Bihé n'est guère que nominale ; les Portugais n'y ont presque pas d'autorité administrative ; quelques-uns par avarice ont pratiqué la traite.Mais nul ne peut dire que le gouvernement portugais l'ait encouragée. La première année où M. Arnot était chez les Garenganzé, il a vu partir une caravane de 300 esclaves, presque tous adultes, hommes et femmes. Les enfants, incapables de supporter les fatigues du voyage vers la côte, étaient considérés comme de peu de valeur.

M. Treich-Laplène, chargé de conduire au capitaine Binger une expédition de ravitaillement, a fourni sur la ville de **Bondoukou** (bassin du Niger), où il a passé quinze jours, les renseignements suivants : Bondoukou est un grand village de quatre à cinq mille habitants. Le trafic le plus important est celui des esclaves. Presque toute la population est musulmane; une partie des habitants cependant, originaire de l'Abron, est fétichiste et se livre à toutes les pratiques de cette croyance; durant mon séjour, on a sacrifié des esclaves en l'honneur des funérailles du chef défunt. Le principal jour de la fête, on en a égorgé huit sur la place publique; j'ai même été invité à cette abominable cérémonie dont rien ne peut dépeindre l'horreur.

L'*African Times* rapporte que le gouverneur de **Sierra Leone,** M. Hay, a eu à réprimer des troubles dans le district de Sulymah exposé aux incursions des Mendies du voisinage. Il a chassé ceux-ci des villes de Jahourah et de Bahama qu'ils avaient occupées, et dont ils avaient réduit toute la population en esclavage. Il a ainsi délivré plus de 500 esclaves, femmes et enfants. A Faminah, une des villes du chef Mackiah, il en a également libéré 668. Enfin Largo, forteresse du même chef, a été prise, et 700 esclaves y ont été remis en liberté.

Après les fatigues de la mission que le **cardinal Lavigerie** a accomplie en Europe, il a dû, par ordre des médecins, se rendre à **Biskra** pour y restaurer sa santé. Auparavant il a écrit au comité anti-esclavagiste de Milan qu'il ne compte pas centraliser les sommes offertes pour l'abolition de la traite. Il désire que chaque pays organise un comité, centralise les offrandes nationales et en dispose au mieux de la cause dans les contrées occupées par la nation.

En **Angleterre,** un important meeting anti-esclavagiste a eu lieu dans le Memorial Hall de Manchester, sous le patronage de la Société de géographie de cette ville.

A **Paris,** M. Jules Simon, président du Conseil central de la Société anti-esclavagiste de France a fait à la Sorbonne une conférence dans laquelle il a fait appel à la pitié de tous en faveur des victimes de la traite.

En **Belgique,** il s'est formé des Comités dans toutes les provinces; leurs présidents ont eu le 13 janvier, à Bruxelles, une réunion dans laquelle ils ont donné des renseignements sur l'activité spéciale de chaque comité et sur les résultats obtenus. En quinze jours Liège a donné plus de 30,000 francs. A Tournai des collectes à domicile sont faites par les dames. M. le général Jacmart, président de la Société anti-

esclavagiste belge a fait au local de la Société scientifique de Bruxelles, une conférence dont le sujet peut être résumé par ces mots : Faisons avant tout notre devoir sur le lac Tanganyika, et notre exemple entraînera les gouvernements à remplir le leur dans toute son étendue.

En **Hollande,** à Amsterdam et à Bovenkerk, s'est fondée une Société composée en grande partie d'ouvriers ; tous les membres se sont engagés à abandonner à l'œuvre anti-esclavagiste le gain d'une journée de travail.

En **Allemagne,** la Société coloniale a lancé un appel adressé à toute la nation allemande en vue de mettre un terme aux horreurs que les trafiquants d'esclaves commettent en Afrique.

En **Alsace,** deux grandes réunions ont eu lieu à Strasbourg, à la suite desquelles des listes d'adhérents se sont couvertes de souscriptions importantes.

En **Sicile,** a eu lieu, à Palerme, une conférence sous la présidence du cardinal Alésia, qui s'occupe de la fondation d'une Société anti-esclavagiste de Sicile.

En **Suisse,** les évêques ont publié un appel aux fidèles de leurs diocèses pour les engager à contribuer à l'œuvre de l'abolition de la traite. Après une conférence donnée à l'Aula de l'Université de Genève, par M. le prof. Ruffet, sous les auspices de la Société anti-esclavagiste suisse, des adhésions nombreuses sont parvenues au Comité. Le mouvement va s'étendre à la Suisse romande par des conférences à Fribourg, à Neuchâtel, la Chaux-de-Fonds et le Locle. La Société publiera, à intervalles irréguliers, un Bulletin pour tenir les adhérents au courant du mouvement anti-esclavagiste.

---

## LA RÉVOLUTION DANS L'OU-GANDA

La Société des missions anglicanes a reçu du Rev. E.-C. Gordon une lettre du 7 novembre 1888, datée d'Ousambiro, où venaient d'arriver les missionnaires expulsés de l'Ou-Ganda par les Arabes. Nous en extrayons ce qui nous paraît le plus important pour expliquer la chute de Mwanga et le triomphe de l'influence des Arabes dans ses États.

La cause de la révolution doit, d'après M. Gordon, être attribuée à la mauvaise administration de Mwanga, qui s'était rendu très impopulaire auprès d'un grand nombre de ses sujets, et ne faisait rien pour gagner l'affection d'une fraction de Ba-Ganda qui, de jour en jour, avait acquis

plus d'influence et d'autorité. Le nom qui leur convient le mieux est celui de *lecteurs* ou de *réformateurs*. La jeunesse et la force du pays se rattachaient à eux. Ils formaient deux groupes, l'un celui des lecteurs chrétiens, composé des élèves des missionnaires romains et protestants ; l'autre celui des lecteurs mahométans. Les deux partis comptaient à peu près le même nombre d'adhérents.

Par sa conduite, Mwanga s'était rendu odieux à ces deux groupes. Depuis un certain temps il montrait une hostilité croissante envers tous ceux qui voulaient le progrès et qui se séparaient de l'ancien culte païen. En même temps, la population tout entière manifestait son aversion pour la tyrannie de Mwanga et pour ses actes réitérés de rapine et de violence. Presque chaque mois il faisait des voyages en tous sens dans ses États pour piller ses sujets. Les Ba-Ganda étaient fatigués de ces incursions dans lesquelles, pour procurer des vivres et des provisions à ses gardes du corps, les chèvres, les bœufs et les fruits de la terre étaient extorqués partout où il passait. En outre, lorsqu'il lui arrivait de rencontrer des femmes dont la beauté le charmait, il ne se faisait aucun scrupule de les enlever pour les faire entrer dans son harem. Aussi les habitants des campagnes élevaient-ils de nombreux sujets de plaintes contre lui.

Depuis que Mwanga était monté sur le trône, tous ceux qui lisaient avaient dû le faire en secret ; jamais il n'avait professé ni encouragé la vérité chrétienne, non plus que la foi musulmane. Les adhérents des cultes chrétiens et mahométans n'avaient pu les célébrer qu'en cachette. Quoiqu'il fût essentiellement indifférent en matière religieuse, il se montrait de plus en plus hostile à la foi chrétienne aussi bien qu'à l'islamisme.

On se rappelle l'ordre que lui et ses chefs donnèrent, en 1886, de massacrer les lecteurs chrétiens, sous prétexte qu'ils s'uniraient aux blancs qui les instruisaient et provoqueraient une rébellion. Plus tard il se plaignit également des adhérents de l'islam qui, disait-il, « manquaient de respect et d'égards envers le roi, et ne voulaient pas manger des mets du roi, parce que le bétail étant abattu par des incirconcis, la viande en était souillée. » Quant aux lecteurs chrétiens, Mwanga leur reprochait d'être des serviteurs désobéissants et rebelles parce qu'ils ne voulaient pas, le dimanche, exécuter les travaux du roi. Depuis un certain temps le bruit circulait qu'il se déferait d'eux tous d'un seul coup ; mais le moment n'était pas encore favorable à l'exécution de ce projet.

Mwanga lui-même facilita son renversement en armant les chefs des

deux compagnies de ses gardes du corps. Ces gardes, hommes jeunes et favoris du roi, étaient devenus des lecteurs. Remplissant les fonctions de pages, ils se tenaient constamment auprès du souverain, mais ils avaient pour chef un officier qui n'appartenait pas au groupe des lecteurs. Outre ces gardes du corps, deux autres compagnies nombreuses devaient accompagner le roi chaque fois qu'il quittait la capitale. Leurs chefs étaient des lecteurs adhérents du christianisme : l'un, élève des missionnaires romains, jouissait d'une influence considérable ; l'autre se rattachait à la mission protestante anglaise. Les partisans de ces deux chefs étaient très nombreux et appartenaient également aux lecteurs. Un grand nombre de chrétiens étaient donc appelés à suivre le roi ; mais ils ne le faisaient qu'avec une sorte de crainte, se souvenant des menaces que Mwanga avait proférées contre eux.

Voici le projet que le roi avait tramé à leur égard. Avec ses gardes du corps qui n'appartenaient pas aux lecteurs, il voulait faire monter dans des canots les chefs des autres compagnies de sa garde et leurs adhérents, et les envoyer dans quelque île sous prétexte de la piller. Le chef des gardes non lecteurs, qui devait les y conduire, avait ordre de les y laisser, ainsi que l'amiral, lecteur chrétien, et s'il réussissait à les tromper, il devait emmener leurs canots. Abandonnés dans l'île, ils seraient morts de faim. Le Pokino, chef très puissant, complice du roi, fut laissé dans la capitale pour prêter aide et secours à Mwanga.

Un autre groupe considérable de lecteurs appartenait aux mahométans. Ils avaient pour chef le puissant Mujassi qui, dans cette occasion, devait accompagner le roi, mais il refusa feignant d'être malade. Avant de quitter la capitale, les lecteurs étaient persuadés d'une trahison. On leur dit que le roi avait l'intention de les noyer tous dans le lac. En conséquence ils se préparèrent à faire résistance. Il paraissait évident que si Mwanga réussissait dans ce complot dirigé surtout contre les lecteurs chrétiens, il se tournerait immédiatement après contre les lecteurs mahométans pour les détruire aussi.

Ces derniers étaient prêts à agir contre Mwanga et à le détrôner sans l'aide des chefs chrétiens qui ne désiraient pas aller aussi loin et songeaient seulement à s'échapper vers l'Ou-Nyoro. A la fin cependant, les chefs des deux fractions religieuses unirent leurs efforts pour tenter d'expulser Mwanga. Leur grief le plus fort était que le roi avait décidé de les faire tous mourir, les uns en les noyant, les autres par d'autres moyens violents. Un groupe de mahométans alla informer le prince de leur choix, Kiwewa, frère de Mwanga, de l'intention des lecteurs. Au

point du jour les assaillants s'approchèrent de la capitale par deux routes différentes; Mujassi et ses soldats avaient avec eux le prince que tous voulaient faire monter sur le trône. Les chefs chrétiens, l'amiral et beaucoup de sous-chefs gagnèrent la ville par un autre chemin. Mwanga fit à peine résistance ; il sortit de Rubaga, tira quelques coups de fusil, puis s'enfuit vers le lac avec quelques partisans. Les lecteurs entrèrent dans la ville et mirent le nouveau prince sur le trône vacant.

Le même jour, les principaux emplois furent distribués entre les chefs des lecteurs qui avaient fait monter sur le trône Kiwewa. Le chef catholique romain fut nommé juge suprême; le poste de premier ministre — katikiro — fut confié au chef chrétien qui se rattachait à la mission anglaise. Les deux autres charges les plus importantes furent données à Mujassi et à un autre lecteur arabe. L'ancien katikiro se retira très sagement : il partit et alla s'établir près du tombeau de Mtésa. Le Pokino, qui avait pris une part active aux crimes de Mwanga, fut chassé, ou plutôt il prit la fuite, sa maison fut pillée et brûlée.

Le lendemain, les missionnaires furent tous convoqués pour voir le nouveau roi; beaucoup d'Arabes y furent aussi invités. Un messager vint les chercher pour les amener tous ensemble au palais. A peine pouvait-on croire qu'il se fût passé quelque chose d'extraordinaire. Il n'y avait ni bruit ni agitation; cependant, hors de la capitale, où la foule était rassemblée, régnait une grande excitation. A la cour, où les missionnaires précédèrent les Arabes, l'émotion était grande ; toutefois il n'y avait ni querelle ni désordre. Le roi prodiguait les paroles et les promesses les plus généreuses. Il se tourna vers les Arabes et proclama la paix avec l'Ou-Nyoro et la liberté commerciale; l'importation et l'exportation des marchandises ne devaient point être grevées de droits onéreux. Il accorda aux Arabes la liberté d'enseigner leur religion et annonça qu'on construirait une mosquée. Puis, s'adressant aux missionnaires européens, il leur dit qu'ils seraient libres d'enseigner et que les Ba-Ganda pourraient être instruits sans restriction ni empêchement.

Ce fut ainsi que se passa le premier jour de règne de Kiwewa. Tous se félicitèrent de ce que ce grand changement se fût produit d'une manière si paisible. Il est étonnant en effet que la déposition de Mwanga se soit accomplie sans la moindre effusion de sang. On promit à Mwanga d'épargner sa vie. Le Pokino fut fait prisonnier, puis on lui pardonna, mais il tomba en disgrâce. Beaucoup d'autres chefs importants furent déposés et dégradés. La paix et la tranquillité régnaient dans tout le pays.

Quantité de chrétiens sortirent alors des retraites où ils s'étaient tenus cachés, ils accoururent à la cour du roi, et entrèrent au service de celui-ci comme pages et messagers. Ils commencèrent à se rendre en foule à la station des missionnaires, le dimanche et les autres jours de la semaine. Beaucoup demandaient des syllabaires; d'autres des portions imprimées de la Bible. Dès l'aube et jusqu'au crépuscule, ils assiégeaient la station et pénétraient dans les chambres des missionnaires. Quantité de chefs demandaient des syllabaires afin de pouvoir apprendre à lire à leurs gens et à leurs esclaves. D'autres désiraient des remèdes médicaux. Les dimanches surtout, le changement était remarquable; le nombre des assistants au culte avait doublé et, pour le service de l'après-midi, l'auditoire était toujours plus nombreux qu'à l'ordinaire; de dimanche en dimanche il augmentait, et s'éleva bien vite à 300 personnes; beaucoup de gens durent se tenir dehors. Un dimanche, la plupart des chefs chrétiens influents y assistaient, y compris celui des gardes du corps, élève des missionnaires, qui avait été nommé premier ministre. Tout paraissait calme et tranquille.

Mais les Arabes avaient assisté à tous ces changements avec une grande anxiété. Ils étaient vexés de voir les fonctions de juge et de premier ministre données à des lecteurs chrétiens. Le dernier katikiro s'était toujours montré leur ami, et était souvent intervenu auprès de Mwanga pour détourner d'eux sa colère. Ils sentaient vivement sa perte, surtout parce qu'ils craignaient que leurs intérêts pécuniaires n'en fussent sérieusement atteints. A leurs yeux, le nouveau katikiro n'était qu'un païen et un infidèle qui ne pourrait devenir ni leur ami ni leur aide. Le roi leur avait fait quantité de promesses, mais ne les avait pas tenues. Beaucoup d'entre eux se plaignaient de la manière dont Kiwewa les traitait. Mwanga leur devait une grande quantité d'ivoire; le nouveau roi avait promis de faire tous ses efforts pour acquitter les dettes de son prédécesseur; et en effet il avait commencé à payer les Arabes autant que ses moyens le lui permettaient: mais il n'avait pas l'ivoire nécessaire et il ne savait où le trouver. Dès lors il était gêné, et les Arabes étaient mécontents de leur condition. Ils commencèrent à chercher un moyen de l'améliorer. Ils se concertèrent avec d'autres mécontents, le fameux Mujassi, presque tous les chefs ses adhérents et les lecteurs mahométans.

Puis ils entourèrent le roi, s'efforçant d'envenimer son esprit et de l'exciter contre le katikiro et les lecteurs chrétiens. Ils lui persuadèrent que sa vie était en danger, que les lecteurs chrétiens feraient une tenta-

tive pour le renverser et pour mettre à sa place une princesse qu'ils avaient résolu de faire monter sur le trône.

De cette manière Kiwewa fut amené à considérer les Arabes comme ses amis et ses protecteurs, et les chrétiens comme ses adversaires. Très habilement, les Arabes profitèrent d'une occasion qui leur permit de faire passer les chrétiens pour des fauteurs de trouble et de rébellion.

Une troupe de Ba-Ganda qui avaient été envoyés à l'ouest du lac Victoria par Mwanga pour percevoir ses taxes sur les tribus placées sous son autorité, rentra dans l'Ou-Ganda le jour où éclata le conflit. Elle était composée essentiellement de chrétiens. Leur chef qui, sous Mwanga, avait occupé un poste important, fut présenté comme revenant très agité de ce qu'aucun commandement ne lui eût été réservé. On l'accusa, lui et les autres chrétiens, d'amener la princesse qu'ils avaient l'intention de faire monter sur le trône; histoire inventée pour faire croire que les chrétiens tenaient à être gouvernés par une femme comme en Angleterre. La cour se réunit, et le katikiro fut interrogé sur sa fidélité au roi. Il quitta brusquement le palais, et à peine avait-il regagné sa demeure qu'il fut sommé de revenir vers la résidence royale. Un combat avait commencé.

Pris à l'improviste, les chefs chrétiens et leurs adhérents eurent à défendre leur vie dans une situation tout à fait désavantageuse. Les mahométans étaient résolus à faire tomber le katikiro. Pendant quelque temps les chances du combat furent incertaines, mais les chrétiens n'avaient pas pu se réunir à temps en assez grand nombre. On avait entendu dire que jamais le katikiro ne combattrait; il dut livrer bataille et fut défait. Deux des chefs chrétiens furent tués, le jeune amiral et un autre chef. Le gros des chrétiens s'enfuit avec le katikiro.

Le combat terminé, il s'agissait d'établir le nouvel ordre de choses. On choisit de nouveaux fonctionnaires; les sous-chefs et leurs subordonnés furent nommés. Des messagers furent envoyés aux stations des missionnaires protestants et catholiques. Les protestants étaient alors occupés à soigner des blessés et leur maison était pleine de fugitifs; ceux-ci reçurent l'ordre de s'en aller, et les missionnaires durent suivre les messagers. La nuit tombait lorsqu'ils arrivèrent près de la résidence royale, où ils rencontrèrent les missionnaires catholiques qui y avaient été aussi amenés. On les conduisit à une maison où ils furent traités comme des prisonniers. Les missionnaires français avaient pu prendre avec eux des couvertures et quelques provisions; ils les partagèrent libéralement avec les Anglais. Le chef chargé de les garder leur apprit

que le roi n'avait pas l'intention de les faire mourir ; qu'il ferait l'inventaire de tout ce qu'ils avaient, que lui et ses ministres réclameraient de beaux présents, après quoi on les laisserait quitter le pays en paix.

Le lendemain MM. Gordon et Walker furent en effet conduits à leur station, pour faire les cadeaux susmentionnés, puis ils furent ramenés en prison. Il en fut de même pour les missionnaires romains. Après cela les stations des missions furent livrées au pillage. Le huitième jour tous furent menés au bord du lac et embarqués dans l'*Eleanor,* le bateau de la Société des missions anglicanes.

Quantité de gens suivaient les bagages portés à bord, et ouvrirent les caisses pour en voler le contenu. L'officier qui conduisait les missionnaires leur demanda encore des cadeaux et M. Walker dut se dépouiller d'une partie de ses vêtements. La dernière parole qui leur fut adressée fut celle-ci : « Qu'aucun blanc ne vienne dans l'Ou-Ganda avant deux ans. Que le bateau de Mackay ne paraisse pas de longtemps dans nos eaux. Qu'aucun instituteur blanc ne rentre dans l'Ou-Ganda avant que nous l'ayons tout entier converti au mahométisme. »

Le départ des missionnaires eut lieu à midi ; à quatre heures ils débarquèrent dans une île pour faire cuire quelques provisions. Les seuls vivres que portât l'*Eleanor* avaient été fournis par les missionnaires français ; seuls aussi ils avaient reçu l'autorisation de garder des étoffes et des cauries, objets nécessaires pour s'approvisionner de vivres en voyage. Il y avait à bord un peu de riz et d'orge ; on espérait pouvoir acheter quelques aliments au premier port où toucherait le bateau. Celui-ci appartenait aux Anglais ; les Français avaient les objets d'échange pour se procurer de quoi manger. Tous mirent généreusement ce qu'ils avaient au service de leurs compagnons d'infortune. Lorsqu'ils remontèrent sur le bateau, un couple d'hippopotames montraient leurs têtes hors de l'eau. L'un d'eux frappa l'embarcation avec une telle violence qu'il y fit deux trous assez grands pour que l'eau y entrât abondamment Le bateau s'emplit rapidement ; heureusement la terre était proche ; les bateliers savaient nager ainsi que les missionnaires ; ils atteignirent l'île ; mais cinq des jeunes gens qui accompagnaient les missionnaires français furent noyés. La femme du propriétaire de l'île se montra très hospitalière envers les naufragés ; elle mit sa maison à leur disposition et leur fournit ce dont ils avaient besoin.

Le lendemain leur hôte fit battre le tambour pour appeler de la terre ferme les Ba-Ganda afin qu'ils vinssent aider à remettre à flot l'*Eleanor*. Les étoffes furent perdues, mais on sauva les cauries. Le bateau fut

réparé ; après cela la navigation fut très lente, néanmoins les missionnaires arrivèrent le 3 novembre à Oukoumbi, l'une des stations romaines où les Anglais reçurent une bienveillante hospitalité, et où ils se séparèrent de leurs compagnons ; le 4 novembre ils atteignaient eux-mêmes la station d'Ousambiro, où M. Mackay leur souhaitait la bienvenue.

---

## CORRESPONDANCE

### Lettre de Lorenzo-Marquez de M. le missionnaire P. Berthoud.

Lorenzo-Marquez, Delagoa Bay, 13 décembre 1888.

Il y a plusieurs mois déjà, j'avais commencé une lettre et écrit quelques pages pour vous; mais la maladie, la fièvre, qui nous a fait beaucoup souffrir, m'a empêché d'achever. Dès lors, les événements ont marché, et ce que je vous raconte n'a plus d'actualité aujourd'hui. Toutefois, il y a encore quelque chose à répondre à votre bonne lettre, dont je vous remercie beaucoup.

Le mahométisme a en effet quelques représentants au sud de l'Afrique, dans les principaux ports et dans les villes importantes. Cependant il n'exerce aucune influence comme tel, à Lorenzo-Marquez pas plus qu'ailleurs; et je ne crois pas qu'aucune des missions chrétiennes de l'Afrique australe ait eu à lutter contre lui, on le considère comme un ennemi sérieux. Il fait pourtant du mal ici; seulement, pas dans le sens où vous le pensez : son péché, c'est de soutenir l'immoralité et de l'accroître. Ce mal existait à Lorenzo-Marquez longtemps avant l'arrivée des mahométans; mais ils en ont profité à leur manière pour satisfaire leurs passions; et ainsi, bien loin de réagir, ils ont contribué à démoraliser la population indigène. Du reste, la même remarque doit être appliquée aux bouddhistes et aux banyans que l'Inde nous a envoyés. Il faut l'appliquer encore, dans une certaine mesure, aux représentants des diverses nations européennes. Car, hélas! l'immoralité, l'irrégularité des mœurs, est le caractère le plus frappant, le plus général, de cette ville : jamais on n'y célèbre un mariage.

L'abus des liqueurs fortes est un autre de ses principaux traits; car vous savez déjà que les dames-jeannes d'alcool de Brême et de Hambourg constituent le principal article de commerce de cette province. Les commerçants européens qui affrontent ce climat dangereux, comptent se récupérer par les profits de la vente de l'eau-de-vie en faisant rapidement leur fortune. Ils prétendent qu'il ne vaudrait pas la peine de venir faire du commerce ici, quand on ne pourrait plus vendre ces énormes quantités d'alcool. A *notre* point de vue, c'est là, comme vous le dites, « l'ennemi le plus redoutable du progrès dans le champ de la mission, et l'adversaire d'une civilisation vraiment saine et durable. » Tous les jours, surtout dans les sentiers, on rencontre des porteurs chargés d'une ou deux de ces dames-jeannes; et tout le pays est rempli de misérables débits d'eau-de-vie. La vente au détail

est entre les mains des Portugais, des métis, et surtout des banyans qui sont répandus partout. Les nègres eux-mêmes aiment à faire ce trafic rémunérateur, et, bien que ce soit interdit, ils ouvrent au milieu des villages de nombreux débits clandestins. Les gens ivres abondent chaque jour, cela va sans dire, et ce spectacle écœurant ne nous est point épargné dans notre retraite de Rikatla. Parfois, on voit même des enfants qui sont pris d'eau-de-vie et ne savent plus ce qu'ils font.

Vous aimeriez à apprendre que « les autorités prennent des mesures suffisamment efficaces pour restreindre cet abus; » mais, hélas! je suis obligé de dire qu'on ne fait rien dans ce sens. Les Portugais n'ont pas encore compris, semble-t-il, que l'abus des liqueurs fortes est un mal. Les employés du gouvernement font des cadeaux officiels d'eau-de-vie aux chefs indigènes; et quand une troupe de sauvages se présente aux bureaux, on leur sert des rasades pour cimenter l'amitié. Parfois aussi on fait danser la troupe pour se donner un petit spectacle. Je le répète, en tout cela les Portugais ne voient aucun mal, faute sans doute d'avoir été éclairés sur la question.

Vous me demandez encore si la différence entre les Arabes abstinents et les Européens buveurs ne cause pas de difficultés à notre œuvre d'évangélisation parmi les noirs. Mais cette différence n'apparaît pas et n'exerce aucune influence. En effet, les Arabes sont ici en fort petit nombre. Puis, on m'a dit qu'ils n'étaient pas toujours d'une stricte abstinence, preuve peut-être que l'intempérance est assez générale pour entraîner les plus forts. De plus, les noirs ont très peu de considération pour les Asiatiques et ils ne subissent leur influence que dans le sens du mal.

Sous le rapport de l'édilité publique, il faut reconnaître que Lorenzo-Marquez a fait de grands progrès depuis un an. On a ouvert plusieurs larges avenues, la ville est éclairée au pétrole, on travaille à combler le marais, on construit plusieurs bâtiments pour servir à l'administration. Cependant, il y aurait certains progrès à réaliser; il y en a même de très urgents, avant lesquels on en a fait passer souvent d'insignifiants; le marais étant vingt fois plus étendu que la ville, il ne sera pas comblé, si l'on n'y va pas plus vite, avant cinquante ans d'ici; car c'est un travail énorme.

Une chose qui ne progresse pas, c'est le chemin de fer. Il y a juste un an qu'on inaugurait le tronçon actuel, et dès lors on n'y a pas ajouté un kilomètre de voie ferrée. Vous savez qu'il appartient à une Compagnie anglaise, et qu'une Compagnie hollandaise s'est chargée de construire le prolongement, la grande ligne de Prétoria. Mais il paraît que la première a émis des prétentions qui ont complètement entravé les opérations de la seconde. Celle-ci n'a donc rien pu faire jusqu'ici. Elle prépare pourtant ce qu'elle peut en vue d'une prochaine entrée en activité. C'est ainsi que nous avons vu passer plusieurs escouades d'ingénieurs hollandais qui allaient étudier et fixer le tracé; ils ont aussi, dit-on, bâti des hangars, des dépôts, des abris, le long de la future voie. Malheureusement plusieurs de ces messieurs sont morts de la fièvre.

Pour abattre les prétentions de M. Mac Murdo, le chef de la Compagnie

anglaise, le Transvaal a entravé autant que possible le trafic de la ligne actuelle; on l'a entourée d'un blocus, afin de « la réduire par la famine, » — expression qui a été prononcée. L'effet commence à s'en faire sentir, semble-t-il, car le chemin de fer vient d'abaisser de 60 % ses tarifs exorbitants; ils étaient vraiment ridicules, il faut le dire. Maintenant nous recommençons à espérer que la ligne se construira. En attendant, Lorenzo-Marquez est en souffrance; comptant sur un mouvement progressif, les commerçants avaient fait d'énormes importations, et les capitalistes avaient fondé diverses maisons nouvelles d'industrie et de commerce. Mais autant la place était animée il y a un an et dix-huit mois, autant les affaires sont stagnantes aujourd'hui; et naturellement chacun s'en plaint. La ville de Barberton partage ce malheureux sort dans une certaine mesure. Qui en profite? C'est Natal, qui accapare tout le transit pour les mines d'or, et dont, par suite, le commerce a triplé cette année.

Les Anglais cherchent toujours à entamer le territoire portugais. Vous savez la dispute qu'ont eue les deux partis à propos du pays dit « des Amatonga, » dont la reine veut bien entretenir des relations amicales avec les deux nations rivales, mais désire éviter une ingérence trop grande soit de l'une soit de l'autre. A cause de cela, elle a fait massacrer un de ses « ministres » et quelques notables qui servaient trop bien les Anglais. On a, paraît-il, réussi à établir « la ligne d'influence » (pour employer l'expression à la mode dans le monde politique) des deux nations européennes, ligne qui coupe le pays convoité et que les natifs ne comprennent pas. Les autorités portugaises ont placé un résident auprès de la reine, afin de maintenir leur droit contre les envahissements des Anglo-Saxons.

Vous aviez annoncé, en son temps, le projet qu'avait le Portugal d'établir un service postal avec des steamers portugais qui devaient unir la métropole à l'Afrique occidentale et à l'Afrique orientale portugaises. Dès lors, on n'a plus entendu parler de ce projet : il doit être tombé dans l'eau. Ce n'est pas étonnant, car notre province, pour ne parler que d'elle, y aurait plus perdu que gagné. Nous avons maintenant un service excellent, par lequel nos lettres de Suisse nous arrivent en un mois, parfois 29 jours, soit *via Londres,* soit *via Lisbonne,* — quand les bureaux de Paris ne nous jouent pas le tour de les faire passer par Aden; ce fut le cas de la vôtre, qui a mis 52 jours à venir. Notre service est fait par les paquebots anglais hebdomadaires du Cap : sur quatre d'entre eux, un seul ne vient pas jusqu'ici; les trois autres touchent à Lisbonne le lundi et nous viennent en moins de quatre semaines. En retournant ils touchent aussi à Lisbonne. Cependant, il y a encore une petite irrégularité dans la marche de nos lettres qui vont en Europe, et je n'ai pas encore réussi à en trouver l'explication; elles ont souvent un retard d'une semaine..

J'ai bien reçu les trois cahiers du *Globe,* merci. Je viens aussi de recevoir, octobre compris, les numéros qui me manquaient de l'*Afrique,* je vous en remercie. J'espère ne pas tarder à vous écrire de nouveau. — M. Widmer est en visite ici; il est le propriétaire de la maison, et M. Leuzinger est son représentant associé. M. Ziegler était le commis; il est retourné en Suisse et a été remplacé par M. Keller.

On attend prochainement de Lisbonne un nouveau gouverneur pour Lorenzo-Marquez, l'autre ayant été rappelé par le ministère. J'apprends que les natifs de l'embouchure du Zambèze sont en révolte. Ici tout est très paisible.

N'ayant pas encore de maison à Lorenzo-Marquez, nous demeurons à Rikatla, avec nos amis et collègues, M. et Mme Grandjean. Ces jours-ci, venus pour affaires diverses, nous sommes à l'hôtel, car la « maison suisse » est pleine.

Paul Berthoud.

---

## BIBLIOGRAPHIE[1]

*Rev. W. Holman Bentley.* Dictionary and grammar of the kongo language, as spoken at San Salvador. London (Baptist Missionary Society and Trübner and C°), 1887, in-8°, 718 p.—Comme le rappelle M. Robert Cust, l'auteur de *Languages of Africa,* la langue dite du Congo n'est qu'une des nombreuses langues parlées dans le bassin du Congo. Missionnaire de la Société baptiste anglaise, M. Bentley l'a d'abord apprise pendant un séjour de cinq années au milieu des populations qui la parlent, et après être venu en Angleterre, il l'a étudiée à fond et a classé ses matériaux. Quoiqu'il eût temporairement perdu la vue, et que sa santé fût sérieusement atteinte, il a pu, grâce au concours de sa femme, continuer l'œuvre qu'il avait commencée, la rédaction du dictionnaire et de la grammaire de cette langue. L'importance de cette œuvre ressort déjà du fait que la langue du Congo prend place à côté du souahéli, du zoulou, du pongoué, comme l'une des langues types de la famille bantoue. Quoiqu'elle en diffère à plusieurs égards, elle a cependant avec les autres des affinités ineffaçables qui indiquent une origine commune. M. Bentley a pu aller au fond des choses et résoudre beaucoup de questions douteuses, ensorte que son travail jettera du jour sur des traits, inexpliqués jusqu'ici, des langues sœurs dont l'étude commence seulement.

Dans une préface développée, M. Bentley détermine la limite du vaste territoire dans lequel est parlée la langue du Congo, du 5° lat. N. au 12° lat. S. et du 30° long. E. jusqu'à 150 kilom. environ de l'Océan atlantique. Il rappelle les commencements de la mission baptiste anglaise, après la découverte du grand fleuve par Stanley, les difficultés considérables rencontrées pour l'étude des mots, des formes du langage, de la

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

classification, etc. Lorsque la maladie l'obligea à revenir en Europe, il eut la chance de pouvoir amener avec lui un jeune élève de l'école de San Salvador, qui avait beaucoup voyagé, mais sans résider jamais assez longtemps dans un endroit pour subir l'influence du patois qui y était parlé, en sorte qu'il avait conservé intacte la prononciation de la langue maternelle. Jusqu'à sa venue en Angleterre, il ne savait à peu près pas un mot d'anglais et, quoiqu'il l'ait appris facilement, M. Bentley ne lui parlait que la langue du Congo. Il savait très bien faire la différence entre les mots qui appartiennent réellement à la langue du Congo et ceux qui ont été importés à San Salvador par des esclaves du voisinage.

M. Bentley s'est beaucoup aidé, pour la rédaction de la grammaire, des travaux antérieurs sur d'autres langues de la famille bantoue, par exemple du *Handbook of Swahili* de l'évêque Steere, dont les remarques et les règles lui ont fourni la clef des règles pour la formation du prétérit. On ne peut pas douter que son travail, utile avant tout aux Européens, missionnaires, commerçants, voyageurs, dans le bassin du Congo, ne rende de grands services aux autres missionnaires dans d'autres parties de l'Afrique, dont les langues n'ont encore ni dictionnaires ni grammaires. Il le sera aussi aux hommes d'étude qui peuvent cultiver la philologie comparée dans des climats plus tempérés et dans des conditions beaucoup plus favorables aux recherches linguistiques. La langue parlée à San Salvador a, sur beaucoup d'autres, l'avantage de n'avoir subi l'influence d'aucune autre grande famille. Le nègre proprement dit, le sémite ou le Hottentot sont trop éloignés pour que leurs langues respectives aient pu déteindre sur celle du Congo. L'élément portugais se fait sentir à la côte, mais à San Salvador, l'influence en est extrêmement faible.

M. Bentley, arrivé à la fin de son long travail, a acquis la conviction que ces peuples que nous nous plaisons à appeler « sauvages » ont dû avoir un passé glorieux. Leur langue est infiniment supérieure à eux, tels que nous les trouvons aujourd'hui, illettrés, possédant néanmoins un système grammatical régulier d'une exactitude telle que l'usage journalier en est déjà, à lui seul, toute une éducation.

*A. Beguin* et *B. Peigneaux*. En zigzag du Maroc a Malte a travers l'Algérie, la Tunisie et les États barbaresques. Lyon (Auguste Coste), 1888, in-18°, 530 p. illust. fr. 5. — Les deux voyageurs, auteurs de ce livre, missionnaires de la Maison des Chartreux de Lyon, n'ont

pas cherché à faire œuvre de science ; leur but a été, avant tout, de parcourir en touristes la côte septentrionale de l'Afrique, et de visiter les établissements religieux, cathédrales, couvents, séminaires, écoles congréganistes, cures de villages qui se trouvaient sur leur route. Partis de Marseille en mai 1885, ils commencèrent leur excursion par le Maroc et visitèrent en premier lieu le port de Tanger ; de là ils se dirigèrent sur Fez, puis par terre sur Oran, d'où ils pénétrèrent dans l'intérieur jusqu'à Tlemcem et à Mascara. Ensuite, revenant vers le nord, ils parcoururent la région côtière algérienne et tunisienne en faisant quelques excursions dans l'intérieur : Alger, Fort National, Bougie, Sétif, Biskra, Constantine, Philippeville, Bône, Souk-Arrhas, Tunis, La Goulette, Carthage forment les étapes principales de cette partie de leur voyage. Mais leur mission n'était pas terminée ; de Tunis, ils se rendirent par mer à Tripoli, en longeant le littoral tunisien, et se dirigèrent ensuite sur Malte d'où ils regagnèrent la France.

Le lecteur ne doit pas demander à ce volume des recherches particulières faites au point de vue géographique, historique ou politique. Les deux missionnaires qui livrent au public leurs notes de voyage n'étaient pas pourvus de connaissances spéciales. Leur œuvre tient un juste milieu entre les savantes études et les récits badins ; elle est sérieuse et, comme on doit le penser, se distingue par son cachet religieux ; à ce titre, elle s'adresse surtout au public catholique. L'action de l'Église d'Afrique, à laquelle Mgr Lavigerie a donné une si vive impulsion, le recrutement des missionnaires, le système d'éducation actuellement en vigueur dans les écoles congréganistes, la situation religieuse de l'Algérie et de la Tunisie, sont décrits avec un soin particulier et donnent lieu à de nombreux commentaires. A côté de cela, les auteurs, qui sont des hommes de bon sens et dotés d'une instruction générale, font part de l'impression qu'ont produite sur eux la nature et les hommes. Ils ne pouvaient rester insensibles au spectacle des grandes scènes de la nature ; comme le récit est écrit sans prétention et avec une grande simplicité, le lecteur se fait une idée exacte de la région parcourue. Il sent que les voyageurs racontent ce qu'ils ont vu et disent ce qu'ils pensent ; même sans partager toutes leurs idées, il prend plaisir à lire leur narration comme on se plait à écouter des hommes sincères.

## BULLETIN MENSUEL (*1er avril 1889*[1]).

Nous extrayons du *Rapport du Conseil d'administration de la Compagnie genevoise des colonies suisses de Sétif*, les renseignements suivants sur ce qui a été fait pour conjurer le danger d'une prochaine invasion de **sauterelles** dont était menacée l'**Algérie.** Une somme de 800,000 fr. a été consacrée au ramassage des œufs; elle correspond au chiffre colossal de 371 milliards d'œufs. Tout en fournissant aux indigènes peu aisés un travail rémunérateur, on est parvenu ainsi à diminuer le péril, dans une certaine mesure. Quelque considérable que le chiffre indiqué ci-dessus puisse paraître, il ne représente qu'une faible fraction des œufs déposés dans la seule région de Sétif. Aussi, des sommes importantes ont-elles été affectées aux travaux de défense qui devront commencer dès les premières éclosions, c'est-à-dire au mois d'avril ou au mois de mai. Une carte exacte des lieux de ponte a été dressée par les soins de l'administration qui a mis à la tête du service spécial pour la destruction des criquets un homme de grand mérite, M. Kunkel d'Herculaïs. Des appareils semblables à ceux qui ont été employés avec succès dans l'île de Chypre ont été commandés en nombre suffisant pour pouvoir faire face à toutes les éventualités, et l'organisation des travaux, auxquels l'armée prendra probablement part, sera l'objet de la sollicitude du gouvernement. Il importe, en effet, d'être prêt à l'avance, quelques jours perdus pouvant avoir une influence fatale sur le résultat de la campagne en permettant aux jeunes criquets de se développer. Depuis quelques années, les hauts plateaux de l'Algérie traversent une période critique. Atteints successivement par la sécheresse, les épizooties, l'avilissement du prix des céréales et du bétail, ruinés souvent par les invasions de criquets, les cultivateurs ont montré devant l'adversité beaucoup de courage et de confiance dans l'avenir. L'existence de beaucoup d'entre eux dépend de l'issue de la récolte prochaine; aussi est-il de toute nécessité pour le pays que tout ce qu'il est humainement possible de faire soit fait pour lutter contre les criquets et en débarrasser la contrée.

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles comdlémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

A l'occasion de la menace de l'invasion des criquets, le *Bulletin du Comice agricole de Médéa* cite les expériences faites du soufrage des vignes et recommande aux viticulteurs algériens d'en prendre note. Les vignes fortement soufrées, dit le correspondant, ne sont pas touchées par les sauterelles. Dans la région du Kroubs, les blés et les orges ont été mangés jusqu'à ras de terre, tandis que les vignes soufrées n'ont subi aucun dégât. Un propriétaire des environs d'Aïn Smara voyant des nuées de sauterelles envahir son vignoble, eut l'idée de soufrer immédiatement la partie non encore atteinte par les acridiens. Les ceps non soufrés furent mangés jusqu'à l'écorce, tandis que ceux qui avaient reçu une légère couche de soufre furent absolument préservés.

M. Ed. Blanc a fait récemment à la Société de géographie de Paris une communication sur les **oasis du sud de la Tunisie** qu'il a étudiées pendant quatre ans, dans des circonstances exceptionnellement favorables. Il y fut envoyé en 1885, en qualité de chef de service pour la fixation des dunes de sable qui menaçaient ces oasis, en leur appliquant les procédés analogues à ceux qui ont été employés en France pour fixer les dunes littorales du golfe de Gascogne. Mais en Afrique se présentent des difficultés spéciales résultant, d'une part, de la grande masse des sables, de leur sécheresse, de leur mobilité et de la violence des vents; d'autre part, du manque de matériaux pour les ouvrages, ainsi que du manque d'eau. Le manque d'eau s'oppose à la végétation et, par suite, à la consolidation des ouvrages par des plantations. A ces difficultés s'en ajoutent d'autres provenant de l'action du sirocco, du fait des populations ou des animaux qui détériorent les ouvrages. Néanmoins les travaux dirigés par M. Blanc ont réussi dans celles des oasis où ils sont terminés; dans d'autres, ils sont encore en cours et se poursuivent activement; pour toutes les oasis tunisiennes, le tracé des travaux est définitivement arrêté. Grâce aux relations que M. Blanc s'est créées avec les populations et avec les chefs du pays, il a pu parcourir cette région en parfaite sécurité et pousser des reconnaissances bien au delà des limites atteintes par les postes militaires les plus avancés du sud tunisien. Le contraste qui existe aujourd'hui entre la richesse des oasis et la stérilité du désert qui les environne n'existait pas à l'époque romaine, preuve en soit la constatation de ruines très nombreuses dans le désert actuel. Le dessèchement tient à la disparition des sources et des eaux superficielles, disparition qui, suivant M. Blanc, doit être attribuée à des causes géographiques générales d'où est résultée une insuffisance d'humidité dans les courants d'air habituellement régnant

sur cette partie de l'Afrique. L'équilibre une fois rompu entre l'apport des pluies et l'évaporation, il s'en est suivi un dessèchement progressif, de plus en plus marqué, et irrémédiable dans l'état actuel des moyens dont l'homme dispose aujourd'hui. L'ensablement, conséquence naturelle de l'effritement du sol desséché sous l'action des vents, ne peut être supprimé, mais on peut employer divers moyens pour en rendre les effets moins directement nuisibles. Au sud des oasis de Nefzaoua et de Djérid, M. Blanc a traversé le désert de l'Erg, de l'est à l'ouest, en suivant un itinéraire qui n'avait pas encore été parcouru. Ses explorations dans la partie méridionale du Chott-el-Djérid l'ont amené à penser que les anciens golfes qu'il formait au sud-est et au sud-ouest de ses bords actuels devaient marquer les limites de l'occupation romaine. Quant à l'avenir de la région des oasis, M. Blanc ne croit pas qu'il soit possible de transformer le pays et de le couvrir de végétation par le moyen de puits artésiens. Les nappes d'eau sous-jacentes du Sahara sont insuffisantes pour l'irrigation de la surface du sol, même en admettant que toutes les eaux du désert viennent se concentrer en nappes souterraines dans la région du palmier-dattier. On peut toutefois espérer que les progrès de la science permettront d'assurer l'irrigation par des procédés autres que les forages artésiens. En attendant, il est bon d'utiliser ces forages pour des explorations locales ; en jalonnant de puits les routes, et en créant des oasis artificielles le long des voies sahariennes, les travaux des ingénieurs rendent d'incontestables services.

D'après le rapport du consul général belge au **Caire,** il s'est fondé l'année dernière, dans cette ville, une société pour le développement de **l'élève des autruches.** Le consul dit avoir visité le parc des autruches qui comptait 600 têtes, dont 100 à 150 en plein rapport ; les autres étaient des autruchons de six mois, trois mois, et plus jeunes encore, dont les plumes n'avaient encore aucune valeur commerciale. Les autruches sont parquées en plein air, par groupe de dix, quinze ou vingt-cinq. Le sol des enclos est tout simplement le sable du désert. Leur nourriture consiste en maïs, fèves, grains, luzerne et biscuits. Une autruche adulte rapporte par an 750 francs. Le kilogramme de plumes pour Londres, Paris ou Vienne se paie de 300 à 400 fr. Celles de première qualité atteignent le prix de 800 fr. et même de 1500 fr. le kilogramme. Cet établissement fournit en partie au commerce ce que le Soudan importait au Caire avant la révolte du mahdi.

Dans une lettre écrite récemment d'Égypte à un ami à Buda-Pesth, M. Feodor Zubovitch dit qu'il désespère d'apprendre la mise en liberté

des cinq sujets autrichiens et hongrois qui sont encore **prisonniers du mahdi.** Le P. Oswalder, Slatin-bey, Neufeld et deux autres missionnaires sont, si toutefois il est permis d'ajouter foi aux assertions du mahdi, libres de recevoir des visites de leurs amis ou parents d'Europe, le mahdi ayant donné sa parole d'honneur qu'on ne fera aucun mal aux visiteurs et qu'ils seront libres de quitter ses États sans être molestés. D'autre part, M. Rosty, l'agent diplomatique autrichien au Caire, n'ajoute pas foi aux déclarations du mahdi, et a demandé qu'une garantie lui fût fournie de la bonne foi de ce dernier. Dans le cas où il serait fait droit à cette demande, le missionnaire Levy Hanris, qui connaît le pays, essayera de pénétrer jusqu'au quartier général du mahdi, afin de pouvoir rapporter au Caire des nouvelles des prisonniers.

Un bateau de Wady-Halfa a amené à **Assouan** un Grec nommé Nicolas Marianis, qui avait été longtemps prisonnier des mahdistes et avait réussi à s'échapper de Berber. Il avait gagné Korosko en dix jours, avec son enfant, un petit Soudanais de dix ans, et avait pris un bateau pour Wady-Halfa, où il s'était mis à la disposition de l'autorité militaire. Le colonel Messedaglia-bey, commandant de la police dans le district de Wady-Halfa, monta avec lui sur le bateau pour Assouan. Le Grec avait abjuré le christianisme et portait le costume des derviches : une longue tunique couverte de pièces de drap disparates, une écharpe se croisant sur la poitrine, le turban, et il avait pour arme une longue lance de bambou. Son enfant portait le même costume et avait également une longue lance. D'après lui, la misère la plus grande règne au Soudan; les derviches sont las et affaiblis : un ardeb de dourah — 120 kilog. — coûte 15 thalaris — 75 fr. — Huit jours avant sa fuite de Berber, 6000 hommes avaient été levés; 2000 par Mohammed-Kher, émir de Berber, et 4000 par deux émirs de la région voisine. Ils avaient été concentrés sur Berber, puis expédiés en deux contingents sur Dongola, où se trouvaient des forces considérables prêtes à marcher sur Wady-Halfa.

Le capitaine **Wissmann** est parti du Caire pour Zanzibar avec 1300 hommes recrutés en Égypte. Aux termes des instructions qu'il a reçues du prince de Bismarck, il devra, dans ses rapports avec les agents de la Société allemande de l'Afrique orientale, partir du fait que les droits conférés à cette Société par le traité conclu avec le sultan le 23 avril 1888 restent en vigueur sans modification aucune. L'administration demeure confiée aux agents de la Société dans les territoires placés sous le protectorat de celle-ci, en tant que des considérations militaires n'exigent

pas la restriction ou même la suspension temporaire des pouvoirs de la Société. Dans ce cas, les droits civils de la Société passent aux autorités militaires dès qu'est proclamée la loi martiale. La Société administrera sous la surveillance du commissaire impérial, qui devra éviter de s'immiscer dans le détail des affaires de la Société et en particulier dans l'administration douanière. En vertu du mandat de surveillance à exercer sur l'administration de la Société, le commissaire impérial est autorisé à demander des modifications aux mesures prises par la Société, si ces mesures lui paraissent de nature à inquiéter la population indigène ou être en opposition avec les droits d'autres nations européennes, droits garantis par des traités. S'il n'était pas donné suite aux demandes du commissaire impérial, il serait autorisé à suspendre temporairement les effets des dispositions critiquées par lui, et, dans les cas urgents, à exiger l'éloignement d'agents de la Société dont la présence lui paraîtrait incompatible avec le maintien de la sécurité et des bonnes relations avec la population indigène.

Nous complétons les renseignements que nous avons donnés dans notre dernier numéro, sur la révolution de l'**Ou-Ganda**, par les détails suivants empruntés à une lettre de Mgr Livinhac, vicaire apostolique du Victoria-Nyanza, au cardinal Lavigerie :

« Par les lettres de mes confrères, Votre Éminence comprendra que ce sont les musulmans venus de Zanzibar et leurs adeptes qui sont l'unique cause de notre expulsion. Nos néophytes ont été attaqués et nous avons été pillés, mis en prison et chassés en haine de la religion chrétienne. « Vous saurez, » nous a dit le Mou-Ganda musulman, au moment de l'embarquement, « et vous ferez savoir aux Bazoungou (Européens), que nous ne voulons plus de leur religion dans l'Ou-Ganda. Nous voulons l'islamisme, rien que l'islamisme. Si un Européen remet le pied sur notre sol, nous le dépouillerons de tout ce qu'il possédera, nous le mettrons dans les fers et nous le chasserons au bout de quatre ans de prison. »

« Si les puissances européennes ne prennent pas des mesures énergiques contre les trafiquants arabes, ceux-ci feront dans tout l'intérieur ce qu'ils viennent de faire dans l'Ou-Ganda, et tous les blancs devront reprendre le chemin de Zanzibar. La grande plaie de l'Afrique équatoriale ce sont les Arabes. Puisse-t-on le comprendre dans les cabinets européens où l'on s'occupe de la civilisation de ce pauvre continent. Aussi longtemps qu'on laissera les trafiquants de Zanzibar circuler librement et porter poudre et fusils, on travaillera en vain à détruire la traite et à civiliser l'Afrique.....

« S'il faut en croire les bruits qui courent, plusieurs centaines de chrétiens de l'Ou-Ganda veulent venir chercher un refuge auprès de nous... Que deviendront les deux ou trois mille néophytes ou catéchumènes qui ne pourront quitter leur pays? Les musulmans leur feront probablement entendre leur inexorable *crois ou meurs!* et ils n'auront plus auprès d'eux les missionnaires pour les encourager à mourir pour leur foi. Heureusement, tout espoir de retourner dans l'Ou-Ganda n'est pas perdu. Les Ba-Ganda païens détestent les musulmans, et ils forment la masse de la population. Il est probable qu'ils ne tarderont pas à se révolter contre leurs oppresseurs, et à placer sur le trône un roi de leur choix qui lèvera l'arrêt de bannissement porté contre nous. »

La lettre à laquelle sont empruntés ces détails était datée du 6 novembre. Jusqu'au 13 décembre, les missionnaires ne purent trouver des hommes pour porter leur courrier. Ce retard forcé leur a permis de recevoir d'autres nouvelles de l'Ou-Ganda, apportées par des chrétiens, venus au nombre de quarante-huit, sur une grande barque, chercher un asile dans la station de Kamoga dans le Boukoumbi.

Il en ressort qu'après l'expulsion des missionnaires, les Arabes voulurent forcer Kiwewa à se faire circoncire. Le roi, craignant de mourir de cette opération, résolut de se défaire des Ba-Ganda mahométans les plus influents. Il manda chez lui, comme pour une affaire importante, le premier ministre et deux autres grands seigneurs. Il les fit lier, se précipita sur eux avec sa longue lance, et en tua deux. Il allait percer le ministre, quand le chef des pages musulmans tira sur lui. Effrayé, le roi prit la fuite. Alors le ministre proclama un des fils de Mtésa, Karéma, après l'avoir fait circoncire. Kiwewa réussit à se sauver avec un certain nombre de ses partisans à Singo, sur les frontières de l'Ou-Nyoro. Néanmoins il prétend être roi; toutefois il est à craindre que les Arabes ne finissent par avoir le dessus.

Une lettre du missionnaire Mackay, publiée par le *Church Intelligencer and Record,* annonce que Mwanga, après s'être enfui de Roubaga avec six de ses femmes et une quarantaine de jeunes gens, est arrivé à Magou, au sud du Victoria-Nyanza. M. Mackay l'ayant appris, envoya à l'ancien persécuteur deux messagers pour lui offrir de lui venir en aide dans la situation difficile où il se trouvait. Mwanga lui a fait répondre qu'il désire se rendre à la côte, et l'a prié de venir le voir à Magou. Il serait même disposé à aller en Angleterre, parce qu'il a entendu dire que l'empereur des Français, après avoir été vaincu par les Allemands, a trouvé un asile dans la Grande-Bretagne.

Les ambassadeurs du roi des **Ma-Tébélé** ont remis à la reine d'Angleterre la lettre de Lo-Bengula, et retourneront prochainement à Capetown. Ils ont visité l'arsenal de Woolwich et assisté à des manœuvres à Aldershot. On devait les conduire à Portsmouth pour y entendre les détonations des énormes pièces des vaisseaux cuirassés, et à Birmingham pour y voir les manufactures d'armes plus petites. A la demande de la reine : S'ils sentaient le froid? Ils ont répondu : Comment pourrions-nous sentir le froid ou le chaud en présence de la grande reine blanche? Ils ont hâte de recevoir la réponse à la lettre de Lo-Bengula, pour pouvoir retourner dire à leur souverain tout ce qu'ils ont vu de la puissance de l'Angleterre et de l'amitié du peuple anglais.

Le steamer le *Grantully-Castle* a commencé à importer en Angleterre des **raisins de Capetown.** Pour cela, il a été créé une pièce spécialement destinée à recevoir les grappes de raisin. Elle est située dans l'entrepont, est construite en bois et mesure 5$^{m}$ de long, 3$^{m}$ de large et 2$^{m}$ de hauteur. Les parois sont doubles; l'intervalle de 0$^{m}$,50 qui les sépare est rempli de poudre de houille, le meilleur moyen, dit-on, d'absorber l'humidité et d'empêcher la radiation. Les raisins sont placés dans des tonneaux remplis de fine poussière de liège. La pièce peut recevoir vingt et un tonneaux; elle est hermétiquement close par une porte qui, une fois fermée, ne se rouvre qu'au terme du voyage. Un tuyau part du générateur de froid et conduit dans la pièce un courant d'air qui peut être maintenu à une température constante de 7° centigrades. L'air apporté de la chambre réfrigérante amène une certaine quantité d'humidité, qui se dépose en neige en arrivant dans la pièce où sont les raisins; mais cette neige fond bien vite, et l'eau qui en résulte est emmenée par un tuyau spécial. Dans le cas où le steamer n'aurait pas de raisin à transporter, cette pièce peut se démonter, et l'espace qu'elle occupe être rempli de laine ou d'autres marchandises.

Six familles protestantes, descendant d'anciens esclaves libérés, originaires du Congo, mais établis à Libéria depuis quelques années, en ont été ramenées par M. Lehrmann, agent de l'État indépendant, et ont été installées dans le voisinage de **Banana.** On a choisi pour elles le plateau de Nemlaô, qui s'étend depuis la mission Taylor jusqu'au village du chef Ne'Tombé, actuellement le plus important des princes de Banana. Les nouveaux colons ont trouvé les terrains de ce plateau éminemment propres à la culture du café, du tabac et du cacao. Les vallées aux environs du village de Ne'Tombé sont très belles; les plantations indigènes de maïs, de sorgho, de patates douces, etc., y sont très

prospères. Ne'Tombé se déclare très content de l'arrivée des nouveaux émigrants. La mission protestante établie par l'évêque Taylor se trouvant à proximité du terrain concédé, les petits enfants, qui savent presque tous lire et écrire, pourront y continuer leur instruction.

Le steamer de la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie, le *Roi des Belges,* a fait, l'année dernière, l'**exploration du Kassaï et de ses affluents,** au point de vue commercial, sous le commandement de M. A. Delcommune. Le *Mouvement géographique* de Bruxelles a obtenu de la susdite Compagnie des renseignements géographiques auxquels nous empruntons les détails suivants : Le *Roi des Belges* a remonté successivement le Kwa et le Mfini-Loukényé, fait la circumnavigation du lac Léopold II, remonté le Kassaï et la Louloua jusqu'à Louébo, exploré le Sankourou et le Lomami, le Quango et le Djouma. Après 159 jours de navigation, il rentrait à Léopoldville, ayant accompli un trajet de plus de 3000 kilomètres. Dans l'exploration du **Mfini,** M. Delcommune constata que les riverains se livrent, sur une assez grande échelle, à l'industrie du sel et à la fabrication d'une teinture rouge. La population est clairsemée, éparpillée dans de petits villages. Un peu en aval de l'entrée dans le **lac Léopold II,** le fleuve a une largeur de 600$^{m}$ ; la rive droite est rocheuse et assez élevée; une suite de charmants villages se montrent au milieu de superbes palmiers elaïs et de plantations de bananiers. Au passage du bateau, une population nombreuse et hospitalière se groupa sur la rive. Rarement M. Delcommune avait rencontré des indigènes d'un caractère plus doux. A l'endroit où le Mfini sort du lac, celui-ci a 3 kilom. de largeur. A l'extrémité septentrionale, il forme deux immenses baies mesurant plus de 50 kilom. de longueur sur 11 de largeur. Sur la rive orientale de la baie d'ouest, se trouve la ville de **Ilambou,** où l'expédition reçut le meilleur accueil. « Vers quatre heures, » dit M. Delcommune dans son rapport, « je me rendis au village. Je longeais une grande rue entre des huttes très bien faites et d'une grande propreté. Ces habitations ont le toit plus élevé et à un angle plus aigu que celles que j'ai vues jusqu'ici. Les parois sont faites de bambous fendus en deux et espacés d'un centimètre. Elles n'ont pas de portes ; trois côtés sont fermés, le quatrième, entièrement ouvert, sert d'entrée. La nuit, on ferme ce dernier au moyen d'une natte. A l'intérieur, une couche d'un pied d'argile battue sert de plancher, puis quelques lits bas en bambous, puis, au centre, un autre lit en bambous, celui-là placé très haut, forment tout l'ameublement de ces demeures primitives. Après une marche de 25 minutes sur

cette large route, toute bordée de huttes, de bananiers, de palmiers elaïs, de palmiers bambous, de safou, etc., nous arrivons devant une clôture faite de feuilles de palmier et dont l'état délabré indique la vétusté. Nous entrons dans cette enceinte, où se dressent six grandes huttes, et je me trouve bientôt devant le chef. On m'offre un escabeau de bois sur lequel je m'assieds; les interprètes s'accroupissent à mes côtés. Je me vois bientôt entouré, à une certaine distance, d'une bande d'indigènes. Le chef Totay reste dans le fond d'un hangar où je l'avais vu, en entrant, entouré de ses familiers... Le lendemain, à huit heures du matin, il arrive au bateau avec une suite nombreuse, vêtu comme la veille : un long pagne d'herbes noué autour des reins, le torse nu, sur la tête un léger filet tressé de minces cordelettes, qui lui tombe jusque sur l'épaule. Sur le sommet de la tête et nouées au filet, des plumes de coq, de perdrix, de pintade, de perroquet, dressent leurs arêtes panachées; sur le front, et également attachée au filet, une large plaque ronde de cuivre jaune repoussé représentant le soleil qui est ici le symbole de la royauté. Il tient à la main un long et large couteau, de forme ovale, dont les bords luisants brillent au soleil. Je l'invite à monter à bord, mais il n'ose s'aventurer sur mon bateau qui lui fait peur. A dix heures, nous nous mettons en marche, accompagnés des acclamations sympathiques de tout le peuple. A 500$^{m}$ de la rive, nous avisons un endroit sablonneux abordable, où nous distinguons une foule d'indigènes nous faisant des signes et poussant des hurlements vraiment sauvages. Nous abordons et nous nous voyons entourés par plus de 500 indigènes d'humeur très commerçante. Leurs huttes s'alignent le long de la rue et dans l'intérieur des terres, enfouies au milieu d'une végétation luxuriante. Nous faisons une ample provision de poules, de chèvres, d'œufs et de bananes, qui coûtent ici une bagatelle. Les coiffures des indigènes sont très variées et toutes très artistement faites. Les unes affectent la forme de pâtés à côtes; d'autres celle d'un chapeau chinois tout à fait uni; celles-ci, d'un diadème; celles-là, ramassées en boule, donnent un aspect grotesque à ces figures de bronze. »

L'expédition du D$^{r}$ **Zintgraff** dans la région des sources du **Calabar** nous a apporté des renseignements utiles sur les territoires situés au nord de ceux qu'avait explorés le D$^{r}$ Schwarz (v. VII année, p. 172-181 et la Carte, p. 188). Parti de la station de Balombi, près du lac des Éléphants, avec 35 hommes seulement, il gagna d'abord Bakoundou, puis le pays des Banyang, situé au N.-E. Une quantité de petits cours d'eau se déversant dans le Calabar entretiennent la fraîcheur du

sol forestier. Les indigènes sont vigoureux et d'un noir foncé; ils se nourrissent de maïs, de bananes, d'ignames, de cocos, de fèves, et de toutes sortes de fruits savoureux, dont beaucoup sont inconnus à l'explorateur; la noix de gouro abonde dans la région. Les Banyang se disent originaires d'un pays situé plus à l'est, peut-être le Bayong de la carte de Perthes. Ils disent que dans leur pays coulent deux grands fleuves, l'un occidental, le Difumm, et le plus grand, l'oriental, le Liba. Ils étaient en guerre avec les Bali, de l'Adamaoua, qui font le commerce d'esclaves. Ces Bali, disent-ils, habitent à plusieurs journées de distance dans une région de pâturages; ils se nourrissent de riz et montent à cheval. Les Banyang sont du reste astucieux et rapaces. Difang, le premier chef du pays, eut d'abord l'intention d'attaquer le docteur et de le dépouiller, comme il avait déjà volé et tué huit marchands qui s'étaient confiés à son hospitalité. Cependant, après la remise d'un cadeau de prix, l'explorateur fut bien accueilli de lui. En revanche, un chef voisin, Fotabe, le retint de force et le pressura. Il désirait beaucoup pouvoir atteindre le pays des pâturages au delà de la première chaîne des monts qui forme la vallée dans laquelle coule le haut Calabar, et résolut de laisser ses coffres vides à Difang, et de ne charger ses porteurs que des provisions et marchandises nécessaires pour une absence de deux mois. Mais un envoyé d'un des chefs vassaux de Difang vint planter un épieu en terre devant le docteur, en déclarant que son maître refusait le passage à un blanc, et que si la caravane poussait en avant ce serait la guerre. Force fut donc au voyageur de repasser le Calabar et de reprendre le chemin de la côte sans avoir pu gagner l'Adamaoua, comme il l'avait espéré.

Un télégramme a annoncé la rencontre à **Kong** du capitaine **Binger** et de M. **Treich-Laplène,** chargé de lui conduire un convoi de ravitaillement. Parti, en mars 1887, des possessions françaises du Sénégal, M. Binger, se dirigeant vers le sud-est, atteignait Kong en mars 1888, en explorait toute la région, puis, se portant vers l'est, arrivait le 11 novembre à Salaga, d'où il revenait bientôt à Kong. Son voyage à travers des territoires où n'avait pénétré aucun Européen nous procurera d'utiles renseignements géographiques. Celui de M. Treich-Laplène, d'Assinie à Kong, a été accompli dans des circonstances tout particulièrement difficiles. Il a dû lutter de finesse avec les chefs noirs, traiter avec eux, les couvrir de cadeaux pour obtenir le passage; et ce n'est qu'à force d'énergie qu'il a réussi à vaincre toutes les difficultés.

A la dernière heure, le *Temps* nous apporte une lettre de M. Treich-Laplène, écrite de Kong, le 15 janvier, rendant compte de sa rencontre avec M. Binger. Nous en extrayons ce qui suit : Tandis que je me dirigeais sur Kong, le capitaine Binger pénétrait dans le Bondoukou, venant d'explorer les pays des Mosi et des Grousi, dans lesquels il a couru les plus grands dangers, ensuite de l'émotion causée par l'arrivée d'une expédition venue du bas Niger. Obligé de fuir, M. Binger fit route, pendant plusieurs semaines, sans guides, manquant de vivres, continuellement en péril, jusqu'à Oual-Oualé, puis il descendit à Salaga, où il dut séjourner quelque temps. Lui et ses gens étaient épuisés par la fatigue et la maladie. De Salaga, marchant vers l'ouest, M. Binger se rendit par Kintampo à Bondoukou, qu'il atteignit huit jours après mon départ. Si le roi Adjimin m'avait fait prévenir alors de l'arrivée de notre compatriote dans ses États, je n'aurais pas eu besoin d'aller jusqu'à Kong. A Bondoukou, M. Binger eut un accès de fièvre bilieuse hématurique; à peine remis, il suivit mes traces vers Kong, à pied, tous ses animaux porteurs étant morts. Enfin, le 5 janvier, nous étions réunis. M. Binger a signé avec le souverain de Kong, Karamotho-Oulé-Ouattura, un traité qui place la ville et le territoire de Kong sous le protectorat de la France. Aujourd'hui, nous allons reprendre ensemble la route de la côte, en suivant la rive droite du fleuve Akba, qui forme la frontière entre le pays de Kong et le Bondoukou. Nous espérons descendre en pirogue jusqu'à Bettié, d'où nous gagnerons Grand-Bassam [1].

On écrit de Saint-Louis au *Moniteur des colonies,* que M. Noirot, administrateur délégué du **Sénégal,** déploie la plus grande activité pour que l'Exposition universelle possède une collection ethnographique des peuples de la colonie française. De nombreuses photographies, des tableaux et des dessins, dus à M. Noirot, compléteront les renseignements fournis par les objets en usage chez les différentes tribus. Des forgerons, des menuisiers, des cordonniers indigènes, montreront par leurs travaux les progrès industriels de leurs peuplades. En outre, M. Noirot a décidé les principaux chefs à participer directement en qualité d'exposants à cette manifestation internationale. Certains chefs ont demandé et obtenu de pouvoir visiter l'exposition, accompagnés de leurs familles. Grâce au concours de M. Aumont, président de la Chambre de

[1] Un télégramme, arrivé à Paris le 22 mars, a annoncé que MM. Binger et Treich-Laplène sont parvenus en bonne santé à Grand-Bassam.

commerce de Saint-Louis, une collection complète des produits d'importation et d'exportation figurera à la section sénégalaise.

## NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Dans un article sur l'importation des légumes d'Algérie, le *Sémaphore* de Marseille donne les chiffres suivants, qui montrent le développement progressif de la culture maraîchère dans la colonie française. En 1860, l'Algérie n'exportait pour Marseille que 170000 kilogrammes de légumes frais et de primeurs. En 1872, ce chiffre s'élevait à 1200000 kilog. En 1888, Marseille en recevait 6572433 kilog., dont la plus forte partie provenait de l'Algérie.

D'après le journal italien, la *Riforma,* le négus d'Abyssinie a déclaré la guerre à Ménélik, roi du Choa. Celui-ci a adressé à son peuple une proclamation pour appeler tous ceux qui ont en main une lance à se réunir pour la défense du pays, des femmes, des enfants et des vieillards.

A la suite d'une demande faite par le sultan de Hobbia, le consul d'Italie à Zanzibar a été autorisé à lui accorder le protectorat italien. Conformément à l'article 34 de l'Acte général de la Conférence africaine de Berlin, notification en a été faite aux puissances signataires dudit acte.

D'après la *Vossische Zeitung* de Berlin, M^me^ Ruete, sœur de l'ancien sultan de Zanzibar, Saïd-Bargasch, s'étant rendue à Zanzibar pour demander au sultan actuel, Seyd-Khalifa, sa part d'héritage, n'a rien pu obtenir de lui. L'intervention du gouvernement allemand n'a pas pu décider le sultan à se réconcilier avec sa sœur; celle-ci est revenue dans une des villes de la côte de la Palestine où elle compte passer le reste de ses jours.

Le *Berliner Tagblatt* annonce qu'après avoir été obligé de s'éloigner de Bagamoyo, Bouchiri s'est retiré dans l'intérieur et que les indigènes se montrent disposés à entamer des négociations pour la paix.

Le D^r^ Peters, chargé de la conduite de l'expédition de secours pour Émin pacha, a quitté Alexandrie, se rendant à Zanzibar. Les porteurs engagés pour lui dans l'Afrique orientale n'ont pas été autorisés à débarquer à Zanzibar; le sultan les a fait transporter à Dar-es-Salam.

Douze des esclaves libérés par le steamer allemand le *Leipzig,* ont été rendus aux Arabes pour obtenir le rachat de sept missionnaires allemands capturés par ceux-ci, qui ont exigé en outre un paiement de 12000 roupies (plus de 20000 fr.).

Les conséquences du blocus de la côte orientale d'Afrique se font sentir à Madagascar, aux Comores et à Nossi-Bé. Des Hindous établis depuis longtemps sur le littoral africain ont émigré dans ces îles, et comme ils vivent de peu et se contentent de très petits bénéfices, les Européens et le petit commerce fait par les créoles ont beaucoup de peine à soutenir la concurrence avec eux.

L'*Advertiser* de Prétoria annonce que la construction d'un chemin de fer de la capitale du Transvaal à Johannesbourg est décidée.

Les présidents des deux républiques du Transvaal et de l'État libre de l'Orange, MM. Krüger et Reitz, ont dû se rencontrer le 4 mars à Potchefstrom pour discuter un projet d'union fédérative et des sujets d'intérêts communs aux deux États.

D'autre part, les gouvernements de Natal et de la Colonie du Cap ont accepté une invitation du président de l'État libre de l'Orange, à envoyer des délégués à une conférence qui devait avoir lieu le 20 mars à Blœmfontein, pour s'occuper des douanes et des chemins de fer.

Sir Francis de Winton a communiqué à la Société de géographie de Londres que le comité organisateur de l'expédition Stanley a été avisé de l'arrivée aux Stanley-Falls de quatre lettres de Stanley. Expédiées à Londres, elles y sont attendues prochainement.

M. Arnot ayant rapporté à la Société de géographie de Londres que le chef Chitamba, dans le territoire duquel mourut Livingstone, était mécontent de n'avoir pas reçu de récompense pour l'autorisation qu'il avait donnée d'emporter le corps du grand explorateur, le Conseil de la Société a mis 50 livres à la disposition de M. Arnot pour l'acquisition d'un présent à offrir à Chitamba. M. Arnot a accepté cette mission et s'en acquittera dès son retour dans l'Afrique centrale où il se prépare à retourner.

L'État indépendant du Congo fait établir sur l'Arououimi une station militaire dont la direction sera confiée à M. le lieutenant Roget, ancien commandant de la force publique à Boma.

Le steamer *Holland*, de la Société hollandaise, a quitté Stanley-Pool, se rendant dans le haut fleuve pour y fonder un nouvel établissement en amont de Bangala.

Le *Général-Sanford*, vapeur de la Société belge du haut Congo, a dû être mis à flot sur le Stanley-Pool au commencement de février.

M. Crampel, ancien secrétaire de Savorgnan de Brazza, qui avait reçu de celui-ci une mission à l'intérieur du Congo français, paraît avoir complètement réussi. Le *Moniteur des Colonies* annonce son retour au poste de Bata, venant de l'Ogôoué par 2° nord. Les détails manquent encore.

A l'occasion de l'expédition Kund sur le Sannaga, la maison Wœrmann de Hambourg a prescrit à son représentant au Cameroun d'établir une station sur le bas Sannaga, et de pousser activement, en amont, la fondation de postes commerciaux sur le Niong. Depuis l'expédition susnommée, le trafic de caoutchouc sur la côte de Batanga et les relations avec l'intérieur ont pris un grand essor.

A la suite des incursions continuelles auxquelles se livraient les indigènes de Biboundi et de deux autres villages contre des tribus amies des Allemands établis au Cameroun, une troupe allemande a été débarquée près de Biboundi, qui a été brûlée ainsi que les villages susmentionnés.

Les maisons de commerce anglaises et allemandes établies sur la côte des Huiles et qui ont des relations avec le Niger, ayant réclamé auprès du gouvernement britannique contre certains procédés de la Compagnie royale du Niger, le gouvernement a envoyé le major Claud MacDonald en qualité de commissaire extraordinaire, avec mission de faire une enquête sur les faits qui ont donné lieu à ces réclamations.

**Le capitaine Lethbrige ayant rapporté à Accra le traité conclu au nom de la France avec le roi du Gyaman et le pavillon français donné à ce roi, le major Ewart, le Dr Freeman et le détachement de Haoussas qui formaient l'expédition anglaise envoyée au Gyaman, ont été rappelés à Accra.**

**Le chemin de fer du haut Sénégal, abandonné, puis repris avec de faibles ressources, va maintenant jusqu'au fort de Bafoulabé; son parcours est de 128 kilomètres. Les villes de Kayes, Médine et Bafoulabé, qui sont sur la ligne, se développent rapidement. En 1886, la première comptait 200 habitants; elle en a 7000 aujourd'hui.**

**D'après une dépêche de Tanger, une factorerie anglaise du cap Juby serait menacée par les indigènes du Draa; un Anglais a été tué, deux autres ont été blessés. En outre le câble sous-marin ayant besoin d'être réparé, le sultan profite de cette occasion pour chercher à retirer la concession qu'il avait accordée pour le poser. L'aviso anglais le *Curlew* est parti pour protéger ses nationaux.**

## COMMUNICATIONS ENTRE LA COTE ORIENTALE D'AFRIQUE ET L'INTÉRIEUR

Dans la lettre de sir Francis de Winton que nous avons citée (p. 10), se trouve mentionnée la localité de Msalala, au sud du lac Victoria, où, sur la demande de Stanley, le Comité de secours avait organisé un dépôt de marchandises et de munitions pour l'expédition. A cette occasion, un membre du Parlement anglais demanda par quelle voie ces provisions avaient été transportées à Msalala, qui, pour le dire en passant, est une station des missions de l'Église anglicane. Le *Times* a répondu dans un article dont nous allons donner la substance; les renseignements suivants complèteront ce que nous avons dit (p. 25-28) des intérêts missionnaires dans l'Afrique orientale équatoriale.

Ce sont, en effet, les agents des Sociétés missionnaires qui, installés dans cette région, comprenant les indigènes et bienvenus de ceux-ci, ont établi les communications régulières existantes entre la côte et l'intérieur.

En commençant par le nord, la mission allemande de Ngao, sur la Tana, a des communications plus ou moins précaires avec Witou, dans la zone d'influence allemande.

La branche de Mombas de la Société des missions anglicanes a des communications régulières, de Frere-Town, sur la côte, avec le territoire de Teïta, et de Mechi (Chagga), à l'intérieur, dans la zone d'influence anglaise. La Société se propose d'ouvrir une route directe, de

Chagga au golfe de Speke, à l'angle sud-est du Victoria-Nyanza, pour être complètement indépendante de Zanzibar. Mais, jusqu'ici, le pays n'a encore été traversé par aucun Européen, ni par une caravane arabe; aussi le projet susmentionné est-il en suspens. Joseph Thomson a ouvert une autre route de Chagga au Kavirondo, à l'est du lac Victoria; elle traverse le pays des Masaï, et a été suivie par l'évêque Hannington; mais celle-ci ne répond pas aux besoins des stations missionaires qui sont au sud du lac et qui doivent être maintenues. Du port de Mombas, la mission anglaise des méthodistes unis et celle de Bavière ont des communications faciles avec leurs stations respectives dans le pays des Wa-Kamba et dans celui des Gallas méridionaux, à Golbanti.

La mission des Universités a, de Zanzibar, comme base permanente d'opérations, un accès assuré par steamer avec Pangani, sur le continent, et de là, avec ses nombreuses stations dans l'Ou-Sambara. Ses communications avec ses établissements sur la Rovouma se font par vapeur jusqu'à Lindi, puis par terre jusqu'à Newala. Pour atteindre ses stations du lac Nyassa, on peut prendre une route qui passe au sud-ouest de Lindi, puis à Chitesi, d'où l'on gagne le Nyassa, ou bien se rendre en steamer à Quilimane, d'où l'on remonte le Zambèze et le Chiré. C'est plus long, mais jusqu'ici la sécurité de la route est entière.

La Société des missions anglicanes maintient des communications ininterrompues avec le Victoria-Nyanza, et avec ses stations intermédiaires, au moyen de caravanes expédiées périodiquement de la côte. Elles traversent l'Ou-Sagara, l'Ou-Gogo, l'Ou-Nyamouézi et l'Ou-Zinga, pour parvenir aux stations qui sont au sud-est du lac Victoria. C'est sans doute par une de ces caravanes, sous la direction d'un Anglais expérimenté, M. Stokes, que les provisions de Stanley ont été transportées à Msalala. De ce point l'on se rend à Roubaga, capitale de l'Ou-Ganda, au moyen des embarcations des indigènes. Il est question de lancer sur le lac un bateau européen, construit spécialement pour faire ce trajet. La Société des missions de Londres se sert de la même route, de Zanzibar à Tabora, dans l'Ou-Nyamouézi, mais de ce point les communications avec ses stations du Tanganyika se font par la voie d'Oudjidji, qui est également employée par les missions catholiques pour leurs établissements sur la côte ouest du Tanganyika. C'est encore par cette route que Tipo-Tipo a expédié à Zanzibar les lettres qui ont apporté les nouvelles de Stanley.

Les missions écossaises du lac Nyassa communiquent avec la côte par le Zambèze et le Chiré.

Pendant les dix dernières années, on s'est efforcé, à grand'peine de tenir ouvertes ces voies d'un commerce pacifique. Il n'y a pas longtemps, lorsqu'un voyageur avait quitté la côte pour s'enfoncer dans l'intérieur, on ne recevait aucune nouvelle de lui durant des mois. Mais, depuis quelques années, un service spécial a été établi, et, de cette manière, les nouvelles d'Émin-pacha ont pu parvenir à la côte; les diverses missions ont envoyé leurs rapports aux comités de leurs Sociétés respectives. Malheureusement, on fait peu usage d'argent monnayé dans l'Afrique équatoriale; il faut envoyer périodiquement aux missionnaires des marchandises pour leurs besoins ou pour l'échange contre les produits du pays; ce n'est qu'ainsi qu'ils peuvent soutenir leur existence. Mais, peu à peu, les natifs ont apprécié la valeur des relations pacifiques avec les Européens, qui n'ont d'autre but que de leur faire du bien. L'œuvre de la civilisation était en progrès jusqu'à ces derniers temps.

Les communications de Zanzibar avec l'intérieur étant coupées, les établissements missionnaires auxquels conduit cette route sont dans une situation précaire. La mort et la maladie rendent nécessaire l'envoi de nouveaux agents aux stations, qui ont besoin également de provisions de vivres, d'étoffes, de médecines. Comment pourra-t-on les en pourvoir?

Les agents de la British East African Company avaient commencé à ouvrir une voie nouvelle de communication entre la côte et le pays au nord du Victoria-Nyanza, lorsqu'est survenue dans l'Ou-Ganda la révolution dont nous avons parlé p. 84-91.

Il n'est guère permis d'espérer que la route directe de Wadelaï à la côte orientale se rouvre prochainement. Après avoir conduit à Émin-pacha les provisions et munitions restées au camp de Yambouya, Stanley pourra-t-il, comme il en a été question, revenir à la côte orientale en traversant les territoires sur lesquels doit s'exercer l'influence anglaise? C'est ce que nul ne peut dire aujourd'hui.

## CHRONIQUE DE L'ESCLAVAGE

Mgr Crouzet, vicaire apostolique de l'Abyssinie, écrit de **Massaoua** aux *Missions catholiques,* à la date du 20 janvier dernier, une lettre d'où nous extrayons ce qui se rapporte à la traite :

J'arrive à Massaoua, et les premiers sourires qui m'accueillent sont ceux de garçons et de filles arrachés aux esclavagistes par les navires

italiens et confiés à notre mission. Quelles histoires ils peuvent nous raconter, sur les jours sombres et amers qu'ils ont passés dans la mauvaise cale d'un *sambook* ou liés dans un sac de doura! Un de leurs camarades est mort; il était resté trois jours ainsi jeté au milieu d'un chargement de farine. Le commandant du *Garibaldi* me parle des pauvres esclaves; il m'en présente deux délivrés de la veille par un petit bateau de guerre italien, et dont la délivrance a donné lieu à une lutte terrible entre ses matelots et les esclavagistes. Un autre bateau est en chasse, un troisième doit partir demain.

Voici un fait auquel, dès mon arrivée, j'ai été mêlé. M. Coulbeaux m'écrit : « Les Thauras ont pillé nos familles de Halaï; ils leur ont enlevé leurs troupeaux et neuf enfants... Ils menacent de vendre ceux-ci aux marchands d'esclaves si une forte rançon n'est payée. Soyez assez bon pour vous intéresser à eux. » J'écris aussitôt au général Baldissera, qui me répond par une lettre pleine de promesses : « Dès que j'aurai des nouvelles à vous donner de ces enfants, auxquels moi-même je m'intéresse, je le ferai avec le plus grand plaisir. » Ces enfants sont aujourd'hui chez nous, à Massaoua. Ils nous ont été ramenés par la police sur l'ordre du général. Pour éviter des actes de vengeance qui pourraient se produire plus tard, je serai obligé très probablement de payer de deux à trois cents francs. Ces pauvres enfants me sont arrivés presque nus, j'ai dû les habiller et je dois les nourrir jusqu'à ce qu'il me soit possible de les rendre à leur famille. Je leur ai fait raconter leur histoire. La voici dans toute sa simplicité :

« Nous gardions des troupeaux, tous ensemble, assez loin de notre village. Un jour, beaucoup d'hommes armés fondent sur nous; nous les avons comptés; ils étaient cinquante-quatre. En un clin d'œil nous avons été terrassés, enchaînés et emportés. Nous avons compris qu'on voulait nous vendre et faire de nous des esclaves; nous avons pleuré. Nos ravisseurs sont allés dans une vallée isolée, et là ils nous ont frappés pendant longtemps sur les bras et sur les jambes. Pour que personne ne pût nous voir, ils nous ont laissé nos liens; nous ne pouvions pas remuer, et ils nous ont cachés dans des broussailles. Chacun de nous était sous la surveillance d'un gardien. Nous sommes restés deux mois dans cet état, ne recevant pour toute nourriture qu'une poignée de grain par jour ou un tout petit morceau de pain. Il a été question de nous vendre. Thaharé Agos devait partir le premier; on l'échangeait contre un fusil; le papier était écrit et signé. On n'a pas osé parce qu'on se sentait surveillé par les Italiens qui l'auraient su. Enfin il est

arrivé un homme qui portait une lettre, et on nous a conduits au chef des soldats, à Arkiko, et tout de suite le chef nous a fait partir pour Massaoua. »

Pas un mot de plainte ni de récrimination. Deux mois ils ont souffert des chaînes, de l'immobilité forcée, de la faim, de la crainte d'être vendus, et ils ne trouvent pas un mot de blâme pour leurs ravisseurs. Un jour de paix, de tranquillité, de bien-être, leur a fait tout oublier.

On mande de Venise que dans l'arsenal de cette ville on pousse activement les derniers travaux à bord du croiseur *Cristoforo-Colombo,* qui doit partir pour la mer Rouge chargé de concourir avec les autres navires stationnaires italiens à la répression de la traite des noirs.

Le *Mouvement anti-esclavagiste* de Bruxelles a publié une lettre du R. P. Moinet, supérieur de la mission de Mpala, à l'ouest du **Tanganyika,** adressée au capitaine Storms, fondateur de cette station, remise aux missionnaires lorsque l'Association internationale africaine renonça à ses établissements dans l'Afrique centrale-orientale. Nous en extrayons les détails suivants :

Il y a eu guerre dans le Maroungou, à quatre ou cinq jours de distance de Mpala. Les Rouga-Rouga ont été battus par vingt-cinq jeunes noirs libérés élevés à la station, qui y ont amené les dépouilles des vaincus. Le capitaine Joubert, un des zouaves chargés de protéger la station, dit n'avoir jamais vu de vrais soldats se comporter plus vaillamment. Deux chefs de tribus, Routoukou et Chata, se sont avancés jusqu'à Mpala, mais ils ont été battus et ont dû rentrer chez eux sans emmener un seul esclave, et en disant à tous les Rouga-Rouga qu'il n'y a rien à faire dans le Maroungou, que la chasse à l'homme y est gardée. Dès lors les missionnaires et leurs gens ont pu se livrer à la culture des terres. La plaine entière est cultivée, écrit le P. Moinet ; nous avons à la station plus de cent ménages. Les arbres que vous avez plantés vont bientôt donner de l'ombre : nous mangerons de leurs fruits ; nous avons aussi deux magnifiques ananas venus de Kibanga, au fond du golfe de Burton qui en est rempli. Nous nous défendons bien contre les Arabes et ils ont peur de nous. Il y a défense, sous peine de 3 dotis d'amende, c'est-à-dire 18 coudées d'étoffe, de vendre un esclave pour être transporté hors du territoire. Mais, dans le Maroungou, les Arabes font en grand la chasse aux esclaves, et ils y fourragent annuellement. Nous savons que dans la presqu'île d'Oubwari de grandes razzias ont été fai-

tes en contournant le poste missionnaire de Kibanga. Les hommes du poste ont fait une sortie, mais ils ont dû reculer devant les forces supérieures des Arabes qui ne les ont pas attaqués chez eux.

Le sultan de Zanzibar a envoyé un de ses fonctionnaires, Ali Bin Suhilu, au lac **Nyassa,** pour essayer de mettre un terme aux combats engagés entre les Arabes et les Européens au N.-O. du lac. Il l'a accrédité auprès des chefs indigènes Makanjila, Mataka, auprès de tous les résidents anglais et des Arabes à l'extrémité nord du lac. Makanjila, qui avait fait maltraiter le consul britannique et le missionnaire Johnson, a demandé quelle compensation il devait payer et a promis de bien traiter à l'avenir tous les Anglais. Il a ensuite envoyé le messager du sultan au Nyassa, qu'il a voulu lui faire traverser dans son propre bateau. Ali Bin Suhilu s'est arrêté à la station de Lukoma, de la mission des Universités, où il devait rester jusqu'à l'arrivée de l'*Ilala,* sur lequel il voulait prendre passage pour se rendre à Bandaoué, sur la côte occidentale, puis au nord du lac, où les Arabes étaient retranchés derrière leurs palissades, et où le capitaine anglais Lugard tenait bon avec quelques hommes armés.

Le *Central Africa,* journal de la mission des Universités, rappelle la parole du marquis de Salisbury dans la chambre des Lords, le 6 juillet dernier, au sujet de l'attaque des Arabes contre la Compagnie africaine des lacs à Karonga. « L'affaire doit être réglée par l'action individuelle des Anglais qui l'ont entreprise ; toutefois le gouvernement fera tout ce qu'il pourra dans la sphère légitime de ses attributions politiques. » Il annonce qu'un certain nombre de personnes, parmi lesquelles il cite les noms du duc de Portland, du comte d'Aberdeen, de lord Aberdare, ont décidé de créer, par souscription publique, un petit corps d'hommes expérimentés et bien équipés, pour entreprendre la tâche de repousser les assaillants arabes et les empêcher de s'établir dans la région septentrionale du Nyassa et d'y installer un centre permanent pour le commerce des esclaves. La Compagnie commerciale des lacs ne peut se charger de cette tâche. Les Sociétés missionnaires ne le peuvent pas davantage, et elles reconnaissent que leur œuvre deviendra impossible si l'on n'oppose pas une digue à l'invasion des chasseurs d'hommes. Lorsque l'évêque Steere rencontra les squelettes des esclaves jalonnant la route d'une caravane de traite, il ne put s'empêcher de dire : « Certes, s'il pouvait y avoir une guerre sainte, ce serait bien celle que l'on déclarerait au trafic qui produit de tels crimes. »

D'après une dépêche de **Zanzibar** publiée par le *Times,* les Arabes

campés sur la rive nord du lac Nyassa ont repris les hostilités. Ceux d'Oudjidi sur le Tanganyika s'agitent également. Les îles de Zanzibar et de Pemba sont strictement surveillées par les vaisseaux de guerre allemands et anglais. Malgré tous les obstacles, les traitants arabes sont décidés à tenter d'importants embarquements d'esclaves.

En **Angleterre,** l'explorateur Cameron déploie une grande activité pour éveiller la sympathie de toutes les classes de la population en faveur des victimes de la traite. Le 19 février, dans une séance de la Société des arts, il a montré comment le commerce de l'Angleterre avait bénéficié de l'abolition du trafic des esclaves à la Côte d'Or, devenue colonie britannique en 1861. Jusqu'alors Lagos n'avait pas eu d'autre commerce que celui des esclaves. L'année dernière, les importations pour Lagos se sont élevées à liv. sterl. 357,831, et les exportations à liv. sterl. 538,980. Le gouvernement anglais y a légalement aboli l'esclavage, qui cependant y existe encore, grâce aux coutumes indigènes. Même après l'abolition de l'exportation des esclaves, la traite à l'intérieur s'opère sur une grande échelle. Autrefois, le trafic des esclaves accompagnait le commerce de l'ivoire; quand le besoin de porteurs pour ce dernier ne se fit plus sentir, la traite continua; seulement les hommes furent massacrés, les femmes et les enfants emmenés au loin. On a dit qu'il fallait tolérer l'esclavage domestique, que c'était une question très difficile à résoudre. Cameron estime que l'Angleterre devrait abolir le *status* légal de l'esclavage, sans supprimer toutefois les ménages dans lesquels aucune plainte ne se ferait entendre. Mais, aussi longtemps que l'esclavage domestique existera, il y aura des marchés d'esclaves. Si la traite était abolie, toutes les branches du commerce seraient florissantes.

Dans un grand meeting tenu à Toynbee Hall, à Londres, le 23 février, le même explorateur a affirmé qu'aujourd'hui les chasseurs d'esclaves vendent leurs victimes à des cannibales pour obtenir d'eux de l'ivoire. Il estime à 6000 par jour le sacrifice de vies humaines que coûte la traite. La dégradation et l'endurcissement des trafiquants qui perpètrent les crimes de la chasse à l'homme impressionnent aussi péniblement que les souffrances des malheureux qu'ils tourmentent et font mourir. Il préconise l'établissement d'une grande route centrale, courant du nord au sud, et divisant l'Afrique en deux parties, l'une orientale, l'autre occidentale. Ce serait une barrière mise au transport des esclaves de l'ouest vers l'est. Les puissances de l'Europe réunies

auraient la force nécessaire pour s'y opposer, mais il faudrait qu'elles renonçassent à leurs jalousies mutuelles, à leurs armements exagérés, et qu'elles s'efforçassent d'élever les races inférieures de l'humanité.

Le 26 février, dans une grande assemblée réunie à Exeter Hall, présidée par l'archevêque de Cantorbéry, et à laquelle assistait le capitaine Hore, revenu de la côte occidentale du Tanganyika, Cameron a exprimé l'espoir que la nation anglaise n'envisagerait pas la question de l'esclavage en Afrique comme la lecture d'un roman que l'on perd de vue une fois le volume achevé. Il espère que les consciences individuelles comprendront que c'est un devoir pour le peuple de l'Angleterre de considérer en face la honte que la traite inflige à la civilisation. L'abolition de l'esclavage aux Indes occidentales a fait croire que la traite avait disparu pour toujours. Loin de là ; Cameron connaît des territoires dans l'Afrique centrale qui, il y a treize ans, étaient très peuplés, et qui, aujourd'hui, sont réduits en désert, les populations en ayant été emmenées dans des conditions trop horribles pour être racontées. Il a montré des fourches à esclaves, lourds jougs de bois, rivés au cou des femmes et des enfants par ceux qui les conduisent de l'intérieur à la côte. On ne peut exercer de pression sur les autres nations que par la force morale, mais cette force morale doit s'exercer auprès des nations dont les territoires sont le théâtre des crimes qu'entraîne la traite. Cameron croit qu'avec une certaine force armée pour maintenir l'ordre, on pourrait obtenir l'abolition de l'esclavage sans tirer un coup de fusil.

L'évêque de Londres a proposé une résolution, aux termes de laquelle l'assemblée a déclaré déplorer la recrudescence de la traite dans l'Afrique centrale, les atrocités qui en sont la conséquence et la dépopulation des territoires où elle sévit, et insister pour que le gouvernement britannique, soit seul, soit d'accord avec d'autres puissances, cherchât les moyens de diminuer ou de supprimer le fléau.

Le doyen de Westminster, en sa qualité de gardien des tombeaux de Wilberforce et de Livingstone, a appuyé la motion, qui a été votée au milieu des applaudissements de l'assemblée.

En **France**, ce n'est pas à Paris seulement que se développe le mouvement anti-esclavagiste. Deux comités importants se sont formés, l'un à Marseille, l'autre à Lyon. Des conférences ont été faites à Versailles et à Saint-Dizier, dans la Haute-Marne.

En **Belgique**, le général Jacmart, président de la Société belge, a exposé, dans le local de la Société scientifique, les motifs qui ont guidé la Ligue anti-esclavagiste dans l'œuvre qu'elle a commencée. M. le

prof. Gilbert a insisté pour que l'opinion publique fît sentir aux gouvernements leur devoir d'intervenir auprès des états musulmans. M. Descamps-David a rappelé que c'est à l'État indépendant du Congo de remplir son devoir sur le Tanganyika; l'exemple qu'il donnera forcera les autres gouvernements à remplir le leur dans toute son étendue. Une réunion des présidents des comités locaux s'est également tenue à Bruxelles, pour faire connaître l'état général de la Société anti-esclavagiste dans toute la Belgique.

Dès lors des comités se sont constitués à Namur, Alost, Malines, Mons, Charleroi, Soigniers, Marche, Ypres. A la demande du Comité de Bruxelles, une série de représentations de « La case de l'oncle Tom » a eu lieu dans un des principaux théâtres de la capitale. Un groupe de conférenciers s'est formé pour faire des séances dans les faubourgs et la banlieue.

En outre, le Comité directeur de la Société anti-esclavagiste de Belgique, dont l'œuvre vise tout spécialement la suppression de la traite dans l'État indépendant du Congo, a décidé de diriger tout d'abord ses opérations vers la frontière de l'État que franchit le plus grand nombre de caravanes, c'est-à-dire la frontière est. Le Tanganyika, qui forme cette frontière, favorisera considérablement les travaux de la Société par la croisière qui y sera entreprise. Elle sera soutenue par quelques postes fortifiés établis sur les rives du lac. D'après le *Mouvement anti-esclavagiste*, le Comité belge renoncerait, pour gagner le Tanganyika, aux routes de la côte orientale, à celle de Tabora, rendue impraticable par le soulèvement des Arabes contre les Allemands, et à celles du Zambèze et du Nyassa, à cause de l'impossibilité de conduire une caravane du Nyassa au Tanganyika, par suite de la guerre que les Arabes font à la Compagnie des lacs africains sur la route entre les deux lacs. Le Comité porterait ses vues vers la côte occidentale, d'où la première expédition remonterait jusqu'aux Stanley-Falls ; de là elle atteindrait le Tanganyika par terre ; elle compterait 10 blancs et 75 nègres. Arrivée au lac, cette caravane se diviserait en deux groupes qui y créeraient chacun un poste fortifié. Quelque faible qu'elle soit en apparence, elle aura besoin d'un millier de porteurs.

En **Autriche,** une Société s'est constituée à Vienne sous la présidence du Dr Naus. A Salzbourg, a été créé un comité de dames, à la tête duquel se trouve la princesse Marie de Rohan.

En **Alsace,** ont eu lieu à Strasbourg, à la fin de janvier, deux réunions, à la suite desquelles un grand nombre d'adhésions ont été données à l'œuvre de l'abolition de la traite et de l'esclavage.

En **Allemagne,** la Société coloniale a lancé un appel à la nation allemande, en vue de mettre un terme aux horreurs que les trafiquants d'esclaves commettent en Afrique. Une revue mensuelle anti-esclavagiste, intitulée *Gott will es!* vient de se fonder; elle est dirigée avec talent par M. W. Helmes qui depuis longtemps s'occupe de la question de l'abolition de l'esclavage.

En **Hollande,** une Société s'est fondée à Amsterdam et à Bovenkerk, dont les membres qui sont des ouvriers, s'engagent à abandonner à l'œuvre anti-esclavagiste le gain d'une journée de travail.

En **Espagne,** M. Luis Sorela, officier de marine et explorateur africain, va faire paraître une revue anti-esclavagiste.

Le **Comité Sicilien** a un organe de publicité spécial intitulé: *Bollettino del Comitato centrale antischiavista di Palermo per la Sicilia.*

En **Suisse,** après la conférence donnée à Genève, à l'Aula de l'Université, par M. le prof. Ruffet, nos confédérés du Locle, de la Chaux-de-Fonds, de Neuchâtel, de Berne et de Bienne ont désiré l'entendre, et des groupes d'adhérents et de membres se sont formés dans toutes ces localités. Dans chacune d'elles, un auxiliaire recueille les adhésions, communique au Comité les vœux du groupe local, et lui indique les mesures les plus utiles au développement de la Société.

A Bâle, M. le Dr Hotz Linder a bien voulu se charger d'attirer l'attention de nos compatriotes bâlois sur le douloureux sujet de la traite. A Zurich et à Saint-Gall, des préoccupations de diverse nature ne nous permettent pas encore de voir quel sera le moment le plus favorable pour adresser à nos concitoyens de la Suisse orientale l'appel à s'associer à l'œuvre de pitié et de miséricorde entreprise en faveur des victimes de la traite. M. l'abbé Carry est allé le faire entendre à Fribourg, où, nous n'en doutons pas, la Société recrutera de nombreux adhérents. Les évêques de la Suisse ont publié un appel aux fidèles de leurs diocèses, pour les engager à contribuer à l'œuvre abolitionniste.

Le *Bulletin* de la Société anti-esclavagiste suisse qui va paraître publiera une lettre du Caire de M. Edouard Naville, président de la Société, renfermant des renseignements précis sur l'esclavage en Égypte, le *slaveshome* du Caire, et l'esclavage en Afrique.

Avant de se rendre à Biskra, où les médecins l'ont envoyé pour y restaurer sa santé, **Mgr Lavigerie** a écrit au Comité anti-esclavagiste de Milan qu'il ne compte pas centraliser les sommes offertes pour la sup-

pression de la traite. Il désire que chaque pays organise un Comité, centralise les offrandes nationales et en dispose au mieux de la cause dans les contrées occupées par la nation.

---

## CORRESPONDANCE

### Lettre de Tati, de M. A. Demaffey, ingénieur des mines.

Tati (Ma-Tébéléland), 15 janvier 1888.

Cher monsieur,

Lo-Bengula a, paraît-il, accordé à un puissant syndicat de Kimberley, à la tête duquel sont MM. Rhodes et Rudd, une concession minière embrassant tous les territoires qui lui sont soumis ou sur lesquels il prétend avoir des droits (à l'exception de la concession Tati). En retour, ledit syndicat prend l'engagement de lui donner *mille fusils Martini Henry* et *un million de cartouches,* de lui payer une rente mensuelle de cent livres sterling et de placer une chaloupe canonnière sur le Zambèze, à sa disposition.

De quel œil le gouvernement du Transvaal verra-t-il cette clause des fusils et cartouches? — et que diront les Portugais de la chaloupe canonnière?

Les Ma-Tébélé sont tranquilles — pour le moment; — le roi et les plus vieux des izinduna verraient peut-être sans trop de déplaisir leur pays ouvert aux blancs; mais les jeunes guerriers disent hautement: Les blancs convoitent notre pays; mais, pour l'avoir, il leur faudra combattre.

Comme vous le savez, lorsque l'attention des chercheurs d'or est tournée vers une contrée, il n'est guère possible de les en tenir longtemps éloignés; aussi peut-on s'attendre à voir se produire, à une époque assez prochaine, un *rush* vers le Ma-Tébéléland et le Ma-Shonaland.

Je pars demain pour Kimberley.

A Tati, les travaux, interrompus pendant quelque temps à cause de l'agitation qui régnait dans le pays, ont été repris le 1er janvier.

A. Demaffey.

---

## BIBLIOGRAPHIE[1]

*Dr Freiherr von Danckelmann.* Mittheilungen von Forschungsreisenden und Gelehrten aus den deutschen Schutzgebieten. Berlin (A. Asher et Co), 1888, in-8°, IIItes Heft, 2 m. — La troisième livraison de la Revue coloniale publiée par M. von Danckelmann ne

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

concerne que les territoires de Togo et de Cameroun. Elle renferme plusieurs articles fort intéressants, accompagnés de deux cartes, dont l'une est un croquis de l'itinéraire du commissaire impérial von Puttkammer dans la région formant la frontière franco-allemande entre le Togoland et le Grand Popo. L'autre est une esquisse de l'intérieur du Togoland, la plus complète et la plus exacte qui ait encore paru; elle a été dressée par M. von François et renferme les itinéraires qu'il a suivis, ainsi que ceux de M. Wolf. Ces cartes facilitent la lecture des récits de ces trois explorateurs. La livraison renferme encore sur la même région un rapport médical du D^r^ Wicke, touchant la situation sanitaire du Togoland, un tableau des mesures d'altitude effectuées par l'expédition du D^r^ Wolf, et les résultats des observations météorologiques faites à la station d'Adadô, dans l'intérieur de la Guinée septentrionale.

Dans la partie qui se rapporte au Cameroun, le lecteur trouvera des nouvelles du D^r^ Zintgraff, du lieutenant Tappenbeck, du D^r^ Weissenborn, du botaniste J. Braun, et la suite de la relation de l'expédition de M. Kund à Batanga. Deux articles rendent compte l'un de la culture des légumes européens au Cameroun, l'autre, dû à la plume du D^r^ Weissenborn, des résultats de l'expédition Kund au point de vue zoologique. Pour ce qui concerne la première question, d'une importance si grande pour les colons et les fonctionnaires, le gouverneur, M. von Soden, déclare qu'au Cameroun même la culture maraîchère, telle qu'elle se pratique en Europe, ne donnerait pas de résultats rémunérateurs, tandis qu'à Victoria, à Bimbia et dans plusieurs autres lieux, le sol serait propice à ce travail et produirait de quoi récompenser l'agriculteur.

Publications de l'État indépendant du Congo. N° 1. *D^r^ Mense*. Rapport sur l'état sanitaire de Léopoldville, de novembre 1885 à mars 1887. Bruxelles (Imp. A. Lerigne), in-8°, 44 p. — Nous ne pouvons qu'applaudir au projet de l'État Indépendant du Congo de publier les rapports de ses agents ou tout au moins les parties de ces documents qui ont une portée générale et une certaine utilité. Il y a lieu aussi de louer la résolution prise par le gouvernement de laisser aux fonctionnaires, dont elle publie les rapports, la liberté, mais aussi la responsabilité de leurs opinions. Ainsi ces pièces ne seront pas uniquement des documents officiels contrôlés par le gouvernement, mais des œuvres personnelles et sincères.

La brochure du D^r^ Mense ouvre avec beaucoup de bonheur et d'ac-

tualité cette série de publications. Il est, en effet, peu de questions plus importantes, que celle de l'état sanitaire des stations de l'Afrique centrale. Combien de discussions n'a-t-elle pas provoquées! Les uns soutiennent que le climat du plateau est favorable aux Européens si ceux-ci suivent les règles de l'hygiène, les autres, qu'il est impossible de se soumettre à ces prescriptions et que le climat est nuisible dans tous les cas. Le Dr Mense nous semble avoir trouvé le juste milieu entre l'optimisme exagéré et le pessimisme à outrance. En homme de science, il ne s'arrête pas aux on-dit, et aux mille récits dénués de fondement; il cite ses observations personnelles faites dans la station de Léopoldville, où dix à trente Européens et cent cinquante à quatre cents travailleurs et soldats noirs étaient confiés à ses soins, et il part de là pour donner des indications précieuses sur l'hygiène générale à suivre et le traitement à prescrire dans les différents cas de maladie. La brochure est divisée en deux parties : A) État sanitaire des Européens; B) État sanitaire des nègres.

La première partie est naturellement beaucoup plus étendue que l'autre. Elle traite principalement de la malaria, de ses causes, de son traitement et de ses différentes formes, et aussi de la dysenterie, des maladies du foie et de la peau, des furoncles et ulcères, des empoisonnements. La seconde, des maladies observées chez les nègres : malaria, dysenterie, maladies pulmonaires, parasites, béri-béri, ver de Guinée, tænia échinococcus, pulex penetrans, lèpre et ntansi.

Nous croyons que ce rapport n'est pas seulement un document intéressant pour les géographes et les hommes s'occupant de la science médicale, mais qu'il aura une utilité réelle pour tous ceux qui ont l'intention de s'établir dans le bassin du Congo ou qui y sont déjà fixés.

*F.-L. James. M. A., F. R. G. S.* The unknown Horn of Afrika, an exploration from Berbera to the Leopard River. London (George Philipp and Son), 1888, in-8°, ill. et cartes, 344 p., 28 sh.— L'année 1888 a vu paraître deux ouvrages de premier ordre sur la région de l'Afrique qui confine au golfe d'Aden : l'un du Dr Philipp Paulitschke, raconte son expédition à Harrar; l'autre de M. F.-L. James, auteur des *Wild Tribes of the Soudan,* se rapporte au voyage qu'il a accompli de Berbera à Barri sur le Webbe Shebelyi. Le pays des Somalis ou la Somalie, comme l'appelle M. E. Reclus, est cette grande région qui s'avance sous forme de coin dans l'océan Indien. Bien que sa situation soit connue depuis l'époque de l'ancienne Égypte, l'intérieur est presque complètement ignoré des

géographes, car les voyageurs n'y ont pénétré qu'en petit nombre et leurs itinéraires ne se rejoignent pas avec ceux des explorateurs de l'Abyssinie ou de la côte orientale au nord du Zanguebar. De tous les itinéraires celui qui, partant du golfe d'Aden, pénètre le plus loin dans la direction du sud a été parcouru par l'expédition de MM. James frères, E. Lort-Philipps, Aylmer et Trupp dont le récit se trouve dans l'ouvrage que nous annonçons.

Peut-être trouvera-t-on l'apparition de ce livre un peu tardive, car le voyage dont il s'agit a été accompli en 1885 ; l'auteur s'excuse de ce retard dans la préface, espérant que malgré cela cette publication n'est pas une superfluité. Nous sommes certains que, loin de la considérer comme telle, les lecteurs seront reconnaissants à l'auteur de leur avoir fait connaître d'une manière complète cette importante exploration, et se considéreront comme amplement dédommagés du retard par le fini de cet ouvrage qui, au point de vue de la carte à grande échelle de la région parcourue, de la typographie et des planches, ne laisse rien à désirer. C'est M. F.-L. James qui a écrit le récit auquel M. Trupp a aussi collaboré. M. W.-D. James et Aylmer ont dressé la carte. Les illustrations sont dues à M. Rose Hake; celles qui concernent la faune ont été dessinées par M. Keuleman d'après les spécimens recueillis principalement par M. E. Lort-Philipps.

Le but que se proposaient les voyageurs était de traverser la Somalie entre le golfe d'Aden et la côte de l'océan Indien au nord de Zanzibar. Après une première visite à Berbera, à Zeïla, et à Assab, un séjour à Aden où elle reçut l'hospitalité du Résident, le général Blair, auquel le livre est dédié, l'expédition s'organisa définitivement à Berbera et s'enfonça dans l'intérieur en se dirigeant, d'une manière générale, vers le sud. La première partie du voyage se fit dans un pays assez accidenté habité par les tribus des Eesa Moussa et des Habr Gerhajis. L'eau n'y manque pas, car la carte porte un réseau de rivières, dont la principale, qui occupe le fond de la vallée suivie par l'expédition, se nomme Tug Dayr et se dirige vers le sud-est. Mais à partir de Burao le pays prend l'aspect d'une plaine sèche et sablonneuse parsemée de buissons de mimosa et de ruines. La limite septentrionale de l'Ogadayn traverse cette lande inhospitalière, où l'eau manque à tel point que les voyageurs ne purent abreuver leurs chameaux et que ceux-ci restèrent 13 jours, de Burao à Gerloguby, sans boire une goutte d'eau. Au sud de Gerloguby, le terrain est beaucoup plus mouvementé ; l'eau s'y rencontre et le sol est fertile, mais l'existence d'un grand nombre de tribus, l'état d'hos-

tilité permanente dans lequel elles vivent et leur défiance envers les étrangers rendirent la traversée du pays difficile et dangereuse. Les voyageurs durent même lutter de vive force, et finalement, à Barri sur le Webbe Shebelyi, ils reconnurent qu'ils ne pouvaient aller plus loin. Revenant précipitamment en arrière, ils suivirent une route à peu près parallèle à leur premier itinéraire et regagnèrent Berbera par Hahi et Dorrer.

Malgré son insuccès relatif, l'expédition James a contribué dans une large mesure au progrès de la science. Non seulement elle a eu des résultats importants au point de vue géographique, mais grâce aux connaissances de ses membres en histoire naturelle, elle a fourni des renseignements précieux sur la flore et la faune de la Somalie, sur ses habitants et ses conditions climatériques. L'auteur a consacré à cette partie purement scientifique les cent dernières pages de son ouvrage. De nombreuses figures et des planches en couleur en facilitent la lecture.

*Charles Buet.* LES PREMIERS EXPLORATEURS FRANÇAIS AU SOUDAN ÉQUATORIAL. Alexandre Vaudey, Ambroise et Jules Poncet. Paris (Letougey et Ané), 1888, in-18°, 339 p., fr. 3. — Les trois voyageurs dont il s'agit, Savoyards d'origine, n'occupent peut-être pas, dans l'histoire des découvertes géographiques, la place à laquelle ils ont droit. Vaudey était l'oncle des deux frères Poncet. Vers 1852, il alla avec eux s'établir à Khartoum et fit plusieurs expéditions vers le sud, jusqu'à Gondokoro. C'était, dit le voyageur Guillaume Lejean, une nature intelligente et curieuse. Il avait formé de grands projets et voulait, en particulier, remonter le Nil pour en découvrir les sources et pénétrer dans le Darfour, mais il périt chez les Baris. Ses neveux, les frères Poncet, bien que très jeunes encore, — l'aîné avait à peine dix-sept ans à l'époque de la mort de son oncle — continuèrent ses travaux. Établis à Khartoum, ils s'occupèrent surtout du commerce des gommes et de l'ivoire; pour les besoins de leur négoce, ils pénétrèrent chez les Mombouttous, les Niams-Niams, les Akkas, et fondèrent, sur le fleuve Blanc et le fleuve Bleu, neuf *zéribas* qu'ils vendirent ensuite au gouvernement égyptien. Leurs explorations ont été d'une certaine utilité pour la science; toutefois, elles auraient servi davantage s'ils avaient été plus instruits.

Le livre écrit par M. Ch. Buet, parent des frères Poncet, n'a, à tout prendre, qu'un médiocre intérêt. Il manque d'unité; les mêmes faits y sont relatés plusieurs fois sous une forme différente, de sorte qu'on

manque de fil conducteur pour se faire une idée d'ensemble de l'œuvre des trois voyageurs. Aucune carte ne vient éclairer le lecteur; l'ouvrage ne renferme pas même une table des matières. Les rapports de Vaudey et des frères Poncet aux sociétés de géographie et au khédive n'ont aucune importance, car la plupart des hypothèses qui y sont énoncées ont été reconnues fausses. Bref, on a, en parcourant ce volume, l'impression que l'auteur l'a écrit par devoir de parenté, mais qu'il n'est pas très au courant de la géographie du bassin du Haut-Nil, ni de l'histoire contemporaine de l'exploration dans cette région.

*Dr Karl Dove.* DAS KLIMA DES AUSSERTROPISCHEN SÜDAFRIKAS MIT BERÜCKSICHTIGUNG DER GEOGRAPHISCHEN UND WIRTHSCHAFTLICHEN BEZIEHUNGEN NACH KLIMATISCHEN PROVINZEN DARGESTELLT. Göttingen (Vanderhæck und Ruprecht's Verlag), 1888, in-8°, 160 p. et cartes, fr. 5,90. L'auteur de ce livre est le petit-fils du célèbre physicien et météorologiste H.-W. Dove, à la mémoire duquel l'ouvrage est dédié. Son étude repose sur un nombre considérable d'observations faites par les voyageurs aussi bien que par les colons et les missionnaires; l'exposé est clair, méthodique, rempli de faits et de chiffres et constitue un document des plus précieux pour la climatologie africaine. On sait que le climat de l'Afrique australe se distingue par sa sécheresse relative; à part quelques points de la côte, l'air y est moins humide que dans l'Europe occidentale. La carte des pluies qui accompagne le travail de M. Dove montre que, d'une manière générale, la quantité d'eau tombée annuellement diminue de l'est à l'ouest et du sud au nord. Tandis que cette chute annuelle est de 90 centimètres dans la partie côtière de Natal et même d'un mètre à Knysna Hafen, elle n'atteint plus que $0^m,60$ en moyenne dans la République de l'Orange, $0^m,20$ à $0^m,30$ dans le West-Griqua-Land et moins de $0^m,10$ dans le Namaqua-Land.

L'étude de M. Dove renferme une carte des isothermes de l'Afrique australe; on constate que ces lignes d'égale température, au lieu d'être parallèles aux degrés de latitude, décrivent de grandes courbes se creusant vers le sud. C'est Port-Durban qui a la plus forte moyenne annuelle (20°,6). Grâce aux vents réguliers et alternants qui soufflent sur l'Afrique australe, les variations de température sont moins sensibles dans le Pays du Cap que dans les régions à climat correspondant de l'hémisphère nord.

M. Dove a divisé son travail en trois parties : I. Une partie générale dans laquelle il examine le sens du terme « Afrique australe » et la valeur

des matériaux qui lui ont servi à rédiger son mémoire; puis il étudie les éléments déterminants de la climatologie de la contrée, la pression atmosphérique, les vents et la distribution de la température.

II. Division de l'Afrique australe en douze provinces climatériques qui sont groupées de la manière suivante : A. *Domaine des pluies d'hiver :* 1. Province du sud-ouest; 2. Karou occidental et Petit Namaqua-Land. B. *Domaine des pluies dominantes de printemps et d'automne :* 3. Côte méridionale; 4. Karou méridional; 5. Karou septentrional; 6. Région montagneuse du sud-est. C. *Domaine des pluies d'été :* 7. Région orientale; 8. Région du Haut-Orange; Transvaal septentrional; 10. Kalahari 11. Grand Namaqua-Land et Damara-Land. D. 12. *Côte occidentale.*

III. Rapport des conditions climatériques avec la situation économique et le développement de l'Afrique australe. Cette troisième partie est en quelque sorte une conclusion, dans laquelle l'auteur examine les effets de la situation climatologique, telle qu'il l'a exposée, sur le travail agricole et, par suite, sur les conditions économiques de l'Afrique australe, question importante qui est traitée d'une manière scientifique et de façon à procurer des renseignements de la plus grande utilité aux colons de ces pays.

*H. Bissuel.* Les Touareg de l'ouest. Alger (A. Jourdan), 1888, in-8°, 210 p. et deux grandes cartes hors texte, fr. 6. — Les Touareg et les Châanbâa, deux populations du Sahara central, vivent d'ordinaire sur le pied de guérre. Toutefois, depuis 1885, en vertu d'une trève conclue entre eux, la paix régnait dans la contrée. Mais en 1887, les Touareg de l'Ar'rerf (confédération) Ahnet rompirent la trève en attaquant les Châanbâa el Mouadhi, qui résident autour d'El Goléa. Mal leur en prit, car ces derniers prévenus, fondirent sur leurs ennemis à deux reprises et les mirent en fuite le 9 août 1887. Des quinze prisonniers qu'ils firent, ils en fusilièrent huit et remirent les sept autres aux autorités françaises. Après avoir été retenus pendant quelque temps à Ghardaïa, ces prisonniers furent conduits à Alger où le capitaine H. Bissuel, chef de bureau arabe, reçut mission de les interroger, afin d'obtenir d'eux le plus possible de renseignements sur leur pays. Sous le titre de « les Touareg de l'ouest, » il publie aujourd'hui le résultat des conversations nombreuses qu'il a tenues avec les Touareg; c'est en réalité une étude des plus curieuses et des plus intéressantes sur cette fraction du grand peuple des Touareg ; elle ne peut manquer d'être utilisée par les géographes, car elle comblera une lacune sensible dans nos connaissances sur l'Afrique.

Aux quatre grandes confédérations de Touareg, les Azdjer, les Ahaggâr, les Aïr et les Aouelenimiden signalées par M. Duveyrier, l'auteur de ce livre propose d'en ajouter une cinquième : l'Ar'rerf Ahnet. Comme, d'après M. Duveyrier, les Azdjer et les Ahaggâr constituent les Touareg du nord, les Aïr et les Aouelenimiden ceux du sud, M. Bissuel désigne les tribus de l'Ar'rerf Ahnet sous le nom de Touareg de l'ouest. Ces derniers forment une confédération complètement indépendante, qui porte le nom d'une montagne de forme bizarre, l'Adrar Ahnet, située à l'ouest du Hoggar et au sud du Tidikelt.

M. Bissuel a cherché à constituer, à l'aide des renseignements fournis par les prisonniers, un croquis de la contrée, mais la chose était des plus difficiles, à cause de l'absence de tout rapport entre les cartes d'une part, et les affirmations des prisonniers de l'autre, Enfin, un des Touareg demanda à son interlocuteur de lui faire apporter quelques sacs de sable humide, se faisant fort, avec l'aide de ses compagnons, d'exécuter un plan en relief de toute la région d'Adrar Ahnet. C'est au moyen de ce travail, qui fut terminé assez rapidement, que M. Bissuel put dresser la carte au $^{1}/_{800000}$ qui accompagne son ouvrage.

Une autre carte au $^{1}/_{1250000}$ comprend non seulement l'Adrar Ahnet. mais toute la contrée comprise entre El Goléa et Timbouktou, avec les routes des caravanes et celles que suivent d'ordinaire les Touareg de l'ouest. Le texte de l'ouvrage fournit des indications précieuses sur la confédération des Ahnet, leur organisation politique, leur histoire, leurs mœurs, etc., ainsi que sur la géographie, la flore, la faune, les minéraux et le climat de leur pays. Un appendice est consacré au récit détaillé de la razzia tentée par les Touareg et des combats auxquels elle a donné lieu. Il est évident que le crédit accordé à ces données repose uniquement sur la bonne foi des prisonniers. Le pays des Touareg de l'ouest n'a jamais été exploré. Seule, une reconnaissance scientifique de la contrée permettra de dire si les renseignements donnés par les Touareg sont exacts. Comme le dit M. Bissuel, « les notes qu'il publie ne sont que la reproduction fidèle des récits des prisonniers. Elles ne sont et ne peuvent être que des documents embryonnaires, des jalons plantés sur une route encore à faire, et dont les études plus approfondies pourront seules déterminer le tracé définitif. » L'auteur, néanmoins, a droit aux remercîments des voyageurs et des géographes, car le résultat de son travail pourra servir de base aux études futures sur cette région intéressante du Sahara.

*Héli Chatelain.* GRAMMATICA ELEMENTAR DO KIMBUNDU OU LINGUA DE ANGOLA. Genebra (Ch. Schuchardt), 1889, in-8°, 175 et XXIV p., 6 shillings). — Après avoir publié un petit manuel pour l'enseignement élémentaire de la langue kimbundu avec la traduction portugaise, puis la traduction en kimbundu de l'Évangile selon saint Jean, et donné à la *Zeitschrift für afrikanische Sprachen* de Berlin des vocabulaires des langues mbamba et umbangala, dialectes de la même famille que la langue kimbundu, M. Chatelain nous fournit aujourd'hui une grammaire de cette langue.

A réitérées fois déjà, nous avons fait ressortir ce que la philologie des langues africaines doit aux missionnaires. Le long séjour que M. Chatelain a fait dans la province d'Angola, ses aptitudes spéciales pour l'étude des langues, et le soin qu'il a pris d'amener avec lui en Europe un jeune homme connaissant très bien celle de l'Angola, le mettaient à même de rédiger ce volume, qui sera très utile à tous ceux que l'auteur a eu en vue en le composant. Les fonctionnaires et les négociants portugais, en apprenant à mieux connaître la langue du pays qu'ils habitent, comprendront mieux leurs devoirs et leurs intérêts. Les missionnaires, à quelque Église et à quelque Société qu'ils appartiennent, y trouveront un aide précieux pour se former à parler à ceux qu'ils s'efforcent de relever de l'abaissement dans lequel ils sont plongés. Les africanistes seront heureux des facilités que M. Chatelain leur offre pour l'étude d'une nouvelle langue. Et les indigènes, pour lesquels les écoles se multiplient dans cette partie des possessions africaines du Portugal, auront là un instrument excellent pour apprendre à estimer et à apprécier mieux la belle langue de leur pays.

Quoique l'ouvrage soit rédigé en portugais, il n'est pas absolument nécessaire de savoir le portugais pour étudier le kimbundu sous la direction de M. Chatelain, car il a eu la bonne pensée de mettre son volume à la portée des personnes qui lisent l'anglais. En effet, on peut l'appeler grammaire kimbundu-anglo-portugaise, puisque dans les tableaux des noms, des adjectifs, des verbes, etc., à côté des formes kimbundu et portugaises, se trouvent toujours les formes anglaises.

Pour ceux que risquerait de rebuter une étude purement grammaticale, outre les exercices nombreux que renferme chaque chapitre, l'auteur a donné, à la fin du volume, des proverbes, des énigmes, des contes et apologues, etc. Une table générale des exercices facilite beaucoup la consultation de l'ouvrage.

---

## BULLETIN MENSUEL (*6 mai 1889*[1]).

La température de l'**Algérie** s'étant élevée ces derniers jours, on s'attend à une éclosion générale de **criquets** dans toutes les régions contaminées. On signale déjà des éclosions partielles sur quelques points, et avant peu il faudra certainement faire tête au fléau de tous les côtés. Le gouverneur général de l'Algérie s'est rendu dans la province de Constantine pour visiter les chantiers de destruction ; il a pu constater que les mesures prescrites ont été ponctuellement observées. De véritables plans de mobilisation, tant pour les hommes que pour les bêtes de somme destinées au transport du matériel, avec des cadres de chefs français et indigènes, ont été partout établis. Des cartes des gisements de pontes, des registres contenant la nomenclature méthodique des contingents de travailleurs, de leur répartition, des appareils et approvisionnements, soigneusement dressés, se trouvent dans toutes les communes ou sections, de sorte qu'on est autorisé à compter sur le succès de la campagne.

M. de Lesseps a donné à l'Académie des sciences des renseignements sur les améliorations réalisées récemment dans le **canal de Suez.** Entre les lacs Amers et Port-Saïd, la largeur du canal a été portée de 22 à 65 mètres et même à 75 mètres au sommet des grandes courbes. Les vapeurs pourront désormais se croiser sur ce parcours sans difficulté. L'approfondissement a été en même temps augmenté jusqu'à 9 mètres. Au lieu de trente-cinq à quarante heures, les bateaux n'emploient plus que vingt heures pour traverser l'isthme. L'usage de la lumière électrique est devenu plus fréquent : en janvier 1888, 85 navires y avaient eu recours ; en décembre de la même année, 176 navires s'en sont servis. Si le nombre des bâtiments qui ont franchi le canal en 1888 a été très légèrement inférieur à celui de l'année précédente, le transit a augmenté au point de vue du tonnage, ce qui indique une tendance chez les constructeurs à donner aux navires de plus fortes dimensions. L'Angleterre tient le premier rang dans le transit : son pavillon y est représenté par 2,625 navires. Viennent ensuite : la France, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Hollande, etc.

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

Une lettre adressée au ministère égyptien au Caire par Mohamed el Bernavi, chef d'escadron, qui avait accompagné Gordon à **Khartoum,** donne de curieux détails sur les faits qui se sont passés depuis la prise de cette ville. Au début, la population du Darfour, terrifiée par les derviches, se soumit à eux, mais plus tard, quand Wad Senoussi vint à son secours, tous se joignirent à lui et les derviches furent expulsés après plusieurs batailles sanglantes. Ils se réfugièrent dans le Kordofan et prièrent le mahdi de leur envoyer des renforts, ce qui eut lieu ; mais ils furent battus de nouveau et les hommes de Senoussi occupent actuellement le Kordofan et sa capitale. Les Arabes des pays voisins sont tous avec Wad Senoussi et ont abandonné les derviches. Il y a huit mois environ, le mahdi expédia trois vapeurs, deux transports et deux barques avec environ 6000 hommes vers l'Équateur pour attaquer Émin-pacha. Mohamed el Bernavi faisait partie de cette expédition et, lorsqu'elle fut parvenue à l'endroit nommé « le premier Sad, » près de Bor, il se trouva que le fleuve n'était plus navigable. Les hommes se mirent à couper les herbes qui obstruaient le passage. Pendant cette opération. ils furent attaqués par Ebd-el-Bayen agha et Saïd Shellabi, gens d'Émin qui occupent la station de Rumbek. Les derviches furent complètement défaits, la plupart tués, un grand nombre se noyèrent. Mohamed el Bernavi put seul s'échapper avec une centaine d'hommes, et regagna Omdurman. Les gens d'Émin s'emparèrent des vapeurs et des autres bateaux avec les hommes et les munitions qui étaient à bord. On dit qu'Émin est en bonne santé et que toute la population du Bahr-el-Ghazal est pour lui. Il a eu la visite de plusieurs voyageurs européens. — Slatin-bey est logé dans la maison du mahdi. Il y a à Khartoum quatre vapeurs en bon état, dont on se sert pour remorquer les transports portant des hommes et des provisions d'une station à l'autre. Les soldats et les esclaves seuls ont des armes à feu ; les Arabes en sont dépourvus. A Omdurman, il y a quatorze pièces de montagne et quatre canons Krupp. Ces derniers ne sont pas en état de servir. Toutes les tribus arabes sont contre les derviches, excepté les Baggaras et les Dongolais. Les vivres sont rares et chers, et la population est plongée dans une profonde misère.

Le docteur Traversi, qui a passé plusieurs années près du roi Ménélik au Choa vient d'arriver à Rome. Il a donné d'intéressants détails sur tout ce qui s'est passé, ces derniers temps, en **Abyssinie.** Après la mort de son fils, le négous, profondément troublé, manifesta l'intention d'abdiquer. Son entourage l'en dissuada, mais son armée était en pleine

dissolution. En même temps, se déclarait en Abyssinie une terrible épizootie qui décima le bétail. Les corps putréfiés des animaux morts causèrent aussi parmi les habitants de graves maladies. Néanmoins le négous essaya de reformer son armée pour attaquer Ménélik; mais le fleuve qu'il devait traverser s'étant extraordinairement gonflé, il se replia, pour pénétrer dans le Choa par un autre côté. A cet effet, il manœuvra autour du lac Tzana, en commettant de véritables atrocités. Massacrant les populations, saccageant le pays, il dépouilla de riches couvents, égorgea les moines qui s'y trouvaient, et s'attira ainsi la haine du clergé de ses propres États. S'avançant d'abord dans le Godjam, il le dévasta en marchant contre Ménélik, puis, sans l'avoir atteint, il se retira. Ceci se passait il y a environ un mois et demi, alors que le docteur quittait Ménélik. A ce moment Ras Alula et Agoz étaient partis à la rencontre des Soudanais, et c'est sans doute en se portant vers Gondar pour les soutenir, que le négous aura rencontré les derviches par lesquels il fut, dit-on, vaincu et tué.

D'après le *Times*, les relations entre les agents de la **British East African Company** et ceux de la **Société allemande de l'Afrique orientale** laissent beaucoup à désirer. Les premiers, après avoir payé une forte somme aux Arabes de Mombas pour faire cesser leurs réclamations sur les esclaves réfugiés à Frere-Town et à Rabaï, ont commencé la construction d'une route dans la direction du Victoria-Nyanza. Ils ont de plus envoyé, sous la direction de M. Jackson, une expédition qui poussera, si elle le peut, jusqu'à Wadelaï; elle avait pu atteindre le lac Baringo, à 650 kilom. de la côte, sans avoir été inquiétée en aucune façon. Mais à la limite septentrionale de ses opérations, du côté de Witou, la Compagnie se trouve en contact avec les agents allemands. Quoiqu'il ait été convenu que les deux Sociétés s'abstiendraient scrupuleusement d'empiéter sur leurs champs d'action respectifs, la Compagnie allemande s'est établie à l'embouchure de la Tana et y fait concurrence aux intérêts anglais. En même temps, elle cherche à se faire concéder par le sultan de Zanzibar l'île de Lamou, qui, par les conventions, a été reconnue au sultan, mais que les Anglais prétendent avoir été colonisée et exploitée exclusivement par des sujets britanniques. Le *Times* va jusqu'à engager la Compagnie anglaise à lutter, au besoin, par les armes, contre la Compagnie allemande pour la défense de ses intérêts, et donne à entendre que si le gouvernement allemand intervenait au profit de ses nationaux, l'Angleterre entrerait à son tour en scène pour défendre et soutenir les siens. Aux dernières nouvelles, l'Angle-

terre et l'Allemagne ont choisi le baron de Lambermont, diplomate belge, comme arbitre de leur différend concernant l'île de Lamou.

Le *Church Missionary Intelligencer and Record* publie une lettre de M. Mackay, naguère missionnaire dans l'Ou-Ganda, qui s'exprime ainsi au sujet du soulèvement des **Arabes** dans l'Afrique orientale : « Ces événements, » dit-il, « joints à ceux qui se passent sur le lac Nyassa, sur le haut Congo et sur le Nil, font que l'on se pose la question : Sera-ce l'influence arabe ou celle de l'Europe qui prévaudra dans l'Afrique centrale ? C'est à l'Europe chrétienne qu'il appartient de répondre. Dieu nous garde de voir la politique de l'*abandon*, aboutissant au suicide, appliquée à l'Afrique orientale comme elle l'a été au Soudan. Si, dans cette crise, l'Europe n'affirme pas sa supériorité, il nous faudra, après tout ce qui a été fait jusqu'ici, inscrire l'épitaphe du continent noir « Perdu pour toujours ! » Si notre Société estime que cela ne doit pas être, il faut qu'elle agisse et laisse à plus tard les discours et les espérances vaines. L'union fait la force. Nos frères d'Écosse et la Mission des universités se sont hâtés d'attirer l'attention publique sur les troubles dont ils avaient à souffrir. La Société des missions anglicanes se tiendra-t-elle à l'écart, et refusera-t-elle de joindre ses efforts à ceux d'autres ouvriers chrétiens travaillant dans le même champ ? Commettrons-nous le crime monstrueux de rester les bras croisés à regarder toute cette région, abandonnée par les nations chrétiennes de l'Europe et livrée à la dévastation des disciples de l'islamisme ? La Société des missions anglicanes doit diriger l'opinion publique et élever la voix de telle sorte, que ni l'Allemagne, ni l'Angleterre, ni même le Portugal, ne puissent s'y méprendre. Placé sous contrôle, le fanatisme arabe peut être assez inoffensif ; mais qu'on lui laisse prendre l'ascendant, adieu toutes les espérances pour la régénération de l'Afrique ; toute occasion d'y travailler nous sera refusée. Il n'y aurait que l'impuissance ou une aveugle démence qui pussent permettre une telle faute. Mais telle est l'infatuation qui s'empare aujourd'hui de beaucoup d'honnêtes gens, que je ne serais nullement surpris de voir la philanthropie céder au fanatisme, et la liberté et la pitié reculer lâchement devant l'audace de l'esclavagiste circoncis. »

La question des rapports entre le Portugal et l'Angleterre dans la région du **lac Nyassa** ayant été soulevée dans la Chambre des Communes, lord Salisbury a répondu que la Société des Lacs africains ne rencontre d'hostilité qu'auprès des Arabes, qui craignent que le succès de cette Compagnie n'interrompe la traite des esclaves. Aucun des ob-

stacles rencontrés par la Société ne provient des agents portugais. Le gouvernement anglais favorisera de son mieux les entreprises de ses nationaux, mais le territoire n'appartenant pas à l'Angleterre et n'étant pas non plus placé sous le protectorat anglais, l'action du gouvernement se trouve limitée. Comme la politique des autres puissances, celle du Portugal doit consister pour le moment à empêcher l'introduction d'armes et de munitions dans l'intérieur de l'Afrique. Le gouvernement anglais a prié le Portugal de se départir des règlements stricts interdisant l'importation des armes et des munitions, en faveur de la Compagnie des Lacs africains.

Le journal anglais *The Field*, dans un article de M. F.-C. Selous, contient, sur la **mission française au Zambèze**, quelques appréciations que nous nous faisons un devoir de reproduire. « En arrivant à Seshéké, je fus fort aimablement reçu par les familles Jeanmairet et Jalla. Ce n'est pas ici le lieu de juger l'œuvre des missions. Je dirai seulement que les missionnaires de Seshéké sont aux prises avec bien plus de difficultés que ne se l'imaginent sans doute ceux qui les soutiennent en Europe. Et d'abord, ils sont exposés à un climat qui ne conviendra jamais à un Européen, quoi qu'on en dise. Puis les indigènes regardent un peu le blanc comme « une vache à lait, » pour employer leur expression ; ils trouvent que les missionnaires sont de « mauvaises laitières » et les aiment en conséquence. La situation des missionnaires de Seshéké est donc fort peu agréable, et rien ne prouve que cela doive jamais changer. En outre, ces familles sont privées de toutes communications régulières avec le monde civilisé ; pour la poste, ils dépendent entièrement des voyageurs ou marchands que le hasard conduit au Zambèze. M. Jeanmairet m'a raconté que les crocodiles sont une vraie plaie ; ces bêtes lui ont dévoré tous ses porcs, tous ses chiens et presque toutes ses chèvres. » De Seshéké, M. Selous se rendit à Léaluyi, par ce qu'il nomme « la route de M. Coillard. » Le 2 septembre 1888, il arriva à Séfoula. « Là, » dit-il, « je fus très bien reçu par M. et M^me^ Coillard. Ils vivent là, en compagnie d'un jeune ouvrier écossais, M. Waddell, seuls au centre de l'Afrique, loin des bruits du monde civilisé. Je comprends ce que M. Coillard m'a dit : « Le sentiment du devoir seul peut engager un Européen à venir dans un pareil pays, hors du monde et privé de toute relation... » M. Coillard exerce une grande influence sur le chef Léwanika ; il semble aussi avoir gagné la confiance de tous ceux avec lesquels il est en relation. Léwanika s'habille à l'européenne ; il a renoncé aux spiritueux et boit du thé et du café. L'amabilité de M. Coil-

lard est telle qu'il gagnera certainement le cœur de tous ces gens. Cela n'empêche pas la vallée des Ba-Rotsé d'être un pays déplorable. » M. Selous décrit ensuite les inondations périodiques du Zambèze et les dangers de fièvres qui en résultent.

M. **Emory H. Taunt** a été nommé consul des États-Unis auprès de l'**État indépendant du Congo.** Ses instructions lui prescrivent de faire un rapport sur les ressources commerciales du bassin du bas Congo et du cours supérieur du fleuve, ses richesses agricoles et minérales, « ses ouvertures » pour l'industrie et le commerce américains, et de recueillir sur ce sujet toutes les informations utiles aux intérêts des États-Unis. En outre, l'institution Smithsonienne et le Musée national sont intéressés dans l'expédition de M. Taunt, auquel ils ont fourni des instruments. M. Taunt a déjà passé vingt mois au Congo, d'abord en qualité d'explorateur officiel des États-Unis, et plus tard à la tête de l'expédition organisée par M. Sanford. Cette fois-ci il y passera au moins quatre ans.

La **Compagnie des magasins généraux du Congo** se propose d'établir et d'exploiter à Boma un **tramway à vapeur,** dont la voie aura environ deux kilomètres de longueur; elle partira de la rive du fleuve, gravira le plateau en faisant une courbe et aboutira au sanitarium. Elle reliera ainsi les établissements de Boma-rive à ceux de Boma-plateau. Le matériel fixe : rails, traverses et accessoires, a été embarqué sur l'*Akassa,* parti d'Anvers le 10 avril; les locomotives et les voitures seront chargées sur le steamer qui partira le 10 mai, sur lequel prendra passage le personnel technique chargé de l'installation de la voie et du montage du matériel roulant.

La même Compagnie prépare une construction démontable en fer comprenant un **hôtel et des magasins** qu'elle fera édifier à **Boma.** Les murs sont en tôles d'acier à double paroi, embouties et galvanisées ; les toitures en tôles ondulées et galvanisées. L'immeuble aura un rez-de-chaussée surmonté de deux étages. Avec ses corps de bâtiment, il aura $43^m$ de profondeur sur $52^m$ de largeur et environ $12^m$ dans sa plus grande élévation. Au rez-de-chaussée seront les magasins; au premier étage, le café et le restaurant avec leurs dépendances : bureaux, office, cuisine, boulangerie, lingerie, etc.; au deuxième étage, les chambres à coucher pour voyageurs, au nombre de douze. Au premier et au second étage régnera, tout autour du bâtiment, un balcon de $2^m$ de large abrité par une véranda. Tous les matériaux seront chargés sur le bateau qui quittera Anvers le 10 mai et qui se rendra à Boma où l'hôtel, démonté, sera déchargé et transporté à l'aide du tramway.

M. Delcommune, chef de la reconnaissance du haut Congo, ordonnée par la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie, a remonté pendant dix-sept jours, à bord du *Roi des Belges,* le cours du **Lomami,** sur une distance de 930 kilomètres. La rivière traverse un pays magnifique; la navigation y est extrêmement facile ; au point où il s'est arrêté dans son exploration, il ne se trouvait qu'à trois jours de marche de Nyangoué, et en amont la rivière continuait à être ouverte et libre. Voici, d'après le *Mouvement géographique,* un extrait de sa lettre aux administrateurs de sa Compagnie.

Bangala, 1er février 1889.

« A mon arrivée aux Stanley-Falls, j'y trouvai les Européens en excellente santé et en parfait accord avec les Arabes. Je commençai la reconnaissance des affluents du haut Congo par le Lomami. M. Haneuse, résident de l'État aux Falls, m'accompagnait. Nous fûmes tout étonnés de constater l'importance de cette rivière, d'une largeur moyenne de 250m, d'une profondeur de 3m,50 à 5m,50, d'un courant de 2 ½ à 3 milles à l'heure. Son cours est très sinueux, ses rives sont couvertes d'épaisses forêts vierges. Du 25 décembre au 5 janvier, nous avons rencontré un pays superbe, mais entièrement désert ; aucune population sur les rives. Des restes d'anciennes cultures, des huttes abandonnées nous révélaient le passage de bandes arabes. Le 6 janvier, nous avons enfin trouvé un village sur la rive gauche, dont les naturels, entièrement sous la domination des Arabes, nous apprirent que nous étions à trois jours de Nyangoué. L'état de santé de M. Haneuse ne me permit pas de continuer, et la descente de la rivière commença le 7 janvier. Je reconduisis M. Haneuse aux Falls. De là, je me dirigeai vers l'Arououimi que je remontai jusqu'au camp de Yambouya, où je trouvai les derniers vestiges du camp de Stanley. Je remontai ensuite l'Itimbiri pendant deux jours et j'arrivai à Bangala le 30 janvier. J'en repars aujourd'hui, et vais me diriger vers le Loulongo, puis vers le Tchouapa et l'Irebou. J'espère avoir fini la reconnaissance de ces cours d'eau à la fin de ce mois et être à Léopoldville dans la première quinzaine de mars. »

Il en résulte qu'à l'ouest du Congo coule, parallèlement à ce fleuve, et sur un parcours de 1100 kilom. à vol d'oiseau, à une distance moyenne de 75 kilom., un énorme affluent, le Lomami, dont Cameron a vu la source en 1874, par 9° lat. S., et dont Stanley a découvert le confluent, dix ans après, par 1° lat. N. Pendant tout ce parcours, le Congo ne reçoit d'affluents importants que sur sa rive droite : la Loufira, le Louapoula, le Loukouga, la Lohoua, la Mboura, etc. ; le Lomami n'est sérieu-

sement alimenté que par sa rive gauche : le Loukassi, le Lourimbi, etc. M. Delcommune a mené son exploration jusque par 4° lat. S. environ, à la hauteur de Nyangoué. Mais on sait par MM. Wissmann et LeMarinel qu'à 150 kilom. en amont, point où ces voyageurs l'ont traversé, le Lomami est encore un beau cours d'eau, d'une centaine de mètres de largeur, et d'une profondeur de 3m,50 au moins. Cameron, qui a suivi la rive gauche jusqu'à 200 kilom. plus en amont encore, assure que le Lomami est toujours navigable. Il constituerait donc un cours d'eau d'au moins 1600 kilom. de longueur et prendrait le troisième rang parmi les affluents du Congo, immédiatement après le Kassaï et l'Oubangi. Au point de vue économique cette reconnaissance a une très grande valeur, puisque les steamers pourront ainsi tourner l'obstacle que présentent les Stanley-Falls à la navigation, et transporter les voyageurs et les marchandises jusqu'à trois jours de Nyangoué, qu'il sera facile de relier au Lomami par un chemin de fer Decauville. Par là, le Manyéma, l'Ouroua et le Katanga se trouveront reliés à Stanley-Pool.

La loi concernant la création du **service maritime postal entre la France et la côte occidentale d'Afrique** a été promulguée. L'article 1er dispose que le service à exécuter comprend six voyages par an entre la France et la côte occidentale d'Afrique, avec l'itinéraire suivant :

| | | |
|---|---|---|
| De Marseille à Oran .................... | 534 | milles. |
| D'Oran à Dakar ..................... | 1772 | » |
| De Dakar à Konakry .................... | 425 | » |
| De Konakry à Sierra-Leone .............. | 67 | » |
| De Sierra-Leone au Cap Palmas .......... | 461 | » |
| De Cap Palmas au Grand Bassam ........ | 248 | » |
| De Grand Bassam à Kotonou ............ | 390 | » |
| De Kotonou à Benito .................... | 513 | » |
| De Benito à Libreville .................. | 85 | » |
| De Libreville à Loango ................. | 405 | » |
| Parcours total (par traversée) .......... | 4900 | milles. |

Les départs des points extrêmes ont lieu tous les deux mois à date fixe.

L'article 2 dispose que, en dehors des escales réglementaires, l'entrepreneur pourra desservir facultativement certains points intermédiaires soit à l'aller, soit au retour, à la condition qu'il n'en résulte aucune

augmentation de la durée des traversées, ni aucun changement dans la périodicité des départs des points extrêmes. Sous la même réserve, il sera autorisé à prolonger le parcours jusqu'au Cap de Bonne-Espérance à l'aller, et à faire relever les paquebots, après leur retour au port d'attache en France, sur d'autres ports français ou étrangers. Les parcours facultatifs ne donneront lieu à aucune augmentation de subvention.

## NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

A la suite du concours de décortication de la ramie qui a eu lieu l'année dernière, un rapport a été adressé au ministre de l'agriculture, au nom du jury chargé de l'examen des appareils; le Directeur de l'agriculture a soumis à la Commission de la ramie le programme d'un nouveau concours, qui aura lieu dans le courant du mois d'août prochain, comme partie intégrante de l'Exposition universelle (groupe VIII, Agriculture).

M. Delâtre, prêtre missionnaire d'Alger, a été délégué par le cardinal Lavigerie, pour porter des secours aux indigènes des oasis de la vaste plaine saharienne des Zibans, qui, ayant souffert l'année dernière de l'invasion des criquets, étaient plongés dans une misère qui menaçait d'avoir chez eux les conséquences de la famine de 1867.

Miss Whately, la fondatrice, au Caire, de nombreuses écoles, qu'elle n'a cessé de diriger pendant vingt ans avec le plus entier dévouement, vient de mourir. Ces écoles, qui comptent plus de 600 élèves, et, dans le nombre, des filles de pachas et des principales notabilités du pays, seront désormais dirigées par sa sœur.

Le gouvernement italien s'occupe de réaliser la concession du territoire de Kismaïou faite à l'Italie par le précédent sultan de Zanzibar. Il y favorisera la formation de sociétés commerciales et industrielles, comme le font l'Angleterre et l'Allemagne dans les territoires placés sous leur protectorat.

M. A. Charpentier, chimiste, est chargé d'une mission scientifique à Madagascar, où il va étudier les applications industrielles de certaines gommes indigènes.

Le P. Camboué, missionnaire à Madagascar, a envoyé à l'Académie des sciences une note sur la coïncidence qui a existé ces trois dernières années entre les tremblements de terre dans la province d'Imérina et la chute de pluies exceptionnelles.

M. Brunet, président du Conseil général de la Réunion, a été chargé de faire une étude approfondie des ressources que présente la colonie de Diego-Suarez, des conditions de son développement ultérieur et de l'administration à lui appliquer. Il y a lieu surtout de chercher les moyens de surmonter les difficultés qu'opposent à la colonisation le climat et la rareté des eaux potables.

Le major Serpa Pinto est parti pour la baie de Delagoa, investi d'une mission

officielle en vue de l'exploration des territoires situés dans la région non explorée par le lieutenant Antonio Cardoso. Un vapeur le transportera ensuite à Inhambané, d'où il se dirigera sur Quilimane, pour continuer ensuite sa marche jusqu'au lac Nyassa.

Après avoir constaté qu'il existe à l'embouchure du Limpopo un excellent port, et que le fleuve peut être remonté en steamer sur un parcours de plus de 100 kilom., le capitaine Chaddock cherche à décider la British East African Company à établir un comptoir dans cette région favorablement située pour exploiter les richesses naturelles du Transvaal et du pays des Ma-Tébélé. Si la Compagnie susmentionnée ne se laisse pas persuader, le capitaine Chaddock essayera de créer une compagnie anglaise spéciale.

En réponse à la demande de Lobengula, roi des Ma-Tébélé, le gouvernement anglais est disposé à lui envoyer un officier. En revanche, il désapprouve la clause de la concession minière faite au syndicat de MM. Rhodes et Rudd, moyennant laquelle les concessionnaires donneraient mille fusils Martini-Henry et un million de cartouches; il demandera à Lobengula de la changer. (Voy. p. 120 : Lettre de M. Demaffey.)

Ahmed Bey Effendi, représentant de l'empire ottoman à Kimberley, s'est rendu à Johannesbourg pour y faire une enquête sur les mines d'or, en faveur d'un syndicat turc qui s'est fondé à Constantinople sous la présidence d'Ismaïl Hakié Pacha. Il aura des succursales à Capetown, Kimberley et Johannesbourg.

Les chefs de Moremi, dont le territoire, d'environ 22,000 kilom. carrés, se trouve situé entre 20° — 22° lat. S. et 20° — 28° long. E., se sont placés sous le protectorat britannique. Les limites en sont : au nord le Zambèze, au sud le désert du Kalahari, à l'est le Be-Chuanaland et à l'ouest le Damaraland. C'est un pays fertile, riche en forêts et en gisements miniers.

Le *Daily Telegraph* et le *Cape Argus* ayant annoncé que l'Allemagne serait disposée à céder à l'Angleterre le territoire qui s'étend entre Wallfishbay et le Be-Chuanaland, la *Gazette de Cologne* se fait un devoir de déclarer que le gouvernement allemand n'a cédé cette région à aucune puissance. Les richesses minérales du Damaraland sont considérables, et, jusqu'à présent, ce pays n'a occasionné presque aucune dépense à l'État.

M. Caron, lieutenant du génie, a été chargé de faciliter le parcours de la route des caravanes entre Matadi et Léopoldville, par l'exécution de quelques travaux d'art et diverses installations pour le passage facile et rapide des rivières. Son premier travail a été l'établissement d'un bac sur la Mpozo, en amont de Matadi. Il peut passer, à chaque traversée, de 40 à 50 hommes, avec pleines charges. Il suffit de dix minutes pour l'embarquement, le passage et le débarquement d'une caravane. — M. Caron a aussi jeté, sur la Loufou, un pont suspendu en fer de 34$^{m}$ de longueur.

La Livingstone Inland Mission a entrepris une nouvelle mission au Congo, au milieu des Ba-Lolo, dont le nombre est estimé à plusieurs millions. Huit missionnaires sont partis pour ce nouveau champ de travail.

La maison Daumas, Béraud et C$^{e}$ a mis à flot, sur les eaux du Stanley-Pool, un nouveau steamer, la *France*, qui a transporté, au confluent de l'Oubangi et du Congo, le personnel et les approvisionnements destinés à une factorerie qui doit être fondée dans ces parages.

Les Hollandais déploient une grande activité dans l'exploration commerciale du Congo et de ses affluents; ils ne cessent d'augmenter le nombre de leurs établissements et d'en renforcer le personnel. Ils ont déjà 5 stations sur le cours moyen du fleuve : 2 à Stanley-Pool; 1 à Loulonga; 1 à Ngombou et 1 aux Stanley-Falls.

Les colons noirs venus de Libéria ont été installés sur les terrains de Ntombé, près de Banana, qui leur ont été donnés. Ils sont quarante, divisés en huit familles. Le plus âgé d'entre eux a été nommé chef du nouveau village. Ils se montrent très satisfaits de leur installation, et espèrent avoir un grand succès avec les plantations de café qu'ils vont entreprendre. Ils sont heureux d'être réinstallés dans leur pays natal, d'où ils avaient été enlevés par les négriers il y a vingt-huit ans.

M. Ward, un des membres de l'expédition de Stanley, a quitté le Pool, à bord du steamer le *Stanley*, pour le haut Congo. Il espérait obtenir de Tipo-Tipo une escorte de 200 Manyéma, et se proposait de se diriger ensuite à marches forcées vers le lac Albert pour rejoindre Stanley.

M. Trivier, qui se propose d'explorer la région du lac Landji et de résoudre définitivement la question du Loukouga, a passé à Stanley-Pool où il s'est embarqué pour les Falls, à bord du *Holland*, le steamer de la Société hollandaise de Kinchassa.

M. de Rogozinski, qui a déjà exploré la région du Cameroun, s'est de nouveau rendu au golfe de Guinée, emmenant avec lui, cette fois-ci, sa jeune femme. Il se propose d'aller à la recherche du fameux lac Liba, signalé naguère encore sur les cartes, mais dont l'existence est mise en doute par les géographes allemands de Gotha, qui l'ont supprimé dans la 2$^{me}$ édition de la carte de Habenicht.

Notre compatriote, M. Zweifel, qui a découvert les sources du Niger, avait été chargé par la Compagnie du Niger de reconnaître les territoires exploités par cette Société. Avec 100 indigènes, il a entrepris cette reconnaissance; mais, attaqué par les naturels, il a dû avoir recours aux armes à feu et a réussi à réprimer le soulèvement des natifs.

M. Etienne, sous-secrétaire d'État aux colonies, a chargé une commission de chercher s'il ne serait pas possible de donner aux dépendances de la colonie du Sénégal nommées « Rivières du Sud, » une autonomie qui permît d'assurer le développement de leur prospérité commerciale. Actuellement c'est la partie de la colonie française la plus riche; elle n'a aucun intérêt commun avec le Sénégal proprement dit, auquel cependant elle ressortit au point de vue politique et administratif.

Le courrier des Açores a apporté à Lisbonne la nouvelle que de fréquentes secousses de tremblements de terre ont été ressenties dans presque tout l'archipel. On craignait des éruptions volcaniques; la population était en proie à la plus vive panique.

**M. de la Martinière qui, déjà l'année dernière, a exploré le Maroc, au point de vue archéologique, se dispose à y retourner pour étudier surtout l'emplacement de Lixus, ville florissante à l'époque où les Phéniciens étaient les maîtres du commerce. On y découvrira probablement des inscriptions puniques.**

## CHRONIQUE DE L'ESCLAVAGE

Les agents anglais en **Tripolitaine** signalent la complicité des employés turcs dans le trafic des esclaves. Le consul d'Angleterre à Benghazi, par exemple, écrit à son collègue de la Canée (Crète) : « Il vient d'arriver à ma connaissance que huit esclaves ont été embarqués à bord d'un steamer ottoman qui part d'ici pour la Crète ; quelques-uns d'entre eux sont munis de faux papiers de libération. » Et un peu plus tard : « Je suis encore obligé de vous importuner par rapport aux esclaves. Ayant été informé, au dernier moment, que six femmes esclaves ont été trouvées à bord du steamer ottoman *Kiamil-Pacha,* je vous demande vos bons offices pour qu'elles soient interrogées à leur arrivée dans votre région. De ces femmes infortunées, deux sont destinées à notre Vali ; une a été embarquée pour notre Defterdar, mais elle a été payée pour le compte de Hussein Effendi, l'un des employés du bateau, deux autres ont été vendues pour l'exportation par un certain Hady Ghalem et une par le Mulazim de Koraka. Elles sont toutes en possession de papiers de libération dont la vraie raison s'explique par l'intermédiaire du Defterdar. La conduite du Vali et de ses principaux officiers dans cette matière prouve l'inutilité de toute démarche de ma part ici. »

Dans son numéro du 9 mars, le *Mémorial diplomatique* a cru pouvoir rappeler que les instructions données aux fonctionnaires ottomans leur enjoignent de sévir contre tous ceux qui se livreraient au commerce inhumain de la traite. Néanmoins, le texte des conventions relatives à la vente des esclaves est méconnu, pour un motif ou pour un autre, dans tout l'empire turc, à commencer par Constantinople où le sultan et ses ministres sont les premiers à le violer pour leurs harems. Dès lors, les gouverneurs ou agents inférieurs se croient autorisés à fermer les yeux. D'après le *Blue Book* du mois de juin 1888, les agents anglais déclarent que sur le point le plus fréquenté et le plus connu de la **mer Rouge,** à Djeddah, par où l'on passe pour aller à La Mecque, le commerce des esclaves est plus actif qu'il ne l'a jamais été, et cela avec la complicité évidente et publique des agents et gouverneurs turcs. « Tant que les

hostilités ont régné dans le Soudan, très peu d'esclaves noirs ont éte importés ici, » dit le consul anglais de cette ville, « et il y a eu une grande hausse de prix, tant sur les Abyssiniens que sur les Gallas, et plus particulièrement sur les noirs ; mais depuis la fin de la guerre du Soudan, l'extension de ce trafic a été de temps en temps signalée au Foreign Office. Les autorités des deux côtés de la mer Rouge semblent être sans force suffisante, l'une pour prévenir le départ, l'autre pour s'opposer au débarquement des groupes d'esclaves sur leurs côtes respectives. Ce que le gouvernement égyptien aidé par des soldats anglais trouve impossible, les autorités de l'Hedjaz, avec une police et des forces régulières vraiment insuffisantes pour tenir le pays, sur une aussi grande étendue de côtes, le trouvent encore plus difficile. »

D'autre part, le journal le *Temps* annonce, d'après des informations reçues de Constantinople, que les autorités turques concourent à la répression de la traite. Une corvette turque, l'*Attarid,* a capturé dans la mer Rouge, une barque arabe qui avait à bord 17 esclaves. Ceux-ci ont été conduits aux autorités ottomanes d'Hodéida qui les ont fait remettre en liberté. Un autre indice des dispositions de la Porte à l'égard de la traite est la révocation du gouverneur général de Benghazi qui n'aurait pas appliqué avec assez de rigueur les mesures ordonnées pour la suppression de ce trafic.

La *Newcastle Chronicle* publie les renseignements suivants fournis par M. Robson de la mission de l'Église anglicane à **Frere-Town et Mombas.** « Si le blocus empêche le transport des esclaves dans les boutres, il n'arrête pas la traite. Les crimes commis par les Arabes à l'intérieur sont pires que jamais. Ne pouvant exporter les nègres par mer, ils les chassent devant eux par terre, et, sur dix esclaves, à peine un arrive à destination. Il y a quelques semaines un boutre à esclaves fut capturé ; les officiers anglais trouvèrent la moitié des esclaves morts, et les autres dans un état pitoyable. Vingt des enfants me furent envoyés; je n'essayerai pas de décrire leur triste condition : squelettes vivants, sans un fil de vêtement, couverts d'ordures et de vermine, depuis quatre jours ils n'avaient pas reçu une goutte d'eau, et tous avaient la dysenterie. C'étaient tous des enfants de 6 à 8 ans ; les plus âgés n'avaient pas survécu aux mauvais traitements qui leur avaient été infligés. Depuis qu'ils m'ont été remis, l'un d'eux est mort ! deux autres, je le crains, ne survivront pas. Ils ont été amenés du pays des Ma-Koua à l'ouest de Mozambique.

« Dans les États du sultan de Zanzibar, nous missionnaires nous

sommes sous un régime qui ne nous permet pas d'intervenir dans les questions se rapportant à la traite, mais je m'en inquiète fort peu, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour venir en aide aux esclaves qui s'enfuiront de chez leur maître. L'autre nuit, assis dans ma hutte, pensant aux esclaves libérés avec lesquels j'avais passé la journée, j'entendis le rugissement d'un léopard. Il était tombé sur une femme ; la voix d'un homme se fit entendre ; c'était le mari, qui, bravement, chassait le fauve. Le noir n'était pas d'abord assuré que je fusse un blanc, peu à peu il prit confiance et m'avoua qu'ils étaient des esclaves fugitifs. Ils cherchaient à atteindre le territoire d'un chef qui reçoit ces derniers. Je leur donnai les directions nécessaires ; mais, tout à coup, j'entendis une lutte s'engager ; c'était le propriétaire d'esclaves, un coquin d'Arabe, avec ses amis, qui était à l'affût. Le cri de la pauvre femme l'avait trahie, elle et son mari ; ils furent ressaisis et emmenés pour être attachés au poteau de fustigation. »

Mgr Bridoux, vicaire apostolique du Tanganyika, écrit de Kipalapala à S. E. le cardinal Lavigerie, que, dans la marche de **Mpouapoua au Tanganyika** il a rencontré plusieurs caravanes d'esclaves, dont la plupart n'étaient que des squelettes ambulants, et, malgré leur misérable état, les hommes avaient la fourche au cou, tandis que les femmes étaient attachées par de longues et lourdes chaînes qui les meurtrissaient. Beaucoup de ces malheureuses, dont les seins étaient complètement desséchés portaient sur le dos de pauvres petits enfants condamnés à une mort inévitable. D'autres un peu plus grands, allaient à pied portant des fardeaux proportionnés à leur âge. Un grand nombre de ces esclaves étaient couverts de petite vérole. « Souvent, » dit le missionnaire, « il nous est arrivé d'en rencontrer qui avaient été abandonnés sur la route ; ils s'étaient traînés péniblement dans les broussailles ou dans les ravins, et là, ils attendaient la mort que les bêtes féroces venaient parfois hâter. Nous ne pouvions que les faire boire à nos gourdes, et leur laisser un peu de nourriture, qu'ils n'avaient plus même la force de prendre. Quand nous passions auprès de ces caravanes et que nous entendions les Arabes, leurs conducteurs, nous dire : « Bonjour grand maître, » nous détournions instinctivement la tête de ces monstres de cruauté. »

Dans une conférence donnée à Londres, le missionnaire F.-S. Arnot, qui a passé 3 ans chez les **Garenganzé,** à l'ouest du lac Bangouéolo, a décrit, comme témoin oculaire, les scènes navrantes qui accompagnent inévitablement la traite, entre autres le massacre des petits enfants que

les trafiquants ne veulent pas laisser emporter par leurs mères et qu'ils assomment sans le moindre scrupule, personne ne se présentant pour les leur acheter. « Quoique Moshidé, roi des Garenganzé, protège les esclaves fugitifs et défende ses propres sujets contre l'esclavage, néanmoins ses gens vont chez les tribus voisines acheter des esclaves pour les vendre aux trafiquants de l'Est et de l'Ouest. Les petits enfants n'ayant aucune valeur sur le marché, les esclavagistes ne permettent pas aux mères de les emporter et les tuent sans merci. Un jour, on amena à ma porte un enfant, plus soigné que ne le sont d'ordinaire ceux de son âge, probablement un enfant volé, et l'on me demanda de l'acheter. Je refusai, disant que je ne voulais pas me mêler d'un semblable trafic. Il fut traîné à travers le village, et, comme personne ne voulait l'acheter, celui qui l'offrait à vendre le perça d'une lance et jeta son corps dans les broussailles. Une autre fois, un trafiquant d'esclaves vint, en mon absence, et acheta une femme et son enfant auquel je m'intéressais vivement ; un autre marchand voulut lui racheter la mère sans rien donner pour l'enfant, estimant que celui-ci allait par-dessus le marché. Il y eut contestation et, en fin de compte, le propriétaire prit le petit garçon, l'assomma contre un tronc d'arbre, puis jeta son cadavre dans le fleuve. » Les faits dont M. Arnot a été le témoin l'ont engagé à prendre, à l'avenir, ces petits enfants sous sa protection.

Dans son expédition de ravitaillement à la rencontre du capitaine Binger, M. Treich-Laplène, arrivé à **Bondoukou,** grand village de 4000 à 5000 habitants, signale le trafic des esclaves comme le plus important de la localité. « Tous les jours, il y a marché; presque toute la population est musulmane et originaire de Kong. Une partie des habitants sont originaires de l'Abron, fétichistes, et se livrent à toutes les pratiques de cette croyance; durant mon séjour, on a sacrifié des esclaves en l'honneur des funérailles du chef défunt. Le principal jour de fête, on en a égorgé huit sur la place publique ; j'ai même été invité gracieusement à cette abominable cérémonie. »

Sur les instances de M. le Dr Ormières, résident de France à Anjouan, une des **Comores,** le sultan Abdallah a proclamé le 29 janvier dernier l'abolition de l'esclavage dans ses États.

Voici les principales dispositions du décret publié à cette occasion.

Les articles 1 et 2 posent le principe que l'esclavage est aboli, que la vente et l'achat des esclaves sont interdits, que toute personne venant à Anjouan est et demeure libre.

L'esclave libéré est obligé de servir pendant cinq années, à titre de travailleur libre et salarié, son ancien propriétaire, à moins qu'il ne préfère se libérer en payant une somme de 150 francs.

Les articles 5, 6 et 7 règlent les conditions de travail dans l'île sur des bases analogues à celles qui régissent, à la Réunion et aux Antilles, les relations entre les immigrants et ceux qui les emploient.

Par l'article 8, le sultan Abdallah oblige son successeur, ses héritiers, ses ministres, à accepter sans réserve sa décision. L'article 9 déclare que seront considérés comme rebelles ceux qui refuseraient de reconnaître la validité de cet acte.

D'après M. Élisée Reclus, la moitié de la population des Comores, évaluée à 47,000 âmes, était composée de noirs asservis appartenant à toutes les peuplades de la côte orientale d'Afrique.

Sur la demande de M. Le Myre de Vilers, le premier ministre à **Madagascar** a publié une loi aux termes de laquelle tous les esclaves qui débarquent dans l'île sont affranchis de droit. En voici le texte :

*Moi, Ranavalo-Mpanjaka III, par la grâce de Dieu et la volonté du peuple, reine de Madagascar et protectrice des lois de mon royaume,* etc.

Voici ce que je vous dis, peuple : le 20 juin 1877, Ranavalo-Mpanjaka II vous a dit : « Tous les Mozambiques qui sont venus dans mon royaume sont affranchis et deviennent mes sujets libres. »

Je ne change rien à cela et je lui donne même une plus grande portée. Ainsi, si des Mozambiques, venant d'au delà de la mer, sont introduits à Madagascar, sur n'importe quel point, pour être esclaves, ils ne seront pas esclaves, mais sujets libres.

Dit : RANAVALO-MPANJAKA,
Reine de Madagascar et protectrice, etc.

Écrit en mon palais de Masoandro, le 8 mars de l'an du Seigneur 1889.

Ce sont les véritables paroles de Ranavalo-Mpanjaka, reine de Madagascar.

Dit : RAINILAIARIVONY,
Premier ministre et commandant en chef de Madagascar, etc.

Que Dieu bénisse la reine.

Partout en Europe s'accentue le mouvement anti-esclavagiste :

Dans la **Chambre des Communes,** M. S. Buxton a présenté une motion conçue en ces termes : « En vue des ravages croissants causés en Afrique par le développement de la traite et des grandes responsabi-

lités assumées envers ce continent par les nations européennes, le moment est venu de donner un plein effet aux déclarations des Congrès de Vienne en 1815, et de Vérone en 1822, contre le commerce des esclaves. En conséquence, une adresse sera présentée à S. M. la reine, pour la prier de faire les démarches nécessaires afin qu'une Conférence des Puissances soit convoquée à Londres, pour prendre les mesures que réclame la répression de ce trafic. » Sir J. Fergusson a répondu que la traite était tellement enracinée dans les mœurs des populations de l'intérieur de l'Afrique, qu'elle ne pouvait pas être extirpée d'un seul coup; qu'il fallait la saper et la miner de tous les côtés. Il a annoncé que le gouvernement avait déjà fait des démarches en vue d'obtenir la réunion d'une Conférence des Puissances pour s'occuper de cet objet. La Chambre a voté un amendement à la motion de M. Buxton, en ce sens que « le gouvernement de S. M. consultera les Puissances pour savoir si elles seraient disposées à se réunir en Conférence, afin de discuter les mesures à prendre en vue de la suppression de la traite. »

Le **Comité anti-esclavagiste belge** a publié une circulaire relative à ses premières opérations pour arrêter la traite des noirs en Afrique. Son premier but est d'enrayer les razzias et les transports d'esclaves.

Le **Comité de Paris** examine un projet destiné à supprimer la traite sur les territoires neutres ou placés sous l'influence de la France; ce sont ceux qui avoisinent l'Algérie et le Sénégal, dans le Sahara et dans le Soudan occidental. — Outre les Comités de Lyon et de Marseille, la France en a vu d'autres se constituer à Bourges, à Bordeaux, à Nancy.

En **Portugal,** une société anti-esclavagiste a été définitivement constituée ; sur la proposition de la Société de géographie de Lisbonne, le roi de Portugal en a été nommé président honoraire.

Le Comité suisse a fait paraître le premier numéro de son *Bulletin* pour tenir les membres de la Société au courant des faits de la traite et du mouvement anti-esclavagiste. — On annonce qu'un Congrès international des Sociétés anti-esclavagistes se tiendra à Lucerne au mois d'août.

Même à **Haïti,** un mouvement de sympathie se produit en faveur de l'abolition de l'esclavage africain. Le journal l'*Union,* qui paraît à Port-au-Prince, écrit « que malgré la crise aiguë que traverse le pays, tous les Haïtiens auront à cœur de donner leur pite pour cette œuvre. Il y a là, un devoir humanitaire, qui, en ce qui nous concerne, a toute la rigueur d'une obligation de conscience. Quand, dans les pays européens, les cœurs compatissent aux souffrances des pauvres noirs de l'Afrique, comprendrait-on que nous Haïtiens, fils d'esclaves, qui ne rougissons pas

de notre origine, nous pussions rester indifférents et inactifs? Toutes les forces vives de la nation doivent être utilisées pour rendre la recette aussi abondante que possible. La magistrature, le clergé, les pouvoirs constitués, le commerce seront conviés à y apporter leurs concours. La France a donné; l'Angleterre, la Belgique sont gagnées; tous les peuples civilisés suivront le mouvement : Haïti ne doit pas, ne peut pas rester en arrière. »

## EXPÉDITION DE STANLEY DE YAMBOUYA A L'ALBERT-NYANZA

Après avoir été pendant plus de dix-huit mois privés de nouvelles du chef de l'expédition anglaise envoyée au secours d'Émin-pacha, nous avons été pourvus, par le rapport adressé à son Comité et par des lettres à la Société de géographie de Londres, et à M. A. L. Bruce, son ami, à Édimbourg, d'une abondance de renseignements sur sa marche, sur le pays traversé, les obstacles rencontrés, etc. La plupart des journaux quotidiens en ont déjà publié des extraits. Nous ne pouvons pas ne pas résumer, pour nos lecteurs, cette exploration qui nous a fait connaître une région qu'aucun Européen n'avait encore traversée; mais, désirant, autant que possible, ne pas nous borner à répéter ce qu'ils peuvent avoir déjà lu dans leur journal, nous nous servirons surtout des détails donnés par Stanley à la Société de géographie de Londres, dans la lettre dont M. Scott Keltie, bibliothécaire de cette Société, a bien voulu nous communiquer le texte *in extenso.* Nous nous aiderons également du rapport publié par le *Times* et des cartes du *Mouvement géographique,* de Bruxelles, de MM. W. et A.-K. Johnston et de M. Stanford, à Londres, qui nous ont permis d'accompagner notre article d'un croquis sur lequel nos abonnés pourront suivre l'explorateur, du camp de Yambouya, sur l'Arououimi, jusqu'à Kavalli, au bord du lac Albert.

Son départ de Yambouya avait eu lieu le 28 juin 1887; son rapport au président du Comité de l'expédition de secours est daté de l'île de Boungangeta, le 28 août 1888, sa lettre à la Société de Londres des Rapides de Mariri, le 1er septembre, et celle à M. Bruce, de S. Mupé, le 4 septembre; ce sont donc les travaux de plus de quatorze mois que ces documents mettent sous nos yeux; en outre, il y a des lettres écrites par Stanley au commandant de l'arrière-garde, le major Barttelot, resté au camp de Yambouya, pour indiquer à celui-ci la route à prendre, lui signaler les dangers à éviter, les endroits où il serait sûr de

trouver des provisions pour ses gens, etc. Malheureusement, les porteurs de ces lettres ne purent les faire parvenir à destination, arrêtés qu'ils furent par les Arabes, le fléau de cette partie de l'Afrique comme de bien d'autres. C'est à eux, comme le fait remarquer avec raison sir Francis de Winton, président du Comité de l'expédition de secours, que doit être attribué le silence qui a mis en angoisse pendant si longtemps les amis de Stanley et qui a été la cause de l'assassinat du major Barttelot.

C'était pour éviter les Arabes que Stanley avait renoncé à la route ordinaire de Zanzibar à l'Albert-Nyanza, par Tabora, l'Ou-Ganda et l'Ou-Nyoro, et pris la voie du Congo et de l'Arououimi. Et, pour son malheur et celui d'un grand nombre de ses hommes, il les retrouva bien vite sur son chemin, et sous les mêmes traits sous lesquels ils sont connus dans l'Afrique orientale : destructeurs des populations au milieu desquelles ils pratiquent la chasse à l'homme, et ennemis des caravanes organisées par des Européens.

Avant de se mettre en marche, Stanley avait établi à Yambouya, immédiatement au-dessous des premiers rapides de l'Arououimi, un camp retranché entouré de palissades, et nommé commandant le plus âgé des officiers qui l'accompagnaient, le major Barttelot. Celui-ci devait rester à Yambouya jusqu'à l'arrivée des steamers de Stanley-Pool, ayant à bord les officiers, les hommes et les marchandises de l'arrière-garde. Quand les porteurs promis par Tipo-Tipo seraient arrivés, il devait s'avancer, avec ses hommes, sur les traces de Stanley, qui aurait soin de marquer son passage par des arbres incendiés, par ses campements et ses zéribas.

Ce fut, nous l'avons dit, le 28 juin 1887, que la colonne d'avant-garde quitta ce camp retranché. La situation en est indiquée par 1°17′ lat. N. et 25°8′ long. E. Le point que Stanley se proposait d'atteindre sur le lac Albert est Kavalli, situé par 1°22′ lat. N. et 30°30′ long. E. La distance, en ligne directe, entre les deux points, est de 515 kilom. Il n'avait pas été possible de se procurer des renseignements sur l'intérieur du pays à parcourir, les natifs étant trop sauvages et trop timides envers les étrangers. La caravane comptait 389 hommes ; elle emportait avec elle un bateau en acier de $9^m$ de long sur $2^m$ de large, environ trois tonnes de munitions et plusieurs tonnes de conserves, de provisions, etc. Outre les porteurs de ces marchandises et des bagages, il y avait une réserve de 180 surnuméraires, dont la moitié portaient, en sus de leurs fusils Winchester, des haches pour se frayer un passage dans la forêt.

En quittant Yambouya, le chemin était encore passable, mais bientôt commencèrent les difficultés créées par la végétation de lianes variant de 1 à 35 centimètres d'épaisseur, s'enlaçant en arceaux à travers le sentier, formant parfois une sorte de forêt basse et épaisse sur les emplacements d'anciennes clairières, où il fallait s'ouvrir un chemin la hache à la main. La forêt vierge offrait moins d'obstacles, mais l'atmosphère en était lourde, insalubre, il y régnait une obscurité profonde, augmentée chaque jour par les épais nuages chargés de pluie qui caractérisent cette région forestière.

Le lendemain du départ, la colonne campa à Yankondé, village populeux, vis-à-vis des rapides. La rivière venant d'une direction trop septentrionale, Stanley prit un sentier à travers des champs de manioc et atteignit bientôt un chemin conduisant d'un village à un autre. Mais alors il eut à faire l'expérience de toutes les ruses des natifs dans leurs combats contre les étrangers. Très souvent le sentier était semé de cavités peu profondes, remplies de pointes aiguës, recouvertes de larges feuilles. Pour ceux qui marchaient nu-pieds, la souffrance était terrible. Souvent la pointe transperçait le pied de part en part ; parfois la tête en restait dans le pied, et il en résultait des plaies gangréneuses. Dix des hommes de Stanley en furent estropiés au point d'être mis hors de service. A l'approche de chaque village se trouvait une route toute droite, d'une centaine de mètres de long et de quatre mètres de large, sans broussailles, mais hérissée de ces pointes, soigneusement et habilement dissimulées. Le vrai sentier faisait un long détour, tandis que la route se présentait sous l'aspect le plus séduisant ; elle était si droite, si courte ! A l'entrée du village se tenait une sentinelle, prête à battre le tambour et à donner l'alarme pour que chaque indigène prît ses armes et vînt se placer à l'endroit qui lui avait été assigné pour décocher ses traits à la première occasion. Les natifs mettaient même le feu à leurs villages et, sous un nuage de fumée, attaquaient les éclaireurs. Toutefois, malgré leur attitude hostile, aucun des hommes de Stanley ne fut tué ; néanmoins, le nombre des blessés fut considérable.

Le 5 juillet, la colonne rejoignit la rivière, et comme celle-ci semblait n'avoir point de rapides en cet endroit, Stanley fit mettre à l'eau le bateau avec 40 charges. Cette embarcation lui rendit des services inappréciables, en lui permettant de transporter non seulement les boiteux et les malades, mais encore environ deux tonnes de marchandises, aussi, dans sa première lettre au major Barttelot, écrivait-il : « Si je devais recommencer, je rassemblerais des canots aussi grands que possible, je

les munirais de rameurs en nombre suffisant et les chargerais des malades et des marchandises. Entre Yambouya et Mougouyé, les canots sont nombreux et assez grands. Malheureusement les Zanzibarites sont de pauvres rameurs. Dans ma troupe, il n'y a guère que 50 hommes qui sachent pagayer. Sur trois jours, on peut en faire deux par eau et un par terre. »

Jusqu'au milieu d'octobre, la colonne serra de près l'Arououimi; les souffrances de l'expédition, la continuité de la forêt, les nombreux méandres, la vase, l'atmosphère insalubre, les pluies incessantes, l'humidité perpétuelle, ne permettaient pas de s'éloigner de la rivière; au moins était-on certain de trouver des vivres; on ne pouvait manquer de rencontrer sur ses bords des établissements où il serait possible de se procurer des provisions. Dans cette partie de son cours, l'Arououimi a encore une largeur de 500$^{m}$ à 900$^{m}$. Çà et là apparaissent une île ou un groupe d'îlots, rendez-vous de pêcheurs de coquillages. Les monceaux d'écailles y abondent; sur une île, Stanley en a mesuré un de 30$^{m}$ de long, de 4$^{m}$ de large à la base et de 1$^{m}$,50 de haut. Les mouches, les insectes, les papillons, sont innombrables. Aux rapides de Mariri, d'où il écrivait le 1$^{er}$ septembre sa lettre à la Société de Londres, les papillons l'enveloppaient en battant des ailes comme pour approuver ce qu'il en disait. Des nuées de ces lépidoptères traversaient chaque jour la rivière pendant des heures entières.

A chaque contour du fleuve s'élevait un groupe de huttes coniques; parfois les villages s'étendaient à la file, comptant des milliers d'indigènes; ainsi, par exemple, ceux des tribus des Ba-Nalya, des Ba-Koubana, des Bou-Ngangeta. L'abondance y régnait lorsque Stanley y passa pour la première fois. Mais plus tard, les Arabes s'avancèrent jusque-là, détruisirent les villages et les plantations, et ce qu'ils avaient épargné fut détruit par des troupes d'éléphants. Le 9 juillet, la colonne atteignait les rapides de Gwengweré, district populeux, où Stanley vit une couche d'écailles de coquillages recouverte d'un terrain d'alluvion de un mètre d'épaisseur. Combien de siècles se sont écoulés depuis que les anciens indigènes se nourrissaient de ces bivalves? Quels noms portaient-ils et où chercher leurs descendants? Des tribus ont passé comme une vague sur cette région ainsi que sur d'autres. Ces villages, si rapprochés les uns des autres, abritent néanmoins quantité de petites tribus. Aux rapides de Gwengweré, par exemple, se rencontrent des Ba-Koka, des Ba-Gwengweré; un peu en amont, des Ba-Poupa, des Ba-Ndangi et des Ba-Nali; dans une île, des Ba-Mbaloulou et des

Ba-Bourou; ceux-ci, d'ailleurs, sont répandus sur un territoire considérable; ils donnent à l'Arououimi le nom de Loubali.

Généralement les matins étaient âpres et sombres; le ciel, couvert de nuages lourds et menaçants; ou bien, un épais brouillard enveloppait tout, pour ne se lever qu'à 9 heures, parfois même à 11 heures seulement. Alors, rien ne bougeait; les insectes dormaient; un silence de mort régnait dans la forêt; la rivière, assombrie par des murailles impénétrables de végétation, était muette comme le tombeau. Quand la pluie ne succédait pas à cette obscurité et que le soleil perçait les masses de vapeurs, alors la vie s'éveillait partout: les papillons folâtraient dans les airs, un ibis solitaire donnait un signal d'alarme, un oiseau plongeur traversait la rivière, la forêt se remplissait d'un murmure étrange, et le tambour se faisait entendre, les indigènes à la vue perçante avaient aperçu l'expédition, ils vociféraient des provocations, les lances étincelaient, les passions hostiles s'enflammaient.

Le 17 juillet, Stanley campait aux rapides de Mariri, où il s'arrêtait de nouveau treize mois et demi plus tard; au delà se trouve en grand nombre les Moupé, établis sur les deux rives du fleuve. Jusqu'ici, la rivière n'a pas de cataracte proprement dite; les rapides sont causés par des écueils de rochers au travers desquels l'eau s'est frayé un passage. Néanmoins, il est nécessaire de suspendre la navigation, de décharger les bateaux pour les transporter, ainsi que les munitions et les bagages, par terre, en amont des rapides. Viennent ensuite ceux de Bandeya, que l'on atteint le 25 juillet, après avoir traversé les territoires des Ba-Loulou, des Ba-Tounda, des Bou-Mbwa et des Bou-Ambouri. Au nord, à l'intérieur, sont les Ba-Toua; à l'est, les Mabode; au sud, les Bou-Ndiba, les Bi-Nyali et les Ba-Kongo.

En signe de paix, les natifs jettent de l'eau en l'air avec la main ou avec une pagaie et la laissent retomber sur leur tête. A les en croire, ils souffraient tous de la famine; il n'y avait chez eux ni blé, ni bananes, ni cannes à sucre, ni volailles, ni chèvres, ni rien de semblable. Le fil de laiton, les cauries, la verroterie, paraissaient n'avoir aucun attrait pour eux, parce que, disaient-ils, n'ayant point de vivres, ils ne pouvaient pas acheter ces objets. Si Stanley eût ajouté foi à leurs paroles, tous ses gens seraient morts de faim; trois épis de blé leur eussent coûté une poignée de fils de laiton; un poulet, cinq fois la même quantité. A Mougouyé, en amont des rapides de Bandeya, se trouvait un groupe de sept villages entourés de plantations de bananiers, de champs de manioc, de plusieurs kilomètres carrés. L'expédition perdit un jour

entier à supplier, à marchander des vivres à des prix très élevés, et un tiers des hommes de la caravane n'obtinrent, pour leurs cauries et leurs fils de laiton, que trois épis de blé chacun. En amont de Mougouyé sont les chutes de Panga, de 10$^{m}$ de hauteur, puis viennent les rapides de Negambi, au delà desquels la colonne atteint le village d'Aveycheba, non loin de la cataracte que la Népoko, de 300$^{m}$ de large, forme à son confluent avec l'Arououimi. Stanley s'efforce d'obtenir des renseignements des natifs, mais d'abord ceux-ci se montrent très soupçonneux et enclins à mentir; cependant, une fois les relations établies, ils recouvrent leur bonne humeur et semblent donner les informations qui leur sont demandées. L'un d'eux rapporte qu'il existe à l'E.-N.-E. un grand lac, nommé le Nouma ou Ouma, à l'endroit où la Népoko et la Mwellé se réunissent. « Les indigènes, » dit-il, « emploient deux jours pour le traverser. Au milieu se trouve une île remplie de serpents. » Stanley aurait beaucoup aimé à voir ce lac, dans la pensée que la navigation en serait plus facile que la marche à travers la forêt vierge. Mais au bout de deux jours il découvrit que ce n'était qu'une fable: jamais il n'entendit plus parler du Nouma ni d'aucun autre lac dans la région des forêts.

Les rapides de Negambi marquent la limite entre deux sortes d'architecture. En aval, les huttes sont coniques; en amont, les villages sont composés de huttes carrées, entourées de gros troncs de rubiacées, qui forment des cours séparées et servent de fortification; défendu par des gens armés de carabines, un de ces villages ne pourrait être enlevé que par une troupe très forte.

Les natifs ont été obligés de prendre beaucoup de précautions contre les flèches empoisonnées en usage dans cette région. Ils attaquèrent le camp de Stanley, pensant que leurs provisions de traits empoisonnés leur procurerait l'avantage. Lorsque le poison est frais, il est en effet mortel. Le lieutenant Stairs et cinq hommes furent blessés. La blessure du premier fut faite par une flèche dont vraisemblablement le poison était sec. Au bout de trois semaines environ, il entra en convalescence, quoique la plaie ne fût pas encore cicatrisée. Un autre homme reçut une légère piqûre au poignet, cinq jours après il mourut du tétanos; un autre fut blessé aux muscles du bras près de l'épaule, il expira quelques jours après le précédent; un quatrième fut blessé légèrement à la gorge, il expira le septième jour, aussi du tétanos. Stanley chercha d'où pouvait provenir ce poison si mortel. Lorsqu'il revint à Aveycheba pour rejoindre la colonne d'arrière-garde, il trouva dans des huttes

plusieurs paquets de fourmis rouges desséchées. Il apprit alors que les corps de ces fourmis, séchés et réduits en poudre, cuits dans l'huile de palme et frottés sur les pointes des flèches, fournissent le poison mortel qui lui avait fait perdre tant de braves gens dans de si cruelles souffrances. On peut faire quantité de poisons avec les insectes de cette région, par exemple avec la grande fourmi noire, dont la morsure cause de grosses ampoules; la poudre de petites chenilles grises mêlée avec le sang causerait une torture mortelle; certaines araignées d'un pouce de long, couvertes d'aiguillons douloureux au toucher, produiraient des blessures dont la seule pensée donne le frisson. Les indigènes préparent ces poisons dans les bois; il leur est interdit de les faire cuire près d'un village, ils allument leurs feux dans la profondeur des forêts, et y fabriquent le fatal venin auquel l'énorme éléphant lui-même ne résiste pas. Les natifs en enduisent leurs flèches dans la forêt, et lorsqu'ils en ont recouvert les pointes de feuilles fraîches, ils sont prêts pour la guerre.

Les espèces d'abeilles sont tellement diverses dans cette contrée qu'elles fourniraient la matière d'un volume; il en faudrait plusieurs pour décrire la multitude d'insectes curieux qu'on y rencontre. D'autre part les tiques, les cousins de toutes sortes mirent au supplice les membres de l'expédition; ils s'attendaient à rencontrer les cannibales les plus féroces, mais n'étaient nullement préparés aux horreurs que recélait la forêt de l'Afrique centrale.

Les bords des rivières, couverts de bois depuis le Congo jusqu'à la Népoko, sont uniformément bas; çà et là ils s'élèvent à une hauteur d'une douzaine de mètres; mais en amont de la Népoko, les montagnes deviennent plus fréquentes, les palmiers sont plus nombreux, les forêts présentent les grands arbres au tronc blanc qui caractérisent les pentes du bas Congo. Les indigènes ont un singulier procédé pour les éclaircir : ils font une plateforme à 5 ou $6^{m}$ du sol, puis ils coupent, par centaines, les arbres à cette hauteur. A première vue on pourrait s'imaginer que l'on a devant soi une cité de temples en ruine.

En amont de la Népoko, la navigation devient plus difficile, les rapides plus fréquents, on rencontre en outre deux chutes considérables. Le terrain monte constamment jusqu'à 650 kilom. au delà de Yambouya; là, la rivière resserrée par les parois verticales d'un cannon n'a plus que $100^{m}$ de large. Dans toute la région forestière, quelles que soient les diversités du relief du sol, la forêt revêt tout : pics, montagnes, vallées, plaines; nulle part elle ne s'interrompt si ce n'est dans les clairières faites par la main de l'homme.

Pendant quelques jours encore l'expédition s'efforça de remonter l'Arououimi, mais enfin il ne fut plus possible de lutter contre le courant. On déchargea les canots et le bateau; la caravane fut passée en revue; mais les hommes en étaient tellement affaiblis physiquement qu'ils ne pouvaient plus porter les charges. Des ulcères, la famine, la dysenterie avaient miné les forces du plus grand nombre. Tout le mois d'octobre fut employé pour atteindre le campement de Kilinga-Longa, d'où des secours furent envoyés à ceux qui avaient dû être laissés en arrière. Si l'expédition avait eu lieu une année plutôt, en 1886 au lieu de 1887, elle aurait trouvé abondance de vivres jusqu'à l'Albert-Nyanza. Mais les Arabes, ou plutôt deux Arabes et leurs partisans avaient dévasté une immense région. Le premier est Ougarroua, ancien domestique attaché au service des tentes de l'explorateur Speke, ayant à ses ordres un détachement de Manyémas, le second Kilinga-Longa, esclave zanzibarite appartenant à Abed-ben-Salim, vieux chef arabe, dont Stanley a raconté les exploits sanguinaires dans *Cinq années au Congo.* De 389 personnes que l'expédition comptait en quittant Yambouya, elle en avait perdu 66 par la désertion ou la mort avant d'arriver à Ougarroua où elle dût laisser 56 malades. Les 267 restants continuèrent leur marche jusqu'à Kilinga-Longa, ne se nourrissant que de fruits sauvages, de champignons et d'une sorte de noix ayant l'apparence d'une fève. Les esclaves d'Abed-ben-Salim firent tout ce qu'ils purent pour ruiner l'expédition, achetant aux hommes de Stanley leurs fusils, leurs munitions, leurs vêtements, en sorte qu'au moment de quitter cette station, ils étaient dans le dénuement le plus absolu.

De Kilinga-Longa, situé par 1° 6′ lat. nord, l'expédition se dirigea, à travers un pays dévasté où les Arabes n'avaient pas laissé debout une seule hutte indigène, en ligne presque directe vers Ibouiri, par 1° 20′ lat. N., à 1200$^{m}$ au-dessus de la mer, puis vers le mont Pisga par 1° 21′ lat. N. d'où elle aperçut pour la première fois la région des prairies; les indigènes appartiennent à la tribu des Ba-Kounou, qui habitent jusqu'aux Stanley-Falls. Les villages consistent en une seule rue de 10 à 20$^{m}$ de large, flanquée de huttes attenant les unes aux autres, de même forme et de même hauteur. C'est comme une seule hutte de 200 à 300$^{m}$ et même 400$^{m}$ de long, identique d'un bout à l'autre.

Une fois sortie de la région envahie par les Arabes et leurs partisans, l'expédition trouva des vivres en abondance, ses hommes recouvrèrent leurs forces perdues; mais il n'en restait plus que 173 de valides. Après 160 jours passés dans l'ombre des forêts, ils entrèrent, le 5 décembre,

dans la plaine herbeuse. Le 6 ils traversèrent un bras de l'Itouri — nom donné à l'Arououimi à partir du confluent de la Népoko — et le 9, l'Itouri lui-même qui a ici 125m de large; enfin, après avoir eu à repousser les attaques des indigènes, ils aperçurent, le 13, d'une hauteur de 1500m, par 1° 20′ lat. N., l'Albert-Nyanza à 880m au-dessous d'eux. Kavalli, l'objectif de l'expédition apparaissait à 9 kilom. à vol d'oiseau dans le lointain. L'extrémité du lac était à environ 10 kilom. plus au sud. Toutes les découpures de la côte basse de la partie orientale du lac étaient parfaitement visibles. Le Laniliki, tributaire venant du sud, sillonnait la vallée comme un filet d'argent. Dans son cours supérieur, l'Itouri semble courir parallèlement au lac Albert. Stanley estime que ses sources doivent se trouver près du groupe de montagnes auxquelles ont été donnés les noms de Schweinfurth, de Junker et de Speke. Sa longueur totale serait de 1300 kilom.

Le 14 décembre, à 9 h. du matin, l'expédition atteignait l'angle S.-O. du lac, dans le voisinage de Kakonga, dont les indigènes, prévenus contre toutes les tribus du S.-O., cherchèrent à éloigner les nouveaux venus. Aucun arbre ne se présentait qui permît de construire une embarcation pour gagner l'extrémité nord du lac. Stanley dut revenir sur l'Arououimi jusqu'à Ibouiri, où fut construit le fort Bodo, et d'où le lieutenant Stairs, avec une centaine d'hommes, se rendit à Kilinga-Longa, afin d'en ramener le bateau et les marchandises qui y avaient été laissés. Puis, lorsque Stairs les eut amenés, Stanley l'envoya encore à Ougarroua pour y prendre les convalescents. Le 2 avril la marche fut reprise dans la direction du lac Albert; aucune difficulté ne se présenta plus; les chefs firent avec Stanley l'échange du sang; le bétail, les chèvres, les moutons et les poules, lui furent fournis si abondamment que ses gens vécurent comme des princes.

A une journée de marche du lac, des indigènes venant de Kavalli rapportèrent qu'un homme blanc avait envoyé chez leur chef une lettre qu'ils étaient chargés de remettre à Stanley; elle était signée du Dr Émin, et priait Stanley de l'attendre à l'endroit où il était. Le bateau fut mis à flot le 23 avril, M. Jephson s'y embarqua avec une escouade d'hommes et arriva le 26 à la station de Msoua, le plus méridional des postes égyptiens d'Émin-pacha; il y fut reçu par la garnison avec la plus grande cordialité. Il en ramena Émin-pacha et Casati le 29 avril. Un campement fut établi à trois kilomètres au-dessus de Nyam-Sassié et Stanley y demeura jusqu'au 25 mai.

Pendant ce séjour, il apprit que le pacha a sous ses ordres deux

bataillons de réguliers; le premier composé de 750 carabiniers qui occupent : Dufilé, Honyu, Laboré, Muggi, Kirri, Bedden, Rejaf; le second, de 640 hommes stationnés à Wadelaï, Fatiko, Mahagi, Msoua, ce qui constitue une ligne de communications d'une longueur d'environ 330 kilom. le long du lac Albert et du Nil. Dans l'intérieur, à l'ouest du Nil il y a trois ou quatre petits postes; soit en tout 14 stations. En outre, il commande à une force assez respectable d'irréguliers : matelots, artisans, commis, domestiques; en sorte que s'il s'était décidé à quitter la province de l'Équateur, il aurait eu à emmener avec lui environ 8000 personnes, y compris des femmes et des enfants. Stanley s'efforça de lever les objections au départ relativement aux difficultés du voyage pour ces derniers, et aussi au risque de manquer de provisions pour tant de monde. Un moment Émin-pacha parut ébranlé. Mais la crainte de voir la province dans laquelle il a maintenu l'ordre jusqu'à maintenant tomber dans l'anarchie lui fit renvoyer toute décision jusqu'au moment où Stanley reviendrait de Yambouya, où il voulait aller chercher les munitions et les provisions qui y étaient restées.

Avant de redescendre avec lui vers l'Arououimi, mentionnons ce qu'il dit d'une haute montagne qu'il aperçut le 25 mai 1888, au moment où les soldats d'Émin-pacha, rangés en ligne, allaient saluer son départ de l'Albert-Nyanza. Un de ses porteurs s'écria : « Voyez quelle grande montagne, elle est couverte de sel! » Ce doit être, pense-t-il le Ruewenzori, que les indigènes disaient avoir quelque chose de blanc comme le métal de sa lampe. Il en estime la distance, du point où il était, à 80 kil., et la hauteur à 5000$^m$ ou 5500$^m$. Il ne serait pas impossible que ce fût le Gordon-Bennet, dans le Gambaragara; toutefois, il y a deux raisons qui lui inspirent des doutes à cet égard. D'abord, il trouve cette montagne située un peu trop à l'ouest par rapport à la position du Gordon-Bennet telle qu'il l'a indiquée en 1876; en second lieu, il n'a pas vu, alors, de neige sur ce dernier. En outre le Gordon-Bennet avait l'apparence d'un cône parfait, tandis que le Ruewenzori est une montagne oblongue dont le sommet a l'apparence d'un plateau, avec deux contreforts s'étendant l'un au N.-E. l'autre au S.-O.

Revenons à la marche de Stanley vers l'Arououimi. Émin-pacha lui avait donné trois de ses irréguliers et 102 indigènes de la tribu des Madi comme porteurs. La route étant connue, il ne mit que 14 jours pour franchir l'intervalle entre le camp de Nyam-Sassié et le fort Bodo, où il trouva MM. Nelson et Stairs, ce dernier arrivé d'Ougarroua, le 2 avril, ramenant avec lui seulement 16 hommes des 56 malades qui y avaient

été laissés. Les 40 autres étaient morts. Les courriers que Stanley avait envoyés avec des lettres pour le major Barttelot avaient quitté Ougarroua le 16 mars pour Yambouya.

Quant au fort Bodo, il était dans un état prospère; une étendue de dix acres environ avait été mise en culture; le maïs était récolté et l'on recommençait à planter. Stanley laissa au fort une garnison de 59 hommes, sous le commandement du lieutenant Stairs, avec Nelson pour second et Parke comme médecin. Le 24 juin il arrivait à Kilinga-Longa et le 19 juillet à Ougarroua, station devenue déserte par le départ de son chef qui, après avoir amassé tout l'ivoire possible, avait descendu la rivière trois mois auparavant. Il l'atteignit le 10 août, à la tête d'une flottille de 57 canots, avec lesquels se trouvaient les courriers envoyés au major Barttelot; ils avaient été attaqués, portaient sur leurs corps des traces de blessures de flèches; plusieurs avaient été tués.

Une semaine plus tard Stanley atteignait Bonalya où il rencontra la colonne d'arrière-garde commandée par M. Bonny, qui lui apprit le désastre de Yambouya et la mort de Barttelot. Du lac Albert à Bonalya, il n'avait perdu que trois hommes dont l'un par désertion.

En résumé la région forestière traversée par l'expédition s'étend, de l'ouest à l'est, de l'embouchure de l'Arououimi dans le Congo par 24° 40' jusqu'au 30° environ de longitude E., et du sud au nord, de Nyangoué jusqu'à la frontière méridionale du pays des Mombouttou. Stanley estime que la superficie du territoire complètement couvert par la forêt est d'environ 640.000 kilom. carrés.

Le pays descend en pentes douces depuis le plateau qui domine l'Albert-Nyanza, à 1650$^{m}$, jusqu'au Congo à 420$^{m}$.

Quant au lac Albert, Stanley croit qu'il y a un siècle ou peut-être davantage, il devait avoir une vingtaine de milles de plus de longueur, et que, vis-à-vis de Mbakovia, il était beaucoup plus large que maintenant. Après l'enlèvement des barrages qui obstruaient le Nil en aval de Wadelaï, il s'est rapidement retiré et il se retire encore, au grand étonnement d'Émin-pacha qui a vu le lac tel qu'il était il y a 7 ou 8 ans. Des îles, dit-il, qui étaient situées près de la côte occidentale sont maintenant réunies à la terre ferme, et sont occupés par des villages indigènes.

De Nyam-Sassié à Mbakovia, la couleur des eaux indique une faible profondeur: elle est brune, limoneuse, comme celle d'une rivière coulant à travers un terrain d'alluvion.

Jusqu'à présent Stanley ne sait pas si le lac découvert par lui en 1876

appartient au Nil ou au Congo ; il incline pour le dernier. En revanche, ce dont il est sûr, c'est que ce lac n'a pas de rapport avec l'Albert-Nyanza. Les pentes du Ruewenzori fournissent une partie des eaux du Laniliki, le reste doit venir du plateau au S.-O. et à l'ouest.

Les tribus qui habitent la forêt et la vallée de l'Itouri sont indubitablement cannibales. Entre la Népoko et la région des prairies les populations naines sont très nombreuses. On les appelle les Wamboutti. Les gens d'Émin-pacha les assimilent aux Tikki-Tikki qui habitent plus au nord. On en trouve peu au sud de l'Itouri. Stanley croit avoir vu environ 150 villages ou campements de ces nains : ils sont voleurs, très habiles à tirer de l'arc ; l'expédition en a acquis la certitude à ses dépens.

En terminant nous ne faisons que mentionner la dépêche datée de San Thomé, 3 avril, adressée par le gouverneur général à Boma au gouvernement de l'État du Congo à Bruxelles, portant que : « D'après des rumeurs arabes circulant aux Stanley-Falls et transmises de là, le 21 février, Stanley et Émin sont signalés en marche vers Zanzibar avec plusieurs milliers d'hommes, femmes et enfants et 6000 défenses d'ivoire. » Après les déclarations d'Émin-pacha à Stanley, et l'état d'effervescence où se trouve l'Afrique orientale, de l'Ou-Ganda à Zanzibar, ces rumeurs nous paraissent tellement étranges que, jusqu'à plus ample informé, nous les considérons comme fort invraisemblables.

Quoi qu'il en soit les résultats de l'expédition de Stanley, au point de vue de l'exploration de l'Afrique, enrichiront la science géographique de connaissances absolument nouvelles. Il sera désormais possible de se représenter avec assez de précision la configuration de l'immense région qui s'étend du coude nord du Congo jusqu'à la partie septentrionale du plateau qui sépare le bassin de ce fleuve d'avec celui du Nil.

---

## BIBLIOGRAPHIE[1]

*Théophile Jousse.* LA MISSION FRANÇAISE ÉVANGÉLIQUE AU SUD DE L'AFRIQUE. Paris (Fischbacher), 1889, in-8°, 2 vol. 432 et 402 p., fr. 15. — Il est peu de noms africains qui soient plus connus que celui du peuple des Ba-Souto. Le pays qu'il occupe est à peine plus grand que la moitié de la Suisse et le nombre des habitants n'est que de 180,000 ;

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

cependant le nom des Ba-Souto est bien plus en vue que celui de puissants empires du grand continent noir. C'est que ce peuple est certainement l'un des plus intéressants de l'Afrique, et en tous cas l'un des mieux étudiés. Presque désert il y a un demi-siècle, le pays est actuellement l'un des plus populeux de l'Afrique australe. La venue des blancs, loin d'y avoir causé l'appauvrissement et la déchéance de la nation, a été, au contraire, le signal d'un relèvement intellectuel et moral de cette branche importante de la grande famille be-chuana. « Chez les Ba-Souto, » dit M. Reclus, dont personne ne suspectera l'impartialité, « la civilisation n'est pas seulement extérieure et ne consiste pas uniquement à remplacer les *kaross* de peau par des vêtements de laine et de coton importés d'Angleterre, et à bâtir des maisonnettes de brique ou de pierre au lieu de huttes de branchages. Grâce aux écoles, dont l'entretien est la principale dépense de la nation, ils jouissent déjà d'une instruction moyenne supérieure à celle de maintes populations européennes, et lors des examens, nombre de Ba-Souto réussissent beaucoup mieux que les élèves de race blanche. Les diverses tribus ont cessé de batailler les unes contre les autres; la guerre n'est plus en permanence; les pâtres, privés de leurs bestiaux, n'en sont plus réduits au cannibalisme, qui jadis était partout, et les noirs regardent avec la même horreur que les blancs les cavernes des mangeurs d'hommes désormais abandonnées. »

A quelle influence doit-on principalement attribuer un si grand progrès ? Sans aucun doute, à l'œuvre excellente poursuivie, dans cette partie de l'Afrique, par la Société des missions évangéliques de Paris, fondée en 1822 et qui envoya, dès 1829, trois des meilleurs élèves de son école chez les noirs de l'Afrique australe. C'est le 28 juin 1833 que les missionnaires Casalis, Arbousset et Gosselin, conduits par un chasseur du nom d'Adam Krots, arrivèrent pour la première fois chez Moshesh, roi des Ba-Souto, dont la capitale se nommait Thaba-Bossiou (actuellement Thaba-Bosigo). A ce moment, le pays des Ba-Souto ne figurait sur aucun atlas et dans aucune des géographies les plus au courant des découvertes. Il n'était connu que de quelques chasseurs et de Kora-na maraudeurs. Les missionnaires s'y établirent, à la grande joie de Moshesh, qui comptait sur eux pour ramener la paix chez son peuple durement éprouvé par les guerres. Depuis cette époque la mission ne fit que grandir et s'étendre, dans ce champ magnifique qui venait de s'ouvrir devant elle.

C'est l'histoire de cette œuvre admirable que vient de décrire M. Jousse, un ancien missionnaire au Le-Souto, en deux beaux et forts

volumes, pleins de faits et de nobles pensées. Son ouvrage est le résultat d'une étude approfondie sur l'origine et le développement des Missions évangéliques dans l'Afrique australe. Il l'a écrit, aussi bien pour ceux qui ont suivi depuis longtemps la marche de cette œuvre, que pour leurs frères plus jeunes qui, tout en s'intéressant aux missions en ignorent la noble origine et les premiers triomphes. Ceux-ci tireront de la lecture de ce livre un enseignement nouveau et des connaissances utiles; ceux-là y trouveront de quoi raviver leurs souvenirs. Les historiens et les géographes pourront aussi y glaner des renseignements d'ordre purement scientifique, car l'ouvrage de M. Jousse est un document précieux, qui servira à reconstruire l'histoire du peuple des Ba-Souto, si intéressant comme exemple de la transformation que peut subir une nation africaine, grâce aux efforts des pionniers du christianisme et de la civilisation.

Chacun trouvera son profit à la lecture de cet ouvrage et chacun sera captivé, car le récit est présenté d'une façon claire et intéressante; la qualité fondamentale de ce livre est une netteté de style et d'exposition que l'on trouve seulement chez les écrivains qui connaissent à fond les choses dont ils parlent, et qui prennent plaisir à les décrire. Tous les événements sont racontés en détail, de sorte que le lecteur se transforme en spectateur et voit passer devant ses yeux ces scènes de départ de France, de traversée, d'arrivée au pays des Ba-Souto, ainsi que les mille faits qui remplissent la vie d'un missionnaire, et les luttes et les guerres qui trop souvent ont ensanglanté le pays. En même temps, une autre idée remplit son esprit : pensée d'admiration à l'égard de ces ouvriers qui, méprisant les plaisirs et les jouissances de notre vie civilisée, ont vécu isolés, chacun dirigeant sa station ou son école au milieu de ces Alpes africaines. C'est une grande page dans les annales du protestantisme français que l'histoire de la mission chez les Ba-Souto. Cette œuvre qui a produit les Casalis, les Arbousset, les Jousse, les Coillard, qui a régénéré un peuple, est certainement, de toutes celles accomplies par les hommes, une des plus belles et des plus intéressantes. M. Jousse a fait un travail utile et digne d'éloges en nous la faisant connaître dans ses détails et en nous en révélant les magnifiques résultats.

*D. Descamps-David.* La part de la Belgique dans le mouvement africain. Bruxelles (C. Muquardt, Th. Falk), 1889, in-8°, 24 p. — La Belgique et l'État indépendant du Congo vivent, on le sait, sous le régime de l'union personnelle, les deux couronnes étant distinctes, mais réunies sur la tête du même souverain, Léopold II, un des prin-

cipaux initiateurs du mouvement africain actuel. Cette situation a bien éveillé les craintes et les critiques de quelques publicistes, mais la presque unanimité des représentants de la nation et la très grande majorité du peuple ont donné, d'une manière non équivoque, leur approbation à l'œuvre grandiose entreprise par le roi. M. Descamps-David va plus loin : il voudrait que la Belgique prêtât son concours à la grande entreprise, sans toutefois porter la moindre atteinte au principe de l'union personnelle. C'est cette idée qu'il développe et appuie de nombreux arguments dans la brochure que nous annonçons.

Il demande tout d'abord le concours des initiatives privées, dont l'action est si grande, aussi bien au point de vue missionnaire et civilisateur que dans l'ordre commercial et économique. Mais cela n'est pas suffisant. L'auteur voudrait que les pouvoirs publics coopérassent aussi à l'œuvre du Congo en considérant l'État indépendant comme un pays ami, avec lequel on entretient d'intimes relations. Ainsi, le gouvernement belge pourrait se montrer favorable aux fonctionnaires qui désireraient aller pour quelques années en Afrique, encourager les explorations d'ordre scientifique, créer en Belgique un musée congolais dont le caractère serait à la fois ethnographique, économique et commercial, mettre à l'étude, dans le sein du conseil supérieur d'hygiène et de l'Académie royale de médecine, la question de l'hygiène des régions tropicales, instituer des consulats au Congo et en particulier à Boma, dont le consulat belge le plus rapproché réside aux Canaries, subventionner des lignes de navigation pour le Congo, enfin prêter son concours à la construction du chemin de fer. L'auteur insiste, d'une manière spéciale, sur ce dernier point, en montrant les avantages directs que la Belgique retirerait de l'établissement de cette ligne. Cet opuscule écrit d'un style remarquable de netteté et de distinction présente un réel intérêt.

Nous en extrayons un renseignement utile sur les maisons de commerce établies actuellement au Congo. Dans une note l'auteur en cite dix. Ce sont : I. De Nieuwe Afrikaansche Handelsvennootschap. Capital : 4,189,500 francs. — II. Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie. Capital : 1,000,000 francs. — III. Valle et Azevedo. — IV. Compagnie portugaise du Zaïre. Capital : 1,998,000 francs.—V. Société Daumas Béraud. Capital : 2,000,000 francs. — VI. Sanford Exploring Expedition. Capital : 300,000 francs. —VII. Hatton et Cookson.—VIII. The British Congo Company, Limited. Capital : 12,500,000 francs. — IX. Magasins généraux. Capital : 600,000 francs. — X. Compagnie belge du commerce au Congo. Capital : 1,200,000 francs.

---

BULLETIN MENSUEL

compagnies et des fransitaires coalisés.

Les éclosions de **criquets** sont considérables dans la **province de Constantine,** et sur tous les points d'éclosion la campagne est ouverte contre eux. L'engin qui réussit le mieux est la *melhafah,* longue bande de toile de 5 mètres de long sur 2 mètres de large. On la manœuvre de la manière suivante : la moitié de cette toile est maintenue à terre à

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

l'aide de pierres, l autre moitié soutenue perpendiculairement à la direction du sol par les travailleurs. Un certain nombre d'Arabes, placés coude à coude et formant un demi-cercle, rabattent les criquets sur la toile en agitant leurs burnous. A mesure qu'ils approchent de la melhafah, les criquets se précipitent sur elle, formant de petits nuages noirs. Lorsqu'ils ont tous été poussés sur la toile, on rabat les côtés de la melhafah et la partie qui forme rempart contre les criquets sur la partie placée à terre, puis on bat la toile à coups de bâton. Les criquets se tassent ; on les jette alors dans un trou préparé et placé à côté de l'appareil, après quoi, on les couvre de terre. Quand on a assez de melhafahs et d'hommes pour opérer, on en juxtapose plusieurs ; ou bien l'on en installe plusieurs les unes derrière les autres. Les superficies ainsi battues sont assez grandes et le travail marche collectivement et vite. La pluie et les orages ont heureusement coopéré à l'œuvre de l'homme et des masses considérables de criquets ont été noyées. Il est à souhaiter que la campagne de destruction réussisse, car l'aspect des récoltes est des plus encourageants sur le littoral et les hauts plateaux.

On a pris également en **Tunisie** des mesures très énergiques pour combattre le développement des **sauterelles.** Des troupes ont été mises à la disposition des contrôleurs civils : des pelotons de cavalerie ont été dirigés sur les lieux suspects pour surveiller et signaler l'éclosion des criquets. Dans l'arrondissement de Kef, particulièrement menacé, des milliers de quintaux d'alfa ont été préparés pour les brûler ; des appareils cypriotes, des pelles, pioches, etc. ont été envoyés aux contrôleurs. Les résultats déjà acquis font espérer que les dégâts seront insignifiants.

Pendant que les nouvelles du Caire annonçaient la prise de Khartoum par les Senoûsî, les derviches livraient au roi d'**Abyssinie,** à Metemmeh, une bataille qui coûtait la vie au négous et plongeait momentanément ses États dans l'anarchie. D'après le rapport du comte Antonelli au gouvernement italien, le roi Jean aurait attaqué les positions fortifiées des mahdistes qui le repoussèrent, et il reçut une première blessure. Transporté mourant à son camp, il expira le 11 mars. Dans la nuit suivante, les derviches attaquèrent le camp abyssin et le détruisirent complètement. Aussitôt Ménélick, roi du **Choa,** appuyé par une armée de 130,000 hommes, fit occuper le pays des Vologallas, puis il se proclama roi des rois, et songea à se faire couronner dans une ville abyssine. Mais il a comme compétiteurs Ras-Manguscia, neveu ou même fils du roi Jean, qui d'ailleurs manque de forces pour faire valoir ses

prétentions ; Ras-Aloula, qui n'a derrière lui qu'une armée démoralisée ; Tekla-Haïmanot, roi du Godjam, qui, il y a peu d'années, a été complètement défait par Ménélick ; enfin Debeb, neveu du négous, auquel les Italiens ont pendant longtemps accordé une certaine confiance et qui a combattu contre eux à Saganeïta. Le 26 mars, Ménélick a expédié un courrier porteur d'une lettre pour le roi Humbert. Il l'informe officiellement de la mort du négous, et exprime l'espoir de pouvoir envoyer bientôt à Rome une mission du Choa. D'autre part, le Dr Nerazzini, de retour du Harrar, est arrivé à Rome. Il estime que Ménélick est le prétendant le plus sérieux au trône d'Abyssinie. Il a une réputation de chef heureux à la guerre, que lui ont value ses conquêtes du Harrar et des pays Gallas au sud du Choa, et c'est une condition essentielle aux yeux des Abyssins. Quant aux derviches, pleins de confiance après leur victoire sur le négous, forts, valeureux, fanatiques, il n'est pas probable qu'ils permettent aux Italiens d'occuper Asmara et Kéren, où d'ailleurs la détresse est grande ; on écrit de **Massaouah** à la *Riforma* que l'immigration des Abyssins sur le territoire occupé par les Italiens ne fait qu'augmenter à cause de la misère et des dissensions de l'intérieur. Le commerce est suspendu ; depuis plusieurs mois aucune caravane n'est parvenue à la côte. Mgr. Crouzet, vicaire apostolique de l'Abyssinie, écrit de Massaouah : « A peine arrivé, je reçois des demandes de secours de tous nos confrères. Ils ont donné tout ce qu'ils avaient et ils voudraient donner encore à ces pauvres populations. Depuis plus d'un an, une épizootie terrible a emporté les bestiaux ; or, dans beaucoup d'endroits, les troupeaux sont la seule fortune des habitants, qui ne se nourrissent que de lait et ne portent, comme vêtements, que des peaux de vache ou de brebis. Voilà donc de pauvres gens réduits à mourir de faim ou à s'exiler ; mais s'exiler, pour aller où ? Le pays est divisé et la guerre le désole. En d'autres endroits, toutes les récoltes ont été brûlées sur place par le soleil, ou dévorées par les sauterelles et les chenilles ; là, plus de grains. Je n'ose parler des ravages commis par les bandes de pillards qui parcourent l'intérieur. Je tremble à la pensée de me rendre au milieu de ces populations qui vont se précipiter vers moi, espérant obtenir quelques secours. »

Le 15 mai, le comte **Pennazzi,** qui a déjà fait des explorations au Choa et dans les pays Gallas, comptait partir de Naples, pour conduire dans ces mêmes régions une expédition commerciale. Il a fondé à Naples une société d'exportation pour l'Abyssinie et les pays voisins. Son itinéraire serait Massaouah, Zeïla, le Harrar, le Choa et enfin les pays

Gallas. Il emporte de riches présents pour Ménélick, et des vêtements de soie brodés d'or pour sa cour.

Le Dr Carl Peters, chargé de la direction de l'**expédition allemande de secours en faveur d'Émin-pacha,** n'ayant pu débarquer sur la côte des Somalis, s'est rendu à **Lamou,** chez le sultan du Witou. Nos lecteurs se rappellent que l'Angleterre et l'Allemagne prétendent toutes deux avoir, sur le territoire de ce sultan, des droits de protectorat, et que le litige a été soumis à l'arbitrage du baron Lambermont. Pour empêcher le Dr Peters de quitter Lamou, M. Mackinnon, agent de la British East African Company, et en même temps, directeur de la Compagnie des bateaux à vapeur qui touchent d'ordinaire à Lamou, a ordonné de cesser d'y faire escale pendant quelque temps. Cela n'a pas empêché le Dr Peters d'arriver à Zanzibar et de chercher à organiser son expédition. Mais obtiendra-t-il les porteurs dont il aurait besoin et l'autorisation du capitaine Wissmann de traverser les territoires qui séparent Bagamoyo du Victoria-Nyanza ?

La *Gazette* de **Madagascar** a publié dans l'un de ses derniers numéros l'avis suivant : « Le gouvernement fait connaître à tous les « habitants de l'Imérina que des ordres ont été donnés aux troupes « chargées de la garde des provinces où se trouve de l'or, afin qu'on « tire sur quiconque, étant pris en flagrant délit de vol d'or, cherche- « rait à s'échapper ou ferait résistance. » A la suite, se trouve l'énumération des concessions accordées par le gouvernement malgache en ce qui concerne les exploitations minières ou forestières et l'avis que, provisoirement, afin d'attendre les résultats des concessions déjà accordées le gouvernement n'en donnera plus. Puis sont reproduits les textes des lois malgaches qui ont trait aux exploitations minières et forestières, aux termes desquelles :

« Quiconque fouillerait des mines d'or, d'argent ou de diamants ou « frapperait de la monnaie subirait une condamnation de 20 ans de fers.

« Les fouilles de mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de plomb, « de pierres précieuses, de diamants, de charbon de terre, etc., sont « interdites tant sur les terres prises à bail que sur celles qui ne le sont « pas. Ceux qui contreviendraient à ces lois seraient condamnés à 20 « ans de fers.

« Les grandes forêts et les terres non occupées appartiennent au gou- « vernement et personne ne peut les donner à bail ou les vendre sans la « permission du gouvernement. Les contrevenants sont passibles de 20 « ans de fers. »

Les dénonciateurs ou les personnes arrêtant et amenant aux autorités les contrevenants aux dispositions précédentes, recevront une prime de 50 piastres. Enfin l'avis se termine par quelques lignes relatives aux indigènes qui vendent de l'or aux étrangers habitant Madagascar. Le gouvernement malgache déclare qu'étant données les lois existantes, l'or ainsi offert est le produit d'un vol, et par conséquent, l'acheteur, comme le vendeur, est en contravention. Tous les deux sont ainsi sous le coup de la législation dont ils relèvent respectivement.

Un membre du parlement d'Angleterre ayant protesté dans la Chambre des communes contre la politique du gouvernement britannique dans la région du lac **Nyassa,** au Zambèze et dans les autres parties de l'Afrique, sir J. Fergusson, sous-secrétaire d'État au Foreign Office, a fait une déclaration de principe qui mérite d'être notée. « Le gouvernement, » a-t-il dit, « maintient la politique qu'il a suivie au Soudan ; elle a réussi ; c'est une politique non d'agression, mais d'abstention. Le gouvernement n'est pas indifférent aux intérêts anglais sur le Nyassa, mais il ne saurait assumer la responsabilité d'entreprendre une action militaire dans ces régions, car il est incontestable que le Portugal, vu la souveraineté qu'il possède sur les côtes, a le droit de l'exercer dans l'intérieur des terres. Toutefois, l'Angleterre a fait connaître au Portugal qu'elle ne pourrait voir avec indifférence tout acte de sa part qui mettrait en péril la sécurité des colonies anglaises dans l'intérieur de l'Afrique. Le gouvernement anglais pourrait encore moins autoriser, de la part du Portugal, des démarches qui n'auraient d'autre but que de contrecarrer les entreprises légitimes des nationaux anglais. L'Angleterre maintient son droit de naviguer sur le **Zambèze.** Cependant, dans les régions que traverse ce fleuve et qui sont soumises à la souveraineté d'une autre puissance, il est évident que celle-ci peut lever sur les marchandises un petit droit d'entrée.

« En ce qui concerne le blocus de Zanzibar, ce blocus a réussi à supprimer la traite des esclaves par mer. Il faut souhaiter que les mesures semi-guerrières qui ont été prises cessent et qu'on établisse une police de la côte. Toutefois on ne peut admettre que des opérations pareilles, conduites par des puissances comme l'Angleterre et l'Allemagne, puissent prendre fin sans avoir abouti à des résultats plus positifs en vue d'empêcher la traite. »

Dès lors, une dépêche de Londres, du 18 mai, a annoncé qu'une députation des missions étrangères était allée la veille demander à lord Salisbury l'intervention du gouvernement, afin que les missionnaires du

lac Nyassa fussent autorisés à porter des armes, ce que les Portugais leur interdisent actuellement. Lord Salisbury a répondu qu'il ne pourrait faire que des représentations diplomatiques; mais qu'il ne croit pas qu'actuellement elles obtiennent le moindre succès.

Le *Times* annonce que M. Daniel J. Raukin, qui a passé huit mois à explorer le **delta du Zambèze,** a découvert une nouvelle embouchure navigable, à 45 milles au sud du fleuve Quaqua; c'est le bras qui porte le nom de fleuve **Chindé;** sur la barre même, on a trouvé, à marée basse, $4^{m},484^{mm}$ d'eau; le chenal a $500^{m}$ environ de largeur et offre un bon ancrage abrité par les terres. Jusqu'ici, toutes les marchandises pour les districts du Zambèze ont été amenées à Quilimane, où elles sont rechargées sur des allèges ou sur des canots qui remontent le Quaqua jusqu'à Mopéa. Là elles sont déchargées pour être transportées à dos d'homme pendant une douzaine de kilomètres à travers des marécages vers le Zambèze, où, derechef, on emploie pour leur transport des canots allant à Senna ou à Tété. Ces transbordements répétés entraînent une grande perte de temps, de fortes dépenses, et souvent des avaries qui font perdre aux marchandises le 60 pour cent de leur valeur. L'importante découverte de la nouvelle embouchure susmentionnée facilitera considérablement le développement du commerce dans cette partie de l'Afrique. Les vallées du Zambèze inférieur et du Chiré sont très riches, fertiles, susceptibles d'une culture étendue; mais leurs principaux produits, par exemple, les graines oléagineuses, ne peuvent supporter les énormes frais actuels de transport. Par le fleuve Chindé, les bâtiments d'un déplacement de 400 à 500 tonnes pourront passer directement de l'Océan au Zambèze et au Chiré sans transbordement et sans que la marée y mette obstacle. Le gouverneur général de la province de Mozambique a demandé à Lisbonne l'autorisation de transporter le siège du gouverneur de Quilimane à l'embouchure du fleuve Chindé, et prié le gouvernement d'ordonner que les steamers y touchassent à l'avenir.

Le *Natal Mercury* a publié, sur le **pays d'Oumzila,** les renseignements suivants que lui a fournis un explorateur récemment arrivé de cette partie des possessions portugaises de la côte orientale d'Afrique. Il s'embarqua à Lorenzo-Marquez, sur un vapeur de la ligne Donald-Currie, qui y touche tous les mois, et en descendit à Chiloane, île dépendant de la province de Mozambique, d'où il gagna le continent, pour se rendre, avec d'autres voyageurs, au grand kraal d'Oumzila, à 300 kilom. de la côte, par 20° lat. sud. Les guides et les porteurs indi-

gènes sont faciles à se procurer au prix d'un shilling par jour. Le pays que l'on traverse en quittant la côte est plat, boisé, bien arrosé, abondant en gibier : lions, panthères, rhinocéros, buffles, zèbres, et toute espèce d'antilopes. Sur toutes les rivières nagent, en grand nombre, les oies et les canards. A mesure que l'on atteint la région plus élevée, le gibier disparaît et les voyageurs doivent emporter leurs provisions avec eux. Le climat de la région basse est rendu très insalubre par les nombreux marais dont elle est semée ; mais lorsqu'on approche des montagnes du pays d'Oumzila, il devient meilleur. Le kraal du roi est situé au delà de la première chaîne de montagnes ; quand on y arrive, on voit flotter le pavillon du Portugal sur la maison du résident portugais. La population blanche ou européenne est composée du résident, d'un maître d'école et de deux dames qui enseignent dans l'école indigène. Gungunyane, le roi actuel, est plus favorable aux Portugais qu'aux autres Européens. A des intervalles réguliers, il reçoit des autorités portugaises des tributs sous forme de présents, consistant essentiellement en vins et spiritueux. Néanmoins il reçoit les étrangers d'une manière très hospitalière ; mais ils sont censés annoncer leur arrivée au résident qui obtient pour eux une entrevue avec Gungunyane. Les kraals sont habités par les tribus shangaan, indigènes de haute taille, de la race des Zoulous, qui dominent sur les autres tribus côtières du voisinage. La plupart de ces dernières, surtout celles des montagnes, doivent payer au roi un tribut consistant principalement en bestiaux ; le bas pays, infesté par la tsétsé, n'a pas de bétail. Le roi a une nombreuse armée permanente, divisée en deux régiments, disciplinée et équipée à la manière des Ma-Tébélé. Quant aux explorateurs et aux exploitations aurifères dans le pays d'Oumzila, tous ceux qui viennent demander au roi des concessions sont renvoyés invariablement au représentant du gouvernement portugais. Les districts qui passent pour renfermer le plus de gisements aurifères sont situés à quelque distance au nord du grand kraal. Quoique la région basse, où abonde le gibier, soit considérée comme très insalubre, les chasseurs s'y pressent toute l'année, et, pourvu qu'ils demandent l'autorisation du roi, celle-ci ne leur est pas refusée. Le grand nombre d'hippopotames et de crocodiles rend les rivières dangereuses à traverser ; quelques-unes d'entre elles sont navigables sur un long parcours avec des bateaux plats, ce qui facilite les relations commerciales.

Le *Daily Independent* de Kimberley a publié, sur le pays des **Ma-Tébélé,** une lettre qui renferme des informations très utiles, dans ce

moment où la question des gisements miniers est à l'ordre du jour. En entrant dans ce pays par le S.-O., on rencontre la concession Tati, qui s'étend de la région des sources de la Romaquabane et de la rivière Tati jusqu'à l'endroit où elles rejoignent la rivière des Crocodiles. Le gisement aurifère est considérable; le filon a 7m de large, et s'il est aussi riche dans la partie inférieure qu'à la surface, ce sera le filon le plus épais et le plus riche qui ait été découvert en Afrique. D'après le nombre des anciennes exploitations dans le voisinage, on doit croire que cette région a été, dans le passé, le théâtre d'une activité minière prodigieuse. Il y avait des mines de cuivre et de fer, toutefois c'étaient les exploitations aurifères qui l'emportaient. On suppose qu'elles étaient entre les mains des Ma-Shona, d'après le nom qu'elles portent encore, « anciens travaux ma-shona. » Les Ma-Shona sont assez industrieux pour avoir exécuté de pareils travaux. Ceux-ci peuvent aussi avoir été entrepris par des Portugais ou des Arabes, car, à quelque distance de Tati, sur les bords de l'Impayne, se trouvent les restes d'un fort construit exactement sur le type des anciens forts mauresques de l'Afrique septentrionale; un autre, semblable, se voit près des sources de la même rivière. C'étaient probablement des places formant un cordon pour la protection des travailleurs. Quoi qu'il en soit, il est intéressant de voir que ce pays qui est aujourd'hui le séjour des loups et des chacals a eu autrefois une population active et développée. Il y a une grande ressemblance entre les divers terrains, sédimentaires ou de roches cristallines du pays des Ma-Tébélé et ceux de Barberton. On a toute chance de trouver de l'or d'alluvion dans les montagnes du Ma-Shonaland. Là où la Shashani abandonne la formation granitique, l'or apparaît dans toutes les cuvettes du sable de la rivière. Il en est de même de la rivière Ingouési, et près des sources de la Tashangani à l'est d'Inyati. Quand le pays pourra être exploré librement sans risquer d'être molesté, on sera étonné de la richesse minière qu'il renferme. Il fournira également à l'agriculture un vaste champ d'exploitation. Le sol en est extrêmement riche, et propre à toutes les cultures. Il convient parfaitement au tabac, au riz, au café, au coton, et à toutes les céréales. Les natifs cultivent un excellent tabac, qui, malgré les procédés imparfaits de culture et l'ignorance des indigènes en fait de préparation, est aussi bon que le tabac de Virginie, et a un arome particulier dû au sol dans lequel il croît. Convenablement préparé, il trouverait quantité d'amateurs dans les colonies et sur le marché de Londres. Le riz cultivé dans le pays est préféré par beaucoup de personnes à celui de l'Inde. Le coton croît à l'état sauvage et

le blé cafre produit avec abondance. Les Ma-Tébélé gouvernent les Ma-Kalaka, leurs esclaves, avec un sceptre de fer ; ils les pillent et les tuent selon leur bon plaisir ; quand les Ma-Shona apportent leur tribut de bêches au roi, si celui-ci ne juge pas la quantité suffisante, il les fait massacrer. Il n'est pas permis aux Ma-Kalaka d'avoir des bestiaux ; ils s'en vont par centaines chercher de l'ouvrage à Kimberley, mais à leur retour, ils deviennent la proie des Ma-Tébélé, eux et les biens qu'ils peuvent avoir acquis par leur industrie.

Le journal *Regions beyond* a reçu d'un correspondant de Boston l'information suivante : « Une distillerie de Boston s'est engagée par contrat à fabriquer 3000 gallons de **rhum** par jour, pendant sept ans, pour une maison de commerce anglaise qui l'envoie au **Congo.** » A 300 jours de travail par an, ajoute le journal, cela fait annuellement, 900,000 gallons de rhum, soit en tout 6,300,000 dont chacun suffit pour affoler pendant un certain temps une douzaine d'hommes ! L'imagination reste stupéfaite en présence des maux que ce seul contrat causera à l'Afrique.

Les ingénieurs chargés de l'étude du projet de **chemin de fer** à construire au **Congo,** ont terminé le travail des devis, et ils ont fait connaître les résultats de leur travail dans une séance extraordinaire de la Société de géographie d'Anvers. Ils estiment que le coût de l'entreprise sera de 25 millions de francs, suffisant pour construire la voie, acheter le matériel roulant, couvrir les frais généraux et les frais d'exploitation des premiers mois et servir aux actionnaires les intérêts de leurs titres pendant la période de construction. Celle-ci est évaluée par eux à quatre années. La longueur totale de la ligne sera de 426 kilomètres à partir de Matadi, point terminus de la navigation à vapeur, jusqu'au village de Ndalo, un peu en amont de Kinchassa, sur le Stanley-Pool. La voie sera à écartement de $0^m,75$ avec un maximum de pente de 47 $^{00}/_{00}$ seulement dans la première partie ; partout ailleurs les pentes n'atteignent jamais plus de 35 $^{00}/_{00}$ ; les courbes ont des rayons qui ne descendront jamais au-dessous de 50 mètres.

La **force publique de l'État indépendant du Congo,** créée par décret du roi souverain, se compose de la force publique régulière, de la milice indigène et de la troupe auxiliaire. A la première appartiennent huit compagnies actives ayant chacune leur quartier général fixe, et ayant pour mission principale le maintien de l'ordre et l'occupation effective de leur district.

La première a pour quartier principal, Boma ;

La deuxième, Loukoungou ;

La troisième, Léopoldville ;
La quatrième et la cinquième, sur le haut Sankourou ;
La sixième, Baûgala ;
La septième et la huitième, au confluent de l'Arououimi et au poste des Stanley-Falls.

Outre ces compagnies, il sera créé, dans certains districts, des corps permanents de milices indigènes, dont l'organisation sera laissée à l'initiative des commandants de la force publique qui devront tenir compte des usages des tribus indigènes. Lorsque la sécurité publique l'exigera, tout le personnel de l'État, tant fonctionnaires que travailleurs, pourra être requis de prendre les armes, comme troupe auxiliaire soumise aux lois et règlements militaires pendant toute la durée de la réquisition.

Le gouvernement de l'État indépendant du Congo a décidé la création de deux **camps fortifiés** dans la partie orientale de son territoire. Ils sont destinés à servir de base à l'établissement de stations secondaires permettant d'étendre graduellement l'influence de l'État, de garantir la sécurité des voyageurs scientifiques, des missionnaires et des agents des maisons de commerce, et aussi de faciliter l'occupation effective, de plus en plus complète, de ces districts lointains, voisins des frontières de l'est. Le premier sera établi sur l'**Arououimi.** Le lieutenant Vankerkhoven, chargé de l'installer, a organisé une expédition d'avant-garde qu'il a conduite jusqu'à Oupoto, où, par des palabres avec les chefs indigènes, il a affermi l'influence de l'État. L'effectif du camp sera d'environ 600 hommes, divisés en deux compagnies, et d'une section d'artillerie. Le camp sera, en outre, pourvu d'un steamer armé. Par là, la sécurité du fleuve sera assurée, et les indigènes paisibles seront mis à l'abri des vexations. Le second camp sera établi sur le **Sankourou,** et jouera, plus au sud, le même rôle que celui de l'Arououimi. Il fera face à la région du haut Lomami et à celle du Katanga. Sa garnison sera de même force que celle du camp de l'Arououimi ; il aura également à sa disposition un steamer armé qui lui permettra de surveiller les rives du Sankourou et de ses tributaires.

Avant de quitter le **Congo français,** l'année dernière, M. Savorgnan de Brazza avait chargé M. **Crampel** de reprendre le projet d'exploration que son frère, Jacques de Brazza, n'avait pu exécuter complètement, savoir de remonter de Madiville, sur l'Ogôoué, vers le nord, à travers le pays inconnu des M'Fangs, puis de regagner la côte occidentale entre les rivières Benito et Campo. M. Crampel partit le 12 août 1888, avec une trentaine de Loangos et d'Adoumas, portant dix

charges de marchandises : étoffes, perles, sel, poudre, couteaux. Aucun blanc ne l'accompagnait ; deux indigènes sénégalais seulement et lui étaient armés de fusils, l'exploration devant avoir un caractère tout pacifique. Dès qu'on a traversé la ligne de villages qui borde l'Ogôoué, le pays devient désert et ne recommence à être peuplé qu'à une centaine de kilomètres de la rivière. Chacun des chefs indigènes tint à honneur de recevoir le premier blanc qui traversait son territoire. A 120 kilom. de Bôoué, M. Crampel rencontra, le 1er octobre, la rivière Ivindo, énorme affluent de l'Ogôoué ; il visita les villages des deux rives, réunit les chefs batoka de la rive gauche, puis les Ossyéba de la rive droite, et conclut avec eux des traités au nom du Commissaire général français. Remontant ensuite l'Ivindo, qui vient du nord, il poussa des reconnaissances à l'est et à l'ouest et découvrit la rivière N'Tem, dont le nom était connu à la côte, sans qu'aucun Européen l'eût jamais vue. Il arriva ensuite chez les M'Fangs, nommés Pahouins par les gens de la côte, et traita avec les principaux chefs, qui lui demandèrent instamment qu'un poste français fût établi dans leur région, pour garantir la sécurité des transactions. La marche de la caravane devint très difficile ; elle avançait péniblement dans l'air surchauffé des forêts, presque sans jamais apercevoir le ciel ; à chaque instant elle devait traverser des marais ; la nourriture devenait rare ; les M'Fangs sont, en effet, beaucoup plus misérables que les Batoka ; les porteurs ne pouvaient plus se faire comprendre des natifs. Bientôt les Loangos, opposant la force d'inertie aux sollicitations de l'explorateur, refusèrent de marcher, se couchèrent et demandèrent à redescendre l'Ivindo. De guerre lasse, M. Crampel dut se résoudre à les laisser camper avec les bagages sous la garde des Sénégalais et il partit avec douze Adoumas, se dirigeant vers l'est où, disaient les indigènes, devait être un grand lac. Il rencontra d'abord la tribu des Bagaya, peuplade naine, puis, un peu après, une rivière, la Djah, dont les eaux occupent un lit immense et n'ont presque pas de courant. Il était à la limite des M'Fangs, près des N'Jimas, qui doivent se trouver en contact avec les premières peuplades musulmanes. Il désirait beaucoup ramener un indigène, et demanda aux chefs une de leurs filles, comme gage de leurs dispositions amicales. Après trois mois de pourparlers, tous les chefs se réunirent dans un grand palabre et M. Crampel fut invité à choisir pour femme une de leurs filles. Il en prit une qui paraissait âgée de neuf ans, fille du chef le plus puissant, Eyegueh ; elle le suivit sans difficulté lorsqu'il partit pour rejoindre les Loangos et les Sénégalais laissés au campement. Cette fois, il réussit à décider ses hom-

mes à reprendre la marche vers l'ouest, en ligne directe vers la côte. Mais bientôt la marche dans la forêt et dans les marais épuisa ses porteurs, qui refusèrent de nouveau d'avancer. Alors il fit construire huit radeaux pour descendre la rivière Komm jusqu'à son confluent avec la N'Tem. Les M'Fangs, qui connaissaient les attaques des Allemands du Cameroun contre leurs tribus du nord, crurent que M. Crampel était un ennemi qui venait les prendre à revers. Ils lui tendirent des embuscades, tirèrent sur les radeaux qui descendaient la rivière, tuèrent un Loango et un Sénégalais; le 1er février dernier M. Crampel se vit abandonné par ses porteurs ; lui-même fut atteint par deux coups de feu. Il réussit à persuader les hommes qui lui restaient de quitter la rivière, et parvint ainsi à rompre le cercle des ennemis qui l'entouraient ; mais alors ceux-ci se lancèrent à sa poursuite ; il dut se sauver à travers un pays complètement inconnu, marchant en pleine forêt, traversant les rivières à l'aide de lianes, les marais au moyen de ponts improvisés ou en se mouillant jusqu'au cou. A mesure qu'il s'avançait vers la côte, il rencontra des populations moins hostiles. Le 3 mars il arrivait à Bata, par 2° latit. nord, à peu près à égale distance des embouchures du Campo et du San-Benito; là, il prit passage sur un bateau anglais qui le ramena en Europe, avec la petite Pahouine qu'il avait sauvée des mains des M'Fangs. Elle a un type très curieux et porte des ornements en poil de queue d'éléphant passés dans le cartilage du nez, qui forment comme une double moustache; la partie supérieure du visage est tatouée.

---

## NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

L'Algérie envoie en ce moment des quantités considérables de moutons à Marseille. Un seul jour, dit le *Sémaphore*, quatre vapeurs, porteurs de 1400 moutons environ, chargés à Oran et Arzew, ont été débarqués sur les quais, pour être dirigés en grande partie sur Paris.

L'exportation des vins d'Algérie s'est élevée en 1888, à 1,323,000 hectolitres; celle de 1887 n'avait atteint que 784,000 hectolitres. C'est donc une augmentation annuelle de plus de 500,000 hectolitres.

Il est question de constituer une société en vue de cultiver en grand le ricin en Algérie. Cette plante est d'une venue facile, mais il y aurait à créer des usines à huile de ricin.

En reconnaissance des services rendus par notre concitoyen, M. Edouard Naville, à l'*Egypt exploration Fund,* cette Société a fait don à la ville de Genève d'une statue en granit noir de Rhamsès II, choisie parmi les objets de sculpture ancienne découverts par M. Naville dans les ruines du grand temple de Bubastis.

Le gouvernement égyptien se propose de construire, pour l'extension de son réseau de voies ferrées, plusieurs lignes, d'une longueur totale de 190 kilomètres environ, et un pont sur le Nil, au Caire, de 500 mètres environ d'ouverture avec travée tournante pour la navigation.

Le sultan Mandara, de Moschi, dans la région du Kilimandjaro, a envoyé une ambassade au gouvernement de l'empire allemand. L'explorateur Ehlers, qui, l'année dernière, avait atteint le Kilimandjaro, a conduit la mission à Zanzibar, où elle s'est embarquée pour l'Allemagne. Elle est arrivée à Berlin, apportant à l'empereur, entre autres présents, une défense d'éléphant pesant 59 kilogrammes.

D'après la *Staaten Correspondenz* de Berlin, le capitaine Wissmann qui a enlevé le camp retranché de Bouchiri près de Bagamoyo, serait sur le point de conclure avec celui-ci un traité de paix définitif.

Les Européens que Bouchiri retenait prisonniers : le D[r] Meyer, l'explorateur du Kilimandjaro, plusieurs missionnaires catholiques allemands, et M. Hooper, missionnaire anglais, ont été relâchés moyennant une rançon de plus de 55,000 francs.

Le ministre du commerce français a informé les Chambres de Commerce de France et d'Algérie d'un projet d'exposition à Tamatave d'échantillons de produits français, et sollicité des manufacturiers un catalogue des objets qu'ils pourraient exposer.

Deux Compagnies minières se sont formées en Angleterre pour exploiter des concessions dans la région du Zambèze, en territoire portugais : l'une, la Zambezi (Sofala) Concessions Company (Limited), l'autre, la Zambezi (Gaza) Concessions Company (Limited) ; le capital de fondation de chacune d'elles est de 42,500 livres sterling.

Le journal *Districto de Lourenzo-Marques* annonce que M. Mesquita Pimental, autrefois établi aux Açores, actuellement à Mozambique, organise une société pour créer des plantations de tabac dans les districts de Quilimane et de Lorenzo-Marquez. Le tabac qui croit dans le Mozambique paraît être de très bonne qualité.

Après avoir conclu, au nom du Portugal, des traités avec une dizaine de chefs et rois des rives orientales du lac Nayssa entre le 12° et le 13° lat. sud, M. Antonio Cardozo est revenu à la côte. Quelques-uns de ces chefs sont venus à Quilimane pour signer les actes d'obéissance au gouvernement portugais ; le vice-consul d'Angleterre a signé comme témoin les actes de vasselage de deux de ces chefs indigènes du Nyassa.

D'après une déclaration de M. Barros Gomez à la Chambre des députés de Lisbonne, le lieutenant Léal construira une résidence à l'extrémité sud du lac Nyassa, sur les terres du chef indigène Migorde.

La province de Mozambique aura bientôt à son service cinq nouveaux bateaux à vapeur : un remorqueur pour Lorenzo-Marquez, un petit steamer pour naviguer dans le fleuve Maputo, un troisième pour le Chiré et le Nyassa, et deux autres pour le Zambèze. Ces derniers seront montés à Quilimane. Deux sont déjà en route, transportés par les paquebots de la Castle Mail, le troisième sera expédié prochainement ainsi que celui qui est destiné au Maputo.

Les deux républiques du sud de l'Afrique ont conclu un traité d'alliance aux termes duquel, en cas de guerre, les deux États se prêteront un mutuel appui. En outre, ils s'engagent à abolir les droits d'entrée à leurs frontières respectives. Enfin le Transvaal n'accordera aucune concession de chemin de fer sans avoir obtenu le consentement de son allié.

L'*Agricultural Journal* annonce que, pour prévenir l'extinction de certaines espèces d'antilopes, la De Beer's Consolidated Mines Company a fait acheter la ferme de Kenilworth, dans le Griqualand West, où elle en gardera pour les élever et les faire servir à la reproduction.

On vient d'essayer à Durban la première locomotive construite de toutes pièces dans la colonie de Natal. Elle sort des ateliers des chemins de fer du gouvernement. Ce n'est que le début d'une série de constructions de machines semblables.

M. Vital de Canto, propriétaire à Mossamédès, a fait des essais de culture d'olivier; ses arbres ont donné l'année dernière d'excellents fruits, dont il a fait une bonne huile.

Un chemin de fer de 25 kilomètres va être construit entre Benguela et Catumbella. Le gouvernement portugais a voté à cet effet un subside de 4 millions de piastres.

Les nouveaux services maritimes entre la France et la côte occidentale d'Afrique ont été adjugés, l'un, la ligne de Marseille au Congo, à la Compagnie Fraissinet, le second, la ligne du Havre au Congo, à la Compagnie des Chargeurs-Réunis. Le steamer de cette ligne qui inaugurera le service du Havre au Congo aura parmi ses passagers M. Savorgnan de Brazza qui doit retourner à son poste.

Nous donnons sous toutes réserves la nouvelle suivante, publiée par les journaux anglais, mais dont nous n'avons pu jusqu'ici vérifier l'exactitude: A la suite de démêlés entre les indigènes de Porto-Novo et ceux du Dahomey, le souverain de ce dernier État a envoyé une députation au gouverneur anglais de Lagos pour demander que le Dahomey fût placé sous le protectorat de la Grande-Bretagne.

M. le capitaine Binger est rentré en France, après avoir passé quelques jours à Grand-Bassam, pour se remettre des fatigues de son exploration du Niger à la côte de Guinée. Il revient riche de documents sur une contrée marquée encore en blanc sur nos cartes. Il a signé de nombreux traités avec les rois des pays qu'il a parcourus, ce qui permettra de relier plus tard les possessions de la France sur le haut Sénégal et le haut Niger avec les comptoirs français de Grand-Bassam et d'Assinie.

Depuis l'annexion du territoire de Sulymah à la colonie anglaise de Sierra-Leone, les habitants de Mendeh se faisaient remarquer par leurs habitudes de déprédations sur les territoires voisins. Une expédition a été dirigée contre eux; les troupes anglaises ont rasé la ville et délivré 3000 prisonniers provenant des territoires de Boom, de Kittim et de Gallina.

## CHRONIQUE DE L'ESCLAVAGE

Une lettre de Sir Evelyn Baring à l'Antislavery Society, sur l'œuvre du **Home pour les femmes esclaves libérées au Caire,** confirme pleinement les renseignements que M. Ed. Naville, président du Comité anti-esclavagiste suisse, a adressés à ce dernier, et qui ont été publiés dans le premier numéro du *Bulletin* de la Société. Nous lui empruntons ce qui suit : « Il ne peut rien y avoir de plus efficace pour faire disparaître l'esclavage domestique en Égypte que de fournir aux familles égyptiennes respectables la possibilité de se procurer des servantes libres. C'est ce que fait le *Home.* Mrs Shakoor, secrétaire de l'institution, a constaté que les demandes de servantes dépassent le nombre que le *Home* peut fournir. Non seulement l'institution est populaire parmi les esclaves libérées qui en ont profité, mais elle a toujours eu l'appui cordial du khédive, et loin d'exciter aucune hostilité parmi la population musulmane du Caire, elle est souvent considérée comme très utile en tant que l'on peut, par son intermédiaire, se procurer d'honnêtes servantes. Il est important pour le succès de l'œuvre qu'elle continue à jouir de cette bonne réputation, ce qui ne manquera pas d'arriver aussi longtemps qu'elle sera dirigée dans le même esprit. Les dépenses de l'année dernière se sont élevées à 405 liv. sterl., dont le gouvernement égyptien a donné 227 liv. sterl; 50 liv. sterl. ont été remises à la mission américaine qui a généreusement consenti à se charger de quelques jeunes filles chrétiennes d'Abyssinie qui avaient cherché un refuge dans le *Home.*

La *Deutsche Kolonialzeitung* écrit que quoique les **Senoûsî** ne condamnent pas l'institution de l'esclavage, ils déclarent néanmoins le trafic des noirs contraire au Coran et délivrent ceux-ci des mains des trafiquants d'esclaves lorsqu'ils en rencontrent. Dernièrement le cheik des Senoûsî aurait libéré plusieurs grandes caravanes d'esclaves.

Comme Zanzibar, l'**île de Pemba** est en grande partie plantée de girofliers, dont l'entretien ne demande que peu de culture, mais la cueillette des girofles réclame beaucoup de bras. « D'après un calcul fait avec des Arabes, » dit le *Bulletin de la Société anti-esclavagiste de France,* « il faut en moyenne une personne par vingt girofliers, une propriété de Pemba peut donc occuper de 500 à 600 esclaves. Plusieurs propriétaires de l'île en ont ce nombre. Les Arabes, qui ont bien soin de dire que les esclaves succombent vite sous le climat de Zanzibar et sur-

tout de Pemba, se croiraient ruinés s'ils étaient obligés de payer des ouvriers pendant les trois ou quatre mois que dure la récolte des girofles. Ils préfèrent les esclaves ; plus ils en ont, plus ils sont considérés.

« Tous les ports de la côte reçoivent des esclaves ; ce commerce y est implicitement autorisé, au point qu'un marchand peut avoir recours à l'autorité pour faire rechercher un esclave fugitif. Les négriers ou les courtiers d'esclaves font leurs achats parmi les caravanes qui arrivent de l'intérieur. Un nègre de 8 à 14 ans se vend environ 80 fr. ; de 15 à 30 ans environ 150 fr. Les jeunes négresses sont plus recherchées et d'un prix plus élevé.

« Le capitaine du boutre sait le nombre de têtes qu'il faut pour son chargement ; il embarque son troupeau au moment où la marée basse a laissé le boutre à sec, ce qui lui permet de travailler plus à son aise à sa cargaison. Les récalcitrants sont amarrés solidement à une traverse de l'embarcation, les mains attachées derrière le dos. Ces pauvres gens doivent s'accroupir au fond du boutre, où l'odeur de l'eau corrompue est déjà insupportable, quand on prend les soins de propreté. La marée montante met le bateau à flot ; alors tous ces esclaves sont secoués les uns contre les autres ; ils sont trop serrés pour pouvoir non seulement se coucher, mais même s'asseoir et changer de place ; dans cette position difficile, le mal de mer ne tarde pas à les abattre, et il faut renoncer à décrire le spectacle de ce fumier vivant. Les horreurs du voyage restent gravées dans la mémoire de ces nègres pendant toute leur vie ; leur esprit est hanté d'épouvantables cauchemars, et ils croient toujours entendre le bruit sourd que produit la chute du cadavre d'un esclave jeté à l'eau, car la mort fait, là aussi, sa razzia. A l'arrière du boutre se trouve un plancher de $6^m$ à $7^m$ carrés où se tiennent le capitaine et les matelots. C'est là que se prépare la maigre pitance des esclaves pour les empêcher de mourir de faim quand le voyage se prolonge ; elle consiste en boulettes de sorgho, de maïs et de haricots indigènes qu'un matelot jette aux rares esclaves qui ont la force de manger.

« Lorsque les boutres sont poursuivis par un croiseur, si les négriers n'ont à bord que quatre ou cinq esclaves, ils les ligottent, leur attachent une pierre aux pieds, et les jettent à la mer, où ils tombent vivants dans la gueule des requins habitués à suivre la trace de ces sinistres convois. L'officier vient faire sa visite, et ne trouve que des matelots sous les ordres d'un Arabe, tous l'air innocent et tranquille. « Des esclaves ! » disent-ils, « nous n'avons jamais l'habitude d'en transporter ; ah ! nous savons bien que c'est défendu de porter des esclaves ! » Le tour est joué :

quant à la perte, ils la répareront un autre jour. Ou bien, quand le boutre est chargé de cent à cent cinquante esclaves, il peut arriver que le capitaine se rende sans résistance; dans ce cas, il est mis en prison, les esclaves sont libérés, et le boutre mis en pièces sur le rivage. Si, au contraire, les négriers se décident à résister, ils arment leurs matelots, font semblant de vouloir se rendre; puis, quand le croiseur est proche, il reçoit toute une bordée et alors s'engage un combat souvent terrible. Pendant l'abordage, les pauvres esclaves ne sont pas sans en recevoir les éclaboussures; il arrive quelquefois que, soit pour éviter les coups, soit par peur des Européens, on leur fait croire que les Européens cherchent les esclaves pour les égorger, ils s'entassent tous du même côté et font chavirer le boutre. Un jour, après un accident pareil, les marins anglais firent une pêche de nègres; plus de 50 de ceux-ci se noyèrent malgré le sauvetage. »

A **Zanzibar,** beaucoup de Wangouanas qui ont été esclaves, ont des esclaves à leur tour. Le Mngouana — mot qui signifie libre et civilisé — est une des plaies de la ville et de l'intérieur. Fier de sa liberté, sans pitié pour les esclaves, il emploie tous les moyens pour s'en procurer; c'est par eux qu'il se fait entretenir pendant qu'il s'adonne au jeu, à la boisson des liqueurs fortes et à la débauche. Non seulement les coups ne sont pas épargnés à l'esclave, mais encore son maître emploie des entraves de fer que l'esclave doit soutenir avec une corde, s'il veut faire quelques pas sans s'écorcher les chevilles avec les anneaux en fer; on rencontre même des jeunes négresses qui ont des entraves. Les enfants sont quelquefois condamnés à traîner pendant des mois et des années un gros morceau de bois rivé à la jambe par une chaîne. Pour marcher, l'esclave doit porter devant lui le morceau de bois, car la chaîne, trop courte, ne lui permet pas de le porter sur l'épaule. C'est surtout lorsqu'il prend la fuite que le châtiment est terrible. A la recherche du fugitif, le Mngouana s'efforce de garder sa dignité, en public; mais une fois qu'il l'a arrêté, il fait pleuvoir sur lui les coups de la badine qui fait partie de son costume. Puis, dans la case, la correction recommence de plus belle, sans que les cris du malheureux puissent attendrir son bourreau, qui le condamne ensuite aux entraves pendant un an ou deux. Il est de bon ton chez les Wangouanas de posséder des négresses esclaves comme concubines, ce qui augmente encore la corruption de Zanzibar.

Chez les Arabes, dans une pièce obscure de leurs belles maisons en pierre, se trouve l'instrument du supplice appelé *mkatalé,* dans lequel

les pieds de trois, quatre ou cinq esclaves sont emprisonnés pendant des mois entiers. Ce sont les ceps de l'ancien temps. Au dehors, l'Arabe est presque toujours accompagné d'un certain nombre d'esclaves qui ouvrent la marche.

Le capitaine F.-D. Lugard auquel M. Moir, de la Compagnie des lacs africains, avait remis ses pouvoirs en quittant le Nyassa pour venir en Angleterre, a adressé au *Times*, de Karonga, au N.-O. du lac **Nyassa**, une lettre dont nous extrayons ce qui suit :

La bande d'Arabes qui nous a attaqués était composée d'hommes établis dans le pays des Ba-Senga, à l'ouest du lac Nyassa ; mais cette tribu désavoue tout rapport avec ceux qui nous ont assaillis. Les esclavagistes de la côte est et ceux du sud se déclarent aussi étrangers à ces affaires. Leur neutralité nous paraît provenir de la crainte de représailles de la part des Anglais ; aussi avons-nous tous pensé qu'il fallait profiter de l'abstention de ces derniers esclavagistes pour expulser les autres et préserver ainsi cette région d'une plus grande dévastation. Si la situation actuelle se prolonge, le prestige des Anglais pourrait être compromis et les esclavagistes ne craindraient plus de se coaliser.

L'expédition fut formée en mai et j'en pris le commandement ; mais nos adversaires étaient à l'abri derrière des retranchements beaucoup plus forts que nous ne pensions et nous subîmes un échec. La maladie sévissait parmi nous au point que nous ne pouvions rien entreprendre de nouveau et j'étais moi-même hors de combat par suite de mes blessures. En attendant la pièce de canon qui nous était promise, nous guerroyions tant bien que mal. Le canon vient enfin d'arriver, mais ma troupe n'est actuellement composée que de huit Anglais dont aucun ne peut supporter la fatigue. Chacun, à tour de rôle, est victime de la fièvre et de la dysenterie. Pour servir le canon et le défendre, il faudrait au moins la moitié de nos blancs, et nos 300 indigènes sont inutiles s'ils ne sont pas conduits par des blancs. Il y a assez d'indigènes ; 300 sont armés de Sniders, et de revolvers ou de carabines ; nous aurions au premier signal 6000 hommes armés de lances, mais aucun n'irait jusqu'aux retranchements des Arabes s'il n'est conduit par un blanc et, en cas d'assaut, nous ne serions suivis que par un très petit nombre. Voici la saison des pluies torrentielles qui fait souffrir nos malades. L'herbe a poussé si épaisse et si haute que cela rend difficile l'emploi de notre canon. Depuis peu, un Arabe de la côte est a déclaré son intention de se joindre à nos ennemis et leur a envoyé un grand boutre chargé de combattants et, dit-on, même un petit canon.

J'étais justement à l'endroit qu'il avait choisi pour débarquer ; mon attaque nocturne a tué ou blessé mortellement la moitié de ses hommes et leur chef; le boutre a été coulé. Les Arabes Senga ont probablement aidé secrètement à ceux qui nous combattaient. A l'arrivée de l'envoyé du sultan de Zanzibar, qui était venu leur ordonner de cesser la guerre et de quitter le pays, on a remarqué l'absence des Arabes Senga et nous craignons qu'ils ne se déclarent maintenant ouvertement contre nous.

Devant de telles difficultés, il semble ridicule que quelques hommes malades s'obstinent à lutter, mais l'issue est des plus importantes, car il s'agit de maintenir la sécurité des Anglais et des missions dans ce pays et aussi d'empêcher l'extension du commerce des esclaves.

Le but des esclavagistes est de former sur toute la côte ouest du lac une coalition encore plus formidable que celle qu'ils ont réussi à former à l'est. L'esclavagiste le plus célèbre ici, Jumbé, à Kota-Kota, occupe une position isolée sur la côte ouest par environ 13° lat. sud. A mi-chemin entre lui et notre station de Karonga, il y a un bac à Deep-Bay ; ce fut là que j'attaquai le boutre susmentionné. Depuis longtemps, Jumbé veut établir un fort près de Bandaoué, station missionnaire par 12° lat. sud. Les hommes contre lesquels nous nous battons veulent élever des retranchements à Deep-Bay (route des esclaves), et aussi à Karonga. Ainsi, toute la côte ouest serait entre leurs mains. Les Anglais ont des stations de missions tout le long de cette côte : une dans le pays de Chikousé ; une autre était au cap Maclear; malgré l'abandon de cette station, l'influence des missionnaires y subsiste encore ; les écoles restent ouvertes et il y existe un dépôt formé par la Compagnie commerciale. Notons encore Bandaoué, station principale de la mission de l'Église libre, et aussi une station dans l'intérieur du pays des Angoni, enfin Karonga qui appartient à la Compagnie des lacs. Il y a un mouvement continuel d'allées et de venues de chasseurs et de voyageurs qui fait connaître les Anglais le long de la côte. Les escales, où le petit steamer *Ilala,* de la Compagnie des lacs, fait sa provision de bois, sont autant de points de contact entre les indigènes et les Anglais. Depuis quelque temps, j'ai placé une garnison dans une île pour occuper le bac de Deep-Bay. Nos efforts ne sont donc pas aussi insensés qu'on pourrait le croire, car nous avons un but précis à atteindre, c'est de chasser les esclavagistes de leurs retranchements et, si nous n'y parvenons pas, de les empêcher du moins de s'avancer davantage en les attaquant fréquemment. Par là aussi, nous détournerons les neutres de toute idée de coalition et arrêterons l'extension de la domination des esclavagistes sur toute la côte ouest du lac.

Il paraîtrait que le commandant Cameron se propose de conduire une expédition vers le lac Nyassa. La Compagnie des lacs africains a constitué le *Nyassa Defence Fund,* pour organiser une force armée destinée à refouler les Arabes. Si nous pouvons tenir bon jusqu'à l'arrivée d'un secours quelconque, nos efforts n'auront pas été inutiles. Si nous n'y réussissons pas, la situation qui sera faite aux expéditions dans l'avenir sera beaucoup plus difficile. Il faut donc entreprendre une action immédiate, si l'on veut faire tôt ou tard quelque chose.

Lord Salisbury a fait un grand éloge des efforts des Anglais au lac Nyassa et a ajouté que tout ce que le gouvernement pourrait faire diplomatiquement serait tenté sur le lac. Dans une réponse précédente faite au Parlement, il avait été dit que le consul avait reçu des instructions pour nous donner toute la protection dont il disposait. Mais, en avril dernier, le consul, venu à Karonga pour résoudre pacifiquement le conflit, a, paraît-il, déclaré formellement aux Arabes que le gouvernement anglais n'avait rien à voir dans nos affaires et que la petite troupe qui est ici ne recevrait aucun secours du gouvernement. J'aurais préféré que les forces arabes fussent doublées; car cette déclaration du consul, faite justement avant mon arrivée, a donné confiance aux Arabes qui ont augmenté leurs retranchements et continué la lutte dans la certitude où ils étaient que nous ne serions pas soutenus. Quand le sultan de Zanzibar envoya, à la demande du consul général britannique, un délégué pour traiter avec les Arabes, ceux-ci lui répondirent qu'ils avaient reçu du consul anglais l'assurance que ces questions ne concernaient en rien l'Angleterre. Peut-on appeler cela : *Consular protection* et *diplomatic effort?*

J'aurais voulu, étant obligé de partir à cause de l'expiration de mon congé, écrire au commandant Cameron pour l'éclairer sur bien des points. J'ai déjà envoyé en Angleterre un projet détaillé bien avant que celui de la croisade du cardinal Lavigerie ait été connu ici. Tous les détails du programme que j'ai tracé sont dus aux hommes les plus expérimentés dans cette région. J'ai soumis ces plans au Rev. Horace Waller qui, par l'intérêt qu'il porte à la question du lac Nyassa et à la suppression de l'esclavage, est à même de les utiliser au mieux de la cause que nous défendons.

La *Deutsche Kolonial Zeitung* annonce que Cameron profitera de la découverte du Chindé comme voie navigable, pour l'expédition en faveur de laquelle des ressources lui ont été promises.

Comme le dit M. Piton, rédacteur de la *Revue des missions con-*

*temporaines*, on aura là une entreprise absolument identique à celle que le cardinal Lavigerie s'efforce actuellement d'organiser. Elle se poursuivra là où, de l'avis de toutes les personnes compétentes, se trouve la meilleure voie d'accès dans la région des lacs, savoir par le Zambèze, le Chiré, le Nyassa et le Tanganyika, ces deux lacs étant reliés par une bonne route construite par les soins de la Compagnie des Lacs africains. « Son caractère est, du reste, purement défensif, puisqu'il ne s'agit que de se débarrasser d'une bande d'Arabes qui interceptent les communications de la Compagnie des lacs avec le Tanganyika. Si celle-ci réussit à déloger les négriers de leur position, elle aura en même temps porté un coup mortel à la traite dans ces parages. »

M. Ed. Froment, chef de station au **Congo français,** dans une communication faite à la Société de géographie de Lille, sur un voyage dans l'**Oubangi,** s'exprime ainsi : « La grande affaire du moment, ce sont les expéditions vers le haut Oubangi. Au moment des crues, des flottilles de dix, vingt, et même trente grandes pirogues remontent, chargées d'esclaves et de marchandises, jusqu'au pied des rapides, en quête d'ivoire. Ce sont surtout les esclaves qui constituent l'article le plus demandé ; il y a ainsi, dans la rivière, d'aval en amont, un mouvement considérable de chair humaine qui va alimenter le cannibalisme d'en haut..... » Et plus loin, arrivé à Impfondo : « Je ne sais si c'est là l'effet d'une idée préconçue, mais il m'a semblé voir la convoitise s'allumer dans les yeux des natifs, quand ils regardaient les plus replets de mes Ossyébas. Nous sommes en pays cannibale, et ces gens, en apparence si pacifiques, sont les mangeurs d'hommes les plus invétérés qui se soient jamais vus. Dans un village tel qu'Impfondo, il ne se passe guère de semaine qui ne soit marquée par une exécution ; l'ivoire n'est vendu aux Baloïs que contre des esclaves destinés à alimenter les abattoirs. Devant les demeures des chefs et des principaux habitants, s'élèvent de hautes et fortes perches, comme de sinistres potences, où pend encore quelque bout de liane, vestige de la dernière tuerie. Si vous demandez à quoi servent ces engins, au premier enfant venu, il vous répondra sans hésiter, en portant la main à son cou dans un geste expressif, accompagné des mots : *akéta motou* (couper la tête).

Cette épouvantable habitude est pratiquée avec des détails qui montrent bien quel dédain ou quelle indifférence elle a développés chez les indigènes à l'égard des instincts les plus naturels de sensibilité. L'esclave qu'on veut « abattre » est solidement amarré, assis sur un bloc de bois, au pied de la perche ; du sommet de celle-ci, courbée avec force,

descend une liane ou une corde qui lui passe sous le menton et la nuque, le forçant ainsi à tendre le cou. Le bourreau peut alors faire commodément son office, et il faut qu'il soit bien maladroit pour ne pas en finir d'un seul coup de couteau. La victime est souvent exposée quelque temps d'avance dans cette position, dont il est facile de s'imaginer toute la gêne physique. Pendant que le boucher aiguise soigneusement son couteau sur une pierre voisine, le malheureux assiste par anticipation au déchiquetage de son corps, en entendant les assistants se disputer bruyamment les meilleurs morceaux. Cette sorte de vivisection ne prend fin qu'au moment où le féticheur-bourreau, satisfait de l'affilement de sa lame, commence à décrire devant ses yeux une série de mouvements rapides ; puis d'un coup terrible, il tranche la tête qui rebondit et danse dans l'espace, sous la secousse de la perche violemment redressée. Alors s'opère la distribution de la viande, accompagnée de scènes répugnantes de la plus abjecte voracité.

En septembre dernier, le gouvernement belge avait accepté de sonder les gouvernements au sujet de la convocation d'une **Conférence anti-esclavagiste.** Les troubles de l'Afrique orientale avaient fait ajourner cette question. Récemment l'Angleterre l'a rappelée au cabinet de Bruxelles; des pourparlers ont été entamés avec l'Allemagne, la France, le Portugal, et les négociations sont assez avancées pour que l'on puisse prévoir que le Congrès se réunira au commencement de l'automne prochain. D'après la *Deutsche Kolonialzeitung,* outre la question de la traite, celles de l'importation des spiritueux, des armes et des munitions, de la détermination des frontières, seront mises à l'ordre du jour du Congrès.

A côté de l'activité déployée par les puissances pour arriver à supprimer la traite par les voies diplomatiques, les **Comités des Sociétés anti-esclavagistes** sont invités par le cardinal Lavigerie à envoyer des délégués à un **Congrès** qui se réunira à **Lucerne** du 3 au 10 août. Comme le porte la circulaire de Son Éminence, ce Congrès n'a rien de commun avec celui des puissances. « C'est une réunion libre de citoyens libres des diverses nations de l'Europe, qui n'a aucun caractère politique ni officiel et qui se propose simplement d'étudier à fond le problème que l'esclavage africain pose au XIX$^{me}$ siècle et l'oblige de résoudre sous peine de se déshonorer dans l'histoire. Chacun sera libre d'y exprimer sa pensée, de la soutenir, de la faire triompher, si ses raisons sont bonnes et ses propositions sensées.

« Mais s'il agit en dehors du Congrès international des puissances, son but est de donner à celui-ci un appui dans l'opinion et de faciliter sa tâche. En effet, les gouvernements ne peuvent réaliser que ce qui a été à l'avance accepté ou demandé par l'esprit public et les plus belles réformes ont besoin de trouver un écho dans la volonté de tous. C'est ainsi que les Comités anti-esclavagistes seconderont l'action si désirable des États. »

Le Grand Conseil de Lucerne a donné son agrément à la réunion du Congrès, et a mis à la disposition de celui-ci la grande salle où se réunissent les Assemblées législatives du canton. Aux termes de la circulaire du cardinal Lavigerie, les membres de l'assemblée nommeront eux-mêmes, à la majorité des voix, le président du Congrès, et ceux des commissions que nécessiteront les travaux inscrits au programme. Ils voteront l'ordre de ces travaux sur la proposition qui leur en sera faite par une commission préparatoire d'organisation. Tous les Comités anti-esclavagistes sont invités à se faire représenter par un et encore mieux par plusieurs de leurs membres au Congrès de Lucerne. Le cardinal y invite également tous ceux que des titres particuliers : la science, les découvertes géographiques, les sentiments d'humanité, écrivains, orateurs, économistes, missionnaires, rattachent naturellement à l'œuvre anti-esclavagiste. Ils pourront prendre part à toutes les réunions publiques qui seront ouvertes à tous, mais ne participeront pas aux délibérations intérieures.

Sir John H. Kennaway, M. P., a posé, devant la **House of Laymen de l'Église anglicane,** la question du devoir de l'Église en ce qui concerne l'esclavage. Il a montré qu'un des plus grands bienfaits apportés à l'humanité par le christianisme avait été l'abolition de l'esclavage par la proclamation de l'égalité de tous les hommes devant Dieu. L'Angleterre avait contracté envers l'Afrique une énorme dette, qu'elle s'est efforcée de payer en travaillant à faire disparaître la traite de l'Afrique occidentale où elle l'avait si longtemps pratiquée. Les régions découvertes par Livingstone, Stanley, Cameron, ont ouvert de vastes territoires au commerce et à l'extension du christianisme. Mais, depuis l'époque de Livingstone, le peuple anglais a peu à peu appris à mieux connaître les résultats effrayants, les souffrances affreuses et les cruautés horribles de la traite. Pendant les cinq dernières années surtout, les ravages des chasseurs d'esclaves se sont étendus fort avant dans l'intérieur. Une intervention armée du gouvernement anglais à

l'intérieur serait une chose très grave. Lord Salisbury a promis de faire tout ce qui pourrait être fait dans la sphère légitime de la politique. Les marchés d'esclaves ont été abolis en Égypte et à Zanzibar, et l'on travaille à faire disparaître l'institution de l'esclavage dans l'île de Pemba. Le gouvernement consulte les autres puissances par l'intermédiaire de la Belgique, afin de chercher à obtenir une réunion de leurs représentants pour s'entendre en vue d'une action commune dans la question de l'esclavage et de la traite. Le « Nyassa Antislavery and Defence Fund » a souscrit 10000 liv. sterl. pour organiser une force armée capable de résister aux attaques contre les établissements écossais du Nyassa. Cameron espère obtenir du gouvernement ou d'un Congrès international l'autorisation de faire une croisière sur les grandes voies fluviales et les lacs de l'Afrique centrale, pour couper les communications aux trafiquants d'esclaves. Tout ce que peut faire l'Église anglicane, c'est de présenter au peuple anglais, par la voie de la discussion et de la presse, la grandeur du mal, d'exercer son influence sur le gouvernement quand l'occasion s'en présente, d'engager le Foreign Office à persévérer dans les traditions britanniques et à agir par tous les moyens en son pouvoir.

Après une discussion, dans laquelle le comte Nelson, le duc de Rutland et d'autres prirent la parole, l'assemblée a voté des résolutions portant en substance que la traite, telle que la pratiquent les Arabes dans l'Afrique équatoriale, détruisant une multitude de créatures humaines, et étant un des plus grands obstacles à l'expansion du christianisme et de la civilisation à l'intérieur de ce continent, l'Église a le devoir de faire entendre sa voix sur ce sujet, qu'elle doit appuyer le gouvernement dans les mesures à prendre pour supprimer la traite à la côte orientale, comme il a contribué à la faire disparaître de la côte occidentale. Quoique la traite dans l'Afrique centrale se pratique en dehors des limites des territoires où l'intervention du gouvernement pourrait s'exercer, il est urgent de faire tout ce qui peut être fait pour que les Anglais en comprennent les horreurs, et l'Église doit encourager toutes les entreprises pacifiques, commerciales ou religieuses, qui pourraient en amener la diminution. L'Église et d'autres communautés chrétiennes seront invitées à prier spécialement pour ce sujet, et ces résolutions seront communiquées au gouvernement par le primat d'Angleterre.

En outre un grand meeting anti-esclavagiste a eu lieu à **Greenwich**

sous les auspices de l'Union chrétienne des jeunes gens. M. Teali y a prononcé un éloquent discours sur la traite et les régions qu'elle dévaste.

A **Édimbourg,** M. W. Thompson, secrétaire de la Société des missions de Londres, a donné une conférence en faveur de l'œuvre anti-esclavagiste.

Après avoir décidé l'organisation d'une première expédition vers le Tanganyika par la voie du Congo, le **Comité** de la Société anti-esclavagiste **belge** sollicita le concours de l'État indépendant pour le transport, par les steamers de l'État, de Léopoldville aux Stanley-Falls, de sa troupe de 10 blancs et des 75 noirs qui doivent les accompagner, ainsi que des munitions, approvisionnements, marchandises et matériel nécessaires à l'expédition. Mais l'État indépendant a, dans ce moment, besoin de toute sa flottille pour l'établissement de deux camps qu'il a décidé de créer l'un dans le bassin de l'Arououimi, l'autre dans celui du haut Sankourou. Il n'a pas pu agréer la demande du Comité anti-esclavagiste belge.

Outre la Société des catholiques allemands dont le siège est à Cologne, il s'est formé à **Berlin,** dans la **Société coloniale allemande,** une Commission pour la suppression de la traite africaine; elle a pour président M. le prince de Hohenlohe-Langenburg.

A **Cracovie** s'est fondée, à l'imitation de celles de Vienne et de Salzbourg, une Société africaine anti-esclavagiste dont le Comité exécutif ne compte pas moins de vingt membres.

Le prince de Wrede, promoteur de la **Société austro-hongroise** anti-esclavagiste, s'est rendu à Turin d'où il se propose de visiter les États où règne l'esclavage, afin de se rendre compte par lui-même des horreurs de la traite.

En **Italie,** le Conseil directeur de la Société anti-esclavagiste a engagé par circulaire tous les comités italiens à organiser tous les mois des conférences publiques.

Dans toutes les villes de la **Sicile** ont été formés des comités anti-esclavagistes à la tête desquels se trouvent les hommes éminents du pays.

En **Amérique,** la *New-York Daily Tribune,* journa très important engage tous les Américains à soutenir les Européens dans leur campagne contre la traite.

## DE LA RÉGION COMPRISE ENTRE LE HAUT-NIL ET LA COTE DE LA SOMALIE.

(Avec carte).

Comme la contrée, dont la carte accompagne ce numéro, est habitée par des peuples différents et n'a pas de nom générique, nous sommes obligés, pour la désigner, d'indiquer ses limites extrêmes à l'ouest et à l'est. D'ailleurs, elle ne forme pas un tout homogène, une région naturelle distincte. Des cours d'eau qui l'arrosent, les uns descendent à l'ouest, vers le Nil, les autres à l'est ou au sud-est, vers l'Océan Indien. C'est donc à travers le pays représenté par notre carte que passe la ligne de partage des eaux entre la Méditerranée et la Mer des Indes. Mais ce seuil de séparation des bassins est loin d'avoir été reconnu sur toute son étendue; on peut même dire que, pour la plus grande partie, on en ignore la vraie direction. Les itinéraires du Haut Nil et de l'Abyssinie méridionale ne rejoignent pas ceux qui ont été tracés en partant de la côte du golfe d'Aden ou de l'Océan Indien. Entre les points extrêmes atteints par Brenner dans la région de la Juba, par James sur l'Ouébi, Paulitschke dans le voisinage de Harrar, d'Abbadie et Cecchi au sud de l'Abyssinie, et le comte Téléki vers le Basso-Narok, s'étend une vaste région inconnue, où les cartographes placent des localités supposées et qu'ils sillonnent de cours d'eau et de routes de caravanes, d'après les indices fournis par les voyageurs et les marchands. De fait, l'hostilité des peuplades divisées en petits clans distincts et le climat ont jusqu'ici empêché tous les voyageurs, sauf James, de pousser un peu loin leurs itinéraires à l'intérieur de la Somalie, et il est à craindre que l'état de guerre dans lequel se trouve le Soudan égyptien, le mauvais vouloir des Arabes et la défiance des indigènes, qui craignent de subir le sort des nombreux peuples soumis aux Européens, ne contribuent à retarder la reconnaissance de la contrée.

Le pays auquel M. Reclus propose de donner le nom de Somalie forme une large presqu'île de disposition triangulaire, limitée à l'ouest par les montagnes qui continuent au sud le massif d'Abyssinie et ailleurs par l'Océan Indien. D'après les dires des naturels, le pays s'abaisse vers l'est par de longs gradins disposés parallèlement à la côte de la mer des Indes. On ne connaît pas la hauteur de ces chaînes côtières, que traversent la Juba, le Ouébi, la Doura et l'Ouadi Nogal; mais, au nord de ces bassins, les montagnes vues par Paulitschke, James, Speke et

Révoil, ont de 1500$^{m}$ à 2000$^{m}$ d'altitude ; d'après Paulitschke, le sommet le plus haut du groupe du Harrar atteindrait même 3000$^{m}$. A proprement parler, les montagnes qui bordent le golfe d'Aden ne forment pas une chaîne continue, mais une série de monts irréguliers qui se prolongent jusqu'à l'imposante presqu'île, terminée par le cap Gardafui, où se trouve le Djebel Karoma ou mont des Aromates, dont la hauteur est 1220$^{m}$. Le cap lui-même se dresse au-dessus de l'océan en une falaise de 275$^{m}$ de hauteur. Plus au sud, un autre promontoire, le Ras Hafoun, se compose d'une île rocheuse, jointe au continent par une flèche de sable.

Cette suite de massifs n'envoie au golfe d'Aden que de courts torrents, le plus souvent à sec. Bien qu'il soit plus vaste et moins aride, le versant tourné vers l'Océan Indien proprement dit ne compte pas beaucoup de cours d'eau, et quelques-uns d'entre eux n'arrivent même pas jusqu'à la mer. Les uns, comme le Daror, le Nogal, le Dehr, le Faf, sont des *toug,* c'est-à-dire des *ouadi* remplis d'eau seulement à l'époque des pluies ; les autres des *ouébi* ou « fleuves, » dont l'un n'a pas d'autre nom que ce mot d'un sens général. Celui-ci, qui entraîne probablement les eaux du Harrar et de l'Ogaden, et que James a touché à Bari dans son cours moyen, ne peut percer le cordon de dunes qui s'étend le long de la côte de l'Océan ; après avoir coulé longtemps parallèlement au littoral, il se perd dans un lac marécageux. Plus à l'est, la Juba est le plus grand *ouébi* de la Somalie ; les explorations de Brenner, de Chaillé-Long et de von der Decken, en ont fait connaître le cours inférieur, mais on est loin d'être fixé sur l'étendue et l'importance de son bassin supérieur et moyen.

Grâce aux voyages de d'Abbadie, de Cecchi, de Chiarini, d'Antonelli, d'Aubry, etc. la région de l'Ethiopie méridionale est beaucoup mieux connue que la Somalie ; la direction générale des chaînes et celle des cours d'eau peuvent être tracées sur les cartes avec une assez grande approximation ; même Cecchi et Chiarini, en 1879, après avoir traversé les montagnes limitant au sud les bassins de l'Aouach et du Nil, aperçurent de loin les lacs Horra et Zououai qu'ils supposèrent appartenir au bassin de l'Ouébi, et qui dès lors ont figuré comme tels sur les cartes. Néanmoins bien des incertitudes existent encore ; les parties connues des cours de l'Aouach et du Nil présentent entre elles des solutions de continuité, et les frontières des États monarchiques des Galla, bien que tracées avec une précision apparente sur la carte de Cecchi, sont loin d'être complètement fixées. Toutefois le plus important des problèmes géographiques qui se posent dans cette région est celui se rapportant à l'Omo

ou Oumo, fleuve dont le cours se développe à l'est du Kaffa. Pour d'Abbadie, un des voyageurs qui se sont avancés le plus loin au sud de l'Abyssinie, l'Omo serait un affluent du Nil Blanc; mais d'autres explorateurs, en particulier Cecchi, s'appuyant sur les informations des indigènes font de cette rivière le cours supérieur de la Juba. M. Reclus accepte cette hypothèse, qui est aussi reproduite par Habenicht dans sa grande carte « Afrika. »

Cependant la découverte toute récente, effectuée par le comte Téléki, du Basso-Narok, grand lac situé au sud du Kaffa, apporte un nouvel élément à la discussion. Personne n'a vu le point où l'Omo, après s'être dirigé vers le sud-ouest tournerait vers le sud, puis vers le sud-est pour former le cours supérieur du Juba, tandis que M. Borelli, qui a voyagé dans les royaumes méridionaux de l'Éthiopie, après avoir interrogé un grand nombre d'indigènes, croit, sans pourtant l'avoir reconnu lui-même, que l'Omo se dirige vers l'ouest, là où on lui croyait une direction est, et qu'il va ensuite vers le sud pour se déverser dans un grand lac que le voyageur appelle Schambara. Le Schambara serait-il le Basso-Narok de Téléki, et l'Omo, le Nianam que Téléki a vu se jeter sur la rive septentrionale du Basso-Narok? Ces deux questions présentent une grande importance au point de vue géographique. Il est un autre point, lié au précédent, qui demanderait à être élucidé. Dans quel fleuve se déverse le Basso-Narok? Va-t-il au Nil ou à la Juba? Si l'Omo se jette dans le Basso-Narok et que celui-ci se rende au Nil, voilà certes une nouvelle source du Nil, peut-être aussi importante que le Nil Bleu de Bruce ou le Nil Blanc de Speke. Pour M. Wauters, l'Omo est un affluent du Basso-Narok, et l'émissaire de ce lac n'est autre que le Sobat, fleuve puissant d'après les voyageurs, plus volumineux même que le Nil à leur confluent. Le Sobat devient un grand cours d'eau, la branche maîtresse du fleuve d'Égypte. Hâtons-nous de dire qu'il ne s'agit ici que de pures hypothèses. Le Basso-Narok n'a été reconnu que sur sa rive orientale et les contrées qui le séparent soit du lac Victoria et du Nil Blanc, soit des parties connues du Sobat et de la Juba sont trop vastes pour que la solution proposée ait un degré suffisant de probabilité. Aucun voyageur n'a encore traversé ces immenses étendues où peuvent se trouver des chaînes ou des massifs montagneux, obligeant les eaux à se diriger dans une direction tout à fait différente de celle que semblerait indiquer la carte actuelle, encore si incomplète. Pour le moment, le seul fait acquis, c'est qu'un nouveau lac plus long que l'Albert a été découvert dans l'Afrique orientale. C'est à de nouveaux voyageurs qu'incombe la tâche de fixer

d'une manière définitive les vraies sources du Nil et de la Juba, et le seuil de partage entre leurs bassins.

---

## CORRESPONDANCE

### Lettre de Cape-Town, de M. Al. Demaffey, ingénieur des mines.

Cape-Town, 28 avril 1889.

Je vous envoie, sur la main d'œuvre à Tati, une note qui intéressera peut-être vos lecteurs. J'ajoute que notre Compagnie occupe actuellement une vingtaine de blancs, de soixante à quatre-vingts noirs et cinq ou six métis.

OUVRIERS BLANCS

Les mineurs reçoivent 20 livres sterling par mois; les charpentiers 20 liv.; les forgerons 25 liv.; les amalgamateurs de 20 à 25 liv.; les mécaniciens de 20 à 30 liv. Ils se nourrissent à leurs frais. Les magasins de la Compagnie leur fournissent, à des prix modérés, tout ce qui leur est nécessaire. Un blanc peut vivre confortablement à raison de 3 à 4 liv. par mois.

Chaque mineur blanc a sous ses ordres de 6 à 15 boys (ouvriers noirs).

La Compagnie recrute les blancs à Kimberley; elle paye les frais du voyage (en moyenne 12 liv. par homme) et demi-solde pendant la durée du voyage (en moyenne deux mois). En général ces ouvriers valent peu de chose.

OUVRIERS NOIRS

Ils se divisent en:

1. *Ma-Tébélé.* — Très paresseux; se sentant dans leur pays, ils se montrent volontiers insolents. Rarement ils consentent à s'engager pour plus de 2 ou 3 mois, et généralement ils trouvent un prétexte pour s'en aller avant d'avoir achevé leur temps. On ne les emploie qu'exceptionnellement dans les mines. Ils savent assez bien soigner le bétail.

2. *Zambesi niggers.* — Ce sont les meilleurs ouvriers. Ils s'engagent volontiers pour 6 mois; sont généralement dociles; au bout de quelque temps ils sont d'assez bons mineurs s'ils sont bien dirigés; en revanche ils ne valent rien pour le bétail. Ils ont une peur affreuse des Ma-Tébélé.

3. *Ma-Kalaka.* — Sont bons pour le bétail, mais guère pour autre chose. Ils sont en quelque sorte esclaves des Ma-Tébélé; il ne leur est pas permis de posséder du bétail; mais ils sont employés à garder les troupeaux du roi; de là l'expérience qu'ils ont acquise à cet égard.

4. *Bushmen.* — Sont très bons pour suivre une piste et comme *prospecteurs* (pour découvrir les anciennes mines). Ils peuvent aussi être utilisés comme courriers.

Les noirs ne sont jamais payés en argent. Ils travaillent pour des couvertures (2 couvertures de coton ou une de laine par mois), pour des plumes d'autruches (les Ma-Tébélé s'en servent pour leur parure de guerre) pour une vache (10 mois);

pour un fusil (10 mois); pour des verroteries (les Ma-Kalaka); pour du *limbo*, cotonnade bleue (Bushmen), etc. En outre, ils reçoivent une ration de 3 livres de maïs et de temps à autre un peu de viande. Ils coûtent à la Compagnie de 1 livre à 1 livre et 4 shillings par mois. Ils n'ont pas un travail pénible, sont bien traités et en somme ont une existence assez douce.

MÉTIS ET MULATRES (demi-sang).

Sont employés comme drivers, cuisiniers, interprètes, etc. Ils reçoivent un salaire de 3 livres et 15 shillings par mois, plus une ration de viande, farine de maïs, sel, café et sucre. Ils sont tous ivrognes.

Al. DEMAFFEY.

---

## BIBLIOGRAPHIE [1]

*Frederick Stanley Arnot.* GARENGANZE OR SEVEN YEARS' PIONEER MISSION WORK IN CENTRAL AFRICA. London (James-E. Hawkins), 1889. in-8°, 276 p., 20 illust. et une carte, fr. 4.40. — Le Garenganzé est un État de l'Afrique centrale situé vers le 10me degré de lat. sud et entre le 27me et le 28me degré de long. est, c'est-à-dire au nord-ouest du lac Bangouéolo. Il est arrosé par la Loufira, qui est elle-même tributaire du cours supérieur du Congo, dans la région où il porte le nom de Louapoula. Les voyages de Reinhardt en 1884 et de Capello et Ivens en 1885 ont permis de marquer cette contrée sur les cartes, toutefois c'est M. Arnot qui nous l'a fait connaître dans ses détails. Notre journal a déjà parlé plusieurs fois de ce missionnaire qui, comme Livingstone, est en même temps un voyageur de mérite. De retour en Europe pour quelques mois seulement, le temps lui a manqué pour écrire un récit complet et détaillé de ses explorations. Sa correspondance, les discours qu'il a dû prononcer dans différentes localités, les démarches faites en vue de l'extension de son œuvre ont absorbé la plus grande partie de son temps. Aussi, l'ouvrage qu'il présente aujourd'hui au public n'est pas une narration étendue de ses voyages ni une description complète des pays qu'il a parcourus. C'est simplement la reproduction de notes prises au jour le jour, notes qu'il a développées en s'aidant des lettres qu'il envoyait à sa famille et de ses souvenirs personnels. Tel qu'il est, l'ouvrage ne peut que plaire aux amis des missions et des sciences géographiques qui attendaient avec impatience le récit de M. Arnot. Ce livre écrit d'un style simple et original, avec toute la fraîcheur d'une

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

œuvre faite au jour le jour, à mesure que se déroulent les événements, revêt la forme du journal ; presque chaque alinéa commence par une date. En outre, les chapitres sont coupés en un grand nombre de petits paragraphes, précédés chacun d'un sous-titre, de sorte que la plus grande clarté règne dans le cours du récit.

Elle est longue cette odyssée de sept années consécutives dans l'intérieur de l'Afrique. Cette grande traversée d'une côte à l'autre rappelle celle de Livingstone, et si les voyages de M. Arnot ont eu moins de retentissement que ceux du grand explorateur, ils n'ont pas coûté moins de peine, ni exigé moins de courage et d'énergie. Parti de Durban, dans la colonie de Natal, en juillet 1881, il est arrivé une année après dans la région du Zambèze moyen, après avoir passé par Potchefstroom et Shoshong. De 1882 à 1884, il resta dans la région du Zambèze, à Panda-ma-Tenka, Seshéké et Lealuyi, d'où il gagna Benguela avec un Portugais, senhor Porto. Là, il fut mis en rapport avec une ambassade que Msidi, ou Msiri, roi du Garenganzé, envoyait à la côte pour prier des hommes blancs de venir le visiter. Le Garenganzé est situé à une distance considérable de la côte occidentale et la route pour s'y rendre est semée d'obstacles et de dangers. N'importe, après y avoir mûrement réfléchi, le missionnaire se décida à partir. Il n'eut pas à s'en repentir. Ce voyage lui prit plusieurs mois, de juin 1885 à février 1886. A son arrivée, les trafiquants arabes firent ce qu'ils purent pour empêcher Msidi de le recevoir, mais celui-ci, homme intelligent et désireux de s'instruire, ne les écouta pas. Peu à peu il s'affectionna à M. Arnot, qui résolut de se fixer auprès de lui et d'y fonder un établissement de mission. Après un séjour de deux années dans le pays, M. Arnot voulut revenir pour quelque temps en Angleterre afin d'intéresser le public à son œuvre dont il confia la direction, pendant son absence, à deux missionnaires, MM. Swan et Faulknor, qui étaient venus le rejoindre. Son voyage de retour s'effectua par le Lounda, le lac Dilolo, Bihé et Benguela. De là il gagna l'Angleterre, mais après un séjour de six mois, il en est reparti à la fin de mars de cette année-ci.

Le livre qui raconte ces longues pérégrinations et qui, en outre, renferme un chapitre sur le Garenganzé et ses habitants, offre le plus vif intérêt. Il est orné de plusieurs gravures. La carte qui le termine a été empruntée aux *Proceedings* de la Société de Londres ; c'est une réduction de la route de M. Arnot de Lealuyi à Benguela et au Garenganzé, faite au $^1/_{4000000}$, c'est-à-dire à la même échelle que la grande carte *Afrika* publiée par Justus Perthès.

*Dr Emil Holub.* Von der Capstadt ins land der Maschukulumbe. Wien (A. Hölder), 1888 et 1889, in-8°. L'ouvrage paraît à raison de 2 livraisons par mois. Il renfermera environ 180 gravures originales sur bois et deux cartes. Prix de chaque livraison, 30 kr. — Le Dr Holub, dont la belle description du peuple et du pays des Ba-Rotsé est bien connue, a accompli de 1883 à 1887 un second voyage au Zambèze par le Cap, Colesberg, le Transvaal occidental, le Limpopo et les lacs salés du Makarri-Karri. Du Zambèze, il s'est avancé vers le nord et a atteint le pays des Ma-Choukouloumbé, inconnu auparavant, mais marqué sur la carte de Livingstone sous le nom de Ba-Choukouloumpo. Cette contrée arrosée par la Louengoué est riche en pâturages et en bétail. Venus du nord depuis deux siècles environ, les Ma-Choukouloumbé sont en lutte constante avec les Ba-Rotsé qui leur volent leur bétail et réduisent en esclavage leurs femmes et leurs enfants.

C'est le récit de ce voyage ainsi que la description de la région au nord du Zambèze moyen, dont M. Holub vient de commencer la publication par livraisons. Il a surtout eu en vue d'écrire un ouvrage de vulgarisation qui puisse être mis entre toutes les mains. La narration est conduite avec verve ; on croit voir le voyageur, sa femme et les blancs qui les accompagnent avancer à travers la contrée, tantôt fertile, tantôt déserte, conduisant leurs chariots attelés de longues files de bœufs superbes. Des gravures nombreuses et fort bien exécutées font comprendre les épisodes du voyage et permettent de se représenter les types de végétaux et d'animaux dont la description se trouve dans le texte. On sait que le Dr Holub est un naturaliste de grand mérite, de sorte que son ouvrage, en même temps qu'il distrait, inculque dans l'esprit du lecteur des connaissances solides sur la flore et la faune généralement peu connues de cette partie de l'Afrique australe. A ce titre, l'ouvrage plaira non seulement aux gens du monde, mais aussi aux géographes et aux amateurs d'histoire naturelle. La 15me livraison est accompagnée d'une carte dressée par l'explorateur d'après ses propres déterminations, avec plus de cent cotes d'altitude le long de son itinéraire, de Colesberg à Kazoungoula et aux chutes Victoria, à travers l'Etat libre de l'Orange, le Transvaal, les territoires du protectorat britannique du Be-Chuanaland et du pays des Ma-Tébélé. Il est donc possible de se rendre exactement compte du relief du terrain sur cette ligne, du 31° au 18° lat. sud.

Nous reviendrons sur cette importante publication lorsqu'elle sera terminée

———



## BULLETIN MENSUEL ( *1 juillet 1889*[1]).

A l'occasion des progrès faits par les **Senoussis** dans le Soudan oriental, le *Bulletin de la Société africaine d'Italie* a donné les renseignements suivants sur cette secte avec laquelle les représentants de la civilisation européenne dans l'**Afrique septentrionale** doivent compter. Le Khalifa, ou lieutenant de Dieu, a sous ses ordres toute une hiérarchie de Khoumas (frères ou compagnons), de Mokaddems (préfets), d'Aghas (doyens) et d'Oukils (procurateurs), qui tous ne sont que des esclaves du chef suprême. Des courriers spéciaux sont toujours à la disposition du khalifa, et, avec la rapidité de l'éclair, communiquent aux autres fonctionnaires de la communauté les ordres de la zaouïa centrale; les nouvelles graves sont confiées à des messagers particuliers qui les portent de vive voix avec une célérité incroyable. Chaque année, à une époque fixe, le khalifa convoque les Mokaddems dans un synode à Djerbib, dans lequel sont examinées la situation morale et la position financière du senoussisme, et étudié le programme des actes à accomplir l'année suivante. La secte s'est imposée aux divers gouvernements musulmans, égyptien, tunisien, turc, qui l'ont comblée de faveurs et lui ont accordé des immunités fiscales et de vastes concessions de territoire. Elle compte 15 stations au Maroc, 25 en Algérie, 10 en Tunisie, 66 en Tripolitaine, 17 en Égypte. Elle a complètement envahi le Wadaï, dont le sultan est un de ses plus fervents sectateurs. La propagande ne se borne pas à la race blanche; la race noire a été gagnée par les nombreuses écoles fondées dans le Soudan, qui ont étendu l'influence de la secte de la Sénégambie à Timbouctou, à Cano, au lac Tchad, au Bahr-el-Ghazal, jusqu'au pays des Danakils, des Gallas et des Somalis.

Grâce aux efforts déployés dans la lutte contre les **criquets** dans la **province de Constantine,** il est permis d'espérer que les récoltes seront préservées. L'éclosion a été beaucoup plus considérable qu'on ne pouvait le craindre; mais les administrations provinciales et communales ont su organiser la défense sur tous les points menacés, avec énergie, et la soutenir avec persévérance. Des milliers d'indigènes ont été réquisitionnés, des soldats ont été mis par l'autorité militaire à la

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

disposition des administrateurs chargés de diriger les travaux de défense; les chemins de fer ont transporté gratuitement les travailleurs et le matériel nécessaires. La destruction des criquets dans la seule commune d'Ain M'lila pourra donner une idée du fléau dont elle était menacée, et dont elle a été sauvée par les efforts réunis de tous ses défenseurs. Il avait été détruit en œufs quatorze milliards de criquets; au 31 mai on avait pulvérisé deux milliards de criqueteaux, et au 6 juin un autre milliard de criquets déjà développés. Ces dix-sept milliards d'individus marchant en colonne serrée, à raison de un par centimètre carré, auraient couvert une surface de 17 kilomètres de longueur sur 100 mètres de large; la récolte sauvée pour cette seule commune est évaluée à 1,560,000 francs. Il est facile de se représenter la satisfaction de l'ensemble des habitants de la province, en voyant le désastre dont ils étaient menacés conjuré au moins pour cette année-ci.

Avant que le roi du Choa, Ménélik, qui, paraît-il, a réussi à se faire reconnaître comme négous d'**Abyssinie,** ait pu prendre possession des territoires sur lesquels régnait ce dernier, les Italiens se sont emparés du poste de Keren situé à 11 kilomètres environ au S. O. de Massaoua. C'est sans doute avant d'être informé de cet exploit que Ménélik a expédié du Choa une mission de vingt personnes chargées de se rendre en Italie auprès du roi Humbert. Il aura d'ailleurs fort à faire pour relever l'Abyssinie de l'état misérable où l'ont réduite, à l'occident, la guerre avec les derviches, et au nord, celle avec les Italiens. Quant à ceux-ci, la prise de Keren, situé à 1400$^{m}$ d'altitude, peut leur fournir une excellente station d'été pour les troupes de Massaoua que déciment l'anémie et les fièvres. Ils songeraient même, d'après les dernières dépêches, à occuper l'Asmara dès que Ménélik entrerait dans le Tigré.

M. Romanet du Caillaud a adressé à la Société de géographie de Paris une note d'après laquelle le comte Téléki a trouvé une **tribu chrétienne** dans l'Afrique orientale, au nord du **Basso-Narok,** par 5° lat. N[1]. L'explorateur croit que cette tribu a eu des relations avec l'Abyssinie. A 2° plus au N., au Kaffa, le christianisme a été florissant. La présence de cette tribu chrétienne à 2° au sud du Kaffa et à 4° au N. de l'Ou-Ganda, semble, dit M. Romanet du Caillaud, indiquer une étape entre l'Abyssinie et l'Ou-Ganda, pays qui a probablement reçu les premiers enseignements du christianisme au temps de son premier roi Kintu. Le règne de ce souverain remonte au dixième ou au onzième

[1] Voy. la carte, p. 192.

siècle. Or c'est au dixième siècle que la dynastie salomonide de la Haute-Éthiopie fut renversée par l'usurpation d'une princesse de religion juive, dont la dynastie régna pendant un siècle environ dans le nord de l'Abyssinie et y persécuta le christianisme. Durant cette usurpation, la dynastie précédente se retira dans le Choa. Il est possible que des familles chrétiennes de l'Abyssinie septentrionale, pour échapper à la tyrannie de l'usurpatrice, aient émigré vers le sud et y aient fondé des colonies chrétiennes. Kintu, le fondateur du royaume de l'Ou-Ganda aurait fait partie d'une semblable émigration.

D'après une lettre de l'**Ou-Rouri,** à l'est du Victoria-Nyanza, du 2 décembre, arrivée à Zanzibar, **Stanley** a de nouveau réussi à franchir la distance de Bonalya, sur l'Arououimi, au lac Albert, où il a rejoint Émin-pacha. Sans doute il lui a remis les provisions et les munitions qu'il était allé chercher au camp de Yambouya. Aux termes de la lettre, il semble qu'Émin-pacha serait resté dans l'Ou-Nyoro, à l'est du lac Albert, pendant que Stanley, pour lequel un dépôt de provisions avait été établi à Msalala, au S.-E. du Victoria-Nyanza, serait venu dans l'Ou-Rouri. Sa caravane avait perdu un assez grand nombre d'hommes par la maladie, d'autres étaient blessés, ce qui indique qu'il n'a pas pu accomplir sa tâche sans avoir eu de nouveau à combattre; lui-même paraissait épuisé de fatigues et de privations. Une dépêche arrivée à Londres porte qu'après s'être ravitaillé, Stanley se proposait de rejoindre Émin-pacha dans l'Ou-Nyoro; il ne faudrait donc pas s'attendre à le voir prochainement revenir par la côte orientale. D'autre part, d'après une communication du D^r Hans Meyer à la Société de géographie de Berlin, M. Stokes, conducteur des caravanes des missions anglaises du lac Victoria, a conduit dans le Kavirondo plus de cent charges de provisions pour Stanley. La seconde expédition anglaise de secours pour Émin-pacha, qui est partie de Mombas en novembre de l'année dernière, et qui devait traverser le territoire de la sphère d'influence anglaise en profitant du lever de la carte du comte Téléki, doit avoir pénétré assez avant dans l'intérieur pour tendre la main à Stanley. Mais voici qu'un télégramme de Zanzibar, du 16 juin, annonce l'arrivée de lettres d'Oudjidji sur la côte orientale du Tanganyika, datées du 10 mars, d'après lesquelles Stanley aurait opéré sa jonction avec Tipo-Tipo et renvoyé au Congo ses malades. Les lettres portaient en outre qu'il se disposait à gagner la côte orientale avec Émin-pacha et que Tipo-Tipo comptait être rendu à Zanzibar dans quatre mois. Avant de chercher à concilier ces diverses nouvelles, nous ne pouvons passer

sous silence celles qui sont arrivées par la voie du Congo. Tout d'abord, d'après le *Mouvement géographique*, l'expédition Becker partie de Léopoldville, le 23 janvier, pour les Stanley-Falls, était arrivée à destination le 16 février, n'ayant mis que 25 jours pour remonter le fleuve. Tipo-Tipo aurait manifesté une grande satisfaction de revoir l'officier belge avec lequel il avait entretenu jadis, à Tabora, d'excellentes relations. Mais, s'il faut en croire le *Temps* du 2 juin, de graves nouvelles sont arrivées des Stanley-Falls par l'intermédiaire du major Parminter. Tipo-Tipo ayant appris la prohibition de l'importation des armes et des munitions par le gouvernement allemand à la côte orientale, aurait fait savoir à l'État indépendant du Congo que si, dans un délai de six mois, il n'obtenait pas 200 fusils avec des cartouches, il cesserait de se considérer comme étant à son service. Il aurait vu avec chagrin l'État du Congo établir le camp retranché sur l'Arououimi, et aurait préféré rester seul maître de la clef du haut Congo. Le *Mouvement géographique* qui mentionne la présence de Tipo-Tipo aux Stanley-Falls le 16 février, ne dit point que le chef arabe fût informé de la venue de Stanley à Oudjidji, ni qu'il se disposât à quitter son poste pour se rendre au Tanganyika ou à la côte orientale, ni qu'il eût envoyé ou qu'il se préparât à envoyer dans cette direction une caravane de renfort ou un convoi de ravitaillement à Stanley. Il ne nous paraît pas que nous ayons des données suffisantes pour résoudre le problème posé par les dépêches reçues de deux côtés opposés.

M. le missionnaire Price, qui vient de passer une année à **Mombas** et dans les stations avoisinantes, a pu annoncer à l'Assemblée générale de la Société des missions anglicanes que, malgré les difficultés survenues dans l'Afrique orientale, l'œuvre de Mombas a fait des progrès; une école a été ouverte pour préparer des évangélistes et des prédicateurs indigènes ; une mission médicale a été fondée dans la même ville ; les femmes ont aussi été admises à prêter leur concours à l'œuvre missionnaire auprès des femmes et des jeunes filles. La British East African Company a engagé les missionnaires à suivre ses agents sur la route qu'elle ouvre pour faciliter les communications de Mombas avec l'intérieur. Quelque sombre que paraisse le présent, il n'y a pas lieu, pour les missionnaires, de perdre courage. Au milieu des obscurités qui les entourent, il y a des points lumineux qui relèvent leurs espérances. — Après M. Price, le colonel Evan Smith, consul général britannique à Zanzibar, a insisté sur les difficultés qui se présentent à ceux qui voudraient faire entrer le continent africain dans le concert des nations civilisées. La

régénération de ces multitudes de noirs est une œuvre trop vaste pour qu'elle puisse être entreprise par aucune puissance étrangère. Ce sont les indigènes qui doivent s'y employer, mais la préparation de ceux-ci est entre les mains des missionnaires. Les pionniers de la civilisation, géographes, explorateurs ont été soutenus; l'influence des missionnaires commence à se faire sentir même à l'intérieur; mais ils ont besoin d'être appuyés. La situation est rendue difficile dans l'Afrique orientale par l'esclavage et par la traite, deux choses distinctes qu'il ne faut pas confondre. L'institution de l'esclavage doit être éventuellement abolie par les Africains eux-mêmes (?). La tâche est trop gigantesque pour qu'aucun gouvernement l'entreprenne; pour amener l'abolition de l'esclavage, il faut faire comprendre aux natifs que c'est un fléau et une dégradation. Voilà une des difficultés que la Société a devant elle; il faut instruire les fils de l'Afrique à aller eux-mêmes répandre le christianisme chez leurs frères dans tout le continent.

La **Société allemande de l'Afrique orientale** possède une station à **Mpouapoua,** à 300 kilom. de la côte, sur la route de Bagamoyo à Tabora et au Tanganyika. Au mois de février, le fondé de pouvoirs de la Société à Zanzibar envoya à MM. Giese et Nielsen, ses agents à Mpouapoua, trois messagers porteurs de petites lettres pour les engager à revenir à la côte. Les lettres furent cachées dans les petites poches à amulettes que les noirs portent toujours sur eux. Bouchiri fit arrêter et fouiller les messagers, mais sur leur déclaration que ces poches contenaient des remèdes magiques, un Arabe s'opposa à ce qu'elles fussent ouvertes. Pour le retour, le lieutenant Giese cacha des lettres dans le magasin de la crosse des fusils des porteurs; mais ceux-ci, prévoyant que leurs armes leur seraient enlevées, les cachèrent de nouveau dans les susdites poches. Ce qu'ils avaient prévu arriva; Bouchiri s'empara de leurs armes, mais les lettres parvinrent à Zanzibar. Le lieutenant Giese écrit que tout est tranquille dans l'Ou-Sagara, et que, comme la route de Zanzibar est fermée, il essaiera, avec M. Nielsen, de parvenir à Mombas par Moschi et Taveta. Il ressort de nouvelles ultérieures que ce projet a dû être abandonné. MM. Giese et Nielsen se sont décidés à rester à Mpouapoua qui est fortifié; mais la Société africaine allemande leur a fait dire que, dans l'état actuel des choses, il importe à leur sûreté qu'ils quittent la station.

A la suite des démarches faites auprès du gouvernement anglais par les délégués de la Société des lacs africains et des Sociétés missionnaires qui ont des stations dans la région du lac Nyassa, il s'est produit en

Angleterre un mouvement en faveur d'un plan d'extension de l'influence anglaise dans cette partie de l'Afrique, publié dans un article du *Times* duquel nous extrayons ce qui suit :

« Quelques personnes et quelques sociétés ont essayé de faire, au sud du Zambèze, ce que la Société des lacs africains a fait au nord de ce fleuve. Cette dernière ne borne pas son activité au lac **Nyassa,** elle l'étend au **Tanganyika,** aux lacs **Moëro** et **Bangouéolo,** aux territoires consacrés par les voyages et la mort de Livingstone, et au cours moyen du Zambèze. Il est question de transformer la Société des lacs en une Société concessionnée plus vaste qui prendrait l'administration de tous les pays au nord et au sud du Zambèze, où prédomine actuellement l'influence anglaise et qui n'ont pas de gouvernement solide. Son territoire s'étendrait de l'extrémité sud du Tanganyika, à la côte occidentale du Nyassa, aux limites méridionales de l'État indépendant du Congo, entre les frontières orientales et occidentales des possessions portugaises, et jusqu'aux limites du protectorat britannique sur le Be-Chuanaland. C'est un des pays les plus riches de l'Afrique centrale; s'il était placé sous l'influence anglaise, une communication se trouverait ouverte du Cap jusqu'au Nil. Les chefs indigènes sont partout favorables à ce plan et ont, pour la plupart. conclu des traités avec la Société des lacs et avec d'autres associations disposées à prendre part à cette vaste entreprise. Le concours amical de la East British African Company est assuré, des financiers d'Angleterre et du Cap appuient ce projet, et l'élément philanthropique ne manque pas dans le Conseil d'administration. Ce plan a été soumis au Bureau des colonies et au Foreign Office qui l'ont accueilli favorablement. On ne doute pas que le gouvernement n'accorde à l'entreprise, par une charte royale, les mêmes faveurs qu'il a accordées à la East British African Company. Ce n'est que de cette manière que l'Afrique australe anglaise pourra prendre pied dans l'Afrique centrale, et que les missions et les entreprises commerciales du lac Nyassa pourront obtenir l'appui du gouvernement qui jusqu'ici n'a pu leur être accordé.

« Les Sociétés qui agissent au sud du Zambèze sont la Lord Gifford's Company et la Cecil Rhode's Company. La première, appelée aussi la British Be-Chuanaland Company, étend ses prétentions sur tout le royaume de Khama jusqu'au Zambèze, au nord, et au lac Ngami, à l'ouest; elle a fait un traité avec Morémi. L'autre Société, qui prend aussi le nom de Central British African Company, prétend avoir des droits sur le Ma-Tébéléland et le Ma-Shonaland, quoique Lo Bengula ait répudié la prétendue concession Rhodes. Au nord du Zambèze, la nou-

velle Société travaillerait à faire déclarer sphère d'influence anglaise tout le pays à l'ouest du 35° long. Est, jusqu'aux lacs Tanganyika, Moëro et Bangouéolo, que les Allemands et les Portugais considèrent comme situés dans la sphère d'influence allemande et portugaise. »

Il est possible que le plan susmentionné réponde aux désirs de certains esprits en Angleterre, mais nous doutons beaucoup que l'Allemagne et le Portugal en permettent la réalisation sans protester. La *Deutsche Kolonial Zeitung* a déjà appelé sur ce sujet l'attention du département des affaires étrangères de l'empire allemand, et, à peine le projet publié par le *Times* était-il connu, que les chefs de tous les partis représentés dans la Chambre des pairs du Portugal signaient une déclaration ainsi conçue : « La Chambre, affirmant une fois de plus les droits du Portugal dans l'Afrique orientale et centrale, droits basés sur la découverte, la conquête, l'occupation effective ou l'exploitation commerciale permanente, espère que le gouvernement maintiendra avec fermeté ces droits qui, dernièrement encore, ont été solennellement reconnus et constatés par les conventions passées avec la France et l'Allemagne, et qu'il s'efforcera de faire respecter les légitimes intérêts de la nation portugaise dans ces régions. » Cette motion a été adoptée à l'unanimité par les deux Chambres.

Des inondations ont désolé la province de l'Imerina. Les *Missions catholiques* publient à ce sujet une lettre de **Tananarive** à laquelle nous empruntons les détails suivants. Dans la région des montagnes, les pluies ont été tout à fait extraordinaires. Le 24 février, l'Ikopa avait une crue de $3^m$ et atteignait la hauteur de ses digues. Des désastres étaient à craindre; il fallait surtout protéger les rizières situées à l'est de la ville. Elles sont réputées sacrées par les Malgaches, parce qu'elles sont l'œuvre du fondateur de la dynastie actuelle. Le 24, à midi, le signal d'alarme était donné et toute personne valide convoquée pour aller renforcer la chaussée. Le premier ministre s'y transporta à la hâte, accompagné de ses aides de camp et des grands du royaume, pour diriger et encourager les travailleurs. Le résident général de France et Mgr Cazet s'y rendirent aussi. On y voyait encore quelques ingénieurs français dont l'expérience fut mise à contribution. Le danger fut momentanément conjuré, mais, par mesure de précaution, on ouvrit la digue de la rive gauche, et l'eau qui se déversait alla rejoindre celle qui descendait par la plaine de Jalasora et celle qui remplissait déjà la vallée du Sisaony. L'Ikopa [1], en effet, avait franchi ses

[1] Voy. la carte Vme année, p. 164.

digues entre Ambohipéno et Mahitsy; aussitôt l'immense et riche plaine de la rive gauche fut inondée, et le lac d'Ambohipo monta de deux mètres, couvrant les propriétés voisines. La digue du côté gauche s'étant rompue, le lac baissa de $1^m,40$ et la plaine de Jalasora reçut tout le torrent dévastateur. Tous les jours on travailla aux chaussées; outre les grands dignitaires, les princesses de la cour se sont fait plusieurs fois transporter sur divers points en chaises à porteurs. Les digues, détrempées à la longue, menaçaient ruine. Pour dégorger la rivière, le premier ministre fit pratiquer deux saignées à gauche, en face d'Amboniala. Les rizières, d'abord assez épargnées jusqu'à Ambohidrapeto, sont également dévastées. Une partie de la récolte était faite, mais dans la plaine de Jalasora la totalité était encore sur pied. Les rizières sont endommagées pour longtemps. C'est donc une grande perte. Sans doute, le Malgache vit de peu; néanmoins il y a là une source de misères de tous genres.

L'*African Times* annonce que la première expédition envoyée par la **Société allemande de commerce et de colonisation** est heureusement arrivée au sud de l'Afrique. Elle s'est rendue sur la rivière Saint-John, dans le **Pondoland,** par 32° lat. sud, pour y établir une factorerie centrale et pour faire les préparatifs nécessaires à l'établissement d'une plantation. Les principales cultures qu'elle a en vue sont le tabac et le maïs. Une seconde expédition, composée d'agriculteurs et de mineurs, suivra prochainement; une troisième, enfin, sera transportée par un steamer appartenant à la Société; elle comptera des fermiers et des mécaniciens, et jettera les bases d'une ville allemande sur la rivière Saint-John. Le steamer fera des courses régulières entre Wallfish-Bay et Delagoa-Bay, en touchant à Angra-Pequena, Capetown, Port-Élisabeth, East-London, Saint-John et Durban.

A propos de l'objection faite à la construction du **chemin de fer du Congo,** par les personnes qui prétendent que l'on ne pourra pas trouver en Afrique les bras nécessaires pour ce travail, le *Mouvement géographique* de Bruxelles répond par les expériences faites dans ces dernières années. Le Portugal a construit le chemin de fer de Saint-Paul de Loanda à Ambaca, en n'utilisant que des noirs comme terrassiers. L'État indépendant du Congo a recruté facilement pour ses travaux, en dehors de son territoire, des Krooboys de la côte de Monrovia au cap Palmas, des Why de Libéria, des Haoussas de la côte des Esclaves, des Loangos et des Cabindas, des Zanzibarites et des Cafres; et sur son territoire, des Ba-Ngala qui, jusqu'ici, se sont montrés bons

terrassiers, travaillant avec entrain et émulation, ainsi que des indigènes de la région des cataractes. A Manyanga, à Loukoungou et à Lutété, ont été recrutés des milliers d'indigènes pour le transport du *Stanley*, de la *Ville de Bruxelles*, du *Roi des Belges;* on prétendait que les nègres des deux rives du Congo ne traîneraient pas les chariots ; il n'en fut rien ; un assez grand nombre d'entre eux furent même employés aux réparations de la route, et ce travail ne les rebuta pas plus que l'autre. Quant aux maçons, aux charpentiers, aux forgerons et aux chauffeurs, les possessions anglaises de la Côte d'Or en fournissent en grand nombre. On trouve également des charpentiers et des maçons parmi les Cabindas et dans la province d'Angola.

Le *Mouvement géographique* publie les renseignements apportés à Bruxelles par le lieutenant Liebrechts, ancien commandant du district de **Stanley-Pool.** En deux années, la station de Léopoldville a été transformée. Très fréquentée d'abord, mais affamée par une nombreuse population, en partie flottante, en partie stable et commerçante, mais nullement agricole, il en a fait le centre de vastes cultures, dont les champs suffisent à la nourriture de la garnison. L'exemple a été imité, et les tribus yatéké se sont décidées à travailler la terre au lieu de s'adonner exclusivement au trafic de l'ivoire et du caoutchouc. L'autorité de l'État indépendant s'est étendue du district de Stanley-Pool jusqu'à la rivière Inkissi ; la coutume de l'épreuve par le poison a beaucoup diminué ; les guerres locales ont pour ainsi dire cessé, les différends étant soumis à l'arbitrage du chef blanc. Par suite des entreprises commerciales des maisons européennes dans le haut Congo, les Ba-Téké ont perdu le monopole de l'ivoire. Ils ont eu récemment la naïveté de proposer à M. Liebrechts de le rétablir à leur profit ; il leur a été répondu : « Le commerce est libre pour tous ; pour vous, le moment est venu de cultiver et de pêcher. » Le port de Léopoldville a été amélioré par l'établissement d'un plan incliné pour la réparation des bateaux, aussi ceux-ci ne doivent-ils plus subir de longs chômages comme auparavant. C'est M. l'ingénieur Vandenbogaerde qui a pris le commandement du district.

La *Florida*, vapeur de la Société belge du haut Congo, a rapporté de bonnes nouvelles des établissements créés sur le Kassaï, et notamment de la station de **Loulouabourg,** où commandent MM. Braconnier et Legat. Une lettre de ce dernier donne les détails suivants : « Loulouabourg ne ressemble en rien aux autres stations de l'État. C'est le pays des plantations, du bétail, des grandes collines ondulées couvertes d'une

*

herbe courte. C'est plutôt la vie des Boërs que celle du Congo que nous menons ici. Nous dressons des taureaux à la monte et ils valent bien les chevaux. Ils sont parfois assez méchants, mais l'on s'y habitue. Au surplus, jamais un cheval ne saurait faire ce que fait un taureau, traverser les rivières à la nage, grimper les côtes les plus abruptes, descendre les pentes les plus fortes avec une sûreté de pied admirable et une vigueur sans pareille. J'ai dressé pour mon service un énorme taureau alezan ; il marche très bien et vous seriez étonnés de me voir sur cette bête franchir les obstacles au galop, aussi aisément que sur le meilleur cheval de course. Le troupeau de la station est déjà assez nombreux (30 têtes). Tous les jours nous avons du beurre frais et du fromage. Quant aux indigènes de la région, ce sont les meilleurs nègres que je connaisse. Bref, je me plais extrêmement ici et je ne suis jamais malade. » C'est beaucoup dire, car M. Legat est parti pour le Congo en 1881, et ne l'a pas quitté pendant ces huit années.

La **mission américaine du Gabon,** qui va remettre à des missionnaires français ses stations situées dans cette colonie, en a d'autres au nord du Gabon, à Corisco et Benito, sur territoire espagnol, à Bato, en pays neutre, et à Batanga, sur territoire allemand dépendant de Cameroun. A défaut de missionnaires, ces stations sont remises à des indigènes. Suivant une résolution prise dans une conférence à Kangoué, les Américains doivent choisir un emplacement sur territoire allemand, où sera construite la station centrale d'un nouveau champ de travail dans cette région. Une lettre du commandant de Cameroun stipule que la mission américaine sera reçue sur ce territoire à la condition de se servir seulement de la langue indigène dans ses rapports avec les natifs, et que, dans le cas où une langue étrangère serait enseignée, ce devrait être l'allemand. Il demande en outre un missionnaire sachant suffisamment l'allemand pour représenter cette mission auprès du gouvernement.

La Compagnie française de la côte occidentale d'Afrique a obtenu le droit d'exploitation du guano des **îles Alcatraz.** Celles-ci sont recouvertes d'un épais dépôt de cet engrais ; les couches supérieures, dit-on, laissent à désirer ; mais les inférieures, moins lavées par l'écume de la mer et moins balayées par le vent qui souffle continuellement sur ces rochers déserts, compenseront certainement les efforts faits par la Compagnie pour la mise en valeur de ces dépôts vierges. L'agriculture française aura là un aliment qui l'affranchira du tribut qu'elle a jusqu'ici payé à l'étranger, et la colonie du Sénégal trouvera dans la taxe d'exportation une source importante de revenus.

———

## NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

D'après le rapport du consul belge à Alexandrie, le commerce entre la Belgique et l'Égypte prend un essor considérable. En 1885 l'importation des produits égyptiens en Belgique ne s'élevait qu'à la somme de 345 £, en 1888, elle a été de 60,153 £. Dans le même laps de temps, l'exportation est montée de 70,513 £ à 126,477 £.

Il ne paraît pas que les négociations entamées entre le capitaine Wissmann et Bouchiri aient abouti, puisque, d'après les dépêches de Zanzibar, la guerre a dû être déclarée aux Arabes de la côte de Tunga à Lindi, que Saadani et Ouwindji ont été bombardés par l'escadre allemande, et que le camp de Bouchiri a été attaqué, pris d'assaut et brûlé par les marins des vaisseaux allemands.

Les Somalis engagés par le Dr Carl Peters pour l'expédition allemande de secours en faveur d'Emin-pacha sont tombés malades; ils ont été reconduits à Aden sur le navire allemand *Elisabeth* avec sa cargaison d'armes et de munitions dont le représentant britannique n'a pas voulu autoriser le débarquement.

Sur la proposition de M. Stœcker, le Parlement de l'empire allemand a décidé de demander aux États alliés d'examiner si et comment le commerce de l'eau-de-vie en Afrique pourrait être restreint.

La mort subite du colonel MacMurdo, le promoteur du chemin de fer de la baie de Delagoa, risque de compromettre la continuation de cette ligne, d'autant plus que, dans quelques mois, sera échu le terme auquel elle devait être achevée.

Le Dr Hans Meyer se prépare à retourner pour la troisième fois au Kilimandjaro. Nous espérons que les troubles de l'Afrique orientale ne nuiront pas à cette nouvelle expédition comme ç'a été le cas pour la seconde.

Depuis quelque temps on était inquiet sur le sort du lieutenant de vaisseau Antonio Cardoso, que le gouvernement portugais avait envoyé en mission spéciale sur les bords du lac Nyassa. Des nouvelles satisfaisantes sont venues dissiper ces inquiétudes. L'envoyé portugais a pu déterminer neuf rois de cette région à accepter l'autorité du gouvernement de Lisbonne. — D'autre part, le fort portugais qui défend la baie de Tunga a été attaqué à l'improviste par les Arabes qui, d'après une dépêche de source anglaise, s'en seraient emparés. La plus grande partie de l'escadre portugaise qui devait prendre part au blocus de Zanzibar s'est rendue à la baie de Tunga.

Le Volksraad de l'État libre du fleuve Orange a ratifié le traité d'amitié et de commerce, ainsi que la convention pour les chemins de fer avec la république Sud-Africaine. Il a en outre nommé un commissaire pour faire rapport sur la question d'une union fédérative avec le Transvaal.

Une Compagnie anglaise a été autorisée à installer l'éclairage électrique à Johannesbourg.

Le président de l'État libre du fleuve Orange a accordé au gouvernement de la colonie du Cap la concession d'un chemin de fer de l'Orange à Bloemfontein et jusqu'au Vaal.

Tandis que l'exportation de l'or des colonies du Cap et de Natal ne s'était élevée, en 1886, qu'à 137,080 £, elle a monté, en 1888, à 991,093 £, et dans les quatre premiers mois de cette année-ci, elle a déjà atteint le chiffre de 423,089 £.

Les deux Indunas que Lo-Bengula avait envoyés en Angleterre. pour obtenir des garanties de la part de la Grande-Bretagne au sujet du pays des Ma-Tébélé, sont arrivés à Kimberley. Tout heureux d'échapper à la vie des villes pour retrouver la liberté exempte des restrictions qu'imposent les conventions de la société européenne, ils sont bien vite repartis pour Gouboulououayo.

La fièvre de l'or a amené la création à Capetown d'une Société pour l'exploitation des gisements aurifères du Damaraland : Omaruru Gold Mining and Exploitation Company, avec un capital de 50,000 £. A la tête du comité fondateur se trouve M. A.-R. Mackenzie; plusieurs Allemands en font aussi partie. La Société a acquis 600 *claims*, et compte étendre son exploitation dans toutes les directions.

Le lieutenant Dhanis, commandant de l'avant-garde de l'expédition destinée au camp de l'Arououimi, a dû commencer par rétablir la paix dans plusieurs contrées où s'étaient produits des troubles. Les chefs de tribus ont mis fin à leurs querelles intestines.

M. le missionnaire Grenfell a quitté son ancienne résidence de Kinchassa, pour aller s'installer avec sa famille à la nouvelle station créée à Bolobo par les baptistes anglais.

Les méthodistes américains ont fondé une nouvelle station à Tchoumbiri.

La maison française Daumas, Béraud et C^ie^ a créé un nouvel établissement sur la Loulonga.

L'*Alima*, un des steamers du Congo français, a quitté Stanley-Pool pour se rendre sur le haut fleuve, ayant à bord M. Dolizie, le résident de Brazzaville.

Il est question d'organiser des expéditions qui, du camp retranché sur l'Arououimi, pousseront des reconnaissances dans le pays parcouru par Stanley jusqu'au lac Albert, et tâcheront de résoudre les problèmes orographiques et hydrographiques qui s'y rattachent.

La demande du roi de Dahomey d'être placé sous le protectorat de la Grande-Bretagne lui a été accordée.

Les possessions anglaises de la Gambie et de Sierra Léone qui, jusqu'ici, étaient placées sous la même administration, ont été séparées et forment maintenant deux colonies distinctes.

Le *Journal officiel du Sénégal* publie deux décrets ratifiant les traités qui placent le Kenedougou, l'Abron et le Bondoukou sous le protectorat de la France.

---

## CHRONIQUE DE L'ESCLAVAGE

Dans l'assemblée générale de la Société des missions anglicanes du 29 avril, M. Price, un des fondateurs des établissements de **Frere-Town** en faveur des esclaves libérés, a déclaré qu'une des plus fortes

barrières qui s'opposent à toute espèce de progrès dans l'Afrique orientale c'est la terrible institution de la traite. Elle n'est pas seulement démoralisante pour ceux qui font le trafic des esclaves, mais encore pour ceux qui s'efforcent d'accomplir l'œuvre de la philanthropie chrétienne. Le blocus établi pour empêcher l'exportation des esclaves par mer gêne la liberté du trafic; qu'arrivera-t-il lorsque le blocus sera levé? Il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup de perspicacité pour prédire qu'il y aura une réaction. Il est urgent de chercher d'autres moyens pour arriver à la suppression du fléau. M. Price croit que prochainement de vigoureux efforts y seront employés. Il a exposé au comité de la Société les embarras dans lesquels se trouvent les missionnaires de Rabaï par le fait du grand nombre d'esclaves fugitifs accourus sur le territoire de la station et les difficultés pratiques qui naissent de l'obligation de renvoyer ceux qui s'y réfugient.

Nos lecteurs se rappellent qu'ensuite d'une comparution devant un juge consulaire anglais, en 1880, à Mombas, MM. Streeter et Binns, missionnaires, avaient dû renvoyer les fugitifs que les Arabes et les Souahélis disaient leur avoir appartenu, sur quoi ces malheureux s'étant enfuis dans la campagne y avaient été traqués comme des bêtes fauves par cinq ou six cents Souahélis armés. Le consul général anglais avait même blâmé les missionnaires d'être allé trop loin dans leur pitié pour les esclaves fugitifs, et le comité de la Société des missions anglicanes leur avait donné comme direction de n'en plus recevoir à l'avenir et d'inviter à retourner chez leurs maîtres ceux qui se présenteraient à la station.

Le colonel Ewan Smith, consul général anglais à Zanzibar, a insisté auprès de la Société des missions anglicanes pour que, aussi longtemps que l'esclavage domestique est reconnu par la loi du pays, elle donne à ses agents, comme direction, de subir les conséquences de la loi et de se concilier l'opinion publique à ce sujet, mais en même temps qu'elle porte toute son attention sur le devoir de procurer par tous les moyens possibles l'abolition de l'institution légale de l'esclavage.

Les *Missions d'Afrique* publient une lettre du **P. Lourdel** qui renferme, sur la **vente des enfants dans l'Ou-Ganda,** les détails suivants : « La centaine d'enfants que nous avons pu racheter n'apparaît guère que comme des *Rari nantes in gurgite vasto* en comparaison des milliers de pauvres êtres qui croupissent au milieu des horreurs de la servitude. Faute de ressources, nous devons nous résigner à en laisser vendre le plus grand nombre aux négriers musulmans. Vous dirai-je

notre serrement de cœur lorsque nous voyons ces infortunés enfants passer tristement sur la route qui longe notre bananeraie, pour être conduits sur les misérables pirogues qui doivent les éloigner pour toujours de leur pays, et où ils seront entassés comme des moutons, les uns sur les autres, pour succomber enfin, en partie, sous les coups de la fièvre, de la petite vérole et de la peste?

« Il arrive plus d'une fois qu'un pauvre Ma-Ganda est obligé de voir partir son enfant, son frère ou sa sœur, faute du prix de rachat, qui devient exorbitant quand le possesseur s'aperçoit qu'il a affaire aux parents de son esclave. Les Ba-Ganda ne vendent pas seulement les enfants qu'ils prennent dans les guerres à l'extérieur, mais aussi des gens du pays qu'ils ont obtenu par procès ou par ruse, ou dans les différents pillages ordonnés par le roi et les grands. Des chefs vendent parfois aussi, pour la plus petite faute, ou simplement pour se procurer un peu d'étoffe, des enfants et des jeunes filles qui leur ont été confiés par les gens des campagnes. Encore croient-ils faire acte de clémence, lorsqu'il y a eu quelque faute de la part de l'enfant, en ne commençant pas par lui couper les oreilles et le nez. Aussi, parfois l'on entend dire : tel moami a beaucoup de clémence; il ne tue pas ses esclaves et ne leur enlève ni les yeux, ni les oreilles quand ils font quelque fredaine, il se contente de les battre et de les vendre aux Arabes.

« Un jour, à Mougnougnou, en audience royale, j'entendis prononcer la peine de mort contre deux enfants de quatorze à quinze ans. Étonné d'une peine si sévère contre des enfants aussi jeunes, j'appris qu'ils avaient vendu aux Arabes un jeune page du ministre. Ils l'avaient rencontré se promenant dans les rues et, voulant se procurer le luxe de quelques brasses d'étoffe blanche, ils n'avaient pas hésité à aller vendre leur petit camarade, sachant bien cependant que, s'ils étaient pris, ils paieraient de leur propre vie cet acte de méchante cupidité. La sentence de mort fut exécutée le même jour. Mais ces peines si sévères sont loin d'avoir arrêté ce détestable abus. Témoins de la sentence de mort, les pages se sont probablement dit en eux-mêmes : Ce sont des maladroits, ils n'ont pas su s'y prendre. S'ils avaient pris quelque esclave de paysan, au lieu d'aller vendre un page du ministre, personne n'y aurait rien vu! C'est ce qui se fait journellement.»

Le **R. P. Coulbois,** de la mission du **Tanganyika,** écrit aux *Missions d'Afrique* : « Dans l'espace de cinq ans, j'ai vu dépeupler le Massanzé, la presqu'île d'Ubuari, longue de quinze lieues et large de trois. A cette heure, les Arabes s'attaquent au pays d'Ugoma qui s'étend

sur une longueur de quarante lieues, d'ici à la station anglaise. Ils y ont déjà trois postes. De l'Urondi, ils n'ont entamé que la côte sur une profondeur d'une lieue à une lieue et demie. Il est encore temps de sauver ce pays magnifique, riche et relativement peuplé.

« Les membres de l'expédition belge, munis de bateaux à vapeur, pourraient confisquer les barques arabes et couper en deux leur action, le Tanganyika étant alors la barrière infranchissable qui arrêterait leurs bandes. Les Anglais de Kavala ont un vapeur sur le Tanganyika ; d'autres peuvent donc en apporter aussi. »

Le journal *Gott will es* publie les renseignements suivants empruntés à une lettre du 10 février, de **Kipalapala près de Tabora :** Les Européens de l'intérieur sont complètement coupés de toutes communications avec la côte. Les tribus ne laissent plus passer ni caravanes ni courriers. Une caravane de Mpendschalo, successeur de Mirambo, a été arrêtée près de Bagamoyo ; son conducteur mis aux fers, l'ivoire volé, la plupart des personnes réduites en esclavage, vendues à Pemba ; quelques-unes seulement se sont échappées. Le courrier anglais qui aurait dû arriver en octobre à Zanzibar a été arrêté à Saadani, les lettres ont été confisquées ; seul un homme a pu s'échapper avec son sac de dépêches ; le courrier de décembre a été également pillé et les lettres détruites ; celui qui est parti de Zanzibar en décembre a été arrêté et les sept hommes qui le portaient ont été tués ; celui de janvier a été également perdu. Si l'Allemagne veut rétablir l'ordre et ne pas laisser ruiner le commerce dans les territoires de son protectorat, l'action de ses croiseurs ne suffit pas. Il faut qu'elle envoie de petites expéditions à l'intérieur. En dehors de la portée de ses canonnières on se moque d'elle. Il faudrait aussi créer çà et là quelques postes fortifiés, avec 40 ou 50 soldats indigènes pour maintenir la paix dans le pays, comme en entretient encore aujourd'hui le sultan de Zanzibar, ce qui fait que son influence est encore considérable. Une lettre munie du sceau du sultan suffit pour ouvrir la route à un courrier. Aussi les Arabes peuvent-ils échanger des lettres avec leurs correspondants à l'intérieur ; il n'en est pas de même des Européens. Peut-être suffirait-il d'exercer sur le sultan une certaine pression pour obtenir de nouveau la tranquillité ; cependant il n'y faudrait pas trop compter ; il ne serait pas impossible que ses agents excitassent les indigènes à la résistance. Si les conditions actuelles se prolongent, les Européens qui vivent à l'intérieur passeront une mauvaise année, car ils ne pourront pas s'approvisionner d'une manière suffisante.

Dès lors la situation s'est aggravée, et, aux dernières nouvelles de

Zanzibar, le supérieur de la station de Kipalapala écrivait que les Arabes exaspérés des nouvelles de la côte se proposaient de se venger sur les Européens à l'intérieur. « Les Arabes très surexcités, » dit-il, « ont demandé au sultan Siké de nous tuer ; Siké a refusé. Les Arabes disent tout haut que si les Français participent à la guerre, ils nous tueront de suite jusqu'au dernier ; nous sommes en grand danger. »

Au Tanganyika, quelques Arabes d'Oudjidji ont proposé de massacrer aussi les missionnaires, mais ceux-ci ont été protégés par Mohamed-ben-Kelfan, cousin de Tipo-Tipo, occupé en ce moment à ravager les bords du Tanganyika et à réduire en esclavage ce qui reste de la population. Mais ils se sont abstenus, pensant que c'était jouer un trop gros jeu de massacrer les Français et les Belges autour du lac.

Il ressort d'une déclaration de sir J. Fergusson, sous-secrétaire d'État au Foreign Office que, d'après un rapport de l'amiral Freemantle, du mois de mars, il n'a été capturé par les vaisseaux anglais, depuis le **blocus de Zanzibar,** qu'un seul bateau chargé d'esclaves. Depuis le mois de mars, plus de 1300 bateaux ont été visités, mais aucun ne portait d'esclaves. Aucune puissance étrangère n'a refusé de reconnaître le blocus ou l'exercice de la visite dans les eaux territoriales du sultan ; un pavillon étranger ne serait pas une protection pour les bateaux qui porteraient des esclaves dans ces eaux.

En **Suède** il s'est formé une **Société anti-esclavagiste.** Le président, M. **Zachrisson** s'est rendu à Bruxelles pour préparer une expédition contre les Arabes chasseurs d'esclaves. Il n'a que trente ans; après avoir terminé ses études universitaires, il a voyagé en Australie, en Arabie, en Palestine, en Afrique et dans les Indes occidentales. Au moyen de grands sacrifices pécuniaires il a réussi à enrôler cent volontaires qui se sont engagés à servir trois ans en Afrique sous son commandement et à entreprendre une campagne contre les chasseurs d'esclaves.

---

## EXPÉDITION DE M. SELOUS AU NORD DU ZAMBÈZE

Tandis que, par la voie du Congo, l'Afrique centrale équatoriale s'ouvre largement à la civilisation, et que, malgré les efforts des Arabes de l'est, celle-ci pénètre peu à peu par le Shiré jusqu'à la région des lacs, il semble que les pays traversés par le Zambèze moyen se montrent plus réfractaires à l'influence européenne. La création de stations missionnaires à Seshéké et à Lealuy est sans doute un fait important, et les

petits commencements ne sont point à mépriser. Mais, en aval des chutes Victoria, malgré la déclaration de protectorat annoncée par l'Angleterre sur le pays des Ma-Tébélé et des Ma-Shona, au sud du Zambèze, il est à craindre que de longtemps les indigènes n'acceptent avec empressement de voir les blancs s'établir au milieu d'eux. De l'autre côté du fleuve, l'insuccès rencontré par le Dr Holub et par M. F.-C. Selous dans leurs tentatives d'explorer ou de traverser le pays des Ma-Choukouloumbé pour se rendre plus au nord, peut faire craindre, de la part de ces indigènes, une opposition dont la civilisation ne pourra triompher que bien lentement. C'est à la suite de M. Selous, dont l'expédition fut postérieure de deux années à celle du Dr Holub, que nous voudrions introduire nos abonnés dans cette région peu connue. Depuis le passage de Livingstone, il s'est produit dans les dispositions des indigènes des changements considérables, dont les explorateurs à venir devront tenir compte s'ils ne veulent pas s'exposer, eux aussi, à des échecs certains.

Ce fut le 9 avril de l'année dernière que M. F.-C. Selous, auquel la géographie était déjà redevable de précieux renseignements sur l'orographie et l'hydrographie des territoires au sud du Zambèze, se mit en route, de Shoshong, pour explorer ceux du nord, à commencer par la vallée des Ba-Rotsé, où il comptait passer une année à faire des collections d'histoire naturelle, à chasser l'éléphant, en même temps qu'à faire un peu de commerce. Il emmenait avec lui deux wagons, cinq chevaux de selle, seize ânes, etc.; mais, à Panda-Ma-Tenka, il apprit les troubles qui régnaient au delà du Zambèze [1] et l'expédition de Lewanika chez les Ma-Choukouloumbé. M. Westbeech lui montra une lettre du jeune missionnaire Arnot lui disant : « Si vous rencontrez notre ami commun, M. Selous, dites-lui combien je serais réjoui de recevoir une visite de lui. J'habite un beau pays, gouverné par un chef puissant [2], et dans lequel les éléphants sont extrêmement nombreux. » Ne pouvant se rendre chez les Ba-Rotsé, M. Selous se décida à tenter de parvenir chez les Garenganzé pour y passer, à chasser et à faire des collections, l'époque de la saison des pluies et revenir l'hiver suivant à Panda-Ma-Tenka. Il fit ses préparatifs, se procura des provisions, des munitions, des marchandises pour une année environ et les répartit en colis suffi-

[1] Voy. IXme année, p. 283-285.

[2] Moshidi (ou Moshiri), roi des Garenganzé, dont la résidence est située à une dizaine de journées de marche à l'ouest du lac Bangouéolo; voy. *Afrique explorée*, IXme année, p. 16-22.

sants pour en charger ses seize ânes et une quinzaine de porteurs. Il comptait traverser le Zambèze vis-à-vis de la ville de Wankie[1], à un degré environ à l'est des chutes Victoria, suivre le fleuve jusqu'à son confluent avec la Kafoukoué, pour y retrouver sa route d'il y a douze ans, et, après avoir passé cette riyière, pousser droit au nord.

Le 5 juin, il quitta Panda-Ma-Tenka, emmenant avec lui trois hommes parlant le hollandais : Daniel, un Hottentot, qui avait conduit un des wagons depuis Shoshong, Paul, Zoulou de Natal, qui s'était marié et avait vécu avec des gens de Wankie pendant quelque temps, et Charley, jeune garçon qui avait été élevé par un des chasseurs de M. Westbeech, était bon tireur et excellent interprète. Il avait en outre avec lui deux hommes de Khama armés, comme lui et les précédents, de très bons fusils anglais, et quatre Ma-Shona attachés à son service.

A l'endroit où la caravane devait traverser le Zambèze, le fleuve a 400$^{m}$ de large et le courant en est très fort. Il fallut faire passer les ânes l'un après l'autre, attachés à la poupe d'un grand canot. L'opération prit une journée entière. Le soir, au coucher du soleil, on campait sous un immense baobab, près de la ville de Wankie. Celui-ci vint au camp le lendemain matin de bonne heure percevoir le prix du passage, plus coûteux qu'il ne l'avait été il y a douze ans. Là, M. Selous dut laisser Daniel, le Hottentot, qui avait un fort accès de fièvre dont il mourut au bout de quelques jours. La maladie, estime-t-il, est dangereuse pour tous ceux qui ne sont pas acclimatés, qu'ils soient blancs, noirs ou jaunes ; ces derniers lui paraissent y résister le moins ; les noirs sont ceux qui la supportent le mieux.

Dès le lendemain du départ de Wankie, les difficultés commencèrent avec les porteurs ; quoique quinze jours auparavant ils eussent solennellement promis à l'explorateur de lui rester attachés coûte que coûte et de revenir avec lui à Panda-Ma-Tenka, la plupart désertèrent. M. Selous dut ajouter leurs charges à celles que portaient déjà les ânes et poursuivre son chemin. Aussi écrit-il : « Le proverbe fait de l'âne le pauvre ami de l'homme, mais nulle part la chose n'est plus vraie que dans l'intérieur de l'Afrique. Robuste et endurant, il peut porter sans se plaindre autant que cinq Cafres ordinaires. Dans les régions où abonde la tsétsé, quelque vigoureux qu'il soit, il ne vit pas longtemps ; cependant il résiste au poison de la piqûre de la mouche beaucoup mieux que tout autre animal

[1] Nos lecteurs se rappellent qu'en Afrique, très souvent, le nom d'un chef devient celui de la ville qui lui sert de résidence.

domestique ; il peut traverser des zones infestées sans en souffrir beaucoup, sa constitution étant assez forte pour qu'il se remette des effets du poison, s'il ne reste pas trop longtemps dans les districts susmentionnés, tandis qu'un bœuf ou un cheval, une fois piqués, dépérissent et succombent. » M. Selous a vu cependant de ces derniers qui se sont remis après avoir été piqués, mais ces cas sont très rares. Plus l'animal est jeune, cheval, bœuf ou âne, mieux il résiste.

Deux jours de marche à travers un pays montueux et pierreux, et de tristes forêts dépourvues de feuillage, où l'eau était très rare, ramenèrent l'expédition sur les bords du Zambèze, à la résidence de Champondo, chef ba-tonga. En chemin, M. Selous avait recruté plusieurs jeunes porteurs, ce qui lui permit de décharger un peu les ânes. Mais Champondo était menacé par une bande de Ma-Tébélé qui voulaient traverser le fleuve ; une forte troupe de Ba-Tonga était réunie pour les en empêcher. Heureusement pour eux, tous les canots étaient sur la rive septentrionale et, sans embarcations, leurs ennemis auraient été assez embarrassés pour opérer le passage ; néanmoins les Ba-Tonga avaient envoyé les femmes, les enfants et les chèvres dans la forêt. Le chef vint au campement et reçut de M. Selous un présent qui parut d'abord le satisfaire, mais le lendemain matin il reparut avec un groupe d'hommes armés de lances barbelées, prétendant n'être pas content du présent reçu la veille, et disant qu'il lui fallait encore telles et telles choses. En même temps, ses gens prenaient une attitude menaçante, parlaient et gesticulaient violemment ; les deux Mangouato, de Khama, alarmés de la tournure que prenait l'affaire, saisissaient leurs carabines et les chargeaient, tandis que les Ba-Tonga, une assagaie dans la main droite et une demi-douzaine dans la gauche, proféraient des discours de plus en plus menaçants. La situation devenait critique, lorsque M. Selous, s'avançant au milieu d'eux sans armes, leur demanda quelles étaient leurs intentions en brandissant leurs assagaies contre ses gens ; sur quoi ils abaissèrent leurs armes et s'assirent. M. Selous appela Paul, le Zoulou, et se rendit avec lui auprès du vieux Champondo qui, moyennant un présent d'une pièce de calicot noir, une poire à poudre et deux rouleaux de fil de laiton, se déclara satisfait et autorisa le passage de la caravane. Les ânes venaient d'être chargés lorsqu'une longue file de Ba-Tonga sortit du village ; c'était la troupe d'observation qui était rentrée dans ses foyers, les Ma-Tébélé ayant renoncé à passer le fleuve et paraissant en pleine retraite. Le chef des Ba-Tonga réclama alors un paiement, sous prétexte que c'était lui et ses gens qui avaient chassé les Ma-Té-

bélé, et que, s'il ne l'avait pas fait et que les Ma-Tébélé eussent passé le fleuve, ils auraient pillé la caravane et tué M. Selous et tous ses gens.

L'explorateur dut s'exécuter; une fois libre, il suivit la rive gauche du fleuve jusque chez Chamedza, autre chef ba-tonga. Les indigènes sortaient en grand nombre de leurs villages; les femmes en particulier examinaient les ânes avec un grand intérêt. Les prétentions de tout ce monde à recevoir des présents engagèrent M. Selous à renoncer à suivre le fleuve pour n'être pas ruiné avant d'avoir atteint la Kafoukoué. Grâce à un bon présent fait à Chamedza, il obtint des guides qui devaient le conduire à travers les montagnes s'étendant entre le haut plateau et la vallée du Zambèze.

D'une manière générale, M. Selous fait remarquer que les Ba-Tonga ont singulièrement changé de caractère depuis 1877, où il traversa leur pays pour la première fois. Alors, ils le recevaient très bien, lui donnaient, dans chaque village, des chèvres et des vivres; nulle part on n'essayait de lui rien extorquer. Aucun blanc n'avait passé chez eux depuis que David et Charles Livingstone et le Dr Kirk avaient traversé le Zambèze pour se rendre à Linyanti; ils éprouvaient une crainte superstitieuse à la vue des blancs qui, avec leurs carabines se chargeant par la culasse, tuaient le gibier à de grandes distances, et passaient chez eux sans craindre d'être molestés. Dès lors, quantité de Ba-Tonga ont été aux mines de diamants et ont vu que les blancs sont mortels aussi bien qu'eux. Beaucoup aussi ont été au pays des Ma-Tébélé, y ont travaillé avec des blancs, et ont vu le peu d'égards avec lequel Lo-Bengula et ses gens traitent les Européens : missionnaires, commerçants, envoyés des gouvernements. En un mot, ils ont compris qu'un blanc n'est pas un dieu qu'il faille adorer de loin, mais plutôt, que lorsqu'on le rencontre seul, c'est une brebis qu'une bande de loups peut très facilement dépouiller. En 1880, à l'instigation de M. Selous, des missionnaires romains se rendirent chez Mwemba, un peu en aval de Chamedza, avec l'intention d'y fonder une station. Paul, le Zoulou, était avec eux. Ils traversèrent le Zambèze, entre Champondo et Chamedza, après avoir subi d'énormes extorsions de la part des indigènes, qui les déposèrent d'abord, eux et leurs marchandises, dans une île, et ne consentirent à leur faire achever la traversée qu'après avoir reçu un second paiement. Arrivés chez Mwemba, tous tombèrent malades de la fièvre; l'un d'eux mourut au bout de peu de jours. Mwemba réclama un paiement considérable parce que ce blanc était mort dans son pays; les autres étant trop malades pour rien faire, il s'empara de toutes leurs marchandises, et les

fit repartir pour Panda-Ma-Tenka. Ces procédés paraissent avoir été suivis par les Ba-Tonga. Il y a trois ans, M. David Thomas, fils d'un des premiers missionnaires au pays des Ma-Tébélé, fonda une station dans une île du Zambèze près de l'embouchure de la Loufoua, d'où il se proposait de chasser et de trafiquer au nord du fleuve. Il fut massacré pendant la nuit, et tous ses biens saisis par les Ba-Tonga. Deux mois avant l'arrivée de M. Selous, un trafiquant portugais avait été assassiné avec une partie de ses gens. Aussi notre explorateur ne doute-t-il pas que s'il eût continué à suivre le Zambèze jusqu'à l'embouchure de la Kafoukoué, ils n'eussent été, tôt ou tard, lui et ses gens, pillés et massacrés par les Ba-Tonga.

D'autre part, M. Selous savait que les Ma-Choukouloumbé établis le long de la Kafoukoué avaient, deux ans auparavant, attaqué le camp du Dr Holub. Néanmoins il préféra s'écarter du Zambèze, et suivre ses guides, dont l'un était le propre fils de Chamedza, le long d'une route menant vers le nord. Sur la Mouga, affluent du Zambèze, l'expédition rencontra plusieurs villages ba-tonga, dont les habitants n'ayant encore jamais vu de blancs étaient effrayés. La région traversée abonde en buffles, en antilopes, en zèbres, et aussi en tsétsé.

Plusieurs Ba-Tonga ayant suivi M. Selous dans l'espoir d'entrer à son service, il les engagea, et n'eut qu'à se louer d'eux ; forts, actifs, ils se montrèrent toujours empressés et affectueux. Les hommes de Chamedza le quittèrent pour retourner chez eux. Au nord de la Zougoué, le pays devient tout à fait montagneux. Il offre l'aspect d'une nature en désordre, de montagnes coniques de 200m à 2300m de hauteur, rocheuses et stériles, arides et desséchées. L'eau y est extrêmement rare et le gibier également. Les guides connaissaient bien le pays, et suivaient un sentier qui, par places, avait complètement disparu. La marche était horriblement fatigante pour les ânes qui, malgré cela, escaladaient et descendaient d'un pied parfaitement sûr de vrais casse-cou. En avançant vers le nord le pays change de caractère; les montagnes s'arrondissent, se couvrent de forêts d'un feuillage abondant à l'ombre duquel pousse une herbe succulente. La végétation et les papillons sont les mêmes que ceux du versant septentrional du pays des Ma-Chona, au sud du Zambèze, à une altitude de 1000m à 1300m. En route M. Selous prit encore un autre guide qui devait le conduire à Monzé, résidence d'un chef ba-tonga du même nom, chez lequel Livingstone avait passé en se rendant du pays des Ma-Kololo au Zambèze inférieur. Ce nouveau guide promettait qu'il n'y avait plus qu'une chaîne de montagnes à gravir pour atteindre le

plateau où le gibier abonde, et où la marche est beaucoup plus facile pour les ânes. En effet, dès le lendemain l'expédition, arrivée au sommet de la chaîne, trouvait un pays ondulé, boisé, bien arrosé et couvert de pentes herbeuses. Le climat en était délicieux, les journées fraîches même au soleil, les nuits très froides. Nous ne dirons pas les joies du chasseur au milieu des antilopes, des buffles, des zèbres qui de toutes parts s'offraient à ses coups.

Enfin l'expédition arriva chez Monzé. A l'époque de la visite de Livingstone, il vivait tout près de la colline d'Ou-Kesa-Kesa, mais maintenant il habite à une douzaine de kilomètres plus au N.-E. M. Selous le trouva très infirme, mais fort causeur et amical. Il se souvient très bien de la visite de Livingstone, et en parlait comme d'une chose récente; pour ces indigènes qui n'ont pas l'idée du temps, cinq ans ou un demi-siècle c'est à peu près la même chose. Trente-cinq ans se sont écoulés depuis que Livingstone a passé chez Monzé; dès lors aucun blanc n'était venu chez lui. Le pauvre homme se lamentait sur la perte de ses bestiaux, qui avaient tous été enlevés deux mois auparavant par les troupes de Lewanika poursuivant Morantsiané, ancien prétendant à la domination sur les Ba-Rotsé. Ce dernier était, il y a un an, établi à une vingtaine de kilomètres au sud-est de Monzé, dans les monts Nyandabanyi. Lewanika n'avait pas osé le suivre jusque-là; il s'en était retourné en volant sur son passage tous les bestiaux des petits villages ba-tonga qui n'avaient pu lui opposer de résistance.

Les indigènes ne purent donner à M. Selous aucune information précise sur le pays plus au nord. Au delà de Monzé, le plateau est dépourvu d'arbres, mais couvert d'une herbe qui atteint deux mètres et même trois mètres. Les habitants appartiennent déjà à la tribu des Ma-Choukouloumbé. M. Selous ne put obtenir des gens d'un de leurs villages ni fagots pour dresser un camp, ni combustible. Il dut se contenter de tiges de blé plantées en terre et acheter du bois. Le soir on annonça la venue d'un certain nombre d'hommes de Morantsiané, qui se présentèrent le lendemain matin au camp; ils étaient au nombre de quinze, tous Ba-Rotsé, portant des fusils et accompagnés non seulement des Ma-Choukouloumbé du village le plus proche, mais encore d'autres qu'ils avaient réunis pendant la nuit. Chaque Ma-Choukouloumbé portait un faisceau de javelots bien effilés, de deux mètres de long. Tous, néanmoins, paraissaient animés de bons sentiments. Ils dirent à M. Selous, qu'ayant appris son passage à Monzé, ils l'avaient suivi avec deux défenses d'ivoire pour acheter des munitions. L'explorateur n'en avait point à vendre; ayant encore un long voyage à faire, il avait besoin de

toute sa provision pour son propre usage. Enfin M. Selous leur donna un tapis pour Morantsiané et quelques mètres de calicot pour eux-mêmes et continua sa route jusqu'au bord de la Magoï qui prend sa source un peu au sud de Ou-Kesa-Kesa et se jette dans la Kafoukoué. Là, l'explorateur s'arrêta indécis sur la question de savoir s'il continuerait à marcher vers le nord pour traverser le territoire des Ma-Choukouloumbé, ou s'il tournerait vers l'est pour les éviter et passer la Kafoukoué à Semalemboué, où Livingstone l'avait franchie quelque trente ans auparavant. Paul et Charley partageaient ce dernier avis, mais malheureusement leurs guides ignorants les en détournèrent, en disant qu'ils ne connaissaient pas le pays à l'est, non plus que les endroits où se trouvait de l'eau. En outre, ajoutaient-il, on ne rencontre sur la route du nord que de petits villages ma-choukouloumbé, isolés et dont les indigènes sont bien disposés.

Le lendemain l'expédition traversa un pays où pullulaient les élans, les zèbres et toute espèce de gibier, ainsi que la tsétsé, et l'après-midi elle atteignit la rivière Oungouézi, au bord de laquelle M. Selous établit son camp. D'abord les indigènes se montrèrent réservés, observant de loin les étrangers ; leurs guerriers toutefois tenaient à la main leurs faisceaux de javelines barbelées. Le chef parut bientôt avec quelques-uns des hommes de sa suite et lorsqu'il se fut assuré que les nouveaux arrivés n'avaient aucune mauvaise intention ni à son égard ni envers ses gens, il se montra très amical, désigna un bon emplacement pour y installer le camp et indiqua où l'on pouvait ramasser du bois, couper de l'herbe pour les ânes, etc. Sa physionomie d'ailleurs était bienveillante. M. Selous lui fit un petit présent qui parut le réjouir beaucoup et auquel il répondit en lui rapportant une corbeille de farine. Il était cette fois accompagné d'une trentaine d'hommes portant chacun sur l'épaule gauche un faisceau de lances, tandis qu'ils en tenaient une ou deux à la main droite. Le chef apprit à M. Selous que la rivière Oungouézi est la même que Livingstone traversa près de sa source entre Monzé et Semalemboué. Elle se jette dans la Magoï et non dans la Kafoukoué comme l'indiquent plusieurs cartes. *(A suivre.)*

---

## CORRESPONDANCE

**Lettre de Lorenzo-Marquez, de M. le missionnaire P. Berthoud.**

Lorenzo-Marquez, 5 avril 1889.

Le numéro de février de l'*Afrique* m'est parvenu récemment. J'y ai remarqué, à la page 37, sur notre ville, un article que vous avez extrait du « *Moniteur des*

*Colonies.* » Je puis en somme corroborer les détails qu'il contient. Pourquoi faut-il que sur certains points importants il fasse erreur? La première phrase donne une fausse nouvelle. Je ne puis comprendre que l'auteur ait dit: « Le port de Lorenzo Marquez est *au moins aussi bien installé* que ceux *du Cap* et de Natal. » Si la chose était vraie, je serais le premier à m'en réjouir; mais l'auteur a pris un beau rêve pour la réalité. Peut-être n'a-t-il pas vu le port de la Ville du Cap?...

Au Cap, les plus grands navires peuvent entrer dans les docks; car il y a des docks, et ils sont spacieux. Un long canal, protégé par deux magnifiques jetées, y conduit « de plain pied. » Une passerelle suffit pour descendre du navire sur la terre ferme, et le mauvais temps ne saurait empêcher la circulation et le trafic de l'un à l'autre.

Il n'en est pas ainsi à Lorenzo-Marquez: le chenal naturel, ou bras de mer, où les vaisseaux jettent l'ancre, est sans doute un port par lui-même, et les navires s'y trouvent aussi en sécurité que dans des docks. Mais ces derniers n'existent pas ici, — sauf en projet. Il faut aller au navire avec des barques pour prendre la cargaison et l'amener sur la plage. Si le vent du sud souffle avec violence, et ce n'est pas rare, il devient impossible aux petites embarcations de quitter la plage pour aller au navire. En fait de jetée, il n'y a qu'un petit pont de bois d'environ trente mètres de longueur; à la marée basse, il se trouve très loin du bord de l'eau. Les sables de la plage découvrent jusqu'à une distance de plus de cent mètres. Les barques chargées approchent du bord autant que la hauteur des eaux le leur permet. C'est là que les indigènes vont prendre la cargaison, qu'ils chargent sur leurs épaules ou sur leur tête, et qu'ils vont déposer devant les bâtiments de la douane. Les navires ne pouvant amarrer nulle part sont obligés de jeter une ancre, ce qui leur suffit toujours.

A part un petit voilier qui vient de Natal, le commerce de la place est mené par les deux grandes compagnies anglaises de paquebots, qui transportent la malle du Cap. Cette semaine on attend l'*African,* steamer d'environ 1400 tonneaux, qui appartient à la *Union C°*. de Southampton. Il apporte la cargaison et le courrier qu'avait pris à Lisbonne, en passant, un navire plus grand de la même Compagnie. La semaine prochaine ce sera le tour du steamer de l'autre Compagnie, *Donald Currie & C°*., de Londres. La semaine suivante viendra l'*Anglian,* steamer de plus de 2200 tonneaux, faisant le même service que l'*African,* de la même Compagnie. Après cela il s'écoulera quinze jours, et l'*African* recommencera le tour. Nous sommes donc une semaine sur quatre sans voir de steamer ni de paquebot. Cette semaine-là, le steamer de la Compagnie Donald Currie & C°, fait le service entre Natal et l'île Maurice, au lieu de venir ici.

Je dois dire que le gouvernement vient de commencer la construction d'un *quai-jetée,* d'environ dix mètres de largeur. Ce travail est poursuivi avec activité; et si la jetée est poussée assez loin, elle ne manquera pas de faciliter à un haut degré les débarquements.

D'après un avis officiel publié la semaine dernière, les autorités ont mis au concours l'éclairage de la ville soit au gaz, soit à l'électricité. Cependant l'éclairage

actuel, avec des lampes à pétrole, est satisfaisant, comme le dit l'article du *Moniteur des Colonies.*

Ce journal dit aussi qu'à la suite d'un orage les communications par la ligne du chemin de fer ont été interceptées pendant six semaines. C'est parfaitement vrai, et c'était il y a un an, en mars 1888. Les réparations ont coûté plus de 250,000 frs.

Mais il y a deux mois, à la suite de deux ou trois jours de pluies diluviennes, la ligne a été plus abîmée encore. Elle a seulement 74 kilomètres de longueur. C'est surtout entre les kilomètres 60 et 64 que le mal s'est produit. Des talus ont été emportés, des ponts en fer ont été tordus, etc. Il faudra trois mois pour y faire les réparations les plus urgentes, et cela coûtera plus de 500,000 frs.

Par malheur le chemin de fer ne gagne rien, car le trafic est nul. Tel ne serait pas le cas, si la voie allait jusqu'à Prétoria, ou seulement à Barberton. Mais quand sera-ce? Les travaux devraient être repris à présent, parce que nous entrons dans la saison favorable: et rien ne se fait. La Compagnie, représentée par M. Mac Murdo à Londres, continue à se quereller avec le gouvernement du Transvaal, et le temps s'écoule ainsi sans que la voie ferrée avance d'un mètre.

C'est un état de choses misérable. Voyant que le chemin de fer allait se construire, bien des maisons de commerce étaient venues s'établir à côté des anciennes, qui étaient en petit nombre, et les comptoirs s'étaient multipliés. Pendant un an à peine, le trafic suivit un mouvement ascensionnel; puis, les travaux du chemin de fer étant interrompus, le trafic a de nouveau diminué peu à peu depuis un an. Il continue encore à baisser; il est aussi faible, plus faible peut-être, qu'avant le commencement du chemin de fer; et comme le nombre des maisons de commerce s'est fort accru, elles sont d'autant plus en souffrance. Il y a trois ou quatre mois je vous écrivais: « les affaires sont stagnantes. » Eh bien, aujourd'hui c'est pire. Un négociant me disait qu'elles sont « dans un marasme complet. » Comme il n'y a pour ainsi dire plus de communications avec les mines d'or de Barberton, on a été obligé de réexpédier de notre port plusieurs milliers de caisses de marchandises, et de les faire passer par Natal. On les avait envoyées en transit pour Barberton. Après cela on ne peut s'étonner si l'importation cesse peu à peu. L'exportation est insignifiante, et l'a toujours été.

Certains marchands ont encore souffert d'un malheur particulier. Ils avaient fourni des matériaux de construction, et même des espèces sonnantes, à l'entrepreneur qui a fait la ligne ferrée. Celui-ci les a payés en traites qui ont été protestées deux jours après qu'il eut quitté la contrée. Ces valeurs s'élèvent à quatre ou cinq cent mille francs. Il y a plus d'un an que cela se passait, et les démarches faites par les créanciers n'ont eu jusqu'ici aucun succès.

Pour comble de malheur la disette est dans le pays. L'année dernière il y avait eu relativement peu de pluie, et la récolte avait été très petite. Cette année la sécheresse a sévi plus fort, en sorte qu'il n'y aura pas même le quart d'une récolte moyenne. Les natifs cultivent surtout le maïs; il fait la base de leur alimentation. On a déjà commencé à importer de Natal de grandes quantités de maïs, en grain et en farine. On le paie ici cinq fois plus que le grain du pays en temps ordinaire.

D'autre part les Indous, — Banyans, Mahométans, ou autres, — souffrent de la disette de riz qui sévit actuellement en Inde. Ce riz était leur nourriture principale, et maintenant, depuis deux mois, le prix en a triplé. Or cette population indoue est assez forte, et il faut y ajouter un contingent de Chinois. A défaut de riz, ils mangeraient du maïs, mais cela revient tout aussi cher cette année. Il en résulte que tout renchérit, et cela au moment où le mouvement commercial redevient nul. Aussi on commence à parler de faillites et de liquidations, ce qui vraiment ne doit pas étonner.

La prospérité de la place dépend entièrement des maisons étrangères, — françaises, hollandaises, anglaises, etc. Les Portugais y sont pour peu de chose. Du reste ils ne font encore que d'arriver, — sauf évidemment les employés de l'administration. Par malheur ils sont jaloux des étrangers. Les plans de la ville nouvelle s'étendent sur de vastes terrains inoccupés, dont un décret de Lisbonne règle la vente. Malgré cela, la Chambre municipale vient de faire une loi qui interdit aux étrangers d'acheter plus de neuf ares de terrain; et ils ne pourront le faire qu'une fois pour toutes. Cependant ils peuvent acheter autant qu'ils veulent de la main des propriétaires portugais eux-mêmes. Il faut espérer que les particuliers, les Portugais, se hâteront de faire fortune par ce moyen. J'en connais un qui essaie de le faire, et qui offre à vendre les terrains qu'il possède.

Paul Berthoud.

---

## BIBLIOGRAPHIE[1]

*Henri Brosselard.* Les deux missions Flatters. Paris (Jouvet et C^e^) 1889, in-12, 302 p. 50 grav. et une carte, fr. 2, 25. — Cette seconde édition de l'ouvrage de M. Brosselard n'est pas une reproduction identique de la première. La partie concernant la seconde mission Flatters a subi un complet remaniement. Comme M. Brosselard ne faisait pas partie de cette seconde expédition, il ne put en parler que d'une manière très succincte dans la première édition, d'autant plus que, lorsque parut son livre, la lumière n'était pas faite encore sur les causes du terrible désastre du puits de Bir el Gharama. A l'heure actuelle, la relation officielle publiée par les soins du gouvernement général de l'Algérie a fait connaître le résultat des enquêtes et expliqué l'insuccès de l'expédition. Aussi l'auteur a-t-il pu entrer dans plus de détails et, en outre, faire ressortir les enseignements qui découlent de l'étude de ces mémorables explorations. Le récit de la première expédition Flatters prend beaucoup plus de place que l'autre ; M. Brosselard en faisait partie, en

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

outre, les documents sur ce sujet ne manquent pas. L'auteur qui écrit simplement, mais avec beaucoup de verve, se laisse aller à raconter les mille incidents d'un voyage dans le désert, les uns comiques, la plupart sérieux, et donne en même temps un tableau exact de la région du Sahara central, l'une des plus arides du globe.

Les derniers chapitres du livre sont consacrés à une étude des résultats de la seconde mission, à des notices biographiques sur le colonel Flatters et ses compagnons morts victimes de la trahison, enfin à un exposé de son opinion sur les divers points de la question saharienne : pénétration dans l'intérieur de l'Afrique et, en particulier, au Soudan ; occupation de ces vastes contrées ; tracé d'une voie ferrée destinée à relier l'Algérie au Sénégal, etc. L'ouvrage est orné de portraits, de nombreux croquis, rapides mais bien exécutés, et d'une carte indiquant, à l'échelle de $^{1}/_{3000000}$, les deux itinéraires des missions Flatters, de Biskra au centre du Sahara.

*J.-J. Kettler*. Handkarte der deutschen Schutzgebiete in Ost-Afrika. Weimar (Geographisches Institut), 1889, $^{1}/_{1000000}$. — Les événements dont l'Afrique orientale est actuellement le théâtre donnent de l'actualité à la nouvelle publication de l'Institut géographique de Weimar dont nous avons à plusieurs reprises signalé les beaux travaux. La carte manuelle des territoires de protectorat allemand dans l'Afrique orientale ne le cède en rien aux publications précédentes sous le rapport de la netteté et du dessin. Les couleurs qu'elle renferme sont franches et bien tranchées ; grâce à sa grande échelle ($^{1}/_{1000000}$) et au fait que les montagnes y sont marquées en brun, elle se lit avec facilité et sans le secours de la loupe, bien qu'elle porte un grand nombre de noms. Elle mesure 46 centimètres du nord au sud et 39 de l'est à l'ouest. Toutefois elle ne renferme pas tout le territoire du protectorat allemand, car elle s'arrête au sud un peu au-dessous de l'embouchure du Roufidji et au nord à Mombas. La limite à l'ouest est Mpouapoua, et à l'est l'océan dans lequel l'auteur a marqué avec beaucoup de détails dans le dessin des côtes et dans les noms, les îles de Zanzibar et de Pemba. Un carton donne le pays de Witou et un autre la partie méridionale du duché allemand de Hesse qui, étant reproduit à la même échelle que la grande carte, permet de se faire, par comparaison, une idée de la grandeur des territoires de protectorat. Ainsi, le but de cette carte n'est pas d'indiquer l'ensemble des possessions allemandes de l'Afrique orientale et en particulier la région s'étendant entre le Roufidji, le lac Nyassa et

la Rovouma. Cette contrée étant à peu près inconnue et l'Allemagne n'en ayant pas effectivement pris possession, l'auteur l'a laissée de côté. Il a plutôt cherché à donner, avec beaucoup de détails, la région côtière appartenant au sultan de Zanzibar, et les pays d'Ousaramo, d'Oukouéré, d'Oukami, d'Ousigoua, de Ngourou et d'Ousagara, qui vont être en partie le champ d'action de la petite armée réunie par le commandant Wissmann et sur lesquels se porte dès maintenant l'attention publique.

I. *G. Rösel.* Der Feldzug gegen die Sklaverei in Afrika. Trier (Paulinus-Druckerei), 1889, in-12, 31 p., 50 Pfg. — II. Die afrikanische Sklaverei. Reden von Bischof Dr Korum und Professor Dr Mosler. Trier (Paulinus-Druckerei), 1889, in-12, 38 p., 30 Pfg. — Ces deux brochures se rattachent au mouvement anti-esclavagiste qui se produit chez les nations de l'Europe occidentale et en particulier en Allemagne. La première est une étude fort bien conçue sur la question de l'esclavage, en général. L'auteur prend le sujet à l'origine de l'esclavage et examine les causes de cette institution; puis il la décrit telle qu'elle existait en Amérique et comment elle a été abolie. Après cette sorte de préambule, il parle de l'esclavage africain, de la manière de former une caravane d'esclaves, des marchés et du commerce de chair humaine, enfin il examine la question de la lutte contre l'esclavage et propose en quelque sorte un plan de campagne. Cette brochure est le fruit des réflexions d'un esprit plein de sagacité et d'un vrai philanthrope.

La seconde renferme trois discours prononcés devant des sociétés anti-esclavagistes, l'un par le professeur Dr Mosler devant celle de Trèves, les autres par l'évêque Korum devant celles de Liège et de Trèves. Dans ces allocutions qui révèlent une grande hauteur de pensées, les orateurs ont montré un grand enthousiasme pour la cause anti-esclavagiste qui est en même temps celle de l'humanité et de la civilisation, et se sont prononcés en connaissance de cause et avec une grande énergie pour la lutte contre cette détestable institution, cette « plaie honteuse » comme l'appelait Livingstone.

*A. de Kerdec-Chény.* Guide du voyageur au Maroc et guide du touriste. Paris (Challamel et Cie), 1889, in-18, 205 p. et carte, fr. 4,25. — L'auteur de ce livre, rédacteur du *Réveil du Maroc,* journal paraissant à Tanger, a voulu fournir aux touristes et aux voyageurs au Maroc, un *Guide* qui leur permît d'accomplir leur itinéraire d'une manière sûre et sans dépenses inutiles. Les noms des principaux guides-interprètes

que l'on peut se procurer à Tanger, l'indication des divers itinéraires, les renseignements multiples concernant les tarifs, les monnaies, les poids, les mesures, le tableau du personnel des légations, consulats et agences consulaires des puissances étrangères représentées au Maroc, la description des villes et autres localités susceptibles d'être visitées, tout cela se trouve dans cet ouvrage. Il va sans dire que ce petit livre n'a pas la prétention d'être aussi complet qu'un Baedecker suisse, et de prévoir tous les cas dans lesquels un voyageur pourra se trouver au Maroc. Tout voyage dans ces contrées présente une large part d'inconnu; mais les voyageurs seront néanmoins fort reconnaissants envers l'auteur de ce livre qui leur permettra de diminuer autant que possible les chances d'insuccès et leur épargnera la peine d'aller constamment se renseigner auprès des consuls, des autorités locales ou des indigènes.

Avec le développement du goût des voyages, si puissant à notre époque, et l'extension que prend le commerce international, les excursions dans l'intérieur du Maroc sont devenues de plus en plus nombreuses, bien qu'elles soient très coûteuses. Ces voyages, lorsqu'ils se bornent aux endroits connus, ne présentent pas de danger. On peut même les faire sans être accompagné, mais alors on perd tout droit à réclamer, dans le cas où l'on aurait été victime d'un vol ou d'une attaque. Le mieux est de prendre avec soi, outre un guide-interprète, un moghrazni (cavalier du Maghrzen) donné par la légation ou le consulat de la nation dont on est citoyen. Ce soldat, que l'on paie à raison de 5 francs par jour, couvre le voyageur de la responsabilité du gouvernement marocain, procure les vivres, l'orge, etc.

Dans l'ouvrage qu'il a écrit, M. de Kerdec-Chény a voulu donner, outre les renseignements destinés aux voyageurs, un exposé exact de l'état actuel du Maroc. C'est pourquoi la première partie est consacrée à une description physique, politique et économique du Maroc, à une esquisse historique et à un exposé de la « question d'Occident. » Cette monographie, écrite au point de vue français surtout, se lit avec beaucoup d'intérêt. Elle fait ressortir de la manière la plus évidente, le contraste qui existe entre la productivité du Maroc et le peu de parti que le gouvernement et les indigènes ont su tirer de ce pays. L'auteur qui est depuis longtemps sur les lieux a pu donner une foule de renseignements peu connus et fort intéressants sur ce vaste empire de l'ouest qui deviendrait un si beau pays dans les mains d'une population civilisée.

L'ouvrage est accompagné d'une carte dont M. de Kerdec-Chény ne se déclare pas entièrement satisfait, mais qui est l'une des meilleures cartes d'ensemble existant actuellement.

*Henrique Augusto Dias de Carvalho.* **Methodo pratico para fallar a Lingua da Lunda. Lisboa (Imprensa Nacional), 1889, in-8°, 64 p. — Depuis que la Conférence de Berlin a reporté le long du Quango la frontière orientale de leur colonie d'Angola, les Portugais se sont mis à étudier le territoire ajouté à leurs possessions et ont poussé leurs explorations au delà du Quango, dans le pays de Lounda, dont le souverain, le Mouata Yamwo, est le plus puissant des rois nègres. Une grande expédition, commandée par le major d'infanterie Dias de Carvalho, a récemment traversé le grand empire et atteint les rives du Kallanji (en portugais Calanhi). Il a été publié sur cette exploration une série de mémoires qui en exposent les résultats à tous les points de vue : géographique, ethnographique, linguistique, etc. L'un des plus intéressants est celui que nous avons sous les yeux : dû à la plume du chef même de l'expédition, il fournit une méthode pratique pour apprendre la langue du Lounda. Nous ne pouvons dire quelle étendue aura cet ouvrage, car nous n'en avons reçu encore que le premier fascicule composé de 64 pages, mais il nous suffit pour reconnaître que la méthode dont il s'agit, exposée avec clarté, est réellement simple et pourra être employée avec succès par les voyageurs et par les colons du Lounda.**

**Les dix-sept premières pages sont consacrées à la phonologie, c'est-à-dire à l'étude des sons, des lettres et de leur permutation, chapitre difficile, sans aucun doute, car on sait à quels obstacles se heurte la transcription des sons d'une langue africaine dans une langue européenne.** Ensuite vient le traité de la forme des mots et de leurs transformations, en d'autres termes, la morphologie. Les règles relatives à l'article, au substantif, à l'adjectif, au pronom, à la formation du pluriel, etc., sont successivement passées en revue ; plusieurs paragraphes sont consacrés à des exercices rédigés sous forme de conversation, dans lesquels les principales règles de la grammaire trouvent leur application. Il s'agit là d'une œuvre originale et sérieusement faite, de nature à intéresser les philologues aussi bien que les voyageurs dans le centre de l'Afrique.

*Edmond Plauchut.* L'Égypte et l'occupation anglaise. Paris (E. Plon, Nourrit et C^ie^), 1889, in-18, 259 p., 3 fr. 50. — Cet ouvrage n'est pas une description physique et politique de l'Égypte, mais plutôt un exposé de son histoire contemporaine et de sa situation financière, administrative et politique. L'auteur, qui a visité trois fois la vallée inférieure du Nil, en particulier à l'époque, encore peu éloignée, où l'on traversait d'Alexandrie à Suez en bateau et en voiture de poste, connaît les principaux personnages politiques égyptiens et a été reçu par le khé-

dive. Il nous fait part de ses entrevues avec eux et cite l'opinion de l'un ou de l'autre en discutant les bons et les mauvais côtés de la situation actuelle de l'Égypte. Ce sont précisément ces souvenirs d'une autre époque et ces impressions personnelles, ces portraits d'hommes tels que Tewfick, Chérif, Riaz, Nubar, Arabi-Pacha, dont l'histoire retiendra les noms, qui donnent de l'attrait au récit; les faits eux-mêmes : le règne fastueux d'Ismaïl, sa chute et son remplacement par Tewfick, la révolte d'Arabi, le bombardement d'Alexandrie, l'affaire de Tel-el-Kébir, la perte du Soudan égyptien ont déjà été racontés maintes et maintes fois. Le livre renferme sur le budget égyptien, l'administration des domaines, le commerce, l'administration de la justice, des détails intéressants et peu connus. Un chapitre est consacré à l'instruction publique à laquelle, nous dit l'auteur, le khédive voue personnellement une sollicitude éclairée et constante. L'ignorance est encore grande dans la multitude des fellahs et des Arabes, mais il paraît que peu à peu l'instruction se répand et qu'on peut déjà en constater les fruits. C'est de là que viendra la régénération de l'Égypte, ce pays si beau et si merveilleusement fécond, dont les indigènes qui ne cessent d'en retourner le sol pour le profit de maîtres étrangers, vivent eux-mêmes dans la misère.

L'ouvrage de M. Plauchut est rédigé d'un bout à l'autre avec un parti pris un peu trop évident. Nul mieux que nous ne reconnaît tout ce que la France a fait en Égypte au point de vue scientifique et matériel, mais ce n'est pas une raison pour considérer comme bon tout ce qui vient de la France et pour mauvais tout ce qui vient de l'Angleterre. Si l'influence de la France a diminué en Égypte, ces dernières années, c'est bien un peu par sa faute, car lors de l'intervention militaire de 1882, qui a donné à l'Angleterre la place qu'elle occupe actuellement sur le Nil, le gouvernement anglais entendait agir de concert avec la France, et c'est celle-ci qui, pour des motifs de haute politique, a refusé d'envoyer des soldats en Égypte. Que les patriotes français demandent l'évacuation de l'Égypte par l'armée anglaise, qui a été promise plusieurs fois par le cabinet britannique, rien de mieux ; mais qu'ils refusent de reconnaître que l'Angleterre a ramené la tranquillité en Égypte et opéré d'heureuses réformes, entre autres la suppression de la corvée et l'abolition de la bastonnade, cela montre qu'un patriotisme trop exclusif peut entraîner à des erreurs de jugement.

*Dr Friedrich Fabri.* FÜNF JAHRE DEUTSCHER KOLONIALPOLITIK. Gotha (Friedrich-Andreas Perthes), 1889, in-8, 153 p., m. 2.60. — Depuis quelques mois, la politique coloniale allemande traverse une crise qui,

en se prolongeant, pourrait devenir grave. Sur plusieurs points, le mauvais vouloir des indigènes ou l'action diplomatique des puissances civilisées ont créé des difficultés plus ou moins grandes et porté atteinte au développement progressif de l'influence allemande. Dans l'Afrique orientale, les fonctionnaires de la Compagnie allemande ont dû quitter presque toutes les places qu'ils occupaient, quelques-uns d'entre eux sont morts, les établissements coloniaux ont été détruits et l'accès de l'intérieur fermé pour longtemps. Bien que l'état de guerre ouverte n'existe pas dans l'Afrique allemande du sud-ouest, la situation n'y est pas meilleure. Le chef des Maharero, excité par un marchand anglais, a annulé tous les traités qu'il avait passés avec l'Allemagne et toutes les concessions accordées à des Allemands, sur quoi le commissaire impérial et tous les Allemands établis, à l'exception des missionnaires, ont quitté le pays. Enfin chacun connaît le conflit des Samoa, dans lequel l'Allemagne a rencontré de la résistance de la part de l'Angleterre et des États-Unis. L'époque des prises de possession et de l'enthousiasme que créait en Allemagne l'idée que le drapeau de la patrie flottait sur de nouveaux territoires, est passé ; il faut maintenant défendre les établissements fondés et revenir à une conception plus sérieuse de la politique coloniale.

Dans un livre écrit avec la précision et la méthode qui lui sont propres, le Dr Fabri examine d'une manière complète la question coloniale telle qu'elle se pose aujourd'hui. Il étudie les différentes faces du problème, propose des solutions et combat l'opposition ou l'indifférence manifestées par certaines personnes à l'égard de la politique coloniale. Le Dr Fabri est un patriote sérieux et convaincu qui croit fermement que le développement maritime et colonial est profitable et même nécessaire pour le jeune empire allemand ; mais il ne se dissimule pas les difficultés de l'entreprise et estime que, lorsque l'honneur est engagé, il faut aller jusqu'au bout. Or l'Allemagne en fondant des colonies n'a pas créé les services nécessaires pour en assurer l'entretien et le développement. L'auteur examine les commencements et le programme de la politique coloniale allemande, et démontre que ce qui a manqué à l'empire ce sont des forces armées préparées pour la lutte dans les pays tropicaux et un service fortement organisé. Aussi propose-t-il la création d'une petite armée coloniale et d'un service spécial pour les colonies, nécessaires selon lui pour atteindre le but que l'on s'est proposé.

Ce livre, dont l'actualité est évidente, offre un réel intérêt par le grand nombre de renseignements peu connus qu'il renferme, la clarté de l'exposition et le souffle viril qui l'anime d'un bout à l'autre.

---

## BULLETIN MENSUEL (*5 août 1889*[1]).

A la suite d'un rapport présenté, le 26 février dernier, à l'Académie de médecine de Paris, par M. Le Roy de Méricourt, sur la nécessité de créer des Sociétés latines de **médecins missionnaires** en Afrique et dans l'extrême Orient, rapport dont les conclusions furent votées à l'unanimité, il s'est constitué une Société dont le but sera d'établir des hôpitaux-écoles et des dispensaires, pour répandre, parmi les peuples de l'Afrique et de l'Asie, les bienfaits de la médecine, de la chirurgie et de l'instruction médicale. Le rapport faisait, à bon droit, ressortir la supériorité marquée qu'un explorateur médecin et chirurgien peut avoir sur tous les autres. Grâce aux soins qu'il prodiguera sur sa route, il parviendra à surmonter, dans les plus périlleux voyages, les difficultés auxquelles se heurtent ceux qui n'ont pas à leur disposition ce moyen d'action. Plusieurs jeunes médecins ont déjà offert leurs services au comité organisateur. Celui-ci fait appel au dévouement des médecins, des pharmaciens et de toutes autres personnes habitant dans les départements, aux colonies ou à l'étranger, pour y représenter l'*Œuvre médicale missionnaire.* Il sollicite aussi des dons pour l'établissement des hôpitaux-écoles et des dispensaires.

Un des épisodes les plus curieux de la lutte contre les **criquets,** dans la province de **Constantine,** est certainement celui de la défense du chef-lieu contre l'invasion des acridiens. Nous en empruntons le récit à une correspondance du *Temps :* « Constantine ressemblait à une place assiégée. Une ligne de circonvallation — de contrevallation, devrait-on dire, si les criquets faisaient, comme Vauban, des tranchées et travaux d'approche — la couvrait, ligne de toile, faite d'appareils cypriotes, sur 18,000$^{m}$ de long. On sait que Constantine est perchée sur un gros rocher qu'entourent, d'une part, une plaine, et de tous les autres côtés, un ravin, coupure nette, à pic, profonde de plusieurs centaines de mètres, au fond duquel coule le Rummel. Elle ne tient au reste du pays que par le pont qui a été construit sur les restes du pont romain, et par l'isthme serré, ou plutôt le remblai, qui forme la place de la Brèche. C'est à l'attaque de cette position que, de tous les points de l'horizon, se ruaient

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

les criquets. Tous les jardins furent mangés. Le grand faubourg Saint-Jean, qui s'étend hors de la place de la Brèche, au pied et sur les pentes de Koudiat Aty, fut envahi ; rien ne put le défendre. Saint-Antoine, les prisons, le Bardo, la gare, Mansourah et l'hôpital furent occupés ou entamés ou assaillis par les envahisseurs. On eut à peine le temps de préserver ceux de ces points qui devinrent le pivot de la défense, les attaches de la ligne des toiles. On put tout juste refouler les bandes qui entraient par la place de la Brèche ou essayaient de franchir le pont. Cependant elles furent toutes, ou écrasées sur place, ou balayées dans le Rummel. En ville, c'était le branle-bas, mais avec entrain, bonne humeur, bon exemple surtout donné par les classes supérieures. Cette chose inouïe, la réquisition universelle par quartiers, l'envoi sur les chantiers, pour la défense des jardins et des cultures, de l'ouvrier, du journalier, du marchand dont la journée était perdue sans aucune compensation alors que l'invasion des criquets dans la ville n'eût été pour lui qu'un ennui, tout fut accepté parfaitement. On vit partir l'avocat, le fonctionnaire, le notaire ou le commerçant ; le bon juif lui-même n'a pas fait trop de grimaces pour quitter son comptoir ; le musulman le plus fanatique s'est embrigadé de bonne grâce. On a fait de la bonne besogne puisque les criquets sont vaincus. C'est le premier siège que subit la ville depuis qu'elle est devenue française ; elle s'en est tirée à sa gloire. »

Les affaires d'Égypte ont donné lieu, à la Chambre des Communes, à un débat dans lequel ont été dénoncées des **atrocités commises dans la guerre contre les troupes du mahdi.** Sir Wilfried Lawson a mentionné entre autres, d'après les informations fournies aux journaux par le gouvernement lui-même, le fait que les Égyptiens sont entrés dans un camp ennemi, l'ont trouvé abandonné et n'y ont plus rencontré qu'un certain nombre d'hommes, de femmes et d'enfants qui se mouraient d'épuisement. Ces malheureux étaient dans cet état parce que les Égyptiens empêchent les indigènes de s'approcher du Nil pour y puiser de l'eau, et leur font ainsi subir toutes les tortures de l'agonie. Les forces égyptiennes — qui, dans les circonstances actuelles, comme l'a fait remarquer sir Wilfried Lawson, doivent être considérées comme des forces de l'Angleterre — vont jusqu'à ravager les champs cultivés et à détruire les fruits de la terre. Même les hordes des Soudanais n'agiraient pas ainsi ; jamais elles ne fouleraient aux pieds la nourriture des populations. Si ce mode de faire la guerre continue, on verra se reproduire au Soudan toutes les horreurs que l'Angleterre a toujours considérées comme une honte. Le ministre de la guerre, M. Stanhope, n'a

rien trouvé à répondre. Sir James Fergusson, sous-secrétaire parlementaire n'a pas nié les atrocités commises, et, avec une simplicité qui touche au cynisme, il a dit qu'après tout les Soudanais n'avaient que ce qu'ils méritaient, qu'ils n'avaient qu'à retourner d'où ils étaient venus. En somme, pour repousser des troupes qualifiées de barbares, sir James Fergusson trouve tout naturel que des soldats au service d'une puissance européenne se servent de procédés auxquels les barbares eux-mêmes hésiteraient à avoir recours. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que cette déclaration n'ait pas soulevé un mouvement d'indignation, dans cette Chambre naguère si facilement émue par le récit des atrocités bulgares. Faut-il croire que lorsque les intérêts britanniques sont en jeu, la Chambre anglaise n'a plus d'entrailles? Un membre, M. J. Ellis, ayant exprimé son étonnement, sir James Fergusson a cherché à expliquer qu'en parlant du droit des troupes égyptiennes de repousser l'invasion soudanaise par tous les moyens en leur pouvoir, il n'avait voulu parler que des moyens qui sont reconnus comme pouvant être employés par des nations civilisées. Le sous-secrétaire parlementaire trouve-t-il que les procédés signalés appartiennent à cette catégorie?

En voyant les troupes italiennes s'emparer de **Keren,** du pays des **Bogos** et de l'**Asmara,** on se demande si le chef des forces britanniques qui a installé les Italiens à Massaoua, les avait instruits des obligations contractées par l'Angleterre envers le négous pour obtenir son secours contre les partisans du mahdi? Au moins doivent-ils les connaître actuellement, car, déjà en 1887, le journal italien *Marina e Commercio* a publié le texte du traité conclu entre l'Angleterre et l'Abyssinie, le 3 juin 1884, dont l'article 2 est ainsi conçu : « A partir du 1er septembre 1884, le pays connu sous le nom de territoire des Bogos sera restitué au négous, et quand les troupes du khédive auront abandonné Kassala, Amideb et Sennaheit, les forts du pays des Bogos, qui appartiennent actuellement au khédive, seront remis avec tous les approvisionnements de guerre qu'ils contiennent au négous, dont ils deviendront la propriété. » En se substituant aux Anglais, ou plutôt aux Égyptiens, à Massaoua, les Italiens n'ont-ils pas accepté pour eux-mêmes les engagements pris naguère par l'Angleterre et l'Égypte?

M. Bonola, secrétaire général de la Société khédiviale de géographie du Caire, a bien voulu nous communiquer une note de M. **Jules Borelli,** qui devait paraître dans le *Bulletin* de cette Société, accompagnée d'une carte dressée par l'explorateur lui-même. Nous reproduisons cette note comme complément des renseignements publiés dans

notre numéro de juin, dans l'article intitulé : *De la région comprise entre le haut Nil et la côte des Somalis*.

« J'ai eu l'honneur de voir, au retour de leur important voyage, MM. le comte Teleki et le lieutenant de Höhnel. J'ai travaillé avec ces messieurs au raccordement de nos routes. Ils ont aperçu les monts Arro, ou Aro, qui leur ont été désignés sous le même nom qu'à moi. Plusieurs autres renseignements communs désignent le lac Basso-Narok, qu'ils ont appelé Rudolf, comme étant le lac Sciambara ou Sambourou, noms sous lesquels il est ordinairement désigné. D'après les observations de ces messieurs, ce lac est à 600$^{m}$ environ d'altitude. De plus, j'ai retrouvé une observation que j'avais égarée, faite au confluent de l'Omo et du Godjeb. Elle fixe à 1100$^{m}$ environ l'altitude de ce point. L'Omo ne peut donc se rendre au Victoria-Nyanza, qui est à une altitude de plus de 1100$^{m}$. C'est assurément le fleuve que les voyageurs austro-hongrois ont vu se jeter dans le Basso Narok. »

Ajoutons que M. Borelli est arrivé à la fin de juin à Marseille, où la Société de géographie de cette ville lui avait préparé une cordiale réception, dans laquelle il a été félicité de ses travaux de quatre années au sud de l'Abyssinie. Il en a ramené deux Gallas et une collection de photographies et d'objets ethnographiques.

D'autre part, M. **de Hoehnel** écrit au *Mouvement géographique* de Bruxelles : « Je m'empresse de vous faire savoir qu'en me basant sur les observations faites pendant le voyage, ainsi que sur les renseignements recueillis dans des entretiens que j'ai eus à Aden avec M. Cecchi, et au Caire avec M. Borelli, j'ai acquis la conviction absolue que les lacs Rodolphe (Sciambara) et Stéphanie (Sambourou) constituent des bassins absolument indépendants, aussi bien de l'Océan que du Nil. Le lac Rodolphe n'est que le dernier membre d'une série de lacs qui s'étend dans une direction générale sud-nord, du 4° lat. S. au 5° lat. N., au fond d'une fente volcanique énorme.

D'après le *Times*, les meilleurs rapports existent entre les fonctionnaires de l'**Imperial British East African Company**, d'une part, et le sultan de Zanzibar, les chefs et les habitants du territoire de la zone d'influence anglaise, de l'autre. Des renseignements ont été recueillis sur la valeur des ports situés le long de la côte. Les plans de Mombas et de Kilifi montrent que ces ports sont excellents, et la Compagnie espère que Mombas prendra la place de Zanzibar comme entrepôt des marchandises pour l'intérieur. Mombas est salubre pour les Européens et peut le devenir davantage encore par des mesures sanitaires. Des jetées

sont en voie de construction; une ligne télégraphique est projetée le long de la côte pour permettre aux fonctionnaires de la Compagnie de communiquer directement avec le quartier général à Mombas. Les sujets hindous anglais dont les habitations ont été ruinées par la guerre, se sont réfugiés sur le territoire britannique; les caravanes commerciales envoyées dans l'intérieur ont fait de bonnes affaires. Un essai de monnaie de cuivre portant le nom de la Compagnie a si bien réussi, qu'un contrat a été fait pour une nouvelle livraison de dix mille kilogrammes de cette monnaie; la question de l'utilité d'en frapper une en argent est à l'examen. Une des plus importantes caravanes expédiées vers les lacs Naïvasha et Baringo était commandée par M. F.-J. Jackson. Quoiqu'elle n'ait pas accompli tout ce qu'on en attendait, elle a acquis une connaissance suffisante du pays pour pouvoir choisir une demi-douzaine d'endroits propres à l'établissement de stations, que M. Jackson fondera dans un voyage ultérieur. De là, des expéditions seront envoyées pour nouer des relations dans les districts au nord et à l'ouest du Victoria-Nyanza. La Compagnie espère que ses agents rencontreront Stanley, en route de l'intérieur vers la côte. Elle tient à ne pas perdre de temps pour s'assurer la région située au nord et à l'ouest du lac Victoria. Chaque jour, dit le *Times,* a son importance, en présence d'une horde d'aventuriers, sans scrupules, en campagne et décidés à contrecarrer les grandes visées pour lesquelles cette Compagnie a obtenu son privilège. On espère que les caravanes de M. Jackson et d'autres inspireront assez de confiance aux indigènes pour tenir tête aux marchands d'esclaves, aux maraudeurs, assurées qu'elles seront du ferme appui de la Compagnie. Une autre caravane, commandée par M. J.-R.-W. Pigott, a été expédiée dans la direction de la Tana, pour nouer des rapports avec les chefs de cette partie du pays, et de là contourner le mont Kénia, jusqu'à ce qu'elle rejoigne M. Jackson au lac Baringo. Aux dernières nouvelles (25 avril), M. Pigott était tout près du Kénia. Ces deux caravanes ont à leur service un millier d'indigènes. La Compagnie fait construire deux routes, l'une de Mombas à Mboungo, l'autre de Mombas à Mélinde. Le *Times* ajoute en terminant : « La Compagnie reconnaît évidemment que les intérêts de l'empire lui sont confiés. En favorisant ces intérêts, elle peut être assurée de l'appui du pays et du gouvernement; on attend d'elle, maintenant, qu'elle prenne l'initiative de faire progresser ces intérêts dans tous les sens. Elle ne devra pas perdre de temps, pour établir la ligne anglaise de communication proposée du Cap au Nil. »

Dans la première assemblée générale de l'Imperial British East African Company, le président, M. Mackinnon, a donné un aperçu de la ligne de conduite que la Compagnie se propose de suivre. Les stations à créer seront permanentes et reliées entre elles par un fil télégraphique. Le centre des opérations sera **Mombas**. A partir du mois d'août, et conformément aux termes du contrat passé avec le sultan de Zanzibar, la Compagnie prendra la direction de l'administration des droits de sortie. Elle croit le moment venu d'inviter le public à participer à l'entreprise, et, à cet effet, elle ouvrira une souscription pour réunir le capital nécessaire. M. Mackenzie, directeur de la Compagnie en Afrique, a exprimé l'espoir que les résultats financiers de l'entreprise seront fort beaux, et la conviction que l'importance de l'œuvre lui vaudra la protection et l'appui du gouvernement anglais. La population indigène des Indes anglaises, a-t-il ajouté, augmente dans de telles proportions, que les ressources du pays ne subviendront bientôt plus aux besoins de ses habitants; ceux-ci pourront émigrer vers la côte orientale d'Afrique, dont le climat leur conviendra mieux que celui de n'importe quelle autre possession anglaise. Tout le commerce de cette partie de l'Afrique prend aujourd'hui le chemin de Zanzibar, mais M. Mackenzie est persuadé que Mombas est appelé à devenir, dans un avenir peu éloigné, le grand centre du commerce à la côte orientale. Sir John Kirk, ancien consul général d'Angleterre à Zanzibar, a confirmé les assertions de M. Mackenzie au sujet de Mombas. Les Arabes, a-t-il dit, sont tout disposés à travailler de concert avec les Européens.

Au milieu des troubles de l'Afrique tropicale orientale, les missionnaires de la Société des **missions anglicanes** ne se sont pas laissé ébranler dans l'accomplissement de leurs devoirs. Le représentant du gouvernement britannique à Zanzibar a mis à leur service toute l'influence qu'il possédait pour leur faciliter la retraite vers la côte s'ils jugeaient préférable de ne pas exposer leur vie à l'irritation des Arabes, toutefois ils ont préféré rester à leur poste. Sans doute ceux de l'Ou-Ganda ont été chassés de Roubaga, mais ils attendent à Ousambiro, au sud du lac Victoria, que la porte se rouvre, pour retourner dans leur premier champ de travail, car ce ne sont pas les indigènes ba-ganda qui les ont forcés de partir, ce sont les Arabes, étrangers au pays, maîtres du pouvoir actuellement dans la personne de Kaléma, qu'ils ont fait monter sur le trône et qu'une révolution des natifs pourrait fort bien en faire descendre. Le consul général anglais à Zanzibar a pu, grâce à l'intermédiaire de l'amiral allemand commandant de l'escadre employée

au blocus le long de la ligne de côtes placée sous le protectorat allemand et des missionnaires romains de Bagamoyo, entrer en rapport avec Bouchiri, le chef des indigènes révoltés contre les Allemands, et a obtenu de lui de faire arriver à la côte, sains et saufs, M. et Mme Roscoe, dont la santé avait souffert, et qui ont quitté temporairement leur champ de travail pour se rendre à Frere-Town, et M. Hooper, de la mission du Victoria-Nyanza, qui est venu en Europe pour solliciter des renforts. Mais les missionnaires de Mpouapoua et de Mamboïa, auxquels M. Smith avait écrit de bien examiner si des intérêts supérieurs leur faisaient un devoir de rester exposés aux dangers qu'il leur avait indiqués, sont restés à leurs postes respectifs.

Une lettre d'un des missionnaires d'Alger, de la station de Kibanga, au fond du golfe de Burton sur la côte occidentale du **Tanganyika,** permet de juger des progrès qu'ils font faire à l'agriculture et à l'arboriculture par l'introduction des espèces d'Europe. « Le P. Coulbois s'entend fort bien en arboriculture, et bientôt la mission possédera des milliers d'arbres fruitiers variés, dont beaucoup donnent depuis deux ans. Nous avons des centaines d'ananas, des mangues, etc., plusieurs centaines de pieds de café poussant dans notre jardin. Le potager est magnifique. Nous avons autant et même plus de légumes que nous ne pouvons en manger, et de toute espèce. Les pommes de terre semblent ne pas mal réussir. L'année dernière, nous en avons récolté plusieurs double décalitres, de manière à pouvoir en manger presque tous les dimanches. Cette année, nous en avons planté un demi-hectare. Nous avons une petite provision de blé, mais il n'est pas beau. Continuez à nous envoyer des graines d'eucalyptus. Les seuls ennemis que nous ayons à redouter sont les Wa-Ngouana, qui nous causent beaucoup d'ennuis. Ce sont des brigands qui ne cherchent qu'à piller et à faire des esclaves. »

Après avoir fait des sondages dans le canal de Mozambique, où il a trouvé une moyenne de fond de 2000m, le *Great Northern,* de l'Eastern and South Cables Company, en a fait dans la rade de **Majunga,** à Madagascar, en vue de réunir par un câble cette ville à **Mozambique.** De Majunga, une ligne par terre serait établie jusqu'à Tamatave, en passant par Antananarive, puis, de nouveau, la communication avec la Réunion et Maurice se ferait par câble sous-marin. La ligne porterait le nom de *Mozambique-Mauritius-Cable.* Les administrateurs de la Compagnie anglaise ont traité avec le gouvernement français pour la section de Madagascar.

L'émotion provoquée en Angleterre par la résiliation du contrat entre le gouvernement portugais et la Compagnie du chemin de fer de **Lorenzo-Marquez** commence à se calmer. On comprend que les actionnaires et les obligataires anglais qui ont mis de l'argent dans cette entreprise se sentent lésés dans leurs intérêts. Mais l'autorité portugaise ne peut être rendue responsable des lenteurs que la Compagnie a mises à remplir les obligations stipulées dans le contrat. Aux termes de celui-ci, le chemin de fer aurait dû être achevé le 30 octobre 1886; par égard pour la Compagnie, le gouvernement a accordé des délais à plusieurs reprises; en dernier lieu il avait été convenu que la ligne serait terminée le 24 juin. Cette fois-ci, la Compagnie n'ayant pas rempli ses engagements, le contrat a été résilié. Dans l'irritation éprouvée par les intéressés anglais, ceux-ci ont oublié que la Compagnie est portugaise et n'obéit qu'aux lois portugaises, et que le gouvernement dans ses rapports avec la Compagnie ne peut se régler que d'après les termes du contrat et des lois portugaises. Le gouvernement a usé de son droit; si les actionnaires et les porteurs d'obligations estiment que leurs intérêts sont lésés, ils ont, dans le contrat et dans les lois portugaises auxquelles seules ils peuvent recourir, les moyens de se défendre et de faire valoir leurs droits.

Nous empruntons les renseignements suivants sur l'activité qui règne sur la ligne du **chemin de fer de Natal à Ladysmith,** à une lettre de M. le missionnaire Grandjean, que sa santé avait obligé à quitter temporairement la baie de Delagoa pour se rendre à Howick, dans la colonie de Natal. Les journaux sont remplis de comptes rendus sur le rendement des diverses mines. Johannesbourg et Barberton deviennent de grands centres. Les gens de métier y font défaut, et certains journaux anglais ont répandu le bruit, un peu exagéré, que des milliers de maçons et de charpentiers y trouveraient de l'ouvrage à 20 et 30 shillings par jour. De Ladysmith, point terminus du chemin de fer, partent journellement une quantité de wagons; on parle de plusieurs centaines. Le chemin de fer est encombré de marchandises; son revenu du mois de février s'est élevé à la somme incroyable de 45,000 liv. sterl. Outre cela une quantité de wagons à bœufs circulent, même là où le chemin de fer existe. Nous en voyons passer chaque jour un grand nombre chargés de bois de construction. Ce n'est pas seulement ici que les voies de communication sont encombrées; les deux Compagnies de navigation entre Londres et Natal n'arrivent pas à tout transporter, et vont envoyer pendant deux mois un steamer par semaine, au lieu de un tous les

quinze jours, comme précédemment. Le télégraphe même est encombré, et l'on se plaint que souvent un télégramme arrive en même temps qu'une lettre qui l'explique ou même plus tard.

Un débat a eu lieu à la Chambre des lords au sujet du trafic des **spiritueux** en Afrique, plusieurs des membres de la Chambre demandaient que le gouvernement établît des règles propres à restreindre la vente des boissons dans ses colonies, et qu'il insistât auprès des autorités coloniales pour que les lois existantes fussent strictement observées. Lord Knutsford, secrétaire d'État pour les colonies, déclara que la chose urgente était d'appliquer la législation. Dans le Ba-Soutoland et dans le Zoulouland, la population étant composée d'indigènes, il est plus facile d'appliquer la loi qui interdit la vente des spiritueux. Dans le Be-Chuanaland, qui a une population mixte, il n'a pas été possible de défendre l'importation des liqueurs. Quant au gouvernement de Natal, si la loi n'a pas été suffisamment appliquée, cela vient du fait que la police n'était pas numériquement assez forte. Il a été fait des propositions d'instituer des surveillants qui, entre autres devoirs, auraient celui de s'enquérir de la manière dont sont perçus les droits de douane. Ces inspecteurs ont été nommés, et M. Knutsford a insisté auprès d'eux sur la nécessité de veiller à ce que la loi fût exécutée et à ce que le trafic des spiritueux aux natifs fût limité. Dans le Zoulouland et dans la Natalie la loi a été appliquée et personne ne s'est plaint de la manière dont elle l'a été. Dans le Ba-Soutoland, le trafic des spiritueux a été supprimé. Quant au Be-Chuanaland, lord Knutsford a fait renforcer la loi; quiconque vend des liqueurs aux natifs est en contravention. Des recommandations ont été faites pour que l'on n'accorde plus de patentes qu'avec beaucoup de précautions, et que ceux auxquels elles seront accordées soient placés sous la juridiction de magistrats qui puissent exercer sur eux un contrôle plus vigilant.

M. Machado, ingénieur portugais, a présenté au ministre de la marine les études du **chemin de fer de Mossamédès au Bihé,** dans sa première partie, c'est-à-dire de Mossamédès au haut de la Chella. Mais **Benguela** réclame pour que son port serve de tête de ligne à la voie du Bihé. Quoi qu'il en soit, les facilités que créeront l'une ou l'autre ligne entre la côte et le plateau ne pourront qu'être avantageuses à la colonie portugaise. Cette partie de l'intérieur offre à l'émigration l'attrait que présente aujourd'hui le Brésil ou telle autre partie de l'Amérique méridionale. Une fois la ligne construite, le gouvernement pourra offrir aux émigrants des emplacements qui leur assureront des condi-

tions climatologiques favorables, et des terrains d'une grande fertilité, en même temps qu'ils auront la possibilité d'écouler l'excès des productions agricoles. Aujourd'hui les colonies déjà fondées sur le plateau ont certes un bon climat et un sol fertile, mais elles ne peuvent que difficilement faire parvenir les produits de leur sol sur les marchés de la côte, parce que les frais de transport sont beaucoup trop élevés.

Les *Colonias portuguezas* donnent les renseignements suivants sur le mouvement des douanes d'Ambriz, Loanda, Benguela et Mossamédès, montrant la marche progressive du commerce dans l'**Angola** :

| | |
|---|---|
| En 1866.............. | 1.670.000 piastres. |
| 1871.............. | 3.736.000 » |
| 1877.............. | 4.267.000 » |
| 1883.............. | 4.249.000 » |
| 1887.............. | 4.785.000 » |
| 1888.............. | 5.514.000 » |

On voit que le mouvement commercial s'accroît rapidement, puisque en une vingtaine d'années il a plus que triplé, et tout porte à croire qu'à mesure que le chemin de fer d'Ambaca, et la ligne projetée de Benguela ou Mossamédès au Bihé se développeront vers l'intérieur, ce progrès deviendra plus considérable.

La Chambre des représentants de Bruxelles a autorisé le gouvernement à participer à la constitution de la **Compagnie du chemin de fer du Congo** par une souscription de dix millions de francs, représentée par 20,000 actions de capital de 500 francs chacune, productive d'un intérêt de 3 ½ % amortissables au pair en 99 ans. D'après le rapport fait à la Chambre, la construction coûtera 25 millions de francs; l'exploitation 1,200,000 fr. et les recettes seront suffisantes pour rémunérer le capital. Les quinze premiers millions ont été entièrement souscrits par un syndicat de capitalistes anglais, allemands, américains, français et belges, ces derniers y participant pour une somme de plus de sept millions. Jusqu'à concurrence de 92 % le matériel fixe et roulant du chemin de fer, ainsi que les marchandises d'échange destinées au paiement des salaires des ouvriers, seront de fabrication belge. La Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie, possédant, par le fait de la convention qu'elle a passée avec l'État Indépendant, en 1887, le droit d'option pour la concession de la construction de la ligne et de son exploitation, a déjà pris toutes les mesures pour pousser activement l'entreprise. Les travaux sur le terrain pourraient être commencés avant la fin de cette année-ci. Le rapport estime qu'ils pourront être achevés en quatre ans.

« Jusqu'à présent, » dit un rapport du Conseil d'administration de la Compagnie du Congo, « les steamers transatlantiques ne dépassaient pas Boma, où sont situés les principaux établissements commerciaux du **bas Congo.** Les succursales, situées sur les bords du fleuve en amont jusqu'à Matadi, étaient desservies par les petits steamers de l'État indépendant et par ceux des factoreries de Banana et de Boma : le *Héron* de 120 tonnes, l'*Itumba* de 155 tonnes, le *Carl Niemann* de 250 tonnes, le *Prins Heinrich* de 72 tonnes, le *Luso* de 88 tonnes, etc. Dans cette section du fleuve, le courant est très rapide, mais partout les profondeurs sont grandes. Le capitaine de steamer Boyé, chef du pilotage de l'État, a fait des sondages dans toute cette section du fleuve, à l'époque des basses eaux. En aucun point, il n'a trouvé une profondeur inférieure à 20 mètres. Ces sondages prouvent que tous les vapeurs de mer, marchant avec une vitesse supérieure à 9 nœuds, pourront sans difficulté remonter le Congo jusqu'à Matadi. C'est l'avis de tous les capitaines de navire qui font les fonctions de pilotes dans le bas Congo. » En effet, le *Lualaba,* de l'African Steamship Company, de Liverpool, l'un des plus forts steamers de cette Société, jaugeant 1860 tonnes et pouvant en charger 2500, arrivé à Boma le 18 juin dernier, a continué à remonter le Congo et a jeté l'ancre dans le port de Matadi. Au point de vue économique, le fait a une portée considérable, puisqu'il résout le problème de la navigabilité du bas Congo, de Banana à Matadi, et que les bateaux de haute mer pourront, sans rompre charge, déposer leur cargaison à la station tête de ligne de chemin du fer.

Mgr Carrie, vicaire apostolique du Congo français, a profité des circonstances favorables pour fonder une première station sur l'**Oubangi.** A cette occasion il donne aux *Missions catholiques* les renseignements suivants : Deux maisons de commerce, l'une française, la maison Daumas de Paris, l'autre hollandaise, la grande Compagnie du Congo, ont essayé d'acheter de l'ivoire, qui y abonde; toutes les deux ont dû y renoncer, les propriétaires de l'ivoire ne voulant, pour toute marchandise d'échange, que des esclaves à manger. La station missionnaire a été établie à la pointe Iranga, à l'entrée de l'Oubangi. Jusqu'à ce jour les populations qui habitent en amont, dans le voisinage du poste français de Modzaka, par 2° lat. nord, ont résisté à l'influence civilisatrice européenne; elles refusaient de vendre des vivres aux soldats du poste, qui ne pouvaient sortir qu'en armes. A l'entrée de l'Oubangi, les missionnaires espèrent être en sûreté et pouvoir racheter les malheureux esclaves que l'on mène à la boucherie et qui toucheront à la pointe Iranga

située au confluent de l'Oubangi et du Congo, elle peut facilement exercer la surveillance sur les deux cours d'eau. Une station nouvelle sera créée aux rapides de Zongo, lorsque le fleuve sera plus connu.

M. **Donald Mackenzie** a envoyé à l'*Antislavery Reporter* un intéressant rapport sur son récent voyage au **cap Juby,** où il arriva le 28 mars. Le 30 il eut une entrevue avec treize chefs de Aït, qui discutèrent avec lui la situation générale, et exprimèrent le désir de conserver cette station comme port. Habeeb Woold En Najim ouvrit la conférence et, au nom des chefs présents, fit remarquer qu'aucun pays ne peut prospérer sans gouvernement, ni un gouvernement exister sans un chef. Le cap Juby a été longtemps sans gouvernement, aussi n'a-t-il pu prospérer. Il y a donc lieu de faire cesser cet état de choses et d'établir un gouvernement sous un chef. Les Baïrooks ont régné sur ce pays depuis très longtemps, et il n'y a que l'un d'eux qui puisse assumer la responsabilité du gouvernement du cap Juby et du pays environnant. Le désir fut exprimé qu'un des fils du dernier cheik Mohammed Baïrook fût désigné comme chef au cap Juby. Tout le monde fut d'accord. M. Mackenzie partageait ce désir. Habeeb déclara que tous les maraudeurs seraient chassés et que les marchands arrivant au cap Juby ou en partant seraient protégés ; si le sultan du Maroc envoie une armée pour détruire la place, ils la défendront de tout leur pouvoir.

Depuis son retour en Angleterre, M. Donald Mackenzie a appris que le sultan du Maroc fait toujours tout ce qu'il peut pour empêcher les natifs de trafiquer avec le cap Juby. Il a envoyé une armée pour punir les tribus amies des Anglais, mais celles-ci ont battu l'armée du sultan.

D'autre part, des avis de Mogador annoncent qu'un chef indigène du territoire du cap Juby, à la tête de 600 soldats impériaux, a attaqué une tribu kabyle avec laquelle les Anglais entretiennent des relations commerciales ; plus de 600 têtes de bétail, gardées dans une sorte de magasin appartenant à un Anglais, auraient été enlevées. Les Anglais, craignant une surprise, ont pris des mesures de précaution.

---

## NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

M. de Lesseps a annoncé à l'Académie des Sciences que le Conseil d'administration du canal de Suez a décidé de porter la largeur du canal de 22$^m$ à 65$^m$ dans les parties rectilignes ; à 75$^m$ au sommet des courbes à grand rayon, et à 80$^m$ dans les courbes à petit rayon.

Parmi les prisonniers faits sur les troupes du mahdi, se trouve une femme nommée Mariette Caracolo, née en Italie ; elle a été amenée du Kordofan à Dongola. Elle a rapporté que cinq religieuses et deux frères missionnaires sont toujours captifs à Khartoum.

La chaleur est excessive à Souakim. Dans les maisons les plus fraîches, le thermomètre marque 59° ; la machine à faire la glace appartenant au gouvernement ne peut pas fonctionner.

La mission du Choa, ayant à sa tête un cousin de Ménélik, est arrivée à Harrar ; elle sera à Rome le mois prochain. Ménélik a été reconnu négous même par les Abouna abyssins. Il marchait sans encombre vers Gondar et de là il comptait se rendre dans le Tigré.

L'état de désordre dans lequel se trouve actuellement l'Afrique orientale équatoriale a engagé les missionnaires d'Alger à fonder une station plus au sud, à Mponda, au sud du lac Nyassa, sur le Chiré.

M. Ehlers est reparti pour le Kilimandjaro, chargé de remettre, de la part de Guillaume II, des cadeaux au roi nègre qui lui a envoyé des ambassadeurs.

D'après une déclaration de M. Barras Gomez aux Cortès portugaises, le lieutenant Leal serait chargé de construire une station à l'extrémité sud du lac Nyassa, sur les terres du chef indigène Migorde. Ce serait le premier acte d'occupation du Portugal sur le Nyassa.

Les *Colonias Portuguezas* annoncent que les études du chemin de fer de la Zambézie sont terminées. A partir de Quilimane jusqu'à Mopeia, la ligne aurait 189 kilom. Les études pour la section du haut Chiré vont commencer.

Une commission composée de délégués du Portugal, de l'Angleterre, du Transvaal et du petit État de Mussuate, a déterminé les frontières entre la possession portugaise de Lorenzo-Marquez et le Swazieland ou Mussuate. Cette frontière part de la rivière Usuto au sud, traverse les monts Lebombo sans en suivre la ligne de faîte ; elle s'incline au N.-N.E. et se termine au point où la frontière du Transvaal et le territoire du Swazieland rencontrent la frontière portugaise.

Une divergence existant entre sir Hercules Robinson, gouverneur de la Colonie du Cap, et le ministre anglais des Colonies, sur la façon de gouverner les possessions de l'Afrique australe, sir Robinson a donné sa démission. Le ministre anglais veut gouverner de Londres tous les territoires annexés, tandis que l'ancien gouverneur estime que le seul moyen de prévenir les complications graves serait de rattacher les nouvelles acquisitions territoriales aux colonies déjà existantes ou de les ériger en colonies nouvelles. Il a été remplacé par sir Henri Loch, ancien fonctionnaire colonial.

Un décret du souverain de l'État Indépendant du Congo a institué une médaille à décerner aux chefs indigènes congolais qui auront fait preuve de loyauté et de dévouement et qui auront rendu des services à l'État. Elle sera en vermeil, argent ou bronze, et portera d'un côté l'effigie du souverain, de l'autre, les armes de l'État du Congo surmontées des mots : « Loyauté et dévouement. »

La Sandford Exploring Expedition a envoyé à Anvers 15,000 kilogr. d'ivoire, représentant une valeur de plus de 350,000 francs.

Une station missionnaire belge va être créée à Loulouabourg; les frais d'installation seront couverts par une initiative privée.

M. Roget, chargé du commandement du camp de l'Arououimi, a quitté Boma avec un détachement de 270 hommes; la force du camp sera de 600 hommes.

Le gouverneur général de l'État du Congo à Boma a envoyé du vaccin aux missions de Palabala et de Banza-Manteka, qui lui en avaient demandé. Les inoculations dans ces contrées, toujours infestées par la petite vérole, sont nombreuses et se font avec succès. Les indigènes eux-mêmes commencent à les pratiquer.

M. Alexandre Delcommune, chef de l'exploration commerciale du haut Congo pour la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie, est rentré en Belgique, après avoir exploré la plus grande partie du bassin du Congo. Il a rapporté une riche collection de produits africains, ainsi qu'une collection photographique comprenant plus de 200 vues du haut fleuve et de ses affluents.

M. le capitaine Cambier, nommé inspecteur d'État pour le Congo, est parti le 1er juillet à bord de l'*Africa*, avec M. le lieutenant Le Marinel, ancien adjoint à la station de Loulouabourg, qui retourne au Congo, chargé de la fondation et du commandement du camp retranché que l'État Indépendant se propose de créer sur le haut Sankourou, dans les parages du confluent du Lomami.

Un télégramme de Zanzibar, du 16 juin dernier, avait annoncé l'arrivée en cette ville de lettres d'Oudjidji, sur le Tanganyika, datées du 10 mars, d'après lesquelles Stanley aurait opéré sa jonction avec Tipo-Tipo et renvoyé ses malades au Congo. Ces lettres portaient, en outre, qu'il se disposait à gagner la côte orientale avec Émin-pacha et que Tipo-Tipo comptait, de son côté, arriver à Zanzibar en juillet. Le *Mouvement géographique* fait remarquer que les auteurs de ces lettres ont dû être mal informés, le gouvernement de l'État Indépendant du Congo ayant reçu à Bruxelles une dépêche d'après laquelle, à la date du 27 avril dernier, Tipo-Tipo était toujours à sa résidence des Stanley-Falls.

En novembre 1888, M. Treich Laplène, chargé de conduire au capitaine Binger un convoi de ravitaillement, avait signé avec le roi du Bontoukou un traité qui plaçait cet État sous le protectorat de la France. Peu de temps après, un agent anglais, le capitaine Leithbridge, arriva à son tour dans le Bontoukou et s'efforça de réduire à néant la convention conclue avec la France. Il enleva le drapeau français et signa une convention avec le roi susnommé. Le gouvernement anglais aurait dénoncé les empiétements des agents français sur la côte occidentale d'Afrique. Il ignorait sans doute le procédé de l'agent britannique.

Le chemin de fer du haut Sénégal, abandonné pendant quelque temps, puis repris avec de faibles ressources, va maintenant jusqu'au fort de Bafoulabé; la longueur en est de 128 kilomètres. Les villes de Khayes, Médine, Bafoulabé, qui sont sur la ligne, se développent rapidement.

Une nouvelle conférence africaine, à laquelle prendront part les puissances qui ont été représentées à la conférence de Berlin en 1884-1885, se réunira l'automne prochain. Sur la proposition du gouvernement anglais, d'accord avec le gouvernement allemand, la conférence aura lieu à Bruxelles. Outre l'Angleterre et l'Alle-

**magne, les puissances qui y ont déjà adhéré sont la Belgique, l'État Indépendant du Congo, la France et l'Italie. L'objet principal de la réunion sera la question de la traite des nègres et la recherche des moyens à employer pour faire pénétrer de plus en plus l'influence civilisatrice de l'Europe au centre du continent.**

---

## CHRONIQUE DE L'ESCLAVAGE

La *Gazette officielle* de la **Tripolitaine** publie un décret du gouverneur général abolissant la traite des esclaves et instituant des peines sévères pour toute infraction à ce décret.

M. Ch. Allen, secrétaire de la British and Foreign Antislavery Society, a publié dans le *Times* la lettre suivante de M. Flad, missionnaire. Elle confirme les craintes que la défaite des Abyssins par les Derviches pouvait faire naître, de voir l'**Abyssinie** chrétienne augmenter la liste des territoires désolés par les chasseurs d'esclaves.

Permettez-moi, dit M. Flad, de vous adresser la lettre suivante que j'ai reçue hier. Peut-être pourrez-vous faire quelque chose dans cette affaire, je l'ai traduite de l'amharic, dans lequel elle a été écrite à Aden le 22 avril; elle est signée par sept Abyssins y résidant.

« Puisse cette lettre parvenir à M. Flad. Notre patrie, l'Abyssinie, souffre de par la volonté de Dieu. Les Derviches (mahdistes) ont réduit en désert l'Abyssinie occidentale. Les Abyssins ont combattu bravement, mais ils ont été défaits plusieurs fois; des milliers de chrétiens ont été vendus comme esclaves, sans compter les milliers de ceux qui ont été froidement massacrés. Parmi ceux qui ont été vendus comme esclaves et envoyés à la Mecque, beaucoup appartiennent à notre noblesse. Ils se sont adressés à nous pour que nous leur aidions à recouvrer leur liberté, et nous sommes dans une grande angoisse au sujet de nos frères et de nos sœurs qui ont été réduits en esclavage et conduits en pays musulmans. Nous voudrions leur venir en aide, mais nous ne savons comment faire. Nous savons que vous êtes un grand ami de notre nation, et c'est pourquoi nous nous adressons à vous. Au nom de Christ, portez à la connaissance des chrétiens d'Europe, qui craignent Dieu et aiment les frères, le triste sort de nos frères et de nos sœurs. Se peut-il qu'au dix-neuvième siècle des chrétiens deviennent les esclaves de mahométans? Pourquoi est-il permis à des musulmans brutaux et fanatiques de réduire en désert un pays chrétien comme l'Abyssinie, et d'en extirper le christianisme. Oh! que cet appel trouve le chemin de votre cœur. »

Une autre lettre, dit encore M. Flad, reçue d'un missionnaire qui a été élevé en Allemagne, décrit ainsi les incursions des Derviches : « En 1885, les Derviches envahirent la province d'Asmara, en brûlèrent toutes les églises et les maisons, emmenant les habitants en captivité. En 1886, ils firent de même dans la province de Tshelga, et vendirent la population comme esclave. Ils brûlèrent aussi le célèbre monastère de Mahabera et en massacrèrent froidement les moines. En 1887, le roi Jean les défit; mais, en 1888, ils envahirent de nouveau le pays, chassèrent le roi du Godjam, emmenant avec eux des milliers de chrétiens qui furent vendus comme esclaves. » Je souffre profondément pour ces malheureux, connaissant le caractère brutal de ces fanatiques musulmans.

Dans son ouvrage : *De 1883 à 1887 au Soudan,* M. A.-B. Wylde, vice-consul anglais à Jeddah, donne sur la pêche des perles dans la **mer Rouge,** par des esclaves, les renseignements suivants : « La pêche des perles est le travail le plus cruel; chaque bateau a deux ou trois petits esclaves auxquels on apprend ce métier. Après quelques jours de recherches, lorsque les bateaux travaillent au-dessus d'un banc d'huîtres à perles couvert de trois ou quatre brasses d'eau seulement, on montre aux petits esclaves les coquilles qu'il faut rapporter; quoique peut-être ils ne sachent pas nager, on les fait descendre dans l'eau, une pierre attachée aux pieds, une bride sous les bras, une corbeille liée à leur gilet. D'abord, on ne les tient sous l'eau qu'une demi-minute environ, puis on les fait remonter. S'ils ne rapportent pas une coquille ou deux, on leur fait sentir le bout de corde ou le bâton. Je ne connais rien de plus cruel, pour un petit garçon qui vient d'être amené au bord de la mer, que d'être descendu sous l'eau pour pêcher des huîtres. Il lui est impossible d'échapper, la lourde pierre le fait descendre, et je me suis souvent demandé ce qu'ils doivent éprouver la première fois qu'on les descend dans les profondeurs de la mer. Beaucoup meurent du choc qu'en reçoit leur organisme et de peur. Lorsque l'enfant, qui était descendu vivant dans l'eau, en est remonté par son propriétaire, celui-ci ne retire souvent que l'enveloppe de son esclave. La vie que mènent ces pauvres petits avant d'être accoutumés à ce métier est très dure; celle des esclaves employés à garder les troupeaux ou dans des plantations de palmiers l'est moins. »

Dans la conférence donnée au Caire par M. J. Borelli sur son exploration des **pays Gallas,** au sud du Choa, le voyageur a rapporté que les esclaves forment un des articles les plus importants du marché de

**Djima,** où tous les jeudis se pressent quinze ou vingt mille personnes. On y en voit toujours quatre ou cinq cents, alignés, assis sur des pierres, leurs propriétaires derrière eux. Le prix d'un esclave est ordinairement de sept à douze talaris, il n'excède jamais vingt talaris. C'est la source de la richesse du roi de Djima, qui s'en sert pour payer son tribut à Ménélik. Dans son propre pays et dans son voisinage immédiat, ce dernier interdit bien officiellement le commerce des esclaves, mais lui-même et tous ses officiers, après chaque expédition, ramènent au Choa des milliers de prisonniers esclaves. Lorsque le roi de Djima vient apporter son tribut à Ménélik, il lui offre des esclaves, qui sont acceptés avec empressement, Ménélik se gardant de lui faire la plus légère observation contre un commerce qui se pratique dans son intérêt.

L'*Antislavery Report* donne des renseignements sur la première assemblée générale de l'**Imperial British East African Company,** présidée par M. Mackinnon, et à laquelle assistaient M. Mackenzie, agent de la Compagnie à Mombas, et sir John Kirk, ancien consul général anglais à Zanzibar. M. Mackinnon a affirmé que le désir de la Société est d'accroître le bien-être des natifs dans cette partie de l'Afrique. Il fallait tout d'abord organiser un peu le pays et prouver aux indigènes que le désir de leur être utile, manifesté par la Compagnie, n'était pas un vain mot. Il estime que M. Mackenzie a agi très sagement en prenant à la solde de la Compagnie, pour faire la police, un des principaux chefs de Mombas, dont il s'est fait un ami en lui payant une petite subvention. Le premier grand travail à entreprendre sera la construction d'une ligne de chemin de fer partant de la côte et s'avançant graduellement dans l'intérieur, pour relier les stations avec l'Océan. La Compagnie a adopté pour devise, sur son drapeau : Lumière et liberté.

On a beaucoup parlé d'abus de la part des Arabes, que l'on a dénoncés comme prenant plaisir à répandre le sang innocent, a dit M. Mackensie. Mais ces jugements sont en opposition avec l'expérience qu'il a de l'Arabe ; il parle d'hommes avec lesquels il a vécu en relations intimes pendant plus de quinze ans, au golfe Persique et récemment en Afrique. Il est fier de mettre au rang de ses plus fidèles amis le sultan de Zanzibar, Sayid Bin Hamid, M'Barouk, leurs fils et leurs frères. Aussi s'élève-t-il contre l'ignorance et même contre la cruauté et la perversité de ceux qui prêchent une croisade contre les Arabes de l'Afrique centrale[1]. Cette idée est aussi dangereuse à son avis qu'elle est imprati-

[1] M. Mackenzie assimile-t-il l'Arabe de la côte à celui de l'Afrique centrale?

cable ; ce n'est pas le moyen de gagner la sympathie, la confiance et la coopération de l'Arabe qui est un fin marchand.

La Compagnie doit travailler avec lui et par lui dans les opérations commerciales, et le faire profiter de la présence de ses agents. Le 1er janvier, M. Mackenzie a obtenu la libération de 1400 esclaves, qui ont maintenant leurs papiers d'affranchissement et que les Arabes ne désirent nullement inquiéter. Quelques-uns d'entre eux étaient retournés dans la maison de leurs anciens maîtres et étaient traités avec la plus grande bonté. M. Mackenzie pense qu'on l'eût jugé sévèrement s'il eût agi avec les Arabes en se plaçant simplement au point de vue anti-esclavagiste et s'il n'eût pris en considération les droits de propriété reconnus par les lois, les coutumes et les traités du pays. Avant son départ de Mombas, le désir a été exprimé que l'on obtînt le rachat, aux mêmes conditions, de 3000 esclaves fugitifs qui se sont établis à 80 kilomètres de cette ville. Il a payé 125 francs par tête pour les esclaves qu'il a rachetés. L'Arabe est un marchand très fin. Il ne comprend la question de l'esclavage qu'au point de vue commercial. M. Mackenzie a discuté ce sujet avec les trafiquants arabes de Mombas, et leur a dit que la Compagnie fournira toutes les marchandises et tout ce qui sera nécessaire pour les opérations commerciales à l'intérieur, qu'elle organisera chaque caravane en Compagnie à responsabilité limitée et en prendra toutes les actions qui ne seront pas souscrites par les Arabes. Ceux-ci dirent qu'ils n'avaient pas d'argent ; à quoi il répondit que la Compagnie était prête, non seulement à les adjoindre comme associés à ses opérations commerciales, mais à leur avancer de l'argent sur leur propriété, à un taux raisonnable. Il a fait à plusieurs des avances d'argent sur leurs plantations de cocotiers ; une des clauses du contrat est qu'ils iront à l'intérieur trafiquer, mais sans y faire des esclaves. On formera des dépôts pour protéger les caravanes ; la Compagnie y enverra des convois de marchandises. Lorsque les Arabes achèteront l'ivoire, objet de leur trafic, ils l'apporteront aux stations de la Compagnie, dont les agents leur en donneront un récépissé. Les Arabes ont compris l'avantage de l'offre qui leur était faite et l'ont acceptée. Quant à leur respect pour ces conditions, M. Mackenzie a rappelé que toutes leurs propriétés à Mombas sont entre les mains de la Compagnie.

Le sultan de Zanzibar lui a dit qu'il émancipera les esclaves si la Com-

ou distingue-t-il le commerçant sédentaire du chasseur d'esclaves ? Ses Arabes de Mombas sont-ils ceux dont il a été question à propos de Frere-Town ?

pagnie lui montre comment la chose peut être faite sans ruiner les Arabes. M. Mackenzie estime qu'une déclaration publique de la volonté du sultan suffirait, et qu'il n'en résulterait aucun trouble.

Le *Times* du 8 mai a publié une lettre de M. **Mackay**, d'Ousambiro, du mois de janvier, de laquelle nous extrayons ce qui suit :

« J'ai lu avec une grande satisfaction la proposition du commandant Cameron de créer une Société anglaise qui établirait un cordon anti-esclavagiste le long de la ligne des grands lacs de l'Afrique centrale. L'intérêt qu'éveille partout en Europe le récit des atrocités commises chaque jour dans l'intérieur de ce continent permet à ceux qui s'y intéressent d'espérer que des démarches efficaces seront enfin faites pour mettre un terme à ces horreurs. Il est très difficile de parler de ce mal épouvantable sans être accusé d'exagération, quoiqu'il soit impossible d'exagérer à cet égard. Livingstone écrivait en 1871 : « Les maux infligés par les Arabes sont énormes, mais probablement ne sont-ils pas plus grands que ceux que se font les indigènes les uns aux autres. » Ceci est tout spécialement vrai de l'Ou-Ganda et de l'Ou-Nyoro. Ces pays ont généralement en campagne, dans une direction ou dans l'autre, de grandes armées qui dépeuplent de leurs habitants de vastes régions. D'ordinaire les Arabes ne se joignent pas à ces expéditions, organisées en vue du meurtre ; ils fournissent les fusils et la poudre et reçoivent en paiement des femmes, des enfants et de l'ivoire enlevé dans les razzias. Chaque année, environ deux mille esclaves sont achetés et conduits par eau de l'Ou-Ganda dans l'Ou-Soukouma, où commence la marche vers la côte. Il ne sera pas facile d'arrêter ce trafic par eau, mais, en admettant qu'on puisse le faire, quels moyens faudra-t-il employer pour empêcher l'asservissement de dizaines de milliers de noirs dans les pays exploités par les Ba-Ganda ? Les Arabes sont assez lâches en présence de forces plus grandes que les leurs ; mais dans l'intérieur de l'Afrique, ils ont trouvé qu'en agissant comme ils le font ils pouvaient défendre leurs intérêts illégitimes contre les Européens. M. Mackay montre comment ils ont agi sur le Nil, sur le haut Congo, sur le Nyassa et dans l'Afrique orientale. Ils n'eussent rien osé tenter s'ils n'avaient pas vu la faiblesse des troupes qu'on leur opposait partout et la promptitude avec laquelle les chrétiens lâchent pied au premier revers. Même dans les eaux de Zanzibar, le trafic des esclaves se poursuit presque impunément, parce que les croiseurs anglais sont petits, lents et d'un type suranné. Les Arabes ne peuvent pratiquer leurs massacres et leurs razzias d'esclaves que parce qu'une politique trois fois aveugle permet

de leur fournir *ad libitum* de la poudre et des fusils. C'est l'Europe, et je n'hésite pas à le dire, l'Angleterre, qui procure annuellement à ces tueurs d'hommes les moyens d'accomplir leur œuvre meurtrière. Les hommes civilisés parlent de liberté commerciale, mais il ne peut et il ne doit pas y avoir de libre trafic d'instruments de rapine et de meurtre. Nous avons là le phénomène étonnant d'un continent saignant par tous les pores, et d'efforts faibles, inefficaces, faits à la côte pour empêcher l'exportation d'esclaves, tandis qu'en même temps quelques petits marchands européens à Zanzibar envoient à l'intérieur, sans obstacles, des armes et des munitions, sans lesquelles les Arabes et les Ba-Ganda ne pourraient pas faire une seule razzia. On pousse les tribus à se détruire les unes les autres, et les Arabes sont encouragés à les exploiter toutes, simplement par le fait qu'il leur est permis d'avoir autant d'instruments de meurtre qu'ils en désirent. Pendant des années nous avons répandu ces semences amères, et maintenant nous commençons à en récolter le fruit en assassinats et en défiance. Les vaisseaux anglais qui transportent des missionnaires et des Bibles en Afrique transportent aussi, et en beaucoup plus grand nombre, des fusils Enfield et des carabines se chargeant par la culasse, qui font de ce continent un véritable enfer. La Société des missions anglicanes, qui a déjà dépensé plus de 150,000 liv. sterl. pour introduire le christianisme dans l'Afrique équatoriale orientale, voit ses efforts annulés par des guerres continuelles et des intrigues, grâce aux fusils et à la poudre fournis par des marchands chrétiens trop lâches pour s'aventurer eux-mêmes dans l'intérieur, car leurs marchandises les feraient probablement assassiner. Les Ba-Ganda m'ont avoué à réitérées fois que ce sont les fusils qui leur permettent de faire leurs massacres dans les pays voisins.

« On pourra dépenser des milliers de livres sterling pour amener des canonnières sur le Nyassa, le Tanganyika et les deux Nyanza, mais si les marchands de poudre et de fusils continuent à être libres de fournir leurs armes meurtrières, nul cordon de troupes, quelque braves qu'elles soient, ne pourra mettre un terme à la chasse aux esclaves dans l'Afrique centrale. Cameron a raison de ne pas recommander que le gouvernement prenne en main la tâche d'empêcher par la force les razzias d'esclaves à l'intérieur. Même dans ces jours de socialisme d'État, je crois qu'une association indépendante, d'hommes déterminés, fera beaucoup mieux cette œuvre-là. Mais que la Société soit internationale ou exclusivement anglaise, il faut avant tout qu'elle obtienne la sympathie et l'appui des principaux gouvernements intéressés, l'An-

gleterre et l'Allemagne, la France, le Portugal, l'État du Congo, auxquels il est nécessaire de demander d'interdire formellement l'importation des armes et des munitions. Un cordon de force suffisante, comme le propose le commandant Cameron, fera le reste, mais sans cette garantie, aucun cordon ne fera rien de bon. L'œuvre à faire est donc triple : 1° empêcher l'importation d'armes et de munitions ; 2° fortifier la surveillance à la côte par des croiseurs plus nombreux et meilleurs ; 3° établir le cordon de police sur le cours supérieur des fleuves.

« Aussi longtemps que l'Arabe restera en Afrique, il fera le trafic des esclaves et, malgré cela, il sera considéré par les natifs comme un ami, simplement parce qu'il vend d'autres marchandises qui sont demandées. Pour délivrer l'Afrique de sa présence, il faut enlever de ses mains le commerce. Si les Européens réussissent à fournir aux natifs le calicot et d'autres marchandises d'un trafic légitime, ils supplanteront entièrement les Arabes qui se retireront dans leur pays. Mais, pour cela, il faut abandonner le système barbare et inhumain d'employer des hommes comme porteurs. Aucun marchand européen ne peut s'en servir, ni espérer vendre avec profit à meilleur marché qu'un négociant arabe. S'il transporte ses marchandises en se servant de bêtes de somme : éléphants ou buffles, ou mieux encore de wagons traînés par ceux-ci, il réussira, sans aucun doute, à s'assurer tout le commerce de l'ivoire, parce qu'il pourra donner plus de calicot pour une défense d'ivoire. Toutefois, il faut se rappeler que des millions d'indigènes demandent du calicot, mais n'ont pas d'ivoire à donner en échange. L'Arabe accepte un esclave d'un homme pauvre pour le peu de calicot dont celui-ci a besoin, mais que peut accepter l'Européen en échange ? Les produits du sol ne paieront pas les frais du transport à la côte, même par des wagons traînés par des éléphants. En beaucoup d'endroits on offrira à vendre des peaux, du tabac, du coton, du café, mais cela ne vaudra pas le transport à des centaines de kilomètres. Le seul moyen de succès sera la construction de tramways pour conduire aux grands lacs ou à d'autres centres de population. De cette manière l'on pourra introduire l'échange du calicot contre les produits du pays, les natifs feront produire à la terre beaucoup plus qu'aujourd'hui, et la traite disparaîtra avec les Arabes qui, n'ayant plus la facilité de se procurer des fusils et des munitions, ne pourront plus faire la chasse à l'homme.

« L'Association britannique fera une œuvre de police efficace contre la contrebande de la poudre et des esclaves si elle est dès le début assez forte pour défier toute tentative de la braver. Les Arabes agissent

aujourd'hui en désespérés; les mesures à leur opposer ne doivent pas être entachées de faiblesse. Il ne faut pas continuer à offrir le spectacle actuel de deux partis dont l'un cherche à punir les chasseurs d'esclaves, tandis que l'autre leur permet de se procurer en quantité illimitée les instruments de leur trafic meurtrier. Dans une des dernières lettres que M. Mackay a reçues d'Émin-pacha, datée de Wadelaï du 25 août 1887, le gouverneur de la province équatoriale écrivait : « La condition *sine qua non* de la paix et de la prospérité de ce pays, c'est la défense d'importer des armes à feu, des munitions et de la poudre. Les gouvernements anglais et allemand devraient s'entendre à cet égard et punir sans pitié quiconque transgresserait leur défense. Mwanga et Kabréga entreraient bien vite en arrangement lorsqu'ils verraient leurs provisions de poudre épuisées. »

Le *Daily News* reçoit d'un de ses correspondants de **Zanzibar** la lettre suivante : Pour vous donner une idée de l'importance de la question de l'esclavage ici, il suffira de dire que les sept-huitièmes de la population sont des esclaves. Certains Arabes en ont un millier; le nombre de ceux qui les comptent par centaines n'est pas petit. Les résidents les moins riches trouvent que l'emploi le meilleur possible de leur capital est l'achat d'esclaves, dont ils louent les services aux Européens à un prix élévé. Un petit nègre, dont le prix moyen est de 100 francs, peut gagner jusqu'à vingt pesas par jour. Souvent les Européens au service desquels sont ces nègres ne se doutent pas que la plus forte part de leur salaire s'en va à leurs maîtres arabes. Le blocus n'a pas réussi à empêcher la traite à laquelle tout le monde, ou au moins chaque Arabe prend part sur la côte. Quoique, depuis 1873, la vente d'esclaves sur le marché ouvert ne soit pas permise, elle a toujours lieu dans des locaux fermés, dont les Européens sont exclus; elle est parfaitement légale. Il paraît étrange que des travailleurs nègres ne puissent être transportés par mer, ce qui est permis pour des esclaves femmes domestiques. Malgré l'augmentation constante du prix des esclaves dans l'Afrique orientale, les ânes sont toujours plus chers que les hommes. Un fort ouvrier ou porteur coûte en moyenne 500 ou 600 francs. Les *surias* pour le harem sont naturellement la marchandise humaine la plus coûteuse; tout Arabe comme il faut en a trois, quatre, cinq et même six. Le demande est toujours très forte; pour de jeunes négresses, elle atteint de 750 à 850 fr., tandis que les Abyssiniennes vont jusqu'à 1000 et même à 2500 francs.

---

## EXPÉDITION DE M. SELOUS AU NORD DU ZAMBÈZE

(Suite et fin).

Le lendemain, le chef donna à M. Selous un de ses hommes pour le conduire jusque chez Minenga, dont la résidence est à une dizaine de kilomètres plus au nord et non loin de la Kafoukoué. Minenga possédant des canots pouvait lui faire traverser la rivière avec ses ânes et ses marchandises. Bientôt l'expédition se trouva dans un territoire très peuplé, parsemé de nombreux petits villages ma-choukouloumbé, autour desquels paissaient des troupeaux de vaches d'une petite race. En un instant la caravane se vit entourée d'une foule d'hommes armés de javelines. Toutefois, leur physionomie était bienveillante; ils paraissaient jouir beaucoup de la vue des ânes, riaient, poussaient des acclamations et gesticulaient violemment.

Le village de Minenga, très petit, comme les autres, était situé tout près de la Magoï, au milieu d'un espace débarrassé des longues herbes dont la campagne était couverte. Le chef lui-même est un sauvage grand, maigre, dont l'expression n'est ni bien bonne ni bien mauvaise. Il indiqua, comme emplacement du camp, le voisinage de son village, les voyageurs ne pouvant passer la nuit en sécurité dans le bois. M. Selous dut faire faire une palissade avec des tiges de blé et planter des pieux pour y attacher les ânes. Le camp fut dressé à quelques mètres de la hutte du chef, près du kraal au bétail, à deux cents mètres environ de la rivière. Minenga lui envoya un pot de bière, à quoi le voyageur répondit par le don d'une couverture et d'une pièce de calicot de couleur de fantaisie, en le priant de lui faire traverser la Kafoukoué le lendemain. Le chef répliqua que la route était ouverte, et que ses propres fils le transporteraient au delà de la rivière dans son canot. Toutefois il exprima le désir que M. Selous passât auprès de lui la journée du lendemain, ou qu'il chassât pour lui les élans, les zèbres, abondant dans son voisinage. Son grand canot était à quelque distance, mais il le ferait amener au passage le plus rapproché. Cette proposition engagea M. Selous à rester pour chasser.

Au crépuscule toute la population du village vint au camp; les femmes et les jeunes filles s'assirent autour du feu, mangeant de la viande de gibier avec les porteurs et leur donnant en retour des arachides et des pommes de terre douces. Les jeunes gens ayant déposé leurs lances, entrèrent dans le camp pour danser avec les Ba-Tonga, au son d'un ins-

trument formé de minces morceaux de bois dur posés sur l'ouverture de grandes calebasses, qui, frappés avec un bâton, produisaient un grand bruit fort peu musical et si assourdissant que M. Selous dut demander grâce en donnant une petite pièce de calicot. Au moins croyait-il avoir gagné la bienveillance des indigènes qui lui paraissaient devoir être d'un commerce facile pour peu qu'on les traîtât convenablement.

A neuf heures du soir, Minenga envoya son fils pour inviter M. Selous à venir avec Paul et Charley boire de la bière chez lui. Mais cette heure était trop tardive. Paul, passionné de bière, comme la plupart des Zoulous, alla seul. A son retour, il rapporta que Minenga l'avait interrogé minutieusement sur le but du voyage de M. Selous, sur l'emploi qu'il se proposait de faire des marchandises, et lui avait dit qu'il était dangereux de traverser le territoire des indigènes de l'autre rive de la Kafoukoué; toutefois, il était décidé à donner un de ses fils au voyageur pour le conduire à travers le district peu sûr.

Lorsque les danses eurent cessé, M. Selous se coucha, se flattant d'être en excellents termes avec les gens de Minenga. Le lendemain cependant, il trouva ce dernier un peu différent de la veille; toutefois la journée se passa à chasser assez heureusement. Deux belles pièces de gibier furent données aux gens de Minenga, qui en exprima sa vive reconnaissance à M. Selous. Le reste du jour celui-ci fut entouré par des foules de Ma-Choukouloumbé accourant de tous côtés pour voir l'homme blanc. La coiffure de quelques uns des hommes était façonnée en forme de cône de 75 cent. de long. La base en était toujours fixée sur le derrière de la tête, mais elle était recourbée au-dessus et en avant, en sorte que le sommet du cône était juste sur le sommet de la tête; une longue épingle de corne d'antilope la fixait, semblable à un morceau de baleine qui, quoique assez fort pour se tenir droit, ondulait à chaque mouvement de la tête. M. Selous estime que les hommes qui portent ces coiffures doivent vivre dans un pays très ouvert, car elles ne leur permettraient jamais de traverser des forêts. C'est d'ailleurs une race belle et vigoureuse; ils ont généralement le nez aquilin, et leur teint est plus clair que celui de leurs voisins. Peut-être y a-t-il un mélange assez fort d'un sang autre que celui du nègre, du sang arabe, par exemple, ou de quelque autre race du nord de l'Afrique.

Le soir encore, M. Selous rendit visite à Minenga et convint avec lui de l'heure du départ pour le lendemain. Sa femme demanda un rouleau de cuivre que M. Selous lui donna. Tout paraissait des plus favorable.

Il pouvait être neuf heures du soir, lorsqu'un des guides de Monzé

vint auprès de Paul et Charley les engager à réveiller leur maître. Celui-ci ne dormait pas; il apprit que toutes les femmes avaient quitté le village et qu'il se préparait certainement quelque chose de fâcheux. M. Selous fut debout en un instant, habillé et armé de sa cartouchière dans laquelle malheureusement ne se trouvaient que quatre cartouches; il proposa à Paul et à Charley de faire une reconnaissance autour du village et d'écouter ce dont s'entretenaient les habitants. Mais avant qu'il eût eu le temps de les avertir d'être sur leurs gardes, trois coups de fusil partaient à bout portant et d'autres sur d'autres points de la palissade. Les assaillants s'étaient approchés et avaient tiré par les interstices des tiges de blé. Les trois coups étaient destinés à M. Selous, Paul et Charley; heureusement aucun d'eux ne fut atteint.

« Dans les herbes, « cria M. Selous à Paul et Charley; et, au même moment, une grêle de javelines tomba sur eux; en même temps un grand nombre de Ma-Choukouloumbé se précipitaient dans le camp. M. Selous s'élança à travers l'espace débarrassé d'herbes. Il eût voulu lâcher un coup de fusil sur les assaillants, mais, dans l'obscurité, il aurait craint de blesser ou de tuer un de ses gens et il s'abstint. Plusieurs Ma-Choukouloumbé cherchèrent à lui barrer le passage; toutefois il réussit à atteindre les grandes herbes où, temporairement, il était en sûreté. Sa position n'en était pas moins critique : seul Anglais, au centre de l'Afrique, au milieu d'une population hostile, sans couverture, avec un fusil et quatre cartouches! Encore s'il eût pu trouver Paul ou Charley, ou même un seul de ses noirs, la chance de pouvoir regagner Panda-Ma-Tenka eût été plus grande; au moins aurait-il eu un interprète; lui-même ignorait absolument les langues parlées au nord du Zambèze. Il commença à écarter prudemment les herbes, sifflant doucement pour voir si quelqu'un des siens l'entendrait; mais en vain, il en conclut que ceux qui auraient pu échapper à la mort avaient profité de l'obscurité pour s'éloigner le plus possible de Minenga avant l'aube et que c'était ce qu'il pouvait faire de mieux, lui aussi. Il pensa que ses gens, probablement formés en petits groupes de deux ou trois, se frayeraient un passage à travers les herbes vers le sud, n'osant pas suivre les sentiers battus des indigènes ni s'approcher des villages. Le premier de ceux-ci où ils pourraient se montrer était celui de Monzé, dont les habitants n'étaient pas des Ma-Choukouloumbé, et s'étaient montrés très bienveillants pour les étrangers. Ce fut aussi vers Monzé qu'il tâcha de se diriger. Arrivé au passage de la Magoï, il le trouva gardé par un certain nombre de Ma-Choukouloumbé, et dut s'éloigner de quelques centaines de mètres pour

tenter le passage. Laissant ses vêtements sur la rive gauche, il prit de la main gauche sa carabine et sa cartouchière, et, les tenant élevées au-dessus de l'eau, traversa la rivière en nageant de la main droite; après quoi il retourna chercher ses vêtements, puis prenant pour guide la Croix du Sud, il commença son voyage solitaire. La marche dans les longues herbes était très fatigante; il dut allumer du feu pour se réchauffer, et attendit la venue du jour. Aucun lion ne se fit entendre quoiqu'ils abondent dans le pays; en revanche les hyènes ne cessèrent de rugir toute la nuit. Le lendemain il marcha tout le jour jusqu'au coucher du soleil; à la fin, exténué de fatigue par les efforts à faire pour se frayer un chemin au travers des grandes herbes, il résolut de reprendre un sentier de natifs qui l'amena au dernier village ma-choukouloumbé. Il était plus de minuit et les habitants étaient tous endormis. S'approchant d'une hutte, il vit un feu allumé auprès duquel quelqu'un était couché. Le village ne comptant qu'une douzaine de huttes, et se trouvant loin de Minenga et près de Monzé, M. Selous supposait que les habitants pourraient se montrer hospitaliers. A tout hasard il entra dans la hutte, s'assit auprès du feu et s'y réchauffa. Il éveilla le garçon qui était couché de l'autre côté et lui demanda de l'eau; mais celui-ci lui répondit qu'il n'y en avait point. Leur conversation attira un indigène d'une autre hutte, auquel il parla en se-tébélé, et qui lui procura de l'eau. Le bruit d'un coup de feu qui se fit entendre aurait dû lui inspirer quelque crainte; mais il se trouvait si bien auprès du feu qu'il comptait y passer une heure ou deux avant de se remettre en route pour gagner Monzé. Il s'assoupit en tenant sa carabine, et à son réveil trouva deux hommes auprès du feu; toutefois, voyant qu'ils n'avaient point d'armes, il posa la sienne auprès de lui. Ces hommes le questionnèrent sur la catastrophe de Minenga; il tâcha de se faire comprendre d'eux, mais sans y réussir beaucoup. Pendant qu'il parlait, il entendit quelqu'un accourir derrière lui, et se retournant, il s'aperçut que son fusil avait été enlevé. Au même moment un des hommes qui s'étaient entretenus avec lui jetait un paquet d'herbe sur le feu pour l'éteindre; celui qui s'était enfui avec son fusil le coucha en joue; il n'eût que le temps de s'élancer hors de la hutte dans les ténèbres, et prit la direction de Monzé, dans l'espoir que les habitants se montreraient plus hospitaliers et qu'il y rejoindrait Paul et Charley. Il y arriva un peu avant l'aube, et lorsque les gens de Monzé sortirent de leurs huttes et qu'il leur eut exposé ses aventures, ils se montrèrent très sympathiques. Toutefois, le vieux chef alarmé, en apprenant que sa carabine avait été volée et qu'on avait attenté à ses jours.

l'engagea à poursuivre son chemin pour ne pas s'exposer à être atteint par les Ma-Choukouloumbé; il le fit partir avec trois hommes, dont l'un, qui parlait le se-tébélé, lui recommanda de ne pas se fier aux Ba-Tonga, de se cacher de jour et de voyager de nuit, en cherchant à atteindre le Zambèze le plus promptement possible. Au bout d'un mille ou deux, ils le quittèrent, et lui, lorsqu'il fut seul, eut l'idée de chercher à gagner la résidence de Morantsiané, qui connaissait M. Wesbeech, était l'ami des blancs, et savait qu'il serait bien rétribué s'il lui fournissait les moyens de regagner Panda-Ma-Tenka.

Après avoir surmonté beaucoup de difficultés, il réussit à trouver le village de Morantsiané, qui ne le traita pas très bien, ne lui donna pas beaucoup à manger, et le fit dormir avec ses serviteurs sans couverture. Comme il parlait le se-tébélé, M. Selous put s'entretenir avec lui, et au bout de deux jours repartir pour Panda-Ma-Tenka avec deux hommes que Moriantsiané lui donna pour l'accompagner. Toutefois ceux-ci ne voulurent pas faire avec lui plus de deux jours de marche. Heureusement il rencontra dans un village ba-tonga, un vieux forgeron qui avait été à Panda-Ma-Tenka, et qui parlait un peu le se-tébélé. Celui-ci lui donna quatre de ses gens à la condition qu'ils recevraient certains articles en arrivant à Panda-Ma-Tenka. Là, M. Selous apprit aussi des nouvelles de quelques-uns de ses hommes; un indigène lui dit que dix d'entre eux avait passé la nuit précédente dans un village voisin, qu'ils en étaient repartis le lendemain matin pour se rendre chez Chankopi, chef ba-tonga, résidant dans les montagnes à une cinquantaine de kilomètres de Wankie. Le vieux forgeron l'y fit conduire, et au bout de cinq jours, M. Selous y rejoignait le reste des hommes de son expédition. Ceux-ci l'ayant cru mort, lui témoignèrent de la manière la plus expansive, leur joie de le revoir, lui donnant des tapes sur la poitrine, lui baisant les mains, etc. Ils le renseignèrent sur les pertes de la nuit où le camp avait été attaqué ; des 25 hommes que comptait sa caravane, douze avaient été tués, et six autres blessés. Paul, le Zoulou, avait pu échapper sain et sauf aux assaillants, mais avait failli se noyer en traversant la rivière; Charley était aussi tombé dans l'eau avec deux autres, mais, grâce à ceux-ci, il avait pu s'en tirer et sauver son fusil, ses cartouches et ses vêtements. Aucun d'eux n'avait passé près de Monzé ni d'aucun autre village par crainte des habitants. Chankopi lui donna un mouton qui devait lui être remboursé à Panda-Ma-Tenka; le lendemain, ils atteignirent le village où vivait la femme de Paul, et le surlendemain, celui de Wankie, où ils retraversèrent le Zambèze. Trois jours plus tard ils arrivaient à Panda-

Ma-Tenka; trois semaines s'étaient écoulées depuis la catastrophe de Minenga. M. Selous avait souffert de la fatigue, de la faim, du froid, et cependant, dit-il, il se portait très bien.

Quant à son opinion sur les Ma-Choukouloumbé, il la formule ainsi : « Ces sauvages sont arrivés à la conclusion que leur pays étant en dehors des routes du commerce, et les visites des blancs, avec les marchandises européennes dont ils ont un ardent désir, étant rares, il est de bonne politique de leur part de tuer tout étranger assez hardi pour s'aventurer jusque chez eux. Il est fâcheux qu'il en soit ainsi, car leur pays offre un beau champ aux entreprises missionnaires ; mais, pour le moment, la maxime qui paraît y régner est celle-ci : « Que celui qui en a la force dérobe, et que celui qui le peut, garde ce qu'il a pris. »

---

## BIBLIOGRAPHIE[1]

*G. Mollien.* DÉCOUVERTE DES SOURCES DU SÉNÉGAL ET DE LA GAMBIE. Paris (Ch. Delagrave), 1889, in-12, 317 p., 3 fr. 50. — Comme la *Bibliothèque d'aventures et de voyages*, la *Nouvelle Bibliothèque historique et littéraire* s'est mise à publier des œuvres déjà parues, oubliées ou non, et en particulier à remettre en lumière des récits de voyages accomplis, il y a un plus ou moins grand nombre d'années. Nous avons déjà exprimé, dans ce journal, notre opinion relativement à ces entreprises de librairie, et nous ne voulons pas insister de nouveau sur ce sujet. Les ouvrages datant d'un certain nombre d'années en arrière, et surtout les explorations africaines qui vieillissent si vite, sont bons à étudier pour les écrivains et les savants parce qu'ils constituent les documents servant à établir l'histoire de la géographie ; quant à les rééditer pour le grand public, c'est inutile et même nuisible dans une certaine mesure, puisqu'ils servent à propager des connaissances, à fixer dans l'esprit des descriptions que d'autres voyageurs ont reconnues en partie inexactes et qu'ils ont rectifiées. Le géographe peut comparer les données fournies par les anciens voyageurs à la carte actuelle, tandis que le public, auquel ces petits volumes à un franc sont destinés, ne possède pas les éléments nécessaires pour faire ce travail de comparaison.

Ces réflexions s'appliquent à l'ouvrage qui nous est actuellement

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

soumis. Le voyage de Mollien dans la région des sources du Sénégal et de la Gambie est fort intéressant en lui-même, comme exemple de hardiesse et de courage, comme preuve de l'énergie que l'homme peut déployer dans des circonstances difficiles, mais il date de 1818. Les renseignements fournis par l'explorateur, nouveaux pour son époque, sont aujourd'hui vieillis; même peu d'années après son expédition, on s'aperçut des défectuosités de son itinéraire et des erreurs qu'il avait commises. Était-il bien utile de présenter de nouveau aux lecteurs le récit de cette exploration. Nous ne le pensons pas. La notice sur l'auteur, placée en tête de l'ouvrage, et la note sur les découvertes faites en Afrique antérieurement à celle de Mollien, permettent au public de se rendre compte de la place qu'occupe M. Mollien dans l'histoire des voyages et atténuent, dans une certaine mesure, la critique formulée plus haut, sans remédier complètement au défaut qu'elle signale.

*Étienne Péroz.* Au Soudan français. Souvenirs de guerre et de mission. Paris (Calmann-Lévy), 1889, in-8, 467 p. avec cartes, fr. 7,50 — Le développement de l'œuvre entreprise par la France depuis 1879 sur le haut Sénégal et le Niger, œuvre qui a abouti à la fondation du Soudan français, a fait surgir un certain nombre d'ouvrages sur les expéditions et les guerres inhérentes à toute entreprise de ce genre. Il y a quelques mois, nous avons parlé, ici même, du livre de M. le colonel Frey sur ses campagnes contre le fameux chef Samory. De la lecture de cet ouvrage se dégageait l'impression que, pour l'auteur, la France faisait, dans ces contrées lointaines, d'énormes sacrifices pour un mince profit, et que le Soudan français ne récompenserait jamais les efforts accomplis pour le conquérir. L'ouvrage que nous analysons aujourd'hui a de tout autres tendances; ce n'est plus la description d'une guerre sanglante, mais le récit d'une mission pacifique et l'exposé de ses résultats; la conclusion, loin d'être décourageante, montre les progrès accomplis et fait pressentir l'avenir brillant du Soudan français. On se sent réconforté par la lecture de ce livre, car, lorsqu'on l'a terminée, on a le sentiment que les guerres meurtrières et coûteuses qui ont marqué le début de l'entreprise, loin d'avoir été faites en pure perte, auront pour résultat d'étendre l'action européenne sur un territoire vaste. riche et fertile.

L'auteur, M. le capitaine Péroz, avait déjà fait partie, en 1885, du corps d'occupation du haut Sénégal; le pays et ses habitants, leurs mœurs et leurs ruses lui étaient donc connus. Il fut chargé, en 1887, d'une importante mission auprès de Samory, afin de l'amener à conclure

un traité définitif avec la France. Après avoir, pendant une quinzaine de jours, couru les principaux magasins de Paris et réuni les armes, étoffes, selles, glaces et meubles divers qui devaient constituer le présent à remettre au puissant chef soudanais, il quitta la France, et, huit jours plus tard, il débarquait à Dakar. De là, il gagnait Saint-Louis, puis Khayes, d'où le chemin de fer conduisit la mission à Diamou. De ce point au Niger, l'expédition suivit d'abord le Bakhoy, en passant par Bafoulabé et Badoumbé, puis elle quitta le fleuve, toucha aux deux postes de Kita et et de Niagassola, et enfin arriva au Niger. Le récit de cette marche est vivement mené et plein d'intérêt ; l'auteur, qui est un homme d'esprit, sait observer et faire part au lecteur de ce qu'il a vu et entendu. Le style est simple et clair; c'est le style d'un soldat qui connaît les avantages de la brièveté et de la précision. De temps à autre, le narrateur raconte, en manière de digression, des épisodes de la campagne de 1885, à laquelle il a assisté et qui a été remplie de faits d'armes brillants, extraordinaires même, mais dont il nous garantit la complète exactitude. Ces combats n'ont rien à faire avec la mission pacifique à laquelle est consacré l'ouvrage, mais l'auteur ne peut résister au plaisir de les décrire. On sent en lui l'officier qui accomplit par ordre un voyage d'études et une mission politique, mais dont l'esprit se reporte sans cesse à la campagne plus mouvementée, plus pénible mais plus intéressante, dont ces pays étaient le théâtre quelques années auparavant.

La résidence de Samory était à Bissandougou, dans le pays s'étendant à droite du Niger. M. Péroz s'y rend, et après un mois de négociations, Samory consent à signer, le 25 mars 1887, en présence de toute sa cour et des gouverneurs de ses provinces, un traité par lequel les limites du Soudan français sont reportées au Niger, et tous les États de Samory placés sous le protectorat français, ce qui étend l'influence française jusqu'à Tengrèla et aux portes de Sierra-Léone. Le résultat politique de la mission était donc pleinement atteint; en outre, l'expédition eut pour conséquences une extension de nos connaissances sur le pays visité, car le capitaine Péroz put, grâce à la langue mandingue qu'il parlait, obtenir des données positives sur la géographie, l'histoire et l'organisation des États de Samory, pendant que deux de ses compagnons faisaient des observations météorologiques, des mensurations anthropologiques, et un levé de la carte entre Niagassola et Bissandougou. En outre, au retour, une route différente de celle de l'aller fut explorée, et le capitaine Péroz découvrit les sources du Bakhoy, dans une plaine marécageuse entourée d'un cercle de collines abruptes.

A l'heure actuelle, le Soudan français est calme, et de grands progrès ont été accomplis depuis le règlement des difficultés avec Samory. De Bakel au Niger, l'espace soumis à la France a une superficie de 920,000 kilomètres carrés, c'est-à-dire près du $^{1}/_{10}$ de l'Europe. Le télégraphe va de Saint-Louis, la capitale du Sénégal, jusqu'au Niger. Le chemin de fer est construit et fonctionne de Khayes à Bafoulabé, point au delà duquel il se prolonge par une voie Decauville d'abord, puis par une route carrossable, jusqu'à Bamakou. La mortalité chez les Européens est tombée à 8 %, de 28 à 30 % qu'elle était au début des opérations. Le commerce du haut Sénégal augmente et atteint actuellement un mouvement annuel de 5000 tonnes. Dans les postes et les chefs-lieux administratifs, des écoles françaises ont été créées et sont suivies avec empressement par les noirs. Khayes a maintenant 6000 habitants; Bafoulabé, qui n'existait pas il y a huit ans, en compte 4000. Bref, il y a là les indices d'un développement de l'action européenne dans des parages que l'on regardait comme improductifs et absolument insalubres.

Le livre de M. Péroz, qui nous fait part de tous ces résultats, est donc d'une lecture intéressante et réconfortante. Il est bon d'opposer, aux allégations de ceux qui prêchent l'abandon et la retraite, les témoignages positifs d'hommes de confiance, qui ont constaté de leurs yeux les progrès accomplis et s'en servent pour en déduire, en connaissance de cause, les conséquences de l'occupation française sur le haut Sénégal et le Niger. Sans doute, il faut se garder d'un optimisme exagéré, mais il convient aussi de ne pas trop s'arrêter aux critiques et aux fâcheuses prédictions de ceux qui se rebutent aux premières difficultés. Faidherbe, Brière de l'Isle, Galliéni, Péroz sont de ceux qui ont eu foi dans les avantages pour la France d'une extension du Sénégal du côté du Niger. Après un petit nombre d'années, l'expérience leur donne raison.

*Ernest Mercier*. La France dans le Sahara et au Soudan. Paris (Ernest Leroux), 1889, in-8, 63 p. — Dans cette brochure, M. Mercier, ancien maire de Constantine, expose son opinion sur la question tant de fois traitée de la pénétration de la France dans le Sahara d'abord, dans le Soudan ensuite, par l'Algérie. Elle nous paraît refléter d'une manière fidèle le point de vue de la grande majorité des colons algériens touchant l'avenir de l'Algérie et l'action française dans l'Afrique du nord. Après avoir parlé de l'histoire des relations entre la Berbérie d'une part, le Sahara et le Soudan de l'autre, l'auteur consacre la plus grande partie de son travail à une description du Sahara central et de ses habi-

tants, de leurs mœurs et de leurs expéditions de pillage. Pour lui, il n'y a aucune pitié à avoir pour ces brigands sahariens, et lorsqu'on en saisit quelques-uns prenant part à une razzia, le mieux est de les fusiller dans un coin de la steppe. Aussi s'élève-t-il avec force contre la mansuétude de l'infortuné colonel Flatters, qui avait mis en liberté quelques-uns de ces pillards alors qu'il était commandant supérieur de Laghouat. Cette magnanimité par laquelle on espère les frapper ne sert qu'à compromettre le prestige de la France. D'après M. Mercier, il faut établir aux points extrêmes du territoire algérien des postes destinés à établir une police sévère dans cette région, pousser la ligne ferrée de Biskra à Ouargla, ensuite s'emparer d'In-Sahah, la clef du Sahara central, et pousser de là le chemin de fer vers le Soudan. Mais ce qui presse le plus, c'est de venger le massacre de la misssion Flatters et de frapper un grand coup dans le Sahara.

Le gouvernement français prendra ce qu'il voudra de tous ces projets; sa politique en Algérie est depuis plusieurs années empreinte d'une trop grande prudence pour donner à croire qu'il va se lancer à la légère dans une expédition armée, au sein d'un pays peu connu et semé d'obstacles. C'est un peu l'idée des colons algériens, que le nord de l'Afrique est devenu leur chose et que tous les Kabyles, les Touaregs, les Arabes, qui réclament contre la prise de possession de leur sol par une puissance étrangère, n'ont aucun droit à le faire et doivent être purement et simplement supprimés. Personne, mieux que nous, ne reconnaît la grandeur et les immenses avantages au point de vue de l'ordre et de la civilisation, de la mission que la France remplit dans le nord de l'Afrique; mais ce n'est pas une raison pour admettre que toutes les résistances doivent être supprimées par le glaive. Nous sommes d'avis qu'en agissant avec douceur et humanité, en cherchant à convaincre plutôt qu'à vaincre, on aura plus facilement raison d'une opposition à laquelle du reste on devait s'attendre.

---

## Post-Scriptum à la Chronique de l'esclavage.

A la dernière heure, nous arrive de Lucerne un télégramme annonçant que S. Em. le cardinal Lavigerie proroge à une époque ultérieure le Congrès antiesclavagiste primitivement convoqué pour le 4 août.

## BULLETIN MENSUEL (*2 septembre 1889*[1]).

Dans une assemblée réunie au Victoria-Institute, notre savant compatriote, M. **Édouard Naville,** a fait un exposé des fouilles qu'il a exécutées en 1888 et 1889 dans les ruines de l'ancienne **Bubastis.** Après avoir retrouvé l'emplacement du temple, il s'agissait de le déblayer autant que possible, et d'examiner un à un tous les fragments pour reconstituer l'ensemble de la construction et recueillir les restes qui présentaient un intérêt artistique ou historique. M. Naville a pu reconstituer le plan du temple, qui comprenait quatre salles de dates différentes. Pour entrer dans celle de l'est, peut-être la plus ancienne, on passait entre deux énormes colonnes, avec des chapiteaux à palmes. En dehors de la porte se trouvaient deux grandes statues de Hyksos dont l'une est actuellement au British Museum. Au delà se trouvait une seconde salle d'un caractère également archaïque; depuis Osorkon II, on la nommait la salle de fête, en mémoire d'une grande fête sacrée. Plus à l'ouest encore se trouvait la partie la plus richement ornée du temple; c'était une salle étayée par des colonnes aux chapiteaux en forme de feuilles de lotus ou de palmier, et par des colonnes surmontées d'une tête de Hathor finement ciselée; le meilleur spécimen en est au Museum de Boston. Le temple se terminait par une très grande salle, la plus vaste des quatre; elle n'a jamais été achevée. A l'extrémité se trouvait la shrine de Pasht, dont les fragments se voient au British Museum. A l'exception de Zoan, ville très semblable à Bubastis, aucune de celles du delta n'a donné autant de monuments s'étendant sur une si longue série de siècles et sur des époques si variées, de la grande quatrième dynastie jusqu'aux Ptolémées. M. Naville a examiné très soigneusement les colossales architraves sur lesquelles le nom de Ramsès II a été gravé, en même temps que les noms des propriétaires légitimes ont été effacés si complètement qu'il n'y a souvent aucun espoir de pouvoir rendre à ceux-ci la propriété qui leur a été volée. M. Naville n'a épargné aucune peine pour le faire toutes les fois que cela était possible. Il a réussi de cette façon à remplir non seulement des lacunes des monuments, mais aussi plus d'une lacune laissée par les sources littéraires grecques et autres

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

que nous possédons. On peut dire que les résultats obtenus à cet égard par les fouilles de Bubastis sont merveilleux. M. Naville l'a montré en passant en revue les trente dynasties de Manethon, à partir de la seconde, y compris le pharaon Sethenes, dont le cartouche monumental est conservé au Museum d'Oxford, jusqu'à la treizième et même jusqu'aux Ptolémées, et après ceux-ci jusqu'à Auguste, sous le règne duquel commence l'ère chrétienne.

Des dépêches, adressées de Londres à l'*Indépendance belge*, annoncent que la victoire remportée à Toski sur les **Soudanais** par les troupes égyptiennes, que commandait le général Grenfell, a eu pour épilogue la découverte d'une foule de documents attestant l'existence d'une véritable conspiration entre le successeur du mahdi, à Khartoum, et un grand nombre de personnages officiels attachés à l'administration du khédive. Nos lecteurs se rappellent que Gordon, envoyé à Khartoum, demanda qu'on lui adjoignît Zebehr-pacha, pour lui aider à pacifier les Soudanais révoltés contre l'Égypte. Soupçonnant Zebehr-pacha d'être en connivence avec le mahdi, l'Angleterre refusa. Bientôt après, Zebehr fut arrêté et conduit à Gibraltar, les soupçons du gouvernement anglais ayant été confirmés. La conspiration n'en continua pas moins à étendre ses ramifications en Égypte; le but en était d'aider les Soudanais à envahir l'Égypte, à en chasser les Anglais et à y établir une administration favorable à l'entreprise de l'immense trafic d'esclaves dont le Soudan a été si longtemps le centre. Les documents trouvés sur les cadavres des cheiks tombés dans la bataille de Toski en fournissent la preuve.

Les Italiens ont profité des divisions qui règnent entre les chefs abyssins, anciens officiers du roi Jean, pour s'emparer du plateau d'**Asmara,** beaucoup moins chaud et plus salubre que Massaoua. La température moyenne n'y dépasse pas 15°; la verdure, l'eau fraîche, les légumes, le gibier, y abondent. **Ménélik** paraissant devoir l'emporter sur les autres prétendants à la succession du négous, il n'est pas probable qu'il réclame contre cette occupation, par les Italiens, d'un territoire qui, naguère, faisait partie de l'Abyssinie. Retenu par les pluies, il a été obligé de s'arrêter dans sa marche vers Adoua, la capitale sacrée, où il compte se faire couronner par les dignitaires de l'Égypte éthiopienne. Toutefois la situation pourrait se modifier à son préjudice. Ras-Aloula lui garde une haine mortelle et le harcèlera tant qu'il pourra, pour favoriser les chances de Mangascia à qui il s'est dévoué corps et âme. Le Tigré, où il se trouve avec ce dernier, est une région monta-

gneuse, excellente pour servir de base d'opération à un prétendant secondé par un soldat tel que Ras-Aloula, qui connaît toutes les ressources du pays qu'il a parcouru en tous sens, et qui a toujours sous la main les débris de l'armée du négous, aguerris et capables de former le noyau d'une armée nouvelle, pourvu que les circonstances s'y prêtent. En attendant, la mission envoyée par Ménélik est arrivée à Naples avec l'explorateur Antonelli.

Nous avons eu le plaisir de rencontrer, au Congrès international des sciences géographiques, M. **Borelli,** qui a fait une conférence sur son exploration au sud du Choa et dans les **pays Gallas.** Les collections qu'il en a rapportées ornaient le salon de la Société de géographie de Paris. Un des jeunes Gallas qu'il a ramenés en Europe assistait à la séance. La race des pays qu'il a explorés n'est ni positivement noire, ni blanche ; comme teint, elle se rapprocherait plutôt du type mulâtre. Les hommes sont grands, bien faits ; les femmes ont les formes sveltes et élégantes, mais les mœurs de ces indigènes sont encore barbares. Le chef ou roi est souverain absolu, il a droit de vie et de mort sur ses sujets, qui lui obéissent passivement, sans velléité de révolte, ni d'indépendance. Les idiomes varient de peuplade à peuplade; les religions de même, toutefois elles admettent toutes, sous des formes diverses, un Être suprême, dont le culte est accompagné de pratiques particulières. Tout bon pratiquant, en passant devant une rivière, doit y jeter un anneau de fer ou d'argent ; d'autres posent une touffe d'herbe sur certains arbres. Plusieurs tribus ne s'en tiennent pas à ces pratiques inoffensives, mais procèdent périodiquement à des sacrifices humains. Ce sont des familles désignées à cet effet depuis des temps très reculés qui supportent cet impôt sanglant, et, chose curieuse, elles y semblent résignées, au moins n'y a-t-il pas d'exemples qu'une victime choisie ait tenté de se soustraire à l'horrible sort qui l'attend. Ces sacrifices ont lieu à chaque renouvellement de la lune. D'autre part, jamais un chef n'entreprend un voyage sans consulter les entrailles d'une victime. En général, qui dit « voyage » dit guerres, combats, batailles. Lorsque, à la suite d'une rencontre, il y a des prisonniers, ceux-ci doivent renoncer à tout espoir d'avoir la vie sauve; d'ordinaire, on les fait mourir en leur faisant avaler de l'eau bouillante ou en les piquant avec des aiguilles de près d'un mètre de long. L'adultère est très sévèrement puni ; toute femme reconnue coupable de ce crime a le nez coupé ; son complice est l'objet d'un supplice encore plus épouvantable. Toutefois si le mari outragé accepte un arrangement pour une somme déterminée, cette réparation est jugée suffisante.

Les objets rapportés par M. Borelli dénotent de la part des indigènes qui les ont fabriqués certaines aptitudes industrielles. Comme dans tout l'Orient, leurs armes sont l'objet d'un luxe particulier; admirablement trempées, elles sont décorées de guillochages fort curieux. Le sel sert de monnaie courante et s'échange contre le cuivre et l'argent; quant à l'or, les chefs seuls ont le droit d'en posséder; tout individu trouvé en possession du précieux métal a la main droite coupée immédiatement. Les étoffes de coton sont tissées très fin, et sont en général couvertes de dessins en carrés ou en triangles d'un très joli effet. L'usage du verre est totalement inconnu dans ces pays; les vases et objets divers qui en tiennent lieu sont façonnés avec de la corne de buffle remarquablement ouvrée. La région explorée par M. Borelli est riche en ivoire; le fer y abonde également; les indigènes cultivent le coton, la vigne, les asperges, les fraises, etc. Les collections rapportées par M. Borelli, qui avait une mission du Ministère de l'Instruction publique, seront déposées au Musée ethnographique du Trocadéro.

Le dernier paquebot de **Mozambique** a apporté des nouvelles rassurantes des nombreux explorateurs portugais actuellement en expédition dans l'Afrique orientale. Paiva d'Andrada était le 5 mai à Mossonga, près du confluent du Caureze avec le Zambèze, à l'ouest de Tété, où il attendait ses porteurs pour continuer sa marche vers l'intérieur. Cardozo était à Quilimane, où les petits rois de la région à l'est du Nyassa étaient venus confirmer la promesse de reconnaître le protectorat portugais. Il attendait l'arrivée des missionnaires que le cardinal Lavigerie envoie au lac Nyassa, où le gouvernement portugais leur donnera un emplacement pour leur station, pour leurs établissements agricoles, et leur garantira la sécurité que réclame leur mission civilisatrice. — Serpa Pinto était aussi à Quilimane, d'où il comptait partir pour explorer le pays à l'ouest du Nyassa, et reconnaître le cours de l'Aruangua septentrional, encore peu connu. — Cazalleiro Rodrigues était à Sofala, d'où il se proposait de retourner à Moussourisse reprendre sa place de résident auprès de Goungounyane. — L'expédition des études du chemin de fer du Chiré était prête à partir. Les études de la ligne du Zambèze étaient presque terminées; l'ingénieur qui les a dirigées, M. Moraes Sarmento, est déjà arrivé en Europe.

Le président de la Société de géographie de Lisbonne nous a prié d'insérer dans notre publication une réclamation au sujet des limites assignées par M. Jeppe, de Prétoria, aux **districts portugais d'Inhambané et de Sofala,** dans sa nouvelle édition de la carte du

Transvaal. M. Jeppe fait passer la limite occidentale de ces deux districts par le confluent du Pafurié avec le Limpopo et le 31°,26′,15″ long. E. La Société de Lisbonne considère cette détermination comme attentatoire aux droits du Portugal dans cette partie de l'Afrique orientale, où la juridiction des deux districts susmentionnés s'étend jusqu'au Soubichané et au Boubyé, affluents du Limpopo, par conséquent beaucoup plus à l'ouest que la ligne imaginée par M. Jeppe, comme on peut le voir dans les cartes portugaises publiées par le marquis de Sa da Bandeira et dans d'autres encore plus modernes.

Nous avons également reçu de M. Charles Hancock, avocat à Londres, membre du Comité exécutif de l'Aborigines Protection Society, la demande de publier une communication relative aux troubles survenus dans le **Zoulouland,** au sujet de la condamnation à de longues années d'emprisonnement prononcée par le tribunal d'Etshowé contre Dinizulu, fils de Cettiwayo, Undabuko et autres chefs.

Ces malheureux, qui s'étaient rendus coupables de pillage à main armée, ont été accusés par les employés du gouvernement anglais du crime capital de haute trahison et de rébellion, et se sont conduits avec beaucoup de noblesse pendant le procès. Comme le Président du tribunal demandait à Undabuko (oncle et conseiller du fils de Cettiwayo) s'il avait une déclaration à faire à la Cour, celui-ci s'exprima en ces termes : « J'ai été harcelé pendant des années entières, mes parents et mes amis sont décimés ; j'ai toujours été blâmé sans cause et sans enquête. Je ne craindrais pas les accusations si je pouvais seulement répondre et raconter mon histoire devant un Conseil d'enquête ; mais je ne puis me faire écouter de ces fonctionnaires qui ne me tuent qu'afin que leur favori Usibepu puisse vivre. Oh ! si seulement on voulait entendre ma cause, je ne serais pas inquiet du résultat. » Quoi qu'il en soit, on trouve généralement que la résistance faite par ces chefs aux autorités anglaises ne méritait pas une punition aussi sévère. Plusieurs amis des Zoulous et entre autres miss Colenso, qui a vécu plusieurs années à Natal et qui s'est toujours dévouée à la cause des indigènes, se sont efforcés, dans ces derniers temps, de faire rendre justice à des malheureux sous le coup d'accusations si terribles. « Venant de recevoir de miss Colenso une communication contenant un récit intéressant de ces procès sur lesquels nous avons jusqu'à présent peu de détails dans les journaux anglais, je prends la liberté, » dit M. Hancock, « comme membre du bureau de l'Aborigines Protection Society, de citer quelques extraits qui méritent d'attirer l'attention publique. J'ai écrit plusieurs lettres dans les journaux

anglais, m'efforçant d'exposer devant le pays les maux terribles infligés aux chefs zoulous et à la population indigène par la mauvaise administration des fonctionnaires anglais. Je ne veux donc pas entrer dans plus de détails. La conduite de nos représentants dans ce pays a été condamnée dans les termes les plus énergiques par les journaux de Natal, quelle que soit leur opinion politique; je ne citerai aujourd'hui que deux faits qui montrent la nécessité d'une enquête impartiale conduite par les autorités anglaises sur les accusations portées contre les dits fonctionnaires.

Quelque incroyable que cela paraisse, il a été affirmé, dans les derniers procès, par un témoin, que 300 femmes et enfants, capturés par un détachement sous les ordres du major Mc Kean, ont été livrés à Uzibepu (le favori du gouverneur, Sir Arthur Havelock) et à ses soldats, et n'ont été relâchés que grâce à l'intervention de miss Colenso et de ses amis. Des actes aussi monstrueux de barbarie et de cruauté, qui déshonoreraient le pays le moins civilisé, devraient-ils être commis au nom d'une nation qui se trouve au premier rang de la civilisation?

De plus, un correspondant du *Natal Witness*, dans un numéro que nous venons de recevoir, parlant d'un cas de flagellation auquel miss Colenso fait aussi allusion, nous donne une description du martinet employé (chat à neuf queues), lequel, d'après la déposition d'un des témoins, serait garni de morceaux de fer. C'est, du reste, la confirmation de ce qui a été dit à la Chambre des Communes par M. Bradlaugh. Est-ce un mode de châtiment en rapport avec les idées anglaises? Et il ne s'agit pas d'une colonie possédant un « gouvernement responsable. »

L'impossibilité complète de s'en rapporter à ceux qui dirigent actuellement les affaires coloniales, en ce qui concerne le Zoulouland, se trouve aussi parfaitement démontrée par le fait suivant. Il y a quelques jours, le sous-secrétaire des colonies (le baron de Worms) assura à M. Ellis qu'aucun renseignement n'avait été reçu à propos de réjouissances, officielles ou non, qui auraient eu lieu, lorsque les sentences furent prononcées, ni sur la mise en liberté de Usibepu. Je rappellerai simplement la description que fait miss Colenso de ce qui s'est réellement passé; « on a envoyé, dit-elle, des tambours et des fifres de l'armée « en l'honneur de l'événement; » et Usibepu, suivi de plusieurs de ses compagnons, à cheval, a accompagné les prisonniers allant à pied de la prison à la Cour de justice.

Je suis convaincu que si tous les faits se rattachant à la conduite des employés du gouvernement anglais au pays des Zoulous étaient connus

de tous, l'opinion publique insisterait pour que justice fût rendue aux indigènes et pour que des actes qui ternissent notre réputation nationale ne fussent plus tacitement autorisés par ceux qui ont la responsabilité des affaires coloniales à Downing Street. »

Le poste d'**Isanghila** sur la rive nord du Congo, qui avait été abandonné temporairement, a été réoccupé pour la réorganisation du service des transports. Celui-ci est dirigé de Vivi par M. Danfelt, lieutenant de l'armée suédoise, qui est depuis cinq ans en Afrique, et connaît parfaitement le pays, les habitants et la langue, qu'il parle couramment. Les bâtiments du poste d'Isanghila ont été reconstruits sur un petit plateau au bord du fleuve, juste en face de la cataracte. Un peu en amont, le fleuve forme une crique, aux eaux calmes, lieu d'amarrage et de chargement des baleinières. La plupart des porteurs sont recrutés à Isanghila et dans les environs. Ils se rendent à Vivi pour y prendre les charges et les transporter à Isanghila; d'ordinaire ils parcourent cette route en trois jours. D'Isanghila à Manyanga, le transport s'opère à l'aide de trois grandes baleinières en fer, dont les équipages sont placés sous les ordres du chef du poste d'Isanghila. Ces équipages se composent, pour chaque baleinière, d'un capita et de douze rameurs indigènes de Manyanga et environs, plus un patron zanzibarite. La durée du voyage est de six à huit jours, chargement compris pour la montée, et de deux pour la descente. Chaque baleinière peut emporter de 80 à 100 charges, d'un poids moyen de 30 kilog. Ce qui fait un transport de 7200 à 9000 kilog. par voyage.

Nos lecteurs savent que l'Exposition installée à l'Esplanade des Invalides possède un village congolais avec des indigènes du **Gabon** et du **Congo français**; plusieurs de ceux-ci ont accompli des actes de courage et de dévouement pour lesquels le sous-secrétaire d'État aux Colonies, sur la proposition de M. de Brazza, leur a décerné des médailles en or de première et de seconde classe. Les titulaires des médailles de première classe sont : Mamouaka, chef de pirogue, et Njouké, qui ont pris une part active au sauvetage de M. Dolisie, blessé devant un village ennemi dans le haut Congo. Ceux des médailles de seconde classe sont : Bengo, chef de pirogue, qui s'est très bien comporté dans l'escorte de M. de Brazza, et Agoulamba, qui a sauvé autrefois le Dr Ballay, dont la pirogue avait chaviré dans les rapides de l'Ogôoué.

D'après le *Journal officiel* une nouvelle organisation a été donnée aux Établissements français du **Golfe de Benin,** de la **Côte d'Or** et des **Rivières du Sud.** Les premiers avaient été rattachés tantôt au

Gabon, tantôt au Sénégal; ils sont aussi éloignés d'une colonie que de l'autre et n'ont aucun rapport avec elles. Le nouveau décret leur donne une organisation autonome, plus en rapport avec leur situation géographique. Leurs résidents correspondront directement avec le sous-secrétaire d'État aux colonies. Quant aux Rivières du Sud ou dépendances du Sénégal au sud de la Guinée portugaise, elles faisaient jusqu'ici, au point de vue administratif, partie intégrante du Sénégal, qui est éloigné, qui a peu de rapports avec elles, et dont les intérêts sont souvent opposés. Pour faire cesser cette anomalie, le décret les érige en division administrative autonome placée sous l'autorité du lieutenant-gouverneur du Sénégal, qui correspondra directement avec le sous-secrétaire d'État aux colonies. Le personnel relèvera uniquement de lui; il résidera à Konakry, dans la rivière Dubreka, et devra visiter les différents postes des Rivières du Sud au moins deux fois par an. Elles auront un budget spécial distinct de celui du Sénégal.

## NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

M. Camille Douls, chargé d'une mission en Afrique par le ministère de l'instruction publique, a été, d'après les journaux, assassiné dans le Sahara entre le sud Oranais et Timbouctou.

Le consul général de la Grande Bretagne au Caire a adressé à l'Office du commerce à Londres un rapport sur les travaux qui doivent être mis en adjudication en Égypte : ce sont les chemins de fer d'Assiout à Girgeh, environ 125 kilomètres; de Chibin-el-Kour à Menouf, 13 kilomètres; de Damanhour à Rahmanieh, 20 kilomètres; de Nadineh-el-Farjoum à Senouris, 11 ½ kilomètres. Un pont de 550 mètres sera jeté sur le Nil entre Boulaq et Embareh. L'acquisition des terrains pour tous ces travaux reste à la charge du gouvernement égyptien. Les soumissions seront reçues jusqu'au 2 décembre prochain.

Le cardinal Massaïa, vicaire apostolique des Gallas, qui a passé plus de trente ans en Étiopie comme missionnaire, est mort à Naples à l'âge de 80 ans.

Le vapeur *Children*, porteur du câble qui doit relier Obok et Périm, mouillé en rade de Périm, commencera la pose du câble aussitôt que le Sénat français aura ratifié le vote de la Chambre autorisant l'établissement de cette ligne.

Le bey de Jibouti, petit État limitrophe de la colonie d'Obock, au sud de la baie de Tadjoura, est venu à Paris, pour voir l'Exposition. Il est accompagné par M. Lagarde, gouverneur d'Obock.

La création d'une section spéciale pour les colonies au ministère des affaires étrangères de l'empire allemand, montre que malgré les difficultés de la politique coloniale allemande, principalement dans l'Afrique orientale, le gouvernement voue à celle-ci un intérêt croissant.

Le bruit qui avait couru de la venue d'Émin-pacha avec Stanley à la côte orientale ne s'est pas confirmé. Pour qu'il eût pu rencontrer quelque créance, il aurait fallu que le passage des deux voyageurs eût été signalé en un point précis sur la route des lacs à la côte.

Une canonnière anglaise, le *Pigeon*, a saisi, dans les eaux de Zanzibar, le dhow *Pemba* qui était chargé d'esclaves.

Le *Journal officiel* de Lisbonne publie un décret royal établissant à Inponda, au sud-est du lac Nyassa, une mission catholique ayant pour but de fonder des écoles et des églises en vue de la colonisation agricole et de la suppression de la traite des esclaves.

Le *Cape Argus* annonce que d'après un télégramme de Lorenzo-Marquez au consul portugais à Prétoria, la voie ferrée de la baie de Delagoa à la frontière du Transvaal sera terminée à la fin de septembre.

Le Volksraad du Transvaal a décidé la création d'une université à Prétoria, et voté à cet effet un crédit de 50,000 fr.

Des diamants de première qualité ont été découverts dans le bassin de la rivière des Crocodiles.

La construction du chemin de fer du Congo est assurée par le succès de l'emprunt émis à Bruxelles, à Londres et à Berlin. Outre la souscription de dix millions du gouvernement belge, il y a lieu de citer celle de cinq millions de sir William Mackinnon et consorts à Londres, celle d'un million de la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie à Bruxelles, etc. L'*Indépendance belge* annonce que les travaux vont commencer immédiatement.

M. Haneuse, résident des Stanley-Falls, actuellement en route pour l'Europe, a annoncé qu'à son départ du Haut-Congo, la situation était des plus favorables et que tout était calme. Tipo-Tipo l'a prié d'être son interprète auprès du gouvernement de l'État indépendant pour l'assurer de tout son concours. « Il fera, » dit-il, « tout son possible pour rallier les chefs arabes de Nyangoué et du Ma-Nyéma, afin d'obtenir leur concours, pour l'aider à neutraliser les effets de la traite des noirs dans ces parages. »

Le Comité de l'Association congolaise et africaine de la Croix-Rouge a décidé la publication d'un *Bulletin* trimestriel, dont la rédaction a été confiée à M. A.-J. Wauters, rédacteur du *Mouvement géographique*. Le Bulletin publiera dans chacune de ses livraisons une Chronique du Congo, qui résumera les dernières nouvelles de l'État indépendant et les progrès réalisés en Afrique par les Belges.

Une Compagnie portugaise ayant son siège à Lisbonne a été constituée pour la construction d'un chemin de fer de Benguela à Catoumbella.

Le Dr Zintgraff qui avait quitté, le 18 décembre 1888, la station allemande sur le lac des Éléphants dans le territoire de Cameroun, est arrivé sain et sauf à Ibi sur le Benoué, ayant ainsi traversé les parties jusqu'ici complètement inconnues qui s'étendent jusqu'à l'Adamaoua.

Le Comité central de la Société de géographie commerciale de Berlin organise une expédition au Maroc, aussi bien en vue de la science que dans un intérêt

économique. L'observatoire de Hambourg s'intéresse aussi à cette expédition; il a l'intention de créer et d'entretenir au Maroc deux stations météorologiques.

Une Société s'est constituée à Barcelone pour créer des relations commerciales entre l'Espagne et le Maroc; elle établira une ligne de vapeurs pour donner au commerce espagnol avec cette partie de l'Afrique toute l'extension possible.

---

## CHRONIQUE DE L'ESCLAVAGE

L'évêque Smythies, de la mission des Universités, a demandé, dans une lettre au *Times*, l'abolition du status légal de l'esclavage à **Zanzibar** et à **Pemba.**

Doutant du résultat de la démonstration anglo-allemande contre l'esclavage par le blocus, il demande qu'il soit fait quelque chose pour que l'Afrique ne s'imagine pas que l'effort déployé par ces deux grandes puissances a échoué, et que la traite peut se faire mieux encore qu'auparavant. Mais comment empêcher une recrudescence de la traite? Il faut se tenir dans les limites de ce qui est possible. Le coup le plus fort qu'on puisse porter à la traite, et le seul efficace, est l'abolition du status de l'esclavage. Nous ne pouvons pas, pour le moment, l'abolir sur le continent, mais, avec un peu de fermeté, nous le pouvons dans les îles de Zanzibar et de Pemba; et ceci aura un grand effet moral sur les pays adjacents.

Les conditions de l'esclavage à Pemba sont telles que les troupes d'esclaves doivent constamment y être complétées. Un exemple suffira pour montrer jusqu'où s'étend la notoriété de Pemba comme marché d'esclaves. Quelques petites filles, récemment libérées et amenées aux missionnaires, leur dirent qu'elles venaient d'un village sur les bords du Nyassa; qu'elles avaient vu le vapeur de la mission; les agents de celle-ci étant un jour venus dans leur village, elles avaient couru se cacher en se disant : « Voici les hommes blancs qui viennent pour nous emmener à Pemba! » Cette île est séparée du Nyassa par des centaines de kilomètres.

Quant à l'influence que l'abolition du status de l'esclavage aurait sur les pays voisins, M. Smythies dit que presque tous ceux qui sont vendus par leurs familles, chez les Bondeïs, les Wadigo et dans les tribus qu'il connaît, sont envoyés à Pemba ou à Zanzibar; dès lors, l'abolition du status de l'esclavage y ferait cesser nécessairement le rapt des personnes et beaucoup d'injustices.

En réponse à l'objection commune que la vie de l'esclave dans ce pays est, en somme, très facile, que les Africains ne travailleraient pas s'il n'y étaient pas contraints comme esclaves, et qu'il est fort douteux que l'abolition du status de l'esclavage fût un bien réel pour les indigènes, M. Smythies peut dire, non en théorie, mais d'après ce qu'il a vu de ses yeux, qu'un tel argument est complètement faux. Sans doute, dans une société où la plus grande partie du travail est faite par des esclaves, et où les maîtres, d'une race différente, regardent le travail avec mépris, il y a pour tous ceux qui peuvent devenir libres une très forte tentation à travailler le moins possible. Le seul moyen de changer l'opinion publique et de rendre au travail l'honneur qui lui est dû, c'est d'abolir le status de l'esclavage. De ce que ceux qui sont libres aujourd'hui sont encouragés à ne pas travailler, on ne peut pas conclure qu'on ne travaillera plus quand tous seront libres. C'est un fait positif que beaucoup d'esclaves libérés travaillent sérieusement et gagnent beaucoup. Les missionnaires ont trouvé, parmi les populations libres du continent, beaucoup d'indigènes très disposés à travailler, lorsque celui qui avait besoin de travail avait gagné leur confiance ; on s'étonnerait en Angleterre des lourdes charges qu'ils portent, pour un prix minime, de la côte aux stations missionnaires. Celles-ci ont un service régulier de porteurs, qui descendent seuls à la côte et rapportent les marchandises, d'une distance de 100 à 150 kilomètres, sans rien perdre, ni rien gâter. Les marchands allemands qui ont établi des plantations sur la Louvou affirment que, quoiqu'ils aient eu besoin de beaucoup d'indigènes pour faire leurs travaux, il n'ont jamais manqué d'hommes qui s'offrissent pour les faire; c'étaient des noirs, qui appartenaient à la population libre des villages environnants.

Mais on allègue que l'Arabe est un maître facile et que le status de l'esclavage, après tout, fait très peu de mal. M. Smythies ne revient pas sur les cruautés de la chasse à l'homme, ni sur les horreurs des caravanes d'esclaves, dont le status de l'esclavage dans les îles de Pemba et de Zanzibar est grandement responsable ; à côté de cela, le status de l'esclavage est une plaie hideuse qui pénètre profondément dans la vie des indigènes. Le cas le plus fréquent, parmi les natifs au milieu desquels vivent les missionnaires, est que, pour de petites dettes, un homme, ou sa femme, ou ses enfants sont vendus comme esclaves, quoique la dette provienne d'un dommage accidentel causé à la propriété d'un voisin, par lui ou par quelqu'un de sa famille; s'il ne peut obtenir de l'argent, ou qu'il ajourne par négligence de faire un effort pour en avoir, la dette

court et, en courant, s'accumule, jusqu'à ce qu'un beau jour son enfant soit saisi et vendu pour payer la dette. Très souvent il met en gage son enfant, qui devient l'esclave de son ami, de son voisin et qui finalement est vendu. Souvent, pour une dette plus forte, une femme est prise et vendue pour devenir la concubine de son maître. M. Smythies cite le cas d'une femme qui, pour une dette de son père à elle, fut prise de force à un homme qu'elle avait épousé depuis peu et contrainte de servir de concubine à un autre ; la chose était envisagée comme parfaitement légale ; c'est le fruit du status de l'esclavage. Souvent des réclamations sont adressées à des familles, sous prétexte que bien des années auparavant quelqu'un des leurs a été vendu comme esclave et s'est échappé. M. Smythies a connu un jeune homme chrétien, qui fut pris par un Arabe et détenu jusqu'à ce qu'il eût satisfait à une réclamation de ce genre. Deux ans auparavant son oncle était mort. L'Arabe prétendit que cet oncle avait été son esclave vingt ans auparavant et qu'il s'était échappé. Les deux individus avaient vécu dès lors sur le pied de l'intimité, et aucune réclamation n'avait été formulée du vivant de l'oncle. Celui-ci mort, l'Arabe réclama tout ce qu'avait possédé le défunt, et saisit le jeune homme comme otage. Il ne pouvait fournir aucune preuve, mais, comme c'était un Arabe, les chefs indigènes et leurs gens furent si effrayés qu'ils lui livrèrent tout, et que tous les effets de l'homme furent emmenés, ainsi que lui-même et deux petites filles et encore une troisième personne, pour être vendues comme esclaves. M. Smythies porta l'affaire devant le tribunal du sultan de Zanzibar où l'Arabe n'osa pas paraître.

Une autre iniquité résultant du status de l'esclavage provient de ce que des hommes sont souvent vendus traîtreusement par leurs compagnons, et que cette vente est déclarée valable de par la loi, sans que le vendeur soit jamais puni. C'est un fait ordinaire que, de deux hommes arrivés comme amis à Zanzibar ou à quelqu'une des villes de la côte, pour y faire du commerce ou y travailler, l'un vendra l'autre s'il en trouve l'occasion. Jamais M. Smythies n'a entendu l'opinion publique blâmer un fait de ce genre, ni vu punir celui qui avait vendu son compagnon. La seule victime est le malheureux qui, par trahison, est devenu légalement esclave à vie. Cette trahison, avec tous les soupçons qu'elle engendre, est le résultat du status de l'esclavage.

M. Smythies raconte encore le fait d'un homme qui avait travaillé pour les missionnaires ; ceux-ci le trouvaient sincère, industrieux, honnête sous tous les rapports et bien élevé. Par son travail il avait racheté

sa femme et sa mère, mais lui-même était esclave, et sa propriétaire, femme âgée, refusait de lui permettre de se racheter lui-même. Par son industrie, il prospérait; il se construisit une maison et cultivait un terrain. Sa maîtresse devint jalouse de sa prospérité et résolut de le vendre à Pemba. Craignant d'être enlevé de force à sa femme et à ses enfants par la famille de cette maîtresse et par les trafiquants d'esclaves, il s'éloigna, et il fallut que les missionnaires intervinssent auprès du sultan pour qu'il devînt libre, le sultan ayant déclaré qu'il le rachèterait lui-même. Des complications de cette sorte se produisent sans cesse; toutes les mauvaises passions des hommes s'y donnent carrière. Sans doute, sous un bon chef ayant une autorité réelle sur ses gens, les maux peuvent être beaucoup diminués, mais l'opinion publique est tellement pervertie, que M. Smythies a connu un chef, d'ailleurs de beaucoup supérieur à la plupart des autres, qui proposa de sang-froid, sous l'empire de certaines difficultés, de vendre le père et la mère d'une jeune fille fiancée à son fils.

Les moyens de communication entre le continent et les îles sont faciles; celles-ci deviendront des ports de refuge pour tous les esclaves de la côte qui désireront être libres et qui voudront travailler. L'abolition du status de l'esclavage dans les îles sera un grand pas vers son abolition sur le continent.

Nous extrayons ce qui suit d'une lettre d'un missionnaire de **Madagascar** à M. Keller, président de la Société anti-esclavagiste de France : « Les esclaves sont en assez grand nombre dans notre île : esclaves de terrain ou de famille, se perpétuant de père en fils, comme propriété de tel ou tel maître, depuis que l'introduction des Mozambiques, par la côte ouest a été interdite. Dans la capitale, le marché se tient une fois par semaine, le vendredi, au grand bazar, dans un quartier destiné à cela, à côté du quartier aux légumes, du quartier aux bœufs...... C'est chose lamentable que de traverser ce *forail,* et de voir la morne attitude de ces pauvres gens, qui ont à craindre, outre les mauvais traitements d'un acquéreur sans entrailles, une séparation bien plus funeste encore au point de vue de la moralité. Car, s'il est vrai que, depuis quelques années, les petits enfants ne peuvent plus être séparés de leurs mères, il n'en est pas moins vrai que la femme peut être séparée de son mari. Chose pitoyable! les femmes se vendent plus cher que les hommes, parce qu'elles rapportent. Et les maîtres, sans aucun égard pour un mariage antérieur ne se font pas faute de donner aux femmes esclaves soit catholiques, soit protestantes, plusieurs maris pour

assurer ou augmenter la production. La mission a pu racheter et affranchir quelques jeunes gens qui avaient étudié dans ses écoles, et offraient les qualités nécessaires pour devenir d'excellents auxiliaires, ainsi que quelques jeunes filles, donnant également les garanties suffisantes, et dont l'abandon ou la vente auraient compromis la persévérance et entraîné très probablement la perversion. Toutes les fois que cela est possible, la mission en prend à son service comme domestiques, ou dans ses ateliers comme ouvriers, afin de leur faire gagner la somme nécessaire à leur rachat. Ils ont un compte de dépôt ouvert à la procure et versent là des économies qui ne reviennent pas à leurs maîtres.

M. **Holman Bentley** écrit de la station de Wathen sur le Congo au *Missionary Herald* de Londres, à propos d'un jeune noir attaché à sa personne. « Kayembé est originaire d'un pays situé très loin en amont des Stanley Falls, à un jour de marche de Kasongo, l'ancien quartier général de Tipo-Tipo. Les Arabes s'établirent d'abord à Kasongo, puis ils fondèrent un autre poste sur le Congo, à Matéléka, près de la ville où était né **Kayembé**. En 1884 une grande caravane arriva de Nyangoué, composée d'un mélange d'Arabes, de Zanzibarites et de gens de Nyangoué et du pays d'alentour. Dans ce pandémonium n'existe aucun sentiment national, et il est impossible d'unir les tribus contre un ennemi commun. L'homme qui a été capturé il y a un mois est prêt à se joindre à celui qui l'a réduit en esclavage, à l'imiter et à faire pis encore. Quantité d'individus se louent au mois pour cette œuvre abominable, tout spécialement les Ma-Nyéma dont le cannibalisme féroce ajoute aux horreurs de la traite. Lorsque ces chasseurs d'esclaves arrivèrent près du district où vivait Kayembé, les chefs leur offrirent des chèvres et des vivres espérant qu'ils passeraient tranquillement. Ils acceptèrent les présents sans rien donner en retour. Deux ou trois jours après, les gens de Kayembé virent la fumée de maisons incendiées, et crurent que les Arabes en partant avaient mis le feu à leur camp. Mais bientôt ils apprirent que c'était Bena-Katoundoù qui était saccagée. Ils s'enfuirent alors vers une autre ville, distante d'une journée de marche. Les Arabes les suivirent, et attaquèrent la ville voisine de celle où ils s'étaient réfugiés. Trois jours plus tard, beaucoup de gens de Kayembé retournèrent près de leur ville, vivant dans la jungle le jour, et dormant la nuit dans les ruines de la ville. Ils menèrent cette vie misérable pendant deux mois environ, et lorsqu'ils en furent fatigués ils se rendirent à une autre ville à quelques kilomètres de distance. Les habitants y vivaient dans une crainte continuelle d'une attaque nocturne ; aussi

retournèrent-ils le lendemain à Bena-Katoundou, la ville incendiée. Le jour suivant les chasseurs d'esclaves y arrivèrent avec des tambours et en chantant. Lorsqu'ils approchèrent du père de Kayembé, il prit sa lance et en blessa à l'épaule un des chasseurs d'esclaves; ceux-ci le fusillèrent sur le champ, et lui coupèrent la main comme trophée. Kayembé s'élança dans la jungle suivi de plusieurs esclavagistes; un homme de Nyangoué s'empara de lui; il fut emmené et suivit cette horde qui prit d'autres villes dont elle tua les hommes et captura un grand nombre de femmes; les petits enfants de celles-ci leur furent arrachés et jetés dans les broussailles pour y périr misérablement. Quelques-uns eurent la chance d'être assommés d'un coup de bâton. De jeunes enfants que les Arabes n'estimaient pas valoir la peine d'être emportés furent chassés, et lorsqu'ils essayaient de suivre leurs mères on les repoussait à coups de verges. On ne pouvait point avoir d'ivoire; mais les cotonnades d'Europe, des pioches, des chèvres, des moutons, des poulets, des tambours, des fusils, etc., formaient le reste du butin.

« Au bout de dix jours, ils emmenèrent leurs captifs et leur butin à Nyangoué. Là ils montrèrent leurs dépouilles à leurs maîtres, qui choisirent leur part. Pendant quinze jours, Kayembé et son ravisseur restèrent à Nyangoué, puis il en partit avec deux cents autres pour Bena-Kioundou. Là un Zanzibarite et sa femme chez lesquels logeait son ravisseur, le prirent en pitié, et voulurent l'acheter, mais Kilangalanga ne voulut pas le vendre, et bientôt après il le conduisit aux Stanley Falls, où il fut vendu à un Zanzibarite. Atteint de la dysenterie, son propriétaire se hâta de se défaire de lui en le revendant à un soldat haoussa, qui l'emmena plus tard à Léopoldville, où sir Francis de Winton l'affranchit et le donna à la mission. Il apprit la langue du Congo, fit quelques progrès dans la lecture, s'intéressa aux récits de l'Évangile, et devint chrétien. Mais sa capture et la mort de son père restent gravés dans sa mémoire; et il s'efforce de faire part à ceux de sa race de la vérité qu'il a trouvée. »

En réponse à une question posée dans la Chambre des Communes, Sir James Fergusson, sous-secrétaire d'État au Foreign Office, a annoncé que le **Congrès de Bruxelles** se réunira le 15 octobre. Toutes les puissances qui ont pris part à la Conférence africaine de Berlin en 1885 y seront représentées. Le but de la réunion sera de rechercher les moyens les plus efficaces de mettre fin à la traite des esclaves, et aussi de réglementer l'importation des spiritueux qui ne font pas moins de victimes que les chasseurs d'hommes.

A côté de l'activité des gouvernements, les sociétés privées anti-esclavagistes auront l'occasion d'étudier les mesures qu'elles auront à prendre pour seconder l'œuvre diplomatique des puissances. L'ajournement du **Congrès de Lucerne**, auquel le Comité suisse avait délégué M. Ed. Naville, président, et MM. E. Dufresne et G. Moynier, vice-présidents, n'a point découragé le cardinal Lavigerie. D'après les journaux, le Congrès aura lieu prochainement, mais dans d'autres conditions que celles qui avaient été annoncées primitivement. L'endroit et la date en seraient fixés à la majorité des voix par les anti-esclavagistes dont le nombre aura une quotité proportionnelle à l'importance de leur État. Mgr. Lavigerie demandera que chacune des nations européennes qui occupent une partie de l'Afrique s'engage à la répression de l'esclavage sur son propre territoire. Cette répression serait faite d'abord par l'armée de chaque État, ensuite par des auxiliaires employés par les différents États. La première opération serait de couper aux troupes de marchands d'esclaves le passage du Tanganyika.

Malgré son optimisme le cardinal Lavigerie ne se dissimule pas que son œuvre soulève des difficultés sérieuses, surtout d'ordre politique. Les gouvernements dont les intérêts sont opposés lutteront les uns contre les autres. Leurs rivalités risquent de compromettre l'unité de l'entreprise ; toutefois, il ne doute pas du succès définitif de l'œuvre anti-esclavagiste. En réponse aux reproches que lui ont adressés quantité de journaux politiques et religieux, plus ou moins indifférents au sort des esclaves, le cardinal Lavigerie a tenu à affirmer que le papisme n'a rien à faire dans cette entreprise. « Tous nos frères peuvent se joindre à nous, » a-t-il dit, « nous n'aurons d'autre bannière que celle de la pitié, et c'est la liberté que nous voulons donner à ces millions de malheureux. »

## L'AFRIQUE A PARIS EN 1889

Dans une de ses charmantes Lettres à la *Suisse libérale* sur l'Exposition de 1889, notre compatriote et ami, M. Henri Jacottet, écrivait : « On apprend dix fois, cent fois plus, en voyant de ses yeux qu'en lisant dans les livres... Pour instruire, il faut multiplier les moyens de voir, et de voir beaucoup. Or, comme il est difficile et coûteux de faire le tour du monde, bienvenue est une exposition qui nous montre le monde en raccourci. »

Ne pouvant nous rendre en Afrique, ni étudier les Africains chez eux,

nous avons tenu, pour notre instruction et en vue de nos abonnés, à voir l'Afrique à Paris en 1889 : ses produits et ses populations représentées par de nombreux types de tribus différentes, et à entendre les explorateurs revenus récemment du continent mystérieux et annoncés pour parler au Congrès colonial et au Congrès des sciences géographiques. Il ne nous est pas possible de dire ici tout ce que nous avons vu et entendu d'instructif, nous voudrions seulement, dans un ou deux articles, condenser en quelques pages ce qui nous a frappé, afin d'engager au moins quelques-uns de nos lecteurs à aller voir pendant que l'occasion leur en est encore offerte, persuadé que le savoir fourni par les livres est toujours pauvre à côté de celui que donne la réalité.

C'est surtout dans la partie de l'Exposition groupée à l'Esplanade des Invalides que nous rencontrons l'Afrique et les Africains ; non pas qu'on ne les trouve que là. Au Champ de Mars, nous le verrons, se dressent, dès l'entrée, à droite, le pavillon du Canal de Suez, et à l'extrémité du Palais de l'Industrie, également à droite, le bazar marocain et la rue du Caire, une des parties de l'Exposition dont la couleur locale est la plus parfaite.

Il va sans dire que, ni dans l'une ni dans l'autre des deux parties de l'Exposition, au Champ de Mars pas plus qu'à l'Esplanade des Invalides, ne se trouvent représentés le continent entier ni toutes les populations africaines ; ce que l'on y rencontre, ce sont surtout les produits de territoires coloniaux ou d'États plus ou moins voisins, le Maroc, l'Égypte ; toutefois d'autres États éloignés, la république Sud-africaine, par exemple, y tiennent une bonne place. On peut dire, d'une manière générale, que les colonies africaines de l'Angleterre, de l'Allemagne, du Portugal et de l'Espagne brillent par leur absence, ce qui peut étonner, non pour l'Allemagne qui s'est tenue à l'écart même du Congrès des sciences géographiques, mais pour le Portugal et l'Espagne, très bien représentés à ce dernier comme au Congrès colonial international. Bref, à part les États africains susmentionnés, il n'y a guère que des territoires de colonies françaises qui aient exposé ; mais comme ceux-ci se trouvent au nord, à l'ouest et à l'est du continent, leurs produits et les indigènes venus à Paris sont assez nombreux pour fournir une instruction utile et intéressante.

Dès l'entrée à l'Esplanade des Invalides, d'ailleurs, on embrasse les deux extrémités du continent, le premier pavillon que l'œil rencontre étant celui du Transvaal, et le second celui de l'Algérie.

La république Sud-africaine qui participe officiellement à l'Exposition

a réuni dans son pavillon les plus caractéristiques de ses produits : des minerais et des pépites d'or d'un poids considérable, des céréales, des herbes médicinales employées contre la dysenterie, des fruits secs, entre autres des abricots, des graines de baobab, des tabacs ; une collection complète de sa faune ornithologique, des peaux, des fourrures, des plumes d'autruche, des laines, des défenses d'éléphants ; une intéressante collection ethnographique cafre ; mais surtout une vitrine dans laquelle tous les mois sont déposés des lingots d'or représentant l'extraction faite le mois précédent dans les mines du Transvaal. Lors de notre dernière visite à ce pavillon la valeur des lingots exposés était de trois millions et demi. On comprend qu'un service spécial de garde fût organisé pour veiller sur cette exposition.

Tout auprès s'élève le pavillon de l'Algérie, joli palais, avec des coupoles, des ogives, des faïences polychromes, tous les motifs charmants de l'art mauresque, et un minaret copié sur celui de la mosquée de Sidi Abd-er-Rhaman, à Alger, puis une profusion de colonnades, parmi lesquelles on est assez étonné de trouver des colonnes à chapiteaux gréco-romains. Il paraît que les architectes algériens en faisaient venir de toutes taillées d'Italie. Les palmiers et les bananiers qui entourent le palais ajoutent encore à la couleur locale de cette partie de l'Exposition, à laquelle appartiennent également le palais et le *souk* tunisien, derrière lequel sont dressées quelques tentes de guerriers, une écurie de petits chevaux arabes servant à donner le spectacle d'une *fantasia*, et aussi des maisons kabyles juxtaposées qui, avec leurs murs faits de torchis et leurs toits recouverts de tuiles ressemblent beaucoup aux masures de nos villages, à cette différence près que celles-ci sont proprement tenues, tandis que, selon le proverbe du pays, « le Kabyle ne songe point à nettoyer sa demeure tant que le champ de légumes n'a pas besoin d'être fumé. » Lorsque nous y sommes entré, elles commençaient à atteindre le degré de saleté nécessaire pour être tout à fait authentiques. Dans un angle de la pièce obscure dont l'entrée était permise aux visiteurs, on apercevait une jeune fille — probablement une sœur aînée — berçant un bébé, tandis qu'une femme, empaquetée dans son vêtement de toile blanche, mais le visage non voilé — contrairement à l'usage des Mauresques — était occupée à tisser de la laine, et que d'autres enfants plus jeunes couraient, pieds nus, autour des visiteurs, ne se gênant pas pour leur tendre la main. Les affections de famille paraissent vives et profondes chez les Kabyles. L'un d'eux, avec lequel nous nous entretenions, et qui nous paraissait un peu mélancolique, nous fit comprendre d'où lui venait son

air de tristesse. Paris et l'Exposition lui semblaient bien beaux sans doute, mais il avait laissé en Kabylie « une mère âgée et deux enfants qu'il lui tardait beaucoup de revoir. »

Dans le vestibule du palais de l'Algérie, richement décoré à la mauresque, une vaste carte de la colonie française montre les parties du territoire dont l'immigration européenne a déjà pris possession; elles sont teintées en rouge, en sorte que d'un regard on embrasse l'état actuel de la colonisation. Puisque nous parlons de cartes, disons qu'un des mérites de cette exposition algérienne, et aussi des autres, nous paraît être de présenter toujours au moins une carte du pays d'où proviennent les objets exposés, en sorte que les visiteurs peuvent se rendre compte de la situation et de la configuration du terrain de ces contrées. Le palais de l'Algérie est privilégié sous ce rapport; les cartes et les reliefs y abondent : cartes spéciales pour chacune des provinces d'Alger, d'Oran et de Constantine, carte physique, carte agricole, carte vinicole, carte minière, carte administrative, etc. Pour en revenir à la première, sans doute le territoire colonisé est encore bien restreint, eu égard à l'étendue des terres, car, sur les quinze millions d'hectares du Tell, la culture européenne n'en féconde annuellement guère plus d'un million; néanmoins le résultat de la colonisation est satisfaisant, — étant donné le temps relativement court écoulé depuis l'achèvement de la conquête (1857), — puisque, d'après le dernier recensement, 486,000 Français ou Européens sont établis sur le sol algérien.

En face de la carte, sous de gracieuses arcades, sont rangés des échantillons des minéraux et des bois de l'Algérie. La province d'Oran expose des blocs de marbre-onyx, dont le poli parfait, la translucidité, les tons veloutés et puissants sont une fête pour l'œil. Parmi les richesses forestières, le liège est la seule dont les colons aient tiré parti jusqu'ici. Un habitant de la province d'Alger a cependant exposé des objets tournés dans des nœuds de thuya dont les veinures admirables attirent beaucoup les curieux. Mais jusqu'ici ni les bois de charronnage, ni les bois d'ébénisterie, dont la collection est fort intéressante, n'ont donné lieu à un commerce notable.

Sur le vestibule ouvrent trois portes, dont chacune donne entrée à une galerie consacrée à l'exposition particulière de l'un des trois départements de l'Algérie. Les murs sont décorés de peaux de lions et de panthères, de harnachements arabes brodés d'argent, de tapis indigènes. Mais ce n'est pas là ce qui est le plus intéressant. Beaucoup plus importants sont les spécimens d'alfa, de céréales, d'huile d'olive, de tous ces

produits agricoles qui, en dix ans, ont fait monter l'exportation algérienne de 131 millions à plus de 200 millions.

Au bout de chacune des trois galeries, chaque province a ouvert une salle que tapissent des rayons chargés de bouteilles ; 1639 exposants y ont réuni leurs envois ; il en ressort ce fait que, depuis dix ans, l'Algérie a pris place parmi les pays qui produisent le vin en grand. En 1878, le vignoble algérien en était à ses débuts ; avec ses 18,000 hectares, il était loin de subvenir à la consommation locale. Aujourd'hui, 90,000 hectares de vignes algériennes ont donné, l'année dernière, trois millions d'hectolitres, en sorte que l'on peut dire que l'Algérie arrivera à produire en quantité suffisante pour combler tous les déficits que le phylloxéra fait subir au continent européen.

N'oublions pas de mentionner, à propos du palais de l'Algérie, ce que l'on peut appeler l'exposition saharienne. En effet, derrière le palais, vous remarquez un appareil à faire les puits artésiens, dont la haute chèvre attire de loin les regards. Cette charpente en fer est faite de morceaux taillés de façon à ne pas excéder la charge d'un chameau. Accolé au palais, se trouve un petit pavillon dans lequel la Compagnie de l'Oued-Rirh a dressé un tableau pittoresque de ses explorations, et, dans la section de la province de Constantine, la Société de Batna et du Sud algérien en a fait autant pour les siennes. En regardant attentivement, vous croiriez passer par le Tell et les hauts plateaux de l'Algérie à travers les sables jusqu'à Touggourt. Des photographies vous montrent les terres calcinées et nues sur lesquelles les palmiers se découpent comme des plantes de métal. Le noir des ombres, pareilles à des plaques d'encre, vous donne l'idée d'un soleil qui aveugle. Des coupes géologiques représentées au naturel par des échantillons des terrains vous font connaître le sol à travers lequel les sondages vont chercher l'eau souterraine ; vous voyez des échantillons des poissons qui vivent dans ces eaux, des échantillons de toutes les récoltes que ces mêmes eaux font pousser quand elles arrosent le sol, des échantillons de toutes les espèces de dattes et de toutes les parties utilisables du palmier ; des cartes et même un plan en relief où M. Rolland, le jeune ingénieur des mines qui, par ses publications et ses conférences, a particulièrement contribué à attirer l'attention sur ces curieuses entreprises, vous montre comment on crée une oasis de toutes pièces sur un emplacement où auparavant il ne poussait pas un brin d'herbe.

Nous avons vivement regretté de ne plus rencontrer à Paris les deux Touaregs qu'y avait amenés M. E. Masqueray, directeur de l'École des

lettres d'Alger, que nous avons eu grand plaisir à entendre dans les deux congrès susmentionnés. Nos lecteurs savent ce que les explorateurs français au Sahara ont eu à souffrir de la part des Touaregs. Après leur visite à Paris, les deux membres de la Confédération des Taïtog, qui vont en course pour le commerce ou la guerre d'Insalah au nord, à Ghat à l'est et à Timbouctou au sud, émerveillés de tout ce qu'ils ont vu, et ravis du charme par lequel les Français attirent à eux les peuples les plus lointains, sont retournés à Alger; « mais, » écrit M. Masqueray, « ceux-là ne couperont pas la gorge au premier Européen qu'ils rencontreront dans le Sahara; je puis dire qu'ils nous trouvent autant aimables que surprenants, si bien qu'ils projettent de recommencer ce merveilleux voyage quand ils auront dit à leurs familles qu'on peut aller dans le pays des « ogres » et en revenir. »

Le palais tunisien, imité en partie des édifices de Kairouan, exerce sur l'œil un charme tout particulier par ses lignes et ses couleurs, et cependant l'aspect du *souk* ou marché tunisien l'emporte. La grande galerie voûtée, crépie à la chaux, des deux côtés de laquelle s'étendent des loges où les marchands tunisiens, maures ou juifs, vendent leurs différents articles ou travaillent de leurs petits métiers, est un des coins les plus curieux de l'Exposition. Vous trouvez là des fabricants de *tchechias* à glands bleus ou noirs, de babouches rouges et jaunes, des marchands de parfums, d'étoffes, de boites laquées, de maroquinerie, de toute la bimbeloterie orientale. Accroupis, coiffés les uns du turban, les autres simplement de la *tchechia,* ils travaillent avec le flegme et la tranquillité qui distinguent les races musulmanes. On respire dans ce quartier une étrange odeur composite, faite d'encens, d'essence de roses, de mille autres ingrédients qu'on ne peut définir, et qui appartient à l'Orient. Les nombreux indigènes qu'on y rencontre doivent trouver étrange le contraste entre le silence qui caractérise la vie arabe, même dans des villes comme Alger et Tunis, et la cohue d'Européens bruyante et rieuse qui défile sans cesse dans le bazar. La gravité arabe elle-même se détend à ce contact; les marchands sourient d'un air nonchalant, et les jeunes Tunisiens, en petites vestes bleues galonnées d'or, en larges pantalons bouffants, courent des uns aux autres, offrant leurs services, et criant leurs boniments dans un français qui ne manque pas d'une certaine correction.

Si l'on veut se faire une idée du monde barbaresque sans passer la Méditerranée, on n'a qu'à se rendre au souk tunisien dans les premières heures de la matinée, alors que les visiteurs sont encore peu nombreux.

Le bruit de la foule et le costume cosmopolite européen n'ont pas encore éteint la couleur locale que donnent à ce quartier soit les constructions, soit ceux qui les habitent.

Le café-concert tunisien s'ouvre près de là. C'est une cour quadrangulaire à ciel ouvert, entourée d'un petit portique, aux tapisseries et aux colonnettes de couleurs criardes. Sur trois côtés sont les spectateurs auxquels de petits Tunisiens servent le café maure. Le quatrième côté est occupé par une estrade, sur laquelle sont assises cinq chanteuses toutes chamarrées d'or et de paillettes, jouant sur le tambour de basque et la *darbouka* des airs d'une extrême monotonie. L'une d'entre elles esquisse une de ces danses mauresques qui ne consistent guère qu'en un lent balancement des hanches, puis elle tourne et pirouettte avec une certaine grâce, en faisant flotter derrière elle deux mouchoirs qu'elle tient alternativement à la main ou dans la bouche.

Pendant notre visite à l'Exposition, le bruit se répandit que des industriels fabriquaient à Paris toutes sortes d'objets qu'ils vendaient indûment sur place comme produits de l'Orient. De l'enquête qui fut faite à cette occasion, ressortit le fait que c'est bien à Tunis et rien qu'à Tunis qu'on fabrique les couvertures, les tapis, les étoffes de laine ou de soie, les broderies, les cuirs travaillés, les poteries en vente au souk de l'Esplanade des Invalides. Les objets fabriqués sous les yeux du public par des ouvriers indigènes ne sont pas davantage des produits de l'industrie française[1].

Nous y avons vu arriver une délégation scolaire tunisienne, composée de neuf élèves du collège Sadiki et de quatre élèves-maîtres de l'école normale Aloui. Elle était conduite par Si-Tahar-Ben-Salab, directeur du collège Sadiki, et par M. Duffo, professeur de français.

[1] Depuis l'établissement du protectorat de la France sur la Tunisie, le Service forestier a voué à la question des forêts une attention persévérante. La collection qu'il a exposée dans un pavillon en bois de palmier-dattier a pour objet de montrer les divers produits que les massifs forestiers de ce pays peuvent fournir, l'usage qu'en font les indigènes tunisiens, et les différents emplois auxquels l'industrie européenne pourra les affecter. Elle comprend, pour chaque essence, des échantillons destinés à faire connaître les qualités de son bois et des produits ouvrés, des spécimens de l'industrie indigène, des lièges, des écorces à tan, des charbons, des goudrons, des cannes, et les produits du palmier et de l'alfa. Des cartes indiquent la répartition des forêts sur territoire tunisien. Des notices rendent compte des principaux procédés employés pour l'exploitation des forêts ainsi que des prix de vente et de revient.

Avant de poursuivre notre course vers les autres pavillons coloniaux, arrêtons-nous un moment en présence d'une exposition spéciale que les indigènes algériens et tunisiens ont tous les jours sous les yeux, et qui nous paraît devoir être une de celles qui parleront le plus fortement à leur esprit pour leur faire comprendre la supériorité de notre civilisation.

En face des palais de l'Algérie et de la Tunisie s'élève celui du Ministère de la guerre, où sont exposés tous les engins de destruction qu'a inventés jusqu'ici le génie militaire. Mais, entre ce palais et l'avenue dans laquelle se promènent chaque jour les indigènes africains, ont été dressés par les sociétés françaises de secours aux blessés sur les champs de bataille, les modèles de tentes et d'ambulances, les plus perfectionnés qu'aient imaginés de son côté le génie de la charité. Tout dans celles-ci : aération, linge, mobilier, objets de toilette, cuisine, appareils de chauffage, etc., a été préparé et disposé avec un soin qui montre combien le dévouement est ingénieux pour procurer aux victimes de la guerre tous les adoucissements que peuvent réclamer leurs souffrances. En présence de ces manifestations de la charité, il nous semble que les adhérents de l'islam, qui fait un devoir à ses sectateurs de maudire les chrétiens et, s'ils le peuvent, de les exterminer, doivent se dire : « ceux que nous méprisons comme des chiens, nous sont de beaucoup supérieurs. Nous achevons notre ennemi quand il est tombé sous nos coups ; eux, non seulement ne nous fouleraient pas lorsque nous serions couchés sur le champ de bataille, mais encore ils nous relèveraient, panseraient nos blessures, et nous soigneraient comme leurs frères. »

Il est permis, croyons-nous, d'espérer que si les Africains venus à Paris peuvent nous instruire, à son tour l'Exposition dans son ensemble, ou telle partie de celle-ci, contribuera fortement à faire tomber les préjugés de ceux qui jusqu'ici se sont montrés le plus réfractaires à la civilisation européenne. Quelle que soit la différence qui existe entre l'enseignement traditionnel qu'ils ont reçu, et celui que l'on donne à nos populations, ils peuvent, par le cœur, saisir ce qu'il serait peut-être très difficile de faire entrer dans leur esprit. Ce qu'ils voient de leurs yeux tous les jours les instruira mieux que beaucoup de leçons ou de discours.

---

## CORRESPONDANCE

### Lettre de Seshéké (Haut-Zambèze), de M. D. Jeanmairet.

Seshéké, Zambèze, le 28 décembre 1888.

Mon message n'est pas un bon vœu de nouvelle année, mais une bien triste nouvelle : notre chère petite Marguerite nous a été enlevée la veille de Noël, dès

suites de la dentition. Vous sympathiserez avec nous, et prendrez part à notre douleur. La chère enfant avait 2 ans 3 mois et 2 jours et avait toujours joui d'une bonne santé, mais toujours aussi beaucoup souffert de la dentition. C'est au moment où elle paraissait avoir passé cette pénible période qu'elle a été enlevée à notre affection. Nous n'avons aucun droit de murmurer, car ce trésor nous avait été seulement prêté, mais nos cœurs sont bien tristes et notre maison bien vide. Le petit bébé nouveau venu n'a encore que trois mois, Dieu veuille nous le conserver et nous venir en aide ! J'ai une autre mort à vous annoncer ; M. Georges Westbeech, qui a recueilli le dernier soupir de M. Dardier et lui a témoigné tant de bonté, est mort au Transvaal dans un voyage entrepris pour raffermir sa santé très compromise. Nous ne savons s'il aura un successeur.

Après avoir échappé à la mort chez les Ma-Choukouloumbé et vu son bateau sombrer à son retour de la Vallée, M. F.-C. Selous a encore eu le malheur de perdre ses bœufs de la tsétsé qui a beaucoup augmenté entre Kazoungoula et Leshoma. Après les morts successives de Bloëkley, d'Africa et de M. Westbeech, la rive droite du Zambèze est devenue presque déserte; le gibier reparaît et avec lui la tsétsé. Le fait est d'autant plus grave pour nous que la mouche peut dépasser Leshoma du côté de Panda-ma-Tenka.

M. Selous a dû rétrograder à trois jours de Panda-ma-Tenka et laisser là tout son ivoire. Il devait essayer de gagner Mangwato (Shoshong) avec le cart Westbeech et huit bœufs.

Ici, à Seshéké, nous avons enfin fondé une école qui est bien établie et compte une vingtaine d'élèves. Il y a de la bonne volonté, surtout chez Kaboukou, auquel son dernier voyage à la Vallée a fait grand bien. Ce sont des temps nouveaux pour nous, un grand progrès réalisé. Les chefs paraissent bien disposés à notre égard et plus désireux que par le passé de nous rendre justice. Le vrai meneur est Kouloukoa, sa présence change bien l'aspect du village, sans lui toute la vieille routine du laisser-aller reprendrait le dessus. Mes services sont fréquentés tout aussi bien l'après-midi que le matin, et le chef interdit tout voyage le dimanche. A la campagne, nous allons aussi évangéliser le dimanche à tour de rôle; pendant la semaine, l'école absorbe presque tout notre temps, le matin et l'après-midi, à part le samedi.

Dans des circonstances aussi encourageantes, il est pénible de voir nos évangélistes nous quitter tout à fait.

30 décembre. Je clos ma lettre aujourd'hui, car mes amis pensent partir demain. M. Goy et les Arone sont arrivés hier au soir, le premier a l'air peu bien. Il se propose d'aller chercher sa fiancée au Le-Souto. Nous sentirons vivement l'absence de nos évangélistes et pour l'œuvre et pour nous-mêmes. Agréez nos meilleurs vœux pour la nouvelle année et nos bien affectueuses salutations.

D. Jeanmairet.

1er avril 1889.

Nos lettres n'ont pu partir en décembre dernier, la plaine d'ici à Mambova étant submergée.

Je vous envoie encore deux mots aujourd'hui pour compléter nos nouvelles.

Tous à Seshéké nous allons bien, à part ma femme qui a été valétudinaire depuis notre grande épreuve.

A la Vallée, M. Coillard a fait une très grave maladie en janvier dernier. Mais les dernières nouvelles arrivées hier étaient beaucoup meilleures. L'école de Sefoula prend un accroissement réjouissant; elle compte 96 élèves inscrits. Celle de Seshéké n'a encore que 30 élèves mais se maintient. Quant à la fréquentation des cultes d'ici, jamais elle n'a été aussi satisfaisante, l'œuvre d'évangélisation se poursuit chaque dimanche.

Dès qu'il le pourra, M. Goy prendra le chemin de Mangwato avec les Arone. Lefi suivra par le retour des wagons que nous attendons pour nos bagages.

Nous resterons ainsi trois familles seulement et il nous tarde beaucoup de savoir si nous aurons du renfort. Dans ce dernier cas, M. Jalla ou moi, nous irons sans doute fonder une nouvelle station à la Vallée, pas trop distante de Séfoula. Le nouvel arrivé resterait ici. Nous devrions au moins avoir trois nouveaux compagnons de travail pour suffire aux besoins les plus urgents; car une station s'impose aussi à nous à Mambova. Les dispositions des indigènes sont plus favorables que par le passé.

Un grand ennui pour moi est que j'aurai à reconstruire ma station, la toiture de nos constructions ayant été rongée par les termites et d'autres insectes.

Nos amis Jalla et Goy se mettent à l'heure même en route pour les chutes Victoria et prennent nos lettres. Notre bébé prospère, grâce à Dieu. Pas de signe de guerre à l'intérieur ni à l'extérieur. D. Jeanmairet.

---

### Lettre de Lorenzo-Marquez, de M. P. Berthoud.

Lorenzo-Marquez, 11 juillet 1889.

Voilà des semaines que nous avons quitté la maison (Rikatla), et comme nous ne possédons pas encore de demeure fixe à Lorenzo-Marquez, nos effets sont restés en arrière. Grâce au constant va-et-vient que m'a imposé ma vocation, nous devons fréquemment vivre au bivouac, et les aises ou le bonheur de la vie sédentaire ne sont pas notre partage. Cet état de choses m'a empêché de faire les travaux de linguistique ou autres que j'avais projetés; tout ce que j'ai pu faire en Afrique, c'est de recueillir des matériaux.

Nous sommes dans la saison la moins malsaine, aussi les rouliers sont-ils descendus des plateaux des mines d'or, avec leurs chariots à bœufs, et le mouvement commercial a un peu repris. De plus, on a commencé les travaux de construction du chemin de fer, pour achever les 7 kilomètres qui restaient à faire sur le territoire portugais. C'est la Compagnie anglaise qui s'est mise à ce travail. Mais elle s'y est prise trop tard, car le dernier délai que lui avait accordé le gouvernement expirait à la fin de juin. En conséquence, le gouvernement a saisi la ligne, parce que, d'après le contrat, la Compagnie n'a pas tenu ses engagements. Le

samedi 29 juin, une compagnie de soldats de la garnison a occupé la gare. Les employés de l'administration ont cru devoir résister, en sorte que l'un d'eux a été menacé du revolver par le capitaine, et qu'un autre a été mis en prison. Le directeur anglais ne s'est pas montré, mais il a couru au télégraphe, et comme il remplissait les fonctions de consul britannique, il a demandé deux ou trois vaisseaux de guerre, qui sont arrivés du Cap cinq jours après. C'était une absurdité, qui a tout de suite amené sa destitution et qui le couvre de ridicule. Deux navires de guerre portugais sont aussi venus stationner dans le port. Le service de la ligne a été interrompu trois ou quatre jours. Dès lors on a amené une troupe d'employés portugais; tandis que la plupart des employés anglais s'embarqueront pour Natal par le prochain bateau. Après un peu d'agitation tout est rentré dans le calme, et dans six mois la ligne devra être vendue juridiquement aux enchères.

On m'a dit que Goungounyane pense à changer de résidence et à venir s'établir sur les bords du Limpopo inférieur. — J'apprends aussi qu'une forte compagnie minière a commencé à ouvrir une route qui, joignant notre voie ferrée à l'ouest du Lébombo, suivra dans la direction du nord le pied du Drakensberg, passera l'Olifant, et ira desservir les mines d'or de *Murchison Range*, au N.-E. du Transvaal, c'est-à-dire tout près de nos stations missionnaires. Cette Compagnie y trouvera certainement son bénéfice, car cette route directe lui permettra de faire une économie de 50 ou 60 % sur les lourds transports.

Nous venons de recevoir un précieux renfort pour notre mission : nous voici maintenant au nombre de sept dans ce district, depuis l'arrivée de M. et M^me^ Junod et de M^lle^ C. Jacot, de Neuchâtel; tous les sept, nous sommes de la Suisse romande.

P. Berthoud.

---

## BIBLIOGRAPHIE [1]

*Jules Rouquette.* Colonisation a travers les principaux peuples anciens et modernes. Paris (Charles Bayle), 1889, in-18, 321 p., fr. 3,50. — Cette étude n'a pas l'ampleur du grand ouvrage de Leroy-Beaulieu : « De la colonisation chez les peuples modernes, » ni de plusieurs publications analogues. D'autre part, elle dénote chez l'auteur un parti-pris trop exclusif contre tout ce qui ne vient pas de la France, et, en particulier, contre ce qui est anglais ou allemand. Beaucoup de sujets sont traités dans ce livre, mais ils ne se suivent peut-être pas dans un ordre méthodique et, parmi les notes qui terminent le volume, il en est une sur « l'utilité et la nécessité de divers partis politiques dans l'évolution de la République, » qui aurait bien pu être exclue d'un ouvrage sur la Colonisation.

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

La question de la colonisation en général, de son utilité et de ses conséquences, est traitée dans plusieurs chapitres, mais sans qu'il soit émis sur ces sujets, déjà si souvent étudiés, une théorie ou un point de vue absolument nouveau. Les pages consacrées à l'acclimatement, aux maladies résultant de l'impaludisme et aux préceptes d'hygiène que doit suivre le colon des pays tropicaux, présentent beaucoup plus d'intérêt; ces questions sont sérieusement et assez longuement étudiées, l'auteur étant lui-même médecin. Mais la place principale est, comme on doit le penser, accordée à la France et à ses colonies; il est entre autres beaucoup parlé de l'Algérie, que l'auteur habite depuis plusieurs années et dont il est enthousiaste, sans toutefois être de l'avis que tout y va pour le mieux. Il croit qu'il y aurait des réformes à opérer, particulièrement dans l'administration, qui devrait tendre à la simplification par la suppression du Conseil supérieur et du gouverneur, et par l'établissement d'une large décentralisation. Le rattachement plus étroit à la métropole, l'assimilation à la France, tel est selon lui, un des buts à atteindre. Quant à la naturalisation des indigènes, il est d'avis d'en exclure les Arabes et les Berbères trop arabisés, mais de l'admettre pour les Kabyles qui la demanderont, à condition qu'ils sachent lire et écrire le français. A ceux qui le trouvent trop sévère pour les Arabes, il répond en invoquant la raison d'État. L'État doit pouvoir se défendre; il n'est pas nécessaire qu'il soit généreux et charitable, il suffit qu'il soit juste. D'après cette théorie, l'État est évidemment juge de sa propre justice. En cela M. Rouquette traduit l'opinion des résidents européens en Algérie, qui ont une tendance trop marquée à considérer ce pays comme une propriété à exploiter. En somme, le livre de M. Rouquette est intéressant à lire, bien qu'il renferme une forte dose de compilation, et que l'esprit qui l'anime incline trop vers un chauvinisme outré.

*William Lawson-Kingon.* THE GERMANS IN DAMARALAND. Cape-Town (Townshend and Son), 1889, in-8°, 31 p. — On sait que le Damaraland est depuis plusieurs mois le théâtre d'une lutte d'influence entre l'Allemagne et un groupe d'Anglais représentés par M. Lewis. Le chancelier allemand ayant déclaré en séance du Reichstag qu'il avait l'espérance que le gouvernement anglais soutiendrait les Allemands contre la rapacité de M. Lewis, et qu'en tout cas, l'Allemagne maintenait ses droits, les intéressés anglais répondent par la brochure dont le titre se trouve ci-dessus. Elle renferme la copie des principales pièces du dossier de l'affaire, c'est-à-dire le texte des concessions des mines, des résolutions

arrêtées dans les assemblées d'indigènes, des traités passés avec le chef du pays. A ne lire que cet ensemble de documents, il semblerait que les droits de M. Lewis reposent sur des faits indiscutables; toutefois, il est clair que l'Allemagne ne manque pas de raisons pour soutenir ses prétentions. Pour pouvoir se décider en connaissance de cause, il faudrait avoir sous les yeux les arguments invoqués par les deux parties. *Audiatur et altera pars.*

*H. Droogmans.* NOTICE SUR L'ÉTAT INDÉPENDANT DU CONGO. Bruxelles (van Campenhout frères et sœur), 1889, in-8°, 40 p. et carte. — Il y a des ouvrages volumineux qui sont incomplets parce qu'ils négligent certains côtés d'une question et s'étendent trop sur d'autres, tandis que de simples brochures sur le même sujet peuvent être regardées comme complètes lorsqu'elles disent tout l'essentiel. La monographie de M. Droogmans sur l'État indépendant du Congo rentre dans cette dernière catégorie. Aucune question importante se rattachant au nouvel État n'est laissée de côté. L'auteur traite successivement le côté historique, c'est-à-dire la formation de l'État indépendant et l'importante phase diplomatique marquée par la Conférence de Berlin; puis la géographie physique du pays, son commerce, son organisation politique, judiciaire et administrative, le système monétaire et la dette publique. Le style est concis et clair; l'auteur se borne à un exposé objectif, à une description de ce qui existe sans l'accompagner de commentaires. Le lecteur qui ne veut pas faire de l'État du Congo une étude approfondie mais désire simplement être au courant, trouvera là en quelques pages tous les renseignements essentiels qu'il peut désirer et une bonne carte de l'État, faite par M. Wauters et datée de février 1889.

*Hermann Wissmann.* UNTER DEUTSCHER FLAGGE QUER DURCH AFRIKA VON WEST NACH OST. Berlin (Walther und Apolant), 1889, gr. in-8°, 444 p., ill. et cartes, m. 12. — Le commissaire impérial allemand, Hermann Wissmann, qui guerroie en ce moment-ci sur la côte de Zanzibar, a rédigé, avant de partir pour cette expédition, le récit de sa première traversée de l'Afrique de l'ouest à l'est, la première qui ait été faite par un voyageur allemand; la première aussi qui ait été accomplie dans ce sens sous les latitudes équatoriales.

On sait que cette exploration qui fut exécutée de 1880 à 1883, a été commencée en compagnie d'un explorateur émérite le Dr Pogge. Partis de Saint-Paul de Loanda, les voyageurs cheminèrent d'abord vers l'est

par Malangé jusqu'à Kimboundou. De là, ils se dirigèrent vers le nord parallèlement au Tchikapa. A partir de Kikassa sur le Cassaï, ils reprirent la direction de l'est, s'arrêtèrent à Louboukou, traversèrent le Loubilache et le Lomami et arrivèrent à Nyangoué sur le Loualaba. En ce point, ils se séparèrent ; Pogge revint vers l'ouest, tandis que Wissmann continuait sa route vers l'est, traversait le Tanganyika, passait à Oudjiji, à Tabora, à Mpouapoua et arrivait à la côte orientale.

Comme l'ouvrage rend compte de l'ensemble de l'expédition, il se divise naturellement en deux parties : dans la première est relatée la traversée complète de l'Afrique, de Saint-Paul de Loanda à Saadani ; elle comprend donc le voyage de Wissmann et Pogge de Loanda à Nyangoué, et celui de Wissmann seul de Nyangoué à Saadani. La seconde est consacrée au récit du retour de Pogge, de Nyangoué à Louboukou, à son séjour dans cette dernière localité et à son voyage de Louboukou à Loanda. C'est là que le voyageur allemand s'éteignit le 17 mars 1884. Cette seconde partie a été rédigée d'après son rapport à la Société africaine allemande et d'après ses notes.

Bien que se rapportant à un voyage accompli depuis plusieurs années, ce double récit vaut certainement la peine d'être lu. Les descriptions qu'il renferme sont encore vraies aujourd'hui, et plusieurs parties de la région parcourue n'ont pas été traversées depuis 1883. D'ailleurs l'ouvrage plaît par les nombreuses anecdotes qu'il contient et par l'allure vive et enjouée du récit, ce qui n'enlève rien à son cachet scientifique. Il renferme d'excellentes illustrations de la main du peintre Hellgrewe, et deux cartes de Richard Kiepert. Dans un appendice se trouvent le résumé des observations météorologiques et astronomiques et des directions pratiques sur les voyages et le séjour dans l'Afrique équatoriale.

Guiné portugueza. Échelle $^1/_{500\,000}$. Commissaõ de Cartografia. 1889. — La publication des cartes des possessions portugaises en Afrique se continue par les soins de la commission de cartographie. Celle que nous avons sous les yeux représente, à une échelle fort grande pour l'Afrique, ce qu'on est convenu d'appeler la Guinée portugaise. Le territoire dont il s'agit, situé au sud de la Sénégambie, se compose du bassin du Rio Grande et des cours d'eau voisins ainsi que des îles Bissagos. Cette colonie n'a, à la vérité, qu'une très faible importance, car les statistiques les plus récentes ne lui attribuent pas 6000 habitants ; toutefois les Portugais ont tenu à conserver ce pied-à-terre sur le continent africain, au milieu des Anglais et des Français rivaux. La carte est claire et facile

à lire; les montagnes y sont marquées en brun. Pour plusieurs parties, il y aura lieu de procéder à de nouvelles études, car il existe bien des cours de rivières et des lignes de côtes, particulièrement dans les îles Bissagos, qui ne sont indiquées qu'en pointillé.

*Édouard Dalles.* ALGER, BOU-FARIK, BLIDAH ET LEURS ENVIRONS. Guide géographique, historique et pittoresque. Alger (Adolphe Jourdan), 1888, in-8°, 2me édition, 248 p., carte et plan. — Ce petit volume d'un format commode en est à sa seconde édition qui a été complétée par l'auteur lui-même. Il convient aux touristes qui ne veulent pas seulement se rendre compte de l'état actuel de la contrée, mais désirent l'étudier d'une manière complète et en connaître le passé. Sans négliger aucun trait caractéristique de l'Alger d'aujourd'hui, M. Dalles a cherché à faire revivre l'Alger d'autrefois et à initier le lecteur à l'histoire des Berbères, des Arabes et des Turcs, à leurs mœurs et à leur état social. Pour cela, il a utilisé les résultats de ses promenades et de ses recherches personnelles, et, en outre, a emprunté des citations à de nombreux écrivains de toutes les époques, surtout à ceux qui ont vu de leurs yeux les choses dont ils parlent. Les environs d'Alger jusqu'à Sidi Ferruch, Bou-Farik, Blidah et les gorges de la Chiffa sont décrits sous forme de promenades que le touriste pourra modifier à son gré. Une carte et un plan en noir accompagnent l'ouvrage.

*Mario Vivarez.* L'ALFA, ÉTUDE INDUSTRIELLE ET BOTANIQUE. Paris (A. Barbier), 1886, in-4°, 135 p. et pl. — Ce mémoire a été rédigé en vue du concours institué en vertu d'un arrêté du gouverneur général de l'Algérie et ayant pour objet l'exploitation de l'alfa. Son auteur, M. Mario Vivarez, en sa qualité d'ingénieur civil aux études des chemins de fer d'Alger à Laghouat, a eu l'occasion d'explorer les hauts plateaux algériens et d'étudier sur place les conditions d'existence et d'exploitation de l'alfa. La monographie qu'il publie, substantielle et d'un grand intérêt pratique, traite tous les sujets se rattachant à l'exploitation de cette plante industrielle : végétation, terrain favorable, modes d'exploitation, manipulation et emploi dans l'industrie, procédés pour empêcher le dépérissement des champs d'alfa et pour reconstituer des terrains épuisés, enfin réglementation administrative. Des statistiques claires et poursuivies jusqu'à une époque récente indiquent la production de l'alfa dans les différents pays, le rendement des exploitations, l'exportation des divers ports. Les procédés employés pour transformer l'alfa en

produits industriels sont expliqués tout au long avec détails sur les machines et planches à l'appui. Actuellement, les pays producteurs d'alfa sont : la Cyrénaïque, la Tripolitaine, la Tunisie, l'Algérie et l'Espagne. De tous c'est l'Algérie qui donne le plus; en 1884, l'exportation de ce dernier pays en alfa a atteint 100,000 tonnes environ valant 14 $^1/_2$ millions de francs. La plus grande partie de cet alfa va en Angleterre où se trouvent les usines qui le convertissent en pâte à papier. L'auteur demande que des usines s'établissent en Algérie et que de cette manière cette plante si précieuse soit traitée sur place, ce qui donnerait à l'Algérie une vigoureuse impulsion industrielle.

*Léon Guiral.* Le Congo français. Du Gabon à Brazzaville. Paris (E. Plon, Nourrit et Cie), 1889, in-18, 322 p., ill. et carte, fr. 4. — L'auteur de ce livre est une des trop nombreuses victimes du climat de l'Afrique équatoriale. Animé d'une véritable passion pour l'histoire naturelle, il fit partie, de 1880 à 1883, d'une expédition chargée de ravitailler les postes que M. de Brazza avait établis dans le bassin de l'Ogôoué. Il en revint terrassé par la fièvre. Toutefois l'air du pays natal le remit complètement ; en 1884, il retourna au Gabon et il explora le bassin du San Benito. Mais il avait trop compté sur ses forces. La terrible maladie le reprit et cette fois il fut vaincu. Il mourut en 1885 sur cette terre africaine à laquelle, comme tant d'autres, il aurait voulu arracher quelques-uns de ses secrets.

C'est au récit de son premier voyage qu'est consacré l'ouvrage que nous annonçons. Il a été écrit d'après les notes de l'explorateur et ses correspondances par des amis respectueux de sa mémoire. M. Künckel d'Herculaïs y a particulièrement collaboré. On ne trouvera pas dans ce livre le récit de découvertes importantes, car la région parcourue par M. Guiral est une des plus explorées puisque c'est celle où se trouvent les postes français. Toutefois s'il en est de moins connues, il en est peu de plus intéressantes ; chacun prendra plaisir à lire la description de ce beau pays de l'Ogôoué, si riche mais encore si peu exploité, à faire connaissance avec les indigènes, en particulier avec les Ba-Tékés, dont M. Guiral nous décrit tout au long les mœurs et les coutumes. La forme est simple ; on sent que la main qui a écrit ce journal de voyage était celle d'un jeune homme. Toutefois cette simplicité plaît, car elle donne à la narration un cachet de vérité, que n'ont pas, malheureusement, tous les récits de voyages récents.

*Le général Faidherbe.* LE SÉNÉGAL. LA FRANCE DANS L'AFRIQUE OCCIDENTALE. Paris (Hachette et Cie), 1889, grand in-8°, 501 p., ill. et cartes, fr. 10. Nos lecteurs savent que c'est le général Faidherbe qui a fait du Sénégal une des grandes colonies françaises. Dès lors il n'a pas cessé de suivre d'un œil attentif la marche et les progrès de l'œuvre à laquelle il avait donné l'impulsion, et qu'il s'est efforcé de faire connaître et aimer par de nombreux mémoires, publiés dans les revues des sociétés de géographie ou autres. Il n'avait qu'à les fondre ensemble, à les relier dans un récit suivi et à les mettre au point pour produire le grand ouvrage que nous avons sous les yeux.

Dans une première partie, consacrée à la période des origines, jusqu'à l'abolition de l'esclavage en 1848, le général Faidherbe a reproduit de nombreux épisodes empruntés aux publications du père Labat, du chevalier de Boufflers, de l'abbé Boilat, de Raffenel, etc. La seconde partie, la plus développée, renferme le récit continu des événements qui se sont accomplis au Sénégal et au Soudan français de 1848 à 1889, et surtout des opérations de guerre, des accroissements territoriaux et des travaux publics qui les ont secondés.

Dans un moment où le Sénégal et ses dépendances soudaniennes sont l'objet, de la part d'un certain parti, de critiques vives, presque acerbes, qui trouvent de l'écho, l'ouvrage du général Faidherbe arrive fort à propos pour rappeler que, dans aucune des colonies, les soldats de la France n'ont déployé des qualités plus solides : énergie, dévouement, initiative, science, et qu'avec d'aussi faibles moyens, on n'a obtenu nulle part d'aussi grands résultats. Il permet de constater que l'expression de Soudan français, appliquée depuis quelques années au prolongement des territoires français du Sénégal vers l'est, n'est pas une formule ambitieuse, mais la simple expression d'un fait réel. Il a donc sa place marquée dans l'ensemble des nombreuses publications qui s'appliquent à faire la lumière sur le Sénégal et ses dépendances, et qui permettent soit d'y suivre jour après jour le progrès de l'action française, soit de la comparer avec l'œuvre accomplie dans les autres colonies, à la Guyane ou en Océanie, à la Réunion ou à la Guadeloupe, enfin au Gabon ou au Congo français.

## BULLETIN MENSUEL (*7 octobre 1889*[1]).

Dans un rapport sur le commerce d'**Alexandrie** en 1888, M. Willmore, vice-consul anglais, annonce que la dépression commerciale qui a pesé sur l'Égypte paraît être arrivée à son terme. La sécurité retrouvée se manifeste par le fait que les capitalistes sont plus disposés à prêter leur argent pour des travaux d'utilité publique. De nouvelles compagnies se sont formées; il est question de pourvoir la ville de l'éclairage électrique, d'établir des lignes de tramways, d'améliorer la navigation du Nil, de manière à faciliter le transport des produits des terres voisines du fleuve. Le projet le plus important est relatif à l'entrée du port d'Alexandrie; elle serait élargie suffisamment pour permettre aux navires de le traverser sans danger pendant la nuit; de jour, par un temps favorable, deux vaisseaux pourraient y passer sans que l'un eût à attendre que son tour fût venu. Les travaux du département d'irrigation sont en progrès; la superficie rendue cultivable a été augmentée autant que les fonds l'ont permis. Dans les endroits où le fleuve ne montait pas assez pour arroser les terres adjacentes, le sol demeurait sans culture, sauf sur quelques points où, en élevant l'eau par des moyens artificiels, on pouvait cultiver un peu de maïs. On a commencé de grands travaux pour l'amélioration des canaux, et l'on espère, avec le temps, pouvoir obvier aux maux résultant du manque d'eau d'arrosage. Les eaux basses du Nil en 1888, en diminuant l'exportation du coton, ont fait baisser le chiffre d'exportation de l'Égypte pour l'Angleterre.

Quoique l'on ignore les intentions de Mangaschah, négous désigné par le roi Jean en mourant, et celles de son généralissime Ras-Aloula, qui occupe encore l'Amhara et le Tigré, moins Asmara, il semble, pour le moment, que l'établissement des Italiens à Keren et à Asmara doive être durable. Le chef de l'**ambassade choane,** Makonnen, paraît avoir apporté au roi Humbert, outre des présents d'une valeur considérable, un projet de traité élaboré par l'explorateur Antonelli, par lequel Ménélik garantirait à l'Italie la possession des territoires qu'elle occupe actuellement à Keren et à Asmara; il invoquerait même dans une certaine mesure le protectorat italien. Les dernières dépêches reçues par

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

Makonnen annonçaient que le pays de Harrar était complètement tranquille, et que Ménélik était toujours à Antotto attendant la bonne saison pour occuper le Tigré.

Le *Moniteur des intérêts matériels* a annoncé la transformation en Société anonyme de l'**Imperial British East African Company,** qui a fait appel à la petite épargne par l'émission d'une souscription de 2,000,000 L. sterl. en actions de 20 L. sterl. chacune. La première émission porte sur 50,000 actions, dont 12,000, souscrites par les fondateurs en 1888, leur sont allouées en toute propriété. Le prospectus de la souscription porte que : « outre la ligne côtière acquise par la Bristish East African Company, il lui a été concédé à l'intérieur 100,000 milles carrés de territoire s'étendant d'un côté jusqu'aux fleuves Tana et Juba, de l'autre, jusqu'au lac Victoria-Nyanza et à la province de Wadelaï, gouvernée par Émin-pacha. Au point de vue politique et commercial, ces territoires embrassent une région exceptionnellement importante, des traités et conventions sont en voie d'être conclus au nom de la Compagnie, traités en vertu desquels une grande partie des dits territoires lui serait concédée à perpétuité avec droits souverains. » Les banques d'émission ont recommandé l'entreprise comme une « affaire d'intérêt national. »

Au mois d'octobre 1886, un Allemand, le Dr Jühlke, obtenait, par des traités conclus avec les indigènes, la côte de Benadir, de Witou à Makdischou. D'autre part, dans la convention conclue entre l'Angleterre et le sultan de Zanzibar, l'Angleterre reconnut à ce dernier les ports de la côte de Benadir, à savoir : Kismayou, Barawa, Merka, Makdischou, avec un rayon de dix milles marins, et Warscheik avec un rayon de cinq milles marins. Ce fut conformément à cette convention que l'Allemagne, l'Angleterre et la France, garantirent les possessions du sultan de Zanzibar. Mais la Société allemande de l'Afrique orientale et la British East African Company ont pris à ferme, pour cinquante ans, l'administration des territoires appartenant au sultan, et chacune d'elles a agi dans les limites de sa sphère respective d'intérêts. En ce qui concerne l'**île de Lamou,** qui ferme le port de Witou, les deux Sociétés prétendaient avoir pris à ferme l'administration de cette île. Le baron de Lambermont, choisi comme arbitre, s'est prononcé dans un sens favorable à la Compagnie anglaise, qui en a immédiatement profité pour se faire céder par le sultan de Zanzibar, avec tous droits de souveraineté, une nouvelle ligne côtière de plus de mille kilomètres, s'étendant depuis l'embouchure de la Tana jusqu'au delà du port de Warscheik, et comprenant.

outre l'île de Lamou, les ports et les territoires de Kismayou, Barawa, Merka et Makdischou. Elle déploiera donc son activité sur un territoire dont la côte mesure environ 1400 kilomètres, de l'Oumba jusqu'à Warscheik, et qui embrasse, à l'intérieur, les bassins de la Juba et de la Tana, les pays des Masaï et des Gallas, jusqu'aux lacs Sciambara et Victoria-Nyanza. Nous n'avons trouvé dans aucune publication le texte de la sentence arbitrale du baron de Lambermont. Il faut croire que les traités conclus par le Dr Jühlke avec les chefs gallas et somalis n'ont pas été reconnus valables. La colonie allemande de Witou, entre la Tana et l'île de Lamou, se trouve maintenant coupée des régions de l'intérieur. Les rapports entre les Allemands et les Anglais dans cette région, déjà difficiles par suite des procédés de l'amiral Freemantle envers les membres de l'expédition du Dr Peters au secours d'Émin-pacha, n'en seront pas rendus plus faciles. Quoi qu'il en soit, deux grands personnages de Zanzibar, Mohamed Saleiman Mondrie et Samot-ben-Hamed, sont arrivés à Berlin, chargés par le sultan de féliciter l'empereur Guillaume II à l'occasion de son avènement au trône; peut-être aussi pour obtenir des explications au sujet des intentions des Allemands sur la côte africaine.

Sir Francis de Winton, président du Comité de l'expédition anglaise de secours en faveur d'Émin-pacha, a annoncé à la section de géographie de l'Association britannique pour l'avancement des sciences, à Newcastle sur la Tyne, que l'on peut s'attendre d'un moment à l'autre à voir apparaître **Stanley** sur un point du littoral oriental de l'Afrique. D'autre part des nouvelles arrivées à Bruxelles le présentent comme ayant essayé de prendre la route du sud en passant par l'ouest du Victoria-Nyanza ; repoussé de ce côté, il aurait dû remonter vers le nord, et ce serait sur la côte orientale du lac qu'avec Émin-pacha il aurait attendu l'arrivée des approvisionnements qu'il avait fait déposer à Msalala. De là, il se dirigerait vers Mombas, mais sans **Émin-pacha** qui serait resté à l'intérieur. Nos lecteurs se rappellent que lors de sa première rencontre avec Stanley, Émin avait résisté aux sollicitations de celui-ci de quitter sa province de l'Équateur, dans la crainte de voir l'anarchie tomber dans le pays où il avait réussi à maintenir l'ordre si longtemps (voy. p. 155). Déjà précédemment, dans une lettre du 17 avril 1887 au Dr Felkin, d'Édimbourg, il écrivait : « On se trompe grandement en Angleterre si l'on croit qu'aussitôt Stanley arrivé, je m'en retournerai avec lui. J'ai passé ici douze années de ma vie; dites-moi s'il serait digne de ma part de déserter mon poste à la première

occasion qui se présenterait. Je resterai près de mes gens aussi longtemps que je ne verrai pas clairement que leur sécurité, en même temps que l'avenir de ce pays, est assurée. Je m'efforcerai de conduire à bonne fin l'œuvre que Gordon a payée de son sang; je le ferai, sinon avec son énergie et son génie, du moins conformément à ses intentions et à ses idées. Quand mon chef regretté me confia le gouvernement de ce pays, il m'écrivit : « Je vous nomme pour la cause de la civilisation et du progrès. » J'ai fait de mon mieux jusqu'ici pour justifier la confiance qui m'a été témoignée. Si l'Angleterre veut réellement nous aider, il faut qu'elle essaie, en premier lieu, de conclure un traité avec l'Ou-Ganda et l'Ou-Nyoro, afin d'améliorer moralement et politiquement la condition de ces deux puissants royaumes. Une route sûre vers la côte doit être ouverte, qui ne soit pas à la merci des caprices de roitelets ou d'Arabes. C'est tout ce que nous demandons; c'est la seule chose nécessaire au développement continu du pays. Le jour où nous posséderons cette route, nous envisagerons l'avenir avec espoir. Vous pouvez vous représenter avec quelle anxiété j'aspire au dénouement. » Il faut attendre l'arrivée de Stanley et les rapports qu'il fera à son Comité pour connaître les motifs réels du refus d'Émin-pacha de revenir actuellement à la côte orientale. Toutefois il est permis de supposer que Stanley, agent du Comité à la tête duquel se trouve sir Francis de Winton, un des membres les plus influents de la British East African Company, lui aura fait entrevoir, dans les travaux de cette Société, dans la route qu'elle crée, dans ses projets d'étendre son activité jusqu'au bassin du Nil, l'aurore de ce jour qui devait lui permettre d'envisager l'avenir avec espoir. Nous n'irons pas jusqu'à dire, avec M. Wauters, qu'il n'est pas douteux qu'Émin-pacha qui, pendant onze ans, a été au service du gouvernement égyptien, n'ait passé au service de la Royal British East African Company; d'où le rédacteur du *Mouvement géographique* de Bruxelles est amené à écrire : « Il est probable que la province d'Émin-pacha, en tout ou en partie, compte aujourd'hui, au moins nominalement, au nombre des territoires de cette nouvelle colonie anglaise. » Il est possible que l'ambition des directeurs de la Royal British East African Company qui vient d'étendre sa ligne de côte jusqu'à Warscheik, vise l'annexion de l'ancienne province égyptienne de l'Équateur aux territoires qui lui ont été concédés. La position que l'Angleterre occupe en Égypte lui faciliterait la réalisation d'un semblable dessein. Le gouvernement britannique ne lui marchanderait pas l'extension des droits que lui confère déjà la charte dont elle jouit, à l'immense territoire qui s'étend jusqu'à Wadelaï.

Une **lettre du major Parminter,** des Stanley-Falls, du 22 février, publiée par le *Daily-News,* nous apporte des renseignements complémentaires sur Stanley et Émin-pacha. Quand Tipo-Tipo fut informé du retour de Stanley à l'embouchure de l'Arououimi, il donna immédiatement à Sélim-ben-Mohamed l'ordre de le rejoindre sur la route vers l'intérieur, et voici ce qu'apprit ce messager : Stanley et Émin étaient convenus de se rencontrer six mois après leur séparation, dans un endroit indiqué sur les rives de l'Albert-Nyanza, pour entreprendre, avec leurs forces, le voyage vers la côte orientale. Émin fut obligé de prendre cette décision par l'attitude menaçante de ses troupes qui désiraient partir, puisqu'une route avait été trouvée. Tout ce qui était transportable devait être emporté, et le reste, y compris les vapeurs d'Émin, devait être brûlé, après qu'on s'en serait servi. Vu le grand nombre de femmes et d'enfants et la quantité des bagages, la voie navigable devait être choisie de préférence à celle de terre. On devait faire usage du fleuve jusqu'au Victoria-Nyanza, traverser le lac en canots, aborder à la côte méridionale, et marcher ensuite vers Tabora par une des routes connues des caravanes. On s'attendait à quelques difficultés pendant la traversée de l'Ou-Ganda, mais Stanley ne doutait pas de triompher de tous les obstacles. La caravane, disait Sélim, compterait 6000 fusils et six canons. Même en ajoutant une perte considérable de temps aux délais causés par les difficultés du voyage, Stanley comptait être à Tabora au mois de juin ; la nouvelle de son arrivée aurait pu parvenir en Angleterre au mois d'août.

Le duc de Fife, le duc d'Abercorn, le comte d'Aberdeen et d'autres personnages anglais importants ont constitué une **Compagnie pour l'exploitation des mines des territoires au nord du Be-Chuanaland et de la république Sud-africaine,** et ont demandé, en faveur de leur Société, une charte royale, comme celle que le gouvernement britannique a accordée à la Compagnie du Niger et à la British East african Company. Dans la Chambre des communes, le baron H. de Worms a affirmé que des articles spéciaux y seraient insérés, pour assurer la surveillance impériale sur les rapports de la Compagnie avec les tribus indigènes et avec les puissances étrangères voisines. « Le gouvernement anglais est content, » a-t-il ajouté, « que la formation d'une puissante compagnie offre l'espoir de voir ces territoires s'ouvrir pacifiquement à la civilisation, à l'influence et au commerce anglais. La charte ne permettra à la Compagnie d'acquérir aucun territoire sans la sanction expresse du gouvernement ; elle ne remplacera

point non plus le protectorat de S. M. dans le pays de **Khama**; elle n'affectera point la position du Be-Chuanaland en tant que colonie de la couronne; elle ne donnera à la Compagnie aucun pouvoir de gouvernement ou de contrôle, et ne lui permettra d'en acquérir aucun dans quelque district que ce soit sans en avoir obtenu l'autorisation. La Compagnie n'aura aucun droit de s'étendre indéfiniment, ni aucun monopole qui annulerait des concessions antérieures valables.

Le roi-souverain de l'**État indépendant du Congo** a créé un **Conseil supérieur,** qui est à la fois une cour supérieure de justice et une sorte de conseil d'État. Le siège en est à Bruxelles. Au point de vue judiciaire, il remplit l'office de cour de cassation, et connaît des pourvois dirigés contre tous jugements rendus en dernier ressort en matière civile et commerciale par les tribunaux de l'État indépendant; il est appelé, en outre, à connaître de l'appel des jugements rendus sur premier appel par le tribunal de Boma, lorsque la valeur du litige excède 25,000 francs. Dans la sphère de ses secondes attributions, le Conseil supérieur délibère et donne son avis sur les questions dont il est saisi par le roi-souverain.

Par décret du roi-souverain de l'État indépendant du Congo, la **chasse à l'éléphant** est interdite dans toute l'étendue du territoire de l'État, à moins de permission spéciale. Le gouverneur général détermine les conditions de cette permission et les taxes à percevoir de ce chef. Quiconque sera trouvé chassant l'éléphant sera puni d'une amende de 25 à 500 francs et d'une servitude pénale d'un mois à dix ans, ou d'une de ces peines seulement. Quiconque se sera approprié un éléphant capturé ou tué à la chasse, ou ses dépouilles, sera puni des peines édictées par l'article 11 du Code pénal. Les éléphants ainsi capturés ou tués seront remis à l'État ou confisqués à son profit.

Le *Daily News* a publié une lettre du major Parminter de **Stanley-Falls,** écrite au mois de février, de laquelle nous extrayons ce qui suit: « Les sentiments hostiles des **Arabes** contre les blancs se sont propagés de la côte orientale, fermée par le blocus, jusque très avant dans l'intérieur et semblent s'être emparés de Tipo-Tipo et de ses partisans. La prohibition de la vente des munitions et des armes au delà de l'Oubangi menace ses relations avec l'État du Congo. Un convoi portant au chef un certain nombre de fusils fut saisi en route. La nouvelle en arriva à Tipo-Tipo dans un mauvais moment. L'annonce du blocus s'était déjà répandue, et une troupe arabe commandée par Selim-Ben-Mohamed avait déjà été délogée de ses quartiers, au confluent de l'Arououimi, par

une troupe de l'État du Congo. La situation était si tendue qu'on discutait ouvertement la possibilité d'une rupture avec les blancs. Néanmoins ce n'était pas la crainte de se trouver sans armes qui provoquait cette irritation, car les Arabes avaient, disaient-ils, prévu la situation et s'étaient abondamment pourvus pour six ans. Ces événements ont rendu Tipo-Tipo très méfiant envers les officiers de l'État du Congo, même envers le lieutenant Becker qui, quoique demeurant sous le même toit que lui, ne lui inspirait cependant pas confiance, en sorte que, pour envoyer une lettre au souverain de l'État indépendant, le chef arabe sollicita les bons offices de deux Anglais.

Mais un événement bien autrement sérieux eut lieu le 22 février. Ce jour-là, **Tipo-Tipo** se présenta à la demeure du résident et demanda formellement deux cents fusils et des munitions. Dans la soirée, il revint en compagnie du major Parminter, de M. Ward et de plusieurs Arabes. Il commença par expliquer pourquoi il avait fait venir les deux Anglais. Il voulait que le monde entier apprît ce que lui, Tipo-Tipo, avait à dire. Puis il assura le résident de sa fidélité envers le roi, et demanda de nouveau des armes pour maintenir l'ordre dans ses domaines. Il considérait la prohibition comme une preuve que l'État n'appréciait pas ses services, et il termina en déclarant que si, dans six mois, il ne recevait pas les armes en question, il s'envisagerait comme libre de tout engagement envers le roi. C'est une manière comme une autre d'arborer le drapeau de la rébellion, car, du moment que Tipo-Tipo ne sera plus le serviteur du roi, il deviendra son rival. Si tel est vraiment l'état d'esprit du puissant chef arabe, le gouvernement de l'État du Congo risque de se trouver dans une situation fort embarrassante ; il devra ou bien se résoudre à laisser les razzias se continuer sur son territoire, ou bien affronter le péril d'un soulèvement arabe, qui mettrait ses forces à une rude épreuve. »

Heureusement le **dernier courrier du Congo** arrivé à l'administration centrale de l'État indépendant à Bruxelles apporte de meilleures nouvelles du haut fleuve : « Le commandant du territoire des Ba-Ngala avait reçu, vers la mi-mai, un rapport alarmant du résident intérimaire des Stanley-Falls. De plus, des bruits assez graves, colportés par les indigènes, représentaient la situation comme troublée en amont de l'Arououimi. Dans ces conditions et en vue d'éviter aux transports de commerce des risques importants, M. Vankerckhove suspendit provisoirement le droit de circulation pour les bateaux européens au-dessus du camp de l'Arououimi. En même temps, il se rendit à toute vapeur

aux Stanley-Falls, y trouva tout dans le meilleur état, et Tipo-Tipo plus soumis que jamais. Immédiatement il leva l'interdiction de la navigation. Tipo-Tipo était resté dans ses dispositions antérieures de respect pour l'autorité de l'État; mais, cette fois, il en fit une démonstration particulièrement ostensible, en interdisant à Sélim-ben-Mohamed de voyager dans certains parages, et en réprimant certains abus d'un petit poste placé près d'un marché intérieur. D'ailleurs, il n'avait pas été difficile aux Arabes de se rendre compte de la consolidation de l'autorité légale dans cette province. Non seulement ils avaient vu les renforts arrivés au camp de l'Arououimi, mais ils avaient constaté que la puissante tribu des Ba-Soko avait ouvertement rangé ses milliers de guerriers sous le drapeau bleu étoilé. En outre, ils avaient compris que les mesures militaires prises par l'État indépendant ne cachaient aucune intention de rompre le pacte conclu avec Tipo-Tipo, tant que ce pacte serait respecté par eux. En résumé, à un moment de malaise et de méfiance réciproque a succédé une franche cordialité. Dès lors, le camp de l'Arououimi a reçu un nouveau renfort de 300 soldats. Tipo-Tipo avait ajourné son voyage à Zanzibar pour attendre la visite du gouverneur général, M. Jansen, qui doit être arrivé aux Stanley-Falls vers le 15 septembre. Là, les conditions étaient si bonnes que M. Becker n'avait pas craint de s'en éloigner pendant plusieurs mois pour venir refaire son équipement dans le bas Congo. »

Les paquebots du Havre et de Marseille ont commencé à faire régulièrement le **service de la côte occidentale d'Afrique** jusqu'au Congo. Le *Pélion,* parti de Marseille, a emporté une chaloupe offerte à Dinah-Salifou, roi des Nalous, par la Société de la côte occidentale d'Afrique. Il avait aussi de nombreux fûts démontés, devant servir à rapporter des huiles de palme et à débarquer les marchandises sur certains points de la façon suivante : Faute de ports et de rades où la circulation des mahonnes soit possible, à cause des barres qui s'opposent à l'entrée dans les rivières, les marchandises à destination de la côte sont placées dans des barriques appelées ponchons, que l'on jette par-dessus bord, une fois bien fermées. A la mer, les lascars les attachent les unes aux autres et en forment ce qu'on appelle des chapelets qu'ils remorquent, avec leurs pirogues, jusqu'à terre. A partir du cap Palmas jusqu'à la dernière escale du Congo, les lascars indigènes devront être substitués aux équipages français; les matelots et les chauffeurs auraient trop à souffrir de la température s'ils vaquaient à leurs occupations ordinaires dans ces parages.

## NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Le vapeur le *Brésil,* de la Compagnie des Messageries maritimes, a fait récemment le trajet de Marseille à Bougie en vingt-quatre heures. C'est la traversée la plus rapide qui, jusqu'à ce jour, ait été faite entre ces deux ports.

Le ministre de l'Instruction publique a voulu faire connaître la France aux instituteurs indigènes de l'Algérie, et il a profité de l'Exposition pour en faire venir à Paris un certain nombre. Une quinzaine d'instituteurs arabes et kabyles sont arrivés en France sous la conduite de M. Scheer, inspecteur des écoles indigènes de l'Algérie.

Un rapport du gouverneur général de l'Algérie, relatif à la destruction des criquets pendant l'année 1889, émet des craintes sérieuses sur l'impossibilité dans laquelle on se trouvera l'année prochaine de combattre ce fléau. On a constaté, en effet, surtout dans la partie orientale de l'Algérie, que les éclosions se produisent maintenant dans l'intérieur, au delà de la limite des postes français. En Tripolitaine, notamment, on en signale un nombre considérable, et l'on craint que l'année prochaine la Tunisie ne soit plus particulièrement ravagée.

Le bey de Tunis a accédé à la convention internationale pour la protection des câbles sous-marins.

D'après un correspondant du *Daily News,* M. Fricke, explorateur africain, est revenu en Allemagne, après quatorze ans de séjour en Afrique. Il se trouvait à Khartoum au moment de la mort de Gordon, qui ne se serait pas rendu compte de sa position. Au dire de M. Fricke, les messages de Gordon aux autorités militaires anglaises auraient induit celles-ci en erreur. Deux jours avant sa mort, Gordon aurait pu se sauver ; il ne le fit pas, comptant toujours sur l'influence qu'il exerçait. Il aurait été tué par quelques-uns de ses soldats, alors que, sans armes, il faisait son inspection du matin.

Par traité du 7 avril 1889, le sultan des Medjourtines a cédé à l'Italie ses droits souverains sur le territoire qui s'étend du Ras Auad au Ras Beduin, et qui fait suite au sultanat d'Opia, précédemment placé sous le protectorat italien.

Le sultan de Zanzibar a envoyé un certain nombre de ses fonctionnaires visiter l'Exposition de Paris.

Le fils de Tipo-Tipo, Sefu-ben-Mohamed, actuellement à Zanzibar, affirme que son père lui a recommandé de ne rien négliger pour se rendre utile aux Européens. D'après lui, la tranquillité régnait partout aux abords du Tanganyika, et les rapports entre les Arabes et les Européens étaient bons sur le haut Congo.

M. Erskine, qui a exploré, il y a un certain nombre d'années, la côte orientale d'Afrique, est actuellement à Lisbonne, où il a proposé au gouvernement portugais la colonisation d'un vaste territoire à l'ouest de Manica, avec des familles portugaises et boers, moyennant la concession de terrains et de privilèges qui rapprocheraient la Compagnie qu'il projette de créer de celles qu'ont vu naître l'Allemagne et l'Angleterre pour l'exploitation commerciale de l'Afrique orientale.

Les journaux de Lisbonne annoncent la signature d'une convention de tarifs entre l'Administration portugaise du chemin de fer de la baie de Delagoa et la Compagnie du chemin de fer du Transvaal. La convention a été signée à Lisbonne par le ministre des colonies et le consul du Transvaal. Les travaux de construction de la ligne, de la frontière à Prétoria, commenceront prochainement.

L'exploitation des mines d'or de Zoutpansberg prend chaque jour un plus grand développement. Il est question d'y créer deux nouvelles villes, qui auront probablement un accroissement aussi rapide que celui de Barberton et de Johannesbourg.

M. Dutoit, ministre de l'Instruction publique de la république sud-africaine, voyage actuellement en Belgique et en Hollande, où il tâche de recruter les professeurs nécessaires pour l'université hollandaise projetée à Prétoria.

On a découvert, sur la propriété du Griqualand West Copper and Mineral Syndicate, un gisement puissant d'asbeste. Les nombreux usages auxquels l'incombustibilité de cette fibre minérale permet de l'employer permettent de voir dans cette découverte une nouvelle source de prospérité pour l'industrie de l'Afrique australe. Des arrangements ont déjà été pris pour en développer l'exploitation.

La Chambre du commerce de Capetown a réclamé contre le tarif élevé de la Compagnie des télégraphes pour les dépêches entre la colonie et l'Angleterre. La Compagnie, ayant fait des frais considérables pour la pose du câble occidental, n'a pas pu, jusqu'ici, faire droit à ces réclamations; toutefois elle espère, au terme d'une année, pouvoir abaisser le tarif d'une manière notable.

La Compagnie coloniale allemande du Sud-ouest africain ayant réclamé l'appui du gouvernement impérial pour ses entreprises dans le Damaraland, le chancelier lui a fait répondre que le gouvernement de l'empire n'a pas pour mission et que la politique coloniale allemande n'a pas inscrit dans son programme de travailler à l'établissement d'institutions politiques chez des peuplades non civilisées, ni d'employer la force armée pour combattre la résistance que des chefs indigènes peuvent faire à des entreprises non encore fondées par des ressortissants allemands dans les pays transocéaniques.

La Compagnie du chemin de fer du Congo fera partir, le 10 octobre, à bord du steamer *Loualaba,* sa première expédition, composée de cinq ingénieurs, qui tous ont fait partie de l'expédition d'étude. Il leur sera adjoint un médecin, deux conducteurs de travaux et quelques artisans. Ils sont chargés d'arrêter le tracé définitif de la première section entre Matadi et Palaballa. Une seconde expédition s'embarquera dans le courant de novembre.

Au premier marché de l'ivoire du Congo, à Anvers, 15,000 kilogr. étaient en vente; des maisons françaises, anglaises, allemandes et hollandaises se sont présentées comme acquéreurs. Il est question d'en tenir un régulièrement tous les trois mois. Le *Kissanga,* de la maison Hutton et Cookson, a chargé au Congo 3825 kilogr. d'ivoire pour le prochain marché.

Les établissements européens échelonnés le long du Congo, de Stanley-Pool aux Stanley-Falls, se multiplient avec une rapidité extraordinaire. Actuellement on

**en compte 28 : 7 de l'État Indépendant, 2 français, 3 des missions catholiques, 6 des missions protestantes, 4 factoreries belges, 4 factoreries hollandaises et 2 factoreries françaises.**

**Dans son exploration du réseau fluvial du haut Congo, M. Delcommune a trouvé partout l'arbre qui fournit la noix de kola : sur les deux rives du Congo, dans l'Itimbiri, sur le Lomami, le lac Matoumba, la Loulonga, le Rouki, etc.**

**Jusqu'à présent, aucun explorateur n'avait encore signalé l'existence d'un affluent de droite dans le cours inférieur de l'Arououimi ; M. Delcommune en a trouvé un, aux eaux noires, à environ une heure de l'embouchure de la rivière dans le Congo, en amont du village des Ba-Soko.**

**Nos lecteurs se rappellent que le sultan du Maroc a autorisé une Compagnie italienne à établir à Fez une fabrique d'armes ; 1200 colis sont déjà arrivés au port de Larache. Il faudra huit cents chameaux et cinquante chariots pour transporter toutes ces pièces à Fez. Le major italien Ferrara, qui doit diriger l'expédition, attend à Larache les moyens de transport.**

**La Société Cockerill d'Anvers a ouvert, à titre d'essai, une ligne de navigation entre ce port et le Maroc.**

---

## CHRONIQUE DE L'ESCLAVAGE

Le peu de cas que l'on fait des esclaves à **Zanzibar** les expose au sort le plus cruel dans les incendies qui y sont fréquents. En quelques heures, écrit un correspondant au *Bulletin* de la Société anti-esclavagiste de France, le feu dévore une centaine de cases, si le vent le favorise, car les nègres ne savent pas combattre ce fléau. Il y a quelques jours, un pâté de cases de nègres disparut dans les flammes et la fumée. Il y eut beaucoup de cris, d'imprécations, d'agitation ; mais il y eut une chose plus horrible que toutes les autres : deux femmes esclaves gisaient au fond d'une paillotte, les pieds rivés dans une énorme poutre, en punition de je ne sais quelle bagatelle. Les flammes s'abattirent sur le toit de feuilles sèches. La case fut dévorée en quelques minutes, et personne ne prit la peine de penser aux deux malheureuses qui moururent dans d'atroces souffrances. Quand tout fut fini, on ne retrouva plus au milieu des débris que quelques ossements calcinés, restes dédaignés des deux esclaves. Le fait parut de si peu d'importance aux yeux de la masse qu'on n'en parla presque pas à Zanzibar.

Les boutres arabes ne peuvent plus facilement transporter les esclaves, du continent à Zanzibar, à cause des croiseurs qui sillonnent le canal. Mais les canots indigènes — *mitambi* — les ont remplacés pour la périlleuse besogne. On garrotte deux esclaves et on les couche en long au

fond du canot, en ayant bien soin de leur attacher auparavant de grosses pierres aux pieds. Si c'est le jour, on hisse la petite voile et l'on part, sans crainte d'attirer les soupçons du croiseur. La nuit, on pagaie, pour ne pas être découvert par les puissantes jumelles qui fouillent les ténèbres. Si, malgré tout, quelque chaloupe anglaise ou allemande semble vouloir s'approcher de ce tronc d'arbre qui glisse silencieux sur les vagues, vite, les deux esclaves sont soulevés, jetés sans bruit par-dessus bord, et ils disparaissent dans le gouffre sans avoir même pu pousser un cri. Quand le croiseur arrive, il constate qu'il n'a affaire qu'à de simples pêcheurs ; il passe et disparaît dans la nuit.

Non content d'avoir fondé la mission de Saint-Louis de l'**Oubangi**, près du confluent de cette rivière avec le Congo, le P. Augouard songe à aller prochainement installer une nouvelle station près des rapides de Zongo, à 600 ou 700 kilomètres en amont. Cette création lui paraît d'autant plus nécessaire que les tribus de l'Oubangi pratiquent encore généralement le cannibalisme. « La plupart des villages, » écrit-il aux *Missions catholiques,* « immolent chaque jour au moins un esclave, et sa chair palpitante est dévorée toute fumante. Les indigènes vont jusqu'à mêler de la graisse humaine avec l'huile de palme, et comme les Européens se servent souvent de cette huile pour leur cuisine, ils doivent veiller attentivement pour ne pas devenir anthropophages sans le savoir. Les natifs font aussi fumer des membres humains, comme on le fait pour la viande d'hippopotame et de buffle ; ils viennent, avec la plus grande désinvolture, vous proposer d'en acheter, ne comprenant rien aux reproches qu'on leur fait à ce sujet. »

Nous extrayons ce qui suit d'une lettre du P. Lourdel, vicaire apostolique du Victoria-Nyanza, sur l'orphelinat du **Bou-Koumbi.** Notre contrée est un des pays les plus renommés pour le trafic des petits enfants ; chaque année, les victimes peuvent se compter par milliers. Les missionnaires se sont efforcés de rendre à la liberté le plus grand nombre possible de ces infortunés, en payant leur prix de rachat et en se faisant leurs pères adoptifs. Sans parler de plus de quarante enfants qui sont à l'orphelinat du Bou-Koumbi, nous avons actuellement avec nous environ quatre-vingts rachetés.

Au milieu de la petite forêt de bananiers où se trouve notre résidence, nous leur avons bâti une grande case en roseaux, recouverte d'herbe. Une simple peau de chèvre, quelques coudées d'une étoffe grossière fabriquée avec l'écorce d'un arbre du pays, voilà leur lit ; quelques patates ou bananes leur suffisent pour nourriture. Leur vêtement se

compose d'une petite culotte de cotonnade venue de Zanzibar. Leur occupation habituelle est le travail manuel : faire des briques séchées au soleil, scier des planches, cultiver, etc. Les missionnaires étant absorbés par l'instruction des catéchumènes, un enfant, des plus sérieux, est chargé de la surveillance de ses compagnons. Les punitions les plus employées sont les amendes, et souvent la privation du morceau de viande, de canne à sucre, ou de la pincée de sel qu'on leur donne le dimanche.

Les jeunes filles esclaves abondent aussi ici. Pendant plusieurs années, nous n'avons pu en racheter, n'ayant personne à qui les confier. Mais une des victimes de l'Ou-Ganda ayant réussi, deux mois avant sa mort, à convertir sa mère et sa sœur, celle-ci lorsqu'elle apprit que son frère avait été mis à mort, vint trouver ses meurtriers et leur dit : « Vous avez tué mon frère parce qu'il était chrétien, moi aussi je suis chrétienne, tuez-moi. » Elle fut prise, mais son maître la vendit aux missionnaires pour un fusil. Pieuse et dévouée, elle fut chargée de la direction d'un orphelinat pour les jeunes filles esclaves rachetées. Une maison a aussi été construite pour celles-ci dans une bananeraie près de la mission. Le principal travail des femmes dans ce pays est la culture du sol. Nos négrillonnes ont déjà transformé le terrain couvert de broussailles qui environnait l'habitation en belles bananeraies, en magnifiques champs de patates, de pois, de maïs, de manioc, de cannes à sucre et de caféiers.

De son côté, le P. Wyncke, écrit de **Kibanga,** sur la rive occidentale du Tanganyika : « Nos orphelins sont la partie de notre troupeau qui nous donne le plus d'espérance pour l'avenir. Quand les plus grands sont en âge d'être mariés, nous les mettons en ménage, en leur donnant, outre la case et la femme, la dot habituelle qui consiste en une natte, un pot à cuire, une cruche pour puiser l'eau et une pioche pour cultiver. Avec les orphelins, nous avons composé un équipage complet, rameurs et pilotes, qui manœuvrent comme de véritables marins. Les orphelins forment, avec les esclaves rachetés, une population de trois cents âmes environ. Ces derniers sont également l'objet de notre sollicitude particulière. Nous les aimons d'autant plus que nous les trouvons plus malheureux. Tantôt c'est la famine qui contraint les parents eux-mêmes à vendre leurs enfants, tantôt ce sont les Arabes ou les Ma-Ngouana qui se débarrassent du butin qu'ils ont fait. Avec les jeunes filles que nous avons rachetées, nous avons établi, dans un des villages dépendant de la mission, un commencement d'orphelinat de filles. Elles se trouvent placées sous la direction d'une matrone chrétienne, en attendant que les sœurs de la mission puissent venir établir ici des écoles régulières. »

D'après l'*Antislavery Reporter*, le colonel Schæffer, qui est au Caire à la tête du Département de la traite, visite toutes les parties de l'Égypte, surveille personnellement avec soin les diverses branches de son département, exerce une vigilance stricte sur les navires qui passent de la mer Rouge par le canal de Suez, ensorte qu'il y a une garantie assurée que très peu d'esclaves peuvent entrer en Égypte par contrebande. Une peine sévère est prononcée contre les possesseurs d'esclaves qui violent la loi contre la vente de leurs esclaves à d'autres personnes. Les esclaves qui ont obtenu leur émancipation trouvent facilement du travail libre rétribué; un grand nombre d'entre eux sont employés aux travaux d'irrigation.

Lord Salisbury et M. Catalani ont signé une **convention anglo-italienne contre la traite des esclaves.** Cette convention déclare que la traite est un acte de piraterie et que les navires qui la font perdent tout droit à la protection de leur drapeau. La Méditerranée est exclue de la convention dont la ratification est prochainement attendue. Nous ne comprenons pas si les navires anglais et italiens tolèreront la traite dans la Méditerranée; commise par des bateaux de Benghazi ou de Tripoli, par exemple, serait-elle moins un acte de piraterie, que si elle l'était par des *dhows* arabes, entre Pemba et les Comores ?

M. Horace Waller, qui avait été délégué au Congrès de Lucerne par la British and Foreign antislavery Society, avait préparé, sur l'**Extinction immédiate du status légal de l'esclavage dans les États du sultan de Zanzibar,** un mémoire auquel nous empruntons ce qui suit, pour compléter ce que disait, sur ce sujet, l'évêque Smythies dans sa lettre au *Times* (voir p. 266-269).

M. Waller comptait proposer que les puissances européennes intéressées au progrès de l'Afrique orientale invitassent le sultan à abolir le status de l'esclavage autorisé par la loi, avec l'avertissement que s'il ne l'a pas aboli volontairement dans l'espace de six mois, les puissances recourront à la force pour l'y obliger. Il distingue l'abolition du *status* légal de l'esclavage, de l'émancipation de tous les esclaves; la première sera sans doute le précurseur de la seconde, mais elle adoucirait le choc que produirait une opération plus complète, et permettrait à la transition de se faire plus graduellement.

Si l'abolition du *status* légal de l'esclavage était proclamée, les tribunaux seraient fermés à tout propriétaire qui viendrait réclamer d'un juge un châtiment pour la mauvaise conduite d'un esclave. Un esclave fugitif ne pourrait être arrêté, car la loi ne connaîtrait pas son état

d'esclave, et le juge répondrait au plaignant que la loi n'admet pas qu'aucun homme puisse être la propriété d'un autre. En outre, il ne pourrait y avoir aucune vente d'esclaves, car, en cas de dispute ou de non-paiement, le vendeur ne pourrait recourir à aucun tribunal.

Les propriétaires, Arabes venus de Mascate à une époque récente, prétendront que leurs intérêts sont lésés; mais ils ne sont qu'une infime minorité en comparaison des millions d'indigènes dont ils ne respectent ni les intérêts ni la vie.

M. Waller croit que sa proposition diminuerait les appréhensions qui règnent parmi les tribus de la région des lacs par suite des exigences des Arabes, et ferait disparaître l'oppression décrite sous des couleurs si tristes par Livingstone, Cameron, Wissmann et Stanley.

Les gens de Zanzibar sont déjà préparés à une mesure comme celle que propose M. Waller; depuis longtemps on l'a fait entrevoir au sultan et à ses sujets. Gordon avait dans son programme le projet de faire une descente sur la côte orientale d'Afrique avec une escadre de vaisseaux égyptiens, puis de se frayer avec des troupes un passage jusqu'au lac Victoria-Nyanza, et d'ouvrir une route commerciale qui permît de se passer du Nil. Sir John Kirk était alors le conseiller du sultan à Zanzibar. Pour des raisons politiques, il crut devoir contrecarrer cette expédition; mais le sultan prit une mesure qui allait au delà de ce qu'on osait espérer, en abolissant l'esclavage dans tous les ports de la partie septentrionale de ses États comprise dans les limites de cette démonstration navale. Cette mesure a une grande importance comme précédent, puisqu'elle a été une concession à l'opinion publique. Pendant les longues années que sir John Kirk passa à Zanzibar, il ne cessa de demander l'abolition du *status* légal de l'esclavage et de le recommander au gouvernement anglais.

En 1873, la demande d'esclaves était si forte de la part des planteurs de girofliers à Zanzibar et à Pemba, que la région du Nyassa, d'où viennent surtout les captifs, était désolée par les razzias et les meurtres. Sir John Kirk insista auprès du sultan pour que lui et ses sujets cessassent de se rendre complices de ces horreurs. Saïd-Bargash céda à ces sollicitations et, le 18 avril 1876, fit publier la proclamation suivante :

« Nous faisons savoir à tous ceux qui, contrairement à nos ordres et aux traités conclus avec la Grande-Bretagne, amènent à la côte des esclaves des pays du Nyassa, du Yao ou d'ailleurs, pour les vendre à des trafiquants qui les emmènent à Pemba, que nous interdisons l'arrivée de caravanes d'esclaves, et que nous avons donné à nos gouverneurs

des ordres en conséquence; tous les esclaves amenés à la côte seront confisqués. »

Ce document devrait encore aujourd'hui avoir force de loi, mais il est éludé. Le seul usage qu'on puisse en faire maintenant, c'est pour prouver qu'il y a treize ans les deux îles susmentionnées étaient la cause principale de la destruction opérée dans les districts environnant le lac Nyassa.

M. Waller a recueilli de la bouche de négociants revenus récemment en Europe, le témoignage que, dans la masse d'esclaves qui fourmille à Zanzibar et à Mombas, il est difficile d'en trouver un qui n'ait été amené récemment de la région du Nyassa ou du pays des Yao. Il en est de même lorsqu'on visite les établissements des esclaves libérés par les croiseurs. Les officiers anglais en fonctions dans ces parages affirment que 6000 esclaves au moins sont enlevés annuellement à ces mêmes régions et amenés illégalement aux îles de Zanzibar et de Pemba. Il est notoire que des Arabes en relations avec Zanzibar et auxquels, à l'occasion, le sultan adresse ses envoyés, dévastent actuellement les environs du lac Nyassa et assiégent des sujets anglais dont les occupations sont contraires aux leurs. Pour les 6000 esclaves amenés à Zanzibar et à Pemba, 60000 êtres humains sont immolés à la cupidité d'une poignée d'Arabes qui exercent leur tyrannie sur l'Afrique centrale. Dans ces îles, la vie d'un esclave employé aux plantations ne dépasse pas dix ans au maximum; la grande majorité meurt avant sept ans. De là la nécessité de repeupler incessamment les plantations.

Ces Arabes savent que le jour où ils devront rendre compte est très proche. On leur a parlé de compensation, mais il n'est point nécessaire de leur en accorder. S'il faut leur en payer une, que les propriétaires se présentent avec leurs esclaves et qu'ils plaident leur cause. Zanzibar a déjà reçu comme compensation des lignes de steamers qui facilitent largement son commerce, un câble sous-marin qui lui assure les mêmes avantages qu'à Calcutta ou à Capetown. Peu d'États, dans ce siècle, se sont développés avec autant de rapidité que Zanzibar; mais à aucune époque de l'histoire de l'Afrique, il n'a été sacrifié à l'intérieur autant de vies humaines; et c'est l'État de Zanzibar qui en est surtout responsable.

Si une compensation est due, c'est au pauvre esclave, qui apprend maintenant que si Zanzibar avait tenu ses engagements, jamais il n'aurait été enlevé à son pays, jamais il n'aurait été témoin de la mort de ses compagnons tués d'un coup de fusil pour n'avoir pu supporter

la marche fatigante du Nyassa à la côte. Si une compensation était due, ce serait l'Arabe qui devrait être mis aux fers dans la plantation de girofliers, jusqu'à ce qu'il pût payer tout ce qu'il doit à la victime qu'il a dépouillée de tout.

Mais nous serons contents si nous voyons la fraude prendre fin. Il y aura lieu de déployer une grande sagesse quand le *status* de l'esclavage sera aboli, si l'on peut obtenir qu'il le soit. Il faudra dresser un registre et y inscrire le nom de chacun des esclaves des deux îles susmentionnées, puis leur fournir du travail rétribué en échange du travail servile.

Si l'on peut un jour annoncer jusqu'aux lacs de l'intérieur que l'esclave libéré à Zanzibar ne peut plus être reconnu comme esclave par la loi, les planteurs de girofle emploieront le travail libre, ils paieront un salaire plutôt que de risquer des dollars pour des captifs sur lesquels ils n'auront aucun droit légal.

Un télégramme de **Zanzibar** du 21 septembre annonce « qu'un décret du sultan accorde à l'Angleterre et à l'Allemagne le droit de visiter les bateaux appartenant à ses sujets, et déclare en outre que tous les individus entrant sur le territoire du sultan après le 1er novembre seront libres. » Nous pensons que par « le territoire du sultan » il faut entendre toutes les terres et les îles qui lui ont été reconnues par les conventions que l'Allemagne et l'Angleterre ont conclues avec lui depuis 1886, et nous espérons que si l'arrivée sur le territoire du sultan confère la liberté à ceux qui y seront amenés après le 1er novembre, ceux qui, actuellement, sont encore esclaves des Arabes à Pemba, à Zanzibar, à Mombas et ailleurs, ne le demeureront plus bien longtemps.

Le *Bulletin* de la Société anti-esclavagiste de France nous apprend que les noirs d'Amérique, invités par S. E. le cardinal Lavigerie à se faire représenter au **Congrès de Lucerne,** y avaient délégué MM. Daniel Rudd et Robert Ruffin, qui, informés de la prorogation en débarquant en France, ont cependant poursuivi leur route jusqu'à Lucerne, où ils ont été présentés à Son Éminence. D'après l'entretien que l'organisateur du Congrès a eu avec eux, ce sont les compétitions européennes en Afrique, l'absence d'un grand nombre de Français, la représentation insuffisante d'autres nations, la crainte des divisions que pouvait amener un congrès où les compétitions se seraient fait jour, qui ont empêché de le tenir sous la forme qui avait été d'abord prévue. Dès lors, il devra être préparé sur d'autres bases.

Dans une lettre adressée à tous les Comités anti-esclavagistes, le cardinal Lavigerie leur demande de lui faire connaître le lieu et la date qui

leur paraîtraient convenir le mieux pour la réunion du Congrès. Les questions inscrites au programme, et que les Comités sont invités à étudier préalablement, sont celles que tous les journaux ont publiées au mois de juillet dernier. Chaque Comité national nommera pour le représenter trois de ses membres, qui seuls seront admis à délibérer et à voter. Les réunions trop nombreuses qui, dans les circonstances actuelles, pourraient nuire à la cause de l'abolition de la traite seront évitées.

En **Belgique,** M. Louis Delmer, secrétaire de la Société anti-esclavagiste de Bruxelles, a donné, à Spa et à Heyst, deux conférences sur la traite des noirs, devant de très nombreux auditoires, qui ont témoigné leur sympathie pour l'œuvre anti-esclavagiste par de généreux dons. Deux comités de propagande ont été fondés à Spa et à Ostende.

En **Autriche,** la Société pour l'affranchissement des esclaves en Afrique fait paraître, depuis le 15 septembre, l'*Antisclaverei Monats-Revue,* « destinée à faire connaître, dans la monarchie austro-hongroise, dans l'empire russe, dans les pays du Bas-Danube et des Balkans, en Grèce et en Orient, l'état de la question, ainsi que les problèmes dont on cherche la solution pour cette grande œuvre humanitaire et civilisatrice, qui intéresse le monde entier; elle tiendra tous les gens de cœur au courant des mesures prises en vue du but à atteindre, ainsi que des travaux les plus remarquables et les plus autorisés publiés par des écrivains d'une compétence incontestée. » L'*Africa Verein* ouvre ses portes, dit la *Revue,* à tous ceux qui, sous une forme ou sous une autre, voudront contribuer à l'œuvre humanitaire. Pour mieux en faire saisir la pensée inspiratrice, elle emprunte le passage suivant à la Lettre pastorale adressée par le cardinal Lavigerie au clergé et aux fidèles de l'archevêché de Carthage, le 10 mars 1889. « Certes la religion consacre une telle œuvre de miséricorde. Mais cette œuvre n'est pas seulement une œuvre religieuse. Il ne s'agit point ici, directement, comme dans les missions, de la foi et de la conversion des peuples. C'est la cause de l'humanité dans laquelle tous les peuples sont solidaires; la cause de la justice et de la liberté, qui sont, pour tous, les premiers des biens, parce qu'ils sont la source de tous les autres; la cause de la perte ou du salut de notre continent africain, la cause par conséquent de la civilisation elle-même; à une telle cause tous sont également intéressés. »

Il existe des Sociétés anti-esclavagistes à Nicolsbourg, à Cracovie, à Salzbourg, et à Innsbruck.

Le *Bulletin* de la Société anti-esclavagiste de Palerme annonce que, dans la **Société de Naples,** ont été traitées les questions suivantes :

1° Pourvoir à la fondation, à Assab, d'un asile pour les enfants libérés de l'esclavage dans les possessions italiennes de la mer Rouge.

2° En faire autant pour la station italienne fondée à Otoumbo.

3° Reprendre l'œuvre du P. Ludovico da Casoria, en recevant dans les asiles les sujets les plus capables pour leur faire suivre le cours d'études professionnelles, selon leurs aptitudes naturelles; en retournant en Afrique, ils travailleraient à la civilisation du continent, conformément au vœu du P. Ludovico : civiliser l'Afrique par l'Afrique.

## L'AFRIQUE A PARIS EN 1889

(Suite et fin, V. p. 272-279.)

L'Algérie et la Tunisie ne sont pas les seuls pays de l'Afrique septentrionale qui soient représentés à l'Exposition ; l'Égypte et le Maroc le sont aussi, mais non point à l'Esplanade des Invalides où ne se trouvent que les pavillons des colonies ; il faut aller les chercher au Champ de Mars, où, dès l'entrée, l'on rencontre, dans la partie consacrée à l'histoire de l'habitation, un spécimen de maison égyptienne, tandis qu'à l'extrémité de l'allée dite du Soleil, entre l'avenue de Suffren et le palais de l'Industrie, se trouvent les galeries du Maroc et de l'Égypte avec la rue du Caire, un des endroits les plus exquis de l'Exposition. Mais avant de nous y rendre, arrêtons-nous au pavillon de Suez qui, s'il appartient à l'Égypte par son style et par ses peintures décoratives, fournit la possibilité de se rendre parfaitement compte d'une des œuvres les plus considérables en même temps que les plus utiles des temps modernes, le percement de l'isthme qui unissait l'Afrique et l'Asie. Dans ce moment, où les difficultés que rencontre l'œuvre du Panama risquent de faire oublier les services rendus à l'humanité par M. de Lesseps, il était bon que cette exposition les rappelât à tous, même à ceux qui, tout en en profitant largement, n'ont guère que des paroles amères pour celui auquel ils doivent les facilités du passage entre les deux mers.

Dans la première pièce est exposé un relief du canal à très grande échelle qui permet de suivre la marche des navires, de jour, dès le moment où ils quittent la Méditerranée pour entrer dans le bassin construit à Port-Saïd, jusqu'à celui où ils atteignent Suez et la mer Rouge, après avoir traversé les diverses sections du canal et les nombreux lacs dont l'ingénieur a profité pour mettre en relation l'Atlantique et l'océan Indien. Dans une seconde pièce obscure, les visiteurs peuvent se rendre

compte de la navigation de nuit, grâce aux feux de différentes couleurs qui marquent la direction du canal, et aux lampes dont la lumière électrique permet actuellement aux navires de passer directement de la Méditerranée dans la mer Rouge, et vice versa, sans s'arrêter ni à Port-Saïd ni à Suez. Par cette œuvre-là, certes l'Égypte est entrée dans le courant de la civilisation. Elle était également représentée au Congrès des sciences géographiques par plusieurs des membres les plus éminents de la Société khédiviale du Caire, qui nous fournissent la preuve que les Orientaux ne sont point, comme tels savants le prétendent, réfractaires à nos idées européennes. Il est bon d'avoir eu ces faits à mentionner, avant de nous rendre à l'exposition égyptienne et à la rue du Caire. Ici, tout a été imaginé pour donner, en plein Paris, l'illusion d'une des voies de la vieille ville égyptienne. Les murs ont l'aspect brut des crépissages du Caire; toutes les boiseries sont authentiques et proviennent d'anciennes maisons des siècles passés. Les moucharabiés, ces ingénieux grillages en bois qui s'avancent en balcon sur la rue permettant aux femmes de voir sans être vues, ont été collectionnés dans les quartiers démolis. Les portes datent de deux et même de trois siècles. Cette rue a conservé tout son caractère oriental. La monotonie des maisons est rompue par des motifs d'architecture ; deux mosquées, une école, un minaret d'où le muezzin appelle à la prière, trois portes et tous les ornements plaqués sur les murailles, les crocodiles, les sphynx, les enseignes ont été apportés d'Égypte, de même que les faïences anciennes. L'illusion est rendue complète par la présence de cent soixante Arabes qui habitent cette rue si curieuse : orfèvres, tisserands, potiers, tourneurs, incrusteurs, ciseleurs, confiseurs, marchands de bibelots, de soieries, de vieilles broderies, débitants de pâtisserie, de nougat, de confiture, etc., et plus encore par une soixantaine d'âniers dont l'aîné n'a pas vingt ans, et dont le plus jeune en compte à peine dix ; avec leurs longues blouses bleues, leurs *keffyeh* roulés autour de la tête, leur type grave, ils complètent admirablement ce tableau attrayant, surtout quand ils courent pieds nus à côté des bourricots qu'ils parviennent à faire galoper à force de coups de bâton; ou bien, lorsqu'ils ne sont pas en course, ils restent étendus sur la paille, fumant force cigarettes, se battent, en jouant, avec des bâtons et des fourches, se disputent en poussant des cris gutturaux, dansent et sautent comme de jeunes chiens.

Nous avions déjà quitté Paris quand y sont arrivés, avec une suite nombreuse, les deux princes Abbas-Bey et Mohamed-Bey, âgés le pre-

mier de dix-sept ans, le second de quinze ans, envoyés par le khédive à l'Exposition. L'un et l'autre font depuis plus de deux ans leurs études à Vienne, au Theresianeum, collège renommé où plusieurs princes de l'Orient et de l'Occident ont fait leur éducation littéraire et scientifique. Dans la pensée du khédive, la visite des jeunes princes à l'Exposition, avec leur gouverneur et plusieurs professeurs, sera, non seulement un voyage d'agrément, mais encore un moyen de compléter leurs études.

Si la partie de l'Exposition relative à l'Égypte renferme un mélange d'éléments arabes et européens, on n'en peut pas dire autant de celle qui est consacrée au Maroc, dans le voisinage de la rue du Caire. L'exposition marocaine n'a rien qui rappelle la civilisation européenne ; on sent que l'empire du Maroc est fermé à l'influence des États voisins du nord ; dans les quatre constructions à l'usage du Maroc : café, grand bazar à arcades, tente servant aux danses nègres, palais impérial à coupole blanche, tout est oriental. Au bazar, tous les étalages sont surchargés de babouches, de soieries, de voiles brochés d'or, de pipes aussi éclatantes que peu commodes avec leurs fourneaux minuscules et leurs tuyaux couverts d'or et de velours, d'étuis à cigarettes en cuir ornés de soieries à arabesques, de pastilles du sérail, etc., tandis qu'aux arcades sont suspendus des lanternes, des lustres, des brûle-parfums en cuivre ciselé, repoussé ou ajouré. Les amateurs de confiserie musulmane y trouvent des nougats roses ou blancs dont la coupe laisse voir des mosaïques d'amandes ou de pistaches; puis des fruits confits, le rachat lokoum, produit d'origine turque, blanchâtre et flasque, au dire des gourmets le triomphe de la sucrerie fondante, onctueuse, parfumée, avec la tasse de café maure, une vraie friandise de sultan. Coiffés de leur fez, les vendeurs marocains n'ont pas la même vivacité d'allures que ceux de Tunis; il leur manque la gaîté éveillée et spirituelle de ces derniers. Mais le grand déploiement de couleurs vives, sous ces arcades blanches, aveuglantes au soleil, est d'un effet bien oriental. Même sous cet aspect forain, l'Orient exerce sa séduction sur tout le monde.

Pour rencontrer l'Afrique occidentale nous devons retourner à l'Esplanade des Invalides, aux villages sénégalais, gabonais, congolais, etc. Le contraste est grand entre le souk tunisien et la section où se trouvent la place de Dakar, la tour de Saldé, les rues de Bakel et de Médine, où sont disséminés les Sénégalais, hommes et femmes, jeunes gens et enfants. Leur village est entouré en partie d'un rempart et dominé par une tour, modèle du fortin de Saldé qu'éleva sur le Sénégal le général Faidherbe. Il y a là des spécimens des habitations de toutes les peupla-

des de la colonie française, Ouolofs, Mandingues, Bambaras. Elles diffèrent peu : quelques-unes ont l'aspect bien connu des constructions de l'Afrique centrale ; elles sont en torchis, en forme de cylindre, et surmontée d'une toiture conique en paille. M. l'amiral Vallon, ancien gouverneur du Sénégal, a fourni au *Moniteur des Colonies* d'intéressants détails sur la tour de Saldé, dont les constructeurs quittèrent plus d'une fois la truelle pour le fusil, afin de repousser les attaques des indigènes du Fouta Central, qui voyaient avec peine la France prendre pied au cœur de leur pays. Défendue par une vingtaine de soldats indigènes appuyés de quatre ou cinq Européens, dont un artilleur, la tour a toujours dès lors résisté à leurs efforts. Aujourd'hui, du reste, cette région reconnaît le protectorat de la France. La réduction aux deux tiers de cette tour à l'Esplanade des Invalides n'a qu'un étage divisé en quatre compartiments égaux, dans lesquels sont représentés les produits de l'industrie indigène.

Dans la pièce d'entrée, un guerrier du Cayor vêtu de sa tunique de guerre, la lance à la main, le fusil en bandoulière, le sabre à l'épaule, couvert des amulettes dites gri-gris, qui doivent le rendre invulnérable, semble garder l'étalage des instruments primitifs d'agriculture et de pêche en usage dans son pays ; à ses pieds sont disposés les bois indigènes utilisables dans les constructions ou pour l'ameublement ; accrochés aux murs on voit divers produits agricoles et jusqu'à des nids d'oiseaux ; suspendues en guirlandes au-dessus de sa tête, pendent des grappes de ricin dont la culture au Sénégal donnera prochainement à cette graine oléagineuse une importante valeur d'exportation.

Des étoffes tissées et teintes dans le pays forment portières pour passer sur la gauche dans la seconde salle au centre de laquelle une table à gradins porte des échantillons d'arachides de diverses régions sénégalaises, les huiles comestibles et les résidus qu'on en retire. Le Comité central de Saint-Louis expose dans cette pièce une foule de plantes et d'écorces desséchées qui toutes ont, chez les indigènes, une grande valeur thérapeutique.

Une carte de la région de Porto-Novo, dans le golfe de Bénin, dressée et exposée par M. Ballot, administrateur, indique le cours de la rivière Ouémé qui borde la frontière orientale du Dahomey, comme navigable jusqu'au village d'Agony, ce qui permettrait de faire dériver sur le comptoir français le commerce du riche royaume de Dahomey. Autour de cette carte on remarque divers gri-gris qui ont été arrosés du sang humain des sacrifices encore pratiqués dans cette région et qui en conservent la trace.

On pénètre dans la troisième salle en soulevant des draperies fabriquées par les femmes mauresques de la rive droite du Sénégal; cette pièce est entièrement occupée par les articles européens qui ont cours sur les marchés sénégalais. Parmi les oiseaux exposés dans les vitrines de cette salle, les *foliotocoles* se font remarquer par leurs reflets d'émeraude.

La quatrième salle est consacrée aux produits agricoles de la colonie : arachides, gommes, indigo, mil, maïs, riz, huile de palme, coton, cire, café, gingembre, caoutchouc, graines oléagineuses. Plusieurs chefs ont exposé là des produits du sol, des tissus, des vêtements de guerre, des armes, des outils et divers objets fabriqués dans leurs territoires. Dans un angle sont réunis des meubles et autres articles garnis de la peau du caïman qui abonde dans les eaux du Sénégal, et dont on exporte de grandes quantités.

A tous les murs et aux cloisons de la tour sont suspendus symétriquement des spécimens variés de l'industrie indigène : maroquinerie, sellerie, armes, sabres, poignards, sacs de voyage, portefeuilles, donnent une idée exacte de l'habileté des Sénégalais à travailler, à teindre et à orner le cuir. Dans les coins sont déposés des ustensiles de ménage : pilons à mil, blocs à repasser le linge à coups de maillets, cuillers et serrures en bois, tam-tams de guerre ou de danse, instruments de musique, etc. Des plans de Dakar et de Gorée, de Rufisque et de Bouëtville, ainsi que de Saint-Louis, donnent une idée exacte de ces villes et de leurs principaux monuments.

De la tour de Saldé on entre dans le village sénégalais, où l'on rencontre la case toucouleur, semblable à celles qui composent le village de Dagana, avec murailles et mobilier en terre sèche et couverture en paille; la case ordinaire des Ouolofs, pareille à celles de Guet-N'Dar, village des pêcheurs de Saint-Louis; la case du Fouta-Djallon, construite en terre sèche avec véranda circulaire; la case du Cayor, identique à celles que les voyageurs peuvent voir en se rendant en chemin de fer de Dakar à Saint-Louis; la case bambara, semblable à celles du haut Niger; la grande case dite *Coumpan*, garnie de meubles à l'européenne fabriqués par les noirs. A ces divers modèles d'habitation, disséminés sur le terrain consacré au campement sénégalais, se mêlent d'autres installations volantes, telles que : une tente habitée par les gens de qualité chez les Maures Trarza qui vivent sur la rive droite du Sénégal, dans le Sahara méridional; une tente servant aux captifs des Maures, fabriquée avec de vieux vêtements en cotonnade bleue dite guinée; à côté s'élève

la mosquée, ou oratoire privé, que l'on rencontre dans toutes les cours des musulmans aisés, construite soit en terre sèche, soit en paille. Aux confins du campement sont le parc à bestiaux, le gourbi des peuhls (pasteurs), le poulailler, la fontaine-lavoir, puis un champ de maïs où un gardien du *lougau* (champ de culture), abrité dans son poste perché sur quatre piquets, a sous la main et agite de temps à autre le *tourleul*, épouvantail à oiseaux d'une grande simplicité.

Quant aux habitants, au nombre d'une trentaine au moins, ils sont du plus beau noir et d'un type très pur; plusieurs d'entre eux parlent correctement le français. Leur chef est un vrai colosse, à la physionomie extrêmement douce; il exerce à Saint-Louis la profession de bijoutier; un forgeron sarakolé travaille avec un aide sous la maison commune du village; tout auprès est établi un tisserand lébou avec son métier; plus loin, un bijoutier sambalaobé, dont l'atelier a été reconstitué à l'Esplanade; puis un second bijoutier, du Soudan français; un cordonnier ouolof; un peuhl pasteur, dont le gourbi est entouré de cases bambara.

Le costume de tous ces Sénégalais est très simple, mais d'une propreté remarquable. Il se compose presque uniformément pour toutes les tribus de la culotte ample descendant jusqu'au genou et du *boubou*, sorte de houppelande d'une coupe primitive, sans manches et ouverte sur la poitrine. Des sandales, retenues au cou-de-pied par une étroite courroie, complètent ce costume. Des broderies au boubou établissent une distinction entre le riche et le pauvre. La couleur est également un signe caractéristique. Le bleu est celle de prédilection des Sénégalais.

Les artisans susmentionnés ne sont pas les seuls Sénégalais qui soient venus à Paris. Plusieurs princes du Cayor, le plus grand État ouolof, dont la royauté n'a pas été abolie par les Français, ont tenu à visiter l'Exposition, entre autres le jeune prince Macodon m'Bothe, fils du roi du Saloum Guedel, qui n'a que treize ans et parle très correctement le français; il n'avait jamais quitté le Sénégal, aussi a-t-il exprimé la plus vive admiration pour Paris. L'almamy du Boundou, Ousman-Jassi, dont le colonel Galliéni a utilisé les services lors de l'insurrection de Mahmadou-Lamine, quittait aussi la terre africaine pour la première fois, et se faisait fête de visiter les merveilles de la capitale; en comparant aux cases soudaniennes les hautes maisons à balcons européennes, il ne tarissait pas d'admiration. Mais celui des princes du Sénégal qui a excité le plus d'intérêt est le roi des Nalous, Dinah-Salifou, bel homme de grande taille, ayant la peau d'un beau noir, le visage régulier et intelligent. Il portait un grand manteau en drap noir brodé d'or, ainsi

que la calotte noire dont il était coiffé, autour de laquelle s'enroulait un turban de soie blanche également brodée d'or. Un pantalon bleu clair et des bottines vernies complétaient son costume. La reine était coiffée d'un madras éclatant bleu et rouge et portait une ample jupe d'indienne imprimée. Les femmes qui l'accompagnaient étaient vêtues de la tunique blanche (boubou).

Dinah-Salifou ne s'est pas borné à venir visiter l'Exposition; il a envoyé une collection complète des produits agricoles et industriels du territoire des Nalous : graines de toutes sortes, plantes médicinales, piment, haricots, amandes de palmes, pépins d'oranges, patates séchées, semences de goyaves, etc., tous produits qui indiquent un sol riche et fécond. Outre cela, quantité d'autres objets : armes défensives et offensives ; peaux, ustensiles en osier, en bois ou en poterie; tissus, etc., le tout arrivé du Rio-Nunez dans dix-sept grandes caisses. Qui eût dit, il y a douze ans, qu'un roi africain figurerait jamais parmi les exposants de nos grands concours internationaux !

Avant le départ de Dinah-Salifou et de sa suite, a eu lieu, au Palais central des colonies, une cérémonie qui laissera sans doute une impression durable dans le cœur de ces hommes simples et droits. Les fils des chefs sénégalais avaient été réunis dans le cabinet de M. Henrique, commissaire général de l'Exposition coloniale. M. Noirot, commandant, leur adressa une courte allocution, qu'ils écoutèrent avec une profonde attention. En souvenir de leur voyage en France, le gouvernement leur fit remettre quelques cadeaux, et M. Henrique annonça à Ibrahim Salifou, fils du roi Dinah, que, sur la demande de son père, il était admis au lycée d'Alger. Au Pavillon de la presse coloniale, qui reçut leur dernière visite, ils trouvèrent encore quelques ouvrages que leur offrait la maison Hachette, et qu'ils acceptèrent avec le plus grand plaisir.

Dinah-Salifou n'est pas d'ailleurs le seul chef indigène du Sénégal qui ait exposé au Palais des colonies; si nous ne craignions de rebuter nos lecteurs, nous leur donnerions une liste de quinze noms au moins d'exposants indigènes sénégalais, dont les collections ne font point mauvaise figure auprès de celles des colons européens. Grâce à quelques-uns de ceux-ci, la flore et la faune du Sénégal sont représentées par de nombreux spécimens; l'exposition du Dr Colin renferme des fibres de laine végétale, de soie également végétale, avec des échantillons de tissus de ces produits; des caftans de drap noir brodé; des bijoux en or et en argent, bagues, bracelets ciselés et pouvant fournir à nos joailliers-bijoutiers de nouveaux motifs pour décoration. La faune ailée vivante du

Sénégal était représentée par des centaines d'oiseaux enfermés dans une grande volière, oiseaux au plumage brillant, chaudement coloré par le soleil des tropiques, mais nullement chanteurs; ils semblent n'avoir à leur disposition que deux ou trois notes et ne pouvoir s'en servir que pour produire des cris qui, poussés par des centaines de voix, finissent par former un bruit assourdissant.

Une des parties de l'Exposition du Palais des colonies qui nous a le plus intéressé, est celle qui renferme les travaux des élèves des écoles dans les colonies. Toutes ces écoles sont représentées et, dans le nombre, celles de la Réunion, de Mayotte, de Nossi-Bé, de Sainte-Marie de Madagascar, des Comores occupent une très bonne place et témoignent du soin que l'administration scolaire apporte à la bonne organisation de l'instruction dans ses possessions lointaines. Pour le Sénégal, il existe des Comités d'instruction publique à Saint-Louis et à Dakar; pour favoriser le recrutement du personnel enseignant, un jury d'examen des candidats aux brevets de capacité élémentaire et supérieur pour l'enseignement primaire tient deux sessions annuelles. Des cours du soir pour adultes existent à Saint-Louis et à Gorée. L'Alliance française a fondé des écoles à Bammakou, Koundou, Kita, Bafoulabé, Médine, Bakel, Godor, etc.; ces écoles sont dirigées, sous la surveillance des commandants de poste, par des sous-officiers et des interprètes. Nous avons été très heureux de voir l'empressement avec lequel le commandant Galliéni a créé à Siguiri, poste établi seulement l'année dernière dans le haut Niger, une école dans laquelle l'enseignement est donné aux élèves par le sous-officier du poste nouvellement installé.

Le Palais des colonies renferme d'ailleurs de riches collections de beaucoup de territoires coloniaux africains : des arachides, du caoutchouc, de l'huile de la Gambie et de la Cazamance; de l'alfa et de la ramie d'Algérie, cette dernière sous toutes les formes : plante verte, tiges séchées, ramie décortiquée, tissus divers unis, rayés, velours et peluche, hamac, tout autant de produits de l'industrie nouvelle de la ramie; des cafés, des graines de palme d'Assinie, de l'huile de palme de Grand-Bassam; des collections spéciales de tissus et de vêtements rapportés par le capitaine Binger de sa mission au pays de Kong; des caoutchoucs de Madagascar et de la Réunion; d'Obock, des armes, des bracelets, des corbeilles, des ustensiles dankalis, etc.

Il était naturel qu'une large place fût faite à la nouvelle colonie du Congo français et à celle plus ancienne du Gabon, sur lesquelles l'attention est tout particulièrement attirée maintenant et dont les indigènes

sont représentés par des Pahouins et des Gabonais, comme ceux du Sénégal le sont par les nombreux Sénégalais dont nous avons parlé.

Parmi les produits du Gabon, nous avons surtout remarqué la collection des bois d'ébénisterie, et constaté que l'acajou de cette colonie peut fournir de très beaux meubles; un piano nous a particulièrement frappé. Dans les vitrines du Congo, les sculptures sur ivoire faites par les indigènes nous ont prouvé que, quelque retardés que puissent être les artistes congolais comparativement à ceux qui exposent au Palais des Beaux-Arts, ils ne sont dépourvus ni d'idées originales, ni de talent pour les exprimer ou pour reproduire les scènes que la nature ou la vie de tous les jours mettent sous leurs yeux; il y a là des défenses en ivoire de toutes dimensions, petites, moyennes, grandes, couvertes de figures d'hommes et d'animaux, présentant tous les épisodes que la vie de ces peuplades peut offrir, scènes de pêche, de vie domestique, processions de guerriers, de porteurs, file de captifs enchaînés, vie religieuse, rien n'y fait défaut; on y voit même quelques Européens reconnaissables à leurs chapeaux et à leurs pantalons; le dessin en est enfantin, mais précis, le mouvement règne d'un bout à l'autre, le tout est vivant; les éléments de l'art sont là; on peut dire déjà aujourd'hui que lorsque les artistes du Congo auront eu à leur portée les ressources dont disposent ceux des pays civilisés, ils ne resteront pas au dernier rang.

Encore à signaler, dans l'Exposition du Gabon-Congo, ce qui se rapporte au matériel nécessaire pour les expéditions et aussi pour les importations dans cette colonie : les caisses en zinc, étanches pour les transports à l'intérieur, les échantillons de tissus écrus, lourds, de nuances variées, avec dessins appropriés au goût des indigènes, fournis par les fabriques françaises de Bolbec, de Rouen, de l'Est; puis les modèles de ballots pour la commodité du transport. Il y a aussi là de minces pirogues indigènes destinées à la descente des rapides de l'Ogôoué, et qui peuvent porter deux ou trois hommes au plus. Les grandes pirogues ne figurent naturellement pas ici, leur volume étant trop considérable, on n'en a exposé que des réductions.

Derrière le Palais des colonies, s'étend un vaste espace planté d'arbres en quinconces, où l'on a construit des cases de bambous recouvertes de chaume, formant le village pahouin, habité par des Adouma et des Okanda. Ce village forme une enceinte continue; il devait être hermétiquement clos par une palissade de bambous, mais, en vue de l'Exposition, il a fallu ménager sur un des côtés des ouvertures destinées au public. En réalité, la seule entrée serait un long couloir couvert, coupé

à angles droits, où l'assaillant serait pris comme dans une souricière et criblé de coups de fusil par de petits trous pratiqués en guise de meurtrières. Les huttes, rangées des deux côtés de l'enceinte, sont fort basses; la terre sert de plancher; il y règne une affreuse odeur de brûlé, car les indigènes y font leur cuisine et ne se préoccupent nullement de laisser échapper la fumée. Elle sort comme elle peut par les interstices des bambous et noircit les parois et le plafond. Dans l'une des cases, un indigène tisse de la fibre de bambou avec un petit métier assez ingénieux; c'est de cette fibre que sont faits les pagnes. Pour satisfaire aux exigences de la bonne tenue et du climat, les noirs portent l'uniforme de marins, vareuse en gros drap bleu, chemise de flanelle, pantalon, et sont coiffés d'un béret à rubans pendant par derrière.

Au milieu de l'enceinte est une sorte de hangar couvert, un toit en bambous supporté par quelques pieux; c'est la place centrale de tout village, le lieu de rassemblement où les indigènes viennent causer, travailler quelquefois, tuer le temps le plus souvent. Des chiens du pays, aux longues oreilles, deux ou trois singes, quelques perroquets gris en cage y représentent la faune du Gabon-Congo.

Les Okanda et les Adouma diffèrent d'aspect, beaucoup plus qu'on ne le croirait en les voyant sommairement. Les premiers sont de plus grande taille, ils ont le nez moins écrasé à la racine, la figure en somme, plus agréable à nos yeux; quelques-uns ont une barbe légère. Ils paraissent intelligents et gais. Le chef du village, un bel homme, vêtu d'une chemise rouge, appartient à cette tribu. Les Adouma sont petits, quelques-uns semblent être de véritables nains; il y en a de trente et quelques années qui ont l'air vieillot. L'un d'eux est occupé à sculpter une défense d'éléphant; de la pointe émoussée d'un vieux couteau il taille le dur ivoire, improvisant un motif d'ornementation assez compliqué, comme on en voit dans la vitrine du Palais des Colonies, une procession de personnages et d'animaux montant en spirale. Sans doute les attitudes des figures sont raides et gauches; malgré cela ce sculpteur pahouin peut nous donner une idée de l'artiste primitif; il travaille avec un visible plaisir. Parfois un doute le prend, il réfléchit profondément et plonge sa main noire dans sa chevelure crépue. Puis il se remet à l'ouvrage avec une hâte fébrile, il place son œuvre à distance et l'examine en inclinant la tête, il la tourne et la retourne en tous sens exactement comme pourrait le faire un artiste européen.

Mais nous parlons au présent comme si les Okanda et les Adouma étaient encore à l'esplanade des Invalides, tandis qu'ils ont dû en partir,

chassés par l'abaissement de la température, et se rendre au Havre pour s'y embarquer. Auparavant toutefois, ils ont visité à Rouen plusieurs grandes manufactures où la rapidité des procédés de fabrication et la quantité de tissus de toutes sortes remplissant les magasins les ont grandement étonnés. La tour Eiffel les a émerveillés au point de leur faire dire à Savorgnan de Brazza : « Comment les blancs, qui sont arrivés à faire tant de choses, meurent-ils encore ? »

Nous voudrions pouvoir rapporter en détails les exercices auxquels se sont livrés sur la Seine les piroguiers sénégalais et pahouins, et à l'Esplanade des Invalides les nombreux représentants des tribus africaines, l'après-midi du deuxième jour du Congrès des Colonies, mais notre article est déjà bien long, et nous ne pouvons pas quitter l'Afrique à Paris en 1889, sans avoir au moins mentionné encore le pavillon dans lequel le syndicat des Mines de diamants du Cap fait procéder, sous les yeux d'une foule énorme de visiteurs, à toute la série des opérations par lesquelles doit passer le diamant, depuis le moment où la terre qui le contient est extraite de la mine, jusqu'à celui où, taillé, il est prêt à être enchâssé dans un bijou par le joaillier.

Il y a, le long de l'avenue de La Bourdonnais, non loin de la galerie des machines, une mine de diamants installée dans un pavillon, avec des machines à laver les terres diamantifères, de vraies terres diamantifères et de vrais diamants qu'on extrait des graviers sous les yeux du public.

Dans le pavillon est exposé un grand plan en relief de Bultfontein, l'une des principales mines du Griqualand-West. Mais sans aller jusque là, au Champ de Mars, l'on peut suivre au naturel toutes les manipulations par lesquelles passe un diamant depuis son extraction du sol. Voici la terre bleue dans laquelle sont enfouis des diamants bruts semblables à des lames de verre grossier; voici les floors sur lesquels cette terre s'étend, car elle est trop dure pour qu'on puisse y trier le diamant sans préparation. On l'étend, on l'arrose fréquemment et, sous la double action du soleil et de l'évaporation, elle se délite. Voici la machine où on la lave ensuite. Des rateaux circulaires tournent dans une grande cuve en ne laissant tomber au fond que le gravier. Ce gravier est mis sur une table et trié à la main. Quand l'un des trieurs trouve un diamant, il le montre triomphalement aux curieux sur sa planchette de bois. Une taillerie établie dans le pavillon même s'en empare; les ouvriers qui y travaillent, séparés des indiscrets par une barrière de vitres, le lavent, le taillent, le polissent; puis il va rejoindre, dans la solide cage de fer qui se dresse

au milieu du pavillon, le gros diamant jaune qui y brille parmi une grande quantité d'autres de toutes grandeurs.

A notre grand regret, nous avons dû passer sous silence plusieurs des expositions de colonies françaises : celles d'Obock, de Mayotte, de Nossi-Bé, de Ste-Marie de Madagascar, celle de la Réunion qui occupe cependant au Palais des Colonies une place large et honorable. Même dans celles dont nous avons parlé, nous avons dû omettre quantité de détails intéressants. Mais ce que nous avons dit suffit, nous n'en doutons pas, pour faire comprendre la parfaite vérité du mot du comte Melchior de Vogué, dans ses articles de la *Revue des Deux Mondes :* « l'Afrique attire. » Naguère c'était l'inconnu qui attirait en elle ; aujourd'hui ce sont ses produits de toutes sortes, non seulement son or et ses diamants, mais surtout ses produits agricoles et industriels ; et plus encore ses habitants qui, malgré les préjugés de savants écrivains, sont parfaitement susceptibles d'entrer dans le courant de la civilisation. Les merveilles de l'Exposition les éblouissent sans doute, mais l'intérêt et la sympathie qui leur sont témoignés les disposeront mieux que tout le reste à accepter l'influence que les nations plus avancées dans la voie de la civilisation doivent s'efforcer d'exercer sur elles.

---

## BIBLIOGRAPHIE [1]

*Agostinho Sisenando Marques.* EXPEDIÇAO PORTUGUEZA AO MUATA-IANVO. OS CLIMAS E AS PRODUCÇOES DAS TERRAS DE MALANGE A LUNDA. Lisbóa (Imprensa nacional), 1889, in-8°, ill., 1er fasc., 128 p. — M. Agostinho Sisenando Marques commandait en second l'expédition portugaise de 1884-1888 au pays de Lounda, dans le bassin du Kassaï et de ses affluents, entre leur cours supérieur et le Quango. Il était en outre chargé de faire des collections d'histoire naturelle. L'ouvrage que nous annonçons fait partie d'une série de dix volumes, dont un a déjà été publié par le chef de l'expédition, M. Henrique de Carvalho, qui a fourni dans *Methodo pratico para fallar a Lingua da Lunda,* une méthode pratique pour apprendre la langue du Lounda. Nous avons donné un compte rendu du premier fascicule il y a quelques mois (voy. p. 222).

M. Sisenando Marques avait été, de 1872 à 1881, directeur de la

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

station météorologique de l'île de San Thomé. Les collections botaniques et zoologiques faites pendant son voyage ont été envoyées aux musées de l'École polytechnique de Lisbonne et de l'Université de Coïmbre.

L'ouvrage que M. Marques nous a envoyé se divise en quatre parties : 1° une description des lieux visités; 2° un exposé de faits météorologiques et des climats; 3° les maladies observées et leur rapport avec le climat et les produits végétaux alimentaires; 4° des tableaux d'observations et des listes des spécimens obtenus. Le premier fascicule contient la première section de la première partie, avec une description de Malange, dans la vallée de la Quanza. Nos lecteurs connaissent déjà cette région par les lettres de notre correspondant, M. Héli Chatelain. L'expédition portugaise, dans son voyage au Kassaï, rencontra le lieutenant Wissmann, le Dr Wolff, M. von François et les frères Muller. D'après M. Marques, un des principaux buts de l'expédition Wissmann était de détourner, du district de Louboukou vers le Congo, le commerce, surtout celui de caoutchouc, que les gens d'Ambaca et de Bangala font avec Malange, Pungo-Andongo et Dondo.

Les environs de Malange sont couverts de forêts; M. Marques en énumère les principales plantes avec beaucoup de détails, ainsi que les produits utiles qu'on en tire : bois, résines, gommes, substances médicinales et oléagineuses, fruits comestibles, etc. La rivière Malange forme de grands marécages, mais comme ils sont situés en dehors de la ligne des vents dominants, la salubrité des villages n'en est pas trop affectée. M. Marques énumère les animaux domestiques de Malange et en indique la valeur en monnaie portugaise; les bœufs sont très abondants. Il décrit un certain nombre de fermes portugaises; dans l'une d'entre elles se trouve un véritable jardin botanique, où l'on fait de sérieux essais d'acclimatation; on y voit le châtaignier d'Europe, l'acajou d'Amérique, l'eucalyptus d'Australie. L'orge y rapporte 5000 $^{0}/_{0}$, parfois même 10,000 $^{0}/_{0}$. On la sème à la fin de février et on la récolte au milieu d'août. Le manioc est la base de la nourriture; la canne à sucre est la principale récolte des Portugais qui ont des distilleries pour la fabrication des spiritueux. Quelques-unes des fermes sont remarquables; il y a de bonnes routes. M. Marques donne des listes des produits des industries locales : du fer, du cuivre, de l'argile, du bois, des fibres. Il mentionne aussi l'accueil fait partout à l'expédition de Wissmann et l'appui que lui ont toujours donné les autorités portugaises.

*Alexis M. G.* LA TRAITE DES NÈGRES ET LA CROISADE AFRICAINE. Paris (Ch. Poussielgue), 1889, in-8°, 240 p., ill., 2me édition. — *Alexis M. G.* LA BARBARIE AFRICAINE ET L'ACTION CIVILISATRICE DES MISSIONS CATHOLIQUES AU CONGO ET DANS L'AFRIQUE ÉQUATORIALE. Paris (Ch. Poussielgue), 1889, in-8°, 240 p., ill. et carte, 2me édition. — Ces deux ouvrages du même auteur, parus en même temps, se rapportent au mouvement anti-esclavagiste actuel. Le premier est spécialement consacré à la question de l'esclavage africain, aux récits des horreurs dont il est la cause et aux moyens d'y porter remède. Le volume, dédié au cardinal Lavigerie, s'ouvre par l'encyclique *In plurimis* adressée, en 1888, par le pape Léon XIII aux évêques du Brésil et que l'auteur considère comme le point de départ de la croisade africaine. Il renferme un chapitre consacré à la géographie physique et politique de l'Afrique centrale, divers extraits des ouvrages de Livingstone, de Cameron et de Stanley concernant la traite des nègres, des discours du cardinal Lavigerie, enfin un résumé du mouvement anti-esclavagiste en Europe.

Le second ouvrage a un caractère plus religieux, car il est spécialement destiné à mettre en relief l'action civilisatrice et anti-esclavagiste des missions catholiques au Zanguebar, au lac Victoria, dans le bas et le haut Congo, au lac Tanganyika, au Gabon et au Congo français. L'idée dominante de cet ouvrage peut se résumer ainsi : le mahométisme est la cause principale de la traite des nègres et c'est par la christianisation que l'Afrique sortira de la barbarie.

On sent que l'auteur de ces deux ouvrages est un anti-esclavagiste convaincu, qui est entré avec enthousiasme dans la croisade entreprise par le cardinal Lavigerie. Peut-être s'est-il placé à un point de vue trop exclusivement catholique et a-t-il parfois oublié que la cause de l'abolition de l'esclavage a des partisans dévoués dans toutes les Églises et dans tous les partis. Toutefois cette tendance est excusable chez un membre du clergé, d'autant plus que l'ouvrage signale, chemin faisant, les efforts des missionnaires protestants et la création à Genève, sous les auspices de notre journal, de l'Association anti-esclavagiste suisse. En somme, ces deux ouvrages, écrits dans un style simple et clair, seront lus avec intérêt par le grand public non familiarisé avec les choses africaines.

---

## BULLETIN MENSUEL (*4 novembre 1889*[1]).

Le *Moniteur des colonies* a publié d'intéressants détails sur les caravanes qui, parties du **Sud oranais,** sont allées trafiquer dans le **Gourara,** entre les oasis de Figuig et Aïn-Salah. Ils montrent combien il serait à désirer que les voies ferrées ne tardassent pas à pénétrer jusqu'aux nombreuses oasis de cette région, les expériences des pionniers de l'Oued-Rirh prouvant que ces oasis peuvent être créées à l'infini. Pendant la campagne de 1888-1889, six caravanes du Sud oranais ont gagné le Gourara. La première, partie du cercle de Saïda, le 8 décembre, comptait 309 hommes et 1412 chameaux. Elle emportait des moutons, de la laine, du beurre, du fromage, du blé et des fèves, et cent charges de viande sèche, pour une valeur totale de 35,000 francs environ. Elle a rapporté des dattes, des haïks, des chameaux, etc., valant environ 95,000 francs; le gain a donc été de 165 pour cent du capital engagé. L'abondance des dattes au Gourara avait permis aux habitants de les céder à un prix très modique. La seconde caravane, formée par les Trafi du cercle de Géryville, était forte de 934 hommes et 4131 chameaux. Elle avait des marchandises pour une valeur de 131,000 francs, visita des ksours importants comptant jusqu'à 12,000 habitants et 200,000 palmiers, et rapporta pour plus de 300,000 francs de marchandises, ayant donc réalisé un bénéfice de 123 pour cent. Les autres caravanes ont fait des opérations à peu près aussi fructueuses; leur voyage s'est effectué dans des conditions parfaites de sécurité. Tout semble appeler la construction des lignes de pénétration, au moins jusqu'aux oasis du Gourara.

Le *Handel's Museum* rapporte que l'année 1888, comme les années précédentes depuis 1882, a amené en **Égypte** une vraie calamité. En 1887, la grande crue du Nil avait, en maints endroits, détruit les récoltes et les habitations de milliers d'indigènes. En 1888, d'autre part, l'eau a été si basse que plus de 300,000 feddans de terre arable sont demeurés incultes et, dans la haute Égypte en particulier, la culture a rencontré de grandes difficultés. Le déficit provenant de la diminution des revenus de l'impôt foncier s'est élevé à 300,000 liv.

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

sterl. La population devient de jour en jour plus pauvre, même dans les grandes villes où il est très difficile de rien gagner, aussi la misère est-elle grande parmi les artisans et les ouvriers européens qui arrivent toujours plus nombreux. Jamais on n'a ressenti comme cette année-ci la perte du grand district commercial du Soudan. L'appauvrissement de la classe agricole, par suite de la réduction des prix de tous les produits du sol et des impôts exhorbitants, lui a ôté toute possibilité de rien acheter, d'où est résultée une forte réduction sur l'importation des cotonnades et des matières à tisser; même la classe aisée a dû réduire considérablement ses dépenses. La valeur totale de l'importation a été de 7,687,834 liv. sterl. pour 8,093,295 liv. sterl. en 1887, et celle des exportations de 10,408,923 liv. sterl. pour 10,866,751 liv. sterl. en 1887.

Le **territoire colonial italien** s'étend soit dans le bassin de la mer Rouge, soit dans celui de l'océan Indien. Déjà avant l'occupation de Keren et d'Asmara par les troupes italiennes, les possessions de l'Italie s'étaient accrues à l'intérieur et au nord; Embesemi, au nord de Massaouah, n'en forme plus la limite septentrionale qui s'étend jusqu'à Ras-Kasar, par 18° 2′ lat. N., tandis que la frontière méridionale de Raheïta, vers Obock, forme la limite sud. A l'est et au nord-ouest de Massaouah, les tribus des Habab et des Beni-Amer ont reconnu le protectorat italien, qui s'étend par conséquent jusqu'au cours supérieur du Baraka, et jusqu'à l'Auseba moyen. On en évalue la population à 220,000 âmes. Sur la côte des Somalis, les possessions italiennes se sont considérablement accrues. La limite méridionale se trouve être actuellement formée par le territoire de Warscheik sous le 2° 30′ lat. N., tandis que vers le nord la frontière s'étend jusqu'aux Ouadi- Nogal par 8° 3′ lat. N. Le bruit court que le sultan des Medjourtines, dont le territoire s'étend au nord jusqu'à Ras-Afoun, a pris l'engagement de ne placer la partie septentrionale de ses États sous aucun autre protectorat que celui de l'Italie.

Aux termes du **traité** conclu **entre l'Italie et l'Abyssinie,** les droits souverains de la première ont été reconnus sur Massaouah, le pays des Bogos et l'Asmara. En outre, l'Italie a obtenu le privilège du protectorat sur les tribus qui habitent les territoires limitrophes et sur celles qui se trouvent au delà de Keren sur la route de Kassala. Le gouvernement du roi Humbert s'est engagé à veiller à la sécurité de la frontière de l'Abyssinie du côté de la mer, en échange de quoi Ménélik a accepté de ne communiquer avec les autres puissances que par l'intermédiaire du cabinet de Rome. C'est, pensons-nous, le sens à donner à la

notification faite aux puissances par le gouvernement italien, conformément à l'Acte de la conférence de Berlin, que par l'article 17 du traité italo-éthiopien, le négous consent à se servir du gouvernement italien pour traiter toutes ses affaires avec les autres États. L'Italie a pris aussi des engagements importants en ce qui concerne la fourniture des armes dont Ménélik aura besoin pour organiser définitivement son armée. Moyennant des prix à convenir, les magasins militaires italiens seront pour l'Abyssinie les sources normales d'approvisionnement. Ce sont des officiers italiens qui pourront être chargés à un moment donné de présider à l'organisation de l'armée abyssine sur le pied européen, tandis qu'il est interdit à Ménélik de charger de cette mission des officiers appartenant à une autre nation non africaine. Par un protocole consacré aux stipulations commerciales, l'Italie s'est assuré le monopole du trafic entre l'Abyssinie et la mer Rouge, ainsi que de celui qui, après la pacification, pourra se diriger du Soudan vers le golfe Arabique, en aboutissant de préférence aux possessions italiennes. Le système monétaire abyssin subira aussi de profondes modifications. Jusqu'ici la seule monnaie en usage en Abyssinie a été le thaler de Marie-Thérèse dont le cours est très variable. L'Italie frappera un écu à l'effigie du roi Humbert, particulièrement destiné aux colonies, et que Ménélik s'est engagé à recevoir dans ses États au même titre et à l'exclusion des thalers de Marie-Thérèse, qui seront éliminés de la circulation. Un emprunt abyssin, garanti par le gouvernement italien et amortissable en vingt ans, a été conclu avec la banque nationale de Florence.

M. Poydenot, qui a fait au printemps, sous les auspices du ministre de la marine et des colonies, un voyage d'études à **Obock**, a adressé, à son retour, au sous-secrétaire d'État pour les colonies un rapport dont voici le résumé : Considérant Obock, au point de vue de la station de charbon et comme escale nécessaire des navires français sur la route de l'extrême Orient, M. Poydenot s'est attaché à l'étude des voies et moyens les plus propres à mettre cette station en état de rendre les services importants qu'on peut en attendre. Comparant les installations d'Aden à celles d'Obock, il arrive à cette conclusion que si l'on faisait pour Obock les sacrifices nécessaires, ce point serait à tous égards préférable pour la flotte française de guerre et de commerce à celui d'Aden. Il suffirait d'aménager convenablement le port que la nature a creusé à Obock ; quelques travaux peu coûteux le mettraient en état d'abriter les navires qui viendraient s'y approvisionner de charbon, de glace et de vivres frais abondants dans cette région. La statistique prouve que le

nombre de ces navires serait suffisant pour justifier les frais d'aménagement du port, dont les avantages industriels et commerciaux seraient incontestables.

A peine le conflit entre la **Société coloniale allemande** et la **East british African Company,** au sujet de l'île de Lamou, était-il tranché par la sentence arbitrale de M. Lambermont, il s'en est produit un nouveau au sujet de Wanga que les Anglais avaient occupé, puis évacué; une commission a été nommée pour déterminer à qui appartient Wanga. Au reste, quant à Lamou, il ne s'agissait pas de la possession du pays, comme l'ont annoncé à tort les télégrammes adressés aux journaux, mais simplement de l'administration, surtout de celle des douanes. Les détails de l'arbitrage ne sont d'ailleurs pas encore bien connus. Il paraît s'appuyer sur le fait que les Allemands qui faisaient valoir des titres de propriété acquis avant la convention anglo-allemande de novembre 1886, n'avaient pas, à temps, fait constater leur souveraineté par des actes suffisants pour établir leurs titres. Ils invoquaient des arrangements verbaux avec le sultan défunt, tandis que les Anglais en avaient signé avec le sultan actuel. C'est ce qui fit pencher la balance en faveur des Anglais. Il paraît cependant que certains points ont été renvoyés à un règlement ultérieur entre l'Angleterre et l'Allemagne. D'après les dernières nouvelles, les Anglais veulent bien reconnaître les droits privés allemands proprement dits, mais non les traités conclus avec les chefs indigènes. Quant à la Société allemande de Vitou, le fermage des douanes à Lamou ayant passé aux Anglais à la suite de l'arbitrage de M. Lambermont, le gouvernement allemand a rendu les droits de douane au sultan de Vitou. Les stations de Manda et Patta sont libres et les Allemands pourront y faire valoir leurs droits [1].

D'autre part, l'Italie a reconnu les droits privés de la Société allemande de l'Afrique orientale dans le territoire du protectorat italien à **Obbia,** sur la côte des Somalis. Le gouvernement italien a déclaré qu'en tant que ces droits privés acquis du sultan d'Obbia par la Société étaient d'accord avec le protectorat italien, celui-ci leur offrirait des garanties supérieures que l'Italie respecterait pleinement.

[1] A la dernière heure, le *Reichs Anzeiger* annonce que le territoire situé au nord de la frontière de Vitou, et au sud de la limite du territoire de Kismayou, appartenant au sultan de Vitou, a été placé sous le protectorat de l'Allemagne, en vertu d'une convention passée avec les chefs indigènes, et sous réserve des droits loyalement acquis par des tiers.

Les dernières nouvelles reçue par le comité de **l'expédition allemande au secours d'Emin-pacha** [1] nous apprennent que le 29 juillet le Dr Peters qui la dirige était arrivé à Ngao sur la Tana, et s'était avancé vers Engatana, où il avait dû séjourner plus longtemps qu'il ne l'avait compté, sa marche ayant été arrêtée par la saison des pluies qui avait compromis la récolte du maïs. Il avait dû envoyer à Kau et à Kipini, à la côte, des agents pour acheter du blé. Mais l'influence angloarabe s'était opposée à la livraison et au transport du blé acheté, les indigènes refusant les bateaux nécessaires. Le lieutenant von Tiedemann, envoyé en avant pour acheter des embarcations, avait dû défendre, le revolver à la main, sa vie menacée dans une attaque nocturne d'une vingtaine d'Arabes. Toutefois il avait réussi à se procurer quatre bateaux. Une seconde colonne expéditionnaire s'était mise en marche de Vitou, le 25 août, pour rejoindre celle du Dr Peters, qui, aux dernières nouvelles, avait atteint Koro-Koro sur la Tana.

Quatre lignes de paquebots mettent **Tamatave** en communication avec l'Europe :

1° Les Messageries maritimes : A. ligne directe de la côte d'Afrique et de Madagascar, desservant Port-Saïd, Suez, Obock, Aden, Zanzibar, Mayotte, Nossi-bé, Diego-Suarez, Sainte-Marie; B. ligne d'Australie avec transbordement à Mahé.

Dans les deux cas le point de départ est Marseille et la durée du voyage vingt-six jours.

2° La Castle Mail Steam Company, qui, allant directement d'Angleterre au Cap et à Port-Louis (île Maurice), touche à Tamatave toutes les six semaines.

3° La Compagnie havraise, dont les bateaux font escale tous les quarante-cinq jours.

4° Indépendamment de ces services réguliers, quelques vapeurs ou grands voiliers appartenant à des maisons de commerce, telles que Mante frères et Borelli, de Marseille, etc.

Le trajet de Tamatave à Tananarive, par la voie usuelle, peut, avec de bons porteurs, s'effectuer en cinq ou six jours.

Depuis longtemps, une **Compagnie sud-africaine** travaillait à

[1] A la dernière heure, un télégramme de Zanzibar annonce que le capitaine Wissmann a reçu des nouvelles dignes de confiance d'après lesquelles Émin-pacha, Stanley et Casati, accompagnés de six Anglais, étaient attendus pour la fin de novembre à Mpouapoua, dans la sphère des intérêts allemands.

se constituer au nord des possessions anglaises du Cap, et projetait d'étendre ses opérations au delà du Be-Chuanaland britannique, jusqu'au Zambèze. Elle s'est définitivement constituée sous la direction du duc d'Abercorn, du duc de Fife, gendre du prince de Galles, et de M. Albert Grey. Le capital en est fixé à vingt-cinq millions de francs et peut être augmenté à volonté par des obligations ou autrement. La British African South Company, c'est son nom, a obtenu du gouvernement anglais une charte d'après laquelle sa sphère d'action est assez vaguement délimitée à l'ouest et à l'est. Il s'agit de la région située immédiatement au nord du Be-Chuanaland britannique, au nord et à l'ouest de la république Sud-africaine, et à l'ouest des possessions portugaises. Il est probable que le territoire exploité par la Compagnie ne dépassera pas à l'ouest le 20°, limite reconnue du protectorat allemand. Quant à la frontière des possessions portugaises, il y aura lieu de les déterminer d'une manière plus précise qu'elle ne l'est aujourd'hui, les Portugais prétendant avoir des droits sur une partie au moins du Ma-Shonaland. Au nord, la limite fixée est le Zambèze. Il n'est nullement fait mention des territoires situés au nord de ce fleuve, ni de la région du Nyassa où travaille l'African Lakes Company.

D'après le *Times*, la Compagnie est autorisée à acquérir tous les droits, intérêts et pouvoirs nécessaires pour gouverner, maintenir la sécurité publique et protéger les territoires compris dans sa charte, au nom des intérêts de l'Angleterre. Aussi est-il stipulé que la Compagnie doit rester anglaise en ce qui concerne sa composition, sa direction, son domicile, et qu'aucun directeur ne pourra être nommé sans l'approbation du secrétaire d'État. Aucune mesure importante ne pourra être prise sans l'assentiment de ce dernier. La Compagnie est autorisée à supprimer peu à peu tout système d'esclavage ou de servitude domestique dans les territoires mentionnés plus haut et à régler la vente des spiritueux de façon à empêcher que ceux-ci ne soient vendus aux indigènes. Une clause de la charte invite la Compagnie à respecter, dans la mesure du possible, les mœurs et coutumes des indigènes. La Compagnie est invitée à se conformer aux avis ou propositions du commissaire de S. M. dans l'Afrique méridionale. Elle pourra avoir son drapeau, mais celui-ci devra conserver le caractère anglais. Elle devra établir des cours pour l'administration de la justice. Quant aux moyens qui seront mis en œuvre pour développer ce pays, en première ligne viendra l'extension vers le Zambèze du chemin de fer et du télégraphe du Cap. Une somme de 700,000 liv. st. a déjà été souscrite pour la construction de la pre-

mière section du chemin de fer et l'extension du réseau télégraphique de Mafeking à Shoshong. De Kimberley, la section susdite aura 650 kilom.

Le but de la Compagnie n'est pas seulement un but commercial. Elle compte exercer une véritable souveraineté sur ce territoire de 400,000 milles carrés, qui comprend le protectorat du Be-Chuanaland, le pays de Khama, celui de Lobengula, roi des Ma-Tébélé, et le Ma-Shonaland, c'est-à-dire trois fois l'étendue du Royaume-Uni. Cet immense espace renferme des mines d'or, le sol paraît fertile, les routes de l'Afrique transzambézienne y passeront un jour. Il est vraisemblable que la Compagnie s'efforcera d'y attirer une foule de colons anglais. Ils affluent aux mines d'or du Transvaal, et déjà le *Times* donne à entendre qu'avant qu'il soit longtemps, leur nombre leur constituera le droit d'intervenir dans les affaires des républiques du sud de l'Afrique. Ce serait un moyen détourné de reconquérir l'influence que l'Angleterre a perdue au Transvaal par l'affranchissement des Boers. Nous doutons cependant que l'élément hollandais, si puissant dans l'Afrique australe, dans l'Etat libre de l'Orange et dans la république Sud-africaine, accepte de nouveau d'être dépossédé comme il l'a été à plusieurs reprises.

Néanmoins, les observations du *Times* sur la rapidité de l'accroissement des stations minières au **Transvaal** est parfaitement exact. Il peut être mis en parallèle avec le remarquable mouvement qui eut lieu en Australie et en Amérique il y a une quarantaine d'années. La ville de Johannesbourg, capitale du fameux district de Witwatersrand, avec 20,000 habitants, n'existe que depuis deux ans. Ce flux de population paraît moins flottant et mieux organisé que lors de l'immigration aux mines d'or de la Californie. La production de l'or a cessé d'être une de ces spéculations fiévreuses, ballottées par les hasards journaliers du plus ou moins d'or aperçu dans les couches superficielles ; elle devient graduellement une industrie systématique qui nécessite des fonds pour l'érection de machines très coûteuses et procure une occupation assurée aux ouvriers sérieux et adroits. Et quoique la production de l'or dans l'Afrique australe ait déjà atteint une grande importance et attiré au Transvaal une population considérable de colons, l'immense richesse minérale que les experts disent exister dans cette partie du continent est encore à peine entamée. D'autre part, nous supposons que le *Times* se trompe, lorsqu'il dit que « le gouvernement anglais n'a d'autres intérêts dans l'Afrique du sud que ceux de la race britannique et de son

accroissement. » Nous aimons à croire que le gouvernement partage les idées que nous entendions émettre récemment au Congrès colonial par les délégués portugais, espagnols, belges et français, qu'aujourd'hui, les gouvernements ne doivent plus traiter les territoires coloniaux comme des domaines d'exploitation au profit exclusif de leurs compatriotes, mais qu'ils doivent donner aux indigènes et à tous les habitants d'une colonie ce dont la mère patrie jouit elle-même. Quel que soit, d'ailleurs, le nombre des colons qui affluent sur le territoire de la République Sud-africaine, et profitent de l'hospitalité du gouvernement des Boers pour s'enrichir, nous comprendrions difficilement qu'ils prétendissent au droit d'intervenir dans les affaires de la République, tout en demeurant sujets de S. M. la reine d'Angleterre. Aussi ne pensons-nous pas que le gouvernement britannique, ni le peuple anglais, encouragent en aucune manière l'émigration au Transvaal avec l'idée d'y créer une majorité de sujets anglais pour refaire tout naturellement, de la République Sud-africaine, comme le pense le *Times*, une colonie anglaise. Ce serait un moyen habile peut-être, mais dans tous les cas peu loyal et peu honorable de faire oublier le désastre de Majouba-Hill.

Le rapport de Sir Gordon Sprigg, premier ministre de la **Colonie du Cap**, sur le mouvement commercial de l'année 1888, montre que le grand développement de l'exploitation des mines d'or a donné une forte impulsion à l'importation des articles des manufactures européennes. Nous en extrayons ce qui suit : Le chiffre des exportations est le plus élevé qui ait jamais été atteint; de 7,859,000 liv. sterl. qu'il était en 1887, il est monté à 8,877,000 liv. sterl. en 1888, quoiqu'il y ait eu une diminution de 220,000 liv. sterl. sur l'exportation des diamants. De 21,600,000 livres en 1887, l'exportation des laines grasses est montée à 40,800,000 livres, et leur valeur, qui était de 500,000 liv. sterl. en 1887, s'est élevée à 978,000 liv. sterl. en 1888. L'augmentation pour les laines lavées et dégraissées a dépassé un demi-million de livres sterling. Quant à l'importation, qui était de 5,036,000 liv. sterl. en 1887, elle est montée à 5,678,000 liv. sterl. en 1888. Il y a eu sur le blé une forte diminution; de 19,500,000 livres en 1887, elle est descendue à 8,000,000 de livres en 1888, ce qui prouve que la situation de l'agriculture a été beaucoup meilleure. Le nombre des charrues a augmenté de 4000, celui des herses de 700, celui des moissonneuses de 160; il y a 857 autres machines de plus qu'en 1887. Le nombre des chevaux s'est accru de 29,300; celui des mulets de 5000; celui des bœufs de trait de 80,000; celui des vaches de 134,000; celui des moutons de 1,146,000; celui des

chèvres angora de 643,000; celui des autres chèvres de 257,000; celui des porcs de 24,000. Quant à la valeur du bétail : chevaux, bœufs, moutons, chèvres, elle a augmenté de 1,799,653 liv. sterl.

Le *Mouvement géographique* de Bruxelles annonce le départ pour le **Congo,** du steamer le *Loualaba*, ayant à bord la première brigade d'ingénieurs destinée à la construction du **chemin de fer.** Elle compte dix membres, dont six ont fait partie des brigades d'études et retournent au Congo après avoir collaboré aux plans et à l'établissement des devis à Bruxelles. L'expédition, placée sous la direction de M. Vauthier, ingénieur, chef de service, est chargée des études et des travaux suivants : Étude d'une variante au tracé du chemin de fer partant de Matadi [1]; travaux de terrassement à Matadi; report de l'axe du chemin de fer sur le terrain, balisage et piquetage de la voie; sondage dans le port de Matadi, continuation des travaux du débarcadère entrepris dans ce port devant l'établissement de la Société anonyme belge pour le commerce du haut Congo. Ces travaux ont pour but de rattacher par des murs en pierre le terrain laissé à découvert par les eaux à la saison sèche. Une jetée en fer partira de ce massif de maçonnerie, et pénétrera suffisamment dans la rivière pour permettre aux navires de haute mer ayant un tirant d'eau de $8^m$, d'accoster et de débarquer les marchandises.

Outre la brigade d'ingénieurs mentionnée ci-dessus, le *Loualaba* emportait dans son chargement : une maison démontée pour Fernando-Pô; 6400 colis de poudre pour Ambriz; pour Saint-Paul de Loanda, une quantité considérable de matériel destiné à la construction du chemin de fer d'Ambaca: entre autres 20 ponts en fer, 20 wagons démontés, 59 tonnes de traverses, 10 tonnes d'engins et outils, 250 brouettes; pour Benguela, un matériel complet pour le chemin de fer de Catoumbella : deux locomotives de 7000 kilog. chacune, deux voitures de première classe, une de seconde, deux voitures ouvertes, deux fourgons à bagages, six wagons à marchandises, 500 tonnes de rails et accessoires. Enfin pour Banana, Boma et Matadi, 800 tonnes de marchandises diverses, et 5000 barils de poudre.

Les dernières nouvelles du Congo sont généralement favorables. M. Jansen, le gouverneur général, arrivé à **Léopoldville** le 9 août, a trouvé dans la région des cataractes l'autorité de l'État indépendant reconnue par tous les chefs indigènes. Pendant son séjour à Loukoungou

[1] Voy. la Carte, p. 32.

et à Manyanga, il a reçu la visite de quatre-vingts d'entre eux qui sont venus lui rendre hommage. Il a renouvelé à tous les chefs l'opposition formelle de l'État aux sacrifices humains et aux épreuves par le poison en déclarant que les coupables seraient activement recherchés. Il a cherché à leur persuader que le moment était venu pour eux de s'efforcer de procurer à l'État des contingents pour la force publique, afin que la police ne fût plus faite, comme ç'a été le cas jusqu'ici, par des soldats étrangers, qui connaissent moins bien les mœurs des Congolais. Tous les chefs présents se sont engagés à fournir chacun un petit contingent dont le chiffre sera calculé sur la population du village. Pour renforcer l'autorité de l'État, M. Jansen a ordonné l'établissement de nombreux postes, de manière à assurer l'influence de l'État tout le long du tracé du chemin de fer et dans la zone comprise entre la voie ferrée et la route ordinaire des caravanes. Le service des transports fonctionne d'une manière satisfaisante, toutefois M. Jansen a proposé quelques mesures pour l'améliorer encore. — Le 20 août, le gouverneur général a reçu, à Léopoldville, la visite de M. Dolisie, résident français à Brazzaville, auquel il a rendu sa visite le 24 du même mois. Le déjeuner qui a suivi cette entrevue a été marqué par des démonstrations mutuelle de vive sympathie. Depuis longtemps d'ailleurs les relations de Léopoldville et de Brazzaville sont extrêmement cordiales. — Les seules nouvelles du haut Congo viennent de la station des Ba-Ngala où tout était calme ainsi qu'en amont. — Le vapeur de la Baptist Missionary Society, le *Peace*, était rentré à Stanley-Pool le 28 juin. Malgré quelques petites difficultés avec un chef indigène, la station de Loulouabourg n'avait été le théâtre d'aucun événement marquant. — Les médecins de l'État indépendant ont visité dans le bas Congo un grand nombre de villages, et ont réussi à décider de nombreux indigènes à se laisser vacciner. — L'état sanitaire du personnel européen, qui avait laissé beaucoup à désirer dans le bas Congo lors de la transition entre la saison des pluies et la période sèche, était très satisfaisant en septembre.

Les sacrifices humains, n'ont pas encore pris fin à la côte occidentale d'Afrique. Le *Christianisme au XIX^e^ siècle* rapporte, d'après une correspondance du **Nouveau Calabar,** que, lors de la mort récente du roi d'Eboë, les trafiquants se rendirent selon l'usage auprès de son successeur pour lui présenter leurs hommages et leurs cadeaux. Ils savaient bien que des cérémonies sanglantes inauguraient d'ordinaire un règne nouveau, mais ils croyaient qu'elles auraient déjà eu lieu, et leur effroi comme leur dégoût fut grand en assistant, malgré eux, à des fêtes de

cannibales. Quarante malheureux avaient été mis à mort auparavant, mais les funérailles étaient à peine commencées. Le monarque défunt était couché dans une fosse large et profonde. Tout autour de lui étaient étendus les corps des plus jeunes épouses du roi décédé, qui avaient péri dans d'atroces souffrances. On leur avait rompu les os des bras et des jambes, puis on les avait jetées dans la fosse pour y mourir de faim. Quelques-unes des plus robustes avaient mis cinq jours à mourir. Autour de la fosse étaient placés quatre hommes armés de massues pour en frapper toute femme qui, malgré ses membres fracturés, aurait pu se traîner hors de la fosse. — Dans d'autres quartiers de la ville, des supplices analogues avaient lieu pour apaiser la colère des *You-You,* dieux funéraires. Un certain nombre de captifs avaient été attachés à des arbres, la tête en bas, au moyen de cordes passées dans les muscles des pieds, et abandonnés de la sorte à une asphyxie plus ou moins lente. Un autre fut attaché entre deux troncs d'arbres, puis le bourreau vint lui abattre la tête d'un coup de hache. Le corps du supplicié fut livré à la population, qui le dévora de bon appétit; la tête fut déposée dans la fosse royale. Les blancs n'osant intervenir pour empêcher la continuation de ces massacres, quittèrent Eboë pour ne pas en être témoins plus longtemps. Il devait y avoir encore, pendant sept mois, dix captifs mis à mort à intervalles réguliers de quatre semaines en quatre semaines pour apaiser les mânes du roi défunt.

M. Dupuis, consul anglais à **Ténériffe,** écrit que, quoique Ténériffe fût connu depuis longtemps comme une station de charbon pour les navires se rendant de l'Europe dans l'Amérique du Sud, ce n'est que depuis quelques années que les Canaries ont vu augmenter le nombre des vaisseaux s'arrêtant pour y faire leur provision. Dès que les travaux des ports en cours d'exécution à Ténériffe et à Grande-Canarie seront terminés, il ne doute pas qu'elles ne deviennent une des principales stations de charbon pour les vapeurs de l'Amérique du Sud, de l'Afrique occidentale, du Cap de Bonne-Espérance, de la Nouvelle-Zélande et de l'Australie. L'année dernière déjà, la demande de combustible a dépassé la quantité que les vendeurs pouvaient fournir, plusieurs navires ont dû repartir sans avoir pu renouveler leur provision. A l'avenir les fournisseurs tiendront leurs dépôts mieux pourvus; ils auront soin de créer une réserve pour suffire à tous les besoins de la navigation. Aujourd'hui déjà des cargaisons de charbon arrivent continuellement d'Angleterre.

---

**NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES**

Un grand prix a été décerné à l'Exposition à la Société de Batna et du Sud Algérien, l'entreprise de M. Rolland, ingénieur des mines, pour créer au Sahara de nouveaux centres de culture et de population, pour conquérir sur le désert des régions stériles jusqu'ici, les fertiliser par l'irrigation et les transformer en oasis productives. Cette haute distinction vise surtout la création de trois grandes oasis nouvelles avec plantation de 50,000 palmiers dattiers dans la vallée de l'Oued-Rirh, au sud de Biskra. En outre, deux médailles d'or, une médaille d'argent et cinq médailles de bronze ont été attribuées à la même Société pour ses divers produits et pour les autres parties de sa remarquable exposition.

Après un séjour en Suisse, un de nos compatriotes, M. Alfred Ilg, de Frauenfeld, ingénieur, ami et conseiller de Ménélik, est retourné en Abyssinie, où il a transporté un grand nombre de machines et autres objets utiles au nouveau négous.

Le Dr Hans Meyer, de Leipzig, a commencé une nouvelle expédition dans laquelle il tâchera de faire l'ascension complète du Kilimandjaro, qu'il n'avait pu gravir que jusqu'à la coupole de glace. Il a pris avec lui un alpiniste éprouvé, M. le Dr Purtscheller. Les levers de l'Ou-Sambara, qui lui avaient été dérobés, lors de sa capture, dans son précédent voyage avec le Dr Baumann, ont pu être rachetés à un prix modique, grâce aux démarches du consul général anglais, et sont entre les mains de l'auteur, le Dr Baumann. Les *Mittheilungen* de Gotha pourront donner prochainement, d'après ces levers, une nouvelle carte de l'Ou-Sambara.

Le capitaine Lugard, qui a passé récemment un certain temps dans la région du lac Nyassa, est parti pour Mombas avec M. Mackensie. Il fera à l'intérieur un voyage de trois ou quatre mois, après quoi il entrera probablement au service de la British East African Company, pour laquelle il abandonnerait sa position dans l'armée.

Par décret des amiraux anglais et allemand et du commandant du vaisseau de guerre italien la *Stafetta*, le blocus de la côte orientale africaine a été levé le 1er octobre.

Un autre décret du commandant en chef de l'escadre allemande a interdit l'importation de toutes armes et matériel de guerre par la côte allemande. Le sultan de Zanzibar a protesté contre cette interdiction.

Le gouvernement allemand soumettra prochainement au Reichstag un projet relatif à l'établissement d'une ligne de vapeurs subventionnée pour la côte orientale d'Afrique.

Le consul allemand à Zanzibar a adressé à tous les consulats une note les informant que le capitaine Wissmann réclame le droit de prendre possession, s'il le juge nécessaire pour ses opérations militaires, de toutes les maisons, fermes, etc, situées dans la zone d'influence allemande, que ces immeubles appartiennent à des indigènes ou à des étrangers.

Mistress Leavitt, représentante de la Société de tempérance des femmes chrétiennes, a fait récemment un rapport au Comité anglais de la Société pour la protection des indigènes. Ayant visité Madagascar personnellement, elle décrit ainsi les résultats de la vente des spiritueux sous le régime des traités anglais et français. Un grand tonneau de rhum était mis en perce dans les deux tiers des maisons; hommes, femmes et enfants allaient y puiser comme nous allons puiser à un tonneau d'eau. Aussi pendant la dernière partie du jour et pendant la nuit, les villages devenaient de vrais pandemoniums, avec le bruit, les coups et la confusion qui en résultent. Elle demande que la Société fasse tous ses efforts pour sauver les indigènes de la destruction.

Le Journal la *Géographie* annonce qu'une Société a été créée en vue de l'exploitation minière, forestière, agricole, etc. de la Grande Comore. M. Humblot, qui en est le directeur, très compétent en agriculture, en horticulture et en viticulture et qui a fait l'exploration de l'île, y créera des pépinières des meilleures espèces de poiriers, de pommiers, de pêchers d'Europe. On pense aussi que la vigne donnera là de bons résultats.

M. R. Cleland, missionnaire écossais de la station de Chiradzoula, après avoir traversé la plaine de Touchira, autrefois recouverte par les eaux du lac Kiloua, a fait, jusqu'à une hauteur de 2300$^m$, l'ascension du mont Milanji dont il évalue l'altitude à 2800$^m$. Un affluent du Ruo, sépare nettement le mont Milanji du mont Chamba à l'est; jusqu'ici les deux montagnes étaient considérées comme formant un groupe unique.

Le roi Gungunhane a obtenu des autorités portugaises l'autorisation de changer sa résidence contre celle de Bilene près de Lorenzo-Marquez. Il a traversé avec ses 20,000 guerriers le territoire portugais d'Inhambané. Quelques explorateurs anglais l'assiégeaient de demandes de concessions de terrains miniers; il les a renvoyés à s'adresser au gouvernement portugais dont il se considère comme le vassal.

D'après le *Cape Argus*, le gouvernement portugais a accordé treize concessions pour des mines de diamants entre Lorenzo-Marquez et les monts Lebombo. Elles sont toutes la propriété d'un syndicat formé par des capitalistes de Cape-Town.

D'après la convention passée entre le gouvernement du Transvaal et la compagnie hollandaise du chemin de fer, les travaux de la ligne de Prétoria à la frontière portugaise devront commencer sur plusieurs points simultanément; ils seront répartis entre plusieurs constructeurs, afin que les sections puissent être poussées rapidement et que pas un mois ne soit perdu. Pendant la mauvaise saison, on renoncera aux travaux dans les parties insalubres du pays, mais le travail continuera dans les districts salubres. On espère que les mines d'or de Kaap seront en communication avec la mer avant la fin de l'année prochaine.

On a découvert, à 30 kilomètres de Johannesbourg, du mercure que l'on dit être de très bonne qualité.

M. Anderson, expert américain très habile, a confirmé l'opinion générale de l'existence, dans le district de Potschefstrom, d'un vaste bassin de pétrole. En fai-

sant des sondages, dit-il, on trouvera l'huile à une faible profondeur. Des mesures ont été prises en vue de l'exploitation.

M. F. C. Selous a entrepris une nouvelle exploration du Ma-Shonaland au point de vue de l'exploitation aurifère. Mais il compte aussi reprendre son projet, échoué l'année dernière, de se rendre du Zambèze au pays des Garenganzé et de se diriger de là sur Nyangoué. Quant au Ma-Shonaland, il voudrait que des agriculteurs anglais s'y établissent pour protéger les Ma-Shona pacifiques contre les attaques des belliqueux Ma-Tébélé. Il reconnaît que la malaria y règne, mais il est d'avis qu'elle disparaîtrait si l'agriculture y était soigneusement développée.

Le nouveau service de la Mala Real Portugueza a commencé le 15 septembre. Le premier steamer de cette Compagnie, *Roi de Portugal,* s'est rendu à Banana, Saint-Paul de Loanda, Benguela, Mossamédès, et de là par le Cap à Lorenzo-Marquez. C'est un beau bateau éclairé à la lumière électrique et qui peut recevoir 220 passagers.

Par le steamer du 6 octobre, douze missionnaires ont quitté Lisbonne, pour se rendre dans l'Angola où les établissements de la mission portugaise ont pris un développement considérable. Le P. Campana, supérieur des missions de Landana et du bas Congo, prêtera d'abord son concours à l'évêque de Loanda, mais ensuite il ira fonder une station dans la partie sud des États du Muata-Yamvo, d'après les indications du major Carvalho. Le P. Lecomte et ses auxiliaires travailleront spécialement dans le district de Benguela, puis établiront une mission à Caconda, une autre au Bihé, d'où ils comptent aller reprendre l'œuvre commencée au Coubango.

Une expédition américaine chargée de faire des observations sur l'éclipse de soleil qui doit avoir lieu en décembre, est partie le 12 octobre pour l'Afrique équatoriale occidentale. Notre compatriote, M. Héli Chatelain, y a été attaché comme interprète. Il nous a écrit de New-York quelques jours avant le départ : « Nous comptons toucher à Saint-Vincent, Sant Jago et peut-être sur le continent vis-à-vis pour acheter des bêtes de somme. Plusieurs naturalistes, des photographes, etc. sont attachés à l'expédition. M. Alexandre Agassiz l'accompagne pour faire des études de biologie sous-marine le long de la côte pendant que le gros de l'expédition sera occupé sur terre. »

M^me^ Bentley, femme du missionnaire de Loutété, prépare des apprentis télégraphistes pour le chemin de fer. Lors de son dernier voyage en Angleterre, elle a appris la télégraphie ; à son retour au Congo, elle a apporté des appareils Morse, fait établir à Loutété une petite ligne télégraphique, et elle donne actuellement aux jeunes noirs des leçons pratiques.

Par décret du 16 septembre 1889, la personnalité civile a été accordée, dans les limites légales, à la Congo Bolobo Mission, dont le siège est à Molongo, sur la Lalanga, et à la Bishop Taylors self supporting Mission, dont le siège est à Vivi.

Une Société ayant pour but l'étude de la géographie et des explorations de l'Afrique, vient de se fonder à l'Institut Martha à Hobocken (États-Unis). Désireuse de rendre hommage à Stanley, elle a pris le nom de Société Stanley. Elle

se propose d'intéresser le public à l'avenir du continent noir, en réunissant les volumes et les publications qui ont déjà paru à ce sujet et en discutant toutes les questions qui s'y rapportent.

M. Léon Fabert qui avait été chargé d'une mission d'études chez les Maures du Sénégal, est rentré en France. Il a séjourné deux mois chez les Braknas et a voyagé dans le pays de Chamama avec le camp du roi Sidi-Ely. Il a rapporté de cette contrée un travail topographique et des notes intéressantes sur les mœurs de ce peuple fort peu connu jusqu'ici et dont il a reçu un très cordial accueil.

Le lieutenant de vaisseau Viaud, qui, sous le pseudonyme de Pierre Loti, a écrit des pages si colorées sur la vie des pêcheurs d'Islande, a accompagné au Maroc M. Patenôtre, le nouveau ministre plénipotentiaire de France. Il sera curieux de comparer ses impressions avec celles de De Amicis qui, lui aussi, avait fait partie d'une ambassade envoyée au sultan du Maroc.

Une école espagnole de médecine a été créée à Tanger. Le médecin en chef ayant fait visite au sultan du Maroc, celui-ci lui a exprimé sa vive reconnaissance envers la régente qui a autorisé la création d'un établissement aussi humanitaire.

Le gouvernement espagnol a décidé la pose d'un câble sous-marin entre Algésiras, Tanger, Ceuta et Melilla; le sultan a accordé l'autorisation de faire atterrir ce câble au Maroc.

---

## CHRONIQUE DE L'ESCLAVAGE[1]

Le *Bulletin* de la Société anti-esclavagiste de France a reçu d'un correspondant de **Zanzibar** des renseignements qui montrent combien facilement les intérêts l'emportent sur les principes, même chez ceux que l'on croirait le plus opposés à la traite.

Ayant aperçu, au milieu d'une escouade d'esclaves, des physionomies qui lui inspiraient des doutes, le correspondant voulut savoir si, malgré le blocus, la traite se faisait encore. Il alla aux informations et apprit qu'une grande caravane arrivée dernièrement à Saadani s'était mise en devoir de traverser le bras de mer et de débarquer à Zanzibar. Les boutres s'étaient lancés vaillamment dans le canal, chargés de denrées, d'ivoire et d'esclaves. Les croiseurs anglais s'en étaient emparés; mais, ayant appris que cette caravane avait été amenée par le fils d'un Arabe puissant de l'intérieur, ils s'étaient empressés de rendre l'ivoire et les esclaves, d'écrire et de signer un laisser-passer, et même d'en faire écrire et signer un par le consulat d'une autre nation alliée.

[1] Comme supplément à cette chronique, voir ci-après, p. 347, la lettre de M. D. Jeanmairet sur l'esclavage au Zambèze.

Un nègre souahéli amena au même correspondant deux enfants arabes, fils de Romaliza, esclavagiste qui, à la tête d'une armée, exerce de grands ravages autour du **Tanganyika.** Les trois personnages étaient arrivés à Zanzibar avec la caravane susmentionnée. Le noir, qui est un des chefs de l'armée de Romaliza, raconta avec enthousiasme les tristes exploits de son maître, dont le vrai nom est Mohammed ben Khelfan. « Savez-vous, » dit-il en riant, « ce que signifie le mot Romaliza? Dans la langue des sauvages de là-bas, ce mot veut dire *cruauté*. Ils disent que lorsque le grand chef arabe tombe sur un pays, *ce pays est mort.* » Pendant que ce noir s'exprimait ainsi, il y avait sur les lèvres des deux jeunes Arabes un sourire d'orgueil qui semblait dire : « Les fils de Romaliza, le *cruel,* c'est nous! » A une demande du correspondant : « Combien ton maître a-t-il capturé d'esclaves, dans sa dernière chasse?» Le noir répondit avec orgueil : « sept cent cinquante d'un seul coup! »

Nous empruntons aux **Lettres sur le Congo** de M. Édouard Dupont, les détails suivants sur la traite dans le bassin du grand fleuve. Les esclaves provenaient principalement de razzias pratiquées de district à district. Les haines que provoquaient ces rapts ne sont pas encore éteintes, notamment entre les districts de Vivi et d'Isanghila. Même après 1880, lorsque les premiers transports de steamers eurent lieu au Stanley-Pool, leurs habitants ne pouvaient encore pénétrer sur le territoire des uns et des autres sans être immédiatement saisis et vendus comme esclaves sur les marchés de l'intérieur. Amenés de loin, les esclaves périssaient dans une proportion énorme avant d'arriver aux factoreries, où ils étaient entassés dans les baracons, en butte à d'odieux traitements et mis hors d'état de fuir.

M. Destrain, directeur des finances de l'État indépendant, retournant récemment au Congo, fit escale à Monrovia; il découvrit, dans la république de Libéria, un village habité par des nègres du Congo qui, formant, avant l'abolition de la traite par mer, la cargaison d'un négrier, furent précipitamment débarqués sur cette côte pour échapper aux poursuites d'un croiseur et s'y établirent. Ils ont vivement sollicité leur rapatriement.

Pareil fait s'est reproduit presque simultanément aux îles Bahama. A l'époque où les croisières traquaient sans merci les négriers, l'équipage d'un navire chargé d'esclaves du Congo et se rendant aux États-Unis, dut se jeter à la côte pour éviter d'être saisi et traité en pirate comme le portait la loi. Les noirs restèrent dans ces îles; mais ayant appris que leur pays natal est aux mains d'un gouvernement civilisé, ils viennent également de solliciter l'autorisation d'y rentrer.

C'est dans l'estuaire du Congo, à Boma et à Ponta da Lenha, dans le voisinage des criques, que le trafic de chair humaine dura le plus longtemps. Ce point fut jusqu'à ces dernières années, le repaire le plus sûr des négriers et réellement leur domaine propre, car malgré la belle rade qu'il donne à cette côte si dénuée de ports, il était resté sans maître. C'était une terre vacante, et elle le fut jusqu'à la Conférence de Berlin en 1885.

Après la guerre de sécession, la traite ouverte fut remplacée par la traite clandestine; mais la vigilance des croiseurs rendant celle-ci fort dangereuse, les négriers aux abois imaginèrent une combinaison qui les mettait en apparence d'accord avec les lois internationales. Voici à ce sujet les détails curieux fournis à M. Dupont par M. Jansen, administrateur de l'État du Congo. Les esclaves étaient transportés sous le nom d'*engagés volontaires*. Lorsque les officiers des croiseurs se présentaient au point d'embarquement, ils interrogeaient les malheureux nègres avec lesquels les agents des factoreries avaient passé un soi-disant contrat de travail. Comme ces officiers ne connaissaient pas la langue indigène, ils étaient obligés de se servir des interprètes de la factorerie. En gens avisés et bien dressés, ces intermédiaires, d'après un témoin oculaire, au lieu de transmettre aux nègres les questions sur leur départ par libre consentement, leur demandaient : Veux-tu des coups de bâton ? Veux-tu un cadeau ? Les réponses par oui et par non, accompagnées d'une mimique convaincue, n'étaient naturellement pas douteuses, et l'on disait aux officiers : Vous voyez, le contrat passé avec ces nègres est réel ; ils déclarent « qu'on ne les a pas forcés à partir et qu'ils consentent à être embarqués. » Les croiseurs étaient obligés de se contenter de ces déclarations. Arrivés au Brésil ou dans d'autres colonies, les soi-disant engagés volontaires étaient vendus comme esclaves.

Après avoir passé en revue les faits relatifs à la traite et à l'esclavage, indiquons ce qui se rapporte à la question de l'abolition.

Le **Congrès anti-esclavagiste** des puissances se réunira à **Bruxelles** au mois de novembre. La première séance en est fixée au 18. La circulaire remise par le gouvernement belge aux puissances signataires de la déclaration de la Conférence de Berlin, invite celles-ci à s'assembler pour arriver à une entente commune sur les mesures à prendre afin d'empêcher la traite à l'intérieur de l'Afrique. Contrairement à ce qui s'est passé pour la Conférence de Berlin, il n'y a eu ni accord, ni négociations préalables, entre les puissances sur les détails,

ni sur l'ordre des travaux. On s'est simplement mis d'accord sur le point préjudiciel qu'il faut en finir une fois pour toutes avec la traite des noirs. Au Congrès, chaque puissance pourra présenter toutes les propositions qu'il lui paraîtra bon de faire, sans être limitée par aucun engagement antérieur. On suppose que le Congrès durera un mois entier. Les représentants diplomatiques à Bruxelles des puissances y prendront part de plein droit. Quelques-unes, notamment les États-Unis et l'Allemagne, borneront là leur participation au Congrès; d'autres adjoindront à leur représentant régulier un plénipotentiaire et un délégué. Sir John Kirk, ancien consul général de la Grande Bretagne, à Zanzibar, représentera le gouvernement anglais. Le Portugal vient de nommer ministre à Bruxelles le conseiller Henrique de Macedo, qui connaît très particulièrement les sujets sur lesquels le Congrès aura à délibérer. La France sera représentée par M. Bourée, ministre à Bruxelles, M. Cordogan, sous-directeur aux affaires étrangères, le Dr Ballay et M. Deloncle, sous-chef de cabinet du secrétaire d'État des colonies.

D'après le *Galignani Messenger*, le roi des Belges a invité le sultan de Zanzibar à prendre part au Congrès; Saïd Khalifa a promis qu'un envoyé extraordinaire y assistera.

D'après les réponses des **Comités anti-esclavagistes** parvenues à Mgr Lavigerie, le Congrès des Sociétés privées a été remis au printemps de l'année prochaine. Le Congrès des puissances devant se réunir le 18 courant, il sera plus facile aux sociétés de conformer leur action aux décisions qui auront été prises par les représentants des différents États. En attendant, les membres des comités sont priés de ne pas perdre de vue les questions inscrites au programme. Il importe que ces questions soient mûrement étudiées pour pouvoir être utilement résolues.

Le **capitaine Storms** s'est rendu en Allemagne de la part de la Société anti-esclavagiste de Belgique, pour s'entendre avec la Société allemande, en vue d'une action commune en Afrique; il a proposé, pour base d'opérations, le lac Tanganyika, un steamer armé devant croiser sur le lac, et des postes fortifiés devant être établis sur les rives occidentale et orientale du lac par les Belges et les Allemands respectivement.

Le sultan de Zanzibar a chargé M. Gérald Portal, agent anglais, de nommer des délégués pour faire une enquête et donner leur avis sur des cas de possession soi-disant illégale d'esclaves à **Pemba.** M. Smith,

consul britannique, s'y rendra à cet effet. En outre, le sultan a donné par écrit à M. Portal la promesse que tous les enfants d'esclaves qui naîtront dans le **Zanguebar** après le 1er janvier prochain seront libres.

On écrit de Tananarive au *Journal des Débats* :

« Les autorités consulaires anglaises ayant accusé le gouvernement de **Madagascar** de favoriser la traite des noirs, le premier ministre a promulgué une loi, aux termes de laquelle les esclaves importés sont affranchis par le fait seul de toucher le sol malgache. »

Nos lecteurs se rappellent qu'un télégramme de **Zanzibar**, du 21 septembre dernier, a annoncé, qu'en vertu d'un décret du sultan, « tous les individus amenés sur le territoire de ce souverain, après le 1er novembre, seront libres. »

Si ce décret est mieux exécuté que celui de Saïd Bargasch, du 18 avril 1876, il y aura prochainement dans les États du sultan un certain nombre d'esclaves libérés, au sort et à l'éducation desquels il y aura lieu de pourvoir. Il ne sera guère possible de les renvoyer dans leur pays d'origine, où ils seraient exposés à retomber sous les coups des Arabes qui pratiquent la chasse à l'homme à l'intérieur. Ils auront besoin d'être formés à un travail libre et rémunérateur pour pouvoir se suffire à eux-mêmes. Seront-ils remis aux établissements de Bagamoyo ou de Frere-Town? ceux-ci seraient-ils suffisants pour les recevoir? ou en créera-t-on de nouveau? Sans doute, il a été pris des mesures spéciales en prévision de cette éventualité. Mais jusqu'ici, nous n'avons reçu aucune information à ce sujet.

## LE TANGANYIKA [1]

D'après le Capitaine Edward C. Hore.

De tous les grands lacs de l'Afrique tropicale orientale, le Tanganyika a été le premier découvert; c'est peut-être celui dont l'importance est la plus grande par le fait de sa situation plus centrale que celle du Nyassa et du Victoria-Nyanza, et sur la route directe de Zanzibar à l'embouchure du Congo. C'est là que se rencontrent les limites de l'État

[1] Voy. la Carte, IIme année, p. 248.

Indépendant du Congo et du territoire réservé à l'influence allemande dans l'Afrique orientale. Il peut devenir le centre des croisières intérieures pour amener l'abolition de la traite au cœur du continent. A tous les points de vue la connaissance de ce bassin importe beaucoup aux amis de l'Afrique.

Sans doute le capitaine F. Richard Burton, et après lui Cameron et Stanley ont fait beaucoup pour acquérir une connaissance exacte de cette immense nappe d'eau, de son régime, de ses affluents et de son émissaire. Mais le temps qu'ils ont pu y consacrer a été relativement court ; leur travail a été un travail de pionniers, dont ont profité ceux qui sont venus après eux. Parmi ceux-ci le capitaine Hore est certainement celui qui s'est trouvé dans les conditions les meilleures pour étudier ce bassin sous toutes ses faces, et le mémoire qu'il vient de lire à la Section géographique de l'Association britannique à Newcastle nous paraît trop important pour que nous n'en extrayons pas ce qui nous semble devoir être le plus utile et le plus intéressant pour nos abonnés.

Les montagnes qui entourent le bassin au fond duquel se trouve le Tanganyika forment un ovale irrégulier de 1000 kilomètres dans sa plus grande longueur, à partir de la ligne de partage des eaux du Kitangoulé et de la Lousizi au nord, jusqu'à celle qui sépare la Lofou du Chambézi ; la largeur n'en est que de 500 kilomètres, de la ligne de faîte de la Gombé dans l'Ou-Nyamouézi aux affluents orientaux du Loualaba dans l'Ou-Gouha. Ce bassin forme une dépression profonde, dont le lac occupe environ les trois quarts du plus long diamètre, à 1000 mètres environ au-dessous du niveau des montagnes les plus élevées.

Une section faite le long de son moindre diamètre ressemblerait exactement aux détails d'une fortification. En venant de l'est, le rempart s'élève par degrés ; en entrant dans l'Ou-Nyamouézi, on franchit la crête du parapet, qui descend en pente douce jusqu'à l'escarpe par laquelle on atteint la tranchée au fond de laquelle est le lac ; de l'autre côté une contre-escarpe presque abrupte de 600 mètres fait remonter au glacis qui forme la limite occidentale de la dépression et d'où les eaux descendent vers l'Atlantique.

Le lac lui-même a 650 kilomètres de longueur, une largeur moyenne d'une trentaine de kilomètres et une profondeur de 200 à 300 mètres le long de sa ligne médiane. L'apparence de la dépression au fond de laquelle s'étend le lac fait déjà supposer qu'elle est due à une action volcanique et à des commotions sismologiques. M. Hore a été confirmé dans cette pensée par l'expérience d'un séjour de dix années dans cette

région, pendant lesquelles les tremblements de terre ont été fréquents, quelquefois si forts que des fissures se sont produites dans le sol, des sources d'eau chaude ont jailli, ainsi que des jets de vapeur et de pétrole; plus fréquemment encore de sourds grondements au-dessous de la surface indiquent que les foyers souterrains sont toujours en activité.

Depuis plusieurs années on a constaté que la direction des oscillations de ces tremblements de terre est N.-N.-O. ou N.-O. En août 1880, une secousse d'une violence inaccoutumée ouvrit une fissure de plusieurs kilomètres de longueur et des lézardes dans les murailles d'Oudjidji, et en octobre 1887, une série de secousses d'une durée de plus de vingt jours fut ressentie dans l'île de Kavala et à Oudjidji, paraissant se produire directement sous les pieds des habitants sans qu'il y eût d'oscillations horizontales. Sir Richard Burton, le premier Européen qui ait visité le Tanganyika, crut y voir une dépression volcanique; M. Cooley montra qu'il est situé parallèlement à la ligne de volcans qui passe par la Réunion, Madagascar et les Comores. M. Hore voudrait que l'on étendît le champ de cette étude; il pense que le bassin du Tanganyika s'étend le long d'un grand cercle qui passe par les pôles magnétiques de chaque côté desquels sont rangés les principaux volcans et les régions des phénomènes volcaniques et sismologiques de l'hémisphère oriental.

Pendant longtemps ce lac a été le réservoir des eaux de toute la dépression du centre de l'Afrique, sans autre émissaire que l'évaporation. Longtemps aussi il y a eu équilibre entre la chute de pluie et l'évaporation; puis la quantité d'eau tombée dépassa l'évaporation; le lac monta jusqu'au niveau de deux brèches existant dans la chaîne des montagnes qui forment le bassin, l'une près de Karéma à l'est, l'autre dans l'Ou-Gouha à l'ouest. A l'époque de Cameron, le lac avait atteint le niveau de ces deux brèches. Mais M. Hore ne croit pas que ce phénomène ait pu se produire plus tôt, car il existe, tout autour, des arbres de haute futaie, en partie submergés alors, dont la croissance sur un terrain sec avait exigé des siècles, et des villages et des cultures aussi submergées par l'exhaussement du niveau du lac.

Du côté de l'est, les eaux s'écoulèrent dans la dépression de Rikoua, appelée tantôt un fleuve, tantôt une lagune ou encore, comme aujourd'hui, un lac. A l'ouest, la nature du sol de la barrière opposa une résistance jusqu'à ce que la force énorme de l'eau emportât la digue et creusât toujours plus profondément le chenal dans lequel coule la Loukouga. Lorsque M. Hore arriva au Tanganyika, en 1878, le lit de la Loukouga, avait déjà été creusé sur un long parcours; la rivière était

déjà un torrent rapide. Le niveau du lac était au moins à un mètre plus bas qu'à l'époque de la visite de Cameron. Pendant les dix années suivantes, il a baissé encore de 6 mètres; il s'écoule toujours par la Loukouga, mais beaucoup plus lentement. Tout autour du lac s'élève une ceinture de 3 mètres de haut entre le niveau de l'eau et les arbres dont la croissance sur terrain sec a dû exiger de longues années. A l'époque de Sir Richard Burton, le niveau du lac ne dépassait pas les cultures dont la trace se remarque entre la zone de ces arbres et la surface actuelle de l'eau. Un exhaussement des eaux pendant cinq ou six ans a suffi pour détruire de grands arbres dont les traces auraient disparu s'ils eussent été submergés pendant dix ou douze ans. Durant les quatre ou cinq dernières années l'abaissement a été en moyenne de $0^m,30$ à $0^m,45$.

Pour les natifs de cette région, le Tanganyika est la grande eau, soit pour les produits qu'ils en tirent, soit à cause des facilités de transport et de communication qu'il offre aux dix tribus différentes établies sur ses rives de 1600 kilomètres de développement.

Celles-ci présentent toutes les beautés des lacs suisses sur une beaucoup plus grande échelle; la végétation des tropiques y ajoute encore. Les fourrés d'arbustes qui entourent les criques servent de retraite aux buffles, aux zèbres, aux éléphants et à tous les grands fauves. Des embouchures de rivières, obstruées de roseaux et de papyrus, pullulent d'hippopotames et de crocodiles et offrent un asile aux canards, aux oies, aux ibis, aux martins-pêcheurs, aux belles grues cendrées et à quantité d'autres oiseaux aquatiques; la tortue nage entre deux eaux; le cri sinistre de l'aigle pêcheur répercuté d'une rive à l'autre fait ressortir le silence solennel de ces lieux, tandis que sur les hauteurs, la forêt vierge aux arbres gigantesques, sert d'abri à de grandes fougères enguirlandées de lianes, à de brillants papillons et à des singes s'élançant de branche en branche.

Dans les parties du rivage où l'homme s'est établi, se présentent des scènes de deux sortes. Dans les régions les moins habitées, où une longue et fâcheuse expérience a rendu tous les étrangers suspects, on aperçoit des villages indigènes entourés de palissades, perchés sur des promontoires ou dans des positions faciles à défendre, leurs provisions de pain ou de poisson séché entassées sur des îlots pierreux et leurs canots retirés et à portée de la main. Dans les contrées plus heureuses, se voient quantité de villages disséminés au milieu de plantations de bananiers qui annoncent la paix et l'abondance, tandis que des champs de blé et de

cassave couvrent au loin toute la campagne. Çà et là un espace ouvert est réservé pour le marché auquel les indigènes de tout sexe et de tout âge arrivent, par terre ou par eau, pour vendre leur produits : huile, poisson, sel, chèvres, miel et toutes sortes de denrées ; le long de la baie sont rangés des canots de toutes grandeurs taillés dans un tronc solide, bref, sous son aspect le plus attrayant et le plus pacifique, tout l'attirail des scènes africaines.

Sur la surface de l'eau se dessinent la voile triangulaire de la barque arabe ou le long canot plat de l'indigène aventureux qui côtoient la rive autant que possible, ne traversant le lac qu'après avoir soigneusement examiné l'état de l'atmosphère. Lorsque l'Arabe est surpris par un gros temps, il se trouve parfois entièrement à la merci des vents et des flots, mais les embarcations étant excellentes se perdent rarement. Les indigènes avec leurs canots, en général pesamment chargés, n'ont qu'un moyen de se tirer d'une tempête ; le plus robuste, ou tous si cela est nécessaire, passent par-dessus bord ; se tenant au bateau, ils se soutiennent sur l'eau et servent à briser la force des vagues ; si le danger augmente, ils jettent à l'eau la cargaison en commençant par les objets de moindre valeur. Le lac présente des aspects très différents. Par le beau temps, la navigation en est très agréable, les écueils et les bas-fonds étant très peu nombreux. Mais les scènes les plus belles sont celles qu'offrent les nuits claires, où la fraîcheur succède aux ardeurs du soleil. Ou bien le vent de tempête en soulève les flots, amassant autour des montagnes des masses de nuages qui déversent des pluies torrentielles sur les pentes tout autour du lac.

Il n'est pas rare de voir se former de vraies trombes parfaitement semblables à celle de l'Océan. Les changements de saison sont les époques de l'année où les vents et l'eau deviennent le plus dangereux. Des tourbillons de vent, accompagnés de pluie et de grêle, peuvent rendre, de nuit surtout, la navigation extrêmement périlleuse. M. Hore a observé pendant quatre heures de suite le phénomène électrique du feu Saint-Elme à l'extrémité du mât.

Les saisons suivent l'ordre général que l'on remarque dans l'Afrique tropicale ; les plus grandes perturbations météorologiques ont lieu à l'époque où la saison pluvieuse succède à la saison sèche, et vice versa. D'après les observations de M. Hore, il tombe à peu près deux fois plus de pluie à l'île Kavala, à l'ouest du lac, qu'à Oudjidji, sur la rive orientale. Le temps le plus chaud de l'année est en novembre et en février ; le plus froid en juillet.

Le climat n'est, en général, nullement insalubre: il est beaucoup plus sain que celui des régions de la côte sous la même latitude; les malheureuses expériences faites jusqu'ici par des voyageurs et des missionnaires ont été dues plutôt aux conditions difficiles de la vie et du travail qu'à l'insalubrité du climat. Quantité de ceux qui ont visité cette région ont été affaiblis par de longs voyages, beaucoup de vicissitudes et d'anxiétés. M. Hore ne doute pas qu'à mesure que la civilisation s'étendra, que le pays et les conditions de la vie seront mieux compris, on n'ait plus à se plaindre du climat.

Sans doute de grandes étendues de pays semblent desséchées, mais l'eau se trouvera presque partout où l'on creusera des puits, et il ne faut que de l'eau pour faire produire en abondance tout ce que fournissent les pays tropicaux.

De nombreuses observations ont permis de fixer l'altitude du lac à 900m environ. L'eau est fraîche et propre à tous les usages.

Quant aux habitants, la région du Tanganyika offre un mélange d'une dizaine de tribus, représentant toutes les différentes familles de l'Afrique : nègre, négroïde, zoulou, sémite, pygmée et aussi le groupe des populations belliqueuses de l'ouest du Victoria-Nyanza, dont la classification n'a pas encore été faite d'une manière complète. Tous ces éléments ont convergé vers le Tanganyika, non, comme on pourrait le supposer, pour y entrer en conflit, mais pour s'établir pacifiquement le long de ses bords, où, devenus enfants du sol, ils conservent encore assez de leurs traits physiques pour que l'on puisse les reconnaître.

Les tribus guerrières du N.-O. sont représentées dans l'Ou-Sigoué, où elles opposent aux étrangers la plus grande difficulté pour pénétrer dans leur pays; toutefois la base sûre d'opérations qu'offre le lac, fait de l'Ou-Sigoué le meilleur point de départ pour des tentatives de le relier avec le territoire d'Émin-pacha.

Les sémites africains du N.-E. venus d'Abyssinie et du pays des Gallas, nomades, pasteurs, sont établis sur le Tanganyika, sous le nom de Oua-Roundi et de Oua-Djidji septentrionaux. Conservant leur bétail, ils sont devenus essentiellement agriculteurs, et malgré leurs préjugés contre l'eau, ils ont pris des habitudes de marins; ce sont les bateliers et les pêcheurs les meilleurs. Ils ont gardé le physique superbe et les traits supérieurs de leurs ancêtres, ainsi que l'habileté à travailler le fer et le cuivre et à tisser les étoffes.

Plusieurs explorateurs ont signalé une série de tribus pygmées et cannibales, partant de la côte occidentale et atteignant le Tanganyika, dans

l'Ou-Bemba; elles n'y sont que faiblement représentées, peut-être est-ce le mauvais accueil qui leur a été fait par les populations des bords du lac qui les a empêchées de se fondre avec les autres indigènes.

Le type nègre provient de l'ouest et se trouve représenté dans le Ma-Roungo, et peut-être dans l'Ou-Gouha et l'Ou-Goma.

La famille négroïde est venue de la côte orientale sur deux ou plusieurs lignes.

Les Zoulous ou Mazitous, ont été refoulés du Sud vers le Tanganyika, et les Oua-Touta et autres rejetons, portant sur la tête l'anneau distinctif des Zoulous, après un court établissement à l'angle O. du lac, se sont mêlés aux Ou-Nyamouézi.

Toutes ces familles, sauf les Zoulous, ont acquis une grande habileté dans la navigation, dans la mesure où l'existence d'arbres convenables pour des canots, les côtes, les ports, et les nécessités d'échanges ont pu les favoriser.

Quoique presque toutes les familles africaines soient représentées dans la région du Tanganyika, cependant ce sont les Ou-Nyamouézi qui occupent la plus grande partie de ce bassin. Ils ont envoyé des colonies jusque dans le Katanga, le Garanganzé d'aujourd'hui.

La proximité de tous ces éléments divers a servi à développer et à encourager l'art et l'industrie indigènes, ainsi que l'échange des produits. Le progrès aurait été constant sans l'esclavage et la traite pratiquée par les Arabes. Sans doute la condition primitive de l'esclavage est celle que l'on rencontre partout dans l'histoire ancienne, mais la forme actuelle, introduite dans l'Afrique centrale, par des étrangers, provient de contrées ou l'organisation sociale développe les passions les plus basses de la nature humaine.

Malgré les conditions désavantageuses dans lesquelles se sont trouvées les populations de l'Afrique centrale, les arts utiles s'y sont développés. Les métaux servent à fabriquer des ustensiles et des armes; l'argile fournit des vases de toutes formes. Les indigènes filent toutes sortes de fibres végétales, en font des tissus, des nattes, des corbeilles; ils font du sel et de l'huile; prennent du poisson, le conservent et le distribuent; partout où la paix le permet, sont établis des marchés pour les échanges. La seule condition qui manque pour de rapides progrès à tous les points de vue, c'est la paix et un gouvernement assuré.

Les indigènes cultivent, outre le riz et diverses céréales, le palmier à huile, les arachides, le sésame, le tabac, le coton, beaucoup de fibres végétales, le caoutchouc, etc.; ils exploitent le fer, le cuivre, les peaux, l'ivoire, etc.

Les voies de communication convergent vers le Tanganyika. Dans l'Afrique tropicale orientale, elles se dirigent actuellement de l'est à l'ouest, mais plus tard il sera facile d'en ouvrir du Nil au Zambèze. La voie la plus fréquentée jusqu'ici est celle qui, partant de Zanzibar, traverse le Tanganyika, pour gagner le Congo et la côte occidentale[1]. Le temps ordinaire employé par les caravanes annuelles de la Société des missions de Londres, chargées de marchandises, est de trois mois pour aller de Zanzibar à Oudjidji[2]. M. Hore, a fait, dans les mêmes conditions, le trajet en 90 jours; une autre fois, avec plusieurs Européens, de pesantes charges et un bateau sur six chariots, en 104 jours. Sans charges, il l'a fait en 62 jours, et l'année dernière, avec sa femme et son enfant, en 72 jours. Au point de vue des frais de transport, la route du Nyassa peut être préférée; mais l'expérience acquise par les porteurs, la discipline et la connaissance de tous les détails de l'ancienne route plaident en faveur de celle-ci.

C'est en 1878 que la première expédition de la Société des missions de Londres, a atteint le Tanganyika; malgré de grandes difficultés et de nombreux décès, l'œuvre a été poursuivie avec persévérance. Les missionnaires ont appris à connaître toutes les tribus des bords du lac; deux stations ont été fondées; quantité d'indigènes ont été formés comme pilotes, constructeurs, ouvriers, domestiques; même les Arabes, trafiquants ou colons, ont déposé leurs préventions et ont aidé aux progrès de la mission par leur conduite hospitalière et amicale.

La Société possède un bateau de sauvetage en acier, et un bâtiment à voile de 18 mètres de long, pourvu d'une machine à vapeur. Le lever du lac a été fait, les ressources du pays et le caractère des indigènes ont été étudiés. Au point de vue de la suppression de la traite, la situation du Tanganyika est excellente et le pays riche par lui-même peut devenir le centre d'un commerce légitime important. Quant au développement de l'art et de l'industrie des natifs, M. Hore regrette que l'on ait inondé certaines régions africaines de marchandises européennes à

[1] Du point où la Loukouga sort du Tanganyika jusqu'à Nyangoué, sur le Congo, la distance, à vol d'oiseau, est de 500 kilomètres environ.

[2] Outre Oudjidji, établissement essentiellement arabe, on compte, sur les bords du Tanganyika, les stations de Karéma et de Mpala, fondées par l'Association internationale africaine et remises aux missionnaires romains après la fondation de l'État du Congo; celle de Kibanga, des missions d'Alger; celles de Kawala et de Pambeté, de la Société des missions de Londres.

bon marché, qui ont étouffé de précieuses industries indigènes, qu'il aurait fallu encourager avec soin. Il serait déplorable que les opérations commerciales des Européens n'eussent pour but que le lucre, et que les Africains, privés de leurs travaux utiles et laissés dans leur ignorance primitive, tombassent dans un état de sujétion pire que leur condition présente. Leur magnifique pays ne réclame qu'un peu d'aide pour que les ressources en soient utilisées; eux-mêmes s'élèveront s'il sont soutenus, mais aucune entreprise politique, commerciale ou scientifique ne sera possible si elle ne se propose avant tout la suppression effective de la traite des esclaves.

---

## CORRESPONDANCE

### Lettre du Zambèze, de M. D. Jeanmairet.

Séshéké, Zambèze, 21 juin 1889.

Je vais essayer de répondre à vos principales questions. L'esclavage chez les Ba-Rotsé s'étend à toute la population. Ainsi, le roi a le droit de prendre à son service n'importe quel fils de chef, dont il fait un *secomboa,* c'est-à-dire un chef des gens de sa maison ou un surintendant pour la chasse, la pêche, le tribut et d'autres travaux. D'autres fils de chefs sont appelés par lui à devenir chefs de village ou de tribu. En un mot, c'est le roi qui, avec l'aide de ses conseillers, confère toutes les charges dans le royaume. Le roi a encore le droit de prélever un tribut humain sur chaque chef, duquel il prend les sujets mâles ou femelles dont il a besoin. En outre, chaque année, le roi envoie des licomboa, ou chefs, enlever des enfants, surtout chez les Ma-Totela, les Ba-Toka et les Ma-Subia. Ces expéditions ne sont pas toujours très productives, car dès qu'on apprend l'approche des envoyés du roi, les parents cachent leurs enfants. Les petits chefs de village se prêtent volontiers à ce stratagème et répondent aux envoyés du roi que leurs gens sont dispersés et introuvables. Alors, si une battue des bois ou des roseaux échoue, les gens du lekheto (des péages), s'en retournent à vide à la Vallée, sans encourir la colère du roi qui est habitué à ce mode de faire. D'autre part, une expédition semblable n'échoue jamais complètement; tout le butin humain est amené au roi qui, après avoir fait son choix, distribue le reste aux autres chefs et à ses ambassadeurs tout d'abord, en rétribution de leurs peines.

Ces expéditions sont le fléau du pays, non seulement à cause des razzias de gens qu'elles exécutent, mais aussi parce que les messagers pillent les villages, battent les gens, font bonne chère aux dépens des victimes. C'est pour cette raison que les gens se dispersent le plus possible, qu'ils cachent leur nourriture loin des villages dans des trous soigneusement recouverts. En revanche, il faut dire que les pauvres envoyés du roi mourraient de faim s'ils n'usaient de violence pour

se procurer des vivres. Les ordres du roi de pourvoir aux besoins de ses messagers, ne servent à rien, et quelquefois nous avons vu sous nos yeux ces derniers se servir eux-mêmes sans que, dans nos cœurs, nous pussions les blâmer, bien que nous ayons toujours réprouvé devant eux tout acte semblable de violence et engagé les gens à leur donner de plein gré. Les Ba-Rotsé disent : *rea tsualela morena (nous enfantons pour le roi)* ; les esclaves corrigent ce dicton en disant : rea tsualela Ba-Rotsé (nous enfantons pour les Ba-Rotsé). Voilà pour ce qui concerne l'esclavage en temps ordinaire. Dans les expéditions guerrières, le butin humain appartient à celui qui le capture, après que le roi et le chef du guerrier ont pris leur bonne part. En d'autres termes, il faut que les esclaves aient la main heureuse pour qu'il leur reste quelque chose; les plus fortunés auront surtout en partage une femme, ou une jeune fille ou un enfant. Il en est de même pour l'autre espèce de butin, le bétail par exemple, beaucoup d'esclaves en possèdent quelques têtes. Même en dehors du butin de la guerre, les bergers des Ba-Rotsé ont tous une ou deux vaches qui leur appartiennent en propre; en outre, ils ont le droit de traire certaines vaches pour leur entretien journalier. Chaque chef agit avec ses gens comme le roi le fait avec lui. Il donnera à celui-ci une femme, à celui-là une vache, à un troisième un esclave. Il y a donc peu d'esclaves qui ne soient maîtres à leur tour, même les esclaves des esclaves ont aussi des esclaves. Ce qui est particulier à ce pays, c'est que les chefs prennent pour femmes leurs esclaves et donnent leurs filles en mariage à leurs esclaves. Il en résulte que les chefs sont en relation de famille avec bon nombre de leurs gens; c'est sans doute par ce moyen qu'ils conservent quelque ascendant sur ceux-ci. A proprement parler, il n'y a pas de chefs dans ce pays où tout le monde est chef. Au premier abord, les Ba-Rotsé sont avec leurs esclaves dans les rapports très familiers, presque paternels. Ils les battent bien quelquefois, les tuent même; mais, somme toute, les esclaves ont beaucoup de liberté, ils peuvent, presque impunément, refuser de faire certains travaux. Rien ne démontre mieux le peu d'autorité dont jouissent les chefs, que la dernière expédition de chasse aux Matsui. Il leur a fallu plusieurs semaines pour rassembler, au nom du roi, une partie seulement de leurs gens et non moins de peine pour les empêcher de se sauver tous sur le théâtre d'action. Lors de la dernière guerre, Ratau, le général en chef de Seshéké, partait seul avec ses enfants et deux ou trois esclaves, après avoir vainement attendu ses gens. « Oh ! non » répondit-il, « ils me suivront dès qu'ils me sauront en route. » Il ne s'agissait ici que d'aller piller les Ma-Choukouloumbé. Lors du sac de Seshéké par Lethsuala (Morantsiane), les chefs se sauvaient tous seuls, abandonnés de leurs esclaves. En cas de difficultés entre un chef et un esclave, celui-ci se réfugie chez le roi. et même lorsqu'il reçoit une punition corporelle, il devient sujet du roi plus souvent qu'il n'est renvoyé à son chef. J'ai entendu dire, mais ceci demande confirmation, que le roi a décidé de donner une défense à quiconque tuera un éléphant; le chasseur aurait le droit d'acheter ce qu'il voudrait avec sa défense et de partager le butin avec son chef. Toutefois, cette mesure ne paraît pas être en faveur, à cause des querelles que le partage du butin peut faire surgir entre les intéressés (maîtres et esclaves).

Vous me demandez encore : s'il arrive qu'une mère esclave soit séparée de ses enfants; hélas! c'est le cas généralement, non seulement pour les victimes de la guerre, mais aussi pour celles du tribut. Les captifs sont les derniers esclaves, mais au bout de quelques années, ils sont sur le même pied que les autres; ils font d'emblée partie de la nation. Constamment, un principal esclave est élevé au rang de petit chef; le nombre de ceux-ci est incalculable. Le nom de Ba-Rotsé ne s'applique pas seulement à des Ba-Rotsé d'origine, tant s'en faut, c'est bien plutôt le nom général donné aux chefs, de quelque tribu qu'ils descendent. Si ces derniers conservent le pouvoir, c'est qu'il y a entre eux un esprit de solidarité mutuelle, des relations de famille, et que les tribus soumises n'ont pas l'esprit de corps, pas d'unité, pas de chefs. Je ne pense pas même qu'un homme de talent et de courage parmi les esclaves pût les libérer; la jalousie des autres annulerait tous ses efforts, il n'y a pas de patriotisme chez eux. Ce que je viens de dire répond à deux autres de vos questions, c'est-à-dire que les enfants de l'esclave appartiennent à son chef ou au roi et qu'il n'y a, en fait d'affranchissement, qu'une amélioration de l'esclavage pour les plus habiles. Tous sont esclaves et sans doute le roi aussi; la nation tout entière est liée à la même chaîne. Entre eux, les chefs font des marchés de bétail, de bateaux, dont les esclaves sont la monnaie; ou bien ils en font des échanges. La vente des esclaves, la traite au dehors, est maintenant interdite par le roi. Du côté du sud, elle est impossible à cause de Khama et du côté de l'ouest, les Mambare ont acheté ou achètent encore des esclaves des chefs, mais je crois qu'ils ne le font plus ouvertement et que le nombre en est peu considérable.

Voici maintenant un autre sujet intéressant. Il y a deux mois, notre poste nous a été apportée par un de nos chasseurs de l'an dernier. Il est venu, au nom d'une Société de Kimberley, essayer de passer avec le roi et les principaux, un contrat, d'après lequel il recevrait le droit exclusif de la recherche de l'or dans tout le pays des Ba-Rotsé. Il demande l'autorisation de construire, d'établir des routes à son gré, même des railways, de rendre la route du fleuve navigable pour un petit steamer etc., et désire n'introduire que de braves gens dans le pays, une vingtaine dès l'année prochaine, et pas de spiritueux. En retour de la concession accordée, cette société offrirait au roi une rente annuelle de 300 liv. sterl. et un fort beau cadeau de fusils et de munitions dès aujourd'hui. En outre, ce Monsieur est chargé par un représentant de la Be-Chuanaland Exploration Company Limited, de faire signer, au nom de cette dernière, un contrat demandant le monopole exclusif du commerce de tout ce pays; le contrat stipule qu'aucun spiritueux ne sera introduit dans le pays; cette seconde Société désire établir des magasins sur cette rive, ainsi qu'un service de poste régulier. Elle offrirait au roi une rente annuelle de 100 liv. sterl. Le négociateur est à la Vallée et nous attendons impatiemment l'issue de ses négociations. Les Ba-Rotsé ont tout intérêt à accepter, d'autant plus que les Ma-Tébélé sont pour eux une menace constante. En ce moment ils passent le fleuve en-dessous de Wanky et les espions du roi ne savent pas encore s'ils se rendent ici ou chez les Ma-Choukouloumbé. Le danger sera encore bien

plus réel si les Bœrs arrivent à déposséder Lobengula de son pays et à le refouler sur cette rive. En réponse à une lettre adressée l'an dernier, par nous, à Lobengula, M. Holm de la Société des missions de Londres, nous répond au nom du roi que, même en cas d'invasion, nous n'aurions rien à souffrir des Ma-Tébélé; il ajoute que nous devons plus compter sur l'intérêt de Lobengula à se conserver le bon vouloir des blancs que sur sa parole donnée. De tous côtés, le moment présent est critique pour ce pays.

De notre œuvre, il y a peu de chose à dire : la reprise de l'école après la chasse aux Matsui, nous a amené peu d'élèves. Le jeune chef est à ses champs ainsi que tous les autres, à peu près. La première ardeur pour l'étude semble être tombée chez la plupart d'entre eux et nos principaux auditoires sont ceux de la campagne. Mon cheval nous permet, à tour de rôle, de voir plusieurs villages chaque dimanche et il mérite bien l'intérêt de nos amis. Ma maison est sous toit mais non couverte, et il y a encore du travail pour plusieurs mois afin de la rendre habitable. Aarone m'a été d'un précieux secours dans cette bâtisse. De la Vallée, les dernières nouvelles étaient peu bonnes; la maladie sévit dans l'école de Séfoula, et M^me^ Coillard est toujours peu bien. Nous attendons l'arrivée de M. Jalla pour porter du renfort à notre doyen dont la tâche dépasse les forces à cette heure. Nous n'avons pas eu de journaux cette année et ne savons les nouvelles que par nos lettres; il nous tarde fort de les recevoir.

26 juin; nous avons eu cette nuit un degré centigrade au-dessus de zéro, le minimum de cette année. Le maximum à l'ombre est 45° à 46° dans la saison chaude.

Kazungula, 31 juillet 1889.

Je suis ici depuis 8 jours pour nos bagages et M. Coillard m'a rejoint hier. Le négociateur dont je vous ai parlé a réussi à passer un contrat pour l'or. Il a obtenu en concession le pays compris entre la Mæhele, la route de guerre pour aller chez les Ma-Choukouloumbé, la Kafoué et le Zambèze. Il payera au roi une rente annuelle de 200 liv. sterl. et le 4 % du produit des mines.

En revanche la demande de la Be-Chuanaland Company touchant le monopole commercial a échoué; mais le roi l'a invitée à faire un libre commerce dans ce pays.

J'aurai sans doute à attendre encore une semaine avant de pouvoir penser à retourner au logis.

D. Jeanmairet.

---

## BIBLIOGRAPHIE [1]

*Frederik Jeppe*. Map of the Transvaal or S. A. Republic and surrounding territories. Pretoria, 1889, 1 : 1,000,000. — Grâce à leurs mines d'or, le Transvaal et les contrées voisines attirent, en ce moment-

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

ci, l'attention publique d'une manière toute particulière ; aussi la publication de la carte de M. Jeppe est-elle pour les colons, les mineurs et les actionnaires des compagnies aurifères, une aussi bonne fortune que pour les géographes. Son échelle (1 : 1,000,000) est très grande pour un pays africain, surtout pour des régions peu peuplées sur d'assez vastes étendues ; en outre elle est fort commode pour permettre de se rendre compte des distances, car un millimètre sur la carte représentant un kilomètre sur le terrain, on peut, avec un double décimètre, calculer facilement les longueurs itinéraires.

Le Transvaal occupe à peu près la partie centrale de la carte, qui déborde tout autour, au nord, jusqu'à Gouboulououayo et aux monts Matoppo ; au sud, jusqu'au pays des Ba-Souto, inclusivement ; à l'ouest, jusqu'à la frontière occidentale du Griqualand West ; enfin, à l'est, jusqu'à l'embouchure du Limpopo. On voit que la carte de M. Jeppe représente une des régions les plus intéressantes de l'Afrique australe ; des couleurs bien tranchées y séparent les différents pays. Les lignes ferrées en exploitation, les voies en projet, les routes postales, les chemins ordinaires, les lignes télégraphiques sont indiqués par des signes distincts. L'auteur a mis un grand soin à marquer d'une manière spéciale les régions d'exploitation aurifère, ainsi que les districts où l'or a été découvert. Des cartons donnent au 1 : 500,000, c'est-à-dire à une échelle double de celle de la carte principale, les territoires aurifères les plus importants, entre autres celui de Kaap, où se trouve Barberton.

D'après la longue liste, indiquée dans le titre, des documents dont l'auteur s'est servi pour dresser sa carte, on constate qu'il n'a négligé aucune source importante. Toutefois la Société de géographie de Lisbonne a cru devoir réclamer au sujet de la limite occidentale des colonies portugaises, fixée par M. Jeppe, au nord du Transvaal. Entre la frontière indiquée par ce dernier et celle à laquelle les Portugais déclarent avoir droit, il y a une distance d'environ $^1/_2$ à $^3/_4$ de degré en longitude, ce qui représente un assez vaste territoire. L'auteur de la carte donnant la limite qu'il indique comme purement approximative, il est probable que si les droits du Portugal sont fondés, il reconnaîtra son erreur. En tout cas, nous ne pouvons que le féliciter pour son beau travail qui fait connaître en détail une importante région de l'Afrique.

*Eugène Béchet.* CINQ ANS DE SÉJOUR AU SOUDAN FRANÇAIS. Paris (E. Plon, Nourrit et C^ie^), 1889, in-18, 270 p. et carte, fr. 4. — L'auteur de ce livre a fait partie de l'administration du Haut-Sénégal où il est

resté cinq ans. Il n'a pas pris part aux grandes explorations et aux campagnes qui ont eu pour théâtre cette région et le bassin supérieur du Niger. Son emploi le fixait à un poste, d'abord Longtou, puis Kita, d'où il voyait partir des expéditions auxquelles il aurait vivement désiré se joindre. C'est donc l'existence qu'il a menée au milieu des populations d'une portion assez restreinte du Sénégal supérieur qu'il décrit dans ce volume. Vivant en contact journalier avec les indigènes dont il possédait la langue, très souvent consulté par eux dans les différends qui les séparaient, il a pu réunir un certain nombre d'observations sur le genre de vie, les mœurs et le caractère des nègres du Haut-Sénégal. A vrai dire, ce petit livre n'apprend rien de bien nouveau à celui qui a lu les ouvrages de Faidherbe, de Galliéni, etc.; toutefois, il n'est pas dépourvu d'intérêt et, du reste, il se lit rapidement.

*H. Velde*. Die Transvaal Goldfelder Süd-Afrika's. Ihr Werth an sich, für die Transvaal Republik und für die Interessen des deutschen Handels und der deutschen Industrie. Berlin (Nord-deutsche Buchdruckerei), 1889, in-8°, 40 p. — Cette brochure est consacrée à la description des régions aurifères de l'Afrique australe, et particulièrement de Lydenbourg, de Kaap, de Komati, de Witwatersrand, de Malmani, du Zoutpansberg, de Tati, d'Oumzila, etc. L'auteur n'envisage pas seulement le côté financier de l'exploitation, mais il s'occupe aussi, dans une large mesure, de la géologie des contrées aurifères. Les études faites jusqu'ici lui permettent de donner des détails assez complets sur la nature des terrains, qu'il est essentiel de bien connaître pour pouvoir établir une exploitation rationnelle et rémunératrice. Dans les dernières pages de l'opuscule, il parle de l'importance des mines pour le Transvaal, ainsi qu'au point de vue de l'industrie et du commerce de l'Allemagne. Il voudrait que, dans sa patrie, on s'occupât davantage de cette Californie africaine à laquelle est réservé un brillant avenir. Pour lutter contre l'influence anglaise, il propose plusieurs moyens, entre autres l'établissement de représentants officiels de l'Allemagne au Transvaal et à la baie de Delagoa, l'immigration plus active des capitaux allemands et des Allemands eux-mêmes dans le Transvaal, la création dans ce pays d'un journal en allemand ou en allemand et en hollandais, etc.

Les émigrants et les capitalistes trouveront dans cette brochure des indications utiles fournies par un homme compétent.

---

# AUX ABONNÉS

Après avoir dirigé pendant dix ans l'*Afrique explorée et civilisée,* que j'avais fondée en 1879, j'ai l'honneur d'informer ses abonnés et ses lecteurs que je laisserai désormais le soin de sa publication à son zélé rédacteur, M. Charles Faure, qui veut bien s'en charger.

Au moment où des considérations personnelles me portent à renoncer à la direction effective de ce journal, je suis heureux de penser que j'aurai en mon principal collaborateur, dont chacun a pu apprécier la compétence, un successeur d'un talent éprouvé, pour le continuer dans le même esprit d'impartialité que je me suis efforcé de lui imprimer et que je tiens pour l'un de ses titres essentiels à la confiance du public.

Le changement que j'annonce ne consistera d'ailleurs qu'en un simple déplacement de responsabilité, et je ne cesserai pas, en particulier, de prêter mon concours à M. Faure. J'espère que, dans ces conditions, l'*Afrique explorée et civilisée* ne verra pas s'affaiblir la sympathie qu'elle a rencontrée jusqu'ici parmi les africanistes et dont, pour ma part, je leur suis très reconnaissant.

Genève, le 2 décembre 1889.

Gustave MOYNIER.

---

## BULLETIN MENSUEL (*2 décembre 1889*).

Le *Bulletin* de la Société de géographie de Marseille nous apporte une indication sommaire sur l'exploration dont a été chargé, par le gouvernement français, M. Ed. Blanc, en vue d'étudier les moyens de fixer les dunes de sable qui menacent les oasis du sud de la **Tunisie.**

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

Il était question de leur appliquer des procédés analogues à ceux qui ont été employés en France pour fixer les dunes littorales du golfe de Gascogne ; mais, en Afrique, il faut compter avec le manque d'eau ; aussi les difficultés sont-elles beaucoup plus grandes. M. Blanc a constaté que le sud de la Tunisie se dessèche progressivement. Le contraste qui existe aujourd'hui entre la richesse des oasis et la stérilité du désert qui les environne n'existait pas à l'époque romaine ; on en a la preuve en voyant les ruines très nombreuses qui sont dans le désert actuel. Au sud des oasis de Nefzaoua et de Djérid, M. Blanc a traversé le désert de l'Erg de l'est à l'ouest, en suivant un itinéraire qui n'avait pas encore été parcouru. Ses explorations dans la partie méridionale du Chott-el-Djérid l'ont amené à penser que les anciens golfes qu'il formait au sud-est et au sud-ouest de ses bords actuels devaient marquer les limites de l'occupation romaine. Quant à l'avenir de la région des oasis, M. Blanc ne croit pas qu'il soit possible de transformer le pays et de le couvrir de végétation par le moyen de puits artésiens. Ils ne peuvent être utilisés que pour des exploitations locales.

La situation de **Ménélik** paraît s'affermir. Le ras Mangascia et le dejac Sejun, neveu du roi Jean défunt, ont fait leur soumission. Ménélik a donné au dernier le commandement de son avant-garde. De son côté, Ras-Aloula a offert de se soumettre à la condition de recevoir une position en rapport avec son grade. D'autre part les chefs de **Kassala** ont fait demander au général italien de faire occuper leur ville par des troupes, pour mettre fin à l'anarchie qui y règne. Les riches négociants du pays et les chefs des tribus voisines se sont engagés à prendre à leur charge les frais de construction d'un chemin de fer de Massaoua à Keren, et plus tard de celui de Keren à Kassala, quand le pays sera tranquille. En attendant, les populations de l'Hamazen ont déjà retiré un grand avantage de l'occupation des plateaux par des troupes italiennes. Avec les razzias et les guerres continuelles, les campagnes produisaient peu ou rien. Aujourd'hui, les habitants vont à Massaoua acheter des grains qu'ils transportent par chemin de fer jusqu'à Sahati et de là chez eux à dos de mulet. Le commerce d'échange est aussi en bonne voie. Le blocus peut être considéré comme levé.

Les *Mittheilungen* de Gotha nous apprennent que M. J. Nielsen-Lund, missionnaire norwégien, a fait, dans le sud de **Madagascar,** une exploration qui lui a permis de constater que, contrairement à l'opinion courante d'après laquelle cette partie de l'île serait une vaste plaine parsemée de montagnes isolées, c'est une contrée montagneuse avec des

sommités de plus de 1300m. Traversant le Baraland, il remonta l'Onikaly qui forme le cours supérieur de la rivière Sainte-Augusta, jusqu'à la province de Tanoty qu'il parcourut dans une direction orientale. Tournant ensuite au sud, il explora une région inhabitée, peu arrosée, d'où il atteignit des districts dont la population est très dense ; enfin il arriva à Fort-Dauphin d'où il revint vers le nord en suivant la côte.

Le désir de visiter plusieurs contrées habitées par des **Gouamba** a engagé MM. Henri Berthoud et Schlæfli à faire un voyage à la côte ; le *Bulletin* de la Mission romande nous donne l'itinéraire de leur voyage, un peu différent de celui que suivit M. H. Berthoud dans son voyage de 1885[1] ; mais les localités nouvelles visitées cette fois-ci sont presque toutes indiquées dans sa carte. Quittant Valdézia le 12 juin dernier, les voyageurs passèrent d'abord à la station de Shilouvâne, puis descendirent le Salaté jusqu'à l'endroit où il se jette dans l'Olifant ; de là, ils se rendirent à Phamahomo, traversèrent l'Olifant à son confluent avec le Ndzyo et, se dirigeant toujours vers l'est, visitèrent Monywé, Mongamané et Makaringé sur la rive gauche de l'Olifant. Suivant ensuite le Limpopo, ils visitèrent le vieux chef Nwandjobo, et de là atteignirent l'embouchure du fleuve sur l'Océan indien. Tournant alors vers le S.-O., ils visitèrent les tribus du bord de la mer jusque chez Mapounga, traversèrent le Nkomati et arrivèrent à Rikatla le 29 juillet. Toute la colonie romande y était réunie. Les missionnaires purent conférer ensemble. Les voyageurs eurent, il est vrai, à souffrir de la fièvre ; heureusement ils purent reprendre, dès le 16 août, le chemin des Spelonken.

L'exploitation des **gisements aurifères** du Transvaal et de l'Afrique australe en général, prend chaque année un développement plus considérable. Pendant la période de 1870 à 1887, la production de l'or y fut de peu d'importance : 1,300,000 francs annuellement. Mais, depuis l'année dernière, elle a fait de très grands progrès. Une vingtaine de compagnies traitent le quartz, surtout dans les districts de Witwatersrand et de Kaap. Le premier de ces districts fournit aujourd'hui les $^4/_5$ de l'exportation d'or du Cap. Les mines de houille récemment découvertes aux environs immédiats de Johannesbourg, vont pourvoir la métallurgie d'un combustible d'assez bonne qualité qui permettra une réduction notable des frais d'exploitation et activera la production. De plus, dans ces districts, comme dans ceux du Zoutpansberg, du Zwazieland et du Damaraland, qui commencent à attirer le flot des mineurs, les couches de quartz paraissent de formation régulière en surface et en profondeur. On

[1] Voy. la Carte, VIIme année, p. 316.

ne se trouve donc pas en présence de circonstances accidentelles, mais on a affaire à une production qui suivra une marche progressive. L'an dernier, les mines africaines ont déjà jeté sur le marché financier une trentaine de millions de francs; il est fort probable que cette année-ci l'exportation atteindra 47 ou 48 millions, dont 38 provenant des gisements du district de Witwatersrand. On compte pour l'année prochaine sur une production quotidienne de 3,000 onces, soit 900,000 onces par an ou environ 80 millions de francs. L'Afrique australe est donc appelée à exercer une influence considérable sur le marché de l'or.

M. Frank Mandy écrit de Kimberley au *Diamond Fields Advertiser,* pour mettre en garde les chercheurs d'or du Transvaal qui seraient tentés de se rendre dans le **Ma-Shonaland,** contre les dangers auxquels les exposerait une carte intitulée : The Prospector's Sketch map of Ma-Tebeleland and Ma-Shonaland. L'auteur, M. Bowler, indique comme « route sûre et salubre » un itinéraire allant de Prétoria par Marabastadt, le Limpopo traversé au nord de Derdeberg, la Nouanetzi et la Loundi, de Zimbade l'on atteint la Gounamapoutsi, cela fait en tout 1145 kilom., par une route bonne pour les chevaux et les bœufs. Or, d'après M. Mandy, il n'y a point de route dans la plus grande partie du territoire indiqué. Le climat y est mortel, les rivières d'un passage presque impossible. Du côté de l'est, le Ma-Shonaland est inaccessible pour les wagons. Il y a quelques années, le P. Law chercha à se rendre du Ma-Shonaland au pays d'Oumzila, mais il rencontra de telles difficultés qu'il fut forcé d'abandonner son wagon et qu'il mourut de fatigue et de fièvre. Un chasseur qui, avec quelques Boers, n'avait pu obtenir de Lo-bengula l'autorisation de chasser, résolut de se rendre dans le Ma-Shonaland par la route du sud, qu'indique M. Bowler; toute l'expédition eut à souffrir de la fièvre; sur dix-sept personnes, huit moururent en route; le pays est très accidenté, les wagons sont plus encombrants qu'utiles. Des mineurs qui prendraient cette route s'exposeraient à un désastre à peu près certain.

Khama, roi des Ba-Mangouato, a dû émigrer avec tous ses gens et leurs biens, de **Shoshong,** au district de Couapong; les cartes portent aussi Matsopong. Depuis longtemps, le manque d'eau à Shoshong était, pour les habitants, une cause de grandes difficultés. La situation de la nouvelle ville se trouve par 22°, 45′ lat. S. et 28°,40′ long. E. Elle est beaucoup plus rapprochée que Shoshong de la rivière des Crocodiles, dont 100 kilom. la séparent; elle a de l'eau en abondance, et convient très bien à la culture des végétaux d'Europe. Le journal, *The Chronicle,*

de la Société des missions de Londres, ajoute cependant qu'un danger menace le nouvel établissement, c'est un poste de police créé par le gouvernement du protectorat britannique à environ 35 ou 40 kilom. de Couapong. Khama ne permet pas que les spiritueux soient introduits chez les Ba-Mangouato, et ses gens sont tout à fait tempérants. La politique anglaise acceptera-t-elle cette prohibition ? Après le départ des gens de Khama, les blancs sont restés seuls à Shoshong.

M. **Arnot** écrit du pays de Kivoula, dans la **province de Benguela,** le 2 juillet, aux *Proceedings* de la Société de géographie de Londres : « Le système des porteurs a presque complètement cessé ; ceux qui étaient employés comme tels s'étant adonnés à la recherche du caoutchouc depuis la découverte de certaines racines qui en fournissent. Les trafiquants portugais eux-mêmes ont été forcés, faute de bras, d'abandonner leur commerce avec l'intérieur ; le prêtre de Baïloundo a quitté son poste, les provisions lui manquant. J'ai télégraphié en Écosse pour avoir des mulets. Après plusieurs messages par le câble de Benguela nouvellement posé, j'espère recevoir par le steamer du mois d'août douze mulets de transport. Il suffira qu'ils transportent mes bagages et mes marchandises jusqu'à Kivoula ou à Bihé ; au delà de ces deux localités, on peut se procurer des porteurs. En attendant, avec mes gens, j'examine la route ; le sentier s'élève jusqu'à 1300$^m$ sur un parcours de 100 kilom. ; il est très raboteux, mais n'est pas impraticable pour des bêtes de somme. Nous avons un cheval, un âne et un mulet ; ce dernier l'emporte sur les deux autres, quoique l'âne provienne d'Espagne, et que le cheval ait servi sur les routes difficiles des îles du Cap Vert, d'où j'espère obtenir mes mulets. A l'intérieur tout est tranquille, tout le monde paraît occupé par le commerce. »

Le lieutenant Tappenbeck est mort subitement de la fièvre au **Cameroun ;** c'est une grande perte pour l'exploration allemande africaine. Après le départ du capitaine Kund de la station de Epsumb, entre le Njoung supérieur et le Sannaga, Tappenbeck avait pu faire une reconnaissance au N.-O., franchir le Sannaga, et atteindre le pays du chef Ngiren dont la résidence est située par 4°, 42' lat. N. et 12°, 25' long. E. Il avait constaté là l'existence de relations commerciales avec les États musulmans haoussa, relations qui amènent la traite, la dévastation et la dépopulation du pays. En apprenant la mort de son compagnon d'exploration, le capitaine Kund a immédiatement quitté l'Europe pour retourner au Cameroun. Il s'établira probablement à la station d'Epsumb. Celle de Kribi dans le Grand-Batanga a acquis une importance commer-

ciale et politique assez grande pour qu'un fonctionnaire impérial y soit attaché.

Le *Journal des Débats* a reçu une correspondance intéressante relative aux études faites à Saint-Louis par M. le Dr Castaing, pharmacien principal de la marine française, sur la culture du **ricin au Sénégal.** M. Castaing avait jeté les yeux pour cette culture sur les vastes terrains sablonneux du Cayor et de la banlieue de Saint-Louis; en 1888 il distribua 20,000 graines de l'espèce la plus productive. Malgré la sécheresse du dernier hivernage, qui a compromis la culture des arachides et du mil dans le bas fleuve, il a pu être récolté des graines mûres dans les premiers jours de décembre, sans préjudice de la récolte des arachides, du mil, des haricots. Ces graines sont belles, bien nourries, grasses, pesant environ 40 à 50 grammes le cent, suivant le degré de dessiccation. Le ricin indigène, plongeant ses racines profondément dans le sol, s'accommode de peu d'humidité; il ne nuit pas à la culture des arachides et du mil qui se nourrissent à la surface. M. Castaing s'est aussi préoccupé de savoir si un écoulement du ricin était possible sur les marchés d'Europe. M. Heckel, professeur de sciences naturelles à Marseille, lui a répondu que les ricins sont très recherchés et valent, l'huile de 54 à 57 fr., et les graines de 25 à 27 fr. les 100 kilog. A Marseille aussi le placement est facile, même pour de grandes quantités. En 1877 les arrivages de ricin à Marseille n'étaient que de 3190 quintaux métriques, en 1879 ils s'élevaient à 67,980 quintaux et en 1888 ils ont atteint 181,040 quintaux. Il y a quelques années l'huile extraite du ricin n'était guère employée que dans la pharmacie. Aujourd'hui, c'est la plus faible partie qui est affectée aux usages pharmaceutiques, tandis que presque toute la production est utilisée soit dans la teinturerie, où elle sert de mordant pour fixer le rouge sur les étoffes, soit pour la savonnerie et le graissage des machines.

M. Donald Mackensie, directeur de l'établissement commercial anglais du **cap Juby,** a adressé en Angleterre un rapport sur la marche des factoreries, et sur l'opposition faite par les Maures, opposition à laquelle il espère avoir mis un terme. Le commerce augmente, et la paix règne parmi les tribus diverses du voisinage. Lors de sa précédente visite, il avait vu les principaux chefs du pays, et, sur les instances des natifs, il les avait groupés en confédération sous un chef suprême pour la protection du commerce du cap Juby, et aussi pour la défense du pays contre les maraudeurs. Lorsque le gouverneur de l'Oued-Noun, pour le sultan du Maroc, apprit cette organisation, il s'empressa de prendre des me-

sures pour s'efforcer de la rompre. Il essaya d'abord de séparer les chefs amis, mais ce projet échoua; alors il résolut de recourir à la force. Après avoir soigneusement dressé son plan, il sortit de l'Oued-Noun avec un corps de 150 soldats du sultan, y compris 50 cavaliers, sous le commandement du caïd Hadyda, beau-frère du sultan; tous ses hommes étaient armés de carabines Winchester. Cette troupe marcha sur Dourah, à 50 kilom. du cap Juby, et y prit possession d'un château indigène. Dès que les chefs arabes de la fédération apprirent cette invasion, ils rassemblèrent leurs gens et marchèrent sur Dourah, au nombre de 200, y compris 20 cavaliers; ils cernèrent le château. Le gouverneur susmentionné sortit pour livrer bataille; après un engagement sérieux, il fut défait et obligé de se retirer dans le château; les Maures, serrant de près les fugitifs, tuèrent le caïd Hadyda; le gouverneur n'échappa qu'avec peine à la mort, et comprit qu'il devait ou se rendre ou faire la paix. Il envoya aux Anglais établis au cap Juby plusieurs messagers pour demander qu'il ne fût donné aux indigènes ni canons ni assistance, et pour faire savoir qu'il n'avait point de desseins hostiles à l'égard de l'établissement. Enfin il dut payer aux chefs natifs une forte somme pour pouvoir retourner avec sa troupe à l'Oued-Noun. Cette victoire a eu un très bon effet moral sur les Maures. Leur confiance en leur force s'est accrue; ils sentent qu'ils peuvent braver l'intervention du sultan. En même temps ils désirent rester sous la protection des Anglais au cap Juby et se montrent favorables à ceux-ci. L'un d'eux se propose de faire une visite en Angleterre avec M. Mackenzie. Ce sera la première fois qu'un chef de cette partie de l'Afrique entreprendra un voyage en Angleterre.

## NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

**L'administration de l'Algérie a terminé le travail relatif à la dernière ponte des sauterelles. Elle n'a relevé, cette année-ci, dans l'arrondissement de Sétif, que 99 gisements d'œufs, comprenant 3235 hectares contaminés. Plus de 1000 indigènes environnant ces gisements, sont préposés à la surveillance des éclosions. L'année dernière, plus de 36,000 hectares étaient contaminés. Le succès de la lutte contre les criquets encouragera certainement les surveillants à ne pas se relâcher dans la vigilance à exercer à l'égard des gisements d'œufs.**

**La Société de géographie de Paris a reçu, de source sûre, des informations qui ne permettent plus de douter de la mort de l'explorateur Camille Douls. Il a été assassiné au Touat, non loin d'Insalah, dans la région où eut lieu, il y a quelques années, l'assassinat du lieutenant Palat.**

En constatant, dans un de ses discours, les progrès réalisés en Égypte, lord Salisbury a reconnu que le moment est venu de songer à alléger les charges des fellahs. Espérons que la classe agricole, dont nous avons signalé l'appauvrissement (p. 322), sera un peu déchargée des lourds impôts qui pèsent sur elle.

La monnaie coloniale au type de 5 francs que le gouvernement italien fait frapper pour l'Abyssinie, aura cours en Italie et dans les colonies italiennes, mais non dans les pays de l'Union latine.

Le gouvernement italien a notifié aux puissances signataires de la Conférence de Berlin qu'il a, le 15 novembre, pris sous son protectorat la partie du littoral oriental de l'Afrique qui s'étend du sultanat d'Obiat jusqu'à Kismayou.

D'après une note du *Reichs-Anzeiger* de Berlin, la région située entre la colonie allemande de Vitou et Kismayou, est placée sous le protectorat de l'empire d'Allemagne, en vertu de traités conclus avec les sultans et les chefs de cette région, et sous réserve des droits des tiers.

Le drapeau de l'empire allemand a été hissé sur Port Durnford, dans le groupe des îles Dandy, près de la côte orientale d'Afrique, au nord de la colonie de Vitou.

Le Conseil fédéral de l'empire allemand a été saisi d'un projet de loi concernant une subvention pour l'établissement d'un service de bateaux entre l'Allemagne et l'Afrique orientale. Il devra y avoir au moins un voyage toutes les quatre semaines. Le chancelier de l'empire désignera les escales et le port de destination. Le service devra commencer un an au plus tard après la conclusion du traité.

Le gouvernement anglais a créé une nouvelle ligne de steamers entre Londres et Zanzibar. L'*Arawatta,* le premier steamer de cette nouvelle ligne, est parti le 2 novembre de Londres; il a touché à Naples, sera le 25 à Lamou, le 26 à Mombas et le 27 à Zanzibar.

Une sécheresse prolongée régnant au Transvaal, le gouvernement a offert une prime de 20 liv. sterl. à chacun des 250 premiers wagons qui arriveront à Johannesbourg avec des vivres. Le gouvernement de Natal offre la même prime aux 50 premiers wagons envoyés de la colonie.

M. Gordon-Sprigg, premier ministre de la Colonie du Cap, a annoncé que le gouvernement a fait un arrangement avec M. Rhodes, un des principaux agents de la South African Company, en vue de l'exécution du chemin de fer de Kimberley à Vrybourg. Les travaux commenceront prochainement. Le gouvernement croit que la ligne sera ouverte à la circulation l'année prochaine; il a la faculté de racheter la ligne quand il le voudra.

La seconde vente publique trimestrielle d'ivoire du Congo a eu lieu le 30 octobre à Anvers. Elle comptait 2444 défenses d'éléphants, pesant environ 31,500 kilogrammes; elle a produit un million de francs. Les acheteurs anglais, français, allemands, hollandais et belges affluaient. La prochaine vente aura lieu à la fin de janvier. Déjà plusieurs envois d'ivoire sont annoncés du Congo.

Un traité de commerce et d'amitié a été conclu entre la Suisse et l'État Indépendant du Congo.

D'après une lettre de M. Grenfell, de la station de Bolobo, les indigènes, quoique vivant en excellents termes avec les missionnaires, ne voient pas de très bon œil les protestations de ceux-ci contre les sacrifices humains. Il y en a presque chaque semaine, à l'occasion de funérailles ou par suite de la condamnation d'un indigène accusé de sorcellerie. Toutefois, beaucoup de ces pauvres gens ne sont pas fâchés de voir les missionnaires protester contre une coutume qui pourrait un jour leur coûter la vie.

Sur la proposition de la commission du prix Garnier, l'Académie a accordé un prix de 6500 francs au P. Augouard, qui devra examiner les différentes questions de géographie, d'ethnographie et de linguistique que peut soulever l'étude des populations établies sur les rives de l'Oubangi et de l'Ogôoué.

M. Alfred Fourneau est chargé d'une exploration du pays compris entre l'Ogôoué et la côte au nord-ouest du Gabon. M. Paul Dolisie lui est adjoint comme second. La mission se propose de remonter l'Ogôoué jusque chez les Okanda, de déterminer la ligne de faîte qui limite les bassins du Gabon et de la rivière Muny, de relever avec soin la route suivie et de recueillir des renseignements exacts sur les productions du pays, les mœurs et les traditions des indigènes.

Une Compagnie, dont le siège est à Hambourg, a été fondée pour l'acquisition, l'exploitation et la vente de terrains dans la colonie du Cameroun. Elle s'occupera d'abord de l'établissement et de la culture de plantations. Sa durée est illimitée.

La canonnière le *Mage*, sous la conduite du lieutenant de vaisseau Jaime, a fait une nouvelle exploration du Niger, entre Bammakou et Timbouctou. Elle complète celle que le lieutenant de vaisseau Caron a faite en 1887, avec la canonnière le *Niger*. Les tribus indigènes ont fait le meilleur accueil à l'expédition française.

D'après l'*Indépendance belge*, la Grande-Bretagne proposera au Congrès de Bruxelles que les États européens qui ont des possessions en Afrique soient autorisés à frapper de droits de douane les spiritueux, et d'y ajouter un droit légal sur le produit des boissons, de façon à restreindre le plus possible le trafic des liqueurs fortes.

---

## CHRONIQUE DE L'ESCLAVAGE

A l'occasion du décret[1] du sultan de **Zanzibar** proclamant que tous les individus amenés sur le territoire de ce souverain après le 1er novembre seront libres, le *Times* a publié une lettre du Rév. Horace Waller, de laquelle nous extrayons ce qui suit : « Il a été promis au représentant

[1] Par le même décret, le sultan a donné à la Grande-Bretagne et à l'Allemagne le droit perpétuel de visiter toutes les embarcations appartenant à ses sujets. Le *Reindeer*, navire anglais, a capturé une barque de négriers sortie de l'île de Pemba, ayant à bord 131 esclaves.

britannique que tous les enfants nés après le 1er janvier prochain seront libres, mais demeureront sujets du sultan si leurs parents le sont. A Zanzibar et à Pemba, il y a actuellement des dizaines de milliers d'esclaves, qui, si l'Angleterre insistait, pourraient être mis en liberté aujourd'hui même, parce qu'ils ont été importés contrairement à des déclarations formelles, des esclaves qui ont coûté des sommes énormes à la Grande-Bretagne. Maintenant, qui décidera s'ils sont sujets du sultan ou non ! Sera-t-il permis à ces malheureux de s'inscrire comme sujets du sultan pour que les enfants qui leur naîtront après le 1er janvier soient libres ? Qu'on leur conseille plutôt d'en appeler aux traités avec l'Angleterre et de déclarer que leur captivité est illégale. M. Portal s'est décidé à se rendre à Pemba ; là, il pourra, pour la première fois, annoncer aux multitudes d'esclaves qu'après des années d'esclavage illégal des parents, la liberté doit avoir plus de valeur pour eux que pour l'enfant problématique qui n'est pas encore né. Car on en arrive à ceci : que les parents sont dupés en se déclarant sujets du sultan dans l'espoir de la liberté pour leurs enfants à naître, et le sultan est blanchi ; ils sont ses sujets et ne sont plus des esclaves illégalement importés, ni improprement détenus. Non, il faut désirer sérieusement qu'un enregistrement de tous les habitants de l'île de Pemba soit exécuté ; alors l'on aura le temps d'établir l'identité de chacun. La première proclamation, aux termes de laquelle tous les esclaves importés après le 1er novembre seront libres, suivie de celle qui annonce que tous les enfants nés après le 1er janvier 1890 seront libres également, donne lieu à une confusion menaçante. Mille neuf cents jeunes noirs grinceront des dents à la vue du pauvre père dans les fers, tandis que le noir âgé maudira le jour où il se sera déclaré sujet du sultan pour que son enfant pût être libre. Qu'il aille plutôt trouver M. Portal pour lui raconter comment il a été pris, à travers les paperasses des traités et des vingtaines de croiseurs, et que les Anglais, qui en ont fait les frais, aient leur mot à dire à ce sujet. »

Le *Bulletin officiel* de l'**État indépendant du Congo** publie deux rapports au roi souverain, l'un sur la législation de l'État au point de vue de la suppression de l'esclavage et de la protection des noirs ; l'autre, sur les mesures politiques et militaires prises et à prendre pour amener la répression de la traite des esclaves dans les territoires de l'État indépendant. A la base de la législation se trouve le principe posé par l'article 6 de l'Acte général de la Conférence de Berlin, aux termes duquel « toutes les puissances qui exercent des droits de souveraineté ou une influence dans les territoires formant le bassin conventionnel du

Congo s'engagent à concourir à la suppression de l'esclavage et surtout de la traite des noirs. » Par là, tout esclavage étant condamné en principe, les tribunaux de l'État du Congo ne pourraient ni sanctionner, ni regarder comme licites des faits quelconques d'esclavage, fût-ce sous prétexte de respecter les us et coutumes locaux. L'interdiction de l'esclavage se trouve consacrée dans le code pénal de l'État; l'esclavage, même domestique, ne saurait être reconnu officiellement. En effet, il n'est pas possible au Congo qu'un homme soit assujetti à un autre, toute atteinte à la liberté individuelle étant réputée délit punissable par le Code pénal. Tout homme, libre en droit, peut s'émanciper d'un assujettissement illicite, et, à cet effet, l'autorité est tenue de lui accorder aide et protection. L'autorité doit surveiller les contrats de louage pour empêcher qu'ils ne dégénèrent en esclavage domestique. Tout contrat de louage d'un noir doit être dressé par écrit et présenté au visa de l'autorité, afin que celle-ci puisse s'assurer que le noir s'est librement engagé et qu'elle puisse surveiller, en tout temps, l'exécution fidèle des conventions. Le directeur de la justice au Congo, consulté sur la question de savoir si ces dispositions atteignent le but, a répondu qu'il ne voit pas de faits illicites se rattachant soit directement, soit indirectement à la traite des noirs ou au transport des esclaves, qui échappent à la connaissance des tribunaux au Congo. L'état d'esclavage, même dans la forme admise de servitude domestique qu'il revêt souvent parmi les populations indigènes, n'existant pas aux yeux de la législation, il en résulte en fait que nul ne peut être détenu ou retenu contre son gré, quels que soient les moyens employés : ruses, violences, menaces, sans que l'auteur de ces manœuvres coupables ne s'expose à être déféré à la vindicte des lois. Aussi, au point de vue des mesures législatives destinées à sauvegarder la liberté individuelle des noirs, les dispositions prises jusqu'à ce jour répondent-elles à tous les besoins; la législation est suffisamment armée pour protéger efficacement les noirs indigènes ou non indigènes. Il reste seulement à étendre de plus en plus en fait l'application de ces dispositions humanitaires aux régions, chaque jour plus circonscrites, qui se trouvent encore en dehors de l'influence directe et immédiate des pouvoirs publics.

Quant aux mesures politiques et militaires prises et à prendre pour amener la répression de la traite, il s'agissait avant tout d'arrêter la marche progressive des métis arabes, originaires de Zanzibar, dans les provinces situées à l'ouest du Tanganyika. Pour cela, des postes ont été fondés jusqu'aux Stanley-Falls, et les razzias des marchands d'esclaves

ont été enrayées au moins dans le voisinage immédiat du Congo. Des troupes indigènes ont été formées à la discipline militaire; 5000 hommes de milice composent la force publique dans le pays des Ba-Ngala, et 3000 dans les environs de l'Arououimi et des Stanley-Falls. Prochainement une milice de 3000 hommes protégera le haut Kassaï et le haut Lomami, où sera installé un camp fortifié comme il en a été créé un au confluent de l'Arououimi. Les chefs de ces camps ont pour instruction d'établir immédiatement de grandes plantations autour de leurs positions et de rayonner dans le pays, de manière à grouper sous leur protection les populations indigènes et à les rassembler en noyaux compacts, centres d'activité agricole et de résistance militaire aux marchands d'esclaves. La traite se pratiquant entre le Loulongo et l'Oubangi, le commissaire de l'État dans ce district a réussi, grâce à son bateau à vapeur, à capturer plusieurs fois des pirogues de négriers, et il a rendu les actes de traite beaucoup plus rares en édictant une série de mesures de police.

En même temps, l'État a adopté à l'égard des métis arabes une politique conciliante. Il a voulu s'assurer s'il ne serait pas possible d'éviter une lutte à outrance avec des hommes non dépourvus de certaines qualités, initiés aux rudiments de la civilisation et capables de devenir des auxiliaires utiles s'ils consentaient à renoncer à l'institution de l'esclavage et aux pratiques de la traite. C'est dans cet esprit qu'il a pris à son service Tipo-Tipo, le Vali des Stanley-Falls. Dans une certaine mesure, les terreurs de la chasse à l'homme ont été limitées. L'État a cherché à orienter dans une voie nouvelle les opérations commerciales des Arabes, dans l'espoir de les amener à demander à des transactions légitimes l'équivalent des bénéfices que leur procure la traite. Toutefois, il serait hautement désirable de tenter des efforts plus énergiques que ceux qui ont été déployés jusqu'à aujourd'hui. Il serait hautement désirable, dit le rapport, de pouvoir se mettre en travers des grands courants de la traite intérieure en organisant des croisières sur certaines eaux, en occupant les voies principales qui mènent, soit au Soudan sud-oriental, soit aux sources du Congo, où se trouvent les champs d'action des Arabes agissant entre les lacs Tanganyika et Nyassa.

C'est sur l'État du Congo, plus directement en contact avec le fléau dans son foyer central, que porte le poids principal de la lutte à soutenir dans cette région intérieure. C'est à lui que les charges de cette vaste mission incombent aujourd'hui au premier chef. Son succès profitera à

l'humanité tout entière, comme à tous les États qui ont des possessions africaines.

Le **Congrès anti-esclavagiste** des puissances est réuni en ce moment à **Bruxelles.** La première séance a eu lieu le 18. Les puissances ont choisi comme plénipotentiaires leurs représentants diplomatiques à Bruxelles. Quelques-unes, notamment l'Autriche-Hongrie, les États-Unis, ont borné là leur participation au Congrès; d'autres ont adjoint à leur représentant régulier un plénipotentiaire et un ou plusieurs délégués. La Belgique est représentée par M. le baron Lambermont, ministre d'État, qui, en 1885, remplit les fonctions de secrétaire général de la Conférence africaine à Berlin, et par M. E. Banning, directeur général au ministère des affaires étrangères, bien connu par ses ouvrages sur le continent africain.

L'État indépendant du Congo a pour plénipotentiaires : M. Pirmez, président du conseil supérieur, et M. Van Eetvelde, administrateur général du département des affaires étrangères de l'État indépendant.

La France est représentée par S. E. M. Bourée, ambassadeur; M. Cogordan, sous-directeur au ministère des affaires étrangères à Paris; auxquels sont adjoints comme délégués : M. Ballay, ancien lieutenant-gouverneur du Gabon et du Congo français; M. Deloncle, sous-chef de cabinet du sous-secrétaire d'État au ministère des colonies à Paris; M. Lacan, consul de France à Zanzibar.

Les plénipotentiaires de la Grande-Bretagne sont : S. E. lord Vivian, ministre d'Angleterre; sir John Kirk, ancien consul général britannique à Zanzibar; sir Arthur Havelock, ancien gouverneur de Natal; M. Everard Wylde du Foreign Office.

Le Portugal a pour représentants : S. E. M. Henrique de Macedo, ministre à Bruxelles, qui connaît très particulièrement les sujets sur lesquels le Congrès aura à délibérer; et comme délégués : M. Hermenegildo Augusto Capello, le compagnon d'Ivens dans la traversée du continent africain; M. Augusto de Castilho, ancien gouverneur général de Mozambique, et M. Jayme Batalha Reis, consul général de Portugal à Newcastle.

La Turquie a pour plénipotentiaire, S. E. M. Carathéodory Effendi, ministre à Bruxelles.

Le roi des Belges a invité le sultan de Zanzibar à se faire représenter au Congrès, et Saïd Khalifa a promis qu'un envoyé extraordinaire y assistera. Le shah de Perse est représenté par S. E. Nazare Aga, ministre de Perse à Bruxelles.

Le baron Lambermont a été élu à la présidence du Congrès. Quelques membres ont, dès la première séance, exposé les vues générales de leur gouvernement ou ont déposé des documents se rapportant aux travaux de la conférence. Une commission composée des plénipotentiaires d'Allemagne, de Belgique, d'Espagne, de l'État indépendant du Congo, de France, de Grande-Bretagne, d'Italie et de Portugal, a été chargée de rechercher quelles sont les mesures à prendre aux lieux mêmes ou s'opère la capture des esclaves. Plusieurs membres ont soumis à l'assemblée des éléments d'étude et de solution. La discussion à ce sujet aura lieu le 27 novembre ; MM. Banning et Cogordan ont été nommés rapporteurs.

La British and Foreign Antislavery Society a décidé d'envoyer à Bruxelles cinq délégués, pour le cas où le Congrès voudrait profiter des renseignements recueillis par cette Association. Deux de ces délégués, M. Ch. H. Allen, secrétaire de la Société, et M. W. H. Wylde, ex-attaché au Foreign Office, sont déjà arrivés à Bruxelles, où ils seront rejoints par le Rév. Horace Waller et M. J. E. Teall, secrétaire-adjoint, et peut-être par sir Fowell Buxton. MM. Allen et Wylde représentent l'antiesclavagisme dans tout ce qu'il a de plus pur et de plus désintéressé. Ils ont dressé une carte de la traite rectifiée et mise à jour par l'éminent explorateur allemand Schweinfurth, et qui sera mise à la disposition du Congrès déjà saisi d'un travail du même genre fait par M. Banning.

Il paraît que la Porte basera son attitude sur les principes exposés dans un mémoire qui aboutit à une solution absolument négative de la question de la traite. Il insiste sur le fait que « les nègres enlevés à l'Afrique et conduits comme esclaves en pays mahométans, où ils sont traités avec douceur et où rien ne leur manque, sont beaucoup plus heureux que s'ils restaient sur leur terre natale au milieu de guerres sanglantes et continuelles entre peuplades barbares. » Mais nous demanderons qui fomente le plus souvent ces guerres sanglantes, si ce ne sont pas les pourvoyeurs d'esclaves ? Et d'où vient que ces esclaves, traités avec tant de douceur, auxquels il ne manque rien, par exemple chez les pachas du Caire, s'échappent de chez leurs maîtres pour aller demander au bureau de la traite leur lettre de libération ? Le rédacteur du mémoire turc n'a-t-il jamais éprouvé le mal du pays, pour supposer qu'il ne coûte rien aux nègres de l'Afrique d'être enlevés à leur pays et à leur famille ? Nous ne disons rien des procédés d'enlèvement, des tourments de la marche, de la traversée, de la vente sur les marchés, ni de la honte infligée aux femmes et aux enfants dans les harems de la Turquie ou d'ailleurs.

Au moment où se réunit le Congrès anti-esclavagiste, le rapport du consul de France à Mogador signale l'arrivée au **Maroc** d'une caravane de Timbouctou, divisée en trois sections, dont la dernière composée de 158 chameaux chargés de diverses marchandises, comptait 500 esclaves, dont 350 jeunes filles de dix à seize ans. Ce dernier article constitue le plus clair bénéfice de l'entreprise de la caravane; les esclaves se vendent de 150 à 300 francs; les femmes de 200 à 300 francs, et jusqu'à 400 francs pour les plus jeunes.

---

## STANLEY ET ÉMIN-PACHA

Nous ne pensions guère, lorsque nous racontions, dans notre numéro de mai (p. 146-157), la rencontre de Stanley et d'Émin-pacha, qu'avant la fin de l'année nous aurions à enregistrer la prise de Wadelaï par les mahdistes et la fuite du gouverneur de la province égyptienne équatoriale. Sans doute les dépêches arrivées à Zanzibar et communiquées aux journaux anglais par M. W. Mackinnon, président du Comité de secours pour Émin-pacha, sont trop peu détaillées pour que l'on puisse se rendre un compte exact de la marche des événements qui se sont passés depuis le moment où Stanley quittait le lac Albert pour revenir à Yambouya prendre le reste des provisions et des munitions qu'il avait laissées sous la garde du major Barttelot. Nous ne saurons tout, que lorsque Émin-pacha sera arrivé à la côte. En attendant, nous ne pouvons guère former que des conjectures sur les causes de la chute de Wadelaï. Toutefois ces suppositions paraissent assez plausibles, lorsqu'on se rappelle les détails de l'entretien que Stanley eut avec le gouverneur de l'Égypte équatoriale, le 30 avril 1888.

Le pacha avait sous son commandement deux bataillons de réguliers; le premier, fort d'environ 750 hommes, occupait Dufilé[1], Honyu, Laboré, Muggi, Kirri, Beden, Rejaf; le second, comprenant 640 hommes, gardait les stations de Fatiko, Mahagi, Msoua, ligne de communication d'environ 330 kilom., le long du Nil et du lac Albert. A l'intérieur, à l'ouest du Nil, il conservait trois ou quatre petites stations; en tout, il en avait quatorze. Outre les deux bataillons susmentionnés, il possédait une force très respectable en irréguliers : matelots, artisans, commis, domestiques.

Tout compté, dit-il à Stanley, si je consentais à partir d'ici, j'aurais environ 8000 hommes avec moi.

[1] Voy. la Carte, VIII^me année, p. 32.

— Si j'étais à votre place, répliqua Stanley, je n'hésiterais pas un instant sur ce que j'aurais à faire.

— Ce que vous dites est bien vrai, mais nous avons un si grand nombre de femmes et d'enfants, dix mille âmes probablement! Comment emmener d'ici tout ce monde? Nous aurions besoin d'une quantité bien grande de véhicules.

— Des véhicules? mais pourquoi faire?

— Pour les femmes et les enfants. Vous ne voudriez certainement pas qu'on les laissât ici, et ils sont incapables de faire le voyage à pied.

— Les femmes doivent marcher, cela leur fera plutôt du bien que du mal. Quant aux petits enfants, chargez-les sur des ânes; j'ai entendu dire que vous en avez deux cents environ. Tout votre monde n'ira pas bien vite le premier mois, mais peu à peu il s'habituera. Nos femmes zanzibariennes ont traversé l'Afrique lors de ma deuxième expédition. Pourquoi vos femmes noires ne le pourraient-elles pas? N'ayez pas de crainte, elles se comporteront mieux que les hommes.

— Il faudra avoir une grande quantité de provisions de route.

— C'est vrai, mais vous avez des milliers de têtes de bétail, je crois. Ce bétail fournira la viande. Les contrées que vous aurez à traverser vous fourniront des grains et des légumes.

— Bien, bien, dit Émin-pacha, nous en reparlerons demain.

Le 1er mai, à Nsabé, nous apprend Stanley, l'entretien fut repris. Émin-pacha paraissait avoir été ébranlé dans sa résolution de rester à Wadelaï.

— Ce que vous m'avez dit hier m'a amené à croire qu'il serait mieux pour nous de nous en aller d'ici. Les Égyptiens partiraient volontiers. Il y en a une centaine, sans compter leurs femmes et leurs enfants. A leur égard, je n'ai pas de doutes et, même si je restais ici, je serais content de m'en débarrasser, attendu qu'ils minent mon autorité et ne font que contrecarrer tous mes plans de retraite. Lorsque je leur annonçai que Khartoum était tombé et Gordon mort, ils dirent aux Nubiens que c'était une histoire inventée, et qu'un jour nous verrions des vapeurs remonter la rivière pour venir à notre secours. Je doute beaucoup des troupes régulières qui forment le premier et le deuxième bataillons. Ces hommes ont ici une vie si libre et si heureuse, qu'ils hésiteront à quitter un pays où ils ont joui d'un bien-être qu'ils ne sauraient espérer avoir en Égypte. Les soldats sont mariés, et quelques-uns d'entre eux ont même des harems. Beaucoup d'irréguliers seront prêts à s'en aller et à me suivre. Maintenant, supposons que les réguliers refusent de partir,

et vous comprendrez toute la difficulté de ma position. Ai-je le droit de les abandonner à leur sort? Ne serait-ce pas les vouer tous à la ruine? Je devrais leur laisser des armes et des munitions; mais, une fois parti, la discipline n'existera plus. Des conflits naîtront et il se formera des partis opposés. Les plus ambitieux voudront devenir chefs par la force, et toutes ces rivalités aboutiront à des haines et à des luttes qui ne se termineront que lorsqu'il n'y aura plus de lutteurs.

— Mais, demanda Stanley, supposons que vous restiez ici, que faire des Égyptiens?

— Je voulais précisément vous prier de les emmener avec vous.

— Maintenant, dit Stanley, voulez-vous demander au capitaine Casati si nous aurons le plaisir de l'avoir pour compagnon, car nous avons aussi pour instruction de lui porter secours si nous le rencontrons?

Le capitaine Casati répondit : Tout ce que décidera le gouverneur Émin me servira aussi de ligne de conduite. Si le gouverneur reste, je reste aussi; s'il s'en va, je pars avec lui.

— Bien; je vois, pacha, que si vous restez votre responsabilité sera grande.

— Oh! pardon, reprit Casati, je décharge le pacha de toute responsabilité à mon égard; je prends ma décision dans toute la plénitude de ma liberté [1].

J'ai noté fidèlement, ajoute Stanley, jour après jour, les entretiens que j'avais avec Émin-pacha. J'ai laissé à M. Jephson treize de mes Soudanais et j'ai envoyé un message qui devra être lu aux troupes, comme le pacha me l'a demandé. Le pacha se proposait de visiter au bout de deux mois le fort Bodo, en prenant M. Jephson avec lui. J'ai laissé aux officiers du fort Bodo des instructions leur enjoignant de détruire le fort et d'accompagner Émin-pacha au lac Albert. J'espère les y retrouver tous, ayant l'intention d'y retourner par un chemin nouveau et plus court.

Ainsi s'exprimait Stanley dans son rapport au Comité de secours anglais. Lorsque nous avons exposé la marche de Stanley de Yambouya au lac Albert, nous n'avons pas attaché à ces détails l'importance qu'ils nous paraissent avoir maintenant. Ils nous donnent la clef nécessaire

[1] Un moment Émin-pacha parut ébranlé. Mais la crainte de voir la province dans laquelle il avait maintenu l'ordre tomber dans l'anarchie lui fit renvoyer toute décision jusqu'au moment où Stanley reviendrait de Yambouya.

pour comprendre ce qui s'est passé après la séparation du gouverneur d'avec le chef de l'expédition de secours. Nous avions cru celui-ci chargé avant tout de ravitailler Émin-pacha, en vivres et en munitions, pour lui permettre de continuer à conserver à la civilisation la province égyptienne équatoriale, et non pas de l'engager à en abandonner la population à la barbarie des mahdistes et aux horreurs de la guerre civile.

Laissons pour le moment Émin-pacha redescendre le Nil vers Wadelaï, tandis que Stanley revient vers Yambouya, où il avait laissé les provisions et les munitions qu'il n'avait pu prendre avec lui dans son premier voyage au lac Albert. D'après la dépêche reçue le 2 novembre 1889, par Sir W. Mackinnon, président du Comité de secours pour Émin-pacha, Stanley, parti le 25 mai 1888, rencontra le 17 août, à Banalya, à 16 jours de Yambouya, les débris de la colonne laissée sous le commandement du major Barttelot. Il en repartit le 1er septembre et, après 140 jours de marche, 31 jours de moins que la première fois, il atteignit de nouveau le lac Albert, le 18 janvier 1889. « Là, j'appris » dit-il, « qu'Émin-pacha et Jephson étaient prisonniers depuis le 18 août de l'année dernière, c'est-à-dire depuis le jour où je constatais que la colonne du major Barttelot avait été anéantie. Les troupes de la province équatoriale s'étaient révoltées contre Émin, lui refusant toute obéissance. Peu après, les mahdistes avaient envahi la province avec des forces nombreuses. Après la première bataille, plusieurs des stations avaient capitulé; les indigènes, frappés de panique, se joignirent aux envahisseurs, et leur aidèrent à dévaster la province. Les fuyards ont été massacrés; grande perte de munitions. Les envahisseurs essuyèrent un échec à l'attaque de Dufilé, et envoyèrent un steamer à Khartoum pour des renforts.

« C'est sur ces entrefaites qu'arrivant près de l'Albert-Nyanza, je trouvai une lettre qui m'attendait, exposant la situation dangereuse des survivants et me signalant l'impérieuse nécessité pour moi d'arriver avant la fin de décembre, autrement il serait trop tard. J'arrivai le 18 janvier. Du 14 février au 18 mai j'ai attendu les fugitifs; puis j'ai quitté l'Albert-Nyanza pour me rendre à la côte. »

Arrêtons-nous un moment pour chercher à comprendre, d'après cette partie de la dépêche de Stanley, ce qui s'est passé dans la province égyptienne au retour du gouverneur, chargé, comme nous l'a appris Stanley, de lire aux troupes un message rédigé par le chef de l'expédition de secours. Nous n'en avons pas le texte, mais, d'après l'entretien

de Stanley avec le gouverneur, nous pouvons nous représenter assez exactement ce qu'il devait être.

D'après une lettre du 18 octobre, qu'Omar-Saleh, le chef arabe qui attaqua Émin, écrivait au mahdi, le gouverneur de l'Égypte équatoriale se serait porté, après sa séparation d'avec Stanley, jusqu'à Lado, le plus septentrional des postes égyptiens.

« Nous nous sommes avancés avec les steamers et avons atteint Lado, où se trouvait Émin, le mudir de l'Équateur. Avant notre arrivée, les officiers et les soldats s'étaient déjà emparés d'Émin et d'un voyageur qui se trouvait auprès de lui [1]. Ils les avaient mis tous deux aux fers. »

Il est donc vraisemblable que le gouverneur, engagé à lire aux troupes le message de Stanley, qui plaidait en faveur de la retraite, et arrivé à cet effet à Lado, n'obtint pas l'assentiment des officiers et des soldats aux propositions contenues dans ce document; il les vit au contraire se révolter contre lui, et s'emparer, le 18 août 1888, de sa personne ainsi que de celle de son compagnon, M. Jephson. Émin-pacha prisonnier, l'anarchie régna à Lado et les mahdistes, qui n'attendaient qu'une occasion favorable pour reprendre l'offensive contre la province de l'Équateur, profitèrent du désordre qui suivit l'emprisonnement du gouverneur, pour envahir la ville avec des forces nombreuses. Ils ne purent pas cependant s'en rendre maîtres sans coup férir; les autres postes échelonnés en amont du Nil résistaient encore; ce ne fut qu'après une bataille livrée par les soldats et officiers de leurs garnisons, que plusieurs des stations capitulèrent. Alors la panique s'empara des indigènes qui, voyant leurs protecteurs renoncer à les garantir contre les envahisseurs, se joignirent à ceux-ci pour dévaster la province, aidant aux troupes du mahdi à massacrer tous ceux qui cherchaient à échapper par la fuite à la vengeance des assaillants. Dans le désordre produit par la capitulation des garnisons égyptiennes, les munitions tombèrent naturellement au pouvoir des vainqueurs. Un seul poste paraît leur avoir opposé une résistance sérieuse, et même leur avoir infligé une défaite, celui de Dufilé, dont la défense semble avoir été assez bien conduite pour obliger les mahdistes à dépêcher un steamer à Khartoum afin d'en ramener des renforts.

[1] M. Jephson, que Stanley avait laissé auprès d'Émin. Ces renseignements concordent avec ceux que le général Grenfell reçut à Souakim de la part d'Osman-Digma, lieutenant du mahdi. Voy. X[me] année, p. 8-9.

Est-ce à ce succès de la garnison de Dufilé, que serait due l'évasion d'Émin-pacha et de Jephson ? Nous l'ignorons. Mais, d'après des dépêches ultérieures, on sait qu'ils ne sont plus captifs et se sont mis en marche avec Stanley vers la côte. Ce dernier était arrivé au lac Albert, le 18 janvier, avec M. Bonny, de l'arrière-garde du major Barttelot, et avec MM. Nelson, Stairs et Parke, qu'il avait pris en passant au fort Bodo. Émin-pacha n'y était pas venu, la révolte de Lado l'en avait empêché. Quoiqu'il signalât à Stanley, dans la lettre sus-mentionnée, la situation dangereuse de ceux qui n'avaient pas été massacrés et l'impérieuse nécessité d'arriver à leur secours avant la fin de décembre, Stanley ne paraît pas s'être beaucoup avancé vers le nord du lac Albert-Nyanza, pas même jusqu'à Msoué, le poste le plus méridional de la province d'Émin. Il semble ne pas avoir dépassé Kabréga, chef-lieu de l'Ou-Nyoro. Qu'a-t-il fait du 18 janvier au 14 février? La dépêche ne le fait pas pressentir, et il y a là un mystère. Tout ce qu'elle nous dit, c'est que du 14 février jusqu'au 8 mai, il a attendu les fugitifs, vraisemblablement ceux d'entre les soldats et les officiers qui avaient réussi à échapper à la rage des madhistes et de leurs alliés indigènes enivrés de carnage. Mais le 8 mai, il ne semble pas qu'il eût encore été rejoint ni par Émin, ni par Jephson, ni par Casati. Néanmoins, il ne voulut pas prolonger cette attente plus longtemps et quitta l'Albert-Nyanza pour revenir vers la côte, obligé de constater l'impuissance de l'expédition dont il avait été chargé, pour conserver à la civilisation le seul territoire demeuré libre de l'influence des Arabes.

Si l'on se reporte à deux ans en arrière, au moment où tant d'expéditions de secours étaient préparées, non seulement en Angleterre, mais encore en Allemagne, en Autriche, en Italie, en France et en Belgique, on ne peut que déplorer amèrement que de tous ces projets, la plupart aient été abandonnés, qu'en particulier l'expédition confiée au Dr Lenz n'ait pu remonter du Tanganyika vers le nord, et que celle que les Allemands avaient équipée ait rencontré des obstacles insurmontables dans l'opposition de la East British African Company. Ils auraient voulu emprunter le territoire par lequel Thomson lui-même offrait de conduire une caravane de 400 porteurs, avec 50 ou 70 chameaux et ânes le long de la route qu'il avait suivie en 1883, pour aller de la mer à l'extrémité nord-est du Victoria-Nyanza [1]; le passage leur a été refusé.

Comme le dit M. Wauters dans le *Mouvement géographique*, « la civilisation vient de faire un recul d'au moins un quart de siècle dans la vallée du Nil. La chaîne des centres civilisés qui reliaient les sources du Nil au

[1] Voy. la Carte, VIme année, p. 64.

Caire, à Souakim et à Zanzibar est rompue. Maintenant, de ce côté, les avant-gardes de la civilisation sont rejetées à Wady-Halfa, à Massaoua, à Mombas et à l'Arououimi. Entre ces points, séparés les uns des autres par des milliers de kilomètres, une région immense est retombée dans l'obscurité, le fanatisme et la barbarie d'il y a un siècle. »

Il y a deux ans déjà, M. J. T. Wills, écrivait dans la *Fortnightly Review*, à l'occasion d'une expédition à envoyer par le Congo au secours d'Émin-pacha : « Toute issue pour échapper a été fermée à Gordon, au moment où il en avait l'intention, par un ordre du gouvernement britannique lui interdisant de remonter le Nil avec ses steamers pour rejoindre et renforcer Émin-pacha. Et cela, parce qu'il avait télégraphié qu'il avait l'autorisation du roi des Belges de s'emparer de ces provinces pour ce dernier, qui les gouvernerait et les protégerait depuis le Congo, et qu'il avait ajouté : cela mettra fin à la traite. Le gouvernement anglais fut jaloux de voir que la Belgique aurait ainsi l'honneur de compléter une grande œuvre que l'Angleterre avait commencée, à laquelle elle avait péniblement travaillé, et qu'elle avait pris l'habitude de regarder comme nationale. Il n'y a pas d'autre raison ou d'excuse pour cet ordre fatal et péremptoire que celle-ci : c'est que, si l'œuvre anti-esclavagiste que nous avions si longtemps poursuivie sur le haut Nil devait être sauvée et continuée, l'Angleterre voulait avoir la gloire de l'achever elle-même. Nous ne pouvons pas dire que nous avons écarté comme une utopie philanthropique une entreprise pour laquelle nous avons sacrifié, de propos délibéré, la vie d'un homme comme Gordon. Il n'y a pas de doute que s'il fût allé, avec cinq steamers chargés de provisions, au secours d'Émin et de Lupton, en 1884, les deux provinces de l'Équateur et du Bahr-el-Ghazal, n'eussent été sauvées et placées sous la juridiction du roi Léopold. »

Si c'était pour avoir seuls l'honneur de secourir Émin-pacha que les Anglais ont fait opposition à l'expédition allemande, ils n'ont pas à se féliciter du résultat de leur exclusivisme. Sans doute on fera valoir le nouveau progrès que la science géographique devra à l'expédition de Stanley, mais ce progrès ne consolera pas les amis de l'œuvre africaine de la dévastation d'une province comme celle d'Émin-pacha, ni de l'invasion du mahdisme et de l'esclavagisme dans la région des lacs, d'où l'enivrement du succès la fera peut-être déborder jusque dans les territoires réservés à l'influence anglaise, à l'influence allemande, qui sait, peut-être même jusqu'au cœur de l'État indépendant du Congo.

Voyons encore en terminant ce que nous apprend la dépêche de

Stanley quant à la route qu'il a suivie du lac Albert jusqu'à l'Ou-Sinja, au sud du Victoria-Nyanza.

« Mon itinéraire a été : la vallée du Sempliki, l'Awamba, l'Ou-Songora, le Toro, l'Ou-Haiyana, l'Ou-Nyampaka, l'Ankori, le Karagoué, l'Ou-Kanga, l'Ou-Sinja. Aucun natif hostile depuis notre départ de chez Kabréga (roi de l'Ou-Nyoro).

« Nous avons voyagé le long de la base de la chaîne des monts neigeux de Ruwenzori et le long de trois côtés du Nyanza méridional ou Nyanza d'Ou-Songora, lequel est maintenant appelé l'Albert-Edouard-Nyanza. Ce lac est à 900 pieds au-dessus de l'Albert-Nyanza; son émissaire est le Sempliki, qui reçoit du Ruwenzori plus de 50 affluents, après quoi il se verse dans l'Albert-Nyanza, de sorte que l'Albert-Édouard-Nyanza est la source sud-ouest du Nil-Blanc, tandis que le Victoria-Nyanza en est la source sud-est. »

Le problème du lac nouvellement exploré est donc résolu par Stanley lui-même, qui, le premier, en révéla l'existence le 11 janvier 1876. Alors l'hostilité des indigènes l'empêcha d'en approcher. Jusqu'à cette année-ci, il ne savait pas positivement si ce lac appartenait au bassin du Nil ou à celui du Congo. Il penchait pour cette dernière hypothèse. « Ce dont je suis persuadé, » écrivait-il dans son rapport du 28 août 1888, « c'est que le Mouta-Nzigué est absolument distinct du lac Albert. » L'observation directe lui a fait reconnaître son erreur. Par le Sempliki, le nouveau lac se verse dans l'Albert-Nyanza, dont il n'est guère éloigné que d'un degré. Situé à 275$^{m}$ au-dessus de ce dernier [1], on comprend que sur un si faible parcours, le Sempliki doive présenter une succession de cascades et de chutes, qui ajoutent certainement au pittoresque offert par les sommets élevés, les pics neigeux, les nombreux cours d'eau descendant des montagnes qui entourent cette vallée.

De l'extrémité sud du Victoria-Nyanza, probablement de Msalala, où avait été établi un dépôt de provisions pour son expédition, Stanley, avec une nombreuse suite, s'est dirigé d'abord vers le sud. D'après une communication de M. W. Mackinnon aux journaux anglais, il avait avec lui Émin-pacha, Casati, Marco, marchand grec, Osman, Effendi-Hassan, pharmacien tunisien, Stairs, Nelson, Jephson, Parke, Bonny. Huit cents hommes l'accompagnaient dans la direction de Mpouapoua, où, d'après

[1] L'Albert-Nyanza étant à 700$^{m}$ au-dessus du niveau de la mer, l'Albert-Édouard-Nyanza doit avoir une altitude de 975$^{m}$, 225$^{m}$ de moins que le lac Victoria, et 175$^{m}$ de plus que le Tanganyika.

des lettres de Wissmann, ils étaient attendus à la fin de novembre. Wissmann se trouvait à Mpouapoua le 12 octobre, lorsqu'il reçut des messagers d'Émin-pacha et de Stanley[1]. Il répondit au premier, envoya une dépêche à Zanzibar, puis se mit bien vite en route pour la côte, où il arriva le 2 novembre. Immédiatement, il organisa une forte caravane, chargée de porter des secours aux malheureux. Les Anglais de Mombas semblent jaloux de l'aide que fournit à Stanley le capitaine Wissmann; on annonce, en effet, que M. Mackenzie, directeur de la East british african Company, s'est mis en route pour être le premier à le rencontrer, afin de le détourner du territoire de la zone d'influence allemande, et de l'engager à se diriger vers le N.-E., pour arriver sur un point de la côte situé dans la zone d'influence anglaise. Nous pensons que Stanley et Émin, avec la troupe considérable qui les accompagne, choisiront le chemin le plus court et le plus sûr, celui que Wissmann vient de rendre à la circulation des caravanes, et qui tend directement de Mpouapoua à Zanzibar. Une lettre de Stanley à M. Portal, agent britannique, lui annonce, en effet, qu'il compte arriver à Zanzibar vers le 15 janvier prochain.

Quelles seront, pour les stations missionnaires de l'Afrique équatoriale orientale, les conséquences de la perte de la province d'Émin-pacha? l'avenir nous l'apprendra. Les missionnaires de l'Ou-Ganda savent les services qu'il leur a rendus dès 1882, par l'influence qu'il exerça en leur faveur auprès de Mtésa. Dans une lettre qu'il écrivait de Wadelaï, le 19 avril 1887, à M. C.-H. Allen, secrétaire de la British and Foreign Anti-Slavery Society, il s'exprimait ainsi au sujet de M. Mackay,

[1] Dans un rapport du capitaine Wissmann, daté du 13 octobre, et publié par le *Reichs-Anzeiger,* le commissaire impérial écrit que, la veille, quatre soldats de Stanley et un soldat d'Émin étaient arrivés à Mpouapoua. Ils avaient quitté les deux chefs européens le 10 août, dans l'Ou-Soukouma, sur la rivière Isanga, et avaient fait la route en 33 jours, y compris 9 jours de repos, en passant par Noembo, Uveriveri et le nord de l'Ou-Gogo. Ils apportaient la nouvelle qu'Émin et Casati, avec 100 soldats soudanais, une suite nombreuse, un grand convoi d'ivoire, 240 Zanzibarites, devaient arriver le 20 novembre à Mpouapoua. Émin et Stanley avaient eu à soutenir de nombreux combats contre les mahdistes venant du nord; ils les avaient repoussés et s'étaient même emparés d'un des grands étendards du mahdi. La plus grande partie des soldats égyptiens d'Émin avaient refusé de le suivre, soutenant que, pour rentrer chez eux, ils devaient se diriger vers le nord et non vers le sud. Émin les avait laissés dans deux stations sous le commandement de deux officiers égyptiens.

qui, lui aussi, avait contribué à ravitailler le gouverneur de la province de l'Équateur.

« Il a fait dans l'Ou-Ganda une œuvre magnifique, mais, dernièrement, ses travaux ont été traversés par les intrigues des Arabes qui cherchent à le faire expulser. Sa position est devenue difficile ; j'espère toutefois qu'il pourra la maintenir. Dans l'intérêt de la mission de l'Ou-Ganda, je suis bien aise que Stanley ait choisi pour son expédition la route du Congo. Il y rencontrera des difficultés innombrables, que lui opposeront les régions à traverser, cependant il en triomphera. Tandis qu'en venant par l'Ou-Ganda, il n'eût jamais obtenu l'autorisation de venir jusqu'ici; il eût dû l'arracher de vive force, au péril de ses jours et au risque de compromettre l'œuvre des missionnaires. »

Mieux que personne, Émin-pacha connaissait les besoins de l'Ou-Nyoro et de l'Ou-Ganda. Il insistait pour que la Church Missionary Society fondât une série de stations dans sa province et offrait libéralement d'en faire les frais pendant trois ans. S'il n'avait pas été menacé du côté du nord par les mahdistes, il est probable que la destruction des stations missionnaires de l'Ou-Ganda aurait été prévenue. Il regardait à l'Europe pour la délivrance de l'Afrique. « Je voudrais avoir, » disait-il, « avant ma mort, en faveur de l'œuvre que j'ai faite, une garantie meilleure que celle de la perspective de voir mis à ma place un bey respectable, qui ne comprendrait ni n'aimerait le pays et ses habitants. Quant à moi, si j'ai jamais eu besoin d'un encouragement pour poursuivre ma tâche, la vue de ce que, avec la permission de Dieu, il m'a été accordé de faire, sera pour moi un aiguillon qui me pressera de continuer à faire mon devoir avec joie. J'ai, comme vous le voyez, une belle tâche devant moi; si, avec l'aide de Dieu, je réussis à en accomplir seulement une partie, je me sentirai plus que récompensé de ce que j'ai fait. Je demeure ici le dernier et unique représentant de l'état-major de Gordon. Il est donc de mon devoir de suivre la route qu'il nous a tracée. Tôt ou tard un brillant avenir luira pour ces contrées; tôt ou tard ces peuples entreront dans le courant de la civilisation. Pendant douze ans j'ai été à la peine, répandant les semences de la moisson à venir, posant les fondements de l'édifice futur. »

Que doit-il éprouver en contemplant la dévastation de sa province, et les esclavagistes régnant en maîtres là où il avait réussi à maintenir un régime de liberté ? En attendant que nous l'entendions lui-même dans les rapports qu'il ne manquera pas d'adresser au gouvernement égyptien, nous ne pouvons que sympathiser de tout notre cœur avec le géné-

reux protecteur des indigènes du haut Nil ; et, en dépit de tous les sujets de tristesse que nous offre le présent, croire et espérer pour eux un brillant avenir. Dieu veuille que cet avenir ne tarde pas trop et que le seul survivant de l'état-major de Gordon ait encore la consolation de le voir de ses yeux [1].

[1] A la dernière heure, une dépêche du capitaine Wissmann, datée de Zanzibar, 20 novembre, nous apporte la nouvelle que le 10 novembre, Stanley, Émin-pacha, Jephson, Stairs, le Dr Parke, Nelson, Bonny, Casati, Schinze et Hofmann sont arrivés à Mpouapoua ; Wissmann les attendait à Bagamoyo pour le 1er décembre. La station de Mpouapoua était dans un état satisfaisant.

D'autre part, le correspondant du *New-York Herald* à Zanzibar a reçu communication de la lettre suivante de Stanley, du 11 novembre, de Mpouapoua :

Nous sommes arrivés ici hier, après être restés en route 55 jours depuis le Victoria-Nyanza, et 188 jours depuis l'Albert-Nyanza. Au dernier appel fait, il y a trois jours, la troupe d'Émin-pacha comptait 294 personnes, dont 59 enfants, pour la plupart des orphelins d'officiers égyptiens.

Depuis notre départ du Victoria-Nyanza, nous avons perdu 18 hommes d'Émin-pacha, et un Zanzibarite qui a été tué pendant que nous étions en pourparlers avec des indigènes hostiles. Toutes les expéditions que j'ai dirigées jusqu'à présent devenaient plus faciles à mesure que l'on approchait de la mer, mais je ne puis en dire autant de ma dernière expédition. Avec notre longue colonne de porteurs de hamacs, notre tâche a été bien plus pénible tant que nous n'avions pas tranporté nos malades à bord... Après en avoir porté quelques-uns pendant un trajet d'un millier de milles, en combattant à droite et à gauche pour empêcher les Oua-Rasura de se saisir de leur proie, en traversant les montagnes les unes après les autres avec toute la vitesse possible, nous vîmes néanmoins nos malades mourir dans les hamacs.

Au sud du Victoria-Nyanza, nous avons eu quatre journées agitées comme nous n'en avions jamais eu. Pendant ces quatre jours nous avons combattu sans relâche. Les indigènes ont fait un mal incalculable aux hommes d'Émin-pacha ; ils disaient que c'étaient des cannibales, venus dans le pays avec de mauvaises intentions. Il ne servait de rien de raisonner avec eux ; toute tentative de nous les concilier ne faisait que les irriter davantage.

J'ai été informé que la route vers la mer par Simba-Mouéné était la meilleure ; ce qui me paraît surtout désirable c'est l'abondance de provisions. Je me propose donc de suivre cette route. En ce qui concerne les dangers d'une attaque, l'une des routes est aussi mauvaise que l'autre.

Nous avons fait une découverte inattendue, celle d'une extension considérable du Victoria-Nyanza, au S.-O. Le lac ne se trouverait de ce côté là qu'à 250 kilom. du Tanganyika. J'avais toujours cru que ce fait avait été constaté, lors des nombreux voyages faits par les membres des sociétés de missions pour se rendre dans

## BIBLIOGRAPHIE[1]

*Édouard Dupont.* LETTRES SUR LE CONGO. Récit d'un voyage scientifique entre l'embouchure du fleuve et le confluent du Kassaï. Paris (C. Reinwald), 1889, in-8°, 724 p., 11 cartes et planches, 12 gravures sur bois, 15 fr. — Jusqu'ici, les ouvrages écrits sur le bassin du Congo ont été avant tout des récits d'exploration. Comment s'en étonnerait-on, puisqu'il s'agit d'un pays dont la plus grande partie a été découverte, il y a douze ans seulement? La première chose à faire dans une contrée dont la traversée est de date si récente, c'est de se rendre compte de son orographie, de son régime fluvial et de ses populations. Les voyageurs la sillonnent de leurs itinéraires; chemin faisant, ils en reconnaissent, d'une manière générale, la faune et la flore. Quant à faire une étude systématique de son histoire naturelle, ils ne peuvent y songer; leur but principal est l'exploration.

Mais les choses marchent vite dans l'Afrique centrale. Connu d'hier, le bassin du Congo est déjà organisé en État avec ses principaux services, ses postes militaires, ses vapeurs naviguant régulièrement, ses communications assurées sur une grande étendue. Sur le cours inférieur du fleuve, il y a maintenant place pour les savants; la reconnaissance scientifique du pays peut être commencée.

M. Édouard Dupont, l'éminent naturaliste belge, a voulu attacher son nom à l'un des premiers voyages purement scientifiques au Congo. Cette expédition, entreprise à titre privé et à ses frais, a duré six mois

l'Ou-Ganda. Mais M. Mackay m'a montré les dernières cartes dressées par la Church Missionary Society, et j'ai vu qu'elle ne soupçonnait pas même le fait en question.

Pendant mon trajet, j'ai ébauché un relevé, et j'ai trouvé que la superficie du lac atteint le chiffre de 26,900 milles carrés, soit 1900 milles carrés en sus des estimations du capitaine Speke. Si vous jetez les yeux sur une carte du lac, vous verrez qu'une ligne de la côte se dirige de l'O.-N.-O. vers l'E.-S.-E., mais cette ligne ainsi tracée est, en réalité, une série de grandes îles montagneuses, dont quelques-unes sont bien peuplées, et qui se masquent l'une l'autre. C'est au sud de ces îles que se trouve la grande étendue d'eau récemment découverte. De même, le lac Ouriji, que le capitaine Speke a négligé, paraît être un lac considérable avec des îles peuplées.

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

et a été employée à visiter la contrée qui s'étend de l'embouchure du Congo au confluent du Kassaï. La distance en ligne droite qui sépare ces deux points est d'environ 600 kilom., mais, par suite des sinuosités de l'itinéraire parcouru, le trajet total peut être estimé à 2500 kilomètres. Il est évident que pour être profitable, un tel voyage devait être accompli avec le concours de l'État indépendant : soldats noirs, porteurs d'élite, steamers, ont été mis, autant que les exigences du service le permettaient, à la disposition de M. Dupont, qui put faire, grâce à ce précieux concours, une riche moisson de faits.

Les deux premiers tiers du livre sont consacrés au récit anecdotique de l'expédition. A mesure qu'il avance l'auteur fait part de ses observations et de ses impressions. Écrite sous forme de lettres, la narration qui relate les mille incidents du voyage et se complète par la description des différents aspects de la nature, ainsi que par l'exposé des phénomènes multiples auxquels l'homme assiste dans les régions tropicales, présente un intérêt qui va croissant. Le style est simple, limpide, c'est le style du savant qui décrit ce qu'il voit sans rien omettre et sans rien exagérer. A quoi servirait de chercher dans son imagination des choses à raconter, quand la nature elle-même fournit une si grande variété de faits intéressants ?

Toutefois l'auteur s'est rendu compte qu'au point de vue scientifique un exposé de ce genre était, par le fait, décousu. Pour arriver à des résultats positifs, il était nécessaire de grouper les faits observés, non d'après l'ordre chronologique, mais méthodiquement. Un travail d'ensemble dans lequel les principales questions devraient être reprises s'imposait donc à l'auteur. C'est à ce tableau et aux conclusions à en tirer qu'ont été réservés les trois derniers chapitres, d'ailleurs très étendus. L'un traite des questions d'ordre géologique ; le suivant, des faits relatifs à la flore et principalement de la distribution des palmiers ; le dernier, des questions ethnographiques.

Il ne peut entrer dans le cadre de ce compte rendu d'indiquer, d'une manière détaillée, les résultats de l'exploration du savant naturaliste. Disons seulement qu'elle fournit des données précieuses sur l'évolution géologique du plateau formant le bassin du Congo et de la chaîne côtière qui le borde. M. Dupont a recherché comment et à quelle époque la montagne côtière, en se formant, a isolé le centre du continent, quelles furent les conséquences de cet isolement, ainsi que les moyens par lesquelles les eaux accumulées en arrière de la chaîne parvinrent à vaincre l'obstacle qui les emprisonnait et à se déverser dans l'océan.

C'est la genèse de la percée du Congo à travers les monts de Cristal qui est décrite, avec preuves à l'appui.

De même, au point de vue ethnographique, les questions étudiées par l'auteur sont des plus intéressantes. Quel a été le genre primitif d'existence des nègres; comment se sont-ils transformés graduellement jusqu'à leur état actuel; quelle fut la part d'influence des civilisations orientales et de la découverte de l'Amérique sur le développement des indigènes du Congo ? Voilà certes des sujets d'une haute portée et sur lesquels il a encore été écrit peu de chose. Les hypothèses émises par M. Dupont sont basées sur des observations sérieuses et éclairent d'un jour nouveau l'histoire de l'Afrique intérieure.

En un mot, le beau volume du savant belge, illustré de plusieurs cartes géographiques et géologiques et de vues panoramiques, prend place parmi les ouvrages les plus originaux et les plus importants qui aient été publiés sur l'Afrique.

---

**Supplément à l'article intitulé Stanley et Émin-pacha, p. 367.**

Au dernier moment, il nous arrive communication de deux lettres, l'une de Stanley au capitaine Wissmann, l'autre d'Émin au Dr Schweinfurth; la première montre que, quoique chef d'une expédition anglaise, Stanley n'a pas, pour le commissaire impérial allemand, l'antipathie que lui ont vouée les agents de la East british african Company.

Mon cher capitaine,

Je me permets de vous prier d'avoir la bonté de faire parvenir mes deux lettres à Zanzibar aussitôt que vous le pourrez. J'ai souvent éprouvé le désir de vous voir. Le sort vous amène à quelques journées de distance de moi. J'espère qu'il continuera à m'être favorable, et qu'il vous retiendra là où vous êtes jusqu'à ce que j'aie l'occasion de faire la connaissance d'un collègue qui a travaillé avec aussi peu d'ostentation et d'une façon si méritoire sur le même terrain que moi et sous le même patronage royal. En attendant notre rencontre, je reste

Yours most faithfully,

Henri-M. Stanley.

Dans sa dernière phrase, Stanley fait allusion à l'exploration que Wissmann a faite du Kassaï avec l'appui du roi des Belges, que Stanley servait alors au Congo.

Un télégramme de Zanzibar annonce qu'une des expéditions chargées de ravitailler Stanley est partie pour Bagamoyo.

La lettre d'Émin-pacha au Dr Schweinfurth est datée de l'Ou-Sambiro, le 28 août; Émin écrit qu'il est atteint d'une grave affection des yeux; il ajoute qu'il est presque aveugle, ce qui l'empêche d'écrire longuement.

---

# TABLE DES MATIÈRES

DE LA DIXIÈME ANNÉE

---

## BULLETIN MENSUEL et NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES



## CHRONIQUE DE L'ESCLAVAGE



## CORRESPONDANCE



## ARTICLES DIVERS



## BIBLIOGRAPHIE

## CARTES

# TABLE

DES

# CINQUANTE-TROIS CARTES

CONTENUES DANS LES DIX PREMIÈRES ANNÉES

DE

## L'AFRIQUE EXPLORÉE ET CIVILISÉE

*Nota.* — Ces cartes sont énumérées ci-après dans l'ordre suivant : après les cartes générales, indiquées en tête, viennent les cartes partielles, en partant de l'Algérie, puis en allant à l'est, en longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale, jusqu'au Maroc.

